This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,135

ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM CIRCUMSPICE

compl qf 1st
(1.
Z
1007.
.P78

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1906. T. CVII. 1.

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-QUATRIÈME

(CENT-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1906

Compl. 2e t
7-14-37
232 35

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS ROMANESQUES OU PSYCHOLOGIQUES. — 1. *Les Destinées rivales*, par CARDELINE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Absence*, par HENRI ARDEL. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 3. *La Petite Madame de Thianges*, par PAUL ACKER. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 253 p., 3 fr. 50. — 4. *Joujou conjugal*, par EUGÈNE JOLICLERC. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de 319 p., 3 fr. 50.

ROMANS-FEUILLETONS. — 5. *Le Baiser rouge*, par MAXIME FORMONT. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 6. *Grézels, roman historique* (*1792-1793-1794-1795*), par le comte A. DE SAINT-AULAIRE. Paris, Perrin, 1906, in-16 de II-370 p., 3 fr. 50. — 7. *Histoire de Gervaise*, par ALEXIS NOËL Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 306 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 8. *Gens de Russie*, par NICOLAS LESKOV ; trad. de DENIS ROCHE. Paris, Perrin, 1906, in-16 carré de 339 p. avec grav., 3 fr. 50. — 9. *Les Mages sans étoile*, par IVAN STRANNICK. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 10. *Jeunesse de prince*, par W. MEYER-FÖRSTER ; trad. de l'allemand par M. RÉMON et W. BAUER. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 255 p., 3 fr. 50. — 11. *Frère et sœur*, par HUGO BERTSCH ; trad. par M. DE KOMAR. Paris, Perrin, 1906, in-16 de XIII-XI-272 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Mariage d'un réactionnaire*, par RENÉ TESSIER. Paris, Fontemoing, s. d., in-16 de 335 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Irréductible Force*, par GEORGES LECHARTIER. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 342 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES OU PSYCHOLOGIQUES. — 1. — « Laissez-moi un dernier mot rare et précieux ! » supplie le héros des *Destinées rivales*, c'est à savoir, l'homme entre deux femmes. — « Ami, élu, je ne saurais nier ce que mon élection a fait unique et avec toute la lumière de mon vouloir. Je vous dois la vision des grands espaces ! » (page 239). C'est sur ces mots, vraiment rares et précieux, qu'Henri et Diane prennent congé l'un de l'autre, Diane pour rentrer dans sa solitude de veuve, Henri pour revenir à sa femme, Josèphe. Ah ! peu s'en était fallu qu'il ne l'oubliât ! Josèphe ne le comprenait pas ! Et Diane le comprenait. Or, « un homme compris, c'est un homme pris, » comme dit l'autre. Heureusement Diane n'était pas seulement une grande intelligence, c'était un grand cœur et une volonté énergique ; après avoir pris, elle... lâcha. « Quittez-moi ! » dit-elle ; et Il quitta, sans se fâcher, ne réclamant, pour toute consolation, que les mots que vous venez de lire. Et il retrouva Josèphe qui l'attendait patiemment. « Leurs destinées, jointes par un étrange privilège, recueillirent sans doute, en leurs affinités les plus hautes, la compensation de leurs vicissitudes. » (page 271.) Dieu le veuille ! — Vous pouvez entrevoir dans ces brèves citations les mérites de cette étude. Elle a des pudeurs extrêmement « distinguées ». La peur de la brutalité y va jusqu'à la peur de la netteté ; sous les discrétions, hésitations et atténuations du

récit, sous les délicatesses, les subtilités et parfois les impropriétés du style, le dessin des physionomies et le détail des événements semblent estompés de brume. L'auteur veut peut-être écrire comme peignait Carrière, sous un brouillard ; il ne pardonnerait pas au *Polybiblion* de lui cacher que la méthode est dangereuse.

2. — *L'Absence* « est le plus grand des maux » pour deux amants épris; elle est la pire des maladresses pour l'amant d'une coquette. C'est ce qu'apprit, à son dam, Pierre de Chartrans qui aimait la belle Jacqueline, et qui, hélas ! était seul à aimer ! Elle, elle n'aimait pas; elle appréciait, elle estimait les qualités solides et les beaux revenus de Pierre; elle les appréciait assez pour avoir consenti à se fiancer; ils s'épouseraient au retour d'un voyage que Pierre devait faire en Indo-Chine. « Vous m'attendrez, Line ? — Oui, Pierre, je vous promets ! » — Elle promet; mais elle continue à flirter avec Jacques, Jean, Paul, Isidore, Gontran, Gérard. Ce jeu l'amusait, « royalement. » Mais il a des périls, quelques-uns très grossiers, et qui ne sont pas ceux auxquels échappent plus facilement les Jacquelines. Elle y succombe, son dernier partenaire, Gérard, ayant joué plus serré que les autres. Pendant ce temps Pierre écrivait et décrivait, peignant son amour et les pays qu'il traversait; ces pages, ces longues pages, Line finit par ne plus les lire, et, un jour, elle répondit par un « Bonsoir, Monsieur ! » poli, mais formel. Les absents ont toujours tort ! — Mais le plus grand tort de Pierre ce fut de ne pas se consoler. C'était un héros pourtant ! Il avait supporté toutes sortes de fatigues, enduré toutes les privations, et pourfendu je ne sais combien de Chinois ! Mais, en sa qualité de héros de roman, il ne pouvait pas supporter la trahison d'une femme; il devait en mourir. Il mourut. Ah ! s'il pouvait ne pas ressusciter ce héros — si rococo !

3. — Il y avait une fois une petite fille, née de ..... en l'an ..... à la ville de ..... qui devait devenir un jour *la Petite Madame de Thianges*. — *Avant :* Très gentille enfant; ses mois de nourrice, ses premières dents, ses premiers bons mots, ses premiers caprices. Elle est élevée, un peu gâtée, par deux vieilles tantes et un vieux parrain, qui se fait son précepteur et s'attache à développer en elle toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur. Elle est une charmante jeune fille; son camarade d'enfance, M. de Thianges, commence par l'admirer d'un peu trop près, et bientôt l'épouse. — *Après* : La petite Mme de Thianges n'aime pas son mari; mais elle aime X, puis Y, puis Z, elle devient une petite bête à plaisir, gardant tout juste assez de sens moral pour refuser d'épouser, après la mort inopinée de son mari, un brave homme qui l'aime sincèrement. Et « la séance continue : » elle va aimer A, puis B, puis C.; tout l'alphabet y passera. Cette longue monographie ne prouve d'ailleurs absolument rien, sinon que l'auteur n'écrit pas mal. Lorsqu'il

choisira des sujets qui vaudront la peine d'être racontés, il se fera écouter.

4. — Il y avait une autre fois une petite Lyonnaise qui devint le *Joujou conjugal* d'un Parisien, bon enfant mais « pourri de chic ! » Pour faire plaisir à son mari, mais non sans avoir versé quelques jolis pleurs, la petite provinciale pot au feu se transforme en la plus brillante des mondaines et la plus hardie des flirteuses. Elle accepte et provoque les hommages de tous les hommes, y compris ceux d'un comédien. Son mari est enchanté, jusqu'au jour où il s'aperçoit que l'un de ces flirteurs, un petit cousin sentimental, rend sa femme sentimentale. Alors, lui aussi, le Parisien raffiné, le boulevardier élégant, le snob de l'indifférence et de la blague, devient sentimental, élégiaque d'abord et bientôt tragique : sa femme ne l'aime plus, il se tuera ! Ce n'est plus le snob de l'an 1906; c'est le *Jacques* de 1830, se suicidant pour laisser sa femme libre d'en aimer un autre. Déjà le revolver est prêt, le coup va partir, quand Suzanne se précipite et s'écrie : « Mais c'est toi que j'aime ! Je ne veux plus voir mon cousin ! » Et depuis, ces jeunes gens ayant pris le mariage au sérieux, sont parfaitement heureux ; ils auront des enfants !

ROMANS-FEUILLETONS. — 5. — *Le Baiser rouge* ce fut celui que la marquise de Casa Real, Maria de las Augustias, prit sur les lèvres expirantes de Don Felippe Ramiro, son ancien amant, et fiancé de Thérèse Sauval. C'était elle, Maria de las Augustias de Casa Real, qui était la cause de la mort du beau Felippe ; elle l'avait dénoncé à Thérèse, comme un aventurier, un coureur de dot ! Et lui, pour prouver qu'il était gentilhomme, il s'était fait *torero*, avait planté sa lance dans le garrot d'un taureau furieux, lequel, en revanche, lui avait planté ses deux cornes dans la poitrine ! Don Felippe Ramiro était « mort en beauté, » comme un hidalgo ! Mais il n'avait pas vécu « en beauté, » précisément parce qu'il n'avait jamais eu d'autre profession que d'être bel homme, plastronnant, poitrinant, œilladant. Ce vilain monsieur avait fait presque autant de victimes que Don Juan : grisettes, marquises, duchesses, elles étaient plus de mille et trois ! Thérèse Sauval fut la dernière. Il l'avait rencontrée à Biarritz, un soir qu'il avait perdu au baccarat tout ce qui lui restait en poche; elle avait dix-neuf ans, beaucoup d'ingénuité, les nerfs vibrants et un million de dot; — il décida de s'en faire épouser. Bouche en cœur, yeux en coulisse, airs mourants, compliments hardis, pressions de main, déclarations passionnées, toute la basse, toute l'ignoble artillerie des conquérants d'amour fut mise en bataille ; grâce aux facilités de la vie dans les villes d'eaux, et malgré la surveillance alarmée du père et de la mère, la campagne ne fut pas longue. Thérèse subjuguée demanda à épouser ou à mourir. Le père, qui avait jugé le Ramiro, était décidé à laisser sa

fille mourir. Mais la gouvernante prêta la main aux amoureux ; elle porta des lettres, elle facilita des entrevues ; le triste sire s'introduisit même une nuit dans la chambre de la pauvre enfant. Bref, il fallut consentir à les marier. — Ce fut alors qu'intervint la Casa Real. Son intervention réveilla le don Quichotte que tout Espagnol, fût-il déchu, se vante de porter en lui. Ramiro courut sus au premier moulin à vent ou au premier taureau qui s'offrit à sa vue ; il en mourut. Thérèse de même, et las Augustias pareillement. — Et toute cette histoire a un bouquet violent de mauvais vin d'Espagne vieilli dans une outre en peau de bouc. — Passez-moi un verre d'eau !

6. — Voilà ! Voilà ! *Grezels,* c'est de l'eau limpide, propre, aseptique, — un peu échauffée, cependant. L'auteur ne sait pas être froid ; il se passionne pour ses souvenirs ou ses créations, et le ton du récit s'en ressent. Mais aussi quels souvenirs et quelles créations ! La journée du 10 août 1792 et le massacre des Suisses, les massacres de septembre, la Terreur, la chouannerie, la guillotine, et, se détachant sur cet arrière-plan tragique, deux couples d'amoureux, Tiburce et Bérengère, Godrik et Odette, — Tiburce massacré par les ennemis du roi, Godrik vengeant son frère d'armes et se signalant parmi les défenseurs des traditions nationales ; Odette, épousant enfin, — après quelles épreuves et quelle douleur ! — l'héroïque Godrik ; Bérengère, fidèle à l'ami d'enfance, portant un deuil éternel !

7. — L'*Histoire de Gervaise* est encore une idylle tragique sur fond historique. Idylle ? non, églogue, (mettons-nous en règle avec M. Petdeloup) puisque la scène se passe à la campagne, entre paysans demi-bourgeois. Abel Conneuillat aimait depuis l'enfance Gervaise, la fille du maire ; mais Gervaise aimait Fritz, l'enfant trouvé, l'enfant perdu, recueilli un jour d'hiver et depuis devenu le fils adoptif de M. le Maire. D'où venait ce Fritz ? De la roulotte d'un bohémien, à qui sa mère, une Allemande, l'avait « loué », mais de chez qui il s'était enfui, pour échapper aux coups, — un frère de Mignon, quoi ! On l'avait gardé au village, sa famille n'ayant pas été retrouvée en Allemagne. Il était devenu un beau et brave garçon, vaillant à l'ouvrage, très droit, très franc, adorant ses bienfaiteurs, adoré par tous ses camarades — des deux sexes, — et notamment par une petite bossue, Victorine, que sa froideur désespérait. Car le brave enfant ne pensait pas à la bagatelle, et, s'il partageait les sentiments de Gervaise, il se faisait un devoir de n'en rien laisser voir. Il fallut que M. le Maire intervînt lui-même pour que Fritz consentît à devenir le fiancé de sa sœur adoptive. Fiançailles charmantes, qui mirent en joie tout le pays, à deux exceptions près pourtant : Abel, qui perdait Gervaise, Victorine, qui perdait Fritz. Abel « en fit une maladie » ; Victorine en devint un monstre de perfidie et de méchanceté. Tapie dans son coin, elle attendait l'occasion de

se venger. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. La guerre de 1870 éclata, juste pendant une absence de Fritz, qui était parti à la recherche de son état-civil ; la France fut envahie, le village de Gervaise occupé par des uhlans ; Fritz ne revenait pas. Où était-il ? « A la tête des uhlans ! » dit Victorine ! « c'est lui qui les conduit ; je l'ai vu ! » C'était une abominable calomnie, comme on en eut bientôt la preuve, lorsque Fritz, revenu, put expliquer son retard, prendre part à la défense du village et tomber en même temps que son père adoptif sous les balles prussiennes. Gervaise en devint folle, Abel resta célibataire. Et Victorine... ? Elle resta bossue.

Romans de mœurs. — 8. — Deux romans de mœurs russes — (hélas ! qui nous délivrera du cauchemar russe ?) Le premier, *Gens de Russie*, a pour auteur Nicolas Leskov, que le traducteur, dans une langue (qui aurait besoin d'être traduite elle-même), « présente aux lecteurs français ». — Il paraît que Leskov est « digne de l'intérêt des artistes et du public. » On ne s'en douterait pas à lire les nouvelles, plutôt étranges, qui composent ce volume. — La première, *le Chasse-Diable*, nous raconte comment un bourgeois de Moscou commande et préside une énorme orgie, à laquelle il invite un certain nombre de ses amis, et fait assister un enfant, son neveu ; après quoi, il va s'humilier devant la Vierge glorieuse et se relève plein de sérénité, persuadé qu'il a chassé le diable de chez lui pour un bon bout de temps au moins. La seconde, *Cheramour*, est consacrée à la biographie d'un dégénéré qui ne pense qu'à « bouffer », et qui reste insensible à toutes les autres tentations de la chair, etc., etc., etc. Ah ! que ces « gens de Russie » sont « dignes d'intérêt ! »

9. — L'autre « russerie » s'appelle *les Mages sans étoile* ; celle-ci est consacrée aux gens de Russie qui vivent en France, suivent des cours, font des conférences, préparent des bombes et cherchent à quelle sauce ils cuisineront les économies que nous avons prêtées à leur pays. Ils cherchent, ils ne trouvent pas : ils n'ont pas l'étoile ! En attendant, ceux d'entre eux qui ont des rentes (il y en a encore) les dépensent largement et font la fête à Paris, flirtant entre eux ou avec leurs hôtes. L'héroïne du livre, Betsy, est une petite âme inconsciente, une âme d'enfant, qui aime à aimer, et qui aime tant tous les hommes qu'elle ne cesse pas d'aimer son mari, même quand elle le trompe. Je crois avoir déjà dit (et plusieurs fois, à l'occasion d'autres ouvrages) que l'auteur, Ivan Strannik, a du talent. Je le répète à l'occasion de celui-ci ; mais je l'informe que les Russes sont en baisse en France, et qu'il — ou qu'elle — ferait bien de nous parler d'autre chose.

10. — Je crois qu'on a tiré une pièce de théâtre de *Jeunesse de prince* et je comprends que le roman n'ait pas épuisé l'intérêt du sujet, qui n'est autre que l'éternel et inépuisable *Meminisse juvabit* appliqué à

un personnage particulièrement sympathique : le jeune et mélancolique héritier d'une couronne. Il n'avait que des courtisans ou des serviteurs dans l'austère cour de son père; brusquement transporté à Heidelberg, il y trouve des camarades, des amis et... une amie, la gentille Catherine, la fille de l'hôtelier. Il y mène pendant un an la vie libre des étudiants — dont les détails ne sont pas faits pour diminuer l'intérêt du récit. — Il l'aurait prolongée volontiers un an de plus, quand la mort de son père le rappelle dans sa capitale. Il règne ! Mais il baille ! Il voudrait bien revoir Heidelberg ! Pourquoi pas ? Et le voilà parti. Mais, hélas ! Où sont les camarades et les bonnes camaraderies d'antan ? Où est Catherine ? — Catherine, il la retrouve, mais triste, presque vieille, décidée d'ailleurs à se marier, — comme lui, — elle avec un maçon, à qui elle fut fiancée jadis, — lui, avec une princesse qu'il ne connaît pas. — « Nous ne nous verrons plus ! Mais je ne t'oublierai jamais, jamais ! Nous garderons le souvenir l'un de l'autre ! et du temps passé ensemble ! »

O printemps merveilleux ! ô charmante jeunesse !
Temps si doux, qui s'enfuit si vite, mais qui laisse
Après lui des parfums, pour l'hiver de nos jours !

comme l'écrivait naguère le plus aimable et le plus jeune des poètes, qui, lui, est bien décidé à n'avoir d'autre Catherine que celle qu'il épousera ! Il se méfie des parfums que laissent les Catherines d'auberge ou simplement les Catherines d'autrui. Il a seize ans.....

11. — Encore une traduction de l'allemand. *Frère et sœur* a pour auteur un Souabe, qui habite New York, où il exerce un métier manuel, et qui ne pouvait, dit-il, « composer et écrire » qu'après le travail quotidien, le soir, dans sa cuisine et sur la table de cuisine, parmi les jeux bruyants, à côté de ses enfants,..... C'est un ouvrier, un illettré, un « humble » que le poète des humbles, François Coppée, nous présente dans une courte et pénétrante Préface, et dont il nous dit, que l'œuvre, en dépit ou à cause même de son insuffisance technique, l'a ravi par sa sincérité : « Un pauvre petit bouquin, jailli du plus profond du cœur ; la vie même ! Et quelle vie ! Celle d'un malheureux que tout accable. » Il a eu la main arrachée par une machine ; il n'a plus de ressources, plus d'emploi ! On lui en a trouvé un, celui de veilleur de nuit, dans un magasin ; mais il ne peut le garder. Sa sœur, avec laquelle il correspond, lui envoie quelques secours, prélevés sur une misère égale, une misère pire. Car bientôt il est obligé d'aller chercher les enfants de cette malheureuse sœur, morte à la peine, et de les arracher à leur indigne père. Comment parvient-il à les nourrir ? C'est là le miracle ! Après avoir souffert toutes les tortures physiques, y compris celle de la faim, et toutes les tortures morales, notamment celle de l'incroyance, il a trouvé un gagne-pain, sa plume, il a retrouvé

la foi — et avec la foi, la résignation et presque le bonheur. Tel est le résumé, sec et bref, de ce « livre de douleurs. » « Il est âpre, il est effroyable ce livre, mais il est réconfortant, dit encore notre cher Coppée. Ouvrez-le, et dites-moi si, après avoir respiré jusqu'à l'étouffement les miasmes qui s'en dégagent, vous ne percevez pas enfin le parfum délicat et pur qui sort des tabernacles. »

12. — « Il est très intéressant, n'est-ce pas, *le Mariage d'un réactionnaire* ? » me demandait ou plutôt m'affirmait un jeune homme qui venait d'en achever la lecture. — Il l'est presque autant que les journaux que vous ne lisez pas, heureux enfant ! Il l'est peut-être plus, parce qu'il condense dans un cadre étroit et ramène à l'unité tous les détails que les journaux laissent dans leur dispersion et leur diversité réelles. — Ce que la politique peut faire d'une petite ville paisible, et en quelles bêtes fauves elle peut transmuer les citoyens les plus inoffensifs, c'est le thème que s'est proposé l'auteur. Il l'a traité avec application — « c'est du bon travail ! » — Et en outre il l'a traité avec modération, ce qui est particulièrement méritoire de la part d'un débutant (car M. R. Tessier est un débutant) et de la part d'un « conservateur » — (car M. Tessier semble appartenir à cette « espèce », en train de disparaître). Ses politiciens sont des agneaux par comparaison avec d'autres que nous connaissons tous ; toute leur gredinerie se borne à calomnier un peu leurs adversaires et à révoquer un fonctionnaire, un seul, coupable d'envoyer sa fille chez les sœurs ! Braves gens ! « Donnez-moi ces gredins, ils paraîtront des saints » dans certaines villes ou villages dont le maire, les adjoints, le juge de paix, le commissaire de police constituent une bande plus malfaisante et plus redoutée qu'une association d'apaches professionnels. — La bande qui opère à Vlantan, le pays où se passe l'action de ce roman, compte dans ses rangs un parfait crétin, — (en quoi d'ailleurs elle n'est pas précisément originale) — un bourgeois bête, vaniteux, faible, au demeurant un excellent père, l'ancien épicier Loiseau. — Elle a fait de ce pantin un adjoint ; elle veut en faire un conseiller général, et oppose sa candidature à celle du réactionnaire Cléry. Ledit Loiseau dépense sans compter pour sa campagne électorale ; il récite des âneries dans les réunions publiques, balbutie quand on l'interrompt, se couvre de ridicule et cependant il n'est pas élu ; c'est le clérical qui triomphe ! A quelque temps de là il rencontre, sur une plage bretonne où il allait se reposer un peu de ses émotions, l'heureux Cléry, heureux plus qu'il ne pouvait le soupçonner : « Que va-t-il résulter de l'abordage ? » se demandent avec anxiété les témoins de la scène.— Il en résulte une invitation à dîner ! Une invitation faite par Loiseau, et acceptée par Cléry ! Qui avait fait ce miracle ? Quelqu'un dont je ne vous ai encore rien dit, bien que sa petite personne tienne beaucoup de place (mais ne joue aucun rôle) dans ce tableau de mœurs po-

litiques, c'est à savoir, Mlle Marguerite, la fille invraisemblablement délicieuse et fine du stupide épicier, et qui depuis longtemps s'était éprise de Cléry, telle Juliette de Roméo. Loiseau n'était pas un Capulet, Loiseau n'était pas un Brutus, Loiseau n'était pas homme à sacrifier le bonheur de sa fille à ses convictions — ou plutôt à ses consignes et à ses rancunes politiques. — Non seulement il invita Montaigu Cléry à dîner, mais encore il lui accorda la main de Marguerite ! Brave homme ! je le répète, et tel qu'on en voudrait de pareils dans bien de nos municipalités françaises !

13. — *L'Irréductible Force* est un livre délicieux, quoique un peu bizarre, très original, quoique non exempt de « convenu, » et très moral, quoique consacré à la peinture des troubles de l'amour. Un professeur français fait une campagne de conférences au Canada : ses auditrices sont amoureuses de lui; voilà le « convenu » livresque. Il s'éprend violemment de l'une d'elles, après une conversation où ils ne se sont presque rien dit, mais où ils ont eu l'un et l'autre la sensation aiguë qu'ils se comprenaient trop bien ; voilà peut-être ce qui est bizarre. Heureusement la femme est une chrétienne, et la *force d'arrêt*, qui la retient au bord de l'adultère, est plus *irrésistible* que l'impulsion qui l'y a amenée ; ils se quittent, *invitus, invitam* ! Voilà un dénouement « moral », après des crises de passion peintes avec un art délicat, pénétrant, puissant même, mais un peu complaisant. — Autour et à l'occasion de ce drame psychologique, M. G. Lechartier a placé de nombreux « tableaux de mœurs canadiennes, » et quelques scènes épisodiques d'un très piquant intérêt. Le plus curieux de ces épisodes est celui de la visite faite au professeur aimé des dames par une intrépide flirteuse, humiliée de n'avoir pas pu fixer encore son attention, bien qu'elle soit très jolie et très millionnaire, et qu'elle se soit déjà montrée aussi provocatrice qu'une jeune fille peut l'être... en Amérique. Elle arrive, seule, dans la chambre du Français, et, après les premiers mots balbutiés, elle s'affale sur un fauteuil en sanglotant. Jacques (il s'appelle Jacques, ce Bellac) la regarde; quelques minutes passent, lentes ; il ne dit rien, elle se tait. (Encore une scène muette ; l'auteur les aime décidément et il y excelle, puisqu'il les fait tout aussi expressives et dramatiques, en forçant le lecteur à les achever lui-même ; j'ai dit que c'était bizarre ; j'ai eu tort : c'est exquis, et c'est peut-être cette collaboration obligatoire et d'ailleurs aisée, qui fait le délice de cette lecture.) « Mademoiselle, dit enfin Jacques d'une voix très douce, nous ne serions pas du tout heureux ensemble, du tout ! » Elle alors, en essuyant ses larmes : « Nous pourrions toujours essayer ! Si ça ne va pas après, il y a le divorce ! » Jacques ne rit pas de la réplique ; il répond, d'un ton plus dur, qu'il ne veut pas se marier ; sur quoi l'Américaine, furieuse, les yeux secs, l'air haineux, le quitte en lui

criant : « Ah ! comme vous l'aimez l'autre ! et comme je la hais ! » Très jolie, n'est-ce pas? cette scène, et pas trop gâtée par cette sortie mélodramatique ! — Le premier roman de M. G. Lechartier : *Où va la vie*, avait donné des espérances; celui-ci les tient. Allons-nous avoir un « honnête » romancier de plus, ajouté aux trois ou quatre qui sont l'honneur du roman français et la consolation du critique chargé de vous le faire connaître ? CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Histoire du travail et des travailleurs*, par PIERRE BRISSON. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de 539 p., 4 fr. — 2. *Le Play d'après sa correspondance*, par CHARLES DE RIBBE. 2e édit., Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de VII-266 p., 2 fr. — *Étude de sociologie. Production et profit*, par L. GARRIGUET (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 4. *Le Socialisme. Histoire, doctrine, réfutation, avenir*, par l'abbé J. MOULARD. Lyon et Paris, Vitte, 1906, in-8 de 103 p., 0 fr. 75. — 5. *Les Erreurs des démocrates chrétiens de la « Justice sociale »*, par l'abbé J. DALBIN. Paris, Vic et Amat, 1905, in-18 de 192 p., 0 fr. 60. — 6. *Essais socialistes. L'Alcoolisme, la religion, l'art*, par VANDERVELDE. Paris, Alcan, 1906, in-8 de II-264 p., 6 fr. — 7. *Sociologie pure*, par LESTER WARD; trad. de l'anglais par FERNAND WEIL. Paris, Giard et Brière, 1906, 2 vol. in-8 de III-365 et 381 p., 16 fr. — 8. *Les Caisses de retraites ouvrières*, par J. LEFORT. Paris, Fontemoing, 1906, 2 vol. gr. in-8 de III-391 et 576 p., 18 fr. — 9. *La Crise postale française*, par J.-C.-ALFRED PROST. Paris, Amat, 1906, in-8 de V-135 p., 4 fr.

1. — Assurément l'*Histoire du travail et des travailleurs*, de M. Pierre Brisson, est d'une lecture fort intéressante, avec beaucoup de menus faits, quelques curieuses citations et des fac-simile de gravures du *Recueil des arts et métiers* de Jost Amman (1568) et de l'*Encyclopédie*. Comme l'auteur le dit lui-même, c'est bien une œuvre de vulgarisation. Anciennes corporations, vie des artisans d'autrefois, grèves de l'ancien régime et compagnonnage, apparition et progrès de la grande industrie, condition des paysans avant et après la Révolution, inventions modernes et machinisme, législation ouvrière et mouvement syndical contemporain, tout y passe, à peu près comme les renseignements les plus divers dans un Almanach Hachette. Seulement les jugements qui les accompagnent sont-ils tous d'une irréprochable exactitude? J'ai des doutes : car Michelet n'est pas toujours une autorité irrécusable. M. Brisson a raison de dire que, « si l'on a pu croire que dans la France entière le travail était organisé sur la base corporative, c'est parce que l'on a trop exclusivement étudié les corporations parisiennes » (p. 11) : mais il n'a pas assez observé et décrit l'esprit du moyen âge; il a trop confondu cette période plus lointaine avec l'ancien régime qui l'a suivie et qui lui-même n'est guère caractérisé dans nos souvenirs que par les abus spéciaux de ces trois derniers demi-siècles ; enfin il a trop exalté ce qu'il appelle l'œuvre libératrice de la Révolution (p. 273 et s.; p. 287 et s.). De la Révolution elle-même il méconnaît ou dissimule ce qui fut

nettement subversif, spoliateur, systématiquement impie; Sans doute il verse un pleur sur la vie commerciale ruinée et anéantie, mais il croit avec trop d'enthousiasme à la « prospérité des industries patriotiques », comme s'il s'en laissait imposer par le style pompeux et pompier de la Convention et du Directoire (p. 299). Même la banqueroute des assignats a pour lui le mérite d'avoir été une grande « niveleuse », et il se rencontre avec Ramel et Louis Blanc dans les mêmes éloges ou les mêmes excuses (p. 303). Un peu plus loin, quel dithyrambe sur le bonheur de la campagne !

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint,
Agricolas !

Songez donc ! Le paysan ne va plus à pied comme autrefois, mais en voiture ; « aujourd'hui il reçoit le journal, autrefois il ne savait pas lire... L'instruction a pénétré dans les campagnes, et l'on dirait qu'elle allume sous la cendre des vieilles résignations le légitime désir d'une vie plus heureuse sur la *terre qui donne* » (p. 414), par opposition à la *terre qui naît* du moyen âge (p. 244) et à la *terre qui pleure* de l'ancien régime (p. 266). Inutile d'ajouter que M. Brisson jure par les statistiques et qu'il croit à l'exactitude de la demi-gerbe tout comme aurait dit Jérôme Paturot : il croit aussi à la loi d'airain sans se douter qu'il reste le dernier à y croire (p. 415). Je m'abstiens de le suivre sur le terrain économique proprement dit, où il a un peu trop le goût du paradoxe et le sophisme de l'effet pour la cause (p. 425 et s.), et je m'arrête sur ce dernier cri d'enthousiasme qui clôt le volume : « Pour les travailleurs, la République a fait luire l'instruction : ils ont vu clair dans le monde, à la lumière nouvelle, et leurs revendications se sont précisées » (p. 537).

2. — Le bonheur, la paix sociale ne sont-ils donc qu'une question de salaires et de machines ? L'élément de moralité, auquel M. Brisson ne faisait allusion nulle part, n'est-il donc pas, même pour ce monde, un des facteurs essentiels du problème ? Le démontrer fut la gloire de Frédéric Le Play, trop oublié peut-être maintenant et broyé pour ainsi dire entre les âpres revendications du socialisme et les illusions d'un christianisme social qui rêve d'égalité et qui méprise quiconque est moins jeune que lui. Devant ces injustices de la génération présente, il faut remercier M. Henri Joly de faire revivre Le Play devant nous, en nous donnant une seconde édition de l'ouvrage de M. Charles de Ribbe : *Le Play d'après sa correspondance*. On y retrouve et l'on y suit pas à pas le grand ingénieur qui s'élève lentement aux lois générales par l'incessante observation des détails ; le grand citoyen qui s'alarme bien avant tous les autres de la décadence de sa patrie ; le grand chrétien, enfin, à qui l'histoire sociale scrupuleusement fouillée et déchiffrée va démontrer, à elle seule, le dogme du péché originel et la

divinité du Décalogue. Le Play, il y a déjà quarante ans, avait été un prophète que la claire vision du déclin national navrait et pourtant n'abattait pas. L'événement ne lui a que trop bien donné raison et s'apprête à le faire encore davantage. Quel chemin depuis lors n'a-t-on pas descendu! Et quand on entend Le Play exhorter ceux qui devraient être les autorités sociales à se consacrer à la réforme, à l'enseignement et à la pratique du bien, ne pense-t-on pas malgré soi que les chefs actuels du Bloc ne sont pas tous des déracinés montés d'en bas, mais beaucoup, des déclassés descendus d'en haut et par cela même doublement traîtres à tous les devoirs! La correspondance achève de faire lire dans l'âme de Le Play, quoique, par les livres déjà, bien peu d'hommes se soient révélés comme lui. M. de Ribbe y met aussi de la sienne : car ce n'est point un recueil de lettres, mais bien plutôt un portrait, une vie éclairée par une correspondance, de façon à ce que le volume soit vraiment une œuvre personnelle de l'un des plus illustres disciples du maître.

3. — M. Garriguet, supérieur du grand séminaire d'Avignon, continue par *Production et profit* la série de ses opuscules pour la collection *Science et Religion*. C'est clair, bien écrit, et les conclusions proprement dites sur la légitimité du profit et de son étendue peuvent être acceptées (p. 59). Il est seulement regrettable que l'auteur n'ait pas fait, au préalable, des études méthodiques de droit et d'économie politique. Chez lui, les confusions ou les omissions sont trop fréquentes et le sens de bien définir lui manque tout à fait. Par exemple, il ignore que l'homme produit et donne de l'utilité, non seulement lorsqu'il « transforme les matières premières », mais aussi lorsqu'il transporte soit des matières premières, soit des produits fabriqués (p. 3) ; il croit trop complaisamment qu'une « grande partie des machines ont été originairement inventées par de simples ouvriers » (p. 11) ; parlant de nature et de capital, il ne discute pas si la terre améliorée ne serait pas un capital, bien que l'attention d'un prêtre ait dû être particulièrement attirée par l'encyclique *Rerum Novarum* sur cette opinion-là, qui est maintenant si fréquente chez les économistes et qui est si riche en conséquences pratiques ; enfin, confondant le prêt à intérêt et la société en commandite, il attribue à saint Thomas, sur l'intérêt de l'argent et la productivité du capital, des idées que celui-ci est fort loin d'avoir eues (p. 39). Des erreurs de ce genre, il est vrai, sont logiques chez M. Garriguet, qui, au lieu de considérer l'argent comme servant toujours à l'échange, et cela, tantôt en vue de la production et tantôt en vue de la consommation, le considère « sous un double point de vue, comme moyen d'échange ou comme moyen de production » avec antithèse radicale entre ces deux emplois (p. 38). Faut-il continuer ces critiques ? M. Garriguet dit bien que « patron (ou entrepreneur) et

capitaliste ne sont pas choses identiques » (p. 47), et en cela il a raison : mais il oublie aussitôt cette distinction, il brouille le loyer ou intérêt du capitaliste et le profit de l'entrepreneur (p. 48-50), et il en arrive à énoncer, en forme de théorème, cette conclusion que « le profit rémunère..... la vertu productive que renferme tout capital » (p. 50). On peut dire que M. Garrigue s'est trop hâté d'écrire dans une langue dont il avait bien feuilleté la littérature, mais dont il avait dédaigné d'apprendre la grammaire. Après cela on peut l'excuser des jugements quelque peu équivoques qu'il exprime sur l'utilité économique du patronat et sur la « difficulté d'établir que l'institution en est essentiellement mauvaise,..... ce qui n'empêcherait pas de préparer l'avènement d'un régime plus avantageux pour la classe ouvrière » (p. 54-55). M. Garriguet nous avait donné d'autres productions moins faibles que celle-ci.

4. — Au contraire *le Socialisme, histoire, doctrine, réfutation, avenir*, par M. l'abbé Moulard, est un travail d'excellente vulgarisation. Originairement c'était une simple conférence : l'auteur l'a allongée, complétée, développée, mais sans modifier l'allure, qui reste toujours vive et familière. Il y a là une bonne et substantielle justification de la propriété (p. 38-48) ; il y a aussi (ce qui est tout à fait moderne) de bonnes explications sur la différence entre les radicaux-socialistes et les socialistes unifiés (p. 16-18). Je serais cependant d'un autre avis sur le salaire familial (p. 61) et sur la loi d'airain (p. 65), et j'objecterais que le congrès dont parle M. Moulard s'est tenu à Chalon-sur-Saône, non pas à Châlons-sur-Marne (p. 17). Cela dit, M. Moulard — Dieu merci ! — n'est pas de ceux qui expliquent la haine du socialisme contre le catholicisme par le mauvais accueil que les catholiques ont fait au socialisme. Pour lui, cette haine est essentielle et nécessaire ; elle vient de ce que le socialisme ne pense qu'aux biens de la terre, et l'Église, avant tout, à ceux du ciel ; elle procède des passions et des convoitises que le socialisme débride et que le christianisme refrène ; elle est attisée, enfin, par la franc-maçonnerie, qui joue du socialisme comme d'un instrument de guerre contre l'Église (p. 34 et s.). Et ce socialisme marche à pas de géant : il a fait ses « curés » des instituteurs ; il a pour soi toutes les faiblesses et toutes les connivences du gouvernement ; il est servi à merveille, enfin, par l'affaiblissement de l'idée religieuse (p. 81-94). Tout cela, en paragraphes bien groupés, sous des titres clairs et bien visibles. Aussi est-ce là une brochure de propagande que nous recommandons bien volontiers.

5. — Faut-il placer sous la rubrique d'Économie sociale *les Erreurs des démocrates de la « Justice sociale »*, par M. l'abbé J. Dalbin ? Hé ! pourquoi pas ? J'y trouve, sur les questions sociales contemporaines et sur les thèses économiques de M. l'abbé Naudet ou de ses amis, un

chapitre qui met tout à fait cet opuscule dans notre domaine. M. l'abbé Dalbin a compilé, compilé pendant dix ans tout ce que la *Justice sociale* écrivait d'erreurs et de monstruosités de divers genres : puis il a classé ces fragments et il y ajoute des critiques qui ne manquent ni d'à-propos, ni de verdeur. Une bonne partie du volume se réfère, il est vrai, à des erreurs théologiques et historiques sur les cultes des saints, l'exégèse, etc. Et cependant, dans tout cela, il y a une unité qui découle bien du souci des questions sociales : car rendre plus faciles pour les masses la croyance et la pratique de la vertu, descendre un peu le ciel pour le mettre plus près de la terre, atténuer à la fois le surnaturel et le devoir, telle est la préoccupation constante du groupe auquel s'en prend M. Dalbin. Ce groupe croit y réussir en minimisant, si j'ose parler ainsi, non seulement le respect de la propriété et des hiérarchies sociales, mais aussi la soumission de l'esprit à ce qu'il ne comprend pas de la Bible et de l'Évangile : c'est donc bien le même souffle de naturalisme qui s'est répandu partout. En tout cas, si M. Dalbin a fait une œuvre vive, il a fait surtout une œuvre saine, dont une notable partie du clergé aurait grand avantage à se pénétrer.

6. — Sous le nom d'*Essais socialistes*, le socialiste belge Vandervelde a réuni ou plutôt refondu trois études antérieures intitulées : *L'Alcoolisme, la religion, l'art.* « En régime capitaliste, dit-il, l'art est un luxe; la religion est un instrument de règne ; et l'alcool apparaît à beaucoup de travailleurs comme le seul moyen d'échapper aux tristesses et aux inquiétudes de la vie..... Est-il possible de mettre fin à cet état de choses... de faire reculer l'alcoolisme, d'affaiblir le despotisme des religions, de faire participer les travailleurs à la vie esthétique? » (p. I-II.) M. Vandervelde le croit et veut le prouver, après une longue Introduction qui est un plaidoyer en faveur de Marx et du matérialisme historique. — Sur l'alcoolisme, il pense que celui-ci, non content de compromettre la santé des travailleurs, paralyse l'efficacité de leur action pour la transformation de la société. En matière de religion, il constate que, « dans leur immense majorité, les dirigeants du parti socialiste sont absolument étrangers à toute religion positive,..... que les prêtres catholiques qui avaient adhéré au socialisme n'ont pas tardé à rompre avec l'Église » et que, entre toutes les confessions, l'Église catholique s'est fait particulièrement remarquer par son antagonisme (p. 106-107). Y a-t-il là des « malentendus historiques » et pourrait-on concilier « les doctrines socialistes et les croyances religieuses » ? (p. 108). Voilà qui promet d'être intéressant. Pour répondre à cette question, M. Vandervelde se demande da'bord ce que c'est que la religion : mais il constate qu'il y en a de plusieurs sortes ; et après des citations et des discussions assez variées, il reste convaincu que, « si l'expérience démontre que le christianisme primitif, le christianisme évangélique

peut faire bon ménage avec le socialisme démocratique, la question se pose tout autrement lorsqu'il s'agit du catholicisme ou même du protestantisme constitué en Églises » (p. 138). Le désaccord irréductible pourrait bien reposer sur le prétendu dogme du péché originel (p. 145 et 154). De plus, Pie IX et Léon XIII ont prêché le « ralliement des forces conservatrices », quoique rien ne prouve que même les catholiques doivent tenir leurs papes pour infaillibles sur ce point-là (p. 147-151). Finalement, sans qu'il veuille faire prendre le socialisme pour une « transposition terrestre du christianisme », M. Vandervelde pense qu'on peut être à la fois « chrétien pour les choses du ciel, socialiste pour les choses de la terre », mais cela seulement sous une condition absolue, la condition de n'être que chrétien et pas du tout catholique, puisque « les théories sociales du catholicisme sont pour ainsi dire le contrepied des théories socialistes » (p. 153-154). Plus tard, tout cela pourra changer : car, s'il est vrai qu'il faille actuellement considérer « la croyance en un Dieu personnel comme une nuisance au point de vue social », un jour aussi viendra où « en régime socialiste il n'y aura plus ni croyances dangereuses ni philosophies subversives » (p. 183). Cette étude de M. Vandervelde a donc le double mérite de jeter un jour très curieux sur la politique religieuse de nos socialistes français (bien que l'auteur soit Belge) et d'être une excellente réponse aux illusions de ceux qui s'efforcent de dissimuler ou de combler l'abîme entre les catholiques et les socialistes. Sous ce dernier point de vue, nous ne connaissons pas d'autre ouvrage aussi judicieux et aussi suggestif. — La troisième partie du livre, consacrée à l'art, est beaucoup moins profonde et moins vraie. Il s'agit de prouver, d'une part, que les artistes ont tout à gagner à l'avènement du socialisme, qui libérera l'art lui-même, et de prouver, d'autre part, qu'il doit naître ensuite un « art du peuple, chose de tous et pain quotidien de la vie spirituelle » (p. 263). — Tout le volume est d'une adresse remarquable de langage : et M. Vandervelde, qui n'est certes point un homme ordinaire, a fait un livre qui peut être aussi dangereux pour les uns qu'instructif pour les autres.

7. — M. Lester Ward, auteur des deux volumes de *Sociologie pure*, dont la Bibliothèque sociologique internationale de M. René Worms publie une traduction, entend par sociologie *pure* « ce qui concerne l'origine, la nature et le développement génétique ou spontané de la société », tandis que la sociologie *appliquée* étudierait « les moyens et méthodes d'amélioration artificielle des conditions sociales, de la part de l'homme et de la société comme agents conscients et intelligents » (t. I, p. I). « Génétique » est opposé à « télique », et « genèse » à « télèse » (p. II), car nos modernes sociologues sont prodigues de mots et de sens néologiques. L'ouvrage comprend trois parties : 1° la

« Taxis » (cela doit signifier notions générales) ; 2° la genèse ; 3° la Télèse. Je vais essayer maintenant de suivre les principales lignes de ce bizarre édifice. — Le « sujet-matière de la sociologie » est essentiellement « l'achèvement humain » (t. I, p. 15), puisque « par une différence radicale entre l'évolution cosmique et l'évolution organique... le milieu transforme l'animal, tandis que l'homme transforme le milieu » (t. I, p. 17) : M. Ward, tout en étant matérialiste évolutionniste, garde donc, sur la notion du progrès humain et sur la différence de l'homme et de la bête, des idées qui le rapprocheraient un peu du spiritualisme. D'autre part, si convaincu qu'il soit de l'éternité de la matière (t. I, p. 94), il n'en est pas moins embarrassé pour expliquer l'origine de la vie, et cela d'autant plus que « les créations de la nature, étant génétiques, ne procèdent pas d'idéals » (t. I, p. 103). Aussi est-il vague et incertain quand il cherche à induire que la vie, qui a la « motilité » pour « attribut différentiel » (les scolastiques disaient plus sobrement : *vita in motu*), a dû sortir d'une température élevée où le mouvement *moléculaire* spontané s'est transformé en un mouvement *molaire* spontané. La motilité a pris la forme du « bathmisme » ; « le zoïsme est une création synthétique du chimisme » (t. I, p. 139-143). De là, c'est-à-dire pour passer de la vie au sentiment, puis du sentiment à la pensée, il n'y a que l'épaisseur de quelques hypothèses : M. Ward ne cache pas qu'il les tient pour résolues par le simple fait de leur énonciation (t. I, p. 145-146). Les institutions sociales (c'est-à-dire humaines, puisque les animaux n'en ont pas), seront ensuite engendrées spontanément par le sentiment du groupe (t. I, p. 230). Au premier rang de ces institutions se place tout ce qui tient à la reproduction, c'est-à-dire à l'exercice des « forces phylogénétiques ». Mais ici se dresse une question nouvelle : l'homme est-il l'élément primaire de la reproduction et la femme un simple accessoire nécessaire du reste (« théorie androcentrique ») ou bien est-ce la femme qui est le nécessaire et l'homme l'accessoire (« théorie gynécocentrique » t. II, p. 5-13) ? Eh bien ! ce doit être une question de dates : « quand la race humaine apparut enfin en sortant graduellement de la grande souche simiesque », on touchait au moment où l'androcratie allait succéder à la gynécocratie. Il y en a ainsi une bonne centaine de pages. Lorsqu'on les a lues, on s'attend bien à voir l'amour et le mariage traités d'une manière bestiale (t. II, p. 124-177), et cela est si vrai que l'amour maternel nous est donné comme procédant tout droit de ce qu'il reste encore de la bête chez la femme (t. II, p. 172-173). Je me sauve à travers ces impudeurs : car je ne suis pas de ceux qui croient, avec Ward et après Letourneau, que « dans l'humanité, les besoins affectifs et intellectuels d'ordre supérieur ne sont qu'un épiphénomène » (t. II, p. 176). — Nous arrivons ainsi à la « télèse ».

Pour cette fin « l'agent directeur réside essentiellement dans les facultés objectives de l'esprit », tandis que « l'agent dynamique est dans ses facultés subjectives » (t. II, p. 232) : mais j'ignore absolument ce qu'est cet esprit. Encore 150 pages à avaler après les 600 autres. A la fin, je comprends que l'on marche de l'individualisme à la concentration, et que le socialisme d'État sera le dernier terme de la « télèse » et la perfection de « l'achèvement », à moins qu'un dernier effort de logique ne mène au collectivisme pur et simple. — L'ouvrage est assurément curieux : c'est la manifestation d'une activité philosophique dont nous ne devons point nous désintéresser, bien qu'il ne renferme de nouveau que ses classifications et sa méthodologie. — Quant au traducteur, il s'est tellement blasé sur les néologismes qu'il en a fabriqué tout comme l'auteur : ainsi l'expression « pas le moindrement » (t. II, p. 231).

8. — Au moment où, en France, la question des retraites ouvrières s'achemine à une solution socialiste que la Chambre défunte a ébauchée d'urgence à titre de surenchère électorale, on ne saurait recommander un ouvrage plus documenté et plus judicieux que celui de M. Lefort : *Les Caisses de retraites ouvrières.* Les deux volumes sont sortis du mémoire que l'Académie des sciences morales et politiques avait couronné sous le même titre en 1901. M. Lefort s'y montre partout d'un libéralisme éclairé. Sa longue étude des systèmes pratiqués à l'étranger (t. I, p. 1-204) le « confirme dans cette conviction qu'un régime basé sur l'obligation et sur l'intervention de l'État serait en opposition avec la situation économique de la France, avec les traditions de la race, non moins qu'avec les tendances qui doivent dominer dans une société démocratique » (t. I, p. II). J'admire ce mot « doivent dominer », comme si l'auteur se doutait bien que notre démocratie est parfaitement socialiste en même temps qu'amie des contraintes, pour ne pas dire des tyrannies. Après tout, la participation de l'État et l'obligation sont-elles donc aussi nécessaires qu'on veut bien le dire ? Non. « D'une façon générale, l'économie n'est pas impossible pour ceux qui vivent de leur salaire journalier » (t. I, p. 23), pourvu qu'ils se gardent de l'alcoolisme, de la débauche et même de beaucoup de petits plaisirs onéreux : car la dépense quotidienne du cabaret atteint aisément une moyenne de 75 à 90 centimes (t. I, p. 19), et, sans compter les pertes indirectes consécutives à l'alcoolisme, les spiritueux doivent prélever annuellement un milliard sur les salaires (t. I, p. 20). Mais puisque le problème est posé, il faut le résoudre en optant entre la solution individualiste, la solution interventionniste et la solution organique, sociale ou professionnelle ; plus simplement, il faut opter entre le régime libéral et le régime autoritaire (t. I, p. 35-39). A quel parti les pays étrangers se sont-ils arrêtés ? Ici, l'Allemagne nous retient long-

temps, soit avec ses anciennes institutions professionnelles, soit avec sa loi du 22 juin 1889, qui complète son système d'assurances obligatoires (t. I, p. 42-89). Bismarck voulait « moins jouer le rôle de providence sociale que supprimer le socialisme, au moins l'endiguer au profit de l'autorité » (t. I, p. 64); mais il a échoué sur ce point : les charges de l'Assistance publique ne diminuent pas ou continuent de grandir, et de multiples objections reconnues à l'expérience se dressent contre l'œuvre colossale du chancelier. Toute cette critique est fort bien menée. Eh bien ! nous, où en sommes-nous en France ? La fin du premier volume donne la réponse à cette question ; mais il est inévitable que la discussion des projets antérieurs se trouve ici en retard sur les débats et le vote de la loi par la Chambre des députés au printemps de 1906. — Le second volume s'ouvre par une étude de la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse. Pourquoi celle-ci ne donne-t-elle que des résultats insuffisants, avec des pensions de 2 à 50 francs dans la proportion de 42 °/o du total des pensionnés, et des pensions de 51 à 200 francs dans la proportion de 38 °/o, si bien que la moyenne générale est de 138 francs par pensionné (t. II, p. 73) ? Dans la réponse, les côtés psychologiques du problème accompagnent heureusement les éclaircissements d'ordre juridique et administratif. On continue, à travers les « Caisses de retraites de l'industrie privée », caisses ouvrières ou patronales des usines, des chemins de fer, etc., et associations mutualistes et syndicales. A propos des lois du 30 juin 1894 sur les ouvriers mineurs et du 1er avril 1898 sur les sociétés de secours mutuels, on peut étudier le « fonds commun inaliénable » et les problèmes délicats du passage des caisses patronales libres à la Caisse nationale des retraites avec versements obligatoires. — Les très justes conclusions de l'ouvrage n'ont rien d'étatiste : c'est que, « si le cœur doit être le moteur des institutions de prévoyance, la science doit en tenir le gouvernail » ; c'est que, quelque importantes que soient les institutions, « le développement des idées de prévoyance, des habitudes de moralité, de sobriété et d'ordre l'est encore davantage » (t. II, p. 570) ; et, par malheur, chez l'ouvrier d'industrie, cette prévoyance est entravée par la régularité automatique du salaire, tandis que le cultivateur y est invité par l'incertitude des rendements et la longue période du calcul des moyennes (t. II, p. 571). — Faut-il, en terminant, relever deux détails ? Dans l'industrie des mines, que M. Lefort fait « certainement une des plus dangereuses pour l'ouvrier » (t. II, p. 94), il faudrait bien remarquer entre les ouvriers de l'intérieur et ceux de l'extérieur une distinction que les lois ont eu le tort de ne pas respecter ; puis, si M. Lefort a raison de citer la compagnie des mines de Firminy parmi celles qui s'imposent le plus de sacrifices pour leur personnel, il ne devrait pas la mettre parmi celles qui ne distribuent

point de dividende, puisque les siens sont au contraire élevés et très réguliers (t. II, p. 103 en note).

9. — M. Paul Leroy-Beaulieu, dans *l'Économiste* qu'il dirige, a mené une vigoureuse campagne contre « l'anarchie postale ». Le mot, pour être dur, n'en était pas moins juste. M. J.-C.-Alfred Prost revient à la charge dans *la Crise postale française*. M. Prost expose ses anciennes réclamations — qui maintenant ont triomphé — en faveur de la lettre à dix centimes, et il fait à ce propos de très curieuses comparaisons entre la multiplicité des conditions et des taxes de la poste française, d'une part, d'autre part la simplicité des règlements des postes étrangères. Se doute-t-on que le nombre des envois recommandés est beaucoup plus grand en France qu'à l'étranger, parce que le public français, — et pour cause, — se défie davantage de l'exactitude du service ? De nombreuses délibérations de Chambres de commerce appuient les plaintes de M. Prost. Il y ajoute, par ailleurs, des considérations et même des discussions politiques fort vives, d'où il ressort qu'il n'est ni un ministériel, ni même un chaud républicain. Après tout, si le service postal marche mal, si volontiers les employés envoient promener le public et en prennent à leur aise dans leurs fonctions, est-ce que ce symptôme ou ce phénomène ne se rencontre que dans cette administration là ? Il y aurait encore un chapitre à ajouter à la brochure de M. Prost : le cabinet noir, qui fonctionne comme jamais aucun régime dit despotique ne l'a pratiqué.

J. RAMBAUD.

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION

1. *Héros trop oubliés de notre épopée coloniale*, par VALÉRIEN GROFFIER. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, s. d., (1906), gr. in-4 de XVI-400 p., avec 2 chromos, 3 grav. hors texte et 400 grav. dans le texte, 15 fr. — 2. *L'Islamisme et le christianisme en Afrique*, par G. BONET-MAURY. Paris, Hachette, 1906, in-16 de VI-299 p., avec 1 carte, 3 fr. 50. — 3. *Documents sur les établissements français de l'Afrique occidentale au XVIIIe siècle*, par J. MACHAT. Paris, Challamel, 1906, in-8 de 140 p., avec une carte. — 4. *La Colonisation de la Nouvelle-France. Étude sur les origines de la nation canadienne française*, par ÉMILE SALONE. Paris, Guilmoto, s. d., (1906), in-8 de XII-467 p., avec carte, 7 fr. 50. — 5. *La Philosophie de la colonisation. Les Questions brûlantes. Exemples d'hier et d'aujourd'hui*, par PAUL THÉODORE-VIBERT. T. I. Paris, Cornély, 1906, in-8 de XVI-572 p., avec cartes, 8 fr. — 6. *Le Canada. Les Deux Races, problèmes politiques contemporains*, par ANDRÉ SIEGFRIED. Paris, Colin, 1906, in-18 de 415 p., 4 fr. — 7. *La Colonisation et les Colonies allemandes*, par ANDRÉ CHÉRADAME. Paris, Plon-Nourrit, 1905, gr. in-8 de II-485 p., avec 8 cartes, 12 fr. — 8. *L'Affaire marocaine*, par VICTOR BÉRARD. Paris, Colin, 1906, in-18 de VIII-459 p., 4 fr. — 9. *La Question congolaise*, par A. VERMEERSCH, S. J. Bruxelles, impr. Bulens, 1905, in-16 de 375 p., avec carte, 3 fr. 50. — 10. *Colonial Administration*, par PAUL S. REINSCH. New York, the Macmillan Company, 1905, in-12 de VIII-422 p., 6 fr. 50.

1. — Chacun sait le rôle considérable joué, dans l'histoire coloniale des différents peuples de l'Europe occidentale, par les missionnaires, à quelque confession qu'ils appartiennent ; administrateurs, soldats,

marins, ont toujours trouvé en eux les auxiliaires les plus désintéressés et les plus dévoués. Personne, dans les pays étrangers, ne s'avise d'y contredire ; Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, etc., soutiennent, à qui mieux-mieux, leurs missionnaires, en proclament les mérites, en écoutent les inspirations et les conseils ; malheureusement, il n'en est plus de même en France. Il est aujourd'hui de mode, chez d'intolérants politiciens, de dénigrer systématiquement ces admirables missionnaires, si profondément patriotes, si courageux, si sages, que nous envient les autres nations colonisatrices ; quelques explorateurs ont la faiblesse de faire chorus avec eux, et une partie du public, sans se donner la peine de contrôler ni de discuter, se laisse peu à peu convaincre de l'inutilité des missionnaires, ou, mieux encore, des dangers que fait courir au prestige ou à la domination de notre France, leur présence dans telle ou telle colonie, dans tel ou tel pays qui rentre dans notre sphère d'influence. Ainsi fait-on, contrairement à la parole si politique de Gambetta, de l'anticléricalisme un article d'exportation ; ainsi oublie-t-on injustement les services rendus par les missionnaires ; comment, autrement, pourrait-on prêcher les nouvelles théories ? — C'est pour réfuter, dans la mesure de ses forces, les idées déplorables, et pour opposer à des paroles en l'air, — parfois même à des calomnies, — des faits précis et indiscutables que M. Valérien Groffier a écrit son excellent ouvrage sur les *Héros trop oubliés de notre épopée coloniale*, je veux dire sur nos missionnaires et sur les religieuses qui sont pour eux, dans toutes les parties de notre empire d'outre-mer, de si précieuses et si dévouées collaboratrices. Nul mieux que le savant secrétaire des « Missions catholiques », n'était à même de composer un travail de ce genre ; M. Groffier a tenu à joindre au mérite de la documentation celui de l'émotion ; aussi son livre est-il vivant et vibrant et se lit-il d'un bout à l'autre, tout d'une haleine. C'est là sans doute une raison de plus pour en prendre connaissance, mais la meilleure, à nos yeux, consiste dans le lien nouveau que ce beau livre établit entre la France du passé et la France contemporaine. A une heure où l'on cherche à rompre toutes les attaches qui existent entre notre société actuelle et la société française d'autrefois, et à faire dater la France de 1715, sinon de 1789, il est bon et utile de prouver qu'il n'en est pas ainsi, de montrer quelles profondes racines notre histoire a jetées dans le passé. C'est ce que, pour sa part, a fait de son mieux M. Groffier ; s'il a insisté de préférence sur les missionnaires de l'époque contemporaine, il n'a négligé de parler ni des jésuites, ni des sulpiciens canadiens du XVIIe siècle, ni des lazaristes de Madagascar, ni du P. Alexandre de Rhodes, ni... Mais ce n'est pas ici le lieu d'indiquer tout ce que contient l'ouvrage de M. Groffier ; lisez les *Héros trop oubliés de notre épopée coloniale*. Vous y trouverez, à côté d'illustrations très intéressantes

et très expressives, des pages excellentes sur le cardinal Lavigerie et sur ses missionnaires, sur les Pères du Saint-Esprit et leurs œuvres, sur les exploits (le mot n'est pas exagéré) des lazaristes, des prêtres des Missions étrangères, des jésuites, etc., sur l'abnégation et l'héroïsme des saintes femmes qui sont les dévouées auxiliaires de nos apôtres, sur Mme Javouhey et sur tant d'autres. Si vous savez déjà, vous trouverez encore à y apprendre; si vous ignorez, vous y apprendrez encore bien plus. Vous demeurerez convaincu en tout cas, en fermant ce beau livre de M. Groffier, que, en dépit des apparences, les *Gesta Dei per Francos* continuent toujours, et que la France n'a pas d'enfants plus fidèles ni plus dévoués que les missionnaires.

2. — Moins grand dans l'espace, mais beaucoup plus étendu dans le temps est le sujet traité par M. G. Bonet-Maury dans son livre sur *l'Islamisme et le christianisme en Afrique*, qui double parfois, mais complète souvent le travail de M. Groffier. Ce n'est pas seulement, en effet, des colonies françaises d'Afrique, ni des missionnaires catholiques que parle M. Bonet-Maury; bien qu'il ait surtout en vue, comme il le déclare lui-même (p. VI), les régions du nord et du centre de l'Afrique placées sous notre domination ou rentrant dans notre sphère d'influence, il fournit sur les autres régions du continent noir et sur leurs évangélisateurs catholiques et protestants de très intéressants renseignements, les montrant en lutte avec l'islamisme pour la direction de la culture générale des races africaines. Je n'oserais malheureusement pas affirmer que ces renseignements soient toujours exacts; j'ai pris à différentes reprises M. Bonet-Maury en délit de contradition, de légèreté ou d'erreur, quand il parle, par exemple, de Mgr Tassin (lisez *Taurin*) comme évangéliste du Harar (p. 130), de la mort de M. Étienne à Madagascar comme consécutive à l'abandon de l'île par les Français (p. 134), des jésuites comme ayant accrédité à Madagascar encore l'opinion que « protestant est synonyme d'Anglais et que catholique signifie Français ou ami de la France » (p. 219), des sectateurs du calife Abdullah, mort en 1899, comme ayant « tous été *au bout d'une dizaine d'années*, massacrés ou dispersés » (p. 238). — Le livre de M. Bonet-Maury est, au total, très superficiel, et parfois insuffisant comme documentation et comme bibliographie (aucune mention n'est faite, par exemple, à la page 98, de l'ouvrage de M. Deslandres sur *les Trinitaires*); ce n'est qu'une esquisse, et qu'il convient de consulter avec précaution; mais son but est très louable, et l'auteur y fournit une démonstration péremptoire de la vérité de cette loi : « Tel idéal divin, telle morale et telle civilisation ». Aussi convient-il de lire *l'Islamisme et le christianisme en Afrique*; on y verra M. Bonet-Maury redouter à juste titre l'affaiblissement de la foi des masses et leur décadence morale comme des résultats prochains des dernières lois votées sur les

associations et sur la séparation des Églises et de l'État (p. v) ; on l'y verra aussi proclamer avec raison (p. 292) qu' « une fois parvenu à un certain degré, l'adepte de l'Islam est immobilisé et comme cristallisé de rites et incapable d'aucun progrès ultérieur ». Ce sont de sages paroles, et qu'il faut actuellement un certain courage pour prononcer ; elles encadrent un livre dont les imperfections ne nous font méconnaître ni l'intérêt ni les qualités.

3. — C'est d'un des pays dont se sont succinctement occupés MM. Groffier et Bonet-Maury que M. J. Machat entreprend, dans ses *Documents sur les établissements français de l'Afrique occidentale au* XVIII*e siècle*, de nous faire mieux connaître l'histoire assez ignorée encore. Il y a parfaitement réussi. Qu'il traite des voyages, à peu près oubliés à notre époque, que Levens, Charpentier, Pelays, David, Duliron et Aussenac exécutèrent dans le bassin de la Falémé et au Bambouk, entre 1720 et 1758, ou qu'il publie des textes inédits sur Gorée et les comptoirs français de l'Afrique occidentale entre 1763 et 1784, il apporte toujours des contributions très précieuses à une période peu étudiée de notre ancienne histoire coloniale. Consacrera-t-on jamais à cette histoire, si dédaignée, l'ouvrage d'ensemble qui manque encore ? Je le souhaite sans trop oser l'espérer; mais du moins suis-je sûr que l'auteur hypothétique de ce travail d'ensemble utilisera avec profit les textes publiés avec très grand soin et fort bien commentés par M. J. Machat dans cet excellent opuscule.

4. — Ce même historien trouvera aussi grand profit à dépouiller l'ouvrage de M. Émile Salone sur *la Colonisation de la Nouvelle-France*. Reprenant un sujet qu'avait naguère esquissé le regretté Rameau de Saint-Père, et dont les historiens canadiens n'avaient traité que des fragments, il a entrepris d'écrire une étude d'ensemble sur « les origines de la nation canadienne française », et de donner, à côté d'un tableau de la prise progressive du sol par les colons, à côté d'une histoire de la multiplication de ces derniers, une idée du développement économique de la Nouvelle-France sous l'ancien régime. Sujet très vaste et très complexe, d'un indéniable intérêt, et même, en certaines de ses parties, d'une véritable nouveauté ! M. Salone en a patiemment poursuivi l'étude pendant de longues années ; puis, une fois en possession des matériaux qu'il avait lentement accumulés et qu'il s'était assimilés par une étude constante, il s'est mis à rédiger, en dominant de haut un sujet dont il était en pleine maîtrise. Aussi son livre est-il d'un puissant intérêt, très documenté et en même temps très attachant, parfois même, pour qui pense au présent en même temps qu'au passé, très émouvant. Il faut, pour le lire utilement, connaître déjà l'histoire de la découverte et de la conquête (si je puis employer ici ce mot) de la Nouvelle-France, de son évangélisation et des luttes contre les tribus indiennes ; mais,

même pour d'autres lecteurs, cet ouvrage sur la colonisation française au Canada pendant les XVIIe et XVIIIe siècles sera plein d'enseignements. Seuls, toutefois, les Canadiens ou, en France, les « initiés » se rendront compte de tout le mérite du livre de M. Salone, en pourront tirer profit comme d'un excellent manuel de l'histoire de la Nouvelle-France, en apprécieront à leur entière valeur les conclusions si justes, si pondérées et en même temps si amères. Sans doute les circonstances géographiques, historiques, sociales, n'ont cessé d'être défavorables à la colonisation du Canada; mais, parmi ceux qui, en France, ont gouverné le pays ou régi l'opinion, tous ne sont pas également coupables. Plus que Richelieu et que Louis XIV, qui ont exclu de la Nouvelle-France les protestants, le régent Fleury, Louis XV, et « cet autre potentat, Voltaire, le roi de l'opinion » sont de beaucoup les plus fautifs. M. Salone l'a très bien montré; contre eux, son réquisitoire est d'autant plus impressionnant qu'il est plus modéré. Aussi fermons-nous son livre en maudissant, une fois de plus et en pleine connaissance de cause, ceux qui ont méconnu « le beau sang » des Canadiens et qui portent devant la postérité la véritable responsabilité du désastre qui a chassé les Français de l'Amérique septentrionale !

5. — Après le passé, occupons-nous du présent, je veux dire des questions coloniales qui sont actuellement à l'ordre du jour. C'est d'elles que nous parle M. Paul Théodore-Vibert, — auquel nous devons déjà deux volumes de *colonisation pratique et comparée*, — dans sa *Philosophie de la colonisation*. N'allez pas, en effet, chercher dans cet ouvrage des idées générales sur les principes dont il convient de s'inspirer pour résoudre les problèmes coloniaux les plus compliqués ; il ne contient que des études très brèves, — de simples articles de journaux, — sur les petites colonies françaises, sur certains points du globe qui devraient faire partie de notre domaine colonial, sur le Congo français, la catastrophe de la Martinique et la médecine coloniale. Où est dans tout cela, me direz-vous, *la Philosophie de la colonisation* ? M. Vibert, lui-même, nous l'explique avec beaucoup d'ingénuité : « La diversité même de ces sujets est infiniment plus apparente que réelle, car ils se lient, car ils se tiennent tous entre eux, car ils ne forment en définitive que les quelques coups de brosse, que les quelques touches indispensables pour donner une idée d'ensemble d'un tableau à peine esquissé de notre monde colonial. C'est pourquoi le présent ouvrage s'appelle *la Philosophie de la colonisation* » (p. VIII). Est-ce clair ? Et avez-vous bien compris ? Sachez, en tous cas, que les différents articles réunis dans ce premier volume sont tous très superficiels et ne contiennent aucune étude approfondie ni originale ; c'est de la plus banale vulgarisation, de l'enseignement primaire colonial, et la sauce de ce joli rôti se compose d'égotisme pour deux parts, et, pour

la troisième (excusez, lecteur, ce néologisme !) d'antimissionnarisme ! Ni M. Groffier, ni M. Bonet-Maury ne pourraient s'entendre avec M. Paul Théodore-Vibert.

6. — Et cependant l'œuvre des missionnaires est excellente et vraiment faite de main d'ouvrier; le livre de M. André Siegfried intitulé : *Le Canada. Les Deux Races, problèmes politiques contemporains*, est là pour m'en fournir une preuve nouvelle. Après avoir étudié *la Démocratie en Nouvelle-Zélande*, c'est aux problèmes politiques très complexes, très délicats, que soulèvent la présence et la rivalité des deux races française et anglaise dans le Dominion (ou plutôt dans la partie orientale du Dominion) que s'attaque M. Siegfried. Il le fait avec beaucoup de perspicacité, beaucoup de tact et beaucoup de science, supposant connus les événements historiques des temps modernes et contemporains, et les jetant immédiatement par dessus bord pour constater uniquement ce qui existe à l'heure actuelle, et pour partir ensuite de cette base essentielle qui contient toutes les données du problème canadien, afin de l'examiner ensuite sous tous ses aspects. Or, que débute par constater M. Siegfried ? « L'Église catholique, écrit-il (p. 3), est certainement le facteur le plus puissant dans la formation du peuple canadien français... Elle l'a défendu, développé, discipliné contre l'adversaire ». C'est précisément ce dont les premiers chapitres de son livre, consacrés à l'Église catholique (ch. II à VII), fournissent les preuves, et j'en trouve d'autres encore dans quelques-uns des chapitres relatifs à l'école (ch. X et XII). Mais ce n'est pas là ce qu'il faut seulement chercher dans *le Canada* de M. André Siegfried ; si la première partie de cet ouvrage, consacrée à la formation psychologique des races canadiennes française et anglaise, abonde en renseignements sur ce sujet, elle en fournit aussi de très précis sur d'autres questions et en particulier sur les sentiments nationaux des Canadiens (ch. XIV-XVII), et c'est de tout autres sujets que s'occupe l'auteur dans ses trois dernières parties, consacrées à la vie politique canadienne, à l'équilibre des races et des civilisations et aux relations extérieures. Chacune d'elles abonde en renseignements pittoresques et caractéristiques ; vous y trouverez, par exemple, de très curieuses indications sur la candidature officielle (Voir les chap. XX-XXII), sur les raisons qui expliquent l'absence, entre les deux partis libéral et conservateur, si si peu différents l'un de l'autre, d'un tiers parti ouvrier, sur l'évolution de l'impérialisme ; mais ce qui, je l'avoue, m'a le plus intéressé, ce sont les idées de M. André Siegfried sur l'avenir de la race française et du Canada lui-même dans l'Amérique du nord. Pour lui, le succès complet échappera aux Canadiens français, qui doivent renoncer à faire du Dominion un pays français dans son ensemble et se borner à le pénétrer de leur esprit, à s'établir fortement et pour toujours dans le

même pour d'autres lecteurs, cet ouvrage sur la colonisation française au Canada pendant les XVIIe et XVIIIe siècles sera plein d'enseignements. Seuls, toutefois, les Canadiens ou, en France, les « initiés » se rendront compte de tout le mérite du livre de M. Salone, en pourront tirer profit comme d'un excellent manuel de l'histoire de la Nouvelle-France, en apprécieront à leur entière valeur les conclusions si justes, si pondérées et en même temps si amères. Sans doute les circonstances géographiques, historiques, sociales, n'ont cessé d'être défavorables à la colonisation du Canada; mais, parmi ceux qui, en France, ont gouverné le pays ou régi l'opinion, tous ne sont pas également coupables. Plus que Richelieu et que Louis XIV, qui ont exclu de la Nouvelle-France les protestants, le régent Fleury, Louis XV, et « cet autre potentat, Voltaire, le roi de l'opinion » sont de beaucoup les plus fautifs. M. Salone l'a très bien montré; contre eux, son réquisitoire est d'autant plus impressionnant qu'il est plus modéré. Aussi fermons-nous son livre en maudissant, une fois de plus et en pleine connaissance de cause, ceux qui ont méconnu « le beau sang » des Canadiens et qui portent devant la postérité la véritable responsabilité du désastre qui a chassé les Français de l'Amérique septentrionale !

5. — Après le passé, occupons-nous du présent, je veux dire des questions coloniales qui sont actuellement à l'ordre du jour. C'est d'elles que nous parle M. Paul Théodore-Vibert, — auquel nous devons déjà deux volumes de *colonisation pratique et comparée*, — dans sa *Philosophie de la colonisation*. N'allez pas, en effet, chercher dans cet ouvrage des idées générales sur les principes dont il convient de s'inspirer pour résoudre les problèmes coloniaux les plus compliqués ; il ne contient que des études très brèves, — de simples articles de journaux, — sur les petites colonies françaises, sur certains points du globe qui devraient faire partie de notre domaine colonial, sur le Congo français, la catastrophe de la Martinique et la médecine coloniale. Où est dans tout cela, me direz-vous, *la Philosophie de la colonisation* ? M. Vibert, lui-même, nous l'explique avec beaucoup d'ingénuité : « La diversité même de ces sujets est infiniment plus apparente que réelle, car ils se lient, car ils se tiennent tous entre eux, car ils ne forment en définitive que les quelques coups de brosse, que les quelques touches indispensables pour donner une idée d'ensemble d'un tableau à peine esquissé de notre monde colonial. C'est pourquoi le présent ouvrage s'appelle *la Philosophie de la colonisation* » (p. VIII). Est-ce clair ? Et avez-vous bien compris ? Sachez, en tous cas, que les différents articles réunis dans ce premier volume sont tous très superficiels et ne contiennent aucune étude approfondie ni originale ; c'est de la plus banale vulgarisation, de l'enseignement primaire colonial, et la sauce de ce joli rôti se compose d'égotisme pour deux parts, et, pour

la troisième (excusez, lecteur, ce néologisme !) d'antimissionnarisme ! Ni M. Groffier, ni M. Bonet-Maury ne pourraient s'entendre avec M. Paul Théodore-Vibert.

6. — Et cependant l'œuvre des missionnaires est excellente et vraiment faite de main d'ouvrier; le livre de M. André Siegfried intitulé : *Le Canada. Les Deux Races, problèmes politiques contemporains*, est là pour m'en fournir une preuve nouvelle. Après avoir étudié *la Démocratie en Nouvelle-Zélande*, c'est aux problèmes politiques très complexes, très délicats, que soulèvent la présence et la rivalité des deux races française et anglaise dans le Dominion (ou plutôt dans la partie orientale du Dominion) que s'attaque M. Siegfried. Il le fait avec beaucoup de perspicacité, beaucoup de tact et beaucoup de science, supposant connus les événements historiques des temps modernes et contemporains, et les jetant immédiatement par dessus bord pour constater uniquement ce qui existe à l'heure actuelle, et pour partir ensuite de cette base essentielle qui contient toutes les données du problème canadien, afin de l'examiner ensuite sous tous ses aspects. Or, que débute par constater M. Siegfried ? « L'Église catholique, écrit-il (p. 3), est certainement le facteur le plus puissant dans la formation du peuple canadien français... Elle l'a défendu, développé, discipliné contre l'adversaire ». C'est précisément ce dont les premiers chapitres de son livre, consacrés à l'Église catholique (ch. II à VII), fournissent les preuves, et j'en trouve d'autres encore dans quelques-uns des chapitres relatifs à l'école (ch. X et XII). Mais ce n'est pas là ce qu'il faut seulement chercher dans *le Canada* de M. André Siegfried ; si la première partie de cet ouvrage, consacrée à la formation psychologique des races canadiennes française et anglaise, abonde en renseignements sur ce sujet, elle en fournit aussi de très précis sur d'autres questions et en particulier sur les sentiments nationaux des Canadiens (ch. XIV-XVII), et c'est de tout autres sujets que s'occupe l'auteur dans ses trois dernières parties, consacrées à la vie politique canadienne, à l'équilibre des races et des civilisations et aux relations extérieures. Chacune d'elles abonde en renseignements pittoresques et caractéristiques ; vous y trouverez, par exemple, de très curieuses indications sur la candidature officielle (Voir les chap. XX-XXII), sur les raisons qui expliquent l'absence, entre les deux partis libéral et conservateur, si si peu différents l'un de l'autre, d'un tiers parti ouvrier, sur l'évolution de l'impérialisme ; mais ce qui, je l'avoue, m'a le plus intéressé, ce sont les idées de M. André Siegfried sur l'avenir de la race française et du Canada lui-même dans l'Amérique du nord. Pour lui, le succès complet échappera aux Canadiens français, qui doivent renoncer à faire du Dominion un pays français dans son ensemble et se borner à le pénétrer de leur esprit, à s'établir fortement et pour toujours dans le

même pour d'autres lecteurs, cet ouvrage sur la colonisation française au Canada pendant les XVIIe et XVIIIe siècles sera plein d'enseignements. Seuls, toutefois, les Canadiens ou, en France, les « initiés » se rendront compte de tout le mérite du livre de M. Salone, en pourront tirer profit comme d'un excellent manuel de l'histoire de la Nouvelle-France, en apprécieront à leur entière valeur les conclusions si justes, si pondérées et en même temps si amères. Sans doute les circonstances géographiques, historiques, sociales, n'ont cessé d'être défavorables à la colonisation du Canada; mais, parmi ceux qui, en France, ont gouverné le pays ou régi l'opinion, tous ne sont pas également coupables. Plus que Richelieu et que Louis XIV, qui ont exclu de la Nouvelle-France les protestants, le régent Fleury, Louis XV, et « cet autre potentat, Voltaire, le roi de l'opinion » sont de beaucoup les plus fautifs. M. Salone l'a très bien montré; contre eux, son réquisitoire est d'autant plus impressionnant qu'il est plus modéré. Aussi fermons-nous son livre en maudissant, une fois de plus et en pleine connaissance de cause, ceux qui ont méconnu « le beau sang » des Canadiens et qui portent devant la postérité la véritable responsabilité du désastre qui a chassé les Français de l'Amérique septentrionale !

5. — Après le passé, occupons-nous du présent, je veux dire des questions coloniales qui sont actuellement à l'ordre du jour. C'est d'elles que nous parle M. Paul Théodore-Vibert, -- auquel nous devons déjà deux volumes de *colonisation pratique et comparée*, — dans sa *Philosophie de la colonisation*. N'allez pas, en effet, chercher dans cet ouvrage des idées générales sur les principes dont il convient de s'inspirer pour résoudre les problèmes coloniaux les plus compliqués ; il ne contient que des études très brèves, — de simples articles de journaux, — sur les petites colonies françaises, sur certains points du globe qui devraient faire partie de notre domaine colonial, sur le Congo français, la catastrophe de la Martinique et la médecine coloniale. Où est dans tout cela, me direz-vous, *la Philosophie de la colonisation* ? M. Vibert, lui-même, nous l'explique avec beaucoup d'ingénuité : « La diversité même de ces sujets est infiniment plus apparente que réelle, car ils se lient, car ils se tiennent tous entre eux, car ils ne forment en définitive que les quelques coups de brosse, que les quelques touches indispensables pour donner une idée d'ensemble d'un tableau à peine esquissé de notre monde colonial. C'est pourquoi le présent ouvrage s'appelle *la Philosophie de la colonisation* » (p. VIII). Est-ce clair ? Et avez-vous bien compris ? Sachez, en tous cas, que les différents articles réunis dans ce premier volume sont tous très superficiels et ne contiennent aucune étude approfondie ni originale ; c'est de la plus banale vulgarisation, de l'enseignement primaire colonial, et la sauce de ce joli rôti se compose d'égotisme pour deux parts, et, pour

la troisième (excusez, lecteur, ce néologisme !) d'antimissionnarisme ! Ni M. Groffier, ni M. Bonet-Maury ne pourraient s'entendre avec M. Paul Théodore-Vibert.

6. — Et cependant l'œuvre des missionnaires est excellente et vraiment faite de main d'ouvrier; le livre de M. André Siegfried intitulé : *Le Canada. Les Deux Races, problèmes politiques contemporains*, est là pour m'en fournir une preuve nouvelle. Après avoir étudié *la Démocratie en Nouvelle-Zélande*, c'est aux problèmes politiques très complexes, très délicats, que soulèvent la présence et la rivalité des deux races française et anglaise dans le Dominion (ou plutôt dans la partie orientale du Dominion) que s'attaque M. Siegfried. Il le fait avec beaucoup de perspicacité, beaucoup de tact et beaucoup de science, supposant connus les événements historiques des temps modernes et contemporains, et les jetant immédiatement par dessus bord pour constater uniquement ce qui existe à l'heure actuelle, et pour partir ensuite de cette base essentielle qui contient toutes les données du problème canadien, afin de l'examiner ensuite sous tous ses aspects. Or, que débute par constater M. Siegfried ? « L'Église catholique, écrit-il (p. 3), est certainement le facteur le plus puissant dans la formation du peuple canadien français... Elle l'a défendu, développé, discipliné contre l'adversaire ». C'est précisément ce dont les premiers chapitres de son livre, consacrés à l'Église catholique (ch. II à VII), fournissent les preuves, et j'en trouve d'autres encore dans quelques-uns des chapitres relatifs à l'école (ch. X et XII). Mais ce n'est pas là ce qu'il faut seulement chercher dans *le Canada* de M. André Siegfried ; si la première partie de cet ouvrage, consacrée à la formation psychologique des races canadiennes française et anglaise, abonde en renseignements sur ce sujet, elle en fournit aussi de très précis sur d'autres questions et en particulier sur les sentiments nationaux des Canadiens (ch. XIV-XVII), et c'est de tout autres sujets que s'occupe l'auteur dans ses trois dernières parties, consacrées à la vie politique canadienne, à l'équilibre des races et des civilisations et aux relations extérieures. Chacune d'elles abonde en renseignements pittoresques et caractéristiques ; vous y trouverez, par exemple, de très curieuses indications sur la candidature officielle (Voir les chap. XX-XXII), sur les raisons qui expliquent l'absence, entre les deux partis libéral et conservateur, si si peu différents l'un de l'autre, d'un tiers parti ouvrier, sur l'évolution de l'impérialisme ; mais ce qui, je l'avoue, m'a le plus intéressé, ce sont les idées de M. André Siegfried sur l'avenir de la race française et du Canada lui-même dans l'Amérique du nord. Pour lui, le succès complet échappera aux Canadiens français, qui doivent renoncer à faire du Dominion un pays français dans son ensemble et se borner à le pénétrer de leur esprit, à s'établir fortement et pour toujours dans le

domaine de Québec, arrondi vers l'ouest, le nord et le nord-oues (p. 308); pour lui, la nation canadienne, même devenue américaine par les mœurs, peut cependant rester indéfiniment colonie de l'Angleterre (p. 412). M. Siegfried a-t-il vu très juste? Quelque pénible que cet aveu puisse être pour notre amour-propre national, j'en ai grand' peur; mais peut-on jamais garantir l'avenir, si fécond en surprises parfois invraisemblables? Reconnaissons en tous cas dans M. Siegfried un observateur avisé et perspicace, et dans son *Canada* un livre plein d'informations très exactes, et dont la lecture s'impose à tous ceux qui veulent se tenir au courant des questions américaines.

7. — La colonisation allemande ne date, pour qui la prend au sens étroit du mot, que d'une époque toute contemporaine, du jour où l'Allemagne a commencé de se créer des colonies, des territoires de protectorat où elle pût déverser une émigration qu'elle regrettait de voir perdue pour elle. Mais il s'est trouvé que, par suite de l'époque tardive où elle s'est avisée de se constituer un empire colonial, l'Allemagne n'a pu atteindre ce but, et a dû renoncer à posséder de véritables colonies; aussi a-t-elle dû modifier les méthodes usitées jusqu'alors. Ce sont ces méthodes, et les résultats de leur application que M. André Chéradame expose dans son récent ouvrage sur *la Colonisation et les Colonies allemandes*, à la suite d'études commencées en 1898, et poursuivies dès lors soit au cours de voyages dans différents pays, soit dans les rares moments de loisir que laissait à l'auteur la rédaction d'autres livres d'une actualité plus immédiate. — L'ouvrage se divise en trois parties : une partie historique, relative à la fondation des colonies allemandes contemporaines et précédée d'une Introduction rappelant les préliminaires de la colonisation; (M. Chéradame y montre très bien, à la p. 193, comment presque toutes les fondations de colonies allemandes ne furent que des prises de possession plus ou moins brutales, qui aboutirent purement et simplement à l'occupation effective des territoires revendiqués par l'Empire; — une partie juridique, traitant de la condition juridique de ces colonies; — une partie géographique et économique, contenant, de chaque partie de l'empire colonial allemand, une monographie pleine de renseignements puisés aux meilleures sources. Une importante série de tableaux statistiques et huit cartes dressées par l'établissement cartographique berlinois Dietrich Reimer, complètent cet important ouvrage dont la conclusion justifie parfaitement la publication. Comme, jusqu'à présent, les résultats obtenus ne semblent guère en rapport avec les efforts déployés, l'Empereur cherche par tous les moyens à éviter la faillite de la colonisation allemande; et c'est ainsi que « le problème colonial allemand se fond dans le problème continental européen » et « est un des éléments grandissants de la politique universelle » (p. 480). De là, pour nous, la nécessité de le bien

connaître, ce problème de jour en jour plus préoccupant ; M. Chéradame nous en fournit le moyen, et par lui-même et par les ouvrages qu'il cite, en particulier cet excellent répertoire de Brose, continué par des suppléments annuels, qui est si utile et si consciencieux. Mais j'eusse souhaité qu'il soignât un peu plus son style et corrigeât de plus près ses épreuves ; ainsi M. Chéradame eût évité de se contredire, à cinq lignes de distance (p. 104), en rattachant successivement la tentative d'établissement à Dembiah, ici à la fondation des colonies sur la côte *orientale* d'Afrique et là, comme il est juste, à l'histoire du Togoland ; ainsi il n'eût pas imprimé (aux p. 116-117) *Radick* pour *Ralick*, *Nyam* pour *Nyassa* (p. 267), etc. Pourquoi, d'autre part, n'avoir pas donné la date de l'édition du *Meyers Konversation Lexikon* auquel est empruntée la citation de la page 28 ? Mais ce ne sont là que des vétilles ; elles ne diminuent en rien la valeur d'un ouvrage très intéressant, très bien fait, et vraiment utile.

8. — Si M. Chéradame avait besoin, pour justifier les dernières phrases de sa conclusion, d'invoquer d'autres faits que ceux dont son livre contient l'énumération, il lui suffirait de renvoyer à *l'Affaire marocaine* de M. Victor Bérard. Nous avons déjà dit ici même quel excellent esprit était M. Victor Bérard, avec quelle méthode rigoureuse, quelle sûreté d'information, quel esprit critique d'historien il étudiait les questions de politique extérieure, avec quelle perspicacité et quelle finesse il en suivait les péripéties et les complications ; plus encore peut-être que dans *la Révolte de l'Asie*, le brillant écrivain fait preuve de toutes ces qualités, — et de ses qualités ordinaires d'exposition et de style, — dans l'ouvrage qu'il vient de consacrer à la question du Maroc, question si compliquée, et, en certaines de ses parties, encore si mal connue. C'est avec une véritable passion que nous avons lu ce livre, qui résume l'histoire d'hier et permet de comprendre l'histoire d'aujourd'hui ; M. Bérard y a exposé de manière magistrale les ambitions, les intrigues, les fautes de chacun en tirant parti des informations des journaux et des documents diplomatiques récemment publiés. Si, sur nombre de points, il n'a pu que répéter ce que d'autres avaient dit avant lui, il a trouvé moyen, comme toujours, de dire aussi parfois du nouveau ; rien de plus intéressant, de plus séduisant et de plus neuf, en particulier, que les pages dans lesquelles il justifie le synchronisme établi par lui entre les affaires de la France à Tanger et celles de l'Allemagne à Constantinople (p. 332-348), ou encore que son exposé de la politique d'alliance et d'amitié « sincère et agissante » préconisée par l'entourage de M. Révoil, soutenue par ce gouverneur général de l'Algérie, et pratiquée par la France d'avril 1902 à avril 1903 (p. 78-89). C'est du jour où la « politique de réalisation » lui a succédé que datent les complications ; c'est à cette « politique d'assurances réciproques, de voisinage »

qu'il convient de revenir. Telle est la conclusion du livre plein d'idées et plein de faits de M. Victor Bérard, de ce véritable manuel de la politique contemporaine au Maroc.

9. — Pour être, au point de vue européen sinon « mondial », moins grosse de conséquences que *l'Affaire marocaine*, la question du Congo n'en est pas moins très importante, et mérite qu'on s'y arrête. C'est ce qu'on a fait en France durant les années 1904 et 1905; c'est ce que, depuis longtemps, on a commencé de faire en Belgique et ce que l'on y continue actuellement de discuter. Les lecteurs du *Polybiblion* savent déjà, et par le compte rendu de *Terre d'épouvante*, et par bien d'autres publications, en quoi consiste, au Congo français aussi bien que dans l'État indépendant, la « question du Congo » : c'est, en réalité, la question capitale entre toutes de la politique indigène. Plus encore qu'au Congo français, les indigènes de l'État indépendant ont été pressurés, maltraités, victimes d'injustices et de cruautés; l'enquête officielle a confirmé les révélations faites par des particuliers et a entraîné des mesures telles que celles dont l'*Abir* (Anglo Belgian Indian Rubber C°) a été l'objet. Mais tout est-il rentré dans l'ordre ? Les indigènes ne sont-ils plus traités durement, ne souffrent-ils plus de spoliations, de sévices, etc? Hélas non; la « curieuse et mystérieuse » institution, propre à l'État indépendant du Congo, qui a nom le « Domaine de la Couronne » subsiste toujours, et on n'ignore pas qu'actuellement encore, même après l'enquête, les populations de cet immense domaine, grand comme huit ou dix fois la Belgique, dépourvu de missionnaires et de magistrats, se plaignent d'être exploitées sans même savoir à qui soumettre leurs griefs. Aussi comprend-on l'émotion à laquelle, depuis plusieurs années, est en proie le monde colonial belge, l'ardeur et la vivacité des discussions, des polémiques, etc. L'ouvrage récent de M. Cattier : *Étude sur la situation de l'État indépendant*, cet énergique et courageux — discutable aussi parfois, — réquisitoire contre la politique du Roi-Souverain, a augmenté encore l'acuité de la querelle, dans laquelle, par son excellent livre sur *la Question congolaise*, s'engage à son tour le R. P. A. Vermeersch, S. J. Mais il le fait avec un calme et une modération dignes de tous éloges, en glissant sur certaines questions, en laissant simplement entendre bien des choses, en n'agissant parfois, pour de « hautes raisons de respect et de convenance », qu'avec une grande circonspection. L'ouvrage y gagne en dignité, et les conclusions n'y perdent rien de leur force. Le P. Vermeersch ne les formule d'ailleurs qu'après une longue et minutieuse étude des abords du problème et après avoir pénétré au cœur même de la question ; et voici alors ce qu'il demande : « Ne plus exiger des indigènes que ce qu'ils peuvent donner sans trop de fatigue, et permettre à la terre africaine de faire servir ses produits à nourrir ses propres enfants ; envoyer dans l'État indépendant

des administrateurs intègres, éclairés, à la hauteur de leur tâche, assoiffés de nobles jouissances, et comprenant que le bien-être matériel ne contribue à la civilisation que dans la mesure où il aide la religion à transformer l'âme et les mœurs » (p. 355). Nous en revenons donc ainsi, une fois encore, à cette question des missionnaires, une des plus importantes qui se posent partout à l'heure actuelle. Très bien écrit, très intéressant, l'ouvrage du P. Vermeersch mérite d'être lu, en dépit de certains renvois erronés (note 2 de la p. 118), de quelques fautes d'impression (Barbaux pour Barboux, p. 109), ou même de quelques contradictions (Cf. ce qui est dit à la p. 64 sur la propriété collective et l'exemple de propriété individuelle cité à la note 1 de la p. 123) ; c'est un vrai manuel de la question congolaise.

10. — Disons quelques mots, en terminant, d'un excellent ouvrage d'ensemble, publié récemment par un auteur qui s'est déjà fait un nom dans la science coloniale, M. Paul S. Reinsch. A son *Colonial Government*, paru il y a quelques années dans la « Bibliothèque du citoyen » (The Citizen's Library of Economics, Politics and Sociology), il vient de donner un pendant et un complément sous le titre de : *Colonial Administration*, où sont traitées les questions d'éducation et d'enseignement, de finance, de commerce, d'agriculture et d'industrie, de main-d'œuvre, etc. Rien de plus intéressant, de plus sage et de plus instructif que ce petit manuel sur lequel, si nous en avions la possibilité, nous aimerions à nous arrêter longuement, et que nous tenons dans tous les cas, à signaler à l'attention des lecteurs du *Polybiblion*. Ils y trouveront beaucoup d'idées et beaucoup de faits, matière à réflexion et parfois à discussion, et la preuve que, sur le terrain colonial comme sur les autres, la jeune Amérique travaille avec ardeur à s'assimiler l'expérience de la vieille Europe. HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Praelectiones scholastico-dogmaticae breviori cursui accommodatae, auctore HORATIO MAZZELLA. 3e édition revue et augmentée. T. I. *De Vera Religione, de scriptura, de traditione, de ecclesia*. T. II. *De Uno Deo et trino ; de Deo creante*. T. III. *De Verbo incarnato, de Gratia Christi, de Virtutibus infusis*. T. IV. *De Sacramentis ; de Novissimis*. Romae, Desclée, Lefebvre, 1904-1905, 4 vol. in-8 de 670, 600, 682 et 658 p. — Prix de chaque vol. : 5 fr.

L'éminent auteur, archevêque de Rossano, neveu de l'illustre cardinal Mazzella, nous avertit lui-même que, sous un titre légèrement modifié et avec quelques changements ou additions, il nous donne une troisième édition du cours de théologie dogmatique — partiellement œuvre de son oncle, partiellement la sienne — cours qu'il avait précédemment publié sous le titre : *Praelectiones scholastico-dogmaticae quas*

habebat Camillus Cardinalis Mazella tractatibus qui deerant locupletatae atque in compendium redactae auctore H. Mazella, — ouvrage considérable, dont il a été rendu compte ici même.

En réalité, en raison de l'abondance de certains développements, nous avons ici bien plus qu'un simple *Compendium*.

Une lettre du Souverain Pontife Pie X — louant la forme et le fond, le livre et l'auteur — rappelant que déjà ce cours est adopté dans de nombreux séminaires — est pour tout l'ouvrage une recommandation plus que suffisante. B. DE CARROY.

NEWMAN. II. **Psychologie de la foi**, par HENRI BREMOND. 3e édit. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 364 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr. 50.

Voilà environ dix ans que le *newmanisme* attire, en France, l'attention plus ou moins curieuse, plus ou moins défiante ou sympathique des apologistes et des théologiens. Il était grand temps de savoir ce que Newman avait dit, et de connaître, autrement que par des interprètes « cette merveilleuse *Grammar of Assent*, qui est pour plusieurs d'entre nous, et qui sera plus encore, pour les générations prochaines, ce que la *Somme* de saint Thomas et le *Discours sur la Méthode* furent pour les générations précédentes » (p. 8). M. Brémond était assurément qualifié pour donner au public ce recueil de *Textes et Études* : son succès a devancé mon tardif compte rendu.

En lisant ces textes, on se familiarisera avec cette pensée très originale, à plusieurs égards puissante, et on verra un peu plus clair dans les conceptions maîtresses du grand penseur anglais. Ce que les philosophes et les théologiens de profession reconnaîtront aisément dans cette psychologie de la foi, c'est tout autre chose que l'analyse de l'acte de foi, telle qu'on l'avait pratiquée jusqu'ici. Il ne s'agit nullement de l'acte de foi en lui-même — ni de son objet formel — ni, au point de vue subjectif, des rapports de l'intelligence et de la volonté, considérés comme éléments constitutifs de l'*habitus fidei* — ni enfin de tout autre problème scolastique.

La psychologie en question est celle de la préparation morale à l'acte de foi, disons, si l'on veut un terme classique, la psychologie du *pius credulitatis affectus*. C'est là surtout ce que Newman envisage, quand il nous parle de la foi ; c'est cette disposition morale qu'il oppose à la raison.

Et d'ailleurs, ce qu'il entend par Raison est assez différent de ce qu'entendent généralement les théologiens et les philosophes. Lui-même, dans l'important sermon sur *la Foi et la Raison considérées comme des habitudes de l'âme*, nous avertit qu'il se préoccupe moins d'établir ce qu'est réellement la raison, ni quels sont ses rapports avec

la foi — que de les mettre en contraste « prenant le mot *raison* dans l'acception populaire. Je ne me propose pas autre chose que de déterminer le sens dans lequel les mots foi sont employés par les écrivains catholiques... » (p. 159, 160). — Il ajoute avec raison que « la moitié des controverses dans le monde ne roulent que sur des mots, et, si l'on pouvait clairement les préciser et les définir, elles seraient bientôt terminées. »

Deux chapitres m'ont paru fort intéressants, indispensables pour connaître les points essentiels de la pensée de Newman : le chapitre II, *De l'Adhésion aux vérités religieuses ;* et encore plus, le chapitre IV : *De la Logique personnelle.* C'est là « le point central de sa doctrine positive » (p. 257).

B. DE CARROY.

Manuale theoretico-practicum pro minoribus poenitentiariis apostolicis, redactum à P. Fr. ANDREA TARANI A SPALAUNIS. Roma, Pustet, 1906, in-8 de 667 p.

L'auteur de cet important manuel de théologie pénitentielle est un religieux de saint François, attaché en qualité de pénitencier mineur à la basilique de Saint-Jean de Latran. Il a entrepris de mettre au point les divers ouvrages spéciaux relatifs au rôle délicat des pénitenciers apostoliques, et, après avoir traité de l'institution, de la nomination, des prérogatives et des qualités des personnages investis de cette fonction, d'étudier en détail les facultés dont ils jouissent. On trouvera donc dans ce livre une partie historique et documentaire dont l'intérêt très réel est forcément restreint, mais aussi une œuvre théologique originale où l'expérience personnelle et la grave modération du confesseur habitué aux cas les plus difficiles, fournissent une haute leçon pratique. Ce manuel, en effet, n'est pas, comme on pourrait l'imaginer, tellement spécial aux pénitenciers apostoliques qu'il ne concerne pas d'autres classes d'ecclésiastiques. Les confesseurs jouissant des pouvoirs dits de la « Pagella S. Penitentiariae » y trouveront l'éclaircissement de toutes les obscurités et les canonistes y rencontreront sur beaucoup de points un commentaire de la bulle « Apostolicae Sedis » d'autant plus précieux que l'auteur a tenu compte de très récentes décisions des Congrégations romaines. Cas et censures réservés, censures ordinaires ou à absolution conditionnelle, dispense de vœux ou d'empêchements de mariage, irrégularités, etc., sont étudiés de la façon la plus utile pour la solution des difficultés du for interne. — Des appendices sont consacrés à l'énumération des excommunications, suspendus et interdits « latae sententiae » en vigueur actuellement ; à trois tableaux de facultés (ordinaires, extraordinaires *ad decennium*, et extraordinaires *ad tempus*) concédées aux pénitenciers mineurs ; enfin aux facultés concédées aux ordinaires (*Pagella* etc.) Un

excellent index alphabétique complète ce livre qui occupera une place de choix dans les bibliothèques d'évêchés, de séminaires et chez tous les ecclésiastiques soucieux d'exercer avec le zèle convenable le souvent redoutable ministère de la réconciliation des âmes.

G. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

L'Homme et l'Univers. I. **L'Univers et la vie**, par le chanoine BRETTES. Paris, Roger et Chernoviz, 1906, in-8 de 680 p. — Prix : 8 fr.

L'esprit de ce livre est un esprit pessimiste, ou plutôt semi-pessimiste, mais d'un pessimisme non découragé. En présence des maux de toute nature qui affligent l'univers dans tous les ordres : physique, physiologique, moral, social, économique, politique, convulsions du globe, inclémence de saisons, maladies des êtres vivants, la vie ne s'entretenant que par la mort, les passions humaines, les guerres, les bouleversements sociaux, les luttes religieuses, — en présence de tous ces maux, l'auteur se demande pourquoi ce lamentable état de choses. Il est surtout frappé de l'antagonisme aigu qui, depuis un siècle s'est élevé entre la religion, d'une part, les philosophes de la science, d'autre part. Et, pour arriver à résoudre ce problème, de prédicateur il s'est fait étudiant ; le Collège de France, la Sorbonne, le Muséum n'ont pas eu pendant vingt ans, d'habitué plus assidu que lui. Pas de revue scientifique, française ou étrangère, pas de traités spéciaux des maîtres de la science qui n'aient été par lui dépouillés, lus, relus, annotés.

C'est muni de cette longue et laborieuse préparation, que M. le chanoine Brettes aborde l'exposé de sa thèse. Elle doit comprendre trois parties. Celle qui fait l'objet du présent compte rendu sera prochainement suivie de : *Origines du désordre dans l'univers*, puis de : *La Création de la Genèse*. Toutes trois composeront une trilogie sur *l'Homme et l'Univers*.

Dans l'*Univers et la vie*, l'auteur trace une cosmologie très complète dans laquelle, après avoir signalé l'unité et la complexité de la nature dans tout l'univers, il envisage celui-ci d'abord quant aux forces physiques qui l'animent et agissent dans la sphère terrestre. Il s'appuie ensuite sur le rôle de l'éther dans la lumière, la chaleur, l'électricité, sur la théorie du mouvement sous toutes ses formes : milieu vibrant, ondes hertziennes, radiations de toutes sortes, tout étant forces et radiations dans la matière. Suit l'application aux sciences mécaniques, envisageant le dynamisme, la pesanteur, la notion de masse et les vues de l'auteur sur le temps et l'espace. La chimie et l'astronomie, la première surtout, fournissent les applications les plus variées de l'action des forces de la nature.

Tout ce qui précède concerne le monde ou règne inorganique. L'auteur aborde ensuite l'étude de la vie en commençant par la cellule : forme, nutrition, mode d'action et de reproduction, rôle physiologique et naissance de la vie. Le mode le plus élémentaire de celle-ci nous est donné par les microbes dont est tracée toute l'histoire telle qu'elle résulte des plus récentes observations.

On peut, après ces préliminaires, aborder le règne végétal. L'auteur l'examine dans ses conditions d'existence et quant à son rôle dans l'univers. Le règne animal, d'un rang plus élevé et plus noble, ne peut vivre qu'au moyen et aux dépens du règne végétal ; bien plus, il vit aux dépens de lui-même, les animaux carnivores dévorant les herbivores ; l'homme enfin, supérieur à l'animal par le don de la raison qui implique une âme spirituelle, vivant aux dépens des trois règnes inférieurs et destiné finalement à la vieillesse et à la mort.

Il y a incontestablement unité, au sein de leur extrême complexité, dans le plan et l'ensemble de l'univers. Mais l'harmonie y fait partout défaut. L'auteur en voit la cause dans un changement, dans un bouleversement postérieur à l'ordonnance primitive, se réservant d'expliquer sa pensée à cet égard dans un ouvrage ultérieur. La science contemporaine voit, suivant lui, dans le transformisme et l'évolutionnisme, la loi générale de la nature, ce qui est d'après lui une erreur scientifique dans le premier cas, philosophique dans le second.

Il y a, dans cet ouvrage, des vues originales, des aperçus nouveaux et l'expression d'un ardent désir de mettre fin aux conflits — disons plutôt aux malentendus — qui se sont élevés, je ne dirai pas comme l'auteur avec la *Science*, mais avec une certaine science. M. Brettes s'en prend au transformisme qu'il déclare faux et antiscientifique, sans faire la distinction, cependant nécessaire, entre le darwinisme, le transformisme matérialiste et l'évolutionnisme nettement spiritualiste des Albert Gaudry, des P. P. Leroy, Zahm, Wasmann et autres. On peut aussi relever certaines exagérations, comme quand l'auteur prête aux animaux l'« intelligence » et la volonté, établissant entre l'intelligence et la raison, une différence d'essence qui n'est nullement justifiée, et ne distinguant pas la volonté réfléchie et consciente de la spontanéité ou volonté sans liberté au-dessus de laquelle l'animalité ne saurait s'élever.

Ces défauts de détail n'empêchent pas le livre de M. le chanoine Brettes d'être une œuvre de premier ordre dans laquelle une érudition scientifique approfondie est mise au service des vues les plus élevées de philosophie naturelle et sociale. C. DE KIRWAN.

Psychophysik. Historisch-kritische Studien über experimentelle Psychologie, von Dr. CONSTANTIN GUTBERLET. Mainz, Kirchheim, 1905, in-8 de IV-664 p. — Prix : 11 fr. 25.

Le docteur Gutberlet est un des savants les plus universels de l'Allemagne. Aucune recherche n'échappe à son attention ; toutes l'intéressent, et il sait tirer parti pour ses théories philosophiques des sciences mêmes dont il ne s'est pas fait une spécialité.

Dès l'origine, comme il le dit lui-même, les études de Fechner, créateur de la psychophysique, l'ont attiré. Il a pressenti que cette science nouvelle pouvait donner la clef de bien des problèmes obscurs. Il en a suivi le développement avec d'autant plus de sollicitude que cette science est essentiellement allemande. Peut-être son patriotisme lui ferme-t-il un peu les yeux sur des travaux qui ne sont point sans valeur dans l'école française. Il suffira de citer ceux de Binet, de Vaschide, etc.

Le Dr Gutberlet a déjà traité, à l'occasion dans ses précédents ouvrages, des recherches psychophysiques, notamment dans le livre qu'il a intitulé : *Der Kampf um die Seele* (la Controverse sur l'âme). Aujourd'hui, il nous donne une histoire très détaillée et très complète des progrès de la psychophysique. Cette science, il l'avoue, est loin d'être faite. Il n'est presque aucune recherche d'un savant qui ne soit contredite par les recherches d'un autre. L'école de Helmholtz est en désaccord sur presque tous les points avec l'école de Wundt. Néanmoins, il se forme peu à peu un ensemble de documents curieux et dont l'auteur attend de grandes lumières sur des points difficiles de la philosophie chrétienne.

Les savants français qui s'occupent de psychophysique liront avec profit et utilité cet important volume, qui les mettra au courant des derniers progrès de la psychophysique en Allemagne. D. V.

L'Avenir de l'intelligence, par CHARLES MAURRAS. Paris, Fontemoing, 1905, in-16 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

On est parfois tenté de regretter que l'écrivain et le penseur de tout premier ordre qu'est M. Charles Maurras se dépense au jour le jour en un labeur d'incessante polémique et de propagande active. Ses livres ne sont pas très nombreux, mais combien riches ! Le dernier qu'il vient de se décider à publier est dédié à l'ancien directeur de la revue défunte *Minerva*, ou plutôt à Minerve elle-même, la déesse athénienne invoquée sous un nom romain, comme à la mère de la raison, du goût, de l'harmonie, à la patronne de la civilisation latine et française. Celle-ci court de sérieux dangers. Elle est attaquée par cette reprise de romantisme dont quelques femmes d'un talent chaud et séduisant se sont faites les principales interprètes. M. Charles Maurras juge ces porte-

paroles du sentiment désordonné, Mmes Renée Vivien, Delarue-Mardrus, de Régnier et de Noailles, avec un mélange de sévérité et d'indulgence, estimant que le romantisme n'est nulle part plus excusable que chez les petites âmes féminines, impressionnables, esclaves de la sensation, et sortant si difficilement de leur personnalité. Un péril plus grave, et qui est signalé dans la première étude, celle qui donne son titre au volume, c'est le règne de la ploutocratie qui s'annonce. Les hommes de lettres en pâtiront les premiers. Il ne leur restera bientôt ni indépendance, ni autorité, s'ils laissent s'achever cette conquête aux trois quarts faite. Qu'ils sachent entendre l'avertissement de M. Charles Maurras : « Heureux les peuples modernes qui sont pourvus d'une puissance politique distincte de l'argent et de l'opinion ! » Pour montrer combien une action intelligente, lorsqu'elle se produit à propos, peut être décisive et combien elle peut, en quelque sorte, déclancher de conséquences, on nous raconte comment la Restauration de la monarchie très chrétienne fut concertée entre un évêque assermenté et marié, Talleyrand, et une dame très païenne, Aimée de Coigny, que son dernier adorateur, le marquis Bruno de Boisgelin, avait convertie au royalisme. Afin de lutter efficacement contre l'anarchie, et de rétablir la discipline de sa propre pensée, M. Charles Maurras propose à ceux qui ne sont point catholiques « la règle magnifique instituée par le génie d'Auguste Comte sous le nom de positivisme. » Quant aux catholiques, il les engage à utiliser les ressources que leur présente l'économie intime de leur religion. Il rend à leur Église, qui résiste seule à la domination de l'or, ce bel hommage : « Elle est bien le dernier organe autonome de l'esprit pur. Une intelligence sincère ne peut voir affaiblir le catholicisme sans concevoir qu'elle est affaiblie avec lui : c'est le spirituel qui baisse dans le monde, lui qui règne sur les argentiers et les rois ; c'est la force brutale qui repart à la conquête de l'univers. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Jeune Fille et l'avenir, par l'Auteur des *Paillettes d'Or.* 4e partie de *La Vie après le pensionnat, complément du Livre de piété de la jeune fille,* Avignon, Aubanel, s. d., in-18 de XI-399 p. — Prix : 4 fr. 75.

Des livres, déjà nombreux, de direction chrétienne, dus à la plume du pieux et charmant auteur des *Paillettes d'Or,* celui-ci restera sans doute l'un des plus pratiques et des meilleurs. Et il ne s'adresse pas uniquement aux jeunes filles ; les jeunes gens y ont leur part, étant de moitié dans le bonheur des jeunes filles qui se marient, et ayant le même intérêt qu'elles à faire un bon choix, quand ils ont résolu, — ce qui est la vocation de la plupart, — de fonder un foyer. A toutes et à tous, je recommande donc cet excellent livre, puisque c'est vraiment le manuel de la famille chrétienne. Après un chapitre préliminaire

consacré à la vocation, l'auteur aborde dans sa première partie la grave question du mariage, et il nous dit ce qu'est le mariage, comment on doit s'y préparer, de cette préparation intime d'abord qui précise les devoirs futurs et dissipe les illusions et les rêves; et puis de cette préparation extérieure qui assure le bon choix d'une épouse ou d'un mari, de façon à produire ce qui est le plus nécessaire pour être heureux en ménage, l'union des cœurs. Voulant être avant tout pratique, l'auteur ne dédaigne pas de nous instruire ici des formalités à remplir avant la célébration du mariage, et des cérémonies d'ordres divers qui remplissent le jour des noces. Et c'est ensuite la vie après le mariage, où chacun a ses devoirs particuliers, auxquels l'un et l'autre doivent être fidèles pour que les espérances d'avant n'aboutissent pas aux déceptions d'après. Le mariage a ses peines, ses joies, ses occupations aussi, et l'auteur nous dit avec son grand bon sens de moraliste expérimenté comment il faut supporter les unes, jouir des autres, et s'acquitter de tous ses devoirs.

Mais comme tout le monde ne peut pas se marier, il faut bien aussi s'occuper des célibataires, et c'est à eux que l'auteur consacre la seconde partie de son livre. Célibat religieux et célibat dans le monde, l'un et l'autre ont leur grandeur et leurs devoirs. L'auteur s'arrête sur la réhabilitation de la vieille fille, cette « vierge veuve, religieuse sans voile, épouse sans droit, mère sans nom » dont le dévouement, trop souvent méconnu et pourtant si méritoire, a gardé, gouverné, éclairé de son bon sourire tant de foyers détruits par la mort. Ah! que voilà vraiment de bonnes choses, qui aideront les jeunes filles, épouses, mères et vieilles filles de demain, à être heureuses, et, ce qui vaut mieux encore, à répandre autour d'elles de la paix, de la joie et du bonheur.

ÉDOUARD PONTAL.

Traité d'exploitation commerciale des bois, par ALPH. MATHEY. I. Paris, Laveur, 1906, in-8 de XVIII-488 p., avec 377 fig. dont 8 planches en lithochromie. — Prix : 15 fr.

Honoré d'une préface de M. Daubrée, directeur général des Eaux et forêts, ce compact volume se rapporte moins à la sylviculture proprement dite, comme son titre l'indique d'ailleurs, qu'à son produit principal en tant que matière industrielle, mais matière ayant ou ayant eu vie. L'intermédiaire forcé entre le sylviculteur qui aide à la production du bois, et le consommateur qui en use, c'est l'exploitant; et c'est à ce dernier que s'adresse principalement le présent traité, bien que le producteur, c'est-à-dire le forestier, en puisse tirer des connaissances qui seront toutes à son profit.

Ce « tome premier » comprend cinq « Livres » affectés respectivement : 1° à la Constitution des bois (disposition des tissus ligneux,

propriétés physiques et chimiques et qualités) ; 2° aux Défauts et maladies des bois, soit par anomalies de croissance, blessures, pathologie physique, parasitisme, etc. ; 3° aux Procédés de conservation, emmagasinage et traitements préservatifs des bois exploités ; 4° à l'Exploitation elle-même, comprenant l'abattage, le façonnage et la traite, suivie de la description et du mode d'emploi des outils ; 5° enfin aux Transports sous toutes leurs formes telles que roulage, flottage, schlittage, *téléphérage* (par câbles et fils métalliques), rails Decauville, canaux et chemins de fer.

On voit par ce rapide aperçu que la question de l'exploitation des bois est traitée avec une ampleur peu commune et une culture scientifique approfondie. Les sciences physiques et naturelles y règlent le côté théorique, tandis que le côté pratique y est traité avec la maîtrise que seule peut donner une longue expérience.

Peut-être pourrait-on discuter quelques points de détail, comme, par exemple, le paragraphe concernant la saison la plus favorable à la coupe du bois. Mais ce sont là des choses sans grande importance.

N'oublions pas de mentionner les 377 figures dans le texte qui aident puissamment à la clarté de l'exposition, et surtout les huit planches en lithochromie représentant, d'après des dessins tracés et coloriés par l'auteur lui-même, les effets des diverses maladies des arbres sur le tissu ligneux. On ne croit pas qu'il se puisse trouver, dans aucun traité de pathologie végétale, une reproduction aussi frappante des tares variées que, sous l'empire de multiples causes, peut subir le bois des arbres.

C. DE K.

Marine française et Marines étrangères, par LÉONCE ABEILLE. Paris, Colin, 1906, in-16 de 368 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est pour nous un réel plaisir que de signaler l'apparition de ce volume, ouvrage de bonne foi, écrit avec conviction et compétence. Tous ceux qui, à notre époque, s'occupent de questions maritimes et désirent se documenter pour pouvoir apporter leur concours au travail actuel, si nécessaire, de réorganisation maritime, ne pourront dorénavant se dispenser de consulter cet important travail.

Nul mieux que le commandant Abeille ne pouvait entreprendre et mener à bien cette tâche si ardue d'exposer ce qu'est et ce que doit être la marine française, en elle-même et par rapport aux marines étrangères. Professeur très écouté à l'École supérieure de marine, l'auteur de ce nouveau volume a été en effet à même de puiser à la meilleure source les renseignements qui lui étaient nécessaires, et, préparé par de nombreuses années d'étude et de réflexion, il a pu rédiger un véritable cours, bourré de faits exposés avec méthode et que suivent immédiatement les conclusions nécessaires.

L'ouvrage débute par une Introduction à laquelle l'auteur paraît attacher une grande importance, mais que nous aimerions plus courte, écrite d'un style plus sobre, plus concis et débarrassé de phrases un peu trop « modern style », que l'on regrette de trouver sous la plume d'un officier. C'est là d'ailleurs une critique peu importante, qui n'enlève rien à la justesse du postulatum développé dans cette Introduction, à savoir que les officiers devraient être libres d'écrire publiquement, à la condition, bien entendu, d'être tenus pour responsables des opinions émises. Dans les trois livres qui suivent, la politique navale, l'organisation maritime et le matériel des grandes puissances sont successivement exposés. Une conclusion termine et résume l'ouvrage; elle en est la partie la plus brève, mais non la moins vraie, ni la moins importante. Après avoir montré, à la fin du livre précédent, en quelques lignes vigoureuses, l'efficacité de l'offensive, le commandant Abeille rappelle, dans cette conclusion, les réformes exposées au cours de l'ouvrage, réformes économiques, réformes du personnel, réformes d'organisation, qu'il est nécessaire d'appliquer à la marine française pour que l'offensive puisse y être mise en pratique avec succès, le jour de la lutte. Cette conclusion s'achève en un éloquent acte de foi dans l'avenir de la marine et de la nation françaises et c'est avec conviction que l'on reconnaît à l'auteur le mérite d'avoir travaillé de toutes ses forces au développement d'une marine qui, à juste titre, lui est si chère.

J. C. T.

Hambourg et les Exigences de la navigation moderne. Outillage et trafic, par le P. J. CHARLES. Bruxelles, Bulens, 1905, in-16 de 387 p., avec un plan.

« *Unsere Zukunft ist auf der See* », a dit, à maintes reprises l'empereur Guillaume et ces paroles ont indiqué au peuple allemand la voie à suivre, pour aller à la conquête économique du monde. A la suite de Sadowa, de Sedan et de Versailles, l'Allemagne hanséatique et des villes libres reparut derrière l'Allemagne impérialiste et victorieuse; le merveilleux essor commercial d'autrefois, entravé pendant quatre siècles, a repris avec une nouvelle vitalité; des ports nombreux, Brême, Gruden, Lübeck et bien d'autres, sont sortis de leur léthargie ou ont été créés; parmi eux, et au-dessus d'eux tous, Hambourg, par un développement prodigieux, est devenu le grand emporium de l'Allemagne et de l'Europe centrale, le rival de Londres et de Liverpool, le premier port du continent.

Comment Hambourg répond-il aux exigences de la navigation moderne, dans quelle situation se trouve-t-il vis-à-vis de ses concurrents, quelles circonstances ont amené sa prospérité? Telles sont les questions que pose et résout le P. J. Charles, S. J., dans la présente étude.

Ce n'est donc pas seulement une description du port, si complète soit elle, qui est présentée au lecteur, mais aussi un parallèle entre Hambourg et les principaux ports de l'Europe septentrionale, Londres, Anvers, Rotterdam, Amsterdam et Brême. Aucun port français n'est pris particulièrement comme point de comparaison, mais, presque à chaque page, la France, son commerce et ses ports sont mentionnés et de nombreux auteurs français, Lair, Bérard, Colin, Blondel, pour ne citer que les plus connus, fournissent la matière de notes et de remarques substantielles. Aussi, cet ouvrage sur le grand port allemand permet-il au lecteur français de faire à chaque pas des remarques très instructives, trop souvent, d'ailleurs, profondément attristantes. Il faut faire appel à toute son énergie, avoir une foi inébranlable dans l'avenir et dans les ressources de notre pays et de notre race, pour ne pas se laisser aller au découragement, en constatant tout ce qui manque à nos ports, à nos canaux, à nos institutions, pour nous mettre à même de lutter à armes égales avec nos rivaux, qui sont, à un si haut degré, nos maîtres.

Est-il possible d'être un jour vainqueur dans cette lutte commerciale ? Oui, si l'on sait se hâter et appliquer, en les modifiant, selon les circonstances locales et les exigences de notre race, les principes et les règles qui ont présidé au développement du port de Hambourg et de son commerce.

Le P. J. Charles a exposé ces principes avec une méthode qui rend facile la lecture d'un ouvrage forcément aride par le sujet traité. Dans une première partie, il étudie, en lui-même et par comparaison avec celui des autres ports, l'outillage de Hambourg, c'est-à-dire la situation du port, les voies d'accès, tant par mer que par le fleuve, les canaux et les chemins de fer, les installations elles-mêmes et enfin, les droits de port. Dans une seconde partie, consacrée au trafic, l'auteur passe en revue les marchandises, à l'exportation, à l'importation, et par rapport aux pays reliés à Hambourg, puis, le régime douanier et les compagnies de navigation. Dans son dernier chapitre, intitulé « Hambourg et Allemagne », le P. J. Charles est amené à conclure que Hambourg est destiné à s'accroître encore et à devenir le grand port de l'Europe centrale. Nous sera-t-il possible un jour, sinon de nous inscrire en faux contre cette affirmation, au moins, de faire de ports tels que Dunkerque et Marseille, des rivaux redoutables pour le grand port allemand ? C'est ce que nous devons souhaiter, mais aussi, ce qu'il nous est difficile d'espérer, après avoir lu et médité cette magistrale étude sur Hambourg. J. C. T.

LITTÉRATURE

Les Grands Récits de l'épopée française, par Louis Roche. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de vi-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré les importants travaux dont elle a été l'objet au siècle dernier, ainsi que l'ardente campagne du regretté Léon Gautier en sa faveur, notre épopée française du moyen âge est encore assez mal connue chez nous, même du public cultivé. Un élève distingué de l'École normale supérieure, M. Louis Roche, s'est proposé d'en répandre la notion et le goût au moyen d'un petit volume d'élégante en même temps qu'exacte vulgarisation, où figurent les récits suivants, traduits ou résumés des textes originaux : Le Voyage de Charlemagne. — Guillaume d'Orange. (Le Couronnement de Louis. — Le Charroi de Nîmes. — La Prise d'Orange. — Le Vœu de Vivien. — Aliscans). — Ogier le Danois. — Ami et Amile. — Jourdain de Blaye. — Garin le Lorrain. — Aiol. — Huon de Bordeaux. — Raoul de Cambrai. — Renaud de Montauban. — Doon de Mayence. — Berthe aux grands pieds. — La version de M. Roche se lit avec agrément et nous a paru bien mettre en relief les principaux caractères (qualités et défauts) des poèmes auxquels elle s'applique. Quelques détails techniques sont donnés en *Appendice*. C'est par une évidente distraction que l'auteur y note en passant la « prédominance de l'octosyllabe » dans ces poèmes (p. 287). C'est « décasyllabe » qu'il a voulu dire. M. S.

Intentions, par Oscar Wilde; traduction, préface et notes de J.-Joseph Renaud. Paris, Stock, 1905, in-18 de xxvii-294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Intentions, série d'essais publiés il y a une dizaine d'années par Oscar Wilde, de lamentable mémoire, se recommande dans l'original par l'ingéniosité, d'ailleurs excessive, et par une forme brillante. Ce n'est pas toutefois de l'ouvrage que nous avons à parler ici, mais seulement de la traduction qu'en donne aujourd'hui un ami de l'auteur. Malgré des erreurs de sens et des méprises quelquefois étranges, qui trahissent une connaissance insuffisante de la langue, de la littérature et de l'histoire anglaises, on peut la tenir pour à peu près passable. Des mots ou tours barbares comme « s'attentionner » (p. 4); « affectionner écrire » (p. 154), sont particulièrement fâcheux dans la traduction d'un écrivain raffiné comme Wilde; les anglicismes de même — il y en a de tout à fait choquants, comme, par exemple : « brillant à la plume, le crayon et le poisson » (p. 63), ou « tomber sous trois têtes » (p. 96). — Dans les notes, beaucoup d'appréciations bizarres sur les auteurs anglais et un grand nombre d'erreurs : *Literature and Dogma* n'est pas de Thomas Arnold, qui n'est pas, du reste, « un très ancien auteur philosophique et religieux » (p. 16); Chaucer

ne vivait pas sous Richard III (p. 83); Newnham, qui est un collège de Cambridge, ne « contient » pas « une Université de jeunes filles » (p. 133); « shibboleth » n'est pas une « parole franc-maçonnique » (p. 224); il n'y a pas de poètes, ni d'école « du lac », mais « des lacs » (p. 23); pourquoi aussi l'auteur dit-il deux cent mille shillings au lieu de dix mille livres (p. XIII) ou fait-il suivre *Sir* immédiatement d'un nom de famille (p. 145, 239, 263)? Bornons là des remarques qu'il serait trop facile de multiplier; contentons-nous de signaler au traducteur la façon dont les noms propres et les mots anglais sont constamment défigurés, tant dans le texte que dans les notes, ainsi que les formes insolites qu'il laisse aux noms anciens ou étrangers (Vitruvius, Longinus, Philo, Giulio Romano, etc). Pourquoi tant de traductions publiées en France fourmillent-elles ainsi de négligences et d'erreurs qu'il coûterait si peu de corriger?

A. BARBEAU.

GÉRARD DE NERVAL. **Œuvres choisies.** (*Collection des plus belles pages*). Paris, « Mercure de France », 1905, in-18 de VII-427 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il m'apparaît, après que j'ai lu ce qu'on nous donne comme la fleur de son œuvre, que le talent de Gérard de Nerval soutient assez mal la réputation qu'on lui a faite. Ce fut sans doute un charmant esprit, curieux de choses rares, de vieux livres, et de vieilles histoires qu'il traduisait ou contait avec humour (*Aurélie*, *la Main enchantée*...), épris et troublé de tout ce qui fut mystérieux et bizarre, la sorcellerie du moyen âge, la cabale et le magnétisme (*Cagliostro*, les *Illuminés*, l'*Alchimiste*); un errant, qui courut l'Allemagne, l'Égypte et l'Orient, d'où il rapporta de lestes croquis de choses alors neuves (*les Femmes du Caire*, *Caragueux*...), un dilettante enfin, prodigue et non pas pauvre, en dépit de la légende, et bohème non par dénuement ou par pose, mais de nature vraiment et par un coup de baguette de la fée fantaisie, sa marraine. La camaraderie qui fut très agissante au temps du romantisme, l'étrange décousu de sa vie, les crises dont on trouve comme l'écume aux pages d'*Aurélie*, et le tragique de sa fin, ont fait le reste.

Mais, à le lire maintenant, on n'a plus l'impression que d'une manière de journaliste aimable et de chroniqueur, non pas d'un romancier ni même d'un nouvelliste original, écrivant, avec désinvolture et nonchalance, ses souvenirs du Valois, son pays, ses promenades à travers le monde ou à travers le passé. L'ami Gautier louait la nuance argentée de son style; c'est *gris-argent* tout au plus qu'il faut dire.

Et c'est pourquoi on a bien fait de nous mettre, en un mince volume, de quoi peser cette gloire légère. L'éditeur, seulement, eût servi mieux sa cause en éclairant d'un commentaire ces pages, toujours écrites très près de la vie, et en nous donnant, au lieu d'une fade no-

tice de quelques lignes, une vraie et attachante biographie de cet enfant du siècle, à l'esprit errant et à l'âme inquiète.

GABRIEL AUDIAT.

Études et Portraits littéraires, par FRANÇOIS CAREZ. Paris, Retaux ; Liège, Demarteau, 1905, in-18 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Études ? non. Portraits ? pas même des esquisses. Une cinquantaine de petits articles, de cinq à six petites pages en moyenne, égrenés dans la *Gazette de Liège*, au hasard de la curiosité personnelle de l'auteur et de sa très peu personnelle inspiration. Des notices nécrologiques, écrites au pied levé, sur Arsène Houssaye, Ernest Legouvé, Aurélien Scholl, d'Ennery, Larroumet, s'y mêlent à des comptes rendus de livres, les *Lettres à la fiancée*, de Victor Hugo, *l'Inutile effort*, de M. Rod, l'*Aiglon*, de M. Rostand. Jules Janin a un petit feuilleton de deux cents lignes, comme Mgr Freppel le sien, de cent cinquante ; M. de Mun, d'un cent tout au plus. Quelques extraits de *la Comtesse Diane* voisinent avec des notions sommaires sur *l'Université de Salamanque*, et un exposé du procès intenté, il y a huit ans, par l'auteur de *Frédégonde* à M. Brunetière.

Tout cela est bien intentionné, c'est même catholique. Seulement, cela ne brille pas par l'initiative. Certes, il faut savoir gré à M. Carez de répandre la pensée française en Belgique, et de dégager de nos revues et journaux l'opinion moyenne sur nos auteurs. Mais, quand cette critique de vulgarisation nous revient en volume, nous n'avons vraiment pas grand'chose à y prendre : ni des faits, puisqu'il en est très sobre ; ni des aperçus neufs ou des jugements fermes, puisque sa timidité intellectuelle l'a gardé des uns et des autres ; ni même de claires et fortes analyses, puisqu'il est trop évident qu'il parle, en général, d'après des impressions ou des souvenirs plutôt que sur des textes méthodiquement discutés et fouillés. N'attendez pas de lui non plus ces découvertes de talents ignorés qui sont la gloire des vrais critiques... Même les cinq ou six écrivains belges qui pourraient à nos yeux faire figure d'étoiles nouvelles : Van Hasselt, Adolphe Hardy, Pierre Gens, Georges Vinès, Georges Legrand, Fritz Massin, sont mis en un jour si gris, si pâle, qu'à peine distingue-t-on leurs traits, et que, la page tournée, tout aussitôt s'efface...

Mais pourquoi, oui, pourquoi certains écrivains catholiques sont-ils si souvent, de style et de pensée, des neutres ? G. A.

Études de littérature et de morale contemporaines, par GEORGES PELLISSIER. Paris, Cornély, 1905, in-12 de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Pellissier a déjà publié quelques recueils de critique littéraire, qui n'ont guère retenu l'attention. Son nouveau livre com-

porte, mêlés aux autres et alternant avec eux, des articles purement littéraires sur la *Littérature française au début du vingtième siècle*, *le Nouveau Don Juan* de M. Marcel Barrière, *l'Art d'écrire*, de M. Albalat, *le Style noble et la Tragédie classique*, *l'Académie des Goncourt*, *le Paysan dans notre littérature moderne*, *les Vierges fortes*, de M. Marcel Prévost, *la Langue littéraire moderne*, et quelques autres. Ils sont spirituels et de lecture agréable, mais d'ailleurs superficiels et peu originaux. Dans les autres articles, M. Pellissier attaque le catholicisme avec des arguments dignes du pharmacien Homais ; il nous fait assavoir qu'il est dreyfusard, qu'il adore Zola, Anatole France, Jules Payot et Voltaire « bienfaiteur du genre humain », et qu'il n'est pas antipathique à la Commune, qui « apparaîtra peut-être dans l'histoire, malgré tant d'erreurs et de folies, comme un acheminement encore incertain vers l'aube future de justice. » En revanche, il abomine MM. Bourget, Lemaître, Brunetière surtout, et Taine aussi, et professe que, pour être catholique, il faut « abdiquer sa raison. » Partisan des idées de progrès et de liberté, il se met résolument du côté des proscripteurs, des spoliateurs et des persécuteurs. ÉD. PONTAL.

Belluaires et porchers, par LÉON BLOY. Paris, Stock, 1905, in-16 de XLI-352 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Je l'ai déjà dit, M. Léon Bloy a beaucoup de talent, mais il fatigue et décourage la sympathie par ses violences et ses injustices. Il se plaint souvent de n'être pas apprécié à sa vraie valeur, mais c'est tellement sa faute que je n'ai plus envie de le plaindre. Cette fois, il divise les triomphants en deux catégories, les belluaires et les porchers, les premiers faits pour dompter les animaux, les seconds plutôt aptes à pâturer les bestiaux. Les porchers, c'est Alphonse Daudet, « un voleur de gloire », c'est Joséphin Péladan, ce sont les Goncourt, l'un, Edmond, est qualifié de « vieux dindon » ; c'est Renan « sépulcre blanchi », c'est même un peu Louis Veuillot, « ce laïque majordome de la pitance des âmes..., qui entretient l'amour à renfort de giffles et d'engueulements » ; ce sont Lasserre, Pontmartin, Roussel, Aubineau, Loth, Léon Gautier « benoîte racaille des écrivassiers vertueux..., larves, lombrics, ténias soi-disant littéraires du vieil intestin sacré » ; c'est Bourget « l'eunuque », c'est Sarcey « ancien pion, bénisseur de charognes » c'est Pontmartin, deux fois nommé, « radoteur malfaisant, vieille bâtisse prostituée », c'est le ménage Clovis Hugues ; et je ne dis pas que quelques-uns des susnommés ne méritent pas d'être rangés dans cette catégorie, mais cependant il y a quelque injustice, pour ne pas dire plus, à qualifier de pareille façon tant de gens si peu faits pour pâturer le même troupeau. S'il y a des choses vraies, et beaucoup, dans ces violentes études, il y a aussi des choses très injustes, les unes et les autres d'ailleurs noyées dans des flots d'inutiles grossièretés.

Les belluaires, c'est-à-dire les écrivains aimés de M. Bloy, c'est tout particulièrement ceux qu'il appelle « un brelan d'excommuniés », Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello et Paul Verlaine. Je trouve d'ailleurs autant d'excès dans les admirations de M. Bloy que dans ses dénigrements, et cela même enlève à ses jugements toute l'autorité où le talent de l'auteur, mieux gouverné, aurait pu légitimement prétendre. Mon humble avis est qu'on peut parfaitement ne pas admirer éperdument les *Diaboliques* sans cesser pour cela d'être un homme de goût et un bon chrétien. Tant que M. Bloy ne comprendra pas cela, il restera incapable de faire un bon livre. Et c'est bien dommage. Mais il se trompe gravement quand il impute à d'autres qu'à lui-même la responsabilité de ses constants insuccès. S'il reste incompris, c'est qu'il n'a pas su ou voulu comprendre. ÉDOUARD PONTAL.

HISTOIRE

Carthage romaine (146 avant J.-C., 698 après J.-C.), par A. AUDOLLENT. Paris, Fontemoing, in-8 de XXXII-850 p. — Prix : 25 fr.

Le titre seul de l'ouvrage considérable de M. A. Audollent exprime ce qu'il y a eu d'unique dans les destinées de Carthage. Longtemps adversaire irréconciliable des Romains, cette ville, vingt ans après la sauvage destruction de 146, renaît de ses cendres, relevée par ses vainqueurs mêmes qui l'avaient poursuivie d'une haine implacable et rasée jusqu'au sol. C. Gracchus y conduit la première colonie extra-italique. Si dans la réaction qui suit sa mort son œuvre est compromise, César et Auguste la reprennent avec bien plus de ressources et d'esprit de suite ; ils sont les vrais fondateurs de la Carthage romaine, dont les destinées ne sont pas moins brillantes, en leur genre, que celles de la Carthage punique. Son histoire est comme un résumé de l'histoire même de l'empire. Deux siècles de paix et de prospérité, durant lesquels la ville s'accroît avec une rapidité prodigieuse ; durant lesquels aussi s'implantent de plus en plus fortement la langue et la civilisation romaines ; la protection éclairée de plusieurs empereurs dote la ville de beaux monuments, et assure sa prospérité économique en faisant d'elle le point d'attache d'une flotte destinée à ravitailler l'Italie. A partir du IIIe siècle, l'empire semble se disloquer ; l'Afrique et Carthage, en particulier, sont à plusieurs reprises le théâtre de ces *pronunciamentos* militaires, alors si fréquents. Au Ve siècle, en même temps que la plus grande partie de l'Occident, Carthage tombe aux mains des Barbares ; elle connaît la dure domination vandale. La conquête de Justinien la rattache à la civilisation romaine, mais sans lui rendre la sécurité et la richesse ; en 698 la conquête arabe la ruine ; elle disparaît peu à peu, remplacée par Tunis, réduite au rôle d'une vaste

carrière de pierre. — Combien radicale a été la destruction, œuvre du temps et surtout des hommes, c'est ce que montre le deuxième livre, où M. A. Audollent a étudié la topographie de Carthage. Avec un soin minutieux il a relevé et utilisé, en les contrôlant par un examen personnel du terrain, les résultats de toutes les fouilles modernes et notamment de celles du P. Delattre. Mais que beaucoup de points restent obscurs, cela n'étonnera pas quiconque, même profane en archéologie, a contemplé l'admirable et mélancolique panorama de Carthage, et constaté à quel point les ruines elles-mêmes ont péri. Citons notamment la discussion de M. Audollent au sujet des anciens ports de Carthage. — Les institutions administratives de Carthage, envisagée tour à tour comme municipalité et comme chef-lieu de l'Afrique romaine, occupent le troisième livre. — L'étude des cultes païens carthaginois offre l'intérêt particulier de permettre de constater, par un exemple frappant, l'adaptation d'un vieux culte punique au Panthéon romain. — Mais la grande gloire de Carthage romaine est d'avoir été la ville de Tertullien et de saint Cyprien, le lieu de supplice des Scillitains, des Thuburbitains, et de tant d'autres martyrs, le théâtre de si vivantes luttes théologiques, la métropole religieuse de cette province d'Afrique qui a tenu une si grande place dans l'histoire du christianisme primitif et fourni à l'Église latine ses premiers et quelques-uns de ses plus grands écrivains. Aussi est-ce à bon droit que l'auteur consacre aux souvenirs chrétiens de Carthage presque le quart de son livre. — Les chapitres sur les beaux-arts sont forcément un peu plus écourtés. Celui de tous les arts où il est probable qu'avait été déployé le plus de grandeur et d'originalité, l'architecture, est aussi celui que nous sommes le moins à même de juger. — Mais on sait combien riche, variée, originale est la littérature africaine. Si ses représentants les plus illustres ne sont pas tous Carthaginois d'origine, tous tiennent à Carthage par quelque côté, et, sans sortir de son sujet, M. Audollent a eu à les caractériser. — Trois appendices (Textes anciens relatifs à la topographie de Carthage romaine ; Textes du moyen âge et des temps modernes jusqu'en 1833, relatifs aux ruines de Carthage ; Listes des évêques de Carthage) et deux cartes achèvent de faire de ce livre une encyclopédie de la Carthage romaine, aussi intéressante que complète, à joindre à tant de beaux travaux consacrés depuis un quart de siècle aux antiquités africaines. E. JORDAN.

Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung, quellenmässig dargestellt von P. HEINRICH DENIFLE. Zweite Auflage. Erster Band (II Abteilung). Mainz, Kirchheim, 1905, in-8 de XX-380 p. — Prix : 6 fr. 80.

Le premier volume de l'ouvrage du P. Denifle paraît en trois parties

dans la nouvelle édition qui est en cours. Nous présentons ici à nos lecteurs la seconde partie qui renferme une riche collection d'extraits des écrits de théologiens et d'humanistes même, sur le fameux passage de l'épître aux Romains (I, 17) relatif à la *Justitia Dei* et *Justificatio.* On ne peut manquer d'apprécier, à mesure qu'on l'examine de plus près, l'énorme contribution apportée ainsi accidentellement par le regretté savant à l'histoire de l'exégèse, de la littérature et du dogme au moyen âge, alors qu'il se préoccupait surtout de légitimer la sévérité de certaines de ses critiques. L'hérésiarque, on le sait, reculait d'effroi devant la justice divine « virtus qua ipse Deus est formaliter justus et damnat peccatores. » En 1545, il affirmait, — ce qu'il avait du reste déjà énoncé précédemment, — que tous les commentateurs du passage de l'épître aux Romains, auquel nous faisons plus haut allusion, avaient toujours entendu avant lui cette « justitia Dei » dans le sens d'« ira Dei », c'est-à-dire d'une justice punissante. Le P. Denifle s'attache (ce qu'aucun des historiens favorables ou hostiles à Luther n'avait encore tenté) à reviser tous les commentaires du fameux passage pour démontrer la fausseté des dires de l'hérésiarque. C'était une œuvre immense de patiente recherche, que seul, préparé comme il l'était, il pouvait essayer, car beaucoup de ces auteurs étaient ou presque inconnus, ou seulement en partie abordables par la majorité des érudits. Il faudrait de longues pages pour faire ressortir toute l'importance de l'initiative hardie du P. Denifle, tant au point de vue de la documentation des origines du protestantisme que relativement à l'histoire de la scolastique et de la théologie. Nous ne l'entreprendrons pas, nous bornant à résumer l'impression que produisent ces nombreux textes, si probants, et à conclure : un point demeure acquis, dont les critiques, tels que Kawerau, ne douteront plus désormais : c'est la nécessité absolue d'une connaissance approfondie de la scolastique, pour oser aujourd'hui parler de la doctrine luthérienne et porter sur elle un jugement autorisé. G. P.

Notice historique sur l'ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem depuis son origine jusqu'à nos jours, 1099-1905, par le comte Courret. Paris, au bureau des Œuvres d'Orient, 1905, in-8 de 518 p. — Prix : 12 fr.

Ce volume est une réédition, pour mieux dire une refonte avec augmentations, d'une étude publiée dans la Revue illustrée *la Terre Sainte.* Il est complété par des détails tout nouveaux et des documents importants. L'auteur entend démontrer que l'ordre du Saint-Sépulcre est à la fois le plus ancien des ordres de chevalerie religieux militaires et le premier en date des ordres honorifiques. Il distingue quatre phases, par lesquelles il est passé : 1° l'ordre religieux militaire du Saint-Sépulcre ; 2° l'ordre chevaleresque ; 3° l'archiconfrérie royale et française

du Saint-Sépulcre ; 4° l'ordre actuel. Ces quatre divisions, qui forment naturellement les chapitres du livre, sont traitées avec une ampleur inégale ; elles vont respectivement de l'année 1099 à l'année 1291 (chanoines du Saint-Sépulcre ; premiers chevaliers, custodes et sergents). Du mois d'octobre 1187 à la fin de l'année 1904, examinant la transformation de l'ordre, la mode de création des chevaliers, les événements qui les ont intéressés de la Bulle d'Alexandre VI, en 1496, aux actes de Pie IX, en janvier 1868.

M. le comte Couret rattache en une synthèse rapide (p. 385 à 489) l'archiconfrérie du Saint-Sépulcre et en raconte l'histoire sous l'ancien régime, pendant la Restauration. Il y a là plus d'un détail curieux, ignoré et même piquant (comme la tentative singulière de reconstitution par le comte Allemand, de 1814 à 1818). Quelques pages discrètes (489-503) conduisent le lecteur jusqu'à aujourd'hui.

Il convient de signaler parmi les nombreux paragraphes dignes d'attention : les notices sur les principaux chevaliers du Saint-Sépulcre de 1498 à 1868 (paragraphe v du chapitre second) ; et toute une série d'*Appendices*, voire même d'*Errata*, qui offrent tous de l'intérêt. La documentation de ce volume est très riche, les notes nombreuses précises, les dates multipliées ; on possède là les preuves d'un travail entrepris *con amore*, poursuivi avec zèle, achevé avec probité. Si quelques discussions historiques s'élevaient sur les assertions et conclusions de l'auteur, sa loyauté aurait par avance fourni les meilleurs éléments de lumière sur un sujet très intéressant que M. le comte Couret a traité avec une compétence indiscutable. G. G.

Une Page de surnaturel au concile du Vatican. La Mère Sainte-Agnès et Monseigneur Dupanloup, par François Pon. Paris, Retaux, 1905, in-18 de XII-237 p. avec portrait.— Prix : 2 fr. 60

Lucie Regraffe, en religion sœur Sainte-Agnès, du couvent de Notre-Dame, à Narbonne, née en 1832, morte en 1901, fut trente ans maîtresse des novices et dix ans (1892-1901) supérieure de son couvent. Elle se trouva guérie d'une façon miraculeuse par l'intercession de Jeanne de Lestonnac, et ce miracle fut plus tard (septembre 1900), une des causes déterminantes de la béatification de la fondatrice de l'ordre des Filles de Notre-Dame. Sur sœur Sainte-Agnès, tous les témoignages s'accordent pour attester sa simplicité, sa modestie, son humilité ; « on n'a jamais saisi en elle la moindre trace d'exaltation ».

Cependant on nous révèle aujourd'hui qu'elle aurait été favorisée de communications du Ciel, et spécialement pour avertir Mgr Dupanloup de la mauvaise voie où il s'engageait dans son opposition à la définition du dogme de l'Infaillibilité pontificale. La sœur Sainte-Agnès a multiplié en effet les lettres au prélat pour l'éclairer. La première est

du mois de mars 1855, la dernière de novembre 1870. Successivement, elle l'engage à « se garder de la prudence mondaine qui est celle de l'orgueil humain », à se « soumettre en esprit au Souverain Pontife », « à rentrer dans la voie de la vérité », etc... Mgr Dupanloup, qui répondit aux compliments par des politesses, raccourcit progressivement ses réponses à mesure que les conseils semblent moins élogieux ; à la fin, il envoie une lettre fort raide (p. 189), où il paraît croire que c'est là une pieuse comédie montée par les supérieures de la bonne religieuse.

Ce sont ces matières délicates que le petit volume, publié aujourd'hui *cum permissu superiorum*, aborde avec quelques réserves ; ces pages n'apprennent rien de nouveau sur la conduite de Mgr Dupanloup au concile du Vatican ; elles précisent seulement la croyance extrême qu'il eut alors dans son propre jugement, — qui se trouva en défaut comme chacun sait. G.

Michel de l'Hospital and his Policy, by A. E. SHAW. London, Frowde, 1905, in-8 de 154 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a dédié son travail à M. Dupré-Lasale, en considération des importants ouvrages qu'à vingt ans de distance cet éminent magistrat a consacrés au chancelier de l'Hospital. Il connaît, du reste, très bien toutes les sources françaises de l'histoire de ce temps et il les analyse avec conscience, son étude ne contenant guère de parties neuves et n'ayant aucunement fait appel aux documents inédits, aux lettres en particulier, qui sont un peu éparses et n'ont pas encore été utilisées.

La politique du chancelier, elle s'affirma surtout après les états de 1560, au moment de la publication de cette célèbre « Ordonnance d'Orléans, » qui semblait résumer les vœux de la nation ; mais les passions religieuses l'emportèrent, le temps n'étant pas à la modération et à la raison. M. Shaw attribue tout le mal à la minorité de Charles IX et à la régence de Catherine de Médicis. Il aurait fallu, selon lui, un chef pour diriger la lutte, tandis que chacun se défiant de la Reine mère, il y avait trois ou quatre partis : celui du prince de Condé et celui des Guises qui voulaient tous les deux contrôler le gouvernement ; celui des catholiques qui, en général, suspectaient Catherine, et celui des protestants qui l'abhorraient (p. 96 et 97). C'est une appréciation un peu sommaire ; et il aurait fallu établir à qui remontait la responsabilité d'une situation violente, que l'Hospital, pas plus que la Reine mère, ne put dominer, et qu'Henri III, majeur et victorieux, fut plus incapable encore de résoudre. Il était plus exact de dire que les idées de justice et de tolérance de l'Hospital ne furent pas comprises de son temps, et on pouvait même ajouter qu'avant un célèbre discours de M. Villemain, les historiens français lui ménageaient singulièrement

leur admiration, témoin Bayle, qui l'accusait de « nager entre deux eaux. »

Nous ne saurions suivre dans le détail un travail qui n'est lui-même qu'un résumé rapide des événements. L'auteur évite même souvent de prendre parti, et, quand il le fait, comme dans une page violente sur la Saint-Barthélemy, il pourrait motiver plus fortement son sentiment. C'est ainsi qu'évoquant à ce propos le spectre de lady Macbeth et de Banquo, il affirme que, dans l'accomplissement de cet acte abominable, « le Pape, le cardinal de Lorraine et le roi d'Espagne furent les plus coupables et mériteraient le plus grand blâme » (p. 129). Or, de ces trois personnages, pas un ne fut mêlé ni à la préparation, ni à l'exécution du massacre, et ils ne le connurent — peut-être non sans plaisir — que quand tout fut fini. C'est même un des points qui a été le mieux éclairci par tous les modernes historiens de cette époque.

Il n'en faut pas moins remercier M. Shaw des pages intéressantes qu'il a consacrées à l'Hospital. Les Anglais, depuis quelque temps, semblent prendre goût à nos grands hommes : Dolet, Coligny leur ont ainsi fourni le sujet d'excellentes biographies, et ils suivent toutes nos publications mieux peut-être que nous ne lisons les leurs. Que leur exemple du moins ne soit pas perdu !

G. Baguenault de Puchesse.

L'Époque contemporaine (1789-1902), par Éd. Driault. Paris, Alcan, 1905, in-12 de II-442 p., avec 67 grav. et 39 cartes.— Prix : 3 fr. 50.

Les manuels d'histoire contemporaine ne manquent pas. Il y a celui très complet de Maréchal ; celui, non moins bien informé et beaucoup plus impartial, de M. Thirion ; plusieurs autres encore, qui ont aussi leur mérite. Le remaniement des programmes officiels est donc la seule excuse que puissent invoquer les auteurs de nouveaux Précis. Celui-ci se distingue par des qualités de méthode et de rédaction auxquelles je dois à la vérité de rendre hommage. Mais les catholiques seraient par trop naïfs s'ils s'avisaient de recommander des livres où tous leurs intérêts sont méconnus et toutes leurs traditions bafouées. Or, je n'ai jamais vu d'ouvrage élémentaire où les idées révolutionnaires s'étalent plus impudemment. M. Driault admire avec ingénuité les principes de 1789. Il croit que les hommes naissent libres ! Le dépeçage de nos anciennes provinces en départements le ravit. Il trouve que l'ancienne France ne constituait pas une nation, parce que toutes les portions de son territoire n'étaient pas soumises aux mêmes règles administratives et aux mêmes lois. Comme si la communauté des croyances religieuses et des sentiments politiques ne réalisait pas une unité autrement solide

que l'uniformité d'apparence sous laquelle la centralisation moderne cache de si implacables divisions.

J'ajoute que les événements historiques sont souvent travestis et que les appréciations déplacées ou hasardeuses abondent dans ce livre. Il n'est plus permis, depuis les travaux de M. Funck-Brentano, de nous représenter la Bastille comme une prison où les rois enfermaient à tort et à travers « ceux qui leur déplaisaient ou qui déplaisaient à leurs favoris. » La loi du 27 avril 1825 n'a pas alloué une récompense d'un milliard aux émigrés ; elle a réparti cette somme à titre d'indemnité entre toutes les victimes de la Révolution, sans distinction de partis. Il est parfaitement inconvenant d'insérer dans un manuel scolaire un portrait de Guizot, avec cette légende : le type du *conservateur-borne* et de désigner les adversaires de la troisième République sous le sobriquet de *réactionnaires*. Il faut laisser ce vocabulaire de polémique aux journaux. Plus d'un lecteur, même d'opinion avancée, sera surpris de voir citer parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture au XIXe siècle, le Balzac de Rodin, cette farce d'atelier. Enfin le paragraphe consacré à l'organisation judiciaire, malgré de visibles efforts pour être exact, appelle plusieurs critiques : c'est donner une idée insuffisante de la cour de cassation que de réduire son rôle à l'examen des vices de forme. Un professeur d'histoire n'est assurément pas tenu d'être fixé sur la nature des « affaires possessoires », mais les définir : des procès entre voisins, c'est imiter ce personnage de Labiche qui traduisait *english spoken* par *s'essuyer les pieds*.

Veillons sur notre histoire, s'écriait naguère un éminent religieux, Dom Besse. Les pères de famille qui croient à l'à-propos de ce cri d'alarme s'abstiendront de mettre le manuel de M. Driault entre les mains de leurs enfants.

H. RUBAT DU MÉRAC.

La Hiérarchie épiscopale, provinces, métropolitains, primats, en Gaule et en Germanie, depuis la réforme de saint Boniface jusqu'à la mort d'Hincmar, 742-882, par l'abbé E. LESNE. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de XV-350 p. — Prix : 6 fr.

Chaque période de l'histoire de l'Église est caractérisée par les problèmes de dogme, de discipline, d'organisation, qui y passent au premier plan et y passionnent tous les esprits. M. Lesne a reconnu avec raison dans la *hiérarchie épiscopale* la question maîtresse de l'époque carolingienne. De grands efforts ont été faits alors pour établir, de l'évêque au Pape, toute une gradation d'autorité, en passant par le métropolitain et le primat ; des discussions ardentes ont essayé de préciser les droits respectifs de ces divers pouvoirs ; de graves intérêts politiques étaient souvent en jeu. Parfois coordonnées et parfois opposées, parfois conscientes et parfois instinctives, ces tentatives ont

plus ou moins réussi ; elles donnent, en tous cas, à l'organisation de l'Église franque une physionomie toute particulière, qui reproduit au moins d'une ressemblance extérieure l'aspect hiérarchisé que prend la société civile avec l'avènement contemporain du régime féodal. L'organisation provinciale s'était constituée assez tard dans l'Église gallo-romaine ; les métropolitains n'y avaient jamais eu de pouvoir personnel ; ils n'agissaient qu'en union avec leurs comprovinciaux. Aux temps mérovingiens, la mainmise des rois sur l'Église et la fréquence des partages royaux, qui ne tiennent pas compte des circonscriptions ecclésiastiques, relâchent encore le lien provincial. Mais au VIIIe siècle, l'Église franque fut réformée par des Anglo-Saxons, habitués à voir dans leur propre Église un archevêque, pourvu par le Pape du pallium, en signe de délégation, exercer sur les évêques une autorité très effective. Saint Boniface aurait voulu rétablir en Gaule les métropolitains. Mal soutenu par la Royauté dans cette partie de sa tâche, il n'y réussit pas. Il n'en inculqua pas moins ses idées au clergé franc ; et quand, la renaissance carolingienne ayant remis en honneur la connaissance de l'ancien droit ecclésiastique, on se crut obligé de le restaurer, on le modifia, sans bien s'en rendre compte, par les idées anglo-saxonnes. Les métropoles sont peu à peu relevées, mais leurs titulaires deviennent des archevêques, au sens anglo-saxon ; les nouveaux métropolitains sont quelque chose de très différent des anciens. Les troubles du règne de Louis le Pieux, où l'autorité royale s'affaiblit, où ils jouent au contraire un très grand rôle, achèvent de faire passer entre leurs mains la direction de l'Église franque. — Vers le milieu du IXe siècle, leur pouvoir a atteint son apogée. L'Église de France est alors un groupe de provinces autonomes, gouvernées par des chefs égaux entre eux, qui, chacun dans son ressort, surveillent les élections épiscopales, sacrent leurs suffragants, exigent d'eux une subordination perpétuelle, exercent sur eux la juridiction disciplinaire, convoquent et président les synodes provinciaux. Personne n'a revendiqué avec plus de force ni exercé avec plus d'éclat les droits métropolitains que l'archevêque de Reims Hincmar ; ce nom dit tout. — C'est aussi dans sa province et contre lui que se manifestent les tentatives d'opposition ; elles trouvent un appui dans les Fausses Décrétales. Leurs auteurs (d'après M. Lesne les clercs rémois déposés par Ebbon) tendent à faire brèche de deux manières dans la théorie métropolitaine. D'une part, en formulant une théorie de l'appel à Rome. Il n'entrait pas dans le plan de M. Lesne d'étudier l'intervention du Saint-Siège dans les affaires de l'Église carolingienne. Il l'a seulement caractérisée en quelques lignes, distinguant avec beaucoup de justesse « deux courants parallèles qui parfois, peut-être, se combinent et plus souvent restent indépendants : d'une part, l'action lente et sourde des Fausses Décrétales au

sein de l'Église franque; d'autre part, l'action personnelle des papes s'appuyant sur leur privilège apostolique. » D'un autre côté, les faussaires, trouvant dans les vieux textes qu'ils pillaient la mention de l'institution orientale des exarques, des patriarches, ou de l'institution africaine des évêques du premier siège ou primats, ont confondu tous ces noms, et en ont fait un degré intermédiaire de la hiérarchie, entre les métropolitains et le Pape. Cette notion nouvelle de la primatie soulève aussitôt des discussions et des problèmes; qui est primat, parmi les archevêques? Tandis que l'archevêque de Trèves prétend faire reconnaître son *primatus* par l'Église de Reims, Hincmar se défend en revendiquant pour chaque métropolitain la primatie dans sa province, en confondant les deux degrés que Pseudo-Isidore distinguait; d'autres enfin identifient la primatie avec le vicariat pontifical, qu'à diverses reprises, dans des vues politiques, les princes carolingiens essaient de faire rétablir au profit de certaines individualités ou de certains sièges. Ces tentatives n'eurent pas de succès. Ce qui compromit sans retour le prestige des archevêques, ce fut leur intervention, que les circonstances rendaient d'ailleurs inévitable, dans les troubles politiques et les guerres entre les royaumes. Ils s'y discréditèrent; et c'est ce qui explique que l'Église au XIe siècle se soit réformée sans eux et même contre eux, engagés qu'ils étaient plus que personne dans les liens malfaisants de la féodalité! La réforme profitera au Saint-Siège; « l'autorité s'écoulera des métropoles des provinces vers la métropole de toutes les Églises. » — Le livre se termine par un appendice sur les *Capitula d'Hincmar de 852 et les Fausses décrétales*, dont la conclusion est qu'à cette date l'archevêque de Reims connaissait le Pseudo-Isidore. — L'ouvrage de M. Lesne est, sans conteste, un des plus importants qui aient été publiés dans ces dernières années sur l'histoire religieuse de la France; et il inaugure très dignement la collection dont il forme le premier fascicule, et dont il faut féliciter un certain nombre de professeurs de l'Institut catholique de Lille d'avoir conçu l'idée. E. J.

La Société française sous la troisième République, d'après les romanciers contemporains, par MARIUS-ARY LEBLOND. Paris, Alcan, 1905, in-8 de XVI-314 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur est un socialiste, fort mécontant de la société bourgeoise dans laquelle il vit. Pour lui dire son fait, il use d'un procédé cher aux moralistes étrangers qui s'évertuent à dénoncer la corruption française. Lorsqu'un innocent Anglais ou un vertueux Allemand veut démontrer à ses compatriotes que Paris renferme plus de vices que jadis Babylone, que fait-il? Il dresse un catalogue des histoires d'adultère mises au théâtre par nos auteurs dramatiques, ou complaisamment décrites par nos romanciers. Puis il conclut : voilà ce qu'est

la société française, d'après la peinture qu'en font les écrivains français eux-mêmes.

M. Leblond a repris ce même procédé pour son compte. Il étudie successivement l'enfant, les officiers, les financiers, la noblesse, les anarchistes et les socialistes, d'après le roman contemporain ; et, sur la foi de cette autorité, il proclame les officiers incapables, les nobles dépravés et les socialistes gens de bien.

Une telle méthode est par trop sommaire. Saint-Marc Girardin a développé quelque part cette thèse que la littérature exprime souvent l'état de l'imagination d'un peuple, plutôt que l'état de la société. La vérité est qu'elle exprime surtout l'état de l'imagination des littérateurs. N'est-ce donc pas un peu fort, parce qu'il a plu à M. France de mettre en scène un général « ventripotent et imbécile », de prétendre nous faire croire que tous nos chefs militaires sont ainsi ?

Le critérium, suivant lequel est apprécié le talent des auteurs dont les œuvres sont analysées, est lui aussi sujet à caution. Tel ou tel romancier, de notoriété médiocre, est porté aux nues, parce qu'il a toujours été l'adepte des doctrines socialistes. En revanche des écrivains comme MM. Bourget, de Vogüé ou Barrès sont fort impertinemment traités, pour n'avoir pas ménagé les utopies démagogiques. MM. Anatole France et Émile Zola eux-mêmes, ne sont loués sans restriction que du jour où, éclairés par la lumière du dreyfusisme, ils se sont mis à la remorque du parti révolutionnaire.

J'aurai complété mon impression sur l'ouvrage, lorsque j'aurai dit que la langue de l'auteur appelle autant de réserves que ses idées. Je me borne à lui signaler le mot *compendieux* et le mot *prou*, qu'il emploie, ce dernier à deux reprises, dans un sens diamétralement opposé à celui que leur attribue le dictionnaire. H. Rubat du Mérac.

L'Œuvre de l'Université, par Julien Simyan. Paris, Société française d'éditions d'art, s. d., in-16 de 214 p. — Prix : 3 fr.

Sous ce titre, M. Julien Simyan, député, publie le rapport sur le budget de l'instruction publique qu'il a rédigé en 1903, je crois, bien que l'auteur et l'éditeur, adoptant une pratique qui tend à s'introduire et contre laquelle il faut protester, aient pris soin de ne point dater l'ouvrage. C'est une revue générale, trop prolixe sans doute, mais instructive par endroits, du travail intellectuel en France et de son outillage, depuis l'enseignement primaire complété par l'enseignement primaire supérieur et par les œuvres post-scolaires, jusqu'à l'enseignement supérieur, Facultés, Collège de France, Muséum, grandes écoles, archives et bibliothèques. Ces pages sont bien révélatrices de l'état d'esprit de nos dirigeants d'aujourd'hui. A leurs yeux, le grand bienfait de la science, et aussi de l'instruction primaire, qu'ils confondent

un peu trop avec elle, c'est de rendre réfractaire à la foi religieuse. Leur passion pour l'école et pour l'instituteur est surtout faite, manifestement, de haine contre l'église et contre le curé. Et l'on vante, ce qui est facile, les bienfaits incontestables résultant du progrès des sciences exactes et naturelles, comme s'il entraînait nécessairement l'amélioration intellectuelle et morale de l'humanité. Et l'on fait honneur à l'Université de toute la culture française. Et l'on se réclame du positivisme, alors que, sur des points essentiels, on est aussi éloigné que possible de la pensée d'Auguste Comte. Et tandis que l'on constate, dans l'enseignement supérieur, les heureux résultats du commencement d'autonomie, c'est-à-dire de liberté, donnée aux Universités, on proclame que, dans l'enseignement secondaire, il est urgent de faire disparaître ce qui reste de la loi Falloux, c'est-à-dire ce qui reste de liberté. C'est ainsi que l'on « arrachera une partie de la jeunesse française à un esprit féodal, archaïque et mystique, pour la soumettre, en même temps que les autres enfants de France, au respect de la pensée moderne, au développement de l'esprit critique, aux méthodes rationnelles et expérimentales ». M. Julien Simyan pourtant se pique de largeur d'esprit. Il veut bien reconnaître, par exemple, que M. Brunetière, quoi qu'il ait eu le tort de prendre une métaphore pour la réalité en s'avisant, après Aristote, de comparer les genres littéraires aux êtres vivants, est cependant un homme « utile par l'étendue et la variété de ses lectures. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Ambassades en Angleterre de Jean Du Bellay. La Première Ambassade (septembre 1527 — février 1529). *Correspondance diplomatique* publiée avec une introduction par V.-L. BOURRILLY et P. DE VAISSIÈRE. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de XLII-562 p. — Prix : 10 fr.

Dans sa lutte contre Charles-Quint, François Ier avait besoin de l'appui pécuniaire des Anglais. De son côté, Henri VIII, pour obtenir du Pape la bulle qui lui permettrait de divorcer avec Catherine d'Aragon et d'épouser Anne Boleyn, désirait un rapprochement avec la France. De là toute une série de négociations qui aboutirent aux deux traités de Westminster (30 avril et 29 mai 1527) par lesquels les Anglais s'engageaient à nous payer mensuellement une contribution de 3 200 écus pour l'entretien de nos troupes en Italie. L'intimité des deux gouvernements était apparue avec éclat à la fin de juillet 1527 quand Wolsey vint à Amiens arrêter avec François Ier et Louise de Savoie un plan d'action commune. Moins d'un mois après le départ de Wolsey, le grand maître Anne de Montmorency se mettait en route pour l'Angleterre : il était chargé d'obtenir le paiement de la contribution de guerre promise et d'entraîner les Anglais à une guerre sur mer contre les Flamands. Le

vement, en s'appuyant sur de nombreux documents qui lui sont fournis, pour la majeure partie, par Dom Morice. Les *Preuves* que le savant bénédictin annexa à sa grande Histoire ont beaucoup plus d'importance que celle-ci, et ce sont elles qui, dans la plupart des cas, font autorité, les originaux des pièces dont elles se composent n'existant plus, ou demeurant introuvables. M. Texier cite aussi volontiers La Borderie : il est d'autant mieux fondé à le faire, que ce dernier doit précisément aux *Preuves* de Dom Morice le meilleur de son *Histoire de Bretagne*, laissée inachevée d'ailleurs.

Le Parlement de Bretagne ne se dégagea que lentement de la *curia ducis*, car, à l'origine, la justice était rendue par le duc (ou le roi) de Bretagne en personne, assisté de ses barons. Plus tard, il se composa de seigneurs et de membres du clergé, sous forme de commission prise dans le sein des états dont il était, pour ainsi dire, la prolongation. Il en résultait qu'il ne se réunissait, comme les états eux-mêmes, qu'à de longs intervalles, ce qui offrait de graves inconvénients. Jean V essaya de remédier à cette situation par la création du Parlement des Interlocutoires (1425), mais cette réforme judiciaire n'eut pas de portée : elle resta lettre morte. Elle inaugurait cependant la période ducale d'organisation régulière, période qui s'étend de 1425 à 1489. La période royale lui succéda (1491-1553) : la Bretagne était devenue française, et, en dépit des franchises qui lui avaient été garanties lors du mariage d'Anne avec Charles VIII, elle dut subir l'édit de Fontainebeau (1553) qui réorganisait son Parlement. A partir de cette époque, la Cour se composa de deux chambres qui comptaient trente-deux conseillers dont seize devaient être « non originaires. » Le Parlement, à part certaines interruptions motivées par les circonstances, siégeait six mois à Nantes, de février en juillet, et le reste de l'année à Rennes. En 1231, Louis IX avait imposé au duc Pierre Mauclerc un traité en vertu duquel ses sujets pouvaient appeler, en deux cas, du Parlement de Bretagne à celui de Paris : ce fut la première brèche faite à l'indépendance ducale. L'auteur cite de curieux exemples de ces appels qui ne furent pas sans créer de graves ennuis au duc. Cette étude bien conduite fait honneur à la science et au talent de l'auteur. A. Roussel.

Un Siècle de vie ecclésiastique en province. La Réforme catholique du XVIIe siècle dans le diocèse de Limoges, par J. Aulagne. Paris, Champion, 1906, in-8 de xxxvi-652 p., avec 6 planches. — Prix : 10 fr.

M. l'abbé Aulagne a écrit l'histoire intime d'un grand et beau diocèse gouverné durant le xviie siècle par de grands et pieux évêques : Henry de la Martonie (1587-1618), Raymond de la Martonie (1615-1627), François de la Fayette (1628-1676), Louis de Lascaris d'Urfé (1677-1695).

Après de longues tergiversations de la part des Anglais qui se montraient « terriblements froictz », Du Bellay obtint le paiement des contributions de guerre promises. Mais il ne put les décider à une guerre vigoureuse en Flandre, et, le 15 juin 1528, François Ier fut contraint d'accepter une trêve pour la Flandre que son allié lui imposa presque : c'était un grave échec pour la politique française.

La mission de Du Bellay fut interrompue à la fin du mois de janvier 1529 quand arriva à la Cour d'Angleterre le bruit de la mort de Clément VII. Le cardinal Wolsey, comme en 1521, songea à se faire élire pape pour pouvoir procurer lui-même la nullité du mariage de son maître avec Catherine d'Aragon. Il lui fallait l'appui de François Ier. Aussi dépêcha-t-il vers celui-ci Jean Du Bellay qui, bravant la tempête dans le Pas-de-Calais, malgré le mauvais état des chemins et l'insécurité des lieux, se dirigea sur Paris à franc étrier (4 février 1529).

Ce sont les lettres qu'il échangea avec son gouvernement pendant cette première ambassade (septembre 1527 — février 1529) qu'éditent, avec un soin scrupuleux, MM. V.-L. Bourrilly et P. de Vaissière, déjà bien connus par leurs travaux sur le XVIe siècle. Leur édition est précédée d'une préface où ils étudient les négociations elles-mêmes et préparent à la bonne intelligence des textes qu'ils éditent. Les lettres, recueillies dans cinquante manuscrits, sont précédées de courtes notices dans lesquelles les éditeurs indiquent les dépôts où se trouvent les originaux ou les copies, les ouvrages où sont les publications et les analyses déjà faites ; elles sont suivies de notes copieuses et précises. Une table des noms propres cités viendra s'adjoindre sans doute au deuxième volume qui, espérons-le, ne tardera pas à paraître. H. PATRY.

Étude sur la Cour ducale et les origines du Parlement de Bretagne, par ERNEST TEXIER. Rennes, Plihon et Hommay, 1905, in-8 de 193 p.

Ce consciencieux travail comprend trois parties : 1° Période inorganique et purement coutumière ; 2° Période d'organisation régulière et législative ; 3° Appels du Parlement de Bretagne au Parlement de Paris.

Dans l'Introduction l'auteur établit cette vérité qu'à l'origine de la société bretonne, comme de toute société, du reste, le pouvoir judiciaire n'était pas distinct des autres. Tout en réfutant au passage l'assertion contraire de nos vieux historiens ou chroniqueurs bretons, tels qu'Alain Bouchart et d'Argentré, il aurait pu omettre de citer Roujoux, dont les travaux, tout prétentieux qu'ils soient, ne firent jamais autorité auprès des gens sérieux.

En racontant le développement de l'autorité du Parlement breton, c'est l'histoire même de la province, et surtout celle des démêlés de l'autorité ducale avec l'autorité royale que M. Texier nous retrace brié-

vement, en s'appuyant sur de nombreux documents qui lui sont fournis, pour la majeure partie, par Dom Morice. Les *Preuves* que le savant bénédictin annexa à sa grande Histoire ont beaucoup plus d'importance que celle-ci, et ce sont elles qui, dans la plupart des cas, font autorité, les originaux des pièces dont elles se composent n'existant plus, ou demeurant introuvables. M. Texier cite aussi volontiers La Borderie : il est d'autant mieux fondé à le faire, que ce dernier doit précisément aux *Preuves* de Dom Morice le meilleur de son *Histoire de Bretagne*, laissée inachevée d'ailleurs.

Le Parlement de Bretagne ne se dégagea que lentement de la *curia ducis*, car, à l'origine, la justice était rendue par le duc (ou le roi) de Bretagne en personne, assisté de ses barons. Plus tard, il se composa de seigneurs et de membres du clergé, sous forme de commission prise dans le sein des états dont il était, pour ainsi dire, la prolongation. Il en résultait qu'il ne se réunissait, comme les états eux-mêmes, qu'à de longs intervalles, ce qui offrait de graves inconvénients. Jean V essaya de remédier à cette situation par la création du Parlement des Interlocutoires (1425), mais cette réforme judiciaire n'eut pas de portée : elle resta lettre morte. Elle inaugurait cependant la période ducale d'organisation régulière, période qui s'étend de 1425 à 1489. La période royale lui succéda (1491-1553) : la Bretagne était devenue française, et, en dépit des franchises qui lui avaient été garanties lors du mariage d'Anne avec Charles VIII, elle dut subir l'édit de Fontainebeau (1553) qui réorganisait son Parlement. A partir de cette époque, la Cour se composa de deux chambres qui comptaient trente-deux conseillers dont seize devaient être « non originaires. » Le Parlement, à part certaines interruptions motivées par les circonstances, siégeait six mois à Nantes, de février en juillet, et le reste de l'année à Rennes. En 1231, Louis IX avait imposé au duc Pierre Mauclerc un traité en vertu duquel ses sujets pouvaient appeler, en deux cas, du Parlement de Bretagne à celui de Paris : ce fut la première brèche faite à l'indépendance ducale. L'auteur cite de curieux exemples de ces appels qui ne furent pas sans créer de graves ennuis au duc. Cette étude bien conduite fait honneur à la science et au talent de l'auteur. A. Roussel.

Un siècle de vie ecclésiastique en province. La Réforme catholique du XVIIe siècle dans le diocèse de Limoges, par J. Aulagne. Paris, Champion, 1906, in-8 de xxxvi-652 p., avec 6 planches. — Prix : 10 fr.

M. l'abbé Aulagne a écrit l'histoire intime d'un grand et beau diocèse gouverné durant le xviie siècle par de grands et pieux évêques : Henry de la Martonie (1587-1618), Raymond de la Martonie (1615-1627), François de la Fayette (1628-1676), Louis de Lascaris d'Urfé (1677-1695).

L'auteur a eu soin de ne négliger aucune source d'informations imprimée ou manuscrite. Nous assistons, grâce à son travail, aux diverses phases d'une réforme qui s'étendit au clergé séculier et régulier et à tout le peuple fidèle. Les jésuites furent à Limoges, comme dans la plupart des diocèses, les auxiliaires dévoués des évêques réformateurs : ils débutèrent sous Henry de la Martonie, par la fondation d'un collège à Limoges ; ils prêtèrent leur concours à son successeur Raymond.

Le chapitre cathédral entra de bonne heure dans la voie des réformes; les collégiales de Saint-Martial et de Saint-Junien furent moins empressées. Raymond de la Martonie remit en vigueur les visites pastorales et la tenue régulière des synodes, et, par ce double moyen, rétablit promptement la discipline parmi les membres du clergé. Ce fut son successeur, François de la Fayette, qui fonda le séminaire diocésain. Sans négliger les visites, celui-ci donna un grand essor aux missions diocésaines ; on conserve encore en Limousin le souvenir de celles que prêcha le célèbre Père Le Jeune. Les œuvres charitables attirèrent son attention ; les abus qui régnaient dans les hôpitaux ne tardèrent pas à disparaître ; un hôpital général fut fondé ; de saintes âmes se consacrèrent au développement et à l'organisation de l'assistance publique et privée. Les confréries de pénitents se réformèrent à leur tour et se multiplièrent sur toute l'étendue du diocèse. Limoges eut sa confrérie du Saint-Sacrement, qui s'occupa de la manière la plus active des œuvres de prosélytisme religieux, de moralisation publique, de réforme du clergé et d'assistance : son influence réformatrice fut considérable.

Les anciens ordres religieux n'échappèrent point à l'action réformatrice des évêques ; ils éprouvaient eux-mêmes les heureux effets de la renaissance qui se faisait sentir partout. Les bénédictins de Saint-Augustin de Limoges furent parmi les promoteurs de la congrégation de Saint-Maur ; ceux de Solignac embrassèrent le même genre de vie ; Mme Jeanne de Verthamon rétablit la discipline dans son abbaye de la Règle ; les bénédictines des Allois et de Bonne-Saigne suivirent cet exemple ; les grandsmontains et les dominicains retrouvèrent leur ferveur primitive. Il se fit à Limoges et sur divers points du diocèse des fondations nouvelles : la ville épiscopale reçut les feuillants ; les carmes déchaux, les oratoriens, les carmélites, les visitandines, les filles de Notre-Dame.

La vie chrétienne avait là autant de foyers intenses, d'où elle rayonnait sur tout le diocèse, pour renouveler partout la vie ecclésiastique et paroissiale ; M. Aulagne a eu l'heureuse pensée de consacrer quelques chapitres au tableau de cette vie. On a sous les yeux le fonctionnement des paroisses et d'un diocèse : nomination des curés, administration des sacrements, enseignement, manifestations du culte,

budget des églises, personnel attaché à leur service, œuvres de zèle. L'auteur ne se contente pas des banalités vagues, qui peuvent se répéter, avec de légères variantes, de tous les diocèses : ce sont des faits qu'il donne, toujours des faits.

Il a su semer avec profusion les renseignements utiles dans le texte de son livre, dans les notes, qui meublent le bas des pages, et dans les appendices. Je lui souhaite de trouver des émules qui nous donnent sur chaque diocèse une histoire aussi consciencieusement écrite que la sienne.

J. Besse.

Monographie de la cathédrale d'Angers. *Les Immeubles par destination*, par Louis de Farcy. Angers, 3, rue du Parvis Saint-Maurice, 1905, in-4 de 333 p., avec de nombr. grav. dans le texte et planches hors texte et un album in-folio de 41 plans et planches. — Prix du vol. : 25 fr. et de l'album : 15 fr.

En rendant compte du premier volume, paru en 1901, de l'ouvrage de M. L. de Farcy (*Polybiblion*, t. XCV, p. 171-174), l'auteur bien connu de *la Broderie*, etc., nous avons indiqué le plan de l'érudit angevin, et manifesté l'espoir que, malgré les difficultés, cette œuvre, depuis si longtemps attendue, fût bientôt entièrement publiée ; aussi sommes-nous heureux d'annoncer la mise en vente du second des quatre volumes projetés. Ce volume renferme tout ce que l'on peut dire sur les *Autels, le chœur, la chaire à prêcher, le banc d'œuvre, les bénitiers et fonts baptismaux, les orgues, la sonnerie de la cathédrale, les horloges, les tombeaux et plaques de fondations*. L'éminent archéologue, qui connaît à fond son sujet, étudie successivement le maître autel avant 1474, et après les transformations qu'il subit en 1669, en 1755, et en 1800 ; les autels secondaires, leurs nombreux vocables ; les stalles du chœur, depuis le XIIIe siècle ; ainsi que les grilles, le trône épiscopal, la statue de *Sainte Cécile* par David d'Angers, le Jubé, disparu ; la chaire à prêcher du XVe siècle à 1871, date de l'érection de la chaire monumentale de l'abbé Choyer, etc. Les documents publiés sur les orgues remontent à 1366 et sur la sonnerie presque à la même date. L'auteur y a joint des notes sur les cloches des différentes églises d'Angers. Quant aux tombeaux et plaques de fondation, c'est la partie la plus volumineuse de ce tome ; on y trouve tout ce qui a pu être découvert dans les archives et dans les fouilles de monuments, sur les sépultures des évêques d'Angers, depuis Défensor et S. Apothême, jusqu'à Mgr Freppel et Mgr Baron ; sur celles des « membres du haut chœur » les doyens du chapitre, archidiacres, trésoriers, chantres, maîtres-école, pénitenciers, théologaux, et les autres chanoines ; ainsi que sur celles des « officiers de l'autel et des membres du bas chœur », les corbelliers, les quatre maires-chapelains, les deux sous-chantres, les deux diacres et les deux sous-diacres, les chapelains, sacristains, sous-sacristains,

psalteurs, maître de psalette et enfants de chœur, le curé de Saint-Maurice, les prêtres étrangers. Les sépultures et fondations laïques évoquent des noms connus de la grande histoire, entre autres ceux de Marguerite d'Anjou-Sicile, la fille aînée de Louis Ier et de Marie de Bretagne, Louis Ier duc d'Anjou, Henri de Blois, Charles, prince de Tarente, Marie de Bretagne (ou de Blois ?), les ducs d'Anjou Louis II, Louis III, Yolande d'Aragon, Isabelle de Lorraine, René d'Anjou, Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, René, second fils du roi René, Jeanne de Laval, dont on n'a pu jusqu'ici retrouver les traces d'inhumation.

Ayant publié il y a sept ou huit années (grand in-8 de 500 pages) une *Monographie de la cathédrale d'Angers*, que m'avait demandée la Direction des beaux-arts pour l'*Inventaire général des richesses d'art de la France* — que, par une économie mal entendue, supprima le Parlement français, tandis que l'empereur d'Allemagne ordonnait d'entreprendre et faisait achever, pour son pays, une œuvre, analogue — je serais un peu gêné pour parler du grand travail de M. L. de Farcy, s'il ne m'était fort agréable de louer, sur un monument que je connais bien, tant d'études, de connaissances, de recherches, de documents qui, plus qu'une simple *Monographie*, a fait, pour ainsi dire, de cet ouvrage un cartulaire, un recueil considérable de notes et de pièces qu'on ne trouverait que fort difficilement dans les archives, les chartriers, les manuscrits et les imprimés. Seulement, que mon savant compatriote me permette de lui renouveler la remarque déjà formulée : l'imprimerie, qui fait de ces volumes une œuvre fort élégante, lui joue manifestement de fort vilains tours ; j'ai voulu, cette fois encore, contrôler les indications des sources citées ; or, presque toutes les paginations de livres que j'ai désiré vérifier sont inexactement imprimées, — comme en 1901.

On aimerait aussi trouver, au bas des reproductions d'anciens dessins, que l'auteur a eu l'excellente pensée de donner abondamment et à grands frais, dans son ouvrage, l'indication des manuscrits qui les ont fournies. On s'y attend ; on est déçu de ne l'y point voir. Mais tout cela est dans une certaine mesure réparable, par les tables qui, sans nul doute, termineront l'ouvrage et en décupleront la valeur. Aussi faisons-nous les vœux les plus sincères pour que les nouveaux volumes annoncés paraissent bientôt, et que les archéologues fassent à l'ouvrage entier l'accueil que mérite l'auteur. JOSEPH DENAIS.

Histoire d'une frontière. Aigurande depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours. Lémovices et Bituriges ; Marche limousine et Berry, par GABRIEL MARTIN. Guéret, Amiault, 1905, in-8 de 183 p., avec un plan d'Aigurande au XVIe siècle.

Ce n'est pas, à proprement parler, l'histoire d'Aigurande que M. G. Martin a voulu retracer dans cet opuscule, mais l'histoire d'une fron-

tière qui, pendant des siècles, sépara des peuplades et des régions différentes.

Actuellement, Aigurande, chef-lieu de canton du département de l'Indre, arrondissement de La Châtre, est situé sur l'extrême limite de ce département. Or, cette situation de ville frontière, qui pourrait n'être que le résultat du bizarre découpage de la France en départements, remonte à une époque bien antérieure à la Révolution. Pendant des siècles, cette ville appartient à la fois à deux provinces. Sur le versant nord, c'est-à-dire en Berry, se trouvaient le château-fort, l'église et la cité murée ; et dans la Marche, sur le plateau qui domine la vallée de la Petite-Creuse, deux faubourgs, séparés de la partie principale des habitants par une simple rue, constituaient deux unités seigneuriales et judiciaires, distinctes l'une et l'autre, d'Aigurande en Berry. M. Martin, frappé de cette situation, voulut en rechercher les origines. C'est pourquoi il s'attarde, pendant près de la moitié de ce volume, à étudier d'abord l'étymologie du mot lui-même, qui vient du gaulois, *Couranda* ou *Igoranda*, et signifie limite ou frontière. Il démontre ensuite, d'après une quantité de renseignements, que la localité portant ce nom était bien sur la frontière des Lémovices et des Bituriges. L'étude des chemins gaulois et des voies romaines a confirmé cette hypothèse. Il ne voulut pas cependant s'arrêter là. Poursuivant ses investigations à travers le moyen âge, il a facilement démontré, d'après les coutumes, les impôts, les douanes, etc., que la situation d'Aigurande a toujours été une situation limitrophe. Le travail de M. Martin est fort bien présenté, fait à l'aide d'un ensemble de documents de premier ordre ; il fournit une suite de renseignements des plus intéressants pour l'histoire du centre de la France. J. VIARD.

Quelques considérations sur notre temps, par H. JACQUINET. Nouvelle édit. revue et augmentée. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 364 p. — Prix : 3 fr. 50.

La nouvelle édition du livre de M. Jacquinet, que j'ai signalé quand parut, en 1902, la première (*Polybiblion*, t. XCV, p. 351), est en effet *augmentée* de plus de quarante pages. Malheureusement l'ouvrage n'a pas été *corrigé*, et c'est dommage, car il en avait grand besoin, étant au demeurant non pas un travail dénué d'intérêt, mais un assez mauvais livre. L'auteur y parle politique, questions sociales, littérature, éducation, musique et autres choses encore. Sur plusieurs, il nous paraît tout à fait incompétent. Il parle aussi religion naturellement, et il en parle fort mal, comme quelqu'un qui n'y connaît rien, et qui a puisé tout son savoir dans Beaussire, dans Jules Simon, dans Agénor de Gasparin, dans Rousseau, dans Vacherot, dans Paul Janet, et dans Renan, dont il dit quelque part qu'aucun livre plus que la *Vie de Jésus*

« n'est propre à faire aimer le vrai christianisme et son doux inspirateur ». Décidément M. Jacquinet eût été bien avisé de supprimer ce chapitre, et de s'en tenir au reste, où il montre, — c'est lui-même qui le dit, — « que le secret de la vie, tant publique que privée, c'est l'art de l'équilibriste, entre des chutes à droite et des plongeons à gauche. » L'art de l'équilibriste est en effet un grand art, et très précieux pour les arrivistes de notre temps. Mais notre temps le connaît et le pratique fort bien, et je doute que le besoin se fît sentir d'avoir un nouveau maître pour le lui apprendre. Cette nouvelle édition a, en somme, gardé tous les défauts de la première, et la leçon des événements n'a rien changé au béat optimisme de l'auteur. C'est pourquoi, ayant à en parler pour la seconde fois, j'avais aujourd'hui le devoir de lui être un peu plus sévère.

ÉDOUARD PONTAL.

Le Grand-Duché de Berg (1806-1813). *Étude sur la domination française en Allemagne sous Napoléon Ier*, par CHARLES SCHMIDT. Paris, Alcan, 1905, in-8 de XVI-528 p., avec une carte. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage est fait avec beaucoup de soin par M. Charles Schmidt qui, archiviste aux Archives nationales, sait l'emploi des documents. Il le fait précéder d'une bibliographie abondante et suivre d'une table alphabétique et d'une carte du Grand-Duché, dressée par M. Héron de Villefosse.

La bibliographie porte : 1° sur les sources inédites : les papiers de Rœderer (ministre d'Etat du Grand-Duché), de Beugnot, commissaire impérial, les registres de police (série F. VII) et de la secrétairerie d'État (A. F. IV.) aux *Archives nationales*. — Aux *Affaires étrangères* le fonds spécial du Grand-Duché. — Aux *Archives de la marine* et de la *guerre* les dossiers des officiers. — Aux *Archives* de Dusseldorf, de Münster, de Wiesbaden, les papiers du temps. — D'autres papiers dans les archives privées des familles Rœderer, Le Marois, Héron de Villefosse. — 2° Les sources imprimées extrêmement nombreuses et les Revues locales.

Une première partie raconte le « règne » de Murat (1806-1808), précédée d'une histoire rapide de la formation territoriale du Grand-Duché. La seconde partie relate l'administration directe de Napoléon (1808-1813) avec des subdivisions — qui paraîtront un peu arbitraires et bien didactiques : *L'Influence politique* : l'unité ; *L'Influence sociale* : l'égalité ; — *L'Influence économique* ; — *L'Opinion publique*. Cette dernière partie (p. 422-477) est peut-être la plus intéressante : elle montre, sous de vives couleurs, le réveil du sentiment national, la révolte de 1813, enfin la « débâcle. » L'auteur aurait pu multiplier ses renseignements (p. 248) sur l'influence des sociétés secrètes ; comme aussi, au chapitre VIII, on souhaiterait des détails plus amples au sujet de la vie religieuse du Grand-Duché.

Un certain nombre d'*Appendices* présentent les « Preuves » du récit d'ensemble ; à signaler (p. 500) une lettre du directeur de la police de Hambourg sur les sociétés secrètes et aussi (p. 505) des notes critiques au sujet des *Mémoires* de Beugnot. — Ce volume est donc un travail sérieux et complet, qui précise bien un point particulier des conquêtes napoléoniennes. G. G.

Histoire de la politique contemporaine de Belgique, depuis 1884, par LADISLAS VAN HOOREBEKE. T. Ier (*10 juin-23 octobre 1884*). Gand, Siffer, 1905, in-8 de XXIII-285 p.

Je recommande la lecture de cet important ouvrage aux conservateurs d'un pays que je sais. Ils y verront comment on s'y prend pour se débarrasser de gouvernants dangereux, comment on renvoie dans leurs foyers les députés qui, sous prétexte de neutralité scolaire, gaspillent les deniers publics à édifier des écoles inutiles ou à rétribuer des instituteurs sans élèves, qui ne sont que des agents électoraux, comment enfin une administration sage parvient à rétablir l'ordre dans les finances après avoir ramené la paix dans les esprits. Sans doute ces résultats ne s'acquièrent pas sans lutte ; mais on les obtient avec de la sagesse, de la modération, de la persévérance, en restant unis. C'est grâce à ces qualités que les conservateurs de Belgique les ont obtenus. Voilà ce que nous dit le premier volume de M. L. Van Hoorebeke, qui traite des seuls événements survenus du 10 juin au 23 octobre 1884. Les volumes suivants nous montreront les résultats, acquis pendant ces quelques mois, se consolidant pendant les années postérieures et jusqu'à nos jours. Si ces volumes, comme je n'en doute pas, sont aussi pondérés, aussi bien composés, aussi clairement écrits que leur aîné, M. L. Van Hoorebeke aura fait une œuvre considérable, utile, excellente, dont il pourra se montrer fier. J'espère qu'il ne nous en fera pas trop attendre l'achèvement. ARMAND D'HERBOMEZ.

La Marquise de Prie (1698-1727), par H. THIRION. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de XXIV-363 p., avec 2 héliogravures. — Prix : 7 fr. 50.

Est-ce une réhabilitation que M. Thirion a voulu tenter ? Tout au moins est-ce la revision des jugements de l'histoire sur la marquise de Prie, jugements qui, il faut bien l'avouer, ne lui étaient guère favorables. Agnès Berthelet de Pléneuf appartenait à l'une de ces familles de finances qui, au XVIIIe siècle comme aujourd'hui, tenaient une si large part dans le gouvernement de la France. Peu aimée de sa mère, qui était jalouse d'elle, elle fut mariée toute jeune à un gentilhomme de vieille race, mais beaucoup âgé, le marquis de Prie, ambassadeur de France près le roi de Sardaigne. Au bout de cinq ans, elle revint pour solliciter le rappel de son mari qui s'était ruiné au service du Roi. Le duc de Bourbon la vit, s'éprit d'elle et en fit sa

maîtresse. Et dès lors, elle régna à Chantilly en attendant qu'elle régnât à Versailles. Toute son ambition fut de placer son amant au premier rang afin d'y être avec lui. Elle y réussit pleinement ; grâce à ses conseils, le duc de Bourbon devint premier ministre, à la mort du Régent, et Mme de Prie gouverna sous son nom. Deux affaires principales l'occupèrent : le procès du ministre Le Blanc, contre lequel elle avait une rancune personnelle, et le mariage du Roi. Le livre de M. Thirion abonde en détails, parfois un peu confus, sur le procès de Le Blanc et sur toutes les intrigues auxquelles il donna lieu ; ce fut une lutte d'intérêts et de passions particulières, où l'intérêt de l'État n'eut pas grand'chose à voir. Le mariage de Louis XV avait une portée plus haute, et il faut bien convenir qu'en rompant l'union projetée avec l'infante d'Espagne qui n'était qu'une enfant, le duc de Bourbon et la favorite avaient une idée juste de ce qu'exigeait l'intérêt de la dynastie. Mais le choix de la nouvelle Reine excita des murmures : la fille de Stanislas Leczinski, même ancien roi de Pologne, paraissait une alliance bien mince pour le petit-fils de Louis XIV. Le premier ministre avait cru assurer son pouvoir et la situation de Mme de Prie en donnant une femme à Louis XV. Il les ruina au contraire ; l'opinion publique fut soulevée, tous les ennemis des Condé et de la favorite se coalisèrent, et, un jour, un ordre du Roi mystérieusement préparé par son ancien précepteur, l'évêque de Fréjus, exila le duc de Bourbon à Chantilly et la marquise en Normandie. Elle ne tarda pas à y mourir de chagrin et d'épuisement à l'âge de vingt-huit ans.

Mérite-t-elle les reproches que ses adversaires ne lui ont pas ménagés ? Eut-elle les talents et les hautes visées qu'ont loués ses admirateurs ? Le lecteur en jugera en lisant l'intéressant livre de M. Thirion et la suite qu'il nous promet. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Un Philanthrope méconnu du XVIIIe siècle. Piarron de Chamousset, fondateur de la Petite Poste, précurseur des sociétés de secours mutuels, par F. MARTIN-GINOUVIER. Paris, Dujarric, 1905, in-8 de LX-282 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le XVIIIe siècle, qui a vu tant de scandales et d'égoïsme, a eu cependant aussi de bien admirables dévouements. Après M. de la Garaye, le gentilhomme apothicaire, dont un professeur de l'Institut catholique d'Angers, M. Jac, retraçait naguère les héroïques vertus, voici le philanthrope méconnu, Piarron de Chamousset. Issu d'une famille parlementaire, maître ordinaire de la Chambre des Comptes, Chamousset a consacré sa vie aux œuvres de bienfaisance, « la bienfaisance éclairée, perfectionnée par la religion », dit son apologiste. Épris d'une jeune fille charmante, qui était en même temps un riche parti, il renonce à l'épouser parce qu'elle n'accepte pas de se donner

tout entière, comme lui, à la charité. Libre désormais de tout lien, il ne songe plus qu'au soulagement de toutes les misères. Il étudie la médecine afin de pouvoir, au besoin, soigner lui-même les indigents. Il prépare un plan de réforme pour l'Hôtel-Dieu, où les malades couchaient encore trois dans le même lit, constituant ainsi un épouvantable foyer de contagion, s'efforce de supprimer la mendicité, améliore les hôpitaux militaires, et, lorsque Choiseul l'en nomme intendant général, mérite ce beau mot de Louis XV : « Monsieur, j'ai rarement signé nomination qui m'ait fait plus de plaisir ; car je n'en ai pas signé qui puisse faire plus de bien à mes troupes. »

Il multiplie les mémoires sur les enfants trouvés, les refuges de vieillards, les établissements pour servantes malades ou hors de condition, etc. Rien ne lui est étranger non seulement en fait d'œuvres de bienfaisance, mais aussi en fait de services publics : moyens de procurer de l'eau pure à Paris, voitures publiques, assurances contre l'incendie, son intelligence, toujours en éveil, s'attache à tout. Malgré des oppositions de tout genre, il crée la *Petite Poste* et, par son grand projet de la création d'une *Maison d'association*, il est le véritable précurseur des sociétés de secours mutuels, si répandues aujourd'hui.

C'est vraiment un philanthrope, dans le meilleur sens, dans le sens pratique du mot, et c'est aussi, hélas ! un philanthrope méconnu. Son nom est resté dans l'ombre, et Paris, qui a élevé tant de statues à de faux grands hommes, n'en a jamais élevé à Chamousset. C'est de cet injuste oubli que M. Martin-Ginouvier entreprend de le faire sortir aujourd'hui. En publiant l'éloge de M. de Chamousset par l'abbé Cotton des Houssayes, il fait connaître l'homme et ses œuvres. En même temps il demande qu'une plaque soit posée, soit dans la maison où il a vécu, soit dans l'église où il est enterré, pour perpétuer son souvenir. C'est une bonne et patriotique pensée à laquelle tous ne peuvent qu'applaudir et s'associer.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis, par HIPPOLYTE BUFFENOIR. Paris, Leclerc, 1905, gr. in-8 de VIII-314 p., avec 9 portraits et illustrations. — Prix : 10 fr.

Il y a quatre ans, M. Hippolyte Buffenoir publiait un premier volume sur la comtesse d'Houdetot : *Une Amie de Jean-Jacques*, dont le *Polybiblion* rendit compte en son temps (t. XCIV, p. 167-168). Aujourd'hui le même écrivain, poursuivant ses études sur « cette âme d'élite, cet être harmonieux, comme il est bien rare d'en rencontrer », les complète par des documents inédits et nouveaux. Le lecteur qui s'intéressera à ces personnages de second ordre de la société policée et encore plus libertine du XVIIIe siècle, pourra étudier les chapitres successifs qui traitent de M. et Mme Lalive de Bellegarde, père et mère de la comtesse

d'Houdetot ; de celle-ci, avec des lettres inédites de Diderot, Necker, etc... ; de Jean-Jacques (dix-huit lettres inédites du philosophe) ; de son séjour à l'Hermitage ; de Saint-Lambert pendant sa vieillesse ; du séjour de Mme d'Houdetot à Sannois. Étant donné le culte admiratif que professe l'auteur pour ses héros et ses héroïnes, ces mille détails ont leur prix, leur valeur et leur charme ; ces citations gardent leur intérêt ; cependant l'ensemble ne constitue que l'histoire bien mièvre de gens peu faits pour attirer l'attention, car ils ne sauraient retenir l'estime.

La forme de cette étude est supérieure encore au fond : le plus grand soin y a présidé ; en tête on trouvera un délicieux portrait de la comtesse d'Houdetot reproduit par une excellente héliogravure, puis d'heureux et très agréables dessins de Carmontelle ; et enfin le curieux salon de Mme d'Houdetot, à Sannois, en 1802, d'après le tableau du comte Frédéric d'Houdetot. On regrettera l'absence d'une table alphabétique, qui eût bien complété un volume auquel l'auteur a apporté un zèle et un goût artistique dont il convient de le féliciter.

G. G.

Laclos, 1741 - 1803, *d'après des documents originaux, suivi d'un mémoire inédit de Laclos*, par FERNAND CAUSSY. Paris, « Mercure de France », 1905, in-18 de 365 p. — Prix : 3 fr. 50.

Laclos est à la mode ; depuis un an, cinq ou six ouvrages au moins lui ont été consacrés ; et on s'ingénie à découvrir, puis à publier sa correspondance et ses œuvres inédites ; après la grande histoire de M. Émile Dard, voici l'étude, moins développée, mais très fouillée aussi, de M. Fernand Caussy. Le personnage mérite-t-il tant d'intérêt ? En vérité nous en doutons. Sa grande célébrité vient d'un roman profondément immoral et qui fit scandale, même en cette fin du XVIIIe siècle, quoique, par un paradoxe audacieux, il ait prétendu avoir voulu faire une œuvre morale. Elle se continue par de louches intrigues pour substituer sur le trône de France la branche d'Orléans à la branche aînée, car, tout jacobin qu'il était, Laclos ne voulait pas de la République, et la pétition qu'il avait organisée en juillet 1791 pour demander la déchéance du Roi, pétition qui échoua au Champ-de-Mars devant l'énergique répression de Bailly et de la Fayette, n'avait d'autre but que d'amener la régence de Philippe d'Orléans. Quand il rentra dans l'armée qu'il avait quittée pour se mettre au service du prince, ce fut pour continuer ses machinations, à l'armée de Luckner d'abord, qu'il s'était chargé de surveiller — le métier des délateurs militaires ne date pas de nos jours — puis à l'armée des Pyrénées ; il n'y eut d'ailleurs pas plus de succès. Arrêté, comme ses patrons, après la défection de Dumouriez, enfermé à la Force puis à Picpus, il ne

recouvra la liberté que le 2 décembre 1794. Il reprit alors plus sérieusement du service, fut attaché à l'armée du Rhin puis à l'armée d'Italie, finalement envoyé à Tarente, où Gouvion Saint-Cyr commandait un corps d'occupation français ; c'est là qu'il mourut le 5 septembre 1803, emporté en quelques jours par une attaque de dysenterie. Il s'était d'ailleurs assagi ; l'auteur des *Liaisons dangereuses*, le séducteur de Solange Duperré, était devenu — ses lettres le prouvent — un époux affectueux, un père de famille préoccupé de l'éducation de ses enfants ; l'ancien président de la Société des jacobins assurait le Premier Consul de son dévouement et de son admiration ; s'il eût vécu plus longtemps, il eût été comte et sénateur de l'Empire.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Michelet, ses amours et ses haines, *suivi d'une Étude sur Beaumarchais et sur Perrault*, par NERTHAL. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., in-12 de III-199 p. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre diffère profondément de celui de M. Gabriel Monod, dont nous avons récemment rendu compte (*Polybiblion*, t. CVI, p. 159-160). Au lieu d'une série de nouvelles contributions à la biographie de Michelet, jetant une vive lumière sur quelques-unes des années les moins connues de sa vie et sur la genèse de ses idées, accompagnées de documents inédits d'un intérêt indéniable, et parfois d'une grande importance, voici de pures études littéraires, faites uniquement à l'aide des ouvrages publiés du célèbre historien. Ce dont elles nous entretiennent surtout, c'est des amours de Michelet, — pour le peuple, la patrie, la nature, la femme, — et de ses haines, ou plutôt de sa haine pour la religion chrétienne, de laquelle découlent toutes les autres. Et cependant, Michelet eut une âme essentiellement religieuse ! M. Nerthal le montre bien, et il a d'heureuses trouvailles de style pour caractériser son auteur, qui, dit-il par exemple (p. 125), « en face de l'Église, a toujours gardé une âme juste, celle d'un charbonnier qui se serait voué à l'incrédulité » ; mais il ne semble pas toujours, par contre, animé de la plus complète impartialité à l'égard de Michelet. Que de traits, d'ailleurs, il eût convenu d'ajouter à cette étude pour en faire un portrait achevé ! Puisque l'auteur ne l'a pas voulu, ne lui en cherchons pas noise. Au reste, si M. Nerthal n'aime pas le « poussé », du moins cette esquisse est-elle agréable à lire, aussi bien que les deux « crayons » consacrés à Beaumarchais et aux contes de Perrault, par lesquels se termine le volume.

F.

P. Heinrich Denifle, O. P., eine Würdigung seiner Forschungsarbeit, von Dr Martin Grabmann. Mainz, Kirchheim, 1905, in-8 de viii-62 p. — Prix : 1 fr. 85.

Bonne notice biographique qui, sans apporter rien de très nouveau et de très personnel, résume bien l'œuvre de l'illustre savant auquel on doit l'*Histoire des Universités au moyen âge*, le *Chartularium Universitatis Parisiensis*, la *Guerre de Cent Ans et la désolation des Églises*, le *Luther et le luthéranisme*, pour ne parler que des plus importants des travaux entrepris par lui. On sait qu'il n'en a mené aucun à terme ; M. Grabmann en montre avec raison la cause dans cette passion pour la recherche, qui l'entraînait toujours, de proche en proche, vers des sujets nouveaux. Rien de ce qui peut faire pénétrer dans une si exceptionnelle organisation d'érudit n'est indigne d'attention ; on regrettera que l'auteur n'ait pas insisté davantage sur les débûts de Denifle dans l'histoire et sa formation historique : que voulait-il dire au juste quand il prétendait n'avoir fait qu'appliquer à l'histoire la méthode aristotélicienne et scolastique ? J.

Notes d'archéologie préhistorique. Nos ancêtres primitifs, par A. Doignbau. Paris, Clavreuil, 1905, in-8 de 202 p., avec fig. — Prix : 5 fr.

De toutes les branches de l'histoire de l'homme, l'une des plus considérables par ses conséquences historiques et philosophiques est la préhistoire, ou étude des premiers habitants du globe. Elle est d'origine exclusivement française et se renferme en entier dans la seconde partie du xixe siècle. Malgré cette date récente elle a produit une masse considérable de travaux, provoqué des recherches égales dans le sol, et cependant il est parfois difficile à ceux qui désirent se mettre au courant de ces études si nouvelles, et déjà si touffues, de trouver un guide sûr, un manuel où la polémique ne masque pas les faits. Le volume de M. A. Doigneau répond à ce besoin. Dans quelques chapitres clairs, d'une lecture facile, accompagnés d'illustrations nombreuses, il résume les découvertes isolées qui auraient dû mettre sur la voie de l'homme primitif, si l'on avait su les comprendre (la première est de 1715). Puis il expose les luttes de Boucher de Perthes pour faire accepter l'existence et la portée de ses découvertes ; les controverses qui en résultent ; les recherches qui finiront par s'organiser de toutes parts ; les faits acquis ; enfin les doctrines actuelles de la science.

Dès le début des polémiques dont la préhistoire était l'occasion, les écrivains se sont divisés en deux groupes. Les uns, voulant voir dans la Bible une histoire générale et complète de l'humanité reposant sur des bases chronologiques absolues, repoussaient *a priori* des recherches qui ne se conciliaient pas avec cette chronologie supposée.

Les autres, espérant à l'aide de la science nouvelle, combattre plus efficacement les doctrines religieuses qu'ils avaient à cœur de saper. M. Doigneau, se tenant sur un terrain exclusivement scientifique, échappe à ces deux dangers. Il est fâcheux qu'il résume aussi brièvement certaines questions ; par exemple les travaux de M. Rutot sur le quaternaire inférieur de Mons, encore peu connu du grand public ; mais il donne d'intéressants détails sur le squelette humain ou préhumain de Java.

On peut regretter que l'auteur suive d'aussi près ceux qui ont traité avant lui les mêmes questions, et dont il donne des extraits nombreux, en se bornant à indiquer des motifs de préférence entre des doctrines contraires. Il nie, avec Mortillet, que la domestication des animaux soit possible sans l'aide du chien ; c'est là une théorie peut-être hasardée, et en faveur de laquelle le *magister dixit* n'est pas une preuve suffisante.

La question de l'hiatus entre le paléolithique et le néolithique est dans le même cas. L'absence des traces de l'homme sur une grande partie du territoire à la fin du quaternaire est un fait établi ; Mortillet voyait là un hiatus dans nos seules connaissances, et certaines découvertes lui ont donné partiellement raison, mais il ne faut pas oublier qu'elles ont été faites le long des côtes et au sud de la Garonne, c'est-à-dire en dehors du périmètre d'où le renne a été refoulé par le changement du climat et le développement progressif de la végétation forestière. En réalité, l'homme paléolithique a été chassé par la forêt et les dangers qu'elle offre ; il s'est maintenu là où elle ne l'a pas atteint, et l'homme néolithique s'est avancé, mieux armé que son prédécesseur, à l'époque où elle était en plein recul.

F. DE VILLENOISY.

Quatrièmes Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de M. le professeur LUCHAIRE (XXe fascicule de la *Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*). Paris, Alcan, 1905, in-8 de 235 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce nouveau fascicule contient trois mémoires, d'importance et de longueur fort inégale. 1° Jacquemin : *Annales de la vie de Joscelin de Vierzi, 57e évêque de Soissons (1126-1152)*. Catalogue soigné et qui paraît fort complet des actes émanés de ce prélat, ou dans lesquels il figure à un titre quelconque ; matériaux d'une biographie que M. Jacquemin écrira sans doute et qui pourrait être intéressante. Sans avoir été un personnage de premier plan, Joscelin, qui eut l'honneur d'être l'ami de saint Bernard et de Suger, est un personnage assez représentatif, un type moyen de bon évêque du XIIe siècle. Professeur estimé, auteur de traités théologiques dont le latin ne manque pas d'élégance, il a contribué à la Renaissance littéraire et philosophique d'alors ; comme

évêque, il se montre consciencieux, appliqué, ferme dans la défense de ses droits sans être agressif; bien disposé pour les moines, il fut le fondateur de la célèbre abbaye de Longpont.

2° E. Faral : *Courtois d'Arras, édition critique avec une Introduction et un Glossaire.* Édition meilleure d'une œuvre déjà publiée par Méon au tome I de ses *Contes et Fabliaux.* L'Introduction examine les questions qui s'y rattachent avec beaucoup de soin, mais avec une prudence, peut-être nécessaire, qui évite de conclure nettement; c'est ainsi que M. Faral ne tranche pas en somme le point de savoir si *Courtois* a été un simple monologue dramatique ou un véritable drame joué par plusieurs auteurs.

3° Beyssier : *Note additionnelle à l'étude sur Guillaume de Puylaurens* (parue dans les *Troisièmes Mélanges d'histoire du moyen âge*). M. Beyssier fait connaître un manuscrit nouveau de la Chronique, le n° 12714 du fonds latin de la Nationale, datant du commencement du XVIIIe siècle. Il donne un texte identique à celui du ms. 5212, et n'apporte donc rien de nouveau pour l'établissement du texte définitif. J.

Histoire de la formation particulariste. L'Origine des grands peuples actuels, par HENRI DE TOURVILLE. Paris, Firmin-Didot, s. d., (1905), gr. in-8 de VIII-547 p. — Prix : 10 fr.

Le volume auquel les éditeurs ont donné pour sous-titre *l'Origine des grands peuples actuels,* est la simple réunion d'articles que l'abbé de Tourville, mort en mars 1903, publia dans *la Science sociale*, de février 1897 à février 1903. Ni Introduction, ni Conclusion : et vraiment on s'en passe très bien, tant cet exposé est réfléchi, net et cohérent. Pour la richesse des faits assemblées et l'enchaînement des idées, on ne peut comparer qu'aux puissantes constructions d'Auguste Comte un ouvrage aussi exceptionnellement fort et systématique. Le régime particulariste, objet de cette étude, contraste absolument avec le régime patriarcal et communautaire. Il est caractérisé par la pleine indépendance de chaque ménage, de chaque foyer, indépendance qui repose, au début, sur la pêche côtière, dans la suite sur le domaine à transmission intégrale et sur la facilité d'arriver à l'acquérir. Montrer comment ce type, formé primitivement sur les rivages de Norvège, s'est propagé dans la plaine saxonne, puis a fait la vigueur et la grandeur de la société féodale, quelles causes ont limité ou refoulé son développement dans l'Europe continentale, pourquoi il a triomphé en Angleterre et de quelle merveilleuse vitalité il a fait preuve par la fondation des États-Unis, c'est le vaste dessein qu'a poursuivi l'auteur et qui l'amène à dérouler toute l'histoire de la civilisation occidentale. Je confesse qu'il me paraît s'être un peu trop laissé dominer par l'esprit de système dans ses hardis jugements historiques et dans sa répro-

[illegible] C'est ainsi que [illegible] de la [illegible] de France de [illegible] langues. [illegible] de la [illegible] à la nôtre : c'est ainsi que [illegible] à la [illegible] française. [illegible] l'unité nationale [illegible] de Cent Ans et les guerres de religion. [illegible] cru devoir faire [illegible] haute vie [illegible] à la personne humaine [illegible] les types sociaux les plus élevés. C'est [illegible] éminent, et ce qui [illegible] expressément dans les remarquables lettres de [illegible] sous ce titre : [illegible]. En somme, il faut se féliciter que, dans un temps où la suppression de l'Etat [illegible] en France. [illegible] de la [illegible] du progrès [illegible] et la liberté des chefs de famille.

BARIS J. ANGOT DES ROTOURS

BULLETIN

La Sainte Vierge et la France contemporaine, par l'abbé HENRI BRIER ARCEVILLE. Paris, 1905, in-12 de 36 p.

M. l'abbé Brier n'a pas prétendu faire œuvre théologique et historique ; il a voulu seulement écrire une œuvre pieuse. Comme le remarque Mgr l'évêque de Soissons dans une lettre placée en tête du volume : « Notre piété filiale et notre sentiment patriotique ne doivent point, sur la question des apparitions de la Sainte Vierge, et des paroles et des faveurs qui lui sont attribuées, devancer les sages décisions de l'Eglise. » L'auteur, en tenant compte de ce principe, a réuni et résumé, dans un gracieux ouvrage, les plus remarquables traditions religieuses sur la protection spéciale accordée par Marie à la France dans le courant du XIXe siècle. La « Congrégation » si vilainement attaquée par l'impiété sous la Restauration ; la médaille miraculeuse, la Salette, Lourdes, Pontmain, Pellevoisin, forment le sujet de divers chapitres intéressants. L'œuvre se termine par une double considération sur *Marie et l'âme française* et sur les désirs de la Sainte Vierge relativement à la conduite des catholiques français. Cet écrit est édifiant par les souvenirs qu'il évoque et consolant par les espérances qu'il ranime dans les cœurs si troublés par les épreuves présentes.

A. C.

De l'éducation des filles, par la marquise DE PINDRAY D'AMBELLI. Perigueux, imp. Cassard, 1905, in-12 de 232 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce volume pourra être joint utilement, dans les corbeilles de noces, au livre de l'auteur des *Paillettes d'or*. Il le complète en quelque sorte puisque, après la préparation au mariage et les devoirs de l'épouse qui font l'objet du précédent ouvrage, il traite surtout des devoirs de la

mère dans l'œuvre si difficile de l'éducation des jeunes filles. Formation morale, formation chrétienne, formation intellectuelle, telle est, ce me semble, la triple éducation à quoi se peuvent rapporter les différents chapitres du livre de Mme d'Ambelle, où se marque moins la sûreté de doctrine du moraliste et de l'observateur que l'instinct si naturel éclairé de l'expérience pratique d'une mère qui s'efforce de faire profiter les autres des leçons de sa propre vie. Comment on forme le cœur, l'esprit, l'âme de l'enfant; comment on le prémunit contre les défauts et l'on fortifie en lui le germe des vertus nécessaires; comment on le prépare aux grands devoirs de la vie, devoirs de famille et devoirs sociaux : voilà, en quelques mots, toute la matière de ce livre où se mêle un caractère vraiment pratique à une inspiration très chrétienne. ÉDOUARD PONTAL.

Le Jardin fruitier et le verger; les bons fruits, leur conservation et leur commerce, par CYRILLE DE LAMARCHE. Paris, H. Gautier, s. d., petit in-16 de 107 p. — Prix, cartonné : 1 fr.

La Bibliothèque des petites sources de richesse s'est augmentée de ce petit volume, consacré aux produits qu'un petit propriétaire peut tirer de son jardin et de son verger. Il expose les travaux intelligents et entendus pour faire une culture productrice et obtenir de bons et beaux fruits. La question des débouchés est bien traitée, de même que celle de la conservation et de l'emballage des produits. G. DE S.

La Retouche, *théorie et pratique*, par H. WURTZ. Paris, Desforges, 1905, in-8 de 87 p., avec planches et figures. — Prix : 3 fr.

Les Travaux photographiques d'hiver. Paris, Desforges, 1906, in-16 de 72 p., avec fig. — Prix : 1 fr.

Pratique du développement, par G.-H. NIEWENGLOWSKI. Paris, Desforges, 1905, in-12 de 58 p., avec 14 fig. — Prix : 1 fr.

Pratique des projections lumineuses, par G. H. NIEWENGLOWSKI. Paris, Desforges, 1906, in-12 de 64 p., avec 38 fig. — Prix : 1 fr.

La Photocopie positive par développement, par L. TRANCHANT. Paris, Mendel, s. d., in-8 de 47 p. — Prix : 0 fr. 60.

— La librairie Desforges a fait paraître récemment quatre volumes concernant la photographie et dont la caractéristique est d'être essentiellement pratiques; aussi sont-ils destinés à rendre de grands services aux amateurs. Le premier de ces ouvrages traite de *la Retouche*, opération photographique souvent nécessaire, mais que les amateurs, par crainte de perdre et de rendre inutilisable un cliché médiocre, n'osent que trop rarément entreprendre. Ils manquaient en effet de conseils sûrs et pratiques, ou n'en trouvaient que dans de volumineux ouvrages destinés aux professionnels. Il n'en sera plus ainsi à l'avenir, et après avoir lu avec soin les pages de M. H. Wurtz, ils se familiariseront vite avec le pupitre à retoucher et pourront produire des œuvres qui ne le céderont en rien aux beaux spécimens dont le volume est illustré.

— Les trois autres brochures publiées par la librairie Desforges appartiennent à la Bibliothèque de la revue *la Photographie*; ce sont : *Les Travaux photographiques d'hiver*; la *Pratique du développement* et la *Pratique des projections lumineuses*. La première brochure, illustrée de jolies reproductions, est la traduction d'un numéro de la revue anglaise *The Photogram;* elle étudie les travaux photographiques d'hiver à l'intérieur et au dehors, et

contient des explications nettes et détaillées sur des dispositifs qui, employés avec habileté, permettraient à l'amateur d'obtenir à peu de frais des résultats intéressants et très remarquables. Les deux autres brochures se recommandent d'elles-mêmes par leurs titres et le nom de leur auteur, M. G.-H. Niewenglowski. Ce sont d'excellents manuels pratiques qui disent, sans phrases inutiles, tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour bien développer les clichés et pour éviter les « pannes, » qui trop souvent arrêtent dès le début l'amateur désireux de pratiquer la très agréable distraction des projections lumineuses.

— La librairie Mendel vient d'ajouter à la Bibliothèque de la *Photo-Revue* un petit volume qui s'occupe de *la Photocopie positive par développement*. L'amateur trouvera là des règles pratiques et précises, grâce auxquelles il pourra employer les papiers au gélatino-bromure, en évitant les insuccès, jusqu'à ce jour trop nombreux, qui ont empêché d'adopter d'une façon générale ce papier d'un usage très commode et très rapide. J. C. T.

Littérateurs et artistes. Paul Gourmand, par FERNAND CLERGET. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1905, in-16 de 175 p. — Prix : 2 fr. 50.

Je ne sais pas au juste ce que c'est que « l'Association », mais je m'imagine, après avoir lu le livre de M. Clerget, que c'est une société de publicité et d'admiration mutuelle, dont les membres sont chargés de se faire valoir les uns aux autres, pour réparer, envers un certain nombre d'auteurs inconnus ou incompris, les injustices de la renommée. En ce qui concerne M. Paul Gourmand, M. Clerget s'est acquitté de ce devoir avec une grande ardeur, et, à l'occasion, j'en suis sûr, M. Gourmand lui rendra le même service. Et peut-être, en se poussant l'un l'autre, arriveront-ils enfin à se faire connaître. Pourquoi ne dirais-je pas qu'après tout ils le mériteraient tout autant, plus peut-être, que beaucoup d'autres qui sont déjà très et même trop connus et qui ont conquis par la réclame leur part d'éphémère immortalité. Donc, M. Clerget est l'auteur de beaucoup de livres et brochures, — j'en compte vingt-sept inscrits sur le catalogue de la Bibliothèque de l'Association ; M. Gourmand n'en est encore qu'à son vingtième, ce qui n'est déjà pas mal, puisqu'il a tout juste quarante ans, et qu'aucune année n'a passé depuis sa vingtième, sans qu'il ait publié une œuvre nouvelle. Et quelle variété ! Des poésies, des drames en prose et en vers, des études sociales, politiques, religieuses, économiques, littéraires, des romans, que sais-je encore ! bref de quoi figurer sous toutes les rubriques de la bibliographie. Que vaut tout cela ? Au témoignage de M. Clerget, l'œuvre de ce Lyonnais est vraiment très belle. Au sortir des tentatives, les plus récentes dans le domaine de l'art littéraire, symbolisme, naturisme, provincialisme « on aperçoit d'abord cet écrivain pourvu de quelques aspects de ces tendances si diverses d'où il s'est levé, mais on voit presque aussitôt que cette similitude n'est qu'extérieure et très superficielle ; son robuste effort éparpille autour de lui ces ornements légers et frivoles, comme un voyageur vigoureux, ayant dormi dans un bosquet, secoue au matin la rosée et les feuilles et tourne son mâle regard vers le soleil levant... Sa prose apparaît vive et limpide comme sa poésie ; elle en a la même couleur de clartés azurées et rosées, assombries de brumes crépusculaires où brillent des éclats d'or, le même aspect de pittoresque adouci et sobre, la structure narrative, les vocables énergiques, parfois réalistes, souvent brillants. » Et, bravement, M. Clerget analyse, dans ce style

évêque, il se montre consciencieux, appliqué, ferme dans la défense de ses droits sans être agressif; bien disposé pour les moines, il fut le fondateur de la célèbre abbaye de Longpont.

2° E. Faral : *Courtois d'Arras, édition critique avec une Introduction et un Glossaire.* Édition meilleure d'une œuvre déjà publiée par Méon au tome I de ses *Contes et Fabliaux*. L'Introduction examine les questions qui s'y rattachent avec beaucoup de soin, mais avec une prudence, peut-être nécessaire, qui évite de conclure nettement; c'est ainsi que M. Faral ne tranche pas en somme le point de savoir si *Courtois* a été un simple monologue dramatique ou un véritable drame joué par plusieurs auteurs.

3° Beyssier : *Note additionnelle à l'étude sur Guillaume de Puylaurens* (parue dans les *Troisièmes Mélanges d'histoire du moyen âge*). M. Beyssier fait connaître un manuscrit nouveau de la Chronique, le n° 12714 du fonds latin de la Nationale, datant du commencement du XVIIIe siècle. Il donne un texte identique à celui du ms. 5212, et n'apporte donc rien de nouveau pour l'établissement du texte définitif. J.

Histoire de la formation particulariste. L'Origine des grands peuples actuels, par HENRI DE TOURVILLE. Paris, Firmin-Didot, s. d., (1905), gr. in-8 de VIII-547 p. — Prix : 10 fr.

Le volume auquel les éditeurs ont donné pour sous-titre *l'Origine des grands peuples actuels,* est la simple réunion d'articles que l'abbé de Tourville, mort en mars 1903, publia dans *la Science sociale*, de février 1897 à février 1903. Ni Introduction, ni Conclusion : et vraiment on s'en passe très bien, tant cet exposé est réfléchi, net et cohérent. Pour la richesse des faits assemblées et l'enchaînement des idées, on ne peut comparer qu'aux puissantes constructions d'Auguste Comte un ouvrage aussi exceptionnellement fort et systématique. Le régime particulariste, objet de cette étude, contraste absolument avec le régime patriarcal et communautaire. Il est caractérisé par la pleine indépendance de chaque ménage, de chaque foyer, indépendance qui repose, au début, sur la pêche côtière, dans la suite sur le domaine à transmission intégrale et sur la facilité d'arriver à l'acquérir. Montrer comment ce type, formé primitivement sur les rivages de Norvège, s'est propagé dans la plaine saxonne, puis a fait la vigueur et la grandeur de la société féodale, quelles causes ont limité ou refoulé son développement dans l'Europe continentale, pourquoi il a triomphé en Angleterre et de quelle merveilleuse vitalité il a fait preuve par la fondation des États-Unis, c'est le vaste dessein qu'a poursuivi l'auteur et qui l'amène à dérouler toute l'histoire de la civilisation occidentale. Je confesse qu'il me paraît s'être un peu trop laissé dominer par l'esprit de système dans ses hardis jugements historiques et dans sa répro-

bation sans merci de tout ce qui n'est point classé particulariste. C'est ainsi que, prenant le contre-pied de la thèse de Fustel de Coulanges, il méconnaît tout apport utile de la civilisation romaine à la nôtre ; c'est ainsi que, dans la sévérité qu'il témoigne à la Royauté française, il ne tient guère compte des dangers que firent courir à l'unité nationale, constituée par celle-ci, des crises comme la guerre de Cent Ans et les guerres de religion. Je regrette encore qu'il n'ait pas cru devoir faire mention de l'influence du christianisme, qui, avec la haute vie morale qu'il entretient et l'éminente dignité qu'il assigne à la personne humaine, favorise certainement les types sociaux les plus élevés. C'est d'ailleurs ce que ne méconnaissait nullement ce prêtre éminent, et ce qu'il indique expressément dans les remarquables lettres de direction publiées récemment sous ce titre : *Piété confiante*. En somme, il faut se féliciter que, dans un temps où la superstition de l'État omnipotent fait tant de mal en France, l'*Histoire de la formation particulariste* mette en un si saisissant relief les principaux ressorts du progrès humain, l'initiative individuelle et la liberté des chefs de famille.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

BULLETIN

La Sainte Vierge et la France contemporaine, par l'abbé HENRI BRULÉ. Abbeville, Paillart, 1905, in-18 de 208 p.

M. l'abbé Brulé n'a pas prétendu faire œuvre théologique et dogmatique ; il a voulu seulement écrire une œuvre pieuse. Comme le remarque Mgr l'evêque de Soissons dans une lettre placée en tête du volume : « Notre piété filiale et notre sentiment patriotique ne doivent point, sur la question des apparitions de la Sainte Vierge, et des paroles et des faveurs qui lui sont attribuées, devancer les sages décisions de l'Église. » L'auteur, en tenant compte de ce principe, a réuni et résumé, dans un gracieux ouvrage, les plus remarquables traditions religieuses sur la protection spéciale accordée par Marie à la France dans le courant du XIXe siècle. La « Congrégation » si violemment attaquée par l'impiété sous la Restauration ; la médaille miraculeuse, la Salette, Lourdes, Pontmain, Pellevoisin, forment le sujet de divers chapitres intéressants. L'œuvre se termine par une double considération sur *Marie et l'Ame française* et sur les désirs de la Sainte Vierge relativement à la conduite des catholiques français. Cet écrit est édifiant par les souvenirs qu'il évoque et consolant par les espérances qu'il ranime dans les cœurs si troublés par les épreuves présentes.

A. C.

De l'Éducation des filles, par la marquise DE PINDRAY D'AMBELLE. Périgueux, imp. Cassard, 1905, in-12 de 232 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce volume pourra être joint utilement, dans les corbeilles de noces, au livre de l'auteur des *Paillettes d'or*. Il le complète en quelques points, puisque, après la préparation au mariage et les devoirs de l'épouse, qui font l'objet du précédent ouvrage, il traite surtout des devoirs de la

mère dans l'œuvre si difficile de l'éducation des jeunes filles. Formation morale, formation chrétienne, formation intellectuelle, telle est, ce me semble, la triple éducation à quoi se peuvent rapporter les différents chapitres du livre de Mme d'Ambelle, où se marque moins la sûreté de doctrine du moraliste et de l'observateur que l'instinct si naturel éclairé de l'expérience pratique d'une mère qui s'efforce de faire profiter les autres des leçons de sa propre vie. Comment on forme le cœur, l'esprit, l'âme de l'enfant; comment on le prémunit contre les défauts et l'on fortifie en lui le germe des vertus nécessaires; comment on le prépare aux grands devoirs de la vie, devoirs de famille et devoirs sociaux : voilà, en quelques mots, toute la matière de ce livre où se mêle un caractère vraiment pratique à une inspiration très chrétienne. ÉDOUARD PONTAL.

Le Jardin fruitier et le verger; les bons fruits, leur conservation et leur commerce, par CYRILLE DE LAMARCHE. Paris, H. Gautier, s. d., petit in-16 de 107 p. — Prix, cartonné : 1 fr.

La Bibliothèque des petites sources de richesse s'est augmentée de ce petit volume, consacré aux produits qu'un petit propriétaire peut tirer de son jardin et de son verger. Il expose les travaux intelligents et entendus pour faire une culture productrice et obtenir de bons et beaux fruits. La question des débouchés est bien traitée, de même que celle de la conservation et de l'emballage des produits. G. DE S.

La Retouche, *théorie et pratique*, par H. WURTZ. Paris, Desforges, 1905, in-8 de 87 p., avec planches et figures. — Prix : 3 fr.

Les Travaux photographiques d'hiver. Paris, Desforges, 1906, in-16 de 72 p., avec fig. — Prix : 1 fr.

Pratique du développement, par G.-H. NIEWENGLOWSKI. Paris, Desforges, 1905, in-12 de 58 p., avec 14 fig. — Prix : 1 fr.

Pratique des projections lumineuses, par G. H. NIEWENGLOWSKI. Paris, Desforges, 1906, in-12 de 64 p., avec 38 fig. — Prix : 1 fr.

La Photocopie positive par développement, par L. TRANCHANT. Paris, Mendel, s. d., in-8 de 47 p. — Prix : 0 fr. 60.

— La librairie Desforges a fait paraître récemment quatre volumes concernant la photographie et dont la caractéristique est d'être essentiellement pratiques; aussi sont-ils destinés à rendre de grands services aux amateurs. Le premier de ces ouvrages traite de *la Retouche*, opération photographique souvent nécessaire, mais que les amateurs, par crainte de perdre et de rendre inutilisable un cliché médiocre, n'osent que trop rarement entreprendre. Ils manquaient en effet de conseils sûrs et pratiques, ou n'en trouvaient que dans de volumineux ouvrages destinés aux professionnels. Il n'en sera plus ainsi à l'avenir, et après avoir lu avec soin les pages de M. H. Wurtz, ils se familiariseront vite avec le pupitre à retoucher et pourront produire des œuvres qui ne le céderont en rien aux beaux spécimens dont le volume est illustré.

— Les trois autres brochures publiées par la librairie Desforges appartiennent à la Bibliothèque de la revue *la Photographie*; ce sont : *Les Travaux photographiques d'hiver*; la *Pratique du développement* et la *Pratique des projections lumineuses*. La première brochure, illustrée de jolies reproductions, est la traduction d'un numéro de la revue anglaise *The Photogram*; elle étudie les travaux photographiques d'hiver à l'intérieur et au dehors, et

contient des explications nettes et détaillées sur des dispositifs qui, employés avec habileté, permettraient à l'amateur d'obtenir à peu de frais des résultats intéressants et très remarquables. Les deux autres brochures se recommandent d'elles-mêmes par leurs titres et le nom de leur auteur, M. G.-H. Niewenglowski. Ce sont d'excellents manuels pratiques qui disent, sans phrases inutiles, tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour bien développer les clichés et pour éviter les « pannes, » qui trop souvent arrêtent dès le début l'amateur désireux de pratiquer la très agréable distraction des projections lumineuses.

— La librairie Mendel vient d'ajouter à la Bibliothèque de la *Photo-Revue* un petit volume qui s'occupe de *la Photocopie positive par développement*. L'amateur trouvera là des règles pratiques et précises, grâce auxquelles il pourra employer les papiers au gélatino-bromure, en évitant les insuccès, jusqu'à ce jour trop nombreux, qui ont empêché d'adopter d'une façon générale ce papier d'un usage très commode et très rapide. J. C. T.

Littérateurs et artistes. Paul Gourmand, par FERNAND CLERGET. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1905, in-16 de 175 p. — Prix : 2 fr. 50.

Je ne sais pas au juste ce que c'est que « l'Association », mais je m'imagine, après avoir lu le livre de M. Clerget, que c'est une société de publicité et d'admiration mutuelle, dont les membres sont chargés de se faire valoir les uns aux autres, pour réparer, envers un certain nombre d'auteurs inconnus ou incompris, les injustices de la renommée. En ce qui concerne M. Paul Gourmand, M. Clerget s'est acquitté de ce devoir avec une grande ardeur, et, à l'occasion, j'en suis sûr, M. Gourmand lui rendra le même service. Et peut-être, en se poussant l'un l'autre, arriveront-ils enfin à se faire connaître. Pourquoi ne dirais-je pas qu'après tout ils le mériteraient tout autant, plus peut-être, que beaucoup d'autres qui sont déjà très et même trop connus et qui ont conquis par la réclame leur part d'éphémère immortalité. Donc, M. Clerget est l'auteur de beaucoup de livres et brochures, — j'en compte vingt-sept inscrits sur le catalogue de la Bibliothèque de l'Association ; M. Gourmand n'en est encore qu'à son vingtième, ce qui n'est déjà pas mal, puisqu'il a tout juste quarante ans, et qu'aucune année n'a passé depuis sa vingtième, sans qu'il ait publié une œuvre nouvelle. Et quelle variété ! Des poésies, des drames en prose et en vers, des études sociales, politiques, religieuses, économiques, littéraires, des romans, que sais-je encore ! bref de quoi figurer sous toutes les rubriques de la bibliographie. Que vaut tout cela ? Au témoignage de M. Clerget, l'œuvre de ce Lyonnais est vraiment très belle. Au sortir des tentatives, les plus récentes dans le domaine de l'art littéraire, symbolisme, naturisme, provincialisme « on aperçoit d'abord cet écrivain pourvu de quelques aspects de ces tendances si diverses d'où il s'est levé, mais on voit presque aussitôt que cette similitude n'est qu'extérieure et très superficielle ; son robuste effort éparpille autour de lui ces ornements légers et frivoles, comme un voyageur vigoureux, ayant dormi dans un bosquet, secoue au matin la rosée et les feuilles et tourne son mâle regard vers le soleil levant... Sa prose apparaît vive et limpide comme sa poésie ; elle en a la même couleur de clartés azurées et rosées, assombries de brumes crépusculaires où brillent des éclats d'or, le même aspect de pittoresque adouci et sobre, la structure narrative, les vocables énergiques, parfois réalistes, souvent brillants. » Et, bravement, M. Clerget analyse, dans ce style

amphigourique, toutes les œuvres de M. Gourmand. Je ne puis le suivre, mais je veux au moins rendre cette justice à M. Gourmand qu'il assigne aux religions un noble rôle à remplir « pour consoler les affligés et faire luire à tous l'espérance au nom de Dieu », et que, tout en se proclamant libre penseur « il marque du sceau de l'infamie, les lois idiotes et rétrogrades qui ont chassé jusqu'au nom de Dieu du répertoire des écoles. » Il est antisocialiste aussi, ennemi des cabarets, peu entiché du suffrage universel ; bref, pas mal de bonnes idées se mêlent sous cette prose et cette poésie truculentes, et comme le commentateur semble partager ces bons sentiments, il n'est que juste que je les en loue tous les deux. Mais il faut que leur goût s'épure et que leur fougue se calme, s'ils veulent l'un et l'autre devenir de bons écrivains. A ce point de vue, j'ai donné quelques échantillons du style de M. Clerget, qui a surtout besoin de se surveiller. Ce livre passionné n'est d'ailleurs pas dénué d'intérêt ; on peut trouver des pépites précieuses en tamisant ce gravier sonore. ÉDOUARD PONTAL.

La Patrie, la Guerre et la Paix à l'école, par HENRI HAUSER. Paris, Cornély, 1905, in-16 de 90 p. — Prix : 1 fr.

M. Hauser, qui a essayé, mais sans y réussir, d'empêcher qu'on effaçât du programme de la Ligue d'enseignement l'antique devise adoptée jadis pour ne pas trop effaroucher les bons Français : *Pour la patrie, par le livre, par l'épée*, n'est pas partisan d'Hervé, l'antipatriote fameux ; mais il n'est pas davantage avec MM. Bocquillon et Goblet, qui ont dénoncé la crise du patriotisme à l'école. Malgré cela, il est, ou prétend être, patriote, et veut qu'on enseigne le patriotisme à l'école. Il en donne même quelques bonnes raisons, mais atténuées par des concessions si fâcheuses que sans doute les patriotes et les antimilitaristes pourront également le réclamer pour eux, à moins, ce qui me semble plus probable, que ni les uns ni les autres ne veuillent de lui. Et donc, dans la querelle qui divise des doctrines inconciliables, M. Hauser, en dépit de son apparente bonne volonté, n'aura fait que jeter un livre de plus, et un livre qui n'aura d'écho chez personne, pas assez patriote pour les uns, beaucoup trop pour les autres. Pour essayer de contenter tout le monde il a modifié ainsi l'antique devise de la Ligue : *Pour la patrie et pour l'humanité*. En somme c'est peut-être les internationalistes surtout qu'il a voulu combattre, et ce sont eux surtout qui tireront profit de son volume. ÉDOUARD PONTAL.

Bibliothèque pacifiste internationale. Paris, Giard et Brière ; 1re série : *Les Menaces de guerres futures et les travaux de Jean de Bloch*, par P. NATTAN-LARRIER, 1904, in-12 de VI-85 p. — Prix : 1 fr. — *La Philosophie de la paix*, par CH. RUYSSEN, 1904, in-12 de 50 p. — Prix : 0 fr. 75. — *Le Premier Grand Procès international à la cour de La Haye*, par J.-A. JACOBSON, 1904, in-12 de VIII-36 p. — Prix : 0 fr. 50. — 2e série : *La Possibilité du bonheur*, par J. NOVICOW, 1904, in-12 de 193 p. — Prix : 2 fr.

Le premier de ces opuscules tend à démontrer que si la guerre était, jadis, un terrible malheur, elle serait, aujourd'hui, dans les conditions nouvelles où elle se déchaînerait et avec tout l'incertain qu'elle comporte, une calamité bien autrement ruineuse, si elle mettait l'Europe en feu. — C'est un maître de conférences de philosophie à l'Université d'Aix-Marseille qui affirme qu'un effort de la raison est nécessaire pour triompher de la guerre, qui est

l'absurdité même et la souveraine injustice. L'auteur ne limite cette dernière affirmation par aucune réserve. « Nous protesterions, écrit-il (p. 46), contre toute revanche sanglante, dût-elle rendre l'Alsace-Lorraine maîtresse de ses destinées. » — Si le tribunal international d'arbitrage organisé par la convention de La Haye (1899) s'est réuni en 1903 à propos du conflit venezuélien, M. Jacobson rappelle justement que c'est le président Roosevelt qui lui a renvoyé les parties en cause.

Le petit ouvrage dans lequel M. Novicow reprend les idées qu'il avait déjà indiquées dans *les Gaspillages des sociétés modernes* (1899) et dans *la Fédération de l'Europe* se divise en deux parties. Dans l'une, on nous présente la guerre comme un phénomène de pathologie sociale, ce qui me paraît difficile à contester ; dans l'autre on nous expose, ce qu'il faut accorder aussi, que l'association est l'état normal de l'espèce humaine. Mais sous quelle forme, par quelle méthode arriverons-nous le moins difficilement à coordonner les efforts humains et à étendre le règne de la justice ? Je me défie un peu des moyens préconisés par l'auteur. Il considère qu'un des plus grands progrès modernes, c'est de ne plus croire que les souffrances de l'ordre social viennent de l'imperfection morale des hommes (p. 138). « Les hommes sont malheureux non parce qu'ils sont méchants, mais parce qu'ils sont bornés. » (p. 140). Un autre progrès qui nous différencie complètement de nos ancêtres (p. 142), » c'est la conviction que le bonheur social est réalisable sur la terre, et réalisable à bref délai, de notre vivant. »

J.-A. DES R.

Le Salut par les Juifs, par LÉON BLOY. Édition nouvelle, revue et modifiée par l'auteur. Paris, Victorion, 1906, in-8 de 162 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage a été publié en 1892 ; après avoir été *enterré douze ans*, suivant le mot de l'auteur, il ressuscite aujourd'hui, et je crains bien que sa seconde vie ne soit pas très longue. Il ne manque pas d'une certaine beauté farouche, mais enveloppée d'obscurités apocalyptiques qui demanderaient un commentateur. Au début, il semble que l'auteur, en prenant pour point de départ le texte du chapitre de l'Évangile de la Samaritaine : *Salus ex judaeis est*, veuille répondre aux livres antisémites de M. Drumont, dont évidemment il jalouse les succès. Et quand on avance dans cette lecture, on s'aperçoit qu'il maltraite les Juifs encore plus que M. Drumont, et leur décoche toute une série d'épithètes violentes que M. Drumont n'eût pas trouvées. Et puis le volume se rassérène et, revêtant un tour biblique, il commente cette histoire mystérieuse d'un peuple resté vivant à travers toutes les persécutions et toutes les flétrissures, pour jouer jusqu'au bout son rôle immortel de témoin du Crucifié. Et la conclusion, l'auteur l'exprime en reproduisant dans le texte latin quatorze versets du chapitre XXXVII d'Ézéchiel. Je ne me porte pas garant, bien entendu, de l'orthodoxie exégétique de l'auteur, et, quoique goûtant son talent, qui est réel, je n'admire pas tous ses procédés de style, où ne manquent, comme à l'ordinaire, ni les bizarreries ni les extravagances. Mais de tous ces défauts, l'auteur ne se corrigera jamais, et c'est dommage.

ÉDOUARD PONTAL.

La Cité des fous (Souvenirs de Sainte-Anne), par MARC STÉPHANE. Paris-Neuilly, Cabinet du Pamphlétaire, 1905, in-16 de 179 p. — Prix : 3 fr.

Aphorismes, boutades et cris de révolte, par MARC STÉPHANE. 2e série. Paris-Neuilly, Cabinet du Pamphlétaire, 1906, in-16 de 66 p. — Prix : 1 fr.

Ces deux brochures, signées du même nom, et d'ailleurs très visiblement écrites de la même plume, ne portent aucun nom de libraire, mais simplement l'adresse de l'auteur, qui s'est fait ainsi son propre éditeur, n'ayant pu sans doute trouver un libraire pour endosser la responsabilité et prendre la charge de ses livres. Je comprends ce scrupule, car de telles œuvres sont vraiment difficiles à placer. Le premier, *la Cité des fous*, c'est l'histoire de trois mois de séjour à Sainte-Anne. Livre passionné et vivant par endroits, qui garde la trace de fortes impressions personnelles, mais dans son ensemble répugnant et monotone. On lit avec curiosité les premières pages, mais on se lasse vite de cet argot et de ces grossièretés toujours les mêmes, et on laisse le livre pour échapper à la nausée qui se dégage de ces infections. De tels sujets peuvent, traités par des médecins, entrer dans une bibliothèque spéciale : ils n'ont pas encore droit de cité parmi les genres littéraires, au moins dans cette forme exaspérée et horriblement répugnante.

— Le second livre est un recueil de pensées, d'aphorismes, de portraits, d'anecdotes, de forme violente presque toujours, et presque toujours aussi de peu d'intérêt. L'auteur s'attaque à tout et à tous : à la propriété, *mère des préjugés*; au canon, qui *légitime la bombe*, à quelques hommes politiques que l'auteur appelle, je ne sais pourquoi : *mes poires*, qu'il accuse sans plus de façon de vices honteux, ou dont les noms servent de prétexte à des jeux de mots parfaitement ignobles; à des femmes, dont j'ignore la valeur morale, mais à qui il adresse des répliques, qui sont d'un homme bien mal élevé ; au code civil, aux *flics*, auxmarins du « Farfadet » : « qu'allaient-ils f... dans cette galère »?, à M. Delcassé, aux bonnes sœurs, à l'Église catholique, aux *galonnards*, à la République, au peuple français *le plus veule, le plus chapardeur, le plus vénal, le plus débauché, le plus pornographe*, etc., etc., enfin, je l'ai dit, à tout et à tous. Je plains vraiment ce pauvre homme que trois mois de Sainte-Anne n'ont pas guéri. ÉD. PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Né à Honfleur (Calvados), le 13 août 1842, M. Albert SOREL a succombé le 29 juin à Paris, à l'âge de 64 ans. C'est une perte considérable pour les lettres françaises. Entré d'abord dans la carrière diplomatique, M. A. Sorel fut attaché, en 1866, au ministère des affaires étrangères, puis devint secrétaire d'ambassade. En 1872, il fut choisi pour occuper la chaire d'histoire diplomatique à l'École des sciences politiques ; un peu plus tard, il était nommé secrétaire général de la présidence du Sénat. En 1881, il devenait membre du Comité des travaux historiques et, le 28 décembre 1889, il entrait à l'Académie des sciences morales et politiques comme successeur de M. Fustel de Coulanges ; enfin, en 1894, l'Académie française l'accueillait à son tour et lui donnait le fauteuil de Taine. Comme professeur, M. Albert Sorel a formé plusieurs générations d'élèves remarquables, et comme historien il a magistralement exposé les effets de la Révolution française sur les divers peuples européens et la réaction opérée sur la France, par cette sorte de révolution européenne. M. Sorel a écrit sur l'histoire diplomatique

et politique de nombreux ouvrages dont voici les titres : *Le Traité de Paris du 20 novembre 1815. Les Cent Jours. Les Projets de démembrement. La Sainte-Alliance* (Paris, 1873, in-8); — *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande* (Paris, 1875, 2 vol. in-8); — *La Question d'Orient au* XVIII*e siècle ; les Origines de la triple alliance* (Paris, 1878, in-8); — *Principes du droit des gens* (Paris, 1877, in-8), avec M. Théophile Funck-Brentano ; — *Essais d'histoire et de critique* (Paris, 1882, in-12); — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française* (Paris, 1884-1885, 2 vol. in-8); — *L'Europe et la Révolution française* (Paris, 1885-1893, 6 vol. in-8), ouvrage capital de l'auteur, qui a été couronné par l'Académie française ; — *Montesquieu* (Paris, 1887, in-12) dans *les Grands Écrivains français ;* — *Madame de Staël* (Paris, 1890, in-12), dans la même collection ; — *Lectures historiques* (Paris, 1894, in-12), articles extraits du *Temps ;* — *Bonaparte et Hoche en 1797* (Paris, 1896, in-8) ; — *Nouveaux Essais d'histoire et de critique* (Paris, 1898, in-12); — *Études de littérature et d'histoire* (Paris, 1901, in-8). Comme œuvres d'imagination ou traitant de questions d'art, M. Albert Sorel a donné : *La Grande Falaise, 1775-1799* (Paris, 1871, in-12); — *Le Docteur Égra* (Paris, 1873, in-12) ; — *Inauguration du monument élevé en l'honneur du peintre Eugène Boudin, le 13 août 1899, à Honfleur. Discours* (Paris, 1900, in-16). Nous terminerons en disant qu'il fut un actif collaborateur du *Temps*, de la *Revue Bleue*, de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Revue politique*, des *Annales de l'École des sciences politiques*, etc.

— M. Jean-Henri-Antoine DONIOL, né à Riom (Puy-de-Dôme), le 20 avril 1818, est mort dernièrement à l'âge de 88 ans. Il vint suivre les cours de droit à Paris, fut reçu licencié et se fit inscrire comme avocat aux barreaux de Riom et de Clermont-Ferrand. Lorsque éclata la révolution de février 1848, il fut nommé conseiller de préfecture du département du Puy-de-Dôme, puis sous-préfet de Florac d'abord, et ensuite de Villeneuve d'Agen. Révoqué en 1850, il se retira à Clermont-Ferrand où il vécut pendant toute la période de l'Empire, se livrant uniquement à des travaux d'histoire. Rentré dans l'administration, en mars 1871, comme préfet de l'Isère, il occupa pendant une dizaine d'années le même poste à la tête de divers départements, jusqu'à ce que, en 1882, il fut nommé directeur de l'Imprimerie nationale à la place de M. Hauréau, admis à la retraite. En 1864, il avait reçu le titre de membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, et, le 27 novembre 1890, il en devint membre libre. Voici la liste à peu près complète des publications de M. Doniol : *Histoire des classes rurales en France et de leurs progrès dans l'égalité civile et la propriété* (Paris, 1857, in-8); — *Cartulaire de Brioude* (*Liber de honoribus Sancto Juliano collatis*) (Paris, 1862, in-4); — *Cartulaire de Sauxillanges* (Paris, 1864, in-4); — *La Révolution française et la Féodalité* (Paris, 1874, in-8), ouvrage plusieurs fois réimprimé; — *Les Patois de la Basse-Auvergne, leur grammaire et leur littérature* (Paris, 1877, in-8); — *Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique. Correspondance diplomatique et documents* (Paris, 1886-1892, 5 vol. in-4), ouvrage couronné par l'Académie française; — *La Question de l'Église en France* (Paris, 1894, in-8); — *M. Thiers, le comte de Saint-Vallier, le général de Manteuffel, la libération du territoire, 1871-1873), documents inédits* (Paris, 1897, in-12); — *Politique d'autrefois. Le Comte de Vergennes et P.-M. Hennin, directeur au département des affaires étrangères, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1749-1787* (Paris, 1898, in-16); — *Notice sur la vie et les travaux de M. Charles Vergé, de l'Académie des sciences morales et politiques* (Paris, 1892, in-4); — *Notes sur le passé contemporain (1830-1850). La*

Prétendue Antinomie de la bourgeoisie et du peuple (Paris, 1853, in-8) ; — *Considérations sur l'état de la France à l'intérieur* (Paris, 1895, in-8) ; — *Le Gouvernement de M. Thiers. Ses Négociations pour la paix* (Paris, 1896, in-8) ; — *Serfs et vilains au moyen âge* (Paris, 1900, in-8) ; — *Commencements, 1841-1848* (Paris, 1902, in-8) ; — *De 1815 à 1900. Notre politique intérieure devant l'histoire* (Paris, 1903, in-8) ; — *La Fayette dans la Révolution* (Paris, 1904, in-16) ; — *M. Thiers président de la République, 1870-1873* (Paris, 1905, in-16). — M. Henri Doniol a édité en outre les *Lettres du conventionnel Soubrany* (Paris, 1867, in-8). En 1889, l'Académie des sciences morales et politiques lui avait décerné, pour l'ensemble de ses travaux, le prix Le Dissez de Penanrun.

— Récemment est mort à Paris, à l'âge de 66 ans, l'écrivain et dessinateur bien connu, M. Victor Géruzez, fils de l'ancien professeur de la Sorbonne, M. Eugène Géruzez. Habile caricaturiste, Victor Géruzez a fourni, pendant de longues années, d'amusants dessins à diverses publications illustrées, telle que *la Vie Parisienne*, tandis qu'il faisait imprimer plusieurs ouvrages, accompagnés de gravures, bien entendu, qui ont, pour la plupart, l'équitation pour sujet, et qui ont paru sous le pseudonyme de Crafty. En voici les titres : *Paris à cheval, avec une Préface par Gustave Dros* (Paris, 1882, gr. in-8) ; — *La Province à cheval* (Paris, 1885, gr. in-8) ; — *L'Équitation puérile et honnête, petit traité à la plume et au pinceau* (Paris, 1886, in-4) ; — *La Chasse à tir. Notes et croquis* (Paris, 1887, in-4) ; — *La Chasse à courre. Notes et croquis* (Paris, 1888, in-4) ; — *Paris au bois* (Paris, 1889, in-4) ; — *Les Chiens* (Paris, 1890, in-4) ; — *Croquis parisiens* (Paris, 1892, in-4) ; — *Album Crafty. Quadrupèdes et bipèdes* (Paris, 1893, in-4) ; — *A travers Paris* (Paris, 1894, in-4) ; — *Paris sportif. Anciens et nouveaux Sports* (Paris, 1896, gr. in-8) ; — *Sur le turf. Courses plates et steeple-chases* (Paris, 1896, gr. in-8). M. Victor Géruzez a en outre illustré *les Histoires de saint Hubertin, recueillies par Manchecourt* (*Henri Lavedan*) (Paris, 1894, in-8).

— Un poète de talent, M. Georges Vannor, né à Paris en 1865, est mort à la fin de mai, à l'âge prématuré de 41 ans. Ses principales œuvres sont les suivantes : *Le Tombeau du Cid, légende épique* (Paris, 1886, in-12) ; — *Les Paradis, poésies* (Paris, 1889, in-12) ; — *L'Art symboliste* (Paris, 1889, in-12) ; — *Pélerinage de nature et d'art. Suisse, Hollande, Allemagne, France, Italie* (Paris, 1899, in-12). M. Vannor était également un critique dramatique et musical, et c'est en cette qualité qu'il écrivait dans *l'Événement, le Gil-Blas, la Libre Parole* et *la Presse*.

— On annonce la mort, à l'âge de 81 ans, de M. Niboyet, agent diplomatique et l'littérateur distingué. M. Jean Alexandre-Paulin Niboyet était né à Mâcon, le 22 juin 1825. Entré de bonne heure dans la carrière diplomatique, il occupa successivement comme chevalier de consulat, vice-consul, consul et consul général, un grand nombre de postes, de 1848 à 1880, année où il prit sa retraite. M. Niboyet est l'auteur de nombreux romans, parus pour la plupart sous le pseudonyme de « Fortunio », tels que : *La Reine de l'Andalousie* (Paris, 1858, in-12) ; *Les Amours d'un poète* (Paris, 1859, in-12) ; — *Le Roman d'une actrice* (Paris, 1861, in-18) ; — *Les Femmes qui aiment* (Paris, 1869, in-18) ; — *Le Roi du jour* (Paris, 1873, in-18) ; — *La Dame de Spa* (Paris, 1874, in-18) ; — *L'Américaine* (Paris, 1875, in-18) ; — *Le Roman d'un prince russe* (Paris, 1877, in-18) ; — *Le Nouveau Juif-Errant* (Paris, 1879, in-18) ; — *Don Juan de Paris* (Paris, 1880, in-18) ; — *Le Roman d'une Anglaise* (Paris, 1882, in-18), ouvrage couronné par la Société d'encouragement au bien ; — *La Vierge de Bélem* (Paris, 1884, in-18). M. Niboyet a, de plus, composé pour le théâtre : *Le Livre d'or*, proverbe en un acte (Paris, 1860), *L'Amour*, légende en 7 parties (Paris, 1860) et *Jane Hartley*, pièce en 5 actes (Paris, 1877).

— M. Joseph Körösy de Szántó, né en 1844, statisticien hongrois, est mort le 23 juin, à Budapest. Il entra de bonne heure dans l'administration et collabora à divers journaux; mais les chiffres l'attiraient et il s'adonna à la statistique; il fit des conférences pour démontrer que la situation prospère ou désastreuse d'une ville dépend d'événements et de faits que l'on peut établir par des chiffres; aussi, lorsqu'en 1870, fut fondé le Bureau de la statistique municipale, en fut-il nommé directeur, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il consacra une grande partie de ses efforts à la question des logements insalubres et à la mortalité due à la misère et aux maladies infectieuses; sur sa proposition des mesures prophylactiques furent prises qui améliorèrent la situation sanitaire de Budapest. Pour les statistiques de la mortalité, il avait adopté quelques-uns des principes de Bertillon. Outre la publication du *Bulletin hebdomadaire de statistique internationale* (18 années) et du *Bulletin annuel des finances des grandes villes* (10 vol. 1877-1886), on lui doit les ouvrages suivants : *Plan d'une statistique de la mortalité pour les grandes villes* (Budapest, 1873); — *Rapport des nationalités à Budapest* (Budapest, 1882); — *Limites de la démographie* (Genève, 1884); — *La Misère et les causes de la mortalité* (Vienne, 1886); — *Critique de la statistique de la vaccination* (Berlin, 1890); — *Communications du Bureau de statistique municipale* (Budapest, 4 vol.), etc., etc. M. Joseph Körösy était membre de l'Académie hongroise depuis 1879, membre de l'Institut international de statistique et de nombreuses sociétés savantes.

— L'orientaliste Joseph Thúry, que vient de perdre la Hongrie, était né à Makád, en 1861. Au cours même de ses études, il décida de se consacrer à l'histoire des origines des Magyars; il étudia les langues ouralo-finnoises et turco-tartares, en même temps que les littératures orientales et accomplit plusieurs voyages en Asie. Recommandé par Armin Vámbéry, il fut nommé professeur de langue turque, puis envoyé en mission à Constantinople et en Asie Mineure. Il publia de nombreux articles sur des sujets se rapportant plus spécialement à ses études et aussi sur des questions d'histoire. Ses principaux travaux, publies en Hongrie, sont : *Nos Méthodes ethnologiques* (1883); — *Le Dialecte turc Kasztamunii* (1885); — *Commencement de l'occupation ottomane en Hongrie* (1893); — *Origine, ancienne patrie et migration des Magyars* (1896); — *Soulèvement d'Étienne Bocskay* (1899); — *Origine des Sicules* (1899); — *Stratégie des anciens Magyars et des Turcs* (1888); — *Source des principes de stratégie de Nicolas Zrinyi* (1890); — *Prise de Szigetvár* (1892); — *Nos Chroniqueurs et la tradition nationale* (1897). M. Joseph Thúry a traduit quelques ouvrages turcs relatifs à l'histoire. Il appartenait à l'Académie hongroise depuis 1903.

— On annonce encore la mort de MM. : Édouard Alexandre, journaliste, rédacteur à la *France illustrée* et à l'*Univers*, ancien collaborateur du *Courrier du Havre* et ancien directeur du *Courrier des Deux-Charentes*, mort à Paris, le 28 juin, à 66 ans; — Mme Cohen, femme de lettres et poète distingué, morte au milieu de juin; — le R. P. Eugène Cosson, de la Société de Jésus, qui fut pendant de longues années l'un des plus distingués professeurs de mathématiques de l'École Sainte-Geneviève, mort à Paris, le 25 juin, à 76 ans; — Louis Henrique-Duluc, député de l'Inde française, directeur du journal *la Politique coloniale*, mort au commencement de juin; — Albert Josias, médecin de l'hôpital Bretonneau, membre de l'Académie de médecine, mort à Paris, le 12 juin, à 53 ans, lequel a publié de nombreuses études relatives pour la plupart, aux questions d'hygiène publique et de police médicale, entre autres : *La Fièvre typhoïde chez les personnes âgées (après quarante-cinq ans* (Paris, 1881, in-8), et *Thérapeutique infantile* (Paris, 1896,

2 vol. In-12); — LAULANIÉ, directeur de l'École vétérinaire de Toulouse, mort en cette ville, à la fin de juin ; — Alphonse-François PICARD, l'éditeur parisien bien connu, libraire des Archives nationales et de la Société de l'École des chartes, mort à Paris, le 22 juin, à 73 ans ; — l'abbé Édouard PRAMPAIN, professeur d'histoire, mort à la fin de juin, auquel on doit deux ouvrages classiques très estimés : *Précis d'histoire moderne de 1589 à 1789, rédigé conformément aux programmes officiels de 1890. Classe de rhétorique ; cours de Saint-Cyr* (Amiens, 1894, in-4), et *Précis d'histoire contemporaine rédigé conformément aux programmes officiels de 1890. Classe de philosophie; cours de Saint-Cyr* (Amiens, 1894, in-4) ; — RAYET, directeur de l'observatoire de Bordeaux ;— FLOIRAC, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des sciences physiques, qui fut successivement professeur au lycée de Meaux, astronome adjoint à l'Observatoire de Paris, puis professeur d'astronomie physique à la Faculté des sciences de Marseille et ensuite à celle de Bordeaux, mort en cette dernière ville, au milieu de juin, à 67 ans ; — M. Jean-Édouard TOUBIN, ancien professeur au lycée de Lons-le-Saunier, né à Salins, en 1824, auteur de nombreux travaux historiques et archéologiques publiés dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, entre autres quatre rapports sur les *Fouilles dans les Moidons* (1869-1872-1874-1875) et *Salins de 1674 à 1790* (1876), qui a collaboré à divers journaux locaux et a publié des *Théorèmes* dans les *Annales de mathématiques*, mort à Salins (Jura), le 15 février dernier.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Dr. W. G. BLACKIE, directeur littéraire de l'importante maison d'édition Blackie et fils, de Glasgow, mort en cette ville, au commencement de juin, à 91 ans; — — Dr. Ludwig BRAKEBUSCH, ancien professeur de géologie à l'Université de Cordoba (République Argentine), mort à Hanovre, le 2 juin, à 57 ans ; — Dr. Heinrich BRUPPACHER-MAURER, l'un des collaborateurs du *Vocabulaire suisse*, mort à Zollicon, le 27 mai, à 61 ans; — Carlos CALVO, ancien ministre de la République Argentine à Paris, auteur d'un important ouvrage de droit international, mort le 2 mai ; — Michael DAVITT, journaliste et écrivain anglais, mort le 31 mai, à 60 ans, lequel a publié entre autres volumes : *Leaves from a Prison Diary* (1884), et *Life and Progress in Australia* (1898) ; — Dr. Heinrich HART, écrivain et poète allemand, mort le 11 juin, à 51 ans, à Tecklenburg (Westphalie), auquel on doit entre autres ouvrages : *Das Lied der Menscheit. Ein Epos in 24 Dichtungen* (Grossenhain, 1888, in-8) ; et *Das Buch der Liebe. Eine Blutenlese aus der gesammten Liebeslyrik aller Zeiten und Wölkern* (Leipzig, 1887, in-12) ; — Dr. Friedrich HEGELMAIER, professeur honoraire de botanique à l'Université de Tubingue, mort en cette ville le 26 mai, à 73 ans; — Dr. Otto HEINE, ancien professeur de philologie classique, mort le 3 juin à Weimar, à 75 ans; — William Yeates HURLSTONE, compositeur de musique anglais plein d'avenir, mort prématurement le 30 mai, à 30 ans; — Dr. Georges HUTH, professeur allemand, chargé d'un cours de langue thibétaine et mongole et d'histoire du bouddhisme à Berlin, mort en cette ville, le 1er juin, à 40 ans; — Don Prudencio DE LAPAZA DE MARTIARTU Y GROSSI, rédacteur en chef du *Siglo futuro* de Madrid, mort au commencement de juin ; — Dr. A. LEDEBUR, professeur de technologie métallurgique à l'École des mines de Freiberg (Saxe), mort en cette ville, le 9 juin, à 69 ans; — Dr. A. LINDHAGEN, astronome suédois de grande réputation, directeur de l'Observatoire de Stockholm et auteur de nombreuses et savantes publications, mort récemment à Stockolm, à 87 ans; — Dr. Platon Michailovitch MELIORANSKI, professeur russe de

littératures turque et tatare à Saint-Pétersbourg, mort dernièrement en cette ville, à 38 ans; — le R. P. MOTET, recteur du collège Saint-François-Xavier de Verviers, mort en cette ville, en mai, à l'âge de 50 ans; — Hennie NACHÉ, femme de lettres allemande, morte le 18 juin, à Hambourg, à 28 ans; — le Dr. Hermann OBST, savant anthropologiste allemand, l'un des fondateurs du musée d'ethnologie de Leipzig, dont les travaux sur les races asiatiques, qu'il avait étudiées sur place, font autorité, mort à la fin de mai, à 70 ans; — le baron Karl Robert VON OSTEN-SACKEN, naturaliste fort connu, d'origine russe, mort à Heidelberg (Bade), à 78 ans, auquel on doit d'importants travaux sur la zoologie, par exemple : *On the oxen-born bees of the ancients (Bugonia) and their relation to Eristalis tenax, a two-winged insect* (Heidelberg, 1894, in-8); — Theodor POLEK, professeur de chimie à l'école de pharmacie de Breslau (Silésie), mort dans cette ville, le 1er juin, à 85 ans; — Karl PROCHASKA, éditeur allemand, mort le 26 mai, à Teschen, à 77 ans; — Heinrich REIMANN, compositeur de musique et écrivain musical allemand, mort dernièrement à 56 ans, lequel a publié notamment : *Berühmte Musiker. Lebens- und Charakterbilder, nebst Einführung in die Werke der Meister* (Berlin, 1897-98, in-8); — Israël Cook RUSSELL, professeur à l'Université de Michigan, attaché au « Geological Survey » des États-Unis, mort au commencement de juin, à 53 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages et articles de revues sur les glaciers, les lacs, les rivières et les volcans de l'Amérique du Nord; — le chanoine Charles SCHEYS, professeur de droit canon et d'histoire au grand séminaire de Tournai, mort à Bruxelles, le 4 mai, à l'âge de 43 ans; — Fritz SCHAUDINN, zoologiste allemand réputé, mort vers la fin de juin, auquel on droit de nombreux et importants travaux, tels que : *Untersuchungen über den Generationswechsel von Trichosphaerium Sieboldi Sehn.* (Berlin, 1899, in-4) et *Haemosporidia (Blutsporenthiere)* (Kassel, 1901, in-4); — Dr. Hermann SCHELL, professeur de théologie à l'Université de Wurzbourg, mort en cette ville, le 31 mai, à 57 ans; — Christian SCHMIDT, professeur allemand, chargé d'un cours sur la police vétérinaire, mort à Giessen, le 23 mai, à 51 ans; — Dr. Hermann SEVIN, théologien et historien allemand, mort le 8 juin, à Uberlingen, près du lac de Constance, qui laisse plusieurs volumes, notamment : *Kaiser Rotbarts Fronhof Ueberlingen* (Ueberlingen, 1900, in-4); — le Rev. Thomas SMITH, pasteur protestant de l'Église d'Écosse, mort le 26 mai, à Édimbourg, à 89 ans, lequel vécut plusieurs années dans l'Inde où il fonda des missions et dirigea la *Calcutta Review*, puis, revenu en Écosse, professa la théologie au « New College » d'Édimbourg et publia un volume sur les *Mediaeval Missions*, des biographies du Dr. Duff et du Dr. Begg et une traduction anglaise des *Études sur Pascal*, de Vinet; — Dr. Giovanni ZANNONI, professeur de littérature italienne, mort à Rome, le 23 mai, à 40 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 8 juin, M. P. Jouguet communique un travail, sur un manuscrit en papyrus du Fayoum, qui permet d'établir que la lutte entre Constantin et Licinius eut lieu en 324 et non en 325. — M. Clermont-Ganneau entretient l'Académie de deux vases en albâtre découverts par M. de Morgan, et portant des inscriptions hébraïques. — M. Pottier donne lecture d'une Note de M. Radet, sur *Cybébé*. — Le 15 juin, M. Héron de Villefosse annonce à l'Académie la nouvelle que les fouilles entreprises à Alise Sainte-Reine ont mis au jour un théâtre romain; il parle aussi de la découverte faite à Paris, sur le chantier du Métropolitain, de murailles bâties avec des fragments de monuments gallo-romains. — M. A. Martin étudie la question de savoir le nombre de suffrages nécessaires pour que l'ostracisme fût prononcé en

Grèce. — M. le comte Paul Durrieu parle du manuscrit appartenant à la Bibliothèque nationale, et décoré de miniatures par Jehan Fouquet. — M. Barth lit un travail sur le reliquaire de Piprâvvà. — Le 22, M. Héron de Villefosse lit un rapport sur l'état des découvertes faites dans les fouilles du Métropolitain et parle notamment d'un morceau décoratif de l'époque gallo-romaine, et de deux bas-reliefs. — M. S. Reinach parle des épées gauloises et de leur qualité, supérieure à celle qui leur est ordinairement attribuée. — M. Toutain s'occupe de l'arpentage à Rome au temps de Tibère, d'après des inscriptions relevées par le capitaine Donau.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 9 juin, M. J. Bourdeau lit un mémoire sur les partis révolutionnaires en Russie et leur action : l'assassinat d'Alexandre II et la propagande exercée dans les classes populaires. — Le 16 juin, M. Joly poursuit la lecture de son mémoire sur la criminalité en Belgique. — Le 23, M. Gebhart fait l'éloge de M. Henri Doniol, décédé récemment.

Concours. — Depuis la fin du xve siècle et jusque vers la fin du xviiie les foires de Francfort ont joué un rôle considérable pour le commerce des livres : elles ont été le grand marché international où venait s'étaler la production littéraire des différents pays, et les catalogues qui en étaient publiés demeurent aujourd'hui une source précieuse de renseignements bibliographiques. Aussi comprend-on que l'on ait choisi comme sujet du prix Arthur et Emil Königswerter, une étude sur l'importance littéraire des foires de Francfort. Le prix est de 2 500 fr. Le délai pour la remise des manuscrits (à M. Hermann Oelsner, Bockenheimer Landstrasse, 2, à Francfort sur le Mein) est fixé au 1er mars 1908.

Congrès. — Le vingt-septième congrès national des Sociétés françaises de géographie et Sociétés assimilées se tiendra à Dunkerque du dimanche 29 juillet au jeudi 2 août prochain. Le droit d'inscription à ce congrès est fixé à la somme de 12 francs. Toutes les demandes d'inscription et de renseignements doivent être adressées à M. Georges Majoux, secrétaire général, 12, quai de la Visite, à Dunkerque.

Paris. — M. l'abbé J.-Ph. Bègne, professeur au petit séminaire de Cambrai, nous donne une courte et intéressante étude : *Exégèse et astrologie à propos d'un ouvrage inédit de Pierre d'Ailly* (Lille, Morel, 1906, petit in-8 de 50 p. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*). L'ouvrage inédit du cardinal de Cambrai est intitulé : *De Persecutionibus Ecclesiae*; il a été retrouvé à la bibliothèque de Marseille et signalé par M. Noël Valois dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1904, t. LXV. Son authenticité est certaine ainsi que sa date (1418); le lieu de sa composition est probablement Avignon, Pierre d'Ailly l'ayant écrit dans sa retraite plutôt qu'au milieu des occupations du concile de Constance. L'exégèse de ce traité concerne les predictions de l'Apocalypse, qui annoncent les dix phases de l'histoire de l'Église depuis l'âge apostolique jusqu'au temps du Grand Schisme et au delà. La fin des temps est proche, comme l'indique le Grand Schisme prédit dans la cinquième vision de saint Jean. Pour l'explication du chap. xx de l'Apocalypse, d'Ailly s'écarte de Pierre Auriol et de Nicolas de Lyre, ses guides. L'ange, descendu des cieux avec la clef de l'abîme, n'est ni Calixte II ni Innocent III ; c'est le Christ lui-même qui enchaîne le démon. Les mille ans ne partent ni de la naissance de Jésus-Christ ni du baptême de Constantin. Leur point de départ est le secret du Saint-Esprit. Par conséquent, l'époque de la réalisation des prophéties finales est inconnue. Mais l'observation des astres peut compléter l'étude des prophéties, lorsqu'on veut connaître l'avenir du monde.

Tout en rejetant l'action fatale des astres sur la volonté humaine, Pierre d'Ailly lui attribue cependant un rôle prépondérant dans les événements de l'histoire et notamment dans ceux qui concernent les religions et les sectes. Or, le phénomène astronomique, qui exerce sur les sociétés humaines le plus d'influence c'est la grande conjonction de Saturne et de Jupiter, qui a lieu tous les 960 ans. Les années où elle s'est produite, ont toutes été témoins de changements remarquables. On l'a constaté pour les sept grandes conjonctions précédentes. La huitième devait survenir en 1692, ou environ 97 ans après : donc en 1789, de grands changements seraient opérés, *maxime circa leges et sectas*. Sera-ce l'époque de l'Antéchrist, qui doit, comme Mahomet, établir une religion nouvelle ? D'Ailly n'ose l'affirmer. Toutefois, conjecture-t-il, avant cent ans, à partir de 1418, *magna fiet alteracio circa leges et sectas et specialiter circa legem et Ecclesiam Christi*. Le cardinal conclut donc qu'il y aura une révolution religieuse au début du XVIe siècle, et de grands changements au double point de vue politique et religieux, à la fin du XVIIIe. Une des autorités qu'il cite, est le Bienheureux Cyrille, non pas, comme l'a pensé M. Noël Valois, l'apôtre des Slaves, mais un religieux carme du XIIe siècle, auteur de l'*Oraculum angelicum*. Sa vie fût-elle légendaire, comme le soutenait le P. Papebroch, la vogue de son oracle n'en fut pas moins grande au moyen âge. Pierre d'Ailly accordait trop d'importance à cette obscure prédiction, et on s'étonne qu'un pareil esprit ait eu tant de confiance dans l'astronomie.

— Une plaquette aussi intéressante que pratique invite la jeunesse chrétienne à la communion fréquente et même, dans certains cas, quotidienne. Elle a pour titre : *La Communion fréquente et quotidienne*, par le P. Jules Lintelo, S. J. (Paris, Casterman. s. d., in-16 de 52 p. — Prix : 0 fr. 15) ; elle expose les motifs de la communion fréquente, combat les objections et indique les conditions. Des prières de circonstance terminent la brochure, qu'il convient de répandre dans les écoles chrétiennes.

— M. l'abbé Joseph Bonnet, auteur d'une brochure intitulée : *Du Rajeunissement eucharistique de l'Église* (Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-8 de 16 p. — Prix : 0 fr. 50), est un esprit original et indépendant qui ne s'est jamais privé de son franc parler, mais auquel il serait injuste de dénier son ardent amour pour l'Église. Il émet ses vues sur une foule de questions à peine ébauchées, avec une spontanéité d'enfant terrible, suggérant certaines améliorations dans le système des études ecclésiastiques et du ministère pastoral et ne craignant même pas d'indiquer le mode de refonte possible des Congrégations romaines. Nous sommes-nous trompé ? M. Bonnet semble ne pas douter que l'écrivain ecclésiastique désigné sous le nom de saint Denys soit l'Aréopagite lui-même.

— M. Julien Loisel, licencié-ès-sciences et météorologiste à l'observatoire de Juvisy, a voulu mettre tout possesseur d'un baromètre anéroïde en état d'en connaître le mécanisme, d'en déduire la mesure de la pression atmosphérique, d'en déterminer l'altitude du lieu, et enfin d'en tirer, dans la mesure du possible, la prévision du temps. Cela est intitulé : *Le Baromètre anéroïde*, forme une brochure in-16 de 24 pages avec deux figures et une planche (Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 1 fr.).

— Il se fait depuis un certain nombre d'années une campagne assez ardente en vue de remplacer par la division décimale en 400 grades la division sexagésimale du cercle en 360 degrés. M. J. de Rey-Pailhade, ingénieur civil des mines, l'un des promoteurs de cette modification, a présenté au Bureau des longitudes un mémoire donnant les *Tables et formules pour*

l'emploi pratique des instruments décimaux avec la connaissance des temps (Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de 18 p. de texte et 5 de tableaux. — Prix : 1 fr. 50).

— Parmi les volumes dont s'est récemment augmentée la collection : *Science et Religion, Études pour le temps présent*, nous signalerons une édition nouvelle de l'opuscule de M. Godefroid Kurth, naguère publié en Belgique : *Qu'est-ce que le moyen âge ?* (Paris, Bloud, in-12 de 63 p. — Prix : 0 fr. 60). — L'auteur y combat avec la science et l'éloquence qui lui sont ordinaires les injustes préventions qui ont trop longtemps régné dans nombre d'esprits, et dominent encore dans quelques-uns, au sujet de cette grande époque. Peut-être, comme il arrive aisément en cas pareil, ne s'est-il pas préservé lui-même de toute exagération. Sa thèse au sujet de l'inexactitude de cette dénomination : *Moyen âge*, pourra être contestée. C'est à tort, ce semble, qu'il assimile (p. 1-4) une « transition » à une « parenthèse ». Quoi qu'il en soit, on lira son remarquable plaidoyer avec l'intérêt qui s'attache à tout ce qui sort d'un esprit si haut et si chrétien.

— Les *Documents nouveaux sur la grande confrérie Notre-Dame aux prêtres et bourgeois de Paris*, que M. Henri Omont vient de publier dans le t. XXXII des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France* (Tiré à part. Paris, 1905, in-8 de 88 p.), forment un heureux complément aux *Recherches* consacrées jadis à cette confrérie par Leroux de Lincy dans le t. XVII (1844) des *Mémoires de la Société royale des antiquaires de France*. Cette curieuse association qui ne devait comprendre d'abord que 72 membres en souvenir des 72 disciples, — dont la moitié étaient clercs et la moitié laïques, — vit son succès s'affermir assez vite pour être obligée de bonne heure de porter à cent le nombre de ses membres. Comme on le verra par le très curieux obituaire qui forme l'un des documents ici publiés, elle compta dans son sein des membres considérables. Les autres documents sont : les statuts en latin et en français ; — divers règlements de 1221 à 1276 ; — le censier ; — un inventaire des ornements et livres d'office ; — quinze chartes qui s'échelonnent de 1271 à 1292.

— M. l'abbé Naudet a fait imprimer le discours qu'il a prononcé au Nouveau Cirque, à Orléans. Titre : *Pourquoi je suis catholique* (Paris, bureaux de la *Justice sociale*, s. d., petit in-18 de 35 p. — Prix : 0 fr. 50). Les diverses parties de ce discours sont intitulées : *Questions vitales* ; — *Vers l'idée religieuse* ; — *Vers l'Église* ; — *Les Droits de l'intelligence* ; — *Les Droits de la liberté* ; — *Conséquences pratiques*.

— Récemment, M. Marcel Poète, conservateur-adjoint de la Bibliothèque de la Ville de Paris, a fait au siège de l'Association amicale des commis-libraires français une très intéressante conférence sur *la Publication populaire à Paris aux* XVI*e et* XVII*e siècles*, qui a trouvé place dans les numéros d'avril et de mai dernier du *Bulletin* de cette association. On peut dire que c'est, en raccourci, un tableau de mœurs aussi animé que curieux d'époques déjà lointaines, tableau que notre temps voit se reproduire sous des formes nouvelles quoique analogues. En parlant de certaines brochurettes et de diverses feuilles volantes du passé, devenues rarissimes et d'autant plus recherchées par les amateurs, le conférencier semble avoir eu pour but final d'attirer l'attention sur les productions éphémères du jour, colportées dans nos rues, nombreuses aujourd'hui, introuvables demain et trop négligées par les contemporains, pour l'immense majorité desquels elles apparaissent comme sans valeur. « Il convient, conclut M. Poète, d'accorder dans nos dépôts publics, une petite place à ces feuilles que fait éclore

l'actualité parisienne. La Bibliothèque de la Ville de Paris est entrée dans cette voie : elle se préoccupe de former des collections de ces pièces, voire même des réclames, prospectus et catalogues commerciaux (série précieuse un jour pour l'histoire économique de Paris), des menus, des programmes, des lettres de part de décès utiles à conserver pour l'histoire généalogique de notre ville, etc. » — Voilà, certes, une excellente idée dont beaucoup profiteront plus tard. Nous connaissons d'ailleurs des particuliers qui, depuis longtemps, ont « travaillé » dans ce sens pour leur satisfaction propre. Demandez plutôt, entre autres, à M. P. Flobert, l'aimable secrétaire général de la Société parisienne « Le Vieux Papier ». Sur ce point, il en sait plus long que quiconque.

— Signalons simplement, pour y revenir quand l'ouvrage sera en entier entre nos mains, la première partie d'un *Essai de bibliographie pratique* rédigé par « Un ancien libraire » et intitulé : *Aide-mémoire du libraire et de l'amateur de livres. Répertoire d'ouvrages rares ou curieux en tous genres, anciens et modernes : éditions originales, livres à gravures des* XVIe, XVIIe, XVIIIe *et* XIXe *siècles, impressions rares, etc., avec l'indication de leur valeur dans le commerce* (A-LAL) (Paris, 19, rue Saint-Jacques, V^e^ arr. — Prix : 10 fr.).

— Outre trois poésies signées de MM. le comte de Lantivy de Trédion, le marquis de Pimodan et le comte Oscar de Poli, une chronique et une bibliographie intéressantes, le volume qui vient de paraître et qui forme la dix-neuvième année de l'*Annuaire du Conseil héraldique de France* (Paris, Conseil héraldique de France, 5, rue Alboni, XVIe arr., 1906, in-18 de 409 p.) renferme les dix publications ci-après : *La Maison de Reinach en France* (XVe *et* XVIIIe *siècles*), par M. le comte Oscar de Poli (p. 63-82) ; — *La Famille d'un ambassadeur de Louis XIV. Comment elle entendait le loyalisme*, par notre collaborateur M. Gaëtan Guillot (p. 83-98) ; — *Les Chevaliers du Croissant*, par M. Émile Perrier (p. 99-164, avec plusieurs grav. dans le texte) ; — *La Jurisprudence héraldique des d'Hozier*, par M. G. du Boscq de Beaumont (p. 165-177) ; — *Les Coquebert de Belleaucourt, de l'ancien Rémois*, par M. le vicomte E. du Pin de la Guérivière (p. 178-249) ; — *Les Armoiries danoises*, par M. Bouly de Lesdain (p. 250-276) ; — *La Famille Godquin*, par M. Roger Rodière (p. 277-288) ; — *Les Lettres du prieur Libert Van Elsrach, ou un Essai de réorganisation de l'ordre canonial et régulier du Saint-Sépulcre de Jérusalem (1674-1676)*, par M. le comte Couret (p. 289-313) ; — *La Girouette et les Jacobins auvergnats*, par M. le docteur de Ribier (p. 314-316) ; — *Documents pour servir au Dictionnaire des croisés de France*, par M. Roger Rodière (p. 317-360).

BOURGOGNE. — Voici la première partie du tome I de la 2e série (tome IX de la collection) des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalons-sur-Saône* (Chalons-sur-Saône, Émile Bertrand, 1905, in-8 de 210 p., avec 16 planches hors texte et des fig. dans le texte). Ce luxueux volume ne comprend que deux études, mais la qualité, surtout de la deuxième, compense largement la quantité. La première est une *Monographie de la seigneurie de Cruzille en Mâconnais* (p. 1-50), que son auteur a eu le tort de ne point signer. Elle se divise en quatre chapitres : I. La Seigneurie ; II. Le Château ; III. Les Seigneurs ; IV. Notes sur Cruzille. Deux planches hors texte, un plan et des armoiries dans le texte donnent à cette intéressante monographie un mérite complémentaire. — Le second travail, plus important, est dû à M. J. Martin ; il a pour titre : *L'Ancien Archiprêtré de Tournus. Inscriptions et documents archéologiques* (p. 51-210, avec 14 planches hors texte remarquablement exécutées et des reproductions d'inscriptions dans le texte). L'archiprêtré de Tournus, l'un des cinq que comptait l'ancien évêché de Chalons,

comprenait en 1648 vingt-huit paroisses et onze chapelles dont M. J. Martin s'occupe successivement, décrivant les pierres tombales, reproduisant avec soin les inscriptions et fournissant maints détails historiques, biographiques et archéologiques. Ce travail est complété par une bonne table des noms des personnes. Le présent volume fait honneur à la Société qui l'a publié.

— On a déjà publié plusieurs états de la précieuse bibliothèque formée par les ducs de Bourgogne au XIVe et au XVe siècle. Issue du bibliophile qu'était Jean le Bon, la maison de Bourgogne en hérita le goût des beaux livres. Aux inventaires de 1484, 1405, 1423, 1467, 1477 publiés par Peignot, Barron, Matter, Dehaisnes, vient s'en ajouter un autre de 1420, que M. Georges Doutrepont a retrouvé à Paris dans les « Cinq cents » de Colbert. Il édite avec beaucoup de soin pour la Commission royale d'histoire cet *Inventaire de la « librairie » de Philippe le Bon (1420)* (Bruxelles, Kiessling, 1906, in-8 de XLVIII-189 p.). Les 248 articles de cet inventaire sont rapprochés de ceux des inventaires antérieurs ou postérieurs et identifiés, quand la chose est possible, avec les volumes encore existants.

FRANCHE-COMTÉ. — Dans le *Cosmos, revue des sciences et de leurs applications* (n° du 16 juin dernier, p. 654-657), M. L. Reverchon, à qui l'on doit déjà maintes communications du genre, fait une intéressante description du *Nouveau Tramway de montagne de Clairvaux à Foncine-le-Haut (Jura)*, description appuyée d'une carte extraite de la feuille d'état-major, avec le tracé du tramway et 3 des vues les plus pittoresques de la région parcourue. « En somme, conclut M. Reverchon, le nouveau tramway, s'il est destiné principalement à favoriser les relations commerciales et industrielles de la région de Foncine avec le centre du Jura, sera aussi le bienvenu des touristes auxquels il permettra le facile accès d'un pays jusqu'ici difficilement abordable. »

GUYENNE ET GASCOGNE. — M. Alfred Gandilhon, archiviste du Cher, a reçu communication de M. Vaissière de Montauban d'un manuscrit qui apparaît actuellement sous la forme d'un matutinal, mais dans lequel il a sagacement reconnu un fragment d'un ancien bréviaire du diocèse de Dax. C'est ce qu'il montre dans son *Étude sur un livre d'heures du XIVe siècle, fragment d'un ancien bréviaire de Dax* (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1904. Paris, Impr. nationale, 1905, in-8 de 16 p.). C'est l'examen du calendrier, reproduit intégralement dans son étude qui permit à M. Gandilhon d'établir l'origine daxoise de ce manuscrit.

LANGUEDOC. — La Bibliothèque universitaire de Montpellier possède *Une édition inconnue des chroniques de Gargantua*, édition parisienne non datée, imprimée par Alain Lotrian et Denis Janot, et qui a échappé aux consciencieuses recherches de M. P.-P. Plan dans sa bibliographie rabelaisienne. M. Henri Omont a fait connaître cette édition à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Sa communication, extraite des *Comptes rendus*, est ornée des facsimilés de quatre pages de cette édition, qu'il rapporte à l'année 1533 (Paris, Alphonse Picard, 1906, in-8 de 6 p.).

LORRAINE. — Un chef de bureau de la préfecture des Vosges, M. Charles Ferry, donne la 2e édition d'une très utile brochure intitulée : *Automobiles et vélocipèdes, règlementation, réclamations, etc. Chasse et pêche, renseignements divers* (Épinal, Klein, 1906, in-32 de 142 p. — Prix : 1 fr.). Les genres de sport dont il est ici question sont assez différents, comme on le voit. Ce petit volume comprend trois parties : la première est consacrée aux auto-

mobiles et aux vélocipèdes (p. 3-71) ; la seconde a trait à la chasse et à la pêche (p. 73-116) ; la troisième est formée de conseils pratiques dus à un médecin, qui signe : Docteur F. P., touchant les premiers soins à donner aux personnes victimes d'accidents. Un avis à l'auteur : quand il en sera à la 3e édition de sa publication, il fera bien de choisir un papier plus fort qui rendra son texte moins pénible à la lecture.

LYONNAIS. — Signalons un excellent *Compte rendu des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon pendant l'année 1905*, par M. A. Vachez, président (Lyon, A. Rey, 1906, in-8 de 23 p.). A lire par tous ceux qui s'occupent de la région lyonnaise.

NORMANDIE. — Le classement par ordre de dates des monuments en raison des analogies que chacun d'eux présente avec les autres, ne peut avoir aucune valeur scientifique s'il ne s'appuie sur des documents précis concernant l'âge des types de comparaison. C'est à fixer l'époque qui a vu s'élever deux des chefs-d'œuvre de la Renaissance à Caen, que M. Prentout s'est attaché dans sa brochure intitulée : *Les Le Prestre, maçons caennais, et les Monuments de la Renaissance* (Caen, Valin, 1906, in-8 de 23 p.). L'auteur a fait mieux : il a découvert les noms des auteurs véritables de deux édifices très importants attribués jusqu'ici par M. Palustre à un inconnu. La grosse question de l'origine du style de la Renaissance française s'éclaire du même coup. Ce sont des Normands, des Caennais, et non des Italiens qui ont construit l'hôtel d'Ecoville et celui de la Monnaie, à Caen. Il est vrai que ces Normands, Blaise, Abel et Richard Le Prestre, ont demandé leurs motifs décoratifs à la littérature d'outre-monts, aux *Trionfi* de Pétrarque. On le voit, le travail de M. Prentout paraît décisif. Il présente une très réelle importance.

— La Basse-Normandie n'a pas vu la guerre sur son territoire depuis plus de 150 ans ; mais pendant les années malheureuses du règne de Louis XV, elle avait été témoin de plusieurs incursions des Anglais. Ces hostilités avec nos rivaux d'outre mer rendaient les attaques possibles, et forçaient à veiller à la sécurité des points vulnérables de notre littoral. C'est à l'organisation de la défense et à la surveillance des mesures prises en ce qui concerne la ville de Caen, que se rapportent les mémoires publiés par M. Vanel sous ce titre : *Trois Mémoires du lieutenant général du Portal sur la ville et le château de Caen, 1759-1771* (Caen, Jouan, 1905, in-12 de 61 p.). L'officier général rédacteur des mémoires qui viennent de voir le jour, s'était livré à une enquête complète sur les ressources que pouvait offrir, en hommes et en bâtiments, la ville comprise dans le cercle de son commandement militaire. Aussi a-t-il laissé à la postérité des renseignements précieux et d'autant plus intéressants qu'ils ont été recueillis par un homme sagace, qui avait intérêt à l'exactitude des informations rassemblées par lui.

PAYS BASQUE. — Une petite brochure fait son chemin en ce moment parmi les paysans de la vallée du Saison : c'est une de ces naïves tragédies populaires, bien connues sous le nom de « pastorales », et qui se jouent, de nos jours encore, sur la grande place des villages de là-bas. Titre : *Les Basques à Roncevaux* (*Uskaldunak Ibañetan*, tragédie en 3 parties par Zibero. Bayonne, impr. du Journal *Eskualdun Ona*, 1906, in-16 de 160 p. — Prix : 1 fr. 50). Ce drame, paraissant à une heure où beaucoup de prêtres basques sont privés de leur traitement pour s'être obstinés, malgré les défenses administratives, à enseigner le catéchisme en *euskara*, construit sur un thème fortement patriotique et national, dans une langue pittoresque et une prosodie heureuse, réunit toutes les conditions voulues pour attacher davan-

tage à sa langue et à ses traditions un petit peuple qui n'aura jamais de meilleures gloires que celles du passé.

POITOU. — Sous le titre : *Nouvelles Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres* (Paris, Champion ; Niort, Clouzot, 1905, in-8 de VI-51 p.), M. Henri Clouzot nous offre un précieux complément aux recherches publiées par lui en 1891. Sans rien changer à ses conclusions, l'auteur apporte une gerbe nouvelle de documents inédits, principalement puisés aux archives notariales, et essaie de combler quelques lacunes de son travail primitif, dans la nomenclature des publications de la région niortaise aux siècles passés : ainsi s'accroît la liste bibliographique des productions des ateliers de Thomas Portau, René Troismailles, Jean Baillet, Jean Moussat, Philippe Bureau, Fr. Rouhault, Ant. Faultré, G. Desbordes et les Ellies. Le chapitre consacré à Thouars a été entièrement remanié grâce à de nouvelles découvertes. De tels suppléments sont les bienvenus, pour mettre au courant des recherches fatalement incomplètes.

SAINTONGE. — Le tome XXXV des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 478 p.) est digne de ceux qui l'ont précédé. Il contient quatre travaux d'inégale importance : *Les Déclarations de biens de mainmorte dans l'ancien diocèse de Saintes, sous Louis XIII et Louis XIV*, par M. Ch. Dangibeaud (p. 1-249) ; — *Les Insinuations ecclésiastiques dans le diocèse de Saintes, au cours de l'année 1565*, par M. G. Musset (p. 250-359) ; — *La Constitution de quatre paroisses en comité municipal en 1789*, par le Dr Vigen (p. 360-413) et la continuation des *Corporations, maîtrises et jurandes de la Saintonge et de l'Aunis*, par M. Saudau (p. 414-451). Les 138 déclarations publiées par M. Dangibeaud émanent des titulaires des bénéfices du diocèse. Ceux-ci devaient présenter un état de leurs revenus à un commissaire spécial pour établir les droits d'amortissement qu'ils avaient à payer. Il était de leur intérêt de donner une évaluation inférieure à la réalité. Aussi ne peut-on accepter en toute confiance les chiffres inscrits dans leurs déclarations. — Les insinuations publiées par M. Musset proviennent des registres du greffe du diocèse de Saintes sur lesquels étaient inscrits les titres de nomination et installation des bénéficiers. Les documents appartiennent tous à l'année 1565 et n'intéressent par le fait qu'un nombre limité de paroisses. — Les procès-verbaux des paroisses de Boresse, Guizangeard, Martron et Montandret, formées en comité municipal, témoignent de la profondeur des sentiments religieux et de l'honnêteté de leurs habitants à la veille de la Révolution. Le rôle joué par le curé est très significatif : on est très loin des sentiments qui se manifesteront plus tard sous l'influence d'une agitation étrangère au pays. Parmi les documents publiés par M. Saudau, les statuts des maîtres orfèvres de Saint-Jean d'Angély, méritent une attention spéciale.

ALLEMAGNE. — Nulle part mieux que dans les innombrables pamphlets, plaquettes, pièces fugitives que virent éclore les débuts du protestantisme ne se reflète l'état d'esprit des contemporains et la façon dont ils accueillirent ces nouveautés. Jadis O. Schade a publié un recueil de *Satiren und Pasquillen aus der Reformations Zeit*. Mais en dépit de deux éditions (la dernière parue en 1863) ce recueil est aujourd'hui épuisé et rare, et les trois volumes qu'il comportait ne l'ont pas empêché de présenter de graves lacunes. Aussi accueillera-t-on avec joie la publication qu'entreprend M. Otto Clemen sous le titre de *Flugschriften aus den ersten Jahren der Reformation* : par premières années de la Réforme, M. Clemen entend la période antérieure à 1525. Chacune des pièces volantes qui entreront dans la collection sera publiée

et pourra être acquise séparément; mais elles seront groupées de manière à former des volumes de 30 feuilles d'impression avec titre général et table des matières. Le prix de souscription pour chaque volume est de 11 fr. 25. Inutile de dire que chaque fascicule sera précédé d'une Introduction critique et publié avec tout le soin scientifique que l'on peut attendre de M. Otto Clemen et des collaborateurs qui lui ont promis leur concours : MM. Alfred Gœtze, Paul Kalkoff, etc. C'est M. Rudolf Haupt, à Halle, qui assume la charge de la publication.

— Avec son 97e volume, l'*Historische Zeitschrift*, fondée en 1859 par H. von Sybel et qui est la plus ancienne revue historique actuellement existante en Allemagne, inaugure une nouvelle série et prend une nouvelle apparence. Les fascicules sont beaucoup plus gros, les caractères latins supplantent les caractères gothiques jusqu'alors usités, le papier est meilleur, la forme plus agréable à l'œil. Le principal objet du développement donné à la Revue est de lui permettre d'accueillir plus largement encore que par le passé les *Essais* qui sont l'un de ses caractères et par lesquels elle s'efforce d'atteindre un public plus large que le public spécial des historiens. Le prix de la Revue (München, Oldenbourg), est naturellement quelque peu augmenté. Devant comprendre par volume 9 feuilles de plus, elle élève son prix de 11 m. 50 à 14 m.

Belgique. — Nous recevons l'important et très intéressant volume publié à l'occasion du *Congrès international pour l'extension de la culture de la langue française* (Paris, Champion ; Bruxelles, Weissenbruch ; Genève, Jullien, 1906, in-8, comportant pour chaque sujet traité une pagination spéciale). Ce congrès s'est tenu à Liège du 10 au 14 septembre dernier. Les mémoires et rapports qui se trouvent ici réunis sont les suivants : *La Langue et la littérature françaises en Alsace*, par M. Henri Albert (19 pages) ; — *La Pénétration allemande en Belgique*, par M. Maurice Ansiaux (16 p.) ; — *La Langue française et l'Ame arabe*, par M. Henry Bigot (11 p.) ; — *Que peut faire l'école primaire pour l'extension de la culture de la langue française ?* par M. Blondiau (4 p.) ; — *Le Français en Suisse*, par M. Albert Bonnard (8 p.) ; — *L'État légal du français au Canada*, par M. E. Bouchette (2 p.) ; — *La Langue française et la Question flamande en Belgique*, par M. Robert Catteau (13 p.) ; — *A propos de l'enseignement du français dans nos athénées*, par M. Jean Chalon (13 p.) ; — *Le Parler belge*, par M. Gustave Cohen (15 p.) ; — *L'Organisation de la bibliographie dans le domaine de la littérature et de la philologie française*, par M. Gustave Cohen (5 p.) ; — *Les Patois du français*, par M. Oscar Colson (13 p.) ; — *Note concernant l'Alliance française*, par M. L. Dufourmantelle (4 p.) ; — *Le Rôle du roman dans la culture française*, par M. L. Dumont-Wilden (7 p.) ; — *Les Premiers Bonjouristes (1818-1828)*, par M. Pompiliu Eliade (26 p.) ; — *Le Français et les dialectes romans dans le nord-est*, par M. Jules Feller (11 p.) ; — *La Critique littéraire dans la presse quotidienne*, par M. Remy de Gourmont (3 p.) ; — *Rapport sur les travaux du Cercle de conversation française de Nuremberg*, par M. André Gugler (3 p.) ; — *La Littérature dans ses rapports avec la presse*, par M. Gérard Harry (10 p.) ; — *Les Lettres françaises en Alsace-Lorraine (pays lorrain annexé)*, par M. Gustave Kahn (2 p.) ; — *Les Vers libres. La Diction des poèmes*, par le même (5 p.) ; — *La Littérature française en Belgique*, par M. Hubert Krains (7 p.) ; — *Les Chances et les moyens de pénétration du français dans l'Amérique du sud, particulièrement au Chili*, par M. François Zapata Lillo (8 p.) ; — *L'Universalité de la langue française. Progrès ou régression. Questions préliminaires. Notes interrogatives*, par M. F. Mallieux (11 p.) ; — *Notes et documents sur la langue fran-*

çaise et l'enseignement du français hors de France, par M. Albert Métin (50 p.) ; — *Le Problème du style*, par M. François de Nion (5 p.) ; — *La Critique française et l'étranger*, par M. L. Paschal (3 p.) ; — *L'Enseignement du français dans les athénées et collèges*, par M. Oscar Pecqueur (10 p.) ; — *Sur le rôle actuel de la langue française en Belgique*, par M. R. Petrucci (8 p.) ; — *La Décroissance de la langue française dans le Grand-Duché de Luxembourg*, par Mme Poirier (12 p.) ; — *N'y a-t-il pas lieu de substituer, dans l'enseignement de la langue française, la lecture des prosateurs du* XVIIIe *siècle à celle des prosateurs du* XVIIe ? par M. Salomon Reinach (5 p.) ; — *La Langue française est-elle en régression dans le monde ? Causes et remèdes*, par M. Arnold Rey (7 p.) ; — *L'Alliance française et la Méthode directe*, par M. E. Rochelle (3 p.) ; — *La Langue française considérée dans ses rapports avec le travail scientifique et la production scientifique*, par M. le Dr Paul Sollier (11 p.) ; — *L'Enseignement littéraire du français en Belgique*, par M. A. Stassart (Georges Rency) (8 p.) ; — *La Langue française à Anvers*, par M. Louis Stuyck (6 p.) ; — *Le Vocabulaire français au* XVIe *siècle et deux lexicographes flamands du même siècle. 2000 mots inconnus à Cotgrave*, par M. H. Vaganay (46 p.) ; — *Les Vers français à l'étranger*, par M. A.-G. Van Hamel (8 p.) ; — *Les Primes pour l'encouragement de l'art dramatique en Belgique*, par M. G. Van Montagu (22 p.) ; — *Pourquoi fut fondée l'Association flamande pour la vulgarisation de la langue française*, par le même (16 p.). Cette simple nomenclature montre assez que, malgré la brièveté de certains articles, le Congrès de Liège a bien rempli le but qu'il s'était proposé.

— Plusieurs fois déjà, nous avons eu le plaisir de signaler à nos lecteurs les volumes de *Mémoires et Publications de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut*. Nous venons de recevoir le tome VII de la sixième série, correspondant au 57e volume de la collection (Mons, imp. Duquesne-Masquillier et fils, 1905, in-8 de XXII-363 p.), lequel comprend les quatre études suivantes : *Analyse coordonnée des travaux relatifs à l'anatomie des téguments séminaux* (suite et fin), par M. Hiac. Lonay (p. 1-87) ; — *Mons, 1830-1905*, par M. Jules Declève (p. 89-105) ; — *Observations météorologiques faites à Mons en 1905*, par M. A. Bracke (p. 107-336) ; — *Notre point de vue et celui des autres dans nos relations avec l'étranger*, par M. Émile Jottrand (p. 337-362).

— Dans son discours sur *les Classiques chrétiens* (Namur, Godenne, s. d., in-18 de 33 p.), M. l'abbé Baelde plaide chaleureusement la cause des classiques chrétiens, non pas leur étude exclusive, comme on le faisait jadis, mais leur étude comparée avec les classiques païens, pour assurer une meilleure formation intellectuelle, morale et surtout religieuse de la jeunesse. C'est le système au service duquel l'abbé Guillaume a déployé tant d'ardeur et tant d'érudition. A l'appui de cette modification des programmes d'enseignement, il donne des raisons dont quelques-unes sont bonnes, alors que d'autres nous semblent contestables. Pourtant, l'ensemble de la thèse est juste, et l'on ne comprendrait pas que, dans l'éducation chrétienne, on ne fît point une part assez large aux lettres chrétiennes. Nombre de maisons d'enseignement libre sont déjà entrées dans cette voie, timidement sans doute, du moins en France ; mais en pourrait-il être autrement, puisqu'asservies aux programmes officiels, ces maisons ne peuvent guère les surcharger au point de compromettre le résultat des examens. La thèse de M. l'abbé Baelde ne saurait donc avoir pour nous, jusqu'à nouvel ordre, qu'un intérêt à peu près exclusivement théorique. Beaucoup le regretteront sans nul doute.

ESPAGNE. — Un religieux jésuite, le P. Juan de Abudal, a publié en bro-

chure de propagande un petit tract actuel et très pratique, dans lequel il démontre que l'on peut, que l'on doit même, en certains cas, voter pour un candidat libéral modéré, en l'absence de candidats nettement catholiques, pour éviter un mal plus grand (*Un Ejemplo de acción católica*, Barcelona, Gili, 1906, in-32 de 32 p.). Combien nous aurions besoin en France de répandre cette doctrine dans la masse des indifférents en matière électorale!

— A signaler aussi le discours prononcé par le Dr José Blanc y Benet pour l'inauguration des cours de 1905-1906 à la Faculté de médecine de Barcelone : *La Fuerza del hábito resorte de la humana perfectibilidad* (Barcelona, imp. de la Casa provincial de Caridad, 1906, in-18 de 36 p.). La question de l'habitude y est étudiée au point de vue hygiénique autant qu'au point de vue moral.

Suède. — La bibliothèque de Västerås, l'ancienne Arosia, dont l'évêché remonte au XVIe siècle, possède 134 incunables. Elle les doit en partie, comme beaucoup des livres de son fonds, à la générosité de ses anciens évêques, dont l'un, Johannes Rudbeckius, a laissé un catalogue de la bibliothèque. M. Isak Collijn, *amanuensis* de la bibliothèque de l'Université d'Upsal, nous donne la description de ces incunables : *Katalog üper Västerås läroverks bibliotheks inkunabur* (Upsala, Almqvist och Wicksell, s. d., in-8 de 64 p.). Lorsque l'ouvrage est décrit dans un des répertoires connus de Hain, Pellechet, Proctor, etc, M. Collijn se borne ordinairement à en donner l'indication sommaire avec renvoi à ces répertoires. Il a soin de noter exactement les ex-libris, provenances, reliures, et autres caractères extérieurs qui spécifient les exemplaires. Le seul incunable non encore signalé qu'il décrive est une lettre d'indulgence de R. Péraud, donnée en 1490 et imprimée par Arndes de Lübeck. Les ouvrages sont classés par noms d'auteurs. M. Collijn y ajoute une liste sommaire par lieux d'impression et noms d'imprimeurs. C'est l'Allemagne qui fournit la plupart des livres ici catalogués, puis l'Italie ; la France ne figure que pour deux volumes ; la Suède pour un seul : un bréviaire à l'usage de Strengnes. Cette table est suivie d'une autre par ordre de provenances. Deux appendices nous donnent : 1° un inventaire dressé par les soins de Rudbeck ; 2° un extrait, relatif aux incunables, du catalogue de Petrus Olav, en 1640.

Suisse. — M. l'abbé Charles de Rœmy, curé de l'Hôpital, a publié récemment deux plaquettes intéressantes à divers titres et degrés, l'une en prose : *Les Trois Sanctuaires de Marie dans la ville de Fribourg* (Fribourg, imp. Galley, 1904, in-16 de 48 p. — Prix : 0 fr. 50), c'est-à-dire l'église de Notre-Dame, celle de Bourguillon et la chapelle de Lorette, dont il résume savamment l'histoire et les vicissitudes à travers les siècles ; — l'autre, en vers, intitulée : *Une Page de l'histoire fribourgeoise. L'Avoyer d'Arsent*, drame en cinq actes et en vers (Fribourg, imp. Hodel, 1905, in-16 de 62 p. — Prix : 1 fr.).

Chine. — Le R. P. de Moidrey, S. J., directeur de l'observatoire de Zi-Ka-Wei, continue la publication de son *Calendrier-annuaire*. Le *Polybiblion* a rendu compte, en juillet 1905 (t. CIV, p. 92), des trois premières années du Calendrier. Nous sommes en présence de la quatrième, 1906 (Chang-Haï, imp. de la Mission catholique, petit in-16 de 215 p. — Prix : 5 fr). — Laissant de côté quelques données fournies dans le Calendrier pour 1905, celui de 1906 en fournit de nouvelles avec huit ou dix cartes à l'appui. Mentionnons spécialement la carte des fuseaux horaires sur cet empire chinois aussi grand que l'Europe, celle des phares de côtes chinoises et celles des chemins de fer exploités, en construction et en projet, et enfin un graphique donnant les courbes d'accroissement en prêtres chinois, en prêtres européens et

en milliers de chrétiens. Le Calendrier donne aussi le « Nouveau Code de l'Observatoire » à partir du 1er janvier 1906.

— Le P. J. de Moidrey donne aussi, en une plaquette gr. in-4 de XI-57 p., la *Rédaction des observations de température, 1873-1903*, faites à l'Observatoire météréologique, magnétique et sismologique de Zi-Ka-Weï, fondé et dirigé par les missionnaires de la Compagnie de Jésus. L'Introduction forme, dans ses XI pages, le texte proprement dit, mêlé de plusieurs graphiques et exposant les méthodes suivies pendant les vingt années d'observation. Le surplus est occupé par soixante-deux tableaux donnant les chiffres par jours, mois et années.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Scènes d'Évangile*, par J. Barbet de Vaux (in-8, Lethielleux). — *De la Cène à la Résurrection*, par l'abbé Daymard (in-12, Lethielleux). — *Preuves de l'existence de Dieu*, par le chanoine T. Dubot (in-12, Beauchesne). — *Les Sources de la croyance en Dieu*, par A.-D. Sertillanges. Nouvelle édition (in-16, Perrin). — *L'Étude de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin*, par le R. P. J. Berthier (in-12, Lethielleux). — *La Prière, philosophie et théologie de la prière*, par J.-M.-L. Monsabré (in-12, Lethielleux). — *Cours complet d'enseignement religieux*, par l'abbé Terrasse. 5e partie. *Apologétique chrétienne* (in-12, Beauchesne), — *Doctrine spirituelle extraite des œuvres de Fénelon* (2 vol. in-18, Lethielleux). — *Quatre conférences sur la foi chrétienne*, par L. Désers (in-16, Poussielgue). — *Lettres de direction sur la vie chrétienne*, par Mgr Dupanloup, publiées par Mgr Chapon (in-12, Lethielleux). — *Le Chrétien*, choix de discours extraits des sermons de J.-H. Newman, 1re et 2e séries ; trad. par R. Saleilles (in-12, Lethielleux). — *Les Causes du malheur pendant la vie. Carême de 1905 à Notre-Dame de Reims*, par l'abbé Archelet (in-12, Lethielleux). — *La Vie spirituelle, d'après les mystiques allemands du XIVe siècle*, par le R. P. Denifle ; trad. et adapt. par la Ctesse de Flavigny et Mlle M.-A. de Pitteurs (in-12, Lethielleux). — *Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola*, par le R. P. Bucceroni ; trad. de l'italien par l'abbé P. Mazoyer (in-12, Lethielleux). — *Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, à l'usage du clergé et des fidèles*, par le P. A. Veermersch (in-12, Tournai, Casterman). — *Le Cœur et ses richesses*, par l'abbé L. Lenfant. IX. *La Foi et ses conditions morales*. X. *L'Amour de Dieu* (2 vol. in-16, Poussielgue). — *Estudios canónicos*, por A. L. Pelaéz (in-18, Barcelona, Gili). — *Le Bilan dans les sociétés anonymes*, par J. Verley (in-18, Rousseau). — *Nouvelle loi militaire de 1905* (in-18, Garnier). — *Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine*, par l'abbé E. Blanc (gr. in-8 carré, Lethielleux). — *Essai d'un système de philosophie catholique (1830-1831)*, par F. de La Mennais, ouvrage inédit, recueilli et publié avec une Introduction, des notes et un Appendice par C. Maréchal (in-12, Bloud). — *Religion, critique et philosophie positive chez Pierre Bayle*, par J. Delvolve (in-8, Alcan). — *Physiologie et psychologie de l'attention*, par J.-P. Nayrac (in-8, Alcan). — *Vers l'éducation nouvelle*, par L.-M. Leroy (in-18, Paulin). — *L'Éducation aidée par la graphologie*, par S. Pellat (in-16, Hachette). — *La Monnaie, le crédit et le change*, par A. Arnauné. 3e édit. revue et augmentée (in-8, Alcan). — *Activités sociales*, par M. Turmann (in-12, Lecoffre). — *Guide social de Paris*, par R. Merlin (in-18, Rousseau). — *The Finances of American Trade Unions*, by A. M. Sakolski (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Le Rôle de la guerre, étude de sociologie générale*, par J. Lagorgette (in-8, Giard et Brière). — *Dizionario di botanica generale*, da D.-G. Bilancioni (petit in-18, cart. Milano, Hœpli). — *Histoire naturelle de la France, 1re partie. Généralités. L'Enchaînement des organismes*, par G. Bonnier (in-18, les fils d'Émile Deyrolle).

—*Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr Cabanès. 3e série (in-16, A. Michel).— *Notions fondamentales de chimie organique*, par C. Mourèu. 2e édition, revue et augmentée (in-8, Gauthier-Villars). — *Mise en valeur des moyennes et basses chutes d'eau en France. La Houille verte*, par H. Bresson (gr. in-8, Dunod et Pinat. — *Une Nouvelle Organisation industrielle. Étude sur les procédés techniques et les institutions sociales de la Fondation Carl-Zeiss à Iéna*, par F. Auerbach; trad. de la 2e édition allemande (in-8, Giard et Brière). — *Música religiosa ó comentario teórico practico del motu proprio*, por P. L. Serrano (in-18, Barcelona, Gili. — *L'Art du lecteur, l'art du diseur, l'art de l'orateur*, par M. Castellar (in-12, Poussielgue). — *La Voix des âges*, par P. Payen de la Garanderie. 1re serie; (in-18, Lemerre). — *Spectacles d'outre-mer*, par J. Leclercq (in-18), Lemerre). — *Les Festins de la mort*, par M. Vasson (in-18, Lemerre). — *Les Nénuphars*, par J. Ricquebourg (in-18, Lemerre). — *Rayonnements*, par C. de Bussy (in-18, Stock). — *Les Pénitents noirs*, par M. Daireaux (in-18, Sansot). *Les Appels*, par C. Funck-Brentano (in-18, Sansot). — *Aux Pays de la beauté*, par J. Morel (in-18, Sansot). — *Le Pardon d'un ange*, par A. Bourbon (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *La Vie d'un théâtre*, par P. Ginisty (petit in-8, Delagrave). *Fleurs et parfums « souvenirs et récits »*. T. Ier (in-12, Œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil). — *Les Drames de la conscience. La Rondache*, par Peladan (in-16, Arnaud). — *L'Ile inconnue*, par P. de Coulevain (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Égarés*, par J. Nesmy (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Ruban de Vénus*, par G. Réval (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Rêve d'Antoinette*, par E. Le Maire (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Miroir d'étain*, par M. Levaillant (in-16, Plon-Nourrit). — *Un Orage*, par H. Buteau (in-16, Plon-Nourrit). — *Pilleurs d'amour*, par L. Donel (in-16, Perrin). — *L'Erreur d'aimer*, par Mme Humphry Ward; trad. de l'anglais par J. de Mestral-Cambremont (in-16, Hachette). — *Meurtrissure*, par G. de Bussy (in-16, Dujarric). — *Les Amours d'un savant*, par P. de Lauribar (in-16, Dujarric). — *Les Contes de mon oncle Paterne*, par J. Ageorges (gr. in-8, Delagrave). — *Une Tâche*, par M. Maryan (in-12, H. Gautier). — *Les Deux Marquises*, par Champol (in-12, H. Gauthier). — *Dans l'engrenage*, par J. de Coulomb (in-12, H. Gautier). — *Histoire d'une grande conspiration. Dans les ténèbres*, par G. Thorne (in-12, Lethielleux). — *Enfants des rues*, par G. de Lys (in-12, Lethielleux). — *Les Cousins de Matutinaud*, par E. Duplessy (in-12, Téqui). — *Lettres de Henrick Ibsen à ses amis*; trad. par Mme M. Rémusat (in-16, Perrin). — *Les Grands Écrivains français. Calvin*, par A. Bossert (in-16, Hachette). — *Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui*, par E. Gilbert (in-18, Sansot). — *Les Trouvères arméniens*; trad. française avec une Introduction par A. Tchobanian (in-12, « Mercure de France »). — *Le Siam et les Siamois*, par le Cte E. Lunet de la Jonquière (in-16, Colin). — *En courant le monde. Canada, États-Unis, Corée, Japon, Mexique*, par M. de Périgny (in-16, Perrin). — *L'Europe (moins la France) au début du* XXe *siècle*, par M. Fallex et A. Mairey (in-8, Delagrave). — *Les Leçons de l'histoire contemporaine*, par A. Savaète (in-8, Savaète). — *Les Martyrs*, par Dom H. Leclercq. V. *Le Moyen Age* (in-8, Oudin). — *Fénelon, archevêque de Cambrai*, par H. Druon (2 tomes réunis en un vol. in-12, Lethielleux). — *Mgr de Ségur*, par le marquis de Moussac (in-18, Librairie des Saints-Pères). — *Mgr Freppel*, par A. Pavie (in-16, Librairie des Saints-Pères). — *Newman*, par W. Barry, trad. de l'anglais par A. Clément (in-8, Lethielleux). — *Sœur Marie-Josèphe Kumi, religieuse dominicaine (1763-1817)*, par A.-L. Masson (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *Robert le Fort et les Origines de la race capétienne. Introduction à l'histoire de la Maison de France*, par L. de Beauriez (in-16, Perrin). — *Chronique et annales de Gilles*

Le Muisit, abbé de Saint-Martin de Tournai (1272-1352), publiés, pour la Société de l'histoire de France, par H. Lemaitre (in-8, Laurens). — *Épisodes de la guerre de Trente ans. Le Cardinal de la Vallette, lieutenant général des armées du Roi (1635-1639)*, par le Vte de Noailles (in-8, Perrin). — *Le Grand Siècle intime. Le Règne de Richelieu (1617-1742), d'après des documents originaux*, par E. Roca (in-16, Perrin). — *Recueil des actes du Comité du salut public, avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du conseil exécutif provisoire.* T. XVII, 21 septembre 1794-6 novembre 1794, publié par F.-A. Aulard (gr. in-8, Leroux). — *Un Duc et pair au service de la Révolution. Le Duc de Lauzun (général Biron), 1791-1792. Correspondance, intime* publiée par le comte de Lort de Sérignan (in-16, Perrin). — *Passions d'hier et passions d'aujourd'hui. Amours de Napoléon. Mariage de ministre*, par H. Mauprat (in-16, Perrin). — *Une Page d'histoire religieuse pendant la Révolution. La Mère de Belloy et la Visitation de Rouen (1746-1807)*, par R. de Chauvigny (in-16, Plon-Nourrit). — *Notes et souvenirs d'un officier d'état-major (1831-1904)*, par le colonel C. Corbin (in-16, Hachette). — *L'Église se meurt, l'Église est morte!* par P. Barbier (in-12, Lethielleux). — *Anticléricalisme et catholicisme*, par V. Giraud (in-12, Bloud). — *La Séparation de l'Église et de l'État. Le Dernier Refuge*, par G. Aubray (in-12, Lethielleux). — *Un Complot libéral contre la Sainte Église. Réponse à la requête des cardinaux laïques en faveur des associations cultuelles*, par Mgr Fèvre (in-8, Savaète). — *Il Sentimento imperialista, studio psico-sociologico*, da G. Amadori Virgilj (in-12, Milano, R. Sandron). — *Histoire de la ville d'Amiens.* T. III. *Amiens au* XXe *siècle*, par le baron A. de Calonne (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Les Classes rurales en Bretagne, du* XVIe *siècle à la Révolution*, par H. Sée (gr. in-8, Giard et Brière). — *Le* XVIIe *Siècle et les Guerres de la Réforme en Berry*, par le vicomte de Brimont (2 vol. in-8, A. Picard et fils). — *Correspondance inédite de Stanislas Leszczynski, duc de Lorraine et de Bar, avec les rois de Prusse Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric II (1736-1766)*, publiée avec une étude et des notes, par P. Boyé (Paris, Berger-Levrault). — *Early Diplomatic negotiations of the United States with Russia*, by J. C. Hildt (in-8, Baltimore, The Johns Hopkins Press). — *Georges Mareschal, seigneur de Bièvre, chirurgien et confident de Louis XIV (1655-1736)*, par le Cte G. Mareschal de Bièvre (in-8, Plon-Nourrit).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE — THÉATRE

Poésie. — 1. *Le Bois sacré*, par Joseph Serre. Lyon et Paris, Vitte, 1905, in-12 de 104 p., 1 fr. 50. — 2. *Le Livre d'une mère*, par le même. Lyon et Paris, Vitte, 1906, in-12 de 80 p., avec 2 grav., 1 fr. 50. — 3. *Le Triomphe de Pan*, par Léonce Depont. Paris, Plon, s. d., in-12 de 191 p., 3 fr. 50. — 4. *Médailles rustiques*, par Alfred Lerouge. Paris, Messein, 1906, in-12 de 108 p., 2 fr. 50. — 5. *Le Char du rêve*, par J. de Cranphore. Paris, Lemerre, 1906, petit in-18 de 106 p., 2 fr. 50. — 6. *Aimer!* par Stéphen Liégeard. Paris, Hachette, 1906, in-8 de 209 p., avec portrait, 5 fr. — 7. *Œuvres choisies, 1863-1904*, par Albert Mérat. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de xxxx-361 p., 3 fr. 50. — 8. *L'Ame géométrique*, par Henri Allorge. Paris, Plon-Nourrit, in-18 de 51 p. 2 fr. — 9. *Les Fleurs de soie*, par Henri Liebrecht. Paris, Sansot, 1906, in-18 de 198 p., 3 fr. 50. — 10. *La Terre valaisanne*, par Louis de Courten. Einsiedeln (Suisse), Benziger, s. d., in-12 de xxx-107 p., avec portrait. — 11. *Le Netzer*, par Maxime Rousseau. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de 166 p. 3 fr. — 12. *La Retraite fleurie*, par Henri Rouger. Paris, Lemerre, 1906, in 18 de 146 p., 3 fr. — 13. *Sonates au clair de lune*, par Amédée Prouvost. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 215 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Sentiers du Paradis*, par André Mary. Paris, Sa sot, 1906, in-18 de 179 p. 3 fr. 50. — 15. *Les Étapes d'un poète*, par Mme Gérard de Lacmer. Paris, Librairie Saint-Paul, s. d., in-12 de 138 p., 2 fr. — 16. *L'Ame de l'enfance*, par Maurice Morel. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 136 p., 3 fr. — 17. *A ma fille Marie-Thérèse, confidences paternelles*, par Rémy Swynghedauw. Paris, Haton, s. d., petit in-8 de 190 p., 3 fr. — 18. *Poésies juvéniles, Pièces à dire par les adolescents de 12 à 16 ans*, par Hortense Barrau. Ormesson (Seine-et-Oise), Delarue, s. d., in-18 de 94 p., 1 fr. 25. — 19. *Sous les sapins*, par Prosper Dor. Paris, Sansot 1906, in-18 de 161 p., 3 fr. 50. — 20. *La Maison des caresses*, par Alfred Joubert. Paris, Lemerre, 1906, in-16 de 247 p., 3 fr. 50. — 21. *Vers à Suzon*, par Georges Duval. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de 157 p., 3 fr. 22. *Notations*, par Théo Varlet. Lille, édit. du Beffroi, 1906, in-12 de 157 p. — 23. *Jeunes Fleurs*, par Fagus. Reims, édition de la « Revue littéraire de Paris et de Champagne », 1906, in-16 de 171 p.

Théâtre. — 1. *Bertrade*, comédie en quatre actes, par Jules Lemaitre. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 239 p., 3 fr. 50. — 2. *La Revanche de Célimène*, comédie en un acte, en vers, par Berthe Vadier. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de 47 p., 1 fr. 50. — 3. *Nominoé*, drame en cinq actes, en vers, par Louis Tiercelin. Paris, Lemerre, 1906, in-8 de 188 p., 5 fr. — 4. *Le Roi Grallon*, tragédie en cinq actes et sept tableaux, par L. Michaud d'Humiac. Paris, librairie Molière, 1905, in-8 de xiv-212 p., 4 fr. — 5. *Hugophilies*, par Olivier de Gourcuff. Paris, Messein, 1906, in-8 de 63 p., illustr. de Jacques Pohier, 2 fr. 50. — 6. *Sévérité*, pièce en un acte, par Léon Frapié et Paul-Louis Garnier. Paris, Calmann-Lévy, in-8 de 89 p., 1 fr. 50. — 7. *Vers le destin*, poème dramatique, par Roger Dumas. Paris, Flammarion, 1906, in-16 de 119 p., 2 fr. 50.

Poésie. — 1. — Les beaux vers continuent à ne pas foisonner. Mais les poètes sont infatigables, et, chose intéressante à noter, c'est la muse rurale qui apporte encore les meilleures inspirations.

Nous mettons en première ligne *le Bois sacré*, de M. Joseph Serre. L'auteur y a la touche large, les envolées superbes, les images grandioses, le rythme vibrant qui distingue les vrais poètes. Dès la

première page, son talent s'affirme avec force et pittoresque. Le poète dit qu'il se confie aux forêts et ajoute :

Là, le hêtre et le charme aux verts tapis des mousses
Distillent le rayon que la futaie émousse.
En vain l'astre éclatant, qui s'irrite au refus,
Cherche à forcer l'abri des grands chênes touffus,
Et, ruant ses ardeurs contre leur cime altière,
Roule en flots débordés sa lave incendiaire,
Comme un grand lion roux qui, la crinière en feu,
Cherchant qui dévorer, rôde sous le ciel bleu,
Secouant dans les cieux ses fureurs triomphantes,

La flamme autour des bois rôde, guettant les fentes.
La forêt reste noire et dit : Non ! au soleil.
Quelque trait cependant du blond carquois vermeil,
Comme un beau louis d'or qu'on jette à la chaumière,
Entre, et fait en tombant sa tache de lumière.
Ténèbre des sous-bois mystérieux et sourds
Où de tremblants lacs d'or dorment sur le velours.

Aux descriptions de grande allure succèdent, chez M. Joseph Serre, les idées ingénieuses et les sentiments délicats. Quel que soit le titre de son recueil, il sort de son « bois » pour chanter diverses choses, et notamment pour flétrir, en quelques strophes fières, les sectaires qui déshonorent la France. S'il parle d'amour, c'est d'une façon réservée et mystérieuse, où un besoin de tendresse s'allie à une pointe de désenchantement subtil.

Les vers heureux ne sont pas rares dans *le Bois sacré*. Toutefois, les meilleures pièces sont surtout celles du commencement. La fin du recueil en comprend qui ne valaient pas trop la peine de voir le jour. Il y a de l'exagération triviale dans la pièce intitulée *le Baiser*. En commençant notre repas par ce qu'il y a de meilleur, M. Joseph Serre rend ses convives plus difficiles.

2. — Nous aimons moins *le Livre d'une mère*, du même auteur, bien qu'il soit inspiré par une pensée touchante. Les poésies qui le composent sont consacrées à une fillette enlevée à l'affection de sa mère vers l'âge de onze ans. On y trouve des pensées délicates et gracieuses. L'écueil de ces sortes de publications c'est qu'elles sont en général moins intéressantes pour le lecteur que pour la famille qu'elle concerne. En outre, l'auteur, pour peu que l'œuvre dépasse dix ou vingt pages, s'expose à d'inévitables répétitions. C'est précisément le cas. On peut encore reprocher à M. Joseph Serre, dans ce volume, des négligences qui n'apparaissent pas dans l'autre, des impropriétés de termes et un emploi exagéré des comparaisons empruntées aux choses religieuses. Cela n'empêche pas le recueil d'être gentil dans son ensemble et attendrissant par endroits. Des sentiments chrétiens s'y traduisent parfois avec éloquence :

Oh ! sous vos croix, dans vos désastres,
Souffrants ! croyez qu'aux cieux vermeils,
Tous vos poids divins sont des astres,
Et tous vos deuils sont des soleils ;

Dieu de ses coups fait des caresses ;
Les grandes eaux de la douleur
Vont grossir les torrents d'ivresse
Sur les montagnes du bonheur.

3. — *Le Triomphe de Pan* est un titre assez conforme à la mode, car ce bon vieux dieu Pan a, parmi les poètes modernes, une terrible armée de dévots. M. Léonce Depont, dans son enthousiasme sacré pour la terre, les bêtes, les paysans, les montagnes, etc., a du moins le mérite de déployer une éclatante fantaisie et une verve où l'émotion glisse parfois sa note. Il est vrai que, parfois aussi, une certaine préciosité reprend le dessus, et nous tombons dans le genre « anthologie » ou même dans le madrigal pur et simple. Mais le ton général est superbe, quoique idolâtrique. Il y a des élans de vrai lyrisme. La *Prière sur une cime*, tant par le rythme choisi que par l'état d'âme, rappelle la fin du *Lac* de Lamartine, avec amplification. Dans *les Deux Frères*, c'est un symbolisme pénétrant. L'auteur compare les arbres voisins qui étendent vainement leurs branches l'une vers l'autre aux cœurs qui ne se rencontrent jamais. Voici les tercets qui terminent un sonnet sur *la Fenaison* :

Ainsi marche le temps coupant sur son chemin
Nos rêves d'aujourd'hui que flétrira demain,
Car la chimère morte est d'une autre suivie ;

Mais la nuit est si vaste à nos regards bornés
Qu'il faut que les bonheurs eux-mêmes soient fanés
Pour que le souvenir en parfume la vie.

M. Léonce Depont, dans ses meilleurs moments, n'est pas toujours exempt de vague. Toutefois, ce vague convient en certains cas à l'expression du mystère. Au point de vue de la versification, nous regrettons que M. Depont se permette des emjambements excessifs, et qu'il néglige parfois d'éviter, dans les successions de strophes, la rencontre de deux rimes masculines ou de deux rimes féminines différentes.

4. — M. Alfred Lerouge expose des *Médailles rustiques* bien frappées. Si on peut lui faire un reproche, c'est d'enregistrer trop de petits détails réalistes. Telle description de vaches qui vont boire, ou d'une fourmi qui traîne un fétu de paille, ou d'une petite ville vue la nuit révèle une originalité de vision personnelle qui ne se rencontre pas tous les jours. Voici un passage de moutons :

Sur la route, un troupeau de moutons, turbulents,
En un piétinement confus et poudreux, passe ;
Autour d'eux, sans répit, soufflant, la langue basse,
Un chien-loup va et vient, plissant ses maigres flancs.

Le vieux pâtre, derrière, à pas lents marche et songe,
Et l'on voit se dresser sur le ciel orangé,
La silhouette haute et noire du berger,
Dont l'ombre, à ses côtés, sur la route s'allonge...

Puis le clair du chemin par degrés s'obscurcit,
Et se perd en une confuse demi-teinte
Qui va se rapprochant... Près de moi, l'heure tinte
Lentement au clocher du village imprécis.

Comme on le voit par cette courte citation, M. Alfred Lerouge use de licences poétiques, devenues, dit-il, des « libertés ». Notre opinion, c'est qu'il en use trop, et que ses *Médailles* eussent gagné à se soumettre au coin traditionnel d'une versification plus sévère.

5. — Il y a du pittoresque dans *le Char du rêve*, de M. J. de Cranphore ; mais c'est un pittoresque laborieux et cherché, avec trop de termes techniques et de noms propres sentant l'érudition. Par le mouvement du vers et la truculence des idées, l'auteur se rattache au romantisme, tout en prenant quelque chose à Hérédia. La mythologie odinique lui inspire des évocations où des réminiscences d'Ossian s'allient avec un dilettantisme tout moderne. Malgré le titre, en définitive, la ciselure nuit à la rêverie. On rêve mal dans un char qui heurte à chaque instant des mots ou des rimes rares. Le lecteur qui lit ce vers :

La glauque mer me parle en roulant ses spondyles

est obligé de lâcher le recueil pour prendre son dictionnaire et c'est seulement quant il a cherché la signification de « spondyle » qu'il peut se remettre à « rêver ». Cela est fâcheux. Mais les amateurs de facettes liront avec plaisir tel sonnet, comme *l'Aube à Athènes*, où s'accumulent des rimes telles que Pnyx, onyx, Styx et Phénix. Si M. de Cranphore essayait d'être un peu moins artiste, ses qualités foncières apparaîtraient peut-être mieux.

6. — Celui qui ouvre *Aimer !* et s'attend, sur la foi de la notoriété conquise par M. Stéphen Liégeard, à un régal littéraire, s'expose à une déception. Des banalités transies et des variations sur le vieux thème du libertinage : voilà tout ce qu'il trouve. M. Stéphen Liégeard met en sonnet les impressions successives d'un amoureux qui espère, désire, conquiert, et perd enfin l'objet aimé. On dirait même que l'auteur veut éviter que son livre n'ait une leçon morale, car, s'adressant aux « jeunes », dans sa Dédicace, il les engage à ne pas se laisser décourager par l'exemple de son héros et à s'émanciper quand même :

Aimez sous le ciel bleu, loin des censeurs moroses

Et ailleurs, il dit qu'aimer, c'est

Vivre libre de frein, de vains serments, de loi.

Cet « amour libre » est parfois terriblement classique :

Éros, tyran divin dont je sens le pouvoir.

Il conduit naturellement, au mépris de la femme, représentée comme traîtresse et cruelle :

Pour enfoncer le dard la femme est toujours là.

Quelques vers gracieux, assez rares, se rencontrent çà et là. Encore pèchent-ils par un grain de mignardise ou d'affectation.

7. — Les admirateurs de M. Albert Mérat lancent ses *Œuvres choisies*, comprenant des vers publiés de 1863 à 1904. L'auteur s'y révèle comme un parnassien d'arrière-plan, ami de l'image et de la ciselure, avec quelque chose de Coppée, quelque chose de Sully-Prudhomme et quelque chose de Hérédia. Mais il n'a ni le naturel populaire du premier, ni la demi-profondeur du second, ni l'éclat miroitant du troisième. Cela ne veut pas dire que M. Albert Mérat soit dépourvu de talent. Il sait faire les vers et il s'y applique. Citons comme exemple un de ses sonnets : *La Petite.*

Avec ses longs cheveux bouclés, couleur de gerbe,
L'enfant était assise au milieu du blé mûr ;
Et le cœur saluait ce petit être pur
Parmi les majestés du grand été superbe.

La petite causait gravement avec l'herbe
Ce langage profond qui pour l'homme est obscur,
Quand ces yeux d'innocents reflètent tant d'azur
On comprend encor mieux le doux appel du Verbe.

Délicate, elle offrait son front rose au soleil ;
C'était l'heure où la vie avec midi vermeil
Entonne sa fanfare immense et solennelle ;

Et, mieux que dans l'air vaste et dans les arbres verts,
Je sentis palpiter et vivre l'univers
Dans tes yeux bleus, fragile enfant, grâce éternelle.

Le deuxième quatrain est faible, et le reste n'est dépourvu ni d'apprêt ni d'emphase. L'ensemble cependant est soigné, et dépasse la moyenne de ce que fournit la poésie du jour. Mais nous devons blâmer les images sensuelles dont l'auteur paraît hanté, même dans des sujets qui ne prétent nullement au libertinage.

8. — M. Henri Allorge, dans *l'Ame géométrique*, a eu un projet bizarre, qui, s'il ne l'a pas conduit à un chef-d'œuvre, n'est, en définitive, pas trop mal réussi. Il a voulu « retracer les images et dépeindre les sentiments qu'éveillent en lui les figures de la géométrie, laquelle résume, à bien y regarder, toute la vie. »

Comme exemple, voici la courte pièce, un simple quatrain, consacrée aux *Parallèles :*

Symbole de Jamais, symbole de Toujours,
Tu dis l'égalité parfaite que l'on rêve,
L'idéal qu'on croit proche et qui nous fuit sans trêve,
Et l'éternel serment des fidèles amours.

M. Henri Allorge a de l'ingéniosité et de la concision. Il a, de plus, le bon goût d'être court et de ne pas multiplier les exemples. Sa plaquette, en définitive, est une curiosité qui mérite l'attention.

9. — Un titre comme *les Fleurs de soie* fait attendre quelque chose de précieux, et la préciosité n'est pas absente, en effet, de l'œuvre de M. Henri Liebrecht. Elle est plutôt dans le choix des sujets et des idées que dans le style, qui est assez souvent naturel, bien qu'obscur. Tantôt l'auteur s'épanche en déclarations philosophiques légèrement nuageuses, qui concluent en faveur de la sagesse antique et spécialement de l'épicurisme, tantôt il s'efforce de faire revivre en des cadres minuscules un XVIIIe siècle convenu, ou des scènes moyenâgeuses, ou des chinoiseries trop conformes à la formule. Pierrot, très à la mode, n'est pas oublié. Le vers est coulant, mais la strophe est souvent insignifiante. Quelques alexandrins bien frappés arrêtent le lecteur :

Le chemin de l'Amour qui conduit à la Mort.....
La tristesse infinie est douce comme un songe.....
Il est trop tard pour vaincre et trop tôt pour mourir.....

C'est dire que M. Liebrecht a le sentiment du rythme. Mais ses inspirations manquent d'originalité. Certains passages nous le montrent cependant capable de traduire des sentiments poétiques en termes pénétrés.

10. — Le tout jeune poète qu'a perdu le Valais, M. Louis de Courten, était une âme tendre s'exprimant en langage ferme, un descriptif brillant sur qui *la Terre valaisanne*, avec ses montagnes, ses forêts, ses pâturages, avait fait une ineffaçable impression. Le P. de Courten, bénédictin, frère de l'écrivain, a publié ces poésies alpestres, où respire un vif sentiment des beautés de la nature, et parfois une mélancolie qui atteste le désenchantement de l'auteur en présence d'un monde plus large, mais aussi plus sceptique et plus triste que le Valais. M. de Courten, avec une ardeur juvénile, cède à la tentation d'enchâsser dans ses vers des mots bizarres : « évanescent, glaucescent, anopliste, armillaire, trolle, arole, lys martagon, pin mugho, spinelle, aduste, cipolin, bretèche, glumelle. » Il rachète ce défaut par une grande sincérité d'inspiration et des trouvailles de pittoresque. Dans ses strophes passe parfois un souffle puissant :

Le bardit est rythmé par quatre cents poitrines;
Vicomtes et barons, seigneurs gantés de fer,
Ayant donjon sur roc et castel sur collines,
Clament, heurtant leur glaive avec un bruit d'enfer.

Ailleurs, la touche est plus douce :

C'est l'heure harmonieuse et mourante : le jour
S'achève, s'ensablant de torpeur et de doute.
La lumière s'effrite et l'aube se veloute,
Aux créneaux dentelés des châteaux et des tours.

La Suisse française regrettera ce jeune talent, si noble et si sympathique, qui commençait à lui faire honneur.

11. — On ne sait tout d'abord ce que veut dire le titre de M. Maxime Rousseau, *le Netzer*. Il paraît que c'est un mot hébreu qui signifie rejeton, et qui s'applique au Christ comme rejeton de Jessé. En d'autres termes, le recueil de M. Maxime Rousseau est une série de poésies, généralement courtes et pittoresques, consacrées à la vie du Christ, depuis l'Incarnation jusqu'aux noces de Cana. Les descriptions visent méticuleusement à la couleur locale. Le sonnet suivant, sur la fuite en Égypte, donnera une idée du genre :

Sous un ciel implacable une immensité plate :
Le désert. Rien, sinon les chameaux de Memphis,
Pareils à des flamants au couchant écarlate ;
Et puis l'âne, Joseph, et la Vierge et son Fils.

Ils ont marché longtemps. L'âne traîne la patte,
Mais voici que près d'eux s'élève un vol d'ibis ;
Le voyage s'achève, ils étendront leur natte
Et mangeront ce soir sur la terre d'Isis.

Maintenant, c'est la nuit. Joseph charge les couffes
Sur l'âne qui, lié, broutant l'hysope en touffes,
Tressaille et hume l'air aux cris proches des lynx.

Et la lune, très haut, blanche à la voûte perse,
Nimbe l'enfant Jésus qui dort aux pieds du Sphinx
Où la Vierge assoupie est assise et le berce.

Il y a là un joli chef-d'œuvre de poésie... apprêtée.

12. — Si l'emballement et la nervosité font le poète, M. Henri Rouger l'est sans discussion. Mais le titre de son recueil : *La Retraite fleurie* s'accorde mal avec la fougue de ses vers martelés, sonores, parfois un peu incohérents. M. Rouger proclame bien haut son culte pour Hugo, Leconte de Lisle, Hérédia.

Lyrique enflammé, M. Rouger apostrophe volontiers son âme. Il lui dit notamment :

Sois une flamme qui rayonne,
Et sois un son qui retentit !
Gémis, roseau ; mugis, lionne !
Parle haut si je suis petit !
Chante, ô mon âme, pleure ou gronde,
Que l'écho lointain te réponde
Ou que ta voix meure dans l'air !
Chante, ô mon âme, et chante encore ;
Chante un chant clair comme l'aurore
Et frissonnant comme la mer.

Avec tout cet enthousiasme, M. Rouger consacre pourtant de longs, trop longs morceaux à des descriptions incompréhensibles et fantasmagoriques. Le poème sur *le Sommeil* pourrait s'intituler *Cauchemar*. On peut lui reprocher un fatalisme sombre, frisant l'impiété. Enfin la pièce intitulée : *Les Aigles*, d'inspiration orgueilleuse il est vrai, est un morceau lyrique brillamment enlevé. M. Rouger a du souffle, mais c'est un souffle qui prend souvent les allures d'un tourbillon.

13. — Les *Sonates au clair de lune*, de M. Amédée Prouvost, contiennent bien des choses qui n'ont pas de rapports avec le clair de lune; mais l'auteur veut montrer sans doute qu'il aime les beautés douces et paisibles. Aussi ses vers respirent-ils souvent la délicatesse, délicatesse malheureusement mélangée de mièvrerie. M. Prouvost décrit, non sans une certaine exagération de tons, des paysages du Midi ; il s'efforce de caractériser, en des sonnets, les musiciens célèbres ; il chante non sans grâce, le petit enfant que Dieu lui a donné. Mais, souvent, un excès de recherche nuit à l'inspiration. Nous cueillons quelques vers, dans une pièce intitulée : *Tristesse*.

Oh ! je voudrais bercer dans une Bruges morte
Ma nostalgie au long d'un canal flou qui porte
Sous des peupliers d'or, des cygnes en cohorte.

Comme une nonne au fond d'un parloir isolé,
Ensevelir, parmi le silence introublé
D'un béguinage blanc, mon rêve désolé.

14.— Il y a beaucoup de fleurs, de plantes et de petites bêtes dans *les Sentiers du Paradis*, de M. André Mary. L'amour de la campagne s'y traduit par d'enthousiastes énumérations de végétaux et d'insectes, ainsi que par des scènes rurales qui ne sont pas toujours très sensationnelles. L'auteur prête une vie palpitante aux arbres, aux sources, aux ruisseaux, à tous les détails de la nature rustique. Certains traits descriptifs sont enlevés :

Les feuillages profonds se gorgent de ciel bleu.

Ce culte de la nature aboutit parfois à des évocations assez païennes. Retenons toutefois, en dehors de ces exagérations et de ces déviations, des tableaux où respire un sincère amour des choses champêtres, témoin ce « nocturne » pénétrant :

On ne sait pas, tout se confond ; la claire nuit
Égrène dans l'eau d'or des chapelets d'étoiles ;
Tout le ciel renversé glisse dans l'eau qui luit,
Et le ciel est un lac semé de lotus pâles.
La terre se marie avec le firmament,
D'où s'effeuillent sans fin d'irréelles pervenches,
Et la chanson du rossignol coule des branches
Comme de longs baisers sur le vallon dormant.

15. — *Les Étapes d'un poète* sont l'œuvre d'une femme pieuse qui a

conçu la vie chrétiennement et pour qui la prière est une seconde respiration. C'est dire que le recueil de Mme Gérard de Lacmer traduit des sentiments admirables : amour de Dieu, abnégation, résignation, passion pour le triomphe de l'Église, angélique piété envers la Sainte Vierge. Mais le critique pécherait contre la sincérité en disant que les vers sont à la hauteur de l'intention. Les vers les plus au-dessus du médiocre se trouvent dans la pièce qui a pour titre : *Les Noces d'or de l'Immaculée*. En voici quelques-uns :

Ainsi que la colombe, approchez, Vierge pure.
Hélas ! trouverez-vous un endroit sans souillure
Sur ce sol imprégné de mensonge et d'erreur ?
Oh ! ne détournez pas vos regards de nos fanges :
On peut trouver encore en ces milieux étranges
Dix justes pour fléchir le courroux du Seigneur.

Les âmes simples et ferventes qui ne tiennent pas à l'originalité dans la poésie, peuvent encore trouver des charmes à la lecture de Mme Gérard de Lacmer.

16. — M. Maurice Morel n'a pas été trop mal inspiré en intitulant son recueil : *L'Ame de l'enfance*, car il traduit avec un certain bonheur plusieurs états d'âme de cet âge si mystérieux. Il le fait en artiste, non parfois sans recherche, mais avec des expressions pittoresques et des vers agréablement rythmés :

Oh ! la toute première année !
O bébés ! année à dodos !
C'est l'année entre deux rideaux,
Où leur âme a l'air étonnée
De n'être pas tout à fait née.

O regards, ignorances bleues
Où rien n'est encore advenu,
Et qui semblent franchir à nu
D'innombrables petites lieues
Avant d'être en pays connu !

Il y a un grain de dilettantisme dans les diverses mises en scène de l'enfant, mais l'auteur n'en a pas moins des attendrissements sincères et l'émotion perce çà et là sous le joli. Vers la fin du volume, des pièces d'une envolée plus haute, consacrées à des souvenirs d'enfance, varient un peu le ton général. L'auteur dit à son village :

Voici donc, tous les soirs, la plaine où tu recueilles
Les baisers allongés du crépuscule d'or,
Et les toits doucement déposés dans les feuilles,
Où ton âme de paix se retire et s'endort.

Cette strophe est superbe. Il y a, chez M. Maurice Morel, l'étoffe d'un vrai poète, mais cette étoffe, en trop de pages, n'apparaît que par lambeaux.

17. — Encore un recueil touchant inspiré par une enfant chérie enlevée à l'amour de ses parents. *A ma fille Marie-Thérèse* est l'œuvre d'un bon père qui rencontre quelquefois la vraie poésie, simple, naturelle, harmonieusement mêlée de gravité et d'enjouement. Mais l'on sent que M. Rémy Swynghedauw n'est pas un poète de métier. L'auteur n'en dépeint pas moins, avec une sorte de grâce joviale, les émotions d'un père qui attend son enfant, puis le voit naître, sourire, s'éveiller à l'intelligence et à la parole. Il y a des passages exquis sur les premières poupées, sur le mot de « papa », sur l'ébauche de la première prière. Hélas! la charmante petite Marie-Thérèse meurt à onze mois, et le père malheureux la pleure avec une résignation chrétienne :

Est-ce qu'on ne va pas l'entendre
Se mettre à bavarder demain,
Trotter toute seule, tout prendre
De sa blanche petite main?...

Ma petite fille est partie,
Je ne pourrai plus l'embrasser...
Adieu, Muse, adieu, Poésie;
Rien ne pourra la remplacer.

Les revers de cette manière facile et coulante, ce sont des prosaïsmes nombreux et des licences de versification qui ressemblent tout à fait à des erreurs.

18. — Il faut louer une chose dans les *Poésies juvéniles* de Mme Hortense Barrau : c'est l'intention. Ses vers sont chrétiens et moralisateurs, mais des « pièces à dire » en société ont besoin d'un relief, d'un piquant, d'un je ne sais quoi de fort, de surprenant ou de gai qui manque à cet estimable recueil. Quant aux exhortations pieuses, elles sont édifiantes, mais un peu trop quelconques. Notons cependant que la courte pièce intitulée : *Le Sac aux vieilles lunes* n'est pas trop mal réussie. En voici la conclusion :

Moi, je ne veux user de ce sac aux mystères
Que pour cacher en lui, dans un oubli parfait,
Le souvenir du bien qu'aux autres j'ai pu faire,
Le souvenir du mal que les autres m'ont fait.

Ces nobles sentiments nous font du moins espérer que Mme Hortense Barrau nous pardonnera nos critiques.

19. — *Sous les sapins*, de M. Prosper Dor, est un recueil de vers d'amour, qui ont la prétention d'être très idéalistes et très chastes. Au fond, cela ressemble fort à la banale intrigue d'un oisif et d'une oisive qui « flirtent » pendant l'été autour d'un hôtel élégant de la montagne à la mode. L'intention qu'a l'auteur de « faire l'ange » n'empêche pas ces effusions de recéler, sauf erreur, une légère dose de perversité. Comme forme, M. Prosper Dor est un des auteurs les plus systématiques que nous connaissions. Toutes ces pièces comptent invaria-

blement cinq quatrains, suivis de deux couples de vers sur une même rime. Ces distiques terminaux, qui expriment généralement des idées vagues et décousues, ont évidemment pour but, dans l'esprit de l'auteur, de produire un effet sensationnel. Le style est alambiqué, mièvre, amusant quelquefois par ses bizarreries :

Tes yeux sont noirs, tes yeux sont bleus, tes yeux sont verts,
Ils sont le lac, ils sont le ciel, ils sont les branches...
L'air est doux, l'air est pur, l'air est de clair de lune...
Tu fais si bien les tartines que je demande...
Mon petit morceau d'âme, à ma petite mienne !...
Je songe à toi d'hier et à toi d'aujourd'hui...
Nous nous sommes aimés au-dessus du moment...

Alceste renverrait M. Prosper Dor chez Oronte et chanterait pour la troisième fois : « J'aime mieux ma mie, ô gué !

20. — Un titre comme *la Maison des caresses* ne peut promettre que des vers sensuels, et c'est en effet un sensualisme fougueux qui inspire M. Alfred Joubert. Du reste, il a pleinement conscience de son immoralité, et l'avoue tranquillement :

Cueillons les fruits sacrés de l'arbre de la vie,
Le péché seul est grand, le péché seul est bon.

Après une telle profession de foi, il n'y a plus qu'à constater, une fois de plus, que la licence des mœurs conduit au mépris de la femme :

Femme, fléau du monde, adorable guenon !...
O femme, je te hais, car tu n'as pas de cœur.

M. Alfred Joubert prouve, après tant d'autres, que le retour au paganisme serait, pour toute une moitié de l'humanité, le retour à l'esclavage. Quand il ne chante pas la joie brutale des sens, le poète célèbre les grands peintres, les grands sculpteurs et quelques souvenirs antiques, dans un style assez clair et généralement coloré, mais qui pèche par l'emphase et la monotonie.

21. — Badinage et libertinage : voilà le résumé des *Vers à Suzon*. M. Georges Duval y chante une grisette, tout en expliquant soigneusement qu'elle n'est pas la première et ne sera pas la dernière dans ses affections :

Courons à des amours nouvelles
Puisqu'il n'en est pas d'éternelles.

Pour donner une idée de la noblesse du genre, citons ce début d'un « billet improvisé » :

Viens-tu, ma Suzon ? C'est la Mi-Carême,
On s'amusera, ma Suzon, viens-tu ?
Tu m'aimais hier, aujourd'hui je t'aime.
Qu'importe le reste ! Et turlututu !

Dans certaines pièces, M. Georges Duval essaye la plaisanterie légère

et voltigeante de Musset. Mais n'est pas Musset qui veut. Vers la fin du volume, le rire systématique se change en rancœurs amères. L'auteur a lâché Suzon, ou Suzon l'a lâché, et la vie lui semble écœurante.

22. — Les *Notations* de M. Théo Varlet rentrent dans les cas de pathologie poétique malheureusement fréquents à notre époque. Vers libre, rime libre, morale libre, bizarrerie systématique, grain de perversité décadente : telles sont, en deux mots, les caractéristiques de cette poésie. L'auteur, qui se forge, selon une mode courante, un idéal de paganisme antique où tout le monde était heureux, en prend texte pour maudire le christianisme, qui est fort gênant, paraît-il. Sa philosophie, aussi exaspérée que son style, semble nous annoncer le triomphe prochain du « surhomme ». Il vise à la profondeur truculente dans ce vers mémorable :

Les Dieux seront-ils las, enfin, de n'être pas?

23. — L'auteur qui signe Fagus a le don de causer au lecteur de douces joies, mais c'est sans le faire exprès. Nous avons parlé, dans un précédent article, du poème d'*Ixion*, terriblement incompréhensible. Le nouveau recueil de Fagus, *Jeunes Fleurs*, ne dément pas les promesses du premier volume. C'est le triomphe de l'incohérence décadente et du sibyllisme inquiétant. Nous renonçons à indiquer ce que l'auteur a pu vouloir dire. La plupart des intentions sont indéchiffrables. Quand on comprend, c'est pour saisir des effets de haut comique. Notons seulement au passage des vers comme ceux-ci :

Je ne suis qu'une huître, une huître malade.....
Être l'indispensable infinitésimal,
Rêve, rêve et réel.....

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu,
Les chiens, qu'ils sont heureux
De se pouvoir mordre l'oreille !...

Il y a des rimes révolutionnaires : *langes* et *nuages*, *ronde* et *bande*, *harcèlent* et *isole* :

Un époux, parlant à son épouse, s'exprime ainsi :

Tes ongles me raclent le cœur
Comme racle un râteau la terre.
O femme chérie, ô ma sœur,
O ma douce amie et mon frère !

Ces quelques citations donnent la note. En faut-il davantage pour pénétrer l'état d'âme exaspéré de l'auteur?

THÉATRE. — 1. — M. Jules Lemaître continue à s'affirmer comme auteur comique. Il y a beaucoup d'esprit dans *Bertrade*, et il y a aussi de justes critiques contre les viveurs qui ne peuvent comprendre la vie sans un décor de luxe et de vie mondaine. Le marquis de Mauferrand, après avoir mangé sa fortune et celle de sa fille Bertrade, veut, pour

se refaire, marier celle-ci à un certain Chaillard, député socialiste, quarante fois millionnaire, qui tient à se donner le vernis d'une alliance *chic*. Bertrade, qui aime le jeune Tarane, gentilhomme de campagne irréprochable, refuse Chaillard, qui a d'ailleurs dans son passé des choses terriblement louches. Mauferrand est sur le point d'épouser une ancienne chanteuse de café-concert, devenue baronne autrichienne et millionnaire. Puis, comme sa fille l'exhorte à ne pas faire cette bassesse et à venir vivre à la campagne, le marquis, réflexion faite, se tire un coup de revolver. Dénouement triste et lâche, que M. Jules Lemaître aurait pu éviter, surtout après avoir donné à sa pièce le nom de « comédie ». — L'intrigue est peu serrée, mais beaucoup de conversations sont délicieuses. C'est une œuvre d'écrivain plutôt que d'auteur dramatique. Le deuxième acte surtout contient de jolis échanges de propos sur la politique. L'auteur y met en scène une certaine Mme de Ligny, morphinomane, nietzschéenne, tolstoïsante et socialiste de salon. C'est un type qui existe, et que M. Jules Lemaître « blague » avec sa verve discrète de pince-sans-rire :

Tarane. — Madame de Ligny est socialiste ?
Madame de Ligny. — Oui.
Chaillard. — Bravo ! Pourquoi ?
Madame de Ligny. — Mais parce que... enfin... Tolstoï... la religion de la souffrance humaine... Et puis, c'est amusant !

Le personnage principal, qui est Mauferrand et non Bertrade, a le tort de rappeler le prince d'Aurec sans l'imiter à la fin. Et puis, l'amitié d'un marquis très chic avec un député socialiste est-elle très naturelle ? Nous savons bien qu'on commence à voir de tout, aujourd'hui, mais il y a des nuances. M. Jules Lemaître, qui en met si bien dans son style, oublie d'en mettre parfois dans ses caractères.

2. — Mme Berthe Vadier nous apprend que *la Revanche de Célimène* a « failli » être représentée à la Comédie-Française, et qu'un contre-temps a seul empêché ce succès. C'est dommage, car son « lever de rideau » est vraiment joli. Célimène y vient chercher Alceste dans son « désert » et — les sentiments étant profonds chez les misanthropes — y retrouve dans l'âme de son cher sauvage une étincelle d'amour qui suffit à rallumer un grand feu. Éliante et Philinte sont là qui assistent au spectacle, et qui seront de la noce avec plaisir. — Le dialogue, chez Mme B. Vadier, est naturel et piquant. De spirituelles allusions nous retrempent à chaque instant dans la poésie de Molière. Alceste a des « Je ne dis pas cela » qui s'efforcent en vain de dissimuler sa passion naissante pour l'invincible coquette. Mais espérons que la coquetterie de Célimène va mettre désormais une sourdine. Elle-même, gentiment, déclare à Alceste qu'elle est prête à accepter son régime de solitaire villégiature. La toile tombe sans que rien soit décidé sur ce chapitre ;

mais parions que l'heureux ménage, coupant la poire en deux, passera six mois dans le « désert » et six mois à la Cour.

3. — Un drame en cinq actes et en vers est une besogne qui réclame du courage. Eh bien ! M. Louis Tiercelin, dans *Nominoé,* n'est pas inférieur à cette grosse tâche. Il y a de l'intérêt dramatique, des tirades bien soutenues et de beaux vers. Nominoé (d'autres disent Noménoé) fut roi de Bretagne du temps de Charles le Chauve. L'auteur a saisi le moment où la Bretagne, grâce à ce héros, reconquiert son indépendance. Les trois principaux caractères, celui de Nominoé, celui de la princesse Arganthaël et celui du moine Hunhowen, sont tracés avec une rare vigueur. Les rôles de traîtres sont un peu quelconques. Il y a du romantisme et la couleur locale coule à flot : bardes, joueurs de biniou, etc. L'influence de la religion est fortement saisie et rendue. Nominoé, après une vaine tentative pour émanciper la Bretagne, accepte, sur les conseils de l'abbé Hunhowen, le titre de duc que lui octroie Louis le Débonnaire, ce qui lui aliène le cœur d'Arganthaël, patriote intransigeante. Mais celle-ci ne sait pas que Nominoé se réserve pour l'avenir, et, Louis le Débonnaire étant mort, le héros reprend sa liberté. La Bretagne s'émancipe alors, mais Nominoé tombe dans un nouveau péril et se voit accusé d'avoir tué Wiomarc'h, père d'Arganthaël. Or, le prétendu défunt vit encore, caché sous l'habit d'un moine, et reparaît pour confondre les calomniateurs. Il en résulte des scènes grandioses, émouvantes, fantastiques même, parfois un peu trop longues ; mais la traduction romantique le veut ainsi. Il y a en M. Tiercelin quelque chose de Bornier, quelque chose de Richepin et même quelque chose du vieil Hugo. En serrant la trame de ses pièces, il pourra encore se perfectionner.

4. — Encore un drame breton. Mécontent de la façon dont la légende du *Roi d'Ys* a été traitée au théâtre, M. L. Michaud d'Humiac l'interprète, dans *le Roi Grallon*, en cinq actes et sept tableaux, d'une façon plus voisine, nous assure-t-il, de la vérité sociale. La Bretagne, à l'époque de l'engloutissement de la ville d'Ys, est encore païenne, et le christianisme n'y apparaît que comme une première lueur. Il faut donc à la légende d'Ys des passions plus primitives, plus farouches, plus celtiques, et l'auteur arrange sa pièce dans ce sens. Elle ne manque pas d'imagination et même d'horreur. Le caractère de Dahut, fille de Grallon, est d'une coquinerie grandiose. Dahut, amoureuse de l'Océan, mais ivre de plaisirs, tue ses amants et les jette à la mer. Ces crimes déchaînent la colère du Ciel, et l'Océan brise les digues de la ville. Les druides disent que ce sont leurs dieux qui sont irrités, mais le moine Gwennolé, un moine simpliste et sommaire, arrive pour expliquer que la colère est celle du Dieu des chrétiens, et, en un tour de main, il baptise le Roi qui ne s'y attendait pas du tout. Peu de vers frappants ;

d'autre part, peu de vers mauvais non plus; beaucoup de mouvement; un grand luxe de mise en scène.

5. — Sous le titre d'*Hugophilies*, M. Olivier de Gourcuff, président des hugophiles, a rassemblé quelques dialogues rimés en l'honneur de Victor Hugo. On y voit Don Diègue et Don Ruy Gomez de Silva mettre en parallèle Hugo et Corneille. *La Nuit*, de Musset, et la *Tisbé*, comparent Hugo et Musset. Ailleurs, c'est la ville de Paris qui accueille Hugo, au retour de son exil. Une scène entre Gavroche et Midinette fait l'apothéose des *Misérables*, etc. Le style est pompeux, et donne l'idée de quelque chose d'officiel. La vérité y reçoit quelques entorses. L'auteur met en scène Hugo parlant à Voltaire :

> Il disait... Tu fus grand, Voltaire, tu fus juste...
> Tu protégeas le faible et le déshérité.

A-t-il donc oublié la pièce fameuse où Hugo parle ainsi du sire de Ferney :

> Voltaire, le démon, le doute, l'ironie...

et où il traite de « livre infâme » le volume aperçu dans une mansarde, entre les mains d'une « déshéritée » ?

6. — *Sévérité* est une courte pièce en prose où MM. Léon Frapié et Paul-Louis Garnier veulent prouver que si les parents sont trop sévères pour leurs enfants ceux-ci risquent de s'échapper de la maison et d'aller se faire écraser par le chemin de fer. Le jeune Albert, qui a neuf ans, a entendu son père dire, sur un ton de menace, qu'il le renvoie pour prendre un autre petit garçon à la place. Albert croit que « c'est arrivé », et va se faire écraser sur la voie. Toute la pièce, on le voit, part de cette donnée peu vraisemblable. Quant à la thèse, elle est banale. Elle se résume dans ces paroles de la mère affolée : « Qu'est-ce qu'on demande aux enfants : d'être là et de bien se porter! » La morale exige qu'on leur demande encore autre chose, et si l'excès de sévérité est blâmable, la correction paternelle ou maternelle n'en demeure pas moins un devoir.

7. — M. Roger Dumas, dans *Vers le destin*, a voulu « représenter, à propos de la chute de Troie, la lutte éternelle entre le Destin et l'Idéal, entre l'humanité qui se réalise et les diverses formes d'humanité supérieure conçue par les êtres pensants. » Il en résulte une œuvre qui est moins un drame qu'un poème philosophique dialogué. Cassandre y est la voix de la Fatalité, qui prend les couleurs modernes de l'évolutionnisme et du déterminisme. Hélène, qui est restée pure et n'aime point Pâris, représente l'Idéal pour qui les individus doivent mourir. L'idée fondamentale de M. Roger Dumas se résume dans cette tirade de Cassandre :

> Quel que soit le désir éclos au cœur des forts,
> Nul ne connaît le but où s'en vont ses efforts.

Une éternelle loi régit la race humaine,
Toujours l'homme s'agite, — et le Destin le mène.
Le lâche et le vaillant dans ce sombre univers
S'en vont au même but par des sentiers divers ;
L'un croit lutter pour son serment ou pour sa ville.
L'autre trahit, brisé par une amour servile,
L'un croit chercher la gloire et l'autre le butin,
Mais, pendant que vous combattez, c'est le Destin
Qui s'empare de vos efforts et les combine,
Et sait les adapter à son œuvre divine.

En résumé, ces étranges conversations entre Paris, Hélène, Hector, Andromaque, Priam, Cassandre, etc., pourraient s'intituler : « Essai de symbolisme moderne sur la Fatalité antique ». Certains passages ne sont pas dépourvus de profondeur. Les vers secondent assez bien l'idée et il y a des couplets vigoureux. Mais c'est une pièce « à lire » et non une pièce « à jouer ».

GABRIEL D'AZAMBUJA.

OUVRAGES SUR NAPOLÉON ET SON TEMPS

1. *Napoléon Ier à l'École royale militaire de Brienne, d'après des documents authentiques et inédits, 1779-1784*, par ALEXANDRE ASSIER. 3e édit. revue et augmentée. Paris, Savaète, 1906, in-8 de 55 p., 2 fr. — 2. *Napoléon en Italie (1800-1812)*, par J.-E. DRIAULT. Paris, Alcan, 1906, in-8 de IV-687 p., 10 fr. — 3. *Napoléon, roi de l'île d'Elbe*, par PAUL GRUYER. Paris, Hachette, 1906, in-4 de 288 p., avec 24 grav. hors texte, 15 fr. — 4. *Napoléon bibliophile. Recherches spéciales de psychologie napoléonienne, avec documents inédits*, par GUSTAVE MOURAVIT. Paris, Blaizot, 1905, in-8 de 143 p. — 5. *La Société française pendant le Consulat*. 4e série. *Les Écrivains et les comédiens*, par GILBERT STENGER. Paris, Perrin, in-8 de III-533 p., 5 fr. — 6. *Paris sous Napoléon. Administration, grands travaux*, par L. DE LANZAC DE LABORIE. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de II-382 p., 5 fr.

1. — Malgré son titre d'aspect scientifique, l'étude de M. Alexandre Assier sur le séjour de Napoléon à l'École militaire de Brienne, n'est qu'une compilation d'anecdotes, qui ne sont pas toutes également sûres et souvent s'écartent du sujet. L'esprit général en est apologétique et se rattache au bonapartisme légendaire, avec une nuance religieuse très louable en elle-même, mais qui ne s'adapte pas toujours fort bien à l'exacte vérité historique. L'auteur puise volontiers dans des ouvrages justement démodés, comme celui de Beauterne. Il n'a qu'une très insuffisante notion de la critique des sources. La composition laisse beaucoup à désirer. Ainsi la lettre du Premier Consul au P. Charles, son ancien maître, est citée deux fois (p. 13 et 16). Le style est faible et parfois déclamatoire. L'ensemble n'est pas ennuyeux, mais on n'y apprend pas grand'chose. Cependant parmi les pièces reproduites en appendice, celle qui a pour titre : *Exercices publics des élèves de l'École royale militaire de Brienne-le-Château*, etc. (p. 42), mérite de retenir l'attention, parce qu'il semble en résulter que

l'instruction religieuse de Napoléon ne fut pas aussi faible qu'on l'a pensé. L'authenticité n'en peut faire doute, mais M. Assier se contredit dans l'indication de sa provenance (p. 42 et 51, note 1).

2. — Dans un précédent ouvrage, naguère signalé par nous à nos lecteurs, M. Driault avait recherché, non seulement *la Politique orientale de Napoléon*, mais sa politique générale, que ce côté de ses desseins révélait, selon lui, d'une façon particulière. Il a repris la même recherche, à son avis révélatrice, dans un nouveau livre : *Napoléon en Italie*, lequel, nous dit-il dès le début, « est un essai pour étudier et fixer la pensée politique de Napoléon Ier. » Il ajoute, un peu plus loin (p. 30) : « Tout ce livre ne prétend être que la démonstration de cette thèse, que Napoléon fut un empereur romain. » La restauration, à son profit, de l'empire d'Auguste, de Trajan, de Constantin fut, selon M. Driault, l'objet et le prix que le nouveau César proposait à l'extension de plus en plus large de ses conquêtes ; tel fut le rêve dont il crut saisir en 1812 l'accomplissement prochain et dont les grandes lignes d'application pratique nous sont tracées ainsi par notre auteur en manière de conclusion : « Vainqueur de toute l'Europe continentale, maître de Moscou, il voit enfin avec précision la réalisation toute proche de son rêve. La Russie sera obligée bientôt de traiter et de renoncer à toute prétention sur la péninsule des Balkans ; une barrière polonaise, turque et suédoise l'enfermera, comme jadis au temps des rois, dans ses forêts du Nord. Qui alors pourra empêcher Napoléon de décider du sort de la Turquie ? Les Turcs se rendent compte qu'après les Russes, ce sera leur tour ; ils s'y résignent déjà ; il leur faudra au moins admettre avec le Grand Empire une alliance étroite qui cachera mal leur vassalité. Dès 1797, Bonaparte disait à Talleyrand : « C'est en vain que nous voudrions soutenir l'empire de Turquie ; il tombera de nos jours. » Il n'a pas changé d'avis depuis ; au contraire, les révolutions qui ont récemment bouleversé la Turquie l'inclinent encore davantage à la ruine... — Il sera plus facile encore d'en finir avec l'insurrection d'Espagne, lorsque toute la Grande Armée, revenue de Moscou, se retournera sur elle. Dès lors, de Gibraltar au Bosphore, Napoléon disposera de toutes les côtes de la Méditerranée ; elle sera une mer française, comme elle était autrefois une mer romaine. — De l'Italie au centre de cette mer, de Rome au centre de l'Italie, l'Empereur enfin pourra « fixer les destinées de l'Empire ». Il a l'intention de laisser à Eugène le gouvernement de l'Italie pendant une vingtaine d'années, c'est-à-dire jusqu'à ce que le roi de Rome soit arrivé à l'âge d'homme ; alors sans doute le jeune prince y fera l'apprentissage du gouvernement de l'Empire. En attendant, il vivra à Paris, près de son père, qui lui construira au bas de l'Arc de Triomphe, sur les coteaux qui descendent à la Seine, au bout de la Voie Glorieuse que l'on tracera de l'est à

l'ouest de la capitale, un palais digne de sa grandeur future. Mais il faudra marquer, par une cérémonie capable de retenir l'admiration des hommes et de la postérité, cette organisation suprême du Grand Empire. Cela est prévu. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély disait au Sénat, en lui présentant le sénatus-consulte du 17 février 1810 : « Rome remontera plus haut qu'elle n'a jamais été depuis le dernier des Césars. Elle sera la sœur de la ville chérie de Napoléon. Il s'abstint, aux premiers jours de sa gloire, d'y paraître en vainqueur. Il se réserve d'y paraître en père ! » En père du roi de Rome ! — Mais ce sénatus-consulte lui-même est plus précis. Il déclare, en son titre premier, qu'après avoir été couronnés dans l'église Notre-Dame de Paris, les Empereurs seront couronnés dans l'église Saint-Pierre de Rome, « avant la dixième année de leur règne » : cela correspond pour Napoléon à l'année 1814 au plus tard. Dès le retour de Russie, il faudra s'en occuper. — L'Empereur et le roi de Rome au Capitole ! Quel spectacle ! Ils y annonceront au monde la grande paix française, féconde en prospérités séculaires, comme la *pax romana* des empereurs d'autrefois..... — Du fond du Kremlin, au palais de Catherine II, l'Empereur poursuit son rêve. Même ce n'est pas un rêve, c'est la réalité de demain ; il la touche ; il voit son fils ; il le voit à Rome : il y satisfait ses ambitions et ses affections les plus chères, les seules vraies passions qu'il ait eues. La conquête est finie. Quel glorieux repos ! — De hautes flammes le réveillent en sursaut. Ce sont peut-être les feux de joie de la Grande Armée, comme à la veille d'Austerlitz. On accourt, on l'appelle ; on veut l'emmener, il résiste ; on l'entraîne par force, dans la nuit, parmi les murs qui croulent. C'est Moscou qui brûle. Le rêve de l'Empereur s'évanouit dans la fumée. »

On admettra ou non la thèse de M. Driault, où se condensent, croyons-nous, en une conception trop précise la pensée ondoyante et l'ambition indéfinie de Napoléon. Mais elle implique une conclusion sensiblement différente de celle qui a pris faveur en ces derniers temps, et dont on a pu lire un récent exposé dans l'article de M. Madelin : *Napoléon nouveau, d'après ses derniers historiens* (*Correspondant*, 10 juin), résumé intéressant, mais un peu superficiel, et non exempt, ce semble, de quelque complaisance académique. Nous trouvons, quant à nous, plus de justesse dans ces réflexions de M. Driault : « On peut admettre que l'œuvre de Napoléon a été déterminée par des antécédents historiques qu'il faut rechercher dans la politique des gouvernements révolutionnaires, elle-même déterminée par la politique des rois. Il est vrai que Napoléon a été le continuateur des traditions françaises plus anciennes que lui, la tradition des frontières naturelles par exemple ; qu'il a développé, non pas malgré lui, mais très résolument, l'évolution commencée par la Convention et le Directoire, elle-même indiquée par la

Royauté. Mais il est vrai aussi que Napoléon n'a pas été l'esclave de ces traditions, qu'il y a introduit une marque très personnelle ; que, s'il est certain que sa force a été faite de la force révolutionnaire, il n'est pas certain qu'un autre que lui aurait été aussi fort ou se fût servi de cette force pour la même œuvre ; qu'il faut tenir grand compte, quand il s'agit de lui, du rôle que peut jouer un individu dans l'évolution normale des traditions pour les modifier ou les accélérer, qu'il faut donc parfois corriger le déterminisme des traditions par la puissance d'action de quelques hommes extraordinaires, qu'on pourrait appeler les héros de l'histoire, et dont la légende fait des demi-dieux. La part personnelle, par laquelle Napoléon modifia, arrêta peut-être le développement naturel des traditions françaises, apparaît avec éclat. »

L'exposition de la thèse de M. Driault forme plutôt l'idée directrice que la matière même de son ouvrage, lequel est bien en réalité conforme à son titre, c'est-à-dire nous donne une histoire détaillée de la politique et de la domination de Napoléon en Italie de 1800 à 1812. Le récit en est développé ainsi qu'il suit : Introduction. *Bonaparte en Italie en 1796*. Livre premier. *Marengo* (1800-1802). Chapitre I. La République cisalpine. II. La Consulte de Lyon. III. La Réunion du Piémont. IV. La République ligurienne. V. Parme et la Toscane. VI. Les Bourbons de Naples. VII. Le Concordat. — Livre II. *Milan* (1802-1805). Chapitre VIII. La République italienne. IX. La Chute d'Acton à Naples. X. Les Articles organiques. XI. Le Sacre. XII. Le Couronnement de Milan. — Livre III. *Naples* (1805-1807). Chapitre XIII. La Rupture avec Naples. XIV. Joseph à Naples. XV. L'Empereur de Rome. XVI. Le Gouvernement de Joseph. XVII. Le Voyage de Venise. — Livre IV. *Rome* (1808-1809). Chapitre XVIII. Miollis à Rome. XIX. Rome, ville impériale. — Livre V. *Le Roi de Rome*. Chapitre XX. Le Royaume d'Italie. XXI. Murat à Naples. XXII. Vues sur l'Orient. — Conclusion. *Le Rêve de l'Empereur*. On peut voir tant par l'ouvrage lui-même que par l'*Avertissement bibliographique* l'ample et solide information sur laquelle l'auteur s'appuie, et notamment le grand usage qu'il a fait des documents d'archives. On apprend donc beaucoup dans ce livre, écrit dans une langue de bonne qualité, mais dont la rédaction est parfois un peu traînante. L'auteur a, en particulier, puisé dans la correspondance diplomatique d'Alquier des détails intéressants. Nous en donnerons comme exemple ce curieux extrait d'une conversation de la reine Marie-Caroline de Naples avec l'ambassadeur de France (p. 162) : « Le Premier Consul, lui dit-elle un jour de l'année 1802, ne sait peut-être pas jusqu'à quel point sa renommée a subjugué l'Empereur (François II). Je vais vous raconter un fait qui s'est passé pendant mon dernier voyage en Allemagne et qui vous en fera juger. Nous déjeunions un jour en famille, l'Empereur, l'Impératrice, mes trois autres filles et moi ; c'était à

Schœnbrünn. On parla beaucoup du Consul, et je ne fus pas de l'avis de tout le monde. François me dit : « Quoi que vous en disiez, ma mère, si Bonaparte me demandait ma fille en mariage, je la lui donnerais. — Quoi ! vous le feriez ! — Assurément oui, ajouta-t-il du ton le plus affirmatif, et si demain il me faisait cette proposition, je l'accepterais indubitablement. » — C'est sans doute, ajoute M. Driault, le premier mot qui ait été dit du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. » — Étant donné l'incontestable mérite du livre dont nous parlons, il est regrettable au plus haut point que l'aveugle adhésion de l'auteur aux dogmes révolutionnaires et sa passion manifeste, quoique tempérée en général dans l'expression, contre l'Église catholique, lui enlèvent dans toutes les questions qui se rapportent à cette double prévention, et notamment dans l'exposé des rapports de Napoléon avec le Saint-Siège, la juste vue des choses et la liberté d'en porter un jugement impartial.

3. — Ce n'est pas seulement une remarquable production de librairie d'art, digne de la maison Hachette, c'est une œuvre d'un grand mérite littéraire et aussi d'une valeur historique réelle, que le beau volume de M. Paul Gruyer : *Napoléon, roi de l'île d'Elbe*. Son caractère de composition quasi-poétique se reflète dans les titres de ses divisions : I. L'Ile d'Elbe. II. L'Empereur s'installe. III. La Dernière Idylle. IV. La Peau du renard et la Peau du lion. V. Après le départ et jusqu'à nos jours. Le même caractère ressort du style, fortement dessiné et haut en couleur, avec, çà et là, un peu de recherche et d'affectation. Mais cette forme d'une belle venue et, en somme, d'un heureux effet, n'est employée, sauf une légère concession à la légende (ainsi le prétendu « *Commediante !* » de Fontainebleau), qu'à mettre en plus vive lumière une information très exacte et un sens critique et psychologique très fin. Nous ne croyons pas, il est vrai, que la cession de la Corse à Napoléon, au lieu de l'île d'Elbe, aurait eu sur le héros et sa destinée l'effet que M. Gruyer suppose (p. 244 et suiv.); mais d'ailleurs nous nous sentons généralement d'accord avec lui sur la physionomie intellectuelle et morale du grand homme, que son séjour à l'île d'Elbe, pour qui sait bien voir, ne contribue pas peu à faire ressortir. Certains traits du récit de M. Gruyer y projettent un jour pénétrant. Le fond du tableau, le paysage où se dresse l'extraordinaire figure du conquérant déchu, mais non encore découragé, est vraiment peint de main de maître. C'est une vision saisissante de l'île d'Elbe que l'on emporte du livre de M. Gruyer. L'illustration y aide sans doute, mais le texte y suffirait. En résumé, il s'agit ici d'un de ces ouvrages qu'on est heureux de lire et satisfait d'avoir lu.

4. — M. Gruyer a consacré quelques lignes de sa brochure : *Napoléon bibliophile* (p. 117-118) à la bibliothèque que Napoléon s'était cons-

tituée à l'île d'Elbe. Un ami distingué des lettres et des livres, M. Gustave Mouravit, curieux en même temps de psychologie napoléonienne, a fait des goûts et des choix de l'Empereur en pareille matière, durant toute son existence, l'objet d'une étude spéciale, avec le dessein d'en tirer quelque jour de plus sur son caractère. On y trouvera d'utiles renseignements sur les collections fixes ou ambulantes formées par l'ordre ou pour le compte de l'Empereur. M. Mouravit a bien reconnu quelques-uns des traits distinctifs du caractère de Napoléon. Mais il faudrait se garder de prendre au pied de la lettre la négation ainsi exprimée : « Rien d'artiste dans le génie napoléonien » (p. 17). Napoléon n'était pas artiste au sens étroit du mot, dans l'application qui en est faite aux beaux-arts ou aux beaux livres. Mais il l'était dans son sens le plus haut, le plus général, et telle est même, selon nous, la vraie clef de son caractère. Il s'est défini d'admirable façon lui-même dans une lettre à Rœderer, du 2 février 1809, que M. Mouravit a eu grande raison de citer (p. 105) : « J'aime le pouvoir, mais c'est en artiste que je l'aime ... Je l'aime comme un musicien aime son violon ; je l'aime pour en tirer des sons, des accords, des harmonies. »

5. — Nous avons déjà plusieurs fois donné notre avis sur l'ouvrage de M. Gilbert Stenger : *La Société française pendant le Consulat*, compilation hâtive, mal digérée et encore plus mal écrite, de faits et d'anecdotes qui pourront n'être pas sans utilité pour l'histoire. La quatrième série a pour sujet : *Les Écrivains et les comédiens*. Elle est composée ainsi qu'il suit : Livre I. *La Littérature et les écrivains*. Chapitre I. Avant le Consulat. II. Chez Joséphine, rue Chantereine. III. Aux Tuileries et à La Malmaison. IV. Les Poètes. V. Les Auteurs dramatiques ; les auteurs comiques. VI. Les Prosateurs. VII. Les Prosateurs de second ordre. VIII. Les Groupes littéraires. — Livre II. *Les Théâtres et les comédiens*. Chapitre I. Les Théâtres. II. Les Spectacles et la critique. III. Les Spectacles de l'an VIII. IV. Les Spectacles de l'an IX. V. Les Spectacles de l'an X. VI. Les Spectacles de l'an XI. VII. Les Spectacles de l'an XII. VIII. Les Actrices de tragédie et de comédie. IX. Acteurs et actrices des théâtres de chant. X. Le Salon de Mlle Louise Comtat. XI. Les Acteurs tragiques. XII. Les Acteurs comiques. XIII. Quelques auteurs.

6. — Un peu plus aride que le premier par la nature même des détails techniques qu'il renferme, le second volume du *Paris sous Napoléon* de M. de Lanzac de Laborie continue de manifester les solides qualités d'historien, de critique et d'écrivain de son auteur. *Administration, grands travaux*, tel en est le sujet particulier. L'énumération des matières que l'auteur y développe et y éclaircit dans un exposé net et bien lié, est peut-être la meilleure manière d'en signaler la valeur. Chapitre I. *Personnel administratif* (I. La préfecture à l'Hôtel de Ville ; Frochot ; les secrétaires généraux successifs. — II. Conseil de

Mondésir. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, in-8 de 37 p., 1 fr. 25. — 34. *L'Allègement du fantassin et l'amélioration de sa subsistance en campagne, d'après les enseignements de la guerre russo-japonaise*, par le lieutenant-colonel B. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 180 p., 3 fr. — 35. *Signaleurs et signaux*, par le général Cremer. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 28 p., 2 fr. — 36. *Projets de règlement sur le tir de l'infanterie dans l'armée allemande approuvé le 2 novembre 1905*; trad. de l'allemand par le lieutenant Rinckenbach. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, in-12 de xii-188 p., avec fig., 2 fr. 50. — 37. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires*, par Un Comité d'officiers de toutes armes. 22e livraison : *Siège* (guerre de) à *Table*. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, gr. in-8 p. 2689-2816, 3 fr.

1. — De tous les sanglants excentriques que notre grande Révolution mit jadis en lumière, aucun n'a une physionomie plus accentuée, plus particulière que le prince *Charles de Hesse*, dont M. Arthur Chuquet nous donne aujourd'hui l'histoire détaillée. Ce grand seigneur allemand, recueilli par faveur en France, admis dans notre état-major général grâce à un acte tout spécial de bienveillance de Louis XVI, émargeant, en dehors de son traitement régulier, de fortes sommes sur la cassette royale et devenant du soir au lendemain un jacobin féroce, une « carmagnole » éhontée, est un exemple unique de ce que peut produire, en temps troublés, l'ambition la plus farouche unie à la perversité et à l'inintelligence la plus profonde. Prince très authentique, allié de près à la maison régnante de Hesse-Rheinfels, Charles de Hesse se lança, dès les premiers jours de la Révolution, d'abord dans des excentricités, bientôt après dans des violences de toute sorte, croyant nécessairement que son origine le rendait plus suspect qu'un autre d' « incivisme » et qu'il avait à hurler plus fort que les énergumènes qui l'entouraient, s'il voulait qu'on crût à la sincérité de ses convictions nouvelles. — On lira ici les détails de cette singulière existence, détails qui inspirent surtout le dégoût, et nous nous bornerons à signaler le point typique du caractère de Hesse, celui qui résume à la fois l'homme et le révolutionnaire. Il fut un délateur acharné, et personne, à aucune époque, ne poussa au même degré cette manie perverse et vile de nuire à son prochain. C'était, chez Hesse, un besoin irrésistible de dire du mal de tous ceux qui l'approchaient, de le dire en travestissant les faits, en entassant le mensonge sur la perfidie et sur la calomnie. Ce scélérat échappa à l'échafaud qui le guettait; mais la postérité devra le classer au nombre des êtres malfaisants qui déshonorent l'humanité. C'est sans doute une consolation de penser que Hesse n'était pas Français : c'est malheureusement la seule que nous laisse sa triste mémoire.

2. — Comme Hesse, le général Guillaume Pépé, dont la librairie Perrin nous donne les *Mémoires*, fut un révolutionnaire, mais il y a, entre ces deux hommes, l'immense distance qui sépare l'homme convaincu du vulgaire charlatan, l'ambitieux éhonté du vrai patriote. Né en 1784, Pépé avait quinze ans quand Championnet envahit le royaume

Paris, Perrin, 1906, in-8 de VIII-422 p., avec portrait, 5 fr. — 3. *Ma Vie militaire (1800-1810)*, par J. CHEVILLET, *trompette au 8e régiment de chasseurs à cheval*, publié d'après le manuscrit original par GEORGES CHEVILLET, petit-fils de l'auteur, avec une préface de HENRY HOUSSAYE. Paris, Hachette, 1906, in-16 de XXIV-331 p., 3 fr. 50. — 4. *Notice sur le général de Bollemont (1749-1815)*, par le lieutenant-colonel LE JOINDRE. Paris, Berger-Levrault, 1906, in-8 de VIII-144 p., avec 2 portraits, 3 fr. 50. — 5. *Études historiques militaires. Le Général Antoine Marbot, amitiés, amours et guerres. — Un aide de camp. Le commandant G. Girbaud*, par LOUIS DE NUSSAC. Paris, Picard et fils, 1905, in-8 de 168 p., 2 fr. — 6. *Le Siège de Glogau (1813-1814)*, par le commandant G. BAGÈS. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 64 p., 1 fr. 50. — 7. *Napoléon, Bulow et Bernadotte (1813). Offensives contre Berlin*, par le commandant JULES DUVAL. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 92 p., 1 fr. 50. — 8. *Les Cent-Jours en Vendée. Le Général Lamarque et l'Insurrection royaliste, d'après les papiers inédits du général Lamarque*, par BERTRAND LASSERRE. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de III-417 p., 4 fr. — 9. *Récits d'Afrique. Sidi-Brahim*, par le lieutenant PAUL AZAN. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 811 p., avec 2 cartes, 12 fr. — 10. *Notes et souvenirs d'un officier d'État-major* (1831-1904), par le colonel CH. CORBIN. Paris, Hachette, 1906, in-16 de XI-303 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 11. *Histoire de la guerre de 1870-71*. T. V. *Rezonville et Saint-Privat*, par PIERRE LEHAUTCOURT. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-8 de XI-738 p., avec 5 cartes, 7 fr. 50. — 12. *Histoire et art militaires*. 2e partie, t. II. *Guerre de 1870-1871*, par le général CANONGE. Paris, Fanchon, s. d., in-4 de 708 p., 25 fr. — 13. *Luttes et combats sur la frontière de Chine, 1893-1895*, par le capitaine SÉNÈQUE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 154 p., 3 fr. 50. — 14. *Histoire militaire et politique de l'Annam et du Tonkin depuis 1799*, par le capitaine ROUYER. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 324 p., 4 fr. — 15. *La Guerre russo-japonaise. Chroniques*, par le général NIOX. Paris, Delagrave, s. d., in-16 de 172 p., avec 8 cartes et une vue, 2 fr. — 16. *Michel Le Tellier et l'Organisation de l'armée monarchique*, par LOUIS ANDRÉ. Paris, Alcan, 1906, gr. in-8 de 714 p., 14 fr. — 17. *La Bataille de Turckheim (5 janvier 1675)*, par PAUL MULLER. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-8 de 34 p., 1 fr. 25. — 18. *L'Armée en 1906*, par L.-L. KLOTZ. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 294 p., 3 fr. — 19. *Commentaire de la loi du 21 mars 1905 sur le recrutement de l'armée et la réduction à deux ans de la durée du service de l'armée active*, par GEORGES GARREAU. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 882 p., 10 fr. — 20. *Le Problème des milices. Étude sociale et militaire*, par le capitaine HERZELE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, in-16 de 316 p., 3 fr. 50. — 21. *L'Avancement des officiers par le vote, comparaison entre les systèmes français et allemand*, par PIERRE FÉLIX. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., in-8 de 48 p., 1 fr. — 22. *L'Armée idéale*, par le colonel ARTHUR BOUCHER. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 314 p., 5 fr. — 23. *Le Rôle de la guerre. Étude de sociologie générale*, par JEAN LAGORGETTE. Paris, Giard et Brière, 1906, in-8 de XI-700 p., 15 fr. — 24. *Les Manœuvres de couverture*, par le lieutenant-colonel J.-B. DUMAS. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 330 p., 4 fr. — 25. *Les Réalités du combat. Défaillances, héroïsmes, paniques*, par le général DAUDIGNAC. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 156 p., 3 fr. — 26. *Dressage de l'infanterie en vue du combat offensif*, par le commandant DE GRANDMAISON. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, in-8 de X-178 p., 2 fr. 50. — 27. *Thèmes tactiques vécus*, par le capitaine L. GAUCHER. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 84 p., 1 fr. 50. — 28. *Exercices de service en campagne pour officiers*, par le général LITZMANN; trad. de l'allemand par A. G. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 162-XVI p., 4 fr. — 29. *Méthode d'enseignement de service en campagne. Instruction des officiers dans le régiment*, par le lieutenant-colonel V. D'URBAL. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 38 p., 1 fr. — 30. *Règlement sur le service en campagne de l'armée russe*; traduit par le capitaine CROS. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 158 p., 3 fr. — 31. *Tactique d'artillerie. Le Canon à tir rapide dans la bataille*, par le capitaine CULMANN. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 548 p., 7 fr. 50. — 32. *Le Canon à tir rapide et l'Instruction de l'artillerie*, par le capitaine LE ROND. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 76 p., 2 fr. — 33. *Comment se défend un fort d'arrêt*, par le lieutenant-colonel L. PIARRON DE

Mondésir. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, in-8 de 37 p., 1 fr. 25. — 34. *L'Allègement du fantassin et l'amélioration de sa subsistance en campagne, d'après les enseignements de la guerre russo-japonaise*, par le lieutenant-colonel B. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 180 p., 3 fr. — 35. *Signaleurs et signaux*, par le général Cremer. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 28 p., 2 fr. — 36. *Projets de règlement sur le tir de l'infanterie dans l'armée allemande approuvé le 2 novembre 1905*; trad. de l'allemand par le lieutenant Rinckenbach. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, in-12 de XII-188 p., avec fig., 2 fr. 50. — 37. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires*, par Un Comité d'officiers de toutes armes. 22e livraison : *Siège* (guerre de) à *Table*. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, gr. in-8 p. 2689-2816, 3 fr.

1. — De tous les sanglants excentriques que notre grande Révolution mit jadis en lumière, aucun n'a une physionomie plus accentuée, plus particulière que le prince *Charles de Hesse*, dont M. Arthur Chuquet nous donne aujourd'hui l'histoire détaillée. Ce grand seigneur allemand, recueilli par faveur en France, admis dans notre état-major général grâce à un acte tout spécial de bienveillance de Louis XVI, émargeant, en dehors de son traitement régulier, de fortes sommes sur la cassette royale et devenant du soir au lendemain un jacobin féroce, une « carmagnole » éhontée, est un exemple unique de ce que peut produire, en temps troublés, l'ambition la plus farouche unie à la perversité et à l'inintelligence la plus profonde. Prince très authentique, allié de près à la maison régnante de Hesse-Rheinfels, Charles de Hesse se lança, dès les premiers jours de la Révolution, d'abord dans des excentricités, bientôt après dans des violences de toute sorte, croyant nécessairement que son origine le rendait plus suspect qu'un autre d' « incivisme » et qu'il avait à hurler plus fort que les énergumènes qui l'entouraient, s'il voulait qu'on crût à la sincérité de ses convictions nouvelles. — On lira ici les détails de cette singulière existence, détails qui inspirent surtout le dégoût, et nous nous bornerons à signaler le point typique du caractère de Hesse, celui qui résume à la fois l'homme et le révolutionnaire. Il fut un délateur acharné, et personne, à aucune époque, ne poussa au même degré cette manie perverse et vile de nuire à son prochain. C'était, chez Hesse, un besoin irrésistible de dire du mal de tous ceux qui l'approchaient, de le dire en travestissant les faits, en entassant le mensonge sur la perfidie et sur la calomnie. Ce scélérat échappa à l'échafaud qui le guettait; mais la postérité devra le classer au nombre des êtres malfaisants qui déshonorent l'humanité. C'est sans doute une consolation de penser que Hesse n'était pas Français : c'est malheureusement la seule que nous laisse sa triste mémoire.

2. — Comme Hesse, le général Guillaume Pépé, dont la librairie Perrin nous donne les *Mémoires*, fut un révolutionnaire, mais il y a, entre ces deux hommes, l'immense distance qui sépare l'homme convaincu du vulgaire charlatan, l'ambitieux éhonté du vrai patriote. Né en 1784, Pépé avait quinze ans quand Championnet envahit le royaume

de Naples, sa patrie, et le futur général salua notre arrivée en Italie avec enthousiasme, comme celle de gens qui recevaient la liberté. Bien qu'il dût en déchanter quelque peu, notre occupation ayant donné lieu aux désordres et aux dilapidations que l'on sait, il demeura cependant toute sa vie fidèle à ces premières opinions de sa jeunesse et après une vie extrêmement mouvementée, après avoir servi dans nos rangs en Espagne, après avoir été aide de camp de Murat, après avoir été appelé puis exilé par les Bourbons de Naples (un exil qui dura vingt-sept ans) il mourut en 1855, avec la réputation d'un honnête homme sinon d'un esprit bien pondéré. La vie de Pépé résume toute la première moitié du dix-neuvième siècle, et il y a peu de grands événements survenus dans sa patrie auxquels il n'ait pris directement part. De plus, par ses débuts, il appartient à notre premier Empire et l'on trouvera dans ses Souvenirs de très curieux détails sur cette époque. Ces Mémoires ne sont qu'une réédition, car Pépé les avait publiés de son vivant en sept volumes in-8 (3 en 1847 et 4 en 1850) avec une prolixité qui en rend la lecture très difficile. M. Léo Mouton, en extrayant de cet énorme dossier l'unique volume qu'il nous donne aujourd'hui, a rendu un réel service à la mémoire de Pépé et à la fois au public en mettant ce dernier à même de connaître une figure très oubliée et qui est de celles que l'on peut exhumer. Tel qu'il est, ce livre tiendra une place honorable dans la collection des Mémoires militaires récemment publiés sur le premier Empire.

3. — Chevillet fut, tout comme le général Pépé, un soldat de Napoléon, mais un soldat qui ne dépassa jamais le grade de trompette, et dont, par conséquent, l'influence dans les batailles de l'Empire ne put aller au-delà de la vigueur de ses poumons et de son bras. Nous disons bien de *son bras,* car les trompettes de cette époque, certains d'entre eux tout au moins, ne dédaignaient pas le coup de sabre, et Chevillet, en particulier, fut de ceux-là. Dans les Souvenirs qu'il nous a laissés et qu'un de ses descendants vient de publier sous le titre *Ma vie militaire de 1800 à 1810*, l'ex-trompette du 8e chasseurs nous raconte quantité de futilités, nous donne de nombreux détails qui ont peu d'intérêt ; mais les scènes prises sur le vif y abondent. Notamment, en ce qui concerne le pillage et la maraude, on trouve là quantité de passages importants à noter, pleins de valeur pour l'histoire morale des soldats du premier Empire. En vrai Français, Chevillet écorche les noms étrangers d'hommes ou de lieux, tout au moins de lieux, avec un sans-façon désespérant : nous avons noté également certaines erreurs de fait, comme celle où l'écrivain nous dit que l'Empereur, escorté de Murat, aurait passé la revue de son régiment au commencement d'octobre 1808, à San-Vito, en Italie ; or, Napoléon, à cette date, était à Erfurt, et il en partit le 16, directement pour Paris et Saint-Cloud, où

il demeura jusqu'au 30, date de son départ pour Bayonne. La mémoire de Chevillet lui fait donc défaut sur ce point. Quoi qu'il en soit de ces lacunes ou de ces erreurs, le livre est amusant à lire, et même précieux pour certains détails très vécus.

4. — La *Notice sur le général de Bollemont*, publiée par le colonel Le Joindre, est encore consacrée à un soldat de la Révolution et de l'Empire, si l'on peut appeler ainsi un officier entré à l'École d'artillerie en 1764, qui était capitaine et chevalier de Saint-Louis au moment où éclata la Révolution. — Bollemont fut comme Songis, Lariboisière, Sénarmont, Dommartin (pour ne citer que des artilleurs) et beaucoup d'autres, au nombre de ces officiers de l'ancien régime qui, restés au service au milieu de l'orage révolutionnaire, devinrent les meilleurs soutiens de la nouvelle armée et contribuèrent, pour une large part, à ses succès. — Retraité en 1802, comme général de division, Bollemont mourut en 1815, en royaliste et en chrétien. — La brochure du colonel Le Joindre est intéressante, et constitue un bon document pour la biographie des hommes du premier Empire.

5. — Nous parlerons en mêmes termes de la notice publiée par M. Louis de Nussac, sur *le Général Antoine Marbot*, père de Marcelin Marbot, dont les Mémoires, publiés il y a quelques années, ont rencontré dans le public la faveur que l'on sait. Le père de Marcelin, issu d'une famille d'assez mince origine, eut des débuts difficiles, et nous voyons dans ses états de service qu'après avoir été renvoyé une première fois de son régiment, il déserta, le 16 décembre 1789. — La Révolution vint heureusement laver ces taches originelles, et fit bientôt d'Antoine Marbot un général de division : elle devait d'ailleurs procéder à des réhabilitations bien autrement retentissantes, notamment à celle de cet autre déserteur, condamné à mort pour meurtre d'un officier de son régiment, qui devint le maréchal Augereau. La brochure de M. de Nussac est utile à consulter sous différents rapports, sous celui, entre autres, de la véracité des Mémoires de Marcelin, déjà signalés à mainte reprise comme extrêmement fantaisistes.

6. — *Le Siège de Glogau*, publié par M. le commandant G. Bagès, d'après les papiers du général Nempde du Poyet, est une intéressante contribution à l'histoire de cet épisode assez mal connu de la campagne de 1813-1814. Nempde du Poyet, officier distingué, commandait le génie dans Glogau au moment où nous évacuâmes l'Allemagne, en 1813, et ce fut en grande partie aux talents et à la vigueur de cet adjoint au commandant supérieur (général Laplace) que la ville dut de pouvoir résister jusqu'au 10 avril 1814.

7. — Le livre du commandant Duval : *Napoléon, Bulow et Bernadotte en 1813*, tout en étant du même genre que le précédent, est moins technique, moins spécial et intéressera davantage le grand public.

Comme le dit l'auteur, les événements de 1813, qui ne se passèrent point dans l'entourage immédiat de l'Empereur, sont fort ignorés. Cependant quelques-uns, un grand nombre méritent de l'être, et c'est ainsi que M. Duval a été amené à nous parler des diverses offensives tentées contre Berlin, des combats malheureux de Gross-Beeren et de Dennewitz qui firent trop voir combien nos maréchaux, si braves et si vaillants de leur personne, étaient de médiocres tacticiens, combien peu ils pouvaient suppléer le Maître.

8. — Ney et Oudinot furent, comme on sait, les auteurs responsables de ces deux malheureuses journées, et M. Duval est assez justement sévère pour eux. Au contraire, M. Bertrand Lasserre, dans son livre : *Les Cent-Jours en Vendée*, essaie non pas « la justification », le mot serait tout à fait impropre, mais la défense et presque la glorification d'un autre soldat de l'Empire, du général Lamarque. Lamarque est presque uniquement connu par l'émeute qui signala ses funérailles, dans les premiers jours de juin 1832, et, bien que les érudits aient conservé de lui un autre souvenir, grâce à sa *Lettre au général Canuel* et aux trois volumes de ses *Souvenirs*, c'est surtout la mémoire de l'homme polititique que rappelle aujourd'hui son nom. Le livre de M. Lasserre est écrit dans un sens qui ne modifiera pas cette situation, car ce que Lamarque eut à faire pendant les Cent-Jours en Vendée, fut beaucoup plus politique que militaire, pour ne pas dire uniquement politique. On sait comment, au début de l'échauffourée du golfe Jouan, les royalistes tentèrent d'organiser à nouveau, dans l'Ouest, la résistance qui avait jadis mis la Révolution à deux doigts de sa perte. Mais, soit que le temps eût été mal choisi pour l'appel aux armes, soit surtout que la conviction fondée de l'échec prochain de Bonaparte empêchât les Vendéens d'agir avec toute leur vigueur, avec toute l'énergie d'antan, le soulèvement n'eut pas l'importance qu'il eût dû revêtir pour aboutir promptement. La prise d'armes sur la Loire n'en inquiéta pas moins Napoléon au plus haut point, et les mesures qu'il ordonna immédiatement contre les chefs rebelles à son autorité rappelèrent les prescriptions les plus sanguinaires de la Révolution. Davout, en serviteur trop obéissant, consentit à écrire sous la dictée de cet impitoyable maître, les instructions qu'on pourra relever dans M. Lasserre et il donna ordre à Lamarque (envoyé en Vendée pour réprimer l'insurrection naissante) de « mettre à prix la tête de La Rochejaquelein, de d'Autichamp et autres chefs », de saccager toutes les propriétés de « tous les malveillants et ex-nobles », etc., etc. Il faut reconnaître que Lamarque n'exécuta que très mollement ces prescriptions barbares et que plus d'une fois son influence se fit sentir d'une façon bienveillante. Il est probable qu'il sentait, qu'il prévoyait comme tout le monde, combien était éphémère le régime auquel il venait de se rallier à

nouveau, que suivant l'expression populaire, il tenait à ménager la chèvre et le chou, que sa modération fut dictée par le calcul. D'autre part, bien que cette modération eût été réelle, elle n'avait pu être que relative, et après Waterloo les ennemis de Lamarque ne retinrent que ses actes de rigueur pour lui en faire un crime. Son nouveau biographe et panégyriste, M. Lasserre, démontre l'inanité de ces accusations et bien qu'on sente, dans l'avocat, une partialité très explicable en faveur de son client, bien qu'ayant écrit ce plaidoyer surtout avec les notes et les papiers de ce client, il n'aperçoive naturellement les événements que sous un seul jour, il ne juge les hommes qu'avec certaines préventions, l'ouvrage a les apparences de la bonne foi. Encore que nous n'acceptions pas toutes les idées ni les conclusions de M. Lasserre, son livre est de ceux qu'on peut recommander comme ayant un réel mérite.

9. — Avec *Sidi-Brahim* de M. le lieutenant Paul Azan, nous changeons de période, d'hommes, de circonstances. Sidi-Brahim ! combien un tel nom est peu connu aujourd'hui et pourtant quelle page de notre histoire devrait être moins oubliée ? Le 23 septembre 1845, la colonne du colonel de Montagnac, envoyée à la poursuite d'Abd-el-Kader, se trouvait aux prises inopinément avec les forces de l'émir, supérieures au centuple, et était écrasée lamentablement, en dépit d'héroïques efforts. Tout périt, sauf un détachement de moins de cent hommes qui put s'enfermer dans un *marabout*, le marabout de Sidi-Brahim, construction en pierres sèches, bordé d'un mur d'un mètre de haut, où cette poignée de vaillants résista pendant trois jours, sans eau, sans vivres, n'ayant à s a disposition que quarante cartouches par homme. Les munitions manquant, ce qu'il restait de ces braves essaya de s'ouvrir, à la baïonnette, un passage jusqu'à notre poste de Djemmaa-Ghazaouet, voisin de quelques kilomètres seulement. Mais des milliers d'Arabes interceptaient la route et seize hommes seulement purent arriver à la redoute française : encore en mourut-il deux en franchissant la porte de l'ouvrage et trois autres périrent quelques jours après. — Le combat de Sidi-Brahim a été mainte fois raconté, mais le livre que M. Paul Azan lui consacre a une importance que n'avait revêtue aucun des récits publiés jusqu'ici. Le récit corroboré d'une multitude de pièces, de documents, de mémoires, peut être considéré comme définitif.

10. — Sidi-Brahim appartient par sa date à la monarchie de Juillet : le colonel Corbin, dont la maison Hachette publie les *Notes et souvenirs*, lui, fut un soldat du second Empire, et ses Mémoires, à part quelques pages consacrées à des souvenirs de collège et de jeunesse, nous parlent surtout de la guerre de Crimée et de la campagne de 1870. Encore, dans cette dernière partie de son œuvre,

M. Corbin ne nous entretient-il guère que de Sedan et, de Sedan même, il ne retient qu'un incident : le conseil de guerre qui fut tenu chez l'Empereur, le 31 août 1870, veille de la bataille. S'il en faut croire le colonel Corbin, il aurait pris là la parole et proposé un plan tactique qui, en déployant l'armée française le dos à la Belgique, face à l'ouest, eût empêché l'enveloppement qui produisit le désastre du lendemain. Nous laisserons au lecteur le soin de décider jusqu'à quel point cette proposition était exécutable : il est certain que tout eût mieux valu que ce que l'on fit. C'est la réflexion qui vient à l'esprit en fermant la dernière page de cet intéressant volume.

11. — M. Pierre Lehautcourt continue l'œuvre considérable qu'il a entreprise sur *la Guerre de 1870-71* et le nouveau volume qu'il vient de publier sur ce sujet : *Rezonville et Saint-Privat*, est un des derniers qu'il ait à nous donner. Nous avons dit à tant de reprises le bien que nous pensions du travail de M. Lehautcourt qu'il nous suffira de répéter que *Rezonville et Saint-Privat* a tout le mérite de ses aînés. Toutefois par l'intérêt qu'offrent ces deux grandes batailles, — les deux journées maîtresses de la guerre de 1870, — la lecture de ces pages acquiert une valeur supérieure encore, s'il est possible, à celle des précédentes. L'écrivain a utilisé, pour son récit, tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur la matière ; il l'a fait avec la rectitude de jugement et l'érudition qui le caractérisent ; il a su, notamment, s'approprier les critiques de l'écrivain allemand Karl Bleibtreu, auquel ses compatriotes ne pardonnent pas, comme on sait, d'avoir signalé les fautes grossières commises par l'état-major allemand en 1870.

12. — C'est également de la *Guerre de 1870-71* que nous parle M. le général Canonge dans le tome second de la deuxième partie de *Histoire et art militaires* et l'éminent écrivain le fait avec le talent qui l'a affirmé, depuis longtemps déjà, comme notre premier historien militaire contemporain. On sait qu'il y a de longues années déjà, — c'était en 1882 — le général, alors commandant Canonge, professeur à l'École supérieure de guerre, publia une *Histoire militaire contemporaine* dont le second volume était entièrement consacré à la guerre de 1870. L'œuvre avait une valeur de premier ordre qu'elle a conservée aujourd'hui encore, car l'on peut affirmer — à cet égard — qu'aucun résumé des événements de l'Année terrible paru dans ces vingt dernières années, n'a fait oublier celui-là. Il semblerait donc inutile que l'écrivain nous donnât un autre récit des mêmes événements, si nous ne disions tout de suite que, dans cette œuvre nouvelle, il s'est proposé un but très different de celui qu'il avait eu en vue en composant la première, et que son travail, disposé à d'autres fins, est entièrement nouveau, d'une tout autre nature. — Dans le tome second de son *Histoire militaire contemporaine*, le général Canonge, préoccupé surtout

de faire œuvre d'historien, de narrateur, s'était efforcé d'écrire un livre dans lequel les événements apparussent chacun dans leur valeur relative et d'où les enseignements ressortissent naturellement des faits, sans qu'il eût à souligner ces enseignements d'une façon spéciale. Au contraire, dans l'ouvrage que l'historien soumet aujourd'hui au jugement du public, le récit des événements devient pour ainsi dire secondaire ; le général ne retient des faits que ceux qui lui paraissent comporter des leçons probantes ; il écrit un livre non pas tant narratif que didactique ; il parle pour enseigner plutôt que pour raconter. A priori, cette remarque nous amène à induire qu'une telle histoire de la guerre de 1870 sera nécessairement différente de la précédente, et, en lisant ce nouveau volume, on voit qu'en effet il est tout autre que son aîné. Ce sont les débuts de la guerre, les batailles livrées par les armées du Rhin, par celles de Metz et de Sedan qui synthétisent surtout la grande lutte où sombra l'Empire : là seulement nous trouvons des armées régulières, organisées plus ou moins fortement des deux côtés, mais enfin organisées et combattant d'après des lois définies. Au contraire, dans la deuxième partie du drame, nous ne voyons plus, de notre côté, que des troupes de formation récente, mal recrutées, insuffisantes comme commandement, comme valeur morale, comme matériel. Dès lors, il est difficile de tirer de la lutte des leçons probantes : les données du problème sont trop incertaines, trop aléatoires pour qu'il soit possible de le résoudre exactement. On est donc induit à conclure de cette considération préventive que le nouvel ouvrage de M. Canonge s'appesantira surtout sur la première phase de la guerre, et en réalité c'est bien ce que nous constatons. Il faut dire, d'autre part, que depuis 1882, c'est-à-dire depuis un quart de siècle, la lumière qui s'est faite sur les événements de la guerre de 1870, les nombreuses publications auxquelles elle a donné lieu (près de dix mille à l'heure actuelle), ont éclairé d'une façon nouvelle, presque définitive, les grandes phases de la guerre franco-allemande ; que conséquemment à ces données inconnues il y a vingt ans, certains renseignements nouveaux ont pu être ajoutés à ceux qu'on avait recueillis précédemment, que ceux-là mêmes qu'on avait entrevus déjà sont éclairés d'une lumière nouvelle et plus frappante. Et quand on songe que depuis trente ans, il ne s'est pour ainsi dire point passé un jour sans que le général Canonge n'ait recueilli un détail pour l'œuvre nouvelle qu'il nous offre aujourd'hui, quand on sait qu'il a visité tous les champs de bataille dont il parle, ayant d'ailleurs figuré en combattant sur onze d'entre eux, il est permis d'affirmer que son œuvre est aussi bonne qu'il est permis à un écrivain compétent d'en écrire une. — L'ouvrage est scindé en trois parties, dont la première est consacrée aux débuts de la guerre, à Sedan et à Metz jusqu'à la

capitulation de Bazaine ; dans la seconde partie, le général étudie la guerre en province et le siège de Paris ; une troisième partie, plus écourtée, est consacrée au siège de quelques places, à la guerre de partisans, aux opérations sur mer. La première partie débute par des considérations très lumineusement présentées sur l'origine de la guerre, sur l'influence qu'avait eue Sadowa sur l'esprit prussien, sur l'indifférence avec laquelle étaient traitées les questions militaires aux Tuileries ; l'auteur aborde ensuite la cause même de la rupture avec la Prusse, c'est-à-dire la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne, la dépêche d'Ems ; il souligne enfin la déplorable légèreté, la regrettable brusquerie avec laquelle fut relevé un gant qu'on eût pu ramasser avec plus de calme. Un tableau des forces armées en présence constitue le chapitre II ; puis vient l'étude des plans d'opérations, d'où il est permis déjà de conclure que la partie n'est pas égale entre les deux adversaires et que seule la valeur du combattant pourra racheter, chez nous, les erreurs de direction. Enfin le général aborde le commencement des hostilités avec Wissembourg, Frœschwiller et Forbach pour passer ensuite aux batailles sous Metz, plus tard au plan de Palikao pour secourir l'armée du Rhin, à la bataille de Sedan, au blocus et à la capitulation de Metz. Cette première partie du livre du général Canonge est du plus haut intérêt, ce qui ne veut pas dire que les deux autres lui soient inférieures ; mais comme nous le disions tout à l'heure, les événements ont ici une importance capitale, les fautes commises deviennent tellement graves et par elles-mêmes et par leurs conséquences, l'action se corse dès le début d'une façon si poignante, si angoissante, que ce commencement absorbe pour ainsi dire en lui seul toute la vie, l'âme du grand drame. Il nous faudrait infiniment plus de place que celle dont nous disposons ici, pour citer tous les chapitres, les pages, où l'écrivain a su mettre les leçons du passé en lumière, où il a signalé les enseignements qui découlent des faits, où il nous donne des maximes bonnes à retenir, des remarques qui synthétisent une longue théorie en quelques lignes et permettent de ne la point oublier. En résumé, la nouvelle histoire du général Canonge est un véritable cours d'histoire militaire pratique qui s'adresse à la fois aux militaires et à ceux qui ne le sont point, à quiconque veut se rendre compte de ce qu'est la guerre moderne, de ce que sera la bataille de demain. A une époque comme la nôtre, où l'armée tend de plus en plus à devenir nationale, où certains même prônent un retour aux milices, où le service militaire, aujourd'hui de deux années, sera peut-être demain d'une année, de six mois après-demain, il est nécessaire que chacun s'inspire davantage des choses de la guerre et apprenne par la théorie ce que la pratique ou plutôt le manque de pratique ne lui aura pas permis de connaître. A cet égard le volume du général Canonge doit être recommandé et vulgarisé.

13 et 14. — Les deux volumes des capitaines Sénèque et Rouyer : *Luttes et combats sur la frontière de Chine* et l'*Histoire militaire et politique de l'Annam et du Tonkin*, ont entre eux plus d'un point de rapport et pour cette raison il nous a paru bon de les réunir ici. Dans *Luttes et combats*, M. Sénèque nous raconte les diverses opérations qui eurent lieu de 1893 à 1895 dans le cercle de Moncay, à proximité de cette baie d'Along à laquelle le récent naufrage du *Sully* devait donner de nos jours une triste notoriété. C'est là une intéressante monographie. — Au contraire, dans son *Histoire militaire et politique de l'Annam et du Tonkin*, M. Rouyer nous donne une synthèse des événements qui se sont passés dans ces territoires depuis plus d'un siècle et qui sont trop ignorés en France — et probablement ailleurs, ainsi que le constate l'écrivain. L'ouvrage n'a aucune prétention scientifique et la critique historique en est absente : c'est un résumé qui se lit facilement et rapidement et qui permet de jeter en un temps assez court, un coup d'œil d'ensemble sur des événements peu connus ou trop tôt oubliés.

15. — C'est encore de l'Extrême-Orient que nous parle le général Niox dans le récit qu'il nous donne de *la Guerre russo-japonaise* ; mais le sous-titre *Chroniques*, nous indique la volonté de l'écrivain, qui est moins de présenter au lecteur un tableau complet du drame que ses parties saillantes, ses épisodes les plus intéressants. M. Niox a rempli très heureusement son programme, et son petit livre, d'une lecture attachante, est un bon résumé d'opérations très complexes que leur synthèse fait mieux comprendre. Quelques cartes ou croquis suffisamment détaillés ajoutent au mérite de cette œuvre.

16. — Avec le volume de M. Louis André : *Michel Le Tellier et l'Organisation de l'armée monarchique*, nous entrons dans un ordre d'idées très différent du précédent : nous passons de l'histoire militaire proprement dite à celle de l'organisation des armées, sujet toujours intéressant et toujours d'actualité pour un peuple qui a souci de son avenir, qui croit à la vérité de la maxime romaine, — bien controversée, bien attaquée aujourd'hui — suivant laquelle pour assurer la paix il faut être prêt à faire la guerre. Il y a longtemps que nous avons dit, dans notre *Guillaume III* et plus tard ici même, combien l'histoire était injuste à l'égard de Michel Le Tellier, et la véritable iniquité dont elle se rendait coupable en attribuant à Louvois la grande œuvre d'organisation militaire de la seconde moitié du dix-septième siècle. En réalité, c'est bien à Le Tellier que revient le mérite de cette création, et il est temps que nous restituions au père ce qu'on s'obstinait à attribuer au fils. C'est à Camille Rousset qu'est due la consécration de cette légende de « Louvois seul organisateur » de l'armée de Louis XIV. A vrai dire, elle remontait beaucoup plus haut, et Madame de Sévigné elle-même n'a pas dédaigné, comme on sait, de travailler à l'établir ; mais,

deux cents ans, pour un mensonge, constituent déjà une belle existence et il est temps qu'on enterre celui-là. Sous ce rapport, l'œuvre de M Louis André possède un mérite très particulier, que nous signalons tout spécialement aux érudits : il respire un grand souffle de vérité. D'ailleurs, c'est moins une biographie qu'une histoire de l'organisation et de l'administration des armées en France sous Louis XIV, que demeure en réalité ce livre. Un rapide coup d'œil sur les matières traitées en convaincra le lecteur. Après une Introduction consacrée à l'homme, à l'homme étudié avant et après son entrée au secrétariat de la Guerre, M. André nous dit successivement ce qu'étaient les diverses charges et grades au début du règne de Louis XIV, ce qu'était le recrutement, quelle était la solde et comment on la payait. L'écrivain étudie ensuite l'habillement, l'équipement, l'armement, le logement, le service des vivres, celui des hôpitaux, l'organisation du service dans les corps, la justice militaire, l'administration civile, c'est-à-dire la place, l'importance attribuée par Le Tellier aux commissaires des guerres, aux intendants d'armées, etc., etc. Le sujet n'est pas neuf et a été traité depuis deux siècles par maints écrivains dont certains, comme le P. Daniel, Audoin, Sicard, Boutaric, Belhomme, gardent encore une valeur incontestable ; mais, non seulement il fallait constater l'exactitude des renseignements fournis antérieurement, il était nécessaire encore de les corroborer de preuves nouvelles, irréfutables, documentaires, il était indispensable surtout de montrer que les réformes ou les créations appartenaient bien à Michel Le Tellier. Pour arriver à cette fin, M. André s'est livré, dans nos archives, spécialement au ministère de la guerre, à des investigations laborieuses qui ont été couronnées de succès, et nous croyons pouvoir assurer, après étude consciencieuse de son œuvre, qu'elle restera à côté de celles que nous citions un peu plus haut, et dans le rang le plus honorable. En dépit de son caractère un peu spécial, l'ouvrage est d'une lecture aisée, souvent attachante, et l'on y rencontre de très curieuses pages d'histoire générale, comme celle où l'écrivain nous montre les rapports de Le Tellier avec Mazarin, cette autre où il raconte ce qu'il appelle « la crise de juillet 1651 » (épisode typique et mal connu de la Fronde), etc. En résumé, l'ouvrage de M. L. André a les plus sérieux droits à l'attention : il sera indispensable, à tout historien qui s'occupera du dix-septième siècle, de le consulter, même d'en faire une étude approfondie.

17. — Puisque nous parlons de Louis XIV, nous en profiterons pour signaler à nos lecteurs une petite brochure, publiée par M. Paul Muller sous le titre : *La Bataille de Turckheim* (*5 janvier 1675*). La dernière campagne d'hiver de Turenne, celle de 1674-75, a été fréquemment racontée, et il ne semble guère possible d'ajouter une pierre nouvelle à cet édifice ancien. Ce fait est certain pour l'ensemble général des opé-

rations ; quant à leur détail, M. Muller vient de nous démontrer que, non seulement on n'avait pas tout dit sur la journée du 5 janvier 1675, mais encore que ce que l'on avait dit, ce que l'on tenait pour la vérité, était bien loin d'être authentique. Grâce à des documents empruntés aux archives d'État de Vienne, de Berlin, de Hanovre et de Darmstadt, grâce à des travaux particuliers inédits, comme celui du lieutenant français Niéger, grâce enfin au volume du colonel prussien Kortzfleisch, publié en 1904 (campagne de Turenne dans la Haute-Alsace), M. Muller a pu nous donner un récit nouveau de la bataille de Turckheim. Encore que la manœuvre de Turenne n'y soit pas aussi abracadabrante que celle de la légende, elle n'en demeure pas moins hardie, d'une intuition géniale, telle en un mot que pouvait la concevoir et l'exécuter un soldat comme le grand Turenne. Ce n'est pas la première fois que la légende, en voulant démesurément exalter un homme, travaille, au contraire, en sens opposé. Soyons bien convaincu qu'en histoire, comme en toute autre chose, rien ne vaut la vérité.

18. — Après la parenthèse ouverte à propos du travail de M. Paul Muller, revenons aux questions d'organisation, et, de l'armée monarchique de Le Tellier, passons à *l'Armée en 1906*, de M. Klotz. Si considérable que paraisse le saut, il n'a pas l'envergure qu'on croirait devoir lui attribuer, car, au fond, notre armée moderne est encore, à peu de chose près, l'armée de l'ancien régime, et si l'aspect extérieur s'est modifié, les rouages intimes sont toujours les mêmes, tout au moins ont été fondus dans les anciens moules. On se convaincra de la vérité de notre allégation en ouvrant le volume de M. Klotz, qui est simplement le rapport sur le budget de la guerre présenté à la Chambre par le député de la Somme. Que la lecture d'un tel document soit chose facile, nul ne nous croirait si nous l'affirmions ; mais on devra convenir avec nous que si elle est laborieuse, elle demeure fort instructive. Nous ajouterons qu'elle n'est pas rassurante. En voyant ce que nous avons déjà dépensé pour l'établissement de notre puissance militaire et en constatant ce qu'il nous reste à faire pour atteindre l'apogée à laquelle il serait désirable d'arriver, on comprend que la route est encore longue et l'on se demande de quelle façon, avec nos finances obérées, nos impôts déjà écrasants, nous sortirons de l'impasse où nous a enfermés le régime actuel. Le livre de M. Klotz est un bon document à conserver dans une bibliothèque : il est de ceux qu'il convient de consulter à chaque instant pour les besoins de la conversation ou des études courantes.

19. — Du même genre, d'une utilité pratique supérieure encore, est le *Commentaire de la loi du 21 mars 1905 sur le recrutement de l'armée* publié par M. Garreau, sénateur, docteur en droit et secrétaire de la Commission de l'Armée. Au moment où la loi de deux ans est appli-

quée pour la première fois, à l'heure où tout le monde reconnaît que cette loi, peut-être acceptable en principe, a été conçue, rédigée, votée avec une rapidité regrettable, sous le coup des préoccupations électorales les plus vulgaires, qu'elle renferme quantité d'omissions, de lacunes, de points obscurs, un commentaire rédigé par un juriste compétent sera certainement le bienvenu. A vrai dire, M. Garreau avait fort à faire pour rendre compréhensible des choses qui, au premier abord, paraissent inintelligibles ou en contradiction les unes avec les autres. Il est certain qu'il a réussi dans sa tâche autant que les difficultés de la matière le lui permettaient ; on peut donc avancer que ce livre sera consulté avec fruit par quiconque aura à appliquer cet instrument législatif du 21 mars 1905 : préfets, conseillers de préfecture ou d'arrondissement, intendants, généraux, maires, commandants de recrutement, etc., etc. Ces intéressés trouveront à la fin du livre, réunis dans un ordre méthodique, tous les textes auxquels il peut être utile pour eux de se reporter. Une table alphabétique et analytique des matières complète le commentaire.

20. — D'ailleurs, cette loi de deux ans vivra-t-elle ; est-elle née viable ? Comme dans le *Médecin malgré lui*, certains disent oui et d'autres disent non. Mais déjà, perce l'envie d'aller plus loin, dans ce sens, que ne sont allés les législateurs de 1905 ; et voici un officier, le capitaine Herzeele, qui, dans un livre intitulé : *Le Problème des milices*, nous propose catégoriquement d'adopter le service de six mois. *L'Esprit militaire*, celui qui a animé nos pères, demeure, nous dit l'écrivain, un sentiment qui n'est plus en harmonie, en rapport ni avec les hommes, ni avec l'esprit général de notre temps ; la *loi militaire*, la discipline militaire n'est qu'une émanation de la *loi générale* de l'obligation du citoyen de se soumettre aux prescriptions générales qui régissent l'ordre social dans son pays. A cette obéissance, l'esprit de la recrue doit être formé quand elle arrive au régiment, d'où l'inutilité de la conserver un temps quelconque sous les drapeaux pour lui inculquer l'ancien esprit militaire dont nous parlions. Le temps de service doit être exactement et uniquement celui qui est nécessaire pour apprendre à l'homme à se servir de son arme, et pas un jour de plus. Ceci établi et admis, on peut prouver, et l'écrivain le démontre, que six mois de présence suffisent pour cet apprentissage. En attirant dans l'armée, au moyen de primes de diverses sortes, un certain nombre de rengagés qui, avec les officiers et les sous-officiers, formeraient un petit groupe d'une permanence de plus longue durée, en instruisant les troupes dans des camps d'instruction, en supprimant le service des places, en réduisant les manœuvres strictement aux évolutions de guerre et au service en campagne, M. Herzeele pense qu'on arriverait à posséder un élément de combat égal au moins à celui que nous possédons aujour-

d'hui et qui cependant nous coûterait infiniment moins cher. Nous sommes très loin de partager, sur nombre de points, la façon de raisonner de l'auteur et nous estimons qu'il s'abuse souvent : toutefois il faut reconnaître que son livre, écrit avec maturité, raisonnement et connaissance de cause, est de ceux qui méritent la lecture et la réflexion.

21. — Si l'éducation du soldat, son instruction professionnelle demeurent le chapitre capital de cette organisation, la constitution du corps d'officiers, conséquemment, la question de l'avancement pour ces officiers revêt également une importance notoire et c'est à la solution de ce problème qu'a voulu travailler M. Pierre Félix dans son étude : *L'Avancement des officiers par le vote*. On sait qu'en France l'avancement des officiers a lieu par choix et par ancienneté jusqu'au grade de chef d'escadrons ou de bataillon inclus, uniquement au choix à partir du grade de lieutenant-colonel. On a proposé une nouvelle méthode, celle de la *sélection*, qui consisterait à faire avancer tout le monde à l'ancienneté en éliminant les sujets qui seraient reconnus incapables. Comment se fera cette sélection ? Est-ce le commandement, c'est-à-dire les chefs directs des officiers, qui la pratiquera ? Sera-ce le ministre ? M. P. Félix ne trouve pas de réponse valable à cette question et a proposé l'avancement au vote des pairs. L'écrivain explique sa pensée et l'étaye par une argumentation qui a sa valeur. Si certaines objections viennent à la pensée en lisant son travail, on est cependant amené à conclure que le système proposé aurait de grands avantages sur celui qui est en vigueur aujourd'hui. Il mérite, en tous cas, d'être sérieusement pesé et discuté.

22. — *L'Armée idéale*, de M. le colonel Arthur Boucher, est surtout une œuvre de psychologie militaire. Au cours de ses études professionnelles, l'écrivain, ayant cherché à synthétiser les règles de l'art de la guerre et à les condenser en un petit nombre d'axiomes faciles à retenir et à évoquer, a trouvé que ces règles se confondaient toutes en une seule, formulée il y a vingt-trois siècles, par Socrate : « Faire le bonheur de ses soldats ». Le livre de M. Boucher est tout entier composé pour démontrer la vérité de cette maxime, et il l'étudie surtout dans l'antiquité, nous parlant cependant quelquefois des modernes, même des contemporains. En disant que l'ouvrage commence à Potidée (432 av. J. C.) et que l'auteur nous amène jusqu'à la bataille de Liao-Yang, nous faisant passer par la Retraite des Dix-Mille, la bataille de Mantinée et celle de Tymbrée, nous donnerons une idée suffisante de cette œuvre qui, en même temps qu'un travail de solide érudition, demeure une étude de haute portée sur la guerre.

23. — Cette guerre, qu'on l'étudie aux époques lointaines sur lesquelles nous ramène le colonel Boucher, qu'on la considère dans les luttes auxquelles nos contemporains ont assisté, il est certain qu'elle

nous apparaît toujours avec les mêmes caractères spécifiques, comme un fléau nécessaire disent les uns, comme un mal guérissable disent les autres, sans compter les partisans d'une opinion mixte, suivant laquelle la guerre, chancre irréductible et incurable, pourrait être tout au moins limitée dans ses maux et ses misères, ramenée, dans son existence même, à n'être qu'une exception infime dans les relations de peuple à peuple. Quelle est, de ces trois façons de voir, celle de M. Jean Lagorgette, l'auteur de l'étude de sociologie générale : *Le Rôle de la guerre* dont nous dirons quelques mots ici ? Il nous a paru que c'était la dernière, mais nous n'en sommes pas bien sûr. Toutefois, la phrase finale de son livre et les pages de M. Anatole Le Roy-Beaulieu, qu'il a reproduites au frontispice de son œuvre, nous démontrent que nous sommes tout près de nous entendre. Quelle que soit d'ailleurs la façon dont on appréciera cette étude, on ne pourra refuser à l'auteur une connaissance approfondie du sujet : peut-être trouvera-t-on çà et là quelque incertitude, quelque flottement dans la composition, une gradation insuffisante de certaines preuves qui, pour produire leur entier effet, devraient découler plus insensiblement l'un de l'autre. Peut-être rencontrera-t-on quelques allégations osées, comme celle de la page 121 par exemple (note 1), dans laquelle l'écrivain compare « l'atrocité de certaines provocations contemporaines (P. Didon) à la guerre religieuse... a la férocité des cannibales ». Néanmoins, le livre est fortement pensé et se lit avec une facilité qu'on ne rencontre pas toujours dans des ouvrages du même genre. En somme, M. Lagorgette estime que la guerre est devenue, de nos jours, « une contingence, un non-sens, une calamité, un crime » et que le maintien de la paix générale, la réduction des armements excessifs qui pèsent lourdement sur toutes les nations sont un but vers lequel doivent tendre à la fois les gouvernements et les individus. Toutefois, l'avènement de ces bienfaits est subordonné au développement des procédés légitimes de satisfaction des besoins, au triomphe des institutions libérales et de l'esprit de tolérance, enfin à la consécration des principes juridiques sur lesquels reposent la sécurité des États et le bien-être des peuples. Nul doute que l'élimination des guerres ne soit comprise dans l'idéal et dans le devoir de l'humanité. Cependant, ajoute M. Lagorgette « le moment est-il bien choisi, les circonstances sont-elles opportunes pour se livrer à la propagande pacifique ? Deux graves intérêts se trouvent en présence dans la société moderne : celui de la sauvegarde de l'existence, de l'indépendance nationale, c'est-à-dire, en cas de besoin, de la prépondérance par les armes, et celui de la civilisation, des principes, c'est-à-dire de la supériorité par l'industrie et par la science. C'est non pas en les sacrifiant l'un à l'autre, mais en les conciliant, qu'on rendra le pays puissant ». Et M. Lagorgette termine en s'appropriant cette phrase de

d'hui et qui cependant nous coûterait infiniment moins cher. Nous sommes très loin de partager, sur nombre de points, la façon de raisonner de l'auteur et nous estimons qu'il s'abuse souvent : toutefois il faut reconnaître que son livre, écrit avec maturité, raisonnement et connaissance de cause, est de ceux qui méritent la lecture et la réflexion.

21. — Si l'éducation du soldat, son instruction professionnelle demeurent le chapitre capital de cette organisation, la constitution du corps d'officiers, conséquemment, la question de l'avancement pour ces officiers revêt également une importance notoire et c'est à la solution de ce problème qu'a voulu travailler M. Pierre Félix dans son étude : *L'Avancement des officiers par le vote*. On sait qu'en France l'avancement des officiers a lieu par choix et par ancienneté jusqu'au grade de chef d'escadrons ou de bataillon inclus, uniquement au choix à partir du grade de lieutenant-colonel. On a proposé une nouvelle méthode, celle de la *sélection*, qui consisterait à faire avancer tout le monde à l'ancienneté en éliminant les sujets qui seraient reconnus incapables. Comment se fera cette sélection ? Est-ce le commandement, c'est-à-dire les chefs directs des officiers, qui la pratiquera ? Sera-ce le ministre ? M. P. Félix ne trouve pas de réponse valable à cette question et a proposé l'avancement au vote des pairs. L'écrivain explique sa pensée et l'étaye par une argumentation qui a sa valeur. Si certaines objections viennent à la pensée en lisant son travail, on est cependant amené à conclure que le système proposé aurait de grands avantages sur celui qui est en vigueur aujourd'hui. Il mérite, en tous cas, d'être sérieusement pesé et discuté.

22. — *L'Armée idéale*, de M. le colonel Arthur Boucher, est surtout une œuvre de psychologie militaire. Au cours de ses études professionnelles, l'écrivain, ayant cherché à synthétiser les règles de l'art de la guerre et à les condenser en un petit nombre d'axiomes faciles à retenir et à évoquer, a trouvé que ces règles se confondaient toutes en une seule, formulée il y a vingt-trois siècles, par Socrate : « Faire le bonheur de ses soldats ». Le livre de M. Boucher est tout entier composé pour démontrer la vérité de cette maxime, et il l'étudie surtout dans l'antiquité, nous parlant cependant quelquefois des modernes, même des contemporains. En disant que l'ouvrage commence à Potidée (432 av. J. C.) et que l'auteur nous amène jusqu'à la bataille de Liao-Yang, nous faisant passer par la Retraite des Dix-Mille, la bataille de Mantinée et celle de Tymbrée, nous donnerons une idée suffisante de cette œuvre qui, en même temps qu'un travail de solide érudition, demeure une étude de haute portée sur la guerre.

23. — Cette guerre, qu'on l'étudie aux époques lointaines sur lesquelles nous ramène le colonel Boucher, qu'on la considère dans les luttes auxquelles nos contemporains ont assisté, il est certain qu'elle

nous apparaît toujours avec les mêmes caractères spécifiques, comme un fléau nécessaire disent les uns, comme un mal guérissable disent les autres, sans compter les partisans d'une opinion mixte, suivant laquelle la guerre, chancre irréductible et incurable, pourrait être tout au moins limitée dans ses maux et ses misères, ramenée, dans son existence même, à n'être qu'une exception infime dans les relations de peuple à peuple. Quelle est, de ces trois façons de voir, celle de M. Jean Lagorgette, l'auteur de l'étude de sociologie générale : *Le Rôle de la guerre* dont nous dirons quelques mots ici ? Il nous a paru que c'était la dernière, mais nous n'en sommes pas bien sûr. Toutefois, la phrase finale de son livre et les pages de M. Anatole Le Roy-Beaulieu, qu'il a reproduites au frontispice de son œuvre, nous démontrent que nous sommes tout près de nous entendre. Quelle que soit d'ailleurs la façon dont on appréciera cette étude, on ne pourra refuser à l'auteur une connaissance approfondie du sujet : peut-être trouvera-t-on çà et là quelque incertitude, quelque flottement dans la composition, une gradation insuffisante de certaines preuves qui, pour produire leur entier effet, devraient découler plus insensiblement l'un de l'autre. Peut-être rencontrera-t-on quelques allégations osées, comme celle de la page 121 par exemple (note 1), dans laquelle l'écrivain compare « l'atrocité de certaines provocations contemporaines (P. Didon) à la guerre religieuse... à la férocité des cannibales ». Néanmoins, le livre est fortement pensé et se lit avec une facilité qu'on ne rencontre pas toujours dans des ouvrages du même genre. En somme, M. Lagorgette estime que la guerre est devenue, de nos jours, « une contingence, un non-sens, une calamité, un crime » et que le maintien de la paix générale, la réduction des armements excessifs qui pèsent lourdement sur toutes les nations sont un but vers lequel doivent tendre à la fois les gouvernements et les individus. Toutefois, l'avènement de ces bienfaits est subordonné au développement des procédés légitimes de satisfaction des besoins, au triomphe des institutions libérales et de l'esprit de tolérance, enfin à la consécration des principes juridiques sur lesquels reposent la sécurité des États et le bien-être des peuples. Nul doute que l'élimination des guerres ne soit comprise dans l'idéal et dans le devoir de l'humanité. Cependant, ajoute M. Lagorgette « le moment est-il bien choisi, les circonstances sont-elles opportunes pour se livrer à la propagande pacifique ? Deux graves intérêts se trouvent en présence dans la société moderne : celui de la sauvegarde de l'existence, de l'indépendance nationale, c'est-à-dire, en cas de besoin, de la prépondérance par les armes, et celui de la civilisation, des principes, c'est-à-dire de la supériorité par l'industrie et par la science. C'est non pas en les sacrifiant l'un à l'autre, mais en les conciliant, qu'on rendra le pays puissant ». Et M. Lagorgette termine en s'appropriant cette phrase de

d'hui et qui cependant nous coûterait infiniment moins cher. Nous sommes très loin de partager, sur nombre de points, la façon de raisonner de l'auteur et nous estimons qu'il s'abuse souvent : toutefois il faut reconnaître que son livre, écrit avec maturité, raisonnement et connaissance de cause, est de ceux qui méritent la lecture et la réflexion.

21. — Si l'éducation du soldat, son instruction professionnelle demeurent le chapitre capital de cette organisation, la constitution du corps d'officiers, conséquemment, la question de l'avancement pour ces officiers revêt également une importance notoire et c'est à la solution de ce problème qu'a voulu travailler M. Pierre Félix dans son étude : *L'Avancement des officiers par le vote*. On sait qu'en France l'avancement des officiers a lieu par choix et par ancienneté jusqu'au grade de chef d'escadrons ou de bataillon inclus, uniquement au choix à partir du grade de lieutenant-colonel. On a proposé une nouvelle méthode, celle de la *sélection*, qui consisterait à faire avancer tout le monde à l'ancienneté en éliminant les sujets qui seraient reconnus incapables. Comment se fera cette sélection ? Est-ce le commandement, c'est-à-dire les chefs directs des officiers, qui la pratiquera ? Sera-ce le ministre ? M. P. Félix ne trouve pas de réponse valable à cette question et a proposé l'avancement au vote des pairs. L'écrivain explique sa pensée et l'étaye par une argumentation qui a sa valeur. Si certaines objections viennent à la pensée en lisant son travail, on est cependant amené à conclure que le système proposé aurait de grands avantages sur celui qui est en vigueur aujourd'hui. Il mérite, en tous cas, d'être sérieusement pesé et discuté.

22. — *L'Armée idéale*, de M. le colonel Arthur Boucher, est surtout une œuvre de psychologie militaire. Au cours de ses études professionnelles, l'écrivain, ayant cherché à synthétiser les règles de l'art de la guerre et à les condenser en un petit nombre d'axiomes faciles à retenir et à évoquer, a trouvé que ces règles se confondaient toutes en une seule, formulée il y a vingt-trois siècles, par Socrate : « Faire le bonheur de ses soldats ». Le livre de M. Boucher est tout entier composé pour démontrer la vérité de cette maxime, et il l'étudie surtout dans l'antiquité, nous parlant cependant quelquefois des modernes, même des contemporains. En disant que l'ouvrage commence à Potidée (432 av. J. C.) et que l'auteur nous amène jusqu'à la bataille de Liao-Yang, nous faisant passer par la Retraite des Dix-Mille, la bataille de Mantinée et celle de Tymbrée, nous donnerons une idée suffisante de cette œuvre qui, en même temps qu'un travail de solide érudition, demeure une étude de haute portée sur la guerre.

23. — Cette guerre, qu'on l'étudie aux époques lointaines sur lesquelles nous ramène le colonel Boucher, qu'on la considère dans les luttes auxquelles nos contemporains ont assisté, il est certain qu'elle

pour le général (dont elle est la propriété) ne peut entrer dans le domaine commun sans qu'on fasse au moins allusion au nom du propriétaire. De même M. Daudignac eût pu citer le nom de l'écrivain auquel il a imprunté son récit de la charge du mont Cricol (et non Cricole) à Custozza, près des hauteurs de Mongabia (et non Mongalia). La page 92 toute entière est extraite de l'article publié par M. Arthur de Ganniers dans la *Revue Bleue* du 2 octobre 1897, avec également les pages 113 et 114. Sans doute, pour cette dernière, le général Daudignac le met entre guillemets et indique sa source, mais pour une interview toute personnelle, il eût été juste de citer également l'auteur.

26. — Le *Dressage de l'infanterie en vue du combat offensif*, de M. le commandant de Grandmaison, est un commentaire raisonné et pratique de notre règlement de manœuvres envisagé dans son esprit et sa méthode générale d'une façon à la fois nette, claire et pratique. L'ouvrage se divise en deux parties. Dans la première, sorte de préface au livre lui-même, l'auteur étudie les forces morales, qui sont aujourd'hui plus que jamais l'élément prépondérant du succès ; 2° les principes du combat offensif; 3° les approches (de jour et de nuit); 4° le combat à distance efficace de tir. On rencontre dans cette première partie quantité de pages excellentes qui dénotent chez l'écrivain une possession très remarquable de son sujet. La deuxième partie est consacrée au dressage et à l'instruction de la troupe, en débutant par celui du jeune soldat pris individuellement, passant de là à l'instruction du groupe et des petites unités jusqu'au bataillon. Cette étude est d'une lecture facile, très intelligible partout.

27, 28, 29 et 30. — Les *Thèmes tactiques vécus*, publiés par le capitaine Gaucher, sont, comme l'indique leur titre, des thèmes de manœuvres inspirés par les opérations militaires de la campagne de 1870-71 dans le Nord. Nous n'avons qu'à signaler cette brochure ; elle sera utilement consultée pour des manœuvres sur la carte et même des exercices sur le terrain, par les troupes cantonnées dans la région. — Quant à l'étude du général Litzmann, dont M. A. G. nous donne une traduction : *Exercices du service en campagne pour officiers*, on doit la recommander pour la double raison qu'elle est remplie de remarques et de considérations pleines de bon sens ; en second lieu, qu'elle nous montre la façon dont nos adversaires entendent l'enseignement des exercices du service en campagne. Nombre d'officiers, généraux ou supérieurs, trouveront dans ces pages de précieuses indications. Signalons, en particulier, celle d'après laquelle le général Litzmann recommande de faire surtout de *courtes critiques* et non pas de ces séances interminables (auxquelles nous avons assisté bien souvent,) dans lesquelles le directeur de la manœuvre, se croyant dans une chaire, se livre,

M. Frédéric Passy au Congrès international des étudiants de Liège, l'année dernière : « La jeunesse a un double devoir : celui de défendre, jusqu'à la dernière extrémité, sa patrie, mais aussi celui de la défendre contre les guerres ». — En somme, M. Lagorgette est un pacifique, et non pas un *pacifiste* : il y a une nuance.

24. — Le livre de M. le lieutenant-colonel J.-B. Dumas : *Les Manœuvres de couverture*, ouvre une série autre que celles dont nous nous sommes occupé jusqu'ici. Nous entrons avec lui dans le domaine de la tactique pure, dans les études essentiellement professionnelles et nous y pénétrons avec une œuvre très sérieusement pensée que nos officiers liront incontestablement avec profit. On sait qu'on entend communément par troupes de couverture, celles qui, au moment d'une guerre avec l'Allemagne, nous permettraient d'effectuer sinon en toute sécurité, du moins avec une sécurité relative, les opérations de la mobilisation et de la concentration. Cependant, ce n'est là qu'une acception restreinte du mot, car il est bien évident que toute troupe qui en protège une autre : l'avant-garde, les flancs-gardes, l'arrière-garde d'une troupe en marche, les grand'gardes d'une troupe au repos, sont également des *troupes de couverture*. M. J.-B. Dumas étudie la tactique à employer dans toutes les circonstances diverses de la couverture et il le fait, comme nous venons de le dire, avec une très remarquable compréhension de la matière traitée, en même temps qu'avec une ingéniosité et une sûreté de méthode très appréciables. Il était naturel qu'en un tel sujet l'écrivain essayât de fortifier les principes par l'expérience, par les enseignements du passé. Il nous cite donc à l'appui de sa doctrine, une série d'exemples, la plupart empruntés aux guerres du premier Empire, et très heureusement choisis.

25. — D'un autre genre que le précédent ouvrage, moins technique, sont les conférences pour les officiers, publiées par le général Daudignac, sous le titre : *Les Réalités du combat*. Dans ce travail, l'écrivain examine les défaillances et les traits d'héroïsme qui apparaissent à chaque instant sur le champ de bataille, sans que souvent on puisse se rendre compte de ce qui a provoqué les uns ou les autres. Le général Daudignac a, pour son livre, largement mis à contribution les ouvrages qui pouvaient lui fournir des documents sur la matière et son travail n'est en somme qu'une série d'extraits reliés l'un à l'autre sous une rubrique commune. L'écrivain cite généralement ses sources, cependant il ne le fait pas toujours et on eût pu souhaiter à cet égard plus d'exactitude. C'est ainsi par exemple, qu'il eût pu indiquer que le récit du capitaine Guèze (p. 130-131) rappelant la vaillante conduite du lieutenant-colonel Demange, à Beaumont, le 30 septembre 1870, était extrait d'une lettre publiée par le général Canonge dans son *Histoire militaire contemporaine* (tome II, p. 199) et que cette lettre, écrite par M. Guèze,

pour le général (dont elle est la propriété) ne peut entrer dans le domaine commun sans qu'on fasse au moins allusion au nom du propriétaire. De même M. Daudignac eût pu citer le nom de l'écrivain auquel il a imprunté son récit de la charge du mont Cricol (et non Cricole) à Custozza, près des hauteurs de Mongabia (et non Mongalia). La page 92 toute entière est extraite de l'article publié par M. Arthur de Ganniers dans la *Revue Bleue* du 2 octobre 1897, avec également les pages 113 et 114. Sans doute, pour cette dernière, le général Daudignac le met entre guillemets et indique sa source, mais pour une interview toute personnelle, il eût été juste de citer également l'auteur.

26. — Le *Dressage de l'infanterie en vue du combat offensif*, de M. le commandant de Grandmaison, est un commentaire raisonné et pratique de notre règlement de manœuvres envisagé dans son esprit et sa méthode générale d'une façon à la fois nette, claire et pratique. L'ouvrage se divise en deux parties. Dans la première, sorte de préface au livre lui-même, l'auteur étudie les forces morales, qui sont aujourd'hui plus que jamais l'élément prépondérant du succès ; 2° les principes du combat offensif; 3° les approches (de jour et de nuit); 4° le combat à distance efficace de tir. On rencontre dans cette première partie quantité de pages excellentes qui dénotent chez l'écrivain une possession très remarquable de son sujet. La deuxième partie est consacrée au dressage et à l'instruction de la troupe, en débutant par celui du jeune soldat pris individuellement, passant de là à l'instruction du groupe et des petites unités jusqu'au bataillon. Cette étude est d'une lecture facile, très intelligible partout.

27, 28, 29 et 30. — Les *Thèmes tactiques vécus*, publiés par le capitaine Gaucher, sont, comme l'indique leur titre, des thèmes de manœuvres inspirés par les opérations militaires de la campagne de 1870-71 dans le Nord. Nous n'avons qu'à signaler cette brochure ; elle sera utilement consultée pour des manœuvres sur la carte et même des exercices sur le terrain, par les troupes cantonnées dans la région. — Quant à l'étude du général Litzmann, dont M. A. G. nous donne une traduction : *Exercices du service en campagne pour officiers*, on doit la recommander pour la double raison qu'elle est remplie de remarques et de considérations pleines de bon sens ; en second lieu, qu'elle nous montre la façon dont nos adversaires entendent l'enseignement des exercices du service en campagne. Nombre d'officiers, généraux ou supérieurs, trouveront dans ces pages de précieuses indications. Signalons, en particulier, celle d'après laquelle le général Litzmann recommande de faire surtout de *courtes critiques* et non pas de ces séances interminables (auxquelles nous avons assisté bien souvent,) dans lesquelles le directeur de la manœuvre, se croyant dans une chaire, se livre,

ex-cathedrâ, à des considérations inutiles, qui lassent l'attention et demeurent sans aucun profit. — De même que le travail du général prussien Litzmann, la brochure du colonel V. d'Urbal nous donne une *Méthode d'enseignement pour le service en campagne*, dans lequel l'écrivain envisage surtout l'instruction des officiers. De moindre envergure que la précédente, l'étude de M. d'Urbal est tout aussi bien pensée : elle sera lue avec intérêt par les officiers de cavalerie, auxquels elle s'adresse spécialement. — Signalons enfin, toujours sur la même matière, le *Règlement sur le service en campagne de l'armée russe* récemment mis en application dans les troupes moscovites. On y trouve quelques prescriptions particulières qu'il ne serait pas mauvais d'introduire chez nous.

31 et 32. — *Tactique de l'artillerie. Le Canon à tir rapide dans la bataille*, de M. le capitaine Culmann, et *le Canon à tir rapide et l'instruction de l'artillerie*, par M. le capitaine Le Rond, sont des études dont le titre dit assez la nature. Dans le premier de ces travaux, M. Culmann constate que, ni les tirs de polygone ni les événements de la récente guerre de Chine, où fut utilisé pour la première fois notre canon de 75, n'ont permis d'établir des règles fixes, des règles précises, surtout des règles simples et pratiques, pour l'emploi du canon à tir rapide sur le champ de bataille. C'est à la recherche de cette manœuvre que s'est livré l'écrivain dans le volume que nous avons sous les yeux et, s'il ne résoud pas le problème, il est permis de dire que son œuvre contribue très sincèrement à faire rencontrer la solution cherchée. — L'ouvrage du capitaine Le Rond, *Le canon à tir rapide et l'instruction de l'artillerie*, beaucoup plus modeste que le précédent, vise surtout l'instruction de l'artillerie en temps de paix, et s'attache à démontrer l'utilité des grands camps pour nos canonniers.

33. — Les deux écrivains dont nous venons de parler appartiennent à l'artillerie : M. le lieutenant-colonel Piarron de Mondésir, auteur de la brochure : *Comment se défend un fort d'arrêt*, est, lui, un officier du génie, et ne nous eût-il pas indiqué sa spécialité, que le titre de son travail nous l'eût suggérée. Dans cette petite plaquette de 38 pages, l'écrivain nous parle de l'objet des forts d'arrêt, de leur constitution, de leur garnison, enfin des opérations d'un siège régulier.— Nombreux renseignements, sur un sujet spécial, intéressant, assez peu connu du public étranger à l'armée.

34. — Avec le livre de M. le lieutenant-colonel B... : *L'Allègement du fantassin et l'amélioration de sa subsistance en campagne, d'après les enseignements de la guerre russo-japonaise*, nous passons à l'infanterie, à l'une des questions (concernant cette arme) les plus controversées, les plus discutées qu'il soit. Il suffit d'avoir vu un régiment sur une route, en tenue de campagne, pour se rendre compte de la fatigue qu'impose à

nos hommes le hâvre-sac, combien le port de ce fardeau annihile chez eux d'éléments de vigueur et morale et physique. Il est certain que le soldat doit porter avec lui — *toujours*, s'il veut l'avoir au moment du besoin — un certain nombre d'impedimenta *indispensables* à sa santé, à son propre bien-être ; la question est de savoir exactement ce qu'est cet *indispensable*, et c'est sur ce litige que les professionnels discutent sans s'entendre depuis des années. Beaucoup de bons esprits sont enclins à penser que les ustensiles de cuisine, bidons, gamelles, marmites, quarts, etc., pourraient être éliminés radicalement des épaules du fantassin ; mais certains autres, qui ne s'estiment pas inférieurs aux premiers, sont pour le maintien de cette batterie de cuisine et poussent les hauts cris quand on parle d'y toucher. Pour mettre la paix dans ce nouveau camp d'Agramant, d'autres novateurs ont proposé de conserver la ferraille réglementaire, mais de la faire porter par la voiture de compagnie ; d'autres encore ont fait adopter les ustensiles en aluminium, les seaux en toile, les bidons en peau de bouc, etc., etc ; Enfin voici venir M. le lieutenant-colonel B... qui demande l'adoption de marmites de section d'un nouveau modèle et propose de les arrimer sur les voitures de compagnie, qu'on pourrait modifier suivant ce nouveau but. Encore que nous ne partagions pas toutes les idées de M. B..., nous nous plaisons à dire que ses propositions nous paraissent de celles qu'on doit discuter sérieusement, de celles qui renferment en elles-mêmes d'assez solides raisons pour pouvoir être soutenues efficacement, même pour être acceptées. L'écrivain, bien au courant de la question, l'a traitée d'une façon très complète : brochure intéressante à lire ; sujet tout à fait d'actualité.

35. — Dans *Signaleurs et signaux*, M. le général Cremer nous propose trois méthodes de télégraphie du champ de bataille certainement ingénieuses. L'idée a été suggérée à l'inventeur par le maniement du dictionnaire de cryptographie en usage dans l'armée, et effectivement c'est à l'aide de chiffres figurés réellement ou traduits par gestes, ou inscrits sur un cadran, que M. Cremer pense établir ses communications à distance. Ces trois systèmes semblent à première vue simples et rapides : il serait facile de les expérimenter et de voir la valeur que leur accordera la pratique.

36. — L'armée allemande a adopté l'année dernière un nouveau règlement sur le tir, que M. le lieutenant Rinckenbach, professeur d'allemand à Saint-Cyr, vient de traduire. Nous n'avons qu'à signaler ce manuel, dont l'importance, à titre de document, n'est pas à souligner.

37. — Nous clôturerons cette revue des publications militaires récentes par quelques mots sur le 22e fascicule du *Dictionnaire militaire* édité par la maison Berger-Levrault. L'ouvrage s'avance peu à peu vers son terme, conservant le mérite et la valeur que nous avons signalés

à nombre de reprises. Le fascicule actuel va du mot *Siège (guerre de)* à *Table de construction* (pp. 2689 à 2816). Notons comme termes traités d'une façon particulièrement intéressante les mots solde, subsistances et surtout stratégie (84 colonnes) qui est, à lui seul, un véritable volume.

COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

Hymnes du Bréviaire romain, traduites en vers français par Un serviteur de Marie. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, s. d., in-16 de xv-426 p. — Prix : 3 fr.

Après les cantiques inspirés du Psautier, nuls chants plus autorisés que les hymnes insérées par l'Église au Bréviaire romain. Il faut l'avouer pourtant, ces poésies liturgiques sont à peu près totalement ignorées des fidèles. Les prêtres eux-mêmes n'en connaissent souvent que les plus usuelles, les hymnes fériales entrant bien rarement au cours de l'office quotidien. Ce trésor caché est rendu d'ailleurs absolument inaccessible à ceux qui ne connaissent pas la langue liturgique, et les traductions en prose dont sont accompagnées, dans les livres d'Heures, les hymnes qu'on y trouve, donnent une bien insuffisante idée des richesses que l'esprit et le cœur pourraient acquérir dans un commerce fréquent avec cette partie de la liturgie.

Un « Serviteur de Marie » vient de publier ces hymnes et leur traduction en vers français. De nombreuses approbations, des plus flatteuses par leurs éloges, des plus autorisées par la qualité de leurs signataires, ouvrent le volume. Quelques pages de préface disent, avec la modestie de l'auteur, le but qu'il s'est proposé. Rien ne vaudra la lecture de n'importe quelle hymne pour assurer que ce but a été atteint et pour encourager, non à parcourir, mais à méditer tout le recueil. Ce recueil les offre toutes, les moins usuelles comme les plus récentes.

L'auteur ne craint pas de juxtaposer à sa traduction celles que tentèrent avant lui des princes de la poésie lyrique, tels que Racine et Corneille. Ce voisinage n'est pas pour nuire au poète récent. Il serre le texte de plus près ; il garde, sauf de rares exceptions, un mètre analogue, sinon identique au mètre latin. Souvent le même chant conviendrait presque à l'un et à l'autre. Je dis presque, car, hélas ! l'alternance des rimes masculines et féminines est une difficulté accrue encore du fait qu'elles n'occupent guère la même place aux diverses strophes. Cette variété, il est vrai, ajoute au charme de la lecture, mais ces poésies si pieuses auraient si avantageusement remplacé, aux messes basses, dans les catéchismes, avant et après les offices liturgiques, des cantiques trop souvent médiocres d'idées et de style, inspirés d'ailleurs par la seule piété individuelle ! Les chants d'Église, si bien traduits, expriment vraiment l'âme catholique. Peut-être cette nouvelle exigence

eût-elle privé longtemps encore le public d'une traduction aussi fidèle. Ce serait regrettable pour l'attrait et l'édification qu'en procurera la lecture pieusement méditée. A. VIGOUREL.

Cultus SS. Cordis Jesu et purissimi Cordis B. V. Mariae sacerdotibus praecipue et theologiae studiosis propositus, scripsit HERMANNUS JOS. NIX, S. J. Editio tertia emendata et multum aucta. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1905, in-8 de XI-235 p. — Prix : 2 fr. 50.

La première édition de cet ouvrage est de 1889. La troisième se présente avec un certain nombre de retouches et de corrections. Surtout l'auteur l'a mise à jour, profitant des lettres au P. Croiset, publiées après sa première édition, des allocutions pontificales et autres documents qui sont intervenus depuis. Les prêtres et les étudiants en théologie, pour lesquels surtout l'auteur a écrit, trouveront dans cinq chapitres qui comprennent tout le sujet, une histoire succincte, mais précise, du culte (p. 1-36), des explications, courtes mais solides et nettes, sur la nature (p. 37-85), sur la fin, sur la pratique, sur les fruits de la dévotion. Le chapitre VI traite de la dévotion au Cœur très pur de Marie (p. 180-213). On trouve en appendice : l'encyclique de Léon XIII pour la consécration du genre humain au Sacré-Cœur et de courtes formules de consécration ; la manière de s'y prendre pour ériger des confréries du Sacré-Cœur ; les statuts de l'Apostolat de la prière ; la lettre du préfet de la Congrégation des rites sur l'accroissement à donner au culte du Sacré-Cœur (21 juillet 1899) ; les cérémonies de la bénédiction et imposition du scapulaire du Sacré-Cœur. Livre qui, dans sa brièveté, dit beaucoup, et rendra grand service. J. BAINVEL.

Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme, par l'abbé GEORGES FRÉMONT. T. VI. Paris, Bloud, 1904, in-8 de X-420 p. — Prix : 5 fr.

Dans une lettre d'approbation, insérée au début de ce nouveau volume, Mgr l'évêque de Perpignan, joignant ses suffrages à ceux déjà donnés par nombre de ses vénérables collègues, fait remarquer que cette œuvre « conçue et préparée depuis trente ans, est, à cette heure, d'une actualité frappante... Elle répond, en effet, victorieusement aux objections soulevées, en ces derniers temps, contre la personne du Christ : objections qui inquiètent, à si juste titre, le monde théologique. »

Ces éloges nous dispensent de rien ajouter. L'actualité de ce volume est en effet incontestable. Il contient dans un livre IIIe (suite de la IIIe partie) une *Étude scientifique de la personne du Christ*, et la solution de cette question : *Jésus de Nazareth a-t-il vraiment et historiquement*

affirmé sa divinité ? — puis un livre IVe : *De l'Histoire du Christ.* — *Nature des récits évangéliques.* — *Leur authenticité.* B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

La Jeune Fille chrétienne et moderne. *Lettres à ma filleule*, par SIMARIS D'YÈVRE. Lyon et Paris, Vitte, 1905, in-12 de VII-219 p. — Prix : 2 fr. 50.

Écrit sur les bords du lac d'Aiguebelette, site à la fois sauvage et charmant, ce livre est plein de jolis paysages et de bons conseils. Mgr l'évêque de Grenoble, dans une lettre-préface, loue beaucoup l'auteur, qui est sa diocésaine et officier d'académie. Mais je pense bien que, dans ces compliments, il faut faire une large part à la courtoisie et aussi au désir très naturel d'encourager les bonnes intentions de Mlle Simaris d'Yèvre. Le livre, en effet, qui est d'ailleurs le livre d'une débutante, ne contient que de très bons conseils, gentiment écrits, mais témoigne d'une expérience pédagogique encore courte, où je ne vois qu'un défaut de jeunesse, dont l'auteur se corrigera, et d'une connaissance bien restreinte de la littérature du sujet. Ses principales sources sont Léon Chaine, l'abbé Brugerette et M. Paulin Malapert ; les deux premiers connus surtout par des livres catholiques, teintés de dreyfusisme, le troisième, professeur de morale laïque, d'ailleurs distingué. La pédagogie chrétienne peut invoquer, grâce à Dieu, de plus sérieuses autorités, et quelques rares notes montrent que l'auteur ne les ignore pas toutes, mais qu'elle s'en est vraiment trop peu servie. Je ne doute pas qu'en prenant de l'âge et de l'expérience, elle ne fasse mieux une autre fois ; elle en est très capable. Les *Lettres à ma filleule* sont au nombre de vingt-huit, et elles traitent du féminisme, de la bonté, de la pureté, de la franchise, de la simplicité, du pessimisme, de l'idéal, de l'esprit de sacrifice, de la dévotion, de l'économie domestique, des lectures, bref, des qualités qu'il faut acquérir et des écueils qu'il faut éviter, si l'on aspire à devenir d'abord une charmante jeune fille, en attendant l'âge d'être bonne épouse, bonne mère, bonne maîtresse de maison, enfin ce que doit être la femme de demain. Dans ces conseils, où se devinent les meilleures intentions, il y a bien quelque naïveté parfois, provenant d'une étude encore bien insuffisante des doctrines et d'une connaissance encore superficielle des choses et des hommes. Mais l'auteur se corrigera de ces défauts par l'étude et par l'observation, et comme elle a du talent, elle arrivera à nous donner de très bons livres, qui n'auront pas, pour être bien agréés du public chrétien, besoin de se recommander de la garantie, médiocre, il faut l'avouer, des palmes académiques. Elle pourra donc, la prochaine fois, supprimer, de sa signature cet ornement superflu.

ÉD. PONTAL.

L'Imagination et les prodiges, par Mgr Élie Méric. Paris, Téqui, 1905, 2 vol. in-12 de 372 et 351 p. — Prix : 12 fr.

Le Ternaire magique de Shatan ; envoûtement, incubat, vampirisme, par Charles Lancelin. Paris, Darragon,... in-8 de 201 p. — Prix : 7 fr. 50.

Théosophes et théosophie. Le Lotus bleu, par Léonce de Grandmaison. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p. (*Collection Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

— Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur les faits relevant de la mystique et de la science psychique, on ne peut contester aujourd'hui que ces faits ne soient étudiés par des personnalités dignes de toute estime ; ce serait une injustice et une erreur que de négliger leurs travaux. Mgr Élie Méric, récemment enlevé à la science, fut une de ces personnalités ; il mérite la double confiance que l'on doit au savant consciencieux et au théologien.

Sa méthode est prudente. L'on conçoit d'ailleurs qu'il ne peut y avoir qu'une méthode en ces matières : celle qui consiste à réunir en grand nombre les données fournies par l'expérience et à les analyser avec le plus de précision possible, sans aucun parti pris touchant leur explication ; le système d'explication, s'il en existe un qui nous soit intelligible, doit découler de ces données elles-mêmes. L'auteur est très réservé dans ses interprétations personnelles ; il discute avec intérêt, en divers passages, les interprétations d'autrui.

Parmi les faits curieux, posant des questions neuves, sont les expériences dans lesquelles on voit se dégager certains fluides ou certaine matière subtile, « fluide odique » impressionnant les plaques photographiques, « matière sensible » rayonnant à quelque distance du corps, selon les expressions des théosophes. Il est évident que la question de savoir s'il existe des états de la matière encore inconnus de nous, est posée par les mieux constatés de ces faits. — Une autre série de phénomènes nous montre l'âme humaine temporairement soustraite aux conditions de la vie physique ordinaire : ce sont les cas de vue à distance, de visions somnambuliques, de messages transmis au loin par la télépathie. D'autres faits encore nous présentent certaines facultés ou sensations acquérant une acuité extraordinaire : tels sont les rêves prémonitoires qui avertissent d'un danger, d'une maladie prochaine, ou les cas d'un développement exceptionnel de la mémoire, constatés dans l'hypnose. Ici interviennent les considérations sur l'insconcient et le subconscient. Près de là se trouve la série des effets psychiques produits sur le corps par des images ou des impressions perçues soit par des malades, soit par des normaux, comme des marques paraissant sur la peau, des perceptions d'odeurs imaginaires, des illusions qui se communiquent à toute une foule.

C'est seulement après qu'il a groupé, étudié tous ces cas, que

l'auteur se permet d'introduire la notion du préternaturel et du miracle. Il distingue avec netteté certains phénomènes qui vraiment ne peuvent être expliqués que par l'intervention d'agents étrangers à l'humanité, démons ou anges ; ainsi il analyse les caractères des stigmates d'origine divine, par lesquels ces marques se différencient de celles que peut produire l'imagination. Au total, Mgr Méric laisse à la nature tout ce qu'il est possible de lui laisser ; et l'on a presque l'impression qu'il lui laisse plus que le possible.

— Si l'on passe sur certaines répugnances, que je souhaite au lecteur d'éprouver, on doit reconnaître que le livre de M. Lancelin est amusant ; est-il plutôt une œuvre littéraire ou plutôt une œuvre de science ? Je ne saurais dire au juste ; mais il est coloré, écrit avec verve, et les sujets qui y sont traités sont bien les plus pittoresques qu'on puisse rêver. Sous les deux aspects de la légende et de la théorie, l'auteur étudie l'envoûtement, l'incubat et le vampirisme. De très curieuses anecdotes, contées avec un art réel, sont ensuite commentées au moyen de considérations philosophiques destinées à les expliquer ; nous apprenons là, par exemple, à mieux connaître les larves et à redouter les vampires qui sont, paraît-il, assez répandus dans le monde ; nous entendons aussi l'auteur nous exposer une théorie neuve et ardue du vampirisme, phénomène de « succion de la vie d'un être par un autre », théorie qu'il dit être fort importante et dont il se montre fier. — Je signalais le charme des anecdotes : plusieurs sont des citations et sont signées de noms pour la plupart connus, Huysmans, St. de Gayta, Péladan, le Dr P. Gibier. Quelques photographies d'effluves de fluide odique, ajoutent au pittoresque de l'ouvrage. — Il est à peine utile de faire observer que l'auteur, comme la plupart des occultistes, ne croit pas à Satan et qu'il ne se sert de son nom que comme d'un symbole.

— Sans doute, il y a bien de la bizarrerie dans le système qui porte le joli nom de *Lotus bleu*, et il est facile, en en parlant, d'être tour à tour ironique et sévère. Cependant ce système, qui est évidemment destiné à subir des variations nombreuses, est un curieux produit de l'imagination philosophique et religieuse et un intéressant amalgame de façons de penser slaves, anglo-saxonnes et indoues. Nous aurions aimé que M. L. de Grandmaison caractérisât plus fortement les deux fondatrices du théosophisme, Sophie Blavatsky et Annie Besant ; l'ironie, qu'il emploie volontiers, paraît surtout justifiée à l'égard de la première. Nous espérons avoir quelque autre occasion de parler de cette question ; elle n'est point si méprisable. — M. L. de Grandmaison s'inquiète de l'accession plus ou moins formelle que font au théosophisme certains catholiques, sans croire par là renier leur foi ; il n'a pas de peine à démontrer l'incompatibilité des deux doctrines.

BARON CARRA DE VAUX.

Semer et planter. Le Propriétaire planteur. *Traité pratique et économique des reboisements et des plantations des parcs et jardins*, par D. CANNON. 3e édition. Paris, Laveur, 1906, in-8 de VIII-384 p., avec 365 fig. — Prix : 6 fr.

Simple opuscule naguère, ce manuel du planteur et du reboiseur, devenu, dans sa deuxième édition, un volume d'allure respectable, a conservé cette allure dans la troisième. L'auteur, Anglais de naissance, mais depuis longues années fixé en France, a créé en Sologne de vastes pépinières et s'est lui-même occupé de reboiser des étendues de terrains considérables. Il écrit donc avec l'autorité d'une expérience prolongée.

Après avoir exposé les conditions suivant lesquelles il est avantageux de reboiser, indiqué même la marche à suivre pour obtenir les dégrèvements d'impôts prévus par la loi en la matière, exposé les travaux préalables à toute opération de reboisement, l'auteur passe en revue les différentes essences forestières de nos climats et donne, de chacune d'elles, une monographie courte mais précise, appuyée de nombreuses figures à l'appui. Suivent les indications spéciales à l'emploi de chacune des dites essences, soit par voie de semis, soit par voie de plantation, avec le dessin et le mode d'usage des outils recommandés.

Plusieurs chapitres sont ensuite consacrés aux plantations d'ornement dans les parcs et jardins, et d'alignement le long des allées ou cours d'eau, appropriées aux différentes familles d'arbres tant résineux que feuillus.

Un massif forestier ayant été créé, il s'agit de lui donner les soins d'entretien et d'amélioration qu'il réclame : M. Cannon l'indique en un dernier chapitre qui, dans ses vingt-huit pages, contient un aperçu sommaire de la sylviculture générale.

On ne peut que recommander cet ouvrage aux propriétaires de forêts et de terrains incultes. C. DE K.

La Faillite du cuirassé, par ALFRED DUQUET. Paris, Chapelot, 1906, in-12 de 400 p. — Prix : 3 fr. 50.

La faillite du cuirassé ! C'est là un titre sensationnel, bien fait pour exciter la curiosité de tous ceux qui s'intéressent aux choses de la mer et à l'avenir maritime de notre pays. Le cuirassé aurait-il fait faillite ? La nouvelle en serait étrange, et, serait-elle vraie, il faudrait en conclure que, dans tous les pays du monde, l'erreur règne sans partage, car, dans tous les chantiers de constructions navales, des cuirassés, de plus en plus énormes, sont mis sur cale. Il est vrai que partout, on peut se tromper, et cette unanimité de tous les gouvernements ne signifie pas que, logiquement, le cuirassé ne soit pas un non-sens, appelé à disparaître à bref délai. Le lecteur ne se refuse pas à l'admettre, mais il recherche les raisons de cet ostracisme et il est per-

mis de douter qu'il en trouve de bien convaincantes dans l'ouvrage de M. Duquet. Tout d'abord, dès le premier chapitre, il se demande avec inquiétude si l'auteur est un marin et ce doute lui est pénible, car, s'il aime les ouvrages de médecine écrits par un médecin, il pense de même que les questions maritimes gagnent à être étudiées par un marin. « A chacun son métier et les vaches seront bien gardées ». Mais, ce lecteur n'est pas exclusif et il poursuit attentivement sa lecture. Il était persuadé, à la suite d'études approfondies, qu'aucun sous-marin japonais n'avait figuré à Tsu-Shima, que les torpilleurs n'avaient fait qu'achever des bâtiments désemparés par le canon (peut-être aurait-il mieux valu qu'un gros bâtiment vînt les amariner) et enfin, que si les bâtiments avaient coulé sous le tir de l'artillerie japonaise, c'est que la cuirasse était submergée sous la surcharge de charbon. Le lecteur croyait tout cela et il ne découvre pas de documents suffisamment probants et autorisés pour que son opinion soit modifiée. Les autres chapitres du volume, dont chacun est consacré à l'étude d'une « proposition » n'amèneront probablement pas le lecteur à abjurer son hérésie, et il restera, on peut le craindre, persuadé que l'empire de la mer appartiendra encore, pour longtemps, aux cuirassés. Il le déplorera d'ailleurs, car les cuirassés sont des engins fort coûteux, dont la France ne peut posséder qu'un nombre limité et insuffisant. Il reconnaîtra également le rôle très important, mais non prépondérant, que peuvent jouer les torpilles et par suite, les torpilleurs et les sous-marins. Toutefois, s'il n'est pas converti, le lecteur n'en sera pas moins très satisfait d'avoir lu le volume de M. Duquet, ouvrage documenté, très intéressant et inspiré par une bonne foi et une ardeur que l'on voudrait voir au service d'une cause plus juste. J. C. T.

La Navigation sous-marine, par G.-L. Pesce. Paris, Vuibert et Nony, 1906, gr. in-8 de 498 p., avec 392 grav. — Prix : 10 fr.

Après plusieurs autres auteurs, tant français qu'étrangers, M. G.-L. Pesce s'est proposé d'exposer, non seulement aux marins et aux techniciens, mais au public tout entier, l'historique aussi complet que possible de la navigation sous-marine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Hâtons-nous de reconnaître que M. Pesce a admirablement réussi dans sa tâche et que son ouvrage est le plus complet et le plus intéressant qu'il nous ait été donné de lire sur cette matière. En l'écrivant, l'auteur avait le dessein d'intéresser le public à la navigation sous-marine, et, en même temps, en faisant connaître tous les engins sous-marins qui ont été projetés ou essayés, d'éviter aux inventeurs futurs les tâtonnements qui n'ont pas été épargnés à leurs devanciers. La tâche était lourde, car le but ne pouvait être atteint qu'à la condition que l'étude fût très complète et qu'aucune

tentative sérieuse n'eût été omise. Grâce à des recherches laborieuses, M. Pesce a pu ne rien laisser dans l'ombre, de ce qui avait une certaine valeur, et, grâce à une méthode rigoureuse, il a fait un livre qui non seulement sera lu avec plaisir, mais encore consulté avec fruit.

Après avoir, dans une courte Introduction, déterminé le plan de l'ouvrage et rendu hommage aux auteurs les plus récents, — en particulier au lieutenant de vaisseau Delpeuch — qui ont traité la même question, l'auteur, dans les deux premières parties de l'ouvrage, étudie les plongeurs et les scaphandres, depuis Xerxès et Aristote jusqu'aux temps présents. Il décrit ensuite les observatoires, explorateurs et travailleurs sous-marins, les bateaux plongeurs, bateaux à air et caissons à air comprimé; puis, dans une cinquième partie, qui remplit les deux tiers du volume, il passe successivement en revue tous les sous-marins et submersibles qui ont vu le jour depuis le XVIe siècle. Mais auparavant, dans deux chapitres qui sont parmi les plus intéressants de l'ouvrage, M. Pesce établit les desiderata qui doivent être remplis par les sous-marins et submersibles et les lois qui président à l'hydronautique.

Cette analyse, trop courte, suffit pour montrer l'intérêt puissant que présente ce volume consacré à la navigation sous-marine. Il sera lu avec avidité par tous ceux — et ils sont légion — qui, de nos jours, se préoccupent des questions maritimes; ils seront captivés par le texte et charmés par les nombreuses gravures qui facilitent grandement l'intelligence des descriptions. Est-il nécessaire d'ajouter que le papier et l'impression sont dignes de ce beau volume? J. C. T.

Promenade scientifique au pays des frivolités. *Étude pittoresque des frivolités fournies par la nature à la mode, à la parure et au luxe*, par HENRI COUPIN. Paris, Vuibert et Nony, 1906, gr. in-8 de VIII-375 p., avec 238 grav. — Prix : 4 fr.

Rien, mieux que le sous-titre que nous venons de transcrire à la suite même du titre de cet ouvrage, n'explique le but poursuivi par M. Henri Coupin dans ce nouveau volume de science pittoresque et amusante. C'est de la nature que l'homme tire la plupart de ces frivolités dont, plus peut-être que du nécessaire, il semble ne pouvoir se passer aujourd'hui; par un travail souvent assez long, il est parvenu à adapter la matière première à ses goûts, à ses caprices, à la mode du jour. Mais comment y est-il parvenu et qu'était primitivement la matière brute d'où l'ingéniosité de l'ouvrier a su tirer telle ou telle frivolité? Par quelle suite d'opérations ont dû passer, par exemple, la pierre précieuse qui finit par se fixer sur telle ou telle couronne, ou l'écaille qui sert de monture à votre éventail et les plumes qui le composent, Madame, ou encore l'essence dont vous parfumez votre

mouchoir? Voilà ce que raconte et ce qu'explique M. Coupin dans sa *Promenade scientifique au pays des frivolités*, et il le fait avec sa bonne grâce coutumière, d'un style clair et alerte à la fois, dont les expressions pittoresques sont parfois de véritables trouvailles. Sans aucun doute, la jeunesse, à qui est destiné ce volume, trouvera plaisir et profit à en lire le texte et à en regarder les nombreuses gravures; mais peut-être beaucoup de parents trouveront-ils, eux aussi, agrément et bénéfice à le faire. H. F.

LITTÉRATURE

JOACHIM DU BELLAY. **La Deffence et illustration de la langue française**, édition critique par HENRI CHAMARD. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de XXI-381 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage, complément nécessaire et attendu du beau livre de M. Chamard sur *Joachim du Bellay*, est plus qu'une édition de *la Deffence et illustration*, c'est, grâce à l'excellent commentaire historique que nous présente une masse de notes substantielles, un véritable tableau de l'humanisme et des lettres en France au milieu du XVIe siècle. M. Chamard souhaite que son édition devienne un jour classique : elle le mérite de tout point. Un texte enfin établi rigoureusement d'après l'édition originale de 1549, complété dans une première série de notes par les variantes des neuf autres éditions publiées au XVIe siècle (travail bien ingrat au point de vue littéraire, mais non sans intérêt pour l'histoire de l'orthographe), un commentaire historique dont nous avons dit tout l'intérêt et tout le prix, enfin un commentaire philologique, une des parties les plus ardues de l'ouvrage, tout cela n'est qu'une part des mérites de l'œuvre de M. Chamard. On pense bien qu'une bibliographie des éditions anciennes et modernes et des études et travaux sur *la Deffence* accompagne nécessairement le texte; mais l'on ne peut assez dire le plaisir et l'utilité qu'il y a à trouver dans cette bibliographie la liste des « Écrits du XVIe siècle qu'il est utile de connaître pour mieux comprendre *la Deffence*. » Trois tables alphabétiques enfin et des plus utiles : une table des noms propres, une table des choses et une table des mots complètent cet ouvrage désormais indispensable à tous ceux qu'intéressent la langue ou la littérature françaises. HENRI LONGNON.

Grundzüge der Sprache Logaus, von IVAR LARSSON. Upsala, Almqvist-Wiksell, 1904, in-8 de 126 p.

M. Ivar Larsson est un jeune docteur en philologie, qui a choisi comme sujet de thèse l'étude de la langue de Logau : cette thèse a été présentée à l'Université d'Upsal. Un philologue français se garderait bien de parler de la langue d'un auteur sans nous dire, dans une

préface, quel était cet auteur et quelle place il occupait dans le mouvement littéraire de son temps. La science allemande procède autrement : elle choisit un détail, et nous entraîne avec elle dans l'étude de ce point, sans s'inquiéter de ce qui l'entoure. M. Larsson est bien Allemand dans sa méthode : non seulement, il ne nous dit rien de la personnalité de son auteur, mais il ne cherche même pas à nous montrer comment sa langue se rattache au moyen haut allemand. Il se contente de l'étudier telle qu'elle est présentement, et indique à peine ses rapports avec la langue moderne. C'est d'une philologie bien rudimentaire. Sans doute on ne saurait encore faire la synthèse de la langue à une époque déterminée, et M. Larsson a raison de croire qu'il faut d'abord étudier en détail la langue de chaque auteur avant d'arriver à une conclusion générale. M. Larsson est un philologue, comme les disciples d'Auguste Comte sont des philosophes : des faits, rien que des faits ! Quand vous aurez étudié tous les faits, alors seulement, dans quelques milliards d'années, il vous sera permis de formuler une loi. Mais encore était-il loisible à M. Larsson de nous donner, dans une conclusion, les lois particulières qui régissent les faits particuliers qu'il a étudiés si longuement, et il nous est permis de lui dire que si cette nomenclature de faits témoigne d'une grande lecture et d'un travail consciencieux, elle ne constitue pas la science, ni même un fragment de science.

L. MENSCH.

Sainte-Beuve et Chateaubriand, par GEORGES BERTRIN. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de 235 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume est fait de deux séries d'articles de critique et de polémique, tendant à démontrer : la première, qu'une citation de Chateaubriand faite par Sainte-Beuve au sujet du *Voyage en Orient*, n'est pas vraiment authentique ; la seconde, que le *Voyage en Amérique* n'est pas une fiction, et comme M. Bédier a cherché à l'établir, « un exemple achevé *d'auto-suggestion* ».

Or, pour cette dernière question, M. Bertrin, à cette heure, a cause complètement gagnée. Si j'ai moi-même, pour réfuter quelque part la thèse extravagante de M. Bédier, retrouvé, sans les connaître, la plupart des arguments dont se sert son heureux contradicteur, c'est que leur lumineuse évidence s'impose à tout homme de bon sens qui n'a point de parti pris. Aussi serais-je presque tenté de juger la discussion de M. l'abbé Bertrin trop minutieuse, et presque surabondante sa démonstration : mais il avait affaire à un de ces philologues d'érudition vétilleuse et qui opèrent à la loupe leurs spécieuses mosaïques de textes rapportés : il n'était pas inutile, et il est amusant de voir, pièce à pièce, démolir toute la vaine construction.

J'ai déjà pris position aussi (voir *Polybiblion* d'octobre 1905, t. CIV,

p. 335) dans la question de l'authenticité probable d'une citation des *Mémoires d'outre-tombe,* que Sainte-Beuve a quatre fois imprimée du vivant de Chateaubriand. Mais cette fois il me semble bien que M. Bertrin épilogue, et qu'il est à côté, pas bien loin, mais enfin plutôt à côté de la vérité. Depuis, en effet, qu'il a lui-même retrouvé dans le manuscrit Champion la phrase qu'il avait d'abord déclarée fausse, ne montre-t-il pas un peu d'entêtement à soutenir, pour quelques variantes de détail, qu'elle le demeure encore ? Cette discussion lui a pourtant fourni l'occasion de mettre ingénieusement en lumière certaines pratiques de Sainte-Beuve, pastiches, arrangements, altérations, suppressions qui, sans nous permettre de le disqualifier comme un faussaire, nous invitent à nous défier de lui comme d'un vieux renard.

GABRIEL AUDIAT.

Lettres d'Elvire à Lamartine, par RENÉ DOUMIC. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 99 p., avec 2 fac-similés d'autographes conservés à Saint-Point. — Prix : 3 fr.

Lamartine de 1816 à 1830. Elvire et les « Méditations », (*Documents inédits*), par LÉON SÉCHÉ. Paris, « Mercure de France », in-8 de 376 p., avec grav., portraits et fac-similés. — Prix : 7 fr. 50.

— Elles sont enfin sorties du tiroir secret de Saint-Point où elles reposaient avec une mèche de cheveux, dans un carnet de cuir noir doublé de satin blanc, ces *quatre* lettres d'Elvire, mince reste d'un gros tas d'écriture amoureuse et d'un vaste incendie ! C'est à M. Doumic qu'en échut la primeur : et bien qu'il ait autrefois blâmé cette critique indiscrète qui ouvre les tombes et fouille au plus profond des secrétaires pour éclairer l'histoire et l'œuvre des grands écrivains par la révélation des choses les plus intimes, il a tout publié, triomphalement, même les lettres du médecin disant les détails d'agonie et l'inflammation d'entrailles... Moi, qui fus toujours pour le plus de lumière possible projetée sur la figure, la vie et la moralité de ceux qui sont nos maîtres, j'applaudis des deux mains.

Il les a commentées aussi, et avec la finesse ironique qui lui est coutumière. Oh ! ces poètes ! oh ! ce roman de *Raphaël* ! oh ! cette héroïne « deux fois chaste, destinée à n'être pour son mari qu'une fille et pour son amant qu'une sœur !... » Et, sans appuyer plus qu'il ne serait bienséant, mais avec un sourire aigu qui enfonce l'irrespect en nous, il a bien fait entendre que cette aventure avait été la moins chaste du monde, et que Lamartine avait, en ses fausses Confidences, déformé ridiculement la réalité.

Or, j'ai lu sans prévention aucune sa brochurette, ou plutôt avec la disposition d'esprit où me devaient naturellement mettre ma confiance en son bon sens, qui est grande, et la défiance dont je ne saurais me

départir à l'égard de la faiblesse humaine... Eh bien ! admirez comme sont variables les opinions des hommes : il m'est venu de cette lecture une impression toute contraire à la sienne, et je crois maintenant, ce que je ne croyais pas la veille, que la passion de Lamartine et de Julie fut bien telle qu'après trente ans la dépeignait le poète, très ardente à la fois et très pure.

Je vous aimerai « comme fils, *comme ange*, et comme frère... » « N'avez-vous pas promis à Dieu depuis longtemps *de ne voir en moi que votre mère* ?... » « Mon ange », « votre bonne et tendre mère », ces mots reviennent avec trop d'insistance pour qu'ils ne me donnent pas l'idée d'un obstacle qui a bien pu, sans faire tomber le désir, et peut-être en l'exaspérant au contraire, empêcher la faute elle-même. Et si cet obstacle fut le sentiment du devoir, le respect qu'en ces temps lointains on avait encore du mari, ou simplement la maladie, c'est une autre affaire et difficile à éclaircir. Mais le mot que dit, une fois, cette mourante : « je veux vivre *pour expier* », et qui est justifié suffisamment par ce qu'il y eut de péché dans cet amour même platonique, ne prévaut pas à mes yeux contre l'affectueuse sympathie que les plus honnêtes gens de l'entourage de Mme Charles témoignèrent au jeune Lamartine, contre le culte pieux qu'il a professé pour sa mémoire et sous les yeux de l'austère et un peu mystique Anglaise qui fut sa femme, contre son nom de Julie donné tout de suite à sa première fille, et contre l'affirmation toujours répétée, et encore à l'heure où l'on dit tout, à l'heure où l'on avoue les mensonges autour de Graziella, quarante ans après la mort d'Elvire, que cette passion-là fut sans souillure.

— M. Léon Séché, dans les pages, surtout documentaires, qu'il a consacrées à cette Julie Bouchaud des Hérettes, soutient avec une âpre humeur la même opinion. Mais il a l'esprit trop peu normalien, trop peu de méthode pour en imposer le moins du monde à M. Doumic.

Son livre est, comme tous ceux qu'il fait, riche de petites trouvailles intéressantes, de « curiosités » historiques ou littéraires, mais affreusement désordonné. Les articles sur Elvire encadrent un chapitre sur les *Sources littéraires des « Méditations,* » qui est surtout une étude sur le médiocre poète de Château-Gontier, Charles Loyson, repris encore et copieusement cité dans un appendice de soixante pages. Et il est vrai, M. Séché le déclare, que Lamartine ne l'a *point du tout imité*; mais ils s'éprirent d'Ossian tous deux, et cela constitue « une parenté morale et poétique », qui explique les soixante pages.

Un autre chapitre sur *les Manuscrits de Lamartine*, donne les ébauches de quelques pièces et les variantes. Un autre, intitulé : *Lamartine et l'École romantique*, et qui fait défiler devant Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve et Guttinguer, vieilles connaissances de

M. Séché, Eugène de Genoude et le poète Joseph Rocher, est surtout anecdotique.

Comme on voit, c'est un peu l'habit d'Arlequin ; mais il y a de bons morceaux.

GABRIEL AUDIAT.

Études sur Schiller, publiées pour le centenaire de la mort du poète par la Société pour l'étude des langues et des littératures modernes et la Société d'histoire moderne. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 228 p. — Prix : 4 fr.

Ces études ont été publiées d'abord dans la nouvelle *Revue germanique* pour le centenaire de la mort de Schiller (9 mai 1805-1905). Il a paru intéressant à l'éditeur et à la Société pour l'étude des langues et des littératures modernes de les recueillir et d'en former le premier volume de la « Bibliothèque de philologie et de littérature modernes » : c'est une palme d'or déposée sur un tombeau, au nom de la critique française.

Le volume se compose de douze articles d'un intérêt inégal. Nommons d'abord le *Sieur Giller, citoyen français*, où M. Charles Schmidt, avec les textes à l'appui, montre comment fut défiguré par les scribes et par les protes, le nom du poète allemand dans le décret de l'Assemblée législative qui conférait à Schiller le titre de citoyen français. Le *Pessimisme de Schiller*, par M. André Fauconneau, ne me paraît pas bien concluant : avec des preuves aussi nombreuses et aussi décisives, on aurait pu écrire l'article contraire « de l'optimisme de Schiller. » J'ai lu avec grand plaisir *les Sources médiévales de « la Fiancée de Messine,* » par M. Andler. La question est nettement posée et M. Andler établit, par l'étude de l'*Alexiade* d'Anne Comnène et par le livre d'Otto de Freisingen sur Frédéric Ier, que l'action de *la Fiancée de Messine* ne pouvait pas se localiser au XIVe siècle, comme le prétendait récemment Kohlrausch dans la *Deutsche Rundschau*, mais qu'il faut la placer à l'époque où Robert Guiscart vient de se tailler dans la Basse-Italie un empire qui menace Constantinople. *Schiller et Fichte*, de M. Xavier Léon, est un exposé judicieux de l'esthétique de Kant, et de l'influence réciproque que Schiller et Fichte ont exercée l'un sur l'autre. Si les débuts de l'étude paraissent un peu durs et obscurs, il faut l'attribuer à la question ardue que soulève le critique; mais les conclusions sont nettes et lumineuses. Dans *Schiller et Novalis*, M. Spenle a repris un des chapitres les plus intéressants de sa thèse sur Novalis. Par la correspondance du jeune poète et par une analyse de ses *Hymnes à la Nuit*, il montre que Schiller et Novalis ont de l'amour une conception analogue, plus mystique cependant chez le dernier, et que le romantisme de Novalis n'est que l'éclosion et l'épanouissement des germes semés par Schiller.

M. Baldensperger, qui a étudié dans un beau livre l'influence de

Goethe sur les écrivains français, a commencé une étude semblable dans son article *Schiller et Camille Jordan*. Ce n'est qu'un fragment qu aboutit à l'examen d'une traduction en prose des poésies de Schiller, parue en 1822, et dont l'auteur fut un neveu de Camille Jordan. *Schiller et la Jeune Allemagne*, de M. Dresch, est une étude documentée de l'influence que Schiller exerça sur les représentants de la jeune Allemagne : Menzel, Börne, Heine, Wienbacq, Gutskow, Laube et Mundt. M. Tibal, dans son article : *Schiller et Hebbel*, donne un parfait exemple de la critique impersonnelle : il expose les données de la question et laisse au lecteur le soin de conclure. Cette nouvelle forme de la critique témoigne d'un grand respect pour les opinions d'autrui, et d'une modestie personnelle peut-être exagérée. *Schiller et l'Autriche*, de M. Ehrhard, met en lumière cette vérité que si Schiller n'aimait pas l'Autriche, pour bien des raisons, l'Autriche, pendant près d'un demi-siècle, le lui rendait bien, et ne laissait son influence et son œuvre pénétrer chez elle que par contrebande. Mme Talayrach d'Eckard, dans un article intitulé : *Schiller et Friedrich Albert Lange*, cherche à établir que Lange, l'historien du matérialisme, s'est beaucoup inspiré des conceptions de Kant et de Schiller, et que l'idéal social rêvé par lui est une évolution de l'idéal esthétique.

Wagner, avec son rêve de drame intégral, doit-il quelque chose à Schiller, et jusqu'à quel point le drame logique, tel qu'il l'a compris, se rattache-t-il au drame de Schiller ? Voilà la question que H. Lichtenberger examine dans son article : *Schiller et Richard Wagner*. M. Albert Lévy, le successeur de H. Lichtenberger à Nancy, reprend ce même sujet dans son article : *Schiller et Heinrich von Stein*, et il aboutit à une conclusion analogue. H. von Stein, dans ses origines de l'esthétique moderne, veut démontrer, comme avait essayé de le faire son maître Richard Wagner, que le drame lyrique wagnérien est une évolution et comme un couronnement du drame, tel que l'avait conçu Schiller.

L. Mensch.

HISTOIRE

Terres françaises. Bourgogne, Franche-Comté, Narbonnaise, par W. Morton Fullerton. Paris, Colin, 1905, in-18 de VII-336 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Morton Fullerton a bénéficié d'une bonne presse ; ce n'est que justice. Et si j'arrive un peu tard pour parler de son livre, du moins pourrai-je dire qu'il a été couronné à la fois par l'Académie française et par la Société de géographie commerciale de Paris : double hommage dont l'auteur, — un Américain qui aime beaucoup la France, — a dû être grandement touché.

Ce voyageur peu banal est un modeste. On s'en aperçoit aisément

par la manière dont il apprécie son propre travail : « Comme études complètes de quelques pays de France, les pages qui suivent sont d'une rare insuffisance. Ce sont les simples notes de mes sensations... Je n'ai pas la prétention d'avoir découvert les provinces françaises, mais il faut avouer que j'en ai un peu l'air. » Et il ajoute, voulant sans doute atténuer : « Les meilleures impressions sont celles qui datent d'un quart d'heure. Toutes les autres ne sont que de la littérature. » — D'aucuns trouveront cette opinion d'une généralité bien sévère ; il me semble cependant que ce bref jugement contient une certaine part de vérité.

Inutile de chercher ici du verbiage : le fond se caractérise par le souci de la précision. Quant à la forme, si originale et d'une langue très nette, je crois bien que l'auteur ne se montre pas suffisamment équitable à son propre égard : « M. André Godfernaux, déclare-t-il, a, par ses conseils, un peu adouci pour les lecteurs français les heurts et les secousses de mon style barbare. » J'ignore l'influence que lesdits conseils ont pu exercer sur l'œuvre ; mais cette œuvre a des allures si personnelles que l'intervention d'un tiers est difficilement appréciable.

M. Morton Fullerton a parcouru très vite (on ne s'attarde guere aujourd'hui aux fleurs du chemin) trois des régions les plus intéressantes, à titres divers, de la France contemporaine : la Bourgogne, en mai 1901, la Narbonnaise, en octobre de la même année et la Franche-Comté, en juin 1902. L'auteur décrit en artiste les régions visitées. Il s'arrête de préférence dans les localités qui lui offrent des monuments à admirer, des curiosités à voir, des sites pittoresques à contempler. La peinture, l'architecture, l'archéologie lui sont familières : il observe avec attention et n'hésite pas devant les critiques de tous genres qui lui paraissent fondées.

Avant d'entreprendre ses voyages, notre Américain a eu soin de faire connaissance avec les écrivains spéciaux qui ont pu le renseigner sur les hommes qu'il allait rencontrer et sur le sol où ils vivent. Même, tout en voyant fuir les kilomètres, il a aussi consulté des livres ou des brochures achetés en cours de route, afin de se documenter mieux. Si bien qu'en arrivant à un point d'arrêt, il avait déjà quelque idée du tableau et du cadre.

En ce qui touche particulièrement les pages sur la Franche-Comté, publiées d'abord dans la *Revue de Paris*, l'an dernier, j'ai déjà eu l'occasion de constater (*Polybiblion*, t. CIII, p. 473) que quelques erreurs historiques avaient échappé à l'écrivain. Je n'y insisterai pas autrement, car, très volontiers, je conviendrai qu'elles étaient à peu près inévitables chez un étranger trop rapidement et quelquefois même inexactement averti. Je préfère de beaucoup dire combien cet ouvrage m'a captivé et combien je trouve méritées les distinctions qu'il a values à son auteur.

— Un desideratum pour la prochaine édition : je verrais avec plaisir, en tête de chacune des trois parties du volume, une petite carte fixant les itinéraires. ER.-CH. GAUDOT.

Papst Stephan I und der Ketzertaufstreit, von JOHANN ERNST. Mainz, Kirchheim, 1905, in-8 de x-116 p. — Prix : 4 fr. 25.

M. Ernst revient dans ce volume sur la question si souvent discutée, et dont lui-même s'était occupé déjà, de la querelle entre saint Cyprien et le pape Étienne I. Ses conclusions sont les suivantes : 1° Étienne I n'est pas officiellement intervenu dans le débat sur la réitération du baptême des hérétiques avant le deuxième concile de Carthage, et la lettre 71 de saint Cyprien ne fait pas allusion à une intervention de ce genre; 2° l'écrit contre lequel polémique saint Cyprien dans sa lettre 73 à l'évêque Jubajan n'est pas d'Étienne ; 3° le troisième synode de Carthage a eu lieu avant l'arrivée en Afrique du décret d'Étienne, interdisant la réitération, et n'a donc pas eu pour objet de protester contre ce décret ; 4° l'ambassade africaine à laquelle Étienne fit mauvais accueil, se place après le troisième concile de Carthage, et l'attitude du Pape s'explique par l'irritation que lui causa la lettre 74 de saint Cyprien, dont il avait eu connaissance ; 5° Étienne n'a excommunié formellement ni saint Cyprien et ses partisans, ni les anabaptistes orientaux ; il les a seulement menacés ; et la menace a été adressée aux uns et aux autres en même temps ; 6° en admettant la validité du baptême conféré par les hérétiques, Étienne n'admettait pas la validité de n'importe quelle forme de baptême, et notamment d'une formule où le nom de Jésus aurait été seul employé, à l'exclusion de l'invocation trinitaire. J.

Lettres de CATHERINE DE MÉDICIS, publiées par le comte BAGUENAULT DE PUCHESSE. T. IX (*1586-1588.*) Paris, Imprimerie nationale ; Leroux, 1905, in-4 de XIX-603 p. — Prix : 18 fr.

La *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, publiés par les soins du ministère de l'instruction publique, possède maintenant un recueil complet des *Lettres de Catherine de Médicis*. Commencé en 1880, par M. Hector de la Ferrière, ce recueil de neuf volumes in-4 vient d'être achevé par notre éminent collaborateur M. le comte Baguenault de Puchesse, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques. Le dernier volume comprend 578 lettres, écrites entre le 2 janvier 1586 et le 6 décembre 1588. Vient ensuite une belle série de documents épistolaires, politiques, financiers, diplomatiques, datant de la même époque. Enfin plusieurs tables détaillées permettent d'utiliser aisément ce vaste répertoire. Il y aurait quelque gaucherie à insister beaucoup sur la savante perfection de la méthode et sur la compétence de l'éditeur.

Notables sont les événements qui remplissent les trois dernières années de Catherine de Médicis. D'abord, ce sont les stériles pourparlers de 1586-1587 avec Henri de Navarre et le parti protestant, aux conférences de Saint-Brice, près Cognac. Peu de mois après, c'est la guerre de 1587, marquée par la victoire du Béarnais, à Coutras, sur les troupes royales, et par les victoires du Balafré, à Vimory et Auneau, sur les reitres allemands. Puis, le 12 mai 1588, c'est la Journée des barricades, suivie de la fuite de Henri III et des négociations de Catherine avec les ligueurs victorieux. A lire les lettres de la Reine-mère, on la croirait encore investie de la régence de l'État. Elle impose donc à son fils de faire au duc de Guise les concessions exorbitantes, qu'elle juge nécessaires pour le rétablissement de la paix. L'*Édit d'union* est signé. Mais Henri III garde une blessure au cœur: l'affront subi a été trop sanglant; et il soupçonne Catherine d'être devenue favorable aux princes lorains, contre lesquels il médite sa vengeance. Au mois de septembre 1588, on apprend que le Souverain choisit de nouveaux ministres, et qu'il a brusquement renvoyé Bellièvre, Villeroy, tous les amis de la Reine-mère. C'est la fin du long règne de Catherine de Médicis. En janvier 1589, peu de jours après la tragédie du château de Blois, Catherine oubliée s'éteindra tristement.

L'une des plus curieuses pièces justificatives qu'ait publiées M. Baguenault de Puchesse est l'*Oraison funèbre* de la Reine-mère, par Renaud de Beaune de Semblançay, archevêque de Bourges. Dans les parties doctrinales, le prédicateur fait preuve d'une science théologique très exacte et très sûre. Mais peut-être ne mérite-t-il pas une égale confiance quand il déclare que le premier ancêtre de son héroïne, le fondateur de Florence, est un chef gaulois, compagnon de Brennus, qui fit des conquêtes chez les *Mèdes* : d'où le nom de *Médicis*. Quant à Catherine elle-même, affirme l'archevêque, « elle a surpassé toutes les vertueuses femmes que l'Escriture sainte nous peut suppéditer, hors la sacrée Vierge Mère de Dieu, qui ne reçoit aucune comparaison... Sa vie a été une perpétuelle pénitence, contrition, dévotion assidue et persévérante. » Certes, voilà des vertus héroïques; cependant nous croyons qu'un procès de béatification se heurterait à quelques petites difficultés.

YVES DE LA BRIÈRE.

La Vie intime d'une reine de France au XVIIe siècle, par LOUIS BATIFFOL. Paris, Calmann-Lévy, 1906, gr. in-8 de III-564 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. L. Batiffol, qui avait déjà publié un intéressant volume de morceaux détachés intitulé : *Au temps de Louis XIII*, a consacré ses nouvelles recherches à Marie de Médicis, seconde femme de Henri IV. Sans aborder un instant la grande histoire et sans s'occuper de ce que nous appelons aujourd'hui la politique, l'auteur a essayé de replacer la Reine

dans la vie intime de l'époque, au milieu même des personnages qui l'entouraient, avec ses habitudes, ses qualités et ses défauts, ses mœurs, en un mot, et celles de son entourage. Après quelques pages sur sa naissance, sa famille, son éducation à Florence, la condition et les cérémonies de son mariage, il consacre une suite de chapitres à « la Journée de la Reine, la Maison de la Reine, les Amies de la Reine, les Finances de la Reine », et il raconte en détails ses rapports avec le Roi, avec sa famille florentine, avec les artistes du temps. Rien n'est oublié. Mais M. Batiffol, ne voulant pas qu'on le croie sur paroles, a tenu à donner les sources précises de toutes ses affirmations, et c'est ainsi qu'il renvoie à nombre de manuscrits de la Bibliothèque nationale, que bien peu de personnes avaient consultés avant lui. L'ouvrage est de plus fort agréablement présenté, avec une érudition qui se cache et un esprit qui se montre à chaque page, sans pédanterie et sans mauvais goût.

G. Baguenault de Puchesse.

Autour de Marie-Antoinette, par Maurice Boutry, avec Préface par Pierre de Nolhac. Paris, Émile-Paul, 1906, in-8 de xi-409 p., avec portrait, — Prix : 5 fr.

Il y a toujours de l'inédit en histoire. Quelque consciencieuses qu'aient été les recherches, quelque fouillé qu'ait été un sujet, on rencontre encore dans quelque coin inexploré des archives, sous quelque poussière non soulevée, une pièce nouvelle, un document inconnu, et ces découvertes-là, moins rares qu'on ne le suppose, font la joie des chercheurs. C'est une joie qui n'a pas manqué à M. Maurice Boutry. Dans les trois points de la vie de Marie-Antoinette qu'il a abordés dans le présent volume, points naturellement traités par tous les historiens de la Reine, et dont lui-même s'était déjà occupé — du moins en premier — il a trouvé moyen d'apporter encore quelques aperçus nouveaux, ou quelques détails négligés jusqu'ici. Il semblait que dans la très complète étude qu'il avait publiée sur le mariage de Marie-Antoinette il eût épuisé le sujet ; il l'a renouvelé, en quelque sorte, par des considérations plus développées sur le changement inattendu de la politique française, dont l'alliance avec l'Autriche, voulue par Louis XV, fut l'expression, par des recherches plus approfondies dans les archives de France et d'Autriche. Ce mariage du Dauphin et de l'archiduchesse, qui fut la sanction de l'alliance, vrai mariage de raison, comme il le dit justement, il en raconte les préparatifs et la conclusion avec une ampleur qui ne laisse plus rien à glaner après lui.

Qu'ajouter encore au récit de l'ambassade du prince Louis de Rohan à Vienne, qui forme le second essai contenu dans ce volume, et pour lequel l'auteur a mis à profit les notes, tout récemment publiées, du baron Zorn de Bulach, le grand écuyer de l'ambassadeur ? Esprit

brillant et léger, grand seigneur aimable, diplomate médiocre, prélat plus médiocre encore, plein de vanité et de morgue, et par là même désigné pour être la dupe des intrigants qui flatteraient ses prétentions et son amour du faste, la coqueluche des femmes de Vienne que séduisaient son luxe et ses grandes manières, peu estimé de Marie-Thérèse, que froissaient la liberté de ses propos et ses façons de soldat plus que de coadjuteur, mais très apprécié de Joseph II et de Kaunitz, qu'il amusait par ses « turlupinades » et que sa clairvoyance ne gênait pas, tel était le prince de Rohan, tel nous le montre M. Boutry : l'ambassadeur faisait déjà prévoir celui qu'on appela le cardinal Collier.

La troisième étude concerne le voyage de Joseph II en France, voyage projeté, décidé, ajourné à plusieurs reprises, et qui ne fut enfin réalisé qu'en 1777. Là encore, nous trouvons de l'inédit, une jolie lettre de l'Empereur à sa sœur, où, comme le dit excellemment M. de Nolhac, dans la charmante Préface qu'il a mise en tête de ce livre, « le ton de ce frère un peu maussade fait place à une galanterie toute française. » Ce voyage fut heureux; il eut de bons résultats pour la Reine : il fut comme l'épilogue de son mariage, qu'il consacra en quelque sorte, et il eut sur sa vie intime une influence sérieuse; les entretiens de Joseph II avec sa sœur, les conseils qu'il lui laissa en partant amenèrent dans toute sa manière d'être une transformation favorable. Il semble qu'en fermant le beau livre de M. Boutry, qui se termine sur cet épisode, on aurait le droit d'envisager l'avenir de la jeune Souveraine avec confiance, si l'on n'apercevait autour de Marie-Antoinette le nom néfaste du prince Louis de Rohan. MAX DE LA ROCHETERIE.

L'Empire libéral. *Études, récits, souvenirs*, par ÉMILE OLLIVIER. T. X. *L'Agonie de l'Empire autoritaire.* Paris, Garnier, 1905, in-18 de 652 p. — Prix : 3 fr. 50.

Puisque dans tout travail les règles de l'art elles-mêmes veulent qu'il y ait un « repoussoir » afin de mieux mettre en valeur les qualités et les mérites, nous pouvons dire que ce rôle ingrat, mais nécessaire, est joué ici par les chapitres relatifs aux affaires d'Allemagne et à la politique de M. de Bismarck ; le sujet n'inspirait pas sans doute M. Émile Ollivier : il l'a traité avec une sorte de négligence et sans percer de sa vive lumière certaine obscurité. — Pour les choses italiennes il est autrement vibrant et vivant. De Garibaldi il nous donne un portrait équitable, laissant voir toutes les mesquineries de ce fantoche, jadis redoutable, demeuré grotesque, et dont l'histoire retiendra le nom autant pour le bafouer que pour le flétrir. C'est la conclusion qui s'impose en achevant les pages indulgentes de M. Ollivier. Tout le chapitre V sur Mentana est fort intéressant dans son résumé des faits ; l'auteur

reconnaît la louche complicité du gouvernement de Victor-Emmanuel ; il insiste sur la loyauté des procédés de Napoléon III.

Pour les choses de France, il est véritablement très informé et il les traite avec infiniment d'esprit, plus sans doute que d'entière impartialité ; mais pouvait-on lui demander raisonnablement cela ? Si le prince Napoléon est exalté, Rouher est criblé, et Thiers égratigné à chaque occasion qui se présente ; l'amusant c'est que toujours le motif est bon. Dans le récit de cette histoire de France en 1868, il y aurait bien à présenter quelques réserves, et même beaucoup à propos des fameux projets universitaires de Victor Duruy (p. 286) qui furent (il faut avoir le courage de le constater) le prodrome, l'origine de toute la débauche scolaire dont la France agonise aujourd'hui.

Il était naturel que M. Émile Ollivier, approchant des jours où il va jouer un si grand rôle, prépare ce récit par un plaidoyer *pro domo* ; il montre à l'avance (chap. X) comment la guerre avec la Prusse apparaît inévitable dès 1868 ; et il entre (chap. XII) dans les détails les plus circonstanciés au sujet des débats de la loi militaire qui a constitué en effet l'armée de 1870. — Des pages très dures sur Trochu (p. 335) sont à retenir. — Entre temps il prouve (p. 554) comment c'est calomnie de dire que l'expédition du Mexique n'a été entreprise que pour faire réussir une louche entreprise financière, au profit des porteurs de « bons » Jecker.

Plus d'un épisode curieux est à noter : le chapeau cardinalice de Mgr Darboy (p. 473) ; la mort de Cousin (p. 486) ; la vie privée de Jules Favre (p. 511) qui appartient à l'histoire, car ses turpitudes caractérisent un homme et jugent ses doctrines morales.— Sur les appréciations qui nous sont fournies du concordat autrichien, en 1867, on peut réserver son approbation ; au contraire, il y a beaucoup à apprendre en lisant les réflexions libérales relatives à la Bulle d'indiction (29 juin 1868) ouvrant le concile du Vatican (p. 585). Les « Appendices » offrent également leur intérêt : ce sont des Lettres adressées à M. Émile Ollivier ; je recommande (p. 615-616) la correspondance échangée avec un sieur Arlès Dufour, marchand de soieries, genre Homais, que M. Ollivier remet vivement et justement à sa place. G. DE G.

La Paroisse, par HENRI LESÊTRE. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de 263 p. — Prix : 2 fr.

Il était impossible de tracer d'une façon plus lumineuse, dans un ouvrage d'étendue modeste, la vraie physionomie de la paroisse que l'a fait M. Lesêtre, en ce volume de la collection d'*Économie sociale* de la librairie Lecoffre. Certaines parties auraient, sans doute, supporté un développement plus considérable, mais ce sont celles qui constituent plutôt des pierres d'attente comme les chapitres intitulés : *La Paroisse*

à l'étranger, et *la Paroisse de demain*: l'observation éveillée de notre génération, ainsi que l'histoire de demain se chargeront de les compléter et de les parfaire. En attendant, *les Origines de la paroisse*, *la Paroisse du* IVe *au* VIe *siècle* sont des chapitres de vulgarisation singulièrement informée et dont l'exposition permet aux esprits les moins préparés de recueillir avec un minimum d'efforts les résultats de l'érudition moderne. L'auteur examine ensuite l'état *de la Paroisse du* VIIe *au* XIe *siècle, du* XIe *au* XIVe, *du* XIVe *à la Révolution*, sans rien dissimuler des abus et des licences, mais en donnant le relief voulu à cet humble personnage si longtemps dédaigné et toujours si méconnu qu'est le prêtre de paroisse. Un chapitre est consacré à la vie paroissiale sous l'ancien régime qui évoque devant nous les pieux usages, l'enseignement, l'administration matérielle, les dévotions variées. Un grand changement se produit avec le bouleversement de toute la société française, à la fin du XVIIIe siècle, qui nous amène à considérer à part *la Paroisse depuis l'époque de la Révolution jusqu'au* XXe *siècle* et *les Particularités de la vie paroissiale au cours du* XIXe *siècle*. — L'auteur sait exprimer fortement ses convictions. On remarquera sa louange énergique de l'œuvre de saint Grégoire VII (p. 60), son appréciation sans détours sur l'absence de vocation et de grâce d'état des ordres religieux pour le ministère paroissial (p. 68); ses éloges de l'œuvre du concile de Trente (p. 103); ses réflexions si sensées sur l'immixtion des assemblées politiques dans la législation en matière religieuse (p. 148) et sur les conséquences néfastes pour le pays de la guerre au « cléricalisme » (p. 182). Nous les partageons entièrement. Nous nous permettrons toutefois, à propos des remarques de M. Lesêtre sur l'éloignement des fidèles pour les longs offices (p. 191), de faire observer que, si la liturgie était allégée des fioritures d'orgue qui la surchargent, si les prédications d'apparat, dont on fatigue les fidèles dans un nombre toujours croissant de stations, de neuvaines, de « mois » étaient élagués, les offices reprendraient leur charme pour les fidèles... et même pour le clergé. Comment, en effet, dans les conditions actuelles le prêtre pourrait-il trouver le temps d'étudier, de se tenir au courant des mille questions contemporaines qui le sollicitent, comment pourrait-il se mêler à la vie de son peuple, et même... prendre l'exercice hygiénique et le repos nécessaire à la machine humaine, quand les saluts, confréries, processions se succèdent sans répit, quand les « œuvres » vaines et factices gâchent ses heures, et que chaque jour voit s'introduire quelque nouvelle dévotion, aussitôt adoptée dans toutes les paroisses en esprit de mesquine émulation? Et nous arrivons ainsi à nous retrouver en complet accord avec M. Lesêtre : « La meilleure paroisse n'est pas celle où l'on distribue le plus de sacrements et où l'on multiplie le plus les actes extérieurs de religion ; c'est celle où

il y a le plus de chrétiens, qui, aidés de ces moyens, maintiennent et font croître dans leur vie la fidélité au devoir, la loyauté, la franchise, la bonté, la charité, le désintéressement, l'amour du sacrifice » (p. 257).

G. PÉRIES.

Napoleone e Pio VII (1804-1813). *Relazione storiche su documenti inediti dell'Archivio vaticano*, dal P. ILARIO RINIERI. Torino, Unione tipografica editrice, 1906, 2 vol. in-8 de IX-640 et IX-390 p. — Prix : 16 fr.

Pour faire suite à la savante étude qu'il a consacrée aux négociations du Concordat, le P. Rinieri publie aujourd'hui un nouvel ouvrage, où, continuant l'examen des relations de Napoléon et de Pie VII, il en reprend l'histoire à la proclamation de l'Empire, et la poursuit jusqu'à la catastrophe finale.

Dans la première partie sont exposés, avec beaucoup d'abondance, les pourparlers relatifs au voyage que le Pape était invité à faire à Paris, pour y sacrer l'Empereur ; puis, quand le Souverain Pontife est à Paris, nous lisons la description des cérémonies du sacre, les visites faites par le Pape aux principales églises de Paris ; les négociations entreprises pour obtenir la soumission définitive des anciens évêques constitutionnels qui avaient été introduits, en 1802, dans la hiérarchie concordataire. Toute cette partie offre un particulier intérêt ; elle permet de réformer certains jugements et de redresser certaines erreurs qui étaient courantes.

Après son retour à Rome, le Pape doit commencer à lutter contre l'esprit envahissant et brutal de Napoléon ; malgré le cardinal Fesch, qui cherche à mettre des formes dans l'expression des réclamations exorbitantes de son impérial neveu, les relations se tendent de plus en plus, et aboutissent au coup de force du 2 février 1808, qui inaugure une nouvelle phase dans les relations entre Rome et Paris.

Le second volume nous montre Pie VII dépouillé de ses États et traîné comme un prisonnier à Grenoble, à Savone et à Fontainebleau. Voici les préparatifs du second mariage de l'Empereur, l'annulation peu canonique de sa première union, les pourparlers avec la Cour de Vienne inquiète, et à bon droit, sur la valeur de la sentence rendue par l'officialité de Paris. Puis le mariage et les rigueurs dont sont victimes les cardinaux qui n'ont pas cru devoir intervenir dans la cérémonie religieuse. Napoléon, entouré d'un conseil de prélats serviles, entreprend contre le Pape une campagne dont l'enjeu était le droit de nommer seul les évêques et de les faire préconiser par les métropolitains ; c'était le retour à la défunte constitution civile du clergé. A Savone, à Paris, lors du pseudo-concile national, à Savone de nouveau et enfin à Fontainebleau, le Pape, séquestré et terrorisé, lutte avec constance, et arrive à sauver l'intégrité des principes. Comme M. Welschinger dans son récent ouvrage *le Pape et l'Empereur*, le P. Rinieri nous fait assister

aux colères irraisonnées de l'Empereur, et nous découvre les artifices qu'il emploie pour faire tomber le Pape dans les pièges qu'il lui tend. Une conclusion émue clôture ce magistral travail.

Le livre est écrit avec agrément : les récits sont bien ordonnés, les tableaux sont vivants ; les documents, quoique nombreux, n'encombrent pas, et plusieurs sont rejetés en appendice. En somme, c'est là un ouvrage de grande valeur, et il ne me reste qu'à exprimer le vœu qu'il soit traduit, comme son devancier, pour la plus grande utilité des lecteurs français. Le traducteur aura la tâche assez ardue de reviser l'orthographe des noms propres, qui est souvent fantaisiste, et de corriger quelques inexactitudes de détail. — Mgr de Boulogne ne fut pas évêque de Boulogne, mais de Troyes ; Mgr Fallot de Beaumont n'a jamais été évêque de Nancy ; l'abbé d'Astros n'eut pas à sortir de Vincennes en 1814, vu qu'il était enfermé au château de Saumur, etc., etc.; mais ce sont là des taches qui ne retirent rien au mérite de l'historien et du penseur à qui nous devons cette nouvelle contribution à l'histoire religieuse de la France napoléonienne. P. PISANI.

The Blessed Virgin in the Ninetenth Century. Apparitions. Revelations. Graces, by BERNARD ST. JOHN. London, Burns and Oates, 1904, in-16 de xv-486 p.

L'Épopée mariale en France au XIXe siècle. Apparitions. Révélations. Grâces, par BERNARD SAINT-JOHN. Paris, Beauchesne, 1905, petit in-8 de xv-475 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cet ouvrage l'auteur, qui se cache sous le pseudonyme de Bernard St. John, a voulu faire connaître aux Anglais, ses concitoyens, les grandes manifestations spirituelles qui ont eu lieu en France au XIXe siècle et qui ont donné naissance aux célèbres pèlerinages de la Salette, de Lourdes, de Pontmain, etc. Il a réussi à composer un livre d'une lecture captivante. Laïque, il s'est soigneusement abstenu de toute discussion théologique et s'est borné à exposer les faits, se servant pour cela d'un style simple et élégant et évitant les digressions oiseuses et les exubérances de rhétorique, qui déparent tant d'autres volumes de même nature. Sur certains points, qui sont l'objet de vives polémiques, il prend nettement position : ainsi il est du nombre de ceux qui croient à l'authenticité du secret de la Salette et à la réalité des apparitions de la Sainte Vierge à Pellevoisin. Mais il n'a aucune parole dure contre ceux qui sont d'un avis contraire au sien, et, en cela, il se distingue, tout à son avantage, de la plupart des écrivains qui jusqu'ici ont traité d'une façon si âpre ces questions controversées. Selon moi, cette narration sans parti pris, cet exposé si simple et si calme, que l'on retrouve naturellement dans la traduction française de l'ouvrage, constituent le principal mérite de celle-ci, car si le volume anglais offre un grand intérêt au-delà de la Manche, puisqu'il est le

premier à présenter à nos voisins un résumé des manifestations mariales qui ont honoré la France dans le cours du siècle passé, il est évident que, sous sa forme française, il est d'une moindre utilité, attendu que l'on a déjà publié dans notre pays un certain nombre de travaux d'ensemble sur ces apparitions. Mais, je le répète, la sobriété, le ton judicieux et les autres qualités de cette traduction en font une œuvre nouvelle et des plus intéressantes, même pour les Français.

LÉON CLUGNET.

Untersuchungen zu den ältesten Mönchsgewohnheiten. *Ein Beitrag zur Benediktinerordensgeschichte des X-XII Jahrhunderts*, von BRUNO ALBERS. München, Lentner, 1905, in-8 de XII-132 p. — Prix : 4 fr.

Cette dissertation de Dom Bruno Albers tient lieu de préface à son deuxième volume des *Consuetudines monasticae*, publié cette même année au Mont-Cassin. On y trouve, en particulier, deux *consuetudines cluniacenses antiquiores* et les *consuetudines Sigeberti abbatis*. Ce sont les textes les plus anciens que nous possédions des coutumes de l'abbaye de Cluny et de son ordre ; elles remontent à la fin du Xe ou au commencement du XIe siècle. Nous ne nous attarderons pas à suivre l'auteur dans ce qu'il nous dit des manuscrits où il les a rencontrés ni dans l'étude critique consacrée à chacun d'eux. Mieux vaut présenter au lecteur les conclusions de son travail ; elles sont du plus haut intérêt pour l'histoire des ordres religieux et de la discipline monastique en Occident. On sait que ces *consuetudines* tenaient lieu aux moines du moyen âge de constitutions ; c'était le complément de la règle bénédictine. En retrouvant celles qui étaient en usage dans les principaux monastères et en découvrant leurs relations, on établirait toute la chaîne de la tradition monastique ; il serait dès lors possible de constater, époque par époque, pays par pays, leur évolution. Le travail du P. Albers marque en ce sens un grand progrès ; il permet de rattacher à Cluny les coutumes monastiques connues des monastères occidentaux des XIe et XIIe siècles ; elles appartiennent donc à une même famille. Telles sont les coutumes récemment éditées par l'auteur, celles de Fleury, les coutumes anglaises connues sous le nom de *Concordia regularis Dunstani*, celles de saint Benigne de Dijon, de Farfa, de Bernard de Cluny, d'Udalric, etc., etc. Mais les documents les plus anciens, qui représentent cette coutume, font entrevoir l'existence d'un texte de coutumes antérieures, remontant à saint Benoît d'Aniane. Nous ne le possédons pas ; mais on peut s'en faire une idée avec la biographie de ce personnage du VIII-IXe siècle, qui eut sur les monastères de l'empire carolingien une influence décisive, avec son pénitentiel, un *Ordo conversationis monasticae*, qui est de ce temps, les capitulaires du concile d'Aix-la-Chapelle (817) et quelques autres

monuments contemporains de la discipline monastique. Toutes les assertions de Dom Albers ne présentent pas les mêmes garanties de certitude; des travaux postérieurs modifieront peut-être telle ou telle appréciation, mais l'ensemble de sa thèse est définitivement établi. C'est ce qu'il importe de constater. Le B. Bernon et saint Odon, fondateurs de Cluny, ont connu et mis en pratique ce qui restait de l'œuvre bénédictine du grand abbé d'Aniane, qui par eux s'est continuée à travers le moyen âge. Cette œuvre de celui qu'on a surnommé le second Benoît, a subi l'influence de la tradition cassinienne, telle qu'elle existait après la restauration de l'abbé Petronax sous l'abbé Théodemard. Mabillon, avec son extraordinaire sagacité, avait entrevu ces conclusions sans pouvoir leur donner un appui. Nous félicitons Dom Albers d'avoir si bien justifié les prévisions de son illustre devancier. J. Besse.

Saint-Philibert de Tournus. Guide historique et descriptif de l'abbaye, par l'abbé H. Curé. Paris, A. Picard et fils, 1905, gr. in-8 de 511 p., avec de nombreuses illustrations. — Prix : 20 fr.

L'abbaye de Tournus, fondée autour d'un sanctuaire érigé en l'honneur de saint Valérien, martyr local, remonte à la période mérovingienne. La première phase de son existence fut des plus modestes ; elle ne sortit de l'obscurité qu'après l'arrivée des moines de Noirmoutier, chassés de leur île par les invasions normandes. Tournus fut le terme de leur longue pérégrination à travers les diocèses du centre de la France. Les nouveaux venus portaient avec eux les reliques de saint Philibert, qui devint désormais le patron le plus honoré de l'église (875). Alors commence la seconde période de cette histoire, qui se prolonge jusqu'en 1627 ; c'est toute l'histoire de l'abbaye qui, avec ses nombreux moines, ses prieurés, ses domaines, ses droits et ses privilèges, fut en Bourgogne une puissance religieuse et féodale. De cette époque, il reste un monument admirable, l'église de Saint-Philibert. Les moines n'eurent pas, au dix-septième siècle, la force de réagir contre le relâchement ; ils sollicitèrent, avec leur sécularisation, la transformation de leur abbaye en collégiale : c'est la troisième période de cette histoire, qui se termina avec l'ancien régime.

M. l'abbé Curé n'a pas entrepris de publier une histoire proprement dite de l'église et de l'abbaye de Tournus. Mais la lecture de son ouvrage laisse l'impression qu'il connaît, pour les avoir étudiées personnellement, toutes les sources de cette histoire et les travaux dont elle a été l'objet ; cette même histoire, qui sera une grosse entreprise, reste encore à faire. M. Curé a donné à son volume un sous-titre qui en offre une idée exacte : c'est bien un guide, mais un guide informé et sûr, à travers les richesses du passé et du présent. Il cherche moins dans le passé les évènements que les institutions et les usages ; les

possessions territoriales de l'abbaye, ses droits seigneuriaux, son privilège de battre monnaie, ses immunités ; les prérogatives de l'abbé, l'organisation intérieure du monastère, le travail des moines, les débris de leur bibliothèque et de leur liturgie, ce que fut la collégiale, tels sont les sujets sur lesquels il s'étend. L'histoire de la paroisse qui a succédé à l'abbaye est une excellente monographie, où sont relatés les faits et les œuvres méritant un souvenir.

Le livre second est peut-être le plus intéressant ; il contient toute la partie archéologique du travail. L'église de Tournus se compose d'une crypte, de l'église principale, qui est de plain-pied, et d'une église supérieure dédiée à saint Michel : ce sont trois églises dans un même monument. La crypte est du dixième siècle ; l'ensemble des autres constructions appartient au onzième et au douzième. Les moines ont modifié ou réparé des détails durant les siècles qui suivirent. M. l'abbé Curé décrit, avec un soin minutieux et beaucoup de compétence, l'extérieur de l'édifice, chacune des églises. Rien ne lui échappe : les chapelles, les dalles funéraires, l'ornementation, les procédés de construction. L'illustration abondante qui enrichit son volume donne à ses descriptions l'intérêt de la chose vue.

J. Besse.

La Visitation de Toulouse. *Études, souvenirs et documents*, par Mgr Douais. Paris, Poussielgue, 1905, in-8 de v-541 p., avec un portrait, une planche et plusieurs fac-similés. — Prix : 15 fr.

Les archives de l'ancien couvent de la Visitation de Toulouse se trouvent soit aux archives de la Haute-Garonne, soit au nouveau couvent rétabli dans la même ville après la Révolution. Mgr l'évêque de Beauvais, qui les avait dépouillées pendant qu'il remplissait les fonctions de professeur d'histoire aux Facultés catholiques toulousaines, publie dans ce volume ce qu'elles contiennent de plus intéressant. Ce volume, cela va sans dire, est surtout fait pour les visitandines de Toulouse et pour leurs amis. Il est plein de souvenirs, dont quelques-uns sont précieux. Ceux qui ont à s'occuper de la vie religieuse dans ce diocèse pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, ou qui étudient l'influence exercée par saint François de Sales et sa famille spirituelle, trouveront beaucoup à prendre dans ce recueil de documents.

Mgr Douais les a fait précéder du récit de la fondation du couvent (1620-1644). La mère de Beaumont, qui l'établit et le gouverna, eut pour auxiliaires très dévoués Guillaume de Richard, abbé commendataire de Saint-Sever de Rustan, et l'archevêque de Toulouse, Charles de Montchal. C'était une femme de grande vertu et de haute valeur. On trouve d'elle, dans ce volume, un traité sur les *Devoirs d'une supérieure* et les lettres qu'elle reçut du P. Binet, de M. Joly et de quelques autres ecclésiastiques ou religieux, ainsi que plusieurs documents relatifs à

la fondation du couvent et à son administration. Il y a plusieurs états des biens et des revenus, par lesquels on se peut faire une idée de ce qu'était cette maison, les délibérations capitulaires sur le choix du Père spirituel, la liste des supérieures et des officières du couvent, etc. Les visitandines toulousaines restèrent en relation avec saint François de Sales, sainte Jeanne Françoise de Chantal et les religieuses d'Annecy. Huit lettres autographes de l'évêque de Genève et trente-neuf de leur sainte fondatrice, conservées jusqu'à ce jour, ont trouvé place dans le recueil de Mgr Douais. Il décrit, en outre, un exemplaire du *Traité de l'amour de Dieu,* annoté par l'auteur lui-même. Il publie un certain nombre de relations qui concernent la béatification et la canonisation de ces deux personnages. Nous aurions encore à signaler une visite d'Anne d'Autriche au couvent de Toulouse et la part prise par les religieuses de cette maison à la réforme d'autres communautés.

Sous sa forme documentaire, le volume que publie Mgr l'évêque de Beauvais ne perd rien de son opportunité : c'est un hommage rendu par lui à une famille religieuse, à la veille de sa dispersion, et un service de premier ordre. Où qu'elles aillent, les visitandines de Toulouse auront avec elles un Livre d'or, contenant leurs souvenirs et leurs traditions; ce livre leur conservera une place dans les familles toulousaines qui leur restent fidèles. J. Besse.

L'Assistance sous la Législative et la Convention (1791-1795), par M. Ferdinand-Dreyfus. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905, in-8 de 180 p. — Prix : 4 fr. 25.

L'auteur a été un moment un homme politique, comme député de Seine-et-Oise. Il n'en a pas moins écrit plusieurs ouvrages couronnés par l'Institut, entre autres une biographie de La Rochefoucauld-Liancourt, où l'on trouve des renseignements instructifs sur les questions sociales agitées de nos jours et sur leurs antécédents. Son nouveau volume, reproduction d'un cours libre professé à la Sorbonne, est rédigé sur un ton objectif qui le rend digne d'être consulté sur un fait à la fois ancien et actuel, la lutte entre l'esprit révolutionnaire et l'esprit chrétien au sujet de la tutelle des pauvres. Il nous montre les efforts législatifs et administratifs tentés de 1791 à 1796 pour substituer d'office la bienfaisance publique à la charité religieuse, pour transformer en dette obligatoire d'État la dette morale de l'ancienne société française envers ses membres souffrants. Dans ce domaine comme dans celui de l'enseignement, on porta bien vite la guerre à outrance commencée contre l'Église catholique. Le droit de fondation disparut, la charité privée devint un délit. Le cri : Plus d'aumônes, plus d'hôpitaux, se fit entendre. De là des ruines et des misères innombrables, si bien que la Convention elle-même finit par reculer devant les conséquences de son œuvre.

Cet essai, où l'on remarquera surtout les trois derniers chapitres (Les

Hôpitaux et les secours à domicile à Paris) donne une idée nette, dans l'ensemble, des expériences malheureuses tentées par les « laïcisateurs » d'il y a cent ans. Son auteur adhère en principe à la conception de la fraternité purement humanitaire : mais il a cédé, dans l'exposition des détails, à l'évidence des faits et corrigé ainsi ce qu'il peut y avoir de superstitieux dans son respect pour le dogme nouveau. « L'État, avoue-t-il dans sa conclusion... n'est plus (alors) qu'un grand dépôt de mendicité nationale..., reste face à face avec l'individu. Les départements et les communes perdent toute individualité charitable... Sauf à Paris, les sources de la bienfaisance, apeurée et persécutée, se tarissent... » On aimerait à trouver des preuves plus complètes de cette dernière assertion ; elles sont innombrables. A en juger par les indications sommaires des pages 87-96, chaque province, chaque ville pourrait en fournir, qui achèveraient de donner au travail de M. Ferdinand-Dreyfus sa valeur et son autorité.

Un dernier vœu : pourquoi l'auteur, dans une nouvelle édition, ne pousserait-il pas son étude jusqu'à l'an VIII, à l'époque où l'assistance publique commença seulement à redevenir une vérité, le Directoire ayant continué, en dépit de quelques mesures incomplètes et inexécutées, à accumuler les ruines ? L. P.

Épisodes de la guerre de Trente Ans. Le cardinal de la Valette, lieutenant général des armées du Roi (1635 à 1638), par le vicomte DE NOAILLES. Paris, Perrin, 1906, in-8 de III-618 p., avec un portrait, un fac-similé, 2 planches et 2 cartes. — Prix : 7 fr. 50.

Fils du duc d'Épernon, — ce grand seigneur, à la fois raffiné et violent, qui imposa aux rois, comme aux peuples, son encombrante ambition et sa brutale influence pendant plus de soixante ans, — Louis de Nogaret était facilement destiné aux plus singulières fortunes. Il a trouvé dans M. le vicomte de Noailles un historien qui l'a pris, en quelque sorte, par les grands côtés et qui, sans négliger les traits de mœurs qui abondent dans cette courte existence, a surtout fait un tableau exact et sérieux de la guerre de Trente Ans, au début de l'intervention française.

Ce cadet fut lancé de très bonne heure dans le monde par son père, qui le destinait à l'Église. Simple clerc, sans avoir reçu les ordres, il était nommé, en 1614, à l'archevêché de Toulouse, qu'il tenait comme un fructueux bénéfice, ayant des administrateurs de diocèse pour le remplacer, qui, heureusement, furent deux hommes de valeur, Philippe Caspéan et Jean de Rudelle. Résidant toujours à la Cour, l'archevêque pouvait figurer aux états généraux, aux assemblées du clergé et se faire une place à côté de Richelieu. Il était alors du parti de la Reine et participa, comme l'évêque de Luçon, à l'évasion de Blois. Il obtint même le chapeau, sous le nom de cardinal de la Valette,

avant son compagnon, qui devait plus tard le dépasser de tout ce que la gloire l'emporte sur la simple notoriété. Mais le connétable de Luynes ne le redoutait pas, et il avait près du Roi de puissants protecteurs. Bon à tout, d'ailleurs, il profitait de sa dignité nouvelle pour présider, non sans talent, l'assemblée générale du clergé de France. Il n'avait que vingt-huit ans ; et peu enclin à l'état ecclésiastique, il se démettait alors de son archevêché. Rompu à toutes les intrigues, il avait prévu l'échec des tentatives séditieuses de Marie de Médicis ; et il joua un rôle important dans cette aventure qu'on a appelée la Journée des dupes, ne perdant pas courage au moment où la Reine mère semblait triompher, et amenant presque de force Richelieu à Versailles, le 10 novembre 1630, pour reprendre influence sur le Roi, faire agir l'indécis Louis XIII et consolider un pouvoir qu'il devait exercer jusqu'au bout au profit de la grandeur de la France.

Richelieu, tout-puissant, ne pouvait refuser à son ami la satisfaction un peu étrange que réclamaient ses goûts de batailleur et sa bravoure naturelle : il lui faisait donner, en 1635, le commandement d'une armée. Peut-être, désireux de diriger de son cabinet le mouvement militaire, le grand ministre pensait-il qu'il trouverait dans le cardinal de la Valette un élève plus docile que les vieux généraux. Toujours est-il que le nouveau chef ne fit pas mauvaise figure dans les campagnes sur le Rhin et en Italie. Malheureusement, il mourut de la fièvre au moment où il venait de prendre le commandement à la place de Créquy. Il n'avait que quarante-six ans, et aurait pu faire une carrière d'autant plus sûre que, sans qualités très brillantes, il avait de la prudence, de l'application et la dextérité qui supplée souvent à l'expérience et au savoir.

M. le vicomte de Noailles, qui a donné dans ses notes et ses tableaux généalogiques des détails biographiques très exacts et très précieux, s'est attaché surtout aux événements militaires. Dans un chapitre préliminaire, il a fort clairement résumé les motifs qu'eut Richelieu d'intervenir en Allemagne après les succès et la mort de Gustave-Adolphe; les conventions de Louis XIII avec le chancelier danois Oxenskiern, lors de sa venue à Compiègne en 1635; les premières hostilités contre le duc Charles de Lorraine; les opérations du maréchal de Brézé et de la Force, auxquelles prit part brillamment le cardinal de la Valette avant sa nomination de chef de l'armée du Rhin. Puis, année par année, de 1636 à 1639, l'auteur expose les mouvements de troupes et les combinaisons stratégiques du jeune général, en ne négligeant aucune source d'information. C'est la partie vraiment neuve de son travail, à laquelle tous les historiens militaires devront avoir recours, en s'aidant des nombreuses tables et des appendices qui facilitent les recherches.

G. Baguenault de Puchesse.

La Faculté de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Féret. *Époque moderne*. T. IV. XVIIe *siècle*. Paris, A. Picard et fils, 1906, in-8 de 446 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Féret, poursuivant avec un infatigable zèle son étude de la Faculté de théologie de Paris, en est arrivé au grand siècle. En présence de l'abondance et de la valeur considérable des auteurs, il se voit obligé de consacrer deux volumes à la revue littéraire de cette époque. Celui qui nous occupe ici retrace l'histoire des ubiquistes et des sorbonnistes. Pour en signaler l'importance, il suffira d'indiquer, parmi les prémiers, les noms célèbres, à des titres divers, d'Edmond Richer, de Richelieu, de Véron, du cardinal de Retz, de l'abbé de Rancé, et, parmi les seconds, ceux d'Antoine Arnauld, des deux Harlay, de François Hallier, de Jean Filesac. Prélats, prédicateurs, professeurs, érudits, polémistes, apologistes, se présentent tour à tour avec leurs mérites littéraires sobrement décrits et leur caractère savant nettement précisé. M. Féret ne s'est pas égaré dans des digressions envahissant le domaine de l'histoire générale; il s'est attaché aux seules informations spéciales qui rentraient strictement dans le cadre de son sujet, et il a réussi à soutenir l'intérêt du lecteur, malgré la monotonie fatale que produit ordinairement la longue analyse d'ouvrages oubliés. F. D'H.

La France et l'Italie. Histoire des années troubles, 1881-1889, par A. Billot. Paris, Plon-Nourrit, 1905, 2 vol. in-8, de 489 p. et 464 p. — Prix : 15 fr.

Représentant de la France auprès du roi d'Italie, pendant ces huit années 1881-1889, qu'il appelle avec raison les *années troubles*, M. Billot est bien inspiré en racontant les souvenirs et les péripéties de sa longue ambassade : c'est sous son habile direction, succédant à la courte mission de Mariani prématurément interrompue, que les relations franco-italiennes commencèrent à s'améliorer, et M. Crispi et la Triplice à perdre de leur influence. Le dernier acte de l'ambassadeur fut la préparation du traité de commerce du 21 novembre 1898, qui précéda et inaugura la reprise des relations amicales. M. Billot fut le bon ouvrier de cette tâche ingrate et difficile, et sa santé seule le priva d'être à l'honneur après avoir été si longtemps à la peine : il a du moins la satisfaction de donner au public ses Mémoires, et de les voir accueillis sans protestations ni polémiques comme un document d'histoire. Dans une courte Introduction, l'auteur rappelle la situation respective de l'Italie et de la France de 1881 à 1890 : à l'établissement du protectorat de la France sur la Tunisie, — qui avait coûté son portefeuille au noble Cairoli, — l'Italie avait répondu par son accession à l'alliance austro-allemande ; la sagesse de Depretis, « le vieux renard » le « vinattier di Stradella », de Mancini, de Robilant avait empêché l'in-

dignation de la foule (furieuse d'un acte que, par suite de maladresses diplomatiques, elle considéra comme une tromperie) de troubler la paix ; en 1887-88, le renouvellement de la Triple alliance, l'entrevue de Friedrichruhe, les provocations crispiniennes, la rupture des relations commerciales, des polémiques de presse, avaient aggravé cette situation — surtout en apparence, car, même à ce moment, des sympathies réelles se manifestaient pour la France, surtout à Milan et dans le parti républicain (*Il Secolo*). — M. Billot eut fort à faire pour remonter la pente ; la retraite de Bismarck, le voyage de Carnot dans le Midi et la manifestation de politesse de la flotte italienne, envoyée à Toulon, furent d'heureux préludes à son œuvre. Il réussit à dompter la mauvaise humeur de Crispi, à vaincre les préventions antifrançaises du Roi et de la Reine. Plusieurs fois des incidents extérieurs, diplomatiques ou populaires, lui firent perdre le terrain reconquis : tels le renouvellement de la Triplice et conclusion de l'alliance franco-russe, les incidents des pèlerinages au Panthéon et les manifestations antifrançaises à Rome, à Pise, à Naples (à Milan par contre, j'ai vu au moment même de ces manifestations acclamer au théâtre Pezzana, dans *la Fille du Tambour major*, le drapeau et les uniformes français), surtout le déplorable conflit d'Aigues-Mortes. Le second ministère Crispi en 1893 fut une nouvelle période de piétinement, sinon de recul ; ce n'est qu'après sa chute, au lendemain d'Adua, qu'une politique d'apaisement et de réconciliation peut véritablement se développer et réussir. M. di Rudini, puis M. Visconti-Venosta, à Rome, M. Tornielli, à Paris, montrent un esprit conciliant : Félix Faure, Léon Say, Ribot y correspondent franchement. Les affaires de Tunisie, une des causes principales de la mésintelligence, sont finalement réglées à la satisfaction des deux parties. Les négociations en vue d'un traité de commerce sont reprises et bien amorcées, quand la maladie oblige M. Billot, éprouvé par le climat de Rome, à abandonner le palais Farnèse. M. Barrère n'eut, pour entrée de jeu, qu'à cueillir le fruit qu'avait fait mûrir la sagesse prudente de son prédécesseur.

Le récit de cette période difficile a défrayé deux volumes qui se lisent avec autant de plaisir que de profit. M. Billot, qui dessine habilement un portrait d'ambassadeur ou d'homme politique, a eu la coquetterie de s'interdire toute digression, et presque toute description de cet *ambiente* romain où il lui a fallu parfois tant de tact et de finesse pour évoluer. Ses Mémoires sont strictement consacrés aux affaires diplomatiques, mais tel chapitre, — comme le récit de la guerre d'Érythrée — montre que chez lui le diplomate est doublé d'un historien.

L.-G. PÉLISSIER.

L'Ame japonaise, par E. Gomez-Carrillo; trad. de l'espagnol par Ch. Barthez. Paris, Sansot, 1906, in-16 de 243 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Paix japonaise, par Louis Aubert. Paris, Colin, 1906, in-18 de xii-351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Japon et la Politique française, par Roger Dorient. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de xi-334 p. — Prix : 3 fr. 50.

— Les succès du Japon l'ont rendu tellement populaire qu'il n'est pas une Revue quelque peu importante qui puisse se passer de cette actualité : un article sur le pays du Soleil levant. N'a-t-on pas toujours adoré cet astre naissant, dans tous les pays du monde? Les Nippons se trouvent avoir fait un coup de fortune et s'être assuré toutes les chances en prenant pour drapeau national et pour nom de leur pays le rayonnant soleil du matin, plus beau pour eux que le fameux soleil d'Austerlitz qui n'éclaira qu'une victoire, tandis que le leur a brillé sur une série continue de succès. Aussi en sont-ils quelque peu grisés et ils ne doutent plus de rien. On en aura la preuve en lisant l'intéressante étude psychologique que M. Gomez-Carrillo a intitulée *l'Ame japonaise*. Pendant son séjour au Japon, il a su bien voir les dessous de ce peuple aimable et saisir les caractéristiques de ses nobles, de ses mousmées et de ses étudiants. Le tout est relevé par des citations fort intéressantes des auteurs indigènes. Nous recommandons aux lecteurs les chapitres sur la femme, sur l'orgueil des Samouraï, sur le culte de l'épée, etc. Tout est à lire et l'on ne regrettera pas le temps que l'on aura donné à ce livre. Il servira à faire mieux comprendre celui que M. Louis Aubert a consacré à la politique des Japonais sous le titre : *La Paix japonaise*, chèrement achetée, car, glorieux et endetté, le Japon n'a obtenu qu'une bien faible partie de ce qu'il considérait comme la récompense nécessaire de ses efforts pour devenir une grande nation, l'Angleterre de l'Extrême-Orient.

— Les études qui composent le livre de M. Louis Aubert, sauf le chapitre sur *la Lutte pour le Pacifique*, avaient paru antérieurement dans la *Revue de Paris*, mais il les a, pour ce travail, retouchées et complétées. Il nous explique les causes du conflit russo-japonais, nous montre comment les Japonais entendent maintenant japoniser la Chine et la Corée par l'éducation, et surtout par l'éducation militaire qui grâce aux succès des Japonais sur les Russes, est maintenant la plus recherchée des Chinois. Ceux-ci y voient, en effet, le meilleur moyen d'arriver à se débarrasser des Européens qu'ils détestent plus que jamais. « Ce sont les écoles militaires que fréquentent surtout les étudiants chinois au Japon, où ils sont actuellement plus de huit mille. Les résultats sont déjà sensibles, ainsi qu'ont pu le constater les attachés militaires européens aux dernières grandes manœuvres de l'armée chinoise au Pé-tchi-li. Mais les endiablés Nippons visent plus haut encore et plus loin. Leurs espions sont partout, même en Angleterre,

chez leurs alliés. L'activité de propagande japonaise s'étend sur le Siam et sur l'Inde, et ils prétendent pousser leur influence jusqu'au golfe Persique. Ils visent les Philippines, que les Américains finiront peut-être un jour par leur céder, car ils ne peuvent s'assimiler les indigènes, irrémédiablement hostiles. Le fameux rapport Kodama ne nous a-t-il pas appris qu'ils ambitionnent aussi de nous enlever l'Indo-Chine, qu'il nous serait aujourd'hui bien impossible de défendre s'ils soulevaient la Chine contre nous en même temps que leur flotte débarquerait leurs armées sur les côtes d'Annam ou du Tonkin. La lutte pour la possession du Pacifique est commencée commercialement par les Japonais, avec l'aide de ses grandes compagnies de navigation qui projettent déjà l'ouverture d'une ligne entre le Japon et le Chili, comme elles cherchent aussi à en établir une sur le Brésil par le Cap de Bonne-Espérance. Les Japonais sont en train de conquérir le marché chinois, d'où ils chassent progressivement Anglais et Américains. L'on sait que le boycottage a temporainement paralysé l'entreprise américaine en Chine. La seconde partie du volume est consacrée à l'étude de la vie japonaise. Tout cela est bien documenté, bien décrit et extrêmement intéressant, même pour ceux qui connaissent déjà la Chine et le Japon, à plus forte raison pour les autres.

— Il en est de même des pages consacrées par M. Roger Dorient au *Japon et à la Politique française*. L'auteur a longtemps résidé dans le pays, qu'il connaît bien et qu'il décrit de main de maître. Sa description du Japon d'aujourd'hui est marquée au coin d'une saine critique, ce n'est plus du roman comme les ouvrages de M. P. Loti, qui a donné de ce curieux pays une idée complètement fausse parce qu'il l'a vu avec les yeux d'un poète et d'un romancier, visant plus à l'effet qu'à la vérité. Mais ce qui nous a paru le plus intéressant dans le travail de M. Dorient c'est la deuxième partie intitulée : *Le Japon de demain*, où il nous montre l'évolution extraordinaire de ce pays, passant, en quelque trente années, de la féodalité au gouvernement parlementaire extra-moderne, puisqu'on y trouve déjà le socialisme.

Les considérations sur l'établissement de la grande industrie au Japon nous montrent un danger naissant pour ce pays qui, déjà ruiné et endetté par la guerre, introduit ainsi de nouveaux éléments de terrible misère dans sa population ouvrière. Aussi les grèves y ont-elles déjà fait leur apparition. Dans le chapitre II de la seconde partie, l'auteur étudie le panmongolisme et la possibilité d'un mouvement du Japon contre l'Europe. Il nous montre comment les Japonais veulent tout d'abord supprimer la Russie, parce que le bonheur universel l'exige, dit un écrivain japonais ! Aussi celui-ci propose-t-il, très sérieusement, un partage de la Russie entre les puissances limitrophes, auxquelles il joint l'Angleterre, bien entendu. — Les Japonais ne se

contentent pas de militariser la Chine ; ils s'efforcent de la développer au point de vue commercial et économique. « Toutes les portions de l'empire, d'Ourga à la frontière du Yunnan, et de Kashgar à la Rivière Jaune, ont été visitées par eux au courant de l'année. Ils ont installé le service du téléphone à Canton et à Pékin... De nombreux dépôts de charbon ont surtout été visités et leur richesse reconnue... Avant vingt ans, la transformation de la Chine sera complète. » Enfin l'auteur étudie, dans la troisième partie, la politique française ; la situation de l'Indo-Chine et le fameux rapport Kodama, qu'il croit apocryphe, bien qu'il en existe dans les bureaux de la guerre de Tokyo un autre, qui, lui, est le vrai. Tout cela est à lire avec soin ; on en tirera profit.

A.-A. Fauvel.

Bibliographie de la Révolution. Louis XVI et la Famille royale. *Catalogue énonçant les titres de 3 000 volumes*, par Armand Granel. Toulouse, Privat ; Paris, A. Picard et fils, 1905, in-12 de xiv-348 p. — Prix : 5 fr.

Voici assurément un ouvrage d'érudition et de patience. Que de catalogues a dû dépouiller M. Granel, que de recherches il a dû faire dans les bibliothèques publiques et les collections particulières pour arriver à dresser la liste de trois mille volumes consacrés à Louis XVI et à la Famille royale ! Le premier est de 1746, le dernier de 1905 ; une longue période parcourue de cent soixante ans : ouvrages de toute sorte, histoires, apologies, pamphlets. L'auteur ne les a pas classés par sujets ou par personnages, mais par ordre de dates. C'est l'ordre le plus simple et celui qui prête le moins à des répétitions et à des confusions ; car souvent un même ouvrage aborde plusieurs sujets ou concerne plusieurs personnages. Peut-être, en revanche, a-t-il l'inconvénient de rendre les recherches moins faciles quand on veut étudier un événement spécial ou une figure particulière.

Quoi qu'il en soit, ce volume rendra d'éminents services à tous les historiens futurs de la Révolution ou de la Famille royale. Ils trouveront là des indications précieuses et souvent des révélations inattendues. L'auteur a eu soin de désigner par un signe spécial les ouvrages qui se trouvent à la Bibliothèque nationale et ceux qui font partie de sa collection particulière. Il a même indiqué les simples articles de revues et les catalogues de livres ou de ventes publiques concernant la Révolution ; ces catalogues d'ailleurs lui ont fourni beaucoup de renseignements ; car, dit-il avec raison, « tout ouvrage de quelque valeur, une fois mis dans le commerce, passe tôt ou tard chez le bouquiniste. » Enfin, une série spéciale contient la liste des volumes publiés sans date et complète ainsi ce travail de bénédictin.

En terminant, que M. Granel nous permette de signaler à sa sur-

veillance plusieurs fautes d'impression, une entre autres qui dénature le titre d'une des œuvres les plus importantes publiées sur cette époque : ce n'est pas *Gaston III* et la Cour de France, mais *Gustave III* et la Cour de France qu'est intitulée la savante étude publiée en 1867 par M. Geffroy. MAX. DE LA ROCHETERIE.

BULLETIN

Le Domaine et la vie du sapin. *Autrefois et aujourd'hui et principalement dans la région lyonnaise*, par CL. ROUX. Lyon, Plan, 1905, in-8 de 148 p., avec cartes.

Bien que concernant plus spécialement la région lyonnaise (il faut entendre par là : le Lyonnais, le Beaujolais, le Forez, le Dauphiné, le Velay et une partie du Vivarais), cet ouvrage est une monographie très complète du sapin (*Abies pectinata*) tant au point de vue paléontologique qu'au point de vue botanique et forestier contemporain. Car si les observations personnelles et directes de l'auteur se sont surtout exercées dans la région lyonnaise, il n'en envisage pas moins le rôle et l'histoire du sapin aux temps géologiques et contemporains, dans toute l'Europe et même dans l'Asie Antérieure.

Mais le sapin se rencontre rarement isolé ; il s'adjoint volontiers d'autres compagnons de sa famille tels que pin sylvestre, épicéa, mélèze, et aussi le hêtre parmi les essences feuillues. M. Roux, docteur ès sciences et professeur aux Facultés catholiques de Lyon, nous renseigne aussi sur ces diverses essences et sur l'aire de chacune d'elles : aire des répartitions du sapin dans la région lyonnaise, puis dans toute la France y compris les Alpes suisses et piémontaises, puis enfin du sapin et des autres essences associées dans toute l'Europe jusques et y compris l'Asie Mineure et le Caucase.

L'intérêt de ce volume est essentiellement botanique et paléophitologique, mais il est également forestier. Il fait ressortir l'avantage de la culture du sapin partout où les conditions de sol et de climat lui sont favorables, expose ces conditions d'après de nombreuses observations personnelles. S'adresse surtout aux propriétaires instruits, mais ne déplaira point aux naturalistes de profession. C. DE K.

Le Secret des corporations. La Clé de Rabelais, par PÉLADAN. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 125 p. — Prix : 1 fr.

Il faut avouer qu'aucun des ouvrages du Sar Péladan (doit-on toujours dire le « Sar » ?) n'est indifférent. Celui-ci moins que tout autre peut-être ; car, si certaines pages gardent encore quelque allure d'ésotérisme qui met le profane en inquiétude et en défiance, si même la « Clé » forgée par M. Péladan pour pénétrer l'œuvre de Rabelais, loin d'être aux mains de tout lecteur un efficace passe-partout, n'ouvre encore, pour bon nombre d'entre eux, qu'une ou deux portes seulement du mystérieux sanctuaire, tout ami passionné de la fortune, de la gloire, de la beauté et de l'ordre français lui saura un gré infini d'avoir, en ces quatre parties, qu'on voudrait plus liées et mieux fondues, affirmé d'abord que « le secret corporatif des maîtrises anciennes ne considérait pas le beau en soi, qu'il était une esthétique pratique, positive » et que l'artisan « pourrait reconquérir son héritage,

CHRONIQUE

[illegible] — Le 23 juillet dernier, le monde medical [illegible] membres les plus distingués, le docteur Brouardel [illegible] M. Paul-Camille-Hippolyte Brouardel [illegible] le 13 février 1837. Après avoir terminé les études [illegible] lycées d'Orléans et de Saint-Louis à Paris, [illegible] de médecine de Paris et fut reçu docteur en [illegible] médecin des hôpitaux, il fut attaché, en [illegible] à celui de la Pitié. Ayant [illegible] agrégé, il fut nommé, en 1879, professeur de médecine [illegible] à [illegible] Tarnier, et se fit remarquer par le talent avec [illegible] enseignement. Comme médecin hygiéniste, M. Brouardel [illegible] missions d'étude ou d'enquête, à la suite [illegible] rapports officiels. Longtemps, il fut doyen de la Faculté de [illegible] et depuis le 14 décembre 1880, il était membre de l'Académie de [illegible] La vie de M. Brouardel a sans cesse été partagée entre les [illegible] rat, les travaux du comité d'hygiène, les expertises [illegible] rédaction de nombreux et savants ouvrages, dont plusieurs [illegible] éditions et dont voici les titres : *Étude critique des diverses méthodes employées contre le diabète sucré*, thèse de concours l'agrégation Paris [illegible] ; — *De l'Exercice de la médecine et de l'enseignement de la médecine* [illegible] 1873, in-8) ; — *L'Urée et le foie. Variations de la quantité de l'urée* [illegible] *maladies du foie* (Paris, 1877, in-8) ; — *Étude médico-légale sur les cor[illegible] du corps humain* (Paris, 1878, in-8) ; — *De la Réforme des expertises médico-légales* (Paris, 1884, in-8) ; — *Rapport sur les essais de vaccination cholérique* [illegible] *en Espagne par M. le docteur Ferran* (Paris, 1885, in-8), avec MM. Charrin [illegible] Ferran ; — *Dispositions à adopter pour l'assainissement de la ville de Toulon* [illegible] 1885, in-8), avec M. Bruniquel ; — *Le Secret médical* (Paris, 1886, in-12) ; — *Affaire Pel. Accusation d'empoisonnement. Relation médico-légale* (Paris, 1886, [illegible] avec M. L. L'Hôte ; — *Affaire Pranzini. Triple assassinat. Relation médico-légale* (Paris, 1887, in-8) ; — *De la Consommation de l'alcool dans ses rapports* [illegible] *l'hygiène* (Paris, 1888, in-8), avec M. G. Pouchet ; — *Des Modes de propagation de la fièvre typhoïde* (Paris, 1888, in-8) ; — *Enquête sur l'épidémie de fièvre typhoïde qui a régné à Clermont-Ferrand pendant les mois de septembre, octobre, novembre et décembre 1886* (Paris, 1887, in-8) ; — *Déclaration des causes de décès, moyens de la rendre compatible avec le secret professionnel* (Paris, 1889, in-8) ; — *Hygiène des ouvriers employés dans les fabriques d'allumettes chimiques* (Paris, [illegible] in-8) ; — *Relation médico-légale de l'affaire Pastré-Beaussier. Inculpation* [illegible] *intoxications multiples par l'arsenic. Acquittement* (Paris, 1889, in-8), avec M. G. Pouchet ; — *Répartition de la fièvre typhoïde en France* (Paris, 1889, in-8) ; — *Le Congrès international d'hygiène de Paris* (1889, Paris, 1890, in-8) ; — *Le Laboratoire de toxicologie. Méthode d'expertise* (Paris, 1891, in-8) avec M. [illegible] de médecine légale de la Faculté de médecine de Paris [illegible] vol. in-8) ; — *La Fièvre typhoïde* (Paris, 1895, in-8), avec M. [illegible] — *Le Mariage. Nullité. Divorce. Grossesse. Accouchement* (Paris, 1897, in-8) [illegible] *Mortalité par la fièvre typhoïde en France* 1872-1896 [illegible] *villes de France* (1886-1896) (Melun, 1899, in-8) ; — [illegible] *en France. Commission chargée de rechercher les moyens de* [illegible] *Exposé de la question* Melun, 1899, in-8 ; — [illegible] (Paris, 1901, in-16) ; — *La Prostitution* [illegible]

comme un bon jacobin, secouer la double tyrannie du « droit divin » et des « privilèges seigneuriaux » (p. 13). Oui : « Vivre libres, désormais, ou mourir ! » (p. 73) Il connaît la thèse de la supériorité des nations protestantes (p. 10). Il a, sur la religion catholique, la monarchie française, la noblesse, l'armée, les généreux sentiments d'un lecteur de *la Lanterne*. Il fait siennes « les légitimes aspirations de l'âme et de l'esprit humain » (p. 8). Ce document est donc saisissant de couleur locale... Parlons net. Nous sommes en présence d'un *apocryphe*, et d'un apocryphe très mal réussi : la bonne foi de M. Marc Stéphane aura été surprise. Pour raconter les exploits des dragons de Louis XIV, il faut recourir à d'autres sources que les prétendus *Mémoires* du « Tortugue ». YVES DE LA BRIÈRE.

De Concordato Napoleonico pro Gallia. De articulis organicis de Lege 9 déc. 1905, Separationis Republicae Gallicae ab Ecclesia, auctore F. card. CAVAGNIS. Romae, Desclée, Lefebvre, 1906, in-18 de 106 p.

Le concordat napoléonien, les articles organiques et la loi du 9 décembre 1905 sont l'argument d'une poignante discussion dans laquelle nous sentons que notre sort est en jeu, et aussi celui de l'Église toute entière. L'un des membres les plus qualifiés de la Curie romaine a publié ces documents en les faisant suivre d'un bref commentaire historique et juridique. Il y a joint le texte de l'allocution pontificale du 14 novembre 1904 et celui de l'encyclique du 11 février 1906. Ce recueil sera consulté, avec profit, par tous les catholiques désireux de s'éclairer sur ces questions fondamentales et de se préparer à donner une adhésion rationnelle aux résolutions que prendra l'épiscopat français, conformément aux intentions que le Saint-Père lui fera connaître. P. PISANI.

Les Responsabilités des électeurs du bloc maçonnique, par J.-B.-J. AYROLES. 2e édit. Paris, Retaux, 1906, in-8 de 45 p. — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure, écrite avec beaucoup de vigueur, développe toutes les responsabilités qu'endossent inconsciemment les électeurs en donnant leurs voix à des candidats hostiles à la religion et à l'Église. L'auteur signale avec éloquence les méfaits du bloc maçonnique contre la propriété, contre la conscience, contre la famille, etc. Il est déplorable de voir des électeurs qui se disent chrétiens voter pour des hommes qui travaillent à détruire le christianisme, ou même s'abstenir, ce qui est encore une manière de favoriser le mal. La présente brochure a pour but de les éclairer sur leurs devoirs. Aussi est-il accordé des remises très fortes pour la propagande.

Réussira-t-elle à ramener un grand nombre d'électeurs ? Nous craignons que le ton très justement indigné qui y domine ne soit trop au dessus de la mentalité des masses indifférentes. Mais sa grande utilité sera de fournir une mine précieuse d'arguments pour les conférenciers et les journalistes catholiques qui voudront traiter une question si importante et qui y puiseront les considérations les plus appropriées aux dispositions des électeurs de leur région. D. V.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 23 juillet dernier, le monde médical parisien a perdu l'un de ses membres les plus distingués, le docteur Brouardel, mort à Paris, à l'âge de 69 ans. M. Paul-Camille-Hippolyte BROUARDEL est né à Saint-Quentin (Aisne), le 13 février 1837. Après avoir terminé ses études secondaires aux lycées d'Orléans et de Saint-Louis à Paris, il suivit les cours de la Faculté de médecine de Paris et fut reçu docteur en 1865. Devenu ensuite médecin des hôpitaux, il fut attaché, en 1873, à l'hôpital Saint-Antoine, et, un peu plus tard, à celui de la Pitié. Ayant obtenu, en 1869, le diplôme d'agrégé, il fut nommé, en 1879, professeur de médecine légale, à la place de Tardieu, et se fit remarquer par le talent avec lequel il perfectionna cet enseignement. Comme médecin hygiéniste, M. Brouardel a rempli diverses missions d'étude ou d'enquête, à la suite desquelles il a publié d'importants rapports officiels. Longtemps, il fut doyen de la Faculté de médecine et, depuis le 14 décembre 1880, il était membre de l'Académie de médecine. La vie de M. Brouardel a sans cesse été partagée entre les devoirs du professorat, les travaux du comité d'hygiène, les expertises judiciaires et la rédaction de nombreux et savants ouvrages, dont plusieurs ont eu de nouvelles éditions et dont voici les titres : *Étude critique des diverses médications employées contre le diabète sucré*, thèse de concours d'agrégation (Paris, 1869, in-8) ; — *De l'Exercice de la médecine et de l'enseignement de la médecine* (Paris, 1873, in-8) ; — *L'Urée et le foie. Variations de la quantité de l'urée éliminée dans les maladies du foie* (Paris, 1877, in-8) ; — *Étude médico-légale sur la combustion du corps humain* (Paris, 1878, in-8) ; — *De la Réforme des expertises médico-légales* (Paris, 1884, in-8) ; — *Rapport sur les essais de vaccination cholérique entrepris en Espagne par M. le docteur Ferran* (Paris, 1885, in-8), avec MM. Charrin et Albarran ; — *Dispositions à adopter pour l'assaisissement de la ville de Toulon* (Paris, 1885, in-8), avec M. Bruniquel ; — *Le Secret médical* (Paris, 1886, in-12) ; — *Affaire Pel. Accusation d'empoisonnement. Relation médico-légale* (Paris, 1886, in-8), avec M. L. L'Hôte ; — *Affaire Pranzini. Triple assassinat. Relation médico-légale* (Paris, 1887, in-8) ; — *De la Consommation de l'alcool dans ses rapports avec l'hygiène* (Paris, 1888, in-8), avec M. G. Pouchet ; — *Des Modes de propagation de la fièvre typhoïde* (Paris, 1888, in-8) ; — *Enquête sur l'épidémie de fièvre typhoïde qui a régné à Clermont-Ferrand pendant les mois de septembre, octobre, novembre et décembre 1886* (Paris, 1887, in-8) ; — *Déclaration des causes de décès, moyens de la rendre compatible avec le secret professionnel* (Paris, 1889, in-8) ; — *Hygiène des ouvriers employés dans les fabriques d'allumettes chimiques* (Paris, 1889, in-8) ; — *Relation médico-légale de l'affaire Pastré-Beaussier. Inculpation d'intoxications multiples par l'arsenic. Acquittement* (Paris, 1889, in-8), avec M. G. Pouchet ; — *Répartition de la fièvre typhoïde en France* (Paris, 1889, in-8) ; — *Le Congrès international d'hygiène de Paris (1889)* (Paris, 1890, in-8) ; — *Le Laboratoire de toxicologie. Méthode d'expertise* (Paris, 1891, in-8), avec M. J. Ogier ; *Cours de médecine légale de la Faculté de médecine de Paris* (Paris, 1895-1902, 11 vol. in-8) ; — *La Fièvre typhoïde* (Paris, 1895, in-8), avec M. L. Thoinot ; — — *Le Mariage. Nullité. Divorce. Grossesse. Accouchement* (Paris, 1900, in-8) ; — *Mortalité par la fièvre typhoïde en France (1875-1896) et la Statistique sanitaire des villes de France (1886-1896)* (Melun, 1900, in-8) ; — *Mortalité par tuberculose en France. Commission chargée de rechercher les moyens de combattre la tuberculose. Exposé de la question* (Melun, 1900, in-8) ; — *La Lutte contre la tuberculose* (Paris, 1901, in-16) ; — *La Profession médicale au commencement du XXe siècle*

(Paris, 1903, in-16); — *Les Empoisonnements criminels et accidentels* (Paris, 1903, in-8); — *La Guerre à la tuberculose. Livret d'éducation et d'enseignement antituberculeux* (Paris, 1903, in-16), avec M. E. Larue; — *Opium, morphine, cocaïne. Intoxication aiguë par l'opium; mangeurs et fumeurs d'opium; morphinomanes.* Le Dr Paul Brouardel publiait en outre, avec les Drs A. Gilbert et J. Girode, un *Nouveau Traité de médecine et de thérapeutique.*

— Le philosophe Eduard VON HARTMANN est mort le 7 juin dernier, à Grosslichterfield, à l'âge de 65 ans. Né à Berlin en 1842, il avait suivi d'abord la carrière militaire; en 1864, une blessure accidentelle l'obligea à abandonner le service et il se livra dès lors à la philosophie et aux lettres. Son principal ouvrage, celui auquel il doit sa célébrité, fut la « Philosophie de l'inconscient » (*Philosophie des Unbewusten*) (1869, 3 vol.; 2e édition, 1891). Cet ouvrage a été traduit en français par Nolen (1877, 2 vol.). L'auteur y embrasse le système pessimiste de Schopenhauer, mais en le modifiant. Schopenhauer faisait de la volonté le fond de l'être réel; Hartmann, considérant que la volonté ne peut rien sans l'idée, admit que le fond de l'être est l'inconscient qui, en se développant, produit l'idée et la volonté et la lutte entre ces deux principes. Le livre de M. Hartmann eut tout d'abord un succès considérable. En France, M. Desdouits fit du système de M. Hartmann l'objet d'une thèse. En Allemagne, ce système fut adopté par un groupe nombreux de penseurs parmi lesquels on cite Schneidevin et Arthur Drews. Depuis l'apparition du système de Nietzsche la vogue a passé à celui-ci; neanmoins l'activité philosophique de M. Hartmann ne s'est pas ralentie. Il laisse de nombreux travaux. Ses premiers essais furent un Traité de la méthode dialectique (1868) et une Étude sur la philosophie de Schelling (1869) auxquels succeda immediatement la « Philosophie de l'inconscient ». Depuis il a publié: *Die Selbstzersetzung des Christentums* (1874), traduit en français sous le titre de: *La Décomposition naturelle du christianisme et la Religion de l'avenir* (Paris, 1903); — *Das Judenthum in Gegenwart und Zukunft* (Leipzig, 1885); — *Kritische Gundlegung des transzendent-Realismus* (1885); — *Philosophische Fragen der Gegenwart* (Leipzig, 1885); — *Zur Geschichte und Begründung des Realismus* (1885); — *Phœnomenologie des sittlichen Bewustseins* (1886); — *Wundt's System der Philosophie* (*Preussische Jahrbücher* (1890); — *Kritische Wanderungen* (*id*); *Kategorienlehre* (1896). Il a aussi laissé quelques essais poétiques.

— Le *Polybiblion* a éprouvé une perte sensible dans la personne de notre très regretté collaborateur, M. l'abbé Henri CHÉROT, mort le 25 juin dernier, à Montana, près Sierres (Valais), où il était allé combattre une affection redoutable, aggravée pour lui par un véritable surmenage intellectuel. M. Chérot, né à Sens le 4 février 1855, était entré dans la Compagnie de Jésus, le 14 octobre 1875. Il avait été attaché, en 1890, à la rédaction des *Études* et il y a consacré la plus grande partie de son talent et de son labeur. Mais son activité d'esprit et sa vigueur de travail, auxquelles il s'abandonnait sans compter avec ses forces, ont fait de lui le précieux auxiliaire d'autres œuvres de science chrétienne, de la nôtre en particulier, ainsi que de la *Revue des questions historiques*, notre sœur germaine. Il y joignait les doctes investigations issues de sa propre initiative, et l'exercice d'un apostolat discrètement efficace; il essayait de se consoler ainsi du bouleversement, pour lui doublement douloureux, apporté dans son existence par la persécution religieuse, lamentable à tous égards, qui sevit en France et détruit ou diminue à l'aveugle tant de forces nationales. M. Chérot s'était senti attiré surtout vers les études d'histoire et s'était consacré en particulier à

notre dix-septième siècle, qu'il fouillait sans relâche et avec beaucoup de succès. Dans ce siècle même, il s'était attaché avec une ardeur de prédilection à tout ce qui concernait la vie et la prédication du grand jésuite français, et il avait, de concert avec M. l'abbé Griselle, fondé un recueil spécial, la *Revue Bourdaloue*, dont l'objet est de mettre en plus pure et plus vive lumière la gloire de ce maître de notre éloquence et de notre langue. Les très nombreuses publications de M. Henri Chérot consistent principalement en articles tirés à part. Nous relèverons seulement celles qui ont le caractère de livres proprement dits : *Étude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne* (1887, in-8); — *La Première Jeunesse de Louis XIV (1649-1653), d'après la correspondance inédite du P. Charles Paulin, son premier confesseur* (1892, in-8); — *Trois Éducations princières au* XVII*e siècle. Le Grand Condé; son fils, le duc d'Enghien; son petit-fils, le duc de Bourbon, 1630-1684, d'après les documents originaux* (1896, gr. in-8); — *Saint Pierre Fourier, de Mattaincourt (1565-1640), d'après sa correspondance* (1897, in-8); — *Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants* (1899, in-8); — *Figures de soldats : Olivier de Clisson, La Fayette, La Tour d'Auvergne, le duc d'Aumale, le général Fleury, Canrobert, Bourbaki, Trochu, Mac-Mahon* (1900, gr. in-8).

— M. Paul-Victor Poupin, député et littérateur, mort à Châteauneuf (Jura) le 28 juin, à 68 ans, était né à Paris le 30 janvier 1838. Après avoir achevé ses études de droit et s'être fait inscrire au barreau de Paris, il entra, vers la fin de l'Empire, au ministère des beaux-arts; mais ses opinions avancées le firent bientôt révoquer, et, dès lors, il se lança dans la politique active et fut envoyé plusieurs fois à la Chambre des députés par le département du Jura. Membre du cercle parisien de la Ligue de l'enseignement, M. Victor Poupin a collaboré à la *Bibliothèque nationale*, à la *Bibliothèque démocratique des libres-penseurs* et à la *Bibliothèque des prolétaires*. Il a en outre publié divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Les Labourdière, roman-étude sur le Jura (1789-1852)* (Paris, 1861, in-12); — *Don Pédre; comédie bouffe en un acte, en vers, imitée de l'Amour peintre* (Paris, 1862, in-12); — *Un Mariage entre mille* (Paris, 1862, in-12); — *Théâtre du Luxembourg* (Paris, 1862, in-8); — *Un Bal à l'Opéra* (Paris, 1867, in-8); — *La Dot de Madame. Un Boulet. La Tuilerie* (Paris, 1869, in-12); — *La Guerre (1870-1871). 1re partie : L'Empire* (Paris, 1871, in-32); — *Les Princes d'Orléans* (Paris, 1872, in-32); — *Le Mandat impératif* (Paris, 1873, in-32); — *Le Droit divin* (Paris, 1874, in-32); — *Les Homélies de Voltaire* (Paris, 1874, 2 vol. in-32). M. Victor Poupin a donné également des traductions d'ouvrages latins, entre autres des « Satires » de Juvénal et de la « République » de Cicéron.

— Récemment est mort à Paris, à 51 ans, M. Paul Duval, romancier et journaliste, beaucoup plus connu sous le pseudonyme de Jean Lorrain. Il était né à Fécamp en 1885. La liste des nouvelles qu'il a composées est fort longue, et, il faut le dire, la morale n'avait guère à gagner à leur publication. Beaucoup d'entre elles, du reste, ne sont compréhensibles que pour les lecteurs parfaitement initiés aux obscurités du style décadent. Voici les titres de quelques-unes : *Le Sang des dieux. Poésies* (Paris, 1882, in-12); — *La Forêt bleue* (Paris, 1883, in-12); — *Les Lépillier* (Paris, 1885, in-12); — *Modernités. Poésies* (Paris, 1885, in-12); — *Viviane. Conte pour Théodora* (Paris, 1885, in-8); — *Yanthis, comédie en 4 actes* (Paris, 1894, in-12); — *Sensations et souvenirs* (Paris, 1895, in-12); — *La Petite Classe* (Paris, 1895, in-12); — *Un Démoniaque* (Paris, 1895, in-12); — *Contes pour lire à la chandelle* (Paris, 1897, in-12); — *Ames d'automne* (Paris, 1897, in-12); — *M. de Bougrelon* (Paris, 1897, in-12); — *La Dame turque* (Paris, 1898, in-12); — *Princesse d'Italie*

Ostseebad Bansin (Ile d'Usedom); — Iosef KÖRÖSI, président du bureau de statistique et fondateur de la bibliothèque municipale de Budapest, mort en cette ville, le 24 juin, à 60 ans; — S. A. KRIVENKO, historien russe, mort à Saint-Pétersbourg, au milieu de juillet, à 58 ans; — Dr. Hermann Wilhem KROPATSCHEK, ancien rédacteur en chef de la *Kreuzeitung*, mort le 29 juin à Berlin, à 59 ans; — Karl LAUTENSCHLÄGER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'art dramatique, mort le 30 juin, à Munich, à 63 ans, auquel on doit, entre autres volumes : *Die Münchener-Dreh-Bühne im Kaiserlichen Residens Theater* (Munich, 1896, in-4); — le P. Laurent LUGARI, professeur de droit canon, ancien recteur et l'un des membres les plus éminents de l'Université grégorienne, mort à Rome, au commencement de juillet; — Dr. Wenzel LUSTKANDL, professeur de droit public autrichien à Vienne, mort en cette ville, le 18 juin, à 74 ans; — Budgett MEAKIN, écrivain et journaliste anglais, attaché à la rédaction du *Times of Marocco*, auteur de plusieurs ouvrages fort estimés sur le Maroc, mort à la fin de juin; — l'abbé M. G. L. MEERSSEMAN, qui, pendant près d'un quart de siècle, a professé à l'École normale de Thourout, mort curé doyen de Furnes (Belgique), dans le courant de juin; — Dr. MEYER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur la psychiatrie, mort récemment à Osnabruck, à 87 ans; — J. K. MUOTH, historien suisse, mort le 5 juillet, à Coire (canton des Grisons), à 64 ans; — Dr. Heinrich VON NATHUSIUS-REINSTEDT, écrivain allemand, bibliothécaire de la ville de Francfort-sur-le-Mein, mort en cette ville, le 15 juillet, auteur de : *Leibhusar im Kriege 1870-1871. Erinnerungen aus grosser Zeit* (Brunswick, 1896, in-8); — Dr. Philipp Vassilievitch OVSSANIKOV, professeur russe d'anatomie comparée à Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 11 juin, à 79 ans; — Heino PFANNENSCHMID, archiviste de la Haute-Alsace, Allemand immigré, qui a publié : *Das Archivwesen in Elsass-Lothringen und der Organismus des französischen Departemental, Communal und Hospitalarchivwesens* et *Fastnachtsgebräuche in Elsass-Lothringen, Weihnachts-Neujahrs-und Drei-Königslieder aus dem Oberelsass*, mort le 25 avril dernier; — le R. P. PLADYS, ancien professeur de théologie à la Maison d'études de Wittem, mort à Saint-Trond (Belgique), dans le courant de juin; — Dr Julius PRIESACK, historien allemand, bibliothécaire de l'Université de Goettingue, mort en cette ville, le 7 juillet, à 41 ans; — Dr. Ludwig PROESCHOLDT, directeur de l'École Garnier de Friedersdorf (Taunus), mort en cette ville, le 19 juillet, à 52 ans; — Ferdinand VON SAAR, célèbre poète autrichien, auteur de *Novellen aus Oesterreich* (Heidelberg, 1897, in-8) et *Die Pincelliade; Ein Poem in fünf Gesängen* Heidelberg, 1897, in-8), mort à la fin de juillet; — le R. P. Chrysante SAPART, S. J., qui, après avoir professé en divers collèges de la Compagnie de Jésus en Belgique, devint professeur au collège Saint-François-Xavier, de Calcutta, mort dernièrement, dans sa 90e année, au Bengale, où il était missionnaire; — Dr. Fritz SCHAUDINN, zoologiste allemand, professeur à Hambourg, mort en cette ville, le 22 juin, à 36 ans, auteur d'importants travaux, tels que : *Untersuchungen über den Generationswechsel von Trichosphaerium Sieboldi Schn* (Berlin, 1899, in-8) et *Haemosporidia (Blutsporenthiere)* (Cassel, 1901, in-4); — M. J. SOKOLOV, professeur de littérature russe à Moscou, mort en cette ville, le 29 juin, à 52 ans; — Mgr SPERANZA, directeur du Séminaire du Vatican, mort à Rome, au commencement de juillet; — H. A. SPURR, écrivain et journaliste anglais, mort prématurément à 36 ans, au commencement de juillet, lequel collaborait aux journaux *The Sunday Times, The Family Herald* et *The Eastern Morning News*, et qui avait déjà publié des traductions de diverses pièces de Dumas, ainsi que plusieurs ouvrages, tels

Moselle et qui allait publier des *Souvenirs de la guerre franco-allemande, dans la vallée de la Haute-Moselle* lorsque la mort l'a frappé, le 7 mai dernier, à Darnieulles, où il était curé ; — Alphonse JAUMES, médecin légiste, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, mort en cette ville, à la fin de juillet, à 70 ans ; — le R. P. JOUBERT, de la Compagnie de Jésus, un des plus remarquables mathématiciens de notre époque, ancien élève de l'École normale, agrégé et docteur ès sciences, ancien professeur de l'Université, de l'École de la rue des Postes et des Instituts catholiques de Paris et d'Angers, mort à Paris, au milieu de juillet ; — le chanoine MARTIN, supérieur du petit séminaire de Nancy, mort en cette ville, au milieu de juillet ; — Le médecin-major NEIRET, directeur de l'Institut Pasteur de Tananarive (Madagascar), mort en juin, à l'âge de 43 ans ; — Emmanuel PERRIN, professeur de droit romain à la Faculté catholique de Lyon, mort au milieu de juillet ; — Adolphe POSSIEN, publiciste, qui collabora successivement au *Jour*, à l'*Intransigeant*, à *la Patrie* et à *la Presse*, mort à Paris, au commencement de juillet.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Dr. Albert BOSS, directeur de la section préhistorique du Musée d'ethnographie de Berlin, mort en cette ville, le 19 juillet, à 69 ans ; — Karl BRUSCH, poète allemand, qui écrivait dans le dialecte du Palatinat, mort dernièrement à Deux-Ponts, à 73 ans ; — William COLLINS, l'éditeur de Glasgow bien connu, mort au milieu de juillet, à 49 ans ; — Dr. Paul DRUDE, professeur de physique allemand, mort à Berlin, le 5 juillet, à 43 ans ; — Dr. Ludwig EBNER, professeur de chirurgie à l'Université de Gratz, mort en cette ville, le 20 juin ; — Wilhelm FRIEDENSBURG, écrivain allemand, mort le 8 juillet, à Wandsbeck, à 84 ans ; — Georg FÜCHTBAUER, directeur de l'École royale du cercle de Nuremberg, mort en cette ville, le 13 juillet, à 78 ans ; — G. E. C. GAD, éditeur danois, mort à Copenhague, le 21 juin à 75 ans ; — Alfred GEIGER, sténographe et journaliste allemand, mort dernièrement à Hombourg, à 72 ans ; — Dr. Heinrich GELZER, professeur de philologie classique à Iéna, mort en cette ville, le 11 juillet, à 59 ans ; — Hermann VON DER GOLZ, ancien pasteur protestant de la légation prussienne de Rome, lequel quitta ses fonctions en 1861 pour aller professer la théologie successivement à l'École libre de théologie de Bâle, puis aux Universités de Bonn et de Berlin, mort à la fin de juillet, à 71 ans ; — Antonio GRILO, poète espagnol, membre de l'Académie de Madrid, mort au commencement de juillet ; — Karl GROMB-SCHWIENING, écrivain allemand, auteur de romans humouristiques, mort le 23 juin, à Hanovre, à 49 ans ; — Max VON HAUSEN, administrateur de l'Université de Greifswald, mort en cette ville, le 1er juillet, à 75 ans ; — Paul HEIMS, écrivain allemand, mort à Weimar, en juillet, à 50 ans, lequel a publié, sous le pseudonyme de Gerhard Walter, d'intéressantes descriptions de la vie sur mer et sur les côtes, par exemple dans *Wandlungen* (Leipzig, 1897, in-12) ; et *Ausgewählte Novellen* (Berlin, 1898, in-8) ; — Léo HICKMANN, géographe et statisticien autrichien, mort le 18 juillet, à Vienne, à 73 ans ; — l'abbé HOMANS, professeur à l'Institut Léon XIII de Louvain, mort en cette ville, le 1er juin ; — Dr. A. HÖRMANN, professeur de technologie mécanique à l'École technique supérieure de Berlin, mort en cette ville, à 71 ans ; — Dr. E. A. KEHRER, professeur d'analyse chimique à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort en cette ville, le 19 juillet, à 57 ans ; — Mgr KETELBANT, ancien directeur de l'Institut Saint-Louis de Bruxelles, vicaire général du diocèse de Malines, mort en cette ville, dans le courant de juin, à l'âge de 87 ans ; — KÖRBER, chargé de cours à l'École technique supérieure de Berlin, mort à

Ostseebad Bansin (Ile d'Usedom); — Iosef KÖRÖSI, président du bureau de statistique et fondateur de la bibliothèque municipale de Budapest, mort en cette ville, le 24 juin, à 60 ans; — S. A. KRIVENKO, historien russe, mort à Saint-Pétersbourg, au milieu de juillet, à 58 ans; — Dr. Hermann Wilhem KROPATSCHEK, ancien rédacteur en chef de la *Kreuzeitung*, mort le 29 juin à Berlin, à 59 ans; — Karl LAUTENSCHLÄGER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'art dramatique, mort le 30 juin, à Munich, à 63 ans, auquel on doit, entre autres volumes : *Die Münchener-Dreh-Bühne im Kaiserlichen Residens Theater* (Munich, 1896, in-4); — le P. Laurent LUGARI, professeur de droit canon, ancien recteur et l'un des membres les plus éminents de l'Université grégorienne, mort à Rome, au commencement de juillet; — Dr. Wenzel LUSTKANDL, professeur de droit public autrichien à Vienne, mort en cette ville, le 18 juin, à 74 ans; — Budgett MEAKIN, écrivain et journaliste anglais, attaché à la rédaction du *Times of Marocco*, auteur de plusieurs ouvrages fort estimés sur le Maroc, mort à la fin de juin; — l'abbé M. G. L. MEERSSEMAN, qui, pendant près d'un quart de siècle, a professé à l'École normale de Thourout, mort curé doyen de Furnes (Belgique), dans le courant de juin; — Dr. MEYER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur la psychiatrie, mort récemment à Osnabruck, à 87 ans; — J. K. MUOTH, historien suisse, mort le 5 juillet, à Coire (canton des Grisons), à 64 ans; — Dr. Heinrich VON NATHUSIUS-REINSTEDT, écrivain allemand, bibliothécaire de la ville de Francfort-sur-le-Mein, mort en cette ville, le 15 juillet, auteur de : *Leibhusar im Kriege 1870-1871. Erinnerungen aus grosser Zeit* (Brunswick, 1896, in-8); — Dr. Philipp Vassilievitch OVSSANIKOV, professeur russe d'anatomie comparée à Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 11 juin, à 79 ans; — Heino PFANNENSCHMID, archiviste de la Haute-Alsace, Allemand immigré, qui a publié : *Das Archivwesen in Elsass-Lothringen und der Organismus des französischen Departemental, Communal und Hospitalarchivwesens* et *Fastnachtsgebräuche in Elsass-Lothringen*, *Weihnachts-Neujahrs-und Drei-Königslieder aus dem Oberelsass*, mort le 25 avril dernier; — le R. P. PLADYS, ancien professeur de théologie à la Maison d'études de Wittem, mort à Saint-Trond (Belgique), dans le courant de juin; — Dr Julius PRIESACK, historien allemand, bibliothécaire de l'Université de Goettingue, mort en cette ville, le 7 juillet, à 41 ans; — Dr. Ludwig PROESCHOLDT, directeur de l'École Garnier de Friedersdorf (Taunus), mort en cette ville, le 19 juillet, à 52 ans; — Ferdinand VON SAAR, célèbre poète autrichien, auteur de *Novellen aus Oesterreich* (Heidelberg, 1897; in-8) et *Die Pincelliade; Ein Poem in fünf Gesängen* Heidelberg, 1897, in-8), mort à la fin de juillet; — le R. P. Chrysante SAPART, S. J., qui, après avoir professé en divers collèges de la Compagnie de Jésus en Belgique, devint professeur au collège Saint-François-Xavier, de Calcutta, mort dernièrement, dans sa 90e année, au Bengale, où il était missionnaire; — Dr. Fritz SCHAUDINN, zoologiste allemand, professeur à Hambourg, mort en cette ville, le 22 juin, à 36 ans, auteur d'importants travaux, tels que : *Untersuchungen über den Generationswechsel von Trichosphaerium Sieboldi Schn* (Berlin, 1899, in-8) et *Haemosporidia* (*Blutsporenthiere*) (Cassel, 1901, in-4); — M. J. SOKOLOV, professeur de littérature russe à Moscou, mort en cette ville, le 29 juin, à 52 ans; — Mgr SPERANZA, directeur du Séminaire du Vatican, mort à Rome, au commencement de juillet; — H. A. SPURR, écrivain et journaliste anglais, mort prématurément à 36 ans, au commencement de juillet, lequel collaborait aux journaux *The Sunday Times*, *The Family Herald* et *The Eastern Morning News*, et qui avait déjà publié des traductions de diverses pièces de Dumas, ainsi que plusieurs ouvrages, tels

que : *A Cockney in Arcadia* et *Bachelor Ballads*; — Nicolai STETCHKIN, rédacteur en chef du journal russe le *Svet*, mort à Saint-Pétersbourg, le 12 juin, à 52 ans; — Dr. Adolf STRACK, professeur de littérature allemande moderne à Giessen, mort en cette ville, le 16 juin, à 46 ans; — Stephen Samuel STRATTON, musicologue anglais, mort à la fin de juin, lequel était depuis 1877 le critique musical du journal *The Birmingham Daily Post* et avait publié d'intéressantes biographies de Mendelssohn et d'autres musiciens, ainsi qu'un volume intitulé : *Musical Curiosities*; — Carlo TIVARONI, historien italien, mort le 6 juillet, à Venise; — Henry WARD, naturaliste américain, mort récemment à New York; — le R. P. Emile VAN HENEXTHOVEN, S. J., ancien recteur du Collège Saint-Stanislas de Mons, depuis missionnaire au Congo belge, mort récemment dans cette colonie, à l'âge de 54 ans; — le R. P. Édouard VAN ROBAYS, S. J., ancien professeur de mathématiques au Collège Saint-Louis de Bruges, mort en mai, aux Indes anglaises, où il était missionnaire; — J. J. VAN STIPHOUDT, rédacteur à la *Gazet van Antwerpen*, mort à Anvers, le 30 mai, à l'âge de 54 ans; — le chanoine WAGEMANS, qui a publié de nombreux tracts sur des sujets religieux, répandus en Belgique à des centaines de milliers d'exemplaires, mort en juin, à Liège, à l'âge de 81 ans; — le P. Thomas WEIKERT, savant bénédictin bavarois, professeur au Collège Saint-Anselme de Rome, auteur de divers ouvrages, entre autres d'une grammaire hébraïque, devenue classique, mort en France vers le milieu de juillet; — Dr. Oscar WEISSENFELS, philologue allemand, mort le 4 juillet, à Gross-Lichterfelde, à 62 ans; — Dr. WIBRAND, écrivain et archéologue allemand, mort dernièrement à Bielefeld; — Dr. Adolf WITSEL, professeur de thérapeutique des maladies des dents à l'Université d'Iéna, mort en cette ville, le 13 juillet, à 59 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 29 juin, M. S. Reinach parle des fouilles pratiquées sur l'emplacement de la ville d'Alésia. — M. Héron de Villefosse, parlant des fouilles faites récemment dans la Cité, à Paris, signale une inscription contenant le mot *exarchus* qui n'apparaît dans les textes qu'au IVe siècle. — M. Michel Bréal explique le sens propre du mot grec σωμα, qui veut dire cadavre, et celui du mot *corpus*, qui se rapporte au volume. — M. de la Roncière donne connaissance d'un mémoire sur des explorations faites aux pôles par les Français, au XVIe siècle. — M. de Morgan lit un rapport sur ses dernières fouilles à Dax. — M. J. Toutain lit un mémoire sur le cadastre terminé par les Romains, dans l'Afrique du Nord, entre l'an 29 et l'an 30 de notre ère. — Le 6 juillet, Mgr Duchesne parle des deux civilisations italiote et étrusque dont les fouilles entreprises, à Bologne, par M. A. Grenier, ont donné des restes. — M. René Pichon lit un mémoire sur la politique de Constantin, d'après les *Panegyrici Latini*. — M. le marquis de Vogüé signale une église dans l'Ardèche, qui, construite au XIe siècle, contient une coupole en pyramide portée sur des trompes. — M. Héron de Villefosse lit un rapport de M. l'abbé Leynaud sur les catacombes d'Hadrumète. — Le 13 juillet, M. S. Reinach envoie une communication, qui est lue, sur une Vénus trouvée à Alésia et qu'il croit être une œuvre de Polychormus, dont parle Pline. — M. Schlumberger parle du voyage de M. Millet dans les Balkans. — M. Homolle entretient l'Académie de la découverte d'un manuscrit remontant à 287 a. J.-C. trouvé dans une nécropole du Fayoum. — Le 27 juillet, M. S. Reinach annonce la découverte par MM. Regnault et Carkulère de peintures fort anciennes dans la grotte de Gargas près Saint-Bertrand de Comminges, et par M. l'abbé Breial de semblables œuvres, près de Santan-

der. — M. Cagnat parle d'une table de cuivre contenant une inscription découverte dans la mine de cuivre d'Aljustrel, en Portugal. — M. S. Reinach donne quelques explications sur le tombeau élevé par les Gètes à Varna. — M. le marquis de Vogüé parle d'un évêque de Viviers, Bertrand, laissé dans l'oubli par la *Gallia Christiana*, et dont le nom se trouve dans une charte de 1243. — M. Lair signale une église dans les Hautes-Pyrénées contenant une pyramide à peu près analogue à celle dont avait parlé M. le marquis de Vogüé ; mais celui-ci a fait remarquer que les plans des deux pyramides sont très différents. — M. Mispoulet termine la lettre de son mémoire sur l'*Historia Augusta*.

Lettres faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 30 juin, M. Gebhart rappelle les vertus et célèbre le talent de M. Alb. Sorel, récemment décédé. — Le 7 juillet, M. Xénopol parle des actions inconscientes qui jouent un rôle dans la vie humaine. — Le 21 juillet, M. Boutroux lit un mémoire de M. Frédéric Passy : *La Vie, sa valeur, son emploi*. — Le 28 juillet, M. Louis Renault entretient l'Académie du remaniement, récemment opéré, de la convention de Genève.

Concours. — L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg met au concours pour le prix Soldatenkov les sujets suivants : I. Grégoire Skovoroda et sa philosophie (délai : 1er janvier 1907) ; II. La Moralité, facteur économique de la production et de la distribution de la richesse (même délai) ; III. Vie des anciens mystiques perses (1er janvier 1910) ; IV. Mythologie des Slaves païens aux points de vue historique, archéologique et ethnographique (1er janvier 1913) ; V. Histoire du vêtement des Slaves méridionaux et occidentaux et des Russes jusqu'au XIVe siècle (même délai) ; VI. Histoire des voies de communication suivies par le commerce russe à Byzance et dans le monde romano-germanique au moyen âge (même délai).

Prix. — L'Académie française, dans sa séance du 14 juin dernier, a décerné le second prix Gobert (1,000 fr.), à M. Louis Madelin.

Elle répartit le prix Thérouanne (4,000 fr.), comme il suit : 1,000 fr. à M. Patrice Mahon pour son ouvrage intitulé : *Étude sur les armées du Directoire* ; — 1,000 fr. à M. Gabriel Pérouse pour son volume sur *le Cardinal Louis Aleman* ; — 500 fr. à M. Bourrilly pour son volume intitulé : *Guillaume de Bellay (1491-1543)* ; — 500 fr. à M. le vicomte de Brémont pour son ouvrage ayant pour titre : *Le Seizième Siècle et les Guerres de la Réforme en Berry* ; — 500 fr. à M. Émile Horn, pour son volume intitulé : *François Rakoczi II, prince de Transylvanie (1676-1735)* ; — 500 fr. à M. Marcel Marion pour son ouvrage sur *le Garde des sceaux de Lamoignon*.

Dans la séance qu'elle a tenue exceptionnellement le 19 juin, l'Académie française a décerné également les prix suivants :

Prix Archon-Despérouses (Poésies) : 1,000 fr., à M. Auguste Dupouy pour son volume intitulé : *Partances*. — Trois prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *La Maison des glycines*, par M. Émile Despax ; — *Sonates au clair de lune*, par M. A.-A. Prouvost ; — *Les Haltes sereines*, par M. Georges Druilhet. — Quatre mentions honorables aux ouvrages ci-après : *L'Ame brûlante*, par Mme la baronne de Blaye ; — *Des printemps aux automnes*, par M. Joseph Bosc ; — *La Terre qui chante*, par M. Théron de Montaugé ; — *Le Livre de Loula*, par M. de la Jaline.

Prix Montyon. — Un prix de 2,000 fr. à l'ouvrage intitulé : *Le Théâtre celtique*, par M. Anatole Le Braz. — Deux prix de 1,500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Récits d'Afrique*, par M. le lieutenant Paul Azan ; — *La Crise du patriotisme à l'école*, par M. Émile Bocquillon. — Quatre prix de 1,000 fr. à

chacun des ouvrages suivants : *Dernier Carnet de route*, par le colonel Klobb ; — *La Philosophie pratique de Kant*, par M. Victor Delbos ; — *Excursions à travers les métiers*, par M. Pierre Calmettes ; — *Héros trop oubliés de notre épopée coloniale*, par M. Valérien Groffier. — Vingt prix de 500 fr. chacun à M. Jean Nesmy, Mmes Jeanne Leroy-Allais, Colette Yver, MM. Dorlisheim, Francis Maratuech, Robert Dreyfus, Th. Joran, Max Turmann, l'abbé H. Chassagnon, Henri Mazeau, de Barral-Montferrat, Herpin, André Baudrillart, le commandant de Pardiellan, le capitaine Jacob, le commandant Montaigne, Albert Bordeaux, des Granges, l'abbé Alazard, Louis Lévy.

Prix Fabien (3,200 fr.) : 1,000 fr. à M. Octave Noël ; 600 fr. à MM. de Renty et le comte de Courte.

Prix Sobrier-Arnould (2,000 fr.) : partagé également entre MM. Roger et A. Tardieu.

Prix Furtado de Bayonne (1,000 fr.) : partagé également entre MM. le commandant Ernest Picard et Ménos.

Prix Juteau-Duvigneaux (2,500 fr.) : 1,500 fr. à M. Henri Brémond ; 500 fr. à MM. de Montgesty et le vicomte de Bourbon-Busset.

Prix Charles-Blanc (2,400 fr.) : 1,400 fr. à M. Gaultier ; 500 fr. à MM. Bréhier et Alphonse Bertrand.

CONGRÈS. — La *Revue catholique des institutions et du droit* prépare le trentième congrès des jurisconsultes catholiques, qui se tiendra à Périgueux les 26 et 27 octobre prochain, sous la présidence de S. G. Mgr Delamaire et de M. le sénateur de Lamarzelle. Les délibérations auront pour objet l'examen de la situation de l'Église dans les pays non concordataires. Nulle question ne préoccupe aujourd'hui à un aussi haut point les catholiques de France. La rupture qui s'est accomplie dernièrement est, en effet, l'un des actes les plus graves dont le gouvernement ait pris, depuis longtemps, la responsabilité. Cette rupture officielle désirée par tous les ennemis de notre pays, et en particulier par la franc-maçonnerie, a été un scandale pour la chrétienté habituée à rendre hommage à notre fidélité à la foi chrétienne et à l'Église romaine. Les jurisconsultes catholiques se sont toujours montrés les défenseurs des droits et de la liberté de l'Église. Ils veulent rester fidèles à eux-mêmes et à la cause qu'ils ont toujours servie. Aussi, cette année, au moment où la persécution s'annonce comme plus violente que jamais, vont-ils étudier les moyens de sauvegarder les droits et la liberté de l'Église en s'inspirant des enseignements que leur donneront l'expérience et l'exemple des autres pays. — Le programme est divisé en deux parties : I. Situation légale de l'Église catholique dans les pays non concordataires. — II. Situation particulière de la France (Suppression du budget des cultes. Culte privé). — Demander tous les renseignements et adresser les adhésions à M. J. Lucien-Brun, avocat à la cour de Lyon et secrétaire du congrès, 2, rue de l'Archevêché, à Lyon.

INITIA PATRUM. — Il n'est pas toujours facile, lorsque l'on a un manuscrit entre les mains, de démêler si les œuvres qu'il contient sont inédites ni parfois quel en est le véritable auteur ; trop souvent une même œuvre est ici anonyme, là attribuée à tel auteur et ailleurs à tel autre ; M. Hauréau, entre autres, en a fourni des exemples remarquables dans ses *Notices*. Aussi tous ceux qui ont affaire aux manuscrits seront-ils reconnaissants à M. Marco Vattasso, *scriptor* à la Bibliothèque Vaticane, du labeur qu'il s'est imposé de relever, dans la Patrologie latine de Migne, les premiers mots de chacune des œuvres qui s'y trouvent. Pour rendre son travail plus complet, partant plus utile, il y a joint le dépouillement de collections parues depuis

Migne ou négligées par lui, et le dépouillement des traductions latines des Pères grecs contenues dans la Patrologie grecque. On se rendra compte de l'immensité du travail entrepris par M. Vattasso en considérant que le premier volume des *Initia Patrum aliorumque scriptorum ecclesiasticorum latinorum* (Romae, typis vaticanis, 1906, in-8 de x-695 p. — *Studi e testi*, 16) ne comprend que les lettres A-M, que chaque page a 42 lignes et que chaque ouvrage ne comporte en général qu'une ligne. On ne peut que souhaiter impatiemment la publication de la dernière partie de ce travail, qui deviendra l'indispensable compagnon de ceux qui s'occupent de patrologie.

PARIS. — Notre très distingué collaborateur M. Lucien Auvray, vient de mettre au jour le neuvième fascicule de son importante publication : *Les Registres de Grégoire IX, recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux du Vatican* (feuilles 54 à 67 — colonnes 840 à 1072). (Paris, Fontemoing, in-fol.). — Les actes contenus dans ce fascicule vont du mois de janvier au mois de juin 1238.

— De M. Hugues Vaganay signalons : *Trois lecteurs de Rabelais au* XVI*e siècle* extrait de la *Revue des études rabelaisiennes*. Paris, in-8 de 4 p., avec portrait) et *Index alphabétique des œuvres poétiques de P. de Ronsard. I* (Lyon, chez l'auteur, in-8 de 32 p.). Les trois lecteurs de Rabelais au XVI*e* siècle sont le grave La Popelinière, auteur de l'*Histoire nouvelle des François*, un poète, Marc de Papillon, qui publia sous le nom de capitaine Lasphrise un livre de *gaillardises* et proclama bien haut dans ses sonnets son amour pour Rabelais — il paraît que les poètes du XVI*e* siècle, n'avouaient pas volontiers l'avoir lu — enfin Maurice de la Porte, qui, dans un passage de son curieux livre des *Épithètes*, nous affirme que, conformément à la légende, c'est autant par sa voluptueuse vie « que par son *Gargantua* », que Rabelais a mérité les épithètes dont il le pare de docte gabeur et de ventre épicurien. — Le second opuscule de M. Vaganay n'est que le premier fascicule (A-E) d'un index alphabétique du premier vers de toutes les pièces de Ronsard avec renvoi à l'édition Blanchemain et aux éditions anciennes. C'est un travail des plus utiles et des plus méritoires.

— On sait que M. G. Gibault est fort érudit pour tout ce qui touche à l'horticulture. De cet agréable écrivain, la revue *le Jardin* donne une courte étude sur *les Souverains et l'Horticulture*. L'auteur remonte nous ne dirons pas au déluge, mais à Dioclétien, ce qui est déjà joli. Puis il passe au roi franc Childebert et arrive à Charles V le Sage. Charles VII est ensuite mentionné, Charles VIII également. Viennent après les Valois et les Médicis, et aussi Henri IV. Mais c'est Louis XIV auquel M. Gibault s'arrête, justement d'ailleurs, le plus longtemps. Louis XV n'est pas oublié, ni le grand Frédéric de Prusse. Quant à Napoléon, « le malin génie de la destruction, a dit Chaptal dans ses *Souvenirs sur Napoléon*, le possédait au point qu'il n'entrait jamais dans la serre chaude de la Malmaison sans couper ou arracher quelqu'une des plantes précieuses qu'on y cultivait. » Il est vrai que, à Sainte-Hélène, il jardinait un peu, mais « il s'agissait surtout pour lui, cette fois, de tuer le temps. » Quelle différence avec Joséphine ! Celle-ci adorait les fleurs et savait s'en entourer.

— En attendant qu'au mois de décembre prochain nous présentions à nos lecteurs, en son entier, l'œuvre posthume du regretté Jules Verne : *Le Volcan d'or*, nous devons les avertir dès aujourd'hui que la première partie de ce nouveau roman, dont l'action se passe au Klondike, vient de paraître en édition in-18, au prix de 3 fr. (Paris, Hetzel, 315 p., avec des illustrations de George Roux).

— Peut-être certains curieux du siècle futur, désireux d'être fixés sur le genre d'esprit courant la rue au commencement du XXe siècle, apprécieront-ils le volume de M. Étienne Ducret : *Les Mots pour rire* (Paris, Garnier, s. d., in-18 de 427 p. — Prix : 2 fr.). Mais, en attendant, nous craignons fort que nombre de nos contemporains se demandent à quel besoin actuel répond une telle publication, composée à coups de ciseaux. M. Ducret a évidemment pris son bien dans tous les journaux, petites revues et almanachs qui lui sont tombés sous la main. Cela fait, il a reparti ces « mots » en onze divisions, savoir : Marseillais et Gascons. — Croquis conjugaux. — A la caserne. — Banque, duel, droit. — Échos des tribunaux. — Théâtre, coulisse, etc. — Naïvetés, paysanneries. — Nos Pochards. — Nos Domestiques. — Enfants terribles. — Berlureau, Calino, etc. Ce travail comportait du moins quelques pages de préface dont l'auteur a cru devoir se dispenser.

Bourgogne. — Si l'architecte Delacroix, le bibliothécaire Castan et Quicherat, le savant directeur de l'École des chartes, pour ne rappeler que ces trois champions de l'Alésia franc-comtoise, étaient encore de ce monde, nous nous demandons quelle serait leur attitude à propos de cette *Reprise de la question d'Alésia en 1905*, dont nous parle M. le lieutenant Paul Azan, dans la brochure qu'il vient de publier sous ce titre même (Semur-en-Auxois, imp. Bordot, 1906, in-8 de 26 p. Extrait du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur-en-Auxois*). En ce qui touche Delacroix, nous n'émettrons aucun doute : sa conviction était absolue, et on l'aurait vu bien vite partir en guerre. Pour lui, l'Alésia de César et de Vercingétorix était Alaise, près Salins. M. Paul Azan nous a paru n'être aucunement fixé. Il ne répugne pas, certes, à admettre qu'Alise-Sainte-Reine s'identifie avec Alésia, mais il est d'avis que la preuve n'est pas encore administrée de façon indiscutable. Et, en résumant très brièvement les péripéties des luttes archéologiques retentissantes qui, dans la seconde moitié du dernier siècle, débutèrent par la publication du mémoire de Delacroix et se terminèrent par l'érection de la statue de Vercingétorix sur le mont Auxois, l'auteur donne les raisons du doute qui reste dans son esprit. Les fouilles, donc, ont repris à Alise-Sainte-Reine ; mais, ne serait-il pas intéressant de se livrer aux mêmes opérations à Alaise ? En l'espèce, il y a eu procès, très long procès. Or, que penserait-on d'une cause à juger sur appel, une seule des parties pouvant se faire entendre ? Si quelque chose d'absolument convaincant ne surgit pas à Alise, il faut de toute nécessité qu'Alaise soit à nouveau interrogée.

Franche-Comté. — Dans la première série des *Annales franc-comtoises* (livr. du 30 juin 1866), M. l'abbé Suchet a publié sous le titre de : *Mémoire sur les guerres de Franche-Comté. Campagnes de 1637 et 1638*, un fort important document qui lui avait alors été communiqué par l'archiviste du Doubs, M. Babey. Cette pièce était intitulée : *Manifeste au nom des peuples de la Franche-Comté de Bourgongne de la continuation des hostilités des François et de la résistance y apportée depuis la levée du siège de Dole*. Mais cette publication n'était pas correcte et M. Émile Longin vient de la mettre au jour une deuxième fois, dans des conditions parfaites, sous le titre : *Le Manifeste d'Antoine Brun (1638), avec une Introduction et des notes* (Vesoul, imp. L. Bon, 1905, in-8 de XVI-94 p.). « Jamais, dit M. E. Longin, l'attachement des Franc-Comtois à la Maison d'Autriche ne s'était affirmée d'une façon plus saisissante ; jamais leur héroïsme n'avait été célébré avec une telle éloquence ... La publication d'un écrit semblable était un vrai service rendu aux lettres franc-comtoises. Malheureusement plusieurs feuillets du

manuscrit ayant été rongés sur les bords par l'humidité, M. l'abbé Suchet s'était vu obligé de recourir à des restitutions hasardées; il avait cru nécessaire de rajeunir l'orthographe; on ne voit pas d'ailleurs qu'il se soit inquiété de rechercher l'auteur de cet énergique appel à l'opinion publique. » De son côté, Édouard Clerc, dans son *Histoire des états généraux et des libertés publiques en Franche-Comté* (Besançon, 1882, 2 vol. in-8), après avoir hésité entre Boyvin, président du parlement de Dole, et Brun, procureur général au dit parlement et diplomate fameux, avait fini par attribuer ce document au premier. Si M. Suchet avait pu comparer l'exemplaire du manuscrit des archives du Doubs avec celui qu'il savait exister à la Bibliothèque de Dole, peut-être eût-il été amené à découvrir lui-même le nom de l'auteur du Manifeste; en tous cas, sa publication eût été plus régulière et plus complète. Mais cela était réservé à M. Longin, qui nous apprend que l'écriture du manuscrit de Dole « est d'une netteté parfaite; on est visiblement, dit-il, en présence d'une copie préparée pour l'impression. Un assez grand nombre de corrections, toutes de forme, sont de la main d'Antoine Brun, et cette circonstance, à elle seule, suffirait à démontrer l'erreur dans laquelle est tombé M. Clerc ... » Ainsi les compatriotes de M. Longin auront tout à la fois le texte intégral et correct du document en question et le nom de celui qui l'a rédigé. Ajoutons qu'outre l'intéressante Introduction placée en tête, la brochure est éclairée d'une quantité considérable de notes et complétée par une table onomastique dont l'utilité est évidente.

— La revue *Photo pêle-mêle* (Paris, 7, rue Cadet, IXe arr.), consacre sa livraison du 14 juillet dernier tout entière à l'un des coins les plus pittoresques de la Franche-Comté : *De Saint-Claude (Jura) à Genève*. L'auteur M. Albert Regad, fait une description attachante et suggestive de cette excursion que tous les touristes devraient avoir à leur actif, car il n'est peut-être rien de plus beau en Suisse que l'admirable paysage qui se déroule des deux côtés de la Faucille. M. Regad fournit des détails très complets sur les diverses localités que l'on peut visiter ou simplement traverser, ainsi que sur les nombreuses curiosités naturelles qui s'offrent aux yeux émerveillés du piéton ou du voyageur moins vaillant qui préfère aller en voiture. Cette trop courte relation est illustrée de vingt et une vues photographiques fort bien réussies.

— M. Amédée Deprat a formé une brochurette avec seize *Sonnets à notre petite-fille*, qui sont d'une fraîcheur charmante (Besançon, imp. Dodivers, 1906, in-18 de 22 p.). Le poète a célébré « la première année de Dédette » (Claudette), datant ses jolis vers de Fontaine-Écu, un coin charmant de la banlieue de Besançon, entre le 17 août 1905 et le 3 juillet 1906. Nombre de gros volumes de poésie ne valent pas cette plaquette.

LANGUEDOC. — Nous recevons le tome XVI du *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude* (Carcassonne, impr. Bonnafous-Thomas, 1905 in-8 de LXXXVII-342 p., avec planches). On trouve dans ce volume les travaux suivants : *Excursion en Italie, Rome, Naples, Gênes, du 30 mars au 12 avril 1904*, par M. Germain Sicard (p. 3-30); — *Excursion du 8 mai 1904 à Pomas et à Saint-Hilaire* (par M. le Dr Bourrel (p. 31-56, avec une planche); — *Excursion des 22 et 23 mai 1904 au pays de Kercorb (Chalabre) (Aude), Léran (Ariège), Lagarde et Sibra et Mirepoix (Ariège)*, par M. le Dr P. Courrent (p. 57-104, avec armoiries dans le texte et 4 planches; — *Excursion du 7 août 1904 dans la haute vallée de l'Aude*, par M. Ch. Evrot (p. 105-109); — *Excursion entomologique dans l'Aude et les Pyrénées-Orientales en juin 1903*, par M. le Dr A. Chobaut (p. 113-161); — *Six jours d'excursion*

dans les grottes du pays de Sault, de Carcassonne à Lavelanet, 18-24 juin 1904, par M. L. Gavoy (p. 162-180); — *Notes sur les nappes de recouvrement du versant méridional de la Montagne Noire et des Cévennes aux environs du Vigan*, par M. J. Bergeron (p. 181-200); — *Note sur les terrains tertiaires et le quaternaire marin du sud-est du département de l'Aude*, par M. L. Doncieux (p. 201-221); — *Note sur les terrains secondaires et tertiaires de la partie septentrionale de la feuille de Perpignan*, par le même (p. 222-230); — *La Géodésie dans l'Aude*, par M. G. Sicard (p. 231-238); — *Le Menhir de Nouret, commune de Pradelles-Cabardès*, par le même (p. 239-242); — *Contributions à la flore de l'Aude. Herborisation dans la région d'Argeliers*, par M. Auguste Respaud (p. 243-256); — *Étude sur la métallurgie et les différentes applications industrielles des minerais provenant des nouvelles exploitations souterraines de quelques gisements du Cabardès*, par R. Esparseil (p. 257-280); — *Supplément au Catalogue des coléoptères de l'Aude*, par M. Louis Gavoy (p. 281-338). Ce supplément est la fin d'un travail qui a paru dans de précédents volumes. L'ensemble donne le résultat de trente années de laborieuses recherches dont il convient de féliciter l'auteur.

Allemagne. — Les histoires régimentaires abondent en Allemagne; l'on peut s'en rendre compte en parcourant la *Bibliographie der deutschen Regiments- und Bataillonsgeschichten*, que M. Paul Hirsch vient de dresser (Berlin, E. S. Mittler und Sohn, 1906, in-8, v-169 p). On n'y trouvera pas mentionnés moins de 869 histoires de corps de troupe. Il serait à souhaiter qu'un travail analogue fût entrepris pour la France, où les histoires régimentaires ne sont pas moins nombreuses.

Bohême. — La Société (allemande) de folk-lore et de linguistique qui existe à Prague depuis 1893, vient de célébrer le douzième anniversaire de sa fondation par un volume de mélanges intitulé : *Kulturgeschichtliches aus der Tirwelt* (Prague, impr. Rohlicek et Sievers, gr. in-8 de 99 p.). Ce titre signifie à peu près : « De l'Histoire de la civilisation dans le monde animal »; mais il faut comprendre que les animaux ne sont pas ici étudiés en eux-mêmes, mais bien tels qu'ils ont été observés, compris ou même imaginés par les hommes. Ce genre d'études étonnera moins quand on saura que cette société a été fondée et longtemps dirigée par M. O. Keller, professeur de philologie classique à l'Université (allemande) de Prague et auteur, il y a longtemps déjà, d'un ouvrage estimé sur les animaux dans l'antiquité classique. — Quelques pages d'Introduction donnent le sommaire des séances tenues par la société depuis sa fondation et montrent que les sujets les plus divers de folk-lore et de linguistique y ont été traités, quoique le présent volume se tienne, de propos délibéré, dans un ordre particulier d'études. C'est ce point de vue, expliqué par le titre qui donne son unité à cette série de mélanges que nous énumérons sommairement : O. Keller : La Chauve-Souris dans l'antiquité classique (p. 10-13); — M. Grünert : Le Chien dans les proverbes des Arabes (p. 14-21); — Comte G. Kuun : La Croyance à l'âme-oiseau chez les Orientaux (p. 22-25); — O. Keller : La Grenouille et le Crapaud dans l'antiquité classique (p. 26-36); — H. Schmerber : Le Serpent du Paradis (p. 37-67); — M. Winternitz : Le Sacrifice du serpent dans le Mahâbhârata (p. 68-80); — A. Ludwig : Le Procès des poissons (p. 81-91) (il s'agit d'un récit populaire russe, imité d'un prototype byzantin). — Ces divers articles ne sont pas de nature purement littéraire, mais des études de philologie critique, écrites pour les philologues et les historiens de la littérature. L'étude de M. Schmerber, la plus longue de toutes, mérite une mention spéciale, car le sujet est traité

au point de vue de l'histoire de l'art et est accompagné de trois intéressantes gravures. Les miniatures des Bibles françaises, où sont représentées la tentation d'Ève par le serpent (les plus anciennes sont du XIIIe siècle), sont étudiées par M. Schmerber : la figuration du serpent avec tête et même buste d'homme a mené l'auteur à l'étude d'êtres fabuleux de l'antiquité classique imaginés sur un type analogue. Les trois gravures représentent Adam et Eve avec le serpent : 1° d'après le psautier Albani, conservé à Hildesheim ; 2° d'après un tableau d'Hugo van der Goes à Vienne ; 3° d'après un tableau du Titien à Madrid.

Espagne. — L'Académie royale d'histoire de Madrid a récemment ouvert ses portes à un écrivain dont le mérite, fort apprécié de l'autre côté des Pyrénées, est très loin d'être inconnu dans notre pays. D. Francisco Barado l'auteur de *Literatura militar*, du *Sitio de Amberes*, de *la Vida militar en España*, etc., analysées, ici, en leur temps, a été reçu publiquement dans la séance du 27 mai dernier, occupant le fauteuil de l'éminent et regretté D. Francisco Silvela. La quantité inusitée d'uniformes, de *fajas, d'entorchadas*, qui figuraient dans la grande salle de l'Académie, indiquaient que la fête était autant militaire que littéraire; et qui eût ignoré la qualité du récipiendaire l'eût volontiers cherché parmi les nombreux officiers généraux qui assistaient à la cérémonie. Ce récipiendaire n'était cependant qu'un simple capitaine d'infanterie, un de ces vaillants sans prétentions, comme l'armée espagnole en compte tant, un de ces humbles qui n'a pas dépassé le grade que conquit, un peu avant Lépante, l'immortel Cervantès. Comme le disait fort à propos le général Suarez Inclan, chargé de recevoir le nouvel élu, il fallait que le mérite de Barado fût bien puissant pour parvenir à se faire jour à travers tant de couches d'ombre destinées à l'empêcher de percer. Les discours de réception de l'Académie royale d'histoire ne comportent pas, comme chez nous, uniquement l'éloge de l'académicien remplacé et celui du récipiendaire. En Espagne, le nouvel élu est tenu de produire, devant ses nouveaux collègues, une œuvre inédite de sa composition, et M. Barado s'est conformé à cet usage en donnant lecture d'un travail sur la domination espagnole aux Pays-Bas et spécialement sur la vie du général *D. Luis de Requesens*, le successeur dans les Flandres du trop fameux duc d'Albe. Très préparé par ses études antérieures à un tel sujet, M. Barado l'a traité avec compétence et éclat, et l'auditoire est resté sous e charme de cette page écrite dans un style à la fois brillant et châtié, semée de détails aussi curieux qu'inédits, par dessus tout, extrêmement dramatique. Tous les espagnolisants de France, qui ont aujourd'hui en main le discours du nouvel académicien et la réponse pleine de science et d'à-propos du général Suarez Inclan, ont savouré ces deux remarquables morceaux de littérature : le *Polybiblion* est heureux d'être leur interprête dans cette circonstance.

— A l'hôtel de la Real Sociedad geografica, le colonel du génie D. Joaquin de la Llave y Garcia a lu une excellente monographie de Don Sebastian Fernandez de Médrano envisagé comme géographe. Sans doute, Médrano (1646-1705) fut surtout un militaire, surtout un artilleur et un officier du génie, comme nous l'a démontré déjà le même M. de la Llave dans un précédent ouvrage : » D. S. F. de Médrano considéré comme écrivain de fortification » : néanmoins, son mérite comme géographe, très oublié aujourd'hui, fut également remarquable, ainsi que le témoignent sa *Geografia ó moderna descripcion del mundo y sus partes*, publiée en 1686 son *Breve Tratado de Geografia* et sa *Breve Descripción del mundo etc.* (1690). Sans doute on

signalerait aujourd'hui, dans ces ouvrages, de singulières et notables erreurs, on lui doit, d'autre part, certaines indications dont la vérité contestée à son époque, a été confirmée par les voyageurs contemporains, notamment par Humboldt.

ITALIE. — M. Giuseppe La Mantia publie dans l'*Archivio storico siciliano* et à part (Palermo, Boccone del Povero 1906, in-8 de 20 p.) des notes sur *I Frammenti di due registri originali degli anni 1353-55 di Ludovico d'Aragona, re di Sicilia*, qu'il a étudié aux archives de Palerme en vue de la préparation du Corpus diplomatique des rois aragonais de Sicile, de 1282 à 1355, lequel sera prochainement édité en trois volumes. Ces fragments sont les plus anciens monuments subsistant de la chancellerie royale, et ils étaien restés inconnus jusqu'aujourd'hui. Il en donne ici une fidèle et minutieuse description diplomatique et paléographique ; il signale un certain nombre de documents d'un intérêt historique capital et des détails utiles pour fixer l'itineraire du roi Ludovico. Ensuite (p. 14-20), il reproduit le registre sommaire des actes *authentiques* de ces registres pour les années 1353-54, et 1354-55. La publication, fort utile, est accompagnée d'un fac-similé du registre.

— A propos du cinquième centenaire de la naissance de Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini), M. Francesco Milano a publié dans la *Rivista abruzzese di scienze, lettere ed arti*, et tiré à part (Teramo, A. de Carolis, 1906, in-8 de 20 p.), une étude sur les *Piccolomini nel ducato di Amalfi*. Ce duché fut donné en 1461 par le roi de Naples, Ferrante d'Aragon, à Antonio P., frère du cardinal Francesco qui devint le pape Pie III ; il resta dans la famille de ce valeureux condottiere jusqu'à la mort d'Ottavio Piccolomini, en 1656, où il fit retour au domaine royal. Pendant ces cent cinquante années, la ville et le duché d'Amalfi furent dans une situation assez malheureuse, disputés entre le domaine royal et la famille ducale, à la mort de chaque prince, et fréquemment morcelés et cédés à prix d'argent par des possesseurs incapables ou menacés de ruine. Les aventures de ce fief sont assez caractéristiques de l'histoire de la propriété féodale à l'époque moderne en Italie. La notice de M. Milano, riche en détails généalogiques et historiques precis, aurait gagné à être rédigée avec plus d'ordre et de clarté.

SUISSE. — Tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Suisse connaissent et consultent l'utile répertoire, publié en 1892 par J. L. Brandstetter, des articles d'histoire helvétique contenus dans les périodiques et recueils parus de 1812 à 1890. On saura gré à M. H. Barth d'avoir entrepris un travail analogue pour les années 1891-1900. C'est la société générale d'histoire suisse qui nous donne ce *Repertorium über die in Zeit- und Sammelschriften der Jahre 1891-1900 enthaltenen Aufsätze und Mitteilungen Schweizergeschichtlichen Inhalts* (Basler, Buch- und Antiquariatshandlung, 1906, in-8 de VII-359 p.).

SYRIE. — Les *Quelques Souvenirs sur le P. Pierre Louis Senepin, de la Compagnie de Jésus (1836-1906)*, que nous donne le P. François Tournebize, de la même Compagnie (Beyrouth, Impr. catholique, 1906, in-8 de 23 p.), se rapportent surtout aux derniers jours de ce saint religieux, mort le 5 avril, à Beyrouth, où il professait l'Écriture sainte, après l'avoir enseignée pendant quinze ans (1880-1895) à Aix en Provence, puis à Mold en Angleterre. Le lecteur ne pourra qu'être édifié par le récit de cette fin calme et sereine et de la vertu souriante avec laquelle le pieux religieux supporta les souffrances atroces d'un cancer. Le P. Senepin est auteur d'une *Grammaire hébraïque* et d'un traité *De divinis Scripturis*.

ÉTATS-UNIS. — Comme toujours, l'*Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution* for the year ending June 30-1904 (Washington, Government printing Office, 1905, in-8 cartonné de LXXIX-804 p.), après avoir donné (p. 1 à 108) le résultat des opérations de l'institution, contient, en un volumineux appendice (p. 109 à 773), une série de mémoires scientifiques tous plus intéressants les uns que les autres. Chose à remarquer, ces mémoires sont souvent empruntés aux publications scientifiques étrangères. La France y figure en bonne place avec un article de M. Prisse d'Avennes, traduit du *Cosmos*, sur les *Chevaux arabes et égyptiens*. Il est suivi d'un autre pris dans la *Revue générale des sciences* sur *les Abeilles et les fleurs* de M. E.-L. Bouvier, professeur au Museum d'histoire naturelle de Paris. Puis la *Revue des Deux Mondes* est représentée par un mémoire de M. Dastre sur *la Stature de l'homme à diverses époques*. L'Institut Pasteur n'est pas oublié; le travail du professeur Metchnikoff sur *la Vieillesse* fait suite au précédent. La Suède y figure avec un rapport de M. Eric von Rosen sur ses *Recherches archéologiques sur les frontières de la République Argentine et de la Bolivie*. L'Allemagne voit reproduire, en traduction résumée, le *Schlendervorrichtungen für Wurfwaffen*, publié par M. F. Krause dans *Internationalen Archiv für Ethnographie*, etc. — Parmi les articles dus à des savants américains, mentionnons : *An Inquiry into the population of China*, par M. W. W. Rockhill, suivi d'un chapitre sur l'architecture chinoise, admirablement illustré, comme tous les autres articles d'ailleurs, par de superbes phototypies des plus beaux types de l'ancienne architecture chinoise, dû au savant sinologue anglais, S. W. Bushel. — Panama était à l'ordre du jour; il n'a pas été négligé, et le colonel américain W. C. Gorgas nous met au courant des travaux entrepris par la commission sanitaire dont il est le chef dans l'isthme de Panama, pour arriver à débarrasser ce pays de la fièvre jaune et de la malaria, en s'inspirant des si heureux résultats obtenus par les États-Unis à la Havane : on sait qu'ils ont réussi à y faire disparaître complètement la fièvre jaune. On peut donc espérer qu'ils auront le même succès dans le territoire qu'ils se sont fait donner des deux côtés du futur canal interocéanique. — Le volume se termine, comme d'usage, par quelques notices nécrologiques concernant des savants récemment décédés. Citons : Karl Alfred von Zittel, Karl Gegenbauer et Georges Gabriel Stakes; ces notices sont illustrées par de beaux portraits.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Propaedeutica ad sacram theologiam seu Tractatus de ordine supernaturali*, auctore Fr. T. M. Zigliara (in-8, Romae, Desclée, Lefebvre). — *Scotus Academicus seu universa doctoris subtilis theologica dogmata*, quae ad nitidam et solidam Academiae Parisiensis docendi methodum concinnavit R. P. C. Frassen (12 vol. in-8, Romae, Desclée, Lefebvre). — *La Mort réelle et la Mort apparente, et leurs rapports avec l'administration des sacrements, étude physiologico-théologique*, par le R. P. J.-B. Ferreres; trad. de l'espagnol par le Rév. Dr J.-B. Geniesse (in-8, Beauchesne). — *Doctrine spirituelle de Fénelon, extraite de ses œuvres* (2 vol. in-18, Lethielleux). — *Manuel pour l'apostolat de la réparation pouvant servir de Mois du Sacré-Cœur*, par le R. P. A. Prévot (petit in-18, Casterman). — *Nouvelle Mythologie grecque et romaine*, par P. Commelin (in-18, Garnier). — *Institutiones juris publici ecclesiastici*, auctore F. card. Cavagnis (3 vol. petit in-8, Romae, Desclée, Lefebvre). — *Praelectiones in textum juris canonici De Judiciis ecclesiasticis, a M. Lega. I. De Judiciis ecclesiasticis civilibus* (in-8, Romae, Desclée, Lefebvre). — *Commentaire pratique de la loi du 9 décembre 1905 et du règlement d'administration publique du 16 mars 1906, sur la séparation des Églises et de l'État, dans leur application*

au culte catholique, par J.-Eymard-Duvernay (gr. in-8, Pedone). — *Le Sourire, psychologie et physiologie*, par G. Dumas (in-16, Alcan). — *Les Grands Philosophes. Montaigne*, par F. Strowski (in-8, Alcan). — *Nietzsche et Socrate*, par J.-B. Séverac (in-8, Cornély). — *Atti del V congresso internazionale di psicologia, tenuto in Roma dal 26 al 30 april 1905*, pubblicati dal Dott. Sancte de Sanctis (in-8, Roma, Forzani ; Paris, Alcan). — *Maîtres et parents*, par P. Crouzet (in-18, Colin). — *Les Antagonismes économiques. Intrigue, catastrophe et dénouement du drame social*, par O. Effertz (in-8, Giard et Brière). — *Une Expérience industrielle de réduction de la journée de travail*, par L.-G. Fromont (in-16 cartonné, Bruxelles, Misch et Thron). — *Les Régies et les concessions communales en Belgique*, par E. Brees (in-8 cartonné, Bruxelles, Misch et Thron). — *Ce qui manque au commerce belge d'exportation*, par G. de Leener (in-16, cartonné, Bruxelles, Misch et Thron). — *De l'Esprit du gouvernement démocratique, essai de science politique*, par A. Prins (in-8, cartonné, Bruxelles, Misch et Thron). — *Les Origines naturelles de la propriété, essai de sociologie comparée*, par R. Pettrucci (gr. in-8 cartonné, Bruxelles, Misch et Thron). — *Un Nouveau Contrat social (Étude de médecine sociale)*, par le Dr F. Boé (in-8, Librairie des Saints-Pères). — *Esquisse d'une sociologie*, par E. Waxweiler (gr. in-8 cartonné, Bruxelles, Misch et Thron). — *Mesure des capacités intellectuelle et énergétique*, par C. Henry (gr. in-8 cartonné, Bruxelles, Misch et Thron). — *L'Année sociologique 1904-1905, 9e année*, publiée sous la direction de E. Durkheim (in-8, Alcan). — *Origine polyphylétique, homotypie et non comparabilité directe des sociétés animales*, par R. Petrucci (gr. in-8 cartonné, Bruxelles, Misch et Thron). — *L'Aryen et l'Anthroposociologie*, étude critique, par le Dr E. Houzé (gr. in-8 cartonné, Bruxelles, Misch et Thron). — *Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif, notes critiques*, par L. Wodon (gr. in-8 cartonné, Bruxelles, Misch et Thron). — *La Lutte pour la santé, essai de pathologie générale*, par le Dr Berlureaux. 2e édit. (in-16, Perrin). — *Traité des variations des os de la face de l'homme et de leur signification au point de vue de l'anthropologie zoologique*, par le Dr A. Le Double (in-8, Vigot). — *Traité de physique*, par O. D. Schwolson ; trad. sur les éditions russe et allemande, par E. Davaux ; édition revue et augmentée par l'auteur, suivie de notes sur la physique théorique, par E. et F. Cosserat. T. I, 2e fasc. et t. II, 2e fasc. (2 vol. gr. in-8, Hermann). — *L'Idéal humain de l'art, essai d'esthétique libertaire*, par G. de Lacaze-Duthiers (in-18, Reims, « Revue littéraire de Paris et de Champagne »). — *La Théorie et la pratique des projections*, par G.-M. Coissac (in-8, Bonne Presse). — *Les Maîtres de la musique. J.-S. Bach*, par A. Pirro (in-16, Alcan). — *Le Poème de la Grande-Armée. Souabe, Autriche, Moravie (1805)*, par G. Armelin (in-12, Flammarion). — *La Faim*, par L. Hénard (in-12, Fischbacher). — *Les Cygnes noirs*, par L. Bocquet (in-18, « Mercure de France »). — *Hécube*, tragédie en 3 actes, par L. des Rieux (in-12 Fontemoing). — *Les Désenchantées, roman des harems turcs contemporains*, par P. Loti (in-18, Calmann-Lévy). — *Au presbytère*, par J. Pravieux (in-18, Plon-Nourrit). — *Noces blanches*, par M.-A. de Bovet (in-18, Lemerre). — *La Fille de Don Juan, mœurs contemporaines*, par P. Sales (in-18, Bauche). — *Chez les Moumenin. Récits algériens*, par A. Mulé (in-12, Dujarric). — *Sources perfides*, par C. Mancey (in-12, Lethielleux). — *La Petite Patricienne*, par H. Guerlin (in-18, Mame). — *Juego de Damas*, por R. Pamplona Escudero (in-18, Madrid, Libr. de la Asociación de escritores y artistas). — *L'Orateur populaire, recueil de discours*, par L. Filippi (in-18, Garnier). — *La Rêverie esthétique, essai sur la psychologie du poète*, par P. Souriau (in-16, Alcan). — *Balzac jurisconsulte et criminaliste*, par P. Roux (in-18, Dujarric). — *Questions litté-*

raires et sociales, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *A travers le monde*, par C. Verne et E. Roux (gr. in-8, Falque). — *Histoire de Rome et des papes au moyen âge*, par le P. H. Grisar. Vol. I. *Rome au déclin du monde antique ;* trad. par E.-G. Ledos. 1re partie, gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Soldat du Christ. Le Bienheureux François-Régis Clet, martyrisé en Chine (1748-1820)*, par G. de Montgesty (in-8, Lethielleux). — *Témoin du Christ. Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre (1802-1840)*, par G. de Montgesty (petit in-8, Lethielleux). — *Jeanne d'Arc*, par T.-H. Dunand (petit in-18 cartonné, Lethielleux). — *Paris révolutionnaire. Vieilles Maisons, vieux papiers*, par G. Lenôtre. 3e série (in-8, Perrin). — *Étude d'histoire économique de la Révolution française. Département du Rhône. Essai sur la répartition sociale des biens ecclésiastiques nationalisés*, par F. Vermale (in-8, Alcan). — *Souvenirs historiques du capitaine Krettly, trompette-major des guides de Bonaparte*, par D. de Lonlay et J. Carvalho (in-12, Delagrave). — *Militaires fils d'acteurs*, par le baron de Contenson (in-8, Plon-Nourrit). — *Histoire de la marine française*, par C. de la Roncière. III. *Les Guerres d'Italie ; liberté des mers* (in-8, Plon-Nourrit). — *L'Œuvre de la France au Tonkin*, par A. Gaisman (in-12, Alcan). — *Recensione sull'opéra « La Dalmatie de 1797 à 1815 »*, di Mons. Paolo Pisani (in-8, Spalato, Narodna Tiskara). — *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode, 1760-1850*, extraits de ses archives, publiés et annotés, avec une introduction, par le comte A. de Nesselrode. T. IV. *1812* (in-8, Lahure). — *La Secte russe des Hommes-de-Dieu*, par J.-B. Séverac (in-8, Cornély). — *Les Journées japonaises*, par A. Belessort (in-16, Perrin). — *Vers la joie. Ames païennes, âmes chrétiennes*, par L. Félix-Faure Goyau (in-16, Perrin). — *Actes du Congrès international pour la reproduction des manuscrits, des monnaies et des sceaux, tenu à Liège les 21, 22 et 23 août 1905* (in-8, Bruxelles, Misch et Thron). — *Répertoire historique et biographique de la « Gazette de France », depuis l'origine jusqu'à la Révolution (1631-1790)*, par le marquis de Granges de Surgères. T. IV. *Quadi-Zulauben* (in-4, Leclerc). — *A Manual of practical bibliography*, by J.-D. Brown (in-16 cartonné, London, Routledge). VISERNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Introduction à l'Ancien Testament*, par Lucien Gautier. Lausanne, Bridel ; Paris, Fischbacher, 1906, 2 vol. gr. in-8 de xvi-671 et 642 p., 20 fr. — 2. *Les Commencements du canon de l'Ancien Testament*, par le P. Jean-Baptiste de Glatigny. Rome, Desclée et Lefebvre, 1906, in-12 de 247 p., 3 fr. — 3. *Vues et documents bibliques*, par L. Frohnmeyer et I. Benzinger ; trad. très librement de l'allemand par Jules Breitenstein. Bâle, Finckh ; Paris, Fischbacher, s. d. (1906), gr. in-4 cartonné de xvi-179 p., avec 500 grav., 8 fr. — 4. *Ausgewählte Bemerkungen über den bohairischen Dialect im Pentateuch koptisch. Akademische Abhandlung*, von E. Andersson. Uppsala, Almqvist et Wiksell, 1904, in-8 de viii-144 p. — 5. *La Cosmogonia mosaica en sus relaciones con la ciencia y los descubrimientos históricos modernos*, por el P. Juan de Abadal. Barcelona, Gili, 1906, in-12 de 106 p., 1 fr. 50. — 6. *Les Psaumes de la Bible* ; traduction nouvelle sur la Vulgate par l'abbé P.-F. Moureau. Paris, Haton, 1905, in-12 de xv-348 p., 2 fr. 50. — 7. *Les Prophéties accomplies (Daniel et l'Apocalypse)*, par Jean-Pierre Brisset. Paris, Leroux, 1906, in-12 de 299 p., 3 fr. 50. — 8. *Jésus Fils de Dieu, d'après les Évangiles*, par M.-J. Mailhet. Paris, Roger et Chernoviz, 1906, in-12 de xi-230 p., 1 fr. 50. — 9. *La Divinité de Jésus-Christ. La Catéchèse apostolique*, par Henri Couget. Paris, Bloud, s. d. (1906), in-12 de 60 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 10. *La Divinité de Jésus-Christ. L'Enseignement de saint Paul*, par le même. Paris, Bloud, s. d. (1906), in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 11. *Le Livre d'Hénoch*, traduit sur le texte éthiopien par François Martin et les membres de la conférence d'éthiopien de l'Institut catholique de Paris. Paris, Letouzey et Ané, 1906, in-8 de clii-319 p., 7 fr. 50. — 12. *Saint Jérôme*, par J. Turmel (Collection *la Pensée chrétienne. Textes et Études*). Paris, Bloud, 1906, in-12 de 276 p., 3 fr. — 13. *Saint Jérôme et ses ennemis. Enquête sur la querelle de saint Jérôme avec Rufin d'Aquilée et sur l'ensemble de son œuvre polémique*, par J. Brochet. Paris, Fontemoing, 1906, in-8 de xvi-494 p., 7 fr. 50.

1. — *L'Introduction à l'Ancien Testament*, par M. Lucien Gautier, ancien professeur de théologie protestante à Genève, est un ouvrage important en deux gros volumes compacts, exposant aux coreligionnaires de langue française de l'auteur les résultats, c'est-à-dire souvent les hypothèses, des critiques au sujet des livres de l'Ancien Testament. Néanmoins, l'auteur, qui est un protestant orthodoxe, n'a pas pour but de détruire ou de diminuer la foi dans les écrits de l'ancienne alliance. Loin de là, il continue à voir dans l'Ancien Testament les documents de la révélation que Dieu a faite aux Juifs, et il ne se propose que de faire mieux connaître et mieux comprendre, mieux apprécier et mieux aimer ces livres. Il pense que la foi n'est pas atteinte par la manière nouvelle dont les critiques résolvent aujourd'hui les problèmes soulevés par l'étude scientifique de l'Ancien Testament. Expliqués et commentés à la lumière des idées récentes, les livres sacrés de l'ancienne alliance n'en deviennent, à son jugement, que plus intelligibles et par

conséquent plus utiles. C'est pourquoi il vulgarise les vues modernes à l'usage des protestants de langue française qui ne savent ni l'allemand ni l'anglais. En réalité, M. Gautier est très au courant des systèmes critiques et il renseigne très exactement ses lecteurs sur l'état actuel de la science critique, sur les questions débattues et sur les solutions données. Il n'est pas cependant un simple rapporteur, et il laisse voir souvent, entre des vues différentes, où vont ses préférences, de quel côté la balance lui paraît pencher. D'ordinaire, il se rallie aux sentiments des critiques les plus modérés. Cependant, on s'étonnerait parfois de le voir d'accord avec les exégètes les plus avancés s'il ne nous apprenait, à la fin de son livre, comment il a été gagné par les théories de Graf et de Wellhausen. Il est d'autant plus remarquable que sa foi, large il est vrai, se concilie avec les solutions les plus radicales de la critique. Il serait intéressant de signaler les principales conclusions qu'admet M. Gautier; mais il faudrait donner un aperçu d'ensemble de toute la critique relative aux livres de l'Ancien Testament, ce qui dépasserait de beaucoup les limites étroites d'un simple compte rendu. Nous nous bornerons donc à quelques indications sur le plan suivi.

Trois chapitres préliminaires sont consacrés à l'Introduction à l'Ancien Testament, à la langue et à l'écriture hébraïques. Notons la mention inexacte, faite p. 30-32 du t. Ier, du petit nombre des hébraïsants catholiques. Au moyen âge, il eût fallu citer les auteurs des *Correctoria Bibliae*, notamment Roger Bacon et les franciscains, ses disciples. La thèse latine du regretté Samuel Berger eût fourni là-dessus à M. Gautier des renseignements intéressants. Depuis cette publication, la grammaire hébraïque de Roger Bacon a été retrouvée et éditée en Angleterre. Du XVIe au XVIIIe siècle, il y aurait eu d'autres noms à citer que ceux de Vatable, Sante Pagnino, Corneille de la Pierre et Calmet, qui était abbé de Senones et non pas originaire de Sens. La suite de l'ouvrage contient, suivant l'ordre de la Bible hébraïque : la Loi, les Prophètes, les Écrits ou Hagiographes, l'introduction particulière aux livres du canon juif. C'est le fond même du livre, qui a pour objet la critique de ces livres et de leurs sources. M. Gautier analyse longuement les livres et il initie ses lecteurs aux problèmes et solutions de la critique moderne. Comme il fait œuvre de vulgarisation, il est obligé d'entrer dans des détails qui seraient inutiles aux spécialistes. Pour la même raison, son exposition est développée, parfois délayée : l'indication de plusieurs notions élémentaires aurait pu être donnée d'une façon plus concise, sans détriment pour la clarté. Bien que cette longue et solide Introduction soit destinée aux simples fidèles, les pasteurs et les étudiants en théologie la liront et la consulteront avec profit. Les catholiques eux-mêmes y apprendront à connaître, ce que beaucoup ignorent, les positions actuelles de la critique au sujet de l'Ancien Tes-

tament ; elle sera pour eux, à ce point de vue, un guide clair et au courant. La quatrième partie, consacrée aux apocryphes et aux pseudépigraphes, est moins développée et moins intéressante. Rappelons que les livres, que nous appelons deutérocanoniques, sont rangés par les protestants sous la rubrique d'apocryphes à côté d'autres livres que nous tenons comme réellement apocryphes. Enfin la cinquième partie traite les questions d'introduction générale réservées pour la fin : l'histoire du canon, celle du texte et des versions de l'Ancien Testament. Ces trois chapitres n'ont pas l'ampleur ni la sûreté de ceux qui concernent l'introduction spéciale. L'histoire qu'ils contiennent n'est pas complète, et le résumé qui en est fait n'est pas exempt d'inexactitudes. La terminologie ecclésiastique relative à la canonicité des Livres saints n'est que du IVe siècle ; elle ne remonte pas à Origène (t. II, p. 514) car Rufin, en traduisant ses écrits, y a introduit les expressions reçues de son temps. Pourquoi émettre un doute sur le canon des Livres saints publié par Eugène IV, au concile de Florence, et supposer qu'il pourrait avoir été fabriqué après coup pour les besoins de la cause ? (p. 521). Ce décret est absolument authentique. On aurait pu ajouter le nom de M. Loisy à ceux de Sixte de Sienne et de Jahn qui ont essayé d'introduire une distinction essentielle entre livres protocanoniques et deutérocanoniques de l'Ancien Testament (p. 523). On indique (p. 530-531) un critère bien subjectif de canonicité, celui de l'utilité personnelle qu'on retire des Livres saints. Il n'est pas tout à fait exact de dire (p. 584) que le psautier romain de saint Jérôme est resté en usage dans l'Église de Rome. Depuis saint Pie V, nous nous servons principalement du psautier gallican. La même imprécision se remarque (p. 586) à propos de l'édition officielle de la Vulgate, sanctionnée par Sixte V et Clément VIII. Il y a d'abord, semble-t-il, confusion entre l'approbation de cette édition et la reconnaissance de la Vulgate latine comme Bible officielle par le concile de Trente. Mais certainement l'autorité doctrinale attribuée à cette reconnaissance est forcée ; il suffit, pour s'en rendre compte, de lire la préface de cette édition. Il n'est parlé (p. 590) que des versions françaises protestantes ; les traductions catholiques ne comptent évidemment pas. Ces quelques remarques témoignent que M. Gautier a moins approfondi les questions d'introduction générale que celles d'introduction particulière. Elles montrent aussi qu'il est peu au courant des matières catholiques. Ces ombres diminuent à peine la valeur réelle de ce gros ouvrage de vulgarisation scientifique.

2. — Dans son étude sur *les Commencements du canon de l'Ancien Testament*, le P. Jean-Baptiste de Glatigny traite une partie du sujet, longuement exposé par M. L. Gautier ; mais il le fait dans un tout autre esprit et suivant une méthode différente. Il se propose de déterminer

tions qu'on a données de la cosmogonie mosaïque ; il discute spécialement celle qui ne reconnaît dans cette cosmogonie qu'une adaptation de la cosmogonie assyro-babylonienne au milieu religieux d'Israël et il la rejette comme inconciliable avec l'enseignement des Pères et de l Église, qui exclut toute erreur, toute légende et toute apparence de mythe des livres inspirés ; il maintient la vérité matérielle du récit biblique. Mais, au chapitre second, il expose comment il l'entend et comment elle s'accorde avec la science. Pour lui, la cosmogonie mosaïque contient une relation historique de la création ; Moïse a indiqué l'ordre réel et chronologique des événements, manifesté par une révélation divine. Distinguant avec saint Thomas l'*opus distinctionis* et l'*opus ornatus*, le P. de Abadal montre que cet ordre répond très bien au but essentiellement religieux de l'auteur de la Genèse, autant qu'à la réalité, puisque tout a été créé par Dieu. Il est aussi l'ordre chronologique. Mais il est fait au point de vue de l'auteur inspiré et ne vise que les moments les plus importants. Le P. de Abadal ébauche par suite un essai d'accord entre les grandes lignes du récit biblique et l'ordre de succession constaté par les savants. Il est arrêté par la création du soleil et des astres au quatrième jour ; il l'explique, non de leur création, mais de leur mise en relation avec la terre. Naturellement, le mot *jour* désigne une période ; il a été choisi en raison de la comparaison de la création divine avec la semaine. Le chapitre troisième est employé à montrer que les découvertes faites en Orient, loin de détruire la valeur de la thèse traditionnelle, la confirment plutôt. Le P. de Abadal concède que certaines expressions bibliques, telles que *rakia*, *firmament*, pourraient bien avoir une origine mythologique ; mais il estime que, dans le récit sacré, elles n'expriment pas une conception babylonienne ; le contraire ne se concilierait pas avec la notion traditionnelle de l'inspiration. Il examine à ce point de vue les idées de chaos, de production de la lumière au premier jour, de la distinction entre les eaux supérieures et les eaux inférieures et de la séparation de la mer et de la terre ferme, et il montre qu'elles ne dérivent pas du récit babylonien de la création, mais qu'elles répondent à la réalité des faits, connue par une révélation faite à Adam et transmise de génération en génération jusqu'à Moïse. Si les idées théologiques du P. de Abadal sont d'une orthodoxie intransigeante et exagérée, ses vues scientifiques et historiques sont assez bornées et restreintes. Le concordisme, établi entre elles, n'a pas chance de succès, au moins de ce côté des Pyrénées.

6. — M. l'abbé Moureau a fait une traduction nouvelle du Psautier latin : *Les Psaumes de la Bible*. Il a voulu faire comprendre et goûter aux simples fidèles les pensées religieuses et les sentiments pieux des psalmistes. Dans cette œuvre de vulgarisation, il a naturellement

nombre de pages de texte explicatif des illustrations, auxquelles on renvoie par leur numéro d'ordre. Ce texte donne une explication sobre, mais suffisante ; il est exact et rend sommairement compte des antiquités sociales et religieuses d'Israël. Le lecteur sera peut-être dérouté, de prime abord, par l'orthographe adoptée pour les noms de lieux et de personnages. Le traducteur étant pasteur protestant a employé les dénominations usitées chez ses coreligionnaires. Ainsi il dira : Gethsémané, pour Gethsémani, etc. La transcription des noms assyriens est plus éloignée encore de celle qui a cours chez nous. On s'habituera, à l'usage, à ces formes insolites. Je n'ai remarqué qu'une seule faute d'impression notable. A la page 102, on lit : Ptolémée I Logi pour Ptolémée Lagi ou Lagus. D'autres fautes, assez nombreuses, surtout dans la première section, ne méritent pas d'être signalées. Les vues suivent le texte explicatif, avec leur numéro d'ordre et leur titre seulement. Les cartes géographiques, trop rares, sont au trait et sans couleurs ; elles ne sont pas dignes du renom de la cartographie allemande. Les dessins, représentant les animaux et les plantes nommés dans la Bible, n'ont aucun caractère artistique. Ils sont bien inférieurs aux reproductions phototypiques des monuments anciens et aux belles photographies des localités bibliques. Les tables des matières et des passages de la Bible, et un index complet sont en tête du volume et facilitent les recherches. Sous un petit format, cet ouvrage renferme de nombreuses et intéressantes illustrations ; il rendra service aux exégètes.

4. — La publication académique de M. Andersson : *Ausgewählte Bemerkungen über den bohairischen Dialect im Pentateuch koptisch*, présente, comme le titre l'indique, un choix de remarques sur le dialecte bohaïrique du Pentateuque copte. C'est donc une dissertation exclusivement philologique, notant les principales particularités de la version bohaïrique du Pentateuque. Elle s'adresse ainsi aux éthiopisants seuls, qui peuvent juger avec compétence de la justesse des remarques faites. Il nous suffira de noter que ces remarques sont générales ou spéciales. Les premières relèvent, entre autres, les formes sahidiques qui se rencontrent dans le dialecte bohaïrique du Pentateuque et les constructions irrégulières qui proviennent de la traduction littérale du texte grec. Les secondes signalent, livre par livre et chapitre par chapitre, les particularités dialectales de cette version copte du Pentateuque. Cette brochure est donc une savante contribution à l'étude scientifique du dialecte bohaïrique ; elle contient des particularités qu'on ne trouvera pas dans la grammaire copte de Stern.

5. — Le concordisme vit encore en Espagne. Un jésuite, le P. Jean de Abadal, le présente, sous une forme modérée, dans *la Cosmogonia mosaica*. Dans un premier chapitre, il indique les différentes explica-

tions qu'on a données de la cosmogonie mosaïque ; il discute spécialement celle qui ne reconnaît dans cette cosmogonie qu'une adaptation de la cosmogonie assyro-babylonienne au milieu religieux d'Israël et il la rejette comme inconciliable avec l'enseignement des Pères et de l'Église, qui exclut toute erreur, toute légende et toute apparence de mythe des livres inspirés ; il maintient la vérité matérielle du récit biblique. Mais, au chapitre second, il expose comment il l'entend et comment elle s'accorde avec la science. Pour lui, la cosmogonie mosaïque contient une relation historique de la création ; Moïse a indiqué l'ordre réel et chronologique des événements, manifesté par une révélation divine. Distinguant avec saint Thomas l'*opus distinctionis* et l'*opus ornatus*, le P. de Abadal montre que cet ordre répond très bien au but essentiellement religieux de l'auteur de la Genèse, autant qu'à la réalité, puisque tout a été créé par Dieu. Il est aussi l'ordre chronologique. Mais il est fait au point de vue de l'auteur inspiré et ne vise que les moments les plus importants. Le P. de Abadal ébauche par suite un essai d'accord entre les grandes lignes du récit biblique et l'ordre de succession constaté par les savants. Il est arrêté par la création du soleil et des astres au quatrième jour ; il l'explique, non de leur création, mais de leur mise en relation avec la terre. Naturellement, le mot *jour* désigne une période ; il a été choisi en raison de la comparaison de la création divine avec la semaine. Le chapitre troisième est employé à montrer que les découvertes faites en Orient, loin de détruire la valeur de la thèse traditionnelle, la confirment plutôt. Le P. de Abadal concède que certaines expressions bibliques, telles que *rakia*, *firmament*, pourraient bien avoir une origine mythologique ; mais il estime que, dans le récit sacré, elles n'expriment pas une conception babylonienne ; le contraire ne se concilierait pas avec la notion traditionnelle de l'inspiration. Il examine à ce point de vue les idées de chaos, de production de la lumière au premier jour, de la distinction entre les eaux supérieures et les eaux inférieures et de la séparation de la mer et de la terre ferme, et il montre qu'elles ne dérivent pas du récit babylonien de la création, mais qu'elles répondent à la réalité des faits, connue par une révélation faite à Adam et transmise de génération en génération jusqu'à Moïse. Si les idées théologiques du P. de Abadal sont d'une orthodoxie intransigeante et exagérée, ses vues scientifiques et historiques sont assez bornées et restreintes. Le concordisme, établi entre elles, n'a pas chance de succès, au moins de ce côté des Pyrénées.

6. — M. l'abbé Moureau a fait une traduction nouvelle du Psautier latin : *Les Psaumes de la Bible*. Il a voulu faire comprendre et goûter aux simples fidèles les pensées religieuses et les sentiments pieux des psalmistes. Dans cette œuvre de vulgarisation, il a naturellement

suivi le texte de la Vulgate, reçu dans l'usage ecclésiastique. Mais notre vieille version latine des Psaumes est une traduction de traduction, faite en latin vulgaire. Elle présente donc de nombreuses obscurités, et il est parfois très difficile de la faire passer dans notre langue. Dans les passages obscurs et littéralement intraduisibles, M. Moureau a comparé le texte latin avec les textes grec et hébreu. Quelquefois, pour un mot, un membre de phrase ou même quelques versets, il a traduit les Septante ou le texte original. Il a cherché aussi à faire ressortir l'enchaînement des idées, afin de rendre les Psaumes plus intelligibles. Dans ce but, il a ajouté à l'occasion, par manière de paraphrase, une épithète, un mot, une parenthèse. Il aurait pu, suivant la méthode du P. de Carrières, dont il se recommande, imprimer ces additions en italiques. On peut regretter aussi que les numéros des versets aient été omis; les références rapides sont ainsi devenues impossibles. Les phrases sont disposées parallèlement, sans que peut-être les lois du parallélisme hébreu aient été toujours fidèlement observées. Parfois même, la division strophique, imposée d'ailleurs par le sens, est indiquée. Bref, on trouve dans ce livre un effort sérieux et constant d'exprimer clairement la pensée des psalmistes. Chaque psaume, même le LXVIIe, se présente avec une allure simple, claire, comme un petit poème religieux, dont les idées se lient et ont une signification édifiante et pieuse. Nécessairement le traducteur s'est trouvé aux prises avec les difficultés de la traduction et a dû, entre diverses interprétations, en adopter une. Il a pris comme guides MM. Vigouroux et Fillion. Sa traduction peut donc se justifier toujours de quelque manière ; nous ne voudrions pas donner l'assurance qu'elle est constamment la meilleure possible. Nous pourrions aisément chicaner le traducteur en de nombreux détails, lui demander, par exemple, à quoi correspond au ps. I, 3, l'arbre « des solitudes »; nous préférons le louer de son œuvre d'édification, en souhaitant que sa traduction rende vraiment populaire le Psautier. Disons encore que chaque psaume est suivi d'une note, qui indique brièvement son objet principal ou signale les réflexions que sa lecture fait naître dans l'esprit.

7. — Pour apprécier à leur juste valeur *les Prophéties accomplies* (*Daniel et l'Apocalypse*) de M. Brisset, il suffira de dire que cet exégète, à la suite des hérétiques du passé, découvre, dans divers symboles de Daniel et de saint Jean, la Papauté, qui vient de Saturne ou du diable, qui mange la chair et boit le sang de Jésus, le fondateur de l'Église, qui fait la guerre à cette Église, mais dont la puissance néfaste est sur le point de finir. Déjà son pouvoir temporel est tombé en 1870; elle disparaîtra définitivement en 1945, quand commencera véritablement l'ère de paix, de justice et de liberté du royaume de Dieu. M. Brisset, qui se croit inspiré, n'est que le prophète du garibaldisme et du combisme anticlérical.

8. — Sur le conseil de ses maîtres, M. l'abbé Mailhet a publié la thèse qu'il a soutenue à l'Institut catholique de Toulouse pour le doctorat en théologie : *Jésus Fils de Dieu, d'après les Évangiles*. C'est donc le dogme de la divinité de Jésus qui est étudié dans ses origines et suivant la méthode critique. Les Évangiles, le quatrième qui, de l'aveu de ses adversaires eux-mêmes, représente la tradition théologique, aussi bien que les synoptiques, dont la valeur historique est généralement admise, dans l'ensemble du moins, sont examinés dans tous les passages, où ils emploient le titre : Fils de Dieu. Ce titre, antérieur à l'ère chrétienne, est assez rare dans la bouche de Jésus et sous la plume des évangélistes ; mais, appliqué à Jésus, il n'est pas une pure qualification morale ; il a, même dans les synoptiques, un sens métaphysique désignant la filiation divine, réelle et naturelle. Avant de faire la preuve de ces affirmations, le candidat distingue très nettement le rapport, établi par l'Église entre Dieu, Père des hommes, et les hommes, enfants de Dieu, de celui, tout spécial et unique, qui est fait entre Dieu, Père de Jésus, et Jésus, Fils de Dieu. Il examine ensuite, successivement et en détail, tous les témoignages de filiation divine rendus au Christ par ses contemporains. Il a abouti à la même conclusion que le P. Rose et, à son sentiment, le titre : Fils de Dieu, donné au Christ historique, ne dépasse pas la reconnaissance de sa messianité. Seule, la confession de saint Pierre fait pressentir entre la qualité de Christ et celle de Fils de Dieu un rapport nouveau et insoupçonné des autres témoins. En classant ces témoins par groupes logiquement distribués, M. Mailhet a brisé l'ordre chronologique des événements et il a placé le centurion du Calvaire avant Jean-Baptiste, avant l'ange de l'Annonciation. On ne voit pas la raison du groupement suivi, qui a, entre autres, le grave inconvénient de ne pas montrer la marche historique de la reconnaissance messianique de Jésus par ceux qui l'ont approché. M. Mailhet aborde, en second lieu, la série des témoignages que Jésus s'est rendu à lui-même. Ils ont un son bien différent des précédents témoignages. Non seulement Jésus, en se déclarant Messie, a en vue un messianisme distinct de celui de ses contemporains, mais encore, quand il se dit Fils de Dieu, il dépasse de beaucoup l'idée messianique, même modifiée et épurée par lui. Pour établir la signification propre de ces témoignages personnels, M. Mailhet les a réunis et coordonnés de manière à en faire un tout organique. Il a repris le cadre des caractéristiques de la filiation divine du Christ, qu'il avait précédemment trouvées dans les Évangiles. Ici, il a séparé les témoignages fournis par les Synoptiques et par le quatrième Évangile. Il a groupé sous des titres parallèles, mais plus nombreux pour le quatrième Évangile, tous les textes dans lesquels Jésus se dit Fils de Dieu. Il se borne ordinairement à les citer et à en

dégager le sens ; il aurait dû parfois instituer à leur sujet une critique plus approfondie et plus détaillée. Cet examen achevé, il a exposé le sens que Jésus attache au terme : Fils de Dieu, et en face de l'agnosticisme christologique contemporain, il a étudié ce qu'on appelle aujourd'hui « la conscience filiale du Christ », revendiquant très résolument la connaissance et l'affirmation de la filiation divine par Jésus lui-même. En tout cela, M. Mailhet suit des chemins ouverts par d'autres critiques ; bien qu'il fasse preuve d'une étude personnelle du sujet, il n'a pas assez la libre allure d'un maître ; on remarque trop le disciple qui s'attache aux pas de ses devanciers. Sa thèse est plus solide que brillante ; elle fait honneur au jeune docteur et à l'Institut qui l'a formé. M. Mailhet a étudié, en appendice, l'emploi et la signification du terme : Fils de Dieu, dans l'Ancien Testament. Disons-le franchement, cette ébauche n'a pas la valeur de la thèse qu'elle complète. En particulier, dans le paragraphe : « le peuple de Jahvé, fils de Dieu », on ne voit pas à quel système critique sur les sources du Pentateuque et les livres de l'Ancien Testament M. Mailhet s'est rallié. Ainsi il dit (p. 199) que la conception de l'alliance, décrite dans l'Exode, XXIV, 3-8, c'est-à-dire dans le Livre de l'alliance, trahit l'esprit deutéronomiste. Cela se comprend si, d'après les critiques, le Deutéronome n'est qu'une seconde édition de ce livre. Les progrès de cette notion ne sont pas clairement décrits. On ne constate que les deux directions principales : la première représentée par les prophètes Osée, Ezéchiel et Jérémie, la seconde par le Deutéronome et Isaïe. Comme les rapports chronologiques de ces deux développements ne sont pas fixés, les conclusions de la page 208 ne sont pas justifiées.

9 et 10. — Le même thème : *La Divinité de Jésus-Christ*, est développé dans deux brochures de M. Henri Couget, faisant partie de la collection : *Science et Religion*. Mais il dépasse en extension le cadre du volume précédent. Les sous-titres indiquent les limites de chaque brochure. La première embrasse *la Catéchèse apostolique*. Ce sous-titre manque de précision rigoureuse et il faut l'entendre par opposition à l'enseignement de saint Paul et de saint Jean. En fait, la brochure comprend la didascalie de saint Pierre d'après les Actes des apôtres et d'après l'Évangile de saint Marc, et la tradition palestinienne représentée par l'Evangile de saint Matthieu. Si la prédication de saint Pierre dans les Actes a précédé les Épîtres de saint Paul, cette prédication, reproduite par saint Marc, a subi l'influence de l'Apôtre des nations, et l'Évangile de saint Matthieu a été composé, selon le sentiment commun, après la publication des principales Épîtres de saint Paul. La division, adoptée par M. Couget, ne répond donc qu'imparfaitement à l'ordre chronologique des événements, et ainsi elle ne peut servir à montrer le développement réel de la prédication de la divinité de Jésus-Christ. Quoi

qu'il en soit de l'ordre adopté, la didascalie de saint Pierre au point de vue christologique, d'après les discours des premiers chapitres des Actes et d'après l'Évangile de saint Marc, qui selon la tradition, était l'écho de la prédication du Prince des apôtres, est assez exactement résumée. Peut-on dire (p. 21) que l'esprit impur à la synagogue de Capharnaüm « accusa » Jésus d'être le Messie, et (p. 23) que Jésus parvint à faire oublier l'impression produite par cette affirmation ? Des critiques pointilleux pourraient demander à M. Couget si la prédiction de la mort rédemptrice de Jésus (p. 28) appartenait à la didascalie de Pierre ou si la formule de Marc ne suppose pas l'influence de Paul. La christologie des autres apôtres, au moins de ceux qui ont laissé des épîtres, aurait pu être recherchée dans leurs écrits, et cette recherche eût permis d'affirmer, autrement que par une supposition (p. 34), que leur catéchèse ne différait pas sensiblement de celle de Pierre. Mais M. Couget se borne à étudier la tradition palestinienne, représentée par l'Évangile de saint Matthieu. C'est sans doute par un simple *lapsus calami* qu'il est dit (p. 36) que l'Évangile grec selon saint Matthieu était destiné aux Palestiniens. On insiste peut-être trop sur le caractère apologétique de cet Évangile. Dans l'exposé de sa doctrine christologique, comme dans la brochure entière, l'auteur est largement tributaire du P. Rose. On lui a reproché de n'avoir pas consulté l'ouvrage de M. Lepin. Le disciple n'a pas toujours compris exactement la pensée du maître, qu'il exagère et dénature. Ce défaut est ordinaire aux écrivains novices, qui abordent un sujet d'ailleurs nouveau pour eux, en se mettant trop exclusivement à la remorque d'un seul guide. Ce défaut est plus visible encore dans la note finale sur la locution : Fils de l'homme. Si au lieu de s'en rapporter à Mgr Battifol, M. Couget avait directement recouru au livre d'Hénoch, par exemple dans la traduction de M. Martin, que nous signalons plus loin, il n'aurait pas dit (p. 56) qu'il n'est par sûr que cette locution y soit applicable au Messie. Le soupçon d'interpolation chrétienne n'est qu'un procédé arbitraire pour éluder une difficulté. Il est impossible de dire (p. 57) qu'à l'époque de Jésus la foule ignorait que ce nom fût un titre messianique.

— La seconde brochure a pour sous-titre : *L'Enseignement de saint Paul.* Il nous est successivement présenté d'après les Actes des apôtres, d'après l'Évangile de saint Luc, qui est un écho de la prédication de saint Paul, et d'après les Épîtres de saint Paul, celle aux Hébreux étant étudiée séparément. Ici encore, la division est plus logique que chronologique, puisque les plus anciennes Épîtres de Paul sont contemporaines des discours des Actes ou même antérieures à quelques-uns. Les relations de Paul et de Barnabé ne sont pas exactement résumées (p. 12) et rien ne justifie l'affirmation que Paul n'épargna pas les critiques à son ancien compagnon. Gal., II, 13. Dans la christologie de

l'Évangile de saint Luc, il eût été nécessaire de distinguer ce qui représente l'enseignement spécial de Paul de ce qui est emprunté à la catéchèse apostolique et aux sources spéciales telles que celles de l'Évangile de l'enfance. La christologie de saint Paul est exactement résumée. Celle de l'Épître aux Hébreux, qui a subi l'influence alexandrine, ne rattache pas la filiation divine à la résurrection. Elle parle surtout du Christ préexistant, éternel, Fils de Dieu; elle est ainsi un acheminement prononcé vers la christologie johannique, et si elle donne au vocable de Logos le sens johannique, elle serait comme une sorte de prélude au prologue de saint Jean. M. Couget, en tout ceci, est encore tributaire du P. Rose, et plus heureusement, semble-t-il, que dans sa première brochure. Quand sa pensée sera plus indépendante d'autrui et plus maîtresse d'elle-même, ses travaux de vulgarisation populaire seront plus personnels et plus exacts, au grand avantage de ses lecteurs.

11. — En vue de faciliter les progrès si désirables de l'exégèse scientifique, M. l'abbé François Martin, professeur de langues sémitiques à l'Institut catholique de Paris, a formé le louable projet de publier, sous sa direction, une série de *Documents pour servir à l'étude de la Bible*. Elle comprendra, en dehors des apocryphes du Nouveau Testament, qui paraîtront dans une autre collection, entreprise par MM. Lejay et Hemmer, toute la littérature extrabiblique ayant trait à la Bible : les Annales des rois d'Assyrie; les légendes mythologiques; les textes rituels et juridiques; les psaumes et les hymnes des Babyloniens; les inscriptions phéniciennes et les livres apocryphes de l'Ancien Testament. Tous ces écrits seront mis à la portée du grand public par des traductions critiques et annotées. M. Martin s'est déjà assuré des collaborateurs compétents pour la publication des apocryphes de l'Ancien Testament. Il s'est réservé pour lui-même, avec la collaboration de ses élèves, membres de la conférence d'éthiopien, le *Livre d'Hénoch*, le *Livre des Jubilés* et le *Martyre d'Isaïe*, qui nous sont parvenus dans une version éthiopienne. *Le Livre d'Hénoch*, traduit sur le texte éthiopien, que nous annonçons, inaugure avec succès cette série de documents. Une Introduction magistrale, due à M. Martin, contient l'analyse succincte du livre, met en relief ses doctrines sur Dieu, le monde, les anges, l'homme et l'eschatologie, en les dégageant de leur enveloppe apocalyptique, retrace l'histoire du livre et expose les dernières conclusions de la critique sur les questions d'original, de versions, de date et d'auteurs. Elle se termine par la bibliographie des éditions et des traductions du livre et des principaux travaux dont il a été l'objet. M. Martin n'est pas un simple écho de ses prédécesseurs qu'il a lus et dont il s'est inspiré. La connaissance intime et profonde du texte que lui a donnée la traduction de la version éthiopienne lui a

permis de rectifier des vues erronées, de développer des idées justes, de se frayer, au milieu du dédale, en apparence inextricable, d'hypothèses, une voie nouvelle et d'aboutir à des conclusions personnelles, appuyées sur le contenu du livre. On ne peut que louer l'érudition et la fermeté des déductions de l'auteur de cette Introduction. Les chapitres des doctrines et de l'histoire du livre méritent une spéciale attention. Nous signalons en particulier les relations souvent niées ou atténuées des doctrines du livre avec celles des écrits du Nouveau Testament. Elles sont réelles et indiquent une influence, sinon toujours directe, du moins indirecte, sur celles de Jésus et des apôtres, tant pour le fond que pour la forme de l'expression. Ces analogies portent surtout sur l'angélologie, le Messie, le Fils de l'homme, le royaume messianique et la nouvelle Jérusalem, la vengeance des justes martyrs, l'eschatologie. Plusieurs de celles qui sont notées, p. CXIII-CXXII, principalement celles ayant trait à des paroles de Jésus, n'ont toutefois qu'un rapport éloigné avec celles d'Hénoch qui en sont rapprochées. Jusqu'au XIe siècle, le livre d'Hénoch a été connu et utilisé par les écrivains ecclésiastiques. La traduction est faite pour l'éthiopien sur l'édition de Flemming, et pour le grec sur celle de Radermacher. Elle est accompagnée de deux sortes de notes : les unes, à double étage, donnent les variantes intéressantes des manuscrits éthiopiens et grecs, dont la leçon n'a pas été adoptée par les éditeurs ; les autres sont des explications philologiques, historiques et exégétiques nécessaires pour l'intelligence du texte, qui est quelquefois altéré et très souvent obscur. Tous les rapprochements avec l'Ancien et le Nouveau Testament sont indiqués avec soin, et une longue table des passages bibliques récapitule toutes ces observations avec des références précises. Deux autres tables, alphabétique et analytique, des matières aident à vite retrouver le détail cherché. La traduction a été faite, sous la direction de M. Martin, par MM. Delaporte, Françon, Legris et Pressoir, membres de la conférence d'éthiopien en 1904. Ne pouvant la contrôler, nous avons confiance en son exactitude, dont les nombreuses notes comparatives sont une garantie. Signalons, page 44, note, dernière ligne, une faute d'impression : t. II au lieu de t. IX de la P. G.

12. — A ces ouvrages ayant un rapport direct avec la littérature biblique, joignons deux livres concernant saint Jérôme, ce *doctor maximus in interpretandis Scripturis*, comme l'appelle l'Église dans la collecte de sa fête. Le premier fait partie de *la Pensée chrétienne* et a pour auteur M. l'abbé Turmel, *Saint Jérôme*. Comme tous les volumes de la collection, celui-ci débute par une préface qui résume la vie du héros. Suivant sa manière habituelle, l'auteur ne nuance guère ses jugements qui sont à l'emporte-pièce. Dans la querelle de saint Jérôme avec Rufin, il est bien plus sévère pour saint Jérôme que M. Brochet

dans la thèse où il a étudié le projet *ex professo*. Sur la question des deutérocanoniques, le prêtre catholique est plus tranchant et moins juste que le pasteur protestant, M. Lucien Gautier, dans son *Introduction à l'Ancien Testament*. La préface est suivie de la liste des écrits de saint Jérôme et de la bibliographie du sujet. Le fascicule 1er du t. II de l'édition critique du Nouveau Testament latin, par Wordsworth et White a échappé à M. Turmel ; il contient le texte des Actes des apôtres. L'étude de M. Gaucher, signalée page 40, n'est qu'une partie d'un travail sur les livres deutérocanoniques. L'ouvrage est composé d'extraits des œuvres de saint Jérôme. Ils sont groupés en trois parties, destinées à faire connaître le directeur d'âmes, l'exégète et le théologien. Dans la première, des extraits de lettres de direction nous apprennent comment saint Jérôme comprenait les devoirs des vierges, des clercs et des veuves, comment il entendait l'éducation des filles, comment il consolait et comment il parlait aux coupables. L'exégète, étudié dans la seconde partie, nous intéresse spécialement. Nous faisons successivement connaissance avec les traductions de la Bible, les commentaires et les principes d'exégèse de saint Jérôme. Les préfaces, mises en tête de la revision de l'Italique et des différents livres traduits de l'hébreu, rendent compte des difficultés rencontrées. Mais rien n'est plus varié que les invectives du rude joûteur contre les détracteurs de son œuvre, et, pour notre part, nous ne trouvons pas monotone (p. 78) l'expression de ses plaidoyers violents, dans lesquels il justifiait son entreprise. Les extraits choisis des commentaires ne nous paraissent pas de nature à en donner une idée exacte. Ils ont trait pour la plupart aux controverses actuelles. Si M. Turmel a voulu montrer que saint Jérôme ne les a pas prévues, il a perdu sa peine ; un exégète de la fin du IVe siècle et du commencement du Ve, suivait les méthodes de son époque et ne résolvait pas les problèmes qui n'ont été posés qu'au XXe. Au sujet de la finale de Marc (p. 88-89), saint Jérôme ne fait que traduire Eusèbe dans une de ses *Questions à Marinus* ; il eût fallu le noter. Lorsqu'il cite Origène, il n'adopte pas nécessairement sa pensée ; il l'indique conformément à l'idée qu'il avait d'un commentaire. A supposer même qu'il eût recouru très souvent à l'interprétation allégorique, il n'en résulte pas qu'il y ait selon lui, pour toute la Bible, un sens supérieur au sens littéral (p. 120). La troisième partie, consacrée au théologien, indique la doctrine de saint Jérôme sur Dieu, Jésus-Christ, la sainte Vierge et saint-Joseph, les anges, l'âme, le péché originel, la grâce, la révélation, l'Église, les sacrements, le culte des reliques et l'eschatologie. A propos de la communion quotidienne, signalons une faute de traduction, page 225 : *quotidie* est rendu par « toujours ». Puisqu'en réalité le saint ne fait que conseiller la continence comme préparation à la communion, on ne peut dire (p. 226) que les laïques « doivent » la pratiquer, ni que

saint Jérôme l'impose (p. 230). Au sujet de la présence réelle, M. Turmel se rallie (p. 233) aux explications de Mgr Batiffol, aussi bien qu'à propos de l'origine de l'épiscopat (p. 247-251), quoiqu'elles prêtent flanc à la critique. Dans ce dernier passage (p. 250), comme ailleurs, par exemple page 133, on remarque dans l'exposition un ton mordant et âpre, qui dépare trop souvent les meilleures publications de M. Turmel. Malgré les réserves faites, ce volume répond bien au but de la collection à laquelle il appartient et il permet à la masse des lecteurs qui ne peut recourir aux originaux de se faire une idée, généralement juste, de la pensée de saint Jérôme.

13. — M. J. Brochet a présenté en Sorbonne, comme thèse de doctorat ès-lettres : *Saint Jérôme et ses ennemis. Études sur la querelle de saint Jérôme avec Rufin d'Aquilée et sur l'ensemble de son œuvre polémique.* Pour remettre l'épisode des luttes de Jérôme avec Rufin dans le cadre de la vie et de la polémique du premier, le futur docteur a étudié les écrits polémiques du rude batailleur. La première partie de la thèse intitulée : *Les Ennemis de saint Jérôme*, nous fait connaître les adversaires irréconciliables que le secrétaire du pape Damase se fit durant son séjour à Rome, et la défense de son œuvre scripturaire et de la morale ascétique, attaquée par Jovinien. Je ne sais sur quels arguments se fonde l'auteur pour affirmer (p. 47) que le Psautier hébraïque fut le premier volume de la traduction directe de saint Jérôme. Sur la foi du *Prologus galeatus*, on pense généralement que saint Jérôme débuta par la version des livres de Samuel et des Rois. La deuxième partie, la plus longue, concerne la querelle de saint Jérôme et de Rufin. M. Brochet en suit minutieusement toutes les phases et en décrit les péripéties, variées et violentes. Profitant des travaux de ses devanciers, complétant et corrigeant leurs données, il traite à fond une affaire, dédaignée ou évitée comme un chapitre de la chronique scandaleuse de la théologie, ou négligée comme un incident isolé dans la biographie générale de Jérôme ou de Rufin, ou d'un intérêt exclusivement dogmatique. Chemin faisant, à l'aide des dates fixées par Mgr Duchesne pour la mort des papes saint Sirice et saint Anastase, il redresse en plusieurs points la chronologie des événements, en particulier celle du retour de Rufin, distinct de celui de Mélanie l'Ancienne. Grâce à ces recherches nouvelles, M. Brochet juge, en connaissance de cause, les deux adversaires. Il est peu favorable à Rufin, qu'il accuse de mauvaise foi. Il semblerait même que, par contraste sans doute, il atténue inutilement la fougue de saint Jérôme. Il excuse ses violences par les nécessités de la controverse aiguë et passionnée. Il est regrettable qu'il n'ait pas connu le beau livre du cardinal Rampolla : *Santa Melania giuniore*, ou au moins les documents qu'il contient et qui avaient déjà été édités dans les *Analecta bollandiana*; ils complètent les renseignements de

Pallade dans l'*Historia Lausiaca* sur la controverse origéniste. Il n'a pas cité non plus l'étude de Dom Sanders sur le même sujet. Néanmoins, les Invectives de Rufin et les Apologies de Jérôme ont été l'objet d'un examen approfondi, qui a renouvelé bien des aspects de la question. La troisième partie traite, dans un seul chapitre, des derniers travaux et des dernières luttes (contre Vigilance) de saint Jérôme. Nous ne relevons pas diverses fautes d'impression que le lecteur corrigera de lui-même. Nous signalerons seulement les Recognitions, données (p. 373) comme œuvre de saint Clément, alors qu'elles sont bel et bien apocryphes, et le prénom de René, au lieu de Remy, attribué à Dom Ceillier (p. 384, note 6). On consultera désormais avec grand profit cette belle thèse sur l'œuvre polémique de saint Jérôme.

E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Étudiants en médecine de Paris au* XVIe *siècle, essai historique*, par le Dr HENRI DE BOYER DE CHOISY. Versailles, Gérardin, 1905, gr. in 8 de 110 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr CABANÈS. 3e série. Paris, Albin Michel, s. d., in-16 de 387 p., avec 14 grav. hors texte, 3 fr. 50.— 3. *Documents et notes pour servir à l'histoire de la ville de Riom. Épidémies, famines et conseils de santé*, par le Dr ROUX. Riom, Jouvet, 1906, gr. in-8 de 133 p., 2 fr. 50. — 4. *International Catalogue of Scientific Literature*, second annual Issue. L. *General Biology*. Paris, Gauthier-Villars ; London, Harrisson, 1904-1905, in-8 de VIII-120 p., 13 fr. 10. — 5. *International Catalogue of Scientific Literature*. Third annual Issue. L. *General Biology*. Paris, Gauthier-Villars ; London, Harrisson, 1904-1905, in-8 de VIII-128 p., 13 fr. 10. — 6. *International Catalogue of Scientific Literature*. Second annual Issue. R. *Bacteriology*. Paris, Gauthier-Villars ; London, Harrisson, 1903-1905, in-8 de VIII-435 p., 26 fr. 25. — 7. *International Catalogue of Scientific Literature*. Third annual Issue. R. *Bacteriology*. Paris, Gauthier-Villars ; London, Harrisson, 1903-1905, in-8 de VIII-520 p., 26 fr. 25. — 8. *Notions fondamentales de chimie organique*, par CH. MOUREU. 2e éd. Paris, Gauthier-Villars, 1906, in-8 de 320 p., 7 fr. 50. — 9. *Traité des variations des os de la face de l'homme, et de leur signification au point de vue de l'anthropologie zoologique*, par le Dr A.-F. LE DOUBLE. Paris, Vigot, 1906, gr. in-8 de XX-445 p., avec 163 dessins et schémas dans le texte et une planche, 25 fr. — 10. *Diagnostic chimique, microscopique et parasitologique*, par J. GUIART et L. GRIMBERT. Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, in-8 cartonné de XV-960 p., avec 500 fig. et 3 planches, 15 fr. — 11. *Essai sur le magnétisme. La Vie et l'esprit*, par le comte DE TALHOUET. Rennes, Bahon-Rault, in-8 de XXXII-147 p. — 12. *Ipnotismo e spiritismo, studio medico-critico*, da Dr GIUSEPPE LAPPONI. 2e ed. Roma, Desclée, Lefebvre, 1906, in-16 de 233 p. — 13. *Les Origines de la vie. Évolution. Transformisme. Darwinisme. Questions sociales*, par D.-L. DE SAINT-ELLIER. Paris, *Questions sociales*, s. d., in-12 de 59 p., 0 fr. 25. — 14. *La Lutte pour la santé, essai de pathologie générale*, par le Dr BURLUREAUX. 2e éd. Paris, Perrin, 1906, in-16 de VI-320 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Insectes buveurs de sang et colporteurs de virus*, par PIERRE MÉGNIN. Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, in-12 de 150 p., avec 53 fig., 3 fr. — 16. *Premiers Soins aux malades et aux blessés. Prophylaxie et hygiène infantiles*, par Mme GROSS-DROZ. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de XXIII-509 p., avec illustrations, 3 fr. 50. — 17. *Les Plantes bienfaisantes*, par A. FLEURY DE LA ROCHE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-8 cartonné de III-387 p., avec 300 grav., 4 fr. — 18. *La Réforme de l'enseignement médical*, par le Dr PAUL BERTHOD. Paris, Vigot, in-18 de 32 p., 0 fr. 50. — 19. *Saint-Nectaire. Eaux thermales. Histoire. Essai de bibliographie analytique*, par le Dr ÉMILE ROUX. Paris, Masson, in-12 de XVIII-185 p. — 20. *La Bourboule, son climat et ses eaux minérales*, par le Dr A. SARAZIN. 2e éd. Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, in-16 de 290 p., 3 fr. 50.

1. — Depuis quelque vingt ans, les thèses consacrées à l'histoire de la médecine et des institutions médicales sont de plus en plus en honneur. Le Dr H. de Boyer de Choisy traite, dans la sienne, des *Étudiants en médecine de Paris au* XVIe *siècle*. Assurément, les ouvrages ne manquent pas sur le sujet, et il semblait qu'après les travaux de Sabatier, de Corlieu, de Raynaud et de Franklin, il n'y eût rien de bien intéressant à dire. Mais ces auteurs ont plus particulièrement insisté sur les institutions médicales et l'organisation de la Faculté. Le Dr Boyer de Choisy a, dans quelques chapitres, donné un résumé clair et suffisamment détaillé des travaux de ses devanciers, non sans y ajouter quelques détails nouveaux et curieux. Il n'a pas cru que son étude serait complète s'il ne nous faisait pas entrer dans l'intimité de ce peuple d'écoliers « à la fois studieux et turbulents, épris de liberté, aimant les sciences et les lettres, les joyeux ébats, les bruyantes manifestations, » ayant, par suite, trop souvent maille à partir avec les autorités du temps. C'est la partie vraiment neuve de cette étude, si intéressante par ailleurs. A ne considérer que la surface des choses, on serait tenté de porter un jugement des plus sévères et des mieux motivés, il faut le dire, sur les folles équipées des étudiants du XVIe siècle, les séditions graves qu'ils fomentèrent à plusieurs reprises, et qui coûtèrent la vie à nombre d'entre eux. L'auteur, néanmoins, s'il ne les approuve pas, est plutôt porté à l'indulgence à leur égard : les mœurs de ce temps n'étaient pas celles d'aujourd'hui. D'ailleurs, l'exemple ne venait-il pas de haut, de la cour elle-même ? Et puis, quoique turbulents et trop souvent licencieux, les étudiants en médecine étaient, en très grande majorité, studieux et travailleurs : il y avait déjà, à cette époque, tant d'examens à subir !

2. — Le Dr Cabanès vient de nous donner une nouvelle série, la troisième, des *Indiscrétions de l'histoire*. Les mœurs de nos bons ancêtres lui ont fourni amplement matière à dissertation ; mais les sujets qu'il a traités à ce propos sont un peu scabreux et les *Indiscrétions*, de ce fait, ne sauraient être mises entre toutes les mains. La solution de plusieurs problèmes médico-historiques a tenté notre confrère : c'est ainsi qu'il étudie la nature du poison dont mourut Socrate, le genre de mort d'Alexandre le Grand, la maladie secrète de Calvin, l'hystérie de Christine de Suède, l'épilepsie de Napoléon Ier, les derniers moments du duc de Berry, l'influence exercée en Turquie par une sultane française, cousine germaine de l'impératrice Joséphine, tous chapitres très curieux et très intéressants à lire. A la fin de son volume, l'auteur revient sur certains sujets de la période révolutionnaire ; il cherche à élucider, entre autres choses, les motifs de la condamnation de Lavoisier et la part que prit la Convention à l'anéantissement des sciences. Un dernier chapitre est consacré à la description d'une infir-

merie sous la Terreur. Je ne voudrais avoir que des éloges à donner à un volume aussi intéressant que cette troisième série des *Indiscrétions*; mais force m'est de reprocher à l'auteur certaines appréciations un peu trop étroites de faits historiques, à propos de la recherche de la paternité, notamment, et du Congrès ; et l'on peut dire que ces deux chapitres, quelque complets qu'ils puissent paraître à un lecteur superficiel ou peu au courant des mœurs d'autrefois, sont loin d'être suffisamment étudiés. Les meilleures sources sont trop souvent négligées. Et puis, l'épreuve du congrès ne devrait pas porter pour titre : « les Causes grasses à l'ancien parlement ». Les juridictions civiles n'avaient rien à voir avec les actions en nullité de mariage, qui ressortissaient exclusivement aux officialités. Le Dr Cabanès se montre très sévère, après Hotman, Tagereau, Boileau, Voltaire, et d'autres auteurs plus ou moins mal intentionnés, à l'endroit du Congrès. Il faut convenir qu'il s'est passé, en fait, dans cette épreuve, d'assez graves abus ; mais était-elle en elle-même aussi condamnable qu'il veut bien le dire ? Et puis, a-t-elle eu lieu aussi fréquemment qu'il l'affirme? C'est tout au plus si les officialités avaient une moyenne de deux ou trois causes de nullité à connaître par siècle ; et l'épreuve du congrès ne s'ensuivait pas nécessairement, parce qu'il devait être demandé par le mari, et qu'il était loisible aux juges de ne pas l'ordonner. Quant aux problèmes médico-historiques, convient-il de toujours donner, comme le fait l'auteur, des conclusions fermes à la suite de renseignements forcément incomplets et, peut-être, erronés ou mal interprétés ?

3. — De plus modeste envergure est le travail, très documenté d'ailleurs, du Dr E. Roux : *Documents et notes pour servir à l'histoire de Riom. Épidémies, famines et conseils de santé.* On sait combien étaient fréquentes et meurtrières les épidémies pendant le moyen âge ; qu'il s'agît de la peste, importée vraisemblablement par les pèlerins et les croisés venant d'Orient, ou par les navires faisant le commerce de l'Asie Mineure ; ou bien d'autres maladies telles que le typhus, la dysenterie, la variole, compagnes habituelles des années de disette et suite ordinaire du passage des gens de guerre. Ces épidémies se reproduisaient à des intervalles assez rapprochés, décimant la population de l'Europe. Le Dr Roux a eu l'heureuse idée d'étudier leurs apparitions et les ravages qu'elles ont pu exercer dans une petite ville d'Auvergne. Mercier, dans son *Tableau de Paris*, nous a fourni d'amples renseignements sur la malpropreté des rues de Paris à la fin du XVIIIe siècle. En province, c'était pire encore, et, en ce qui concerne particulièrement Riom, les documents cités par l'auteur sont des plus convaincants. Si l'on ajoute à cela que la population était le double pour le moins de celle de nos jours, resserrée dans un espace limité par des remparts, où de nombreux mendiants et des gens sans aveu

grouillaient dans une promiscuité révoltante, on comprendra sans peine que les maladies épidémiques devaient être fréquentes. Le Dr Roux nous donne, d'après les registres consulaires et d'autres documents originaux qui, malheureusement, ne vont guère au-delà du XVIIe siècle, un tableau de l'état sanitaire de Riom. Il a pu, néanmoins, reconstituer, à l'aide des Mémoires de chroniqueurs et d'auteurs anciens de médecine, originaires de la région, une histoire succincte des épidémies antérieures à cette époque. A partir de 1585, les documents abondent et le Dr Roux a su en faire un choix judicieux.

4, 5, 6, 7. — Nous avons rendu compte ici même des premiers volumes de *l'International Catalogue of Scientific Literature* consacrés à la *biologie générale* et à la *bactériologie*. Les deuxième et troisième livraisons de chacune de ces deux sections viennent d'être publiées. Chaque volume comprend trois parties ; un catalogue par ordre de matières avec index alphabétique, en quatre langues, la table des auteurs et celle des matières. Le mode de recherches est peut-être un peu trop compliqué : le catalogue des sujets est partagé en sections dont chacune est désignée par un numéro de quatre chiffres allant de 0000 à 9999, appelé numéro de contrôle. Ces numéros viennent après un autre par ordre de numération, mais les 9999 nombres ne sont pas employés en réalité, car on veut essayer de remplir les lacunes par l'interpolation d'autant de sections complémentaires qui sont réservées pour des additions au système de classification dans les années à venir. Pour que le lecteur puisse trouver ces nombres vite et facilement, le premier et le dernier nombre de la page sont reproduits à droite et à gauche (aux angles supérieurs) sur l'index des sujets. Ce qui offre encore l'avantage de donner aux pages du catalogue des sujets une marque qui les fasse apercevoir du premier coup d'œil aux pages du catalogue des auteurs. Dans chaque section l'arrangement définitif des documents est fait par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Pour trouver ces documents se rapportant à un certain sujet, le lecteur peut consulter soit le catalogue par ordre de matières, soit l'index de ce catalogue. Les chiffres sont des nombres de contrôle et peuvent servir tout de suite pour revenir à la page de l'index des sujets.

8. — Le professeur Moureu a résumé dans un court et substantiel volume : *Notions fondamentales de chimie organique*, les principales théories qui ont actuellement cours sur la constitution des corps organisés, et fait une étude sommaire et très générale des fonctions les plus importantes. Il a eu pour but d'initier graduellement les élèves au mécanisme des transformations de la matière, en leur présentant les grandes lignes de la science, avec un relief convenable, et de les préparer ainsi à suivre avec fruit un cours complet, à faire un usage profitable des traités proprements dits. C'est, en somme, une Introduction à

morale, et la matière n'est-elle qu'une simple négation de l'énergie et de la force, qui, en se dissolvant, détermine des vibrations dans un *éther* sans lequel rien ne serait? Telles sont les données du problème que le comte de Talhouet s'est donné la tâche de résoudre dans son *Essai sur le magnétisme. La Vie et l'esprit.* On sait quelles sont, en pareille matière, les conclusions du matérialisme, du positivisme et du transformisme. Mais l'auteur cherche à montrer « que l'univers peut s'expliquer en partant d'un principe diamétralement opposé au principe universellement admis à notre époque », et en admettant que, « non seulement l'élément matériel — et, d'une manière générale, l'être tangible — ne contient pas en soi les propriétés qu'il se plaît à étaler au dehors », on est forcé de convenir « qu'il ne peut agir qu'en se détruisant et qu'en effritant sans cesse un réalisme grossier et primordial, le sphinx toujours prêt à se rire de nos efforts... se laisse mieux toucher du doigt. » L'auteur se flatte que, s'il parvient à convaincre le lecteur de ces vérités, il aura, « par là même, montré pourquoi la science est encore de nos jours à ignorer l'essence et l'origine, l'alpha et l'oméga des êtres que, dans son autoritarisme intransigeant, brutal et arbitraire, elle prétend, sabre au clair, aujourd'hui gouverner. » — Il est des sujets d'une telle importance que presque tous, à l'heure présente, sentent la nécessité et le désir de s'en occuper et d'en parler. De ce nombre sont ceux auxquels le Dr Lapponi, médecin de Sa Sainteté, vient de consacrer une étude à la fois médicale et critique, *Ipnotismo e spiritismo.* L'auteur a surtout pour but de bien caractériser ces deux ordres de faits; car beaucoup en parlent sans en avoir une connaissance suffisante : les uns, en faisant une même chose, les autres, les différenciant bien, mais attribuant à l'un ce qui est le propre de l'autre. Il apporte à cette étude des documents nouveaux et une argumentation qui, si elle pèche ou est contestable par endroits, peut être acceptée d'une manière générale. — C'est encore le problème si troublant de l'existence des êtres que M. de Saint-Ellier aborde dans une courte brochure, mais très intéressante et d'une discussion très serrée : les origines de la vie; évolution, transformisme, darwinisme. La science moderne a la prétention de tout expliquer sans Dieu : l'ordre par les propriétés immanentes de la matière ; la vie, par les générations spontanées ; la formation des êtres vivants et de l'homme lui-même, par le transformisme. L'auteur, s'appuyant sur les travaux de vrais savants, arrive à démontrer, à l'encontre des déclamations tapageuses et, au fond, intéressées des incrédules, que les systèmes de ces derniers sont insoutenables, et qu'en fin de compte on est bien obligé de reconnaître la nécessité d'un pouvoir supérieur à la nature pour expliquer les merveilles de l'ordre et de la vie, l'existence d'une cause première, créatrice, intelligente.

dents, c'est-à-dire des fonctions de la mastication. Une telle assertion ne sera pas, sans doute, et l'auteur s'y attend bien, sans soulever de nombreuses critiques. Mais, fort de ses recherches, il est plein de confiance et ne doute pas que sa théorie ne soit, en fin de compte, admise par la très grande majorité des anatomistes et des anthropologues.

10. — Les Drs J. Guiart et L. Grimbert ont rendu un véritable service aux médecins, aux pharmaciens et aux étudiants en condensant en un volume fort bien écrit et accompagné de nombreuses gravures : *Précis de diagnostic chimique, microscopique et parasitologique*, tous les procédés modernes d'exploration clinique empruntés aux sciences chimiques et aux sciences naturelles. Les praticiens, bien que les exigences de la clientèle journalière paraissent incompatibles avec les méthodes de laboratoire, seront, grâce à ce Précis, à même de pouvoir compléter un diagnostic dans certains cas douteux. Peut-être les auteurs attribuent-ils une trop grande importance à la mise en œuvre des procédés dont ils ont fait un exposé si clair et si séduisant. Les médecins, tant soit peu absorbés par les soins à donner aux malades, ne pourront, en fait, qu'y recourir exceptionnellement. Mais c'est en raison même de cela que l'ouvrage des Drs Guiart et Grimbert leur sera de la plus grande utilité. Ils n'y trouveront point toutes les méthodes de recherche, bonnes ou mauvaises : les auteurs ont impitoyablement rejeté ces dernières, n'en donnant qu'un petit nombre, choisies et vérifiées par leur propre expérience ; ils ont, avant tout, recherché la précision et la simplicité, ce qui doit bien être le propre d'un manuel pratique. En ce qui concerne la division du sujet, ils ont pris à tour de rôle les différents produits pathologiques et les étudient successivement aux trois points de vue chimique, micrographique et parasitologique, mettant, autant que possible, chaque question au courant des dernières données de la science. Les développements théoriques, les recherches plus rares et les parties de moindre importance ont été mises en plus petit texte. Quant à la partie iconographique, elle a été, et l'on ne saurait trop en louer les auteurs, tout particulièrement développée et ne comprend pas moins de cinq cents figures, la plupart originales. Une table alphabétique très complète termine l'ouvrage et y facilite singulièrement les recherches.

11, 12, 13. — « La matière est-elle, comme on nous l'affirme, un colossal réservoir de forces, une mine inépuisable d'énergie, et toute idée de désagrégation, de dissolution, de sacrifice doit-elle être bannie du langage scientifique ou du langage moral ? Et comme conséquence, faut-il penser que, seule, la matière existe dans un espace qui, évidemment parce qu'il est invisible, est d'emblée proclamé le vide parfait, le néant ? La dissolution, le sacrifice du déjà *visiblement* existant sont-ils, au contraire, les assises de toute construction scientifique ou

morale, et la matière n'est-elle qu'une simple négation de l'énergie et de la force, qui, en se dissolvant, détermine des vibrations dans un *éther* sans lequel rien ne serait? Telles sont les données du problème que le comte de Talhouet s'est donné la tâche de résoudre dans son *Essai sur le magnétisme. La Vie et l'esprit.* On sait quelles sont, en pareille matière, les conclusions du matérialisme, du positivisme et du transformisme. Mais l'auteur cherche à montrer « que l'univers peut s'expliquer en partant d'un principe diamétralement opposé au principe universellement admis à notre époque », et en admettant que, « non seulement l'élément matériel — et, d'une manière générale, l'être tangible — ne contient pas en soi les propriétés qu'il se plaît à étaler au dehors », on est forcé de convenir « qu'il ne peut agir qu'en se détruisant et qu'en effritant sans cesse un réalisme grossier et primordial, le sphinx toujours prêt à se rire de nos efforts... se laisse mieux toucher du doigt. » L'auteur se flatte que, s'il parvient à convaincre le lecteur de ces vérités, il aura, « par là même, montré pourquoi la science est encore de nos jours à ignorer l'essence et l'origine, l'alpha et l'oméga des êtres que, dans son autoritarisme intransigeant, brutal et arbitraire, elle prétend, sabre au clair, aujourd'hui gouverner. » — Il est des sujets d'une telle importance que presque tous, à l'heure présente, sentent la nécessité et le désir de s'en occuper et d'en parler. De ce nombre sont ceux auxquels le Dr Lapponi, médecin de Sa Sainteté, vient de consacrer une étude à la fois médicale et critique, *Ipnotismo e spiritismo.* L'auteur a surtout pour but de bien caractériser ces deux ordres de faits; car beaucoup en parlent sans en avoir une connaissance suffisante : les uns, en faisant une même chose, les autres, les différenciant bien, mais attribuant à l'un ce qui est le propre de l'autre. Il apporte à cette étude des documents nouveaux et une argumentation qui, si elle pèche ou est contestable par endroits, peut être acceptée d'une manière générale. — C'est encore le problème si troublant de l'existence des êtres que M. de Saint-Ellier aborde dans une courte brochure, mais très intéressante et d'une discussion très serrée : les origines de la vie; évolution, transformisme, darwinisme. La science moderne a la prétention de tout expliquer sans Dieu : l'ordre par les propriétés immanentes de la matière ; la vie, par les générations spontanées ; la formation des êtres vivants et de l'homme lui-même, par le transformisme. L'auteur, s'appuyant sur les travaux de vrais savants, arrive à démontrer, à l'encontre des déclamations tapageuses et, au fond, intéressées des incrédules, que les systèmes de ces derniers sont insoutenables, et qu'en fin de compte on est bien obligé de reconnaître la nécessité d'un pouvoir supérieur à la nature pour expliquer les merveilles de l'ordre et de la vie, l'existence d'une cause première, créatrice, intelligente.

14, 15. — *La Lutte pour la santé*, qui fait le sujet du livre du Dr Burlureaux, n'est point consacrée aux efforts très louables, mais malheureusement assez peu efficaces, de nombre de ligues et sociétés philanthropiques. Il y a une autre lutte pour la santé, qui se fait tous les jours dans la vie de chacun de nous. Depuis l'instant où nous naissons, notre organisme tend à maintenir son équilibre fonctionnel, à le rétablir si des causes extérieures ou intimes viennent à le troubler. Ces influences varient à l'infini, suivant l'âge, le sexe, l'hérédité, le milieu dans lequel on se meut. Et l'on peut dire que l'histoire entière de notre vie physique n'est que l'histoire des péripéties de la lutte incessante qui se déroule entre elles et la tendance naturelle de l'être à persévérer dans son équilibre régulier. Parmi ces influences hostiles à notre santé, beaucoup ont un caractère fatal et inévitable; mais il en est aussi un très grand nombre auxquelles on peut aisément se soustraire ou qui sont susceptibles d'être vaincues avec plus ou moins de difficultés. Comme la médecine ne consiste, au fond, qu'à aider l'organisme dans sa lutte contre les éléments, quels qu'ils soient, qui tendent à troubler son équilibre fonctionnel; comme chaque médecin, par suite d'une longue pratique, arrive à se faire une expérience propre, personnelle, des conditions générales de la lutte pour la santé, il a semblé à l'auteur qu'il avait le droit de faire profiter les autres de tout ce que son expérience pouvait contenir d'intéressant pour eux. Le livre du Dr Burlureaux est, en résumé, un *conseiller de santé*, pouvant intéresser les médecins, mais s'adressant surtout au public, qui y trouvera une foule de notions utiles. — L'ouvrage de M. Pierre Mégnin : *Les Insectes buveurs de sang et colporteurs de virus*, a un caractère plus scientifique que le travail précédent et traite d'un des chapitres les plus intéressants de la pathologie générale. Il constitue un résumé bien complet de ce que l'on admet en la matière. C'est dire que beaucoup des faits rapportés sont sujets à contestation ou à revision. Par exemple, il n'est pas certain du tout que les moustiques soient les colporteurs de l'agent actif du paludisme. On a publié à ce sujet nombre d'études qui ne brillent point par excès de logique; mais il reste toujours à expliquer pourquoi le simple fait de remuer les terres, de creuser des tranchées, surtout dans les pays tropicaux, provoque chez les sujets occupés à ces travaux, ou vivant dans le voisinage, le paludisme avec ses formes les plus variées, et ce, en l'absence même de tout moustique.

16, 17. — La vulgarisation des notions de médecine a toujours paru désastreuse à nombre de praticiens. Mais chaque année n'en voit pas moins éclore quelques volumes ayant pour but d'initier le grand public à l'étude de la médecine. Les *Premiers Soins aux malades et aux blessés*, de Mme Gross-Droz, appartiennent à cette catégorie. Il y a dans

ce volume beaucoup d'excellentes choses; des notions pratiques sur les moyens de venir en aide à ceux que la maladie a surpris brusquement, beaucoup de choses aussi qui, ne répondant pas à une nécessité urgente, donneront à telle ou telle personne en mal de dévouement vis-à-vis de son prochain, une conviction de science infuse, dont les résultats seront les plus désastreux. A quoi bon, dans un ouvrage qui a la prétention d'être essentiellement pratique, des notions d'anatomie de moustiques! — L'ouvrage de M. Fleury de la Roche : *Les Plantes bienfaisantes. Description, usages, vertus curatives de nos végétaux indigènes; dix mille recettes, trois cents gravures*, répond à une même préoccupation que le précédent; mais le but médical n'est pas le seul, et l'auteur s'est attaché aussi bien à apprendre aux habitants des campagnes des industries nouvelles inconnues jusqu'ici et la mise à profit d'une foule de végétaux dont presque personne ne connaît actuellement l'utilité.

18. — Ces derniers temps, les questions d'enseignement de la médecine ont été l'objet de nombreuses discussions dans la presse médicale. On a conservé le souvenir des manifestations qui eurent lieu contre le professeur Gariel et entraînèrent la fermeture momentanée de la Faculté. La brochure du Dr Berthod : *La Réforme de l'enseignement médical*, est une réponse à la circulaire ministérielle, publiée à propos de ces manifestations. On pourra ne pas partager entièrement les idées du Dr Berthod; mais sa brochure n'en contient pas moins une foule d'idées excellentes et très justes, notamment en ce qui concerne le stage hospitalier.

19, 20. — Les brochures des Drs Roux et Sarazin : *Saint-Nectaire, Eaux thermales. Histoire. Essai de bibliographie analytique*, et *la Bourboule, son climat et ses eaux minérales*, intéresseront plus spécialement les médecins des stations thermales. La première, comme l'indique son titre, est une nomenclature à peu près complète des études publiées sur les eaux de Saint-Nectaire; la seconde est plus pratique et s'attache à faire ressortir les indications de la cure bourboulienne, en insistant particulièrement sur les affections qui y sont traitées avec le plus de succès.

J.-L. DE SAINTE-MARIE.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et continué par FR. SCHRADER. N° 27. *Iles Britanniques*, Paris, Hachette, 1906, 1 feuille in-folio, 2 fr. — 2. *L'Afrique actuelle. Nouvelle Carte physique et politique*, dressée d'après les documents les plus récents par E. NARDIN et TH. PROTIN. Paris, Garnier, s. d., 1 feuille in-folio, 1 fr. — 3. *International Catalogue of Scientific Literature*. Second annual Issue. J. *Geography, mathematical and physical*. Paris, Gauthier-Villars; London, Harrisson, 1904, in-8 de VIII-247 p., 20 fr. 65. — 4. *International Catalogue of Scientific Literature*. Third annual Issue. J. *Geography, mathematical and physical*. Paris, Gauthier-Villars; London, Harrisson, 1905, in-8

e VIII-360 p., 20 fr. 65. — 5. *Expédition de M. A. G. Nathorst en 1899. Recherches océanographiques*, par FILIP AKERBLOM. Upsala, imp. Berling, 1904, in-8 de 80 p., avec cartes. — 6. *La Hollande et les Hollandais. Impressions de voyage, mœurs et coutumes, histoires et anecdotes, villes et rues, musées et monuments*, par PAUL EUDEL. Paris, Le Soudier, 1906, in-16 de 456 p., avec portrait, 4 fr. — 7. *De la Mer Bleue au Mont Blanc. Impressions d'hiver dans les Alpes*, par P. LANGRENON. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-8 de 243 p., avec cartes et 63 grav., 10 fr. — 8. *Le Mont Cervin*, par GUIDO REY ; trad. de l'italien par Mme L. ESPINASSE-MONGENET. 2e éd. Paris, Hachette, 1906, in-16 de XVI-411 p., avec 16 grav., 3 fr. 50. — 9. *Merrâkech*, par EDMOND DOUTTÉ. 1er fasc. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 408 p., avec plan et grav., 15 fr. — 10. *Documents de la Mission maritime française du Commandant Dyé. Notes sur Mogador*, par E. POBÉGUIN. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 51 p., avec grav., 1 fr. — 11. *La Région du Guir-Zousfana*, par POIRMEUR. Paris, Comité du Maroc, 1906, in-8 de 103 p., avec carte, croquis et grav., 2 fr. — 12. *Guinée française. Les Rivières du Sud et le Fouta-Djallon. Géographie physique et civilisations indigènes*, par J. MACHAT. Paris, Challamel, 1906, in-8 de 326 p., avec cartes, 12 fr. — 13. *Psychologie du peuple annamite*, par PAUL GIRAN. Paris, Leroux, 1905, in-8 de 201 p. avec grav., 7 fr. 50. — 14. *Le Siam et les Siamois*, par le comt E. LUNET DE LA JONQUIÈRE. Paris, Colin, 1906, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 15. *Trois Mois au Kouang-Si. Souvenirs d'un officier en mission*. Paris, Delagrave, s. d. (1906), in-12 de IV-248 p., avec carte et 16 grav., 3 fr. 50. — 16. *Le Far-West Chinois. Deux années au Setchouen. Récit de voyage; étude géographique, sociale et économique*, par le Dr A.-F. LEGENDRE. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-18 de XVI-547 p., avec carte et 7 grav., 5 fr. — 17. *Impressions d'une Française en Amérique* (*Etats-Unis et Canada*), par THÉRÈSE VIANZONE. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de II-377 p., avec 11 planches, 4 fr. — 18. *L'Envers des Etats-Unis*, par GEORGES MOREAU. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de 296 p., 3 fr. 50. —19. *De l'Amazone au Pacifique par la Pampa et les Andes*, par GASTON DONNET. Paris, Delagrave, s. d. (1906), petit in-8 de 311 p., avec 28 photogr., 3 fr. 50. — 20. *L'Argentine au XXe siècle*, par ALBERT B. MARTINEZ et MAURICE LEWANDOWSKI. Paris, Colin, 1906, in-18 de XXX-432 p., avec 2 cartes, 5 fr.

1. — Lentement, mais régulièrement, se poursuit la publication de l'*Atlas universel* de géographie commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par M. Fr. Schrader. Une feuille nouvelle en a récemment paru, celle des *Iles Britanniques*, dressée d'après les cartes de l' « Ordnance Survey » à l'échelle du 1 : 2 500 000e et dessinée pour la topographie par M. Giffault, pour le trait et la lettre par M. Weinreb. Cet excellent travail, à la nomenclature duquel le *Dictionnaire statistique et topographique des Iles Britanniques*, de J. Bartholomew, a servi de base, présente ces mêmes qualités de soin et de netteté qui caractérisent toutes les cartes de ce bel atlas, et constitue le meilleur des tableaux d'assemblage parfois rectificatif pour les trois feuilles, bien antérieurement publiées, d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande.

2. — La géographie de l'Afrique ne cesse d'évoluer rapidement sous l'action de la diplomatie et plus encore sous celle d'explorateurs dont chacun étudie de son mieux tel ou tel district mal connu de cette partie du monde et en précise les traits physiques. Aussi toute carte nouvelle, soit de l'ensemble du continent noir, soit d'une de ses parties, est-elle la très bien venue. Nous saluons donc avec satisfaction l'apparition de la carte physique et politique de *l'Afrique actuelle* dressée à l'échelle de 1 : 12 500 000e, par MM. E. Nardin et Th. Protin,

« d'après les documents les plus récents ». Cette carte est claire, mais je dois avouer qu'elle est loin de me satisfaire pleinement : elle a le grand défaut de n'être pas datée (ce qui ne devrait vraiment plus se produire à l'heure actuelle) et est encore beaucoup trop hypothétique au point de vue orographique, beaucoup trop schématique par contre au point de vue hydrographique. J'aurais souhaité que, seuls, les traits orographiques indiscutés figurassent sur cette carte, et aussi que des rivières aussi intéressantes que ce Logone, par qui le bassin du Niger-Bénoué peut communiquer avec celui du Chari-Tchad fussent tracées par nos dessinateurs. Mais leur carte est-elle bien nouvelle, et ne remonte-t-elle pas à quelques années ? Comment ne pas le penser en constatant, au point de vue des voies ferrées, que le chemin de fer de l'Afrique australe n'atteint pas encore le Zambèze ? Que Madagascar n'est encore dotée d'aucune voie ferrée ? En outre, l'orthographe des noms propres est arbitraire : à côté de *Drakenberg*, je lis « mont Zwarte », ce qui défigure l'expression bien connue de « Zwarteberg » ; puis je trouve *Quellé* pour *Ouellé*, *Antondroy* pour *Antandroy*, *Boulouway* pour *Boulouwayo*, *Boulain* pour *Boulam*, etc. Mais, ce qui est plus grave, c'est la transformation de l'Ile « Maurice » en Ile « Saint-Maurice » ! Vraiment, je crains fort que cette carte de *l'Afrique actuelle* ne soit encore une de ces productions hâtives qui discréditent à l'étranger la cartographie française.

3, 4. — A peine avions-nous, il y quelques mois (*Polybiblion*, t. CVI, p. 210), émis la crainte que le premier volume de l'*International Catalogue of Scientific Literature* fût en même temps le dernier, que les deux fascicules suivants nous en parvenaient, l'un étant daté de mars 1904, l'autre de juin 1905. Consacrés, comme le précédent, — conformément au plan adopté, — à la géographie mathématique et physique, ces deux fascicules de la section J méritent les mêmes éloges et suggèrent les mêmes réserves. Ce sont des volumes maniables, dont la disposition générale facilite beaucoup les recherches, dont l'ordonnance typographique est excellente ; voilà les mérites de cette bibliographie. Mais elle continue à manquer d'homogénéité absolue ; on peut constater, par exemple, que les lieux de publication sont placés tantôt avant, tantôt après le titre de la revue citée (c'est ainsi qu'on lira, dans une même page : « Verhandlungen der Conferenz der internationalen Erdmessung, *Berlin* », et « *Berlin*, Zeitschrift der Deutschen geologischen Gesellschaft », à la p. 45 du t. 3 ; ou encore « *London*, Geographical Journal » et « Geological Magazine, *London*, ... Nature, *London* », à la p. 51 du même tome) ; puis, pourquoi cette variété de traduction dans les titres des travaux en langues scandinaves ou slaves, ou autres encore ? En anglais sont traduits les titres suédois, danois et japonais ; en allemand les titres finlandais et hongrois ; en français les titres

polonais et russes ; tantôt en anglais et tantôt en allemand les titres hollandais. — Pourquoi donner ici les titres en langue originale avec traduction entre crochets, et ailleurs la seule traduction ? Ce sont là disparates faciles à faire disparaître, comme cette erreur accidentelle de numérotation des fiches qui a modifié l'ordre alphabétique des noms d'auteurs à la page 69 du tome 3. — Mais voici d'autres erreurs plus graves, erreurs matérielles auxquelles il importe encore plus de remédier. Des noms d'auteurs sont mal transcrits : je lis, par exemple, au tome 2 (p. 66, 197, 260) *Gérardin* pour *Girardin*, au t. 3 (p. 50 et 187) *Chauvigny* pour *Chauvigné ;* des prénoms inexacts sont donnés (t. 3, p. 66 et 283. *Jules* Giraud, pour *Jean* Giraud ; pages 67 et 223, H. Grandidier pour G[uillaume] Grandidier). — Ailleurs, des noms propres sont défigurés de telle sorte qu'il en résulte de fâcheuses confusions géographiques (t. 3, p. 123, 204 et 310 : *Kars* pour *Kara*) ou historiques (t. 2, p. 95 et 140 : *Angot* pour *Ango*) et des titres sont transcrits inexactement. C'est ainsi que je note au t. 2, p. 109 et 282 : « Revue de *la* glaciologie », pour « Revue de glaciologie », au t. 3, p. 50 et 187 : « Étude comparative des divers pays de *Lorraine* » et non « Étude comparative des divers pays de *Touraine* ». Et puis, un répertoire tel que l'*International Catalogue of Scientific Literature* doit-il mentionner des livres purement classiques, tels que la 27e édition de la *Géographie de la France*... de Pigeonneau (t. 2, p. 107 et 198) ? Il y a donc, — ces quelques observations choisies entre beaucoup d'autres en fournissent la preuve, — encore un gros travail à exécuter avant que le répertoire anglais de la *Royal Society* atteigne, du moins pour la partie géographique, la valeur et la précision bibliographiques qu'on est en droit d'exiger.

5. — M. Filip Akerblom a été, en 1899, un des collaborateurs du savant Dr. A.-G. Nathorst dans son expédition pour le Groënland nord-oriental à la recherche du malheureux Andrée; chargé de la direction des travaux océanographiques, il a exécuté des observations sur l'eau de mer à des profondeurs différentes, a lancé en mer 494 flotteurs, dont 97 étaient retrouvés en 1904 et a fait différentes remarques sur les vents et les courants marins des parages maritimes qu'il visitait. De ces études sont résultées des *Recherches océanographiques* très brèves, mais cependant pleines de faits et d'observations accompagnées de tableaux et de cartes très instructives. Puisse l'exemple de M. Akerblom être suivi; puissent quelques-uns de nos jeunes étudiants écouter les conseils de M. J. Thoulet et se décider à entreprendre des travaux océanographiques systématiquement conçus et méthodiquement exécutés. La science pure et la pratique en bénéficieront également.

6. — De la partie la plus méridionale de l'Océan arctique, du point où cet océan confine à l'Océan Atlantique, descendons dans des

parages plus tempérés et gagnons, à travers la Mer du Nord, les rivages du royaume des Pays-Bas. Relativement très rares, — et même beaucoup trop rares, — sont les livres écrits en français sur cette contrée, ou, pour employer l'expression courante en France, sur la Hollande. Et cependant, que de choses intéressantes à dire sur ce curieux pays, si joli et si séduisant, aux habitants pleins d'une bonhomie souriante et d'une exquise amabilité! A côté de ses souvenirs historiques si variés, de ses admirables trésors artistiques, le géographe peut trouver bien des faits dignes d'être notés, aussi bien (et même plus) pour la géographie humaine et la géographie économique que pour la géographie physique. C'est ce dont les différents livres de M. Havard avaient naguère fourni des preuves multiples, et aussi ce que confirme le récent ouvrage de M. Paul Eudel intitulé : *La Hollande et les Hollandais.* — Sans doute, il ne faut pas demander à ces impressions de voyage de nombreux détails sur le sol même de la Hollande, sa mise en valeur et sa défense contre la mer; M. Eudel s'occupe surtout de l'homme en tant qu'artiste et que collectionneur, chacun le sait; aussi est-ce avec une prédilection toute particulière qu'il parle des musées et des monuments de la Hollande, avec une complaisance marquée qu'il narre ses visites à des amateurs, à des artistes, à des libraires et même parfois à des brocanteurs hollandais; non content de décrire avec amour des tableaux célèbres et aussi parfois de les critiquer (tel le fameux *Taureau* de Paul Potter) il donne des listes ici de signatures (p. 231-234), là de monogrammes (p. 321-325) de maîtres hollandais auxquelles on recourra utilement. Mais que d'autres renseignements à y glaner! M. Eudel n'a pas craint de se mêler au peuple, de l'étudier; de là bien des remarques curieuses. Par ailleurs, sur les fabriques de tabac en Hollande, sur les champs de tulipes de Harlem, et sur tant d'autres industries ici prospères, là bien déchues, son livre fourmille d'indications intéressantes. C'est que M. Eudel connaît bien le pays dont il parle; il l'a visité à plusieurs reprises, l'a soigneusement étudié, et l'aime. Tout cela se sent dans ce très agréable volume sur *la Hollande et les Hollandais*, qui se lit avec la plus grande facilité, qui amuse et qui instruit tout à la fois.

7. — Le commandant P. Lancrenon est un fervent alpiniste, convaincu des bienfaits que les troupes alpines peuvent tirer des reconnaissances d'hiver et de leur multiplication. « La neige, écrit-il très justement (p. 236), est la muette école de cette solidarité dont on parle beaucoup en ce moment à propos de l'armée, » et « aussi l'école du danger; elle développe l'énergie, le sang-froid ; en laissant souvent entrevoir la mort, elle fait qu'on la craint moins, et cette impression, cette leçon salutaire ne s'effacent pas si vite qu'on pourrait le croire ». Ce sont choses que, mieux que tout autre, M. Lancrenon a le droit d'écrire, car il a profité

de son séjour à Lyon pour voyager et en été, et en hiver, dans les Alpes, et y exécuter de grandes courses « pendant trois hivers... pour aller voir à la frontière ceux de nos soldats que la neige isole du reste du monde », et de là lui est venue l'idée d'aller au Caucase en plein hiver pour essayer d'en gravir les plus hautes cimes. De son voyage en Russie, comme de ses courses dans les Alpes françaises, M. Lancrenon a gardé les impressions les plus vivantes ; on le sent, pour le Caucase, à quelques lignes éparses çà et là dans le beau volume, que sous ce titre singulièrement pittoresque : *De la Mer Bleue au Mont Blanc*, vient de publier la librairie Plon-Nourrit ; on en a, dans ce même volume, la preuve formelle pour les Alpes. L'auteur y raconte le périlleux voyage que, du 28 février au 18 mars 1900, il a exécuté d'une extrémité à l'autre de la frontière française des Alpes, de Nice à Chamonix, en passant par les vallées de la Tinée et de l'Ubaye, le Queyras et le Briançonnais, la Maurienne, la Tarentaise, enfin par la cabane Vallot, d'où la tempête ne lui a pas permis de gravir les quatre cents mètres qui le séparaient du sommet même du Mont Blanc. Autour des principales étapes de cette admirable expédition, il a heureusement groupé les souvenirs d'excursions et d'inspections antérieures, ici autour d'Embrun en novembre 1896, là de Modane au col de Fréjus (en 1896 encore), ou au fond de la Tarentaise (en décembre 1896 et en février 1897), et combien d'autres ! Et tout cela, avec ses dangers, ses angoisses, ses catastrophes, ses merveilleux spectacles, à une époque ou l'air est plus pur qu'en été, et où la neige est immaculée, tout cela est narré sans la moindre prétention, avec une extrême simplicité, comme le voyage d'agrément le plus facile et le plus naturel, parfois avec un très grand bonheur d'expression, et toujours avec une absolue sincérité. On se représente, en lisant *De la Mer Bleue au Mont Blanc*, le commandant Lancrenon comme un officier très courageux, passionné pour sa profession et pour tout se qui s'y rattache, bon et affable pour ses hommes, soucieux de leur bien-être, conscient de tous les devoirs de l'officier. Très amateur des grandioses spectacles de la nature, il en parle avec passion ; mais il ne semble nullement préoccupé des faits importants de géographie physique qui se sont cependant présentés en foule à ses yeux,... ni non plus de l'histoire contemporaine des expéditions arctiques, car il ne paraît pas renseigné sur le champ d'exploration de la *Stella Polare* et du voyage du prince des Abruzzes au nord de la Terre François-Joseph (p. 225-226) ; mais il ne se préoccupe pas suffisamment d'unifier son orthographe géographique, et écrit sur sa carte *Arrondas* (p. 57) et *Arrondas* dans son texte (p. 114). De tout cela, il est vrai, peut-on faire à notre auteur un grave reproche, alors que tant des photographies qu'il a prises au cours de ses excursions sont de si beaux documents de géographie physique ? Je n'en aurai pas le courage,

quant à moi, d'autant plus que la série d'illustrations qui accompagnent les récits du commandant Lancrenon constituent vraiment un superbe album de vue des hautes montagnes prises dans les plus beaux massifs de nos Alpes françaises.

8. — Si belles que soient nos Alpes, elles ne jouissent pas encore, même en France, d'une popularité aussi grande que le Cervin. C'est que le Cervin est, comme l'écrit avec une grande raison M. Edmondo de Amicis dans la préface qu'il a mise au livre de M. Guido Rey, parmi les montagnes du monde, « une des plus étranges et des plus merveilleuses » ; d'où qu'on la regarde, du versant italien aussi bien que du versant suisse, elle attire, elle fascine, on n'a vraiment d'yeux que pour elle, et les blanches cimes dont elle est environnée paraissent surtout destinées à faire ressortir la beauté et la pureté de ce joyau de l'écrin alpestre. Aussi comprend-on que le Cervin ait ses fidèles, ses admirateurs, — j'allais dire ses adorateurs. — Au premier rang des fervents du Cervin, après toutefois celui qui l'a conquis, Edward Whymper, il convient de mettre M. Guido Rey; non content d'en gravir la cime par les chemins déjà suivis, il a voulu y accéder par des chemins nouveaux, si inaccessibles fussent-ils ou parussent-ils, par l'arête de Zmutt et par la muraille de Furggen ; et non satisfait encore d'avoir étudié et exploré le Cervin sous toutes ses faces, il a écrit un livre à sa gloire, un livre tout entier, dans lequel il raconte, dans ses détails, l'histoire de l'exploration et de la conquête de la célèbre montagne, puis la décrit telle que, sous ses différents aspects, elle lui est apparue, soit au loin soit au cours de ses ascensions. — De cet ouvrage, célèbre dès le premier jour parmi les alpinistes, Mme L. Espinasse-Mongenet vient de donner une traduction française. Convient-il, après M. Émile Pouvillon, d'en faire l'éloge, de dire avec quelle plaisir elle se lit, quelle émotion elle suscite en nous ? Mieux vaut reconnaître simplement, avec l'auteur des *Antibel*, que comprise et réalisée comme l'est celle de Mme Espinasse-Mongenet, « une traduction atteint à la valeur d'une œuvre originale » ; mieux vaut engager nos lecteurs à se procurer *le Mont-Cervin*. Mais il convient en même temps de les prévenir que ce dont parle M. Guido Rey, ce n'est pas tant du Matterhorn de Zermatt, que du Cervin de Val Tournanche : voilà pourquoi autant qu'Edward Whymper, les héros du Cervin sont pour lui les guides italiens J.-A. Carrel le bersaglier et J.-J. Maquignaz, les modestes et courageux prêtres du Val Tournanche, l'ingénieur Giordano, et Quintino Sella. Voilà, encore pourquoi, « les trois auberges » de M. Rey sont celles de Pasquier, du Giomein et de Saint-Théodule, et nullement celle de Zermatt. Cela ne doit pas, d'ailleurs, empêcher ceux qui n'ont vu le Cervin que du côté suisse, — de Zermatt, du Gornergrat, de Findelen ou du lac Noir, — de lire l'ouvrage de M. Guido

Rey ; *le Mont-Cervin*, est un véritable livre, en effet, livre d'enthousiasme et de poésie en même temps que de description précise et scientifique ; le sentiment de la nature et aussi parfois le sentiment religieux (p. 207-208, 215-216) y ont inspiré à l'auteur, en particulier dans le chapitre IV (« La première fois que je vis le Cervin... ») des pages remarquables et destinées à prendre place dans les anthologies géographiques. De superbes illustrations, reproduisant surtout des photographies de MM. Vittorio Sella et Guido Rey lui-même, accompagnent ce volume que tout alpiniste voudra sans doute, malgré l'absence d'une carte et l'imperfection scientifique de la bibliographie (p. 405-409), posséder dans sa bibliothèque.

9. — Parmi les récents ouvrages publiés sur le Maroc, il en est peu d'aussi importants que celui de M. Edmond Doutté, dont voici le premier fascicule. *Merrâkech*, tel est son titre, excellent et compréhensif à la fois, indiquant admirablement le but que s'est proposé son auteur, c'est-à-dire surtout une étude ethnographique aussi scientifique et minutieuse que possible des populations marocaines ; sans doute l'auteur, dont on connaît la valeur comme arabisant et comme ethnographe, n'a eu garde de dédaigner l'étude du sol et de ses ressources, — je n'en veux pour preuve que les pages consacrées par lui à l'étude des *ttrs*, — mais il a fait surtout porter son effort sur l'observation des mœurs et coutumes des Marocains dont il a traversé le territoire. Les Chaouïa, les Doukkâla, les Rehâmna, voilà les populations dont M. Doutté, au cours de ce premier fascicule de *Merrâkech*, décrit le pays et retrace la physionomie, puis les usages de toute nature, en le comparant à ceux des autres populations de l'Islam Maghribin, sans se priver d'aperçus historiques, de discussions linguistiques, etc., et sans hésiter à y intercaler de véritables monographies, telles que celle relative aux tas de pierres sacrés dans le Hoûz et à quelques pratiques connexes. De toutes ces informations, groupées de manière systématique et présentées de façon très agréable et très intéressante, résulte un ouvrage de toute première valeur, sur lequel nous reviendrons à loisir après l'apparition du second fascicule, un ouvrage qui fait le plus grand honneur à M. Edmond Doutté et qu'il faut féliciter le Comité du Maroc d'avoir publié.

10. — Au cours de sa première croisière sur les côtes atlantiques du Maroc, la mission hydrographique dirigée par le commandant Dyé ne s'est pas bornée à exécuter un relevé minutieux des parties les moins connues du littoral occidental du Maghreb el Aksa ; elle a aussi recueilli d'intéressants documents d'ordre économique. Sous le titre de *Notes sur Mogador*, le Comité du Maroc a récemment publié une partie de ces documents, c'est-à-dire une importante étude de M. E. Pobéguin, sur le commerce de ce port, deux rapports du Dr Maire sur les écoles,

les médecins et les dispensaires de Mogador, enfin une note très brève, mais digne cependant d'être signalée, de M. Pobéguin sur Mogador pittoresque et les vestiges encore subsistants de l'œuvre de l'ingénieur français Cornu, qui fut, on le sait, l'architecte de la nouvelle ville, vers 1775. — De semblables publications, pleines de faits de toute nature, ne se prêtent pas à l'analyse; du moins convient-il de les signaler avec les éloges qu'elles méritent à l'attention de ceux qu'elles sont susceptibles d'intéresser.

11. — Il est possible, au contraire, d'analyser des études telles que celles du lieutenant Poirmeur sur *la Région du Guir-Zousfana*. Cet officier, appartenant à la 3e compagnie montée du 1er régiment étranger, a été un de ceux qui ont pris part aux reconnaissances incessantes dont, à partir de l'installation des Français sur le versant ouest du Djebel Bechar, à Colomb (à la fin de 1903), la région de l'oued Bou-Dib et du Guir a été l'objet; des faits observés par lui au cours de ses itinéraires dans le triangle — ou plutôt dans le trapèze Guir-Zousfana, — il a tiré une intéressante description de la contrée. La géologie, l'orographie, l'hydrographie, les routes du pays, voilà les principaux sujets traités par le lieutenant Poirmeur dans son excellente étude, que terminent quelques pages sur le chemin de fer et l'avenir du Sud-Oranais. C'est là un précieux état des connaissances acquises sur la région, après quelques mois de reconnaissances, — avant les travaux du lieutenant Ionett; fort de ses observations, le lieutenant Poirmeur estime que la construction du Transsaharien « n'est pas à souhaiter », et porte un très exact et très impartial jugement sur le Sud-Oranais et sur la région de Béchar en particulier. « Le Sud-Oranais, déclare-t-il, n'est pas et n'a pas la prétention d'être un des plus beaux fleurons de la couronne coloniale de la France; c'est une marche frontière où des nécessités de police nous ont entraînés... Nous ne songerons pas à en faire une colonie de rapport : les oasis n'en couvrent qu'une surface insignifiante; les rares dépressions contenant de l'humus, restent et resteront longtemps incultes, faute d'eau, faute de bras surtout. Beaucoup de ses parties peuvent néanmoins nourrir quelques troupeaux; la région de Béchar est de celles-là. » Ce jugement est d'un vrai géographe, et d'un véritable géographe aussi est tout le travail du lieutenant Poirmeur, publié, — comme les deux précédents, — par le Comité du Maroc.

12. — Pas plus que la monographie du lieutenant Poirmeur, l'ouvrage que M. J. Machat a récemment consacré aux Rivières-du-Sud et au Fouta-Djallon n'est une relation de voyage; c'est autre chose et même, d'une certaine manière, c'est mieux, je veux dire le résultat d'une étude systématique et critique de tous les documents publiés jusqu'à présent sur ces pays, afin d'en dégager et d'en mettre en pleine lumière

les traits déjà signalés. Ainsi se trouve constitué quelque chose comme ce que les Allemands appellent un « stand punkt », un inventaire de nos connaissances actuelles sur la géographie physique et sur les civilisations indigènes des Rivières du Sud et du Fouta-Djallon. Mais pour qu'une œuvre de ce genre soit utile, il faut qu'elle soit faite d'un bout à l'autre sur un plan très rigoureux, avec une conscience méticuleuse, un soin minutieux, le souci du plus petit détail, enfin avec un esprit critique très aiguisé. Ces qualités, ce sont précisément celles dont M. J. Machat fait preuve dans son ouvrage très systématique et très bien informé sur *les Rivières du Sud et le Fouta-Djallon*; chacun des différents chapitres de cet ouvrage, — qu'accompagnent des croquis et des bibliographies soigneusement établis, — envisage un ordre particulier de phénomènes et le traite de la manière la plus complète et la plus précise, sans rien laisser dans l'ombre. Aussi M. Machat a-t-il fait là une œuvre utile, et de laquelle les géographes lui doivent être reconnaissants.

13. — De la géographie relèvent, au premier chef, les monographies ethnologiques et ethnographiques, et qu'est-ce que le livre de M. Paul Giran sur la *Psychologie du peuple annamite*, sinon une monographie ethnologique? « Étudier le peuple annamite, découvrir les ressorts intimes de sa vie publique ou privée, dégager les principes supérieurs qui ont présidé à l'établissement de ses institutions sociales ou politiques, analyser les influences toutes puissantes qui ont déterminé son histoire et son évolution », voilà, indiqué par lui-même (p. 18), l'immense programme que cet auteur s'est efforcé de remplir. Mais la tâche était trop lourde; et c'est une simple esquisse, d'ailleurs bien conçue et intéressante, qu'a pu tracer M. Giran en combinant avec les travaux déjà publiés les observations personnelles que sa situation officielle d'administrateur des services civils de l'Indo-Chine le mettait à même de faire. — Son livre se divise en deux parties, dont la première traite du caractère national annamite, que la race et les milieux physique et humain ont principalement contribué à former; dont la seconde montre comment le peuple annamite a utilisé les ressources foncières dont il était doté et sous quelles impulsions et dans quelle direction il a exercé ses facultés. M. Giran est ainsi amené à conclure que « toute l'évolution du peuple annamite, son histoire, ses arts, ses institutions, sont bien l'expression de sa mentalité », et aussitôt reparaissent les préoccupations de l'administrateur, qui cherche avec raison, dans les données de l'observation scientifique, les clartés qui lui permettront de résoudre les plus difficiles problèmes de sa profession. « Il serait vain, dit-il, de vouloir changer quelque chose à la forme de la société annamite;... il suffira de créer en Annam une industrie nationale, de fertiliser le sol, de mettre en valeur le pays en le sillonnant de canaux

et de lignes ferrées, de vaincre par les travaux publics l'ignorance et l'apathie populaires ». C'est là, en réalité, une tâche énorme, et dont l'exécution exigera beaucoup de tact, de patience et de persévérance; mais on arrivera certainement à un résultat satisfaisant en poursuivant avec assiduité ces études ethnologiques auxquelles s'est livré M. Girau, et en pénétrant plus profondément encore dans la connaissance de ce peuple annamite qui est, comme le peuple chinois, un peuple vraiment civilisé, réfractaire à notre civilisation occidentale.

14. — Non moins civilisés que les Annamites sont les habitants de ce Siam, avec lequel nous avons eu, — depuis notre arrivée dans l'Indo-Chine orientale sous le second Empire, — si fréquemment maille à partir; nous le savons et nous le répétons, mais sans en être au fond bien persuadés, en dépit des preuves de toute sorte que ne cessent, depuis des années, d'en fournir les voyageurs de toutes les nationalités. Le commandant E. Lunet de la Jonquière sera-t-il plus heureux que ses prédécesseurs, et parviendra-t-il à se faire écouter davantage? Nous le souhaitons vivement; nul, en effet, n'est mieux qualifié pour parler de la civilisation siamoise que ce laborieux officier, ce studieux élève de l'École française d'Extrême-Orient, auquel nous devons déjà un excellent *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge* et un très consciencieux *Atlas archéologique de l'Indo-Chine orientale*. Préparé par ses études, par ses lectures, par ses voyages antérieurs, à se bien rendre compte de tout ce qu'il voyait, il a voyagé fructueusement à l'intérieur du pays, visitant, au cours d'un long itinéraire de 1800 kilomètres, la presque totalité des provinces siamoises, en examinant les monuments, sans néanmoins négliger, ni l'aspect même de la contrée, ni les populations, les mœurs et les coutumes, ni l'industrie et le commerce. Ainsi s'explique et se justifie parfaitement ce titre : *Le Siam et les Siamois*, que M. Lunet de la Jonquière a donné à son ouvrage; on y trouvera, à la suite de « Généralités sur le Siam, le Siamois et les étrangers » (chapitre I), le résumé des observations de toute nature faites par le voyageur, à la fin de 1904, au cours de ses expéditions, soit de Bangkok à Rangoun, à travers la partie occidentale du bassin du Ménam, soit aux anciennes capitales des Thai, berceaux de la puissance siamoise, — sans parler d'une foule de renseignements sur l'histoire, le folk-lore et la civilisation actuelle du Siam. De tout cela, se dégage une impression d'ensemble qui ne peut que rectifier bien des idées fausses, et permettra certainement au grand public français de mieux connaître un peuple dont nous avons le devoir de suivre, avec une constante attention, l'évolution et les progrès.

15. — Les provinces chinoises voisines de notre empire colonial d'Extrême-Orient ont été, sur l'initiative du gouverneur général M. Doumer, très visitées et très étudiées au début du xxe siècle; mal-

heureusement, tous ceux qui y ont exécuté des reconnaissances durant les dernières années n'ont pas jugé utile de résumer leurs impressions de voyage et de publier un exposé de leurs observations. Si tous n'ont pas fait comme l'officier dont [illegible] ouvrage intitulé : *Trois Mois au Kouang-Si* a récemment [illegible] reg[illegible]ter. — C'est pour accompagner le gérant du consulat de France à Lang-tcheou, M. Cullieret, à l'érection de la chapelle érigée à Si-Lin-Hien pour réhabiliter la mémoire du P. Auguste Chapdelaine, martyrisé en cet endroit le 4 mars 1856, que cet officier fut envoyé par M. Doumer au Kouang-Si. Il avait la mission particulière de recueillir pour le gouvernement de l'Indo-Chine française tous les renseignements géographiques possibles sur une province encore assez mal connue, bien que limitrophe du Tonkin sur près de 300 kilomètres, — une province âpre et montagneuse, aujourd'hui ruinée, mais dont les vallées fertiles, le riche sous-sol, la population décimée, n'attendent qu'une administration régulière et le calme pour prospérer de nouveau. En compagnie de M. Cullieret, et du vicaire apostolique du Kouang-Si, Mgr Lavest, « dont la grande expérience des choses chinoises et la parfaite connaissance de l'état matériel et moral de cette partie de la Chine devaient rendre posssible l'accomplissement de la mission », notre officier a rempli le programme qui lui était assigné, marchant ici sur des chemins déjà suivis par la Mission lyonnaise, là sur les traces de quelques rares missionnaires, ailleurs dans des cantons que n'avait encore visités aucun Européen. Ce n'est pas ici le lieu de parler du résultat moral de ce voyage, qui a montré aux Chinois de Si-Lin en quel respect les Français tenaient leurs morts et qui a affermi « la foi dans l'avenir par le salut commun adressé au martyr du passé » (p. 213) ; bornons-nous à en signaler les résultats scientifiques. Notre officier a levé soigneusement son itinéraire, qu'a publié le Service géographique de l'Armée, et il a disséminé dans son livre une foule de renseignements très intéressants et très précis, dont le complément économique doit se trouver dans les rapports de M. Cullieret, l'agent diplomatique si attentif et l'habile photographe auquel sont dus les clichés qui accompagnent cette relation. Il s'est plu aussi à reconnaître, et à proclamer à plusieurs reprises (p. 20, 210-212) les immenses services que peuvent rendre, et que rendent effectivement les missionnaires à la cause française. Lisez, si vous désirez en avoir une idée exacte, les pages 209-212 de *Trois Mois au Kouang-Si* ; l'auteur y déclare que, « grâce à eux, grâce à ce réseau serré de missions qui englobe la province, nous avons pour progresser de merveilleux avantages sur nos rivaux commerciaux ». Et ce n'est pas seulement au Kouang-Si qu'il en est ainsi ; partout en Chine et dans le monde, nos missionnaires agissent dans le même esprit d'ardent patriotisme. Nos hommes

politiques le savent parfaitement ; mais les missionnaires sont loin, ils ne votent pas... ; et que pèse l'intérêt de la France à côté d'un intérêt électoral personnel ?

16. — A peu près au moment où l'auteur de *Trois Mois au Kouang-Si* partait pour Si-Lin, M. le Dr A.-F. Legendre était envoyé par le ministère des affaires étrangères en mission médicale dans le Far-West chinois, au Setchouen, pour y travailler à la fondation de cette école de médecine, où s'instruisent actuellement de nombreux lettrés chinois. Avec Mme Legendre, il gagna Shanghaï, puis remonta le Yang-tsé-kiang et atteignit, après un long voyage de 3,200 kilomètres depuis la côte, la capitale de la province du Setchouen, la ville de Tchen-tou. Pendant deux années consécutives, tandis que Mme Legendre se créait des relations dans les familles des mandarins, le Dr Legendre observait soigneusement, et tout à son aise, la société au milieu de laquelle il vivait, avec les différentes classes de laquelle il se trouvait en contact journalier et permanent, dont il parlait la langue. — Le résumé, la synthèse de ces patientes études, le voici : c'est un livre qui, sous le titre modeste de : *Deux années au Setchouen*, est en réalité plein de faits et plein d'idées et contient une remarquable esquisse psychologique à côté d'une foule de précieux renseignements de toute nature. — Cet ouvrage se divise en quatre parties, dont la première est simplement la relation même du voyage de M. et Mme Legendre sur ce Yang-tsé, — dont le lieutenant Hourst a naguère si bien décrit les rapides après les avoir vaincus, — puis de Tchong-King à Tchen-tou. A la suite de ce récit, qu'il convient de ne considérer que comme une introduction aux trois dernières parties, le Dr Legendre décrit successivement les différents aspects du Setchouen occidental, puis étudie, au triple point de vue philosophique, social et économique, la civilisation chinoise, et termine par des renseignements précis sur les races, les productions et la transformation économique, de la province du Setchouen. Il est donc juste de distinguer dans le livre du Dr Legendre une relation de voyage, une monographie régionale et une étude d'ethnographie et de sociologie, également remarquables par leurs qualités d'observation méthodique de rigueur et de précision, se complétant et se corroborant l'une l'autre, de la manière la plus heureuse. Que de traits curieux et jetant un singulier jour sur la psychologie chinoise, le Dr Legendre a pu noter, en particulier lorsqu'il remontait le Yang-tsé sur la jonque qu'il avait louée à I-tchang ! et comme il sait en dégager immédiatement et en mettre en pleine lumière la portée philosophique ! Lisez, pour vous en convaincre, le récit de ce voyage ; vous en dégagerez immédiatement une véritable psychologie du Chinois, qui se complètera et se précisera dans la troisième partie. De même, bien des renseignements disséminés dans la description du Setchouen occidental et de sa région

alpestre complètent les chapitres de cette quatrième partie, où l'auteur fournit de bien curieuses indications, tout à fait nouvelles, sur une des races aborigènes du pays. — Livre d'étude, absolument remarquable à tous égards, œuvre de conscience et de persévérante perspicacité, tel nous apparaissent les *Deux années au Setchouen*, du Dr Legendre. C'est un ouvrage qu'on ne peut que gagner à lire, à relire, et à longuement méditer.

17. — Durant l'hiver de 1903-1904, Mlle Thérèse Vianzone a fait, dans la partie orientale des États-Unis et au Canada français, une série de conférences qui ont été extrêmement appréciées. Choyée, pendant tout le cours de son séjour dans les deux pays, par des femmes très intelligentes qui se sont efforcées de lui faire connaître la société américaine sous ses aspects les plus intéressants, Mlle Vianzone a rapporté de son voyage une série de souvenirs charmants, et une tendance indéniable, — qu'elle ne dissimule nullement d'ailleurs, — à juger la société des États-Unis et du Canada avec une indulgence manifeste. Sans doute, elle enregistre parfois des donations ridicules (p. 52) et de petits travers, ou encore elle constate que tout le monde n'est pas plus parfait aux États-Unis qu'ailleurs ; mais à côté de ces minimes réserves, suggérées peut-être surtout par le désir de ne pas nous écraser sous la supériorité des Yankees, comme Mlle Vianzone a plaisir à noter ce qu'elle a vu de bien, et à témoigner ainsi sa reconnaissance à ceux qui, depuis le président Roosevelt et sa famille, lui ont ménagé un si cordial accueil ! En lisant ces lettres au courant de la plume et au jour le jour, nous comprenons quel vif étonnement et quel intérêt réel a éprouvés leur auteur ; nous comprenons aussi son état d'âme, et la dédicace de son ouvrage à Mme Théodore Roosevelt ; mais est-ce une raison pour ne pas avoir relu de près ces *Impressions d'une Française en Amérique* et pour y avoir laissé au moins une faute de français (se rappeler de...) ainsi que de regrettables fautes d'orthographe dans bien des noms anglais (*foot-bull* pour *foot-ball*, *Peobody* pour *Peabody*, *wark-house* pour *work-house*) et même des noms français (*Paul Mayer* pour *Paul Meyer*, *Vidor* pour *Widor*, etc.) ?

18. — Aussitôt après le livre de Mlle Thérèse Vianzone, nous avons lu *l'Envers des États-Unis*, et nous y avons trouvé (le titre seul permettait déjà de le pressentir) une note singulièrement différente. Mlle Vianzone appartiendrait-t-elle à cette catégorie de visiteurs de l'Union dont il est question aux pages 18-21 du livre de M. Georges Moreau, qui « ne voient guère que ce qu'on leur montre, heureux d'ailleurs de constater des faits réels, et qui reviennent charmés d'une excursion où on ne leur a exhibé que des choses manifestement intéressantes » ? Son journal de voyage le donne à entendre, en effet, et nous voici par conséquent amené à nous demander si véritablement M. Georges

Moreau n'a pas raison de souffler sur notre enthousiasme et de nous représenter « Uncle Sam » comme « un grand bonhomme, très actif, vantard, goguenard et ignorant, menacé par l'alcoolisme et le sang noir, et devant crever de pléthore ou succomber encore jeune, accablé par les maladies du vieil âge » (p. 295). Hélas ! que d'illusions nous fait perdre ce satirique impitoyable en nous contant simplement ce qu'il a vu ! Adieu les idées courantes sur la sobriété des femmes américaines, sur l'innocence de la « flirtation », sur l'absolu désintéressement des généreux bienfaiteurs des Universités et des Musées, sur le sens artistique et le goût littéraire des étudiantes venues pour s'instruire dans nos pays ! Si encore M. Georges Moreau dénigrait systématiquement tout le monde ! Mais non ; ce persiffleur émérite, cet ironiste reconnaît sans ambages l'existence d'exceptions, — confirmant la règle, comme toujours, — et nous oblige ainsi à prendre en sérieuse considération son témoignage. Sur un point toutefois, je ne puis avoir en lui pleine et entière confiance : au point de vue historique et archéologique, M. Georges Moreau ne me semble pas absolument au courant. Eût-il parlé, sans cela, des « Mount *(sic)*-Builders » (p. 130) ? Est-il possible, d'autre part, de citer sans la moindre réserve la visite des pirates norrains au Groenland dès le VIe siècle (p. 135) ? Pourquoi écrire ailleurs, à deux reprises différentes, *Giesebach* au lieu de *Grisebach* (p. 96, 97) ? Ce ne sont que de très petites critiques, mais un ouvrage comme *l'Envers des États-Unis* doit, pour conserver toute sa portée, être absolument irréprochable.

19. — Avez-vous lu naguère, dans le journal *le Temps*, la série de correspondances très amusantes, et en même temps très vécues, de M. Gaston Donnet sur les républiques hispano-américaines du continent du Sud ou plutôt sur le Brésil, la République Argentine et le Chili ? Si vous ne les avez pas lues, voici un moyen de réparer cette lacune : procurez-vous le volume de M. Donnet intitulé : *De l'Amazone au Pacifique par la Pampa et les Andes*, qui n'est pas autre chose que la réunion desdites correspondances. Vous y trouverez, sous une forme alerte et spirituelle, en même temps que très « bon enfant », beaucoup de vérités et d'observations exactes, — fort dures parfois pour notre amour-propre national, — des descriptions très vivantes, et des notions de géographie économique et d'histoire du Sud Amérique. Sans doute, on y rencontre parfois des assertions contestables, celle-ci, entre autres, que les rapports de nos consuls paraissent « dans je ne sais quelle revue, quel vague journal, que personne ne feuillette » (p. 45), et il est impossible d'être plus injuste pour le *Moniteur universel du commerce ;* mais, par contre, que de renseignements exacts et précis ! Que de pages dont la forme amusante enveloppe une constatation désagréable ou pénible ! Lisez donc le volume de M. Donnet ; puis,

pour le contrôler et le compléter, voyez les excellents rapports de nos consuls ; vous serez ensuite pleinement édifiés sur ce que le commerce français pourrait et devrait faire,... et ne fait que peu, — ou même point du tout, — dans les républiques de l'Amérique du Sud.

20. — Sur un des pays visités par M. Donnet, sur la République Argentine, voici une étude économique très complète, due à la collaboration de M. Albert B. Martinez, ancien sous-secrétaire d'État au ministère des finances, et de M. Maurice Lewandowski. Partant de cette idée très juste que le commerce et l'industrie du pays « se rapportent presque exclusivement à sa production rurale et en subissent toutes les vicissitudes » et que tout repose en Argentine sur la valeur de la terre, base de la fortune publique et privée, les deux auteurs ont tenu avant tout à envisager cette situation de grand pays agricole, qui fait tout à la fois la puissance et l'instabilité de la République Argentine, et ont débuté par examiner la question agricole sous tous ses aspects, envisageant le pays au double point de vue de sa production et de ses débouchés ; ils ont ensuite montré comment l'Argentine vit et progresse en tant que nation, et ont analysé son organisation financière et monétaire dans ses rapports avec la situation économique. Plan très rationnel et très logique, qui a permis aux auteurs de *l'Argentine au* XX*e siècle* d'écrire un livre vraiment composé, en même temps que plein de données très intéressantes et parfois très neuves (noter par exemple les indications contenues aux pages 178 et suivantes sur les transports de pêches conservées en Angleterre, aux pages 235 et suivantes sur les pêcheries maritimes dans l'Antarctique, etc.), où se trouve mis en pleine lumière le recul économique de la France en Argentine. Les causes de ce recul sont parfaitement indiquées par MM. Martinez et Lewandowski, et c'est en lisant leur ouvrage et en tenant compte des indications y contenues qu'il sera possible de reconquérir la place occupée naguère (avant 1876) par le commerce français dans les exportations argentines. La chose vaut la peine d'être tentée, car l'Argentine (ce livre en fournit des preuves surabondantes) est une nation jeune, en plein état de croissance, et à qui, de l'avis de tous, semble réservé un superbe avenir. HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Mœhler, par GEORGES GOYAU. Paris, Bloud, 1905, in-16 de 367 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr. 50.

Strauss a écrit que Mœhler fut, en quelque mesure, pour le catholicisme, ce que Schleiermacher fut pour le protestantisme. On comprendra ce rapprochement, si l'on remarque comment Schleiermacher avait ramené la foi au Christ à être l'expérience de la communauté chré-

tienne; — comment Néander, professeur à Berlin, élève de Schleiermacher, s'était fait l'historien de cette expérience, et comment, sous l'influence de Néander, Mœhler fut conduit à étudier de près la communauté chrétienne primitive, où les croyants étaient unifiés par l'esprit d'amour.

Il faut voir, dans la très intéressante préface où M. Goyau cherche à caractériser et à expliquer celui qu'il appelle « le théologien le plus autodidacte des temps modernes », — comment Mœhler avait ainsi trouvé, dans l'enseignement même du protestantisme, la notion fondamentale à la faveur de laquelle il s'achemina vers la découverte du catholicisme.

Ces *Textes* et *Études* sont répartis comme il suit :

Dans une première partie, la doctrine de l'*Unité de l'Église* : Tradition considérée comme l'action permanente de l'Esprit Saint; — le Christianisme est une vie; — Rapports de l'Écriture et de la tradition; — l'Idéalisme antique et le réalisme chrétien; — Comment la constitution de l'Église est le produit de la foi et de l'amour, etc.

La deuxième partie contient l'*Étude de la Symbolique*, et sa défense : Méthode et plan de l'ouvrage; — Comparaison des doctrines catholique et protestante sur l'état primitif, etc. B. DE CARROY.

La Providence et le miracle devant la science moderne, par GASTON SORTAIS. Paris, Beauchesne, 1905, in-12 de 191 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Sortais se propose de repousser les attaques dirigées contre la philosophie catholique par G. Séailles, principalement dans un article intitulé : *Pourquoi les dogmes ne renaissent pas?* Cette réfutation est très solide. M. Séailles a prétendu que ces dogmes répondent à une science et à une philosophie surannées. M. Sortais montre que les plus grands savants jusqu'à nos jours inclusivement ont reconnu l'action dans le monde d'une puissance et d'une providence souveraines. Il prouve que le miracle, quand on s'en forme une idée juste, est possible, n'a rien de contraire au déterminisme scientifique tel qu'on peut l'entendre raisonnablement, qu'enfin on peut constater un miracle et que dans ces derniers temps, à Lourdes notamment, on en a constaté plusieurs. Il ajoute que l'existence de la vie en ce monde est une preuve irréfutable de l'intervention divine, puisque la génération spontanée est démontrée impossible. Cet ouvrage, bien qu'écrit par un professeur de philosophie est très accessible à tous. Point de raisonnements abstraits, beaucoup de faits et d'exemples. Nous lui souhaitons de nombreux lecteurs. D. V.

Notes de mythologie syrienne, par René Dussaud. II-IX et Index. Paris, Leroux, 1905, in-8, p. 67 à 189, avec grav. et planches. — Prix : 4 fr. 50.

Cette seconde partie du travail de M. Dussaud n'est pas moins importante que la première, qui avait pour objet, le lecteur s'en souvient peut-être (Cf. *Polybiblion* de février 1904, t. C, p. 167-168), les symboles et simulacres du dieu solaire. Sous le titre modeste de *Notes*, ce sont de vraies dissertations que publie l'érudit auteur, qui y déploie les qualités auxquelles il nous a habitués ; information sûre, critique prudente et sagace, étude patiente des textes et documents.

Voici les sujets traités dans le présent fascicule : leur simple énumération suffira pour en indiquer l'intérêt : une réplique perdue de Jupiter Héliopolitain, le nom divin Bel en Syrie, symboles et simulacres de la déesse parèdre (Atargatis et déesses assimilées; dieux symbétyles Simios et Simia); main votive au type de Jupiter Héliopolitain (nouvelles répliques de ce dieu); le Panthéon phénicien, Milk, Moloch, Melqart, Brathy, Brochoi, Barouk, le culte de Dusarès, d'après les monnaies d'Adraa et de Bostra.

De nombreuses reproductions, soit d'inscriptions, soit de monnaies ou de statues, permettent au lecteur de suivre aisément les explications et dissertations de l'auteur, qui n'affirme jamais rien sans preuves, et surtout qui sait douter quand il y a lieu, et l'occasion s'en présente souvent. Il est des points qui paraissaient incontestables jusqu'ici, et que personne n'admet plus guère maintenant : témoin, cette fameuse cosmogonie de Sanchoniaton, qui, si longtemps, fit autorité. Désormais il n'est plus permis de l'invoquer. Ces traditions que l'on croyait si anciennes, sur la foi de Philon de Biblos, et après lui, sur celle d'Eusèbe, qui nous a conservé des fragments de sa prétendue traduction, ne sont le plus souvent « que des renseignements sur les cultes du temps d'Hadrien, en Phénicie. »

S'il est aussi certaines assertions, certaines hypothèses de l'auteur que l'on peut contester, du moins permet-il de les contrôler en fournissant lui-même tous les moyens d'information.

Un Index général termine ce très consciencieux travail.

A. Roussel.

SCIENCES ET ARTS

La Città terrena, da Giuseppe Cimbali. Roma e Torino, Roux e Viarengo, 1906, in-8 de xi-385 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur, qui donne à l'Université de Rome des conférences de science politique, indique, par le titre même de son ouvrage qu'il oppose à la Cité de Dieu et aux aspirations religieuses une conception terrestre, et qu'il croit plus scientifique, de l'activité humaine. Il fait profession

d'une sorte de réalisme ou de positivisme, qui s'accuse dans le titre même de plusieurs chapitres : II. Nécessité, pour la société, de la discorde ; VII. La Nécessité de simuler et de dissimuler ; IX. La Nécessité d'abuser de la victoire ; XVIII. Nécessité permanente des révolutions ; XXI. Pourquoi les petits délits sont punis et les grands glorifiés ; XXVI. La plus Grande des Utopies, l'utopie religieuse. Il prétend cependant conduire à une acceptation non seulement résignée, mais sereine et presque joyeuse de la vie : le monde est bien comme il est, conclut son dernier chapitre. Outre que c'est folie de se révolter contre l'inévitable, n'y a-t-il pas dans le progrès humain, dans la part que nous pouvons y prendre et qui engage notre responsabilité, de suffisantes raisons de vivre ? Il ne nous appartient pas ici de discuter les thèses de l'auteur ; mais de ce qu'il traite si dédaigneusement d'invention et de fiction à rejeter, ne garde-t-il rien, au moins implicitement, dans ses raisons de prendre intérêt et goût à la vie ?

J. Angot des Rotours.

La Morale chinoise, fondement des sociétés d'Extrême-Orient, par F. Farjenel. Paris, Giard et Brière, 1906, in-8 de 258 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur déclare tout d'abord avoir voulu faire une œuvre de vulgarisation qui s'adressât au grand public, pour le renseigner sur une civilisation mal connue encore, bien que vieille d'un grand nombre de siècles. Après avoir parlé de la société primitive et de la morale antique, — en termes nécessairement généraux, puisqu'il ne s'agit guère que d'hypothèses plus ou moins imprécises et vagues, par manque absolu de renseignements positifs, — il entre dans le cœur de son sujet et traite, en quelques pages, de Confucius qu'il donne pour un réformateur plutôt que pour un novateur, d'accord en cela avec la majeure partie des sinologues. Pour lui, Confucius, Kong-Tse n'est point l'athée ni même le sceptique ou l'indifférent que l'on a cru [illegible] parfois, mais, au contraire, une âme [illegible], qui voyait dans le rétablissement et l'observance des rites ancestraux la seule façon d'honorer Chang-Ti, l'Empereur du Ciel, le vrai Tout-Puissant Dieu. Meng-Tse, plus tard, acheva l'œuvre de Kong-Tse, et mérita que son nom fût associé au [illegible] de sagesse. Un chapitre est consacré à Lao-tse. [illegible] philosophique aujourd'hui bien [illegible]. Dans un chapitre substantiel, l'auteur [illegible] de l'Céleste Empire, et l'influence considérable [illegible] y exerce encore. Puis il parle de « l'entrée du [illegible] » des succès obtenus par Ricci et ses compagnons [illegible] et annihilés par la déplorable affaire des rites [illegible], qui me paraît en

parler avec une grande impartialité, cette question devait se poser fatalement, et, une fois posée, Rome, selon lui, ne la pouvait trancher autrement qu'elle ne le fit. Ce fut le signal d'une proscription qui a duré jusqu'à nos jours. Cependant, la Chine sort enfin de l'« immobilité cadavérique » où elle était restée « figée » depuis Confucius, et s'éveille aux idées civilisatrices de l'Europe moderne, à l'exemple et à la suite du Japon, qui s'est improvisé son éducateur. La France, par ses missionnaires, semblait appelée à jouer ce rôle d'« éducateur » dans la plus haute acception du mot, mais les persécutions religieuses qui sévissent chez elle l'empêchent d'y prétendre désormais. Toutefois, les « idées morales pouvant se répandre de diverses manières », l'auteur ne désespère pas de voir la Chine, « après s'être approprié ses procédés industriels, économiques et militaires, ses méthodes scientifiques et même ses méthodes politiques », admettre « les grands principes » de la morale de l'Occident qui aura dès lors « définitivement triomphé. » S'il s'agit d'une morale sans Dieu, ne souhaitons pas trop ce triomphe, car il serait loin d'inaugurer pour ce pays l'ère de régénération que rêve pour lui M. Farjenel. A. ROUSSEL.

Manuel d'agriculture. 1re partie. *Chimie agricole*, par ALBERT SOLANET. 2e éd. Paris, Amat, 1905, in-12 de VIII-320 p., orné de 138 grav. — Prix : 3 fr.

Premier volume d'un cours d'agriculture dont la première édition, bien moins développée, a été épuisée en peu de temps. C'est le seul encore paru ; le second sera consacré à l'étude des plantes cultivées. — « La chimie agricole, dit l'auteur, est la chimie appliquée à l'agriculture » ; et comme les transformations que subit une plante relèvent, au moins par quelques côtés, des règles de la chimie, il en a saisi l'occasion et passe en revue toutes les opérations agricoles qui influent sur leur existence, les étudie et explique leur pourquoi. Dès lors, le présent volume devient naturellement un véritable *Manuel d'agriculture*. C'est un cours simple et logique où sont successivement exposés la formation et le développement naturels des plantes, l'action sur elles de l'atmosphère, du sol, des assolements et des engrais. Autant de chapitres exposant les nécessités culturales et les divers moyens d'y pourvoir, ainsi que de remédier aux inconvénients que chacun rencontre dans la pratique agricole. L'auteur ne se lance dans aucune des aridités de la science proprement dite ; mais, par sa manière d'exposer, fait appel à l'intelligence de son lecteur, lui explique rationnellement les choses qui se passent sous ses yeux, et il a, de la sorte, bien rempli son programme de composer un livre « qui tient le milieu entre les traités des écoles supérieures d'agriculture et les cours élémentaires agricoles des écoles primaires. »

Le seul regret que l'on puisse exprimer, c'est que l'auteur écrit et approprie ses explications un peu trop exclusivement aux régions calcaires qui s'étendent au sud du plateau central. Quelques explications complémentaires en eussent augmenté encore l'intérêt en le rendant également pratique et usuel dans d'autres régions qui ont des modes d'agir parfois différents, et sont nécessités par d'autres conditions d'existence. G. DE S.

Elementi di astronomia *ad uso delle scuole e per istruzione privata*, compilati dal P. ADOLFO MÜLLER. — *Astrofisica-Astrocronaca*. Roma, Desclée-Lefebvre, 1906, in-8 de XIII-600 p., avec 150 grav. — Prix : 10 fr.

Il a été rendu compte, en septembre 1904 (*Polybiblion*, t. CI, p. 239-241), du premier volume de cet ouvrage traitant de l'astronomie sphérique, *Astrometria*, et de la mécanique céleste, *Astromecanica*. Le second volume, paru récemment et qui complète l'ouvrage, comprend l'astronomie physique, *Astrofisica*, et l'histoire de l'astronomie, *Astrocronaca*. A vrai dire, cette dernière partie, extrêmement sommaire, se borne à un appendice d'une dizaine de pages traitant de l'astronomie préhistorique (?), de celle des Chaldéens, des Chinois et des Égyptiens, des Grecs, des Alexandrins, des Arabes, et enfin des astronomies médiévale et moderne.

La véritable importance et valeur du volume est dans l'astronomie physique. L'auteur la partage en six divisions. La première, affectée à la description et au mode d'emploi des instruments d'observation astronomique, nous occupera peu : d'ailleurs didactique et précise, elle n'a rien de particulièrement original. Nous nous arrêterons davantage sur la seconde division, qui a pour objet la *Physique terrestre, lunaire et solaire* : elle débute par un traité complet de la physique du globe comprenant jusqu'aux notions générales de la géologie et de la météorologie terrestre, et se termine par un aperçu comparé entre la *géogonie* naturelle et celle qui résulte du premier chapitre de la Genèse, montrant l'absence de toute contradiction entre l'une et l'autre. Le chapitre suivant est un exposé historique et descriptif de tout ce qui concerne la sélénographie. Après la lune, le soleil : on peut s'étonner que dans cette étude très complète et très approfondie de tout ce que d'innombrables observations ont révélé sur les phénomènes dont cet astre est le théâtre, l'auteur paraisse n'avoir pas eu connaissance des brillants travaux de l'abbé Moreux, notamment en ce qui concerne les taches et leur influence.

La troisième division est consacrée à l'étude des planètes et de leurs satellites. Mais pourquoi l'auteur, au lieu de suivre l'ordre ordinaire, commence-t-il par Mars, passant de là à Jupiter et à Saturne, pour revenir à Vénus et à Mercure et retourner ensuite à Uranus et à

Neptune ? Les petites planètes, dites télescopiques, remplissent le dernier chapitre.

Fisica stellare est le titre de la quatrième division où l'on étudie la scintillation des étoiles, la spectroscopie stellaire, les étoiles nouvelles et variables, les nébuleuses et les groupes stellaires. Suit l'*Astrometeorica*, c'est-à-dire la météorologie céleste comprenant les comètes, les étoiles filantes, les bolides et aérolites, la lumière zodiacale. Nous arrivons enfin à la sixième division : *Cosmogonia e Cosmologia*. Tableau de l'immensité du nombre et de la distance des étoiles, avec la liste de celles des parallaxes stellaires qui ont pu être calculées. Exposé des systèmes cosmogoniques : on ne voit pas pourquoi la théorie de Laplace est constamment dénommée « Sistema Kant-Laplace », comme si Laplace n'avait fait que plagier Kant, alors que c'est dans les tourbillons de Descartes — que lui-même avait pu en prendre l'idée dans la *Première Journée des Dialogues* de Galilée — que le philosophe de Kœnigsberg avait puisé l'idée que Laplace s'est appropriée en lui imprimant le sceau de son génie particulier. Dans la discussion de cette théorie l'auteur expose les modifications proposées par M. Faye, mais ne dit mot de celles, bien plus importantes, indiquées par le colonel du Ligoudès. Il est vrai qu'il résume une théorie différente et toute nouvelle qui serait due au R. P. Braun, S. J.

Un dernier chapitre a pour objet la troublante et insoluble question de la pluralité des mondes habités. Quant à la question *de fait*, nous n'en savons rien et n'en pouvons rien savoir. S'agit-il de la *possibilité*, elle est de deux sortes : intrinsèque et extrinsèque ou relative, *in intrinseco*, tout étant possible à Dieu, il a pu mettre des habitants partout. La possibilité relative ou extrinsèque implique l'existence des conditions de la vie telles que nous les connaissons, et celles-ci paraissent difficilement réalisables sur la plupart des astres que nos observations peuvent atteindre, ce qui ne prouve pas du reste qu'elles ne puissent exister ailleurs.

Une liste d'errata et une table alphabétique, concernant l'un et l'autre les deux volumes, termine celui-ci. C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

Manuel pour l'étude de la langue russe, par P. BOYER et N. SPÉRANSKI. Paris, Colin, 1905, in-8 de XIV-386 p. — Prix : 10 fr.

Le nom de « Manuel de langues étrangères » a été si souvent appliqué à des ouvrages d'un ordre inférieur, que nous regrettons de le trouver sur la couverture du très remarquable volume que viennent de publier MM. P. Boyer et N. Spéranski. Nous serions tenté d'écrire que viennent « enfin » de publier ces deux professeurs, car voilà longtemps que

nous attendions avec grande impatience ce travail qui nous était promis et annoncé depuis bien des années. Nous déplorons vraiment de ne pas l'avoir vu paraître plus tôt, car, si nous l'avions eu autrefois en notre possession, un grand nombre des difficultés que nous avons rencontrées dans l'étude de la langue russe auraient été aplanies et bien des heures de labeur ingrat auraient été épargnées. Nous ne pouvons donc que féliciter les jeunes élèves de la génération actuelle d'avoir entre leurs mains cet instrument de travail qui est véritablement hors de pair. En le suivant pas à pas, en le creusant, en le « piochant », ils y trouveront une mine inépuisable de renseignements de tous genres, de règles de grammaire, d'explications sur les coutumes russes et, sans s'en douter, avec le minimum de peine, ils éviteront les écueils devant lesquels s'arrêtent trop d'élèves qui perdent l'enthousiasme du début, se découragent et se privent ainsi de la grande satisfaction qu'ils auraient éprouvée à connaître une langue très riche et extrêmement intéressante.

Ce manuel est en réalité un cours complet et celui qui le posséderait serait bien près de n'avoir plus grand'chose à apprendre. Il se compose tout d'abord d'une Introduction, non seulement instructive, mais indispensable à lire, car les auteurs y ont incorporé la liste des errata, d'ailleurs très peu nombreux. Viennent ensuite des textes de Tolstoï, remarquables à tous égards, très soigneusement annotés et accentués. Un appendice complète les notes, et enfin un lexique termine le volume et réunit tous les mots du texte au nombre de plus de trois mille. Telle est la composition matérielle de l'ouvrage; mais ce que nous ne pouvons exposer en ces quelques lignes et ce qui est cependant plus original et plus précieux, c'est la méthode suivie par les auteurs de ce manuel et dont l'excellence apparaît clairement dès les premières pages.

En terminant, nous exprimerons un regret et nous poserons une question. Nous regrettons que les auteurs n'aient pas cru pouvoir supposer chez leurs lecteurs la connaissance de la langue allemande. Ils se sont ainsi privés au moins d'un puissant moyen mnémotechnique (page 15, rem. 6). Nous demanderons ensuite, si morphologiquement, la remarque 4 de la page 11 est rigoureusement exacte. J. C. T.

THÉODORE-AGRIPPA D'AUBIGNÉ. **Œuvres poétiques choisies**, publiées sur les éditions originales et les manuscrits, avec une notice biographique, des notes historiques et critiques et des variantes, par AD. VAN BEVER. Paris, Sansot, 1905, in-18 de XLV-231 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50.

D'Aubigné, bien qu'il ait prolongé sa carrière tumultueuse et passionnée jusqu'en plein XVIIe siècle (il ne mourut qu'en 1630, à soixante-

dix-huit ans), est resté totalement ignoré de nos écrivains classiques. Son œuvre, on le sait, n'occupe aucune place dans l'évolution de la littérature française. C'est donc comme un poète méconnu, et même inconnu, que M. Van Bever nous présente d'Aubigné, et nous le veut faire goûter. Aussi, ces morceaux choisis n'ont-ils aucune prétention à passer pour une édition savante et définitive, et bien que l'auteur, tout en rendant justice aux éditeurs modernes de son poète, en nous indiquant quelques-unes des grandes difficultés qui se sont opposées à leurs projets, nous esquisse dans les notes qui précèdent chacune de ces parties : *Le Printemps, les Tragiques*, les Poésies diverses, la méthode qu'il emploierait pour l'établissement d'un texte critique, son but avoué est-il de nous faire aimer ces vers

Qui sentent la détresse
Le soldat, la peine et l'esmoy

bien plus : de nous contraindre à « rendre dans notre admiration la place à laquelle elle a droit... à cette poésie libre qui n'échappa à l'influence néfaste d'un Malherbe que pour subir les pires outrages d'un Nicolas Boileau. » Devons-nous obéir à M. Van Bever ? Devons-nous, convaincus par la lecture du *Printemps* et des *Tragiques*, quitter à l'égard de d'Aubigné le vieux point de vue qui nous faisait voir en lui plutôt un caractère curieux et même intéressant, qu'un écrivain de métier et de talent ? Il n'est pas à prévoir que l'admirateur de Ronsart et de du Bartas efface le souvenir du *baron de Fœneste* ou du partisan d'Henri IV.

HENRI LONGNON.

Scarron et son milieu, par ÉMILE MAGNE. 2e éd. Paris, Mercure de France, 1905, in-12 de 382 p. — Prix : 3 fr. 50.

Certes, Boileau avait raison quand il recommandait au poète :

Conservez à chacun son propre caractère.....
..... Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé,

et nous savons bien que le style précieux de M. Edmond Rostand, insupportable dans toutes ses autres œuvres, est fort bien de mise dans *Cyrano*, uniquement parce que le milieu où s'escrime son héros est la société même où vécurent les auteurs chez qui M. Rostand a appris à lire... et à écrire, mais nous ne pensions pas que la recommandation de Boileau s'appliquât aux œuvres du genre historique, ni que *Cyrano* fût un modèle pour M. Magne. Et pourtant comment ne pas le croire ? Au premier chapitre de *Scarron et son milieu*, nous retrouvons, décrit en plus de quinze pages, tout le premier acte dudit *Cyrano*. Toutes les scènes de la pièce de théâtre s'y déroulent à la file comme sur les planches, et aucun détail, aucun incident n'y manque. Comme souvenir, c'est très exact et très complet ; le laisser-aller, le grouillement des personnages, les cris, les injures, les glapissements, les plaisanteries

fades ou salées, les buveries, les galanteries, tout y est, tout. C'est étourdissant, et tout le long du livre c'est comme cela. M. Magne a tenu à être très bien informé, très savant et très vivant; aussi a-t-il employé trop consciencieusement toutes les sources, plus ou moins dignes de foi, que cette époque de la Fronde, si riche en factums, en pamphlets, en satires, en anecdotes scandaleuses, en romans à clef, lui fournissaient. Et le résultat, c'est que, malgré toute sa bonne volonté et tout son soin, malgré l'agrément de certaines pages et l'intérêt très réel de certains chapitres, il n'a guère fait qu'une bibliographie animée et amusante de son sujet. Il n'y a pas assez de choix dans les sources, elles ne sont pas assez critiquées, contrôlées et surtout pas assez fondues pour que ce *Scarron* apparaisse comme une œuvre de synthèse, un tableau historique bien composé, facile à saisir et à retenir. Pour avoir cherché à faire vivant, M. Magne n'a fait que grouillant, et par suite fatigant. A notre goût, son livre ressemble trop à l'époque qu'il veut nous représenter. Mais, peut-être, est-ce justement là que tendaient les efforts de l'auteur? HENRI LONGNON.

Pèlerinages littéraires, par HENRY BORDEAUX. Paris, Fontemoing, s. d., in-16 de VII-428 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas une mauvaise idée, quand on a beaucoup écrit, au jour le jour, de faire soi-même pour la postérité le triage et le bouquet : le triage, en rejetant ce qui fut par trop éphémère, et qui apparaît de chair morte très vite; le bouquet, en groupant, en fondant ensemble des fragments d'études ayant le même objet, des pages traitant d'idées toutes voisines les unes des autres...

Seulement, c'est peut-être un peu tôt que M. Henry Bordeaux a procédé à cet inventaire. Ce livre, il nous le dit loyalement, est composé de pièces et de morceaux, pris, presque tous, à ses recueils d'articles précédemment publiés. « A mesure, écrit-il, qu'on avance dans la vie, on éprouve le besoin de s'alléger pour continuer la route avec un bagage moins gênant et mieux choisi. »

Pourtant, je proteste, que tout ce qui de ses trois volumes : *Ames modernes*, *les Écrivains et les mœurs*, ne figure pas dans le présent ouvrage n'était pas à rejeter. Par contre, je ne vois pas bien toujours la raison de ses choix; ni pourquoi, par exemple, M. Édouard Rod a été jugé mériter un sort meilleur que M. René Bazin ou M. Jules Lemaître, ou les pages sur Mme de Noailles plus dignes d'être conservées que celles sur Albert Samain ou M. Francis Jammes... Et ce n'est pas le désir de mettre de l'unité dans le livre qui a été le principe directeur, puisque le nouveau recueil présente autant de disparates que les précédents, ainsi qu'on en jugera par la table des matières,

que c'est presque mon seul travail d'avoir à recopier aujourd'hui : — *La Sensibilité de Maurice Barrès*; — *La Sensibilité de Pierre Loti*; — *Sainte-Beuve, ou le Critique malgré lui*; — *Alphonse Daudet*; — *M. Émile Faguet*; — *M. Émile Gebhart*; — *M. Paul Bourget*; — *M. Édouard Rod*; — *Le Roman autobiographique*; *Chateaubriand et Michelet*; — *Notes sur Taine*; — *Le Sentiment de la nature chez quelques poètes contemporains*; — *Sur la curiosité*; — *Deux Vénitiens : M. John Ruskin*; *M. d'Annunzio*; — *L'Orient des « Mille et une Nuits »*; — *Sur l'amitié amoureuse ou l'amour platonique*; — *La Peur de vivre*, enfin, qui est une préface au roman de l'auteur qui porte ce titre.

Ceux qui n'ont pas lu ses précédents ouvrages pourront, avec les deux derniers : *Vies intimes* et les présents *Pèlerinages littéraires*, se faire une idée suffisante du talent souple, délicat, aimable, de M. H. Bordeaux comme critique et comme moraliste.

GABRIEL AUDIAT.

« **Vient de paraître** ». *Notes de critique littéraire*, par PAUL REBOUX. Paris, Ollendorff, 1906, in-18 de 329 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans les deux articles, *l'Impressionnisme* et *le Rôle social du critique*, qui encadrent ces notes au jour le jour, M. Paul Reboux présente un programme très sage : « Ne soyons ni pédants, ni rosses, ni bénisseurs, ni des arrivistes, ni des trafiquants, ni des prêtres. Soyons simples, clairs, défendons la langue, le goût, la beauté, contre ce mélange de barbarie et de préciosité qu'est l'impressionnisme... Soyons désintéressés. Soyons éclectiques, sympathiques. Aimons les œuvres humaines, apaisons les malveillances, accordons les malentendus. Que notre critique soit conciliatrice et fraternelle. »

Il m'apparaît qu'il ne le réalise pas tout entier en lui-même. Certes et c'est ce qui fait que son livre, quoique décousu, et parlant de choses éphémères, se lit avec agrément; il a une franche allure, de la verve, « la haine des sots livres » comme eût dit Boileau, c'est-à-dire le mépris hardiment railleur de la pose, du galimatias, et de la déliquescence (Mme de Noailles, Mallarmé et ses élèves, Verlaine). Il ne donne pas l'impression d'être un vendu à tant l'adjectif; il est intelligent, il est clair, sans emphase. Mais son jugement littéraire est-il aussi libre qu'il le croit de préjugés politiques et antireligieux ?

Il écrase Gyp sous sa semelle « d'égoutier » : ses livres sont « abominables et dégoûtants ; » son style « pesant, épais ; » (est-ce là de la critique fraternelle ?) — Huysmans est *bouffonné*, pour s'être fait ermite, et rudement secoué le pauvre Verlaine. D'ailleurs il semble bien qu'il n'y a pas d'écrivains catholiques qui en vaillent la peine : un poète comme Vermenouze attrape juste 17 lignes ; Paul Harel en obtient 22 ; et je crois bien qu'ils sont les seuls nommés.

Par contre le mince et monotone Fernand Gregh est déclaré, « le maître de la poésie française », et sa déclamation sur Victor Hugo une étude sagace, aiguë, indépendante, etc., etc... Rien que des fleurs pour M. Anatole France, pour Abel Hermant rien que du lyrisme : « quel magicien ! »; ainsi que pour M. Paul Adam, pour M. Mirbeau qui prend place parmi les grands sociologues, et pour ceux qui « confirment et légitiment l'indignation » des Français contre les crimes de l'état-major.

D'ailleurs un goût proclamé pour les romans d'amour sensuel; car les satyres et les faunesses « ont raison de développer leur être en liberté, selon le grand exemple de la nature, et de pratiquer ce qui ne fait de tort à personne... » Avec ce goût de plaisir et ces haines, l'amour de la justice et l'humanitairerie me semblent toujours ce qu'on appelle, en bon français — des *blagues*. GABRIEL AUDIAT.

La Psychologie des romanciers russes du XIXe siècle, par OSSIP-LOURIÉ. Paris, Alcan, 1905, in-8 de xv-438 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le titre même de cet ouvrage indique bien qu'il a pour objet non seulement le roman russe, mais les romanciers, dont la personnalité influence beaucoup la vision qu'ils donnent de la société. On passe en revue ceux qui représentent tout le mouvement littéraire du XIXe siècle : Gogol (1809-1852), créateur du roman russe, et, avec Pouchkine, de la langue nationale, étrange et puissant, mort fou ou à peu près ; Tourguéniev, né en 1818, mort à Bougival en 1883, nature aristocratique, d'un scepticisme attristé, que M. Ossip-Lourié regrette de ne pouvoir considérer vraiment comme un révolutionnaire ; Gontcharov (1812-1891) ; Dostoïevsky (1821-1881), le génial auteur de *Crime et châtiment*, le peintre tragique de la souffrance, dont il est l'espérance personnelle, ayant subi la misère, la déportation en Sibérie et l'épilepsie ; Léon Tolstoï, né le 28 août 1828, à Yasnaïa Poliana, et auquel est consacré à peu près le quart du volume (p. 197-306) ; Garchine, mort à quarante-trois ans, en 1888, et qui a des affinités avec Maupassant ; Tchékhov, peintre des déséquilibrés, mort en 1904, âgé de quarante-quatre ans ; Korolenko, un romancier à l'âme de poète, épris de bonté, né en 1853, et déporté sans jugement en Sibérie, de 1879 à 1889 ; et après divers auteurs moins marquants, Gorki, né en 1869, à Nijni-Novgorod, peintre des classes populaires, et dont le nom même, un nom d'adoption, est significatif, puisqu'il veut dire amer. Rien qu'à lire l'ouvrage instructif que vient de publier M. Ossip-Lourié, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, il apparaît que l'état social d'un pays peut se révéler assez bien dans sa littérature : celle qui est étudiée ici accuse une société peu saine, aux contrastes heurtés, aux

passions violentes, aux généreuses aspirations, aux tempéraments déséquilibrés et aux iniquités révoltantes. Bon J. ANGOT DES ROTOURS.

HISTOIRE

Voyage de France. Mœurs et coutumes françaises (1664-1665). Relation de SÉBASTIEN LOCATELLI, prêtre bolonais; trad. avec Introduction et notes, par ADOLPHE VAUTIER. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de LXXIV-349 p. — Prix 7 fr. 50.

Très précieuses (on le sait de reste, grâce aux textes déjà publiés) sont les relations des voyages exécutés en France par des étrangers aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles; dans un travail paru il y a plus de vingt ans, M. A. Babeau a montré quel parti en pouvaient et devaient tirer les historiens, ceux surtout qui font leur étude spéciale du passé économique de notre pays. La relation de l'abbé Sébastien Locatelli, que vient de publier M. Adolphe Vautier, en eût fourni au savant historien, s'il eût été nécessaire, des preuves nouvelles; nombreuses, en effet, sont les indications relatives aux moyens de locomotion usités en France au début du règne personnel de Louis XIV, aux prix des hôtelleries, etc., que contient ce récit. Mais ce n'est pas là, toutefois, ce qui constitue le principal mérite du récit de ce prêtre bolonais : Sébastien Locatelli, qui s'est rendu d'Italie à Paris par le mont Cenis, et qui est retourné en Italie par le Simplon, durant les années 1664-1665, a surtout porté son attention sur les mœurs et les coutumes françaises, et la manière dont il note très soigneusement et très sincèrement, au jour le jour, tout ce qu'il a pu remarquer, donne à sa relation un très grand prix. Au double point de vue artistique et anecdotique, on y trouve également à glaner, et aussi au point de vue psychologique, car l'abbé Locatelli se dévoile à nous, dans son journal, avec une sincérité absolue, avec ses qualités et avec ses défauts. Ne lui demandez pas, par contre, d'avoir le sens des beautés de la montagne; pas plus que ses contemporains, il ne sait apprécier les spectacles alpestres qu'il a sous les yeux, soit en se rendant de Bologne à Lyon par le Mont Cenis, soit en regagnant sa ville natale par Genève, la vallée supérieure du Rhône et le Simplon.— Son journal de route n'en est pas moins un document précieux, dont M. Vautier a édité avec le plus grand soin la partie relative à la Savoie, à la France et à la Suisse. La traduction, exécutée d'après le manuscrit autographe de Bologne, un des deux seuls qui subsistent aujourd'hui, est précédée d'une excellente Introduction — dans laquelle l'éditeur a bien montré l'intérêt du texte de Sébastien Locatelli, — et d'une précieuse notice bibliographique; elle est en outre accompagnée de notes substantielles et précises dont l'une seulement me paraît prêter le flanc à la critique. M. Vautier y déclare (note 3 de la p. 301) ne pas pouvoir identifier « Veurié »; c'est

simplement Vouvry, le « Veurij » de la page 300, note 5, à l'entrée duquel Locatelli s'est arrêté pour dîner, le 25 mai 1665, avant de poursuivre sa route jusqu'à Saint-Maurice. — Un court appendice sur « les Mœurs des Français », extrait de l'Introduction placée par l'auteur en tête de sa Relation, de copieuses additions et corrections, et une table alphabétique des matières terminent cet intéressant ouvrage, qui fera très bonne figure dans la « Bibliothèque de la Société des études historiques. »

HENRI FROIDEVAUX.

Адамъ Олеарій. Описаніе путешествія въ Московію и черезъ Московію въ Персію и обратно. Введеніе, переводъ, примѣчанія и указатель А. М. Ловягина. ADAM OLEARIUS. **Description du voyage en Moscovie et par la Moscovie, en Perse et de retour.** Introduction, traduction, notes et index, par A. M. LOVIAGUINE. (Saint-Pétersbourg, A. S. Souvorine, 1905, petit in-folio de XXXVIII-582 p., avec 19 dessins hors texte et 66 dans le texte).

Альбомъ Мейерберга. Виды и бытовыя картины Россіи XVII вѣка. **Album de MEYERBERG. Vues et gravures domestiques de la Russie du XVIIe siècle.** Notes explicatives des dessins par ADELUNG. Revues et augmentées par A. M. LOVIAGUINE. (Saint-Pétersbourg, A. S. Souvorine, 1903, in-8 de XVIII-189 p., avec atlas gr. in-folio de 62 feuilles).

— Le nom de M. Souvorine est tres connu en Russie. D'autres parleront de l'homme politique. Ici, il ne peut être question que d'activité littéraire. Écrivain à ses heures, M. Souvorine est aussi éditeur, mais il n'est pas un éditeur comme les autres. Ses éditions ne se font pas au hasard des commandes. Passionné pour l'histoire russe, possesseur d'une bibliothèque choisie, sachant découvrir et apprécier les talents, il procède méthodiquement, et d'après un plan combiné d'avance. Tantôt ce sont des ouvrages nouveaux qui paraissent sous ses auspices, tantôt ce sont d'anciens auteurs qui reviennent à la vie. Dans le second cas, ce n'est pas une simple réimpression qui est livrée au public, mais une édition savante, pourvue de commentaires, en mesure d'être un instrument de travail. Comme preuves à l'appui, nous ne citerons que les éditions d'Olearius et de Meyerberg.

Le Saxon Adam Olearius, d'obscure et pauvre origine, trouva moyen de faire de fortes études à Leipzig, et fit preuve de talents si remarquables que le duc de Holstein-Gottorp lui ouvrit la carrière diplomatique et l'envoya souvent en mission. Ainsi, à deux reprises, en 1633 et 1643, Olearius prit le chemin de Moscou, et une fois il poussa la pointe jusqu'en Perse. Il s'était préparé à ses voyages, pour ne parler que de la Russie, par de sérieuses lectures. Herberstein, Ulfeld, Possevino, Guagnini, les chroniques polonaises et livoniennes lui étaient connus. Doué d'un esprit observateur et d'une activité inlassable, quoique absorbé par des préoccupations professionnelles, il a étudié à fond le pays, ses mœurs, ses traditions, ses légendes, son

histoire. Ses recherches géographiques lui ont permis de dresser une carte de la Volga, qui est un document de première importance. Savant doublé d'artiste, il a fait reproduire par l'image l'aspect des villes à vol d'oiseau et les costumes des habitants. Aussi bien l'ouvrage qu'il fit paraître, en 1647, sur la Russie et la Perse, fut-il favorablement accueilli par les lettrés, souvent réimprimé, et traduit en plusieurs langues. Sur la Russie du XVIIe siècle, il n'est guère de source plus abondante et plus sûre. L'auteur se pique d'impartialité. Les Russes le trouvent même trop sévère envers leurs ancêtres, et certes il ne les a point ménagés sur l'article de l'ivrognerie et de la corruption des mœurs. D'autre part, on peut lui reprocher quelques excès de crédulité : il était de son temps.

La nouvelle édition, annotée par M. Loviaguine, est destinée aux slavisants, et ne contient que les passages relatifs à la Russie. Tout ce qui regarde la Perse a été omis. Un soin particulier a été apporté à l'illustration. Les gravures sur cuivre des deux premières éditions de 1647 et 1656 ont été, grâce aux nouveaux procédés, fidèlement reproduites. L'Introduction de M. Loviaguine donne une biographie substantielle d'Olearius et d'utiles indications sur les différentes éditions du voyage. L'index des noms propres, très défectueux ailleurs, est ici d'une exactitude parfaite.

— Une vingtaine d'années après Olearius, en 1661, un diplomate autrichien, le baron de Meyerberg, s'en va séjourner en Russie, et s'applique à étudier le pays. Son rapport, adressé d'office à l'empereur Léopold I et publié naguère par Wichmann, ne présente rien de remarquable. Ce qui a rendu son nom célèbre c'est la collection de gravures qu'il a fait exécuter, soit par Rodolphe Storn, soit par d'autres dessinateurs, et qui est restée longtemps ensevelie au fond de la bibliothèque de Dresde. Adelung fut mis sur les traces de ce trésor, et, grâce à la munificence du comte Roumiantsov, il put, en 1817, publier une grande partie de la collection. Ce qui en fait le mérite n'est pas précisément la perfection artistique, mais la fidélité et l'exactitude. Meyerberg a voulu faire œuvre d'historien et d'archéologue, et conserver pour les générations futures le souvenir de la vie extérieure des ancêtres. En cela, de l'avis unanime des spécialistes, il a parfaitement réussi, et son album est considéré comme faisant autorité. On y trouve quelques portraits, ceux du Tsar et du patriarche Nikon, des scènes de mœurs, réceptions d'ambassadeurs, audiences à la Cour, banquets, chasses au faucon, la fameuse procession du dimanche des Rameaux, des vues du Kremlin, des principales villes, de quelques villages, monastères, églises, demeures princières, costumes, objets d'art, images, armoiries, voitures, monnaies. A mentionner spécialement une admirable carte de la ville de Moscou avec de précieuses indica-

tions topographiques. L'original de Dresde contient 250 dessins. Adelung n'avait publié que les plus intéressants, laissant de côté ceux qui avaient trait à la Samogitie, Courlande et Livonie. La nouvelle édition est non seulement plus complète que l'ancienne, mais elle lui est aussi très supérieure au point de vue de l'exécution matérielle. Les dessins sont accompagnés d'une double série de notes. Sur l'atlas il y en a de très courtes, rédigées probablement par Meyerberg lui-même. Un volume séparé contient les notes d'Adelung. M. Loviaguine ne s'est pas contenté de les réimprimer, il a consulté les archives de Moscou et ajouté tant de nouveaux renseignements que son travail peut, à bon droit, passer pour un nouveau commentaire.

Ces deux éditions d'Olearius et de Meyerberg font honneur à ceux qui les ont préparées, et seront d'un grand secours aux historiens.

PIERLING.

Joseph de Maistre et la Papauté, par C. LATREILLE. Paris, Hachette, 1906, in-16 de XIX-359 p., avec 2 grav. et 2 fac-similés. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre véritablement exact de ce volume devrait être : « Joseph de Maistre et le *Pape* », car il s'agit moins des relations entre le grand écrivain et le Saint-Siège que de l'origine, de la composition et des conséquences de son livre *le Pape* paru en 1820. L'auteur décrit successivement la « genèse » de ce puissant travail qui fit en partie la renommée de Joseph de Maistre, l'idée première de l'ouvrage, sa préparation lointaine en Russie, ses sources ; — puis il révèle (car c'est ici le côté curieux et neuf de l'étude de M. Latreille) le nom d'un « collaborateur » que nous ignorions : Guy-Marie de Place (p. 107-152), chrétien convaincu et militant, savant philosophe, lecteur scrupuleux, qui prêta son appui autorisé et désintéressé à M. de Maistre pour corriger les épreuves, surveiller l'impression et mettre au point le texte définitif du *Pape*.

Une troisième partie examine le fond des idées contenues dans le livre, les deux « problèmes théologiques » qu'elles soulèvent : 1° la monarchie absolue du Pape ; 2° l'infaillibilité pontificale. A ce problème d'ordre spéculatif se rattache le problème d'ordre pratique et historique : la théocratie. — Enfin, l'auteur étudie l'influence exercée par le livre sur les contemporains de Joseph de Maistre, l'accueil qu'ils lui firent, et celui que lui réservèrent, au cours du XIXe siècle, les catholiques : 1° pendant la Restauration ; 2° de la campagne menaisienne de l'*Avenir au Syllabus* ; 3° du *Syllabus* au Concile du Vatican qui condamna le libéralisme, le gallicanisme et proclama (18 juillet 1870) le dogme de l'infaillibilité doctrinale du Souverain Pontife : tout ce que M. de Maistre avait préconisé.

Questions très curieuses, très intéressantes, toujours palpitantes. Le livre est bien fait et l'auteur a du talent ; mais son attrait pour le

gallicanisme lui fait épouser une mauvaise cause qu'il défend avec de mauvaises armes ; car il manque tout à fait d'impartialité. Il attaque et violemment, en des termes discourtois, le comte de Maistre (p. 267), Louis Veuillot (p. 335). Il avance des erreurs sur la « Congrégation » (p. 254) ; il donne des compliments immérités, par contre, à l'abbé Baston (p. 178). Il manifeste pour M. Viollet une admiration que l'Index vient de réduire à une plus juste valeur ; et il accorde à une série d'écrivains gallicans (p. 319) des mérites théologiques et littéraires que rien ne justifie. Ces lacunes graves et ces fautes lourdes nous dispensent de relever quelques erreurs de date ou de fait, qu'il est possible de mettre sur le compte des fautes d'impression. C'est l'esprit du livre qui demeure la grosse erreur, car il est certainement hostile à l'Église romaine et tout entaché d'hétérodoxie. Les qualités du travail de M. Latreille le font regretter d'autant plus. CH. G.

Guillaume Joseph Chaminade, chanoine honoraire de Bordeaux, fondateur de la Société de Marie et de l'Institut des Filles de Marie (1761-1850), par le R. P. J. SIMLER, avec une Lettre-préface de S. E. le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux. Paris, Lecoffre, 1902, in-8 de XXI-795 p., avec une planche. — Prix : 7 fr. 50.

Nous devons regretter d'avoir reçu si tardivement ce volume, notre devoir eût été d'en rendre compte immédiatement, car il offre une très importante « contribution » à l'histoire religieuse du XIXe siècle. — Dans les dix-huit premiers chapitres, qui forment comme un sujet à part, il est traité de la vie de M. l'abbé Chaminade à Bordeaux : avant la Révolution, pendant la Terreur, depuis le Concordat. Cette existence apostolique donne des renseignements intéressants à recueillir pour le saint ministère sous les proconsuls jacobins (ch. IV), la réhabilitation des prêtres insermentés, après le 18 thermidor (chap. V), des détails plus précieux encore sur la vie des ecclésiastiques exilés en Espagne, à Saragosse en particulier (chap. VII et VIII) ; enfin une monographie extrêmement complète, neuve et typique de la *Congrégation* de Bordeaux (chap. XI à XVIII), admirable centre d'apostolat et de rénovation, point de départ, dans cette partie du midi de la France, de toutes les œuvres catholiques dont l'effort fut véritablement magnifique après 1815. C'est un complément très heureux, très documenté de l'histoire de la *Congrégation* de Paris ; les deux réunions distinctes, mais fraternellement unies, nées le même jour (2 février 1801) poursuivirent un but moral identique et suscitèrent d'analogues dévouements.

De ces groupements, où M. Chaminade avait eu une part prépondérante, naquit dans son esprit la pensée de fonder, pour une propagande chrétienne, deux instituts religieux, l'un pour les hommes, l'autre

pour les femmes ; ce furent la Société de Marie (en 1817) et l'Institut des Filles de Marie (en 1816).

Vingt chapitres apportent les plus amples renseignements sur ces deux grandes œuvres, leurs progrès, leurs épreuves, leurs difficultés ou leurs succès. Le récit parfois demeure un peu obscur, par suite même de l'excès des détails et des répétitions qui les accompagnent. Mais tout est fort édifiant. Du fondateur de sa société (qu'il ne faut pas confondre, malgré une similitude fâcheuse des noms, avec la Société de Marie, et malgré l'heureuse ressemblance des efforts, avec les Pères Maristes et les Petits Frères de Marie institués par M. Champagnat), le P. Simler, supérieur actuel, auteur du présent livre, trace un portrait moral très intéressant (chap. XIV et XV) ; il conduit M. Chaminade avec une respectueuse admiration, très optimiste sans doute, jusqu'à la fin d'une belle existence de patriarche (22 janvier 1850).

Le soin le plus grand et le plus intelligent a présidé à cette large étude ; une scrupuleuse exactitude à citer les documents, les auteurs, les références, les sources, une méritoire impartialité, une bonne table alphabétique, une jolie héliogravure de M. Chaminade achèvent de recommander un livre rempli de très précieux renseignements.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Les Seize Carmélites de Compiègne martyres sous la Révolution, *d'après les documents originaux*, par HENRI CHÉROT. Paris, Dumoulin, 1905, in-8 de 111 p. (Extrait des *Études*).

Nos Martyres. Les Carmélites de Compiègne, par JACQUES DE LA FAYE. Abbeville, Paillart, 1906, in-12 de 136 p. — Prix : 1 fr. 50.

Les Seize Carmélites de Compiègne. *Leur Martyre et leur béatification (17 juillet 1794-27 mai 1906)*, par le R. P. Dom LOUIS DAVID. Paris, Oudin, 1906, in-12 de XVI-163 p., avec une grav. — Prix : 2 fr. 50.

Les Bienheureuses Carmélites de Compiègne, martyres. (*17 juillet 1794*), par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Paris, Bloud, s. d. (1906), in-16 de 95 p. — Prix : 1 fr.

Au milieu de ses tristesses et de ses alarmes, en cette année 1906, la grande joie religieuse de l'Église de France aura été la béatification des carmélites de Compiègne. Leur glorieux martyre pendant la Terreur est un modèle d'héroïsme et aussi un exemple ; leur histoire a donc naturellement attiré les biographes.

— Le P. Chérot, en érudit, a compulsé tous les documents originaux de cette tragédie, et il décrit successivement : le Carmel de Compiègne sous l'ancien régime, — la Tourmente révolutionnaire, — la Dispersion et le Serment, — l'Arrestation et l'Emprisonnement, — le Jugement et l'Exécution. Son travail abonde en détails précis, en rapprochements et discussions de textes, quand il en est besoin. Ses notes nombreuses, ses références bibliographiques très étendues apportent

une grande sécurité au lecteur. Il donne (p. 23-24) des seize carmélites une liste nominative qui était exacte au moment où il a publié son travail (*Études religieuses*, des 5, 20 novembre, 20 décembre 1904 et 5 février 1905) et que des découvertes postérieures ont rectifiée. Son récit a le seul tort de tourner un peu court et de finir un peu brusquement sur la scène de l'échafaud. Mais le temps a manqué au P. Chérot pour terminer son œuvre; il avait poursuivi ses études en même temps que M. Victor Pierre achevait les siennes; on sait que ce dernier a été rappelé à Dieu au lendemain du jour où il devait terminer son charmant petit volume sur *les Carmélites de Compiègne*. Également la mort vient d'enlever à l'improviste le P. Chérot, et ce sont nos regrets qu'il faut exprimer aujourd'hui de la disparition soudaine d'un des hommes qui connaissait le mieux l'histoire ecclésiastique des XVIIe et XVIIIe siècles en France et qui mêlait tant de bonne grâce à sa science, tant de complaisance à son érudition.

— M. Jacques de la Faye a voulu, sur ce sujet émouvant, faire, à sa coutume, une œuvre de vulgarisation. N'ayant pas recours aux documents de première main, l'auteur n'a pu échapper çà et là à des erreurs dans les noms, à des négligences dans les faits. Ce petit livre est composé dans un excellent esprit, très respectueux des choses religieuses et très fidèle aux travaux qu'il a su bien résumer.

— Dom David, de l'abbaye de Ligugé, avait publié une série d'articles dans le *Bulletin de Saint-Benoît*; il les reproduit, avec une approbation de Mgr l'évêque de Namur, une Introduction de l'abbé Crosnier. Par lui seul, ce travail se recommanderait à l'attention. Dom David, rappelant les liens qui unissent les carmélites aux bénédictins, a voulu « surtout édifier » et « faire jaillir des faits la leçon morale. » Il a grand'raison, il a atteint son but; mais il a obtenu encore un autre résultat : il a écrit une belle page d'histoire. Il a pu apporter des détails précis sur le procès en Cour de Rome, la cause des martyres, les miracles obtenus. Des notes bien faites accompagnent son texte. Peut-être lui reprocherait-on quelques affirmations douteuses; je ne saurais, par exemple, partager son opinion (p. 119) que les carmélites, arrachées, sans qu'on leur ait même permis d'emporter du linge, de la prison de Compiègne, aient pu monter à l'échafaud de la place du Trône en grand manteau de chœur !

— *Pauca meæ !* Ayant eu l'honneur très grand et la joie très profonde d'être mêlé aux études historiques relatives aux carmélites de Compiègne, j'ai donné une conférence sur ces saintes femmes à l'Institut catholique de Paris, et j'ai été convié à prendre la parole à Rome, devant le Sacré Collège, au palais de la Chancellerie, au moment des fêtes de la béatification (mai 1906). C'est cette conférence que reproduit la petite brochure éditée par la librairie Bloud. En épuisant en

quelques jours les premières éditions, le public a manifesté l'intérêt qu'il portait au sujet bien digne en effet de retenir l'attention des catholiques et d'émouvoir jusqu'aux indifférents.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Abrégé du Journal du marquis DE DANGEAU, disposé dans un ordre nouveau, suivant la nature des matières, et annoté par E. PILASTRE. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-8 de VII-217 p., avec planches. — Prix : 5 fr.

« Sainte-Beuve a émis cette opinion que la réunion, dans un ensemble établi d'après l'ordre des matières, des faits exposés au jour le jour par Dangeau, offrirait un intérêt nouveau pour la peinture du siècle de Louis XIV et de la période de la Régence.

« C'est dans ce dessein et suivant ce plan — ajoute M. Pilastre — que nous étudierons le *Journal* de Dangeau. »

Nous ne croyons pas que « l'éminent critique » eût été satisfait de la manière dont il vient d'être répondu à son indication.

Le présent petit livre pourra servir à donner à un public peu cultivé quelque idée du *Journal* de Dangeau, dont il prétend résumer les dix-neuf volumes, quant aux parties essentielles de l'œuvre ; mais il sera d'autant moins utile aux érudits et aux travailleurs sérieux que l'auteur n'a pas pris assez de soin de distinguer son propre texte de celui de Dangeau.

Le mot « annoté », que porte le titre, n'est point exact; car pas une note n'accompagne ce texte entremêlé que forme le commentaire de M. Pilastre uni aux extraits du *Journal*.

Dans les chapitres qui ont trait aux *Matières religieuses*, M. Pilastre prend, *a priori*, fait et cause pour les protestants, les jansénistes et autres ennemis du Saint-Siège, qui eussent rendu la France hérétique ou schismatique, s'il n'eût tenu qu'à eux. Il excuse pourtant l'honnête courtisan d'avoir pensé comme le Roi et comme le Régent lui-même, en pareil cas, et nous avons à le louer de savoir apprécier la probité et le mérite de l'homme et du chroniqueur.

Enfin, M. Pilastre ne cite guère que les *Mémoires* de Saint-Simon, à côté du *Journal* de Dangeau. Les *Mémoires de Sourches* (1681-1712), aussi exacts et beaucoup plus détaillés et intéressants que le *Journal*, sont, mise à part l'incomparable valeur littéraire de l'œuvre ducale, le document le plus important, à plusieurs égards, que nous possédions sur l'époque ; aucun ne peut mieux servir à compléter Dangeau et à contrôler Saint-Simon, qui demande constamment à l'être, comme le fait magistralement M. de Boislisle.

Ce qui vaudrait peut-être encore mieux que l'ouvrage dont Sainte-Beuve a tracé le plan, ce serait une bonne *Table analytique* des matières contenues dans le précieux *Journal*, jointe à celle des noms de

personnes, qui existe déjà : nous ne doutons pas que M. Pilastre ne soit fort capable de nous la donner un jour.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Le Conventionnel Prieur de la Marne en mission dans l'Ouest (1793-1794), *d'après des documents inédits*, par PIERRE BLIARD. Paris, Émile-Paul, 1906, in-8 de VII-450 p. — Prix : 5 fr.

M. Pierre Bliard n'est pas un débutant. En 1891, paraissait sous le même nom une étude critique sur Saint-Simon, destinée à défendre contre l'illustre mémorialiste la mémoire du P. Letellier, confesseur de Louis XIV ; puis, en 1901, un autre travail, également apologétique, qui avait pour objet de mettre en lumière les « beaux côtés » du cardinal Dubois, grand ennemi des jansénistes, comme l'on sait. Comment l'auteur de ces deux ouvrages a-t-il été amené à s'occuper d'un personnage si différent, par son caractère et par ses actes, des deux précédents ? Les notes du présent volume, où sont citées les archives du collège Saint-François-Xavier de Vannes, expliquent peut-être ce passage inattendu de l'histoire monarchique à l'histoire révolutionnaire. M. Pierre Bliard continue l'œuvre du R. P. Bliard, mais cette fois il songe moins à plaider pour des accusés qu'à requérir contre un suspect.

Prieur de la Marne n'était rien avant la Convention : il ne fut rien après, pas même dans les Conseils au temps du Directoire. Un an de sa vie, tout au plus, le montre engagé à fond dans la vie militante, en Bretagne, au nom du Comité de salut public. Il s'est montré là d'une activité et d'une énergie inlassables et, à certains endroits, a su prévenir la guerre civile ; mais d'autre part, là où il a dû la faire, il n'a su lui substituer qu'une paix ruineuse, née de la Terreur. L'idée de pacification personnifiée depuis dans Hoche a été totalement étrangère à cet esprit étroit et violent. En relevant par le détail les actes de Prieur à Brest, à Lorient, en Vendée, M. Bliard n'a guère eu à énumérer que des dénonciations, des destitutions, des emprisonnements, des exécutions, bref les procédés de la légalité révolutionnaire en contradiction fréquente avec la justice. D'autres historiens de cette époque, qui prétendent à l'impartialité, expliquent tout cela par les circonstances du milieu et du moment et n'aboutissent qu'à l'impassibilité. Ici, au contraire, on appelle « chat un chat et Rolet un fripon ». On ne supprime pas au profit exclusif du vrai la notion du bien et du mal. On fait office de juge et on a le droit de le faire, quand on a consulté et pesé les documents les plus authentiques et les plus probants qui soient, c'est-à-dire les aveux inconscients de l'accusé et de ses auxiliaires, conservés aux Archives nationales et départementales, ainsi qu'aux Archives de la guerre.

L. P.

La Terreur blanche, épisodes et souvenirs (1815), par Ernest Daudet. 2e édit. Paris, Hachette, 1906, in-12 de XIII-295 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Ernest Daudet est un infatigable travailleur : il vient de donner encore une seconde édition de sa consciencieuse histoire de *la Terreur blanche*. On sait qu'on désigne sous ce nom les violences qui accompagnèrent dans le Midi la chute définitive de l'Empire en 1815. Les passions politiques se sont emparées de ces violences pour s'en faire une arme contre le gouvernement de la Restauration. M. Daudet les a étudiées froidement, impartialement, à l'aide des documents les plus authentiques, pièces des archives ou souvenirs personnels. Il en a ramené l'histoire à son véritable point. Un premier fait qui ressort clairement de ses recherches, c'est que le midi de la France, de Bordeaux à Marseille et à Avignon, était sincèrement partisan des Bourbons et hostile au retour de Bonaparte ; la révolution du 20 mars 1815 n'y a nullement été une révolution populaire, mais une révolution purement militaire, œuvre des anciens soldats de l'Empire. Et c'est cette exaspération des royalistes languedociens et provençaux contre l'aventure napoléonienne qui a amené les excès et les crimes de la réaction qui se fit après Waterloo. Ces excès, l'auteur ne songe nullement à les nier ; il y en a eu d'abominables. Les Trestaillons, les Quatretaillons, les Truptémy, dans le Gard, les Verdets à Toulouse ont fait peser sur ces malheureux pays une véritable terreur que l'autorité légitime a été souvent impuissante à empêcher et la justice à punir. Il y eut là des faiblesses étranges et même certaines complicités mystérieuses qu'on soupçonne sans pouvoir les démontrer. Parmi ces crimes, le plus abominable peut-être, avec l'assassinat du maréchal Brune, est le meurtre du général Ramel à Toulouse, Ramel, l'ancien proscrit du Directoire qui n'échappa aux fièvres de Cayenne que pour venir tomber, lui royaliste, sous les coups de prétendus partisans des Bourbons. Mais, quelque horreur qu'inspirent ces forfaits, vouloir assimiler la Terreur blanche à la Terreur rouge est un contre-bon sens manifeste, et le beau livre de M. Ernest Daudet, qui ne cherche nullement à dissimuler la vérité, met en pleine lumière cette assertion d'un des plus sages et des plus impartiaux historiens de la Restauration, M. de Viel-Castel :

« Il est bien évident que telle audience du tribunal révolutionnaire a fait tomber plus de têtes que tous les tribunaux de la Restauration pendant deux années et que Paris, dans une des journées de septembre, a vu plus d'égorgements que le Midi tout entier pendant l'été et l'automne de 1815. »

Max. de la Rocheterie.

La Commune à Lyon en 1870-1871, par Louis Andrieux. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 297 p. — Prix : 3 fr. 50.

La période qui s'est écoulée du 4 septembre 1870 au mois de mai 1871, a été, pour la ville de Lyon, fertile en désordres. M. Andrieux a mis à profit les loisirs que lui ont infligés les invalideurs du Luxembourg pour s'en faire l'historien. Il était assurément qualifié à l'effet d'écrire le récit d'un mouvement populaire dont le premier acte fut de lui ouvrir les portes de la prison, où il purgeait une condamnation politique, et de l'instituer chef du parquet.

On voit s'agiter dans son ouvrage la troupe haïssable et grotesque des bohêmes, des aventuriers, des déséquilibrés et des scélérats que les révolutions font émerger et portent au pinacle. A vrai dire, aucun événement bien saillant ne tranche sur la monotonie des scènes de troubles. Le centre du tableau est occupé par le personnage médiocrement sympathique de Challemel-Lacour et l'intérêt philosophique qui s'en dégage réside surtout dans la lutte soutenue par ce délégué de l'insurrection parisienne contre l'assemblée municipale issue de l'émeute lyonnaise. Inutile d'ajouter que l'ancien préfet de police a prodigué dans son livre les étincelles de cet esprit que chacun lui connaît, et que c'est un charme de le lire. H. Rubat du Mérac.

Les Marins rochelais, *notes biographiques*, par L. Meschinet de Richemond. 2e éd. Niort, Clouzot ; La Rochelle, Foucher, 1906, gr. in-8 de v-309 p., avec portraits. — Prix : 10 fr.

M. Meschinet de Richemond, en profitant de ses fonctions d'archiviste du département de la Charente-Inférieure pour rédiger des notes biographiques sur les principaux marins qui, par naissance, ou par domicile, ont appartenu au port de la Rochelle, a donné un exemple que l'on serait heureux de voir suivre plus souvent. Il est, en effet, sur le territoire français, peu de villes, grandes ou petites, dont les archives ne puissent fournir les éléments d'un nombre plus ou moins considérable de notes biographiques. Sans doute, toutes ne seraient pas également intéressantes, toutes ne se rapporteraient pas à des existences aussi variées, aussi mouvementées que celles des marins de la Rochelle ; mais, la plupart pourraient certainement fournir aux générations actuelles des modèles, non de hauts faits, mais, ce qui est plus précieux et plus utile, de vertus civiques, solides et persévérantes, de courage, de droiture, d'honnêteté. Ces vertus et ces qualités, qui doivent être celles de tous les jours, sont peut-être plus difficiles à imiter que des actes d'héroïsme sans lendemain, mais elles sont plus nécessaires à la vie d'un peuple. Aussi faut-il être reconnaissant aux savants modestes, aux travailleurs infatigables qui ont su, comme l'archiviste de la Rochelle, faire revivre les existences de leurs

concitoyens et les donner en exemple à leurs contemporains. M. de Richemond a réuni ces notes très intéressantes, très documentées, en un beau volume, très bien imprimé sur du beau papier, illustré de portraits curieux et qui fait grand honneur aux éditeurs. Ces notices biographiques seront, nous n'en doutons pas, lues avec plaisir et consultées avec fruit. On remarquera en particulier les pages consacrées aux plus illustres des marins rochelais, parmi lesquels on peut citer Nicolas Gargot, de la Caye, de la Clocheterie, Savary, Baudin, Duperré, dont les vertus, toutes d'abnégation et de courage, sont tous les jours à imiter.

J. C. T.

Le Vice-Amiral Bergasse du Petit-Thouars, *d'après ses notes et sa correspondance (1832-1890)*. Paris, Perrin, 1906, gr. in-8 de VI-415 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Le vice-amiral Bergasse du Petit-Thouars, enlevé subitement à la marine et à la France le 14 mai 1890, est une des plus nobles figures de marin et de patriote qui aient illustré le siècle dernier. Certes, sa mémoire est vivante dans la marine, ses exemples, connus de tous, y sont souvent cités ; mais malheureusement, en dehors de la famille maritime, son nom n'éveille que des souvenirs très confus, et il était juste et nécessaire qu'il en fût autrement. Le vice-amiral du Petit-Thouars est, en effet, un homme, dans la pleine acception du terme; il a su porter à leur limite extrême toutes les vertus viriles. Dans toutes les situations qu'il a occupées si brillamment, il s'est imposé à l'estime de ses chefs, à l'affection, à l'admiration de ses subordonnés. Dans toutes les circonstances de sa longue carrière de marin, il s'est toujours montré homme de devoir et homme d'action, travailleur et énergique, d'une modestie parfaite et en même temps d'une foi chrétienne éprouvée. De tels caractères sont rares à notre époque et l'on ne saurait trop les mettre en vedette et les donner en exemple et en encouragement aux générations nouvelles. Une main pieuse s'est chargée de ce soin; mais au lieu de prendre la plume, elle a laissé l'amiral raconter lui-même les phases principales de son existence si mouvementée. Ses notes et sa correspondance, auxquelles on a judicieusement ajouté çà et là quelques mots d'éclaircissement, ont été groupées et il est résulté de ce travail un volume d'un intérêt captivant, qui est en même temps un remarquable manuel d'énergie. Nous y suivons tout d'abord le futur amiral comme aspirant, dans une dure campagne autour du monde, puis comme enseigne, au siège de Sébastopol, où il est blessé ; au Japon, où, comme capitaine de frégate, il joue un rôle important, non encore oublié, au cours de la révolution de 1868 ; nous le retrouvons enfin, comme capitaine de vaisseau, à Strasbourg pendant le siège, et à Rastadt, où il a tenu à suivre ses marins en captivité. Que de pages intéressantes, d'anecdotes racontées avec verve, seraient à

extraire de ces récits pleins de vie ! Mais, il faut se borner et nous ne pouvons, en terminant, qu'attirer l'attention sur certaines phrases vraiment prophétiques sur l'avenir du Japon, et aussi sur les transformations de l'opinion du commandant du Petit-Thouars au sujet de l'entente cordiale. J. C. T.

La Patrie menacée, par le général KESSLER. Paris, Perrin, 1906, in-16 de XIX-377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsqu'il y a trente ans, les conservateurs furent évincés du pouvoir par le parti républicain, les hommes clairvoyants purent annoncer qu'une ère de désorganisation commençait pour le pays. Cette prophétie trouva le public éclairé assez généralement incrédule. Le mal se développa tout d'abord avec une certaine lenteur, qui sembla autoriser les vues optimistes. Il a grandi depuis lors et pris une telle ampleur que bien des yeux finissent par s'ouvrir. Un chef éminent de notre armée, M. le général Kessler, atteint récemment par la limite d'âge, s'en est ému, comme bien d'autres, et il s'est montré bon serviteur de la patrie, en poussant un cri d'alarme : « Si l'on recherche, dit-il, les causes qui, en si peu d'années, ont conduit la France à l'état lamentable dans lequel elle se trouve, on peut les rattacher à trois ordres d'idées différents : le fonctionnement défectueux de l'organisme gouvernemental, l'affaiblissement du sentiment religieux, la mauvaise direction donnée à l'éducation nationale. » L'examen de ces trois points de vue fait l'objet de son livre. Il conclut nettement à la nécessité de fonder l'enseignement public sur la religion et de réformer des institutions dont le jeu permet à une secte internationale, la franc-maçonnerie, de diriger la politique française.

L'ouvrage se termine par un chapitre sur l'armée. On suppose bien qu'il est fertile en développements pleins d'intérêt. L'auteur s'attache notamment à combattre l'absurde doctrine de la subordination de l'autorité militaire au pouvoir civil. L'ancienne monarchie avait le sens profond de la réalité en cette matière, elle qui, pour symboliser la souveraineté royale, croisait au fronton des monuments publics la main de justice et l'épée. H. RUBAT DU MÉRAC.

Joseph Reinach historien, par HENRI DUTRAIT-CROZON. Paris, Savaète, 1905, in-8 de XLIV-354 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume se compose de trois parties : une Préface de M. Charles Maurras, une partie intitulée : *Le Procès Zola* et une autre partie intitulée : *Esterhazy*. — M. Joseph Reinach a fait paraître, il y a quelque temps, un ouvrage en plusieurs volumes, qui a pour titre : *Histoire de l'Affaire Dreyfus*. M. Dutrait-Crozon en a entrepris la réfutation, en suivant « aussi fidèlement que possible le livre de Joseph Reinach », dit-il

lui-même, et en reproduisant les titres de ses chapitres. D'après M. Maurras, les analyses de M. Dutrait-Crozon « mettent à nu le procédé par lequel on trompe de tout temps la simplicité du pays. » « C'est, dit l'auteur de la Préface, un traité de patriotisme antijuif. C'est donc un manuel de patriotisme tout court. Je ne sais si, depuis les livres de Drumont et de Barrès, personne a rien écrit de meilleur pour la France. »

Les personnes qui ont fait une étude particulière de la célèbre Affaire et qui en connaissent le ou plutôt les nombreux dossiers liront certainement avec intérêt l'étude de M. Dutrait-Crozon, qui est le résultat d'un travail considérable. Il ne peut manquer d'intéresser beaucoup moins ceux qui n'ont eu aucun rôle à y jouer et qui pensent qu'on ne peut se faire une opinion sur une affaire judiciaire sans avoir eu le dossier entre les mains et sans l'avoir entendu plaider. Mais il reste une contribution à une vérité historique, de portée générale, à savoir : que les gouvernements qui se sont succédé de 1894 à 1905 n'ont jamais eu assez d'autorité morale pour solutionner, d'une manière satisfaisante, une affaire qui, à tort ou à raison, a passionné l'opinion publique. L'autorité morale ne se décrète pas, et c'est cependant la qualité la plus essentielle dans un régime qui prétend assurer à un grand pays la confiance dans ses chefs et la sécurité de son avenir.

EUGÈNE GODEFROY.

Le Club des jacobins de Metz, par LÉON BULTINGAIRE. Paris, Champion, 1906, in-8 de 105 p. — Prix : 2 fr.

Les Clubs dijonnais sous la Révolution, par LOUIS HUGUENEY. Dijon, Nourry, 1905, in-8 de 260 p.

L'enquête minutieuse poursuivie simultanément depuis quelques années par les amis et les adversaires de la Révolution paraît devoir ne rien négliger, puisqu'après l'histoire des assemblées délibérantes on en est venu à fouiller celle des Sociétés populaires. Voici encore deux monographies, d'importance inégale, sur ce dernier sujet.

— La première, relative aux jacobins de Metz, n'est qu'une esquisse et ne pouvait guère être autre chose, car l'essentiel de la documentation, c'est-à-dire les procès-verbaux et la correspondance du club, n'existe plus. L'auteur y a suppléé tant bien que mal avec les documents généraux imprimés à Paris et les brochures locales.

— A Dijon, M. Hugueney n'a pas été beaucoup plus heureux dans ses recherches ; néanmoins, à l'aide des sources *latérales*, il a pu établir un tableau complet des clubs de toute couleur ouverts de 1789 à 1798. Il s'est efforcé, ce qui n'est pas facile, de déterminer quel esprit particulier ses compatriotes avaient apporté dans leurs délibérations officieuses, et cependant la psychologie révolutionnaire ne s'enrichira pas beaucoup par lui d'éléments nouveaux ; c'est ici encore, chez les clu-

bistes, la même infatuation ignorante, la même manie encyclopédique, les mêmes conceptions désordonnées ou enfantines. Ils ne découvrirent pas plus que les autres la panacée capable de détruire la misère, de rétablir les finances, ou d'effacer les préjugés et de propager avec fruit les « lumières ». En revanche, du soupirail par où ils regardaient la France et le monde, ils se répandirent en discours et en motions sans écho ; ridicules quand ils déclaraient la guerre, en paroles, au Sénat de Berne (p. 132), de plus puérils quand ils la déclaraient aux chapeaux, afin de laisser « respirer en paix l'innocent castor dans les bois du Canada » (p. 145).

Il n'en est pas moins intéressant de suivre ici les luttes entre clubs, chacun d'eux représentant un parti ou, à un moment donné, l'évolution d'un parti. L'histoire de ces conflits dans l'enceinte d'une ville sert à M. Hugueney pour appuyer la thèse à laquelle il se rallie d'après M. Aulard, à savoir que la Révolution a été faite par des minorités organisées et audacieuses, nullement par des héros ou par la multitude. Par conséquent « derrière les formes politiques, la société (des jacobins) à Dijon a incarné la Révolution dans sa force. » (p. 239). Cette réflexion est soumise par l'auteur à l'attention des juristes et des amateurs de science politique. Juriste lui-même, il a publié son travail dans une « Collection d'études sur l'histoire du droit et des institutions de la Bourgogne. » Il est tout de même curieux que cette collection ait été inaugurée par une étude où les destructeurs du droit en général et des institutions bourguignonnes en particulier occupent le premier rang

L. P.

Le Clergé vendéen victime de la Révolution française, par l'abbé A. Baraud. T. II. *Notices biographiques des prêtres qui ont survécu, 1790-1850.* Luçon, imp. Bideaux, 1905, in-8 de IX-477 p., avec 4 portraits. — Prix : 3 fr.

Le premier volume de cet ouvrage avait été consacré aux prêtres vendéens qui ont péri pendant la Terreur, soit par la guerre, soit par le tribunal révolutionnaire. Ce nouveau volume comprend les prêtres qui, tout en ayant été victimes de la Révolution, lui ont survécu, et, pour la plupart, ont achevé leur vie dans l'exercice paisible du ministère paroissial. Tous ont refusé le serment à la Constitution civile ; mais les uns, bannis par l'Assemblée, sont allés vivre en Espagne, en Italie, en Angleterre, d'où ils sont revenus lorsque la tourmente a été apaisée ; les autres sont restés en Vendée, pour continuer, autant que possible, à évangéliser les fidèles, avec quelles angoisses et quels périls, on le devine, et M. l'abbé Baraud donne, à ce sujet, d'émouvants détails. D'autres enfin ont été déportés à la Guyane lorsque, après une accalmie passagère, le Directoire, vainqueur le 18 fructidor, a repris la persécution religieuse. Et cette guillotine sèche, comme on l'a appelée, n'a pas

été moins meurtrière que la guillotine sanglante. Il faut lire dans les Mémoires d'un des déportés, l'abbé, plus tard Mgr de Beauregard, les détails navrants des souffrances qu'ils ont eu à endurer, soit sur le navire qui les transportait en Amérique, soit dans les déserts brûlants de la Guyane. L'auteur consacre à chacune de ces intéressantes victimes une notice puisée dans les archives locales et les registres paroissiaux. Il y a là de bien nobles et sympathiques figures; tous ces prêtres, en masse, ont été des confesseurs de la foi ; mais certains sont plus attachants encore, soit par la plus grande hauteur de leur caractère, soit par le rôle plus important qu'ils ont joué. Citons notamment l'abbé Louis Baudouin, un des principaux restaurateurs du culte en Vendée, et qui a été le père spirituel de tant de saints prêtres, de tant de vénérables religieux et religieuses, l'abbé Chappot, le vrai fondateur de l'église de la Roche-sur-Yon ; l'abbé Lebéduque, le fidèle compagnon de M. Baudouin ; les abbés Mady et Paillou, vicaires généraux de Mgr de Mercy, le premier un peu intransigeant, le second d'un caractère plus conciliant et qui mourut évêque de la Rochelle ; l'abbé Jean de Beauregard, vicaire général de Luçon, resté en France pendant la Terreur, déporté par le Directoire, devenu, sous la Restauration, évêque d'Orléans, où il laissé de profonds souvenirs ; l'abbé Raillon, poète et historien, et qui fut aussi évêque nommé d'Orléans, mais sans avoir eu l'institution canonique — on était au plus fort du conflit entre Napoléon et Pie VII — et qui devint plus tard évêque de Dijon et archevêque d'Aix. M. l'abbé Baraud a bien fait de peindre toutes ces figures et de rappeler ces souvenirs ; son livre est plein d'exemples héroïques et d'utiles leçons ; qui pourrait, en cette année 1906, garantir que nous ne reverrons pas les temps qu'il raconte, les tentatives de schisme, les persécutions et les exils ?

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Notice sur les Emblèmes de Anne d'Urfé, avec des stances de Loys Papon et un discours sur la vie de Anne d'Urfé, par l'abbé O.-C. REURE. Lyon, Brun, s. d., in-8 de 33 p., avec 11 planches en phototypie.

La Bibliothèque de Caen renferme un manuscrit intitulé : *Emblèmes de Anne, comte d'Urfé, marquis de Bagé, etc.*, mince volume de parchemin, relié en velours vert, qui a souffert des injures du temps, mais qui garde la trace d'une certaine élégance. Dans l'écriture, aujourd'hui bien pâlie, comme dans les peintures, on reconnaît la main du chanoine forézien Louis Papon, prieur de Marcilly, médiocre poète dont les œuvres ont été publiées par Yémeniz. Quant au texte, il est le produit de la collaboration du même Papon avec Anne d'Urfé. Il comprend une série de compositions emblématiques, de devises plus ou moins ingé-

nieuses dues au comte d'Urfé. Les vers qui les accompagnent sont aussi du même auteur, mais des stances et quelques autres pièces rimées en l'honneur d'Anne d'Urfé et de sa famille, qui y sont jointes, semblent bien l'œuvre de Papon.

Le manuscrit se termine par un *Discours sur la vie et meurs de Anne d'Urfé*, probablement écrit par Louis Papon, et daté du 20 février 1596. C'est un panégyrique de ton assez discret. L'auteur y raconte la carrière militaire de son héros, au service de la Ligue, d'abord, puis dans les armées royales, après la conversion de Henri IV. Il fait de discrètes allusions aux récents déboires du comte d'Urfé, à sa démission de l'office de gouverneur du Forez et à sa retraite. A l'éloge d'Anne, il joint celui de ses proches, entre autres du célèbre Honoré d'Urfé, « plein de sçavoir, d'esprit et de courage, mais agité de plusieurs contrères fortunes, selon qu'en plusieurs discours il escrit de soy-mesme ». Ces quelques mots consacrés à Honoré posent un problème d'histoire littéraire, car on ne connaît point d'ouvrage de cet auteur, imprimé avant 1598, où il soit parlé de ses « contrères fortunes ». Faut-il admettre que « plusieurs discours » publiés par Honoré d'Urfé ont disparu sans laisser de traces ?

Comme M. Reure, je pense que cette dernière partie du manuscrit en est la pièce capitale. C'est une très curieuse page de l'histoire forézienne, que les érudits locaux rendront de plus en plus claire par les annotations qu'ils pourront y joindre. Déjà M. Reure a précisé certaines dates et identifié les noms de la plupart des localités et des personnages cités par l'auteur. Ses notes ne sont pas nombreuses, mais elles sont presque toutes judicieuses et utiles. Il en est une cependant, que, à mon avis, il aurait dû supprimer : c'est celle où il propose de corriger en « gratonizans » le mot « gnatonizans » employé dans le *Discours*. L'adjectif « gnatonizant » me paraît heureusement forgé sur le nom de Gnathon, le célèbre parasite :

> « Tanquam philosophorum habent discipulis ex ipsi
> Vocabula, parasiti item ut Gnathonici vocentur. »

MAX PRINET.

La Chronique de Mauriac, par MONTFORT, *suivie de Documents inédits sur la ville et le monastère*, par le Dr LOUIS DE RIBIER. Paris, Champion, 1905, in-8 de 260 p. — Prix : 8 fr.

La ville de Mauriac eut, comme beaucoup d'autres, un monastère pour berceau. Depuis les origines jusqu'au moment de la Révolution, l'histoire des moines et celle de la cité paraissent se confondre. Le docteur de Ribier ne s'est pas proposé de donner cette histoire dans le présent volume. Il se borne à publier un certain nombre de documents, qui lui ont semblé intéressants. Dans son Introduction, il fait connaître

les chroniques où il est question de Mauriac et de son monastère. Celle de Montfort, qui fait le principal objet de cette publication, a été rédigée au XVIe siècle par un prêtre de ce nom; elle a pour titre : *La Topographie, antiquité, construction et discours de la ville et prévôté de Mauriac aux haultes montaignes d'Auvergne en l'évêché de Clairmont.* Tout ce qu'on y lit sur les premiers siècles de cette ville est emprunté à des traditions locales qui ne méritent aucune créance. Montfort est plein d'intérêt lorsqu'il raconte ce qu'il a pu voir de ses yeux ou apprendre de source certaine : c'est le cas de toute la dernière partie de son œuvre. La Chronique occupe à peine le tiers de ce volume. L'auteur a réuni dans les pages qui suivent de nombreux documents, qui ont pour la plupart une réelle importance; il les a fait précéder d'un « Coup-d'œil sur les origines et le développement de la ville et de la liste des doyens du monastère. » Voici quelques-unes des pièces sur lesquelles l'attention peut se fixer avec plus de profit : Prise de Mauriac par les Huguenots (1574); quelques documents relatifs à l'élection et à l'installation des doyens; — remarquons, en passant, que les moines de Mauriac, avant le concordat de 1516, élirent eux-mêmes pour gouverner leur maison un séculier; ce n'est pas un fait isolé —); Histoire de l'introduction de la congrégation de Saint-Maur à Mauriac (1627-1670); extrait de la Chronique rimée de Mourguyes sur la restauration du monastère (1633); divers inventaires des revenus 1642, 1669. La vente du monastère, de ses jardins et de tous ses biens produisit (1791-1794) la somme de 77.200 francs, ce qui ne constitue pas une fortune. Des reproductions d'armoiries, de sceaux, des gravures représentant le monastère ou quelques-unes de ses parties enrichissent ce recueil de documents.

Le savant éditeur n'aurait maintenant qu'une chose à faire, ce serait de publier une Histoire de Mauriac : nul n'y est mieux préparé que lui.

J. Besse.

La Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle. 3e partie. *De la mort de Wiseman à la mort de Manning, 1865-1892*, par Paul Thureau-Dangin. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-8 de III-543 p. — Prix : 7 fr. 50.

Deux nobles figures remplissent et dominent en quelque sorte cette troisième partie de la belle histoire de *la Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle*, par M. Thureau-Dangin, celle de Manning et celle de Newman : grandes figures toutes deux, mais d'aspect différent et d'attrait inégal. Nommé archevêque de Westminster, par la seule initiative de Pie IX, Manning se distingua tout d'abord par son autoritarisme et son intransigeance, poussant les principes les plus absolus jusqu'à leurs conséquences les plus extrêmes, avec une rigueur qui effarouchait les dissidents. Doux et conciliant de caractère, Newman

était de ceux qui, comme le disait un jour l'illustre archevêque de Paris, Mgr Darboy, estiment que ce n'est pas par des exagérations et des anathèmes qu'on ramènera dans le sein de l'Église la société moderne qui s'en éloigne. De là, entre les deux éminents convertis des divergences d'idées, des dissidences qui se traduisaient dans leurs écrits et dans leurs actes. De là, l'opposition de Manning à la réalisation de certains projets et de certains désirs de Newman. Tandis que ce dernier voulait établir à Oxford une maison de l'Oratoire et souhaitait la fréquentation des Universités nationales par les jeunes catholiques, l'archevêque obtenait que Rome se prononçât contre ce double vœu. Il était alors *persona gratissima* à la Cour pontificale, au point que pendant le concile, le Pape ait levé pour lui l'obligation du secret conciliaire. A cette même époque, Newman, desservi au Vatican et traité presque en suspect, était dédaigneusement laissé en Angleterre. Il fut cependant, quoiqu'il se fût déclaré contre l'opportunité de la proclamation du dogme de l'infaillibilité, un des premiers à accepter la décision du concile et sa *Lettre au duc de Norfolk* fut une des plus vigoureuses et des plus concluantes réponses aux violentes attaques de Gladstone que les nouveaux décrets avaient exaspéré. Justice pourtant finit par lui être rendue, et, à la demande des principaux catholiques anglais, le chapeau de cardinal lui fut donné par Léon XIII. Manning l'avait reçu dès 1875. Lui-même aussi, d'ailleurs, avait modifié, sinon sa manière de voir, du moins sa manière d'agir. Il avait compris cette grande vérité que pour attirer le peuple, il faut aller à lui et s'était jeté à corps perdu dans les œuvres sociales et philanthropiques, n'hésitant pas pour cela à s'allier aux non-catholiques, comme dans la Ligue contre l'ivrognerie et la Société métaphysique. On sait combien son intervention fut décisive dans la grève des dockers que seul il réussit à calmer. Il retrouva là une popularité que son intransigeance primitive avait un peu éloignée, et lorsqu'il célébra son jubilé épiscopal, les protestants s'associèrent aux démonstrations enthousiastes des catholiques.

Séparés pendant la vie, les deux glorieux cardinaux furent réunis par la mort. Newman mourut le premier, à quatre-vingt-dix ans. Manning prononça son oraison funèbre et ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Il avait, pendant les dernières années de sa vie, rédigé, sous le titre de : *Obstacles à l'expansion de l'Église catholique en Angleterre*, des notes fort curieuses où il apparaît quelque peu désabusé. Il avait fait beaucoup pourtant pour cette expansion. Mais il semble que Newman avait fait plus encore et que l'histoire ratifiera ce jugement d'un homme distingué qui lui devait son retour au catholicisme : « Aucune conversion intellectuelle, en Angleterre ou en Amérique, n'a eu lieu pendant les vingt années de sa retraite, à laquelle il n'ait eu part, et quand les convertis voletaient comme des colombes aux fenêtres, c'était sa main qui leur ouvrait. »

Quatre chapitres sur le mouvement ritualiste en Angleterre terminent ce volume et complètent les magistrales études de M. Thureau-Dangin sur la renaissance catholique dans le Royaume-Uni ; on ne les quitte pas sans regret, comme toute œuvre d'érudition et de bonne foi qui instruit et qui fait réfléchir. On ne les quitte pas non plus sans mélancolie, quand on fait un retour sur soi-même et qu'on envisage l'avenir : le catholicisme grandit en Angleterre et c'est par le mot de *Spero* que l'auteur achève son œuvre. Qu'en adviendra-t-il en France, et pouvons-nous garder cette même espérance ?

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Questions d'Angleterre, par J.-B. PIOLET. Paris, Librairie des Saint-Pères, 1906, in-18 de 248 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, fort intéressant, comme tout ce qu'écrit son auteur, se compose de trois études qui ont paru antérieurement dans diverses revues. La première est relative à la *Loi scolaire anglaise* : en quarante pages, il est exposé comment, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, la législation scolaire a été modifiée du tout au tout chez nos voisins d'Outre-Manche. Depuis le *Fosterbill* de 1870, jusqu'à l'*Education act* de 1902, de grands progrès ont été faits dans le sens de la liberté, au point même que certains esprits se sont grandement émus du caractère de plus en plus neutre que prenait l'enseignement public. Ce que l'auteur eût pu ajouter, c'est que la loi scolaire de 1902 a été pour beaucoup dans le revirement d'opinion qui a renversé le ministère anglais à l'occasion des élections générales et qu'une nouvelle loi est à l'étude au Parlement anglais, qui pourrait bien inaugurer, de l'autre côté de la Manche, une nouvelle politique scolaire.

La seconde étude nous initie aux institutions créées à Londres pour faciliter *la lecture* : il y est question des puissantes agences qui entreprennent l'expédition des journaux et revues, et qui ont organisé à côté de ce service celui du prêt à domicile des livres et des périodiques : ce que nous avons en France reste bien loin en arrière de la *London Library*, puissante société privée, qui, grâce aux institutions libérales de l'Angleterre, a pu constituer une précieuse bibliothèque, mise à l'entière disposition des associés.

La troisième étude, intitulée : *Les Missions étrangères protestantes*, remplit plus de la moitié du volume ; il eût convenu de dire : les missions protestantes *anglaises*, car en fait ce n'est que de celles-ci qu'il est question. Je signalerai à l'auteur un petit volume consacré au même sujet et paru il y a quelques années dans la collection *Science et Religion* ; en le consultant, il fût arrivé à faire quelque chose de plus complet, et parfois de plus exact.

P. PISANI.

Colección de monumentos para el estudio de la historia de Aragon, por FRANCISCO AZNAR NAVARRO. T. II. *Forum Turolii*. Zaragoza, tip. Mariano Escar, 1905, in-8 de XLVI-305 p. — Prix : 10 fr.

Nous avons donné, en novembre dernier, le compte rendu de la première partie de cette intéressante collection (Cf. *Polybiblion*, t. CIV, p. 449). Le second volume, dont nous avons à parler ici, n'est pas inférieur au précédent, tant au point de vue historique que sous le rapport de la valeur archéologique et artistique. Il nous donne, pour la première fois et d'une façon complète, le texte original de tout le *Fuero* de Téruel, si important dans l'histoire légale, politique et sociale de l'Espagne, en particulier de l'Aragon. Dans une Préface, aussi modeste que bien documentée, M. Fr. Aznar résume merveilleusement tout ce qui a été publié depuis le XVIe siècle sur les anciennes chartes municipales ; il compare celles de Téruel avec celles de Sépulvéda et de Cuenca ; il démontre peremptoirement que la première, qui remonte à la fin du XIIe siècle, est bien la première en date, contrairement à ce qu'ont enseigné jusqu'ici divers auteurs. Dès lors, le *Forum Turolense* revêt un cachet d'antiquité et d'autorité qui le rend d'autant plus précieux. Les deux manuscrits latins, celui de Madrid et celui de Téruel, ont été soigneusement collationnés par l'érudit M. Aznar, et scrupuleusement reproduits par lui. C'est donc le texte original de cette pièce vénérable que nous possédons : l'orthographe, la ponctuation ont été respectées ; la seule innovation que se soit permise l'éditeur a été de distinguer par des numéros d'ordre les 552 articles dont se compose le *Forum* en question. Quelques fac-simile en héliogravure illustrent ce volume, auquel une couverture en parchemin et un titre en vieille gothique donnent l'apparence du moyen âge.

G. BERNARD.

Hindu manners, customs and ceremonies, by the abbé J.-A. DUBOIS ; translated from the author's later French manuscrit and edited with notes, corrections, and biography, by HENRY BEAUCHAMP. Third edition. Oxford, Clarendon Press, 1906, in-12 XXXIV-741 p., avec portrait. — Prix : 6 fr. 90.

L'abbé Dubois, des Missions étrangères, né à Saint-Rémèze (Ardèche) en 1765, mourut en 1848, à Paris, rue du Bac, où il s'était retiré après avoir passé trente ans dans l'Inde méridionale. Il était parti pour les missions de l'Extrême-Orient, l'année même de son ordination, en 1792. Dès son arrivée, comme il le raconte lui-même, il se fit Hindou autant que possible, adoptant le costume, les manières des peuples qu'il était appelé à évangéliser, se donnant bien garde de heurter de front leurs préjugés, les acceptant même toutes les fois qu'ils n'intéressaient ni la foi, ni la morale, ce qui ne l'empêcha pas de combattre ceux qu'il estimait dégradants ou nuisibles. Aussi, acquit-il vite une influence

considérable, et, plus d'une fois, il fut pris pour arbitre dans les conflits entre administrateurs et administrés. Il avait appris à fond la langue des indigènes, le tamoul et les idiomes dérivés du tamoul. Vivant au milieu de ces Hindous, il appliqua son esprit investigateur et sagace à bien étudier leurs croyances, leurs pratiques, notant au fur et à mesure le résultat de ses recherches. Une première rédaction de son travail lui fut achetée en 1806 par William Bentinck, pour le compte de la Compagnie des Indes. Divers incidents en firent retarder la publication jusqu'en 1816. Dans l'intervalle, on en remit une copie à l'auteur, en le priant de compléter son travail ; il le refondit en entier. Dix ans de plus d'observation lui avaient permis d'approfondir davantage son vaste sujet, de corriger plusieurs inexactitudes, et surtout d'acquérir de nouvelles connaissances, de puiser de nouveaux renseignements. Mais, lorsqu'il renvoya son livre ainsi amélioré, le premier manuscrit venait d'être publié, et ce fut ce qu'il regardait simplement comme une ébauche, un essai, qui fut jusqu'à la fin réimprimé, avec d'ailleurs le plus grand succès. C'est en 1897 seulement, que M. Beauchamp retrouva dans les archives du gouvernement de Madras le second manuscrit de l'abbé Dubois. Il s'empressa de le publier, et c'est la troisième édition qui vient de paraître, avec des notes complémentaires ou rectificatives. L'ouvrage de l'éminent missionnaire est une mine de précieux renseignements sur les populations du Dekkan. Sans doute, il ne faudrait pas généraliser ses observations : ce serait aller contre ses propres intentions. Il ne raconte guère que ce qu'il a vu, et il n'explora que le versant méridional de la chaîne des monts Vindyas. Or, l'Inde du nord diffère très notablement de celle du sud ; ce ne sont ni les mêmes idiomes (car il y en a plusieurs) ni souvent les mêmes mœurs. Toutefois, comme ce sont, au moins en général, les mêmes croyances religieuses, l'hindouisme, avec ses mille nuances, il est vrai, l'ouvrage de l'abbé Dubois, dans ses grandes lignes, intéresse l'Inde entière.

L'auteur divise son ouvrage en trois parties. Dans la première, il étudie la société de l'Inde actuelle et son organisation ; le système des castes est surtout traité avec développement. La seconde a pour objet les quatre périodes de la vie brahmanique, et la troisième est consacrée à la religion qui occupe une si grande place dans l'existence de ces populations foncièrement pieuses. Les derniers chapitres de cette troisième partie auraient dû être mis sous une rubrique particulière, attendu qu'ils se rapportent non plus à la religion, mais à l'état politique et civil de l'Inde moderne. Une demi-douzaine d'appendices sur certains points spéciaux et un index dressé avec soin terminent le volume.

Le christianisme progresse bien lentement dans l'Hindoustan, puisqu'on n'y trouve guère que sept chrétiens, catholiques ou protestants,

sur mille habitants. L'abbé Dubois constatait tristement lui-même le peu de succès de ses longs et pénibles travaux apostoliques. Il écrivit même à ce sujet des lettres dont la publication fit grand bruit.

Le nom de l'abbé Dubois, comme missionnaire et savant, se recommande à l'estime générale, au même degré que celui de Mgr Bigandet, vicaire apostolique de la Birmanie méridionale, membre, comme lui, de la Société des Missions étrangères, et presque son contemporain. A. Roussel.

Manuel de recherches préhistoriques, publié par la Société préhistorique de France. Paris, Schleicher, 1906, in-18 de IX-332 p., 205 figures et plusieurs tableaux hors texte. — Prix : 8 fr.

C'est là un ouvrage qui répond parfaitement à son titre de Manuel, en résumant, sous une forme extrêmement claire, toutes les connaissances théoriques et pratiques que doit posséder un préhistorien consciencieux. Le fait que c'est une œuvre collective, et par suite un peu anonyme, a permis d'en confier les divers chapitres à des spécialistes qui ont nom : Émile Rivière, auteur des fouilles des grottes de Menton; A. de Mortillet; Fourdrignier, explorateur des tombes de la Marne; Baudouin, le spécialiste des dolmens; Taté, Thiot, Hue, Martin, etc., et qui apportent chacun sa compétence spéciale. Le volume se divise en deux parties : Technique générale, Technique spéciale, c'est-à-dire les procédés et le matériel d'une part, et de l'autre les divers genres de gisements et de stations dont l'étude est possible.

Dans la première, on décrit successivement le matériel à employer, les lois et les réglements dont il y aura à tenir compte pour ne pas les violer ou pour s'assurer le bénéfice de ses recherches, la manière d'étudier le terrain, de décrire la fouille pour recueillir toutes les indications utiles. Le chapitre VIII traite de la récolte et de la conservation des objets préhistoriques, de l'estampage, du moulage, enfin de l'emballage de la récolte. Ce chapitre aurait pu être plus développé, et, en tout cas, ne saurait renseigner suffisamment les lecteurs dépourvus de connaissances personnelles antérieures. Son rédacteur paraît attacher une grande importance au silicate de potasse, dont nous n'avons pas toujours eu à nous louer. D'intéressantes tables de mensuration permettent de fixer approximativement la taille des individus, d'après la longueur des principaux os. Puis des conseils pour le classement scientifique des collections, les principales classifications préhistoriques, et une suite de dessins tenant lieu du musée préhistorique de Mortillet.

Sur la seconde partie il n'y a pas d'observations à faire, sauf peut-être l'oubli, au chapitre des dolmens, des sculptures, hache et figure féminine qui y sont fréquentes. Il est fait mention des puits funéraires. L'existence de ce type de sépulture est-elle bien certaine? La nature

funéraire des puits a été contestée, et les arguments dirigés contre cette attribution ont semblé convaincants à beaucoup.

Le prix du volume paraît élevé et en interdira l'acquisition à beaucoup d'archéologues. Peut-être une seconde édition pourra-t-elle être établie à un prix plus accessible. F. DE VILLENOISY.

Fouché, duc d'Otrante. *Républicain, impérialiste, royaliste, 1759-1820*, par JEAN DE BRÉBISSON. Paris, Beauchesne, 1906, in-8 de 298 p., avec gravures hors texte. — Prix : 5 fr.

L'auteur ayant accepté (p. 3), un peu contre l'opinion généralement admise, que les *Mémoires* de Fouché, publiés à Paris en 1824, sont authentiques, use de ces deux volumes, particulièrement du premier, auquel il accorde une créance plus grande, pour étayer son récit. A vrai dire, le livre ne se compose guère que des principaux passages de ces *Mémoires*, fidèlement copiés et suivis d'un commentaire. — Commentaire rapide, vif et sévère ; mais le personnage ne mérite pas beaucoup d'indulgence, et l'histoire se trouve d'accord avec la morale pour le condamner.

Trois parties divisent le volume ; ce sont celles qu'indique le sous-titre : La Révolution, l'Empire, la Restauration. Nous sommes en présence d'un travail de simple vulgarisation ; on ne rencontre ni discussion de textes, ni appréciations nouvelles ; peu de notes même ; seulement au bas des pages, certaines références bibliographiques. XII *annexes* clôturent cette étude : elles concernent principalement le passage de Fouché dans la Nièvre en 1793 ; à signaler également une « Note du duc d'Otrante sur la visite que lui fit M. Dambray, en mars 1814. » G.

Madame Craven intime (*Pauline de la Ferronnays*), par EUGÈNE FLORNOY. Préface du vicomte de Meaux. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-12 de XIV-207 p. — Prix : 2 fr.

La vie et les amitiés, les goûts et les relations de Mme Craven appartenaient à l'élite de la société cosmopolite. La duchesse Ravaschieri, pour l'Italie, Mme Bishop, pour l'Angleterre, ont essayé de recueillir quelques notes particulières sur cette charmante et aimable Pauline de la Ferronnays, partout très appréciée et très aimée. A son tour, pour la France, M. Eugène Flornoy tente une esquisse de cette physionomie délicate et difficile à bien saisir.

En un style coloré, un peu précieux peut-être, il étudie à larges coups de plume la « jeunesse », les « intimités familiales », le rôle d'écrivain, la « souffrance », la « vie à deux », « la solitude et la mort » de cette femme qui a beaucoup vécu pour les siens et par les siens. Sa nature passionnée, primesautière, généreuse et libérale, il l'examine sur

ces deux points assez délicats : la Question romaine et l'Angleterre (chap. III et IV). Il brode, sur ce thème, des variations agréables et d'une lecture facile, en quoi son petit livre prend une tournure très pittoresque. Il fournit de la sorte une monographie soigneusement étudiée de son héroïne, peut-être un peu moins « intime » que ne le dit le titre, parce que les éléments en sont difficiles à analyser et à mettre en œuvre, mais capable d'attacher et de présenter, comme le souhaite l'auteur, une charmante « figure de femme », dessinée par un philosophe et un psychologue.

M. le vicomte de Meaux, qui a beaucoup connu Mme Craven tant par lui-même que par sa famille, a voulu écrire une courte Préface ; ces pages répondent à merveille à ce sentiment pieux d'un homme bien informé, qui dit avec précision les choses justes et les accompagne des réflexions les plus élevées. G. G.

Henri de Mauduit du Plessix, lieutenant de vaisseau, commandant de la « Framée », par A. VACCON. Paris, Retaux, 1906, in-8 de 360 p., avec portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Il est rare que les grandes actions, les gestes nobles et héroïques, qui mettent un homme en vedette et font entrer de plain-pied dans l'histoire celui qui, hier encore, était un inconnu, n'aient pas été en quelque sorte préparés par un long apprentissage, une formation de tous les jours, qui suffit à remplir et à motiver toute une existence. Aussi, en voyant le lieutenant de vaisseau Henri de Mauduit du Plessix, commandant de « la Framée, » mourir en héros, se sacrifiant trois fois de suite pour permettre à trois de ses subordonnés de tenter de se sauver, était-il naturel de se demander si la vie de cet officier avait été en harmonie avec cette fin et avait pu la faire prévoir : M. A. Vaccon a entrepris la tâche de répondre à cette question et a atteint sans peine le but qu'il s'était proposé.

D'un style agréable et facile, souvent ému et toujours naturel, il a raconté la vie du galant officier, vie modeste et simple, que ne signale aucun fait extraordinaire, mais qui est pénétrée par un rare esprit de foi chrétienne, par un profond sentiment du devoir. La Foi et le Devoir, ce sont les seuls mobiles de toutes les actions du jeune officier de marine, et, à eux deux, ils suffisent pour inspirer tous les dévouements, tous les héroïsmes. L'auteur de cette très intéressante biographie, après avoir raconté en quelques pages l'enfance du futur commandant de « la Framée, » a montré l'influence des parents sur la formation de cette belle âme, puis, a suivi le jeune officier pendant ses nombreuses campagnes. Enfin, en un récit profondément émouvant, il a raconté la catastrophe de la nuit du 10 au 11 août 1900, pendant laquelle le commandant de Mauduit, trouvant la mort, naquit à la vie éternelle, laissant dans le

cœur de tous ses camarades un exemple précieusement gardé et médité.

J. C. T.

Conférences faites au Musée Guimet, par Émile Guimet. T. XVII. Paris, Leroux, 1905, in-12 de 279 p. avec fig. et planches. — Prix : 3 fr. 50.

Ce tome est le dix-septième de la Bibliothèque de vulgarisation, fondée par M. Guimet, il y a quelques années, dont le succès va toujours croissant.

Dans ce nouveau volume, composé des conférences données par M. Guimet lui-même, le lecteur, après l'auditeur, est successivement transporté en Égypte, en Grèce, en Syrie et jusqu'en Chine.

La Statue vocale de Memnon est le sujet traité dans la première conférence. Rien de curieux comme l'histoire de cette statue et surtout comme les traditions qui s'y rattachent. Le phénomène naturel qui valut à ce colosse de pierre sa célébrité n'a guère trouvé son explication que de nos jours : c'était un effet de dilatation. Les Anciens y voyaient un fait surnaturel, ou plus simplement une supercherie : ce n'était ni l'un ni l'autre. Mariette-Bey indiqua la vraie destination du fameux conduit par où l'on supposait que les prêtres s'introduisaient pour prêter leur voix au Fils de l'Aurore. Il s'agissait d'un conduit de serdab.

Dans une seconde conférence, M. Guimet résume le résultat des récentes fouilles faites en Égypte ; les tombeaux découverts par M. Amelineau dans les ruines d'Abydos, celui, entre autres, d'Osiris qui a causé tant de bruit et fait déjà couler tant d'encre ; les débris d'anciens temples trouvés par M. Legrain dans l'intérieur de pylônes ; les tombes royales remises en lumière par M. Loret, spécialement la sépulture d'Aménophis III ; les quatre cimetières d'où M. Gayet exhuma de nombreux corps embaumés, vêtus de riches étoffes, et parmi eux « des croisés français momifiés et très bien conservés avec leurs armures ». Un contrat de vente, des lettres de soldat et d'écoliers à leurs parents ont été déchiffrés sur des papyrus servant d'enveloppes à des momies. Les tombeaux de « la fameuse Thaïs et du non moins fameux Sérapion », furent aussi étudiés dans cette conférence que terminèrent de nombreuses et fort intéressantes projections.

La troisième conférence eut pour thème les Musées de la Grèce et les principales exhumations archéologiques dont ils se sont enrichis, en ces dernières années. Tirynthe, la patrie de Persée, d'Amphitryon et d'Hercule ; Knossos et son palais de Minos, retrouvé par M. Évans, Mycènes et les célèbres sépultures des Atrées auxquelles reste attaché désormais le nom de Schliemann, Delphes et son temple d'Apollon où furent rendus tant d'oracles, Olympie, Epidaure, autant de souvenirs évoqués par l'éminent conférencier qui fit passer sous les yeux de ses auditeurs les reproductions de la plupart de ces monuments.

La Syrie et la Palestine furent étudiées par lui dans une quatrième conférence également fort intéressante.

La série de ces conférences se termine par une étude du théâtre en Chine au XIIIe siècle. M. Guimet analyse rapidement plusieurs pièces qui, le plus souvent, ont une assez grande portée morale ou satirique tout au moins. Parmi les passages qu'il cite, il est tel dialogue dont Molière eût fait son profit, comme il savait le faire lorsqu'il « trouvait son bien quelque part. »

L'intérêt du sujet, une science sûre d'elle-même, et complètement dépouillée de pédantisme, une langue savoureuse, humoristique : voilà ce qui signale au public ce nouveau volume, digne de ses devanciers. De nombreuses figures permettent aux lecteurs de se faire une idée exacte des monuments décrits. A. ROUSSEL.

Essai de répertoire des ex-libris et fers de reliure des bibliophiles lorrains, par le comte ANTOINE DE MAHUET et EDMOND DES ROBERT. Nancy, Sidot, 1906, gr. in-8 de 383 p., avec nombreuses figures dans le texte et 15 pl. hors texte. — Prix : 30 fr.

Les marques de propriété qui figurent, manuscrites, imprimées ou gravées à l'intérieur des volumes, ou estampées sur les reliures, sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la bibliophilie. Elles révèlent, à qui sait les comprendre, les noms des possesseurs successifs des livres qu'elles décorent. Leur interprétation n'est pas toujours facile. Si le nom du propriétaire s'y rencontre souvent, il arrive fréquemment aussi qu'elles ne consistent qu'en armoiries qu'il faut savoir identifier, ou en symboles dont il n'est pas toujours aisé de déterminer le sens.

C'est en procédant par enquêtes locales, qu'on peut arriver à reconnaître la signification de ces marques. MM. A. de Mahuet et E. des Robert viennent de le démontrer en ce qui regarde la Lorraine. Grâce à de longues et patientes recherches, ils ont réuni environ onze cents ex-libris et fers de reliure. Ils les décrivent minutieusement, et donnent des renseignements biographiques sur les amateurs qui en ont fait usage. Dans leurs notices, ils font connaître les armoiries des bibliophiles et de la plupart des familles qu'ils ont l'occasion de citer.

L'ouvrage est illustré de plus de cent reproductions dans le texte et de quinze planches hors texte, dont cinq sont tirées directement sur les cuivres originaux. Cette copieuse illustration est fort intéressante, car les marques des bibliophiles ont été généralement gravées avec soin.

Parmi les fers de reliure, reproduits par MM. de Mahuet et des Robert, je remarque celui du maréchal de Schomberg (p. 289), d'un beau style sobre, ceux très riches, d'Antoine de Lenoncourt (pl. IX) et de Stanislas Leczinski (pl. VII). Les ex-libris gravés par Collin, à

Nancy, au milieu du XVIIIe siècle, donnent de gracieux modèles du style rocaille (p. 104, 156, 185, 221, 239) ; celui que Nicole, fils, a gravé, en 1755 pour Duberon (p. 96), est d'une élégante composition et d'une facture habile. L'ex-libris de Jameray-Duval, le célèbre pâtre devenu astronome, géographe, historien, bibliothécaire et numismate, est curieux, mais franchement laid (p. 151). On a voulu y rappeler toutes les occupations du propriétaire : c'était trop.

Dans la série des œuvres contemporaines, il faut citer l'ex-libris de M. Barbier, commandant des sapeurs-pompiers de Nancy, zinco-gravé par H. Dardenne (pl. II) ; il figure un incendie avec les attributs des pompiers au premier plan. Celui de M. Langlard, directeur d'assurances, représente aussi un incendie (p. 178) ; c'est le palais ducal qui flambe ; le feu est combattu par un pompier à tête d'éléphant (nous somme au pays de Granville) ; sur le tout brochent la croix de Lorraine et le chardon de Nancy ; c'est un peu compliqué. Au contraire, M. Demeufe a gravé avec un parti-pris de simplification assez heureux l'ex-libris de M. Berlet, représentant un paysage pastoral (pl. III). Entre les bonnes compositions modernes, j'ai plaisir à citer l'ex-libris héraldique de M. de Braux, dessiné par M. des Robert, dans le style du XVIe siècle (pl. XII).

Ce sont les ex-libris armoriés qui se trouvent en majorité. L'histoire du blason y recueillera des documents intéressants ; l'histoire des prétentions et de la vanité, aussi : voir les armes des ducs de Bar, prises par les Berrichons du nom de Bar (p. 14), et celles des Perrenot de Granvelle adoptées par une famille Pernot (p. 258).

MAX PRINET.

BULLETIN

La Lutte éternelle, par A. PONTHAUD. Paris, Vic et Amat, 1905, in-16 de VIII-339 p., avec vignettes. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre est sans prétention, mais non sans valeur ; sa publication fera du bien dans les classes populaires : elle y détruira plus d'un préjugé et y sera comme la bonne semence qui lèvera pour la vie éternelle. Il est le premier volume d'une série intitulée : *A Rome. — Sur la Côte d'Azur. — Paris*, et se compose de souvenirs et de faits personnels, de renseignements recueillis sur les lieux mêmes où se sont déroulés les événements ou donnés d'après des ouvrages intéressants que l'auteur indique, le cas échéant. On pourra y connaître, dans tout son développement, la vie admirable des héros qu'il a esquissée. Voici les sujets traités : « Fourvières et Saint-Pierre. — Le Cinquantenaire. — Tout Rome a pleuré ! — Les Jésuites. — Encore les Jésuites. — La Conversion d'un juif. — Don Bosco. — Lorette. — Saint Alexis. — Sainte Françoise Romaine. — Un Saint français. — Sainte Pudentienne. — Ars. — La Lutte éternelle : celle du bien et de mal, celle où les méchants apportent toujours des entraves aux œuvres des bons. C'est

ce que démontre par d'éloquents exemples ce livre qui semble avoir pris pour devise : « La lutte quand même ! Le travail sur la terre; le repos au ciel. » L. R.

Manuel pratique du sériciculteur, par H.-L.-ALPHONSE BLANCHON. Paris, Amat, s. d., in-12 de 144 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le livre répond bien à son titre. Composé par un praticien, il expose méthodiquement tout ce qui concerne l'élevage, l'éducation des vers à soie et les soins à leur donner pour éviter ces maladies qui parfois détruisent les plus belles cultures. Le texte de la loi du 2 avril 1898 sur les encouragements à donner à la sériciculture termine le volume. La Société des agriculteurs de France a jugé ce petit manuel si bien fait et si utile, qu'elle a accordé à son auteur un grand prix agronomique. G. DE S.

Dans les vignes. Cryptogames, insectes, accidents, les traitements pratiques, par H. LATIÈRE. Paris, Amat, 1905, in-12 de VIII-134 p., avec fig. — Prix : 1 fr. 75.

Volume destiné à faire connaître les divers fléaux qui attaquent la vigne, à les bien différencier les uns des autres pour pouvoir appliquer avec succès les remèdes efficaces pour chacun d'eux. Cette publication bien comprise est simple, claire, et sera éminemment utile aux vignerons si éprouvés depuis nombre d'années. Des gravures assez nombreuses élucident le texte et le font mieux saisir, mais elles ne s'appliquent qu'aux divers instruments employés dans la lutte contre ces multiples ennemis. Il serait à désirer que dans la prochaine édition de cet excellent petit livre, l'auteur en ajoutât quelques-unes encore pour rendre plus sensible, par le dessin, ses descriptions des maladies cryptogamiques que les vignerons confondent trop souvent entre elles. G. DE S.

Classiques ou primitifs ? par ALBERT DU BOIS. Paris, Sansot, 1906, petit in-12 de 82 p. — Prix : 1 fr.

Le Problème du sentiment, *essai d'investigation littéraire*, par PAUL ANDRÉ. Paris, Sansot, 1906, petit in-12 de 94 p. — Prix : 1 fr.

Est-il vraiment bien opportun de mettre en petits volumes de minces, très minces, articles de revues très jeunes et très éphémères ?

— La trouvaille de M. du Bois, c'est que « le plus médiocre écrivain contemporain doit être supérieur aux demi-dieux de la Grèce et de Rome », et plus encore à ces « cuistres » du XVIIe siècle, que sont Corneille, Racine, Molière, « écrivains ignorants et grossiers », « faux grands hommes qui ont des mentalités de collégiens »... Oui, « toute l'invention de Corneille se borne à développer, en de flandreux discours, quelques phrases de Tacite ou de Tite-Live » ; « la sécheresse de style de Racine s'exprime par *clichés* et trahit une âme myope », et la poésie moderne « est à son instrument grossier ce qu'est l'orchestre de Bayreuth à la guitare de Lulli » ; « la forme de la comédie moliéresque est fausse, factice, déplaisante... » ; « tout ce théâtre du XVIIe siècle est mort ; on ne lui conserve un semblant de vie que grâce à d'inintelligentes subventions », qu'il vaudrait bien mieux donner « au théâtre qui joue *Thérèse Raquin* ou *la Châtelaine*... » — Y a-t-il donc quelqu'un qu'amusent encore ces barbouillages de potaches, qui traînent, depuis cent ans, dans les petits journaux ?...

— Avec plus de sérieux, mais tout autant de rhétorique, M. Paul André, après avoir rappelé « le grandissant empire du souci sentimental depuis les affections de *Paul et Virginie* jusqu'au cri poignant et sincère de Perdican, tout en écoutant au passage les sanglots de René, Corinne, Antony, Jocelyn, etc., » disserte, en un beau désordre où sont cités au hasard, parmi des écrivains plus notoires, M. Thiaudière, Mme Claire Albane, M. Albert Juhellé, sur la déchéance du sentiment en la littérature contemporaine et l'envahissement du positivisme, du scepticisme, de l'ironie, de la sensualité aride et de la « *flemme* » sentimentale... C'est un devoir d'élève où il y a de bonnes intentions, un savoir très superficiel, beaucoup d'inexpérience et beaucoup de « brouillamini... » G. A.

La Rulla, por B. MORALES SAN MARTIN. Valencia, Aguilar, 1905, in-8 de 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Espagne nous envoie depuis quelque temps des œuvres vraiment littéraires et vraiment espagnoles. Voici une nouvelle que j'ai lue et relue avec attention : au premier abord, je l'avoue, elle m'a paru un peu diffuse ; mais en l'examinant de près, j'y ai reconnu un talent à part et un genre tout particulier de description et de narration. Ce n'est pas l'histoire d'un personnage, ce n'est pas une intrigue vulgaire, que nous avons dans ce joli livre : c'est la peinture fidèle des mœurs de la *Huerta*, c'est-à-dire de la campagne de Valence. Plusieurs générations se succèdent dans le récit de M. Morales, et toutes préparent la poétique et intéressante narration des aventures si touchantes, si vraies, si douces de l'héroïne, surnommée *la Rulla*, qui captivent justement le lecteur. On peut se plaindre d'une certaine lenteur dans le développement du thème complexe qui fait la base de cette nouvelle. Mais le lecteur qui connaît l'Espagne, et en particulier la Catalogne, ne se formalise pas de ce défaut apparent ; au lieu de voir un défaut dans l'œuvre, il y distingue une artistique imitation de la nature, une connaissance parfaite, j'allais dire *idéale*, des coutumes et des mœurs provinciales. Si l'on prend la peine de parcourir attentivement, non une fois, mais deux et trois fois, le roman de *la Rulla*, on finit par porter ce jugement définitif : C'est bien l'Espagne, c'est bien la Huerta, qui sont décrites dans le livre de M. Morales, et ce livre est beau et bon. G. BERNARD.

Deux Mémoires historiques de Claude Le Pelletier, publiés avec une Introduction et des notes par LOUIS ANDRÉ. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 170 p. — Prix : 3 fr. 50.

Claude Le Pelletier fut le successeur de Colbert au contrôle général en 1683. Il avait été conseiller au Parlement de Paris, président de la Chambre des enquêtes, conseiller d'État. A sa retraite, il redevint président à mortier, surintendant des postes en 1691, et mourut en 1711. Il avait été prévôt des marchands, c'est-à-dire véritable maire de Paris, de 1668 à 1676.

Très bon latiniste, lettré et jurisconsulte, observateur des choses de son temps, presque toujours en second ordre, et d'autant mieux placé pour juger les hommes et les événements, il a laissé inédits des fragments historiques, qui sont conservés aux manuscrits de la Bibliothèque nationale. M. André a entrepris d'en publier deux : « La Vie de Monsieur le Chancellier Le Tellier », et le « Mémoire de mes véritables sentiments sur les affaires de l'Église et de l'État », qui traite du jansénisme naissant sous Mazarin et

sous Richelieu, en poursuivant les réflexions générales qui s'y rapportent, ainsi qu'à la politique générale, jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

On trouve dans ces morceaux beaucoup de renseignements intéressants, dont le prix est doublé par une annotation très complète; mais pourquoi l'auteur, dans des documents de ce genre et de cette époque, pousse-t-il le scrupule jusqu'à mettre des grandes lettres où il n'en faut pas, écrivant partout *Je* et *Jay*, et des petites où il faudrait des capitales, comme à *fouquet, france*, M. *De louvois, fontainebleau ?* L'effet produit est mauvais sans aucun avantage. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Mémoires d'un camisard sur les dragonnades, restitués, annotés et publiés par MARC STÉPHANE. 2e cahier : *Les Forçats de la doctrine* (p. 103 à 240). 3e cahier : *La Bête du Gévaudan* (p. 241 à 360). Paris-Neuilly « Cabinet du Pamphlétaire », 1906, in-8. — Prix de chaque fascicule : 1 fr. 25.

Les Forçats de la doctrine, ce sont les petits huguenots, détenus à Mende, il y a deux siècles, chez les frères de la doctrine chrétienne. *La Bête du Gévaudan*, c'est l'abbé François de Langlade du Chayla, inspecteur des missions cévenoles, dont l'assassinat (22 juillet 1702) fut un signal pour l'insurrection camisarde. Comme nous le remarquions déjà au sujet du premier cahier, ces souvenirs prennent le ton d'un réquisitoire, tantôt goguenard et tantôt farouche, contre la tyrannie monstrueuse, immorale, du catholicisme et de la monarchie.

L'éditeur nous apprend que six pages manquent dans le manuscrit, et qu'il s'est volontairement abstenu de les reconstituer, craignant de déparer, par une insertion artificielle, ce document « d'un archaïsme si délicieux » (p. 106). Un tel scrupule honore la délicatesse de M. Marc Stéphane, et témoigne de son entière bonne foi. Mais il prouve plus encore combien grande est sa modestie : car l'exercice n'aurait certes pas été bien difficile, même à un lettré moins expert, de tracer quelques pages d'un style tout pareil à celui du camisard appelé le Tortugue. Ce curieux personnage, en effet, emploie une foule de locutions et professe nombre d'idées qui rappellent à s'y méprendre le langage et l'esprit de beaucoup de monde au XXe siècle.

L'argot de nos écoles, de nos casernes et de nos boulevards n'a pas de secrets pour lui. Un « nouveau » est un *bleu* (p. 132); emprisonner se traduit par *boucler* (p. 174, 186); mourir par *claquer* (p. 187), ou encore par *sortir les pieds devant* (p. 135); un obstiné *ne veut rien savoir* (p. 231); bouleverser devient *chavirer* (p. 235); maltraiter, *victimer* (p. 219); l'audace, *du culot* (p. 356). Notons une élégante tournure : *Je vous lui fiche ma démission* (p. 203). D'autres néologismes ne surprennent pas moins chez un contemporain de Louis XIV et du Régent : par exemple, tout le jargon de l'anticléricalisme.

Le Tortugue francise des mots latins, à la façon de M. Huysmans : *ascender* (p. 118), *recalcitrer* (p. 129), *vigiler* (p. 253), *lacrymer* (p. 268), *confabuler* (p. 349). Comme M. Caro, il nomme la vie future *l'au-delà* (p. 153). Comme Pasteur, il possède la notion de *l'immunité* (p. 196). Comme Darwin, il se reporte à *l'animalité ancestrale* (p. 219). Voici la conclusion du *credo* de ce camisard : « Résultat des méditations comparatives des trois ou quatre *grandes formules religieuses* qui se partagent la *tyrannie sociale* des peuples de l'Europe : tout culte extérieur de la divinité *m'horripile.* » (p. 139).

Il semble que de telles citations suffisent à montrer l'impudence du faussaire qui a odieusement trompé M. Marc Stéphane. A vrai dire, pareille

contrefaçon ne serait qu'un mauvais jeu d'esprit, si la matière était inoffensive. Mais il s'agit, au contraire, d'un douloureux souvenir de l'ancienne France, d'une page de nos dissensions fratricides. On ne devrait donc entendre ici que la voix des documents authentiques de l'une et l'autre source, et le jugement équitable, mesuré, des vrais historiens. Comment alors qualifierons-nous le procédé qui consiste à fabriquer, pour l'usage du public, un faux document, où sont réunies, amplifiées, dramatisées les pires allégations des pamphlets huguenots de l'époque?

YVES DE LA BRIÈRE.

De l'Ancien Régime à Thermidor. Une Commune du Quercy pendant la Révolution, *d'après des documents inédits des archives de la mairie de Saint-Céré (Lot)*, par PAUL GRANIÉ. Paris, Champion, 1905, in-16 de 197 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Granié est rempli d'intentions excellentes ; malheureusement cela ne suffit pas pour écrire un volume d'histoire. Nourrissant des sentiments peu tendres pour les choses et les hommes de la Révolution, il a prétendu, en découpant quelques passages de Taine, en reproduisant un certain nombre de procès-verbaux d'assemblées municipales, et en reliant le tout par un récit agréable, nous montrer la répercussion dans une bourgade de l'ancienne vicomté de Turenne des événements qui s'accomplissaient à Paris. Mais son livre reste bien superficiel : il n'a pas assez puisé dans les archives de la commune qui l'intéressait ; il n'a pas complété les documents qu'elles lui offraient avec ceux qu'il aurait certainement trouvés au chef-lieu du département, de telle façon qu'après l'avoir lu on ne conserve que des idées en somme assez vagues sur Saint-Céré à l'époque révolutionnaire. On a l'impression qu'il en a été là comme partout ailleurs : la Révolution, d'abord accueillie avec enthousiasme, les nobles et le clergé prenant part à toutes les délibérations qu'ils sont appelés à diriger, peu à peu la dispersion de tout ce qui représente un principe d'autorité, le schisme constitutionnel, le régime des violents. Mais ce qu'il aurait été intéressant de marquer, c'est comment, petit à petit, les modérés s'effacèrent devant les révolutionnaires et comment ceux-ci, une minorité, parvinrent à s'imposer à la majorité. Nous ne le voyons pas dans le livre de M. Granié : il ne nous donne le procès-verbal que d'une seule élection municipale, la première, celle qui eut lieu en février 1790. Pourquoi pas les autres ?

Il est donc regrettable que ce livre soit par trop sommairement documenté. On souhaiterait aussi que le parti pris fût moins évident, ce qui enlève beaucoup d'autorité à l'auteur.

L.-H. LABANDE.

Baal au XXe siècle. *Naturalisme. Humanisme. Satanisme*, par RÉGIS CLAIRVAL. Lyon et Paris, Vitte, 1906, in-8 de 70 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure est consacrée à dévoiler le grand secret de la franc-maçonnerie, d'après des documents écrits par les maçons eux-mêmes. Ce grand secret ne serait autre chose que la déification de la nature et de l'homme, en attendant la déification de Satan le grand. Elle est écrite avec un sentiment profondément religieux et renferme des révélations assurément curieuses sur les visées criminelles que cache tout l'appareil du formalisme franc-maçon.

Quant à la valeur des documents mis en œuvre, nous ne pouvons nous empêcher de concevoir quelques doutes. Ainsi, le discours du grand-maître

Anghera, à Palerme, nous semble peu vraisemblable et imaginé après coup. Certains points d'ailleurs ne s'accordent pas très bien avec ce que nous savons de la franc-maçonnerie par d'autres voies.

Nous sommes étonné que l'auteur attribue aux Chaldéens le nom d'Hélios donné au soleil; ce nom est du grec le plus pur.

L'ouvrage n'est pas écrit de manière à passer par toutes les mains. Il contient des détails qui ne conviennent point à toutes les classes de lecteurs.

D. V.

Le Christianisme en Hongrie, par ÉMILE HORN. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 76 p. (Collection : *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Organisation religieuse de la Hongrie, par le même. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 62 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

L'auteur de ces deux petits volumes est qualifié pour parler avec une compétence indiscutable de l'histoire religieuse de son pays. Dans le premier de ces ouvrages, il donne un résumé, tracé à grandes lignes, de l'introduction et du développement de la religion chrétienne en Hongrie. La crise protestante est autant une lutte politique qu'un conflit religieux, car, après avoir lutté pour défendre son indépendance contre les Turcs, la Hongrie se voit menacée par les entreprises allemandes. Si la Hongrie est restée ou est redevenue une nation essentiellement catholique, cela a été à la condition de sauvegarder son indépendance nationale, et le catholicisme hongrois a toujours conservé une empreinte originale. C'est ce que M. Horn démontre dans son second volume. Les lois politico-religieuses de l'État magyar sont exposées avec une grande lucidité, les statistiques sont présentées avec méthode, et, en lisant cet ouvrage, un lecteur français sera à même de rectifier un certain nombre des erreurs qui sont encore courantes dans notre pays au sujet de la Hongrie et des provinces qui se rattachent à la couronne de Saint-Étienne.

P. PISANI.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'ordre des avocats vient de faire une grande perte en la personne de M. Edmond Rousse, mort à Paris, le 1er août, à l'âge de 89 ans. M. Aimé-Joseph-Edmond ROUSSE est né à Paris le 17 mai 1817. Après avoir fait dans cette ville ses études et son droit, il se fit inscrire au barreau en 1837. En 1862 il devient membre du conseil de l'ordre et, en 1870, il est élu bâtonnier. Plaidant constamment, M. Edmond Rousse n'a jamais rempli aucune fonction publique. Modèle des avocats instruits, éloquents et loyaux, il n'a cessé de mettre sa parole au service des causes les plus justes et cela parfois dans les circonstances les plus difficiles. On se rappelle son rôle pendant la Commune, et l'on n'a pas oublié la consultation, reproduite dans de nombreux journaux, qu'il rédigea lors de la promulgation des décrets du 29 mars 1880 sur les congrégations non autorisées. Le 13 mai 1880, il fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de Jules Favre. Les publications de M. Edmond Rousse sont les suivantes : *Discours et plaidoyers de Charles Chaix d'Est-Ange* (Paris, 1862, in-8) ; — *Consultation sur les décrets du 29 mars 1880 et sur les mesures annoncées contre les associations religieuses, avec l'adhésion motivée de M. Demolombe et*

celle d'un grand nombre de barreaux (Paris, 1880, in-4); — *Discours de réception à l'Académie française* (Paris, 1881, in-8); — *Discours, plaidoyers et œuvres diverses* (Paris, 1882, 2 vol. in-8); — *Réponse de M. E. Rousse, directeur de l'Académie française, à M. Léon Say (Séance du 16 décembre 1886)* (Paris, 1887, in-8); — *Mirabeau* (Paris, 1891, in-8) dans la collection « Les Grands Écrivains français »; — *Édouard Thureau, avocat à la Cour d'appel de Paris, doyen de l'ordre (1830-1893). Notice* (Paris, 1894, in-8).

— M. Napoléon-Adrien MARX, journaliste, qui a survécu près d'un demi-siècle au temps de sa célébrité, est mort vers le milieu de juillet, à l'âge de 69 ans, à Beaulieu (Alpes-Maritimes), où il s'était retiré en 1894. Né à Nancy le 5 mars 1837, il fit ses études dans cette ville, à Meaux et à Paris, puis suivit les cours de médecine. Mais, attiré par le goût de la littérature et surtout du journalisme, il débuta en 1863 dans *le Boulevard*, que dirigeait Carjat, puis entra au *Figaro* hebdomadaire et fut attaché définitivement depuis, soit à ce journal soit aux autres feuilles fondées et dirigées par M. de Villemessant. Plein d'énergie, de ressources et d'imagination, il est le premier journaliste parisien qui ait mis à la mode et popularisé l' « interview ». Toutes les notabilités de l'époque furent ses victimes et lui fournirent la matière de ses fameuses *Indiscrétions parisiennes* publiées dans l'*Événement*. Un de ses articles sur le Prince impérial ayant attiré l'attention de l'impératrice Eugénie, celle-ci le fit nommer historiographe des chasses, des déplacements et des fêtes intimes de la Cour dont il rendait compte dans le *Moniteur universel*. Il collaborait également soit sous son nom, soit sous divers pseudonymes, au *Diogène*, au *Nain jaune*, au *Peuple français*, au *Petit Journal*, *Paris-Magazine*, etc. En 1868, il fonda avec M. Bauer, l'*Événement illustré*, qu'il quitta pour rentrer au *Figaro*, journal dans lequel, après la chute de l'Empire, il se consacra à une rubrique hebdomadaire : « La Vie en plein air ». En 1868, il avait été nommé par le baron Haussmann, inspecteur des beaux-arts de la ville de Paris, emploi supprimé le 29 septembre 1870. M. Adrien Marx a publié, en outre, un certain nombre de volumes, d'articles, causeries ou pièces de théâtre, dont voici la liste : *Histoire d'une minute ; physionomies parisiennes* (Paris, 1864, in-12); — *Un Drame en l'air*, bouffonnerie musicale en un acte (Paris, 1865, in-12), avec Émile Abraham et Cartier ; — *Indiscrétions parisiennes* (Paris, 1866, in-12); — *Révélations sur la vie intime de Maximilien* (Paris, 1867, in-12) ; — *Les Romans du wagon* (Paris, 1867, in-12) ; — *Les Souverains à Paris. Portraits photographiés par Franck* (Paris, 1868, in-12); — *Un peu de tout* (Paris, 1868, in-12) ; — *Insulte ma femme !* comédie en un acte (Paris, 1872, in-12), avec Philippe Gille ; — *Le n° 13*, pièce en un acte (Paris, 1873, in-12), avec Adrien Decourcelle ; — *L'Orage*, comédie en un acte (Paris, 1875, in-12) ; — *Profils intimes, nouvelles indiscrétions parisiennes* (Paris, 1879, in-12) ; — *Un Conseil par jour, guide pratique de la vie usuelle* (Paris, 1879, in-12) ; — *L'Art de bien vivre* (Paris, 1880, in-12), publié ainsi que le volume précédent sous le pseudonyme de Jean de Paris ; — *En plein air* (Paris, 1887, in-12) ; *Les Conseils de Jean de Paris* (du *Figaro*) (Paris, 1887, in-8) ; — *Les Petits Mémoires de Paris* (Paris, 1888, in-12) ; — *Silhouettes de mon temps* (Paris, 1889, in-12) ; — *Sub Jove* (Paris, 1890, in-12) ; — *Rives bénies* (*De Marseille à Naples*) (Paris, 1895, in-12) ; — *Nos cols bleus* (Paris, 1898, in-16).

— M. Auguste DE COPPET, pasteur de l'Église réformée à l'Oratoire de Paris, est mort le 26 août à Étretat (Seine-Inférieure), à 71 ans. Écrivain et prédicateur fort estimé parmi ses coreligionnaires, M. de Coppet laisse de nombreux ouvrages classés parmi les meilleurs de la littérature religieuse

protestante. Voici les titres des principaux : *Histoire sainte* (Paris, 1869, in-12); — *Catéchisme élémentaire dans les termes mêmes de l'Écriture sainte* (Paris, 1875, in-12) ; — *Sermons* (Paris, 1869, in-12) ; — *Paris protestant, ou ses églises, ses pasteurs, ses corps constitués, ses lieux de culte, ses diaconats, ses écoles, ses institutions de charité, ses sociétés religieuses, ses journaux. Renseignements historiques et statistiques complets* (Paris, 1876, in-12) ; — *Sermons pour les enfants* (Paris, 1880-1881, 3 vol. in-12) ; — *Poésies de la Bible mises en vers* (Paris, 1880, in-12); — *Méditations pratiques à l'usage du culte domestique ou des églises sans pasteur* (Paris, 1881, in-12) ; — *Les Grandes Scènes de l'Apocalypse*, poème biblique en trois parties avec prologue et épilogue (Paris, 1884, in-12) ; — *Les Grandes Voix* (Paris, 1885, in-12) ; — *Les plus belles Pages de la Bible* (Paris, 1889, in-12) ; — *Catéchisme populaire* (Paris, 1898, in-12) ; — *Sermons pour les enfants avec prières et lectures bibliques pour servir au culte de famille* (Paris, 1899, 3 vol. in-12) ; — *Services liturgiques pour les fêtes chrétiennes. Partie du pasteur et partie des fidèles* (Paris, 1899, in-12) ; — *L'Amabilité dans les paroles* (Dole, 1892, in-8) ; — *Le Congrès des Églises protestantes de France* (Dole, 1895, in-8) ; — *Les Mécontents. Sermon* (Paris, 1897, in-8) ; — *Le Sarment émondé* (Dole, 1900, in-8) ; — *Services liturgiques. Noël. Ordre du culte et cantiques* (Paris, 1900, in-16).

— Le 24 août est mort à Paris M. Georges-Denis WEIL, conseiller à la Cour d'appel de Paris, âgé de 58 ans. Magistrat des plus distingués et des plus instruits, M. Weil a publié diverses études très appréciées. En voici les titres : *Des Assurances maritimes et des avaries. Commentaire pratique du livre II du Code de commerce (titres 10 à 14)* (Paris, 1879, in-8) ; — *De l'Exercice illégal de la médecine et de la pharmacie. Législation pénale et jurisprudence* (Paris, 1885, in-8) ; — *Les Relations de l'Angleterre et de la France à la suite de l'attentat d'Orsini* (Paris, 1888, in-8) ; — *Mœurs parlementaires anglaises. Du Jugement des élections contestées* (Paris, 1888, in-8) ; — *La Magistrature inamovible et la Révolution de 1830* (Paris, 1889, in-8) ; — *Un Siècle d'histoire politique et religieuse. Le Droit d'association et le droit de réunion devant les chambres et les tribunaux* (Paris, 1893, in-12) ; — *Les Élections législatives depuis 1789. Histoire de la législation et des mœurs* (Paris, 1895, in-12).

— Nous apprenons la mort de M. Alexandre HERZEN, professeur de physiologie à l'Université de Lausanne (Suisse). Fils du célèbre romancier et publiciste révolutionnaire russe, Alexandre Herzen était né à Vladimir, le 25 juin 1839. Son caractère le détournant de la politique active, il se consacra de bonne heure aux études scientifiques et, suivant son père dans les diverses étapes de son exil, il apprit les principales langues européennes et se fit recevoir docteur en médecine à l'Université de Berne. En 1862, il fit partie d'une expédition scientifique en Islande que dirigeait Karl Vogt, et en 1865 sa réputation de savant était suffisamment établie pour que Moritz Schiff le fît nommer professeur à l'Institut des études supérieures de Florence. Dès lors il se voua, soit pour son compte personnel, soit en collaboration avec cet illustre physiologiste, à des recherches sur la digestion et le système nerveux et il devint l'un des promoteurs de la rénovation du mouvement scientifique et philosophique italien. C'est lui qui a publié l'édition française du grand ouvrage de Schiff sur *la Digestion*, ainsi que le recueil de ses œuvres complètes à l'occasion de son cinquantenaire. Retiré ensuite à Sienne, il y poursuivit dans la retraite ses études de physiologie expérimentale. Enfin, en 1881, il était appelé comme professeur extraordinaire de physiologie à l'Université de Lausanne, et, en 1898, il y devenait professeur ordinaire, après avoir contribué à l'organisation de l'école de

médecine de la nouvelle Université créée en 1898. Outre un certain nombre de mémoires très importants, insérés dans les principaux recueils scientifiques de l'Italie, M. Herzen a publié entre autres ouvrages en différentes langues : *Anatomie comparée populaire des animaux inférieurs* (Londres, 1862), en russe ; — *Expériences sur les centres modérateurs de l'action réflexe* (Turin, 1864), en français ; — *Analisi istologica del libero arbitrio umano* (Florence, 1868), volume plusieurs fois réimprimé et traduit en français par le docteur Letourneau sous le titre de : *Physiologie de la volonté* (Paris, 1878, in-18) ; — *Gli animali martiri, i protettori e la fisiologia* (Florence, 1874) ; — *Lezioni sulla digestione* (Florence, 1877) ; — *Il moto psychico e la coscienza* (Florence, 1879) ; — *Récits et nouvelles* (1883, in-18) ; — *Le Cerveau et l'activité cérébrale* (Paris, 1887, in-18) ; — *Causeries physiologiques* (Paris, 1890, in-18). M. Herzen a traduit en français certains travaux de savants étrangers, par exemple les *Prolégomènes à la psychogénie moderne* de l'Italien Pierre Siciliani (Paris, 1879, in-18) et *la Physiologie de l'esprit*, de l'Anglais Maudsley (Paris, 1879, in-18). En 1886, lors des très vives polémiques qui eurent lieu dans le canton de Vaud au sujet de l'organisation de l'enseignement secondaire, il publia une brochure qui eut un grand succès : *l'Enseignement secondaire dans la Suisse romande*, et, en 1889, il faisait connaître ses vues théoriques sur la question dans un article intitulé : *l'Enseignement primaire et secondaire* qui parut dans la *Revue de l'enseignement secondaire et supérieur* de Paris. Resté fidèle aux idées politiques et sociales de son père, M. A. Herzen n'a écrit toutefois qu'une seule brochure relative à la situation politique de son pays d'origine : *Le Peuple russe et son gouvernement*, opuscule rédigé au point vue libéral et constitutionnel.

— L'Allemagne a perdu le 1er juillet l'un de ses savants les plus remarquables, M. Augustin Oskar Seyffert, âgé de 65 ans. Né à Crossen le 22 janvier 1841, M. Seyffert commença ses études au gymnase Joachimsthal de Berlin et les termina à l'Université de la même ville, où il obtint le grade de docteur en 1846. Après avoir occupé des postes temporaires dans divers gymnases, il obtint enfin au « Sophiengymnasium » de Berlin une chaire qu'il conserva pendant quarante ans. Très versé dans la littérature latine, il avait pris comme sujet principal de ses recherches le poète comique Plaute, et l'on peut dire qu'en dehors de ses travaux personnels, il n'a rien été publié pendant un quart de siècle sur ce poète qui ait échappé à son influence. Ses principales œuvres sont les suivantes : *Quaestionum metricarum particula : de bachiacorum versuum usu Plautino* (Berlin, 1864, in-8) ; — *Studia Plautina* (Berlin, 1874, in-4) ; — *Lexicon der Klassischen Altertumskunde. Kulturgeschichte der Römer und Griechen* (Leipzig, 1882, in-8). Pendant vingt-deux ans, il fut un des principaux rédacteurs de la *Berliner Philologische Wochenschrift*, et, de 1883 à 1894, il fait paraître ses *Jahresberichte über T. Maccius Plautus*, qui contiennent le résumé de tout ce que la critique du texte de Plaute a produit pendant cette période.

— La mort de Mlle Élisabeth Missing Sewell, à l'âge de 91 ans, arrivée vers le milieu d'août, à Ashcliff dans l'île de Wight, ne sera guère remarquée par la génération actuelle, un demi-siècle étant plus que suffisant pour faire oublier un auteur dont les œuvres d'imagination ont été remplacées par une avalanche de romans plus appropriés aux goûts changeants du public. Mais nous devions rappeler que, pendant vingt-cinq ans, les contes, les ouvrages de vulgarisation dans le domaine de l'histoire et les livres pieux de miss Sewell ont obtenu une vogue considérable. Presque tous ont été imprimés non seulement en Angleterre, mais encore en Amérique, et ont

eu de nombreuses éditions ; ajoutons qu'un grand nombre d'entre eux ont été traduits en français. Voici la liste de ceux qui nous sont connus : *Amy Herbert* (Londres, 1844, 2 vol. in-12) ; — *Gertrude* (Londres, 1845, in-8) ; — *Laneton Parsonage* (Londres, 1846, in-8) ; — *Margaret Percival* (Londres, 1847, in-8) ; — *Child's First History of Rome* (Londres, 1849, in-8) ; — *The Earl's Daughter* (Londres, 1850, in-8) ; — *Experience of Life* (Londres, 1850, in-8) ; — *Readings for Every Day in Lent* (Londres, 1851, in-12) ; — *Journal kept during a Summer Tour* (Londres, 1852, in-8) ; — *First History of Greece* (Londres, 1852, in-8) ; — *Readings for a Month preparatory to Confirmation* (Londres, 1853, in-8) ; — *Katherine Ashton* (Londres, 1854, in-8) ; — *Cleve Hall* (Londres, 1855, in-8) ; — *Ivors* (Londres, 1856, in-8) ; — *Ursula* (Londres, 1858, in-8) ; — *Thoughts for the Holy Week* (Londres, 1858, in-8) ; — *History of the Early Church* (Londres, 1859, in-16) ; — *Self Examination before Confirmation* (Londres, 1859, in-32) ; — *Night Lessons from Scriptura* (Londres, 1860, in-32) ; — *Passing Thoughts on Religion* (Londres, 1860, in-8) ; — *Contes faciles* (Londres, 1861, in-8) ; — *Ancient History of Egypt, Assyria and Babylonia* (Londres, 1862, in-8) ; — *Dictation Exercises* (London, 1862, in-18) ; — *Impressions of Rome, Florence and Turin* (Londres, 1862, in-8) ; — *Glimpses of the World* (Londres, 1863, in-8) ; — *Preparation for the Holy Communion* (Londres, 1864, in-32) ; — *Principles of Education in the Upper Classes* (Londres, 1865, in-8) ; — *Home-Life. A Journal* (Londres, 1867, in-8) ; — *After-Life* (Londres, 1867, in-8) ; — *Contes français recueillis des auteurs modernes* (Londres, 1867, in-12) ; — *Miss C. M. Historical Extracts* (Londres, 1868, in-8), avec Yonge ; — *Uncle Peter's Fairy-Tales for the Nineteenth Century* (Londres, 1869, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Jules APPERT, ancien vice-président de la Société historique de l'Orne, mort à Flers (Orne), le 19 juillet, à l'âge de 71 ans ; — l'abbé AUGER-BILLARDS, chapelain de Notre-Dame de la Délivrande (Calvados), écrivain distingué, mort à Douvres à 78 ans ; — Mme CADIC, née Blanche Lucas, directrice de *la Croix de la Manche*, morte à Cherbourg, en juillet ; — Eugène DELACHENAL, jurisconsulte de haute valeur, professeur de droit civil à l'Université catholique de Lille, mort le 27 juillet, à Saint-Pierre-d'Albigny, à 60 ans ; — DELORE, ancien élève de l'École des chartes, ancien conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, rédacteur à *l'Univers*, rédacteur en chef du *Journal des chemins de fer*, mort au commencement d'août, à 80 ans ; — l'abbé JOUANNIN, ancien directeur au grand séminaire d'Orléans, économe du séminaire Saint-Sulpice, mort à Paris, le 20 juillet, à l'âge de 62 ans ; — Achille LÉCOLLE, directeur de plusieurs journaux judiciaires, mort à Paris, à la fin de juillet ; — le P. LOISEAU, religieux barnabite, prédicateur distingué, ancien supérieur du collège de Gien, mort à Gand, à la fin de juillet, lequel collaborait à *l'Univers* et a publié un *Voyage aux Saints Lieux* ; — Alexandre LUIGINI, compositeur distingué, directeur de la musique à l'Opéra-Comique, mort à Paris, à la fin de juillet, à 56 ans, lequel laisse des quatuors pour instruments à cordes, des marches nombreuses, un spirituel opéra-comique, *les Caprices de Margot*, une charmante partition, *le Ballet égyptien*, etc. ; — Léon MALO, vice-président de la Société centrale d'agriculture de l'Aveyron, mort au milieu d'août, lequel s'est fait connaître par des études fort estimées sur le bitume, par exemple : *Note sur l'asphalte, son origine, sa préparation, ses applications, suivie de divers documents sur la matière* (Paris, 1863, in-8) ; *Note sur les chaussées en asphalte comprimé* (Paris, 1864, in-8) ; — Adrien MARIS, professeur qui enseigna pendant une quarantaine d'années les mathématiques au collège de Saint-Dizier, mort au commencement d'août ;

— Jules MAURER, ancien rédacteur en chef de *la République libérale* d'Arras et de *l'Avenir de Calais*, mort au commencement d'août ; — le pasteur Gustave MAYER, rédacteur en chef de la revue *le Christianisme au XIXe siècle*, journal de l'Église réformée de France, mort au commencement d'août ; — l'abbé PARCELLY, docteur en théologie, en droit canonique et en médecine, directeur de l'École secondaire libre du Point-du-Jour, à Lyon, mort en cette ville au commencement d'août ; — l'abbé PASQUIER, ancien supérieur du grand séminaire de Bourges, mort le 4 juillet ; — l'abbé PIERSON, curé de Verzenay, auteur de nombreux travaux sur la Bible, mort en juillet ; — Charles PORTTE, l'un des doyens de la presse, directeur du *Guetteur de Saint-Germain*, mort à 84 ans, à la fin d'août ; — l'abbé ROQUES, supérieur du petit séminaire de Castres, mort en juillet ; — Léon VIDAL, professeur à l'École des arts décoratifs depuis trente ans, directeur du *Moniteur de la photographie*, mort au commencement d'août, à Port-de-Bouc (Bouches-du-Rhône).

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : DE ALBERTIS, journaliste italien qui écrivait sous le pseudonyme de R. Alt, mort au commencement d'août; — Albert BENSHEIMER, éditeur allemand connu, mort le 15 août, à Mannheim, à 81 ans; — Mary Teresa CRAIGIE, femme de lettres américaine, qui écrivait sous le pseudonyme de John Oliver Hobbes, morte le 13 août, à Londres, à 39 ans; — James DREDGE, ingénieur anglais, l'un des plus actifs organisateurs des expositions internationales, mort au milieu d'août, lequel fut, pendant 35 ans, l'éditeur de l'*Engineering* et a publié, outre divers ouvrages sur les expositions : *The Pennsylvania Railroad* et *Electrical Illuminations*; — Dr. Hermann Freiherr VON DER GOLTZ, professeur de théologie allemande, vice-président du conseil suprême de l'Église évangélique, mort le 23 juillet, à Berlin, à 72 ans, auquel on doit de nombreux ouvrages, entre autres : *Nicht Gleichheit, aber Einheit im Reiche Gottes!* (Berlin, 1893, in-8) et *Die Gemeinschaft der Heiligen* (Heilbronn, 1894, in-8); — Dr. E. HAUBITZER, professeur allemand et romaniste distingué, mort le 29 juillet, à Weimar; — Dr. Paul HASSEL, archiviste allemand, directeur des archives d'État de la Saxe, mort récemment à Iéna, à 68 ans; — Dr. Anton HÉGERT, archiviste allemand, attaché aux Archives royales de Berlin, mort récemment à Berlin; — Dr. Eugène JACQUES, vice-président de la Société agricole du Luxembourg et de la Fédération des syndicats d'élevage, directeur de l'École professionnelle agricole de Florenville (Belgique), mort en juillet; — Joseph KIRCHROT-PRAVNICKI, juriste russe, auteur d'ouvrages sur l'économie politique, mort récemment à Varsovie, à 64 ans; — Gustave LEMAIRE, un des vétérans de la presse de Belgique, rédacteur depuis 43 ans à l'*Étoile belge*, mort au milieu d'août, à 74 ans; — Franz Freiherr VON LIPPERHEIDE, éditeur berlinois, mort à Munich, le 28 juillet, à 68 ans; — Otto MUHLBRECHT, éditeur allemand, mort à Gross-Lichterfelde, près de Berlin, le 26 juillet, à 69 ans; — François-Fredegand PAEPEN, musicien et compositeur de talent, à qui l'on doit de remarquables morceaux de musique religieuse, mort à Eeckeren (Belgique), en juillet; — Johann PHILIPP, graveur et écrivain hollandais, mort dernièrement à Baarn, près d'Amsterdam, lequel a publié : *Le Peintre-graveur hollandais et flamand*, ainsi qu'un certain nombre de monographies sur des maîtres hollandais; — Dr. Reginal Henry PIERSON, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de médecine, mort le 14 août, à Dresde, à 60 ans; — Dr. George SAVAGE-ARMSTRONG, ancien professeur d'histoire et de littérature anglaises au collège royal de Cork, généralement connu sous le nom de « poète de Wick-

low », mort à la fin de juillet, à 71 ans, lequel a publié de nombreux ouvrages poétiques, tels que : *Poems Lyrical and Dramatic* (1869), *The Tragedy of Israel* (1872-1876) et *A Garland from Greece* (1882); — Dr. Wilhelm SEELIG, professeur d'économie politique à Kiel, mort en cette ville, le 31 juillet, à 86 ans; — Ludwig STACKE, professeur allemand, auteur d'ouvrages historiques, mort récemment à Erfurt, à 90 ans; — Serge TATISTCHE, historien russe, mort à Eghenberg (Suisse), à la fin d'août; — Arnaldo VASSALO, romancier et journaliste italien, directeur du *Secolo XIX*, de Gênes, ancien rédacteur du *Caffaro*, de Gênes, et du *Fanfulla*, de Rome, mort au milieu d'août, lequel laisse de nombreux romans et contes; — le chanoine VERBRUGGEN, successivement directeur, professeur de théologie dogmatique et de théologie morale et enfin président du séminaire épiscopal de Gand, mort en cette ville, le 7 juillet, dans sa 59e année; — Alfred VINCENT, conseiller d'État suisse, ancien professeur de l'Université de Genève, mort au commencement de juillet.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 3 août, M. Collignon résume le rapport de M. Gaudin sur les fouilles d'Aphrodisias pendant l'été de 1905. — M. l'abbé Thédenat donne lecture du rapport sur les antiquités nationales. — M. Léon Dorez signale les principaux manuscrits composant la collection de Lord Leicester, à Holkham-Hall. — Le 10 août, M. S. Reinach fait part à l'Académie des découvertes faites à Martigues (Bouches-du-Rhône) par M. l'abbé Arnaud d'Agnel, et relatives à l'époque gallo-romaine. — M. Merlin parle des fouilles que conduit à Bulla-Regia le capitaine Benet, du 3e bataillon d'Afrique. — M. Louis Leger lit un mémoire sur les nombreuses relations entre la France et la Bohême au cours du moyen âge. — M. Léopold Delisle étudie les formules employées dans les chartes de Henri II, roi d'Angleterre, et trouve, dans cette étude, un moyen de leur donner une date précise. — Le 17 août, M. Léopold Delisle continue la lecture de son mémoire sur la diplomatique des chartes de Henri II. Ce roi, depuis 1173, est indiqué sous la rubrique *Henricus, Dei gratia rex Anglorum*.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 4 août, M. G. Picot lit un mémoire sur une famille de pasteurs protestants génevois, les Tiarettini. — M. Boutroux présente un rapport sur l'édition des œuvres de Descartes, publiée par MM. Ch. Adam et Paul Tannery, celui-ci récemment décédé. — Le 11 août, M. Chuquet lit les mémoires de M. de Frénilly, homme politique qui joua un rôle sous la Restauration. — Le 18 août, M. Chuquet continue la lecture des mémoires de M. de Frénilly.

LA SPÉLÉOLOGIE AU XXe SIÈCLE. — Il y a quelques mois, M. E.-A. Martel publiait sous ce titre le premier fascicule, consacré à la France, d'un travail d'ensemble sur les progrès de la science spéléologique durant les toutes premières années du XXe siècle ; en voici maintenant la seconde partie, dans laquelle sont résumées et analysées toutes les investigations et toutes les études relatives aux cavernes de toutes les contrées de l'Europe, en dehors de la France, et des autres parties du monde. Quel intérêt et en même temps quelle utilité présente un travail de ce genre, on le devine de reste, et il serait inutile de nous y arrêter longuement, si nous ne tenions à faire comprendre, par quelques exemples, la grandeur du service rendu par M. E.-A. Martel aux spéléologues et aux géographes. Chacun a entendu parler, lors du percement du tunnel du Simplon, des sources d'eau souter-

raines qui sont venues jeter le désarroi dans les chantiers de percement, à cause de leur abondance et de leur persistance ; on trouvera dans le second fascicule de *la Spéléologie au* XX*e siècle* (p. 333-356) le résumé des travaux que le professeur H. Schardt, le géologue bien connu, a publiés sur le sujet et l'exposé des propres observations de M. E.-A. Martel. — Sur les grottes de Saint-Béat, dont la dernière édition du guide Baedeker de la *Suisse* (Leipzig, éd. de 1905, p. 190-191) signale l'intérêt, *la Spéléologie au* XX*e siècle* contient aussi quelques pages pleines de faits, que liront avec plaisir les nombreux visiteurs de la « grotte humide » (p. 356-358). — Plus importants et plus curieux encore sont les renseignements fournis (aux p. 359-360) sur le Höll-Loch du canton de Schwyz, qui est dores et déjà, bien que le Baedeker ne le dise pas (cf. édition citée, p. 93), la seconde en étendue et qui promet (lorsque l'exploration, encore incomplète, en sera terminée) de devenir la plus longue des cavernes européennes. — Faut-il signaler, par ailleurs, les indications relatives à ces cavernes belges, dont les touristes connaissent au moins une, celle de Han-sur-Lesse ? ou encore à ces cavernes du Karst, où a été récemment découverte, à côté des grottes d'Adelsberg et de Saint-Canzian, la belle grotte de Markovsina ? Nous pourrions fournir d'autres exemples du puissant intérêt de la nouvelle publication de M. Martel ; mais à quoi bon ? Ce que nous venons de dire est suffisant pour en convaincre les lecteurs du *Polybiblion*. — Un dernier fascicule, consacré aux applications de la spéléologie aux sciences et à l'hygiène publique, doit compléter un ouvrage que les géographes et les géologues tiendront, non moins que les spéléologues, à garder sur leur table de travail, à côté de la petite *Spéléologie* de M. E.-A. Martel, à portée de leur main, et que de simples curieux liront avec plaisir et profit. (*La Spéléologie au* XX*e siècle. Revue et bibliographie des recherches souterraines de 1901 à 1905*, par E.-A. Martel. Deuxième partie : *Étranger*. Paris, Société de Spéléologie, s. d. [1906], in-8 de 256 p., avec une planche et 18 figures. — *Spelunca*, t. VI, nos 42 et 43, juillet à décembre 1905.)

PARIS. — Dans son petit ouvrage : *Le Thème latin et la version latine, leur utilité, leur méthode, applications de la méthode, à l'usage des élèves des classes de lettres* (Paris, Daragon, 1905, in-12 de XVIII-95 p. — Prix : 2 fr.), M. Georges Anquetil témoigne un zèle fort louable pour le relèvement des humanités, si fort en décadence à l'heure actuelle. Nous laissons aux spécialistes le soin d'apprécier les avantages ou les inconvénients de sa méthode, propre, selon lui, à faire du thème et de la version latine « un travail charmant ». C'est avec une pleine conviction qu'il invite les écoliers à « se lancer sur le droit chemin », mais d'ailleurs « avec lenteur et prudence ». *Se lancer avec lenteur* est peut-être un mouvement un peu compliqué.

— MM. Victor Giraud et Joseph Girardin, professeurs à l'Université de Fribourg, en Suisse, ont eu l'idée, qui sera goûtée des bibliophiles et aussi des amis des lettres, de nous donner une reproduction textuelle de l'édition originale d'*Atala*, le petit chef-d'œuvre de Chateaubriand, telle qu'elle sortit le 12 germinal an IX (3 avril 1801) des presses de l'éditeur Migneret. Le format, la justification, l'interlignage, les caractères d'imprimerie reproduisent, aussi fidèlement que possible, l'aspect extérieur de cette édition princeps. Les éditeurs ont joint à cette réimpression une intéressante étude sur la jeunesse de Chateaubriand, sur laquelle ils ont pu recueillir quelques renseignements nouveaux. Cette publication est intitulée : *Chateaubriand. Atala. Reproduction de l'édition originale, avec une étude sur la*

jeunesse de Chateaubriand d'après des documents inédits (Paris, Fontemoing, 1906, petit in-12 de LXII-XXIV-210 p. — Prix : 3 fr.).

— On a beaucoup écrit sur les deux conspirations du général Malet contre le régime impérial. Le théâtre même a fourni plusieurs drames sur le sujet, qui prêtait vraiment à la scène. Voici un nouveau travail sur la dernière des tentatives de l'audacieux personnage ; il est pittoresquement intitulé : *Un Interrègne de quelques heures. La Nuit du 23 octobre 1812* (Paris, L. Maretheux, 1906, in-8 de 99 p., avec un portrait de Malet et 7 gravures hors texte. — Prix : 5 fr.). L'auteur, M. le Dr Max Billard, a résumé avec un réel talent d'évocation l'histoire de cette aventure extraordinaire, en mettant à contribution les archives et les œuvres imprimées. Son attachante étude est ainsi divisée : Prologue. — I. La Soirée chez l'abbé Cajamano. — II. Malet maître d'une partie de la force armée. — III. L'Hôtel de Ville, le Ministère de la police générale et la Préfecture de police sont au pouvoir de la conspiration. — IV. A la place Vendôme. — V. Le Jugement. — VI. Le Dénouement. — Epilogue. Ajoutons que M. Billard n'a rien négligé pour faire de sa brochure une œuvre de luxe : gravures, impression et papier sont absolument irréprochables.

— Deux des plus intéressants petits volumes de la collection des *Célébrités d'aujourd'hui*, publiée par la librairie Sansot, viennent de paraître : ils concernent MM. *François Coppée* (in-18 de 78 p.) et *Henry Bordeaux* (in-18 de 69 p.). L'une et l'autre de ces bibliographies sont ornées d'un portrait-frontispice et d'un autographe ; elles sont aussi, comme les précédentes, suivies d'un recueil d'opinions de divers critiques sur les œuvres des personnages et d'une bibliographie très complète à ce jour. Rappelons le prix de chacun de ces volumes : 1 fr., prix très modéré assurément.

— Sous le titre de : *Flore de poche de la France* Mgr H. Leveillé a refait des tableaux analytiques et synoptiques des fleurs qui croissent sur notre sol (Paris, Amat, 1906, petit in-16 cartonné de 620 p. — Prix : 5 fr.). Le botaniste, même commençant, peut avoir toujours sur lui ce petit livre très pratique. Dans une halte de son herborisation, il lui est aisé de rechercher le genre et l'espèce d'une plante qui attirerait plus spécialement son attention. Excellente publication.

BOURGOGNE. — Tardivement nous arrive un joli et intéressant fascicule du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Châtillonnais* portant les nos 7, 8 et 9 de la deuxième série de ce bulletin et donnant les travaux présentés par des membres de la Société au cours des années 1897, 1898 et 1899 (Châtillon-sur-Seine, imp. Leclerc, 1902, in-8 paginé 451 à 632, avec 10 planches). Voici les travaux insérés dans ce fascicule : *Notes et découvertes archéologiques*, suivies de *Notes rétrospectives*, par M. H. Lorimy (p. 467-489, avec fig. dans le texte). Ces découvertes archéologiques ont été faites à Minot, Aisey-sur-Seine, Nod-sur-Seine, Colmiers-le-Bas, à la ferme de Lornay, près Laignes, à Étais, Magny-Lambert, etc. ; — *Rapport sur les fouilles du Vicus Vertilensis* (exécutées en 1897-98-99), par M. H. Lorimy (p. 490-548, avec 6 planches) ; — *Notes sur une pierre tombale du* XVIe *siècle* suivies d'une notice sur *le chanoine Vesou* (que concerne la pierre tombale en question) *et la paroisse de Bouix* (où est né ledit chanoine), par M. l'abbé Ch. Marie Palvadeau (p. 549-575, avec 2 planches) ; — *Les Premiers Seigneurs de Minot*, par M. Georges Potey (p. 577-592, avec une planche) ; — *Les Tombes châtillonnaises ; sépultures dans les églises de Châtillon et des environs* (suite), par M. H. Frérot (p. 593-632, avec une planche).

BRETAGNE. — Les auteurs de la collection de la « Bibliothèque des Exer-

cices de Saint-Ignace » viennent de rééditer sous le titre : *La Maison de retraites de Vannes au* XVII*e siècle*, une très intéressante lettre du 1er février 1682, adressée par le P. Honoré Chaurand au R. P. Galven, provincial de Lyon (Bibliothèque des Exercices, Enghien, Belgique, 1906, in-8 de 52 p.). Cette « Relation » a été publiée une première fois par le P. A. Carayon, dans les *Documents inédits sur la Compagnie de Jésus* (t. XXIII, p. 315-348). C'est la description détaillée de la maison de retraites fondée à Vannes au XVII*e* siècle par M. de Kerlivio, avec le concours du P. Huby et de Mlle de Francheville. L'on y suivait la méthode des exercices de saint Ignace, avec les modifications exigées par les circonstances. Le bon P. Chaurand s'attarde à décrire le fonctionnement de cette maison et les heureux résultats des retraites que l'on y donnait soit en français, soit en breton. Les fameux tableaux de Michel Le Nobletz, encore en usage présentement dans quelques localités, y avaient une place importante, non prévue par l'auteur du Manrèse, certes. Cette « Relation » est suivie d'une *Narratio* latine où l'on rappelle les fruits retirés des exercices de saint Ignace, dans ce même établissement, pendant les trois premières années de sa fondation (1663-1666). Ladite *Narratio* aurait été imprimée une première fois en 1698 : elle dit en abrégé ce que nous apprend la « Relation ».

CHAMPAGNE. — M. l'abbé A. Pétel s'applique, au moyen d'une série de monographies, à retracer l'histoire des différentes maisons que les templiers possédaient au diocèse de Troyes. Le présent opuscule, intitulé : *Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes. La Maison de Villers-les-Verrières* (Troyes, imp. Nouel, 1906, gr. in-8 de 123 p. Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Aube*, t. LXIX), donne une notice suffisamment détaillée sur cette maison fondée en 1209. Après un chapitre consacré à ses débuts vient une notice sur les frères de la même maison dont les noms figurent au procès des templiers. La dernière partie fait connaître ce qu'elle devint sous les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et l'extension qu'elle prit jusqu'en 1794, date de sa disparition. Quelques pièces justificatives et une table terminent ce travail intéressant pour l'histoire de la Champagne et du diocèse de Troyes.

FLANDRE. — Le travail de M. Florian Parmentier : *La Physiologie morale du poète et ses conséquences sociales* (Valenciennes, édition de l'*Essor septentrional*, 1905, in-16 de 109 p. — Prix : 1 fr. 50), indique chez son auteur une certaine vigueur de pensée, un esprit observateur et pénétrant. Mais la doctrine philosophique n'en est pas très sûre et il n'est pas exempt d'obscurité et d'étrangeté. Il serait, croyons-nous, à souhaiter que le talent qui s'y montre s'exerçât sur une matière moins abstruse et se développât d'une façon moins autodidacte.

FRANCHE-COMTÉ. — L'exposition spéciale des beaux-arts qui vient d'avoir lieu à Besançon nous vaut une étude du plus réel intérêt faite par M. Maurice Chipon sur *le Cabinet Adrien Paris à l'Exposition rétrospective de Besançon* (Paris, Librairie de l'Art ; Besançon, Marion, s. d. [1906], gr. in-8 de 36 p., illustré de 38 grav. — Prix : 2 fr.). Ce travail a paru d'abord dans la revue *l'Art* (livraisons d'avril, mai, juin et juillet 1906). « On a excellemment pensé, dit l'auteur, qu'il est de la plus haute utilité pour contribuer au développement du goût de mettre sous les yeux du public un ensemble considérable de dessins des maîtres du dix-huitième siècle, richesses depuis trop longtemps tenues sous le boisseau. En 1819, il y aura juste cent ans que ces trésors d'art, l'honneur de l'École française, gisent enfermés dans

des cartons et des albums de la Bibliothèque municipale de Besançon. » Pierre-Adrien Paris, peintre, architecte, et de plus lettré, né en 1745, mourut à Besançon, le 1er août 1819, léguant à sa ville natale cette superbe collection restée à peu près complètement ignorée jusqu'au temps présent; quatre-vingts ans se sont écoulés « avant qu'on s'en souvînt, ou mieux qu'on les découvrît ». Il faut reconnaître toutefois que M. A. Estignard, un érudit comtois de marque, avait plus d'une fois attiré l'attention de ses compatriotes sur le « cabinet Paris. » M. Chipon passe ici en revue, avec beaucoup d'agrément, de nombreuses œuvres, et non des moindres, d'artistes tels que Fragonard, Hubert Robert, Boucher, de Latraverse, A. Vincent, etc. L'illustration, de tous points fort remarquable (reproductions de dessins), est due à l'auteur lui-même. On peut dire que cette étude constitue la meilleure « réclame » qu'il était possible de faire en faveur de l'exposition bisontine, close aujourd'hui. Elle restera comme un témoignage de son importance.

— Notre plus jeune revue artistique : *L'Art et les Artistes*, qui, tout de suite, a conquis une place de choix parmi les publications les plus luxueuses du genre, a consacré un article esquissant une vue d'ensemble sur la même *Exposition rétrospective des arts en Franche-Comté*. L'auteur, M. André Girodie, nous promène à travers cette exposition en citant d'abord les peintres comtois, anciens et modernes : Jean d'Arbois, peintre ordinaire du duc Philippe le Hardi, Jacques Prévost, de Gray, Jacques Courtois, plus connu sous le nom de « le Bourguignon » (1621-1676), Donat Nonnotte (1708-1785), François Devosge (1732-1811), Jean Gigoux, Gustave Courbet, Henri Baron, Faustin Besson, Fanart, Gérôme, Machard, Rapin, etc., etc. Une place également est faite aux sculpteurs parmi lesquels il convient de rappeler François Attiret, Luc Breton et Clésinger. M. Girodie note en courant les pièces de faïence, d'ivoire, d'albâtre, d'étain, de fer forgé, ainsi que celles d'ébénisterie et d'horlogerie rassemblées à l'occasion de cette exposition. L'article, illustré de 8 gravures d'une beauté achevée, se termine par un coup d'œil rapide jeté sur la collection de l'architecte Paris, dont M. Chipon nous parle en détail dans sa brochure analysée plus haut, et par une mention aux sections des manuscrits à miniatures et des reliures d'art « qui révèlent une partie des richesses des bibliothèques de Besançon et de Montbéliard, » sans oublier « la collection de montres (XVIe au XIXe siècle) du Musée de Besançon » et des tapisseries flamandes et françaises.

— *La Jeunesse de Charles Nodier, d'après des documents inédits*, tel est le titre d'un curieux article que M. Michel Salomon a publié dans *le Correspondant* du 25 juillet dernier. Les documents inédits dont il s'agit ont été communiqués par Mme Emmanuel Mennessier-Nodier à l'auteur. Mais celui-ci a aussi utilisé, entre autres, divers ouvrages de son héros et surtout la *Correspondance inédite de Charles Nodier*, publiée par M. Alexandre Estignard. M. Salomon a pris le futur bibliothécaire de l'Arsenal depuis le jour où, âgé de douze ans, « il entrait à la Société des Amis de la Constitution, le club le plus révolutionnaire de Besançon. » Il rappelle les relations du jeune Charles avec M. Girod de Chantrans, « homme d'esprit et de science, de sagesse familière et cordiale, qui philosophait en herborisant, et dont les causeries orientaient sa pensée studieuse, » ainsi que sa courte apparition chez le triste Euloge Schneider, à Strasbourg. Rentré dans sa famille, il ne tarda pas, âgé de dix-sept ans à peine, à être pourvu de l'emploi de bibliothécaire municipal adjoint. C'est en sa ville natale de Besançon qu'il eut ses premiers « démêlés avec la police, » lesquels devaient

être autrement sérieux à Paris, lorsque le jeune Franc-Comtois, voulant se lancer dans la littérature, vint s'établir dans la grande ville. M. Salomon entre dans le détail des vicissitudes de Nodier : ses premiers essais ne l'enrichirent guère ; puis vint l'affaire de *la Napoléone*, pamphlet en vers dirigé contre Bonaparte. Arrestation du téméraire auteur qui, rendu bientôt à la liberté, dut retourner à Besançon d'où il se vit obligé de fuir un beau jour, à la suite de nouvelles imprudences. L'administration ayant fini cependant par s'assurer que l'incorrigible « conspirateur » n'était pas le moins du monde redoutable, le laissa tranquille. C'est alors qu'après avoir hésité entre les trois filles d'un magistrat de Dole, M. Charves, il se décida à épouser la plus jeune, Désirée, qui, « avec sa beauté douce, sa grâce simple, sa sûre tendresse, lui donna le bonheur qui apaise et assagit. » Tout est bien qui finit bien.

NIVERNAIS. — Nous recevons le 2e fascicule du XXIe volume de la collection du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (tome XIe de la 3e série) (Nevers, Mazeron, 1905, in-8 paginé 237 à 392. Outre une *Chronique* et des *Mélanges pour l'année 1905*, dus à M. René de Lespinasse (p. 380-391), ce fascicule contient les quatre études suivantes : *Anthien. Une Population rurale pendant trois siècles (1599-1900)*, de M. V. Tardivon, par M. Albert Maron (p. 237-248) ; — *Notes sur le passage des alliés dans le département de la Nièvre*, par M. Edmond Duminy (p. 249-289) ; — *Notes sur Nevers pendant les années 1813, 1814 et 1815*, par le même (p. 290-354) ; — *Claude Boussière, curé de Chalaux, ou Épisodes de la Révolution à Chalaux (1791-1794)*, par M. l'abbé J. Charrier (p. 355-379).

ORLÉANAIS. — En nous retraçant l'histoire de deux *Ermitages orléanais au XIIe siècle : le Gué de l'Orme et Chappes* (Extrait du *Moyen âge*. Paris, Champion, 1906, in-8 de 64 p.), M. A. Vidier dépasse les limites d'une étude d'histoire locale ; car il nous donne là deux curieux exemples de la tendance, fréquente au moyen âge, et d'ailleurs fort compréhensible, des grands monastères à absorber les petites communautés qui s'établissaient dans leur voisinage. Après avoir failli devenir une dépendance de Saint-Benoît-sur-Loire, — ce qui fut le sort de Chappes, — le Gué de l'Orme fut uni au Collège des chanoines réguliers de Saint-Euverte d'Orléans. Nous suggérerons à l'auteur de ce travail une hypothèse : il est question en 1169 du transfert de l'ermitage du Gué de l'Orme en un autre lieu ; ne serait-ce pas l'ermitage de Notre-Dame de Lanche, que M. Vidier nous montre fondé précisément en 1169 par un abbé Sevin et où il se serait établi avec une partie des religieux du Gué de l'Orme, tandis que le reste de la communauté se serait obstiné à demeurer dans son couvent primitif et aurait obtenu l'approbation de l'évêque d'Orléans ? Par contre, nous doutons que le Sevin de Chappes soit le même que celui du Gué de l'Orme. — Une petite erreur : jamais l'expression *in natali martyrum Johannis et Pauli* n'a pu désigner les fêtes de saint Jean (24 juin) et de saint Paul (29 juin), cette dernière surtout étant constamment indiquée comme saint Pierre et saint Paul ; il s'agit en réalité de la fête (26 juin) des célèbres martyrs romains Jean et Paul, dont l'église sur le Cœlius a donné lieu à d'intéressantes découvertes.

ALGÉRIE. — La Société archéologique de Constantine, dont nous avons eu, plusieurs fois déjà, le plaisir de signaler les recommandables travaux, nous envoie le 8e volume de la 4e série, correspondant au tome 39 de la collection, de son *Recueil de notices et mémoires* (année 1905) (Constantine,

impr. Braham ; Alger, Jourdan ; Paris, André, 1906, in-8 de xv-272 p., avec de nombreuses planches et des vignettes dans le texte). Ce beau volume comprend les études suivantes : *Mosaïque romaine de Sila*, par M. Stéphane Gsell (p. 1-7, avec une planche) ; — *L'Age de pierre dans la région de Bordj-Menaïel et sur la côte*, par M. Camille Viré (p. 9-21, avec 6 planches et une reproduction d'inscription dans le texte) ; — *La Race berbère, véritable population de l'Afrique septentrionale*, par M. Ernest Mercier (p. 23-59) ; — *Dougga. Le Dar-el-Acheb*, par M. le docteur Carton (p. 61-65, avec 4 planches) ; — *Bougie. Compte rendu des fouilles faites en 1904*, par M. A. Debruge (p. 67-123, avec 2 planches hors texte, une carte et des vignettes dans le texte) ; — *Quatrième Annuaire d'épigraphie africaine* (1904-1905), par M. le docteur Carton (p. 125-163) ; — *Thubursicum Numidarum* (*Khemissa*), par M. Ch.-Al. Joly (p. 165-192, avec 15 planches hors texte, une vignette et des reproductions d'inscriptions dans le texte) ; — *Monuments et inscriptions libyques relevés dans les ruines de Tir-Kabbine situées sur le territoire de la commune mixte d'Aïn-M'lila*, par M. Auguste Vel (p. 193-227, avec 6 planches hors texte, des inscriptions et des vignettes) ; — *Lanterne de bronze provenant du cimetière païen d'Aïn-el-Hout* (douar des Aïcida, environs de Souk-Ahras), par M. le docteur Rouquette (p. 229-238, avec 3 vignettes dans le texte) ; — *Notes sur quelques vestiges antiques découverts dans la commune mixte de Maadid*, par M. Achille Robert (p. 239-241) ; — *Inscriptions inédites de la province de Constantine pendant l'année 1905* (au nombre de 170), par M. Ulysse Hinglais (p. 243-259).

Pologne. — L'Académie des sciences de Cracovie vient de célébrer, avec un retard causé par l'état de choses en Pologne, le 400e anniversaire de la naissance de Nicolas Rey de Nagtowice (1505-1549). — Rey fût le premier à écrire en polonais; « les Polonais ne sont pas des oies, et ils ont leur langue », disait-il; cette phrase, devenue célèbre depuis, exprime bien le service qu'il a rendu à la littérature polonaise.

— Au savant congrès, qui s'est réuni du 1er au 4 juillet à Cracovie, diverses questions littéraires, historiques et scientifiques ont été discutées. Le changement d'orthographe s'y est aussi trouvé à l'ordre du jour; c'est en Pologne, ainsi qu'en France, une question d'actualité; des décisions importantes y ont été prises, dorénavant obligatoires pour ceux qui reconnaissent l'autorité de l'Académie en cette matière.

Suisse. — Les naturalistes consulteront avec fruit le *Bulletin de la Société fribourgeoise des sciences naturelles, compte-rendu 1904-1905*, vol. XIII (Fribourg, imp. Fragnières, 1905, in-8 de 96 p., avec un portrait et un graphique.— Prix : 2 fr.). Ce petit volume indique les principales communications faites à la Société, les publications qu'elle a exécutées, ainsi que les conférences donnees par ses membres. On y trouve quelques communications intéressantes sur divers points de physique ou d'histoire naturelle. Notons en particulier celle de M. le professeur M. Musy sur la *Parthénogénèse chez les plantes ;* le *Rapport* du même *sur le Musée d'histoire naturelle de Fribourg en 1905* et une notice nécrologique sur M. Hippolyte Cuony, ancien président de la Société, accompagnée d'un joli portrait.

Japon. — Nous avons reçu quelques numéros d'une nouvelle publication japonaise fort intéressante. Il s'agit d'un Bulletin mensuel de bibliographie internationale édité à Tokyo (Japon) par la Société Marusen Kabushiki. *Gakuto. The Marusen-Kabushiki-Kaisha's Monthly Bulletin of International Bibliography.* Ce bulletin, dont la couverture est illustrée de stèles et

d'inscriptions imitées des monuments égyptiens, — ce qui lui donne une apparence de revue d'occultisme, — est beaucoup plus sérieux que l'annonce cette singulière illustration de réclame. — Voici en effet un aperçu de ce que contient le n° 3, vol. X, du mois de mars 1906. Les premières pages à l'européenne (p. 55 à 64), imprimées en allemand, anglais, français, arabe, italien, russe, etc., suivant la nationalité des auteurs, nous donnent les noms des écrivains, le titre du livre, sa description sommaire comme dimension, cartes, plans, gravures, etc, et le prix (il n'est malheureusement pas indiqué en quelle monnaie : dollars, francs, roubles, piastres etc.). Le catalogue est divisé en sections : Agriculture, Anthropologie, Archéologie, etc. — Suivent un certain nombre de pages non numérotées, consacrées à des annonces dans une langue européenne, souvent doublée de japonais. Viennent alors des réclames purement japonaises, quelquefois melangées de titres anglais : ce sont des extraits de critique littéraire sur des sujets actuels. Puis, toujours en japonais, des articles bibliographiques sur des livres perdus ou à demi oubliés, par Niyusei. — Un article sur la tradition mythique d'Urashéma, par K. Numamanu, y fait suite ainsi qu'un travail également en japonais, illustré d'une photogravure sur l'ancienne image de Jingo-Kōgō dans le temple de Yakushiji. Le numéro se vend 0 fr. 25. Le prix de l'abonnement annuel est de 2 fr. 50.

ÉTATS-UNIS. — On dénature de parti pris tout ce qui est catholique et nous n'attachons pas toujours à ces incessantes attaques l'importance réelle qu'elles méritent parfois. Contre l'ignorance, les préjugés, la haine méchante d'adversaires qui ne se lassent pas de répéter leurs mensonges, il faut répéter sans relâche les réfutations et les explications cent fois données. On se sert de la presse pour pervertir les masses : employons-la de notre côté pour les éclairer. Voilà les pensées qui ont conduit le P. Joseph C. Sasia, professeur de ce magnifique collège de Saint-Ignace, récemment détruit dans le cataclysme de San Francisco, à expliquer une fois de plus la véritable nature et l'histoire de l'Inquisition. En moins de cinquante pages, avec une magistrale possession de son sujet et une bonne foi convaincante, le docte religieux précise l'origine de l'inquisition ecclésiastique, affirme sa légitimité, précise le jugement qu'on doit porter tant de l'inquisition religieuse proprement dite que du tribunal espagnol du même nom, et donne une liste bibliographique des principaux ouvrages où la mauvaise foi insigne de l'apostat Llorente peut trouver sa réfutation. *The Inquisition* (*An essay extracted from Devivier's Christian Apologetics.* San Francisco, Catholic Truth Society, 1904, in-8 de 44 p.) est un modèle du genre de l'apologétique populaire, simple, persuasive, solidement documentée, sans aucune pédanterie.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *De Evangeliorum inspiratione de dogmatis evolutione de arcani disciplina*, auctore P. R. M. Fei (in-8, Beauchesne). — *La Théologie de saint Hippolyte*, par A. d'Alès (in-8, Beauchesne). — *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Doctrine. Histoire*, par J.-V. Bainvel (in-12, Beauchesne). — *Lo que debe hacerse y lo que hay que evitar en la celebración de las misas manuales*, por el R. P. J. B. Ferreres (in-12, Madrid, imp. del Asilo de Huérfanos del S. C. de Jesus). — *Kant und Haeckel. Freiheit und Naturnotwendigkeit. Nebst einer Replik an Julius Baumann*, von L. Goldschmidt (in-8, Gotha, Thienemann). — *Cobro coercitivo de deudas públicas*, da L. M. Drago (in-18, Buenos-Aires, Coni). — *Problèmes politiques et sociaux*, par J.-E. Driault (in-8, Alcan). — *La Propaganda anarquista ante el derecho*, por el P. V. M. de Minteguiaga (in-8, Madrid, imp. Lopez del Horno). — *Etat*

actuel des industries électriques, conférences faites sous les auspices de la Société française de physique et de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale (in-8, Gauthier-Villars). — *Étude de la résonnance des systèmes d'antennes dans la télégraphie sans fil*, par C. Tissot (in-8, Gauthier-Villars). — *N.-H. Abel, sa vie et son œuvre*, par C. Lucas de Pesloüan (in-8 cart., Gauthier-Villars). — *Mélanges de géométrie à quatre dimensions*, par E. Jouffret (in-8, Gauthier-Villars). — *Mathématiques, principes et formules de trigonométrie rectiligne et sphérique*, par J. Pionchon (in-8, Grenoble, Gratier et Rey ; Paris, Gauthier-Villars). — *Leçons sur les séries trigonométriques professées au Collège de France*, par H. Lebesgue (in-8, Gauthier-Villars). — *Guide de l'amateur météorologiste*, par J. Loisel (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Derniers Jours de nos églises, roman d'histoire vraie*, par J. Frondal (in-12, Schulz). — *Sa Femme, mœurs contemporaines*, par P. Sales (in-12, Bauche). — *Cinq Contes hypothétiques*, par A. Keim (petit in-12, Sansot). — *Les Complaisants*, par M. Duchêne (in-18, Dujarric). — *Michel Smirlof*, par G. du Vallon (in-12, H. Gautier). — *La Prière de Lucette*, par M. Auvray (in-12, H. Gautier). — *La Fin du rêve*, par D. d'Arthez (in-12, H. Gautier). — *Enfants des rues*, par G. de Lys (in-12, Lethielleux). — *Victimes*, par J. Thiéry (in-16, Hatier). — *Études et portraits*, par P. Bourget. III. *Sociologie et littérature* (in-18, Plon-Nourrit). — *Edgar Quinet, philo-roumain*, par T. G. Djuvara (in-12, Belin). — *Littérateurs et artistes. Émile Blémont*, par F. Clerget (in-12, Bibliothèque de l'Association). — *Littérateurs et artistes. Ernest Raynaud*, par F. Clerget (in-12, Bibliothèque de l'Association). — *Le Réveil de Pallas, essais*, par P. Fons (in-18, Sansot). — *Méthode de cartographie. Cartes à main levée et de mémoire. Tracés rapides*, par J. Parlier. *La France* (in-4, Berger-Levrault). — *Rome et l'Action libérale populaire, histoire et documents*, par l'abbé E. Barbier (in-12, Victorion). — *L'Équivoque démocratique*, par P. Félix (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *La Cavalerie de 1740 à 1789*, par le Cᵗ E. Desbrière (in-8, Berger-Levrault). — *L'Artillerie dans la bataille du 18 août*, par G. Rouquerol (in-8, Berger-Levrault). — *L'Italie et la Triple Alliance*, par S. E. le baron A. de Stieglitz (in-8, Dujarric).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. *Un Orage*, par HENRY BUTEAU. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de 300 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Ignorants*, par RENÉE FAUER. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de 300 p., 3 fr. 50. — 3. *Tentatrice*, par EMILE PIERRET. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de 292 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Ruban de Vénus*, par G. RÉVAL. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 5. *La Rebelle*, par MARCELLE TINAYRE. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18 de 372 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Erreur d'aimer*, par Mme HUMPHRY WARD ; trad. de l'anglais par J. DE MESTRAL-CAMBREMONT. Paris, Hachette, 1906, in-12 de 370 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Rêve d'Antoinette*, par ÉVELINE LE MAIRE. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de 319 p., 3 fr. 50.

ROMANS-FEUILLETONS. — 8. *La Fille de Don Juan*, par PIERRE SALES. Paris, Bauche, 1906, in-12 de 499 p., illustr. hors texte en couleurs de S.-C.-M. Waléry, 3 fr. 50. — 9. *Le Sous-lieutenant « La Fille »*, par ALPHONSE CROZIÈRE. Paris, Garnier, s. d., in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Amours d'un savant*, par PAUL DE LAURIBAR. Paris, Dujarric, 1906, in-16 de II-230 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Beau Pierril, ou Mirage d'amour*, par MAX REBOUL. Paris, Dujarric, 1906, in-18 de 307 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Drames de la conscience. La Rondache*, par PÉLADAN. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de V-365 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Docteur Landier*, par LOUIS LHOMMEAU. Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, in-18 de 263 p., 3 fr. 50. — 14. *Chair d'amour*, par ARY-RENÉ YVERMONT. Paris, Daragon, 1906, in-16 de VIII-141 p., 3 fr. — 15. *L'Amour vengeur*, par CAMILLE PERT. Paris, Garnier, 1906, in-18 de 353 p., 3 fr. 50. — 16. *Disparu*, par BRADA. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de 297 p., 3 fr. 50. — 17. *Noces blanches*, par MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de 296 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 18. *Fil-de-Fer*, par JEHAN RICTUS. Paris, Michaud, 1906, in-12 de 319 p., 3 fr. 50. — 19. *Lettres de ma Turne*, par D. CALDINE. Paris, b. d. c. éditions de la « Revue libre », 1906, in-16 de 372 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Portrait de Monsieur W. H.*, par OSCAR WILDE ; trad. d'ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1906, in-18 de 342 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 21. *Janua Cœli, roman de l'Égypte néo-chrétienne*, par JEHAN D'IVRAY. Paris, Dujarric, 1906, in-18 de XV-267 p., illustr. de Gsell, 3 fr. 50. — 22. *Stellae Cœli, roman gréco-latin (146 av. J.-C)*, par PIERRE DELIDER. Paris, Messein, 1905, gr. in-8 de 127 p., avec 10 planches et une carte, 3 fr. 50. — 23. *Une Héroïne champenoise*, par JUSTIN BELLANGER. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de 269 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 24. *Au Presbytère*, par JULES PRAVIEUX. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 329 p., 3 fr. 50. — 25. *De la Charrue à la pourpre*, par PAUL FRAYCOURT. Paris, Stock, 1906, in-18 de 384 p., 3 fr. 50. — 26. *Calvinopolis*, par WILLIAM VOGT. Paris, Stock, 1906, in-16 de 345 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Ile inconnue*, par PIERRE DE COULEVAIN. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 592 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Arbre de la science*, par MAURICE MAINDRON. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de 446 p., 3 fr. 50. — 29. *Les Égarés*, par JEAN NESMY. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18 de 338 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. — Comment André épousa Madeleine, comment il la trompa, comment il fut découvert, comment il fut puni et pardonné, et comment enfin leur bonheur conjugal ne fut pas emporté par cet *Orage* « passionnel », tel est le sujet de ce roman. Il n'est pas neuf, mais il est renouvelé, dans une mesure notable, par

les efforts, — j'allais dire par le talent, — de l'auteur. Malgré trop d'application et quelques longueurs, le récit est intéressant. L'intérêt en est dans l'âme des personnages plus que dans leurs actes ; jusque dans les scènes les plus « objectives », — celle de la « découverte du crime », entre autres, avec ses préparations et ses incidents ordinaires, premiers soupçons, premières recherches, filages, l'affût dans un fiacre aux stores baissés, etc., etc., — c'en est la partie « subjective » et psychologique que l'auteur s'est appliqué à développer. Ce qui ne l'a pas empêché de « situer » avec beaucoup de soin ses deux héros dans leur « milieu » familial et social ; le père et la mère de Madeleine, les frères d'André, son père, ses cousins et même sa complice de quelques semaines, tous ces personnages secondaires sont très vivants et semblent indiquer qu'en M. H. Buteau « le créateur de vie » n'est pas trop gêné par le psychologue.

2. — *Les Ignorantes* ont cela de commun avec l'œuvre précédente de se terminer par le pardon. Elles étaient trois qui voulurent savoir ce qu'elles ignoraient. Leurs maris les trompaient-ils ? Parfaitement, répondit une agence de renseignements. C'en fut fait de leur tranquillité et de leur bonheur ! Heureuses les femmes qui restent ignorantes ! Mais heureuses encore les femmes clémentes ! Les trois curieuses furent clémentes ; elles pardonnèrent, plus ou moins facilement (la facilité de l'une d'elles va presque jusqu'à la complicité), et si elles ne retrouvèrent jamais leurs illusions, elles ne perdirent pas toutes leurs joies.

3. — Sabine Coutant fut moins facile et plus fière ; elle ne pardonna point à son mari, qui n'avait pas su résister à Jane, la *Tentatrice*. — Elle l'avait bien aimé pourtant son Paul ! (*1re partie*). Elle l'avait ensuite bien défendu contre Jane (*2e partie*). Mais Jane avait employé les grands moyens (*3e partie*) et Paul avait succombé, — oh ! mais là, tout à fait, — et il se fit pincer ! Et sa femme le quitta, (*4e partie*) non sans lui avoir adressé un discours bien senti ! Il y a du reste beaucoup de discours et même des monologues dans cette histoire, tous aussi bien sentis et bien écrits — pour ne pas dire calligraphiés. — M. Petdeloup dirait : « Monsieur, quand vous écrirez moins bien, vous écrirez mieux ! »

4. — Il y a bien du talent dans *le Ruban de Vénus* ; mais il y a bien peu de... mettons d'*humanité*, pour employer un mot poli. Les personnages sembleraient des étrangers, descendus on ne sait de quelle planète, s'ils n'étaient pas aussi familiers avec nos musées, nos écoles, nos théâtres, nos artistes, notre littérature ; ils connaissent tout de notre civilisation moderne, sauf ce qui y reste encore de la morale chrétienne ; — ils diraient, eux, de la morale conventionnelle. Ce sont des sauvages très civilisés. Leur âme est si différente de la nôtre, qu'ils auront de la

peine à nous intéresser. Et cependant, leurs aventures ne manquent pas complètement de banalité et la leçon qui en résulte pourrait se réduire à ce lieu commun : « Il ne faut abuser de rien ! » C'est pour avoir abusé de l'amour que le mari de Cécile (un vague bibliothécaire sans physionomie bien précise) ne devient pas le grand écrivain qu'il aurait pu être, et que Cécile, elle-même, cesse d'être la grande artiste qu'elle était déjà devenue. Lui, c'est de toutes les formes de l'amour qu'il abuse, le légitime et l'illégitime ; elle, c'est seulement du légitime. Parfaitement ! Elle abuse du légitime ! Si vous voulez des explications, allez les demander à l'auteur, qui vous en donnera en abondance et avec une complaisance qui devient de plus en plus fréquente chez ces dames de lettres. Cécile est deux fois punie d'avoir été une épouse trop aimante : d'abord elle ne fait plus de statues et ensuite elle devient mère ! — ce dont elle meurt. — Et sa mère crie au mari *coupable* : « Assassin ! Assassin ! ». Pour une belle-mère, c'est une belle-mère ! — Je répète que ce livre, à la fois étrange et banal, est écrit, sinon composé, avec talent. L'auteur est, je crois, sortie de l'École de Sèvres ; et l'on sait que l'École de Sèvres est une école où l'on apprend... à bien écrire !

5. — L'auteur de *la Rebelle* écrit bien, elle aussi ; elle a du talent, beaucoup de talent, énormément de talent. J'insiste, jusqu'à ce qu'elle puisse « distinguer la nuance un peu méprisante » (p. 341) de mes éloges. Je suis de ces hommes qui ne pardonnent pas à une femme de ne mériter leur admiration qu'à moitié. Je voudrais pouvoir admirer les idées, les sentiments, la fable de *la Rebelle* comme j'en admire le style ; je ne le puis pas ; je n'éprouve pas même le besoin de les juger ! Vous allez probablement deviner pourquoi, par ces brèves indications. Josanne, l'héroïne du livre, est, elle encore et elle aussi, une femme de talent et une femme de lettres. Elle a des idées larges, et donc elle a un amant en même temps qu'un mari. Le mari mort et l'amant refroidi, elle prend un second amant, lequel est, lui aussi, lui encore, un homme de talent ; il écrit des livres merveilleux. Et comme il a, lui aussi, des idées larges, ce second amant devient le second mari de Josanne. Je frémis à la pensée des enfants de talent qui naîtront peut-être de ce mariage !

6. — *L'Erreur d'aimer* est une étude d'âme détraquée ; elle est aussi et secondairement, une étude de la haute société anglaise. Un homme d'État, encore jeune, déjà sous-secrétaire d'un ministère et destiné à devenir Président du Conseil, s'éprend de la turbulente et troublante Kitty, et il l'épouse. Ce fut une erreur qu'il paya cher. Kitty, fille d'une aventurière et d'un alcoolique, incapable de maîtriser ses caprices et d'ailleurs consciente de son impuissance, accumule les incorrections, les scandales, les fautes, jusqu'à la faute suprême : elle quitte son mari, qu'elle aime, pour suivre un homme qu'elle méprise, et elle meurt, sans

avoir eu les joies de la vie régulière, ni même celles de la vie irrégulière. Dans ce nouveau roman, l'auteur de *la Fille de Lady Rose* a prouvé une fois de plus combien sa puissance créatrice est supérieure à ses facultés de composition ; ses personnages « se déploient en ordre dispersé », mais ayant tous — et ils sont innombrables — une physionomie très vivante qu'on n'oublie pas.

7. — Il y avait une fois une jeune fille romanesque qui aimait à rêver. *Le Rêve d'Antoinette* eût été d'être une Jeanne d'Arc ou une Jeanne Hachette, ou du moins d'être la femme d'un Napoléon, d'un César, d'un Alexandre le Grand. Or, sa tante qui voulait la marier vite, lui présenta un notaire ! Fi ! dit-elle ! Et elle refusa de regarder même son vulgaire prétendant. Et elle se mit à flirter avec un peintre, lequel se trouva être un honnête homme et consentit bien à la prendre pour modèle, mais non pas pour maîtresse. Il poussa même le désintéressement jusqu'à lui présenter un de ses amis, un artiste. Un artiste ! « O ciel ! quelle douceur ! » Voilà le cœur d'Antoinette qui se met à battre, et son imagination qui s'enflamme ; elle en oublie Alexandre le Grand ! Et, l'artiste lui ayant demandé sa main, non sans l'avoir déjà prise un peu, elle la lui donne ! Or, devinez quel était cet artiste ? C'était le notaire !

ROMANS-FEUILLETONS. — 8. — *La Fille de Don Juan* est « de la très belle ouvrage », exécutée par un ouvrier qu'on sent supérieur à sa besogne, et qui, s'étant résigné à n'être ici qu'un industriel, montre une parfaite connaissance de tous les secrets du métier. — Le marquis Lionel de Ligneray, ayant épuisé toutes les joies de l'amour, se décide à se tuer ; mais au moment où il approche le revolver de sa tempe, il entend un cri ; il se précipite ; deux femmes vont périr ; leur automobile va tomber dans un précipice. Le marquis en cueille une au passage et il arrache l'autre à la mort. Quelles sont ces dames ? Impossible de le savoir ! Elles sont masquées et elles gardent leur masque pendant le souper fin que leur offre leur sauveur. — Le duc de Neuchâtel soupçonne la duchesse d'infidélité ; quel est son amant ? De qui est la fille dont elle s'est faite la mère adoptive ? — Le banquier Renaudier a une femme et une maîtresse ; toutes les deux le trompent ou l'ont trompé ; avec qui ? Et quel rapport y a-t-il entre les aventures de ce banquier et celles de ce duc et celles de ce marquis et celles des deux dames masquées ? C'est ce que vous apprendra « l'épisode qui suit et termine *la Fille de Don Juan* », si toutefois j'ai pu vous inspirer la curiosité de le savoir.

9. — *Le Sous-lieutenant « La Fille »*, ainsi nommé parce qu'il était d'apparence frêle et délicate, devint amoureux d'une femme mariée et de sa fille ; il fut successivement et simultanément l'amant de l'une et de l'autre, et comme son capitaine était jaloux de lui, il donna sa

démission d'officier, mais trop tard ! Avant de démissionner, il avait outragé son supérieur, lequel le fit coffrer, et l'accusa en outre d'avoir empoisonné l'une des dames précitées. Comme vous le voyez, le sujet est extrêmement distingué ! Mais « il y a la manière ! » Et elle est pire.

10. — *Les Amours d'un savant* pourraient avoir pour sous-titre : *Le Carnaval de Nice*. Un membre de l'Institut, déjà chauve et fatigué, est envoyé à Nice, pour s'y reposer ; il y tombe amoureux de la femme d'un confrère, prend part, avec elle, à la Fête des Fleurs au *Veglione*, au bal masqué, etc , etc., à tous les enfantillages qui composent le carnaval. Où en seraient-ils arrivés, ô ciel ! A tout, peut-être, lorsqu'ils sont sauvés par un tremblement de terre. Chacun rentra chez soi, Elle assagie et Lui reposé.

11. — *Le Beau Pierril* s'annonce comme une variation sur le thème connu : « Un ver de terre amoureux d'une étoile », — un paysan amoureux d'une demoiselle de la ville et oubliant sa fiancée. Malheureusement le récit, commencé en idylle, se complique bientôt et se gâte. La « demoiselle » de la ville, émue d'abord des yeux blancs et des déclarations du beau paysan, s'éprend à son tour d'un colonel, entrevu aux grandes manœuvres. Le colonel, ému aussi de cet amour, maîtrise son émotion et se fait trappiste ; le beau Pierril se noie, sa fiancée meurt folle, la demoiselle se fait religieuse ; tous ces amoureux n'ont connu que « le mirage d'amour. »

12. — M. Péladan se met à travailler pour les jeunes filles ; c'est à elles qu'il a « destiné » *la Rondache*, laquelle est 1° l'histoire d'une jeune fille romanesque qui épousa Don Juan « dans l'infatuation déplorable de le convertir » et 2° l'histoire d'un jeune homme qui devient assassin « par une autre infatuation », celle de délivrer » la dite épouse du dit Don Juan. Elle allait être ruinée et deshonorée par son terrible mari ; elle lui avait échappé une première fois, et, réfugiée dans une villa, sur les bords de la mer, elle y goûtait la joie de décourager et d'entretenir l'amour de trois ou quatre hommes et d'échanger avec eux des vues profondes sur l'art, la littérature, la morale, la religion, la politique et autres matières à dissertations. Soudain le Don Juan reparaît ; c'est la nuit, un appel retentit sous les fenêtres de la villa où l'on disserte, c'est lui ! Une vitre vole en éclats, livrant passage à un galet enveloppé d'une lettre implorante et menaçante tout ensemble. La femme, entraînée vers son bourreau par je ne sais quel charme, va retomber entre ses mains ; elle en mourra, elle en est sûre, mais elle retombera tout de même, elle le prédit. Alors un des quatre flirteurs, le plus jeune, se dévoue : il rencontre l'homme au sommet de la falaise, la nuit ; il fait un geste, et l'homme tombe dans les flots, d'une hauteur de 500 mètres. « Persée a délivré Andromède », mais il s'est délivré lui-même, du même coup. Il n'aime plus et il rentre chez lui,

tout prêt à devenir un grand homme. Il le devient ; il fait mieux : il devient un homme heureux par son mariage avec une jeune fille romanesque, qui vivait comme un garçon et en qui il réveille tous les instincts de la femme, etc., etc., etc. L'auteur reste persuadé que ce mirifique récit convient parfaitement aux jeunes personnes. » Convenons qu'il en a du moins écarté « les tableaux dépravants. »

13 — *Le Docteur Landier* devient l'amant de Mme Cormier, sa cousine ; Mme Cormier en mourut. — Pardon pour les longueurs de cette analyse.

14. — Pardon encore pour celle-ci : *Chair d'amour* : trois contes, pas une idée intéressante, pas une phrase correcte, un titre alléchant pour certains groins — mais rien qu'un titre.

15. — La belle et vicieuse Sarah n'avait jamais aimé qu'elle-même ; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir un mari et plusieurs amants. Mais *l'Amour vengeur* la guettait, et l'atteignit : elle aima le Russe Queresof. Or, Queresof aima bientôt Suzanne ! Et qui était Suzanne ? La fille de Sarah ! Que fit alors Sarah ? Elle se tua ! Et Suzanne ? Elle épousa Queresof ! Et Queresof ? Il fut un bon, un excellent mari. — Et moi, je ne suis pas un trop mauvais critique, puisque je ne suis pas encore à bout de patience, quoique je sois à peine à moitié de ma tâche.

16. — Marcel, le fiancé de Geneviève, quelques jours avant le mariage, a *Disparu*. Pourquoi ? Comment ? Où est-il ? Que devient-il ? Est-il mort ? C'est ce que se demandent, vous devinez avec quelles angoisses, les parents, les voisins, les amis de Geneviève. Et comme la réponse à ces questions ne vient pas vite, un de ces voisins se hasarde jusqu'à poser sa candidature à la main de l'abandonnée : pour un Marcel perdu, on en retrouve cent ! Mais Geneviève reste fidèle à l'absent, car elle n'en doute pas : il n'est qu'absent ! Il n'est pas mort ! Il a beau n'avoir rien envoyé, ni lettre, ni télégramme, non ! il ne s'est pas noyé, il n'a pas été broyé par un train, il n'a pas été assassiné ; non ! non ! non ! La foi de Geneviève est récompensée ; le disparu se retrouve au fond de l'Afrique, où l'avait emporté . . . . . Vous voulez que je vous dise quoi ? Voici ! C'est très simple ! Comme il sortait de la maison de Geneviève, sise dans un coin de la Normandie, il avait été accosté par deux hommes qui lui avaient dit : Ton frère te demande ! Or, ce frère résidait en Angleterre, et c'était un coquin, et il avait déshonoré sa mère, et il voulait faire chanter Marcel ! Et Marcel partit pour Londres, en se disant : Je télégraphierai ! Et il rencontra son frère, et il l'étrangla, sans le faire exprès, et il eut peur, et il se cacha, et il s'enfuit chez les Boërs, et son frère ressuscita, et il confessa ses fautes, et il remourut tout seul, sans le secours de personne, et Geneviève s'embarqua sur un transatlantique, et elle retrouva Marcel, là-bas, là-bas, dans le Transvaal, juste à temps pour l'empêcher de mourir ! C'est très simple !

17. — La belle Aude, pas celle dont vous avez entendu parler, une autre, qui n'avait rien d'épique, ni de poétique, et qui passait son temps et qui gagnait sa vie à pratiquer l'union libre, voulut un jour être l'ouvrière d'une union pas libre ; elle maria un de ses amants avec une Anglaise de ses amies, Miss Mildre. Le Monsieur était marquis ; la Miss était millionnaire. Une fois en possession, elle du titre, lui de la dot, ils se tournèrent le dos. Mme Marie-Anne de Bovet appelle « ça » des *Noces blanches!* c'est peut-être pour s'essayer à l'ironie ! Le marquis finit par s'apercevoir que ses noces étaient d'un blanc sale et par en souffrir ; il provoqua en duel un des flirteurs de sa femme et reçut une belle blessure. C'est ainsi qu'un gentilhomme lave son honneur et blanchit ses noces pas blanches ! La Miss touchée de tant de noblesse, soigna le marquis, le guérit, et le rendit père. *All right !*

ROMANS FANTAISISTES. — 18. — L'horrifique histoire de *Fil-de-Fer*, l'enfant long et maigre, que sa mère — une horrifique mère — gronde, claque, affame, scandalise et pervertit, semble sortir d'un cerveau enfiévré ; la forme en est, elle aussi, fiévreuse et tourmentée : c'est un cauchemar écrit « en style idoine. »

19. — Sous le titre de : *Lettres de ma Turne*, l'auteur des *Contes briards* a réuni une quarantaine de contes qui sont encore briards, mais qui ne sont peut-être pas assez littéraires, ni même assez intéressants. C'est du moins une opinion que je hasarde avec timidité et détachement. L'auteur est libre d'en avoir une autre ; « je sens qu'il usera du droit que je lui laisse ».

20. — Le malheureux Oscar Wilde garde encore des admirateurs, même après la mort de Jean Lorrain. C'est un de ces fidèles qui a réuni la douzaine de morceaux variés, dont le premier : *Le Portrait de Monsieur W. N.*, donne son titre à ce volume. Ils ne sont pas tous de même valeur, ni d'un égal intérêt. *Le Modèle millionnaire* est d'une fantaisie un peu candide, — ce qui ne laisse pas d'être piquant de la part d'un Oscar Wilde. Un jeune homme a besoin de dix mille livres pour se marier ; il va conter sa peine à un peintre de ses amis, chez qui il trouve un mendiant qui servait de modèle. Apitoyé, le visiteur donne un souverain, toute sa fortune, au pauvre diable, lequel se trouve être une sorte de Rothschild, au cœur sensible, qui renvoie bientôt le souverain transformé en un chèque de dix mille livres.

ROMANS HISTORIQUES. — 21, 22 et 23. — On sait que j'ai fait vœu de ne pas juger les romans historiques, sauf les cas exceptionnels. Aucun des trois romans que voici : *Janua Cœli*, *Stellae Cœli*, *Une Héroïne champenoise* ne rentre dans les exceptions prévues. Je me bornerai donc à vous informer que le premier est un « roman de l'Égypte néo-chrétienne » comme dit l'auteur et dans lequel figure la célèbre Hypathia ; le second, « roman des temps anciens », exactement « 146 ans avant

J.-C. », est en outre un « Roman gréco-latin » ; le troisième est un roman des temps féodaux, dont la scène est la ville de Provins et l'héroïne cette mystérieuse Anne Musnier dont tous les historiens de la Champagne ont vanté le courage.

ROMANS DE MŒURS. — 24 et 25. — Voici, avec *le Presbytère* et *De la Charrue à la pourpre* deux études de mœurs ecclésiastiques ; la première est bienveillante, et donc juste, comme disait le Dubois de Marivaux ; la seconde est sévère. La première est divisée en cinq contes, d'une très agréable lecture, sans autre lien entre eux que la communauté du sujet : *De Curés et curés*, *Comment l'abbé Menot eut son clocher*, *Le Curé de Gouleux*, etc., etc. — La seconde est la biographie d'un petit paysan qu'on nous montre successivement séminariste, curé, précepteur, aumônier, archiprêtre, évêque et cardinal. L'auteur, s'il n'appartient pas ou n'appartient plus au clergé, a dû l'étudier de près, à la loupe même. Mais on sait que la loupe a l'inconvénient de grossir les détails et de cacher les ensembles. Des ambitieux, des vaniteux, des ignorants, des sceptiques, des sensuels, comme ceux qui remplissent ce livre, il y en a sans doute dans le clergé ; mais il y a aussi des âmes généreuses, fidèles à leur vocation, à leurs vœux et à leur devoir ; et il est fâcheux qu'un écrivain, qui paraît soucieux d'impartialité, d'exactitude et de gravité, n'ait pas su en voir davantage. Le héros de son livre est, à deux défaillances près, — l'une de la chair, l'autre de l'esprit, — un honnête homme, mais ce n'est pas un vrai prêtre. Et si on a pu voir son pareil sous la pourpre cardinalice, nul ne croira qu'il représente exactement la valeur moyenne de notre clergé. L'auteur lui-même de ce livre me trouverait naïf d'insister sur ce « truisme. »

26. — *Calvinopolis* s'annonce comme un pamphlet contre Genève et contre le calvinisme ; il finit par s'attaquer à « l'abjecte cohorte des frères ignorantins, » (p. 191) à toutes les formes et à tous les représentants de l'esprit religieux (Voir notamment la page 221). J'avertis donc les esprits simples et les distraits de ne pas se laisser duper par la première des cinq nouvelles — (l'auteur les appelle ironiquement des *Pastorales*) — qui composent ce volume. On y voit un pasteur calviniste jouer le rôle d'entremetteur, et le jouer dans sa propre famille, au profit — ou au préjudice — de ses deux filles. Il les dresse à la chasse du mari, et leur permet d'y employer tous les appeaux et tous les appâts. L'aînée échoue ; la cadette, mieux stylée, réussit à prendre au piège un officier français, hospitalisé par son honorable père. Le récit est conçu en charge ; l'auteur qui est évidemment un sectaire, a jugé que des sectaires d'un autre camp pourraient y trouver de l'agrément. C'est pourquoi (j'ose du moins le croire) il m'a ennuyé, et c'est aussi peut-être parce que le style en est un peu trop suisse.

27. — Nous retrouvons, avec *l'Ile inconnue*, le talent aimable et

savoureux qui a fait le succès de *Sur la branche*. Nous y retrouvons aussi les mêmes procédés de composition — une toute petite fable éparse à travers des récits de voyage et des dissertations sur tous les sujets possibles, — la même philosophie optimiste et souriante, la même *indépendance* religieuse, les mêmes ambitions et aussi les mêmes débilités de la pensée. *L'Ile inconnue*, c'est l'île britannique ; la France ne connaît pas l'Angleterre ; et pourtant l'une et l'autre sont faites pour se comprendre et même pour se compléter. L'une, en effet, représente l'élément masculin, l'autre le féminin; ces deux éléments « doivent d'ailleurs exister dans tout l'univers, chez le Créateur même ! » Cette *vue* peut vous indiquer les limites de « l'esprit penseur » qu'est Mme Pierre de Coulevain. Quant à ses mérites, ils sont de ceux qu'il est plus facile de sentir que de qualifier. N'avez-vous point rencontré de ces personnes qui vous donnent la sensation de la santé, dont la présence dégage même de la santé et de la joie, qui donnent du style à tout ce qu'elles disent, de l'intérêt à tout ce qu'elles font, du caractère au moindre détail de leur toilette, et auprès desquelles il fait si bon vivre, même quand on n'est pas toujours d'accord avec elles ? Les livres de Mme P. de Coulevain ressemblent à ces aimables personnes : on se plaît en leur compagnie, tout en les contredisant souvent. On me dispensera d'énumérer les points sur lesquels j'aurais à contredire l'auteur de *l'Ile inconnue*. Il suffira de vous avoir prévenus que cette causeuse délicieuse n'est pas un philosophe très sûr. J'ajoute tout de suite qu'elle est poète, en ce sens qu'elle sait donner la vie aux personnages de ses dialogues; ils dissertent plus qu'ils n'agissent; mais ils vivent; ce ne sont pas des morts qui parlent ; quelques-uns sont même si vivants, ils sont marqués de traits si individuels, qu'après ce long commerce de 592 pages, ils nous laissent l'impression de vieilles « relations », que nous retrouverons bientôt à notre prochain voyage à Londres. — Poète créateur de vie causeuse exquise, qu'a donc besoin Mme P. de Coulevain d'être philosophe ?

28. — Voici un gros volume, plein de petites vérités, qu'on pourrait résumer toutes dans cette courte phrase métaphorique : *L'Arbre de la science* est rongé par une foule de petits pucerons. C'est un puceron que ce professeur du Museum, qui a conquis sa chaire par l'intrigue, le vol, les femmes ; puceron, ce directeur qui... qui... ; puceron, ce membre de l'Institut qui,... qui... qui... Les 446 pages compactes de ce roman sont remplies par ces « ragots ». Il s'en dégage cette conclusion que les savants sont des hommes et que « l'hommerie », comme disait Montaigne, est toujours et partout, même à l'Institut, au Museum, au Collège de France, accompagnée de quelques vilenies. C'est triste ; mais c'est déjà un peu connu. Il est probable d'ailleurs que M. M. Maindron n'a pas prétendu faire une révélation. Il a voulu sans

doute, en attirant l'attention du public sur les susdites vilenies, provoquer des mesures propres à les diminuer. « Je n'ai pas prétendu découvrir l'Amérique, pourrait-il dire, lui aussi, mais seulement en chasser les pirates. » Dieu l'entende ! Et les ministres de la République aussi !

29. — Recommandons aux mêmes ministres la lecture des *Égarés*, développement épisodique de « la crise du patriotisme à l'École ». Un jeune instituteur adjoint fait des conférences où il parle de Jeanne d'Arc et du Drapeau français en style de Thalamas et d'Hervé. L'inspecteur, chargé de faire une enquête, s'efforce d'atténuer les faits de peur de se compromettre ; mais l'adjoint récidive tant et tant, qu'il force l'autorité universitaire à intervenir et ... à le déplacer. Ce livre est pavé de bonnes intentions ! — Le stock de romans de ce trimestre est-il épuisé ? Peut-être non ; il reste encore quelques volumes que je n'ai pas sous la main en ce moment, entre autres *le Prestige*, dont j'ai retenu que les intentions étaient excellentes aussi ; ce sera pour « le prochain numéro ! » Puisse-t-il être plus intéressant que celui-ci !

CHARLES ARNAUD.

ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT. — 1. *A quoi sert la religion ? Conférences aux étudiants en 1905*, par l'abbé TH. DELMONT. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 139 p., 1 fr. 50. — 2. *Croire. Instructions aux hommes du monde*, par l'abbé DE GIBERGUES. *Carême de 1906*. Paris, Poussielgue, 1906, in-12 de IV-315 p., 3 fr. — 3. *La Morale dans ses principes. Instructions d'apologétique*, par l'abbé LÉON DÉSERS. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de XII-248 p., 2 fr. 50. — 4. *La Règle des mœurs. Conférences pour les hommes*, par l'abbé PIERRE VIGNOT. Paris, Lecoffre, 1905, in-16 de 295 p., 3 fr. 50. — 5. *Quatre Conférences sur la foi chrétienne*, par l'abbé LÉON DÉSERS. Paris, Poussielgue, s. d., in-16 de 113 p., 1 fr. 50. — 6. *Le Cœur et ses richesses. IX. La Foi. Ses Conditions morales*. par l'abbé L. LENFANT. Paris, Poussielgue, 1906, in-16 de 350 p., 2 fr. 50. — 7. *Le Cœur et ses richesses. XI. L'Amour de Dieu*, par l'abbé L. LENFANT. Paris, Poussielgue, 1906, in-16 carré de 317 p., 2 fr. 50. — 8. *Le Saint-Esprit*, par l'abbé LEGUEU. Paris, Vic et Amat, 1905, in-12 de 316 p., 1 fr. 75. — 9. *Les Sacrements expliqués aux chrétiens de nos jours*, par le chanoine DECROUÏLLE. Paris, Haton, 1906, 2 vol. in-12 de XIX-404 et 372 p., 7 fr. 50. — 10. *Tratado completo de religión*, por D. CAYETANO SOLER. Barcelona, Gili, s. d., petit in-8 cartonné de 360 p. — 11. *La Enseñanza popular de la religión*, por el P. RAMON RUIZ AMADO. Barcelona, Gili, 1906, in-12 de 335 p.

ŒUVRES ORATOIRES. — 12. *Le Chrétien*. 1re série : *Profession de foi ; Le Royaume*. Choix de discours de NEWMAN. 2e série : *Les Disciples ; les maîtres*. Choix de discours du même. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-12 de XXXII-262 et 331 p., 6 fr. — 13. *Œuvres oratoires. Retraites de séminaires*, par l'abbé GENDRON. Paris, Beauchesne, 1906, in-12 de 492 p., avec portrait, 4 fr. — 14. *Œuvres oratoires du* Père HENRI CHAMBELLAN. T. I. Paris, Beauchesne, 1905, in-8 de 582 p., avec portrait, 4 fr.

JÉSUS-MARIE. — 15. *De Bethléem au Calvaire*. Extraits des Œuvres complètes de BOSSUET, par le R. P. BERNARD. Paris, Bloud, s. d., in-12 de XVI-288 p., avec illustr. hors texte, 2 fr. — 16. *Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, par le P. A. VERMEERSCH. Tournai, Casterman, s. d., in-12 de 606 p., 3 fr. — 17. *La Doctrine de la sainte messe exposée aux fidèles*, par l'abbé J. GRIMAULT.

Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-330 p., 1 fr. 50. — 18. *L'Eucharistie et la Papauté, ou l'Invisible et la visible Présence de Jésus-Christ sur la terre*, par Mgr C. MINEO JANNI ; trad. par CHARLES VALLÉE. Paris, Vic et Amat, 1905, in-32 de 95 p., 0 fr. 50. — 19. *Marie révélée à ses enfants*, par le P. LUDOVIC DE BESSE. Paris, Oudin ; Vic et Amat, 1906, in-16 de 421 p., 2 fr.

SPIRITUALITÉ. — 20. *La Bible méditée d'après les Pères. Livres didactiques de l'Ancien Testament*, par ÉTIENNE CHARGEBOEUF. Paris, Desclée et de Brouwer, s. d., in-16 de 470 p., 5 fr. — 21. *Œuvres de saint* FRANÇOIS DE SALES. Édition complète. T. XIV. *Lettres*. Vol. IV. Paris et Lyon, Vitte, 1906, gr. in-8 de XXIV-477 p., avec un fac-simile, 8 fr. — 22. *Mots du Ciel à la vénérable sœur Benoîte*, par BERTHE BONTOUX. Paris, Desclée et de Brouwer, 1906, in-16 carré de XI-301 p., avec grav., 2 fr. — 23. *Las Luchas del Alma. Instrucciones á la Hijas de Maria y a las personas piadosas*, por el abate EDELIN ; trad. por el P. DYONISIO FIERRO GASCA. Barcelona, Gili, 1906, in-12 de 426 p., 2 fr. 50. — 24. « *Soyez prêts* », par H. SCHAFFNER. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de X-180 p., 1 fr. 50. — 25. *Petits Combats, grandes victoires, cahiers de deux premiers communiants*, par Mme DULAC, née BÉRARD. Paris-Auteuil, impr. des Orphelins apprentis, s. d., in-18 de 335 p., 2 fr.

PIÉTÉ-DÉVOTIONS. — 26. *Les Sources de la piété*, par le chanoine AUGUSTIN LARGENT. Paris, Bloud, s. d., in-18 de 175 p., 1 fr. 50. — 27. *Goffiné, ou Manuel complet pour sanctifier les dimanches et les fêtes*. Nouv. éd. par Un prêtre du diocèse de Strasbourg. Paris, Haton, 1905, in-8 de XII-688 p., avec une planche en couleurs et des grav. dans le texte, 3 fr. 50. — 28. *Les Trois grandes Prières de l'Église*, ou *le Pater, l'Ave, le Credo*, commentés par S. Thomas d'Aquin ; adaptation du latin par le P. J.-D. FOLGHERA. Paris, Desclée et de Brouwer, s. d., in-18 de 259 p., avec grav., 1 fr. 50. — 29. *La Vraie Dévotion à saint Joseph*, par le R. P. ANDRÉ PRÉVOT. Paris, Casterman, s. d., petit in-16 de VIII-311 p., 1 fr. 50. — 30. *Mois de saint Joseph*, par le P. VINCENT JEANROY. 4e édit. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-32 de 70 p., 0 fr. 50.

ENSEIGNEMENT. — 1 à 11. — Il y a tant de préjugés contre la religion, préjugés qui semblent autoriser l'indifférence de beaucoup d'âmes et qui expliquent l'ignorance absolue, où se trouvent ces âmes, de toute vérité religieuse. *A quoi sert la religion ?* — voilà l'exclamation dédaigneuse que l'on entend chaque jour ; telle est l'interrogation, audacieuse autant qu'irréfléchie à laquelle a voulu répondre M. l'abbé Delmont. Ajoutons aussitôt qu'il n'a pas trop présumé de lui-même. Il répond, hardiment et pièces à l'appui, c'est-à-dire avec une logique précise, serrée, qui doit faire lumière pour les esprits sérieux : la religion sert 1° à faire le bonheur des individus ; 2° à faire des honnêtes gens ; 3° à compléter et moraliser la science ; 4° à créer la famille véritable ; 5° à faire le bonheur des familles ; 6° à assurer la moralité des nations ; 7° à faire la prospérité des États ; 8° à faire le bonheur des peuples ; 9° à faire le bonheur du monde. Ces conférences, faites aux étudiants dans l'église Saint-André de Lyon, avaient eu du succès et l'orateur a été bien inspiré en les publiant, afin de prolonger le bien qu'elles ont produit. Elle est si intéressante cette chère et belle jeunesse dont le P. Lacordaire disait : « La jeunesse est sacrée à cause de ses périls ! »

— Le premier devoir que commande la religion est celui de *Croire* : c'est le devoir auquel M. l'abbé de Gibergues consacre ses conférences prêchées aux hommes du monde, pendant le dernier carême, à Saint-Philippe du Roule et à Saint-Augustin de Paris. Il traite d'abord

de la psychologie de la foi ; ensuite du besoin de croire, de la transcendance de la foi ; des devoirs envers la foi, et de l'esprit de foi ; enfin il considère Jésus-Christ lui-même, l'auteur et le consommateur de la foi. Il fallait exposer et développer cette doctrine si élevée, en l'adaptant à un auditoire, où peu d'esprits pouvaient être préparés à la recevoir et surtout à la comprendre. M. l'abbé de Gibergues a obtenu de Mgr l'évêque d'Agen cet éloge autorisé, que « tout dans ces conférences est clair ; tout y a de la vigueur et de la valeur » ; les arguments y sont accessibles aux esprits droits ; ils démontrent avec une puissance irrésistible que la foi sera toujours la loi de l'esprit humain, la source principale de sa vie. Ces conférences confirment l'admirable maxime de Bossuet : « La force est dans la vérité tranquillement exposée. »

— Quand on a compris le besoin de croire, on est prêt à comprendre la nécessité de conformer sa conduite aux prescriptions de la foi, ce qui n'est pas autre chose qu'accepter et pratiquer la morale chrétienne. Envisageons, d'abord, avec M. l'abbé Désers, *la Morale dans ses principes*. Les conférences que M. le curé de Saint-Vincent de Paul de Paris consacre à cette étude, répondent à la plus actuelle des préoccupations. De tout temps, mais de nos jours plus que jamais, on a cherché à édifier une morale qui puisse se passer de Dieu ; nous voyons, hélas ! les fruits de cette « morale indépendante » : c'est la faillite de la morale laïque, qui a pour unique principe ces deux mots : « Ni Dieu, ni maître. » C'est contre cette morale désastreuse que M. l'abbé Désers s'élève avec toute l'indignation de son cœur d'apôtre et toute l'énergie de son éloquence : il étudie la situation dans les idées morales et dans l'enseignement de la morale, où il trouve partout le désarroi ; il développe les preuves en faveur du libre arbitre et résout les objections qu'on soulève contre lui ; il établit la valeur et la puissance de la conscience ; il examine ce que sont les lois ; il traite enfin de l'obligation et de la sanction de la morale. C'est bien tout un cours d'apologétique et le cardinal archevêque de Paris se plaît à féliciter l'auteur « de son beau travail. »

— Il faudrait reproduire ici au moins une bonne partie de la préface que M. l'abbé Vignot donne à son livre : *La Règle des mœurs*, pour initier nos lecteurs à l'objet de ce livre, à sa méthode, au développement et à l'enchaînement de ses idées. Deux mots, trouvés par un de ses jeunes auditeurs, résumeront ce que nous devons reconnaître comme l'esprit général de l'œuvre : il y a toute une manifestation d'une « tendresse hardie. » M. l'abbé Vignot qui rappelle ce jugement n'y contredit pas ; il se complaît même à l'accepter, car il ajoute aussitôt : « La bouche peut être hardie quand le cœur est plein de tendresse. » Les idées principales qui font l'objet des six chapitres du volume se révèlent dans les titres mêmes de ces chapitres : La Conquête de la

volonté ; la Leçon des faits ; l'Idéal chrétien ; le Sérieux ; les Emplois du cœur ; le Renouvellement du cœur. Ces idées peuvent être exposées et développées avec méthode, clarté, précision, répétons-le, avec quelque hardiesse ou audace, expression d'une franchise toujours sincère, parfois un peu brusque ; mais, à notre très vif regret, elles manquent d'un caractère dont un travail si sérieux et si délicat devrait être revêtu, le caractère d'une sûre orthodoxie. Et c'est ce qui nous prive de la satisfaction de donner à ce livre une recommandation qui aurait pu lui être utile auprès de nos lecteurs : obtenir d'un évêque l'*imprimatur* exigé par l'Index est le premier devoir de tout prêtre traitant de semblables questions.

— Nous avions étudié la foi dans son objet et ses fondements en lisant le livre de M. l'abbé de Gibergues : *Croire* ; M. l'abbé Désers nous la présente d'une façon plus pratique dans ses quatre conférences où il traite de la Foi et de ses conditions ; de la Foi et de la Sainte Écriture ; de la Foi et de l'Église, sa gardienne ; de la Foi et des rapports de l'Église et de l'État ; tout autant de questions qui préoccupent nos contemporains et qui intéressent tous les esprits. M. l'abbé Désers, qui nous captivait tout à l'heure par ses considérations sur les principes de la morale, nous charme maintenant par ses méditations sur la foi. Utiles pour les chrétiens désireux de s'instruire plus profondément de la vérité religieuse, ces conférences pourront aussi faire du bien aux esprits droits, encore loin de *Dieu*, mais « qui sont avides d'aller à la vérité. »

— Poursuivant son intéressante et savante étude sur *le Cœur et ses richesses* M. le chanoine Lenfant en vient à parler de *la Foi et de ses conditions morales*. La foi est une grande lumière et son prix est immense ; il réfute les erreurs qui ont cours à ce sujet et il expose bien clairement la vraie doctrine. La foi est encore une loi de sagesse, de bonté et de justice : elle forme la droiture du cœur, dont elle assure la pleine et vraie liberté, mais elle suppose l'humilité qui est nécessaire pour croire et elle inspire au cœur une indéfectible vaillance qui va jusqu'à l'héroïsme. Mais la foi n'est pas seulement un bienfait individuel ; elle est aussi un bienfait pour la famille, où elle fait fleurir les vertus ; pour la société, où elle unit les cœurs ; pour le monde entier, pour lequel elle est la vraie lumière, un rayon de ce soleil divin qui est le Verbe. Ce résumé très succinct suffit à donner une idée de cette œuvre et à la recommander à l'attention de tous ceux qui veulent coopérer « à la régénération du monde par le Christ. »

— Que servirait la foi sans la charité ? Comme complément du traité qui précède, M. Lenfant nous offre cette richesse du cœur, qui est *l'Amour de Dieu* : il nous en dit la nature et les qualités ; il nous fait connaître comment il naît dans un cœur et comment il y progresse. Le

signe de l'amour de Dieu, c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu. Il peut faiblir ou se rompre : M. Lenfant nous en avertit et nous indique comment cette rupture se prépare, s'accomplit, s'aggrave et devient irrémédiable. Voici maintenant les moyens de la réparation et de sa conservation : la prière, le travail, le dévouement, la souffrance pour Dieu, la lutte pour Dieu, mais surtout l'Eucharistie, qui est son aliment le plus puissant et nous conduit plus sûrement à l'amour éternel, à notre union indissoluble avec Dieu. Quel bonheur pour tous si ces richesses du cœur étaient plus connues ! Elles feraient l'objet des plus ardents désirs et bientôt elles seraient seules nos délices ! Puisse le livre de M. le chanoine Lenfant se répandre beaucoup et produire partout ces heureux fruits !

— Une science qui manque encore à notre siècle, appelé cependant « le siècle des sciences », c'est celle qui a pour objet : *Le Saint-Esprit*. Nos contemporains pourraient bien, à leur tour, avouer en toute simplicité qu'ils ne savent même pas s'il y a un Saint-Esprit. Nous leur présentons le livre de M. l'abbé Legueu qui fera sur cette vérité de la foi leur instruction complète : il leur révèlera ses divers noms, leur prouvera sa divinité et ses attributs ; sa mission et ses opérations ; leur énumérera, en les leur expliquant, ses précieux et enviables bienfaits : ses dons, ses fruits et ses béatitudes, leur apprendra leurs devoirs à son égard, enfin les instruira des merveilleux rapports du Saint-Esprit avec l'auguste Mère de Dieu, depuis l'Immaculée-Conception jusqu'à l'Assomption glorieuse de Marie : doctrine sûre, clairement exposée. Ce livre « dénote en son auteur une haute science théologique et un rare talent de vulgarisation. » Il n'y a rien à ajouter à cet éloge adressé à M. l'abbé Legueu par Mgr l'évêque d'Angers.

— Le Saint-Esprit est le dispensateur de la grâce, que nous a méritée par sa passion et par sa mort, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et cette grâce, comment nous arrive-t-elle ? Vous l'apprendrez pertinemment par l'ouvrage de M. le chanoine Decrouille : *Les Sacrements expliqués aux chrétiens de nos jours*. Mgr l'évêque de Soissons dit de cette œuvre qu'elle est « actuelle, pratique, bien ordonnée, bien écrite » et qu'elle « sera utile pour les prônes et les catéchismes. » Il y a là, en effet, tout ce qui convient aux fidèles pour les intéresser et les instruire, tout ce que doit connaître surtout un catéchiste pour enseigner la vraie doctrine sur les Sacrements. Le premier volume s'ouvre par des considérations préliminaires très opportunes sur la fin dernière de l'homme, sur la vie surnaturelle, son existence et sa nature, la communication qui nous en est faite. Entrant ensuite dans son sujet, l'auteur aborde les Sacrements, en les considérant dans leur ensemble, par les caractères qui leur sont communs, leur nature et leurs effets ; puis, en suivant l'ordre accoutumé, il développe la doctrine et la pratique de chacun

d'eux ; mettant à contribution très ample — et nous l'en félicitons — le concile de Trente et le Pontifical, le Rituel et les prières liturgiques. Mgr de Soissons loue particulièrement les chapitres consacrés au mariage, ce sacrement « si méconnu et même menacé de nos jours. » Cet ouvrage sera bientôt aux mains des catéchistes : ils y puiseront toutes les ressources d'un enseignement sûr, intéressant et complet. C'est le succès qu'envie avec raison l'auteur, et son apostolat par la prédication sera ainsi accru des fruits de son enseignement par le livre.

— Voici maintenant, dans son ensemble, l'enseignement religieux. Il nous est présenté par son auteur D. C. Soler, prêtre espagnol, sous ce titre : *Tratado completo de religión*, un traité complet sous la forme d'un catéchisme, par demandes et par réponses, divisé en trois grandes divisions ou parties : partie apologétique qui traite de l'existence de Dieu et de ses attributs, de l'immortalité de l'âme, et de la réfutation des diverses erreurs contre la religion ; partie dogmatique, ayant pour objet la révélation et la foi, les œuvres de Dieu, la Grâce, les Sacrements ; enfin la partie morale embrassant les vertus, les devoirs de l'homme, les préceptes divins et les commandements de l'Église, la liturgie, les cérémonies, les sacramentaux, avec un double appendice sur les fêtes et la musique religieuse. C'est un vrai traité à la portée des fidèles : il serait heureux qu'il fût traduit en français et vulgarisé parmi nous.

— Le livre du P. Ramon Ruiz Amado : *La Enseñanza popular de la religión*, nous vient aussi de l'Espagne et il mérite également notre sympathique attention. Il n'a pas pour but d'enseigner, mais bien de dire quelles conditions doit avoir l'enseignement populaire catéchistique. L'auteur déplore d'abord l'ignorance religieuse dont souffre le peuple et il en trouve l'explication dans les défauts de l'enseignement du catéchisme : on néglige trop le travail de la mémoire ; on manque de plan ; les textes cités sont souvent défectueux. Pour être vraiment utile, cet enseignement doit être donné par un catéchiste joignant à la piété la science théologique, la charité, la vigilance et les règles ordinaires de tout enseignement. L'auteur recommande surtout les exercices de piété, les procédés pédagogiques, une explication claire et précise des récits de l'histoire sainte. Une troisième partie du livre est consacrée à faire l'historique de l'enseignement catéchistique, à rappeler l'obligation pastorale de cet enseignement, à offrir en exemples des catéchistes illustres qui ont honoré l'Église. Nous exprimons le même vœu que pour le livre précédent : puissions-nous avoir bientôt une bonne traduction de l'ouvrage du savant jésuite !

Œuvres oratoires. — 12 à 14. — C'est toujours une bonne fortune qu'un ouvrage du pieux et éminent cardinal dont l'Angleterre catholique est justement fière. Nous félicitons M. Saleilles de la bonne pen-

sée qu'il a eue, et qu'il a si heureusement réalisée, de nous donner des extraits des œuvres oratoires de Newman ; ces discours, ces sermons forment une double série et sont groupés sous ce titre : *Le Chrétien*. La première série contient les extraits relatifs à la profession de foi religieuse et à l'Église ; la seconde, les extraits qui se rapportent plus spécialement aux disciples et aux maîtres : le chrétien des âges apostoliques, la noblesse du chrétien, vivre de la vie de l'esprit, foi et amour, sainteté, etc. ; influence personnelle comme moyen d'enseignement de la vérité, les témoins de la résurrection, le don caractéristique de saint Paul, etc. Ces extraits sont précédés d'une Préface où M. Saleilles nous donne la raison de son travail et nous révèle le fond même de la pensée et de l'apostolat de son héros ; il en arrive à cette conclusion : « Le jour où nous nous serons convertis nous-mêmes, le monde sera bien près de l'être. Et tout Newman tient dans cet axiome. » Ajoutons avec l'auteur, à qui nous devons savoir gré de nous faire mieux connaître Newman : « C'est un modèle qu'il était bon de faire revivre, et, s'il se peut, de vulgariser. »

— Les *Œuvres oratoires* de M. l'abbé Gendron sont une spécialité ; des allocutions pour *Retraites de séminaires*, prêchées à Rennes : les deux premières pour préparer les jeunes élèves à leur ordination, la troisième aux professeurs des collèges. M. l'abbé Turmel, qui s'est donné le soin pieux d'éditer ces retraites, nous présente leur auteur qui a exercé par sa direction spirituelle une si grande influence dans les livres de la Bretagne, car la prédication n'était pas, pour cet apôtre, « un vain exercice de rhétorique ; elle lui servait à donner un corps aux idées les plus abstraites, à présenter, dans un relief saisissant, les devoirs de la vie sacerdotale. » Le mérite spécial de M. l'abbé Gendron a été de prévoir et d'annoncer les devoirs particuliers qui incomberaient au prêtre dans un avenir prochain. Cet avenir est aujourd'hui le présent et le clergé peut puiser, dans le livre que lui offre M. Turmel, d'utiles leçons pour l'épreuve qui commence.

— En s'adressant à la fois aux prêtres et aux fidèles, les *Œuvres oratoires* du P. Henri Chambellan, de la Compagnie de Jésus, seront d'une grande utilité à tous au milieu des besoins de la société actuelle. Sermons de carême, panégyriques, discours de circonstance, compris dans ce premier volume qui voit le jour, témoignent d'une rare élévation d'idées et d'une facilité remarquable de développements ; le style est de grande allure, toujours vivant, bien qu'un peu solennel. Avec le P. Chambellan, la prédication reprend la tradition de Bossuet et de Bourdaloue. « Les considérations théoriques, dit M. G. Sortais, font songer parfois aux envolées dogmatiques de l'Aigle de Meaux, comme les applications pratiques aux vigoureuses moralités de Bourdaloue. Le disciple, croyons-nous, ne fera pas honte à ses maîtres. » Le lecteur ratifiera ce jugement.

JÉSUS-MARIE. — 15 à 19. — C'est à un de ces maîtres, à Bossuet, que nous revenons avec le livre du R. P. Bernard : *De Bethléem au Calvaire*. Cet ouvrage est formé d'extraits des œuvres complètes de l'immortel orateur. Le point de départ de la vie du divin Crucifié est l'étable de Bethléem, mais toute cette vie est remplie par la préparation au Calvaire et c'est ainsi que c'est uniquement Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, que le pieux passionniste offre à nos méditations. Lisez plutôt le résumé de son livre : Le Calvaire préfiguré et prophétisé ; le Calvaire dans ses rapports avec les mystères de la sainte Enfance et de la vie publique de Jésus-Christ ; le drame même du Calvaire, enfin la glorification du Calvaire. Et c'est la parole de Bossuet qui nous fait pénétrer successivement dans tous ces mystères d'un amour traduit par de si incompréhensibles douleurs. Pouvait-il nous être offert un plus attrayant sujet de méditations ? L'ouvrage est enrichi de nombreuses et belles gravures hors texte.

— C'est dans son divin cœur que Jésus a trouvé l'inspiration de son généreux sacrifice et la force de l'accomplir. Nous devons donc des actions de grâces bien ardentes et bien sincères à ce Cœur sacré. Le livre du P. Vermeersch, de la Société de Jésus, vient à notre aide pour nous acquitter de cette douce obligation : il nous enseigne à la fois, la *Pratique et la doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*. Dans la première partie, nombreuses prières et dévotions diverses, toutes dûment autorisées ; dans la deuxième, c'est l'exposé même de la doctrine de l'Église sur l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ; c'est ensuite le commentaire des nouvelles litanies du Sacré-Cœur. La profonde piété de l'auteur et sa science théologique suffisent à recommander cet ouvrage, et avec Mgr l'évêque de Tournai nous faisons des vœux pour que sa diffusion serve à faire mieux connaître et mieux apprécier cette dévotion.

— A ce Cœur sacré, nous devons encore l'institution de la sainte Eucharistie. Est-elle assez connue, surtout assez pratiquée ? M. l'abbé Grimault s'est donné la mission d'exposer aux fidèles *la Doctrine de la sainte messe* et son livre, approuvé et loué par plusieurs évêques, ne peut que contribuer très efficacement à faire mieux connaître le divin sacrifice : quand il sera mieux connu, il sera plus apprécié et attirera plus puissamment à lui les fidèles. Le premier chapitre est tout doctrinal : il traite de la nature et de l'excellence de la sainte messe ; les trois chapitres qui suivent ont pour objet les fruits de l'assistance à la messe, la manière de l'entendre, l'explication des prières qui la composent ; le cinquième chapitre est consacré à considérer la Passion dans les rites de la messe et le sixième à indiquer les quatre fins du sacrifice. « La partie doctrinale, dit Mgr l'évêque du Puy, est un véritable traité de théologie, à la portée de tous. » Quant à la partie pratique,

Mgr l'archevêque de Rennes juge qu'elle « offre un solide et délicat aliment à la foi et à la piété des fidèles. »

— *L'Eucharistie et la Papauté*, par Mgr Janni, nous montre les relations étroites qui existent, aux yeux de la foi, entre le Chef invisible de l'Église, voilé sous les espèces sacramentelles et son Vicaire, le Chef visible de cette même Église ; le visible et l'invisible, vie cachée et vie publique ; Pierre, c'est Jésus-Christ, Eucharistie et Papauté, etc., tels sont quelques-uns des aperçus qu'expose le pieux auteur ; ils sont bien de nature à édifier les lecteurs, à leur inspirer plus de vénération pour le Dieu de nos autels et pour son représentant sur la terre, notre Saint-Père. Remercions Mgr Vallée de nous avoir donné la traduction de ce remarquable opuscule.

— Mais il n'est pas de manifestation plus parfaite du Verbe de Dieu que son auguste Mère, qui en reproduit les vertus et la sainteté, autant qu'il est possible à une créature. Considérez-la, cette divine Mère, dans le livre du P. Ludovic de Besse : *Marie révélée à ses enfants*. Ce livre s'ouvre par une importante Introduction, dans laquelle l'auteur fait connaître le but et la division de son ouvrage, ainsi que les sources auxquelles il a puisé ses développements : Écriture sainte, liturgie, Pères de l'Église, révélations privées, etc. Vient ensuite la première partie consacrée à nous raconter la préparation de Marie à la maternité divine : sa prédestination, sa conception immaculée, ses vertus. Dans la deuxième partie, l'auteur traite de l'exercice de la maternité divine et de la préparation à la maternité spirituelle ; enfin la troisième partie nous montre en exercice cette maternité spirituelle, depuis le Cénacle jusqu'à l'Assomption et se continuant dans le Ciel : en faut-il davantage pour nous aider à mieux connaître et à aimer de plus en plus la Mère de Dieu qui est aussi notre Mère ?

Spiritualité. — 20 à 25. — La vraie source de la spiritualité, c'est l'Écriture sainte qui nous transmet l'enseignement même de Dieu ; mais il faut un interprète autorisé pour bien comprendre cette parole divine. *La Bible méditée d'après les Pères :* telle est l'œuvre qu'a réalisée M. l'abbé Chargebœuf ; il s'est attaché surtout, dans le volume que nous annonçons, à méditer les livres didactiques de l'Ancien Testament : les Psaumes, la Sagesse, l'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques. Sa méthode est très simple : il ramène le texte sacré à quelques points principaux et les adapte à la prédication ; dans les Psaumes, il considère le Juste, le Chrétien, le Christ, le Saint ; du livre de la Sagesse, il fait ressortir les devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même ; pour le Cantique des Cantiques il accepte, à la suite de Bossuet, son partage en sept chants adaptés aux sept jours des noces ; comme certains auteurs il a même établi certaines ingénieuses comparaisons entre ce Cantique et les prophéties de l'Apocalypse : ce qui lui a

permis d'ajouter quelques aperçus d'abord sur l'histoire de l'Église universelle, ensuite sur l'histoire de France. Ce travail de M. l'abbé Chargebœuf est fait consciencieusement : il peut être d'un précieux secours pour les catéchistes et les prédicateurs.

— L'édition complète des *Œuvres de saint François de Sales* se continue par le quatrième volume des *Lettres*. Ce volume comprend les lettres écrites depuis avril 1608 jusqu'à fin de décembre 1610. C'est dans cette courte période de la vie du saint évêque de Genève que se produisent quelques-uns des faits les plus significatifs et les plus dominants : la publication du livre de l'*Introduction à la vie dévote*, la fondation de l'Institut de la Visitation, les tentatives renouvelées de la part de Henri IV pour attirer le saint à Paris. Un Avant-propos, dès le début, précise les principaux détails de ces événements avec lequels ont un rapport direct les lettres contenues dans ce volume. Ces quelques pages offrent un sérieux intérêt pour la lecture et l'intelligence de ces lettres. Nous souscrivons volontiers à ce jugement porté par l'auteur sur « le génie de saint François de Sales qui ne fait pas tort à son grand cœur » : « Les lettres nous le montrent à cette époque — il était âgé de quarante ans — doué déjà d'une grande sagesse, ayant des vues à peu près définitives sur les hommes et sur les choses, très clairvoyant du côté du Ciel. Quel admirable conducteur d'âmes ! Quel guide sûr pour toutes les conditions de la vie humaine ! Il connaît tous les chemins ; il a voyagé sur toutes les routes. »

— Les *Mots du ciel à la vénérable sœur Benoîte*, commentés par Mlle Berthe Bontoux, nous offrent la plus encourageante édification ; ils nous arrivent en un livre enrichi d'enluminures, de gravures nombreuses, avec tous les attraits d'une luxueuse typographie ; ils nous sont présentés par M. le chanoine Albert qui nous fixe sur l'origine du pélerinage du Laus et son histoire, en même temps qu'il nous entretient du caractère intime, affectueux, des rapports du monde surnaturel avec la vénérable sœur Benoîte. M. le chanoine Albert cite, à ce sujet, l'opinion d'un ecclésiastique qui déclare « difficile d'enchâsser dans un commentaire plus substantiel et d'un mysticisme mieux documenté, les révélations et les paroles de la Vierge du Laus à l'innocente et pauvrette sœur Benoîte. » Nous nous rangeons volontiers à cette opinion, mais avec le regret qu'une autorisation épiscopale ne soit venue ajouter à ce jugement son crédit compétent et nécessaire.

— De l'Espagne nous revient, traduite du français, l'œuvre de M. l'abbé Edelin : *Las luchas del Alma*. Nous félicitons notre savant confrère de l'honneur qui a été fait à son livre et dont il était digne : son influence n'en pourra être que plus étendue pour produire un plus grand besoin. Ce sont de courtes instructions aux enfants de Marie et aux personnes pieuses, sur les sujets les plus divers de l'enseignement

religieux : Dieu, les bergers de Bethléem, l'Épiphanie, la lumière du monde, la tentation, la conscience, la passion, la prière, l'Eucharistie, la mort, l'esprit chrétien, etc. Ces titres, pris çà et là, indiquent la méthode de l'auteur qui instruit en intéressant, qui éclaire et qui captive. Nous souhaitons à l'Espagne, à qui s'adresse cette traduction, tout le bien qu'a produit en France l'œuvre originale.

— Ce bien, c'est la sanctification et le salut des âmes. C'est pour l'opérer à son tour que M. Schaffner s'adresse à nous en disant : « *Soyez prêts* » et qu'il nous remet sous les yeux les leçons de l'Evangile : La robe nuptiale, le talent enfoui, la faute de saint Pierre, le grand commandement, un lépreux guéri, Seigneur, je ne suis pas digne, etc. Par ces paraboles et par ces miracles, le divin Maître instruit efficacement ses disciples et ne semble-t-il pas nous dire encore : *Hoc fac et vives*. « Faites ceci et vous vivrez ? » Mais c'est surtout pour les premiers communiants que le livre de M. Schaffner a été écrit. Que ces chers enfants le reçoivent volontiers, qu'ils le méditent et qu'ils mettent bien à profit ses exhortations !

— Encore spécialement pour eux le livre élégant de Mme Dulac : *Petits Combats, grandes victoires*. Sous une forme très alerte, deux jeunes enfants, Henri et Jean, qui se préparent à leur première communion, relatent dans leur journal toutes les impressions qu'ils recevaient des exhortations de M. le curé, toutes les pensées qui se présentaient à leur esprit, tous les sentiments qui émouvaient leur cœur, tous les combats qu'ils avaient à soutenir, toutes les victoires qu'ils remportaient. Le journal d'Henri était consacré à la Sainte Vierge ; celui de Jean au Sacré-Cœur. Chers petits enfants, comme leur âme devait bien se préparer à devenir le tabernacle de Jésus-Hostie ! Puissent-ils avoir de nombreux imitateurs ! — Mais nous regrettons encore pour cet opuscule l'absence de l'*imprimatur*.

PIÉTÉ. — DÉVOTIONS. — 26 à 30. — *Les Sources de la piété*, indiquées par M. le chanoine Augustin Largent au cours de ses conférences, sont : l'esprit de foi, l'humilité, l'oraison, l'Église, l'amour de Notre-Seigneur. Ces sujets et quelques autres qui s'y rapportent assez directement sont traités par l'auteur avec cette expérience de la vie chrétienne et ce talent de parole qui accréditent si bien et si fort les œuvres oratoires du vénérable chanoine. Il continue avec le même succès sa mission d'apôtre, et l'apostolat de l'orateur se prolonge par le livre de l'écrivain. Il n'est pas facile d'éclairer les âmes sur la vraie piété ; M. le chanoine Largent réussit à merveille dans cette œuvre.

— Après la doctrine, la pratique. *Goffiné, ou Manuel complet pour sanctifier les dimanches et les fêtes* s'offre à nous avec son grand choix de prières et de pratiques. La méthode adoptée par l'auteur est l'ordre même des épîtres et des évangiles des dimanches et des fêtes ; il en fait

suivre le texte de commentaires où il explique particulièrement la doctrine, y joignant encore, avec la vie de la plupart des saints, des exemples qui invitent à leur imitation. Assez nombreuses sont les gravures qui reproduisent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Tout se réunit dans ce volume pour en faire vraiment un *Manuel complet* du chrétien.

— Le petit volume du P. Folguera : *Les Trois grandes Prières de l'Église* contribuera aussi pour une bonne part à développer la piété dans les âmes. Quel trésor le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* ne renferment-ils pas pour l'esprit et pour le cœur ! Surtout quand ils sont commentés par saint Thomas d'Aquin ! Car c'est à l'Ange de l'École que l'auteur a emprunté l'explication des trois grandes prières de l'Église. Le livre se ferme sur les prières ordinaires pour la Messe et la Communion.

— Nous terminons ce compte rendu par deux petits volumes en l'honneur du saint patriarche de Nazareth. Le premier a pour auteur le R. P. Prévot ; c'est un Mois de saint Joseph qui a pour objet spécial de faire connaître *la Vraie Dévotion à saint Joseph* considéré surtout comme notre secours providentiel pour le temps présent ; il s'adresse plus spécialement aux religieux.

— *Le Mois de saint Joseph*, considéré dans ses rapports avec la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, par le P. V. Jeanroy s'adresse à tous les fidèles ; à la méditation, est joint toujours un exemple qui la confirme et invite à la mettre en pratique. Cet opuscule en est à sa 4e édition ; ce succès prouve le crédit dont il jouit auprès des pieux fidèles et le recommandent à ceux qui ne le connaissent pas encore. F. CHAPOT.

OUVRAGES RELATIFS A L'HISTOIRE DU THÉATRE

1. *Origine et Esthétique de la tragédie*, par PÉLADAN. Paris, Sansot, 1905, petit in-12, de 95 p., 1 fr. — 2. *Aristophane et les Partis à Athènes*, par MAURICE CROISET. Paris, Fontemoing, 1906, in-16 de XI-311 p., 3 fr. 50. — 3. *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*, par GUSTAVE COHEN. Paris, Champion, 1906, in-8 de 304 p. et 6 pl. (Extrait des *Mémoires couronnés*, publiés par... l'Académie royale de Belgique). — 4. *The Prologue in the old French and Provençal Mystery*, by DAVID HOBART CARNAHAN. New Haven (United States), Tuttle Morehouse and Taylor, 1905, in-8 de 200 p. — 5. *Les Noëls français. Essai historique et littéraire*, par NOËL HERVÉ. Niort, Clouzot ; Paris, Champion, 1905, in-16 de VII-147 p., 2 fr. 50. — 6. *Les Origines du Théâtre à Lille aux* XVe *et* XVIe *siècles*. par LÉON LEFEBVRE. Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1905, in-8 de 46 p. — 7. *Robert Garnier, sa vie, ses poésies inédites*, par HENRI CHARDON. Paris, Champion, 1905, in-8 de 279 p., avec portrait, 6 fr. — 8. ANTHOINE DE MONTCHRESTIEN. *La Reine d'Escosse, tragédie*. Texte critique établi... sous la direction de G. MICHAUT. Paris, Fontemoing, 1905, in-16 de III-135 p., 2 fr. 50. — 9. *La Pastorale dramatique en France à la fin du* XVIe *et au commencement du* XVIIe *siècle*, par JULES MARSAN. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de XII-524 p., 10 fr. — 10. *Corneille devant trois siècles, opinions des principaux écrivains des* XVIIe, XVIIIe *et* XIXe *siècles, précédées d'une Notice historique et suivies d'un Appendice documentaire et anecdotique*,

par Roger Le Brun. Paris, Sansot, 1906, in-18 de LXXXVIII-217 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 11. *Alfred de Vigny, critique de Corneille, d'après des documents inédits*, par Jacques Langlais. Préface par Emmanuel des Essarts. Clermont-Ferrand, A. Dumont; Paris, Croville-Morant, 1905, in-8 de 44 p. — 12. *Nouveaux Documents sur les Comédiens de campagne, la Vie de Molière et le Théâtre de collège dans le Maine*, par Henri Chardon. Paris, Champion, 1905, in-8 de VII-202 p., 4 fr. 50. — 13. *Le Théâtre au lycée*, par Paul Berret. Versailles, imp. Aubert, 1905, in-8 de 23 p. — 14. *Tartuffe annoté, ou la Muse de Molière*, par Edmond Dreyfus-Brisac. Paris, chez l'auteur, in-12 de 205 p. — 15. *Alexandre Duval et son œuvre dramatique. Étude suivie de notes et de documents inédits*, par Ch. Bellier-Dumaine. Paris, Hachette; Rennes, Plihon et Hommay, 1905, in-8 de 543-CXLV p., 10 fr. — 16. *Les Théâtres du boulevard du Crime. Cabinets galants. Cabarets. Théâtres, Cirques. Bateleurs. De Nicolet à Déjazet (1752-1862)*, par Henri Beaulieu. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 180 p., avec 3 planches hors texte et un plan, 8 fr. — 17. *Histoire des théâtres de Paris, 1402-1862. Notice préliminaire*, par L.-Henry Lecomte. Paris, Daragon, 1905, in-16 de 60 p., 3 fr. — 18. *Histoire des théâtres de Paris. La Renaissance. 1838-1841. — 1868. — 1873-1904*, par le même. Même librairie, 1905, in-8 de 151 p., 6 fr. — 19. *Histoire des théâtres de Paris. Le Théâtre historique. 1847-1851. — 1862. — 1875-1879. — 1890-1891*, par le même. Même librairie, 1905, in-8 de 167 p., 6 fr. — 20. *La Vie d'un théâtre*, par Paul Ginisty. Paris, Delagrave, s. d. (1906), petit in-8 de 259 p., illustrations de Maurice de Lambert, 3 fr. 50. — 21. *Polichinelle (de Guignol)*, précédé d'une étude par Gustave Kahn. Paris, Sansot, 1906, petit in-12 de 96 p., 1 fr. — 22. *Études de littérature dramatique. Feuilletons du « Temps » (1898-1902)*, par Gustave Larroumet. Paris, Hachette, 1906, 2 vol. in-16 de 346 et 354 p., 7 fr.

1. — La hauteur de pensée et d'art où s'est élevé le théâtre de l'antiquité grecque lui assure une vie et un intérêt inépuisables. Aussi, après tant de livres composés à son sujet, ne cesse-t-on pas d'en écrire. M. Péladan, dont on connaît les théories toutes particulières, n'a pas cru devoir priver le public de l'application qu'il en a faite au drame hellénique. De là son petit volume : *Origine et Esthétique de la tragédie*, où il nous fait part de ses idées sur le *Mystère d'Eleusis*, — *la Religion et le Théâtre*, — *la Cité et le Théâtre*, — *la Démocratie et le Théâtre*. Parmi les vapeurs quelquefois brillantes où se complaît son imagination de mystagogue, l'auteur ne laisse pas d'émettre un certain nombre d'observations, un certain nombre de vues justes ou ingénieuses.

2. — C'est avec la garantie incontestée du savoir et du goût de l'auteur que l'on ouvre l'étude de M. Maurice Croiset : *Aristophane et les Partis à Athènes*. Cet ouvrage tient comme le milieu entre l'histoire politique et l'histoire littéraire. « Les questions qui font l'objet propre de ce livre, nous dit l'Avant-propos, se rapportent presque uniquement aux relations d'Aristophane avec les partis politiques qui s'agitaient alors dans Athènes. Il suffit de lire rapidement ses pièces pour reconnaître en lui un adversaire des hommes qui ont exercé en ce temps l'influence prépondérante sur la politique intérieure et extérieure de son pays. S'ensuit-il qu'il ait été, à proprement parler, l'ennemi de la démocratie en général, ou même de celle qui existait alors dans sa cité ? Est-ce vraiment elle qu'il attaquait, en attaquant ses chefs ? Et s'il l'a effectivement censurée, quelquefois au moins, quelle était la portée de ses censures et quelle en était l'origine ? Visait-il à la décrier, pour en

préparer la transformation totale, ou, simplement, à l'avertir, pour l'aider à se corriger de quelques-uns de ses défauts ? Puis, en composant ses pièces, était-il l'interprète ou l'instrument d'une opposition constituée, consciente de ses vues et de ses moyens ? ou bien, au contraire, ne prenait-il conseil que de lui-même ? Telles sont à peu près les questions qu'on trouvera posées, et que j'ai essayé de résoudre, dans les chapitres qu'on va lire. » — Les énormes lacunes dont souffre notre connaissance de l'antiquité grecque donnent, c'est évident, une part prépondérante à la conjecture dans les travaux comme celui dont M. Croiset nous présente les résultats. Mais cette conjecture, sans être toujours décisive, ne laisse pas de faire pénétrer plus avant dans les problèmes auxquels elle s'efforce d'apporter une solution. Après avoir lu un livre tel que celui-ci, on connaît bien mieux Aristophane, Athènes et le théâtre athénien.

3. — A défaut des qualités esthétiques qui lui ont manqué, le théâtre du moyen âge continue d'attirer l'attention des chercheurs par l'intérêt de ses origines et de son développement original et logique durant sept siècles, et par ses rapports avec l'histoire des institutions et des mœurs. Aux récentes études que nous avons signalées naguère sur ce sujet vaste et multiple s'est ajouté le travail d'un jeune érudit, M. Gustave Cohen, qui vient de faire un brillant début par son mémoire qu'a très justement couronné l'Académie royale de Belgique : *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge.* C'est un exposé plein d'une information solide et précise, et dont la lecture demeure fort agréable à travers la quantité comme la variété des détails techniques qu'il renferme. Après une *Introduction* générale, l'auteur partage son sujet en trois livres, qu'il subdivise de la sorte : Livre premier. *La Mise en scène dans le drame liturgique.* — Introduction. — Chapitre, I. Lieu de la scène. II. Le Décor dans l'Église. III. L'Art et le drame liturgique. IV. La Machinerie. V. L'Organisation. VI. Auteur et libretto. VII. Les Acteurs. VIII. Les Spectateurs. — Livre II. *La Mise en scène dans le drame semi-liturgique.* — Introduction. — Chapitre I. Échafauds, décors, organisation. II. L'Auteur. III. Les Acteurs. IV. Les Spectateurs. — Livre III. *La Mise en scène dans les Mystères.* — Introduction. — Chapitre I. Le Lieu de la scène. II. Échafauds et décors. III. Art et Mystère. IV. La Machinerie. V. L'Organisation. VI. L'Auteur. VII. Les Acteurs. VIII. Les Spectateurs. — Conclusion. — Signalons et louons une ample *Bibliographie* (p. 278-292).

4. — Le goût et l'émulation des recherches relatives à notre très ancien théâtre ne sont pas communs seulement aux divers pays d'Europe ; on se plaît maintenant à s'y adonner au delà de l'Atlantique. Voici en effet un volume qui nous arrive des États-Unis et dont le sujet, dans sa spécialité même, témoigne de l'intérêt qui s'attache à de telles

études. Il s'agit d'une thèse présentée à l'Université d'Yale pour le grade de docteur en philosophie, par M. David Hobart Carnahan : *Le Prologue dans les anciens mystères français et provençaux*. Elle témoigne d'un grand zèle et de beaucoup d'inexpérience. La première partie a le caractère d'une étude linguistique : I. Versification. II. Jonction du prologue au mystère. III. Orthographe et prononciation. IV. Questions diverses. V. Versification dans les prologues provençaux. VI. Jonction du prologue au mystère. VII. Mystères bretons. — La seconde partie se rapporte à l'histoire littéraire et dramatique : I. Objet du prologue. II. Qui le récitait. III. A qui on l'adressait. IV. Doubles prologues. V. Formes irrégulières de prologues. VI. Prologues provençaux. VII. Mystères bretons. — La conception même de cette étude laisse à désirer et l'exécution, où se déploie une exubérance de calcul statistique, montre une certaine ignorance de la vraie méthode. On souhaiterait une plus large et plus perspicace façon de choisir, de comprendre et de creuser un sujet. Mais l'auteur est un débutant, doué de patience et d'exactitude, qui certainement fera mieux.

5. — Un genre dérivé des mystères du moyen âge s'est développé dans l'âge moderne en productions abondantes et variées : ce sont les *Noëls*, souvent dialogués. Une étude complète et critique de ces chansons pieuses, devenues ensuite ici et là satiriques, serait laborieuse, mais pleine d'intérêt. On ne la trouvera pas dans le petit volume de M. Noël Hervé : *Les Noëls français. Essai historique et littéraire*. La bonne volonté et le bon esprit de l'auteur méritent d'être loués, et on ne lira pas son essai sans quelque profit et sans quelque agrément. Mais il s'est contenté à trop peu de frais et a plutôt tourné autour de sa matière qu'il n'y est entré. Son information, sa méthode et sa critique sont défectueuses. L'ouvrage est partagé en huit chapitres : I. Origine des Noëls. II. Noëls en langage vulgaire. — Les Mystères. — Noëls farcis. III. Les Noëls au XVIe siècle. IV. Les Noëls aux XVIIe et XVIIIe siècles. — Les Pastorales. V. Provinces et patois. VI. Caractères généraux des anciens Noëls. VII. Les « Airs » des Noëls. VIII. Les Noëls au XIXe siècle. — Études et publications noëlistes. — Conclusion. — M. Hervé semble avoir une réelle vocation d'érudit et d'écrivain. Nous nous permettons de l'engager à développer ses qualités par la réflexion et le travail. Il fera bien de se méfier de certains excès d'opinion, celui, par exemple, qui l'a conduit à traiter Boileau de « bête malfaisante » (p. 57).

6. — L'opuscule de M. Léon Lefebvre : *Les Origines du théâtre à Lille aux XVe et XVIe siècles* a un caractère avant tout documentaire. Mais les renseignements et les textes qu'il renferme sont intéressants et suggestifs, surtout pour ce qui a trait aux sociétés joyeuses et à ce qu'on pourrait appeler les branches latérales du genre comique. Il en ressort

aussi d'assez vives lueurs sur la vie urbaine d'autrefois dans nos provinces, sur les mœurs et coutumes de nos ancêtres.

7. — La révolution littéraire qui, au milieu du XVIe siècle, a substitué en France aux mystères du moyen âge l'imitation de la tragédie antique, a eu Jodelle pour premier représentant. Mais c'est dans la personne et les œuvres de Robert Garnier que la tragédie nouvelle s'est vraiment élevée, établie au rang d'un genre poétique. Frappé de l'insuffisance des notions acquises sur la biographie du poète manceau, M. Henri Chardon s'est donné pour tâche, avec son zèle bien connu d'érudition générale et locale, de rassembler tout ce qu'il pourrait recueillir de nature à nous mieux éclairer. Il nous expose le résultat de ses recherches dans son docte travail : *Robert Garnier, sa vie, ses poésies inédites*, où l'histoire provinciale tient encore plus de place que l'histoire littéraire. L'ouvrage contient dix chapitres : I. Premières Années et Premières Poésies (1545-1567). II. Robert Garnier magistrat (1569-1576). III. Le Mariage de Robert Garnier (1573). IV. Garnier poète tragique, ses relations littéraires. V. Ses Relations littéraires (suite). — Garnier novateur dans *Bradamante*. VI. Les Dernières Années de Garnier au Grand Conseil (1586-1588). VII. Garnier et la Ligue au Mans. VIII. La Mort et le Testament. IX. Diane et Françoise Garnier. X. Iconographie et Bibliographie. — Parmi les textes publiés dans l'*Appendice*, nous relevons l'intéresssante lettre adressée au maréchal de Matignon, le 17 janvier 1564, par Thomas Le Coq, « recteur de l'église de la Trinité de Falaise », pour s'opposer à l'établissement d'un prêche protestant dans sa paroisse. Thomas Le Coq est l'auteur d'un drame fort remarquable de *Caïn*, tout à fait dans le genre et le goût des anciens mystères, quoique publié en 1580 sous le nom de *tragédie*. Il nous sera permis de rappeler, comme d'ailleurs M. Chardon le constate, que c'est dans le *Polybiblion* (février 1875) qu'ont été signalés la valeur de cette pièce, longtemps méconnue, et le mérite de ce poète, oublié depuis trois siècles.

8. — « Le plus illustre des imitateurs de Garnier, dit M. Chardon, est sans contredit Antoine de Montchrestien. » L'une des pièces, et non la moins connue, de ce poète tragique, vient d'être l'objet d'une édition nouvelle : *Antoine de Montchrestien. La Reine d'Escosse, tragédie. Texte critique établi d'après les quatre éditions de 1601, 1604, 1606, 1627.* Le travail, accompli sous la direction de M. G. Michaut, a été tout d'abord un exercice scolaire, ainsi que nous l'explique l'*Avertissement* : « Dès l'année prochaine, les élèves de seconde année, à l'École normale, auront à préparer le *Diplôme d'Études supérieures* récemment créé. Ceux de 1904-1905 seront les derniers qui aient vu l'ancien système. Il m'a semblé qu'il était bon de ménager en quelque sorte une transition et de demander à ces jeunes gens des travaux analogues à ceux que

comporte le *Diplôme*. Pour les exercer à l'étude des textes, à l'attention, à l'exactitude, à la minutie même qu'en réclame l'établissement, je leur ai proposé une des œuvres que leurs camarades doivent, cette année même, expliquer aux examens d'agrégation : *La Reine d'Escosse*. MM. de Beauplan, Bru, Calvet, Faral, Grappin, Guillot, Préchac, Saint-Arroman, Séchan et Vallois se sont partagé la besogne et je n'ai fait que la diriger et la contrôler. Je publie ici le résultat de leur travail : il pourra être utile aux candidats d'agrégation, et il offrira, je l'espère, un échantillon de ces textes modernes sérieusement établis, de cette espèce de collection Trubner française qui nous manque, mais que nous promet enfin la jeune « *Société des textes français modernes.* »

9. — C'est aussi un travail universitaire, mais un travail de maître et non plus d'étudiant, que le livre très remarquable et très méritoire de M. Jules Marsan, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse : *La Pastorale dramatique en France à la fin du* XVIe *et au commencement du* XVIIe *siècle*. La matière nous a paru bien près d'être épuisée dans les dix chapitres dont il se compose : I. Quelques éléments constitutifs de la pastorale italienne. II. Les Transformations de la pastorale italienne. III. La Pastorale et le théâtre espagnol. IV. La Pastorale dans la poésie et le roman espagnols. V. Les Influences étrangères et le tempérament français. VI. Formation de la pastorale française. VII. Les Grandes Influences françaises. — A. Hardy et H. d'Urfé. VIII. Du premier livre de l'*Astrée* aux *Bergeries de Racan*. IX. La Pastorale et les Origines du théâtre classique. X. Les Dernières Transformations de la pastorale. — L'auteur a déployé sur un sujet ingrat une diligence de recherche, de réflexion et d'exposition trop rare dans notre pays, et qui égale son livre aux meilleures monographies de la critique allemande. S'il n'en a pu vaincre l'aridité, il en a tiré presque tout le fruit possible. Nous avons remarqué et nous relevons ici avec grand plaisir sa connaissance étendue et précise des littératures italienne et espagnole. Nous avons noté en outre et nous signalons, parmi ses meilleures pages, une bonne peinture de mœurs du temps de François Ier (p. 142-145) ; ses observations sur l'*Astrée* et son influence (p. 265 et suiv., 287), sur l'état du théâtre à Paris dans les premières années du XVIIe siècle (p. 288 et suiv.), sur les rapports de la pastorale et de la tragédie et le caractère tragique de certaines scènes des *Bergeries* de Racan (p. 369), sur l'*Amaranthe* de Gombauld (p. 394 et suiv.), enfin sur la période de transition de notre théâtre sous Louis XIII (p. 417). — Les trois notes de l'*Appendice* : I. Note sur l'*Astrée*. II. Note sur la *Sylvanire*. III. Les Costumes de la pastorale, sont dignes d'attention. — Un éloge particulier est dû ici à la *Bibliographie* très étendue (p. 481-518) qui termine le volume et appuie l'ouvrage.

10. — Les fêtes récentes du troisième centenaire de Corneille ont eu,

entre autres effets, celui de provoquer l'éclosion du livre ou plutôt de la compilation de M. Roger Le Brun : *Corneille devant trois siècles, opinions des principaux écrivains des* XVIIe, XVIIIe *et* XIXe *siècles, précédées d'une Notice historique et suivies d'un Appendice documentaire et anecdotique.* Les écrivains dont l'opinion sur Corneille est rapportée sont : Scudéry, Chapelain, l'abbé d'Aubignac, Saint-Évremont, Segrais, La Bruyère, Jean Racine, Boileau, Fontenelle, le P. Tournemine, Houdart de la Motte, l'abbé d'Olivet, l'abbé Grasset, Voltaire, Vauvenargues, d'Alembert, Palissot, La Harpe, Geoffroy, Chateaubriand, Népomucène Lemercier, Lamennais, Guizot, Lamartine, Eugène Géruzez, Saint-Marc-Girardin, Sainte-Beuve, Désiré Nisard, Jules Barbey d'Aurevilly, Victor Cousin, Victor de Laprade, Émile Deschanel, Paul de Saint-Victor, Francisque Sarcey, Catulle Mendès, Petit de Julleville, Anatole France, Émile Faguet, Ferdinand Brunetière, Jules Lemaître, Gustave Lanson, René Doumic. Les textes sont reproduits avec trop de négligence et des fautes énormes y sautent aux yeux : *décadence* pour *décence* (p. 61), *naine* pour *naïve* (p. 127), etc. La *Notice* qui les précède montre un goût fort louable et une aptitude assez effective pour les recherches d'érudition littéraire, mais aussi une inexpérience dans l'art de penser et dans l'art d'écrire d'autant plus fâcheuse qu'elle s'ignore. Le style est à la fois incorrect et prétentieux. L'auteur nous dira, par exemple, que Corneille s'est imposé à nous « à titre d'*exerciseur* de la pensée adolescente » (p. V) ; il nous parlera de la « *comicité* dont sont susceptibles les gestes amoureux du chevalier Rodrigue » (p. XVI), etc., etc. L'*Appendice* en deux parties : I. Notes et Documents. II. Bibliographie des principaux ouvrages consultés, est ce qu'il y a de mieux dans ce volume, où, après tout, on pourra trouver d'utiles renseignements.

11. — L'opuscule de M. Jacques Langlais : *Alfred de Vigny, critique de Corneille*, peut servir de complément au travail de M. Roger Le Brun, mais il lui est de toute façon infiniment supérieur. Il est formé par la réunion de deux articles publiés, l'un dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, l'autre dans les *Annales romantiques*. M. Emmanuel des Essarts y a joint une Préface, où nous prenons ce jugement flatteur auquel, sous quelques réserves pourtant, nous souscrivons bien volontiers : « M. Jacques Langlais a déployé vraiment une singulière précocité d'esprit en faisant — à vingt ans — ce remarquable travail d'érudition critique. Il a eu la bonne fortune ou plutôt le talent de découvrir deux volumes de Corneille annotés par Alfred de Vigny, et il a su en tirer profit... L'intérêt de ces notes d'Alfred de Vigny, recueillies dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, est dépassé par le travail plus spacieux et plus personnel que J. Langlais a publié dans les *Annales romantiques*. Car, dans ce nouveau travail, il ne

discute pas seulement des notes, il rapproche Corneille et Vigny, de même qu'il établit subtilement des affinités entre le contemporain de Richelieu et l'auteur de *Cinq-Mars*... En résumé, cet opuscule de M. Jacques Langlais nous fournit des aperçus nouveaux sur Corneille et sur Vigny. Nous instruisant sous une forme attrayante, il dénote un remarquable don d'esprit critique et une grande maturité de jugement. Nous attendons beaucoup de ce sagace et pénétrant explorateur. »

12. — L'histoire du théâtre en France et la biographie de Molière, déjà très redevables à l'érudition de M. Chardon, ont vu s'accroître leur dette de reconnaissance par la publication de ses *Nouveaux Documents sur les Comédiens de campagne, la vie de Molière et le théâtre de collège dans le Maine*. « Voici, dit-il, ce que j'apporte aujourd'hui : 1° Le résumé des découvertes faites sur Molière dans ces vingt dernières années. 2° Quelques renseignements nouveaux sur M. de Modène et sa seconde femme, sur Tristan de Vauselle et sa femme. 3° Quelques documents inédits sur les comédiens de la troupe du *Roman comique*, Filandre, les Longchamp, etc. 4° Les autres comédiens les plus illustres du XVII° siècle : les Raisin, les Villiers, etc. 5° Les troupes nomades hors de France. 6° Le théâtre au Mans et principalement le théâtre de collège en cette ville, dont l'histoire est particulièrement intéressante. » En effet, le chapitre consacré par l'auteur au *Théâtre de collège au Mans du* XVIe *au* XVIIe *siècle* et complété par un *Appendice* sur le *Théâtre des jésuites à la Flèche*, mérite d'attirer l'attention toute spéciale des historiens du genre dramatique. Il y a encore beaucoup à trouver et beaucoup à dire sur le théâtre scolaire qui, aux divers âges de notre histoire, a tenu une place et joui d'une importance beaucoup plus considérables qu'on ne le croirait au premier abord.

13. — Au mouvement, d'origine et de caractère jansénistes, qui se produisit au siècle dernier contre les représentations de collège, paraît succéder, depuis un certain temps, même dans l'Université, un mouvement en leur faveur. L'opuscule de M. Paul Berret : *Le Théâtre au lycée*, lequel n'est autre chose que le « discours prononcé à la distribution des prix du lycée Hoche, le 29 juillet 1905 », est un curieux témoignage de ces dispositions nouvelles. L'auteur y a tracé avec un talent bien informé une vive esquisse historique du théâtre scolaire. Mais en comparant les représentations des humanistes de la Renaissance avec le théâtre des jésuites, qui en a été la suite et l'épurement, l'orateur s'est laissé allé à d'assez grosses injustices. On ne peut guère demander à un professeur de l'enseignement officiel, surtout dans une distribution de prix, de faire l'éloge des jésuites, même en une question d'ordre littéraire. Dans ce temps de pensée soi-disant libre, il s'exposerait à de grands risques. Mais au moins faudrait-il être équitable. L'équité est en critique une qualité bien nécessaire. Nous regrettons de ne l'avoir

pas trouvée jointe aux autres qualités appréciées par nous dans l'opuscule de M. Berret.

14. — Le volume de M. Edmond Dreyfus-Brisac : *Tartuffe annoté, ou la Muse de Molière* est un amusement de lettré, qui atteste l'érudition de son auteur, mais dont l'utilité peut être révoquée en doute. Les nombreuses citations d'écrivains français, devanciers ou contemporains de Molière, accumulées au bas des pages, à l'occasion de tel ou tel vers, de telle ou telle expression du *Tartuffe*, ne montrent trop souvent que des coïncidences fortuites ou des rapprochements insignifiants. Elles sont agréables à parcourir, mais ne concluent guère. On regrette le temps ainsi dépensé par un homme d'esprit.

15. — La valeur du travail dépasse, croyons-nous, celle du sujet dans la très estimable monographie de M. Ch. Bellier-Dumaine : *Alexandre Duval et son œuvre dramatique*, mais le sujet y est traité à fond, et ce livre apporte à notre histoire littéraire une contribution de faits et de vues dont il y aura lieu de tenir compte. On y trouve aussi quelques traits utiles pour l'histoire politique et l'histoire des mœurs. Il est divisé en trois parties : I. *La Carrière*. Chapitre I. Les Origines : l'Adolescence. II. Les Débuts. III. Une Réputation naissante. IV. La Notoriété ; la Gloire. V. Une Période critique. VI. Contre les ultras. VII. Contre les romantiques et les vaudevillistes. VIII. Les Dernières Années. — II. *L'Œuvre dramatique*. Chapitre I. Les Grandes Comédies. II. Les Petites Comédies d'intrigue. III. Les Comédies historiques ou anecdotiques. IV. Les Mélodrames et les Comédies mélodramatiques. V. Les Drames historiques. VI. Les Comédies politiques. VII. Les Opéras comiques. — III. *Valeur et influence de l'œuvre*. I. Les Causes du succès de l'œuvre. II. Les Causes du déclin de l'œuvre. III. L'Œuvre d'Alexandre Duval et l'Évolution du genre dramatique. IV. Alexandre Duval et Scribe. — Un certain nombre de renseignements nouveaux et de textes inédits ont été rassemblés sous la rubrique : *Notes et documents*. — L'auteur, esprit généralement sage et modéré, n'est pourtant pas exempt de quelques préjugés vulgaires. C'est ainsi qu'il nous parle avec un frisson (p. 417) de « la puissance mystérieuse et formidable de la Congrégation. »

16. — *Les Théâtres du boulevard du Crime*, de M. Henri Beaulieu, sont un livre fort intéressant, d'un caractère surtout anecdotique, écrit d'un style alerte, mais un peu trop négligé. Voici, de 1752 à 1862, les spectacles qui passent sous nos yeux : I. Le Boulevard du Crime. II. Théâtre de la Gaîté. III. Théâtre de l'Ambigu-Comique. IV. Théâtre des Associés. — Théâtre Patriotique. — Théâtre Sans Prétention. — Café d'Apollon. — Mme Saqui. — Délassements-Comiques (deuxième du nom). V. Théâtre des Délassements-Comiques (premier du nom). VI. Théâtre des Variétés-Amusantes. — Théâtre Français comique et lyrique. —

Théâtre des Jeunes Artistes. VII. Spectacle des Élèves pour la danse de l'Opéra. — Théâtre des Beaujolais. — Théâtre du Lycée dramatique. — Théâtre de Lazari (Variétés-Amusantes, deuxième du nom). VIII. Fanchon la Vielleuse. IX. Cabinet de cire de Curtius. X. Cirque Olympique. XI. Théâtre des Comédiens sans titre. — Théâtre des Petits Comédiens français. — Bluettes-Comiques. Élèves de Thalie. — Théâtre de la rue du Chaume. — Théâtre du Boudoir des Muses ou Théâtre de la rue Vieille du Temple. — XII. Théâtre des Pantagoniens. — Mlle Malaga. — Le Père Rousseau. XIII. Bobèche et Galimafré. — Spectacle Dromale. — Le Petit Lazari. XIV. Les Funambules. XV. Panorama-Dramatique. XVI. Folies-Dramatiques. XVII. Théâtre historique. XVIII. Opéra national. — Théâtre lyrique. XIX. Déjazet. — Folies-Meyer. — Folies-Concertantes. — Matinées Balande. XX. Les Cafés, les Bals. XXI. Autre temps, autre aspect.

17, 18 et 19. — M. L.-Henry Lecomte a entrepris une série de publications sur l'*Histoire des théâtres de Paris* de 1402 à 1904. La première est une *Notice préliminaire* où l'auteur définit ainsi son objet : « Si diverses raisons interdisent de songer à une histoire complète du théâtre, des travaux comme ceux dont la présente brochure est la préface, ont une utilité qui compense largement les difficultés de leur exécution. Nous dédierons donc aux artistes et aux curieux la monographie de la plupart des scènes parisiennes disparues. L'origine des entreprises, les changements successifs des administrations, la liste chronologique des pièces représentées avec la distribution des rôles, l'analyse des sujets et la constatation de l'effet produit sur le public et la critique, sont les points principaux que présenteront ces chroniques littéraires, complétées par l'illustration. » Cette même *Notice* consiste surtout dans un fort utile répertoire, ou, comme dit l'auteur, « dans un tableau-dictionnaire résumant de longues recherches, et dans lequel sont précisés, pour chacun des théâtres fondés de 1402 au 31 décembre 1904, ces importants détails : jour de naissance, adresse, transformations, et, trop souvent, date de décès ». Deux des monographies annoncées par M. Lecomte ont vu le jour, l'une sur les trois théâtres qui ont successivement porté ce titre : *La Renaissance* (1838-1841, 1868, 1873-1904), l'autre sur le quadruple *Théâtre historique* (1847-1851, 1862, 1875-1879, 1890-1891). L'auteur y donne l'analyse, avec une appréciation plutôt indulgente, d'un grand nombre de pièces représentées sur ces théâtres. Par ce travail consciencieux et quelque peu ingrat, il s'est acquis des titres à la reconnaissance, non seulement des curieux, mais des historiens de la littérature dramatique.

20. — Soutenu par sa triple expérience d'auteur, de critique et de directeur, M. Paul Ginisty a conçu et réalisé le projet de nous initier aux mystères professionnels, de nous offrir le tableau exact et animé

de ce qu'il appelle *la Vie d'un théâtre*. Il a mené à bonne fin cette entreprise dans un volume écrit avec esprit et avec goût et où, en treize chapitres, sont passés en revue les articles suivants : I. Chez l'auteur. — Les copistes. — Les agences. — Le bulletin de réception. — Les engagements d'artistes. — La lecture. — La distribution. — Au poids ! — Amours-propres débridés. — La collation. — Le régisseur général. — II. Les décorateurs de théâtre. — La maquette. — La construction. — A l'atelier. — Les diverses phases. — Le chef machiniste. — Les costumiers. — La composition personnelle des artistes. — Un mot de M. Perrin. — III. Sur le théâtre. — La mise en scène. — Le guignol. — Théories diverses. — Les réformateurs. — Opinions de metteurs en scène. — IV. Les comédiens. — L'art du comédien. — Conseils en vers et en prose. — Quelques curiosités. — Théories contradictoires. — Les qualités primordiales du comédien. — Lettres d'artistes. — V. Premières répétitions. — Le « débrouillage ». — Sans brochure. — Le souffleur. — Un résigné. — Incidents de répétitions. — Petite physiologie de l'auteur. — Dans la fièvre. — Répétitions d'ensemble. — Travail de jour et de nuit. — Le manuscrit du régisseur. — VI. La claque. — Le chef de claque. — « La théorie et l'art des succès ». — Les mémoires d'un claqueur. — Le coiffeur. — L'armurier. — Le chef des accessoires. — Les conséquences d'un oubli. — Présence d'esprit des comédiens. — Le magasin des accessoires. — La « loi de proportion ». — VII. Les figurants. — VIII. Questions matérielles. — Relations de droit entre l'auteur et le directeur. — La Société des auteurs dramatiques. — Obligations mutuelles. — Les droits d'auteur. — L'assistance publique. — Le caissier. — Le contrôleur en chef. — Le commissaire de police. — Les médecins de théâtre. — IX. Digression. — Les « Tribulations d'un directeur de théâtre ». — Un conte d'Hoffmann. — Exigences d'étoiles. — Auteurs et comédiens. — Un vieux routier. — Les dessous du théâtre. — Les seuls acteurs parfaits. — X. La commission d'examen. — Le nouveau régime. — La censure d'autrefois. — Quelques exemples. — L'affiche. — Le secrétaire. — Les relations avec la presse. — La critique. — XI. La mise en état. — Avant le lever du rideau. — Le maquillage. — Les habilleurs. — Histoire d'une habilleuse. — Le trac. — Un peu de physiologie. — Comment on s'entraîne. — L'avertisseur. — Les trois coups. — XII. La répétition générale. — Une vieille querelle. — Dans la salle. — Choses « parisiennes ». — Le bon et le mauvais public. — Un tableautin de maître. — Comment on fait une salle. — La première. — Le nom de l'auteur. — XIII. Après la première. — La presse du matin. — Délices ou martyre. — Un raccord. — Le bureau de location. — L'exploitation de la pièce. — Les tournées. — Cet agréable ouvrage est agréablement illustré par le crayon de M. Maurice de Lambert.

21. — Les éditeurs du petit volume intitulé : *Polichinelle (de Guignol)*, nous le présentent en ces termes : « Nous avons cru intéressant pour un public varié, qui peut s'étendre des enfants aux artistes, de donner dans notre collection « *Scripta brevia* » une édition du célèbre drame anonyme qui eut le don de charmer nos jeunes années. — M. Gustave Kahn a su découvrir un texte intégral et fidèle de la farce héroïque que l'on reconnaîtra bien telle qu'on a pu l'ouïr aux Champs-Élysées et ailleurs il y a quelque vingt ans. — Il l'a de plus accompagnée d'une copieuse et attachante étude où se révèle avec netteté la philosophie et le drame « superhumain », et, ainsi patronné, ce petit livre nous paraît digne d'être bien accueilli à la fois des jeunes lecteurs et des lettrés. » — M. Kahn a certainement droit à des remerciements pour la publication du texte dont il s'agit, mais, pour ce qui est de sa Préface, nous regrettons de ne pouvoir souscrire à l'appréciation de ses éditeurs. On voit bien que le talent n'y fait pas défaut, mais bien un usage plus judicieux de ce talent. C'est un morceau d'érudition touffue et confuse, inspiré d'un esprit sceptique et rédigé d'un style tortillé et prétentieux. On y trouve Bossuet qualifié de « célèbre *rhétoriqueur* » (p. 30). A la fin d'un labyrinthe plein de fantaisies tumultueuses on tombe sur ce pathos de réunion électorale : « Polichinelle... exprime bien, à la fois schématiquement et complètement, en détails et en symbole, ce que serait l'humanité sans l'incessant travail de la pensée apaisante et les progrès de la solidarité. Polichinelle, c'est l'ancien régime » (p. 40). En rassemblant sous ce nom les impressions multiples qu'il évoque dans l'esprit et notamment certains traits intellectuels et moraux du personnage, nous tenons au contraire Polichinelle pour un type très contemporain. — Quoi qu'il en soit, que ce petit volume soit « bien accueilli des lettrés », nous n'y faisons point obstacle, mais quant à le mettre aux mains des « jeunes lecteurs », eu égard notamment à la Préface de M. Kahn, les personnes bien sensées s'abstiendront d'en faire cet emploi.

22. — Nous aurions à opposer de sérieuses objections à plusieurs des idées et des jugements exprimés par feu Gustave Larroumet dans son recueil posthume : *Études de critique dramatique*, où est reproduit l'essentiel des feuilletons publiés par lui dans le journal *le Temps* pendant cinq années (1898-1902). Mais, cela dit, nous n'hésitons pas à en recommander la lecture aux esprits cultivés et en état de faire en lisant les distinctions nécessaires. C'est vraiment de la haute critique, bien instruite, aux vues élevées, aux conjectures ingénieuses, souvent suggestive, parfois courageuse. Le style en est excellent. Voici les sujets traités : Tome I. *Théâtre antique* (*Prométhée* aux arènes de Béziers. — *Alkestis* au théâtre d'Orange). — *Corneille et Racine* (Corneille. *Le Cid*. — *Polyeucte*. — *Psyché*. — Racine. *Bérénice*. — *Mithri-*

date). — *Molière* (*Don Juan*). — *Le Théâtre du* XVIIIe *siècle* (Regnard. — Diderot. — Sedaine. — *Comédiens d'ancien régime* (La Vestris et les Saint-Val. — Les grands acteurs tragiques du XVIIIe siècle. — Adrienne Lecouvreur). — *Le Théâtre de la Révolution* (Le théâtre et les poètes de la Révolution). — *Shakespeare et le Théâtre français* (Shakespeare et le goût français. — *Othello*. — *Hamlet*). — *Théâtre romantique* (Victor Hugo. — George Sand. — Balzac). — *Émile Augier* (*L'Aventurière* et *les Fourchambault*). — *Les Deux Dumas* (Le centenaire d'Alexandre Dumas père. — Le créateur du drame. — Dumas fils et Dumas père. — Le théâtre d'Alexandre Dumas fils. — *L'Ami des femmes*. — *Le Demi-Monde*. — *Diane de Lys*). — Tome II. *La Comédie et le Drame après 1870* (Henri Becque. — Pailleron. — Henri de Bornier. — Alexandre Parodi). — *Le Théâtre contemporain à Paris* (Enquête sur le théâtre contemporain. — Georges Ancey. — Brieux. — Alfred Capus. — F. de Curel. G. Devore. — Maurice Donnay et Lucien Descaves. — Émile Fabre. — Anatole France. — A. Guinon. — Ludovic Halévy et Henri Meilhac. — Paul Hervieu. — H. Lavedan. — Catulle Mendès. — Octave Mirbeau. G. de Porto-Riche. — Edmond Rostand. — Victorien Sardou.) — *Théâtre étranger* (Ibsen. — Bjœrnstierne Bjœrnson. — Suderman. — Théâtre japonais). — *Critiques dramatiques* (Geoffroy. — Jules Janin. — Francisque Sarcey). — Gustave Larroumet aura honoré par son talent le déclin de ce genre du feuilleton dramatique qui, dans la transformation actuelle de la presse parisienne, empressée à imiter les défauts des journaux d'Amérique plutôt qu'à s'en approprier les qualités, semble destiné à disparaître, comme beaucoup d'autres éléments ou ornements de la civilisation française. M. S.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint Théodore, 757-826*, par l'abbé Marin (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de IV-197 p., 2 fr. — 2. *Les Martyrs*. V. *Le Moyen Age*, par Dom H. Leclercq. Paris, Oudin, 1906, in-8 de CCXV-276 p., 4 fr. 50. — 3. *L'Évolution et le développement du merveilleux dans les légendes de saint Antoine de Padoue*, par Léon de Kerval. Paris, Fischbacher, 1906, in-8, p. 221 à 288, 3 fr. 50. — 4. *Le Bienheureux Frà Giovanni Angelico de Fiesole* (*1387-1455*), par Henry Cochin (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de X-285 p., avec 1 planche, 2 fr. — 5. *Vie de sainte Catherine de Bologne*, par l'abbé Jean-Évangéliste Duver. Rennes, Fr. Simon, 1905, in-8 de XVI-457 p., avec planches, 5 fr. — 6. *La Bienheureuse Varani, princesse de Camerino et religieuse franciscaine* (*1458-1527*), par la comtesse de Rambuteau. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de VIII-187 p., 2 fr. — 7. *Vie du bienheureux Jean-Juvénal Ancina, de l'oratoire de saint Philippe de Néri, évêque de Saluces*, par l'abbé Jean-Evangéliste Duver. Rennes, Fr. Simon, 1905, in-8 de XV-523 p., avec planches, 5 fr. — 8. *Sœur Marie-Josèphe Kumi, religieuse dominicaine* (*1763-1817*), par A.-L. Masson. Paris et Lyon, Vitte, 1906, in-16 de 275 p., 2 fr. 50. — 9. *Soldat du Christ. Le Bienheureux François-Régis Clet, martyrisé en Chine* (*1748-1820*), par G. de Montgesty. Paris, Lethielleux, s. d. (1906), in-16 de XVI-304 p., avec 15 grav., 2 fr. 50. — 10. *Témoin du Christ. Le Bien-*

heureux Jean-Gabriel Perboyre (*1802-1840*), par G. DE MONTGESTY. 2e édit. Paris, Lethielleux, 1906, in-16 de XVI-250 p., avec 9 grav., 2 fr. 50. — 11. *Vie du vénérable Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission dite des lazaristes, premier vicaire apostolique de l'Abyssinie*, par l'abbé M. DEMIMUID. 2e édit., revue et corrigée. Paris, Téqui, 1906, in-8 de VI-415 p., avec grav. et une carte, 4 fr. — 12. *La Vie des saints. Récits d'une grand' mère à ses petits-enfants*, par la vicomtesse DE BERNARD DE LA FRÉGOLIÈRE, née DE BEAUREGARD. *Janvier, février, mars, avril, mai, juin.* Paris, Retaux, s. d., 6 vol. in-18 de XI-148, 134, 140, 136, 164 et 170 p. Chaque vol. 1 fr. 25.

1. — L'auteur de l'histoire des *Moines de Constantinople*, couronnée par l'Académie française, M. l'abbé Marin, était qualifié pour écrire la vie de *Saint Théodore*. Ce moine d'Orient du IXe siècle fut un savant et un lutteur. Son monastère était une pépinière de lettrés, d'artistes et de saints, ce qui n'empêcha pas ses religieux d'être expulsés, ses biens d'être confisqués; le tout, sous la conduite d'un apostat. A lire cette attachante vie, il semble que cet épisode tragique de la Byzance impériale est une triste page de notre histoire contemporaine. Nous avons donc là une œuvre de solide érudition en même temps que de douloureuse actualité.

2. — Au siècle suivant, reprend la galerie des saints dont le R. P. Dom Leclercq nous décrit la fortifiante vie, d'après une critique collection des actes des *Martyrs* et des légendes. Ce tome V, intitulé : *Le Moyen Age*, s'étend de l'an 819 au XVIe siècle. Comme d'habitude, il est précédé d'une longue Préface ; celle-ci embrasse à peu près la moitié du volume. Cette Introduction a pour but de montrer « la place du martyre chrétien dans les préoccupations morales de l'humanité,... l'évolution de la conception littéraire du martyre... l'éternelle séduction du martyre ». Le savant auteur, pour cela, s'est livré à un soigneux dépouillement des auteurs romantiques et de la littérature poétique du XIXe siècle : depuis d'Aubigné jusqu'à l'auteur de *Quò vadis* ? Le travail est curieux ; mais était-ce bien ici sa place ? On peut en douter, lorsqu'on se rappelle que ce livre doit être entre les mains des familles chrétiennes même les plus humbles. Il est vrai qu'on ne lit plus, dit-on, les préfaces, même les meilleures. Et nous voyons défiler, non sans agrément, Corneille avec Polyeucte, Voltaire avec Zaïre, Chateaubriand et ses *Martyrs*, Gœthe et *Faust*, A. Dumas et Caligula, Jules Lemaître et *Myrrha*, *Sérénus*, Jean Richepin et *la Martyre*, oh ! combien peu ! Leconte de Lisle et son *Moine*, qui meurt presque comme un athée. L'Introduction ou Préface est couronnée par ce passage de Renan : « Et maintenant : Vivent les excès ! Vivent surtout les martyrs ! Ce sont eux qui tirent l'humanité de ses impasses, qui affirment quand elle ne sait comment sortir du doute, qui enseignent le vrai mot de la vie, la poursuite des fins abstraites, la vraie raison de l'immortalité. » En cette affaire, la pensée du renégat est au moins assez imprévue ! Le R. P. Dom Leclercq prévient, en commençant la série nouvelle de ses *Mar-*

tyrs, qu'il édite légendes et récits historiques, espérant que les lecteurs « sauront distinguer les récits légendaires des narrations historiques. » Sera-ce chose possible à tous ? Cette série comprend : Saint Kénelm, saint Frédéric, les saints Théodore et Constantin, saint Parfait, saint Isaac de Cordoue, les saintes Numilo et Alodie, les saints Georges, Aurélius, Félix, sainte Pomposa, saint Iéron, sainte Auréa, saints Rudéric et Salomon, saint Euloge, saint Meinrad, deux cents martyrs de Cardeña, sainte Ludmille, sainte Oliva, saint Pélage, saint Wenceslas, saint Gérard, saint Ariald, saint Canut, saint Erminold, saint Thomas Becket, saints Bernard, Gratia, Marie, saint Jean, saint Pierre de Porenzo, saints Bérard, Otton, Pierre, Adjutus, Accursins, saint Hugues de Lincoln, saints Jean, Antoine et Eustache, saint Thomas de Tolentino, bienheureux Ferdinand de Portugal, bienheureux André de Chio, quelques martyrs du XVIe siècle. Il est à regretter que, dans cette énumération, nos saints du calendrier liturgique, nos saints populaires, soient à peine représentés.

3. — C'est aussi des *légendes de saint Antoine de Padoue* que s'occupe M. Léon de Kerval. Comment a germé et sous quelles influences s'est développée toute cette efflorescence de légendes dont l'hagiographie, en général, et la biographie de saint Antoine, en particulier, nous apparaissent aujourd'hui surchargées ? Dans cette frondaison touffue, quelle part peut être assignée aux renseignements historiques proprement dits, aux traditions dignes de ce nom ? Quel rôle, par contre, y ont joué les éléments purement subjectifs et le processus inconscient du merveilleux populaire ? Telles sont les questions fort suggestives que l'auteur de ce fascicule (le XIIe des *Opuscules de critique historique*), s'inspirant de l'esprit et de la méthode des savants rédacteurs des *Analecta Bollandiana*, s'est appliqué à résoudre avec autant de prudence que d'érudition. La vogue qu'a prise, dans certains milieux catholiques, le culte de saint Antoine, donne à ce bon travail un intérêt spécial d'actualité.

4. — Avec *le Bienheureux Frà Giovanni Angelico de Fiesole*, le célèbre peintre dominicain, nous entrons dans le domaine de l'art inspiré par la sainteté. Le livre de M. H. Cochin est consacré à ces deux belles choses : l'art et la sainteté, si souvent en désaccord dans les esprits vulgaires, mais que l'illustre moine a si bien unies dans sa vie et comme fondues ensemble. Cette biographie est une nouveauté pour le public français. Les érudits seuls avaient accumulé sur lui les documents sans les mettre en œuvre. Le livre contient un fidèle tableau, tracé par un des hommes connaissant le mieux la littérature et les arts de l'Italie, de cette première Renaissance florentine que le paganisme qui suivit ne parvint point à détruire. On y trouve le moine aussi bien étudié que l'artiste, l'incomparable peintre de la

pureté et de la pauvreté, le peintre extatique de la foi chrétienne, qui vécut « dans le temps où grandissaient le luxe et la richesse, où s'épanouissait la volupté, dans la floraison de la Renaissance, dans le renouveau de l'antiquité païenne ». « Tout cela, dit l'auteur, demande une explication. Et il la donne dans cet excellent volume.

5. — Encore une sainte artiste, une miniaturiste, *Sainte Catherine de Bologne*. Elle exerça son art charmant au milieu des plus hauts emplois de son ordre, de ses devoirs de piété. Sa vie est remplie de faits miraculeux choisis par l'auteur avec une sûre critique et exposés avec art dans ce volume d'art, même au seul point de vue typographique : caractères, papier, gravures font la joie des yeux. C'est également un ouvrage de parfaite sincérité où se déroule, extraordinaire, l'existence de sainte Catherine et dans le monde et dans le cloître des clarisses. Elle y remplit, malgré ses résistances, les charges délicates de maîtresse des novices et d'abbesse, pour la plus grande édification de ses sœurs. Au milieu de ces absorbantes occupations, elle trouvait le moyen de peindre non seulement d'exquises miniatures et des toiles de valeur, mais d'écrire son livre d'*Offices*, son traité ascétique des *Sept Armes nécessaires à la bataille spirituelle*, où tant d'auteurs mystiques ont puisé. Ses deux tableaux de sainte Ursule sont conservés, l'un au musée de Venise, l'autre au musée de Bologne. Elle eut des révélations sur les souffrances de Notre-Seigneur pendant sa Passion et fut visitée par la Très Sainte Vierge, qui déposa l'Enfant Jésus entre ses bras. Toutes choses qui ne l'empêchaient point d'être attentive à tous les détails de la vie de sa communauté et d'y faire régner la plus entière régularité. Belle vie à méditer par les âmes parvenues aux sommets de la dévotion, aussi bien que par celles, trop nombreuses, qui méconnaissent la sublimité de vie de ces saintes épouses de Jésus-Christ.

6. — *La Bienheureuse Varani*, comme sainte Catherine, appartient à l'ordre des clarisses. D'un mysticisme doux et tendre, Camille Varani est contemporaine du réalisme païen des premières années de la Renaissance. Elle fait partie d'un milieu noble au sens le plus élevé de l'expression. Sa jeunesse fleurit au pied des Apennins, à la petite cour de Camerino, où le lecteur se trouve placé devant un cadre aussi nouveau que séduisant. Avec une verve extrême, l'auteur décrit, dans un style gracieux et pur, la ville et le pays de Camerino; son récit est agrémenté de réflexions personnelles fort savoureuses. Mais la vie de la bienheureuse est plus qu'une jouissance littéraire. Le triple diadème de la beauté, de la science et de la bonté sous lequel elle nous est d'abord apparue, se transforme bientôt en auréole. Et, devenue l'humble clarisse Battista, elle exerce sur nous une salutaire influence en demeurant un modèle.

7. — C'est encore l'Italie qui donna le jour au *Bienheureux Jean-*

Juvénal Ancina. A part un très petit nombre de documents qui ont été rédigés en latin, presque tout ce qui a été écrit sur lui l'a été en langue italienne, de sorte qu'il n'est pas connu en France où, cependant, il mérite de l'être. Il est venu faire une partie de ses études à l'Université de Montpellier; son évêché de Saluces, situé sur les confins de notre pays et de l'Italie, avait, pendant un certain temps, fait partie du royaume de France. Le bienheureux fut l'un des disciples les plus remarquables et les plus chéris de saint Philippe de Néri. Il eut des rapports avec nombre de saints de son époque et fut l'ami de saint François de Sales. De la façon la plus honorable, il figure au milieu du sacerdoce et de l'épiscopat italien au cours du XVIe siècle. Pendant les années qu'il passa dans le monde, il fut un modèle pour les hommes d'étude. Entré dans la Congrégation de l'oratoire il s'y distingua par toutes les vertus qui font les fervents religieux. Enfin, élevé à la dignité de l'épiscopat, il se dévoua avec une telle flamme à la cause de Dieu qu'une mort, qui a les mérites du martyre, couronna une vie si apostolique. L'auteur possède bien la littérature de son sujet et l'a mise en œuvre en opérant un triage judicieux, de façon que les renseignements sont des plus précieux et des plus autorisés. L'un des plus importants est celui relatif à saint François de Sales : au moment où l'on commençait à instruire le procès, l'évêque de Genève, consulté par Paul V sur la béatification d'Ancina, écrivit au Saint-Père une lettre dans laquelle il trace un portrait fidèle et exquis de l'évêque de Saluces, son ancien ami. Ce témoignage a toujours été considéré comme ayant le plus grand poids. Cet autre volume est imprimé dans de telles conditions matérielles qu'elles honorent particulièrement M. Fr. Simon, le grand imprimeur catholique de Rennes.

8. — Le livre sur la vie d'extraordinaire mysticisme de la vénérée *Sœur Marie-Josèphe Kumi* est composé d'après l'autobiographie et les notes de son confesseur, Léonard Gmur, curé d'Amden (Suisse). Celui-ci l'avait ordonné à la sainte religieuse, qui avait alors quarante-trois ans et vingt-deux années de cloître. D'autre part, une correspondance suivie le tint au courant de la vie intérieure de sa fille spirituelle qu'il dirigea pendant les douze dernières années de son existence. Le vénérable aumônier en tira un résumé biographique qu'il termina en 1821. Cinquante ans après la mort de la pieuse sœur, le R. P. Landolt, religieux de l'abbaye d'Ensiedeln, publia une nouvelle biographie de la religieuse domicaine. De ces deux documents authentiques, traduits de l'allemand, de celui surtout de son confesseur, a été extraite une vie qui fera connaître cette belle âme de religieuse. Deux vérités primordiales ressortent singulièrement de l'histoire de sœur Marie-Josèphe. La première : c'est Dieu qui nous choisit, ce n'est pas lui que nous choissisons, trouve ici son application avec une force rare ; la seconde,

prouvée par la vie de la grande pénitente, c'est celle de la rédemption d'autrui par la souffrance et de la réversibilité des mérites. Au milieu des douleurs de l'Église militante, sœur Kumi fut comme un vivant crucifix avec ses stigmates. Quel exemple d'abnégation absolue pour notre époque égoïste et sensuelle ! Quelle preuve éclatante du travail divin dans une âme, en nos jours de naturalisme sans frein !

9. — *François-Régis Clet*, d'origine dauphinoise, eut le tempérament de l'apôtre et du martyr. Il fut dévoré par le zèle de conquérir à Dieu les âmes lointaines de l'immense empire chinois. Outre une biographie, ce livre est encore une attachante page de l'histoire de la propagation du christianisme en Chine vers la fin du XVIIIe siècle et dans la première partie du XIXe. Le fils de saint Vincent de Paul, pendant trente années, évangélisa la Chine avec des succès incomparables et des périls sans nombre : on ne saurait trouver un modèle plus accompli d'immolation constante au devoir, un type plus idéal du prêtre-apôtre dans les diverses situations de son ministère au cœur des pays idolâtres. Le bienheureux Clet travailla au salut des infidèles surtout dans la grande province du Kiang-Si septentrional. Ce fut même le théâtre initial de ses luttes héroïques, lorsque, quittant Macao, il pénétra seul dans l'intérieur de l'empire. D'après des témoignages irrécusables, le fils spirituel de saint Vincent de Paul a séjourné dans une chrétienté où les exercices de la Mission obtinrent, grâce à son dévoûment, un merveilleux succès : c'est la chrétienté de Théou-Chang-Lu-Kia, située à quatre kilomètres de la préfecture de Ling-Kiang-Fou. Le volume se termine par le récit du martyre du vaillant missionnaire, l'histoire de sa béatification et de son culte et enfin par un appendice sur la généalogie du bienheureux, les reliques du martyr, les renseignements bibliographiques, des détails sur la Maison de Saint-Lazare à Paris.

10. — Le même auteur réédite un bel ouvrage, couronné par l'Académie française, sur un prêtre de la Congrégation de la Mission qui, lui aussi, répandit la bonne parole en Chine et y mourut pareillement, martyr du Christ : *le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre*. Le martyre de ce saint de haute taille ajoute au « Acta martyrum » un magnifique chapitre. Le sourire n'est point absent de ces pages, ni l'attendrissement, ni les mille détails touchants qui, en rapprochant de nous les héros tels que le bienheureux Perboyre, nous rendent leur société plus chère et leur imitation plus facile. Excellent ouvrage qui ne peut être trop recommandé : c'est une superbe vie de saint à faire lire à la jeunesse.

11. — Encore un prêtre de la Mission, Justin de Jacobis, dont le champ à défricher fut l'Abyssinie. Déjà nous avons apprécié, dans le *Polybiblion* (juin, 1905, t. CIII, p. 501-502), la *Vie du vénérable Justin*

de Jacobis. La présente édition ne paraît pas avoir mis au jour des documents historiques nouveaux, bien qu'elle ait été remaniée, « revue, corrigée, ornée de nouvelles illustrations et d'une carte de l'Abyssinie. » Mais c'est tout de même une amélioration.

12. — On a écrit beaucoup d'ouvrages pour l'enfance : nous possédons maintenant toute une littérature enfantine en des volumes luxueusement illustrés, d'un style séduisant. A-t-on même songé à exploiter cette mine d'or qu'est la vie des saints ? A peine, croyons-nous. Pour les petits enfants, voire pour les grands, elle est aussi opportune et aussi riche qu'intéressante. L'auteur de cette *Vie des saints* doit être louée de sa délicate condescendance à la mettre à la portée du jeune âge. Combien ces récits hagiographiques, légendaires, laissent loin derrière eux les contes amusants, les poétiques historiettes ! Certes, parmi ces derniers, il en est d'instructifs et de moraux, mais combien ne sont propres qu'à ébranler la sensibilité excessive de l'enfant, à faire éclore des rêves de vie divertie et brillante ! *La Vie des saints*, au contraire, est remplie de faits et d'exemples qui ne produiront que de sanctifiantes impressions, aideront à faire aimer les attraits de la vertu et en faciliteront l'épanouissement dans les mobiles âmes d'enfant. En ces volumes, la curiosité enfantine est sans cesse tenue en éveil par les dialogues échangés entre la grand'mère et ses petits-enfants : un intérêt saisissant fait constamment vibrer ces imaginations naïves, ces cœurs purs. C'est vraiment le livre de l'enfance. Nos chers petits y rencontreront une lumière douce et fortifiante pour leur si impressionnable intelligence, et leur volonté se tendra vers l'imitation des modèles qui les auront charmés. LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

Corpus scriptorum Christianorum orientalium curantibus I.-B. CHABOT, IGN. GUIDI, H. HYVERNAT, B. CARRA DE VAUX. Paris, Poussielgue ; Leipzig, Harrassowitz ; volumes in-8.

Cette collection, inaugurée depuis trois ans, doit comprendre « tout ce qui nous est parvenu des ouvrages rédigés par les écrivains chrétiens en syriaque, en éthiopien, en copte, en arabe, touchant l'exégèse, la liturgie, le droit canonique, la théologie, la philosophie, l'histoire et l'hagiographie. » Chaque ouvrage, édité dans le texte original par un savant compétent, est accompagné d'une traduction latine ; la traduction peut se vendre séparément ; le prix est calculé à raison de 1 fr. la feuille de texte et 0 fr. 50 par feuille de traduction. Actuellement treize volumes ont paru, dont voici une brève analyse.

I. ÉCRIVAINS SYRIENS. — Les œuvres des écrivains syriens, publiées sous la direction de M. Chabot, doivent former le groupe le plus consi-

dérable de la collection. Elles sont réparties en quatre séries : 1° *Apocrypha sacra, liturgica, canonica ;* 2° *Exegetica, theologica, philosophica ;* 3° *Historica, hagiographica ;* 4° *Opera peregrinae originis* (pour la plupart des ouvrages grecs dont l'original est perdu). Parmi ces œuvres ont déjà paru :

Série II, tome LXIV. IŠÔ'YAHB III PATRIARCHAE, *Liber Epistularum* edidit et interpretatus est R. DUVAL (texte 296 p., trad. 220 p.). Ce recueil épistolaire d'un des plus célèbres patriarches nestoriens (mort en 658) est formé de cent-six lettres. Il suffit de le parcourir pour se rendre compte de l'importance de ces documents au point de vue de l'organisation de l'Église de Perse, de sa discipline et de sa dogmatique, de la situation, des mœurs et des usages des chrétiens. C'est un ouvrage unique en son genre dans la littérature syriaque.

T. XCIII. DIONYSIUS BAR SALÎBÎ. *Expositio liturgiae*, ed. et interpr. H. LABOURT (texte 95 p., trad. 106 p.). Intéressant commentaire sur la liturgie, dite de saint Jacques, la plus ancienne des liturgies syriaques, il était demeuré inédit, bien que son importance eût été mise en relief par les nombreux extraits qu'en avait donnés Renaudot dans sa collection des Liturgies orientales.

T. XCVIII. DIONYSIUS BAR SALÎBÎ. *Commentaria in Evangelia*, ed. et interpr. IAR SEDLACEK et I.-B. CHABOT (fasc. I : texte 184 p., trad. 136 p.). Denys, évêque d'Amid, auteur de cet ouvrage, mourut en 1171 ; ses commentaires, sur l'Ancien et le Nouveau Testament, sont très estimés des Orientaux. Ils sont copieux et forment comme un résumé des travaux exégétiques de ses devanciers. Il y a condensé de curieuses légendes et d'anciennes traditions dont les sources ne sont pas toujours connues. L'extension prise de nos jours par les études bibliques, assure à cet ouvrage un succès mérité.

Série III. T. IV. *Chronica minora*, ed. et interpr. GUIDI, BROOKS, CHABOT. Ouvrage complet en 3 fascicules (texte 380 p., trad. 306 p.). — Ce volume renferme les fragments historiques et les chroniques de courte étendue. En voici la liste : *a*) le célèbre *Chronicon Edessenum ;* *b*) chronique anonyme concernant les derniers rois Sassanides ; *c*) chronique écrite par un moine du couvent de Mar Maron, vers 664 ; *d*) fragment sur l'invasion de la Syrie par les Arabes ; *e*) chronique connue sous le nom, mal choisi, de *Liber chalipharum*, compilée sous le règne de Hischam (724-743) ; *f*) chronique anonyme rédigée en Mésopotamie, en 846 ; *g*) chronique anonyme s'arrêtant à l'année 813 ; *h*) *Chronicon* de Jacques d'Édesse ; *i*) divers récits concernant l'invasion des Perses en Mésopotamie ; *k*) quelques courts fragments attribués à Andronicus ; *l*) un fragment attribué à Dioclès ; *m*) un document sans importance, d'origine nestorienne, sur l'histoire de l'Église au IVe siècle.

II. Écrivains éthiopiens. — Grâce aux nombreux collaborateurs réunis par M. Guidi, la partie éthiopienne du *Corpus* est actuellement la plus avancée. Cette partie est divisée en deux séries : la première comprend les ouvrages théologiques dans le sens le plus large du mot; la seconde les œuvres historiques et hagiographiques. La traduction des chroniques des rois d'Éthiopie, qui comprendra dix volumes, est exceptionnellement donnée en français. Ont été déjà publiés :

Ire Sér., T. XXXI. *Philosophi abessini* ed. et interpr. Enno Littmann. (texte 64 p. ; trad. 68 p.). Ce titre ne donne pas une idée exacte du contenu du volume. Ce sont en réalité deux autobiographies : celle de Walda-Heywat, et celle de Zar'a Yâqôb, son maître. Ce dernier, moine défroqué, disserte sur l'impossibilité d'arriver à une certitude religieuse, et essaie de montrer que la religion naturelle seule se présente à l'homme avec un caractère de véracité capable d'entraîner son adhésion. Il y ajoute des préceptes moraux conformes aux usages du pays.

Sér. II, T. V. *Annales Regum Iohannis, Iyâsu et Bakâffâ* ed. et interpr. Ign. Guidi ; complet en 2 fascicules (texte 346 p. ; trad. 350 p.). — Ces annales des règnes de Jean (1667-1682), de Yâsu (1682-1706) et de Bakâffâ (1721-1730) contiennent les récits fort détaillés des expéditions militaires accomplies sous ces rois. Elles ont une très grande importance pour l'étude de la géographie de l'Éthiopie. L'histoire religieuse se confond avec l'histoire politique. On y voit les rois présider les conciles et formuler des définitions doctrinales et disciplinaires. C'est pour ce motif qu'il a semblé nécessaire aux éditeurs de faire entrer les chroniques dans la collection des écrivains chrétiens, au même titre que la plupart des chroniqueurs byzantins ont été accueillis dans la Patrologie grecque.

T. XVII. *Vitae sanctorum antiquiorum*. fasc. 1 : *Acta SS. Yâred et Pantalewôn* ed. et int. K. Conti Rossini (texte 60 p. ; trad. 58 p.). — S. Yared passe, dans la tradition éthiopienne, pour être l'auteur d'antiennes célèbres et l'organisateur du chant ecclésiastique en usage dans le pays ; il vivait au VIIe siècle. S. Pantaléon est l'un des Neuf Saints qui, selon la même tradition, ont évangélisé la contrée.

T. XX. *Vitae sanctorum indigenarum ;* fasc. 1 : *Acta SS. Basalota Mikâ'êl et Anorêwôs*, ed. et intr. Conti Rossini (texte 110 p. ; trad. 98 p.). — Ces deux saints moines vivaient sous le règne du roi Amda-Syon (XIVe s.), et eurent beaucoup à souffrir de la part de ce monarque dont ils blâmaient publiquement le mariage avec sa belle-mère. Leur biographie jette une lumière nouvelle sur cette période obscure de l'histoire d'Éthiopie.

T. XXII. *Vitae sanctorum indigenarum;* fasc. 1 : *Acta Marqorêwos*, ed. et int. Conti Rossini (texte 50 p. ; trad. 64 p.). — Pendant un séjour

en Éthiopie, M. C. Rossini avait réussi à obtenir le prêt d'un ms. unique, d'environ 350 pages appartenant au couvent célèbre de Dabra Demah. Dans ce ms. on avait groupé autour de la vie de S. Marqorêwos (Mercurius) la plupart des anciennes légendes religieuses du pays. M. C. Rossini avait fait un résumé suivi et copié les extraits les plus importants, lorsque des brigands mirent le feu à sa maison en son absence : le ms. périt dans l'incendie ; l'éditeur donne dans ce fascicule tout ce qu'il a pu recouvrer des fragments et du résumé. Tout mutilé qu'il est, ce récit ne manque pas d'intérêt.

T. XXIII. *Vitae sanctorum indigenarum ;* fasc. 1 : *Acta SS. Fêrê-Mikâ'el et Zar'a-Abrehâm* ; ed. et inter. B. TURAIEV (texte 36 p.; trad. 32 p.). — Encore deux saints moines qui ont fait revivre au moyen âge les habitudes et les pratiques si singulières des Pères du désert.

III. ÉCRIVAINS COPTES. — De cette classe nous ne connaissons encore que le programme dressé par M. Hyvernat. Les ouvrages sont répartis en trois séries : 1° *Apocrypha sacra, liturgica ;* 2° *Theologica* ; 3° *Historica.* Une importante collection d'*Actes de Martyrs* est actuellement sous presse, et on annonce comme prochaine la publication des *œuvres de Schnoudi* ; elles seront éditées par M. Leipoldt qui a publié une remarquable étude sur cet écrivain, consacré déjà plusieurs années à la préparation de cette publication, et qui a la bonne fortune d'avoir entre les mains d'importants mss. privés, dont le monopole lui est assuré.

IV. ÉCRIVAINS ARABES. — Le programme complet de cette dernière partie du *Corpus* n'a pas encore été publié. La littérature arabe chrétienne a été jusqu'ici peu étudiée dans son ensemble ; un long travail de dépouillement des mss., auquel s'est livré M. Carra de Vaux, permettra d'en dresser un tableau méthodique et de déterminer quels sont les ouvrages qui doivent trouver place dans la collection. La division sera la même que pour les écrivains coptes. Ont déjà été publiés dans la troisième série :

T. I. PETRUS IBN RAHIB ; *Chronicon Orientale* edid. et interpr. L. CHEIKHO (texte 148 p. ; trad. 174 p.). Ce *Chronicon* est celui dont Abraham Echellensis avait jadis donné la traduction dans la collection des écrivains byzantins de Paris ; le texte était resté inédit. On y trouve un très bon résumé de documents relatifs à l'Égypte.

T. IX. SEVERUS BEN EL MOKAFFA'. *Historia patriarcharum Alexandrinorum* (fasc. 1 ; texte 120 p. ; la traduction paraîtra avec le second fascicule). L'ouvrage de Renaudot, qui porte le même titre et qui n'est qu'un résumé de l'ouvrage arabe, a suffisamment fait connaître l'importance capitale de cette publication pour l'histoire du christianisme en Égypte. Le présent fascicule s'arrête à la mort du 38e patriarche (Benjamin).

T. XVIII. SYNAXARIUM ALEXANDRINUM, ed. I. FORGET. (fasc. 1, texte

136 p. : la trad. paraîtra avec le 2e fascicule). Le *Synaxaire* est, comme l'on sait, un recueil de *Vie des saints* pour tous les jours de l'année. On peut le comparer au Martyrologe romain, avec cette différence que les brèves notices de ce dernier sont remplacées par des biographies plus développées qui atteignent parfois jusqu'à une ou deux pages. Un certain nombre de ces récits concernent des saints bien connus dans l'histoire de l'Église, mais il en est aussi beaucoup, et c'est ce qui donne un haut intérêt à cette publication, qui se rapportent à des saints égyptiens dont la vie, écrite primitivement en copte, ne nous est pas parvenue.

Ainsi, les ouvrages publiés dans le *Corpus scriptorum Christianorum orientalium* en moins de trois années, forment un ensemble de plus de deux mille pages de textes inédits, qui sont désormais accessibles non seulement aux orientalistes, mais encore à tous les érudits, grâce à la traduction qui les accompagne. L'accueil bienveillant qui a été fait à ces premiers volumes sera, sans doute, un encouragement pour les éditeurs dans l'accomplissement de la lourde tâche qu'ils ont assumée en inaugurant cette collection. J. LABOURT.

De Minusprobabilismo seu de usu opinionis quam quis solide sed minus probabilem esse judicet, auctore LUDOVICO WOUTERS. Paris, Lethielleux, 1905, in-8 de 128 p. — Prix : 2 fr. 50.

Sur cette question du probabilisme, qui depuis dix ans réveille de si vieilles querelles, voici une nouvelle brochure très scolastique et très systématique. Beaucoup d'objections et de distinctions. Sans adopter les tendances et les conclusions de l'auteur, j'y reconnais volontiers le souci louable de se rattacher à des principes vraiment rationnels, aux idées fondamentales de la moralité et de la loi divine.

Toutefois mon impression est que ce grand appareil de procédés méthodiques est un peu décevant, que tout ce bel ordre cache quelques préjugés fondamentaux. Notamment, il me paraît y avoir, entre le champ de la moralité objective, des règles abstraites et des principes éloignés, d'une part, et, d'autre part, le *dictamen practicum* de la conscience, principe d'obligation ultime et jugeant en dernier ressort — une confusion fâcheuse, étrangère aux meilleures traditions de l'école.

Voici la thèse de la première partie (p. 6-103) : En présence d'opinions inégalement probables, on est tenu de suivre l'opinion plus probable — (si faible que soit la différence de probabilité). — Et voici la seconde thèse (p. 104-127) : S'il y a doute strict au sujet de la cessation de la loi, ou de l'exécution de l'acte qu'elle impose, on est tenu de suivre l'opinion favorable à la loi. B. DE CARROY.

L'Expérience religieuse. *Essai de psychologie descriptive*, par WILLIAM JAMES ; trad. par FRANCK ABAUZIT. Préface d'Émile Boutroux. Paris, Alcan, 1906, in-8 de XXIV-449 p. — Prix : 10 fr.

Il est malaisé de résumer un pareil livre. J'emprunte seulement à la préface de M. Boutroux quelques traits qui en caractérisent les méthodes et la tendance.

C'est dans l'expérience individuelle que l'auteur étudie le fait religieux. Et sans doute il faut regretter que, par son plan même et par toute l'orientation de sa pensée, l'auteur se soit condamné à négliger l'élément social, trop vite considéré comme accessoire et superficiel. Quoi qu'il en soit, M. James ne se borne pas à l'analyse de ces manifestations religieuses. Il éclaire cet ordre de phénomènes, en le situant autant que possible dans le tout concret dont il fait partie ; en quoi il est guidé par son idée maîtresse « que nos conceptions approchent d'autant plus de la réalité, qu'elles représentent davantage non le prétendu élément simple des choses... mais les tous riches et féconds donnés dans la conscience ».

Une autre nouveauté importante est celle-ci : « l'élargissement du sujet conscient du côté interne, par le lien que James établit entre les phénomènes religieux et les phénomènes subconscients » (p. IX).

Ces vues et quelques autres, qui dominent toute la doctrine du célèbre psychologue américain, sont assurément fort discutables. Le théologien et le philosophe catholique les combattront, ou bien y feront de notables réserves. Mais ils ne négligeront pas l'étude de ce livre important qui marque une date dans l'histoire des sciences religieuses. Cette doctrine rompt heureusement avec les déplorables errements d'une psychologie qui ne voyait que névrose dans le sentiment religieux, et croyait avoir tout dit, quand elle avait mis en relief quelques analogies entre nos plus grandes mystiques et les hystériques de la Salpêtrière.

Le plan du livre est le suivant : après une Introduction, où la Religion est caractérisée comme fait psychologique, une première partie présente *les Faits :* réalité de l'invisible ; divers états d'âme, pessimiste et optimiste ; le partage de la volonté et son retour à l'unité dans la conversion. — La deuxième partie nous fait connaître *les Fruits :* sainteté et mysticisme — spéculation et pratique. La *Conclusion* étudie la valeur de la vie religieuse. L'homme religieux sent en lui quelque chose de plus grand que lui. Quel est ce plus grand ? En présence des solutions divergentes des théologies, l'auteur propose son hypothèse. Et il fait voir que Dieu existe, puisque son action est réelle, et que la fonction religieuse est l'affirmation de nouvelles réalités.

B. DE CARROY.

JURISPRUDENCE

L'Arbitrage dans le droit français aux XIIIe et XIVe siècles, par J. Fourgous. Paris, Fontemoing; Toulouse, Privat, 1906, in-8 de 213 p. — Prix : 6 fr.

Il n'est pas d'érudit familiarisé avec les textes du moyen âge qui n'ait été frappé du grand nombre de compromis et de sentences rendus par des arbitres au XIIIe et au XIVe siècle. Jusqu'ici personne n'avait entrepris une étude systématique de ce mode de juridiction. M. J. Fourgous a donc le mérite de présenter une thèse absolument neuve. Il a étudié consciencieusement l'histoire et la réglementation de l'arbitrage en prenant pour base Beaumanoir et surtout les *Conseils à un ami*, de Pierre de Fontaines. En outre il a dépouillé un grand nombre de recueils de textes et de cartulaires, et même n'a pas craint d'aborder pour une question aussi générale les sources manuscrites. Des archives du Lot, de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées, du riche fonds des chirographes à Ypres, il a tiré bon nombre de pièces inédites particulièrement intéressantes pour son sujet. Un appendice sur le *Processus Belial*, curieux roman où un différend entre le diable et Jésus-Christ est tranché par des arbitres, termine son ouvrage en lui donnant une note littéraire qui ne nuit pas à la bonne tenue scientifique de l'ensemble. E. C.

A műemlékek védelme a magyar és a külföldi törvényhozásban (*La Défense des œuvres d'art, d'après la législation hongroise et étrangère*), par le baron J. de Forster. Budapest, Hornyánszky, 1906, in-8 de XLIX-722 p.

En composant l'ouvrage qu'il dédie aux membres du Conseil des musées et bibliothèques, le président de la Société des monuments historiques, M. le baron J. de Forster, a établi la place que tiennent les monuments historiques dans les préoccupations des peuples civilisés.

Le soin avec lequel on recherche et on défend ces vestiges et ces témoins du passé prouve qu'ils représentent un patrimoine d'une incontestable valeur. Dans l'Introduction, l'auteur traite de la propriété des objets trouvés soit incidemment, soit lors de fouilles archéologiques; il retrace les différentes phases de cette question et il cite les lois qui la régissent maintenant. Il aborde ensuite la question des souvenirs historiques, mobiliers et immobiliers, et expose ce qui a été fait pour la protection et la défense des uns et des autres. Sans remonter au-delà du XVIIIe siècle, il montre comment s'est peu à peu établi le principe du droit de la nation sur les objets d'art, les mesures prises pour éviter les déprédations et les aliénations, et enfin la jurisprudence qui en assure la possession et la protection.

La jurisprudence relative à la Hongrie est exposée avec quelques développements; puis l'auteur aborde le même sujet dans les différents pays, en commençant par Rome. Il passe ensuite à la France, et l'on voit avec satisfaction qu'il parle non seulement en juriste, mais aussi en artiste connaissant et appréciant les trésors artistiques et les monuments historiques qui sont une des gloires de la France. Les ouvrages français, sur ces matières, lui sont familiers et il a suivi avec attention les débats du Parlement sur ces questions. Il déplore le vandalisme qui a fait démolir les fortifications d'Avignon et a menacé la maison de Jeanne d'Arc; il redoute les conséquences de la loi de séparation qui provoque l'exode des objets d'art religieux, et les chiffres cités pour ces trois dernières années doivent faire réfléchir tous ceux qui ont à cœur le passé artistique de la France. Des études tout aussi documentées sont consacrées à l'Italie, à la Grèce, à la Belgique, à la Suisse, à la Prusse, à la Turquie, à l'Espagne, à l'Autriche, etc., etc.

Cet ouvrage, destiné à rendre service à tous ceux que les questions de propriété et de protection artistique intéressent, est en même temps une histoire de l'art au point de vue, un peu spécial sans doute, de la législation : c'est ce qui en rend la lecture plus attrayante que s'il se fût agi uniquement d'un traité de droit. Dans la disposition claire et précise des nombreux documents, dans l'exposé lumineux de ce vaste sujet, l'érudit auteur de *Béla III* montre qu'il est non seulement historien et archéologue, mais aussi juriste éminent. É. HORN.

SCIENCES ET ARTS

Baumanns Antikant, *eine Widerlegung*, von LUDWIG GOLDSCHMIDT. Gotha, Thienemann, 1906, in-8 de 115 p. — Prix : 3 fr. 20.

La philosophie de Kant n'a pas tellement prédominé en Allemagne qu'elle n'y suscitât de temps à autre des oppositions. Dès 1788, Benedict Stattler publiait une critique qu'il a intitulée : *Antikant*. L'année 1905 voyait paraître un nouvel *Antikant* du professeur J. Baumann, de Gœttingue.

M. Goldschmidt, dans une brochure très compacte, a entrepris la défense de Kant. Il entend montrer que la philosophie de ce penseur éminent ne conduit nullement au scepticisme. Kant n'a point nié la valeur de la science ; son but, au contraire, était de l'établir. Quant à Dieu, il n'est point pour nous une connaissance, mais il est une nécessité de notre nature morale. N'a-t-il pas dit de lui-même dans la Bible: Nul ne peut me voir et vivre. Après tout, que connaissons-nous de la chose en soi ? Absolument rien. Les sens ne donnent que des phénomènes. Les notions de la raison pure ne sont par elles-mêmes que des formes vides. Elles n'ont de valeur qu'appliquées aux données sensibles.

Ces observations sont justes dans certaines limites. Il est vrai et parfaitement connu de l'ancienne philosophie, que l'intelligence sans la sensation n'est qu'une lumière sous le boisseau. Elle ne peut rien toute seule. Elle ne nous donne aucune indication sur la nature intime des choses dont la sensation ne nous montre que les dehors. Est-ce à dire que nous ne connaissions point les choses en elles-mêmes? Là est l'exagération. Kant n'a point connu la doctrine de l'abstraction scolastique. Il y eût appris qu'en s'aidant de certains caractères empruntés à la sensation, l'intellect se met en état de fonctionner et d'atteindre le concret. L'intelligence saisit l'être en lui-même, ce qui est sa fonction propre, car tout ce qu'elle connaît elle le connaît comme un être, et les sens, sans lui en révéler le fond intime qui leur échappe, lui présentent toutefois certains linéaments qui lui permettent une connaissance distincte de la chose. C'est pourquoi autant il nous est impossible d'indiquer le premier fond des substances qui nous entourent, autant nous sommes certains d'en connaître la réalité.

Que si nous connaissons les choses dans leur réalité, nous connaissons directement ce que c'est que l'être, que la substance, que la cause, etc., et nous avons tout ce qu'il faut pour arriver à une vraie science, non assurément de la nature intime du Souverain Être, mais du moins de son existence et de sa perfection infinie.

Ces considérations sont peut-être un peu abstraites pour beaucoup de lecteurs du *Polybiblion;* mais comment les éviter quand on a affaire à un Allemand? D. V.

Il Divorzio al lume della ragione, da Mons. Niccolo Marini. Roma, Cuggiani, 1906, in-8 de xv-120 p. — Prix : 1 fr. 50.

Mgr Marini réédite, sous forme de brochure à l'usage de grand public, des réflexions inspirées naguères par un livre d'Adrien Desprez : *La Femme esclave, courtisane et reine,* et qui avaient d'abord paru en articles de revue. Son but est, sans recourir aux doctrines religieuses, moins encore aux enseignements de l'Église catholique (dont ses adversaires n'accepteraient pas l'autorité), mais en s'inspirant seulement des arguments de la raison, de réfuter la théorie du divorce. Il le fait avec une magistrale autorité, montrant que le mariage, institution naturelle dans son origine et dans sa fin, ne peut se transformer par l'évolution. Le complément de l'acte générateur se trouve dans la préparation persévérante du bien de l'enfant, ce qui suppose le caractère fixe et stable de la société conjugale : par conséquent la perpétuité et l'indissolubilité du mariage. L'auteur réfute encore la thèse des partisans du divorce en invoquant les philosophes et les écrivains les plus célèbres pour nous montrer combien cette séparation répugne aux droits de la mère, à l'amour exquis de son cœur, et même à la tendresse instinctive du

père. Quelle triste condition aussi que celle des époux qui s'éloignent l'un de l'autre après de longues années passées ensemble ! Le divorce détruit l'égalité du contrat naturel du mariage et, en poussant fatalement à l'adultère, entraîne la corruption profonde de la société. Mgr Marini fait prompte justice des prétextes d'incompatibilité d'humeur, de nouvelle passion survenue après le mariage et de liberté intangible dont se parent les écrits d'une certaine école. Les objections de stérilité ou d'impuissance postérieure à l'union ne l'arrêtent même pas, et il conclut en montrant que l'un des principaux motifs qui poussent tant de nos contemporains à s'attaquer à l'indissolubilité du mariage est la haine de l'Église, dépositaire de la révélation divine. Excellent ouvrage, dépourvu de vaine rhétorique et uniquement basé sur la philosophie la plus sûre, où les conférenciers populaires trouveront une ample moisson d'arguments. G. PÈRIES.

L'École d'aujourd'hui, par GEORGES GOYAU. 2e éd. Paris, Perrin, 1906, in-16 de XXVI-428 p. — Prix : 3 fr. 50.

La deuxième série d'études de M. Goyau sur l'*École d'aujourd'hui* n'offre pas moins d'intérêt que la première : elle la complète sur certains points, et nous fait connaître quelques aspects nouveaux de l'école d'aujourd'hui. Ces études sont groupées sous trois chefs distincts : *Le Péril primaire*, *l'École et la Patrie*, *l'École et Dieu*. Peut-être l'auteur, qu'il ait quelque illusion à ce sujet, ou qu'il veuille ainsi mieux faire ressortir les dangers que crée à la France l'école d'aujourd'hui, montre-t-il quelque indulgence pour les promoteurs de l'école laïque, les Ferry, les Bert, les Gréard, mais cela ne donne que plus de force à sa présente démonstration, où même les amis et patrons de la laïque, ne trouveront nulle trace de parti pris. Dans sa première étude, *le Péril primaire*, M. Goyau montre très bien que, sur quelques points, les caisses des écoles, la fréquentation scolaire, les commissions scolaires, le recrutement des instituteurs, l'école laïque a singulièrement trompé les espérances des fondateurs du système, et que, sur d'autres, l'action politique et électorale des instituteurs par exemple, elle a complètement justifié les prévisions de leurs détracteurs. Sans compter que les appétits croissants du personnel scolaire et la suppression de l'enseignement congréganiste ont créé pour le pays des charges énormes, sous lesquelles notre budget est tout près de fléchir.

Ce caractère militant, agressif, révolutionnaire, de l'école laïque, telle que son évolution, logique d'ailleurs, nous la fait apparaître aujourd'hui, ressort mieux encore des deux études qui suivent : *L'École et la Patrie*, et *l'École et Dieu* ; la preuve est là, patente, et étayée sur de sûrs documents, que l'école laïque tend de plus en plus à devenir l'école des sans-patrie et des sans-Dieu, des antipatriotes et des athées. L'his-

toire de cette double évolution est tristement instructive, et fera réfléchir ceux qui sont capables de réfléchir. Il faudrait désespérer de notre pauvre France s'ils ne s'y rencontrait plus assez de braves gens décidés, quand ils en seront instruits, à se mettre en travers de ces déviations criminelles. Après ces démonstrations, toujours modérées et courtoises, l'auteur nous donne, en appendice, des documents en abondance, qui leur prêtent un solide appui. Nous signalons ces études, qui ont jeté l'alarme dans le camp des sans-patrie et des sans-Dieu, à tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de la France. Ils y trouveront des armes bien trempées pour les bons combats qu'ils devront livrer et gagner s'ils ne veulent pas voir mourir la France.

ÉDOUARD PONTAL.

Histoire naturelle de la France. 1re partie. *Généralités. Introduction à l'histoire naturelle. L'Enchaînement des organismes*, par GASTON BONNIER. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, 1906, in-18 de VII-359 p., avec 576 fig. par J. Poinsot. — Prix : 4 fr.

Cet excellent ouvrage, dû à la plume si compétente de M. G. Bonnier, a le grand avantage d'exposer d'une façon aussi claire qu'attrayante, l'enchaînement des organismes et cela sans commettre l'imprudence d'avancer une théorie quelconque. Il respecte donc les sentiments intimes de chacun, en ce qui concerne les théories diverses de la création et de l'évolution des êtres vivants, laissant au lecteur le soin de conclure suivant son intelligence éclairée par sa raison et sa conscience religieuse. C'est là un fait d'honnêteté professionnelle assez rare aujourd'hui pour qu'il mérite d'être noté. Si nous ne croyions savoir qu'il est dû à la parfaite droiture de l'auteur, nous pourrions y voir une adresse intéressée, car cette neutralité respectueuse permettra à tous les chefs de famille et à tous les professeurs, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions scientifiques ou religieuses, de mettre ce petit volume dans les mains des enfants des deux sexes, sans crainte de fausser leur jugement ou d'offenser leur pudeur. En effet, comme le dit lui-même l'auteur dans sa Préface, il a laissé de côté ce qui pourrait empêcher ce petit ouvrage d'être lu sans inconvénient par tous et par toutes.

Bien qu'ayant lu une grande quantité de livres d'histoire naturelle, nous avons été très heureux de trouver dans celui-ci une façon aussi nouvelle qu'intéressante d'exposer les phénomènes de la reproduction dans les diverses classes de végétaux. Les figures qui accompagnent le texte nous ont paru nouvelles ; en tout cas, nous ne les avions pas encore trouvées ailleurs. Aussi ne pouvons-nous que recommander à tous ceux qu'intéresse l'histoire naturelle cette excellente Introduction à son étude, qui nous a tout particulièrement charmé.

A.-A. FAUVEL.

Leçons de zoologie conformes aux programmes officiels du 31 mai 1902 pour la classe de troisième B., par Er. Belzung. Paris, Alcan, 1906, in-12 de 380 p., avec 332 grav. — Prix : 2 fr. 50.

Zoologie agricole, par G. Guénaux. Paris, Baillière, 1905, in-12 de xii-563 p., avec 168 fig. — Prix : 5 fr.

Ces deux ouvrages s'occupent en réalité des mêmes matières, mais ils le font à des points de vues totalement différents. Le premier est avant tout un livre d'instruction et de classe, peut-être un peu sévère pour les jeunes intelligences auxquelles il est destiné, mais ce sont les programmes qui le veulent. Le second entre dans moins de détails scientifiques et, par là, offre un intérêt plus soutenu et est surtout moins aride. Successivement il expose ce qui concerne les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les batraciens. Chacune de ces parties s'ouvre par un chapitre sommaire des généralités du groupe. Puis sont décrites les principales espèces que l'on rencontre dans nos régions. Une observation commune à chacun de ces ouvrages s'applique au fini des gravures qui ornent le texte et en facilitent l'intelligence.

G. de S.

Dans le monde des animaux. Scènes de la vie intellectuelle et morale des bêtes, par Labadie-Lagrave. Paris, Henri Paulin, 1905, gr. in-8 de viii-299 p., avec 18 grav. — Prix : 5 fr.

Les Bêtes chez elles et dans le monde, par Henri Coupin. Paris, Vuibert et Nony, 1906, in-8 de 298 p., avec 100 grav. — Prix : 2 fr. 50.

— Aimant avec passion les animaux, M. Labadie-Lagrave nous affirme avoir passé la plus agréable période de sa vie dans leur intimité. Après en avoir joui ainsi et noté tout ce qui lui a paru curieux et attachant à leur sujet, il veut faire profiter ses lecteurs de ce qu'il a appris et retenu. Il fait le récit de tout ce qu'il a recueilli et cherche à faire partager aux autres les plaisirs qu'il en a retiré. Le fait est que son livre est rempli d'histoires nombreuses, parfois amusantes et toujours pleines d'intérêt, sur beaucoup d'espèces répandues dans le monde : singes, chiens, chevaux, animaux sauvages de toute nature et de tous pays, apprivoisés ou non, jusqu'aux insectes, fourmis ou autres bestioles sur lesquels il narre maintes anecdotes. En fin du volume se trouve un chapitre curieux sur la manière et les procédés dont on se sert pour dompter les divers animaux.

— Si l'ouvrage dont il vient d'être question résume les notes et les souvenirs de son auteur, M. H. Coupin, dans *les Bêtes chez elles et dans le monde*, emploie une autre méthode. Il présente au lecteur, sur la plupart des animaux, les pages les plus connues et les mieux écrites de nos meilleurs auteurs. Depuis Réaumur, Buffon, Lacépède et Cuvier, en passant par Monnier et Michelet, jusqu'à nos contemporains, tels que de Cherville et Theuriet, tous les auteurs qui se sont occupés

des animaux sont mis à contribution. Ce sont leurs pages originales qu'il réunit pour le public, ayant eu l'heureuse idée de lui offrir ainsi les passages les plus remarquables de notre littérature sur ces sujets où le charme s'unit à l'intérêt. L'ouvrage de M. Labadie-Lagrave présente quelques illustrations dans le texte ; elles abondent dans celui de M. Coupin. Une gravure au moins est jointe à chaque article, souvent même plusieurs : chacun de ces ouvrages y trouve ainsi un charme de plus.

G. DE S.

LITTÉRATURE

Les Drames d'Eschyle. Traduction en vers français par PIERRE MARTINON. Alger, chez l'auteur, s. d., in-8 de 175 p. — Prix : 6 fr.

Dans sa Préface l'auteur, lauréat de l'Académie française, commence par s'excuser de n'avoir pas traduit *in extenso* les chœurs du grand tragique : œuvre irréalisable, écrit-il, où ont échoué jusqu'ici les plus beaux talents ; aussi s'est-il borné « à ce qui est indispensable pour ne pas interrompre la suite des idées ». Autre remarque : dans les longs entretiens scéniques des pièces grecques, les pensées sont « subdivisées et comme émiettées, et les réponses ambiguës, afin de provoquer de nouvelles questions » : les *stichomythies* se multiplient à propos et hors de propos, uniquement pour l'amour de la symétrie. « On n'oserait pas aujourd'hui infliger de pareils dialogues à des spectateurs : et pourquoi traiterait-on le lecteur avec moins de scrupule et moins de précaution ? » Enfin, comme dans Eschyle « l'action avance avec une lenteur qui nous serait désespérante », il y a lieu d'élaguer tous les développements de nature à entraver sa marche.

Soit : ces observations ne sont pas dépourvues de vérité ; mais tant de suppressions faites, le mot de « traduction » est-il encore justifié ? L'auteur a prévu l'objection, et ne s'y est pas arrêté. Reste à apprécier ses dons littéraires. Une citation permettra d'en juger : je choisis le passage célèbre où Prométhée, que les barbares exécuteurs des ordres de Jupiter viennent de clouer sur le sommet du Caucase, prend la nature entière à témoin de son injuste supplice :

O vents légers, éther divin, sources des fleuves,
O flots, rêve infini de l'Océan vermeil,
Nourrice universelle, ô Terre ! et toi, Soleil,
Regard du Ciel à qui l'on ne peut rien soustraire,
Voyez comme les dieux traitent un dieu, leur frère !...
Mais d'où vient ce murmure aussi doux qu'une lyre ?
Ah ! quel est ce parfum subtil que je respire ?
Quel mortel ou quel dieu vient sur ces rocs déserts !
C'est comme un bruit d'oiseaux qui passent, et les airs
Semblent vibrer sous un léger battement d'ailes.
Hélas ! je ne m'attends qu'à des douleurs nouvelles.

C. HUIT.

Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne (1797-1820). T. Ier. *Lettres à Teresa Regoli Mocenni et au chanoine Luti (1797-1802)*, mises en ordre et publiées par Léon-G. Pélissier. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 482 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si à ce titre, déjà fort long, on ajoute l'en-tête placé au haut de la couverture : « Matériaux pour servir à l'histoire d'une femme et d'une société », on aura le dessein du « publicateur » et le lecteur, à son tour, saura ce qu'il doit chercher dans cette publication. Par le rang social qu'elle occupait, la comtesse d'Albany est une femme de la plus haute société, par ses relations elle a connu des personnages, par son esprit elle a touché aux choses intellectuelles de son temps ; mais ne lui demandez ni moralité ni religion, du moins au-delà d'une proportion légère et dans un amalgame surprenant.

Ces lettres, envoyées de Florence à une amie siennoise qui apparaît comme une femme assez ordinaire, débordent d'égoïsme ; les convenances sociales y sont assez respectées, les mœurs fort peu et la liberté de langage choque très fort. Au milieu de mille détails domestiques ou de futilité, on recueille des traits curieux, des appréciations à l'emporte-pièce sur les événements politiques du temps que dominent les victoires françaises en Italie et en Europe. La comtesse n'aime pas les Français, mais reste stupéfaite de leur voir « exécuter, le jour, tout ce qu'ils rêvent la nuit. » — Cette simple appréciation sur le 18 Brumaire est pleine de sens (p. 220) : « Voilà qu'il a monté le premier échelon de la royauté, couvert du manteau de la démocratie, pour jeter de la poudre aux yeux des sots. Je suis curieuse de voir le rôle qu'il va jouer et nous aurons la vraie mesure de sa tête. Et probablement que les Français, après avoir fait de tout, retourneront à la monarchie, comme plus convenable pour leur pays. »

C'est grâce à M. Pélissier que l'on peut se reconnaître, et fort bien, dans ce dédale épistolaire ; il a fait précéder chaque lettre d'une courte analyse, il l'accompagne de notes. Mais on regrette de n'avoir pas une Introduction ; elle est promise pour un second tome : cela déroute un peu le lecteur qui marche à l'aventure. Il nous faut donc attendre cette seconde partie pour nous faire une opinion d'ensemble. G. G.

Les Samedis littéraires, par J. Ernest-Charles. 3e et 4e séries. Paris, Sansot, 1905, 2 vol. in-18 de xix-406 et 384 p. — Prix de chaque volume : 3 fr. 50.

L'abondante régularité de la production de M. Ernest-Charles fait que le bibliographe consciencieux qui lit les volumes dont il doit parler est avec lui facilement en retard. Je n'avais pas encore achevé les trente-huit causeries de sa 3e série quand, portant le même millésime, m'arrivait la 4e qui en contient vingt-six. Il était d'autant plus

légitime de les réunir ici qu'il n'y a de l'une à l'autre — elles sont trop rapprochées pour cela — aucun changement dans la manière de l'auteur.

Et je ne serais pas sans quelque sévérité pour cette manière, un peu hâtive, et ce talent, un peu décevant, si la critique littéraire avait aujourd'hui plus de bonnes têtes pour la représenter. Mais, M. Doumic et M. Faguet mis à part — je ne parle pas, naturellement, de ceux qui n'opèrent plus — y a-t-il encore des critiques, je veux dire des critiques compétents, impartiaux suffisamment, et qui fassent sérieusement leur métier ? Les jeunes débutent volontiers par des exercices critiques auxquels ils se livrent sur le dos — ou aux pieds — de quelques contemporains illustres. Mais comme la fonction est ingrate et rares les débouchés, ils passent vite à des proses plus lucratives, romans, chroniques de journal ou reportage...

M. Ernest-Charles a eu, tout jeune et en faisant ses premières armes, l'heureuse idée de déclarer la guerre au mercantilisme d'aujourd'hui, qui fausse le prix de toutes les choses littéraires et étouffe les écrivains de valeur. Le voilà maintenant, eût-il envie de s'en lasser, prisonnier, quelque peu, de ce rôle courageux qu'il s'est donné de redresseur de réputations contrefaites.

Il a eu aussi, jusqu'à ces temps derniers, la chance d'avoir en quelque sorte une revue à lui, la *Revue Bleue*, une petite revue comme la *Revue latine* du maître Faguet, n'ayant pas beaucoup d'abonnés à perdre par l'indépendance de son verbe, non plus que de hautes collaborations à compromettre. Il a donc pu, en liberté, suivre à peu près sa ligne et céder à son tempérament qui ne le porte pas au respect.

Son tempérament, son talent, sans nul doute, sont d'un polémiste, d'un satirique au moins : c'est dans le dégonflement des renommées boursouflées que son persiflage réussit le mieux. Quelques exécutions méchantes de M. Marcel Prévost, de M. Octave Mirbeau, de M. Lintilhac, par exemple, ont mis pas mal de monde de son côté. Le voilà voué par ses dons de nature, par ses succès et par les rancunes irréconciliables qu'il a déjà soulevées, à siffler derrière le char des triomphateurs et à rappeler aux plus méritants qu'ils ont leurs faiblesses et qu'ils ne sont pas aussi immortels qu'ils le croient...

Sans doute, ce plaisir un peu « chinois » d'être méchant peut le faire manquer parfois de mesure. Je ne le trouve pas absolument juste pour M. Bourget, M. René Bazin, M. de Nolhac, et il frappe un peu fort sur sa tête de Turc, « notre ami » Gaston Deschamps : mais, encore une fois, c'est si rare et si bon de ne ménager ni les académiciens, ni les académisables ! et la flagornerie a aujourd'hui si violemment outré ses hyperboles, qu'en fin de compte l'équilibre de la balance gagne presque toujours à ce qu'on donne de vigoureux coups de pied dans l'autre plateau...

J'ai craint, jadis, que M. Ernest-Charles n'eût quelque tentation, étant jeune et ne voulant pas mourir encore, de « se rallier » lui aussi, comme les autres ! J'entends : de se concilier par des compliments, d'autant plus précieux qu'ils sont plus rares, quelques amitiés utiles. Évolution assez facile d'ailleurs, puisqu'il paraît bien n'avoir d'autres principes que la probité de son bon sens et de son goût naturel : et cela, quand on veut, est si malléable !

Mais ses livres d'aujourd'hui me rassurent. Il me semble que le voilà assez isolé, assez sauvage, pour ne plus ménager personne. Courage, confrère, voilà les bonnes conditions pour être un bon critique !

De fait, il n'est guère bienveillant qu'aux morts : Ernest Hello, Barbey d'Aurevilly, ou aux « lointains », aux perdus, que le boulevard ignore : un Paul Harel, un Vermenouze, un Fabié ; et si je choisis ces noms-là pour exemple, c'est afin de faire entendre aussi que, quoique chrétien peu orthodoxe, il a pourtant cette équité, plus rare encore que toutes les autres, de ne pas vouloir systématiquement étouffer ou ignorer les talents catholiques.

Mais à tous les glorieux il verse l'amertume du *Memento, quia pulvis es*... Il voit bien ce que nos engouements ont d'éphémère ; et, dur, très dûr aux parvenus, à M. le comte de Vogüé (il n'aime pas les *aristos*), à M. Frédéric Masson, à M. Anatole France, à M. Abel Hermant, aux frères Margueritte, à M. Léon Daudet, à M. Édouard Rod, à M. Fernand Gregh, poète aussi encombrant et aussi vigoureusement étrillé que fut en son temps le pauvre Lucien Muhlfeld, il sert encore la pistache de quelques avertissements salutaires et de quelque blague aux « arrivants » qu'il complimente le plus : aux étrangers, Wells, Rudyard Kipling, Grazia Deledda, Blasco Ibañez, qu'il ne voit pas sans agacement le snobisme exalter au-delà de toute mesure ; aux femmes, pour lesquelles il n'a pas la tendresse naturelle, même quand il les admire : Elisabeth Browning, Ivan Strannik, Lucie Delarue-Mardrus, Marcelle Tinayre, Myriam Harry ; aux jeunes enfin, à ceux même qu'à cause de leur talent moins tapageur il se plaît à mettre en valeur, un André Rivoire, un René Boylesve, un Paul Flat, un Alfred Poizat, un Marcel Mielvaque, un Louis Bertrand.

C'est qu'à force de lire, ne faisant par métier que cela, il est devenu un peu sceptique, et cela est nécessaire à la compétence ; et à force de lire des romans faciles et des vers chantés toujours sur le même air, il a pris en dégoût la littérature frivole et les succès à bon marché. De plus en plus, il aime l'histoire et les livres sérieux ; il montre sagement à ceux qui croient « se sentir quelque chose là », qu'ils feront, en général, œuvre plus solide, plus utile, plus durable, en consacrant discrètement leurs veilles à des personnages vrais « qui sont plus que des héros, qui sont des hommes... » Le cardinal de Rohan-Chabot,

Louis XV et Mme de Pompadour, Hérault de Séchelles, le chevalier d'Éon, le connétable de Bourbon, les *Mémoires* du baron de Hübner, *l'Europe et la Révolution française*, *la Culture littéraire* de Mme Récamier, etc., etc..., je compte près d'un tiers de ces causeries qui ont pour objet des études historiques ou sociales... Et cela est encore très bon.

Somme toute, par son indépendance, son parti pris de juste mesure, son bon sens, son goût pour la clarté et la correction française, cette critique, large à sa manière et sans étroitesse universitaire, est trop bienfaisante et trop rare, je le répète, pour que je ne fasse pas grâce à M. Ernest-Charles de certaines choses... Et la médiocrité de ses idées générales, par exemple, et l'insuffisance de sa documentation (mais quand on fait un article par semaine !...) et l'incomplet de ses analyses, l'inachevé de ses portraits, — ce ne sont même pas des portraits qu'il esquisse le plus souvent, mais seulement quelques traits d'un auteur ou d'un livre qu'il met en relief — et le négligé de son style qui est sautillant, spirituel, mais pauvre de force et de grâce ; et la qualité de son esprit, qui s'amuse trop à de petites clowneries de style, à des procédés un peu monotones, et qui a ses tics ; et ceci et cela... Mais ne vaut-il pas mieux dire que, tel quel, il est dans la jeune génération littéraire le premier de nos critiques, étant à peu près le seul, et recommander ses livres aux étrangers qui lisent cette revue : ils feront un peu contrepoids aux réclames de tant d'applaudisseurs à gages et de tant de charlatans... GABRIEL AUDIAT.

Le Succès. Auteurs et public. *Essai de critique sociologique*, par GASTON RAGEOT. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 228 p. — Prix : 3 fr. 75.

Le très subtil M. Bergson reconnaissait volontiers devant ses élèves du lycée Henri IV que la philosophie consistait, pour une bonne part, à embrouiller, à rendre obscures et prétentieuses des choses simples, même souvent des choses banales. Sans vouloir le moins du monde être désagréable au jeune talent de M. Rageot, je crois devoir l'avertir que son livre pourrait servir à justifier ce propos.

Au lieu de faire et puis recueillir simplement ses articles de critique comme tout le monde, et de s'appliquer à lui-même ce qu'il dit des doctrinaires d'Universités populaires : « que nous tâtonnons et ne suivons, en vérité, que nos préférences instinctives, nos sentiments ou nos intérêts, » il travaille à démontrer, se l'étant persuadé peut-être (?), que sa critique, fondée sur l'observation et l'analyse d'un fait saisissable, d'un fait social, *le Succès*, est par là plus objective, plus scientifique que celle des autres ; et cela lui permet de donner à ces pages détachées l'allure d'une thèse, et de les proposer gravement au monde sous le pavillon de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.

Or, je crois qu'il est toujours bon de donner à son goût littéraire l'ossature de quelques principes : cela raidit un peu notre indépendance, et empêche notre critique de vaciller à tous les vents capricieux qui soufflent au-dedans de nous ou au dehors. Et la critique de professeur n'est pas la plus mauvaise. Et je reconnais à M. Rageot du sérieux, de la pénétration, et une pointe d'esprit, beaucoup des qualités qu'il faut pour écrire des articles intéressants. Mais son pédantisme philosophique lui fait tort ; et sa prétention de nous apporter des « observations » en quelques sorte cliniques, et d'en tirer des conclusions certaines est tout ce qu'il y a de plus ludificatoire.

D'abord, il faudrait au moins établir le succès par des constats matériels : chiffres des tirages, statistiques des bibliothèques, etc..., et ne pas croire, à la légère, que le nombre des lecteurs vrais est en rapport avec le tapage de la réclame. Par exemple, pour la poésie, M. Rageot prend comme seuls exemples M. Fernand Gregh et Mme de Noailles ; mais parce que ces deux-là ont fait ou fait faire beaucoup de bruit autour de leurs noms, peut-on dire que leurs livres, beaucoup moins lus que fameux, représentent *le Succès* ? Je me fais fort, pour ma part, de prouver, comptes d'éditeurs en mains, que des poètes que M. Rageot probablement ignore, se sont vendus et continuent de se vendre dix fois plus que ceux-là.

Puis, qui ne voit que, les succès constatés, *ces* succès (je mets exprès le mot au pluriel) sont si divers et dérivent de causes si complexes, si mystérieuses, qu'on peut, pour les analyser et en fixer la portée, se livrer tout entier à l'arbitraire de sa vision et de son sentiment propre ? Et c'est ce qui, d'un bout à l'autre de ses feuilletons, arrive à M. Rageot.

Étant sociologue, suivant la formule nouvelle, il fait profession de mépriser tout ce qui est *bourgeois*. Il déclare donc que M. René Bazin est « un homme qui ne compte pas », n'ayant pour clientèle que « les officiers, les vieilles dames, les notaires romanesques et les jeunes femmes dévotes de Bretagne ou du Maine » ; que « son talent n'est *pour rien* (!) dans sa fortune littéraire » ; — que, depuis que M. Bourget écrit des romans catholiques, « la connaissance de la vie intérieure, autrefois si précise et si sûre, semble devenir, d'œuvre en œuvre, plus hasardeuse et plus tâtonnante » ; que « le style même des derniers romans, en atteste l'infériorité » ; qu' « on y sent, non la fatigue, mais l'insincérité » ; — que « l'œuvre retentissante de M. Edmond Rostand, est le type accompli du succès intense et bref, *de portée surtout négative* » ; et qu'au contraire, en dépit d'une réussite médiocre, il n'y a pas de nom plus considérable au théâtre que celui de M. Paul Hervieu, pas d'autorité plus forte, pas de « chef », de « souverain », de « dictateur », à qui appartiennent plus sûrement le présent et l'avenir, que le créateur de *la tragédie sociale* !

Ainsi, pour un bon critique sociologue il y a, suivant son goût, les faits sociaux qui comptent et ceux qui ne comptent pas ; comme il y a pour d'autres les votes et les verdicts qui valent, qu'on respecte, et ceux qu'on déclare frelatés et vains. J'ai, précisément, peur, qu'en se croyant couvert par sa méthode « documentaire », M. Rageot n'en arrive, à son insu peut-être, à exercer de façon plus tranchante encore que quiconque, une passionnée critique de partisan.

Et ce n'est pas la peine de se faire coquetterie d'une manière nouvelle, si la conclusion philosophique générale à laquelle aboutit cette sociologie littéraire est la bonne vieillerie de tous les professeurs de l'ancienne rhétorique ; que l'immortalité n'est donnée qu'aux belles œuvres et que c'est vers elle qu'il faut faire effort ; ce que M. Rageot exprime avec cette variante magistrale : « En attendant la formule positive de l'esthétique à venir, nous pouvons dire qu'une œuvre d'art est d'autant plus expressive et plus belle que son succès, plus étendu et plus durable, peut être expliqué par des éléments psychologiques et et des faits sociaux plus essentiels... »

Très bien ; mais qui dira si le succès de *l'Énigme* ou du *Dédale*, des comédies de M. Capus, ou des romans, particulièrement estimés par M. Rageot, de Mme de Noailles ou de Jacques Vontade, sera plus étendu et *plus durable* que celui de *Cyrano de Bergerac* ou des romans de M. Bourget ?... GABRIEL AUDIAT.

Biographies contemporaines (XIXe siècle), par EDMOND BIRÉ. Lyon et Paris, Vitte, 1905, in-8 de 377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce serait apporter de l'eau à la mer que de louer ici le vieil ouvrier de la plume qu'est M. Edmond Biré. Vieux et toujours jeune : c'est ce qui fait l'étonnement et le plaisir de ses lecteurs.

Voici quinze biographies du XIXe siècle très variées, puisqu'elles ont pour sujets de grands écrivains comme *Chateaubriand, Victor Hugo, Balzac*, ces clients familiers de M. Biré, dont il retrace d'ensemble la vie et l'œuvre, à propos du centenaire de l'un, de l'anniversaire du *Génie du christianisme* et du Concordat, de la publication des *Lettres à l'étranger* ; comme *George Sand*, qu'évidemment en sa jeunesse il a beaucoup admirée, et qu'il se plaît à revoir à l'heure intéressante où elle n'était encore qu'une femme malheureuse et où l'aima, très purement, Aurélien de Sèze ; comme *Ballanche*, dont il ravive heureusement le portrait trop pâli ; — des personnages de l'histoire comme *Fouché* ; — des hommes politiques et des défenseurs du trône et de l'autel, nobles figures, comme *Edmond Ernoul, le Comte de la Ferronnays, Léon de la Sicotière, l'abbé de Broglie* ; — des poètes charmants restés fidèles à leur terre natale aussi bien qu'à leur Dieu, comme *Jasmin, Gustave Le Vavasseur* ; — et cette femme admirable et exquise que fut *Madame Julie Lavergne*...

Et si l'on respire en presque toutes ces pages un parfum de vertu royaliste et chrétienne, qu'on ne s'en prenne pas seulement aux préférences personnelles de M. Biré. Mais, il en fait malicieusement la remarque, depuis qu'on s'est mis à écrire de ces biographies « larges, copieuses et délectables », comme les demandait Sainte-Beuve dès 1828, il y a toute une bibliothèque de volumes « consacrée à des hommes qui ont donné de nobles exemples et créé de nobles œuvres, qui ont été bons, généreux, animés de l'esprit de dévouement et de sacrifice. Or, dans cette longue série de biographies, les républicains ne brillent que par leur absence, — absence complète, totale. On ne les savait pas si modestes ! »

Cette jeunesse du conteur se marque à la fraîcheur de sa mémoire. Alors que la matière de son étude ou de sa causerie lui est presque toujours fournie par une de ces biographies où il semble que l'auteur, qui l'a travaillée quelque dix ans, doit être mieux renseigné que personne, M. Biré, qui semble vraiment être né vers 1760, comme Chateaubriand, et avoir depuis ce temps tout vu, tout su, tout retenu, a toujours un fait, une date à redresser, une omission à réparer, un joli détail à ajouter.

Avec cela, l'aisance d'une verve limpide et toujours souriante, un merveilleux secret de bonne humeur, que cet écrivain, pourtant si attaché au passé, si peu content de son siècle, a trouvé dans son travail et dans sa foi.

GABRIEL AUDIAT.

Poètes et humoristes de l'Allemagne. La France et les Français jugés à l'étranger, par J. BOURDEAU. Paris, Hachette, 1906, in-16 de 283 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Bourdeau a réuni dans ce volume quelques-unes de ses meilleures études de littérature allemande, qui avaient déjà paru antérieurement dans différentes Revues, notamment dans la *Revue des Deux Mondes*. Il commence par le *Simplicissimus* de Grimmelshausen, qui a été étudié de plus près dernièrement par M. Bossert, il continue par les *Mémoires du chevalier Lang*, qu'il compare à notre *Gil-Blas*, et qui, en effet, rappelle aux bons endroits l'œuvre de Le Sage. L'étude sur *Lenau* est d'une belle tenue littéraire, mais un peu écourtée, et on lui préfèrera sans doute l'analyse des œuvres de *Victor Scheffel*, l'auteur du *Trompeter von Säckingen*, du roman médiéval d'*Ekkehard* et du *Gaudeamus*, ce charmant recueil de chansons, qui a valu à son auteur le surnom de Poète des étudiants. Le chantre des légendes du Rhin, de la vie d'étudiant, des gloires allemandes du moyen âge et de la solitude alpestre a été fort bien compris par M. Bourdeau, qui a découvert en lui certains traits caractéristiques de l'Allemand du Sud ; l'humour, mêlé d'un peu d'ivrognerie, le fanatisme de l'érudition joint à l'enthousiasme de la nature.

Nous signalerons encore au lecteur l'étude sur *Freytag et le Patriotisme allemand*, en regrettant toutefois que l'auteur ait laissé de côté les traits qui caractérisent l'homme politique, le publiciste et même le poète comique, car Freytag est un des rares écrivains allemands qui aient réussi dans la comédie, et ses *Journalistes* ont encore du succès aujourd'hui. Il est vrai que M. Bourdeau n'a voulu montrer en lui que le patriote, l'auteur des *Ancêtres*, qui suit l'évolution de l'idée de patrie à travers la foule obscure, depuis les jours d'Arminius, jusqu'à la constitution de l'unité allemande. On lira avec plaisir un charmant article sur *Gottfried Keller*, ce réaliste zurichois, qui, par sa finesse d'observation et ses notations exactes, rappelle en plus d'un endroit notre Alphonse Daudet, et un autre sur *Schopenhauer, ou le Bonheur dans le pessimisme*. Ici, M. Bourdeau met en lumière cette vérité que le pessimisme de Schopenhauer est mêlé de beaucoup d'égoïsme, et qu'il ne ressemble en rien au pessimisme de Byron, de Heine ou de Léopardi qui éprouvèrent tous « le mal du siècle » et en moururent. La verte vieillesse de Schopenhauer, supporta allègrement le mal mondial, et nul plus que lui n'aima la vie et la gloire, tout en conseillant à ses adeptes de se défier de l'universelle duperie dont la nature nous enveloppe.

M. Bourdeau termine ces études par un chapitre piquant et d'un intérêt qui ne saurait vieillir. Il est intitulé : *La France jugée à l'étranger*. L'auteur trouve matière à des réflexions judicieuses de psychologie sociale dans l'ouvrage d'un Allemand, M. Hillebrand, qui écrivit au lendemain de la guerre : « La France et les Français dans la seconde moitié du XIXe siècle », et de deux Anglais, l'un M. Hamerton qui écrivit *Round my house*, en 1880, et *French and English* en 1889, l'autre M. Bowell qui, dans ses *French traits*, a vu la France à travers Paris, et Paris à travers New York. Tous les trois d'ailleurs rendent justice à l'esprit français, et M. Bourdeau fait remarquer qu'ils aboutissent à cette conclusion générale, qu'à tout prendre, c'est en France que la vie est la plus douce et la plus facile. L. MENSCH.

E. T. A. HOFFMANN. **Contes, récits et nouvelles**, tirés des *Frères de Sérapion*, publiés par ED. LEMOINE. Paris, Garnier, 1906, in-18 de LXX-383 p. — Prix : 3 fr.

M. Lemoine nous donne la traduction de quelques contes et nouvelles d'Hoffmann : il nous promet pour plus tard les *Contes fantastiques* et les *Contes nocturnes*, qui ont établi la renommée d'Hoffmann, et se contente de choisir, dans le recueil des *Frères de Sérapion*, quelques nouvelles classiques, comme : *Maître Martin, le Tonnelier de Nuremberg et ses apprentis*. On ne saurait blâmer le choix fait par M. Lemoine; cependant *la Fermata* et *la Cour d'Artus* ne sont pas d'un intérêt bien palpi-

tant et ne méritaient peut-être pas tout l'honneur que leur fait le traducteur. Les six autres contes qui composent ce volume se lisent avec agrément ; le traducteur ne laisse pas percer l'oreille, et on croit lire une œuvre originale. L'auteur paraît beaucoup plus embarrassé dans son style lorsqu'il exprime ses propres idées, comme il le fait dans sa préface et dans son essai sur la vie d'Hoffmann qui servent d'introduction à ses *Contes*. La préface est une sorte de dissertation de licence, teintée de philosophie où se rencontrent des mots malheureux, comme le *contingentisme radical* et des idées quelque peu confuses. L'essai sur la vie d'Hoffmann et sur ses œuvres est un travail qui a du mérite, mais qui révèle un chercheur plus amoureux du détail exact que de l'expression pittoresque : c'est un article un peu terne de dictionnaire de biographie universelle. L. MENSCH.

HENRI HEINE. **Collection des plus belles pages**, avec une notice. Paris, Mercure de France, 1906, in-16 de VIII-421 p. — Prix : 3 fr. 50

La Société du Mercure de France a entrepris de publier une collection des plus belles pages des écrivains français ou étrangers. C'est ainsi qu'elle a déjà donné des Extraits de Rétif de la Bretonne, de Gérard de Nerval, de Chamfort et de Rivarol. Le nouveau volume qu'elle offre au public est consacré à Henri Heine, le poète le plus original de l'Allemagne, chez lequel dominent tour à tour et parfois dans le même moment les caractères si opposés de l'Allemand sentimental, du Français ironique et du Juif sarcastique. Le volume est divisé en deux parties à peu près égales, contenant, la première, des Extraits de ses poèmes, la seconde, des Extraits de ses œuvres de prose. Le choix est judicieusement fait : c'est ainsi que dans la partie poétique vous trouverez l'*Intermezzo*, le *Retour*, les plus belles perles de son *Buch der Lieder* et du *Romanzero*, des fragments de son *Voyage dans le Harz*, de la *Mer du Nord*, *Alta Troll* presque en entier, ainsi que la *Germania*, ce récit humoristique de son voyage en Allemagne. L'éditeur a pris comme base de son texte, les traductions faites sous les yeux et sous la direction de Heine, particulièrement celle de Gérard de Nerval. Heine, il est vrai, maniait également bien les deux langues; cependant il n'a jamais réussi à pénétrer complètement les mystères de notre syntaxe, et si la traduction des *Reisebilder*, telle qu'elle fut publiée par la *Revue des Deux Mondes*, en même temps que l'original paraissait en librairie, est une œuvre à peu près parfaite, c'est que Heine n'était pas réduit à ses seules ressources, et il avait autour de lui des amis qui l'aidaient.

Je regrette que, parmi les œuvres de prose, on n'ait pas fait une plus large place aux *Reisebilder*. C'est à coup sûr la plus intéressante et la plus originale de ses œuvres de prose, celle qui permet le mieux

d'apprécier la variété de ce génie si divers, qui passe avec tant de grâce et d'esprit du sublime au grotesque, sans jamais se perdre dans l'un ou s'embourber dans l'autre ; l'extrait du *Tambour Legrand* est peut-être insuffisant pour montrer aux yeux cette multiplicité d'aspects. Je félicite l'éditeur d'avoir joint à ses nouvelles : *Le Rabbin de Bacharach*, les *Mémoires de Schnabelewopski*, *les Nuits florentines*, quelques-uns de ses meilleurs articles de polémique, et surtout quelques lettres, les unes écrites en français, les autres en allemand, par exemple la lettre autobiographique adressée à Philarète Chasles. C'est là, dans ces lettres, que l'on saisit le caractère de Heine sur le vif, et l'éditeur a compris que cet appendice, ajouté au volume, valait à lui seul une Introduction savante. Cela ne l'a pas empêché de joindre au dit appendice un supplément de notice biographique et bibliographique. Les érudits trouveront ces deux notices un peu courtes, mais les gens du monde, à qui cette publication semble destinée, y trouveront des renseignements utiles, qui suffiront pour éclairer à leurs yeux l'œuvre par la vie.

L. MENSCH.

Les Grands Poètes romantiques de la Pologne : Mickiewicz, Slowacki, Krasinski, par GABRIEL SARRAZIN. Paris, Perrin, 1906, in-16 de XIII-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont moins des études que des *essais*, et, peut-être encore, moins des essais que des actes d'admiration et d'enthousiasme. On n'écrit plus guère de ce style, qui a pourtant son éloquence et sa beauté. Mais, à fréquenter les grands idéalistes anglais, puis les grands romantiques français, et, en dernier lieu, les grands bardes mystiques de la Pologne crucifiée et mise au tombeau, M. Gabriel Sarrazin est devenu, lui aussi, comme un grand lyrique hanté de rêves sublimes et qui vaticine sur le mode oratoire et poétique de 1840. Lamartine, Michelet, Quinet, Mickiewicz, l'ardente jeunesse du cours du Collège de France, le « lyrisme littéraire » et le « lyrisme social », le réveil des nationalités, les guerres d'indépendance, et le messianisme des mystagogues d'alors, tout cela a monté son âme à un degré d'exaltation, où la critique devient impossible, et déjà très difficile ce que nous, aujourd'hui, nous appelons l'histoire.

Donc, point de documents nouveaux, ni d'analyse méthodique et froidement raisonnée des faits, ni des livres, du talent ou du génie ; mais, à la suite de ceux qui déjà ont traduit et magnifié les trois prophètes modernes de la Pologne, une série de *Contemplations* : contemplations des hommes, contemplations des œuvres successives, avec apostrophes, prosopopées, cantiques, imprécations : « Nobles poèmes, vous que nous avons tant aimés, dites, oh ! dites !... » — « A l'enfer, bourreaux de l'Histoire, retournez à l'enfer qui vous avait

me réjouis, comme le feront tous les juges autorisés, que la lumière soit enfin complètement faite sur la légende du célèbre sanctuaire. Sans doute, déjà avant le courageux article cité plus haut et l'adaptation que M. l'abbé Boudinhon en a faite dans le numéro du 15 septembre 1905 de la *Revue du clergé*, de consciencieux écrivains, tels que Vogel et Leopardi, avaient formulé de graves objections contre la prodigieuse translation de la S. Casa ; mais l'étude des sources qui en établissent la fausseté, n'avait pas été faite jusqu'ici avec toute cette ampleur qui clôt une discussion. Pour interroger toutes ces sources et les mettre sous les yeux du lecteur, il fallait posséder l'incomparable érudition et les merveilleuses connaissances bibliographiques dont M. l'abbé U. Chevalier a déjà donné tant de preuves ; et surtout, pour *oser* écrire le livre qui met en relief et condamne l'invraisemblable crédulité des innombrables historiens de Lorette, il fallait être poussé par cette bravoure scientifique qui s'est révélée naguère chez l'adversaire du prétendu suaire de Turin. Le travail du savant ecclésiastique ne pouvant être analysé dans ces quelques lignes, je me contenterai d'annoncer que quiconque le lira avec soin sera convaincu, même avant d'avoir fermé le volume : 1° que la maison de la Sainte Vierge à Nazareth devait être détruite avant la date assignée à sa translation ; 2° que cette translation a toujours été ignorée à Nazareth et dans tout l'Orient avant que la légende née en Occident y ait été transportée au XVIe siècle ; 3° que cette légende fut également inconnue en Occident entre l'époque de la soi-disant translation (1291-1295) et la date où elle apparaît pour la première fois dans la notice de Teramano (1472) ; 4° que tous les documents à l'aide desquels les propagateurs de la légende, les Angelita, les Torsellini, etc., se sont efforcés de l'authentiquer, sont faux ou altérés ; 5° que longtemps avant la prétendue translation il existait à Lorette une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, sous le vocable de sa Nativité et non de son Annonciation. Cette constatation absolument certaine de l'existence de Notre-Dame de Lorette dès la fin du XIIe siècle doit rassurer les fidèles, en leur montrant que le prestige que ce sanctuaire perd par la disparition d'une croyance erronée, il doit le retrouver dans une antiquité de huit siècles. Du reste le volume de M. l'abbé U. Chevalier s'adresse uniquement aux chrétiens instruits qui peuvent voir, sans aucun dommage pour leur foi, s'évanouir une tradition reconnue inexacte. Si, comme cela est très probable, il en est fait une deuxième édition, je demanderai même que la lecture en soit rendue plus facile par l'addition d'une ligne de blanc entre les divers paragraphes historiques ou bibliographiques dont il se compose. Cela faciliterait les recherches dans cet amoncellement de documents. De plus, ces paragraphes devraient être précédés de chiffres correspondant à la numérotation indiquée en note aux pages

49 et 72. Sans ces chiffres la numérotation en question ne permet pas de se reporter assez vite aux textes signalés. Enfin je crois qu'il serait possible de combler quelques lacunes dans la splendide bibliographie de Notre-Dame de Lorette que seul M. l'abbé U. Chevalier pouvait rédiger. C'est ainsi qu'on n'y trouve pas la mention de : Angelita, *L'Historia della translatione*... Macerata, 1580 ; Bartoli, *Le Glorie Maestose*... Macerata, 1719, 1739, 1761 ; Serragli, *La S. Casa abbellita*... Loreto et Macerata, 1655. 1660, 1668, 1682 ; Marc. Lima, *Brevis narratio*... trad. en grec, Rome, 1645, etc., etc. La *Relazione istorica d. prod. traslazioni*... de Murri, donnée comme ayant paru pour la première fois en 1805, avait eu déjà deux éditions en 1792 et 1795. LÉON CLUGNET.

Les Insurrections urbaines au début du règne de Charles VI (1380-1383), leurs causes, leurs conséquences, par LÉON MIROT. Paris, Fontemoing, 1906, in-8 de XIII-245 p. — Prix : 8 fr.

Le travail publié aujourd'hui par M. Mirot avait été déjà présenté en 1894 comme thèse à l'École des Chartes. Il n'a pas eu, comme il le dit lui-même, la prétention de retracer complètement la politique intérieure de la France durant les premières années du règne de Charles VI, il a « simplement voulu montrer comment la réaction qui se produisit au lendemain de la mort de Charles V contre la politique de ce roi se manifesta par des émeutes locales et une fiévreuse activité des États généraux et provinciaux ; comment, devant l'incapacité de ces assemblées, le pouvoir royal put ressaisir une partie de l'administration financière ; comment, lorsqu'il voulut, en 1382, rétablir les impositions, il se heurta à une violente et universelle opposition de la populace urbaine appuyée sur la bourgeoisie ; comment, enfin, il sut profiter du manque d'entente de ces divers mouvements, pour les écraser durement et accentuer sa politique centralisatrice. » Ce travail, fait à l'aide de documents de premier ordre, retrace un tableau bien complet des troubles qui agitèrent les premières années du règne de Charles VI. Les érudits pourront y puiser d'excellents renseignements sur l'état et l'administration de la France vers la fin du XIVe siècle.

J. VIARD.

Journal de L'ESTOILE. *Extraits* publiés avec une Notice bibliographique, par ARMAND BRETTE, et précédés d'une Introduction par EDME CHAMPION. Paris, Colin, 1906, in-8 de XXXVII-359 p. — Prix : 4 fr.

Dans les éditions volumineuses publiées jusqu'ici, les *Mémoires-Journaux* de Pierre de l'Estoile n'étaient guère accessibles qu'aux historiens de profession. C'était dommage : car le grand nombre des lecteurs cultivés aurait eu profit à connaître un document aussi riche

vomis!... Êtres de crime, êtres de bronze, sinistres faces de tourmenteurs,... Catherine, Nicolas, Mourawiew, aux gémonies!... » Or, parce que cela jaillit d'une foi idéaliste ardente, d'un cœur ému sincèrement, parce que ce ton est en harmonie avec l'héroïsme du sujet, avec la grandeur épique, tragique, de ces poèmes, parce qu'enfin cette éloquence continue se présente à nous en nobles images et en phrases harmonieuses, non seulement cela n'est pas ridicule, mais c'est communicatif, entraînant, poignant. Il n'y a rien de contagieux comme l'admiration éperdue et comme l'extase.

Moi-même, à l'heure où je ne sais quel délire jetait la France enamourée aux bras de la Russie, je me suis permis de rappeler discrètement la Pologne. A l'heure où « le colosse » qui broya tant de peuples sent le vent de l'expiation déchaîner sur lui ses tourmentes, il sera bon de revenir avec M. Gabriel Sarrazin aux jours d'espérances prophétiques de 1830 et de 1848; de revoir ces grandes figures, trop oubliées, d'Adam Mickiewicz, de Slowacki, de Krasinski ; de boire, aux citations qu'il en fait, la curiosité de leurs poèmes si originaux, si étranges, où l'inspiration est vraiment, comme elle dut être aux âges primitifs de l'humanité, un « illuminisme », une vision en Dieu. Notre époque froide, désabusée, sceptique, aurait tout profit de se réchauffer à la flamme de ces grands imaginatifs et de ces croyants profonds, de reprendre ce goût, autrefois si français, des idées généreuses et des phrases de bravoure qui ne craignent pas le ridicule. M. Gabriel Sarrazin a eu le courage de ces phrases grandiloquentes, de cet amour du sublime ; il a écrit, avec toute son âme, et donc avec un talent très personnel, un livre démodé, mais révélateur pour les jeunes générations de très belles choses, et pour tout le monde très attachant.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

La Correspondance de saint Paulin de Nole et de Sulpice Sévère, par J. BROCHET. Paris, Fontemoing, 1906, in-8 de 111 p. — Prix : 3 fr.

Cette importante brochure comprend deux chapitres. Dans le premier, la chronologie des lettres de saint Paulin de Nole à Sulpice Sévère est étudiée d'une façon magistrale et probablement définitive. Dans sa thèse de doctorat : *Saint Jérôme et ses ennemis*, M. Brochet avait dû élucider la question de la date de la lettre XXIX. De sa solution dépend la chronologie du retour de Mélanie l'Ancienne en Italie, de la mort de saint Martin et de la publication de sa Vie par Sévère. Ayant repris les calculs et les arguments des critiques au sujet de cette date si discutée, M. Brochet la place en 399. On peut regretter ici encore que l'auteur n'ait pas connu l'ouvrage du cardinal Rampolla : *Santa*

Melania giuniore, et les documents qu'il reproduit. Le cardinal fixe au mois de mars 402 le retour de Mélanie à Rome par Césarée, Naples et Nole. N'ayant pas son ouvrage sous la main, je ne puis constater s'il contient des arguments nouveaux, inconnus de M. Brochet. Il y aura lieu de comparer les deux argumentations. Celle de M. Brochet est serrée et fortement appuyée sur le contenu de la lettre de saint Paulin. Les autres lettres de l'évêque de Nole à Sulpice Sévère, conservées en petit nombre, appartiennent toutes à une époque assez courte de leur correspondance. Elles se rattachent plus ou moins étroitement à la XXIXe, qui est la principale. L'édition de l'Académie de Vienne a suivi l'ordre de l'ancienne édition de Paris. L'examen de ces lettres a amené M. Brochet à modifier sur plus d'un point leur chronologie. Un tableau résume (p. 66-67) les diverses dates proposées. Le chapitre second montre l'intérêt que cette correspondance présente pour l'histoire de la célèbre amitié de Paulin de Nole et de Sulpice Sévère. Leurs lettres, replacées à leurs véritables dates, donnent une idée plus exacte des relations de ces deux hommes d'élite. Elles nous apprennent ce qu'était l'Aquitaine au Ve siècle, la vie mondaine des deux correspondants, leur conversion, leur vie ascétique, leurs courriers, leur dédain de la littérature, leur méditation de l'Écriture et leurs vertus. La vie de ces deux Gallo-Romains à la veille de l'invasion barbare offre un noble et touchant spectacle. Il n'est pas vrai que le christianisme énervait les âmes ; il ravivait, au contraire, le vieux monde et provoquait dans les lettres mêmes une renaissance d'un éclat incomparable. Les hommes d'action ou de méditation travaillaient à une œuvre commune : élever les âmes et les rendre meilleures. Une société capable de susciter de telles énergies morales n'était pas sur la pente de la mort, et c'est la force brutale des barbares qui anéantit en un instant cette brillante civilisation chrétienne.

E. MANGENOT.

Notre-Dame de Lorette. *Étude historique sur l'authenticité de la Santa Casa*, par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. Paris, A. Picard et fils, 1906, in-8 de 520 p. — Prix : 8 fr.

Encouragé par deux savants hagiographes, membres de la Compagnie de Jésus, désireux de voir mettre fin à « une grande mystification », je commençais, vers la fin de 1904, à réunir des notes sur la légende de Notre-Dame de Lorette, lorsque parut dans la *Rassegna nazionale* du 1er janvier 1905 l'article sensationnel du barnabite Leopoldo de Feis : *La S. Casa di Nazareth ed il Santuario di Loreto*, et bientôt après j'apprenais que l'abbé Ulysse Chevalier allait reprendre le sujet et le traiter à fond. Sans le moindre regret, je mis mes notes de côté et attendis impatiemment l'ouvrage annoncé qui, cela n'était pas douteux pour moi, devait être le livre définitif sur Lorette. Il a paru enfin et je

me réjouis, comme le feront tous les juges autorisés, que la lumière soit enfin complètement faite sur la légende du célèbre sanctuaire. Sans doute, déjà avant le courageux article cité plus haut et l'adaptation que M. l'abbé Boudinhon en a faite dans le numéro du 15 septembre 1905 de la *Revue du clergé*, de consciencieux écrivains, tels que Vogel et Leopardi, avaient formulé de graves objections contre la prodigieuse translation de la S. Casa ; mais l'étude des sources qui en établissent la fausseté, n'avait pas été faite jusqu'ici avec toute cette ampleur qui clôt une discussion. Pour interroger toutes ces sources et les mettre sous les yeux du lecteur, il fallait posséder l'incomparable érudition et les merveilleuses connaissances bibliographiques dont M. l'abbé U. Chevalier a déjà donné tant de preuves ; et surtout, pour *oser* écrire le livre qui met en relief et condamne l'invraisemblable crédulité des innombrables historiens de Lorette, il fallait être poussé par cette bravoure scientifique qui s'est révélée naguère chez l'adversaire du prétendu suaire de Turin. Le travail du savant ecclésiastique ne pouvant être analysé dans ces quelques lignes, je me contenterai d'annoncer que quiconque le lira avec soin sera convaincu, même avant d'avoir fermé le volume : 1° que la maison de la Sainte Vierge à Nazareth devait être détruite avant la date assignée à sa translation ; 2° que cette translation a toujours été ignorée à Nazareth et dans tout l'Orient avant que la légende née en Occident y ait été transportée au XVIe siècle ; 3° que cette légende fut également inconnue en Occident entre l'époque de la soi-disant translation (1291-1295) et la date où elle apparaît pour la première fois dans la notice de Teramano (1472) ; 4° que tous les documents à l'aide desquels les propagateurs de la légende, les Angelita, les Torsellini, etc., se sont efforcés de l'authentiquer, sont faux ou altérés ; 5° que longtemps avant la prétendue translation il existait à Lorette une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, sous le vocable de sa Nativité et non de son Annonciation. Cette constatation absolument certaine de l'existence de Notre-Dame de Lorette dès la fin du XIIe siècle doit rassurer les fidèles, en leur montrant que le prestige que ce sanctuaire perd par la disparition d'une croyance erronée, il doit le retrouver dans une antiquité de huit siècles. Du reste le volume de M. l'abbé U. Chevalier s'adresse uniquement aux chrétiens instruits qui peuvent voir, sans aucun dommage pour leur foi, s'évanouir une tradition reconnue inexacte. Si, comme cela est très probable, il en est fait une deuxième édition, je demanderai même que la lecture en soit rendue plus facile par l'addition d'une ligne de blanc entre les divers paragraphes historiques ou bibliographiques dont il se compose. Cela faciliterait les recherches dans cet amoncellement de documents. De plus, ces paragraphes devraient être précédés de chiffres correspondant à la numérotation indiquée en note aux pages

49 et 72. Sans ces chiffres la numérotation en question ne permet pas de se reporter assez vite aux textes signalés. Enfin je crois qu'il serait possible de combler quelques lacunes dans la splendide bibliographie de Notre-Dame de Lorette que seul M. l'abbé U. Chevalier pouvait rédiger. C'est ainsi qu'on n'y trouve pas la mention de : Angelita, *L'Historia della translatione*... Macerata, 1580 ; Bartoli, *Le Glorie Maestose*... Macerata, 1719, 1739, 1761 ; Serragli, *La S. Casa abbellita*... Loreto et Macerata, 1655, 1660, 1668, 1682 ; Marc. Lima, *Brevis narratio*... trad. en grec, Rome, 1645, etc., etc. La *Relazione istorica d. prod. traslazioni*... de Murri, donnée comme ayant paru pour la première fois en 1805, avait eu déjà deux éditions en 1792 et 1795. LÉON CLUGNET.

Les Insurrections urbaines au début du règne de Charles VI (1380-1382), leurs causes, leurs conséquences, par LÉON MIROT. Paris, Fontemoing, 1906, in-8 de XIII-245 p. — Prix : 8 fr.

Le travail publié aujourd'hui par M. Mirot avait été déjà présenté en 1894 comme thèse à l'École des Chartes. Il n'a pas eu, comme il le dit lui-même, la prétention de retracer complètement la politique intérieure de la France durant les premières années du règne de Charles VI, il a « simplement voulu montrer comment la réaction qui se produisit au lendemain de la mort de Charles V contre la politique de ce roi se manifesta par des émeutes locales et une fiévreuse activité des États généraux et provinciaux ; comment, devant l'incapacité de ces assemblées, le pouvoir royal put ressaisir une partie de l'administration financière ; comment, lorsqu'il voulut, en 1382, rétablir les impositions, il se heurta à une violente et universelle opposition de la populace urbaine appuyée sur la bourgeoisie ; comment, enfin, il sut profiter du manque d'entente de ces divers mouvements, pour les écraser durement et accentuer sa politique centralisatrice. » Ce travail, fait à l'aide de documents de premier ordre, retrace un tableau bien complet des troubles qui agitèrent les premières années du règne de Charles VI. Les érudits pourront y puiser d'excellents renseignements sur l'état et l'administration de la France vers la fin du XIVe siècle.

J. VIARD.

Journal de L'ESTOILE. *Extraits* publiés avec une Notice bibliographique, par ARMAND BRETTE, et précédés d'une Introduction par EDME CHAMPION. Paris, Colin, 1906, in-8 de XXXVII-359 p. — Prix : 4 fr.

Dans les éditions volumineuses publiées jusqu'ici, les *Mémoires-Journaux* de Pierre de l'Estoile n'étaient guère accessibles qu'aux historiens de profession. C'était dommage : car le grand nombre des lecteurs cultivés aurait eu profit à connaître un document aussi riche

et aussi curieux. Grâce à M. Armand Brette, le dommage est à présent réparé. Voici un recueil portatif, contenant les pages les plus dignes d'attention écrites par Pierre de l'Estoile. On y verra les grandes et les petites choses qui occupèrent les Parisiens entre 1574 et 1610. L'Estoile apparaît, dans ce volume, tel que le connaissent les familiers de ses œuvres complètes : observateur toujours en éveil, parfois très sagace et parfois bien crédule ; méchante langue, au reste, dès qu'il touche aux jésuites, aux ultramontains et à quelques autres. Catholique fort peu orthodoxe, il n'a remarqué, de la Ligue, que les scènes odieuses ou burlesques. Esprit étroit, il n'a vu, dans le règne réparateur de Henri IV, que les misères encore subsistantes. Il faut connaître et consulter l'Estoile, mais on ne saurait admettre sans contrôle les jugements qu'il porte. Les *Extraits* publiés par M. Brette sont choisis avec goût et impartialité. Des notes généalogiques et bibliographiques et un *Index* alphabétique précèdent et suivent fort utilement le texte. On pourrait souhaiter, en outre, après chaque paragraphe, un renvoi à la page correspondante de l'Édition des bibliophiles.

M. Edme Champion a fait paraître, en tête du volume, une *Introduction* qui mériterait d'être sérieusement discutée. Contentons-nous de signaler le point de vue principal : le parallèle entre la Ligue catholique et la Révolution française. La Ligue aurait engendré autant et plus de doctrines anarchistes et d'actes sanguinaires que la Révolution. Mais les excès de la Révolution n'auraient pas eu leur vraie cause dans les principes de Rousseau et des philosophes. Au contraire, les fureurs de la Ligue auraient eu pour origine certaine les exemples bibliques et les excitations des prêtres. Nous admettrons volontiers qu'aux époques de troubles, les causes bonnes, comme les mauvaises, ont toujours à leur service quelques forcenés qui les déshonorent par de stupides violences : du reste, l'état des mœurs au XVIIIe siècle, ère des philosophes et de la sensiblerie, rend les brutalités révolutionnaires bien plus injustifiables encore que ne furent, au rude XVIe siècle, les brutalités ligueuses. Dans la région des principes, la Révolution et la Ligue ont, pour des motifs bien différents, soulevé le même problème de l'autorité et de la liberté. Il y a une solution qui regarde le peuple comme la source unique du pouvoir, et reconnaît aux citoyens le droit de renverser le souverain dès qu'il a cessé de leur plaire : c'est le principe de l'anarchie. Une autre solution regarde le pouvoir établi comme tellement sacré qu'on lui doive obéissance en toute hypothèse, et que la loi soit toujours légitime et obligatoire par le fait même qu'elle est la loi : c'est le principe de la tyrannie. Or, la Révolution française a professé (elle professe encore aujourd'hui) le principe de la tyrannie, au bénéfice de la souveraineté populaire, et le principe de l'anarchie, au détriment des autres souverainetés. C'est déjà, en toutes

lettres, dans le *Contrat social* (Livre I, chap. 2, 7, 8. Livre II, chap. 3. Livre III, chap. 18. Livre IV, chap. 2 et 8). Au contraire, les docteurs catholiques ont toujours affirmé que le peuple doit respecter ses chefs légitimes, et que, s'il désobéit à leurs ordres justes, il désobéit à Dieu même. Ils ont soutenu, d'autre part, que, si la loi est contraire à la conscience et si le pouvoir vient à trahir manifestement les graves intérêts dont la sauvegarde est sa raison d'être, désobéir à la loi est un devoir, et s'insurger contre le gouvernement peut être un droit. On exclut, de la sorte, anarchie et tyrannie; on accorde ensemble autorité et liberté. Les ligueurs français n'ont pas oublié cette double règle. Par leur juste rébellion, ils affirmaient que la conscience est au-dessus de la loi. Par leur attitude aux états de 1593 et leur manière d'agir envers Henri IV converti, presque tous rendaient hommage à la souveraineté légitime. C'est une étrange méprise que de confondre la politique de la Ligue et celle de la Révolution.

YVES DE LA BRIÈRE.

La Participation collective des femmes à la Révolution française. Les Antécédents du féminisme, par ADRIEN LASSERRE. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 349 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur de cette étude n'a pas prétendu faire connaître, sous ses aspects variés, le rôle des femmes sous la Révolution. Il n'entend mettre en lumière que celles qui ont été mêlées à « l'œuvre d'affranchissement et de rénovation » et tirer du récit de leurs actes la préface de l'agitation féministe actuelle. Bien plus, il laisse de côté les femmes célèbres d'alors, depuis Théroigne de Méricourt à Mme de Staël, car il estime, exception faite pour Mme Roland, que « leurs agissements furent en général plus nuisibles qu'utiles au mouvement révolutionnaire ». Il est évidemment de l'école de Michelet et répète après cet écrivain : France, méfie-toi des individus.

Que lui reste-il donc à présenter à ses lecteurs? Des figures vagues, souvent anonymes, entrevues dans les colonnes du *Moniteur* et dignes de mémoire selon lui, parce qu'on les a vues partout ailleurs qu'à leurs foyers, à la barre des assemblées, dans les clubs, dans la rue, sur les remparts des villes assiégées et les champs de bataille. Il les déclare féministes pour avoir oublié leur sexe, manifesté les mêmes sentiments et affronté les mêmes périls que les hommes. Il n'ajoute pas : pour avoir ressenti les mêmes passions et commis les mêmes crimes. Il professe en effet pour la Révolution une admiration sans réserve; ce qu'il ne loue pas, il l'excuse. Les jacqueries rurales de 1789 lui semblent surtout remarquables par leur « joyeux entrain », et les incendies qui les caractérisent lui apparaissent comme « un phare dont les rayons se projetèrent sur l'Assemblée ». Les journées d'octobre et le 10 août sont

présentés comme des événements heureux, héroïques. M. Lasserre croit encore, à la suite de Thiers et de Louis Blanc, qu'à certains moments il faut « voiler la statue de la loi », et que le patriotisme, républicain s'entend, excuse tout, même la Terreur.

Ce travail n'est pas complet; l'auteur, à sa dernière page, semble annoncer une seconde partie. Il aura certainement à y parler de l'intervention des « collectivités féminines » dans les massacres de septembre, les séances de la Convention et au pied des échafauds, et il faut espérer qu'il donnera, à propos des furies de la guillotine, la mesure de son impartialité. Il devra en même temps vérifier plus attentivement les détails de sa composition. Il sait certainement ce que vaut l'exactitude dans l'énoncé des noms d'hommes ou de pays (V. p. 105 et 286, note), et cependant il imprime *Scanenburg* pour Schauenbourg, *Arenx* pour Arroux, *Anderbacht* pour Anderlecht, *Vannetrou* pour Ventron, *Apst* pour Aspe, etc. L'orthographe des noms les plus connus (Roland, Kellermann, Guyton-Morveau) n'est pas toujours respectée. Page 105, je vois apparaître, à la date du 7 septembre 1789, un député nommé Mangin de Rochefort qui n'a jamais existé sur la liste des constituants. Le seul membre de l'Assemblée qualifié Mangin venait de Mouzon et ne prit séance qu'au mois de décembre suivant. Il s'agit probablement d'un des deux frères Mougin de Roquefort, députés de Grasse, l'un pour le clergé, l'autre pour le tiers-état. L. P.

De Sébastopol à Solférino. *Apogée du second Empire*, par JAMES DE CHAMBRIER. Paris, Fontemoing, 1906, in-16 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le sous-titre de ce volume : *Apogée du second Empire* indique qu'on y peut voir la suite de deux tomes précédents du même auteur : *La Cour et la Société du second Empire*. La présente étude est conçue dans les mêmes conditions : des anecdotes, quelques réflexions, de rares commentaires reliant des faits divers ; rien de neuf ni d'original; une complaisance de bonne compagnie, pas d'acrimonie ni d'envolée. Ces pages se lisent avec facilité ; peu de choses seraient à y retenir. Leur analyse serait assez difficile ; il suffira de noter rapidement les chapitres où le sujet doit attirer l'attention : La Comtesse de Castiglione à Paris ; Crispi et l'Attentat du 14 janvier 1858 ; la Réception du 1er janvier 1859 ; le Prince Napoléon et les Tuileries ; deux épisodes traités avec émotion : le vaincu de Solférino (l'empereur François-Joseph) et l'impératrice Élisabeth ; une page sur l'état d'esprit des catholiques français après Solférino ; Garibaldi et Victor-Emmanuel ; Lamoricière et Pie IX. Un contrôle sévère serait de mise pour certaines anecdotes; mais ce volume n'ayant pas de prétentions historiques, il deviendrait excessif de le chicaner. CH. G.

Mon Ambassade en Allemagne, 1872-1873, par le vicomte DE GONTAUT-BIRON, avec un Avant-propos et des notes par André Dreux. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-8 de XI-444 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Cette publication est intéressante ; elle le serait davantage encore si le sujet ne se trouvait comme défloré, par la publication qu'il y a dix ans, sur le manuscrit même de M. de Gontaut, M. le duc de Broglie a donnée de cet épisode diplomatique. M. de Broglie a écrit un petit livre remarquable, d'un style charmant, et ses opinions se trouvaient en plein accord avec celles de son ami, son collègue à l'Assemblée nationale. Sans doute, ici, c'est l'intégrité des « Mémoires » de M. de Gontaut qui nous est offerte. L'auteur est mort avant d'avoir achevé la rédaction de tous ses souvenirs d'une ambassade qui dura à Berlin du commencement de 1872 à la fin de 1877 ; sa plume s'arrêta en cours de route ; le présent volume lui-même ne dépasse pas le dernier mois de l'année 1873. On nous promet et nous espérons qu'il sera suivi d'un tome second.

Du premier coup le côté difficile, périlleux, angoissant, de la mission de M. le vicomte de Gontaut-Biron auprès de nos vainqueurs au lendemain de nos désastres, se devine. C'était, en plus, ses débuts dans la carrière diplomatique. Son sentiment de l'honneur, son tact, sa loyauté, son sens patriotique surent vaincre tant d'obstacles.

Signalons divers épisodes particulièrement intéressants : un portrait de Bismarck (p. 8) et de ses violences de caractère (p. 178) ; la première audience de l'empereur Guillaume (p. 13), le grand concert à la Cour (p. 31), les tristesses de la reine de Wurtemberg (p. 35), une jolie lettre de M. Thiers du 28 janvier 1872 (p. 78) ; comment la politique éloigna celui-ci de M. de Gontaut (p. 129) et son insolence de bourgeois envers ce parfait gentilhomme ; son opinion sur le procès Bazaine qu'il ne voulait pas laisser commencer (p. 118) ; l'entrevue des trois empereurs (septembre 1872) qui fut le début lointain de la Triplice (p. 148 ; chapitre V) ; un portrait de François-Joseph (p. 158) ; comment l'appui donné par Napoléon III, en 1863, à l'insurrection de Pologne fut l'une des causes indirectes de notre isolement en Europe en 1870 (p. 161) et qu'elle curieuse conférence « pour la paix européenne » (!) tinrent en 1867, à Paris, Rouher, Bismarck et Gortchakoff (161). Le mot, plus ou moins heureux, plus ou moins véridique surtout, sur le drapeau blanc en 1873, attribué à Pie IX, serait du cardinal Antonelli (p. 108, note), ce qui en diminue singulièrement le valeur.

Les principaux points des graves questions que dut élucider M. de Gontaut furent : l'indemnité de guerre ; la délivrance des derniers prisonniers français retenus dans les forteresses de Prusse ; les traités de commerce ; la reprise officielle et directe des relations de la France avec les petits États allemands. Le lecteur trouvera dans ce volume tous les éclaircissements désirables sur ces sujets.

A noter également la mission de M. de Gontaut à Dresde (novembre 1872) pour la « Cinquantaine » du roi et de la reine de Saxe (chapitre VI). — Les derniers chapitres relatifs aux événements intérieurs de la France, nous étant mieux connus, offrent moins de curiosité ; c'est au point de vue de l'opinion produite sur la Cour d'Allemagne que M. de Gontaut relate ici la chute de M. Thiers (chap. IX) ; l'arrivée au pouvoir du maréchal de Mac-Mahon (chap. X) ; l'espérance de restauration monarchique en 1873 (chap. XI). Il est ici assez discret sans cacher cependant ses préférences de royaliste libéral. G. DE G.

Une Année de politique extérieure, par RENÉ MOULIN. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de VII-355 p. — Prix : 3 fr. 50.

« En France, un des défauts saillants de l'esprit public est l'ignorance, l'indifférence des choses extérieures », dit avec beaucoup de justesse M. Jules Godin dans la Préface de cet intéressant volume. Il faut applaudir à l'effort de ceux qui écrivent pour lutter contre cette apathie intellectuelle et vulgariser les questions de politique étrangère. Quant à ceux qui en profitent en lisant des ouvrages tels que celui de M. Moulin, ils sont suffisamment récompensés par le charme d'une lecture très claire et dont l'intérêt ne faiblit jamais. Le présent volume a pour cadre l'année 1904, pendant laquelle l'activité diplomatique fut considérable. On lira avec intérêt tout ce qui concerne les négociations avec le Siam, la crise macédonienne, la politique anglaise au Thibet et la révolution de Panama. Mais l'attention du lecteur français se concentrera assurément sur les chapitres relatifs à l'accord franco-anglais, au rapprochement franco-italien, à la crise russe et à la guerre russo-japonaise. Ce sont en effet les destinées de la France qui, pour une période impossible à délimiter, ont été fixées par ces événements et ces négociations. M. Moulin les décrit avec netteté et impartialité, mais il nous semble se dégager de l'ensemble de son ouvrage un ton optimiste qui ne nous paraît pas correspondre à la réalité des faits. Tout en partageant le sentiment qu'il éprouve en constatant la dislocation de la Triple Alliance, il est bien permis de ne pas professer beaucoup d'enthousiasme pour l'œuvre de la diplomatie française en 1904. Si les liens de la Triple Alliance se sont relâchés, l'Empereur allemand n'en a pas moins été assez puissant pour opposer à l'action française au Maroc un veto qui eut fait bondir d'indignation les soldats du maréchal de Bourmont et du maréchal Bugeaud. La crise russe et l'effondrement de la puissance militaire de notre alliée moscovite nous fait faire un triste retour sur les illusions de Cronstadt, de Toulon, de Dunkerque et de Bétheny. Et de quel prix avons nous payé l'amitié anglaise et surtout le rapprochement avec l'Italie? Le gouvernement de M. Loubet a

accompli, par la trop célèbre visite du Chef de l'État à Rome, la révolution la plus colossale qui se soit produite depuis le début de l'histoire de France dans notre politique extérieure. On peut soutenir que le fardeau de la protection du Saint-Siège et du catholicisme dans le monde était devenu un poids trop lourd pour la République. Mais si cela est vrai, on reste étourdi de la profondeur de la chute, et en méditant sur l'abaissement continu de la France on se prend d'indulgence pour ceux qui veulent ignorer notre politique extérieure.

EUGÈNE GODEFROY.

Le Clergé et le culte catholique en Bretagne, pendant la Révolution. District de Dol. Documents inédits, recueillis, mis en ordre et publiés par P. DELARUE. 3e partie. *Communes rurales du canton de Dol*, avec les Tables des noms de prêtres des trois premiers volumes. Rennes, Plihon et Hommay, 1906, in-8 de 248 p. — Prix : 4 fr.

J'ai signalé aux lecteurs du *Polybiblion* les deux premières parties de cet excellent ouvrage destiné à rendre de signalés services aux futurs historiens de la Révolution en Bretagne (Cf. t. XCVIII, p. 61-62, juillet 1903 et t. CVI, p. 68-69, janvier 1906). Cette troisième partie complète heureusement les deux autres. M. Delarue nous donne l'état du séminaire de Dol, au début de la Révolution, ainsi que la nomenclature des membres de son personnel enseignant, faisant tous partie de la Congrégation des eudistes. Le séminaire occupait les locaux d'une ancienne abbaye qui donna son nom à ce quartier de la ville. En 1791, il y eut la commune de l'Abbaye ; mais elle ne dura guère. Ce sont les documents relatifs au clergé de cette commune éphémère que l'auteur publie ainsi tout d'abord. Viennent ensuite ceux qui concernent le clergé des communes de Carfantin, Mont-Dol, Saint-Léonard (aujourd'hui réunie à la commune d'Épiniac), Épiniac, où se trouvait l'abbaye cistercienne de la Vieuville, Baguer-Morvan, Vildé-Bidon (réunie à Roz-Landrieux), Roz-Landrieux, Baguer-Pican.

A part de rares exeptions, tous ces documents n'avaient jamais été consultés par les quelques érudits qui s'étaient occupés de ce coin de la Bretagne, et pourtant, bien que d'importance inégale, nul de ces documents ne méritait d'être ainsi négligé. Nous devons féliciter M. Delarue de ses studieuses recherches. Ce triple recueil, j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer, est très soigneusement édité, ce que l'on ne saurait dire de tant de recueils du genre, destinés à périr dans un bref délai, en raison de la mauvaise qualité du papier, ce qui est d'autant plus fâcheux qu'ils constituent autant de dépôts d'archives particuliers que l'on a toujours sous la main. Les quelques fautes échappées à l'éditeur, dans la correction des épreuves, sont relevées dans un *Errata*. Une liste alphabétique des ecclésiastiques nommés dans tout l'ouvrage sera d'un grand secours aux lecteurs. Puisse M. De-

larue faire école et trouver, dans nos cantons bretons et autres, de nombreux imitateurs : c'est là de bonne besogne, et de la besogne durable. A. ROUSSEL.

Burchard I von Worms und die Deutsche Kirche seiner Zeit (1000-1025), von ALBERT MICHAEL KŒNIGER. München, Lentner, 1905, in-8 de XII-244 p. — Prix : 5 fr. 50.

Partant de cette idée que le célèbre *Décret* de Burchard, évêque de Worms, n'a pas seulement un grand intérêt pour l'histoire du droit canonique, « mais qu'il est, dans le plus véritable sens du mot, le miroir de l'époque, » M. Kœniger a entrepris de s'en servir pour tracer le tableau de l'état religieux et social de l'Allemagne durant le premier quart du XIe siècle. Il s'est très bien rendu compte des difficultés qu'entraînait sa manière même de concevoir son sujet. D'une part, « les dispositions du *Décret* ne donnent souvent qu'un négatif dont il faut retrouver le positif. » D'autre part, il faut faire abstraction, et cela ne laisse pas que d'être souvent délicat, de toute une série de canons qui ne se réfèrent pas, en réalité, à l'époque de Burchard, et que celui-ci n'a insérés dans son œuvre que par respect pour la tradition. M. Kœniger se tire de ces difficultés grâce à un rapprochement perpétuel entre le *Décret* et les autres sources contemporaines. Tous les renseignements sont classés sous quatre rubriques principales : la hiérarchie, la discipline, le culte, l'état moral et social. — En résumé, travail solide, intéressant et bien conduit. J.

La Vita fiorentina nel seicento secondo memorie sincrone (1641-1670), da GAETANO IMBERT. Firenze, Bemporad, 1906, in-8 de XIII-307 p., avec 14 planches. — Prix : 5 fr.

M. Imbert, qui s'occupe depuis longtemps de préciser la biographie et le rôle intellectuel de Francesco Redi, a voulu, avant d'aborder l'étude approfondie de son docte et célèbre héros, étudier le cadre où il a vécu. De là, ce livre sur Florence dans les années centrales du XVIIe siècle. L'idée était excellente, car il n'existait pas de tableau d'ensemble sur cette période déjà décadente de l'histoire florentino-médicéenne. M. Imbert a-t-il réalisé suffisamment son projet? Il semble d'abord qu'en ne consultant que des Mémoires contemporains, et en négligeant presque tout à fait les documents d'archives, il se soit privé des informations les plus sûres. Il semble qu'il ait dépassé les limites de son sujet, car, pour une bonne partie, les ouvrages imprimés ou inédits qu'il cite sont antérieurs à 1644 ou postérieurs à 1670 : par exemple le Journal de M. de Neufville d'Halincourt (1583), les Lettres du président de Brosses (1739-1740), les Voyages de Robert de Cotte (1689), de Caylus (1714), et celui de l'anonyme français (B. N. F. Fr. 14662) de

1738. Il semble encore qu'il ait ignoré plusieurs textes inédits ou imprimés importants, relatifs à cette période 1644-1670 qu'il aurait dû fouiller de plus près : il est fâcheux notamment qu'il n'ait pas connu le *Voyage d'Italie* du Hollandais Sommelsdyck, que je viens de publier dans les *Atti del Congresso storico* de 1903, et qui, sans nul amour propre d'inventeur, est comparable aux Journaux et aux Lettres de Montaigne et de de Brosses. Sur la Cour de Florence et sur la vie aux eaux en Toscane, il y aurait trouvé des renseignements très nouveaux et très curieux. La Bibliothèque de Lyon aurait pu lui fournir le témoignage d'un anonyme qui voyageait en Italie vers 1645 ; celle de Carpentras aurait aussi mérité une exploration qui eût été fructueuse ; enfin, il est assez amusant de le constater, M. Imbert n'a pas su trouver dans une des bibliothèques les plus connues de Florence (la *Nazionale centrale*, tout simplement !) le Journal d'un personnage attaché à l'ambassade qui amena Marguerite d'Orléans à la Cour de Florence. Comparé aux relations déjà connues, le Journal de ce « sieur Cadet », que je publierai sous peu, a l'intérêt de contrôle que présente l'*Itinéraire* de Julien, en regard de celui de Chateaubriand. La bibliographie des voyageurs français en Italie, du XVIe au XVIIIe siècle, réserve encore bien des découvertes à celui qui l'entreprendra sérieusement. M. Imbert n'a pas consulté assez de documents : c'est la faiblesse de son ouvrage, d'ailleurs très intéressant et très utile, dont les conclusions sont fort judicieuses. Sur l'aspect de la ville et les fêtes, sur les collections artistiques, sur la société élégante et la Cour, il apporte nombre de renseignements nouveaux. Le chapitre sur l'esclavage, la prostitution et le crime est aussi intéressant, sauf réserve que les références y manquent un peu de précision. Signalons à M. Imbert que de Brosses était conseiller au Parlement de Bourgogne et non de Provence, comme il le dit plusieurs fois ; et regrettons que son style manque un peu de sobriété et qu'il se complaise à des citations de proverbes un peu vieillots et à des comparaisons entre le XVIIe et le XXe siècle qui n'ont pas grand intérêt.

L.-G. PÉLISSIER.

Les Journées et les nuits japonaises, par ANDRÉ BELLESSORT. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 313 p. — Prix : 3 fr. 50.

Aux livres si intéressants sur le Japon, dont nous avons tout dernièrement parlé (*Polybiblion*, t. CVII, p. 169-171), il faut encore ajouter celui dont le titre précède : *Last but not least*, le dernier et non le moindre, comme disent les Anglais. Nous en avions lu, il y a quelques mois, d'excellents extraits dans la *Revue des Deux Mondes* et nous en avions été si satisfait que nous attendions avec impatience la publication du livre. Aussi l'avons nous saisi avec intérêt, sitôt annoncé. Les chapitres nouveaux n'ont pas déçu notre attente et nous avons même profité de

l'occasion pour relire avec un nouveau plaisir ce que nous avions déjà tant apprécié. C'est qu'en effet l'histoire du « ménage franco-japonais » est une étude prise sur le vif, et nous ne pouvions nous empêcher de penser au sort qu'attendait au Japon certaine jeune Belge que nous venions de connaître comme épouse d'un attaché d'ambassade japonais auprès d'une puissance américaine, et qui se trouvait alors en route pour la patrie de son mari. Nous craignions fort qu'elle y eût le même sort que l'héroïne française si malheureuse rencontrée par M. A. Bellessort à Hiroshima. La « Confession », traduite du japonais, d'une pauvre petite mousmée, devenue la femme divorcée de Natakami, achève de nous éclairer sur le sens moral, ou plutôt amoral, du plus grand nombre des enfants du pays du Soleil levant, qui tiennent pour ridicule l'amour dans le mariage. De même l'histoire d'« Imamurasaki, la fille du Yoshiwara », qui termine le volume, complète cette étude de mœurs extraordinaires, où l'on glorifie le dévouement d'une fille perdue pour son amant. N'est-ce pas une aberration et n'est-il pas vrai de dire que « le Japon sera vraiment un très grand pays quand il ressemblera tout entier à cet asile de fous » organisé à l'européenne par certain docteur japonais après son retour de nos pays et que l'auteur nous décrit avec des couleurs si vives dans le chapitre intitulé : *Petites Maisons* ? Mais ne poussons pas plus loin l'analyse, car nous voulons laisser au lecteur le plaisir de la surprise, tout comme l'auteur du feuilleton qui renvoie la suite de son histoire au prochain numéro.

A.-A. Fauvel.

L'Émancipation de l'Égypte, par A. Z. ; trad. de l'anglais. Paris, Guilmoto, s. d. [1906], petit in-8 carré de 251 p. — Prix : 3 fr. 50.

Égyptiens et Anglais, par Moustafa Kamel Pacha. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 330 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici deux ouvrages qui traitent du même sujet : l'émancipation de l'Égypte, et qui sont tout à fait différents l'un de l'autre. L'un est écrit par un Anglais qui, dans un traité systématique composé avec une rigoureuse méthode, examine la question en homme d'affaires, dégagé de tout sentimentalisme et de toute idée jingo ; l'autre est un recueil de discours prononcés par un Égyptien, qui se laisse inspirer par le plus pur et le plus ardent patriotisme. Tous deux, par des voies différentes, aboutissent à la même conclusion. Pour Moustafa Kamel Pacha, — dont Mme Edmond Adam fait connaître, dans une courte Préface, les débuts et l'œuvre patriotique, — les Anglais trompent doublement l'Europe : ils calomnient les Égyptiens, qui sont en réalité parfaitement capables de se gouverner eux-mêmes, et ils exaltent contre toute vérité leur propre administration en Égypte et les services rendus par eux, alors qu'effectivement « l'occupation est la cause de tous les maux du pays » (p. 63). Telle est, dans toute sa rigueur, la

thèse de Moustafa Kamel; nous la trouvons trop absolue, pour notre part, et nous croyons qu'une passion politique — bien légitime d'ailleurs, — a parfois entraîné l'orateur à l'exagération, au sujet des grands travaux d'irrigation, par exemple (p. 67). Aussi préférons-nous le livre de A. Z., où nous pouvons, certes, relever plus d'une idée discutable, — sur l'importance des intérêts allemands au Maroc, entre autres (p. 83-84), — mais dont la thèse principale est, comme celle de Moustafa Kamel, que l'Égypte est mûre pour l'émancipation. Ses habitants « jouissent de tous les privilèges de la civilisation occidentale » (p. 174), et les Anglais, qui y ont introduit de très sérieuses améliorations de toute nature, trouveront à son évacuation, — ce qui ne veut pas dire à son abandon — de réels avantages diplomatiques, stratégiques et politiques; leur intérêt, d'accord avec l'intérêt général, est que l'Égypte, qui vit actuellement dans un état anormal, soit évacuée par eux et neutralisée. Mais il s'agit de l'Égypte seule, et non du Soudan (p. 150); or, sans le Soudan, déclare Moustafa Kamel (p. 127), l'Égypte serait « la terre la plus misérable et la plus pauvre du monde ». Ainsi, les deux ouvrages, s'ils aboutissent à une conclusion identique, diffèrent même dans l'étendue de cette conclusion; et c'est d'ailleurs une raison nouvelle de les lire simultanément, et avec le plus grand soin.

HENRI FROIDEVAUX.

Sampiero Corso, par le Dr F.-M. COSTA, de Bastelica. Ajaccio, imp. Zevaco, 1905, in-8 de 344 p., avec une planche.

M. le docteur Costa ne s'est pas contenté d'avoir érigé, en grande solennité, une statue monumentale, à Bastelica, au général corse Sanpiero; il a voulu écrire son histoire et faire sa biographie en quatorze chapitres. Sa bonne volonté a été plus grande que sa critique : aussi bien les ressources d'érudition, même les moyens typographiques dont il disposait en Corse étaient sans doute insuffisants. Et, de là, dans l'impression, bien des erreurs, sur lesquelles nous aurions mauvaise grâce d'insister.

L'ouvrage de M. Costa est tout enflammé de patriotisme. Son héros, très dévoué serviteur de la France, le conduit d'abord sur tous les champs de bataille de l'Italie : Pavie, Passano, Brignoles. Puis il passe dans le nord, pour combattre les Espagnols, à Landrecies, à Saint-Dizier, à Vitry, à Créquy. Sous Henri II, il seconde puissamment le maréchal de Thesnier en Corse et parvient, après des efforts héroïques, à arracher l'île aux Génois; mais des intrigues amenèrent la division parmi les chefs. Et tout le fruit de deux brillantes campagnes était perdu, quand, par surcroît, le roi de France, à la paix de Cateau-Cambrésis, restitua lâchement la Corse à ceux sur lesquels il l'avait conquise.

Sampiero organise une nouvelle lutte contre Dorva, soutenu par les Espagnols; et il allait peut-être triompher, quand on le fait assassiner, le 17 janvier 1569. Sa mort devait retarder de deux cents ans la réunion de la Corse à la France. Marié à Vaninna d'Ornano, Sanpiero est le père et le grand-père des maréchaux de France Alphonse et Jean-Baptiste d'Ornano, le premier ayant gardé longtemps le nom d'Alphonse Corse, quand il commandait les contingents de son pays dans les armées françaises.

Tous ces souvenirs sont présentés d'une façon intéressante par un écrivain qui aime son pays et en connaît toute les traditions, si vaillantes et si fières. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Un Représentant de la bourgeoisie angevine à l'Assemblée Constituante et à la Convention nationale. L.-M. La Revellière-Lépeaux (1753-1790), par ALBERT MEYNIER. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 540 p., avec portrait. — Prix : 6 fr.

M. A. Meynier, professeur au lycée d'Angers, qui a pris pour sujet de thèse de doctorat, la figure bien oubliée, quoique non dépourvue d'intérêt, de La Revellière-Lépeaux, l'un des trois Directeurs, avec Barras et Bonaparte, a visiblement fait tous ses efforts pour réhabiliter, comme il l'annonce aux premières lignes, ce personnage qu'il n'a cependant pas pu réussir à grandir beaucoup, il faut le reconnaître. Ennemi du catholicisme, pontife d'une religion nouvelle qui eut un sort plus qu'éphémère, régicide, phraseur creux, bien souvent, La Revellière, fut successivement député aux États-généraux, membre de l'Administation départementale du Maine-et-Loire, député à la Convention, président du Conseil des Anciens, puis élu Directeur : cette fortune s'expliquerait difficilement s'il n'était démontré que, sous de tels régimes, la supériorité du talent n'est pas un mérite indispensable. M. Meynier, n'a pas, évidemment, toutes les idées qui sont ici en honneur, et nous pouvons relever dans son livre plus d'un jugement que l'on peut regretter. Mais il faut lui savoir gré de son désir d'impartialité, en retraçant autour de ce type de rhéteur politique, un tableau qui, sur bien des points, doit être tout à fait véridique, de la bourgeoisie angevine, ou, si l'on veut, de la bourgeoisie française, avant et pendant la Révolution. La Revellière ne fut pas, d'ailleurs, un personnage vulgaire. Et s'il eût bien des torts, on doit lui reconnaître le mérite (que proclamait dans le *Temps* du 6 mars 1906, M. G. Lenôtre) d'être resté pauvre, après quatre années de pouvoir. M. Meynier, dans son second volume, nous le redira sans doute, en continuant la vie de son héros; sa conclusion, pour aujourd'hui, est celle-ci, qui, du moins, indique l'esprit du livre et l'indépendance de l'auteur : assurément La Revellière-Lépeaux était un républicain convaincu. « S'il revenait parmi nous,

dit M. Meynier, il serait péniblement surpris. Il se verrait renié et honni là où on l'acclamait jadis. Il mesurerait d'un triste coup d'œil le terrain que ses idées ont perdu. Il l'attribuerait à cette Église romaine, qu'il redoutait si fort, et à cette noblesse aussi haïe des bourgeois de son temps, qu'elle est recherchée par les bourgeois du nôtre ; mais il hésiterait à l'imputer à lui et aux siens, à cette bourgeoisie du tiers qui, sans nécessité, créa par sa faute un quatrième état ; et il aurait tort. »

JOSEPH DENAIS.

Correspondance inédite de Lamennais et de l'abbé Guéranger, 1829-1832, par ALFRED ROUSSEL. Lyon, Éditions de « Demain », s. d., in-16 de 27 p.

Une Glane menaisienne. Quelques lettres inédites de Lamennais, par A. ROUSSEL. Rennes, imp. Fr. Simon, 1906, in-8 de 36 p.

Lamennais et Victor Hugo, par CHRISTIAN MARÉCHAL. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 152 p. — Prix : 2 fr.

Lamennais. Sa vie et ses doctrines. *La Renaissance de l'ultramontanisme, 1782-1828*, par l'abbé CHARLES BOUTARD. Paris, Perrin, 1905, in-8 carré de VIII-391 p., avec portarit. — Prix : 5 fr.

— M. Roussel possède huit cents lettres écrites à Lamennais, en divers temps, par diverses personnes ; parmi ses documents figurait un petit paquet de correspondances de l'abbé Guéranger. M. Roussel a remis ces originaux à Dom Delatte, abbé de Solesmes, et, en revanche, Dom Delatte lui a donné copie des réponses de Lamennais à Prosper Guéranger. L'ensemble de ces lettres forme la petite brochure actuelle. La première épître du futur Dom Guéranger est du 12 avril 1829, la première de Lamennais (datée de la Chênaie) du 22 février de la même année. Il offre à son jeune correspondant (de vingt-trois ans) des conseils sollicités sur l'étude de l'histoire ecclésiastique ; il y ajoute quelques mots sur les événements religieux du temps ; il y attaque le gallicanisme. Ces sentiments sont partagés d'une façon très enthousiaste par l'abbé Guéranger qui adopte vivement la thèse du « fidéïsme » (15 mars 1830) et regrette les résultats des concordats (11 juin 1831). Lamennais (30 novembre 1832), qui avait approuvé l'idée du projet de rétablissement d'un ordre « savant » en France, ayant déjà « un peu changé d'avis sur le fond » des intérêts de l'Église, lance un trait d'ironie amère sur le Saint-Siège et s'en tient là. Les relations ne semblent pas avoir été jamais reprises, et pour cause.

— La *Glane menaisienne* est composée d'autres lettres, en partie inédites, auxquelles M. Roussel se réserve de donner place dans un troisième volume de documents menaisiens dont la publication est en préparation. Les correspondants du célèbre écrivain sont ici M. de la Villéon, son parent, père de Mme de la Morvonnais, la femme du charmant poète de la *Thébaïde des Grèves*, et Hippolyte de la Morvonnais

lui-même. On nous donne plusieurs réponses de Lamennais marquées toujours du sceau de sa verve passionnée ; dans cette période de 1840 à 1850 on sent en décadence chez lui le sentiment religieux, mais on retrouve vivant le sens de la nature à travers des expressions toujours poétiques. Une dernière lettre de M. de la Villéon (5 avril 1854), après la mort si malheureuse du prêtre infidèle, exprime, au milieu de ses regrets, sa légitime reconnaissance envers le malheureux qui n'avait cessé, paraît-il, de lui adresser des lettres « si chrétiennes qui l'avaient toujours affermi dans la foi. » — M. Roussel a cru devoir publier ces documents un peu disparates parce que « rien de ce qui vient de l'illustre solitaire de la Chênaie ne saurait nous laisser indifférents. » C'est là, en effet, une contribution nouvelle plutôt à l'avantage de sa mémoire.

— M. Maréchal s'est livré à un travail beaucoup plus personnel et en vérité fort curieux ; sa méthode est d'analyser de très près les œuvres d'un écrivain pour y découvrir, à travers les personnages de ses fictions, ses propres sentiments et comme les reflets de sa vie intime du moment. Récemment il avait étudié de la sorte Lamennais et Sainte-Beuve; aujourd'hui il examine Lamennais et Victor Hugo. — Il nous montre leurs relations depuis ce jour d'octobre 1821 où le duc de Rohan conduisit le jeune Victor aux *Feuillantines* et le présenta à l'illustre auteur de *l'Essai sur l'indifférence*. L'abbé de Lamennais joue un rôle tout apostolique, et devient le confesseur de V. Hugo ; il exerce sur lui la plus chrétienne influence ; il lui donne ses convictions, lui inspire les mobiles supérieurs de ses écrits. En revanche, comme par un choc en retour, les idées littéraires de Victor Hugo impressionnent peu à peu le cénacle menaisien, et tous d'accord soutiennent en politique : la liberté religieuse ; en littérature : le romantisme. On peut suivre les étapes de ce romantisme catholique dans les *Odes et Ballades*, la Préface de *Cromwell*, certaines passages d'*Hernani*. Les diverses évolutions de la pensée de Victor Hugo dans la rédaction de *Notre-Dame de Paris* sont matière à la plus neuve et à la plus impressionnante analyse. Le critique avisé établit successivement les « Étapes de la conversion » de Victor Hugo par Lamennais ; les « Résultats » ; la « Victoire » et enfin la « Défaite » de ces principes quand la révolution de 1830 est venue pousser le poète vers d'autres rivages, et donner à sa versatilité toujours en quête de popularité, une orientation nouvelle. — Ces pages apportent à l'histoire des idées du XIXe siècle un chapitre extrêmement curieux ; elles sont étudiées avec un soin extrême. M. Maréchal prend d'un coup une place considérable dans la psychologie historique ; il faut le louer avec gratitude ; qu'il veuille bien seulement donner à son style une forme plus simple par une phrase plus courte, certaines obscurités disparaîtront ; il est nécessaire de lui voir ainsi atteindre un plus

grand nombre de lecteurs, car ses livres sont de ceux qui peuvent apporter beaucoup de lumières, et doivent rester.

— Ce n'est pas une « monographie » sur une période particulière de la longue et contradictoire existence de Lamennais qu'entreprend M. l'abbé Boutard, mais bien une étude complète de la « Vie et des doctrines » du très célèbre écrivain. A la façon dont est conduite la composition de ce premier volume — de 1782 à 1828 — il est permis d'espérer que nous allons peut-être posséder le livre si délicat et si complexe que l'on attend toujours sur Lamennais. C'est un travail de tout premier ordre et d'une lecture extrêmement attachante. Quelques réserves étant demandées à l'auteur sur ses antipathies latentes contre les Bourbons et certains préjugés qui percent discrètement, mais qui percent, contre les jésuites, on peut ensuite le féliciter chaudement d'une œuvre d'impartialité. — Les circonstances mêmes de l'existence de l'abbé de Lamennais ne sont pas et n'avaient pas à être renouvelées ; tout l'effort de M. Boutard porte sur la genèse de ses écrits ; les chapitres concernant la « thèse ultramontaine »; les trois volumes de l'*Essai*, les « Œuvres ascétiques », la « Séparation de l'Église et de l'État », le « Gallicanisme » offrent un résumé fidèle, des aperçus très neufs, des déductions excellemment appropriées aux besoins de nos pensées actuelles sur ces grandes questions demeurées vitales. Ce volume fait réfléchir parce qu'il se présente avec une simplicité pleine de force sous la plume d'un prêtre instruit, impartial et bien informé. Il fait souhaiter très vivement la suite d'une œuvre si bien commencée.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

L'Industrie du canard, par H.-L.-ALPHONSE BLANCHON, Paris, Amat, s. d., in-12 de 154 p. avec 17 fig. — Prix : 2 fr. 50.

Le canard est d'un excellent produit à la ferme, mais il faut s'en occuper avec soin, intelligence et suite, s'y prendre à temps, choisir une bonne espèce appropriée à sa situation et à ses débouchés, connaître enfin et mettre en œuvre les meilleures pratiques que l'expérience a confirmées. Telle ou telle méthode adoptée n'est pas indifférente pour faire éclore ses canetons ou tout au moins présente ses conditions spéciales. Il faut savoir commencer à temps, employer les meilleurs moyens de pousser à choix ses produits, les avancer de quelques jours pour les envoyer sur le marché avant que leurs congénères n'y soient apportés. N'est pas non plus inutile le mode de les présenter à la vente et de satisfaire au goût des consommateurs. Sur tous ces points, des avis et des recettes utiles sont donnés, que l'amateur devra étudier et appliquer avec discernement. G. DE S.

L'Art de forcer, par AD. VAN DEN HERDE. Paris, Amat, 1905, in-12 de XIII-113 p., avec 18 figures. — Prix : 2 fr. 50.

Forcer les plantes, c'est le « moyen de produire artificiellement, hors de saison, les fleurs, les fruits et les légumes. » Voilà le secret de nombre de primeurs qu'on voit sur les marchés et dans certains magasins, où on les paie un prix plus élevé qu'en saison normale. Il y a pour y arriver des moyens spéciaux, un art qu'il faut apprendre, un tour de main qu'il faut acquérir par l'étude et l'expérience, souvent au prix d'insuccès et de déboires. Installation, soins à donner, époque de chaque opération et récapitulation des diverses plantes qui se prêtent le mieux à ces pratiques, tels sont les principaux chapitres de ce petit livre. Tous les renseignements nécessaires à ce résultat y sont consignés. Après les avoir expérimentés et pratiqués, l'auteur veut en faire bénéficier les amateurs. G. DE S.

Legkedvesebb Könyveim (*Mes livres préférés*), par GYALUI-FARKAS. Budapest, Singer ès Wolfner, 1905, in-12 de 160 p., avec 8 grav.

M. Gyalui-Farkas a réuni ici les ex-libris d'un certain nombre d'auteurs hongrois et, en guise d'explications, il a demandé à ces auteurs quels sont les ouvrages ayant exercé sur eux, dans leur jeunesse, la plus grande influence : c'est ainsi que nous apprenons l'admiration de Maurice Jókai pour les romantiques français et l'influence de Victor Hugo sur ses premiers ouvrages. Armin Vambéry aima, dès son enfance, les récits de voyage ; Eugène de Rákosi pense avoir tiré autant de profit des mauvais livres que des bons, car ils l'obligèrent à réfléchir et à fixer ses sentiments. Kálmán de Mikszáth, auteur de nouvelles si profondément magyares, dont quelques-unes seulement sont connues en France, aimait à se faire raconter les légendes populaires ; plus tard, il lut tout ce qui lui tomba sous la main. Le romancier François Herczeg lut d'abord Cervantes, puis Jules Verne, enfin George Sand, Dickens, Spielhagen, dont on retrouve l'influence dans ses premiers romans. Sans pouvoir tirer une conclusion absolue, on peut dire que bon nombre d'auteurs hongrois ont lu, en même temps que les œuvres de leurs compatriotes, celles des grands écrivains étrangers parmi lesquels les auteurs français tiennent la place la plus importante.

É. HORN.

Les Grands Papes. Boniface VIII et le Premier Conflit entre la France et le Saint-Siège, par PAUL GRAZIANI. Paris, Bloud, s. d. (1906), in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

La brochure de M. Graziani est claire et se lit avec agrément. Mais elle est un peu superficielle, défaut presque inévitable, et surtout elle est gâtée par la préoccupation apologétique. Le portrait qu'elle trace de Boniface VIII n'est guère conforme à l'histoire. A ce sujet, nous nous bornerons à renvoyer M. Graziani au livre si remarquable de Finke, qu'il mentionne, mais ne semble pas avoir utilisé. Sur son titre même, on pourrait le chicaner. Boniface VIII a été, à coup sûr, un énergique champion de ce qu'il considérait comme les droits et les intérêts de l'Église ; mais il est justement fâcheux qu'il puisse paraître fournir des arguments à ceux qui prétendent opposer la religion à l'Église. Il a tous les titres à figurer parmi les « grands Papes », s'il suffit pour cela d'avoir eu des parties d'homme d'État, une science approfondie du droit canonique et de l'administration, une fermeté

indomptable, une certaine manière grande de penser et de sentir, et ce qu'un Italien de la Renaissance aurait appelé de la *virtù* et de la *terribilità*. Il n'en va pas de même, si ce que l'on s'attend à trouver chez un grand Pape, c'est avant tout l'esprit évangélique. — La bibliographie de M. Graziani est fort défectueuse; beaucoup de noms et de titres sont estropiés.

E. JORDAN.

Ce que fut la « Cabale des dévots », 1630-1660, par YVES DE LA BRIÈRE. Paris, Blond, s. d. (1906), in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

A toutes les époques, les catholiques ont voulu mettre en pratique, dans la vie publique, les principes moraux et sociaux que leur donne l'Évangile et que leur enseigne l'Église. Ce généreux besoin d'apostolat s'accentue et prend une forme particulière depuis que le protestantisme a bouleversé l'Europe chrétienne au XVIe siècle. Il se trouve que la Compagnie de Jésus, dont le but a été précisément de lutter contre l'irreligion et l'immoralité engendrées par l'hérésie luthérienne et calviniste, fournit souvent l'organisation et les chefs de cette campagne méritoire, difficile et délicate. Les jésuites et les « Congrégations » ont donc toujours essayé de grouper, aux différentes époques, la bonne volonté et le zèle des bons catholiques. Toujours ils ont été entendus d'une minorité d'élite; et, à côté de l'indifférence de beaucoup, ils ont été, au contraire, parfaitement compris des adversaires de l'Église qui, avec un acharnement inlassable, multiplièrent les calomnies contre des efforts qu'ils sentaient les plus efficaces, les seuls redoutables à leur propagande impie.

De là le déchaînement habile et trop souvent victorieux contre les associations de piété et de zèle appelées « Congrégations ». L'époque de la Restauration, sous les Bourbons, de 1820 à 1830, a fourni l'épisode le plus célèbre de cette lutte; il s'est renouvelé de nos jours sous l'étiquette de « péril clérical »; il avait eu une première phase dès le XVIIe siècle, lors du renouveau catholique en France après les guerres de religion.

C'est cet épisode particulier que résume fort bien et avec une méthode historique très sûre M. Yves de la Brière. L'importance du sujet donne à son étude une valeur très supérieure au mérite habituel d'une simple brochure, et c'est pourquoi nous la signalons d'une manière spéciale. Le lecteur verra l'origine, l'organisation par les plus honnêtes gens du royaume, de cette *Compagnie du Saint-Sacrement*, que les calomniateurs ont cru atteindre par une médisance en la désignant sous le nom de « Cabale des dévots »; il s'intéressera certainement à l'exposé de ses œuvres d'assistance charitable, de sa propagande pieuse, de son influence sociale, de sa lutte contre les protestants et les « libertins »; il constatera comment la délation, la calomnie et la tyrannie ont amené sa fin prématurée. Des « sources » de cette histoire, M. de la Brière a tiré un bon parti et il a, avec les travaux de ses devanciers, bien mis au point la réfutation des « détracteurs » plus récents.

G. DE G.

La Force allemande, par FRANCIS DELAISI. Paris, Librairie des « Pages libres », 1905, in-12 de 127 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure fait partie d'une série d' « études sur la politique extérieure des États. » Elle est un tableau très résumé mais parfaitement clair des éléments qui constituent la force de celui des États du monde qui reste

pour la France le plus menaçant et le plus intéressant. L'auteur décrit successivement l'organisation politique de l'empire, son essor industriel, son expansion commerciale, les manifestations de la politique dite « mondiale » qui correspondent aux nécessités de l'expansion commerciale, et il faut, après avoir rendu justice à la grandeur de l'effort et à l'imposante beauté du résultat, retenir cette réflexion profonde de M. Delaisi : « Tandis qu'en France, industriels et agriculteurs, cotonniers et métallurgistes, gens de Bordeaux contre gens du Havre se battaient pour la possession du pouvoir, renversaient pendant trente ans des ministères et portaient dans le gouvernement l'anarchie de la production, en Allemagne, l'État, indépendant et solidement établi, donnait à l'industrie la stabilité qu'il avait su conquérir lui-même. »

Aucune période de l'histoire du monde n'a, en effet, fourni plus de motifs pour exalter la valeur de l'institution monarchique et pour condamner l'institution républicaine.

L'exposé de M. Delaisi serait incomplet s'il dissimulait les ombres du tableau. Comme toute œuvre humaine, l'Empire allemand a des défauts et des faiblesses. La conclusion de l'auteur est que la principale de ces faiblesses réside bien moins dans un péril social intérieur, qui ne dépasse pas les proportions des difficultés normales avec lesquelles tout gouvernement doit compter, que dans sa situation extérieure. L'extraordinaire expansion commerciale du jeune empire menace des intérêts et des situations acquises. L'Empereur allemand ne peut assurer des débouchés à la « camelotte germanique » qu'en la protégeant par le prestige de sa force militaire. Mais il y a dans le monde d'autres forces militaires que la sienne, et, en dépit des efforts vers la paix universelle, on peut prévoir que la solution des grandes questions économiques sera donnée au XXe siècle, comme dans les siècles précédents, plutôt sur les champs de bataille qu'autour des tables des congrès. Or, la guerre coûte de plus en plus cher, et si, d'une part, le trésor de guerre de Spandau n'est pas inépuisable, d'autre part, le capital national de l'Allemagne est encore bien loin de lui assurer les colossales ressources de la France, de l'Angleterre et des États-Unis. EUGÈNE GODEFROY.

Geschichte der politischen Beziehungen Siebenbürgens zu England, von DAVID ANGYAL. Budapest, Kilians, 1905, in-8 de 104 p.

L'auteur tient à nous prouver que les efforts de la diplomatie anglaise avaient une influence beaucoup moins grande sur la direction politique de Transylvanie, que les efforts de la politique française. Il ajoute même que les relations entre l'Angleterre et la Transylvanie ont, au point de vue des motifs, plus d'intérêt que celles entre la France et cette puissance ; car la France aurait eu, d'après lui, l'unique intention, dans ses rapports, d'enfermer la puissance mondiale des Habsbourgs. C'est là également, paraît-il, une idée de l'Angleterre, qui cependant avait une communauté d'intérêts avec cette puissance dont les oppositions politiques étaient abaissées par les sympathies religieuses. — M. David Angyal s'occupe ensuite de ces grands Hongrois qui ne furent pas reconnus en général comme les princes de Transylvanie. ROBERT GUILLOU.

Les Pierres d'Oxford, par GEORGES GRAPPE. Paris, Sansot, 1906, petit in-12 de 56 p. — Prix : 1 fr.

Oxford garde le génie et les traditions de la vieille Angleterre. En

quelques pages pleines de charme; M. Georges Grappe décrit la cité archaïque et studieuse, peuplée d'illustres souvenirs. Il montre quelle influence élevante, aujourd'hui encore, exercent les *pierres d'Oxford* sur l'élite morale de la nation.

Permettons-nous de signaler une légère inadvertance (p. 31.). M. Grappe donne au collège d'Eton, non pas le titre de *public school*, mais celui de *public house* : nous croyons qu'en anglais, ce terme signifie plutôt « cabaret. »

Avec quelque insistance, M. Grappe oppose au « christianisme » des monuments du moyen âge anglais, le « paganisme » du paysage qui les encadre. Ce contraste est peut-être artificiel. Il est permis de penser que la nature n'est ni païenne ni chrétienne, mais que les hommes sont païens ou chrétiens. Dans le premier cas, ils aiment la nature comme servant l'orgueil et chantant le plaisir. Dans le second cas, et avec raison, ils aiment la nature comme un livre magnifique à la gloire du Créateur; ils l'aiment aussi comme un domaine opulent confié à leur gestion et qu'ils doivent féconder en fruits plus beaux que ceux de la terre.

YVES DE LA BRIÈRE.

Fernando VI y Doña Barbara de Braganza (1713-1748), por ALFONSO DANVILA. Madrid, Jaime Rates, 1905, in-12 de 292 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre nouveau de M. A. Danvila nous paraît avoir une grande valeur historique : il est, comme certains Mémoires célèbres, le récit épisodique de tous les événements, privés ou publics, de l'époque à laquelle il se rattache. Cette époque fut peu fertile en grands événements pour l'Espagne; aussi D. Marcelino Menéndez y Pelayo a-t-il pu dire que l'histoire en restait à faire. Mais dans tous ces petits incidents de Cour, que de choses, que de faits, insignifiants en apparence, éclairent le jugement de l'historien et font mieux apprécier le caractère ou les intentions des politiques d'autrefois! C'est en nous plaçant à ce point de vue que nous signalons l'importance du présent volume. Les Français trouveront un attrait particulier à lire ces pages, dans lesquelles le règne de Louis XV et nos relations diplomatiques avec le royaume voisin sont éclairés de lumières nouvelles.

G. BERNARD.

Les Amusettes de l'histoire, par CHARLES NORMAND. Paris, Colin, 1906 in-18 de 151 p., avec 46 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Pourquoi ne dirais-je pas, puisque je le pense, que *les Amusettes de l'histoire* ne m'ont plu qu'à moitié? La forme est charmante et fine, mais le fond n'est pas heureux. Ne prendre l'histoire que par ses petits côtés, et montrer les personnages historiques sous un point de vue à peu près uniquement ridicule, est une manière de fausser l'histoire et non pas de l'apprendre aux enfants. L'auteur ne donne aucune référence, mais la plupart de ses « amusettes » m'ont paru assez suspectes. Le livre aurait sans doute été plus justement intitulé : « Les Fantaisies d'un historien ». De nous conter que le vainqueur de Rocroy était inhabile à retourner les omelettes, ou que le grand Roi vieilli ne parvenait à se désennuyer que le jour où un singe, en le décoiffant, provoquait dans l'assistance des courtisans un échange de perruques tout à fait grotesque, je ne vois pas en quoi cela peut avancer les enfants dans la connaissance de l'histoire. M. Normand, qui a de l'esprit, ferait mieux de l'employer à meilleur usage.

ÉDOUARD PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 11 septembre est mort à Paris, à l'âge de 91 ans, le doyen de la presse française, M. Philibert AUDEBRAND. Il avait à peine terminé ses études qu'il se lança dans le journalisme et devint l'un des collaborateurs les plus actifs du *Charivari*, de *l'Illustration*, du *Mousquetaire*, et du *Corsaire*. Dans ce dernier journal il inaugura brillamment, sous le titre de *Physionomie de l'Assemblée*, la rubrique appelée plus tard le *Courrier parlementaire*. Sa situation de sténographe et de rédacteur à la Chambre de 1842 à 1848, explique comment il put rendre des plus intéressantes ce nouveau genre de chronique. Il fut un des fondateurs de la *Gazette de Paris*, et nombreuses sont les autres publications périodiques dans lesquelles on trouve des articles signés de son nom, par exemple, *le Tam-Tam*, *l'Entr'acte*, *Vert-Vert*, *le Figaro*, etc. Le mois dernier encore, il venait d'en terminer un pour *l'Art*. M. Philibert Audebrand a publié en outre un très grand nombre de romans, qui ne sont pas la meilleure partie de son œuvre, ainsi qu'une série de volumes contenant des souvenirs politiques et littéraires, volumes contenant de précieux renseignements sur divers hommes de lettres ses contemporains. Nous donnons ici la liste, assez écourtée du reste, de ces ouvrages : *Voyages et aventures autour du monde de Robert de Kergorieu* (Paris, 1862, in-8) ; — *Schinderhannes et les bandits du Rhin* (Paris, 1863, in-12) ; — *Un Petit-fils de Robinson* (Paris, 1864, in-8) ; — *Les Mariages d'aujourd'hui* (Paris, 1863, in-12) ; — *Souvenirs de la tribune des journalistes, 1848-1852* (Paris, 1857, in-12) ; — *P.-J. Proudhon et l'Écuyère de l'hippodrome, scènes de la vie littéraire* (Paris, 1868, in-32) ; — *Histoire intime de la révolution du 18 mars. Comité central et Commune* (Paris, 1871, in-12) ; — *Le Drame de la Sauvagère* (Paris, 1874, in-12) ; — *La Lettre déchirée* (Paris, 1876, in-12) ; — *Les Yeux noirs et les Yeux bleus* (Paris, 1878, in-12) ; — *César Berthelin, manieur d'argent* (Paris, 1879, in-12) ; — *Les Divorces de Paris, scènes de la vie intime* (Paris, 1881, in-12) ; — *Il était une fois... Récits et nouvelles de toutes les couleurs* (Paris, 1883, in-12) ; — *La Dot volée, scènes de la vie parisienne* (Paris, 1885, in-12) ; — *Petits Mémoires d'une stalle d'orchestre* (*acteurs, actrices, auteurs, journalistes*) (Paris, 1885, in-12) ; — *Nos Révolutionnaires. Pages d'histoire contemporaine, 1830-1880* (Paris, 1886, in-8) ; — *Léon Gozlan, Scènes de la vie littéraire, 1828-1866* (Paris, 1887, in-12), — *Un Café de journalistes sous Napoléon III* (Paris, 1888, in-12) ; — *Alexandre Dumas à la Maison-d'Or, souvenirs de la vie littéraire* (Paris, 1888, in-12) ; — *Napoléon a-t-il été un homme heureux ?* (Paris, 1897, in-12) ; — *Petits Mémoires du* XIX*e siècle* (Paris, 1892, in-12) ; — *Soldats, poètes et tribuns. Petits Mémoires du* XIX*e siècle* (Paris, 1900, in-12).

— C'est avec un vif regret que nous avons appris la mort de Mgr Augustin-Victor DERAMECOURT, le vénérable évêque de Soissons, qui a succombé sous le poids de ses labeurs apostoliques, au milieu de septembre, à l'âge de 65 ans. Il était né à Beauvais (Pas-de-Calais), en 1841. Il fut successivement professeur, puis directeur du petit séminaire d'Arras, directeur de l'enseignement diocésain et vicaire général de ce diocèse. C'est en 1898 qu'il fut appelé au siège de Soissons. Ancien directeur de l'Académie d'Arras, Mgr Deramecourt a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous mentionnerons : *Histoire de la canonisation du bienheureux Benoît Joseph Labre, avec un guide du pèlerin aux diverses stations de sa vie* (Arras, 1881, in-18) ; — *Le Clergé du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer pendant la Révolution, 1789-1802* (Paris, 1884-1887, 4 vol. in-8) ; — *Les Étapes de la vie*

chrétienne. Éducation. Lettres pastorales (Paris, 1904, in-16). Ces derniers temps, Mgr Deramecourt s'était élevé avec force contre une certaine hypercritique moderne en fait d'exégèse qu'on désigne du nom de « modernisme » et qui pousse au libre examen et à la rupture avec l'Église.

— Une personnalité marquante de l'Université, M. Alexandre BELJAME, professeur de langue et de littérature anglaises à la Faculté des lettres de Paris, né le 26 novembre 1843, à Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise) est mort à Domont, même département, le 17 septembre, à 64 ans. Il fut le premier professeur de langues vivantes qui se fit recevoir au concours d'agrégation des lettres. Ce titre, ainsi qu'une excellente thèse pour le doctorat, attirèrent vivement l'attention sur lui et lui firent une situation exceptionnelle dans l'Université. Nommé d'abord maître de conférences à l'École normale, il fut ensuite chargé de cours à la Sorbonne, où bientôt on créa, exprès pour lui, la chaire de littérature anglaise. M. Beljame a publié de nombreux ouvrages dont la plupart ont pour objet l'enseignement de la langue anglaise et qui tous sont de premier ordre. Voici ceux dont les titres nous sont connus : *Exercices oraux de langue anglaise* (Paris, 1865, in-12) ; — *Première et deuxième Années d'anglais, exercices gradués et pratiques sur la prononciation, la grammaire et la conversation* (Paris, 1872-1873, 2 vol. in-12) ; — *Cours pratique de prononciation anglaise, avec deux vents exercices gradués sur la prononciation, l'accentuation, les homonymes, les paronymes, etc.* (Paris, 1873, in-8) ; — *Handy guide to french conversation and correspondance for students and travellers* (Paris, 1873, in-32) ; — *Le Public et les Hommes de lettres en Angleterre au* XVIII*e siècle. Dryden, Addison, Pope* (Paris, 1881, in-8), thèse pour le doctorat, qui fut couronnée par l'Académie française ; — *First English Reader : premier livre de lectures anglaises* (Paris, 1882, in-12) ; — *Second English Reader : deuxième livre de lectures anglaises* (Paris, 1883, in-12) ; — *Les Mots anglais groupés d'après le sens* (Paris, 1887, in-12), avec M. Bossert ; — *Third English Reader : troisième livre de lectures anglaises* (Paris, 1888, in-12) ; — *De la Prononciation du nom de Jean Law, le financier* (Paris, 1891, in-8) ; — *Fourth English Reader : quatrième livre de lectures anglaises* (Paris, 1894, in-16). M. Alexandre Beljame a en outre donné des éditions classiques de *Macbeth* et de *Jules César* de Shakespeare, d'*Alastor* de Shelley, d'*Enoch Arden* de Tennyson, de *Robinson Crusoé* de Foë, du *Vicaire de Wakefield* de Goldsmith, de *Forester* et d'*Old Poz* de Miss Edgeworth, etc. Très estimé au-delà de la Manche, il avait reçu de diverses Universités anglaises de nombreux titres honorifiques.

— Le 28 août est mort à North Berwick, en Écosse, à 64 ans, Dr. George MATHESON, qu'on appelait « le prédicateur aveugle. » Né en 1842, il fut un des plus brillants étudiants de l'Université de Glasgow. A vingt ans, il perdit la vue, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses études et, en 1866, il obtint le diplôme de bachelier en théologie. Deux ans plus tard il fut nommé pasteur de Mellan et, en 1886, il était mis à la tête de l'église anglicane de Saint-Bernard à Édimbourg, poste qu'il conserva jusqu'en 1899. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés et qui ont, pour la plupart, reçu un bon accueil parmi ses coreligionnaires, nous citerons : *Aids to the study of German Theology* (Édimbourg, 1874, in-8) ; — *Growth of the spirit of Christianity, from the First Century to the Dawn of Lutheran Era* (Édimbourg, 1877-1878, 2 vol. in-8) ; — *Natural Elements of Revealed Theology* (*Baird Lectures*) (Londres, 1881, in-8) ; — *My Aspirations* (Londres, 1883, in-32) ; — *Moments on the Mount : a Series of Devotional Meditations* (Londres, 1884, in-12) ; — *Can the Old Faith live with the New ? or, the Problem of Evolution and Revelation* (Édimbourg, 1885, in-8) ; — *Relation of Chritianity to the Pre-*

Christian Morality (Londres, 1888, in-8); — *Landmarks of the New Testament Morality* (Londres, 1888, in-8); — *Voices of the Spirit* (Londres, 1888, in-8); — *Representative Men of the Bible* (Londres, 1902-1903, in-8); — *Representative Men of the New Testament* (Londres, 1905, in-8). En outre le Rév. G. Matheson a donné de nombreux articles à diverses revues anglaises. C'est lui qui est l'auteur de l'hymne bien connue: *Oh Lord, that wilt not let me go.*

— L'Autriche vient de perdre un de ses plus remarquables savants, le Dr. Ludwig Boltzmann, professeur de physique théorique à l'Université de Vienne, mort le 7 septembre, à Duino, près de Trieste, à 63 ans. Conseiller privé de l'empire austro-hongrois, professeur honoraire de diverses Universités, membre de nombreuses sociétés savantes, M. Ludwig Boltzmann s'était acquis une réputation universelle par la publication d'importants travaux parmi lesquels nous citerons seulement les suivants: *Vorlesungen über Maxwells Theorie der Elektricität und des Lichter* (Leipzig, 1891-1893, 2 vol. in-8); — *Vorlesungen über Gastheorie. Theorie der Gase mit einatomischen Molekülen, der Dimensionen geg. d. mittl. Weglänge verschwinden* (Leipzig, 1896, in-8); — *Über die Unentbehrlichkeit der Anatomistik in der Naturwissenschaft* (Vienne, 1896, in-8); — *Vorlesungen über die Principe der Mechanik* (Leipzig, 1897, in-8); — *Über die Frage der objectiven Existenz der Vorgänge in der unbelebten Natur* (Vienne, 1897, in-8); — *Über einen mechanischen Satz Poincaré's* (Vienne, 1897, in-8); — *Über vermeintl. irreversible Strahlungsvorgänge* (Berlin, 1898, in-8); — *Vorlesungen über Gastheorie. Theorie van der Waals. Gase mit zusammengesetzten Molekülen; Gasdissociation; Schlussbemerkungen* (Leipzig, 1898, in-8).

— M. Giuseppe Giacosa, l'illustre auteur dramatique italien, mort le 2 septembre, à l'âge de 59 ans, est né à Colleretto Parella, le 21 octobre 1847. Après avoir fait ses études au collège d'Ivrée, il alla suivre les cours de droit à Turin, se fit recevoir avocat et plaida pendant un certain temps. Mais, entraîné par son goût pour le théâtre, il donna en 1872 sa première pièce: *A can che lecca cenere non gli fidar farina*, que suivirent de près *Storia vecchia* et *Affari di banca. La Partita a scacchi*, composée en 1873, attira l'attention sur l'auteur dont la célébrité grandit avec l'apparition de *I figli del marchese*, *Arturo*, *Trionfo d'amore*, etc. D'une plus grande portée et plus strictement historiques, les drames *Fratello d'armi*, *Conte Rosso*, *Luisa*, dont les sujets sont tirés des légendes du moyen âge, obtinrent un immense succès, grâce à l'exquise délicatesse de sentiments qui s'y fait remarquer. Plus récemment M. Giuseppe Giacosa a pris part au mouvement qui a révolutionné le drame contemporain et l'a transformé en une étude psychologique. Les deux chefs-d'œuvre de cette dernière manière sont *Tristi amori* et surtout *Come le foglie*, pièce dans laquelle la famille italienne de nos jours est analysée avec une exactitude qui dénote chez l'auteur une remarquable habileté d'observation.

— La mort, arrivée à Stokholm vers le milieu de septembre, de M. Oscar Levertin, est un véritable deuil pour la Suède, dont il était, sans contredit, l'un des écrivains et poètes les plus remarquables. Né en 1862, à Norskœping, il disparaît à l'âge de 48 ans. Il avait fait ses études en France et y avait soutenu avec éclat, en 1887, sa thèse de doctorat ès lettres, qui avait pour titre: *Les Farces en France, de la Renaissance à Molière.* De retour dans son pays, il devint professeur agrégé à l'Université d'Upsal (1889-1894), puis fut nommé maître de conférences à l'Université de Stokholm. Les premières œuvres de M. Oscar Levertin: *De la Riviera* (1882), *Petite Monnaie* (1884), *Conflits* (1885), laissent voir combien avait été grande l'influence des romanciers russes et de l'école naturaliste française sur leur auteur. Mais

celui-ci réussit enfin à s'y soustraire et à s'élever dans les hautes sphères du spiritualisme et de l'idéal. *Le Mariage de Pépita*, paru en 1891, marque la date de cette heureuse transformation. M. Oscar Levertin avait en outre donné de nombreux articles critiques à la revue suédoise *Ord och Bild*, entre autres sur Renan et sur le théâtre suédois de l'époque de Gustave III.

— Le 19 août est mort à Budapest, M. Benoît CSAPLÁR, né en 1821, à Duna-Szerdahely. Entré dans l'ordre des piaristes et devenu professeur, il s'occupa de recherches historiques et en publia les résultats dans différentes revues ; il recueillit aussi un assez grand nombre de traditions populaires intéressantes. Ses principaux ouvrages sont : *Les Œuvres de Platon*; — *Histoire de l'ordre enseignant des piaristes hongrois* (1871) ; — *Nicolas Révai* (4 vol., 1881-1886). M. Benoît Csaplár avait été élu, en 1886, membre de l'Académie hongroise.

— Au mois d'août est mort, à Esztergom, l'écrivain Antoine SUJÁNSZKY, né en 1815. Recteur du Pazmaneum, de 1872 à 1881, il fut, en 1891, nommé évêque titulaire. Pédagogue de grande valeur, il fut aussi poète, et ses principales œuvres sont : *Les quatre livres de Thomas A Kempis* (1844) ; — *Poésies religieuses et patriotiques* (1844) ; — *Les Perles de la piété* (1846) ; — *Rayons lumineux de la vie de Jésus et des apôtres* (1846), et, de 1847 à 1851, il publia 10 volumes de traduction des œuvres de Ch. Schmidt.

— La science vient de faire une grande perte en la personne du docteur André HÖGYES, mort le 7 septembre, à Budapest. Né le 30 novembre 1847, à Hajdu-Szoboszló, il fit ses études médicales à Pest et fut nommé, en 1871, assistant du professeur Balogh ; en 1875, à 28 ans, il devint professeur à l'Université de Kolozsvár et en 1883, il était appelé à l'Université de Budapest. Le gouvernement l'envoya plusieurs fois en mission, notamment en 1887, à Paris, pour y étudier les théories de Pasteur ; de retour en Hongrie, M. André Högyes fonda à Budapest un Institut Pasteur qu'il dirigea avec autant de science que de dévouement. Il a publié un travail sur *la Guérison de la rage* (1889) et a collaboré à l'ouvrage du professeur Nothnagel sur le même sujet. Il collaborait également à diverses revues médicales et, depuis 1890, il dirigeait la revue *Orvosi Hetilap*. Il avait déjà publié 3 volumes sur *le Mécanisme nerveux du mouvement asymptotique des yeux*, et le 4e volume était en préparation quand la maladie l'arrêta. Les publications scientifiques du savant hongrois étaient fort appréciées à l'étranger. Le Dr Högyes avait été élu membre de l'Académie hongroise en 1881, et il faisait partie de nombreuses sociétés scientifiques hongroises et étrangères.

— On annonce encore la mort de MM. : l'abbé Ernest BOUCHET, ancien professeur du collège des PP. Maristes de la Seyne, mort au milieu de septembre ; — Jules BOULANGER, archiviste adjoint en retraite des Côtes-du-Nord, mort à la fin de septembre ; — CHAMBELLAN, ancien professeur de l'Institution nationale des sourds-muets, mort à Paris, à 89 ans, au milieu de septembre ; — Arthur CHRISTIAN, ancien directeur de l'Imprimerie nationale, mort à Corcelles (Rhône), le 18 septembre, à 68 ans, lequel laisse une excellente *Histoire de l'Imprimerie nationale* (Paris, in-4), avec la reproduction de tous les caractères en usage dans cet établissement, et à l'initiative duquel on doit l'*Histoire de l'imprimerie en France*, magnifique publication entreprise par le libraire Claudin ; — Paul COLRAT DE MONTROZIER, membre de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron et vice-président de la Société d'agriculture de ce département, mort en août ; — l'abbé DEVAUX, qui fut pendant un demi-siècle professeur au collège de Saint-Bertin, à Saint-Omer, mort dans cet établissement au milieu de septembre, à 82 ans ; — Émile GOUDEAU, poète et journaliste, qui apparte-

nait à la Bohême, mais à la Bohême honnête, mort chrétiennement, lequel avait attiré pendant quelque temps l'attention par une série d'articles publiés dans la *Patrie* et intitulés *Coins de rues*; — P. LACOSTE, professeur de droit civil à la Faculté d'Aix-Marseille, mort au milieu de septembre, à 56 ans, lequel a collaboré à plusieurs publications juridiques, la *Revue critique*, le *Recueil* de Sirey, la *Revue trimestrielle de droit civil*, et a publié un ouvrage important : *De la Chose jugée en matière civile, criminelle, disciplinaire et administrative* (Paris, 1893, in-8); — LAMARCHE, professeur au lycée de Belfort, mort en septembre; — Mme LEBON, éditeur à Versailles, morte au commencement de septembre; — Alexandre DE LUCENSKI, l'un des collaborateurs des services commerciaux de l'Agence Havas et de l'Agence Lagrange et Cerf, fondateur de périodiques consacrés aux sports, la *Bicyclette* et le *Journal des sports*, mort au milieu de septembre, à Chatou. — MAILLARD, professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Poitiers, mort au commencement de septembre; — Gabriel MONAVON, doyen de l'Académie delphinale, mort au commencement d'août, à l'âge de 89 ans; — ODDO, bibliothécaire adjoint de la chambre des députés, mort à Ferrières-sur-Gâtinais (Loiret), en septembre, à l'âge de 62 ans; — Mme Marguerite OLAGNIER, veuve d'Olagnier-bey qui joua un si grand rôle politique en Égypte, morte au commencement de septembre, à 62 ans, laquelle fut un compositeur de musique de grand talent et laisse de nombreuses mélodies, une opérette en trois actes : *Lilipa*, un grand opéra fantastique : *Le Persan*, et un opéra comique : *Le Sats*, qui fut joué en 1881 à la Renaissance; — le R. P. Pierre-Xavier POUPLARD, de la Compagnie de Jésus, mort au milieu de septembre, lequel a publié quelques ouvrages, notamment : *Notice sur le serviteur de Dieu le R. P. Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus, directeur de la bienheureuse Marguerite-Marie et apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* (Lyon, 1874, in-8), réimprimé en 1875; — René RAGOT, ancien rédacteur du *Gaulois*, mort au milieu de septembre, à l'asile de Villejuif; — Lucien ROUX, avocat, correspondant de l'*Univers*, mort à Montluçon (Allier), à la fin de septembre; — Marcel SPONT, l'un des collaborateurs de la revue *le Tour de France*, mort accidentellement, le 6 septembre, en faisant l'ascension du pic d'Espinjoles, dans les Pyrénées; — Albert TISSANDIER, architecte et aéronaute bien connu, mort au commencement de septembre, à 65 ans, lequel était également un écrivain non sans mérite, comme le prouvent les ouvrages qu'il a publiés, entre autres : *Six mois aux États-Unis, voyage d'un touriste dans l'Amérique du Nord, suivi d'une excursion à Panama* (Paris, 1886, in-8); — Louis VÉTAULT, directeur de *l'Angevin de Paris* et rédacteur à *l'Univers-Monde*;

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Robert AITKEN, écrivain et journaliste écossais, mort au commencement de septembre, à Cramond, près d'Édimbourg, lequel a collaboré longtemps au *Scottish Leader* et au *Glasgow Herald* et a donné de nombreux articles à la nouvelle édition de *Chamber's Cyclopædia of English Literature*; — Dr. Hans Wilhelm AUER, professeur d'architecture et de plastique à l'Université de Berne (Suisse), mort le 30 août, à Constance, à 60 ans; — De F. C.-F. Joseph, dans le monde Léopold BURHIM, directeur de la Maison des Frères des Écoles chrétiennes de Tournai, mort en cette ville, le 28 septembre, à l'âge de 63 ans; — le sénateur italien Carlo CANTONI, professeur de philosophie à l'Université de Pavie, mort en cette ville, le 11 septembre, à 66 ans; — Charles baron CLARKE, botaniste anglais, membre de la « Linnean Society », longtemps attaché à l' « Educational Department of the Bengal Government », mort au commencement de septembre, à 74 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages

sur la flore des Indes, sur la géographie, la géologie, l'anthropologie et l'économie politique, par exemple : *A Class-Book of Geography* (Londres, 1878, in-8); *Speculations from Political Economy* (London, 1886, in-8); — Dr. Hermann COHN, le distingué oculiste et professeur allemand, mort à Breslau (Silésie), le 11 septembre, à 70 ans, lequel était parvenu à faire faire, au sujet de l'hygiène des jeux, de nombreuses réformes dans les écoles, à la suite de savantes recherches consignées par lui dans divers ouvrages, parmi lesquels sous signalerons : *Die Schleistungen von 60.000 Breslauer Schul-Kindern. Nebst Anleitung zu ähnlichen Untersuchungen für Aerste und Lehrer* (Breslau, 1899, in-8); *Tafelchen zur Prüfung feinen Farbensinns. Mit Benutzung des Meyer'schen Flocontrastes. Für Bahn-, Sihiffs-, Militär-Aerste und Lehrer* (Berlin, 1900, in-8); — Dr. Wilhelm CZERMAK, médecin autrichien, professeur de thérapeutique pour les maladies des yeux à l'Université allemande de Prague, mort le 9 septembre, à Lans (Tyrol), à 50 ans; — Dr. Matthias EVERS, directeur du gymnase de Barmen, mort le 25 août, à Eggenberg en Suisse, à 61 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages d'histoire littéraire; — Dr. Max VON EYTH, ingénieur et écrivain allemand, mort à Ulm, le 25 août, à 71 ans, auquel on doit un certain nombre d'ouvrages, notamment : *Hinter Pflug und Schraubstock. Skizzen an dem Tagebuch eines Ingenieurs* (Stuttgart, 1899, in-8); *Der kampf und die Cheopspyramide. Eine Geschichte und Geschichten aus dem Leben eines Ingenieurs* (Heidelberg, 1902, in-8); — Dr. Paul VON GARTZEN, professeur allemand, mort le 5 septembre, à Francfort-sur-le-Mein, à 36 ans; — Mme Cunninghame GRAHAM, femme de lettres anglaise, morte au milieu de septembre, à Hendaye (Basses-Pyrénées), laquelle a publié : *Life of santa Teresa* et *The Dark Night of the Soul*, adaptation d'un ouvrage du P. S. Jean de la Croix, et a collaboré au livre de son mari : *Father Archangel of Scotland and other Essays*; — Dr. A. ISRAËL, professeur et écrivain allemand, directeur de l'École normale de Zschopau, mort en cette ville, le 26 août, à 70 ans, lequel a publié, entre autres volumes : *Pestalozzis Institut in Inferten. Beiträge zu seiner näheren Kenntniss aus den nachgelassenen Papieren Karl Justus Blochmann* (Gotha, 1900, in-8); — Georges JACOBI, compositeur de musique, né à Berlin, élevé à Paris et installé depuis 1872 à Londres, où il est mort au milieu de septembre, à 66 ans, lequel avait composé une centaine de ballets pour l'Alhambra, dont il conduisait l'orchestre, ainsi que la musique de scène de *Robespierre*, monté et joué par Sir Henry Irving; — Alphonse JANSSENS, poète flamand, collaborateur à la revue *Het Belfort*, mort à Lucerne (Suisse), à l'âge de 65 ans; — Wolfgang KIRCHBACH, journaliste et écrivain allemand, mort récemment à Nauheim, à 49 ans, lequel a collaboré aux *Dresdener Nachrichten* et au *Neue Dresdener Tageblatt*, dirigé le *Magazin für Literatur* et publié des romans et des pièces de théâtre telles que : *Wein. Schauspiel in 5 Aufzügen* (Berlin, 1899, in-8), ainsi que divers ouvrages philosophiques très remarqués, par exemple : *Was lehrte Jesus? Zwei Ur-Evangelien* (Berlin, 1902, in-8); — Dr. Isidor VON NEUMANN, professeur de dermatologie à l'Université de Vienne, mort le 31 août, à Vöslau, à 74 ans; — Dr. Josef Bernhard NORDHOFF, écrivain allemand, mort le 13 septembre, à Munster en Westphalie, à 68 ans, lequel laisse divers ouvrages, tels que : *Altwestfalen. Volk, Land und Grenzen* (Munster, 1898, in-8); *Römerstrassen und das Delbrückerland* (Münster, 1898, in-8); — Dr. Joseph SCHUBERT, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de médecine, mort le 21 août, à Wiesbaden, à 48 ans; — Nikolai SOVKO, écrivain russe, auteur d'ouvrages sur l'histoire des arts, mort à Térioki (Finlande), le 29 août, à 55 ans; — S. S. TATICHTCHEV, historien russe, mort le 20 août, à Eggenberg, en Suisse; — Gustave THIRIART, écrivain belge, qui a publié divers ouvrages en dialecte wallon,

mort le 2 septembre, à Liège, à 66 ans; — le lieutenant général belge DE TILLY, ancien directeur de l'École de guerre, l'un des membres les plus distingués de la Société scientifique de Bruxelles, mort en août, à l'âge de 69 ans; — Dr. Alexander TRATCHEWSKI, historien russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 7 août, à 68 ans; — Dr. Jacob TREICHLER, professeur honoraire de l'histoire du droit à Zurich, mort en cette ville, le 7 septembre, à 84 ans; — Dr. Jakob ULRICH, professeur de philologie romane à Zurich, mort en cette ville, le 5 septembre, à 50 ans; — Dr. Oswald VIERORDT, professeur de médecine interne à Heidelberg, mort en cette ville, le 2 septembre, à 50 ans; — Dr. H. Marshall WARD, ancien professeur de botanique à Cooper's Hill et à l'Université de Cambridge, auteur d'importants travaux, notamment sur les maladies des plantes, mort récemment à Torquay (Devonshire); — Dr. Karl WASSMANNSDORF, écrivain allemand, mort le 6 août, à Heidelberg, à 86 ans, lequel a publié divers ouvrages sur la gymnastique, entre autres : *Zur Belehrung ueber die Bedeutung und Geschlecht des Turnwortes der Hantel. Ein Angebinde an der Leser des Kloss'schen Hantelbüchleins von 1876* (Plauen, 1887, in-16); *Zum Hantelfrieden innerhalb der deutschen Turnerschaft auf der Grundlage des Denkens und der Wissensfreundschaft* (Heidelberg, 1882, in-8); — Dr. Felix WEBER, éditeur allemand, mort le 20 août, à Naunhof, à 62 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 31 août, M. S. Reinach parle au nom du commandant Espérandieu, des fouilles faites à Alésia, qui ont mis au jour des inscriptions celtiques, des bas-reliefs et une applique en bronze. — M. Reinach donne lecture d'un mémoire d'Edhem-Bey sur les fouilles d'Alabanda en Carie, et qui traite de la découverte d'un temple ionique, d'un autel, et de trois frises sculptées, — M. Héron de Villefosse lit une lettre du P. Delattre au sujet de la découverte d'un cimetière chrétien à Carthage. — M. S. Reinach lit un mémoire sur Hippolyte qu'il croit être un mythe, symbole du sacrifice d'un cheval. — M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'un mémoire sur le notariat en Égypte au temps des Ptolémées. — Le 21 septembre, M. Cagnat communique à l'Académie, de la part du commandant Guénin, des photographies et des dessins d'inscriptions intéressant la géographie de Tébessa. — M. G. Perrot lit un fragment de l'histoire de l'Académie dont il est l'auteur. — M. l'abbé Breuil parle des grottes de Santander et des dessins d'animaux qu'il y a relevés. — Le 28, communication est donnée d'une lettre du commandant Espérandieu, annonçant la découverte à Alésia d'une statue et de plusieurs têtes sans corps. — M. Héron de Villefosse, de la part du docteur Carton, fait part à l'Académie de la découverte à Sousse, de galeries souterraines très importantes. — M. Perrot termine la lecture de son histoire de l'Académie.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 1er septembre, M. Chuquet lit la partie des Mémoires de M. de Frénilly, où il est question des personnages principaux de la Révolution. — Le 22, M. Émile Worms lit le début d'une étude sur *la Méthode d'enseignement en économie politique*. — M. Chuquet lit, dans les Mémoires de M. de Frénilly, la période qui a trait aux événements de 1814 et de 1815. — Le 29, MM. Worms et Chuquet continuent les lectures de la séance précédente.

PARIS. — Signalons tout particulièrement le *Lexique français-latin destiné aux classes de grammaire* (6e, 5e, 4e), *ouvrage extrait du Dictionnaire français-latin*, par M. Henri Goelzer (Paris, Garnier, 1906, in-8 cartonné de VII-919 p. — Prix : 6 fr.). Les lignes suivantes, détachées de la Préface de ce volume,

en offriront une idée très suffisante : « Le présent ouvrage a été spécialement composé pour les élèves des classes de grammaire... Destiné surtout aux élèves des classes supérieures de nos lycées et aux étudiants en lettres de nos Facultés, le *Nouveau Dictionnaire français-latin*, que j'ai déjà donné au public, ne saurait sans inconvénient être mis entre les mains des débutants... Je me suis donc préoccupé d'extraire du grand dictionnaire un lexique qui fût à la fois assez complet pour suffire aux besoins des élèves des classes de grammaire (6e, 5e et même 4e), et, en même temps, assez simple pour ne pas les embarrasser. On y trouvera donc, non pas tout le vocabulaire de la langue française, mais tous les mots usuels qu'on peut rencontrer dans les thèmes ou dans les exercices appropriés aux premières classes de latin, et ceux-là seuls; on aurait donc tort d'y chercher les archaïsmes, les néologismes, et, dans la terminologie des diverses sciences, les expressions abstraites et rébarbatives que nul n'aura jamais l'idée absurde de donner à traduire à des enfants. Par contre, on y verra figurer les principaux noms propres historiques et géographiques que je n'ai pas cru devoir introduire dans le dictionnaire... Bref, j'ai fait de mon mieux pour rendre plus facile la tâche de l'élève; mais j'espère que l'on reconnaîtra aussi la peine que mes éditeurs ont prise pour rendre ce livre d'un maniement commode et même d'une lecture agréable. C'est la première fois qu'un lexique est composé en caractères aussi forts, et que, pour représenter les mots latins importants, on emploie les caractères gras. Il suffit d'ouvrir le volume à n'importe quelle page pour voir quelle netteté et quelle clarté donne au texte cette disposition typographique originale. »

— On connaît le *Dictionnaire classique illustré* de M. A. Gazier, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Paris. Or, nous avons à signaler aujourd'hui la 31e édition de ce dictionnaire, laquelle laisse bien loin ses devancières (Paris, Colin, in-8 cartonné de IV-791 p. — Prix : 2 fr. 60). — Rappelons d'abord que la première édition remonte à près de vingt ans. Et comme rien ne peut mieux donner une idée des améliorations apportées à ce livre, nous laisserons parler certains chiffres. Le format, autrefois de 110 × 185 millimètres est aujourd'hui de 130 × 200. Les lignes, en conséquence, ont monté de 126 000 à 135 000, les mots de 38 800 à 41 000, et les articles encyclopédiques ont passé de 1 000 à 1 200. Quant aux gravures, au lieu de 700, elles se totalisent par 800; les cartes, enfin se chiffrent par 26 au lieu de 19. L'ensemble, en outre, a été revisé et mis au point.

— Après avoir publié dans *la Cité*, *Bulletin de la Société historique et archéologique du IVe arrondissement*, une intéressante étude sur *les Anciens Jardins du IVe arrondissement*, M. G. Gibault en a fait un tirage à part (Paris, impr. Delaplanche, 1906, in-8 de 14 p., avec 5 grav.). « Bornant nos recherches aux anciens jardins situés sur l'emplacement du IVe arrondissement actuel, dit l'auteur, nous nous proposons de rappeler, dans cet article, le souvenir du superbe jardin de l'hôtel de Lesdiguières, rue de la Cerisaie, de ceux du couvent des Célestins et de l'Arsenal, enfin du jardin de l'hôtel d'Aumont, situé rue de Jouy, où s'est installée la Pharmacie centrale, qui étaient dans toute leur splendeur vers la fin du XVIIe siècle et sur lesquels nous avons pu réunir quelques intéressants documents. » On a là une curieuse évocation de choses du passé, assez généralement ignorées et qui raviront les vrais Parisiens de Paris et même les provinciaux « déracinés » que la grande ville a attirés et retenus.

— Nous recevons une plaquette de M. G. Fabius de Champville intitulée : *Camille Desmoulins, précis historique en vers, dit par l'auteur à l'inauguration*

de la statue de Camille Desmoulins, le 22 septembre 1906, au Palais Royal (Paris, chez F. de Launay, s. d., in-8 de 23 p., avec 7 illustrations et le portrait de l'auteur. — Prix : 1 fr.). Œuvre parfaitement révolutionnaire, qui rappelle une fois de plus comment les gens de 1793 savaient se dévorer entre eux. Nous en détachons ces deux vers, sans nul commentaire :

Et Camille mourut. Sans culotte à la fête,
Tel Jésus autrefois, ayant trente-trois ans.

ALSACE. — Vient de paraître le *Bulletin* (n° 25) *de la Société belfortaine d'émulation* (Belfort, typ. Devillers, 1906, in-8 de XXVIII-128 p., avec 5 planches). Ce volume renferme, outre trois pièces de poésies sur *Victor Hugo*, par M. Alfred Zeller (p. 1-6) et une autre, de M. Ad. Chavin-Colin, intitulée : *Dans un coin des Vosges* (p. 29-32) les travaux suivants : *Précis historique sur la Révolution opérée dans la Rauracie, ci-devant évêché de Bâle, fief de l'empire d'Allemagne*, publiée par M. L. P. (p. 7-27) ; — *Gustave Dauphin (1804-1859), peintre d'histoire*, par M. Henri Bardy (p. 33-60, avec un portrait et deux reproductions de tableaux) ; — *La Société populaire de Belfort*, par M. D. R. (p. 61-68) ; — *Les Compagnies bourgeoises et les Chevaliers de l'arquebuse de Belfort*, par M. L. Klipffel (p. 69-92) ; — *Quelques Contes et chants populaires indigènes plus ou moins anciens du territoire de Belfort (ou Belfortie)*, par M. Aug. Vautherin (p. 94-123) ; — *Quelques Coiffures, cornettes, câles, etc., des environs de Belfort*, par M. Aug. Vautherin (p. 125-127, avec des reproductions très curieuses).

AUVERGNE. — Voici le premier fascicule des *Mémoires de la Société des « Amis de l'Université » de Clermont-Ferrand*. Il se rapporte à la *Statistique générale du département du Puy-de-Dôme* et a pour auteur M. Georges Bonnefoy, président de la dite société (Clermont-Ferrand, imp. S. Monier, 1905, in-8, de 79 p., avec une carte économique en couleurs, dressée par MM. Bonnefoy et Accarias). « Si dans cinquante ans, déclare l'auteur en sa Préface, il y a progrès ou décadence, l'inventaire du département sera là ; les quantités, les valeurs seront enregistrées, il sera facile de comparer et de se fixer. Voilà pourquoi j'ai choisi, de préférence à une autre, l'année 1902, suffisament près du commencement du siècle et pas trop éloignée de l'époque actuelle afin de rester dans les limites de l'actualité. Cependant, loin de me restreindre uniquement au cours d'une année, j'en ai le plus souvent remonté un grand nombre et fait figurer dans mes tableaux les résultats qui m'ont paru constituer des jalons utiles ou curieux. » Cette intéressante étude est partagée en cinq chapitres comportant de très nombreuses subdivisions, savoir : I. Aspect d'ensemble du département (Formation et division géographiques, population, etc.). — II. Statistique cadastrale du département (Revenu matriciel, cultures et produits divers spéciaux au département, etc.). — III. Zoologie agricole du département (Population animale, apiculture, volaille, gibier, etc.). — IV. Agriculture (Froment, méteil, seigle, orge, avec les lignes de chemins de fer, etc.). — V. Tableaux récapitulatifs (Population, topographie, statistique cadastrale, population animale, situation financière). La brochure se termine par des considérations sur l'état de la propriété dans le Puy-de-Dôme : la propriété étant très divisee dans ce département, M. Bonnefoy conseille vivement l'association à ses compatriotes.

FRANCHE-COMTÉ. — Un savant prêtre du diocèse de Besançon, M. l'abbé Tournier, a écrit, en 1889 et en 1894, deux ouvrages sur le protestantisme dans le pays de Montbéliard, où il démontrait, — chose bien connue,

d'ailleurs, — que l'hérésie ne s'était implantée dans la région que par la force, après une grande résistance de la part des populations. Comme ces études, ainsi qu'il fallait s'y attendre, ont été loin de plaire aux protestants de cette partie du département actuel du Doubs, l'un d'eux, M. John Viénot, pasteur luthérien et professeur d'histoire à la Faculté protestante de Paris, a voulu contredire l'écrivain catholique, et, pour cela, il a composé une grosse *Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard depuis les origines jusqu'à la mort de Toussain (1524-1573)*, qui vient d'être prise à partie, discutée, et, documents en mains, très joliment réduite à sa réelle valeur, par le même M. Tournier, dans un volume intitulé : *M. John Viénot et l'Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard* (Besançon, Jacquin, 1906, in-8 de 200 p. — Prix : 3 fr.). Nous avions eu autrefois à exprimer le regret que M. Tournier fût un peu vif dans la discussion ; aujourd'hui, nous devons constater sa parfaite courtoisie, relevée toutefois, de temps à autre, d'amusantes tournures ironiques. Cette manière ne nuit en rien à l'effet qu'il a cherché et largement obtenu. Dans les cinq chapitres qui composent ce nouvel ouvrage, l'auteur suit pas à pas son adversaire, avec une méthode implacable. Ses arguments détruisent d'autant plus sûrement ceux de M. J. Viénot qu'ils découlent toujours de pièces authentiques, nullement ignorées de M. Viénot, du reste, mais qui ont été par lui étrangement découpées et arrangées pour les besoins de la cause. Son contradicteur est si clair, si pressant, qu'en vérité nous ne voyons pas, pour M. Viénot, la possibilité de se tirer de là à son avantage. Dans un article publié récemment par la *Semaine religieuse de Besançon* (n° du 12 mai dernier), un critique, qui signe des initiales P. F., a judicieusement résumé comme suit les conclusions à tirer du livre de M. Tournier : « 1° Le clergé catholique du pays de Montbéliard, au commencement du XVIe siècle, n'était pas ce qu'ont prétendu plusieurs des historiens protestants ; 2° les pasteurs protestants qui parvinrent à le déposséder de ses bénéfices n'étaient pas, tant s'en faut, des modèles de toutes les vertus ; 3° le moyen le plus efficace de conversion employée par le protestantisme à Montbéliard a été la pression exercée par les comtes sur leurs sujets ; 4° le zèle évangélique de ces apôtres de la Réforme n'était rien moins que désintéressé. » Toute personne de bonne foi, après avoir lu l'ouvrage de M. l'abbé Tournier, ne pourra que se ranger à l'opinion de M. P. F. — Notons que le volume en question se complète d'un *Jugement porté par la Faculté d'histoire de Besançon sur le livre de M. John Viénot* (p. 187-197). Ce « jugement » est en forme d'article très étudié de M. J. Guiraud, professeur de cette Faculté, qui conclut finalement que l'œuvre du pasteur protestant, en raison des préjugés confessionnels, est dénué de « toute valeur scientifique. »

— La seizième assemblée générale de la Société d'histoire contemporaine s'est tenue à Paris le 13 juin dernier. A cette occasion, comme précédemment du reste, il a été publié une brochure où, indépendamment du discours du président, M. le comte Boulay de la Meurthe, et du rapport de notre collaborateur M. Gabriel Ledos, faisant fonctions de secrétaire en l'absence de M. A. Malet, on trouve trois courtes études dont l'une, qui sollicite spécialement notre attention, est intitulée : *Par qui fut livré le général Pichegru, d'après des documents inédits.* « Jusqu'ici, dit l'auteur, M. Léonce Grasilier, on a rejeté tout l'odieux de cette opération sur un seul individu appelé par tous les historiens *Leblanc*, mais de nouvelles et minutieuses investigations dans les archives de la Police nous ont permis d'établir que cet homme, que l'on a toujours cru être l'auteur responsable de

l'arrestation du général Pichegru, n'était, somme toute, qu'un agent secondaire, un simple instrument aux ordres d'une police plus ou moins occulte, tandis que la responsabilité entière devait être rejetée sur un personnage important dont l'histoire a jusqu'ici *ignoré le rôle et le nom.* » Or, le personnage en question n'était autre qu'un compatriote de Pichegru, un certain François-Xavier-Désiré Joliclerc, né à Bief-du-Fourg (Jura), en 1770. Ce parfait coquin, dont les agissements sont retracés ici, ne toucha pas la forte somme, prix de la capture de Pichegru, — laquelle échut à Leblanc, Savoyard d'origine, de son vrai nom Blanc-Montbrun, — mais il obtint des emplois supérieurs dans la police impériale. Et, tranquillement, le Joliclerc mourut à l'âge de 66 ans, le 19 mars 1836, au château de Collias qu'il possédait dans le Gard, étant alors maire de cette commune. — Notons qu'un tirage à part de ce curieux travail a paru (Paris, 6, rue de Seine, in-8 de 14 p.) chez le libraire Lucien Dorbon qui, par les femmes, nous l'avons dit déjà ici même, appartient à la famille de l'infortuné général.

— Nous remarquons dans la Revue *l'Art et les artistes* du présent mois d'octobre un article très étudié de M. Gustave Geffroy sur Gustave Courbet. L'homme est à peine esquissé, mais le peintre de grand talent que fut le maître d'Ornans est analysé, fouillé et expliqué en détail. « Dans ses chefs-d'œuvre, observe l'auteur, grandes réunions humaines et paysages, il prouve victorieusement sa pénétration et son génie, il atteint le but de la peinture, il exprime, il ressuscite la vie, il lui donne l'immortalité possible par la forme, le modèle, la couleur, l'expression. » Et voici la conclusion de M. G. Geffroy : « Par ses paysages, comme par ses scènes d'existence, par ses portraits, Courbet a donc prouvé qu'on pouvait atteindre au beau, à la puissance, à la grâce en s'inspirant fortement et respectueusement des formes visibles. Il comprend, il choisit, mais il n'arrange pas, il n'invente pas : il sait que le réel dépasse toutes les combinaisons et toutes les prétentions. Il a prouvé que les réalistes pouvaient dégager la poésie des choses, qu'il savait rendre les sentiments les plus forts et les plus délicats. »

Languedoc. — M. Edmond Lamouzèle, dans son opuscule intitulé : *Essai sur l'organisation et les fonctions de la compagnie du guet et de la garde bourgeoise de Toulouse au* XVII*e et au* XVIII*e siècle* (Paris, Champion, 1906, in-8 de 144 p. — Prix : 2 fr. 50) fait connaître, à l'aide de bons documents, la manière dont la police était exercée à Toulouse dans les derniers siècles de la monarchie. Deux corps veillaient à la sécurité de la ville : le guet et la garde bourgeoise. Le guet était composé de véritables fonctionnaires, rétribués sur les fonds du budget communal, placé sous les ordres d'un commandant du guet et astreints à prêter serment entre les mains des magistrats. La garde bourgeoise était composée de citoyens des diverses classes non exempts du service municipal du guet, à titre viager ou temporaire. Chacun de ces corps avait ses attributions bien déterminées soit de nuit soit de jour, et veillait ainsi à la tranquillité de la ville.

Limousin. — Nous avons sous les yeux les quatre livraisons de l'année 1905 du *Bibliophile limousin*, revue bibliographique régionale du plus grand intérêt et qui mériterait d'avoir les émules dans toutes nos provinces (Limoges, imp. Ducourtieux et Gout, in-8). Il est vrai qu'une publication du genre, pour si utile qu'elle soit, ne saurait faire ses frais et qu'il faut trouver alors un ou plusieurs fervents de la petite patrie qui n'hésitent pas à ouvrir leur porte-monnaie pour assurer l'existence du périodique. Donc, le *Bibliophile limousin* est arrivé à sa vingtième année. Sans compter les indications purement bibliographiques relatives aux livres, brochures, revues

et journaux qui concernent les hommes ou le pays limousins, les lecteurs trouveront dans ce volume du recueil des articles d'importance variable, quoique également attachants à des points de vue différents. Citons : *Contribution à l'histoire des périodiques limousins*, que publie M. Paul Ducourtieux ; — *Un Petit-Fils de Pourceaugnac*, par M. Camille Jouhanneaud ; — *Les Garnier et les Berton* (imprimeurs limousins du XVIe siècle), par M. Franck Delage ; — *Rabelais et les Limousins*, par M. Alphonse Précigou ; — *Le Chanoine Joseph Roux, poète, penseur, philologue, félibre. Bio-bibliographie (1834 1905)*, par M. Louis de Nussac.

HOLLANDE. — M. M. G. Wildeman nous envoie la deuxième édition « revue, corrigée et augmentée » de son joli *Itinéraire archéologique de Delft* (Delft, J. Vis, 1906, in-16 cartonné de 97 p., illustré de nombreuses gravures dans le texte et hors texte). L'auteur décrit et rappelle succinctement l'histoire de l'hôtel de ville de Delft, de la nouvelle et de la vieille église du « Prinsenhof » (ancienne résidence du prince Guillaume d'Orange, assassiné par Balthazar Gérard, en 1584), de la maison dite « Gemeenlandshuis », de la porte « Oostpoort. » Il consacre aussi quelques pages à la célèbre céramique de Delft, spécialement à la fabrique « de porceleyne Flesch » et à la fabrique « T. Prinsenhof », établissement de peinture sur verre par inustion. On trouvera (p. 72 à 84) quelques détails sur les faits, gestes et discours qui accompagnèrent la restauration du monument funéraire élevé à la mémoire de Naundorff, le plus fameux des nombreux faux Louis XVII, dont « l'histoire excessivement triste, dit M. Wildeman, est loin d'être généralement acceptée en France comme pure vérité... » On sait que ce peu banal personnage auquel, sans hésiter, l'auteur du présent *Itinéraire* accorde la qualité de fils de Louis XVI, est inhumé à Delft, où il mourut le 10 août 1845.

POLOGNE. — L'Académie des sciences de Cracovie éditera en 1907 une *Encyclopédie polonaise* en 27 volumes ; cette encyclopédie aura pour but de représenter la culture polonaise dans son développement historique jusqu'aux temps les plus récents ; ce ne sera pas une édition populaire, mais une édition destinée à tous ceux qui possèdent une instruction supérieure. Le contenu y sera rangé par ordre de matière et non alphabétiquement. La rédaction des articles a été confiée aux spécialistes les plus éminents, qui doivent remettre leurs manuscrits au plus tard le 1er janvier 1907. L'impression durera une année, et doit être terminée le 1er janvier 1908. Pour couvrir les frais dus aux rédacteurs, ainsi que les frais d'impression, une somme de 200 000 couronnes a été allouée par l'Académie. Voici les titres des principaux chapitres : Géographie physique, Anthropologie, Linguistique, Archéologie, Debuts de la culture slave, Histoire politique, Géographie historique, Statistique, Questions économiques et sociales, Église, Instruction, Mœurs, Armée et Guerre, Sciences historiques auxiliaires, Art et Musique, Belles-Lettres, Bibliographie.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Théologie sacramentaire, étude de théologie positive*, par P. Pourrat (in-12, Lecoffre, Gabalda et Cie). — *La Théologie de saint Hippolyte*, par A. d'Alès (in-8, Beauchesne). — *Mensa und Confessio. Studien über den Altar der altchristlichen Liturgie*, von Dr. F. Wieland. I. (in-8, München, Lentner). — *Les Miracles de l'Évangile*, par J. M. A. (in-8, Abbeville, Paillart). — *La Société contemporaine et les Leçons du Calvaire*, par l'abbé P. Magaud (in-12, Téqui). — *Pour nos soldats. Essai d'éducation morale*, par le capitaine Romain (in-12, Berger-Levrault). — *Las Cajas rurales de crédito del sistema de Raiffeisen*, por L. Chaves Arias (Zamora, Est. typ. de S. José). — *Cours de chimie organique*, par F. Swarts (gr. in-8, Hermann). —

Précis de géométrie, compléments. Les Trois Coniques, par J. Girod (in-8, Alcan). — *Les Statues de terre cuite en Grèce*, par W. Deonna (in-8, Fontemoing). — *Les Maîtres de l'art. Phidias et la Sculpture grecque au* Ve *siècle*, par H. Lechat (in-8, Librairie de l'Art ancien et moderne). — *Les Maîtres de l'art. Botticelli*, par C. Diehl (in-8, Librairie de l'Art ancien et moderne). — *Teatro e musica in Roma nel secondo quarto del secolo* XIX *(1825-50)*, par Prof. G. Radiciotti (in-8, Roma, tip. della R. Accademia dei Lincei). — *Histoire de la musique. Iles Britanniques ; les* XVIIIe *et* XIXe *siècles*, par A. Soubies (petit in-18, Flammarion). — *Œuvres complètes* du comte Léon Tolstoï ; trad. de J. W. Bienstock. T. XVI. *Anna Karénine*. II (in-16, Stock). — *Christine Rodis*, par C. Marbo (in-18, Stock). — *A bas la Calotte !* par J. de l'Arbonnoise (in-12, Tournai et Paris, Casterman). — *Sous le joug, chronique d'Alexis Zdanoborski, gentilhomme polonais*, par H. Sienkiewicz ; trad. par N. Ordega et M. A. Zolkiewski (in-12, Abbeville, Paillart). — *L'Épreuve du feu*, par J. de Coulomb (in-12, Abbeville, Paillart). — *Mes origines. Mémoires et récits* de Frédéric Mistral ; trad. du provençal (in-16, Plon-Nourrit). — *Pétrarque, sa vie et son œuvre*, par G. Finzi ; trad. par Mme Thiérard-Baudrillard (in-16, Perrin). — *Dans les Carphates roumaines (les Bucégi)*, par N. Urechia (in-16, Plon-Nourrit). — *Sanctuaires d'Orient. Égypte, Grèce, Palestine*, par E. Schuré. 2e édit. (in-16, Perrin). — *La Grèce ancienne*, par G. d'Azambuja (in-8, bureaux de la « Science sociale »). — *L'Église et l'Orient au moyen âge. Les Croisades*, par L. Bréhier (in-12, Lecoffre, Gabalda et Cie). — *Jeanne d'Arc*, par le chanoine H. Debout. T. II. (gr. in-8, Bonne Presse). — *Essai sur le Porhoët. Le Comté. Sa Capitale. Ses Seigneurs*, par le Vte H. du Halgouet (in-8, Champion). — *Un Conseil de paroisse sous le régime de la première séparation de l'Église et de l'État*, par l'abbé J. Contrasty (in-8, Toulouse, imp. Saint-Cyprien). — *La Loi de séparation et le Pape Pie X*, par l'abbé Gayraud (in-18, Bloud). — *La Nation belge, 1830-1905*, (gr. in-8, Liège, Desoer ; Bruxelles, Weissenbruch). — *La Question macédonienne. État actuel. Solution*, par É. Engelhardt (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Un Épicurien sous la Terreur. Hérault de Séchelles (1759-1794), d'après des documents inédits*, par É. Dard (petit in-8, Perrin). — *Urbain de Hercé, dernier évêque et comte de Dol, grand-aumônier de l'armée catholique et royale*, par C. Robert (in-8, Retaux). — *Fragments d'un Journal intime, précédés d'une Notice biographique*, par J. de Rochay (in-12, Beauchesne). — *Concepto y estudio de la historia militar*, por C. G. Alonso (in-12, Madrid, imp. de artillería). — *Notice sur les manuscrits du « Liber Floridus » de Lambert, chanoine de Saint-Omer*, par L. Delisle (in-4, Klincksieck).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

ORGANISATION DES CULTES. — 1. *La Loi du 9 décembre 1905, concernant la séparation des Églises et de l'État*, par GASPARD ODIN et EUGÈNE REMAUD. Paris, Oudin, 1906, in-8 de 544 p., 5 fr. — 2. *Commentaire pratique de la loi du 9 décembre 1905 et du règlement d'administration publique du 16 mars 1906 sur la séparation de l'Église et de l'État dans leur application au culte catholique*, par J. EYMARD-DUVERNAY. Paris, Pedone, 1906, in-8 de 272 p., 4 fr.

DROIT COMMERCIAL. — 3. *Des Sociétés commerciales. Guide pratique et formulaire*, par A. POTTIER. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1906, in-8 de 566 p., 12 fr. — 4. *Le Bilan dans les sociétés anonymes*, par JACQUES VERLEY. Paris, Rousseau, 1906, in-8 de XII-309 p., 6 fr.

LÉGISLATION OUVRIÈRE. — 5. *Les Institutions patronales de l'État prussien*, par JEAN TAILLEFER. Paris, Rousseau, 1906, in-8 de 140 p. — 6. *Annuaire de la législation du travail publié par l'Office du travail de Belgique*. XIe année 1905. Bruxelles, Lebègue ; Schepens, 1906, in-8 de XVIII-584 p., 2 fr. 75.

OUVRAGES DIVERS. — 7. *Un Cas d'arbitrage (France et Haïti)*. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1906, in-8, de 149 p., 3 fr. — 8. *Du Chantage*, par G. BONHOMME. Angers, imp. Burdin, 1906, gr. in-8 de VIII-198 p. — 9. *Introduction à l'étude des assurances*, par MICHEL A. NORADOUNGHIAN. 1re partie. *Esquisses théoriques*. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence ; Neuchâtel, Attinger, in-12 de 105 p., 2 fr. 50. — 10. *Nouvelle Loi militaire de 1905, avec les décrets, réglements d'administration publique, circulaires, instructions, arrêtés, avis ministériels servant de commentaire à la loi*. Paris, Garnier, s. d., in-12 de III-332 p., 2 fr. — 11. *Le Mensonge du féminisme, opinions de Léon H...* recueillies et publiées par THÉODORE JORAN. Paris, Jouve, s. d., in-18 de 459 p., 3 fr. 50.

ORGANISATION DES CULTES. — 1. — En France, où la religion catholique est celle de l'immense majorité, une loi qui prétend organiser le culte en dehors des principes du catholicisme est évidemment une loi mort-née. Son application intégrale, qu'on nous promet, ne peut aboutir qu'à la spoliation de l'Église et à la persécution. C'est à raison seulement de ces funestes éventualités que les ouvrages relatifs à la loi du 9 décembre 1905 conservent quelque intérêt. Ils peuvent encore apprendre aux catholiques à quelle sauce ils seront accommodés. Celui de MM. Gaspard Odin, avocat, et Eugène Remaud, avoué, contient une analyse très complète des travaux préparatoires de la loi. Il est divisé en trois parties. Dans la première, les auteurs présentent le résumé de la discussion générale à la Chambre et au Sénat ; dans la seconde, c'est la discussion de chaque article qui en fournit le commentaire. La troisième partie comprend, sous la dénomination de *Documents divers*, le texte du Concordat et des articles organiques, les actes de toute nature, réglements d'administration publique, décrets, circulaires ministérielles, qui ont accompagné ou suivi la loi, jusques et y compris l'encyclique *Vehementer nos*, qui l'a condamnée. MM. Odin et Remaud

apprécient d'ailleurs cette loi en catholiques et se déclarent soumis aux instructions du Souverain Pontife.

2. — M. Eymard-Duvernay, catholique lui aussi, s'est proposé, nous dit-il, de donner une « interprétation rigoureusement juridique » de la loi de 1905. Il fait ainsi beaucoup d'honneur à une élucubration législative qui, elle, n'a aucun souci du droit. Le *Commentaire pratique* de M. Eymard-Duvernay est incontestablement plus clair et mieux coordonné que la loi elle-même. C'est mieux qu'un commentaire, c'est un exposé méthodique de la nouvelle organisation que nos législateurs prétendaient, au nom de l'État, imposer à l'Église, sans l'avoir consultée et en publiant même bien haut qu'ils ne voulaient plus la connaître. Mais, en dehors de cette organisation, aujourd'hui impossible et définitivement jugée, il reste à déterminer quelle place le droit commun laisse encore aux catholiques pour le maintien de leur culte public ou privé. Sur ce point, devenu capital, l'ouvrage de M. Eymard-Duvernay sera très utile à consulter, car l'auteur s'est appliqué à délimiter d'une manière très précise la portée et l'étendue des prescriptions légales.

Droit commercial. — 3. — Il n'est pas en droit de matière plus complexe et qui soulève plus de questions délicates que la matière des sociétés, et plus on va, plus les sociétés se multiplient. Qui ne fait pas aujourd'hui partie de quelque société civile ou commerciale ? Les œuvres religieuses elles-mêmes, faute d'une liberté suffisante d'association, ont dû, en France, se fonder sous cette forme. Aussi l'ouvrage que vient de publier M. A. Pottier, avocat, sur les *Sociétés commerciales*, répond à un véritable besoin. Nous possédons, il est vrai, d'excellents traités sur ce sujet, mais ce sont des ouvrages savants, théoriques, faits pour les jurisconsultes et qui n'entrent pas dans les détails d'application. Un guide pratique faisait jusqu'ici défaut en cette matière. C'est ce guide que nous offre M. Pottier. « Nous avons pensé, dit-il, après une expérience de vingt années spécialement consacrées à l'étude des questions de sociétés, qu'un guide pratique, sans aucune prétention et sans autre but que d'aider, dans les mille circonstances où ils peuvent en avoir besoin, tous ceux qui sont intéressés à ces questions, serait susceptible de rendre quelques services... Nous avons volontairement réduit notre traité aux sociétés commerciales, laissant de côté les sociétés civiles, qui sont d'un usage moins fréquent, les sociétés d'assurance, les sociétés mutuelles, les associations, qui sont plus spéciales. Nous avons cherché à être clair, précis, facile à consulter par ceux-là mêmes qui n'ont pas la moindre notion du droit et qui, du jour au lendemain, devenant administrateurs ou gérants de sociétés, associés ou simples actionnaires, ont besoin de connaître en même temps leurs devoirs et leurs droits, de savoir que faire et comment le faire. » Comment faire ? C'est pour cela souvent qu'on est embarrassé. La meilleure manière de

répondre à cette question, c'est de donner la formule de l'acte qu'il y a lieu de faire. M. Pottier n'y a pas manqué. Après l'exposé des règles spéciales à chaque espèce de société, il a placé les formules des actes qui lui sont propres. A ces formules sont jointes des annotations qui en facilitent l'usage. Bien que le traité de M. Pottier ait été composé dans l'intérêt des personnes étrangères à la science du droit, nous croyons cependant que c'est encore aux jurisconsultes et aux gens d'affaires qu'il sera le plus utile, car l'homme qui ignore le droit aurait tort de se fier même au meilleur ouvrage pour l'étude des questions relatives aux sociétés commerciales, et, d'autre part, le livre de M. Pottier est assez complet pour fournir aux hommes de loi la solution de la plupart des difficultés qu'ils peuvent rencontrer en cette matière. Ils en apprécieront surtout l'utilité par les conseils pratiques dont l'auteur entremêle fréquemment ses explications juridiques.

4. — Le livre de M. Jacques Verley, qui traite du *Bilan dans les sociétés anonymes*, est de nature à intéresser non seulement les administrateurs de ces sociétés, mais encore tous les capitalistes, si nombreux aujourd'hui, qui recherchent les placements industriels. C'est généralement par le bilan que l'on peut se rendre compte de la situation financière d'une société. Or, pour qu'on y trouve ce que l'on cherche, il faut d'abord que le bilan soit régulièrement établi ; il faut ensuite qu'on sache le comprendre. La composition d'un bilan n'est pas une pure opération de comptabilité ; elle soulève beaucoup de questions de droit. Elle peut être aussi un moyen, pour des administrateurs malhonnêtes, de tromper les actionnaires et les tiers. Il est donc très important que le bilan soit exact et sincère. Plusieurs législations étrangères ont cru devoir édicter des prescriptions à cet égard ; elles veulent que les bilans des sociétés soient publiés et elles précisent les conditions qu'ils doivent remplir. En France, la loi n'est pas encore intervenue en cette matière, qui est seulement régie par l'usage et par les statuts des sociétés. Mais le défaut de toute règle légale sur la confection des inventaires et des bilans présente des inconvénients dont se plaignent depuis longtemps les praticiens, et, d'accord avec des juristes et des financiers éminents, M. Verley, dans la conclusion de son ouvrage, indique les réformes qui pourraient être réalisées par le législateur.

LÉGISLATION OUVRIÈRE. — 5. — Les institutions économiques en faveur des ouvriers se sont beaucoup multipliées, depuis quelques années, dans tous les pays industriels. Elles ont été particulièrement encouragées en Allemagne par la législation et par l'initiative des gouvernements. Dans une étude consacrée aux *Institutions patronales de l'Etat prussien*, M. Jean Taillefer, docteur en droit, fait connaître d'abord les diverses institutions crées par l'État prussien en tant que patron ;

il recherche ensuite l'influence que ces organisations exercent sur la situation sociale et politique des ouvriers. L'État prussien exploitant lui-même tous les chemins de fer de Prusse et de Hesse, propriétaire de mines et de salines très importantes, est le plus grand industriel de l'Allemagne. Il a dû pourvoir à tous les besoins des 350,000 ouvriers qu'il occupe. Pour leur alimentation, il a créé des restaurants et des cantines, fournissant des repas à des prix très réduits ; il a fondé de nombreuses sociétés de consommation ou économats, permettant à l'ouvrier de se procurer à bon marché toutes les choses nécessaires à la vie. Pour le logement, il a construit des maisons ouvrières et des asiles ; il aide les ouvriers à se construire eux-mêmes des habitations, en leur faisant des prêts à long terme. Au point de vue de la santé et de l'hygiène, il entretient des établissements de bains, des hospices et des dispensaires ; l'administration des chemins de fer fournit gratuitement les soins médicaux à ses employés et à leur famille. Indépendamment des caisses d'assurances communes à toute l'Allemagne, l'État prussien a établi des caisses supplémentaires, procurant aux ouvriers des avantages particuliers ; aux veuves et aux orphelins, des pensions ; ces caisses sont administrées ordinairement par un comité composé d'ouvriers et présidé par un haut fonctionnaire. Enfin l'État prussien a beaucoup favorisé l'épargne ; il vise à rendre l'ouvrier propriétaire, soit d'une maison, soit d'un petit capital... Si maintenant l'on se demande quelle est l'influence de ces nombreuses institutions patronales sur l'état des populations ouvrières, sur l'usage qu'elles font de leurs droits et de leurs libertés, on constate, sans doute, que la situation matérielle de l'ouvrier est réellement améliorée, mais aussi que l'autorité de l'État patron sur ses employés est notablement augmentée : l'ouvrier est attaché à son métier un peu comme le serf d'autrefois l'était à la glèbe ; il n'a qu'en théorie la liberté de débattre le prix de son travail ; toute coalition et toute tentative de grève lui sont impossibles. M. Taillefer estime que l'ouvrier paye ainsi un peu cher les avantages qu'il trouve dans les institutions patronales. Et pourtant les entraves mêmes que ces institutions apportent à sa liberté n'ont-elles pas aussi leur bon côté ? Si la stabilité de la famille ouvrière est ainsi plus assurée, faut-il le regretter ? On dit bien que des associations constituées librement par les ouvriers eux-mêmes pourraient être aussi bienfaisantes que les institutions créées par les patrons et n'auraient pas les mêmes inconvénients. Mais les ouvriers enrôlés dans ces associations conserveraient-ils toute leur liberté ? Et tandis que les institutions patronales maintiennent l'accord entre le capital et le travail, des associations indépendantes des patrons n'amèneraient-elles pas la discorde et la guerre !

6. — L'Office du travail de Belgique publie, chaque année, depuis

1897, un *Annuaire de la législation du travail*. C'est une collection précieuse, comprenant toutes les lois ouvrières promulguées dans les divers pays civilisés. Le volume de 1905, qui a paru récemment, contient un certain nombre de lois importantes et qu'il peut être intéressant de signaler. Nous citerons, suivant l'ordre alphabétique des nations qui figurent dans l'Annuaire : dans la République Argentine, une loi sur le repos du dimanche ; en Belgique, aussi une loi sur le repos du dimanche dans les entreprises industrielles et commerciales ; en Bulgarie, une loi sur le travail des femmes et des enfants dans les établissements industriels ; en Grande-Bretagne, une loi établissant une organisation ayant pour but de fournir du travail ou de venir en aide aux ouvriers sans travail ; dans la colonie britannique de Victoria, un code très étendu réglementant les fabriques, ateliers et magasins ; dans la colonie du Cap, une loi réglant la responsabilité des patrons en ce qui concerne la réparation des accidents survenus aux ouvriers ; en Suisse, une loi fédérale sur la responsabilité civile des entreprises de chemins de fer, de bateaux à vapeur et des postes. Les documents législatifs insérés dans l'Annuaire sont ordinairement publiés *in extenso* ; quelques-uns sont accompagnés de notices.

Ouvrages divers. — 7. — Sous le titre *Un cas d'arbitrage* (*France et Haïti*), a paru le récit d'un conflit international qui n'a pas fait beaucoup de bruit et n'était pas de nature à troubler gravement la paix du monde. Un Français, M. Aboilard, avait passé avec le gouvernement d'Haïti un contrat que les ministres haïtiens refusaient d'exécuter, sous prétexte que la convention n'avait pas été ratifiée par les Chambres législatives. Rien, toutefois, dans cette convention, n'indiquait que son effet était subordonné à l'approbation des Chambres. Elle concédait à M. Aboilard le monopole du service des eaux de Port-au-Prince et de Pétionville et l'exploitation exclusive de l'énergie électrique à Port-au-Prince. Le gouvernement haïtien lui ayant retiré ces concessions, il décida la légation de France à Port-au-Prince à intervenir en sa faveur ; des négociations s'engagèrent et elles aboutirent à la signature d'un protocole instituant une commission internationale pour juger le différend. Les arbitres désignés étaient M. Louis Renault, de l'Académie des sciences morales, M. Solon Ménos, président de la Société de législation de Port-au-Prince, et M. Henry Vignaud, secrétaire de l'ambassade des États-Unis à Paris. Ils rendirent leur sentence le 26 juillet 1905 et donnèrent tort en principe au gouvernement d'Haïti, mais n'accueillirent que dans une mesure très réduite la demande de dommages et intérêts de M. Aboilard. Cette sentence, bien qu'elle paraisse fondée en droit, est assez vivement critiquée dans le livre que nous signalons et qui, ne portant aucun nom d'auteur, semble traduire le mécontentement de la partie condamnée. Les États eux-mêmes, quand ils plaident, peuvent bien user du droit de maudire leurs juges.

8. — La thèse de doctorat de M. G. Bonhomme, qui traite *du Chantage*, touche à une plaie de notre société. Jusqu'en 1863, le chantage n'était pas réprimé par la loi, et lorsque le gouvernement impérial proposa d'ajouter à l'article 400 du code pénal le paragraphe concernant ce délit, Jules Favre ne manqua pas de soutenir que l'innovation était inutile, que les tentatives d'extorsion connues vulgairement sous le nom de chantage n'étaient justiciables que du mépris. Cette fois encore Jules Favre avait tort, le chantage est aujourd'hui réprimé par la plupart des législations, et, malgré les textes qui le frappent, il se propage de plus en plus. La presse est son meilleur instrument. Bien loin de le traiter avec dédain, il faut plutôt en étendre et en fortifier la répression. L'article 400 ne prévoit que la menace d'imputations diffamatoires en vue d'obtenir un bénéfice pécuniaire. Mais la menace de révéler un fait non diffamatoire, comme, par exemple, le fait d'avoir des opinions ou des pratiques religieuses mal vues des hommes au pouvoir, ne tombe pas sous le coup de la loi. La menace qui a pour but d'obtenir, non de l'argent, mais une bonne place ou une faveur quelconque, n'est pas non plus réprimée. Sous ce double rapport, nous pensons, avec M. Bonhomme, que la loi est insuffisante. C'est dans la politique surtout aujourd'hui que travaillent les maîtres chanteurs; c'est donc là aussi qu'il faut les suivre et enrayer leur industrie malfaisante.

9. — En un petit volume intitulé : *Introduction à l'étude des assurances*, M. Michel Noradounghian expose très brièvement — trop brièvement quelquefois pour les explications techniques qu'il donne — le mécanisme des assurances. Beaucoup de personnes usent de l'assurance sans avoir des notions bien exactes sur les bases de cette institution, les méthodes qu'elle applique et sa portée. D'autres, qui n'en usent pas, en apprécieraient mieux les avantages si elles en connaissaient les règles et les résultats. C'est pourquoi le petit travail de vulgarisation de M. Noradounghian n'est pas dénué d'intérêt. On peut y apprendre, en quelques pages, comment dans les divers genres d'assurances se calculent les primes; comment s'évalue le risque; par quels moyens les compagnies mutuelles ou à primes fixes parviennent à faire face aux indemnités; comment elles établissent leurs comptes et dressent leur bilan. L'auteur annonce, dans sa Préface, qu'il a divisé son ouvrage en deux parties indépendantes. La première, qu'il publie d'abord, s'adresse à tout le monde. La seconde exposera la pratique en assurance et s'adressera plutôt aux assureurs.

10. — Si nul n'est censé ignorer la loi, nul jeune Français surtout ne peut ignorer la loi militaire, et cette loi est aujourd'hui non seulement fort lourde, mais aussi fort étendue et fort compliquée. Sous le titre de *Nouvelle Loi militaire de 1905*, MM. Garnier frères, éditeurs, ont réuni

la loi du 21 mars 1905 sur le recrutement et les décrets, réglements et instructions ministérielles qui s'y rattachent. Le tout ne forme pas moins d'un volume de 332 pages. Un tel livre n'a besoin que d'être signalé; il est de ceux dont la lecture s'impose, hélas! à un trop grand nombre de personnes. On y trouvera notamment l'indication de tous les emplois réservés aux anciens militaires, ainsi que les conditions à remplir pour les obtenir.

11. — *Le Mensonge du féminisme* n'est pas précisément un livre de droit; mais c'est un livre qui touche à beaucoup de questions de droit. L'égalité des sexes, la suppression de l'autorité maritale, les droits politiques des femmes, toutes ces revendications des féministes y sont discutées avec talent et jugées presque toujours sainement. De ce livre, M. Théodore Joran, s'il faut l'en croire, n'est pas lui-même l'auteur, mais seulement l'éditeur. « Ces *Confessions d'un antiféministe*, dit-il, ne sont pas les miennes propres. Elles sont le testament moral d'un ami intime qu'une brusque mort m'a ravi, il y a quelques années. Désigné par Léon H... comme l'exécuteur de ses dernières volontés et l'héritier de ses manuscrits, j'ai pieusement compulsé les papiers où il notait au jour le jour ses impressions intimes, où il résumait en quelque sorte l'histoire de son âme. Le triage que j'en fis produisit trois lots : Un *Journal*, une suite de *Pensées*, ou plutôt, car le terme serait trop ambitieux, d'*Impressions*, enfin une *Réfutation sommaire des doctrines féministes*. » Le journal est celui d'un mari incompris, qui n'a pu se faire aimer d'une femme sans cœur et orgueilleuse. A la fin, sans qu'on en pénètre bien les motifs, il se tue, d'où l'on peut inférer que l'attitude de sa femme n'était pas sans excuse. Ce suicide est d'autant plus surprenant que dans le recueil de ses pensées, qui suivent le journal, Léon H... nous apparaît comme un esprit fin, un peu romanesque, il est vrai, mais au fond honnête et chrétien. C'est lui, par exemple, qui écrit : « Je n'ai encore jamais vu de femmes féministes qui ne fussent en même temps libre-penseuses. Cela juge à mon avis le féminisme. » Dans la partie consacrée à la réfutation du féminisme, l'auteur se montre parfaitement au courant de la question ; il invoque à l'appui de sa thèse de nombreuses autorités, cite même de préférence les écrivains féministes. Quant à la thèse elle-même, elle peut paraître quelquefois trop exclusive. La conclusion cependant n'est pas en contradiction avec un féminisme raisonnable ; elle se résume dans la formule : « Réaliser l'égalité dans la différence. »

MAURICE LAMBERT.

PHILOSOPHIE

MÉTAPHYSIQUE. — PSYCHOLOGIE. — 1. *Abrégé de métaphysique, étude historique et critique des doctrines de la métaphysique scolastique d'après les enseignements des principaux docteurs*, par le comte DOMET DE VORGES. Paris, Lethielleux, 1906, 2 vol. in-8 de IX-301 et 253 p., 10 fr. — 2. *La Métaphysique des causes, d'après saint Thomas et Albert le Grand*, par THÉODORE DE RÉGNON, S. J. 2e éd. Paris, Retaux, 1906, in-8 de XIX-663 p., avec un portrait, 7 fr. 50. — 3. *La Raison et le Rationalisme*, par LÉON OLLÉ-LAPRUNE. Paris, Perrin, 1906, in-16 de LIII-272 p., 3 fr. 50. — 4. *Idées générales de psychologie*, par G.-H. LUQUET. Paris, Alcan, 1906, in-8 de VII-295 p., 5 fr. — 5. *Causeries psychologiques*, par J.-J. VAN BIERVLIET. 2e série. Paris, Alcan, 1906, in-12 de 165 p., 3 fr. — 6. *Le Sentiment et la pensée et leurs principaux aspects physiologiques, essai de psychologie expérimentale et comparée*, par ANDRÉ GODFERNAUX. 2e éd. Paris, Alcan, 1906, in-16 de XII-203 p., 2 fr. 50. — 7. *Physiologie et psychologie de l'attention*, par JEAN-PIERRE NAYRAC. Paris, Alcan, 1906, in-8 de XI-213 p., 3 fr. 75. — 8. *Les Éléments du caractère et leurs lois de combinaison*, par PAULIN MALAPERT. 2e éd. Paris, Alcan, 1906, in-8 de XXVIII-286 p., 5 fr. — 9. *Art et psychologie individuelle*, par LUCIEN ARRÉAT. Paris, Alcan, 1906, in-16 de VII-159 p., 2 fr. 50. 10. *Atti del V congresso internazionale di psicologia, tenuto in Roma dal 26 al 30 aprile 1905, sotto la presidenza del prof. Giuseppe Sergi*, pubblicatti dal dott. SANTE DE SANCTIS. Paris, Alcan, 1906, gr. in-8 de 798 p., 20 fr.

MORALE ET PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 11. *Cours de morale théorique et pratique*, par L. DUGAS. Paris, H. Paulin, 1905, 2 tomes en un vol. in-8 de IV-125 et 164 p., 5 fr. — 12. *La Dérogabilità del diritto naturale nella scolastica*, da prof. ALESSANDRO BONUCCI. Perugia, Bartelli, 1906, in-8 de 292 p., 5 fr. — 13. *La Philosophie de la longévité*, par JEAN FINOT. Paris, Alcan, 1906, in-8 de V-358 p., 5 fr. — 14. *Nature et Société, essai d'une application du point de vue finaliste aux phénomènes sociaux*, par le Dr S. JANKÉLÉVITCH. Paris, Alcan, 1906, in-16 de 188 p., 2 fr. 50. — 15. *Essai d'un système de philosophie catholique (1830-1831)*, par F. DE LA MENNAIS, ouvrage inédit recueilli et publié par CHRISTIAN MARÉCHAL. Paris, Bloud, s., d., in-12 de XXXIX-429 p., 3 fr. 50. — 16. *Parerga et Paralipomena. Sur la Religion*, par ARTHUR SCHOPENHAUER ; trad., avec préface et notes, par AUGUSTE DIÉTRICH. Paris, Alcan, 1906, in-16 de 195 p., 2 fr. 50.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 17. *Épicure et l'Épicurisme*, par HENRI LENGRAND (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, s. d., in-12 de 72 p., 0 fr. 60. — 18. *L'Infinité divine depuis Philon le Juif jusqu'à Plotin, avec une Introduction sur le même sujet dans la philosophie grecque avant Philon le Juif*, par HENRI GUYOT. Paris, Alcan, 1906, in-8 de XII-260 p., 5 fr. — 19. *Les Réminiscences de Philon le Juif chez Plotin, étude critique*, par HENRI GUYOT. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 92 p., 2 fr. — 20. *Les Grands Philosophes. Montaigne*, par FORTUNAT STROWSKI. Paris, Alcan, 1906, in-8 de VIII-356 p., 6 fr. — 21. *Spinosa*, par LÉON BRUNSCHVICG. 2e éd. revue et augmentée. Paris, Alcan, 1906, in-8 de II-236 p., 3 fr. 75. — 22. *Religion, critique et philosophie positive chez Pierre Bayle*, par JEAN DELVOLVE. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 445 p., 7 fr. 50. — 23. *La Morale selon Guyau et ses rapports avec les conceptions actuelles de la morale scientifique*, par G. ABLAN. Paris, Alcan, 1906, in-16 de 137 p., 2 fr. — 24. *Nietzsche et Socrate*, par J.-B. SÉVERAC. Paris, Cornély, 1906, in-8 de 70 p., 1 fr. — 25. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. PILLON (*année 1905*). Paris, Alcan, 1906, in-8 de 304 p., 5 fr. — 26. *Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine*, par l'abbé ÉLIE BLANC. Paris, Lethielleux, 1906, in-4 de XVI-1248 colonnes, 12 fr.

MÉTAPHYSIQUE. — PSYCHOLOGIE. — 1. — Il y a trente ans que M. le comte Domet de Vorges publie des ouvrages de philosophie, et aucun ne passe inaperçu. Cependant, le dernier d'entre eux mérite une place à part. Il est intitulé : *Abrégé de métaphysique, étude historique et critique des doctrines de la métaphysique scolastique d'après*

les enseignements des principaux docteurs. Le premier volume traite de l'être, de ses propriétés fondamentales et de ses causes ; le second, des catégories, c'est-à-dire de la substance et des accidents. On sait avec quelle ampleur et quelle profondeur les théologiens et les philosophes ont développé ces notions léguées par Aristote au christianisme ; mais on ne peut ignorer les subtilités, les distinctions innombrables, les hypothèses injustifiées, les solutions verbales, les discussions oiseuses qui fourmillent, pour les embarrasser et les obscurcir, autour des idées qu'elles prétendent éclairer et ordonner. Il est très difficile de faire un choix parmi les théories variées et souvent opposées des docteurs du moyen âge. M. Domet de Vorges y réussit à merveille, parce qu'il est très informé et très judicieux. Il semble avoir pris pour guide François Suarez, qui est un admirable interprète des doctrines scolastiques ; mais, en plusieurs rencontres, il revendique sa liberté, estimant avec raison qu'aucune pensée humaine n'est infaillible. A propos de la distinction de l'existence et de l'essence, il prend parti contre le grand théologien, qui ne veut reconnaître entre elles qu'une distinction de raison, puisque « l'essence actuelle d'un être est l'essence réalisée, mise hors de ses causes. » L'argumentation de M. de Vorges ne nous a pas convaincu malgré la force et la cohésion des preuves qu'il allègue. Il démontre parfaitement que l'essence d'un être ne saurait se confondre avec son existence ; mais dès qu'il s'agit d'essence concrète et réelle, l'opinion de Suarez nous paraît très soutenable ; surtout, nous n'aurions garde d'écrire que « cette question est de la plus haute importance ; en un certain sens, toute la métaphysique en dépend. » — Les chapitres consacrés aux causes de l'être sont écrits avec netteté et précision. Faut-il rattacher la cause exemplaire à la cause finale ? » Nous préférerions l'adjoindre à la cause formelle qui spécifie la nature d'un être. — La division des catégories indiquée par l'auteur modifie heureusement, selon nous, la classification d'Aristote ; elle est plus compréhensive et met en lumière l'accord des concepts avec les réalités qu'ils désignent. Si nous pouvions obtenir que les penseurs épris des spéculations modernes consentissent à lire cet ouvrage, combien de préjugés et de malentendus seraient dissipés ! M. de Vorges leur révélerait le fond solide sur lequel repose la philosophie chrétienne, la beauté de la synthèse qui en groupe les éléments, la nécessité de conserver et de défendre les positions acquises par elle, l'efficacité de ses principes et de ses méthodes contre le matérialisme, l'idéalisme et le scepticisme. Cet excellent abrégé est un exposé magistral où rien d'essentiel n'est omis, qui permet de s'orienter parmi les régions les plus inexplorées de la scolastique et d'en concilier les enseignements avec les découvertes et les progrès dont s'est enrichie, à travers les siècles, la « *Philosophia perennis.* »

pliqué par l'intérêt pratique et s'exerce selon les lois d'une apparente finalité. L'auteur de ces pages excelle dans l'analyse et la description de phénomènes psychiques vagues, diffus, subtils ou ténus ; il éclaire l'évolution de notre conscience et les échanges, emprunts, aides, obstacles qu'il constate entre nos diverses opérations mentales. Nous lui reprocherions de distinguer parfois ce qui est indivisible et d'unifier souvent ce qui est distinct. Il est persuadé que l'âme substantielle est un concept vieilli, irréalisable et contradictoire ; nous pensons au contraire que son existence, non seulement se concilie avec tous les résultats réels de la psychologie telle qu'il l'expose, mais encore qu'elle est absolument requise pour les expliquer et les produire.

5. — Le distingué professeur de l'Université de Gand M. J.-J. Van Biervliet publie la deuxième série de ses *Causeries psychologiques*. Il décrit, dans une première étude, l'évolution de la psychologie au XIXe siècle et montre l'importance des expériences et des découvertes de la psychophysiologie, l'intérêt des travaux de Wundt et de Ribot, mais il ne dédaigne pas, comme la plupart de ses confrères, la psychologie rationnelle ; il ne méconnaît pas l'importance des questions qu'elle soulève et des problèmes qu'elle résout. — Possédons-nous un sixième sens, le sens musculaire ? L'auteur l'affirme et détermine son organe, sa fonction, les caractères spécifiques qui ne permettent de le confondre avec aucun autre. — L'éducation de la mémoire à l'école, faite trop souvent au hasard, sans règles fixes et sans méthode, peut et doit devenir systématique ; M. Van Biervliet décrit quelques-uns des exercices les plus efficaces pour développer cette indispensable faculté. — Peut-on mesurer l'intelligence par l'examen des conditions somatiques parmi lesquelles elle s'exerce ? « Il est probable que l'intelligence dépend du fait qu'à la fois deux ou trois organes sont plus aiguisés que ceux du commun des hommes. » Cette disposition organique permet de multiplier les aspects sous lesquels les objets se présentent et d'en saisir plus vite les ressemblances et les différences. — On lira avec plaisir et profit ce livre d'un maître documenté, d'esprit clair et judicieux.

6. — La deuxième édition du livre de M. Godfernaux : *Le Sentiment et la pensée*, diffère peu de la première dont il fut rendu compte ici même. La thèse de l'auteur, c'est que la vie intellectuelle est un épanouissement de la vie affective, que le sentiment est la racine de la pensée ; or, la floraison d'une plante étant fonction de ses organes, de ses tissus, du milieu où elle se développe, l'étude des rapports du sentiment et de la pensée ne peut revêtir un caractère scientifique que dans la mesure où elle s'accompagne de la connaissance des faits corporels qui les conditionnent. — Cette affirmation est démontrée par les phénomènes morbides (manie, mélancolie, extase, délire chronique)

expriment : l'être se ramène à la pensée, le vouloir se réduit à la pensée, la raison se suffit à elle-même et ne réclame rien où elle se fonde; elle est l'absolu. — La foi naturelle et la foi surnaturelle se ramènent à la raison. — La raison a le droit et le devoir de rejeter ce qui la passe. Définir ces attitudes, les examiner, les discuter et les juger, nous induit à conclure que la raison trouve dans sa dépendance humble à l'égard de Dieu son suprême honneur et sa suprême force. — Telles sont les idées principales développées par Ollé-Laprune, à l'École normale, en vingt-deux leçons publiées après la mort du regretté philosophe, sous ce titre : *La Raison et le Rationalisme*. Souveraine clarté, mesure et harmonie, précision et finesse, manière enveloppante et insinuante, fermeté paisible et douce, toutes les qualités du lucide et profond penseur se retrouvent en cette œuvre posthume, malheureusement inachevée. Parfois on n'y découvre que des indications, des suggestions, des amorces, mais qui suffisent pour éveiller, exciter et fixer la réflexion. Une préface attachante de M. Victor Delbos complète heureusement les notices, parues ailleurs, de MM. Fonsegrive, Blondel et Goyau.

4. — « Essayer de mettre du Bergson à la portée de candidats au baccalauréat est une originalité assez grande pour que je n'en revendique pas d'autre. » C'est ainsi que s'exprime M. G.-H. Luquet en son livre : *Idées générales de psychologie*, dont on peut résumer ainsi la doctrine : « Dans la vie psychique, il n'y a ni faits réellement tranchés ni succession proprement dite, discontinue; les opérations psychiques s'interpénètrent réciproquement et ne sont, à vrai dire, que des aspects différents d'une réalité unique; les états de conscience ne sont que des états différents d'une évolution continue et identique dans son fond. » Cette affirmation se justifie par le développement des propositions suivantes : tout état de conscience est, à la fois, une existence et une connaissance; la logique de la psychologie ne coïncide nullement avec la logique générale car, en psychologie, un fait est en un sens ce qu'il n'est pas et n'est pas absolument ce qu'il est. La psychologie constate toujours l'identité sous le changement et le changement sous l'identité; la succession des états de conscience qui constituent la vie psychique nous oblige à constater dans l'état présent, sous forme condensée, tout le passé de la vie psychique et au moins une partie de son avenir; les états de conscience sont solidaires, c'est-à-dire qu'ils s'impliquent et pénètrent les uns dans les autres ; les opérations psychiques sont continues, c'est-à-dire ne diffèrent pas en matière mais seulement en degrés. L'instrument, ou mieux la fonction essentielle de la vie psychique, est la sélection d'abord spontanée, puis consciente et réfléchie, par laquelle nous choisissons entre les divers éléments de nos sensations, émotions, perceptions, résolutions, etc. Ce choix s'ex-

pliqué par l'intérêt pratique et s'exerce selon les lois d'une apparente finalité. L'auteur de ces pages excelle dans l'analyse et la description de phénomènes psychiques vagues, diffus, subtils ou ténus ; il éclaire l'évolution de notre conscience et les échanges, emprunts, aides, obstacles qu'il constate entre nos diverses opérations mentales. Nous lui reprocherions de distinguer parfois ce qui est indivisible et d'unifier souvent ce qui est distinct. Il est persuadé que l'âme substantielle est un concept vieilli, irréalisable et contradictoire ; nous pensons au contraire que son existence, non seulement se concilie avec tous les résultats réels de la psychologie telle qu'il l'expose, mais encore qu'elle est absolument requise pour les expliquer et les produire.

5. — Le distingué professeur de l'Université de Gand M. J.-J. Van Biervliet publie la deuxième série de ses *Causeries psychologiques*. Il décrit, dans une première étude, l'évolution de la psychologie au XIXe siècle et montre l'importance des expériences et des découvertes de la psychophysiologie, l'intérêt des travaux de Wundt et de Ribot, mais il ne dédaigne pas, comme la plupart de ses confrères, la psychologie rationnelle ; il ne méconnaît pas l'importance des questions qu'elle soulève et des problèmes qu'elle résout. — Possédons-nous un sixième sens, le sens musculaire ? L'auteur l'affirme et détermine son organe, sa fonction, les caractères spécifiques qui ne permettent de le confondre avec aucun autre. — L'éducation de la mémoire à l'école, faite trop souvent au hasard, sans règles fixes et sans méthode, peut et doit devenir systématique ; M. Van Biervliet décrit quelques-uns des exercices les plus efficaces pour développer cette indispensable faculté. — Peut-on mesurer l'intelligence par l'examen des conditions somatiques parmi lesquelles elle s'exerce ? « Il est probable que l'intelligence dépend du fait qu'à la fois deux ou trois organes sont plus aiguisés que ceux du commun des hommes. » Cette disposition organique permet de multiplier les aspects sous lesquels les objets se présentent et d'en saisir plus vite les ressemblances et les différences. — On lira avec plaisir et profit ce livre d'un maître documenté, d'esprit clair et judicieux.

6. — La deuxième édition du livre de M. Godfernaux : *Le Sentiment et la pensée*, diffère peu de la première dont il fut rendu compte ici même. La thèse de l'auteur, c'est que la vie intellectuelle est un épanouissement de la vie affective, que le sentiment est la racine de la pensée ; or, la floraison d'une plante étant fonction de ses organes, de ses tissus, du milieu où elle se développe, l'étude des rapports du sentiment et de la pensée ne peut revêtir un caractère scientifique que dans la mesure où elle s'accompagne de la connaissance des faits corporels qui les conditionnent. — Cette affirmation est démontrée par les phénomènes morbides (manie, mélancolie, extase, délire chronique)

et les phénomènes normaux (états affectifs d'excitation et de dépression, émotions et associations d'idées, sensations et images élémentaires), qui constituent la vie psychique. — Sans méconnaître la part de vérité qui apparaît en cette thèse, la légitimité de la méthode, l'intérêt des observations et des réflexions qui l'appuient, le talent de celui qui la soutient, nous la croyons trop exclusive et absolue. Mais si nous contestons un très grand nombre des détails qu'elle renferme, nous adhérons volontiers à la conclusion : « Les phénomènes de conscience agissent et réagissent les uns sur les autres et s'associent entre eux comme les phénomènes corporels auxquels ils correspondent. »

7. — Il suffit de parcourir l'appendice de l'ouvrage que vient de publier M. J.-P. Nayrac : *Physiologie et psychologie de l'attention*, pour se convaincre que ce sujet a tenté et préoccupé, depuis vingt ans, des psychologues de toutes les écoles et de tous les pays. Et c'est justice ; car, suivant la remarque de l'auteur, l'attention se trouve, de fait, placée au plus haut degré de la hiérarchie psychique ; avec l'aide de l'effort et de la volonté, elle forme notre faculté d'adaptation mentale. Si on a pu la définir : la concentration de l'activité de l'esprit sur un objet à l'exclusion de tous les autres, on doit se convaincre qu'elle suppose, exige, produit des phénomènes de toutes sortes, nombreux et complexes dont la détermination est aussi utile que malaisée. Dans l'organisme, d'abord, les sens sont affectés, le fonctionnement des muscles, des vaisseaux, des viscères est modifié, la température, les échanges chimiques, le nombre des globules sanguins subissent l'influence de l'effort mental. Ces recherches sont indispensables pour spécifier la nature de l'attention et choisir entre les théories qui prétendent l'expliquer : par des mouvements musculaires (Ribot), par des excitations des centres sensitifs (Bastian), par la tension générale de l'esprit (W. James). On ne saurait mieux résumer les expériences que chacune de ces hypothèses revendique en sa faveur, que ne l'a fait M. Nayrac ; c'est la physiologie de l'attention. Sa psychologie comprend l'examen des rapports qu'elle soutient avec l'effort, la volonté, les sentiments, l'habitude ; les effets qu'elle produit sur les sensations, les associations d'idées, les souvenirs, les degrés qu'elle comporte et les formes qu'elle revêt, suivant qu'elle est spontanée ou volontaire. L'auteur pense que l'attention est régie par le déterminisme scientifique ; nous croyons, au contraire, qu'elle est surtout l'œuvre de la liberté. — Les maladies de l'attention sont ensuite examinées en deux chapitres où sont décrits les troubles somatiques et psychiques qu'elles causent ; enfin les moyens de guérir ces états morbides ou de les prévenir sont indiqués dans les dernières pages : Rééducation et éducation de l'attention. La division, la composition, l'exposition sont méthodiques. On n'a rien publié de plus complet sur ce sujet difficile. Dire que

pliqué par l'intérêt pratique et s'exerce selon les lois d'une apparente finalité. L'auteur de ces pages excelle dans l'analyse et la description de phénomènes psychiques vagues, diffus, subtils ou ténus ; il éclaire l'évolution de notre conscience et les échanges, emprunts, aides, obstacles qu'il constate entre nos diverses opérations mentales. Nous lui reprocherions de distinguer parfois ce qui est indivisible et d'unifier souvent ce qui est distinct. Il est persuadé que l'âme substantielle est un concept vieilli, irréalisable et contradictoire ; nous pensons au contraire que son existence, non seulement se concilie avec tous les résultats réels de la psychologie telle qu'il l'expose, mais encore qu'elle est absolument requise pour les expliquer et les produire.

5. — Le distingué professeur de l'Université de Gand M. J.-J. Van Biervliet publie la deuxième série de ses *Causeries psychologiques*. Il décrit, dans une première étude, l'évolution de la psychologie au XIXe siècle et montre l'importance des expériences et des découvertes de la psychophysiologie, l'intérêt des travaux de Wundt et de Ribot, mais il ne dédaigne pas, comme la plupart de ses confrères, la psychologie rationnelle ; il ne méconnaît pas l'importance des questions qu'elle soulève et des problèmes qu'elle résout. — Possédons-nous un sixième sens, le sens musculaire ? L'auteur l'affirme et détermine son organe, sa fonction, les caractères spécifiques qui ne permettent de le confondre avec aucun autre. — L'éducation de la mémoire à l'école, faite trop souvent au hasard, sans règles fixes et sans méthode, peut et doit devenir systématique ; M. Van Biervliet décrit quelques-uns des exercices les plus efficaces pour développer cette indispensable faculté. — Peut-on mesurer l'intelligence par l'examen des conditions somatiques parmi lesquelles elle s'exerce ? « Il est probable que l'intelligence dépend du fait qu'à la fois deux ou trois organes sont plus aiguisés que ceux du commun des hommes. » Cette disposition organique permet de multiplier les aspects sous lesquels les objets se présentent et d'en saisir plus vite les ressemblances et les différences. — On lira avec plaisir et profit ce livre d'un maître documenté, d'esprit clair et judicieux.

6. — La deuxième édition du livre de M. Godfernaux : *Le Sentiment et la pensée*, diffère peu de la première dont il fut rendu compte ici même. La thèse de l'auteur, c'est que la vie intellectuelle est un épanouissement de la vie affective, que le sentiment est la racine de la pensée ; or, la floraison d'une plante étant fonction de ses organes, de ses tissus, du milieu où elle se développe, l'étude des rapports du sentiment et de la pensée ne peut revêtir un caractère scientifique que dans la mesure où elle s'accompagne de la connaissance des faits corporels qui les conditionnent. — Cette affirmation est démontrée par les phénomènes morbides (manie, mélancolie, extase, délire chronique)

10. — *Atti del V Congresso internazionale di psicologia, tenuta in Roma dal 26 al 30 aprile 1905 sotto la presidenza del prof. Giuseppe Sergi.* Un chargé de cours de l'Université romaine, le Dr Sante de Sanctis, publie les actes du dernier congrès de psychologie. Ce gros volume contient tous les détails qui peuvent intéresser les professionnels et les amateurs. Dans la session générale, on entendit divers discours parmi lesquels nous avons remarqué les conférences de MM. Lipps et Flechsig, celle de M. W. James sur la Notion de conscience et de M. Ch. Richet sur l'Avenir de la psychologie. Les congressistes étaient divisés en quatre sections : Psychologie expérimentale, Psychologie introspective, Psychologie pathologique, Psychologie criminelle, pédagogique et sociale. Les mémoires étaient écrits en italien, en français, en anglais et en allemand. Plusieurs d'entre eux sont des monographies précieuses pour la détermination d'un fait spécial, d'une théorie contestée, d'une hypothèse proposée ; ils fourniront aux chercheurs des renseignements, des indications et des directions. Il est bien évident qu'ils ne sont pas tous de valeur égale et que plusieurs laissent percer, sous le dédain apparent de la métaphysique, une conception des choses manifestement erronée. On peut citer parmi les adhérents à ce congrès MM. Beaunis, Billia, Claparède, Dumas, Foucault, Golgi, Janet, Mosso, Myers, Ribot, Sully, Henschen, Höfler, etc., et deux professeurs de l'Institut catholique de Paris, MM. Bulliot et Peillaube, y ont pris une part active et remarquée. Ce volume doit avoir sa place dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent à l'évolution des sciences philosophiques.

Morale et Philosophie religieuse. — 11. — Le *Cours de morale théorique et pratique* de M. L. Dugas contient de très bonnes pages ; il ne présente rien d'original quant à la disposition des matières, mais elles sont présentées avec une netteté attrayante. La conscience, le bien, le sentiment, le devoir, la responsabilité, le bonheur... l'analyse de ces notions constitue pour l'auteur la morale théorique. (Nous préférerions l'appeler la morale générale et donner le nom de morale appliquée à la morale pratique). — La seconde partie contient la morale individuelle, sociale, domestique, civique. Ici encore, nous pourrions noter tel ou tel chapitre particulièrement intéressant, par exemple le VIe, *la Solidarité*. Est-ce à dire que nous adhérions à la doctrine de l'auteur ? Tout au rebours, nous trouvons que sa morale manque absolument de base. On a remarqué sans doute qu'aucun chapitre n'est consacré aux devoirs envers Dieu : or, la voix de la conscience n'a de valeur que si elle promulgue la loi naturelle et celle-ci n'est obligatoire que si elle dérive de la loi éternelle, qui est la raison et la sagesse même de Dieu.

12. — La distinction entre la loi naturelle et la loi éternelle permet de résoudre le problème proposé par M. Bonucci dans son livre : *La*

Derogabilità del diritto naturale nella scolastica. C'est une thèse de doctorat soutenue brillamment à l'Université de Rome. Dieu peut-il autoriser la violation de la loi naturelle ? Quelle est, à cet égard, la pensée des scolastiques ? Pour répondre cette question très attachante, M. Bonucci a compulsé les *in-folio* des théologiens, d'Alcuin à Duns Scot, en passant par Alexandre de Halès, Albert le Grand et saint Thomas, les sommes, les décrétales, le Corpus Juris, les commentaires des canonistes. Il semble que, pour lui, les dérogations à la loi naturelle proviennent du souci de concilier les devoirs qu'elle impose avec les lois divines et humaines, ecclésiastiques et civiles. Ces dérogations seraient donc des *entorses* et de réelles violations. Pour nous, la solution est très différente : la loi éternelle est immuable et le droit naturel qui en dérive ne change pas en lui-même ; mais les créatures que cette loi régit et gouverne étant contingentes, certaines applications de cette loi peuvent varier suivant les circonstances. Une loi positive ne pourra jamais être en contradiction avec la loi naturelle, mais elle pourra la modifier : tel un rayon de lumière demeure identique, mais subit une réfraction suivant les milieux qu'il traverse pour les éclairer. Il est fâcheux que les recherches consciencieuses et que la pénétration de M. Bonucci aient subi l'influence de préjugés rationalistes et *à priori*, mais son livre rendra service aux historiens et aux critiques, aux théologiens qui seraient tentés de reprendre cette importante, complexe et difficile question de morale spéculative.

13. — L'existence humaine est troublée par la fin inévitable et redoutable : la mort ; les pessimistes eux-mêmes la redoutent « Notre-Dame la Mort plane impitoyable au dessus de nos joies, nos tristesses, nos amertumes, nos espoirs. » Le christianisme nous offre le dogme de l'immortalité de l'âme pour consoler nos cœurs et relever nos âmes. Mais cette consolation « devient indifférente pour beaucoup. Ceux-là mêmes qui paraissent s'y attacher tendrement, se sentent envahis par des doutes poignants. » M. Finot leur présente un moyen certain d'apaiser ces troubles, dans son livre, parvenu en cinq ans à sa onzième édition : *La Philosophie de la longévité.* D'abord, nous vivrions davantage si nous le voulions fermement, si nous étions moins préoccupés des limites de notre vie, si nous tenions la vieillesse pour un préjugé. Les exemples des macrobites sont nombreux et il dépend de nous d'en continuer la série. Aussi bien, le corps est immortel ; ce que nous appelons corruption ou putréfaction est une vie intense, un fourmillement merveilleusement actif et fécond : « ainsi envisagé, le tombeau, refuge de solitude, devient plus peuplé et plus animé qu'un carrefour de grande ville. De plus, la matière dite inanimée est, en réalité, vivante ; le minuscule atome devient, pour la science moderne, un monde animé de toutes sortes de forces et d'énergies qui cachent en

elle les mystères de la vie universelle. » Un être vivant reste toujours vivant. Enfin la science nous permet d'espérer la création artificielle d'organismes vivants. Donc la terreur qu'inspire la mort est un cauchemar, horrible sans doute, mais irréel. — M. Finot développe sa thèse par des réflexions personnelles, des citations de poètes et de savants, des statistiques et des images, surtout des paradoxes. Ce roman est écrit avec un entrain et une verve qui sont des arguments en faveur de la vie. Il y a des gens que ces divagations intéressent. Pour nous, le seul refuge contre la mort est la promesse de celui qui a dit aux hommes, ses frères : « Je suis la résurrection et la vie. »

14. — La sociologie, science ambitieuse, présomptueuse et un peu encombrante, néglige parfois de définir le « fait social », qui est pourtant l'objet principal de ses études, puisque seul il peut permettre de formuler des lois et d'imaginer des théories. Le docteur Jankélévitch a essayé de déterminer la nature des phénomènes sociaux dans son Livre : *Nature et Société*. Les sciences sociales sont-elles assimilables aux sciences naturelles ? Il répond négativement, dans un premier chapitre intitulé : *Phénomènes naturels et Phénomènes sociaux*. A ceux qui prétendent démontrer leur identité en leur appliquant la loi unique de l'évolution (ch. II), il montre que « la vie sociale constitue une série de manifestations révolutionnaires par lesquelles s'affirme l'intervention humaine, cet élément essentiel et indispensable de la vie historique. » — La sociologie naturaliste, le matérialisme de Karl Marx n'explique pas davantage la société, car celle-ci n'est pas seulement un *effet*, mais surtout un *but*, une fin prévue et voulue (ch. III). La sociologie biologique de M. Durkheim ne rend pas compte de l'idée réalisée et de la volonté exprimée par la société, véritable création humaine (ch. II). Le fait moral est un fait social, et à son tour le caractère moral de notre activité dépend de l'expérience morale, variée et diverse, suivant les états d'âme et les civilisations (ch. V). — Nous avons suivi l'auteur avec une satisfaction marquée jusqu'à son dernier chapitre — exclusivement. La démonstration, très bien conduite est irréfutable ; pourquoi faut-il qu'elle aboutisse, illogiquement, à un relativisme qui est la ruine de la morale, qui n'est rien si elle n'est absolue.

15. — M. Christian Maréchal a retrouvé et publié cinquante-quatre conférences de Lamennais qui sont la première ébauche de l'esquisse d'une philosophie et qu'il intitule : *Essai d'un système de philosophie catholique*. Ces conférences sont groupées en deux parties : Dieu et le Monde. L'Homme. La première partie comprend six livres : I. De la Philosophie ; Dieu. II. De la Création. III. De l'Univers. IV. Étude de la nature. V et VI. Lois principales de la nature. VII. Fin des êtres. La deuxième partie traite de l'homme : I. Son Histoire primitive. II. Sa Nature. III.

Son Intelligence et sa liberté. IV. Ses Rapports avec l'amour divin; V. Sa Volonté et son action. Ce plan est très vaste ; on ne s'étonnera pas des imperfections et des lacunes ; on admirera la force et l'éclat de cette pensée personnelle et on regrettera, une fois de plus, la douloureuse apostasie d'un prêtre si bien doué pour la défense de la vérité. L'Introduction que M. Maréchal a écrite pour cet ouvrage posthume en fait connaître l'origine et en précise la signification.

16. — M. Auguste Dietrich traduit successivement les *Parerga et Paralipomena* de Schopenhauer. Le présent opuscule : *Sur la Religion* nous donne une série d'articles où se développe la pensée du philosophe. Ils débutent par un dialogue entre Démophile et Philalète ; le premier défend la religion comme utile au peuple, à cause de l'âme de vérité qui anime les mythes, les symboles et les dogmes ; le second l'attaque comme une erreur pernicieuse due à la fraude et à l'imposture des prêtres. La morale du christianisme est très imparfaite et fut néfaste pour l'humanité. L'Ancien Testament est un emprunt à la religion des Perses, le Nouveau Testament, à celle des Indous. La foi disparaîtra devant la science. « Ce polythéisme est la personnification des parties et des forces de la nature envisagées séparément, le monothéisme est la personnification de la nature entière dans son ensemble. » Les fragments intitulés : *Affirmation et négation de la volonté de vivre*, *le Néant de l'existence*, *Sur le suicide*, reprennent une fois de plus les thèmes favoris du célèbre pessimiste. Il se répète lamentablement ; il est monotone et ennuyeux ; à peine si, de loin en loin, surgit quelque phrase qui fixe l'attention par son réalisme, souvent grossier, ou le tour personnel de la pensée. Tout le reste est banal, amer et ne se distingue que par une morne fureur d'impiété.

Histoire et Critique. — 17. — Si l'on considère que, tout ce que le christianisme perd, l'hédonisme le gagne ; si d'Aristippe à Spencer, il résume tous les systèmes empiriques et s'ils dérivent de lui ; si enfin nul n'a posé plus clairement les principes, tracé plus nettement les règles, déduit plus rigoureusement les conséquences de la morale du plaisir que le philosophe Épicure, on saura gré à M. Lengrand de l'opuscule très substantiel qu'il vient de consacrer à ce philosophe. Dans la collection *Science et Religion*, *Épicure et l'Épicurisme* fait partie de la série des philosophes et penseurs. L'auteur raconte, en résumé, la vie d'Épicure et nous fait connaître l'école qu'il a fondée. Les succès de sa doctrine s'expliquent surtout par ses tendances pratiques et son milieu social ; elle réduit la vertu, l'action et la vie à la recherche du plaisir avec lequel elle confond le bonheur et prêche l'athéisme en même temps que l'egoïsme. Il est curieux que, de l'atomisme, Épicure fasse surgir la liberté, au moyen du concept de contingence et qu'il essaie de fonder la justice sur une cosmologie mécanique. Il est difficile

de mieux résumer les idées épicuriennes que ne l'a fait, en quelques pages, l'auteur de cette brochure, très au courant des divergences et des progrès de l'exégèse épicurienne.

18 et 19. — Les deux thèses de M. Guyot se complètent mutuellement ; la principale : *L'Infinité divine depuis Philon le Juif jusqu'à Plotin*, l'accessoire : *Les Réminiscences de Philon le Juif chez Plotin*, traitent le même sujet. L'une est dogmatique en même temps qu'historique, l'autre est critique. La première suit l'évolution de l'idée d'Infini appliquée à Dieu, depuis les origines, de Thalès à Démocrite et de Platon aux stoïciens. Philon unit le concept d'infinité à la croyance, à la personnalité divine. Les néo-pythagoriciens, Plutarque, Numénius, oscillent entre ces deux idées et hésitent de l'une à l'autre ; Plotin se décide pour l'infinité. Cette antinomie reparaîtra, selon M. Guyot, lorsque la morale sera devenue une physique des mœurs (!) Nous ne voyons pas très clairement cette conclusion puisque l'Infini et le Parfait, à la condition qu'on définisse exactement les deux attributs, nous semblent définir nécessairement l'Être divin. S'il y a confusion chez les néo-platoniciens et pour d'autres esprits, c'est que l'Infini est, pour eux, l'indéterminé, tandis que la plénitude de l'Être est, à nos yeux, la plus haute et la plus précise des déterminations. — Au point de vue historique, M. Guyot a réuni, démêlé, commenté des textes difficiles qui nous semblent souvent décisifs pour confirmer sa thèse : l'influence réelle de Philon sur Plotin, et ces deux noms sont assez célèbres pour que l'intelligence de leur vraie pensée soit désirable. Ces deux thèses, qui résument de nombreux travaux et témoignent d'un sérieux labeur, seront consultées avec fruit par les philosophes et même par les théologiens.

20. — Un homme de sens avisé, éveillé et informé, un causeur incomparable, artiste et penseur, s'efforçant vers la sagesse, tel apparaît l'auteur des *Essais* à M. Strowski, dont le livre intitulé : *Montaigne* est assurément l'un des plus remarquables de la collection des *Grands Philosophes*. La marche de Montaigne vers la sagesse n'ayant pas été rectiligne et rigide, mais onduleuse, il faudrait suivre les variations de ses idées et de ses sentiments parmi les diverses éditions de ses œuvres. Personne n'était plus à même d'accomplir cette tâche difficile que le distingué professeur de l'Université auquel la ville de Montaigne vient de confier la publication de l'*Édition municipale de Bordeaux*, qui sera définitive. Tour à tour, et parfois ensemble, épicurien et stoïcien, croyant et sceptique, dilettante et utilitaire, Montaigne est fait pour déconcerter ceux qui entreprennent de découvrir sa pensée et de fixer son image. M. Strowski nous semble y avoir admirablement réussi ; c'est un psychologue délié, un moraliste fin et délicat, un excellent écrivain. A propos du catholicisme de Montaigne, qui fut sincère et durable quoi-

qu'un peu singulier, son biographe nous livre ses propres idées sur la foi dans une page suggestive où je trouve cette phrase : « L'Église me permet de mettre sous ces mots mystérieux (de Dieu et de personne) toute la vie de mon âme ; la seule chose qu'elle m'interdise, c'est de donner de ces mots une définition claire, qui en élimine le mystère, c'est-à-dire qui en épuise la fécondité et la capacité. » La seule chose... ? Pourrais-je donc, en restant chrétien, admettre que ces personnes ne sont que des modes ou des aspects de la nature divine, des distinctions de raison ? Importe-t-il peu que le Dieu auquel je crois soit immanent ou transcendant, fini ou infini ? Il n'y a des hérétiques que parce que le *sens* des notions par lesquelles l'Église a formulé ses dogmes a été précisé par elle et qu'ils s'en sont éloignés.

21. — *Spinoza*, par M. L. Brunschvicg, est plutôt un commentaire de l'éthique qu'une introduction à la doctrine de ce philosophe. Cette deuxième édition diffère surtout de la première par quelques modifications à propos de l'éternité et des développements du ch. VIII (la Pratique). La pure liberté de la pensée, telle est la force active qui a produit la logique et la morale ; les idées s'échelonnent et s'organisent, s'ordonnent et se déduisent les unes des autres au moyen de la connaissance et de ses trois genres : connaissance par imagination, science abstraite, intuition, genres auxquels correspond un triple mode d'existence, celle de l'individu sensible, de la loi qui le rattache à l'univers, du mode qui le joint à l'attribut divin. M. Brunschvicg s'est identifié, un peu trop peut-être — avec le penseur profond et néfaste dont il développe la pensée avec une rare pénétration et une complaisance regrettable.

22. — Une des thèses de doctorat de M. J. Delvove, professeur à l'École municipale Turgot, a fourni un volume : *Religion, critique et philosophie positive chez Pierre Bayle*. Après avoir suivi le philosophe durant sa période de formation et son séjour en Hollande, l'auteur nous fait connaître ses premiers essais de critique historique et morale et de polémique religieuse, expose ses principes de critique, insiste sur ses préoccupations pratiques, définit ses doctrines religieuses et s'érige en apôtre de la tolérance, ce qui ne le préserve pas des conflits avec Jurieu et des attaques des protestants orthodoxes. L'analyse du *Dictionnaire philosophique* où la théologie et l'exégèse chrétienne sont critiquées avec une passion acharnée, l'exposé des doctrines positives de Bayle, qui fut éminemment un libre penseur ou mieux un anticlérical hypocrite, occupent la deuxième partie de cet ouvrage, fruit d'un travail considérable et d'une courageuse lecture. M. Delvove essaie surtout de dégager la méthode de Bayle, qu'il croit être la recherche diligente et attentive des faits et leur interprétation rationnelle. Il a voulu rendre hommage à « une œuvre si parente des formes actuelles de la pensée philosophique » et sans doute de la sienne.

23. — Encore une thèse de doctorat soutenue en Sorbonne par un étranger, M. Aslan et publiée sous ce titre : *La Morale selon Guyau et ses rapports avec les conceptions actuelles de la morale scientifique*. La première partie est un exposé, la deuxième une critique. Intensité et expansion de la vie, tendance au devoir, amour du risque, on connaît les idées maîtresses du jeune penseur à la fois positiviste et idéaliste. M. Aslan le félicite d'avoir séparé la morale de la métaphysique et lui reproche d'avoir trop accordé à la métaphysique. La morale ne sera parfaite que lorsqu'elle sera devenue une physique sociale : nous serons alors nous-mêmes des bêtes ou des choses. Je préférais l'ancien idéal et je déplore que M. Aslan consacre ses qualités intellectuelles, son savoir et son talent d'écrivain, qui sont louables, à la défense d'une doctrine qui est détestable.

24. — *Nietzsche et Socrate :* cette brochure a pour but d'expliquer les divers jugements antipathiques et parfois contradictoires portés par Nietzsche sur Socrate. L'auteur de *Zarazoustra* reprochait à ce philosophe grec son rationalisme, son optimisme, son dédain de l'art. M. Séverac parcourt les divers ouvrages du fougueux Allemand et y cherche les expressions et les mobiles de son aversion. Il prétend que Nietzsche fut sincère : je le veux bien; mais il affirme qu'il ne recherchait pas le paradoxe : j'en doute un peu. Il l'a si souvent rencontré, qu'il a dû le chercher quelquefois. Ceux qu'intéresse la pensée tourmentée et déséquilibrée de ce penseur lyrique et forcené remercieront M. Séverac de son étude ingénieuse.

25. — *L'Année philosophique* (16e année, 1905) contient de très intéressantes études : de M. Brochard sur *la Morale de Platon*, où l'auteur insiste sur la conformité de l'éthique de Platon à celle d'Aristote ; — de M. Rodier, qui montre les hésitations de Platon pour déduire le sensible de l'intelligible et mettre en œuvre les principes de sa dialectique très bien précisée en théorie, mais souvent inefficace en pratique ; — de M. Hamelin sur l'opposition des concepts d'après Aristote ; c'est une contribution à la logique ; — de M. Pillon à propos d'un ouvrage récent sur la philosophie de Renouvier ; personne n'est mieux qualifié pour en déterminer la signification, la portée et les caractères essentiels ; — de M. L. Dauriac sur la philosophie de G. Tarde, à la fois positiviste et esthétique, — à notre avis, assez incohérente malgré la richesse de ses observations et de ses vues originales. — La Bibliographie philosophique française est faite par MM. Pillon et Dauriac. Parmi les diverses notices, il faut mettre à part celle qui est consacrée à l'Expérience religieuse, de W. James, et noter l'approbation que donne M. Pillon à l'eschatologie de M. Batiffol dans son beau livre : *L'Enseignement de Jésus*. La conception spirituelle du royaume des cieux lui paraît, avec raison, seule acceptable.

26. — Pour venir en aide aux étudiants, au grand public, aux professeurs et aux curieux de philosophie, différents ouvrages ont été publiés en France et à l'étranger. Chez nous, le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, de Franck, malgré la défaveur dont l'éclectisme est aujourd'hui l'objet, et avec justice, peut être encore utilement consulté au point de vue historique; le *Lexique de philosophie* de M. Bertrand et le *Vocabulaire philosophique* de M. Goblot, malgré leurs imperfections et leurs lacunes, ont rendu des services; mais ils sont insuffisants et incomplets. M. le chanoine Blanc, l'éminent professeur de la Faculté libre de Lyon, a cru qu'il était opportun de publier un ouvrage plus étendu. Son *Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine* sera favorablement accueilli. La doctrine en est très sûre, l'information très étendue et très variée; il est clair sans être superficiel, impartial sans être neutre ou indifférent. Qu'on lise les articles sur le Bonheur, la Cause, la Matière, le Beau, la Définition, on admirera la précision et la netteté de la pensée et de la forme. Nous aimerions que les notices — forcément très brèves — sur les philosophes contemporains, continssent quelques indications de plus, et, par exemple, la date de leur naissance et l'indication de leur situation officielle, lorsque cela est possible. On se convaincra, en parcourant cette synthèse des sciences philosophiques, que, malgré les railleries des sceptiques et l'opposition des systèmes, les efforts des hommes n'ont pas été inefficaces vers la certitude et la vérité, et on appréciera la puissance et la fécondité de la raison humaine, reflet de la Lumière divine.

L. Maisonneuve.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

Physique. 1. — *Traité élémentaire de physique*, par Édouard Branly. 3e édition. Paris, Poussielgue, 1906, in-8 de xxxi 891 p., avec figures, 10 fr. — 2. *Cours de physique de l'École polytechnique*, par J. Jamin. 3e Supplément, par M. Bouty. *Radiations. Électricité, Ionisation.* Paris, Gauthier-Villars, 1906, in-8 de vi-419 p., 8 fr. — 3. *Lectures scientifiques. Physique et chimie*, par J. Gay. Paris, Hachette, 1906, in-16 de vii-806 p., cartonné 5 fr. — 4. *International Catalogue of scientific Literature. C. Physics.* London, Harrison; Paris, Gauthier-Villars. Second annual Issue 1903, in-8 de viii-327 p., 30 fr. Third annual Issue 1904, in-8 de viii-395 p., 30 fr.

Mathématiques. — 5. *Leçons d'algèbre et d'analyse, à l'usage des élèves des classes de mathématiques spéciales*, par Jules Tannery. Paris, Gauthier-Villars, 1906, 2 vol. in-8, de vii-423 et 636 p., 24 fr. — 6. *Tableaux logarithmiques A et B équivalant à des tables de logarithmes à 6 et à 9 décimales et Notice explicative donnant le mode d'emploi de ces tableaux*, par le Dr A. Guillemin. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 32 p., 4 fr. — 7. *Initiation mathématique*, par C.-A. Laisant. Paris, Hachette, 1906, in-16 de vii-167 p. et 97 fig., 2 fr. — 8. *Précis de géométrie de l'espace*, par J. Girod. Paris, Alcan, 1906, in-8 de viii-253 à 462 p., 2 fr. 50.

Science et Industrie. — 9. *Les Industries de la conservation des aliments*, par X. Rocques. Paris, Gauthier-Villars, 1906, in-8 de xi-506 p., cartonné, avec 114 fig., 15 fr. — 10. *Comment on construit une automobile*, par M. Zerolo. T. I. Paris,

Garnier, 1906, in-18 de 408 p., avec 252 fig., cartonné, 6 fr. — 11. *Les Couleurs, les matières colorantes, la teinture*, par H. Pécheux. Paris, Baillière, 1906, in-16 de 96 p., avec 20 fig., cartonné, 1 fr. 50. — 12. *La Houille verte. Mise en valeur des moyennes et basses chutes d'eau en France*, par Henri Bresson. Paris, Dunod et Pinat, 1906, in-8 de xxii-278 p., avec 123 fig., 7 fr. 50.

Philosophie. — 13. *La Théorie physique, son objet, sa structure*, par P. Duhem. Paris, Chevalier et Rivière, 1906, in-8 de 450 p., 8 fr. — 14. *Les Principes des mathématiques, avec un Apperdice sur la philosophie des mathématiques de Kant*, par Louis Couturat. Paris, Alcan, 1905, in-8 de viii-211 p., 5 fr.

Physique. — 1. — Dès sa première édition, le *Traité élémentaire de physique*, de l'éminent professeur E. Branly, eut un succès considérable. La troisième édition que nous avons le plaisir de présenter ici n'est pas une simple reproduction des tirages antérieurs, mais, en grande partie, un ouvrage nouveau. L'auteur avait à se conformer aux modifications apportées dans l'enseignement par les nouveaux programmes, tout en se rappelant qu'il est professeur de l'enseignement libre et que, par suite, il lui est permis d'envisager à son propre point de vue certains faits et certaines théories. Dans les nouveaux programmes, il est particulièrement recommandé de passer sous silence tel appareil démodé par un type plus nouveau. Est-il toujours raisonnable de le faire? Faut-il faire disparaître toutes traces des premiers expérimentateurs, lorsque ceux-ci ont établi des lois devenues célèbres? Au moment où, d'autre part, l'étude de l'histoire des sciences est, à juste titre, si fortement recommandée, c'eût été une faute grave. L'auteur s'est bien gardé de la commettre. Il a fait un choix judicieux de ce qu'il fallait conserver et de ce qu'il fallait introduire de nouveau. Les lois et les hypothèses de la physique sont toujours présentées sous leur vrai jour, c'est-à-dire sous l'aspect de vérités qui relient les phénomènes actuellement connus. Le lecteur se rendra un compte aisé de la clarté de sa méthode en lisant les pages dans lesquelles M. Branly a traité du mouvement vibratoire en général et de la transformation de tout mouvement en les diverses énergies qui frappent nos sens. Sur tous les points, l'auteur a été aussi loin que le permet un livre qui doit rester élémentaire et tous les résultats pratiquement utiles ont été enregistrés. Des figures schématiques très claires, des reproductions très exactes d'appareils aident à la compréhension du texte. L'ouvrage de M. Branly est non seulement un excellent traité classique qui devrait se trouver entre les mains de tous les élèves de mathématiques élémentaires, mais, à une époque où tout le monde aime à s'occuper de sciences, c'est le conseiller sûr qu'il convient de posséder dans sa bibliothèque; aucun livre élémentaire ne peut songer à le remplacer.

2. — L'étude des rayons cathodiques, de la radio-activité et en général du passage de l'électricité à travers les gaz a singulièrement modifié les idées admises sur la constitution des fluides électriques et a détruit l'idée d'insécabilité attachée à l'atome chimique. Les mémoires présentés

en 1900, au Congrès de physique, ont mis au point bien des questions d'électricité et ont nécessité leur introduction dans l'enseignement. C'est pour permettre aux étudiants d'aborder facilement ces questions nouvelles que M. Bouty, avec sa maîtrise habituelle, a rédigé le *Troisième Supplément au Cours de physique de l'École polytechnique* de J. Jamin. Il lui a donné pour sous-titre : *Radiations, Électricité, Ionisations.* On peut dire que ce livre a une vie propre et indépendante du reste de la physique du même auteur. Il nous est impossible d'analyser tout ce que renferme ce volume. Quant à l'apprécier, ce serait peine inutile : l'érudition et les qualités de professeur de M. Bouty sont tellement connues que tout le monde sait qu'une question traitée par lui ne peut l'être mieux dans l'état actuel de la science. Cependant nous allons donner quelques indications sur certains points. Pour les radiations, exposé complet de la question. La partie intitulée *Électricité* contient : effet électro-magnétique de la convection électrique ; courants alternatifs et polyphasés ; électrolyse ; théorie des ions. Dans les chapitres réunis sous le titre *Ionisation*, nous trouvons l'étude complète de tous les phénomènes qui s'y rattachent. Enfin un dernier chapitre est consacré aux nouveaux instruments électriques, principalement les instruments de mesure et quelques lampes électriques.

3. — L'histoire de la science, la connaissance intime des grands savants, l'importance de leurs travaux, la forme sous laquelle ils ont produit leurs découvertes sont autant d'intéressantes questions dont on voudrait faire pénétrer la connaissance dans l'enseignement en même temps que sont enseignées les sciences elles-mêmes. De nombreux livres de lectures ont été édités pour remplir ce but, mais aucun ne nous a fait autant de plaisir à parcourir que les *Lectures scientifiques. Physique et chimie*, de M. G. Gay. Et cela pour une raison d'une simplicité extrême : l'auteur s'est proposé de faire connaître les plus grands savants par des extraits mêmes de leurs œuvres. Aucune cause étrangère n'est venue le distraire dans son choix : il nous présente les savants tels qu'ils sont et ne se préoccupe pas des tendances philosophiques ou religieuses qu'ils ont ou qu'on leur prête. Dans la physique M. Gay a pris pour subdiviser son travail la classification indiquée par les différentes branches de cette science : la pesanteur, la chaleur, l'optique, le magnétisme et l'électricité. Dans la chimie, au contraire, Lavoisier, ses successeurs, Pasteur, forment les titres de trois grandes subdivisions. Pour les deux sciences, les travaux des savants qu'il a cités (avec un choix des plus heureux), s'encadrent fort bien dans la classification choisie et permettent de courtes et fructueuses lectures isolées, but que doit toujours poursuivre un ouvrage du genre. Enfin ce livre se termine par une dernière partie intitulée : *La Science et la Méthode* où sont exposées les découvertes fondamentales pour l'en-

semble de la science et les règles qui doivent présider à toute recherche scientifique. Nous souhaitons, sans trop l'espérer, qu'au milieu de leurs multiples travaux les élèves aient le temps de lire ce volume. Plus que l'étude de la science elle-même, il doit servir à la formation de l'esprit scientifique.

4. — Les deux volumes de l'*International Catalogue of scientific Literature*, que nous présentons, sont consacrés à la *Physique*. Nous rappelons que cette publication annuelle donne, en leur langue originale, le titre de tous les mémoires sur la physique, publiés dans l'année. Ces mémoires sont classés une première fois par nom d'auteur et une seconde fois d'après le sujet. Une double table des matières, par ordre alphabétique, des titres des mémoires et par sujet y est jointe ; les indications sont données en français, en allemand, en anglais, et en italien. Chaque volume contient les mémoires parus jusqu'en mai de l'année de publication.

MATHÉMATIQUES. — 5. — Les programmes de 1904 ont réformé l'esprit et la lettre de l'enseignement des mathématiques spéciales. Des livres nouveaux étaient urgents. M. J. Tannery a bien voulu publier des *Leçons d'algèbre et d'analyse* tout à fait conformes au nouvel esprit. Il s'agissait de limiter l'enseignement de l'algèbre aux parties qui seront utilisables dans les autres branches de la mathématique tout en conservant des ensembles qui montrent le développement naturel de la science et aident à la formation d'un esprit véritablement mathématique. Au premier abord, il paraît exagéré de consacrer 1050 pages à un tel travail ; l'auteur avoue lui-même qu'il a été un peu effrayé de la longueur de son manuscrit ; notre première impression, en voyant les volumes, a été de dire : c'est bien gros. Après les avoir lus, nous disons : c'est très bien. Désireux, dans notre lecture, de fixer assez rapidement nos idées, nous avons commencé par le deuxième volume. L'étude des séries, la notion de fonction d'une variable réelle, la définition de diverses fonctions, les séries de fonctions étaient autant de chapitres où les méthodes nouvellement introduites en mathématiques spéciales devaient être plus saillantes. Ces méthodes sont bien simples, elles reposent sur une idée presque naïve : mettre d'accord l'enseignement en mathématiques spéciales avec l'enseignement supérieur. Il y a tout un ensemble régulier qui sert à étudier les fonctions : pourquoi ne pas appliquer ces procédés dès le début de l'étude des fonctions ? On avait objecté qu'il y avait des difficultés et que les raisonnements étaient trop délicats à suivre : si nous lisons le livre de M. Tannery, nous voyons s'évanouir toutes ces appréhensions. Certes, il fallait beaucoup de soin dans l'exposition des théorèmes, il fallait des exemples nombreux et judicieusement choisis, il ne fallait pas craindre de répéter les définitions de mots et de signaler les conséquences immédiates que ces définitions entraînent avec elles et surtout il ne fallait pas truquer les démonstrations

pour essayer d'avoir l'air de prouver quelque chose, lorsque, dans l'état des connaissances des élèves, la démonstration rigoureuse d'un théorème n'est pas possible. Partout M. Tannery a fait ce qui devait être fait. Rassuré, nous sommes revenu au premier volume qui s'occupe des nombres de diverses natures, des polynomes, des équations du premier degré et des déterminants avec le strict nécessaire sur l'analyse combinatoire : il nous a entièrement satisfait. Reprenant le second volume nous avons lu avec intérêt ce qui se rapporte à la séparation des racines d'une équation et à l'étude spéciale des équations algébriques. Ces parties sont plus brèves que dans les anciennes algèbres parce que l'utilisation pratique est seule envisagée. Nous arrivons à l'étude des différentielles et de leur application aux propriétés des courbes planes, qui servent de raccord entre l'algèbre et la géométrie analytique. Ce chapitre, dans sa seconde partie, nous a moins intéressé parce que nous serions porté à le mettre tout entier dans l'enseignement de la géométrie analytique. Par contre, les notions de calcul intégral, qui terminent cet important ouvrage, nous ont plu d'une façon absolue : à côté de quelques théories, il donne, tant pour les procédés d'intégration que pour les équations différentielles, un ensemble plus que suffisant dans l'usage courant des mathématiques.

6. — Le *Tableau logarithmique A*, du Dr Guillemin, mesure $35^{cm} \times 35^{cm}$ et équivaut à des tables de logarithmes à 6 décimales. Ces tables contiennent en tout 3 000 nombres rangés par colonne de 3. La première colonne contient des nombres, la seconde des logarithmes et, premier point qui caractérise l'intéressant travail du Dr Guillemin, les nombres de la première colonne sont ceux qui ont pour mantisse les nombres de 001 à 999. La seconde idée fondamentale de l'auteur est de considérer un nombre quelconque comme le produit du nombre immédiatement inférieur de la première colonne par un facteur, dont la 3e colonne nous permet de trouver le logarithme. Il s'ensuit que pour la recherche d'un logarithme, la mantisse de 6 chiffres est donnée par deux triades successives. En résumé, deux lectures et deux additions donnent le logarithme ; une opération analogue permet de remonter au nombre. Séduit par la simplicité de ce tableau, nous avons tenu à nous en servir pour voir ses avantages pratiques. L'usage de ce tableau procure une économie de temps sur le calcul avec les tables ordinaires. L'économie de temps est évidente, après le seul calcul d'un logarithme, qui, avec les tables ordinaires, demanderait une interpolation. Il y a également gain de tout le temps que l'on passe à feuilleter les tables. Le *Tableau logarithme B*, correspond à des tables à 9 décimales ; il est basé sur des principes analogues au premier. — Verrons-nous les tableaux du Dr Guillemin se substituer aux tables ? Combien de gens voudront seulement jeter un coup d'œil sur le

travail de l'auteur? Il s'agit de combattre l'habitude et la routine, c'est toujours une grosse entreprise. Pour nous, nous ferons tous les efforts possibles pour faire connaître et appliquer les tableaux du Dr Guillemin.

7. — Peut-on, entre l'âge de quatre à onze ans, apprendre l'arithmétique aux enfants, en les amusant? Peut-on, d'autre part, au moyen d'exemples convenablement choisis, leur montrer qu'il existe une algèbre, une géométrie, voire même une géométrie analytique et que l'étude de ces sciences est d'un intérêt tangible? Tel est le double problème qu'a posé et résolu M. Laisant dans l'*Initiation mathématique*. Pour l'arithmétique, tout père ou toute mère peut enseigner le calcul élémentaire en faisant jouer un enfant. En suivant les conseils de M. Laisant, nous l'affirmons bien haut, ils ne trouveront aucune peine pour remplir une tâche qu'il serait fort désirable de voir assumer dans tous les cas. Le jeu, remplaçant l'étude, n'est plus une chimère. Pour toutes les autres notions, nous reconnaissons avec l'auteur qu'il faut agir avec prudence et mesure, suivant les différents cas. Pour suivre en son entier le petit livre de M. Laisant, il faut avoir fait soi-même d'assez bonnes études mathématiques. A chacun de se limiter suivant ses propres moyens, ce qui n'a aucun inconvénient puisqu'il s'agit d'initier seulement. Le volume de M. Laisant est dédié aux amis de l'enfance, à tous ceux qui veulent le développement normal des jeunes intelligences. Nous souhaitons qu'il les ait tous pour lecteurs, car c'est un livre rempli de conseils de la plus haute valeur pratique.

8. — Comme pour la géométrie plane (Cf. *Polybiblion*, t. CVI, p. 412-413, mai 1906), dans le *Précis de géométrie de l'espace*, M. Girod a visé à la simplicité, non pas en écourtant la rédaction des démonstrations, mais en employant des méthodes à la fois précises et courtes. Ce livre, qui s'adresse aux élèves de première C et D et à ceux de mathématiques A et B, est absolument conforme aux programmes de 1905. Il ne contient que la géométrie de l'espace, et non, comme dans certains ouvrages, des questions comme les courbes usuelles, qui lui sont jointes sans raison. Un troisième fascicule, qui vient seulement de nous parvenir, traite de ces matières. D'après une méthode qui tend de plus en plus à se réaliser, le 5e livre commence par l'étude du parallélisme. Dans le calcul des volumes, la méthode analytique, si courte, a été substituée aux procédés purement géométriques. Ce livre sera précieux pour les élèves soit dans le courant de leurs études, soit au moment de la préparation des examens. Il pourra également servir de base aux professeurs dans leur enseignement, et il leur montrera que, dans bien des cas, grâce à de sages méthodes, le nouvel enseignement est plus bref que l'ancien.

Science et Industrie. — 9. — Toutes les questions se rapportant

aux *Industries de la conservation des aliments* sont abordées et traitées de main de maître par M. X. Rocques. Après un court aperçu historique, nous trouvons un chapitre de chimie pure : Causes et effets de l'altération des substances alimentaires, et nous arrivons à l'étude des différents procédés de conservation. Plus de cent cinquante pages sont consacrées au procédé Appert de conservation par la chaleur et il a fallu un soin tout particulier à l'auteur pour condenser en si peu de pages tant de renseignements. Avec les seuls conseils de M. Rocques, un grand industriel peut monter une usine de toutes pièces et établir, par exemple, une grande confiturerie de sardines avec la même facilité que la ménagère attentive se créera des réserves de légumes et de fruits. Le procédé Appert se prête aussi bien à la grande industrie qu'à la petite ; la viande, les poissons, les légumes, les fruits peuvent tous être conservés avantageusement par la chaleur ; il ne faut qu'apporter du soin dans la fabrication pour avoir un produit sain. Nous espérons que la lecture du livre de M. Rocques suscitera le développement en France d'une industrie déjà prospère, et il n'y a pas à craindre un excès de fabrication, car à l'étranger les marques françaises font prime. La conservation par le froid demande, pour être économique, des installations importantes. Les viandes, en particulier, se conservent parfaitement, soit par la congélation, soit par la réfrigération. L'auteur nous fait connaître les machines à produire le froid, les dispositions à suivre pour l'installation des locaux de conservation, et il n'oublie pas de signaler les soins à prendre pour le réchauffement, afin que les viandes qui n'ont perdu aucune qualité nutritive, conservent leur aspect habituel. D'ailleurs tout ce qui concerne le côté sanitaire est traité avec un soin particulier. Aussi l'auteur ne s'est pas étendu sur la conservation par les antiseptiques, procédé presque toujours condamnable. Les procédés par dessiccation sont également étudiés à fond. Le texte est accompagné de 114 figures bien dessinées, et, si l'auteur veut bien couper les têtes aux sardines (fig. 64), nous n'aurons rien à reprendre à un livre appelé à rendre les plus grands services.

10. — Quel titre séduisant : *Comment on construit une automobile!* Combien de gens voudraient le savoir, et ne pas se donner de peine. Le livre de M. Zerolo n'est pas fait pour eux. C'est un ouvrage sérieux, très sérieux, qui ne s'adresse qu'à ceux qui veulent étudier la question et qui n'ont encore aucune notion de l'art du mécanicien. L'ouvrage sera divisé en trois volumes. Le premier, celui qui nous occupe, n'étudie que l'outillage nécessaire à la construction d'une automobile. Il nous fait connaître tous les éléments que doit réunir une usine de construction. Laissant de côtés les moteurs, l'auteur étudie par les plus petits détails les différents éléments de transmission d'énergie soit mécanique, soit électrique. Ensuite vient la description des machines-outils et

l'étude de leur utilisation économique, les tours de diverses espèces et la machine à fraiser occupent naturellement la place d'honneur. Cependant l'auteur évite, avec raison, les trop longues descriptions. Une bonne figure bien dessinée d'après nature valant mieux ; ce livre est rempli de gravures. Aucune des machines accessoires, machines à meuler, à polir, à affûter n'est oubliée. La forge et la fonderie occupent la place qui leur est due, enfin tout le petit outillage est minutieusement décrit. Après avoir lu ce volume il est impossible qu'en se rendant dans une usine on ne comprenne pas l'usage de tous les instruments employés. Il reste à établir les matières premières et leur mise en œuvre ; nous souhaitons vivement l'apparition des volumes qui traiteront de ces questions.

11. — Il faut tout le talent de M. Pécheux pour présenter, sous une forme si brève et si claire, des sujets qui, par leur nature, paraissent, au premier abord, ne pouvoir être traités que dans de gros volumes. Nous avons antérieurement signalé, avec maints éloges, deux volumes du même auteur : *Les Matières colorantes* et *le Chlorure du sodium* (Cf. *Polybiblion*, t. CVI, p. 415, mai 1906) ; le nouveau, intitulé : *Les Couleurs, les matières colorantes, la teinture*, ne le cède en rien à ses prédécesseurs. Après avoir étudié au point de vue physique et chimique la nature des couleurs, les modifications que leur font subir les agents physiques et chimiques, l'auteur passe en revue les matières colorantes. Pour les matières colorantes naturelles, il indique la composition chimique, l'aspect physique, les lieux où on les trouve et sommairement les peintures qui les utilisent et, quand il y a lieu, l'extraction de la couleur du corps ou de la plante productrice. Les matières colorantes artificielles sont classées d'après leur origine minérale ou organique et tous les détails de fabrication sont énumérés avec le plus grand soin. Dans chaque cas est jointe l'utilisation de la matière colorante soit pour confectionner une peinture, soit pour teindre. Alors qu'une forte campagne, entreprise au nom de l'hygiène, tend à faire substituer la peinture au zinc à celle au plomb, l'auteur ne craint pas de dire que la première n'a pas toutes les qualités que possède la seconde : elle couvre moins bien et résiste mal aux agents atmosphériques. Enfin un trop court chapitre est consacré aux mordants en teinture. Cette légère critique à part, nous déclarons que ce petit livre est appelé à rendre de grands services pour la préparation des peintures et teintures.

12. — *La Houille verte* est la modeste sœur de la houille blanche. Le faible ruisseau qui parcourt une prairie, le déversoir d'un humble étang possède des trésors d'énergie : alliez la turbinette avec la dynamo, branchez un circuit conducteur et vous amènerez chez vous la force et la lumière. Tout cela est facile à dire ; mais comment s'y prendre pour procéder à des installations peu coûteuses ? M. H. Bresson s'est chargé

de résoudre le problème. Pour son propre usage, il a aménagé dans son château de Chandai une installation hydro-électrique qui peut servir de type pour des travaux du même genre. Satisfait, avec raison, de son expérience, il a voulu en faire profiter les autres. Tout ce qui concerne une petite installation électrique est décrit avec un soin minutieux. Cependant, nous ferons à l'auteur un reproche, grave à notre sens : il n'insiste pas assez sur l'utilité d'une perfection parfaite dans l'isolement des conducteurs, pour éviter toute chance d'incendie. Après avoir décrit ce qu'est une installation isolée, M. Bresson s'est livré à une vaste enquête dans l'Orne, l'Eure-et-Loir, la Sarthe, la Mayenne, le Maine-et-Loire, la Manche, le Calvados et l'Eure, pour signaler toutes les réserves de houille verte que contiennent ces départements. Que d'énergie à utiliser ! Devant un travail si pratique, nous ne nous étonnons pas que le ministre de l'agriculture ait pris sous ses auspices la publication des résultats. Espérons que bientôt ce travail s'étendra à toute la France, et que nombre de gens mettront en pratique les conseils avisés que leur donne M. Bresson.

Philosophie. — 13. — Avec son esprit impeccable, M. Duhem, dans son livre : *La Théorie physique, son objet, sa structure,* a analysé la méthode par laquelle progresse la science physique. M. Duhem se sépare nettement des purs métaphysiciens : « Une théorie physique n'est pas une explication. C'est un système de propositions mathématiques, déduites d'un petit nombre de principes, qui ont pour but de représenter, aussi simplement, aussi complètement et aussi exactement que possible, un ensemble de lois expérimentales. » Nous adhérons de la façon la plus formelle à cette définition et nous suivons avec plaisir l'auteur lorsqu'il nous indique que, dans une théorie physique, il y a quatre opérations fondamentales : 1° la définition et la mesure des grandeurs physiques ; 2° le choix des hypothèses ; 3° le développement mathématique de la théorie ; 4° la comparaison de la théorie avec l'expérience. L'ouvrage entier nous montre comment, suivant les diverses époques et les diverses écoles, ces opérations ont été plus ou moins bien observées. De plus, nous rencontrons à chaque instant des réflexions profondes sur ce que doit être la théorie et l'expérience en physique. Nous n'en citerons que deux, que nous considérons comme primordiales : une théorie physique est une représentation condensée qui fournit une économie de penser aux physiciens, c'est un bien commun à tous les investigateurs ; une expérience de physique n'est pas simplement l'observation d'un phénomène : elle est, en outre, l'interprétation théorique de ce phénomène. Combien d'autres citations pourrions-nous tirer de ce livre éminement pratique ! Pour être bon physicien, il faut le lire et se pénétrer des idées qu'il contient. Peut-être pourrait-on lui reprocher de trop longues causeries, trop de détails :

cette idée ne viendra qu'aux personnes qui, comme nous, sont absolument acquises aux idées de M. Duhem. Pour les autres, il fallait prendre et reprendre les idées fondamentales, les marteler de toutes manières, faire appel à l'histoire, au développement naturel des grandes lois actuellement admises. C'est ce qu'a exécuté ici, avec le plus grand talent, M. Duhem qui, comme dans toutes ses productions, a fait œuvre utile.

14. — La philosophie des mathématiques compte peu d'adhérents en France et pourtant leur nombre augmente sensiblement. M. Couturat, en publiant : *Les Principes des mathématiques*, désire en augmenter le nombre en faisant connaître les grandes lignes des théories les plus avancées actuellement. Son ouvrage n'a pas la prétention d'être original : il ne fait que commenter la doctrine que M. Russell a exposée en anglais, dans un livre paru en 1903 sous le même titre. Les mathématiques modernes tendent à la rigueur déductive des raisonnements et à la pureté logique des concepts. Nous trouvons donc dans ce volume un exposé abrégé de la logistique, puis l'étude des grandes idées fondamentales : l'idée de nombre, d'ordre, le continu, l'idée de grandeur, la nature de la géométrie. Mais à côté des idées de M. Russell subsistent encore presque partout celles de Kant. M. Couturat, dans un Appendice de plus de 70 pages, nous fait connaître la philosophie des mathématiques de Kant pour provoquer chez les esprits non prévenus, la comparaison entre les deux théories actuellement en présence.

É. CHAILAN.

BEAUX-ARTS

1. *Les Statues de terre cuite en Grèce*, par W. DEONNA. Paris, Fontemoing, 1906, in-8 de 72 p., 2 fr. — 2. *Les Villes d'art célèbres. Pompéi. Histoire. Vie privée*, par HENRY THÉDENAT. Paris, Laurens, 1906, in-8 de 164 p., avec 123 grav. et un plan, 4 fr. — 3. *Les Villes d'art célèbres. Pompéi. Vie publique*, par HENRY THÉDENAT. Paris, Laurens, 1906, in-8 de 140 p., avec 77 grav. et un plan, 4 fr. — 4. *Les Villes d'art célèbres. Nancy*, par ANDRÉ HALLAYS. Paris, Laurens, 1906, in-8 de 144 p., avec 118 grav., 4 fr. — 5. *Petites Villes d'Italie. Toscane-Vénétie*, par ANDRÉ MAUREL. Paris, Hachette, 1906, in-16 de 307 p., 3 fr. 50. — 6. *Pieter Brueghel der Aeltere und sein Kunstschaffen*, von AXEL L. ROMDAHL. Wien, Holzhausen, 1905, in-4 de 44 p. — 7. *Les Maîtres de l'art. Phidias et la Sculpture grecque au Ve siècle*, par HENRI LECHAT. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 176 p., avec 27 photograv., 3 fr. 50. — 8. *Les Maîtres de l'art. Verrocchio*, par MARCEL REYMOND. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 168 p., avec 24 photograv., 3 fr. 50. — 9. *Les Maîtres de l'art. Botticelli*, par CHARLES DIEHL. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 176 p., avec 24 photograv., 3 fr. 50. — 10. *Les Grands Artistes. Luini*, par PIERRE GAUTHIEZ. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 11. *Les Grands Artistes. Les Deux Canaletto*, par OCTAVE UZANNE. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 12. *Les Grands Artistes. Carpeaux*, par LEON RIOTOR. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 13. *La Peinture française au début du dix-huitième siècle, 1690-1721*, par PIERRE MARCEL. Paris, Librairies-imprimeries réunies, s. d., in-4 de 360 p., avec 80 grav. et 20 planches hors texte, 25 fr. — 14. *Inventaire des papiers manuscrits du cabinet de Robert de Cotte, premier architecte du Roi (1656-1735) et de*

de résoudre le problème. Pour son propre usage, il a aménagé dans son château de Chandai une installation hydro-électrique qui peut servir de type pour des travaux du même genre. Satisfait, avec raison, de son expérience, il a voulu en faire profiter les autres. Tout ce qui concerne une petite installation électrique est décrit avec un soin minutieux. Cependant, nous ferons à l'auteur un reproche, grave à notre sens : il n'insiste pas assez sur l'utilité d'une perfection parfaite dans l'isolement des conducteurs, pour éviter toute chance d'incendie. Après avoir décrit ce qu'est une installation isolée, M. Bresson s'est livré à une vaste enquête dans l'Orne, l'Eure-et-Loir, la Sarthe, la Mayenne, le Maine-et-Loire, la Manche, le Calvados et l'Eure, pour signaler toutes les réserves de houille verte que contiennent ces départements. Que d'énergie à utiliser ! Devant un travail si pratique, nous ne nous étonnons pas que le ministre de l'agriculture ait pris sous ses auspices la publication des résultats. Espérons que bientôt ce travail s'étendra à toute la France, et que nombre de gens mettront en pratique les conseils avisés que leur donne M. Bresson.

Philosophie. — 13. — Avec son esprit impeccable, M. Duhem, dans son livre : *La Théorie physique, son objet, sa structure,* a analysé la méthode par laquelle progresse la science physique. M. Duhem se sépare nettement des purs métaphysiciens : « Une théorie physique n'est pas une explication. C'est un système de propositions mathématiques, déduites d'un petit nombre de principes, qui ont pour but de représenter, aussi simplement, aussi complètement et aussi exactement que possible, un ensemble de lois expérimentales. » Nous adhérons de la façon la plus formelle à cette définition et nous suivons avec plaisir l'auteur lorsqu'il nous indique que, dans une théorie physique, il y a quatre opérations fondamentales : 1° la définition et la mesure des grandeurs physiques ; 2° le choix des hypothèses ; 3° le développement mathématique de la théorie ; 4° la comparaison de la théorie avec l'expérience. L'ouvrage entier nous montre comment, suivant les diverses époques et les diverses écoles, ces opérations ont été plus ou moins bien observées. De plus, nous rencontrons à chaque instant des réflexions profondes sur ce que doit être la théorie et l'expérience en physique. Nous n'en citerons que deux, que nous considérons comme primordiales : une théorie physique est une représentation condensée qui fournit une économie de penser aux physiciens, c'est un bien commun à tous les investigateurs ; une expérience de physique n'est pas simplement l'observation d'un phénomène : elle est, en outre, l'interprétation théorique de ce phénomène. Combien d'autres citations pourrions-nous tirer de ce livre éminement pratique ! Pour être bon physicien, il faut le lire et se pénétrer des idées qu'il contient. Peut-être pourrait-on lui reprocher de trop longues causeries, trop de détails :

Jules-Robert de Cotte (1683-1767), conservés à la Bibliothèque nationale, par Pierre Marcel. Paris, Champion, 1906, in-8 de xxx-268 p., 10 fr. — 15. *Dictionnaire des sculpteurs de l'École française sous le règne de Louis XIV*, par Stanislas Lami. Paris, Champion, 1906, in-4 de vi-504 p., 15 fr. — 16. *Les Arts et les Artistes pendant la période révolutionnaire (1789-1795) d'après les documents de l'époque*, par Maurice Dreyfous. Paris, Paclot, s. d., in-16 de viii-471 p., 5 fr. — 17. *Comment rénover l'Art chrétien*, par Alphonse Germain. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 18. *Les Membres de l'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut. 2e série. 1816-1852*, par Albert Soubies. Paris, Flammarion, 1906, in-8 de 319 p., 6 fr. — 19. *La Dentelle. Historique de la dentelle à travers les âges et les pays*, par Marguerite du Berry. Paris, Garnier, s. d., in-12 de vii-179 p., avec 83 fig., 3 fr. 50. — 20. *Le Sens de l'art. Sa Nature, son rôle, sa valeur*, par Paul Gaultier. Paris, Hachette, 1907, in-16 de xxxii-269 p., avec 16 planches, 3 fr. 50. — 21. *L'Idéal humain de l'art, essai d'esthétique libertaire*, par Gérard de Lacaze-Duthiers. Reims, Bibliothèque de la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, 1906, in-12 de 97 p., 3 fr.

1. — L'étude intéressante et complète de M. W. Deonna sur *les Statues de terre cuite en Grèce* tient toute une brochure de 70 pages; c'est en dire que le sujet, si important qu'il paraisse, demeure en somme assez restreint. Le catalogue de ces statues ou plutôt de leurs fragments, car ce sont pour la plupart des têtes mutilées, ne comprend pas plus de vingt-huit numéros; il est précédé d'une bonne Introduction sur l'origine et le développement de la statuaire en terre cuite dans l'antiquité.

2, 3. — Deux volumes sur Pompéï, dans la collection des *Villes d'art célèbres*, c'est beaucoup, si l'on songe qu'il s'agit d'une ville morte, et que Florence ou Venise n'ont eu qu'un volume. Mais ces deux volumes, dont l'un traite de *l'Histoire* et de la *Vie privée*, l'autre de la *Vie publique* à Pompéï, sont de l'historien le plus aimablement expert des choses de l'antiquité romaine, M. l'abbé Thédenat; et l'on peut être assuré que rien n'y a été négligé de ce qui peut instruire le lecteur. On s'imaginerait volontiers, par endroits, que M. Thédenat a été transporté dans la petite cité provinciale, comme le héros d'une nouvelle de Théophile Gautier, avant la terrible pluie de cendres du 24 août 79, tant il en connaît les coins et recoins, les jardins et leurs fleurs, les appartements et leur mobilier. C'est surtout dans l'étude de la vie publique à Pompéï que l'on appréciera la sûreté et l'abondance de son érudition, donnant, page par page, un fidèle commentaire des gravures.

4. — Il fallait bien qu'un jour le délicieux *flâneur* qu'est André Hallays, toujours en quête de la vie et du décor d'autrefois, s'arrêtât un peu plus longuement qu'il n'a accoutumé, pour nous faire connaître une ville chère entre toutes, la capitale de la Lorraine et de Stanislas, le chef-d'œuvre de l'architecture Louis XV, *Nancy*. Que je lui suis donc reconnaissant d'avoir si bien parlé de ma ville natale, de l'avoir si bien aimée! Il la décrit, il nous la fait visiter avec le zèle tendre et attentif d'un Lorrain convaincu, d'un fidèle du vieux Leczinski. On a vite fait le tour de la charmante ville. Point de monuments d'une splendeur exceptionnelle; mais une harmonie, mais des proportions parfaites; ce

sont des joyaux que la place Carrière et la place Stanislas. Certes, jamais encore les chefs-d'œuvre du bon serrurier Lamour n'avaient été célébrés avec un sentiment aussi juste et délicat des convenances d'art. Peut-être, oui, peut-être trouverait-on à reprendre un léger excès d'urbanité dans les pages où sont décrites les œuvres parfois étranges de la nouvelle école d'art de Nancy, oh, non pas les verreries ou les marqueteries de Gallé, si personnelles et d'âme si lorraine, mais les meubles et les architectures surtout de ses élèves et imitateurs ; encore y a-t-il dans cette recherche une vie curieuse et un effort vers la beauté ; et puis, c'est le Nancy moderne, qui a droit à l'existence, et qui se juxtapose, sans l'étouffer, à la petite ville si paisible et gracieuse du XVIIIe siècle.

5. — Quelques jolies descriptions mêlées de leçons d'histoire un peu aventureuses et d'une éloquence à la Michelet, voilà ce que M. André Maurel a rapporté des *Petites Villes d'Italie*, villes de Toscane et de Vénétie, auxquelles il venait de faire une première visite. C'est une dangereuse habitude qu'ont ces amoureux de l'Italie, à peine débarqués du train, de la découvrir et de nous la révéler. Le héros de M. Maurel est Pétrarque, et il va chercher sur sa tombe, au village d'Arquà, toute une philosophie de l'histoire. Arquà, c'est « la Mecque, Compostelle, Westminster, le Panthéon » (p. 119) ; soyons reconnaissants à l'auteur de ne point ajouter « Jérusalem. » Et ce résumé de l'histoire de l'Italie aboutit à nous faire savoir que la Triple Alliance étant « la république romaine remise sous la main de l'Empereur, » le poignard de Bresci, l'assassin du roi Humbert, « est un poignard guelfe » (p. 302).

6.— Pierre Brueghel le Vieux occupe une place à part dans l'histoire de la peinture aux Pays-Bas. M. Georges Hulin, dans son suggestif Catalogue critique de l'Exposition de Bruges en 1902, l'appelle le dernier des primitifs et le premier des modernes. Ce réaliste impitoyable a connu les plus exquises délicatesses ; ce moraliste satirique aux énormes fantaisies caricaturales est un poète à la façon de Jérôme Bosch, son aîné et son maître. M. Axel Romdahl lui a consacré une monographie étendue, de texte allemand (*Pieter Brueghel der Aeltere und sein Kunstschaffen*) où toutes les faces de son talent multiple sont judicieusement présentées, ses œuvres énumérées et décrites, et leur influence sur la peinture et les compositions gravées du XVIe siècle très fortement analysée. Ce travail, conduit avec érudition et goût, devrait obtenir les honneurs d'une édition nouvelle abondamment illustrée.

7, 8, 9. — La librairie de l'Art ancien et moderne continue à mériter les plus sincères éloges pour sa publication des *Maîtres de l'art*. Les volumes nouveaux sont excellents de tout point. M. Henri Lechat, le savant professeur de l'Université de Lyon, l'auteur de ce livre sur *la Sculpture attique* qui a marqué une date dans l'évolution de l'histoire

de l'art grec, a accepté de traiter de *Phidias* et de *la Sculpture grecque au* v*e siècle*. L'originalité du travail est que Phidias n'y apparaît plus, comme autrefois, isolé et presque incompréhensible dans sa perfection ; des œuvres délicieuses et puissantes le préparent. Ces œuvres, M. Lechat les classe, les coordonne avec l'érudition la plus sûre, et il sait innover jusque dans le vivant tableau qu'il nous présente du siècle de Périclès. — M. Marcel Reymond, l'historien de la sculpture florentine, était tout désigné pour parler de ce maître charmant et mystérieux, *Verrocchio*, dont la gloire s'est longtemps perdue dans le rayonnement des œuvres de ses émules ou élèves ; c'est lui pourtant qui prépare et nous explique Léonard de Vinci. Ses travaux de sculpture, depuis le monument de Pierre de Médicis jusqu'à la statue équestre du Colleone, nous étaient assez bien connus ; mais M. Reymond a réussi à porter la lumière dans les obscurités de la vie du peintre, il nous a entr'ouvert la porte de l'atelier où vinrent s'asseoir les hommes les plus intelligents, les femmes les plus belles de cette Florence qui était alors le domaine de l'intelligence et de la beauté. — *Botticelli* est un frère de Verrocchio. M. Charles Diehl a eu l'enviable tâche de célébrer ce poète, le plus subtil, le plus voluptueux et le plus mystique tout ensemble, le plus moderne enfin des artistes au service des Médicis. Il a décrit avec grâce et vérité la société spirituelle et très païenne où la prédication de Savonarole allait déchaîner une révolution. Il a donné un classement plausible des principales peintures, et le tableau chronologique, la bibliographie et l'index alphabétique qui accompagnent son livre, sans parler des excellentes illustrations, en font un des ouvrages les plus recommandables et les plus accessibles à l'étude sur celui que Léonard appelait affectueusement « notre Botticelli. »

10. — La jolie collection des *Grands Artistes*, de l'éditeur Laurens, s'est enrichie, elle aussi, de trois volumes nouveaux. Je ne saurais dire tout le plaisir que j'ai eu à retrouver, si bien commentées et reproduites dans le *Luini* de M. Pierre Gauthiez, les fresques parfaites que j'allais revoir, il y a quelques semaines encore, à Milan. La suavité lombarde y rayonne dans une plénitude de santé et de bonheur. M. Gauthiez a fait un livre charmant de cette monographie, dont les limites un peu étroites conviennent à la simplicité, à l'unité de l'œuvre du peintre. Il a célébré Luini en termes d'une justesse et d'une précision qui vont souvent jusqu'à l'exquis. Il a coordonné le peu que nous savons d'une vie si tourmentée et féconde : il a même eu la fortune de décrire et de publier une fresque inédite, des plus intéressantes. Dans une collection très agréablement conçue, mais qui ne prétend pas à une longue survie, ce livre est du petit nombre de ceux qui resteront.

11. — Il faut toute la curiosité d'esprit, tout le sens du pittoresque et la facilité de plume de M. Octave Uzanne pour esquiver l'inévitable

monotonie dont *les Deux Canaletto*, ces excellents peintres, n'ont pu s'empêcher d'imprégner leur œuvre. Mais, pour les amoureux de Venise, quels précieux documents que ces tableaux patients et minutieux qui nous montrent la cité blonde et rose dans tous ses aspects du XVIIIe siècle ! M. Uzanne nous fait une description charmante de Venise, et il n'oublie rien en somme de ce que l'on peut connaître — et ce n'est pas grand' chose — de cet Antonio Canal et de ce Bernardo Bellotto, son neveu, si pareils l'un et l'autre que la postérité les a confondus sous un même nom : *le* Canaletto.

12. — M. Léon Riotor nous présente, en un style imagé et vibrant, l'œuvre et la vie de *Carpeaux*. Son livre, agréable à lire, a été écrit un peu vite. On y trouve, deux fois racontée, et presque dans les mêmes termes (p. 92 et 104), l'histoire de l'émouvant dessin que fit le sculpteur de Napoléon III couché dans son cercueil, à Chislehurst. M. Riotor ignore où se trouve ce dessin : il est au Musée de Versailles ; et c'est à Versailles également qu'est exposé le plâtre de l'Abd-el-Kader (p. 32).

13. — Les périodes de transition qui relient les grandes époques d'art ne sont souvent pas moins intéressantes à étudier que ces époques elles-mêmes. Elles offrent à l'historien les plus charmantes surprises ; elles lui facilitent l'intelligence d'œuvres que parfois un petit nombre d'années séparent, et qui semblent pourtant aux deux rives d'un abîme. M. Pierre Marcel, en prenant pour sujet d'un travail considérable *la Peinture française au début du dix-huitième siècle (1690-1721)*, nous montre à merveille comment s'unissent et s'expliquent les génies en apparence contradictoires du siècle de Louis XIV et de celui de Louis XV ; le pont qu'il jette entre Le Brun et Boucher est fait de matériaux aussi brillants que solides. En vérité, une période de transition qui compte des maîtres tels que Rigaud, Largillière et Watteau peut au besoin se contenter de sa propre gloire, et l'on trouvera déjà dans l'œuvre de ces trois peintres les éléments d'une transformation qui va de l'académisme le plus italien au réalisme le plus flamand. Mais ne nous obstinons point à accuser l'Italie des erreurs et des défaillances de l'académisme ; elle a été la libératrice tout autant que la Flandre ; Venise a sauvé l'art français de la tyrannie romaine, et ce point d'histoire de l'art mériterait mieux que d'être indiqué en passant. Titien et Véronèse nous ont délivrés des Bolonais, qui triomphent à Rome et à Versailles. Plus qu'à la transformation du métier, M. Marcel s'est intéressé à la transformation des genres ; il a consacré à cette étude toute une moitié de son livre, et l'on peut vraiment dire qu'il a épuisé le sujet. Il a tiré de l'ombre, ou, si l'on veut, de la pénombre des artistes oubliés ou dédaignés comme les Coypel, les Jouvenet, les Boullogne, Louis de Silvestre, Restout, Santerre et tant d'autres que les gloires étincelantes du nouveau siècle avaient cruellement éclipsés. Il nous les a présentés dans

leur famille, dans leur situation sociale, avec les tempéraments et les caractères que leur avaient faits l'éducation artistique et les institutions du temps. Enfin ce livre si précieux à consulter est accompagné de tout ce qui en peut rendre la consultation commode et plaisante au regard : nombreuses et bonnes gravures, notes érudites, index et tables alphabétiques aussi complets qu'on les peut souhaiter.

14. — *L'Inventaire des papiers manuscrits du cabinet de Robert de Cotte, premier architecte du Roi*, que M. Pierre Marcel publiait en même temps que son beau livre d'histoire, n'est, comme l'indique le titre, qu'un recueil de documents relatifs à l'histoire de l'architecture française ; mais ces documents ne pourront être négligés par les historiens d'art qui voudront se rendre compte des grands changements apportés à l'époque de la Régence dans la distribution intérieure des édifices civils. Robert de Cotte tient la première place dans la pléiade des artistes qui créent ce que l'on a appelé le style Régence, et M. Pierre Marcel, dans une sobre Introduction, a fort bien indiqué son rôle et les ressources fournies par ses papiers à l'étude de l'évolution nouvelle.

15. — M. Stanislas Lami, statuaire, ayant entrepris la publication d'un travail considérable sur les sculpteurs de l'École française, nous a déjà donné un volume consacré au moyen âge et à la Renaissance ; voici le *Dictionnaire des sculpteurs de l'École française sous le règne de Louis XIV*. C'est un beau livre, très complètement et méthodiquement construit. Le nom de chaque sculpteur y est accompagné d'une notice biographique sommaire, et de l'énumération, par ordre chronologique, de toutes les œuvres connues, avec une bibliographie des plus précises ; chaque fois qu'il a été possible, l'auteur a indiqué l'année d'achèvement des sculptures, le lieu où elles se trouvent, les différents emplacements qu'elles ont occupés, le prix qu'elles ont été payées, les anciennes gravures qui les reproduisent, et les musées qui en possèdent un moulage. La source de renseignements de beaucoup la plus importante est l'inappréciable publication des Comptes des bâtiments du Roi, sous le règne de Louis XIV, que nous devons à M. Guiffrey ; sans elle, le Dictionnaire de M. Lami n'était pas faisable. Il n'appartient évidemment pas à un compte rendu trop sommaire de relever à droite ou à gauche d'inévitables omissions ; j'en noterai une seule, qui a trait à Versailles. M. Lami mentionne justement l'admirable médaillon de cire d'Antoine Benoist, qui représente Louis XIV en 1706 ; mais il a tort de le donner comme unique (p. 28) : il en existe un autre à Bruxelles, dans la collection du baron de Vinck, et la photographie s'en trouve au Cabinet des estampes de notre Bibliothèque Nationale.

16. — M. Maurice Dreyfous, à qui nous devons un excellent livre sur le sculpteur Dalou, a condensé dans les 460 pages d'un texte très serré

les résultats d'une enquête patiemment menée sur *les Arts et les Artistes pendant la période révolutionnaire* (*1789-1795*) ; beaucoup de faits et d'idées, avec des appréciations en général assez sages. Il s'est excusé, non sans une certaine fierté, de n'avoir pas voulu faire un livre à gravures, que l'on feuillette pour le plaisir des yeux, ni un livre à notes érudites, que l'on se borne à consulter ; il a la prétention très justifiée de se faire lire. Après un chapitre un peu sommaire sur le vandalisme révolutionnaire, viennent des études sur les fondations artistiques, le Musée du Louvre et les Écoles d'art, puis sur les travaux et projets artistiques de la Convention nationale ; on lira avec le plus vif intérêt les pages consacrées aux embellissements de Paris, aux concours de floréal an II, aux décorations du Panthéon. Les chapitres sur les arts plastiques, les arts du théâtre, la musique révolutionnaire, l'art des cortèges sont remplis de vivants détails, qui ressuscitent à nos yeux tout le décor d'un Paris ardent et brutal, sombre, féroce et joyeux encore, dans la boue et dans le sang. Dirai-je que, par endroits, M. Dreyfous s'y montre trop bon élève de M. Aulard ? Son apologie du caractère de David, de « la belle fierté, de l'âpre unité de la vie » du farouche conventionnel, qui sera bientôt un plat courtisan de Napoléon, demande certainement à être revisée (p. 211), ainsi que la page de fausse éloquence (p. 210) sur le dessin de ce même David représentant Marie-Antoinette assise dans la charrette qui la porte à la guillotine. N'en déplaise à l'auteur, et quelque admirable que soit pour nous le document, ce dessin n'en a pas moins été fait avec une intention abjecte de caricature. Il me reste à souhaiter à M. Dreyfous une nouvelle édition de son livre ; mais, quoi qu'il en dise, une nouvelle édition abondamment illustrée, abondamment annotée aussi, car la bibliographie si rapidement amoncelée aux dernières pages ne peut être de grande utilité à ses lecteurs.

17. — La petite brochure de M. Alphonse Germain sur *les Causes de la dégénérescence de l'art chrétien et les moyens de le relever* (*Comment rénover l'art chrétien*) fait partie de la collection *Science et Religion* éditée par la librairie Bloud. Près des deux tiers en sont formés par un historique de l'art chrétien des origines jusqu'à nos jours ; ce n'est guère, il est vrai, et l'exiguité du livre ne permettait pas que ce fût autre chose qu'une énumération d'œuvres, accompagnée, la plupart du temps, de jugements brefs et fort justes. Mais les trois derniers chapitres, tout animés d'idées généreuses, devront être lus et médités par les amis de l'art chrétien et surtout par les jeunes prêtres, qui en recevront les plus salutaires conseils ; ils contiennent un programme d'enseignement de l'art sacré qui, nous l'espérons bien, se réalisera quelque jour.

18. — M. Albert Soubies continue ses intéressantes études sur *les*

Membres de l'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut. La deuxième série, qui vient de paraître, va de 1816 à 1852 ; elle comprend les biographies de quelques-uns des plus illustres artistes de cette belle époque : Prudhon, Ingres, Vernet, Delaroche, Couder, Cogniet, parmi les peintres ; Bosio, David d'Angers, Pradier, Dumont, Simart, parmi les sculpteurs ; Cherubini, Boieldieu, Aubert, Halévy, Spontini, Adam, Ambroise Thomas, parmi les compositeurs. Mais, auprès de ces noms glorieux, que d'inconnus, ou plutôt d'oubliés ! C'est un long nécrologe de l'art académique. Un tableau synoptique, à la fin du volume, nous présente, par classes et par années, les occupants des divers fauteuils durant plus d'un siècle, de 1795 à 1905 ; rien de plus instructif pour l'histoire de l'art, et les curieux pourront s'amuser à chercher des titulaires au fameux 41e fauteuil.

19. — Le petit livre de Mme Marguerite du Berry sur *la Dentelle*, malgré le sous-titre un peu ambitieux : *Historique de la dentelle à travers les âges et les pays*, s'adresse exclusivement aux dames. Elles y trouveront en effet un historique succinct, bien présenté d'ailleurs et tout à fait suffisant, de l'industrie de la dentelle depuis ses origines jusqu'à nos jours ; elles y trouveront surtout d'excellents modèles d'ouvrages faciles à exécuter, et dont la confection, nous dit l'auteur, « peut être envisagée comme un passe-temps à la fois agréable et utile. » Les modèles et dessins de Mme Songy paraissent clairs et bien adaptés au texte, sinon d'une élégance raffinée ; mais ce sont les éléments du travail qu'il s'agit d'enseigner, en laissant à chaque lectrice le soin d'en varier l'exécution selon sa propre fantaisie.

20. — Ceux qu'intéresse le noble jeu de l'esthétique prendront plaisir au nouveau livre de M. Paul Gaultier : *Le Sens de l'art, sa nature, son rôle, sa valeur*. Il nous promène par de jolis chemins en d'aimables considérations. Il cherche une définition de l'art, et découvre le beau dans l'émotion esthétique ; il étudie le rôle de l'art, son enseignement et sa moralité, sa valeur au point de vue sociologique (comme disait Guyau) ; il établit enfin les principes de la critique d'art. De tristes sceptiques murmureront — et je ne les contredirai point — que toutes ces belles définitions ne servent guère, que le moindre grain de mil, artistement présenté, ferait bien mieux leur affaire, et que la philosophie de Kant elle-même ne saurait expliquer la Joconde, ni donner ce sens de l'art, que voici analysé, classé, démontré en 250 pages. L'auteur, il est vrai, selon les usages de la moderne pédagogie, a éclairé son texte d'images ingénieusement contrastées, où l'on voit, par exemple, que la sainte Thérèse de Bernin est une œuvre immorale à sujet moral, tandis que la Rue du Gin, de Hogarth, est une œuvre morale à sujet immoral, et la Kermesse de Rubens, une œuvre indifférente à sujet immoral. Indifférente, la Kermesse ? je ne comprends pas très bien. Je ferai

remarquer, pour une prochaine édition, que le Pied bot reproduit pl. II n'est pas de Goya, mais de Ribera; quant au parallèle entre une estampe d'Épinal représentant le Chemin de fer, et le Printemps de Botticelli (pl. IV), j'avoue qu'il dépasse mes forces de compréhension. Mais il y a dans la Lettre-Préface de M. Boutroux tout un trésor de remarques délicates et profondes, qui ajoutent un grand prix à ce gracieux ouvrage.

21.— « A mesure que les temples se vident, les Musées se remplissent. N'est-ce pas le temple suprême, le Musée? Les temples eux-mêmes deviendront des Musées. Le peuple quitte l'église pour le Musée. Le drame actuellement joué dans l'église n'a plus aucun sens. Le mysticisme est ailleurs. Il est *où* la foule cherche des sensations d'art, à la place des espérances religieuses qu'elle n'a plus. L'art offre à l'homme ce que la religion lui refuse : le bonheur. Ainsi l'idéal humain est enfin découvert. » Etc... Ces phrases solennelles, qui donnent l'expression d'une maladie mentale assez fréquente aujourd'hui, sont extraites (p. 30) d'une brochure de M. Gérard de Lacaze-Duthiers : *L'Idéal humain de l'art, essai d'esthétique libertaire.* Si quelque chose devait un jour nous dégoûter des Musées, ces « prisons de l'art » (je n'ai pas besoin de rappeler que le terme n'est point de l'auteur de la brochure, mais de M. de la Sizeranne), ce serait l'écœurante idolâtrie qui prosterne de pauvres esprits devant l'art, « unique refuge puisé dans la vie, ... refuge contre la douleur, ... qui dissipe tous les doutes, qui supprime la mort » (p. 32). Il est vrai qu'il n'est pas donné à tous de le comprendre. « En dehors de l'art vivent les soldats, les prêtres et les juges, tous ceux qui n'ont pas mis dans leurs actes la suprême beauté » (p. 74). Or ces lignes, que l'auteur lui-même trouve « bien imparfaites, » furent écrites, nous apprend la dédicace du livre, il y a dix ans; accordons à l'auteur quelque indulgence, en attendant un nouveau travail (la liste des 18 volumes à paraître est un peu inquiétante) :

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

ANDRÉ PÉRATÉ.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Une Tâche*, par M. MARYAN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 322 p., 3 fr. — 2. *Enfants des rues*, par GEORGES DE LYS. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 287 p., 2 fr. 50. — 3. *Les Contes de mon oncle Paterne*, par JOSEPH AGEORGES. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 240 p., illustr. par Fernand Maillaud et Michel Lecoultre, 3 fr. 50. — 4. *Histoire d'une grande conspiration. Dans les ténèbres*, par GUY THORNE ; trad. de l'anglais. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 351 p., illustr. de Whitelaw, 3 fr. 50. — 5. *Victimes*, par JEAN THIÉRY. Paris, Hatier, s. d., in-12 allongé de 282 p., illustr. de A. Gumery, 3 fr. 50. — 6. *Dans l'engrenage*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 7. *La Prière de Lucette*, par MICHEL AUVRAY. Paris, Henri

Gautier, s. d., in-12 de 252 p., 2 fr. — 8. *Doña Quichotta*, par Georges de Peyrebrune. Paris, Hatier, s. d., in-12 allongé de 320 p., illustr. de Mas, 3 fr. 50. — 9. *La Bourrasque*, par Georges Beaume. Paris, Colin, 1906, in-12 de 277 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Vingt-huit Jours d'une chanoinesse*, par la Ctesse André de Beaumont. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 267 p., 2 fr. 50. — 11. *Les Deux Marquises*, par Champol. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 12. *La Petite Patricienne*, par Henri Guerlin. Tours, Mame, s. d., in-12 de 302 p., illustr. de Marcel Ville, 3 fr. — 13. *Sources perfides*, par Claude Mancey. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 291 p., 3 fr. 50. — 14. *Misette*, par Pierre d'Arlay. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 311 p., 3 fr. — 15. *Les Cousins de Matutinaud*, par E. Duplessy. Paris, Téqui, 1906, in-12 de 261 p., illustré, 2 fr. 50. — 16. *La Fin du rêve*, par Danielle d'Arthez. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 303 p., 3 fr. — 17. *L'Offensive*, par Alberich-Chabrol. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 242 p., illustr. d'après Georges Scott, 3 fr. 50. — 18. *La Poupée*, par Meurz Hault. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 252 p., 2 fr. — 19. *Rêves et réalité*, par Marie de la Chennette. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 165 p., 1 fr. 25. — 20. *Le Sac de riz*, par B.-A. Jeanroy. Paris, Hachette, 1906, in-18 de 290 p., 2 fr. — 21. *Michel Smirlof*, par Georges du Vallon. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 253 p., 2 fr. — 22. *Sous le joug, chronique d'Alexis Zdanoborski, gentilhomme polonais*, par Henryk Sienkiewicz ; trad. du polonais par N. Ordega et M. A. Zolkiewski. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 215 p., avec 2 grav. hors texte, 2 fr. 50. — 23. *L'Épreuve du feu*, par Jeanne de Coulomb. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 402 p., 2 fr. 50. — 24. *Fleurs et parfums, souvenirs et récits* T. I. Paris, Œuvre des apprentis d'Auteuil, rue La Fontaine, 40, s. d., in-12 de 297 p.

Pièces de théâtre. — 1. *Pour la patrie*, drame en 4 actes, par Claude Massot. Paris, Bricon et Lesot, 1906, in-12 de 99 p., 1 fr. — 2. *Romance*, monologue par Édouard Bigot. Paris, Bricon et Lesot, 1906, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 3. *L'Alpomanie!* monologue, par Édouard Bigot. Paris, Bricon et Lesot, 1906, in-12 de 8 p., 0 fr. 25. — 4. *Ah !... la presse !* monologue, par Édouard Bigot. Paris, Bricon et Lesot, 1906, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 5. *La Médaille du pilote*, pièce dramatique en 1 acte, par Théodore Botrel. Paris, Bricon et Lesot, 1905, in-12 de 46 p., 1 fr.

Romans, contes et nouvelles. — 1. — *Une Tâche* un peu lourde est celle de Guillemette Mailand, qui, à seize ans, se trouve à la tête du ménage de son père veuf, chargée de plus, de surveiller l'éducation de ses sœurs et de son frère. Elle s'acquitte de cette mission avec une entente et une capacité rares, dont elle n'est pas la dernière à se rendre compte ; aussi dans cette âme naturellement autoritaire, se développe le sentiment exagéré de sa supériorité et de l'impossibilité où sont les siens de se passer d'elle. Tombée gravement malade, Guillemette est, par ordre des médecins, envoyée en Espagne sous l'égide de Darie de Sarthenay, vieille fille admirable et charmante, dont tout d'abord l'orgueilleuse Guillemette repousse les avances, mais à laquelle elle se cramponne quand elle apprend que, pendant son absence, son père s'est décidé à se remarier et à marier ses filles, ses sœurs cadettes. Le premier sentiment de Guillemette est une surprise extrême que des décisions aussi graves aient été prises sans elle ; puis viennent l'indignation et la colère. L'influence de Darie aidant, elle se décide cependant à retourner à l'Aulnière, où, nouvelle surprise, elle trouve une atmosphère de paix, de bonheur, et d'union, sa belle-mère aimable et bonne, ses sœurs radieuses, son père rajeuni. Guillemette, trop généreuse pour troubler les siens, obéit là où elle a régné ; peu à peu un

travail profond s'accomplit en elle et elle comprend qu'en certains cas l'effacement silencieux est plus héroïque que le dévouement agissant. Cette nouvelle Guillemette, douce et humble, gagne le cœur du frère de Darie, Vincent de Sarthenay, ingénieur plein d'avenir. Il avait cordialement détesté l'impeccable et suffisante jeune fille d'autrefois, mais les courageux et patients efforts de celle-ci pour vaincre son humeur dominatrice l'ont conquis, et devant Guillemette s'ouvre une nouvelle « tâche », dont l'accomplissement lui donnera le bonheur. Comme toujours Mme Maryan sait entremêler de descriptions pittoresques et vécues — ici, elle nous mène en Andalousie — les fines analyses de sentiments, les pensées de foi, élevées et saines, qui abondent sous sa plume.

2. — *Enfants des rues*, de M. Georges de Lys, l'écrivain délicat que le public apprécie justement, nous donne une série d'esquisses, écrites de très alerte façon, dans un style tantôt ému, tantôt dramatique, toujours clair et coloré. L'auteur nous initie, comme son titre l'indique, aux souffrances et aux joies des humbles et des petits ; mais si ses descriptions sont parfois poignantes, elles n'ont rien d'amer. La note patriotique, le dévouement chrétien, l'esprit de travail, de courage et d'espérance projettent un rayon lumineux sur ces récits très simples, qui mériteraient de devenir populaires.

3. — *Les Contes de mon oncle Paterne*, récits et légendes berrichonnes, sont un peu de la même famille ; si M. de Lys nous parle surtout des « enfants des rues », M. Ageorges prend ses exemples dans les villages du Berry, dont les sites, aussi bien que le langage, les mœurs et les usages lui sont chers et familiers. Il s'exhale de ces pages comme une bonne odeur de terre, de vraie campagne, un parfum d'autrefois. A une époque où la centralisation à outrance menace de détruire la physionomie pittoresque et particulière des provinces de l'ancienne France, c'est une œuvre excellente de faire revivre le caractère spécial des contrées qui ont échappé à la banalité universelle. Le livre de M. Ageorges, écrit avec bonne humeur, entrain, un sentiment profond de respect pour la vieille foi et les vieilles traditions, participe à cette œuvre utile ; chacun, dans son coin et selon ses aptitudes, devrait crayonner, pour les conserver à la postérité, des types et des légendes qui s'oublient si vite à notre époque de fièvreuse activité et qui ont cependant leur charme et leur originalité.

4. — *Dans les ténèbres*, « l'histoire d'une grande conspiration », est la traduction d'un livre récent qui a causé une certaine sensation de l'autre côté du détroit ; l'évêque protestant de Londres y a fait en chaire une allusion, flatteuse du reste. La « grande conspiration » a pour but de détruire de fond en comble le christianisme, en prouvant que le Christ n'est pas ressuscité. Les fauteurs en sont un juif millionnaire,

Constantin Schwabe, un savant illustre, Robert Llewellyn et un obscur Oriental, qui leur sert d'instrument. Le premier agit par haine du Christ, le second, homme de plaisir en même temps qu'homme d'étude, par besoin d'argent. L'on dira, avec raison, que l'histoire de ce complot, qui doit faire chanceler sur ses bases la foi séculaire des peuples, n'est guère vraisemblable. C'est possible ; cependant les développements de la conspiration sont amenés avec art, et l'intérêt se soutient sans défaillance. Les personnages sont vivants ; chacun d'eux représente un type particulier : le Père Ripon, prêtre modèle de la haute Église, débordant de foi et de large charité ; Basil Gortre, le jeune vicaire, et son beau-père, ministre protestant de la vieille école, d'une foi simple, un peu sèche ; Onmaney, produit moderne par excellence, l'éditeur en qui se personnifie la puissance formidable d'un journal anglo-saxon de premier ordre. Laissons à nos lecteurs le plaisir de découvrir eux-mêmes comment, par l'entremise de la pécheresse convertie, Gertrude Holt, et du jeune vicaire, Basil Gortre, la conspiration, si habilement ourdie, est découverte, mais seulement après qu'elle a causé dans le monde entier une perturbation profonde. Cette perturbation prouve quel complet effrondement politique et social suivrait, — si l'on pouvait supposer pareille catastrophe, — la chute du christianisme, base unique et essentielle de l'ordre public et du bonheur de l'humanité. C'est là la thèse qu'a voulu démontrer M. Guy Thorne ; il l'a fait avec force et sincérité ; mais, quoique la traduction française de son livre soit acceptable, il n'est pas douteux que ce récit original et dramatique semble se dérouler avec plus d'aisance dans le cadre anglais où il a paru d'abord. Ceux qui l'ont lu dans les deux langues se rangeront sans peine à cet avis.

5. — Quelques-uns de nos lecteurs ont déjà lu dans *le Correspondant* le récit intitulé : *Victimes ;* dans une préface, où il résume en quelques lignes cette œuvre qu'il qualifie de « belle et saine », M. Étienne Lamy loue l'auteur qui cherche, « en touchant la sensibilité, à affermir la conscience. » Il s'agit d'une question d'actualité, hélas ! du divorce, dont sont victimes le mari, la femme, l'enfant surtout et même le second mari de la divorcée qui, s'il ne souffre pas dans sa concience, souffre dans son honneur mondain d'une situation ambiguë dont il finit par se lasser. Mais la principale victime, comme l'héroïne du récit, est Johé La Chaux d'Arlier, malheureuse enfant, tiraillée entre son père et sa mère divorcés et dont la sensibilité suraiguë s'exaspère presque jusqu'à la folie. La mort de la mère coupable dénoue une situation qui, dans la vie réelle, ne se résout pas toujours aussi facilement, et, grâce à Alice du Vernois, l'ange gardien intelligent et dévoué du père et de la fille, nous entrevoyons pour les deux un avenir de paix et de bonheur.

6. — C'est encore un divorce qui fait le malheur du marquis Philippe

de Bandol, que sa femme Ghislaine, prise *Dans l'engrenage* d'une vie mondaine à outrance, abandonne sans motifs sérieux. Philippe, aigri, perd la foi et devient la proie d'une aventurière, Hilda Braun, qu'il épouse civilement ; et tandis que, malgré ses mondanités, Ghislaine est bourrelée de remords, Philippe, fils d'une race de croyants, souffre cruellement de sa position fausse. Les tourments de ces deux malheureux qui, faute d'un peu d'esprit de sacrifice, se sont mis « hors la loi de Dieu » sont décrits d'une plume vigoureuse et émue. En fin de compte, la femme « civile » de Philippe meurt dans un accident d'automobile, — nous sommes en plein dans le moderne, — et Philippe, chauffeur aussi passionné qu'imprudent, est mortellement blessé. Ramené dans sa vieille maison familiale des Baux, il y est soigné par Ghislaine, qui assiste à sa mort repentante et chrétienne. Mme de Coulomb a un style facile et agréable ; si la note du volume est un peu triste, les idées en sont justes et saines et de charmantes descriptions de certains coins ignorés de la Provence y mettent une note poétique.

7. — *La Prière de Lucette* nous montre, comme le volume précédent, mais avec moins de couleur et d'intérêt, les complications créées par un divorce dans une vie de jeune fille. M. Dionys divorce uniquement à cause de l'incompatibilité d'humeur qui rend difficile sa vie avec Marie-Hélène Lebris. Il épouse civilement une jeune veuve : de là pour sa fille Mireille, très pieuse enfant, toute une suite de difficultés. Mireille, aimant son père et sa mère, est déchirée entre ces deux affections, et le second mariage de son père, en rompant ses fiançailles avec un jeune officier, M. de Silleray, anéantit ses rêves d'avenir. Tout s'arrange par la mort de la seconde femme, précédée de celle de sa fille Lucette, angélique petite créature qui offre sa vie pour le bonheur des siens. M. Dionys se réconcilie avec sa première femme et Mireille épouse l'officier toujours fidèle à son souvenir. Les sentiments du volume sont religieux, le style médiocre, l'intérêt plutôt faible.

8. — Si les parents de *Doña Quichotta*, Germaine Delarive, ne sont pas divorcés, la situation n'en vaut guère mieux. Mme Delarive a fui le domicile conjugal après une discussion futile avec un mari d'une invraisemblable dureté. Germaine, qui croit sa mère morte, grandit entre son père et son frère : intelligente, décidée, impulsive. Au cours d'un voyage en Espagne, Mme Delarive, devenue institutrice dans une famille américaine, se fait connaître de son fils qui, un peu plus tard, retrouve sur un lit d'hôpital cette mère, faible et inconséquente plutôt que coupable, qui n'a à se reprocher que sa fuite devant la tyrannie de son mari. Germaine, mise par son frère au courant des faits, revoit sa mère qui, grâce à ses deux enfants et à Antoine de Grynde, le fiancé de sa fille, meurt paisible et consolée. M. Delarive, dont le caractère est odieux, est amené, non sans peine, au lit de mort de cette femme

envers laquelle, trop tard, il reconnaît ses torts. « Doña Quichotta » est sympathique ; mais, à part son frère et son fiancé, son entourage est vulgaire et peu intéressant. Le style du volume est facile, la note religieuse à peine indiquée.

9. — L'auteur de *la Bourrasque* a du talent ; ses descriptions sont vivantes, originales, avec un cachet pittoresque, quelque peu étrange. L'intrigue est très simple : Marthe, la fille du maire d'Agde, est partagée entre son inclination, plutôt d'imagination que de cœur, pour Raymond « l'étranger », le « terrien » suspect, et son amitié d'enfance pour Guilhem, fils du sol, auquel elle est liée par des affinités de sang et de croyances. Autour de ce roman, s'agitent des questions plus complexes : lutte des idées de progrès, de bien-être matériel, de fortune rapidement acquise, avec les traditions et les préjugés, héritage de nombreuses générations d'aïeux ; Guilhem représente le passé, Raymond incarne l'avenir. Peut-être le langage de ces braves gens, paysans et pêcheurs, est-il un peu trop recherché pour être absolument naturel, mais les idées remuées dans *la Bourrasque*, qui fond sur la petite ville, la lutte entre le parti du passé, routinier et respectable, et celui de l'avenir, âpre et irrévérencieux, les ambitions, les défaillances et aussi les fidélités que suscite toute crise sociale, ces choses sont de tous les temps et de tous les lieux. La chaude lumière du midi illumine les pages où l'auteur a évidemment mis un peu de son âme.

10. — *Les Vingt-huit Jours d'une chanoinesse* nous racontent le voyage que fit en France la Comtesse Wilhelmine de Falkerstein, chanoinesse du chapitre noble de Prague, accompagnée de sa fidèle duègne Gertrude, de son caniche et de son perroquet. Ce voyage de vingt-huit jours eut le temps d'être passablement mouvementé ; la chanoinesse, âgée de trente ans, jolie, indépendante, fantasque, a, par hasard, comme compagnons de route, le colonel d'Ecqueville, qui se trouve connaître une branche de sa famille fixée en France, et son neveu, le capitaine Raoul de Laverne, qui fait à Wilhelmine un brin de cour, du reste sans succès. A la Grande-Chartreuse, la chanoinesse, qui tient à ses idées, assiste, déguisée en jeune homme, à l'office de nuit ; malgré cette espièglerie, d'un goût un peu douteux, c'est une fort séduisante personne, comme le constate à la fin du voyage le grave colonel d'Ecqueville. Cependant, par acquit de conscience, il plaide auprès d'elle la cause de son neveu ; mais Wilhelmine, malgré son indépendance, son humeur décidée et l'horreur qu'elle professe pour le sexe fort, est bel et bien sous le charme de l'homme sérieux et de haute valeur qu'est Fernand d'Ecqueville. Après des pourparlers, très vivement et gaîment contés, tout s'explique ; ainsi finissent par un mariage les vingt-huit jours de la chanoinesse, qui renonce à son canonicat de Prague pour devenir la femme du colonel français.

11. — Très différentes sont les destinées des *Deux Marquises*. La première, qui a dans les veines du sang anglais, français et hindou, est riche à millions, mais vit au fond d'un château du département du Nord, où nul ne pénètre. Dans ce mystérieux castel arrive le comte de Chanzé, gentilhomme angevin, ruiné, portant beau et affligé d'un incurable optimisme. Il a accepté, par correspondance, de devenir le régisseur de la marquise de la Voultraye, chez laquelle il débarque avec sa femme, personne dolente et incolore, et sa fille, la délicieuse Françoise. Tout de suite, les Chanzé flairent un mystère, la marquise est « boycottée » par les gens du pays, comme l'est aussi son neveu, qui fait chez elle de rares apparitions. Ne révélons pas à nos lecteurs le secret que cache l'attitude mystérieuse de la marquise et la dédaigneuse indifférence du marquis pour les commérages de la province; disons-leur seulement que ce n'est pas sans raison que Françoise, fine, pieuse, douce et courageuse, a été surnommée « la petite guérisseuse des âmes. » Grâce à elle, les erreurs de l'ancienne marquise de la Voultraye seront effacées par l'influence heureuse et bénie d'une nouvelle marquise et un noble cœur, longtemps méconnu, retrouvera le bonheur auquel il a droit. Le récit est conté avec la délicatesse, l'indulgente philosophie, et l'aisance auxquels nous a habitué M. Champol.

12. — *La Petite Patricienne* est un de ces romans très nombreux qui traitent des premiers siècles du christianisme, romans dont *Quo Vadis?* est peut-être le plus fort, comme *Fabiola* le plus suave. Celui-ci a pour héroïne Flavia Domitilla, parente de l'empereur Domitien, une des plus illustres converties de son temps. L'auteur a évidemment étudié consciencieusement l'époque où se place son récit, avec ses contrastes de luxe et de misère, de civilisation raffinée et de barbarie sans nom, de de brutalité et de faste. A côté de la « petite patricienne », dont l'âme pure s'ouvre tout naturellement aux influences chrétiennes, M. Guerlin a placé un autre converti, Mucapar, l'affranchi, qui, attiré à la religion nouvelle parce qu'elle enseigne l'égalité devant Dieu, s'en retire quand elle lui prescrit le pardon des injures. L'exil imposé à Flavia par Domitien est un fait historique, mais on ne peut s'empêcher de regretter que l'auteur nous la montre expirant dans l'île de Pontia « torturée par le chagrin »; les annales de la primitive Église nous ont habitués à un courage joyeux et la « petite patricienne » était digne d'éprouver ce sentiment, forme exquise de la vaillance.

13. — Les *Sources perfides* sont celles de Vichy, dont l'auteur nous fait une description moralement peu flatteuse. Si, à l'en croire, l'on y guérit son estomac, l'on y perd facilement sa moralité. Un ménage de province, les de Lignal, y font une cure; l' « ambiance » de la ville d'eau, toute de luxe et de cupidité, choque Mme de Lignal, nature timide et naïve malgré ses quarante-six ans; cette même « ambiance »

elles découvrent qu'il ne l'est plus. Comme nos lecteurs l'ont deviné, l'oncle n'est pas si ruiné qu'il le paraît ; il lui reste assez de fortune pour récompenser largement les deux femmes, pauvres elles-mêmes, qui, aux mauvais jours, quand ses parentes le rejetaient comme un fardeau importun, ont partagé avec lui « le sac de riz. » La donnée de cette histoire est, comme on le voit, très morale, mais le style en est assez ordinaire.

21. — *Michel Smirlof* est mieux écrit. Un officier russe, à la suite d'un drame intime, se retire en Artois, où il vit isolé, non loin d'une de ses tantes, Mme Desbarres. Sous le toit de celle-ci, habite une parente pauvre, Alix de Valverd, qui éprouve pour le mystérieux étranger une tendre sympathie. Michel en est touché, mais, victime d'une affreuse erreur judiciaire et de l'abandon de sa fiancée, la princesse Catherine, il s'engage dans l'armée russe comme simple soldat et meurt glorieusement en Mandchourie, affirmant ainsi aux yeux de tous son honneur injustement compromis. Alix, dont le cœur est blessé, mais non brisé, épousera, d'après un vœu exprimé par Michel lui-même, Paul Dalton, jeune député, dont la gloire naissante est l'espoir du parti catholique, auquel il est dévoué corps et âme.

22. — *Sous le joug* et les nouvelles, qui lui font suite, sont l'œuvre du célèbre auteur de *Quo Vadis* ? Le premier de ces récits, celui qui donne son titre au volume, est la *Chronique d'Alexis Zdanoborski*, gentilhomme catholique et polonais, prisonnier des Tartares, qui, au milieu des plus cruelles tortures physiques et morales, reste fidèle à son idéal de foi et de noblesse. Aussi triste et plus moderne est l'histoire du petit Michel, pauvre victime d'un surmenage, presque excusé par les circonstances. Elle est racontée avec une émotion naïve par « un instituteur posnanien. » Dans tout le volume, s'affirment surtout les côtés tragiques de la vie. C'est vers ces aspects austères qu'est entraîné l'illustre romancier, fils d'une patrie en deuil ; aussi une note profondément douloureuse vibre-t-elle à travers ces pages chrétiennes et élevées.

23. — *L'Épreuve du feu* nous transporte à Limoges, au milieu des patrons et des ouvriers de la porcelaine, où une jeune fille, Valérie Janicaud, entre un père alcoolique et un frère imbu de théories anarchistes, se maintient pure, courageuse, dévouée, dans un entourage déplorable. Autour de cette figure de femme, si sympathique, se meuvent d'autres personnages, esquissés d'une plume vive et d'un style facile, parmi lesquels est Martial Germosin, le jeune maître émailleur, qui devient, à la dernière page, l'époux de Valérie. Cet heureux dévouement n'arrive pas sans difficultés ; Valérie découvre, par hasard, le secret, longtemps perdu, d'un certain Claudius, secret qui apporterait à Martial, gravement malade, la guérison et plus tard

avec une fille pauvre, et Gaston, trop imprégné par son éducation de théories malsaines, cède devant leurs menaces. C'est l'éternelle histoire, tant de fois contée par les romanciers, d'un sac d'écus mis en balance avec un cœur ! Pour Alice, c'est *la Fin du rêve*, mais non pas, l'auteur nous le fait entrevoir, la fin du bonheur. Le volume est bien écrit, des idées justes y sont exprimées en un style aisé.

17. — Henriette des Angles, restée seule au monde, veut conquérir le cœur d'un de ses cousins, célibataire endurci, que son grand-père lui souhaitait comme mari; mais ce cousin, encore sous l'impression d'un « laideron », de douze ans, ne cherche pas à la revoir. Pour arriver jusqu'à lui, elle imagine, avec la complicité d'un vieux serviteur, de devenir sa cuisinière !!! L'idée, on l'avouera, est étrange; c'est, dit Henriette, prendre *l'Offensive*. De fait, le stratagème réussit : par son joli costume arlésien, par sa voix harmonieuse, son goût exquis, plus que par ses talents culinaires, qui sont nuls, Henriette conquiert le cœur de Marc qui ne reconnaît pas dans cette charmante personne le « laideron » d'autrefois. L'histoire est gaiement contée, joliment illustrée ; elle n'a pas, on le voit, une grande portée morale et ne peut être donnée comme exemple à suivre aux jeunes lectrices.

18. — Le livre de M. Meurz Hault : *La Poupée*, s'ouvre par une description navrante de l'Assistance publique et de ses pupilles. Trois petits orphelins, les Courtois, sont placés par elle chez des cultivateurs ou des bourgeois ; Claudette, dite « la Poupée », tant elle est fine et jolie, donne son nom au volume. Après de dures souffrances, le sort des enfants est heureusement fixé : l'un, élevé par un prêtre, entre lui-même au séminaire et les deux fillettes, ses sœurs, se marient avec de braves gens qui les aiment. C'est presque trop beau pour être vraisemblable ! Il est vrai que cet heureux dénouement a été chèrement acheté. Les sentiments de l'auteur sont excellents, avec une note religieuse accentuée.

19. — Dans *Rêves et réalité*, nous voyons Solange de Versy, femme d'un officier, détruire sottement, de gaîté de cœur, son bonheur intime. Passionnée pour les romans, elle néglige son mari et sa fille, et entame un flirt, assez anodin du reste, avec un explorateur, M. de Boutez. La mort de sa fillette, la froideur de son mari, ramènent Solange à la réalité ; mais il est plus facile de perdre l'affection des siens que de la reconquérir : elle en fait la triste expérience, et c'est après de grands efforts qu'elle reprend dans le cœur de son mari son ancienne place. Des sentiments excellents ont inspiré ce livre écrit, c'est évident, par une main encore novice et inexpérimentée.

20. — Le sujet du volume intitulé : *Le Sac de ris* n'est pas neuf : c'est l'histoire, devenue banale, d'un oncle d'Amérique que ses nièces se disputent, tant qu'elles le croient riche, et qu'elles délaissent quand

elles découvrent qu'il ne l'est plus. Comme nos lecteurs l'ont deviné, l'oncle n'est pas si ruiné qu'il le paraît ; il lui reste assez de fortune pour récompenser largement les deux femmes, pauvres elles-mêmes, qui, aux mauvais jours, quand ses parentes le rejetaient comme un fardeau importun, ont partagé avec lui « le sac de riz. » La donnée de cette histoire est, comme on le voit, très morale, mais le style en est assez ordinaire.

21. — *Michel Smirlof* est mieux écrit. Un officier russe, à la suite d'un drame intime, se retire en Artois, où il vit isolé, non loin d'une de ses tantes, Mme Desbarres. Sous le toit de celle-ci, habite une parente pauvre, Alix de Valverd, qui éprouve pour le mystérieux étranger une tendre sympathie. Michel en est touché, mais, victime d'une affreuse erreur judiciaire et de l'abandon de sa fiancée, la princesse Catherine, il s'engage dans l'armée russe comme simple soldat et meurt glorieusement en Mandchourie, affirmant ainsi aux yeux de tous son honneur injustement compromis. Alix, dont le cœur est blessé, mais non brisé, épousera, d'après un vœu exprimé par Michel lui-même, Paul Dalton, jeune député, dont la gloire naissante est l'espoir du parti catholique, auquel il est dévoué corps et âme.

22. — *Sous le joug* et les nouvelles, qui lui font suite, sont l'œuvre du célèbre auteur de *Quo Vadis* ? Le premier de ces récits, celui qui donne son titre au volume, est la *Chronique d'Alexis Zdanoborski*, gentilhomme catholique et polonais, prisonnier des Tartares, qui, au milieu des plus cruelles tortures physiques et morales, reste fidèle à son idéal de foi et de noblesse. Aussi triste et plus moderne est l'histoire du petit Michel, pauvre victime d'un surmenage, presque excusé par les circonstances. Elle est racontée avec une émotion naïve par « un instituteur posnanien. » Dans tout le volume, s'affirment surtout les côtés tragiques de la vie. C'est vers ces aspects austères qu'est entraîné l'illustre romancier, fils d'une patrie en deuil ; aussi une note profondément douloureuse vibre-t-elle à travers ces pages chrétiennes et élevées.

23. — *L'Épreuve du feu* nous transporte à Limoges, au milieu des patrons et des ouvriers de la porcelaine, où une jeune fille, Valérie Janicaud, entre un père alcoolique et un frère imbu de théories anarchistes, se maintient pure, courageuse, dévouée, dans un entourage déplorable. Autour de cette figure de femme, si sympathique, se meuvent d'autres personnages, esquissés d'une plume vive et d'un style facile, parmi lesquels est Martial Germosin, le jeune maître émailleur, qui devient, à la dernière page, l'époux de Valérie. Cet heureux dévouement n'arrive pas sans difficultés ; Valérie découvre, par hasard, le secret, longtemps perdu, d'un certain Claudius, secret qui apporterait à Martial, gravement malade, la guérison et plus tard

la gloire. Mais en toute justice le précieux papier où est révélé le secret de « faire et d'employer l'émail blanc » appartient au neveu de Claudius, le « grand seigneur » de l'ancienne corporation des bouchers de Limoges, et c'est à lui, et non à son fiancé, qu'après un rude combat, Valérie remet le parchemin. Son courage est récompensé, et, pour une fois, se trouve vérifié le proverbe : « l'honnêté est la meilleure politique. » Récit agréablement conté, où, sous une forme très simple, sont sèmées d'excellentes pensées sur la fameuse question sociale, tant discutée par de malheureux ignorants, dont des meneurs sans scrupules exploitent la crédulité.

24. — *Fleurs et parfums* est, comme l'indique son sous-titre, une collection de « souvenirs et de récits », écrits pour les enfants de huit à dix ans par différents auteurs. Ils se sont inspirés du désir de faire pénétrer, au moyen d'une causerie appropriée à leur âge, des exemples et des leçons religieuses et morales dans les petites âmes, si facilement accessibles à tout ce qui est beau et bon, pourvu qu'on le leur présente sous la forme attrayante d'un récit vécu.

Pièces de théâtre. — 1. — *Pour la patrie* est une pièce dramatique en vers, de quatre actes, dont la scène se passe en 1368, sous Charles V. Les sentiments en sont patriotiques et religieux et les dix-huit rôles sont tous des rôles d'hommes. Pièce à recommander pour les patronages catholiques de jeunes gens.

2, 3 et 4. — *Romance*, *l'Alpomanie !* et *Ah !... la presse !* sont trois monologues courts, comiques et parfaitement convenables.

5. — *La Médaille du pilote*, par le barde breton Théodore Botrel, a plus d'importance et conviendra aux patronages chrétiens. Ses rôles sont tous des rôles d'hommes et la pièce est inspirée par de généreux sentiments.

Comtesse R. de Courson.

THÉOLOGIE

Nouvelle Théologie dogmatique, par le R. P. Jules Souben. T. VIII. *Les Sacrements*. 2e partie. — T. IX. *Les Fins dernières*. Paris, Beauchesne, 1905, 2 vol. gr. in-8 de 136 et 137 p. — Prix de chaque vol. : 2 fr. 50.

Je pense avoir déjà suffisamment caractérisé cet ouvrage en rendant compte des sept premiers volumes. Je préfère donc ne pas insister sur la critique et me borner à rappeler tout ce qu'il peut fournir d'éléments intéressants et utiles au prédicateur, au conférencier, même au théologien de profession.

On trouvera, dans ces deux derniers fascicules, des études sur *la Pénitence* (notamment l'esquisse d'une histoire théologique de la pénitence) — sur *l'Ordre* (voir deux chapitres sur les ordinations angli-

canes et sur le célibat ecclésiastique) — sur le *Mariage*, étude un peu courte, semble-t-il, pour un sujet de cette importance.

Le dernier fascicule est consacré aux *Fins dernières*.

B. DE CARROY.

Ven. JOANNIS DUNS SCOTI, Doctoris subtilis **Summa Theologica ex universis operibus ejus concinnata, juxta ordinem et dispositionem Summae Angelici Doctoris S. Thomae Aquinatis**, per Fr. HIERONYMUM DE MONTEFORTINO. Nova editio. Romae, Desclée et Lefebvre, 1900-1903, 6 vol. in-8 de XXIV-663, VII-365, XVI-1082, XXIII-957, XXIII-1055 et XXIII-1039 p.

Cet ouvrage est la réédition d'un travail considérable, entrepris par le F. Jérome de Montefortino, pour aider à l'étude du *Docteur subtil*. Peut-être, dans l'état actuel des esprits, pourrait-on penser qu'une pareille œuvre manque d'actualité. Pourtant il est permis d'espérer qu'un jour ces fortes études reviendront en honneur. Et même au simple point de vue de la théologie historique, on pensera sans doute que l'histoire des doctrines du moyen âge a son importance, et qu'il n'est guère possible d'écrire une histoire des dogmes complète, sans des idées très précises sur le développement de la théologie.

Il est vrai, l'auteur de la présente compilation ne nous donne ni le texte de Scot, ni le groupement systématique de ses idées principales. Son cadre est la *Somme* même de saint Thomas, article par article. Il cherche à justifier ce procédé, qui ne laisse pas d'être assez artificiel, et de nuire à la clarté de l'exposition. En tête de chaque article, des références renvoient au texte même de Scot. B. DE CARROY.

Newman, par HENRI BRÉMOND. III. *La Vie chrétienne*. Paris, Bloud, 1906, in-12 de IX-428 p. (Collection *la Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr. 50.

On n'avait traduit jusqu'ici en français que les deux volumes de sermons publiés par Newman après sa conversion au catholicisme. L'infatigable vulgarisateur de sa pensée a fait un choix dans la série des *Parochial and plain Sermons*. Il nous avertit qu'il y attache le plus grand prix — qu'ils contiennent « la moelle même du newmanisme » — et que, plutôt que de les perdre, il renoncerait, s'il le fallait, à l'*Essai sur le développement* et même à la *Grammaire de l'assentiment*. C'est dire que les newmanistes ne sauraient se dispenser de cette nouvelle étude.

Nous leur signalerons volontiers, comme l'un des plus originaux, le sermon sur *les Puissances de la nature*, composé pour la fête de saint Michel et des saints Anges, — vigoureuse protestation contre les savants qui croient « que l'ordre de la nature, qu'il discerne partiellement, prend la place de Dieu qui l'a faite, et que toutes choses vont et se meuvent, non par sa volonté et son pouvoir et l'entremise de ses mil-

liers d'invisibles serviteurs, mais par des lois fixes, qui s'engendrent et se maintiennent d'elles-mêmes. » Oh ! alors « quel pauvre et faible ver, quel méprisable pécheur il devient. »

Est-ce là du minimisme conciliateur, ou bien n'est-ce pas, au contraire, la théologie la plus antique, la plus traditionnelle, la plus dédaigneuse du point de vue soi-disant moderne ? B. DE CARROY.

L'Anno ecclesiastico e le Feste dei santi, nel loro svolgimento storico, dal Dr. K. A. H. KELLNER ; versione eseguita sulla seconda edizione tedesca dal Sac. Dr. Prof. ANGELO MERCATI. Roma, Desclée, Lefebvre, 1906, in-8 de LII-356 p.

Un excellent ouvrage allemand, traitant de science sacrée, devient accessible à de nombreux Français s'il est traduit en italien, cette langue étant plus voisine de la nôtre. Les prêtres et les nombreux chrétiens qui s'intéressent aux choses liturgiques seront heureux de mettre ce qu'ils ont appris au niveau de l'érudition moderne en lisant l'œuvre du professeur Kellner.

Ils y suivront l'évolution des fêtes religieuses, dont les premières, Pâques et la Pentecôte, furent empruntées au judaïsme, et qui devinrent le mémorial annuel des mystères du Sauveur pour nous faire participer à sa vie.

Au cycle pascal s'ajoute celui de Noël, tous deux embrassent l'année entière, constituent comme les colonnes maîtresses de cet édifice dont les fêtes moins importantes sont le décor et chaque semaine liturgique une pierre. La première partie présente un aperçu général de cette évolution. Sa mise au point actuelle est le résultat remarquablement sobre et sage d'accroissements et de réductions successifs que Rome a dirigés, non sans éprouver, dans chaque pays, aux diverses époques, l'influence de leur état social.

La seconde partie traite à fond de la chaîne annuelle des fêtes et d'abord du cycle pascal, le premier en date. (On montre son rapport avec l'administration solennelle du baptême, on voit le point de départ des rites de la Grande semaine à Jérusalem, dans la représentation annuelle des mystères qui s'y étaient accomplis. La *peregrinatio Silviae* nous a conservé le récit de ces représentations pieuses.)

Le cycle de Noël, aujourd'hui début de l'année liturgique, n'a été fixé que postérieurement au cycle pascal. Sa fête centrale, d'abord fusionnée avec l'Épiphanie, s'en dissocie finalement pour se fixer au 25 décembre.

On assiste aux tâtonnements des diverses liturgies. Enfin tous les dimanches, d'abord indépendants, se rattachent aux fêtes principales pour les préparer ou en mettre à profit la célébration.

Les autres particularités : Quatre-temps, litanies et Rogations, anni-

versaires des consécrations d'églises, fêtes patronales, achèvent de jalonner l'année liturgique.

Enfin le Sanctoral, d'abord restreint aux anniversaires des martyrs, s'enrichit bientôt du cycle Marial qui se développe de siècle en siècle des fêtes, toujours plus nombreuses, honorent la naissance des saints au Ciel ou célèbrent les saints anges.

Une troisième partie marque les diverses sources : sacramentaires, martyrologes, anciens calendriers. Enfin une précieuse table chronologique note l'époque, au moins vraisemblable, de l'introduction de chaque détail et la source qui autorise cette attribution.

Souhaitons qu'une traduction française de cet important ouvrage le mette bientôt à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. X.

SCIENCES ET ARTS

Smithsonian Institution. United States national Museum. *Annual Report of the Smithsonian Institution for 1904.* Washington, Government printing Office, 1906, in-8 cartonné de XVI-780 p., avec de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte et des cartes. — *Proceedings of the United States national Museum.* Vol. XXIX. Washington, Government printing Office, 1905, in-8 cartonné de XVI-810 p., avec de nombreuses planches hors texte et des figures. — *Bulletin of the United States national Museum.* Washington, Government printing Office, 1903-1905, N° 52, in-8 de 722 p., avec de très nombr. grav. – N° 53, in-8 de 704 p. — N° 54, in-8 de LIII-727 p. — N° 55, in-8 de 62 p.

La Smithsonian Institution, chargée comme l'on sait des collections particulières et nationales installées dans le superbe musée en voie d'agrandissement à Washington, continue régulièrement d'éditer sur les presses du gouvernement, la série de ses si utiles et si savantes publications.

C'est d'abord le *Rapport annuel* de ses fonctionnaires : secrétaires, professeurs, conservateurs, etc., pour l'année finissant au 30 juin 1904. Dans la première partie (pages 1 à 136), le secrétaire assistant, M. Richard Rathbun, rend compte des progrès faits en toutes sciences par le Museum, des recettes et dépenses, des dons reçus et des objets achetés, des travaux faits par les conservateurs, tant payés que volontaires, etc. Dans la deuxième partie, on trouve une série de mémoires traitant : 1° de l'Histoire de la géologie américaine, illustrée par des portraits des principaux géologues, et leurs théories. Cette histoire remplit à elle seule plus de la moitié du volume allant de la page 191 à la page 733; elle est due à la plume de M. G. P. Merril, conservateur du département géologique. Puis, de la page 734 à la page 743, une note accompagnée de 17 héliogravures décrit la collection des monuments bouddhiques du Museum national ; elle est de M. E. F. M. Casanowicz, chargé de la section archéologique. M. Heywood Walter Seton-Kar, du service

militaire anglais en Égypte, décrit et illustre par 12 planches les instruments en silex trouvés par lui dans le Fayoum.

— Le volume XXIX des *Comptes rendus*, publié en cette année 1906, ne renferme que des mémoires sur l'histoire naturelle, basés sur les collections du musée ; il n'y en a pas moins de 22, dont le plus volumineux (p. 179 à 345) est une Description des lépidoptères crépusculaires (moths) nouveaux de l'Amérique méridionale. Les autres traitent de divers animaux inédits : triceratops, singes, insectes fossiles. Un mémoire très intéressant est celui de M. Eugène Willis Gudger sur la reproduction et la segmentation des œufs des hippocampes. Deux articles seulement traitent de la botanique. Le tout est abondamment illustré et complété par des tables bien établies.

— Une troisième catégorie de publications de la Smithsonian Institution est formée par le *Bulletin*, qui renferme des travaux spéciaux trop considérables pour trouver place soit dans les *Reports*, soit dans les *Proceedings*.

Le n° 52, paru en 1903, est une volumineuse *Liste des lépidoptères de l'Amérique du Nord*, avec un index de la littérature sur cet ordre d'insectes. Ce travail est signé par le docteur Harrison G. Dyar, conservateur de la collection. On n'y trouve aucune description ni gravure.

Le n° 53, paru en 1905, est un non moins volumineux *Catalogue* de la *Collection minéralogique, géologique, pétrographique et paléontologique* du même musée, dû à la plume du conservateur principal de géologie, M. George P. Merril. Ce volume n'est que la première partie de ce catalogue qui sera continué. Il ne renferme que les familles d'invertébrés.

Le n° 54, paru aussi en 1905, est une *Monographie des isopodes de l'Amérique du Nord*, par Mme Harriet Richardson, assistante de la division des invertébrés marins. Elle est illustrée par de très nombreuses figures au trait dans le texte. Il n'y en a pas moins de 740, bien cataloguées, par ordre alphabétique, dans une table spéciale. Une autre table donne la liste des ouvrages consultés, par ordre alphabétique des noms d'auteurs (17 pages). Un index spécial des noms de genre, d'espèce et variété est aussi arrangé dans le même ordre. La partie descriptive ne comprend pas moins de 700 pages. Ce superbe travail sera des plus utiles aux personnes qui s'occupent de l'étude de ces êtres si intéressants et généralement peu connus.

Le n° 55, paru encore en 1905, est moins volumineux que le précédent puisqu'il ne contient que 62 pages de texte, illustrées par 5 planches de microphotographie et 9 cartes de la route suivie par le vapeur *Nero*, en 1899. Malgré cela, ce travail, signé par M. James Flint, médecin de la marine américaine, est des plus intéressants ; car c'est un résumé des observations faites à bord de ce navire en vue d'aug-

menter les connaissances de l'océanographie du Pacifique. Il comprend la liste des 1237 coups de sonde donnés avec les résultats, leur position géographique exacte, la température observée, etc. Les photomicrographies des spécimens rapportés du fond : boue de globigérines, de foraminifères, concrétions et cristaux de manganèse, verre volcanique, et diatomées, sont tout à fait remarquables. A.-A. FAUVEL.

Les Oiseaux d'Europe. *Tableaux synoptiques*, par PAUL PARIS. Paris, L. Laveur, 1906, in-12 cartonné de 251 p., avec de nombreux dessins dans le texte et 25 planches par Maurice Dessertenne. — Prix : 8 fr.

Comme le dit l'auteur dans sa courte Introduction : « le but de ce travail a été de donner aux personnes qui s'intéressent aux oiseaux un ouvrage simple leur permettant de les déterminer rapidement sans connaissances spéciales. »

Pour compenser la réduction forcée du texte par tableaux synoptiques on a cru bon d'y ajouter de nombreuses figures exécutées d'après nature dans les collections du Museum de Paris. Les descriptions s'étendent aux oiseaux d'Europe dont on a décrit cinq cent soixante espèces : c'est donc très suffisant pour l'amateur. Il est seulement regrettable que le prix, pourtant relativement élevé, de ce petit volume, n'ait pas permis de l'illustrer en couleurs. Une table des planches, une autre des figures, une troisième des noms scientifiques, auxquelles on a ajouté judicieusement une table des noms français et une autre des noms vulgaires, puis un tableau des synonymes, augmentent considérablement l'utilité du volume.

A.-A. FAUVEL.

Atlas colorié de la flore alpine. *Jura, Pyrénées, Alpes françaises, Alpes suisses*, par J. BEAUVERIE et L. FAUCHERON. Paris, Baillière, 1906, in-8 de 98 p., avec 30 planches coloriées. — Prix : 7 fr. 50.

C'est avec un véritable plaisir que nous avons examiné une à une les 30 planches, fort bien coloriées en chromolithogravure, qui illustrent les descriptions des plantes de la flore alpine, et qui permettent au premier venu de les reconnaître sans difficulté. Grâce au prix relativement peu élevé de cette publication, il sera facile de la mettre dans la main de la plupart des touristes, sans oublier les enfants auprès desquels ses superbes planches sont la meilleure réclame et le meilleur moyen de faire aimer cette science charmante, qui a nom la botanique. C'est là de la bonne vulgarisation, et nous souhaitons aux auteurs le succès que mérite leur travail consciencieux.

A.-A. FAUVEL.

Szepesvármegye művészeti emlékei (*Souvenirs artistiques du Comitat de Szepes*), par C. Divald. Budapest, Stephaneum, 1906. 1er vol. *Monuments*, petit in-4 de 85 p., avec 12 pl. hors texte et 86 grav. 2e vol. *Œuvres d'art*, petit in-4 de 111 p., avec 24 pl. hors texte et 85 grav. — Prix : 8 fr. 40 et 12 fr. 60.

Le Comitat que M. C. Divald décrit en archéologue et en historien est situé dans une des contrées les plus pittoresques de la Hongrie. Étant par sa situation un point stratégique important, les faits de guerre dont il fut le théâtre ne facilitent pas la tâche de l'archéologue. Cependant M. C. Divald a pu arriver à déchiffrer quelques énigmes, à reconstituer quelques monuments et à donner une histoire à peu près complète des souvenirs archéologiques de ce comitat où plus de deux cents églises remontent au XIIIe ou au XIVe siècle. Le premier volume est consacré aux monuments ; on y trouve la description de ces églises en bois qui précédèrent les monuments en pierre, édifiés par des artisans venus, pense-t-on, des Flandres : ce fut alors la période de l'art ogival. La Renaissance jeta plus tard d'assez profondes racines et on en trouve de nombreux vestiges dans le Comitat de Szepes.

Le second volume traite des œuvres d'art renfermées dans les monuments et que le temps, le vandalisme, l'ignorance n'ont pas toujours respectées. De l'étude des œuvres conservées et des peintures ornant les parois des églises, il résulte que les scènes de la vie du Christ étaient le sujet le plus souvent choisi par les artistes ; après les patrons de l'église, ils représentaient souvent les saints nationaux : saint Étienne, sainte Élisabeth, sainte Marguerite, saint Ladislas. Les statues en bois furent nombreuses à cette époque et M. C. Divald en a découvert quelques spécimens fort intéressants. Nul pays ne fut peut-être plus ravagé, plus dévasté que la Hongrie par les invasions et par l'occupation étrangère ; aussi les moindres choses qui ont échappé aux vandales sont-elles précieuses pour l'archéologue. M. C. Divald s'est attaché à rechercher partout les traces de l'art magyar ; il s'est efforcé d'établir ses origines et par là de prouver qu'il exista, dès les premiers siècles du royaume de Hongrie, un art magyar indépendant. É. Horn.

LITTÉRATURE

Dix-neuvième siècle. Esquisses littéraires et morales, par le R. P. G. Longhaye. T. IV. Paris, Retaux, 1906, in-18 de 462 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce quatrième volume du bel ouvrage du P. Longhaye contient deux parties très distinctes. D'abord l'auteur achève l'histoire et l'étude critique de la troisième période du XIXe siècle, qui va de 1850 à 1900. Il traite de la comédie et du roman, en ne s'arrêtant qu'aux sommets : Augier, Dumas fils, Sardou, Labiche, pour la comédie ; et pour le

roman, les romanciers spiritualistes, Feuillet et Bourget ; les romanciers sensualistes, Flaubert et Zola ; enfin les intermédiaires, Daudet et Loti. On peut, sans dommage, négliger les autres, car ceux-là suffisent pour donner son caractère à la littérature comique et romanesque du siècle dernier finissant.

Puis, suivant sa promesse, le P. Longhaye ouvre une quatrième série d'études, qui sera consacrée aux écrivains et orateurs catholiques. Cette partie, qui manque vraiment un peu trop dans les autres histoires de la littérature du XIXe siècle, présente, si j'en juge par son début, un très vif intérêt. Trois grandes figures la dominent : Montalembert, Louis Veuillot et Lacordaire. Autour de ce dernier, l'auteur groupe les plus illustres de ses contemporains et héritiers : Ravignan, Félix, Monsabré et d'Hulst, dont il expose très exactement et apprécie très impartialement le talent et la méthode. Ainsi, grâce au P. Longhaye, les catholiques feront grande figure dans l'histoire de la littérature du XIXe siècle, et une grave lacune est comblée, qui était restée béante dans tant de livres incomplets.

Si je n'appuie pas longuement sur le mérite et l'intérêt de ce volume nouveau, qui sera complété par un autre, c'est que j'ai maintes fois dit à nos lecteurs la grande estime que j'ai pour le P. Longhaye et la haute valeur de son œuvre. Il n'en est pas dans la foule de ceux que j'ai charge de leur présenter, que j'aie plus de plaisir à leur recommander.

ÉDOUARD PONTAL.

Figures contemporaines. Chroniqueurs et polémistes. par JULES BERTAUT. Paris, Sansot, 1906, in-12 de IV-275 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume a le défaut commun à la plupart des livres composés d'articles publiés dans les journaux ou les revues qu'on ne relit pas. Consacrés, au moins pour le plus grand nombre, à des personnages que des circonstances passagères ont mis un jour en vedette, mais qui n'ont pas d'autre titre à retenir l'attention, ils perdent, à distance, à peu près tout leur intérêt. L'histoire politique elle-même dédaignera de nommer ces illustres inconnus de demain, qui s'appellent Harduin, Cornély, Jean de Bonnefon, et qui ne méritaient vraiment pas de figurer dans un chapitre de l'histoire de la littérature française. Sans doute, on trouve dans les figures contemporaines de M. Bertaut quelques hommes d'un mérite littéraire incontesté, puisqu'on y rencontre Drumont, Henri Maret, Rochefort, Léon Daudet. Mais, en vertu du genre même de ces études, qui veulent être toutes également appliquées et soignées pour plaire au lecteur du jour, toutes ces figures et les autres sont mises au même plan, et vues dans la même perpective. Et l'effet est bizarre de tous ces personnages assemblés dans un seul livre, sans qu'on distingue bien ceux qui ont une vraie valeur de ceux qui n'en ont pas d'autre

que celles qu'eux-mêmes, hommes d'affaires plutôt qu'écrivains, se sont donnée. Pour ce motif et pour quelques autres, je doute que le livre de M. Bertaut apporte une contribution utile à l'histoire littéraire de notre temps.

ÉDOUARD PONTAL.

L'Esprit du temps, par MICHEL SALOMON. Paris, Perrin, 1906, in-12 de XI-337 p. — Prix : 3 fr. 50.

Des critiques d'aujourd'hui, M. Michel Salomon est, à mon gré, l'un de ceux qui méritent le plus de retenir l'attention, pour l'étendue et la sûreté de son érudition, l'impartialité de ses jugements, et le charme discret du style. Je ne lui reprocherais peut-être qu'un peu de timidité dans ses conclusions, où ne se rencontrent jamais de ces affirmations bruyantes et claironnantes, qui plaisent tant à notre époque de combat. Mais c'est le défaut commun des gens qui savent beaucoup, et que le bruit des conflits extérieurs ne parvient pas à faire sortir de leur calme d'historiens des idées ; ils racontent impartialement, et laissent au lecteur le soin de conclure. La méthode a du bon, certes, et j'ajoute qu'elle convient admirablement au tempérament de M. Salomon, dont c'est l'un des charmes caractéristiques d'instruire beaucoup sans brusquer ni blesser personne. Cette fois, ce n'est pas une série de portraits ou d'études biographiques qu'il nous donne, mais une suite d'études d'ensemble, véritables enquêtes sur la philosophie, la littérature envisagée sous ses faces diverses, l'art, l'opinion et les mœurs, enfin la religion de notre temps. La trame de ces études, je dirais volontiers de ces rapports d'enquête, est si serrée et si pleine, qu'il est vraiment impossible d'en donner une brève analyse. Les citations, les faits, les noms y abondent : on peut s'en rendre compte en feuilletant l'Index alphabétique, et aussi les jugements généralement discrets, mais qui, tout de suite, classent, au moins sous la forme d'une aimable suggestion, une œuvre ou un homme à sa véritable valeur. Nulle part, je l'ai dit déjà, de ces jugements tranchants qui absolvent ou condamnent, mais partout de ces indications précises qui permettent de juger. M. Michel Salomon a vraiment fort bien rempli sa tâche de rapporteur, avec conscience et fidélité, en homme parfaitement informé : oui, en vérité, son livre, — consacré à la philosophie, à la littérature, critique, histoire, roman, théâtre et poésie, à l'art, aux mœurs, enfin à la religion de notre temps, car voilà les titres de ses cinq chapitres, — est à la fois très instructif et charmant à lire. C'est une application brillante de la méthode positive par un chrétien et par un lettré. Car l'auteur est l'un et l'autre, et, à ce double titre, son livre ne peut qu'agréer à nos lecteurs.

ÉDOUARD PONTAL.

HISTOIRE

Phéniciens et Grecs en Italie, d'après l'« Odyssée ». *Étude géographique, historique et sociale*, par PHILIPPE CHAMPAULT. Paris, Leroux, 1906, in-8 de 602 p. — Prix : 6 fr.

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,

et cependant les érudits ne cessent pas de discuter sur les deux épopées auxquelles est resté attaché le nom du vieux poète. Récemment (Voir *Polybiblion*, t. XCVII, p. 151, et t. C., p. 242) dans un ouvrage magistral par son plan et ses proportions, M. Bérard avait assigné comme origine à l'*Odyssée* un périple ou des fragments de périples phéniciens. M. Champault n'accepte une partie de cette thèse que pour rejeter expressément tout le reste. A ses yeux les indications homériques ont une valeur non seulement historique et géographique, mais sociologique.

M. Bérard avait identifié l'île des Phéaciens avec Corfou : M. Champault se prononce avec non moins d'assurance pour Ischia : c'est l'objet de sa première partie. Dans la seconde, il nous rappelle que les sujets d'Alcinoüs sont des navigateurs émérites faisant le commerce dans les pays neufs, à la recherche de minerais métalliques, animés à l'égard de leurs concurrents d'une défiance jalouse : autant de traits qui s'appliquent en quelque sorte d'eux-mêmes aux Phéniciens. La troisième partie intitulée : *Les Eubéens*, est la plus neuve, mais aussi la plus hypothétique : il s'agit d'établir que l'*Odyssée* nous fait assister à l'arrivée à Ischia d'une colonie grecque venue de Chalcis en Eubée, puis à son développement et à son déclin. Enfin, dans la quatrième et dernière, les voyages d'Ulysse nous sont présentés comme pouvant se ramener à deux circumnavigations, l'une autour de la mer Tyrrhénéenne, l'autre autour de la Méditerranée occidentale.

Assurément nous sommes ici en face d'une étude intéressante ; mais de là à une démonstration décisive, il y a loin. C. HUIT.

Questions d'histoire et d'archéologie chrétienne, par JEAN GUIRAUD. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Guiraud est la réunion d'un certain nombre d'articles, de caractère un peu différent, mais d'intérêt égal. Sur le premier, *la Répression de l'hérésie au moyen âge*, nous aurions quelques réserves à faire. Il semble paradoxal de dire « que la procédure inquisitoriale marquait un réel progrès sur les usages des juridictions civiles, et que les accusés trouvaient auprès des juges ecclésiastiques des garanties que les tribunaux ordinaires ne devaient adopter que plusieurs siècles plus tard. » D'autre part, l'idée fondamentale que développe M. Guiraud est que l'Église, en écrasant les hérésies médiévales, a sauvé la société

autant qu'elle-même. Il est très vrai que presque toutes les doctrines hérétiques d'alors ont un caractère anarchiste ; leur extermination n'a privé le monde d'aucune idée féconde. Mais 1° l'intérêt social n'est pas le motif qu'invoquent d'ordinaire papes ou théologiens, quand ils édictent des constitutions contre l'hérésie, quand ils les commentent ou quand ils réclament pour leur exécution l'appui du bras séculier ; 2° Les formulaires, tels que la *Practica* de Bernard Gui, ou les procès-verbaux d'interrogatoires, font la place la plus large à des erreurs purement théologiques et sans conséquences antisociales ; 3° M. J. Guiraud rapproche la législation inquisitoriale de nos modernes lois contre les anarchistes. Mais à la différence de nos tribunaux actuels, qui punissent des actes extérieurs, les juges d'Inquisition prétendaient atteindre l'homme intérieur, contraindre l'adhésion de l'accusé, le *convertir*. Qu'on l'apprécie avec plus ou moins de sévérité ou d'indulgence, il est difficile de ne pas mettre l'Inquisition au compte de l'intolérance *religieuse*. — Dans *la Morale des Albigeois*, M. Guiraud justifie en détail le jugement sévère porté par lui sur les doctrines de ces sectaires ; dans *le Consolamentum ou initiation cathare*, il étudie une de leurs plus curieuses pratiques. — Recherchant si *saint Dominique a copié saint François*, il conclut que non, et que la pratique de la stricte pauvreté a été imaginée par les deux saints indépendamment l'un de l'autre. — La belle notice biographique sur *Jean-Baptiste de Rossi* est d'un homme qui unit à la connaissance approfondie des œuvres de l'illustre savant le vif sentiment du charme de la Rome chrétienne primitive. — Viennent enfin trois articles sur *la Venue de saint Pierre à Rome*, *les Reliques romaines au* IX*e siècle* (très intéressants détails sur le culte des reliques et le véritable commerce auxquel elles donnaient lieu), et *l'Esprit de la liturgie catholique*. M. Guiraud, prenant texte de l'ouvrage de Dom Cabrol : *Le Livre de la prière antique*, fait ressortir, avec une intelligence émue, les beautés du culte chrétien ; il déplore qu'elles soient si peu senties de beaucoup de catholiques. Il serait juste d'ajouter que ce n'est pas entièrement leur faute : c'est un peu la conséquence des circonstances historiques qui ont perpétué dans la liturgie l'emploi d'une langue morte, inintelligible à un nombre croissant de fidèles. D'une façon plus générale, c'est un effet de la force des choses. Ce qui fait la beauté d'une liturgie, c'est beaucoup son antiquité : le titre seul du livre de Dom Cabrol l'insinue. Mais il est fatal que ce qui est antique porte avec soi sa date, cesse d'être en rapport avec les idées, les connaissances, les usages, et que l'intelligence en devienne de plus en plus difficile. M. Guiraud, qui écrit pour le public cultivé, n'est-il pas obligé d'annoter, pour l'expliquer, un des textes qu'il cite, et qui en effet fait allusion à des conceptions cosmologiques naïves et oubliées ? La liturgie est un des domaines où il est

le plus délicat et le plus nécessaire de concilier l'esprit de tradition avec les rajeunissements inévitables. E. JORDAN.

Le Pape Clément VI et les Affaires d'Orient (1342-1352), par JULES GAY. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904, in-8 de 189 p. — Prix : 4 fr.

La longue lutte entre la chrétienté et l'islam, qui remplit le moyen âge et une partie des temps modernes, a eu bien des phases distinctes; c'est à une des dernières que se rapporte le travail de M. J. Gay. Au milieu du XIVe siècle, il y a longtemps, bien qu'on en parle encore, qu'il ne peut plus être question sérieusement d'une croisade proprement dite; l'enthousiasme est bien mort qui avait jeté sur la Syrie des centaines de milliers de pèlerins décidés à délivrer le tombeau du Christ. Cent ans plus tôt, l'entrée en scène des Tartares avait fait naître dans l'esprit des papes l'espoir de les utiliser pour une diversion qui aurait pris l'islam à revers; ce rêve, que plusieurs générations de diplomates missionnaires travaillèrent à réaliser, achève précisément de se dissiper au temps de Clément VI. A ce moment l'islam, sous sa forme turque, est en pleine offensive; les flottes des émirs d'Asie Mineure ravagent les côtes byzantines ou latines de Thrace, de Thessalie, des Cyclades. Contre lui, les chrétiens ne peuvent faire qu'une guerre défensive et maritime, avec des ressources restreintes. Occuper des positions stratégiques, sur la côte asiatique ou dans les îles, les fortifier, s'y cramponner avec ténacité; et de là, par des incursions répétées, inquiéter les musulmans, faire la police des mers, essayer d'en assurer la liberté, telle est la tactique qui s'impose. Les hospitaliers de Rhodes résument en quelque sorte, pour la postérité, cette phase de la lutte et en ont accaparé la gloire. Ils doivent la partager, au moins pour le XIVe siècle, avec les rois de Chypre de la maison de Lusignan; et aussi — c'est l'intérêt du livre de M. Gay de le montrer, — avec les papes. Les difficultés que ceux-ci rencontrent sont d'ailleurs immenses : la principale, c'est la discorde, qui règne entre ceux que le péril commun aurait dû unir. Non seulement entre Latins et Byzantins le fossé est infranchissable; mais les Latins se querellent entre eux et les Byzantins aussi. Cantacuzène est en révolte contre le basileus Jean avant de s'entendre avec lui pour régner ensemble. Gênes et Venise remplissent l'Orient de leurs rivalités jalouses. Et il n'est personne qui se fasse scrupule de cultiver à l'occasion des alliances turques. Malgré tout, la politique de Clément VI a eu des résultats. La ligue navale qu'il sut créer entre le Saint-Siège, Chypre, les hospitaliers et Venise, parvint, si médiocres que fussent ses ressources, à prendre Smyrne et à ruiner pour un temps la puissance navale des Turcs. Le dauphin de Viennois, qui en devint

ensuite le chef, ne sut rien faire de plus. Il faut bien reconnaître d'ailleurs que la politique du Saint-Siège ne fut, ni toujours assez zélée (que de sommes défrayèrent le luxe de la cour d'Avignon, qui auraient pu être employées en Orient!) ni toujours d'esprit assez large. Que l'on prétendît exiger des Grecs, avant de les secourir, le rétablissement de l'union, tandis que ceux-ci voulaient qu'on suivît l'ordre inverse, cela est humain, mais, comme l'événement l'a montré, témoignait de peu de clairvoyance. Il est fâcheux aussi que le clergé latin ait justement choisi ces circonstances critiques pour indisposer les Arméniens par d'indiscrètes tentatives pour latiniser leur Église.

J.

Journal d'André Ly, prêtre chinois, *missionnaire et notaire apostolique* (*1746-1763*). Texte latin avec Introduction en français, par Adrien Launay. Paris, A. Picard et fils, 1906, gr. in-8 de xxiv-705 p.—Prix : 10 fr.

Le savant et consciencieux historiographe de la Société des Missions étrangères ayant trouvé dans les archives du séminaire de la rue du Bac le *Journal* latin du prêtre et missionnaire chinois André Ly, datant de 1746 à 1763, a eu l'excellente idée de le publier *in extenso*, pour l'instruction pratique et l'édification des jeunes missionnaires.

« Pendant cette période de dix-sept ans, il renferme la vie et surtout les travaux apostoliques et les voyages d'André Ly, ses comptes avec la procure des Missions étrangères à Macao, les comptes de ses courriers, la statistique des sacrements administrés..., les copies de plusieurs de ses lettres à la Propagande, à des prêtres chinois, à des correspondants étrangers, une biographie de Mgr Mullener, vicaire apostolique du Su-Tchuen. Il offre des faits d'intérêt général pour l'histoire de l'église de cette province... » A tous ces points de vue, il peut être considéré comme une sorte de vade-mecum du missionnaire. Au laïque s'intéressant à l'étude de la Chine et de son peuple, il offre un intérêt particulier ; aussi, après l'avoir parcouru et y avoir appris quantité de choses utiles, nous ne pouvons que le recommander à tous ceux qui veulent s'adonner à ce genre de travaux. A.-A. Fauvel.

Les Annales de Flodoard, publiées d'après les manuscrits, avec une Introduction et des notes, par Ph. Lauer. Paris, Alphonse Picard et fils, 1906, in-8 de lxviii-307 p. et 1 planche. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire). — Prix : 8 fr.

Pour l'histoire de France au xe siècle, Flodoard est une source de premier ordre. L'édition critique de ses *Annales*, que vient de nous donner M. Lauer, tout spécialement désigné pour une œuvre de ce genre par ses études sur cette époque, mérite donc l'attention du public cultivé et a droit à sa gratitude. La compétence de l'éditeur se manifeste

dans une Introduction développée, excellente dissertation sur la vie et les ouvrages de l'historiographe rémois, sur les éditions antérieures de ses *Annales*, sur les manuscrits qui nous les ont conservées et la classification qu'il convient d'en faire. C'est d'après ce classement raisonné qu'a été établi le texte, avec indication des variantes et de nombreuses notes historiques et géographiques. Un certain nombre de documents accessoires sont publiés en appendice. Une ample table alphabétique et analytique des matières facilite l'usage de cette édition, et une belle planche, placée entre l'Introduction et le texte, nous offre la reproduction photographique de cinq spécimens des principaux manuscrits des *Annales* de Flodoard. M. S.

Contre la Terreur. L'Insurrection de Lyon en 1793. Le Siège, l'expédition du Forez, d'après des documents inédits, par René Bittard des Portes. Paris, Émile-Paul, 1906, in-8 de xi-586 p., avec un plan de Lyon pendant le siège. — Prix : 7 fr. 50.

Quoi qu'en aient pu dire certains historiens, ce ne fut pas un mouvement royaliste que l'insurrection de Lyon en 1793. Ce ne fut même pas un mouvement fédéraliste, car elle a devancé la proscription des Girondins. Ce fut le soulèvement des honnêtes gens contre la tyrannie d'administrateurs indignes ; mais, en toute occasion, les chefs du mouvement n'ont cessé d'affirmer leurs sentiments républicains. Sans doute, lorsque la Convention, trompée par les rapports mensongers de Dubois Crancé, eut refusé de faire droit à de légitimes réclamations et donné l'ordre à ses généraux, qui ne lui obéissaient qu'à regret, d'attaquer la cité déclarée rebelle ; lorsqu'il fallut combattre, les administrateurs lyonnais, bons bourgeois fort peu militaires, s'adressèrent à des officiers de l'ancienne armée, et ceux-ci, pour la plupart, étaient royalistes ; mais tous, à l'exemple de leur chef, le comte de Précy, mirent leur drapeau dans leur poche. Ils organisèrent la défense, mais ne firent point de politique. Et c'est ce dévouement, cette expérience de vieux militaires comme Virieu, Chénelette, la Roche Négly, de Melon, de Savaron, Gingenne, secondés par quelques vaillants civils comme Madinier, Révérony, Camille Jordan, qui permit une résistance de deux mois aux armées de la Convention. Mais il arriva ce qui devait arriver : la population lyonnaise, très honnête, très brave, mais insuffisamment exercée et disciplinée, ne put tenir contre une armée de métier ; la ville fut cernée, bientôt réduite à la famine ; la trahison s'en mêla ; les partisans de l'ancienne municipalité vaincue, les jacobins déguisés ou militants, aidèrent de l'intérieur les efforts des assaillants du dehors. Bombardée pendant deux mois, Lyon ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines ; les défenses de la cité furent enlevées les unes après les autres par les troupes de Dubois Crancé et de Couthon, et

un jour vint où l'on n'eut plus d'autre ressource qu'une sortie désespérée. Mais dans les conditions où elle était tentée, cette sortie même ne pouvait aboutir; la plupart des chefs furent tués ou faits prisonniers. Précy avait réussi à s'échapper, et après avoir erré et s'être caché pendant de longs mois, parvint à gagner la Suisse.

On sait quelle fut l'abominable vengeance de la Convention et de ses représentants; le sang coula à flots, la guillotine et la fusillade décimèrent les défenseurs de l'indépendance lyonnaise; la ville même fut en partie détruite et son nom aboli comme infâme. Mais elle avait écrit une belle page dans les annales de la résistance à l'oppression jacobine. Cette page, M. Bittard des Portes vient de la retracer avec une sûreté d'informations et une impartialité de jugement qui font de son livre l'histoire définitive de l'insurrection de Lyon en 1793.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Sanctuaires de la Sainte Vierge dans la vallée du Loir. Notre-Dame-des-Vertus à La Flèche, par l'abbé PAUL CALENDINI. La Flèche, Besnier, 1904, in-8 de 102 p.

Il n'est jamais trop tard pour signaler un excellent ouvrage. Excellente, en effet, est cette monographie de Notre-Dame-des-Vertus. M. l'abbé Calendini a compulsé, en érudit, tous les documents qui pouvaient jeter quelque lumière sur les origines et l'histoire du sanctuaire aimé des Fléchois. Non seulement il a mis sous nos yeux tout ce que les archives angevines contiennent à son sujet, mais encore il en décrit, en artiste, les beautés architecturales et décoratives, beautés que les nombreuses gravures qui illustrent l'opuscule rendent plus compréhensibles.

Je me permettrai une seule observation relativement à cette statuette de Notre-Dame de Montaigu, « haute d'environ dix pouces », que, suivant l'abbé Hamon, les jésuites, installés à La Flèche au commencement du XVIIe siècle, reçurent de Henri IV, et que M. de Montzey dit se trouver actuellement dans l'église Saint-Thomas (p. 18-20).

Cette église possède deux statues anciennes de la Sainte Vierge, l'une en pierre grossièrement sculptée, dite Notre-Dame du Chef-de-Pont, et l'autre, en terre cuite, ayant de 80 à 90 centimètres de hauteur. M. l'abbé Calendini déclare, et il a certainement raison, que l'on ne peut identifier la statue de Notre-Dame de Montaigu avec celle de Notre-Dame du Chef-du-Pont, mais il pense qu'on peut la retrouver dans la statue en terre cuite et il se demande si l'abbé Hamon n'aurait pas commis une erreur en lui attribuant une hauteur de dix pouces seulement.

Je suis convaincu, pour ma part, que cet auteur ne s'est pas trompé. La statue donnée par Henri IV aux jésuites de La Flèche est évidemment une de ces nombreuses statuettes *en bois* et de *très petite taille*

qui, au début du XVIIe siècle, furent faites avec les débris du fameux chêne de Montaigu en Belgique, lequel avait porté longtemps la première et la plus célèbre des statues de ce nom. Les statuettes en question se répandirent surtout dans les Pays-Bas et aussi dans la Franche-Comté, qui alors appartenait également à l'Espagne. Mais quelques-unes d'entre elles furent apportées dans la France septentrionale. On pouvait d'autant plus facilement s'en procurer que de peu scrupuleux industriels ne tardèrent pas à vendre aux pieux pélerins des statuettes sculptées dans un bois qui n'avait rien de commun avec le chêne vénérable. En tous les cas, toutes les statuettes de Notre-Dame, dite de Montaigu, étaient forcément en bois et de petite dimension. Celle des jésuites de La Flèche ne pouvait être autrement. Qu'est-elle devenue? C'est ce que je ne suis pas chargé de dire. Mais, ce que je ne crains pas d'affirmer, c'est que la hauteur de dix pouces lui convient très bien, qu'elle ne devait être ni en terre cuite ni en pierre, et que, par conséquent, elle ne se trouve pas dans l'église de Saint-Thomas.

LÉON CLUGNET.

Histoire de la franc-maçonnerie, des origines à la fin de la Révolution française, par FRANÇOIS BOURNAND. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 304 p. — Prix : 8 fr.

L'intention de l'auteur est excellente, et le but qu'il poursuit (démasquer les sectes maçonniques) fort louable; il est seulement fâcheux de le voir traiter ce vaste sujet avec une rapidité voisine de l'insuffisance. Sans doute ce volume comprend plus de 300 pages; si on enlève les pages blanches, les sommaires et les titres, il ne restera probablement pas plus de 100 pages de texte. Il y a bien soixante ou soixante-dix chapitres, beaucoup ont une page, beaucoup ont dix lignes. J'estime que c'est abuser du lecteur. Et la déception est grande de trouver des renseignements aussi courts, aussi hâtifs, aussi superficiels, quand on s'attendait à recueillir des indications précises et détaillées. C'est grand dommage, car montrer comment « la Révolution est née de la franc-maçonnerie » était une besogne fort utile que s'était proposée M. Bournand. Il avait même amassé des notes nombreuses; une mise au point fait fâcheusement défaut. — Les « titres » alléchants demeurent d'excellents cadres; ils ne sont pas remplis : 1° Origines de la maçonnerie; 2° La Maçonnerie en France (La F.-M. et les jésuites pendant la Révolution); 3° La Maçonnerie en différents pays étrangers... jusqu'en Océanie! — Mais que trouvons-nous, par exemple, pour le Danemark : 6 lignes; pour la Grèce : 6 lignes; pour l'Afrique : 8 lignes..., etc... Qu'y a-t-il là à apprendre et à retenir? G.

L'Allemagne religieuse. Le Catholicisme (1800-1848), par GEORGES GOYAU. Paris, Perrin, 1905, 2 vol. in-16 de XII-401 et 438 p. — — Prix : 7 fr.

Ces deux volumes de M. Goyau sont peut-être ce qu'il a écrit de plus remarquable ; on ne saurait en faire un plus bel éloge. Ils sont composés de main de maître ; et si grands qu'en soient les autres mérites, c'est celui-là peut-être qui frappe le plus. Une description de l'état religieux de l'Allemagne à la veille de la Révolution française en forme la saisissante Introduction. Deux doctrines, assez différentes dans leur principe, sont alors coalisées contre Rome : le fébronianisme et le joséphisme ; l'une sert les prétentions des évêques, l'autre les prétentions des souverains. En détruisant l'Église de l'ancien régime, en dépouillant le haut clergé de la grande situation territoriale qui lui servait de point d'appui, la Révolution a porté un coup mortel au fébronianisme. Les bouleversements qu'elle a causés, les remaniements territoriaux qu'elle a entraînés, ont posé des questions pour la solution desquelles les gouvernements, en Allemagne comme en France, ont dû avoir recours au Saint-Siège. Napoléon caresse longtemps la chimère d'un concordat germanique. Après sa chute, des concordats particuliers sont conclus entre les divers États allemands et le Pape. Les princes ne les signent pas sans l'arrière-pensée de s'en servir pour domestiquer l'Église. Celle-ci pourra résister, grâce au concours qu'elle rencontre dans l'opinion. Le romantisme réveille dans les esprits l'attention pour le catholicisme ; quelques conversions éclatantes témoignent de sa force d'assimilation ; il se révèle capable d'inspirer l'art, et de conduire à la vérité par la beauté ; l'école d'Overbeck, alors très admirée, apparaît comme un *Génie du christianisme* en action. D'une part, les grandes âmes réunies dans le cercle de Münster autour de la princesse Gallitzin, un Stolberg, un Fürstenberg, un Overberg, d'autre part, en Bavière, Sailer, raniment la piété et le sens catholique. Les grands publicistes du catholicisme, Schlegel, Haller, Adam Müller, et surtout Gœrres, lui rendent l'immense service de le désolidariser d'avec l'absolutisme. Mœhler à Tubingue, à Munich Dœllinger et les autres commensaux de la « Table Ronde » de Gœrres, relèvent le prestige de la théologie catholique allemande, longtemps effacée, et que l'hermésianisme ou le guntherianisme risquaient d'entraîner dans des voies funestes. L'énergie du peuple westphalien, en soutenant l'archevêque de Cologne, Droste-Vischering, dans l'affaire des mariages mixtes, assure la victoire de l'Église sur la bureaucratie prussienne. Bien des faits — citons entre autres la cérémonie de Cologne et la fondation du *Domverein*, le pèlerinage à la Sainte Tunique de Trèves, la fondation de la librairie Herder, — mais aussi l'acuité nouvelle des polémiques interconfessionnelles, attestent avec éclat ce renouveau du catholicisme. Il peut se passer de

la protection que lui retire brusquement Louis de Bavière, dédaigner les tracasseries des « lolamontains » ; il est prêt à jouer son rôle dans la crise de 1848 ; il s'y montre déjà ce qu'il restera toujours : profondément populaire et social. — En fermant ce beau livre, il faut se ressaisir pour oser risquer quelques observations critiques. L'une est surtout littéraire : M. Goyau, qui a au suprême degré le don d'imaginer des formules frappantes, en abuse un peu, parfois jusqu'au cliquetis. Mais peut-être ce goût l'entraîne-t-il à un défaut un peu plus grave ; on peut se demander s'il ne simplifie pas parfois les choses pour mieux les faire rentrer dans ses formules ; on peut trouver qu'il ne fait pas assez le tour des hommes, des doctrines, des événements ; qu'il ne montre pas l'envers et l'endroit des questions ; en un mot, on croit sentir une pointe de système et d'esprit de parti. — Il est juste d'ajouter que si les nuances manquent parfois, cela tient pour une part à ce que M. Goyau a dû condenser dans ses huit cents pages un immense sujet. A ceux qui voudraient le compléter sur certains points, il a fourni les moyens de le faire par l'admirable appareil bibliographique qui accompagne chaque page. Dans sa Préface, il avoue noblement son ambition « d'ouvrir une route, d'en faciliter l'accès, et même, Dieu aidant, de la faire aimer. » Il y a parfaitement réussi. E. JORDAN.

L'Espagne chrétienne, par Dom H. LECLERCQ. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de XXV-396 p., avec une carte. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume appartient à la « Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique » ; il fera certainement grand honneur à cette importante collection. L'auteur, dans une Introduction riche de précision, de méthode et du souci bien entendu de la vérité, expose son plan ; et dans le « Chapitre préliminaire » où il indique ses « Sources » il montre bien quelle bonnes armes il a prises en main et comment il sait s'en servir. Cette discussion des documents est aussi intéressante pour le lecteur qu'honorable pour l'auteur, à qui elle concilie aussitôt la confiance la mieux justifiée. Une carte et un appendice chronologique complètent la documentation et facilitent l'étude.

Dom Leclercq traite les origines et les légendes, les martyrs et les persécutions jusqu'à la paix de l'Église dans l'Espagne primitive. A la paix obtenue sous Constantin, il s'étend sur le rôle assez mal connu d'Osius, évêque de Cordoue, puis nous entretient de la carrière publique du poète Prudence. Il consacre tout un chapitre à Priscillien et à l'hérésie du priscillianisme dont il suit les destinées doctrinales. Après le récit des invasions, qui durent deux siècles, il dépeint la conversion des Wisigoths, avec le roi Reccarède et le IIIe concile de Tolède. Enfin, les épisodes des VIIe et VIIIe siècles si mouvementés dans la péninsule aboutissent à l'invasion, à la conquête par les Arabes.

Cette histoire de l'Espagne chrétienne est loin encore de la grande période qu'offrira l'Espagne catholique dont les meilleures années datent du XVIe siècle ; elle fait souhaiter que Dom Leclercq nous conduise jusqu'à cette époque, sans omettre de nous raconter avec sa méthode, sa science, son impartialité, les temps si importants de la domination arabe. G. DE G.

A magyar viselet történeti fejlödése (*Le Développement historique du costume magyar*), par le Dr. J. SZENDREI. Budapest, Académie hongroise, 1905, in-folio de 223 p., avec 6 pl. hors texte et 174 grav. — Prix : 12 fr. 60.

Ce qui, avec la langue et les mœurs, marque la nationalité, c'est le costume, dit l'auteur qui attribue, non sans raison, la profondeur du sentiment national chez les Hongrois au maintien du costume traditionnel. On n'a pas de données très précises sur le costume des premiers Magyars ; cependant c'est en Asie qu'il faut en chercher les origines. Lorsqu'au XIVe siècle, sous Louis le Grand, les premières batailles entre Magyars et Turcs furent livrées, on remarqua la similitude des costumes et des armes des combattants ; la même observation avait été faite au sujet des Tartares. Les portraits des premiers rois de Hongrie ne peuvent guère servir de documents ; néanmoins des miniatures, dont quelques-unes se trouvent à la Bibliothèque nationale de Paris, fournissent quelques renseignements. Au XVIIIe siècle, lorsque le soulèvement de François Rákóczi attira l'attention de la France sur la Hongrie, le costume magyar devint à la mode à Paris, et on sait quel effet produisit l'uniforme des houssards hongrois. Pendant le règne de Marie-Thérèse, le costume hongrois fut un peu délaissé par les nobles qui allaient à la Cour de Vienne ; mais dès le commencement du XIXe siècle, le costume national reprit la place qu'il occupe encore aujourd'hui, aussi bien chez les habitants de la pouszta que chez les grands seigneurs ; il suffit du reste d'avoir parcouru la campagne ou d'avoir assisté à quelque cérémonie officielle pour saisir non seulement le pittoresque, mais la beauté réelle du costume national magyar et comprendre l'attachement que lui garde le peuple tout entier. — Le livre du Dr. Szendrei est bien documenté. É. HORN.

A Zalavári apátság története (*Histoire de l'abbaye de Zalavár*), par THOMAS FÜSSY. Budapest, Stephaneum, in-4 de 731 p. — Prix : 16 fr. 80.

Par sa situation géographique près de la frontière occidentale de la Hongrie, l'abbaye de Zalavár était destinée à une existence mouvementée ; le bénédictin Thomas Füssy en a retracé les différentes péripéties, en un volume faisant partie de la collection que les bénédictins publient sur l'histoire de leur ordre en Hongrie. L'endroit où s'élève l'abbaye de Zalavár était connu avant même l'arrivée des Magyars en Pannonie ; il formait un centre slave possédant une église, et dépen-

dait de l'archevêché de Salzbourg. Le roi saint Étienne reconstruisit ou enrichit le monastère.

Au XIVe siècle, au lieu des supérieurs élus, il y eut des commendataires, puis des laïques nommés par le gouvernement. Après le désastre de Mohács, les biens furent dilapidés, et les Turcs dispersèrent les religieux. Vers la fin de l'occupation ottomane, un curé des environs fut nommé supérieur de l'abbaye : il essaya de réunir les biens ayant autrefois appartenu au monastère; mais, au moment des opérations de la commission *Neo-acquistica*, l'abbaye de Götweig, située dans la Basse-Autriche, demanda qu'on lui annexât l'abbaye de Zalavár. Charles III y consentit. Vers la fin du XVIIIe siècle, les autorités du Comitat présentèrent une requête pour que l'abbaye de Zalavár fût détachée de Götweig ; la même requête fut encore présentée au Parlement de 1807, renouvelée aux assemblées suivantes, mais toujours en vain. Quand, en 1872, le supérieur de Götweig mourut, les autorités s'adressèrent au ministre des cultes pour demander la séparation, et, par rescrit royal du 27 janvier 1873, l'abbaye de Zalavár cessa d'être soumise à celle de Götweig ; elle avait reconquis son autonomie.

Le R. P. Thomas Füssy a, en quelque sorte, reconstitué l'histoire de Zalavár; ses recherches l'ont amené à écrire non seulement l'histoire d'un monastère bénédictin, mais en même temps celle du Comitat et de quelques grandes familles. Dans l'Appendice, on trouve les documents relatifs à l'abbaye depuis 1034 jusqu'à la nomination du supérieur Rozmanith, en 1892. É. HORN.

Scoperte di antichità in Napoli dal 1876 a tutto il 1897, con notizie delle scoperte anteriori e ricordi storico-artistico-topografici per FERDINANDO COLONNA, dei principi di Stigliano. Napoli, R. tipogr. F. Giannini e figli, 1898, in-4 de XXIII-649 p.

Il Museo civico di Napoli nell' ex-monastero di S. M. di Donnaregina e scoperte di antichità in Napoli dal 1898 a tutto agosto 1901, per FERDINANDO COLONNA, dei principi di Stigliano. Ibid., 1902, in-fol. de II-144 p.

Nous sommes bien en retard pour signaler ces deux volumes à nos lecteurs ; qu'ils ne l'imputent pas à notre paresse, mais à ce fait que nous venons seulement de les recevoir. Au demeurant, le retard est moins regrettable que s'il s'agissait de livres dont l'intérêt fût tout d'actualité : ceux-ci, au contraire, sont du nombre des livres dont l'intérêt est durable, parce qu'ils demeurent une mine précieuse de renseignements.

L'épidémie cholérique de 1884 a provoqué dans Naples des travaux d'édilité destinés à l'assainissement de la ville par l'élargissement des voies et l'amélioration des lieux. Le sol de la cité a été bouleversé un peu dans tous les sens. Les travaux pratiqués à cette occasion ont amené naturellement la découverte d'un grand nombre d'antiquités :

inscriptions, sculptures, peintures, monuments de tout genre, etc., dont beaucoup sont allées enrichir le Musée civique de Naples.

C'est l'historique de ces découvertes que M. Ferdinando Colonna s'est proposé de nous donner ici ; et nul ne pouvait s'acquitter de ce travail avec plus de compétence que le savant secrétaire de la commission municipale de Naples pour la conservation des monuments, qui est en même temps inspecteur des fouilles et monuments antiques de la circonscription de Naples.

Il ne s'est pas contenté d'ailleurs de donner la liste des découvertes faites depuis 1884 ; il est remonté jusqu'en 1876, date à laquelle le périodique officiel *Notizie degli scavi* a commencé de noter les fouilles faites dans toute l'Italie ; il a fait plus : il s'est efforcé de recueillir tous les renseignements connus sur les trouvailles antérieures. Il reconnaît d'ailleurs modestement que, dans cette dernière partie de son travail, au moins, il peut et doit se trouver des lacunes et des erreurs ; elles ne sauraient en tout cas diminuer l'intérêt et le mérite de son œuvre.

Le plan adopté par M. F. Colonna pour la description des découvertes est à la fois topographique et chronologique : topographique, parce qu'il décrit séparément les découvertes faites dans chacun des douze quartiers ou sections entre lesquels se divise la cité de Naples ; chronologique, parce que dans chaque section il suit l'ordre des temps depuis 1876 : les découvertes antérieures à 1876 forment pour chaque section une sorte d'appendice classé également dans l'ordre chronologique.

L'on se rendra compte du nombre considérable d'antiquités répertoriées dans ce volume, si nous disons que les seules inscriptions — antiques, médiévales ou modernes, — sont au nombre de près de six cents. L'auteur, d'ailleurs, n'a pas seulement joint au récit des fouilles l'indication bibliographique des ouvrages ou articles où chaque découverte se trouve signalée ou commentée, mais il a enrichi ses notes d'une foule de renseignements curieux sur la topographie ou l'histoire napolitaines.

Un index topographique des découvertes, un index général fort copieux facilitent la consultation de ce précieux ouvrage, que terminent des errata, preuve du zèle que met M. Colonna à revoir et à améliorer son œuvre.

— Une nouvelle marque de ce souci nous est fournie par le second volume annoncé ci-dessus et dans lequel l'auteur ne se contente pas de poursuivre l'histoire des fouilles napolitaines jusqu'en août 1901, mais complète et rectifie, le cas échéant, les indications contenues dans le premier volume.

Il nous donne en même temps une notice sur le musée civique de Naples fondé en 1878 pour recueillir ces antiquités et installé dans

l'ancien monastère de Santa Maria Donnaregina. L'inventaire qui accompagne cette notice nous fournit, avec la description sommaire des monuments conservés dans le musée, l'indication du lieu où ils ont été trouvés, de l'emplacement qu'ils occupent dans le bâtiment, des œuvres où il en est parlé, du prix qu'ils ont été payés.

En terminant ce compte rendu, nous ne pouvons que souhaiter de voir M. F. Colonna poursuivre l'œuvre qu'il a commencée si heureusement et la tenir au courant par des suppléments périodiques.

E.-G. LEDOS.

A Manual of practical bibliography, by JAMES DUFF BROWN. London, George Routledge and sons, s. d., in-16 de III-175 p.

Ce petit volume, fort clair et fort précis, mérite bien son titre : l'auteur a voulu donner à ses compatriotes un manuel élémentaire de bibliographie, leur indiquer l'objet et l'utilité de cette science, leur marquer les règles à suivre pour décrire et cataloguer les volumes, leur mettre sous la main les renseignements qui peuvent leur être plus utiles ; ses prétentions ne vont pas au-delà de ce but ; et l'on peut dire qu'il l'a atteint.

Une longue introduction (I), dans laquelle il discute ce qu'on doit entendre par bibliographie et comment il faut la comprendre pour la rendre pratique, sept chapitres consacrés à l'étude : (II) des titres et colophons et des marques d'imprimeurs ; (III) des lieux et dates de publication ; (IV) de la pagination, des signatures, du format, etc. ; (V) des bibliographies et catalogues ; (VI) des règles à suivre pour la description des livres et l'établissement d'une bibliographie ; (VII) des guides et recueils à consulter ; (VIII) des collections de livres, et deux appendices d'un caractère pratique donnant : 1. Un glossaire des termes anglais employés dans les bibliographies et les catalogues ; 2. Une liste des principaux lieux d'impression, sous leur forme nationale et latine, forment tout ce petit volume, que termine et complète un index alphabétique.

Le caractère élémentaire de cet ouvrage ne l'empêchera pas d'être lu avec plaisir et intérêt par tous ceux qui s'intéressent à la bibliographie; l'auteur y soulève et y discute des problèmes d'un intérêt général.

Nous avouons d'ailleurs que toutes ses solutions ne sont pas pour nous satisfaire et que, sur plus d'un point, les réserves nous semblent nécessaires.

Était-il bien utile de partir si vivement en guerre, dans l'Introduction, contre les bibliographes qui consacrent tous leurs soins et tout leur temps à la description des livres rares et anciens ? Et est-il bien juste d'afficher tant de dédain pour les vénérables produits de la prototypographie ? M. Brown semble oublier, par exemple, que, rien qu'au regard des auteurs anciens, les éditions du XVe siècle représentent parfois des

versions aujourd'hui perdues et ont la valeur de manuscrits dont les leçons sont précieuses pour l'établissement de textes corrects.

Un point sur lequel nous sommes tout à fait en désaccord avec M. Brown, c'est sur la nécessité prétendue de classer toujours un écrivain à son nom de famille : il trouve pédant, par exemple, de maintenir aux écrivains du XVIe siècle la forme latine dont il leur a plu d'affubler leurs noms. Ne lui en déplaise, il est infiniment plus pédant de classer Melanchthon à Schwarzerd, qui était son nom réel, mais sous lequel aucun dictionnaire usuel ne le met ; et de même, quand le British Museum a répertorié Voltaire à Arouet, il a fait preuve d'une rigueur scientifique de mauvais goût, et il a eu bien raison — quoi qu'en ait M. Brown — de revenir à la seule forme sous laquelle s'est illustré l'auteur de *Mérope*. C'est une règle excellente de classer les auteurs à leur véritable nom ; mais toute règle comporte des exceptions et n'en vouloir point admettre, c'est faire preuve d'une rigueur quelque peu étroite.

Toujours sur la question du classement, nous croyons qu'il ne faut pas seulement tenir compte de l'article français, mais aussi de l'article flamand De, bien différent de notre préposition française, et que l'on a trop souvent le tort en France de confondre avec.

Sur la question si délicate du classement des anonymes, il y aurait aussi beaucoup à dire : le classement au premier mot du titre offre des inconvénients multiples et de sérieuses difficultés ; M. Brown fait fléchir d'ailleurs dans certains cas la rigueur de son principe, puisqu'il propose pour les publications officielles un autre mode de classement. Mais pour d'autres genres de publications, croit-il par exemple qu'il soit licite de séparer dans un catalogue des réimpressions d'un même ouvrage anonyme, dont le titre diffère : c'est souvent le cas, par exemple, pour les vieux romans de chevalerie ou pour des histoires populaires. Huit fois sur dix au moins, un ouvrage anonyme classé simplement au premier mot du titre a chance de ne pas être trouvé par le lecteur qui n'a pas à son sujet une référence absolument précise ; et que d'écrivains, même sérieux, en citant un ouvrage, n'ont pas le scrupule d'en reproduire intégralement le titre !

Un point, au contraire, sur lequel M. Brown a parfaitement raison d'insister, à notre sens, c'est la nécessité — que nous voudrions voir mieux comprise chez nous, — d'expliquer, par une note concise, le contenu des ouvrages dont le titre est insuffisamment explicite.

Les listes d'ouvrages usuels qui remplissent le septième chapitre de M. Brown contiennent des lacunes et des erreurs : la *Bibliotheca bibliophica* de MM. Ottino et Fumagalli n'est pas un répertoire général de bibliographie italienne, analogue à notre Quérard, mais une bibliographie des bibliographies. Dans les bibliographies commerciales, aurait

dû prendre place l'excellent *Catalogo generale della libreria italiana*. Dans cette liste de répertoires usuels, on est surpris de ne pas trouver mentionné, entre autres lacunes, le précieux *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, de M. le chanoine Ulysse Chevalier.

E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Chasse, élevage et piégeage, par ANDRÉ DE LASSUS. Paris, Baillière, 1905, in-16 de xx-532 p., avec 24 photogravures hors texte et 159 figures dans le texte. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage sort quelque peu des sujets et des études ordinaires de l'*Encyclopédie agricole*, mais il est bon d'en séparer la série : il la complète au contraire. Il en est le son ton comme le son objet. Ce n'est plus la science parfois aride, à proprement parler, qu'il s'agit ici d'enseigner et d'approfondir ; mais un sujet annexe qui tient une telle place dans la vie de la campagne qu'il ne faut pas le laisser à l'écart. Bien d'autres que « l'agriculteur chasseur » comme il est rapidement trouveront utile et charme à étudier ce livre. Tout d'abord l'auteur en fait ressortir l'importance économique et envisage la chasse comme source de bénéfices pour l'État et même pour les particuliers. Ne rappelle-t-il pas ce mot que « le gibier doit être aménagé comme les autres produits du sol. » Aussi il étudie son sujet sous toutes ses faces. L'élevage surtout occupe une importante partie du volume, et les diverses méthodes qui sont employées sont soigneusement examinées.

Une partie tout entière du volume est consacrée aux animaux nuisibles et aux chasses de nos régions, et à leur destruction. A cette occasion est exposé tout ce qui concerne le piégeage et les engins servant à cette destruction. En outre deux chapitres sont consacrés au chien d'arrêt, d'une part, et à la chasse à courre ensuite. Une centaine de pages y sont consacrées aux diverses races françaises et anglaises. Véritable encyclopédie qui résume ce qui concerne le dressage, l'hygiène, l'élevage et se termine par un exposé des maladies des chiens et leurs remèdes. — Pourquoi l'auteur, si intéressant lorsqu'il traite des chiens d'arrêt, ne nous dit-il rien ou si peu des lévriers de même que lorsqu'il parle de la chasse en elle-même, n'est-il pas de la chasse à courre qu'il s'agit lorsqu'il parle sous sémaphore la chasse à courre et le chien courant ? Cette omission est-elle voulue ? Le serait-ce ? Il y a, au contraire, lieu d'espérer qu'une prochaine édition remédiera à pareil. Le volume se termine par des développements utiles et généralement peu connus sur les lois françaises et étrangères qui régissent et réglementent la chasse dans chaque pays. A l'heure où, malgré le désintérêt dont nous avons parlé, on se sent assez disposé sur le marché, l'intérêt et l'utilité de cette publication.

A. DE SEVERVILLE.

La Sagesse du Sphinx, Notes d'une ressemblée, par SIMONE [illegible]. Paris, Fischbacher, 1905, in-12 de [illegible] p. — Prix : [illegible] fr.

M. [illegible] a réuni un [illegible] qu'il [illegible] de ses livres. Les [illegible] sont classées sous les titres suivants : [illegible] Dieu. X. Tout le reste. —

Comme les précédents, le nouveau volume de M. Thiaudière est un peu décevant. Il est sévère pour la démocratie contemporaine, sévère pour le juif, dont « l'unique souci, dans les désastres de son pays, est d'y rencontrer pour lui-même une épingle d'or » ; sévère pour tous ceux dont « on couvre aujourd'hui les tares avec des décorations » ; pour « les grands maladroits qui, visant une religion devenue inoffensive, atteignent et tuent la patrie » ; sévère pour cette « société dont la laideur fait la beauté du cloître » et qui est assez sotte et cruelle « pour brutaliser la foi d'autrui, au nom de cette raison que les plus grands penseurs estiment si fallacieuse et si vacillante. » Et tout cela est fort bien, et j'approuve l'auteur quand il se fait le juge sévère et juste des tares, des vices, des laideurs, des abus qui déshonorent notre temps et notre pays. Malheureusement, cette morale, qui voisine de si près avec la morale chrétienne, est bâtie sur le sable mouvant, et je ne vois à sa base aucun principe pour la soutenir et l'appuyer. Le souffle de Kant, de Renan, de Sabatier et autres sophistes a passé sur cet esprit, qui méritait un meilleur sort, et volatilisé en lui toutes les vérités fécondes : « Pourvu qu'on se soumette de cœur à l'esprit du Bien... le rite de la soumission n'importe guère », et rien n'est plus sage que « d'être à la fois catholique, huguenot, bouddhiste, et même un peu mahométan. » Je ne sais rien de plus triste que cette absence totale de principes, dont le premier résultat est de nous enlever le droit de prêcher le devoir. Bien et mal, qu'est-ce que cela peut bien être, s'il n'y a pas de législateur pour nous en dire la différence et donner à la loi le soutien de ses sanctions redoutables ? Je plains une société où le code pénal et le gendarme sont l'unique règle et la seule sauvegarde du devoir. En somme « la Réponse du sphinx » ne résout aucun problème et elle embrouille ceux que la religion chrétienne avait si bien résolus. Et donc le pessimiste aurait bien fait de garder pour lui au moins la moitié de ses « pépites de conscience. » ÉD. PONTAL.

Ünnepnapok (*Jours de fête*), par le Dr A. MIHÁLYFI. Budapest, Stephaneum, 1906, in-8 de 412 p. — Prix : 4 fr. 20.

Le Dr Mihályfi, professeur à l'Université de Budapest, a réuni sous le titre : *Jours de fête*, vingt-quatre allocutions, discours, etc., qu'il prononça pendant ces dernières années. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première comprend douze allocutions, faites en différentes occasions : première messe, mariage, prise de voile, et aussi le panégyrique de saint Étienne. La deuxième partie renferme également douze discours ; mais, tenus, selon l'expression de l'auteur, dans le Forum, c'est-à-dire dans des réunions d'œuvres, d'associations, etc., ils résument, avec autant de clarté que de compétence, quelques-unes de ces questions sociales qui préoccupent, en Hongrie comme en France, aussi bien les fidèles que le clergé.

É. HORN.

Le Concile de Trente et la Réforme du clergé catholique au XVIe siècle, par PAUL DESLANDRES. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

M. Deslandres, archiviste paléographe, a résumé avec bonheur, dans ce petit livre sans prétention, l'œuvre de réforme accomplie par le Concile de Trente. Il insiste en particulier sur la méthode de travail des Pères et sur les principes qui les guidèrent dans la définition des dogmes ou la restauration de la discipline. On jugera de la portée de l'ouvrage par l'énuméra-

tion des chapitres qui le composent : la Vie intérieure du Concile ; les Papes et le Concile ; les Rois et le Concile ; Définition des dogmes ; Restauration du pouvoir épiscopal ; Réforme du clergé ; Jugement général sur l'œuvre du clergé ; Mesures prises à la suite du Concile ; les Ordres nouveaux. — Style sobre, habile condensation des faits et des textes, exactitude parfaite : tels sont les mérites de cette brochure. G. P.

Les Victimes de Calvin. L'Inquisition protestante, par J. ROUQUETTE. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Les Saint-Barthélémy calvinistes. L'Inquisition protestante, par le même. Paris, Bloud, s. d. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

On doit reconnaître que des clichés auxquels les ennemis de l'Église ont ordinairement recours, l'Inquisition et la Saint-Barthélémy, sont les plus vulgarisés. En vain des études consciencieuses et multipliées ont apporté une réponse aux objections périodiquement soulevées, l'argument retrouve toute sa force pour de nouvelles générations d'intelligences frustes, faciles à l'indignation, parce qu'on leur a dissimulé une partie de la vérité. Et pourquoi ne retournerions-nous pas la politesse à nos adversaires et ne les forcerions-nous pas, documents en mains, à reconnaître le despotisme des prétendus libérateurs de la pensée et les sanglantes inquisitions par lesquelles Calvin et les siens soulevèrent les justes colères de leurs contemporains ? Il faut lire le récit fait par M. Rouquette des supplices du poète Gruet, du patriote Berthelier et de Michel Servet ; celui des outrages prodigués à Castalion ; redire les circonstances de la décapitation de l'évêque apostat Spifame, pour juger du pharisaïsme glacial et de l'esprit sanguinaire du réformateur français. Et, quand on remarque que le massacre des catholiques à Montpellier eut lieu *six mois* avant celui des protestants à Vassy, que l'épouvantable Michelade de Nîmes précéda de *cinq ans* la Saint-Barthélémy, on ne s'étonnera plus que la haine populaire, soulevée par les ennemis de la foi et du sentiment national, ait à certains moments débordé. Pourquoi les histoires ne mentionnent-elles pas les « Saint-Barthélémy calvinistes ? » Le sang des prêtres et des catholiques avait coulé à flots à mainte reprise : il est nécessaire de le dire et de le répéter bien haut, car il faut que chacun prenne enfin la part de responsabilité qui lui incombe. Ces luttes fratricides sont horribles à contempler et à décrire, soit ; mais de grâce, que les fils des vraies victimes cessent de se laisser outrager et restituent à qui de droit les appellations d'assassins et de bourreaux. M. Rouquette peut continuer dans la voie où il est entré, il fait une œuvre utile et il y a, hélas ! une foule d'autres mensonges historiques et de thèses hypocrites à combattre. G. P.

La Bataille de Fontenoy et l'Inscription commémorative de 1902, par A. BUTIN. Lille, Giard, 1904, in-8 de 37 p.

Dans un temps où il est permis de voir des gens nés sur le sol de France ne pas rougir en se qualifiant eux-mêmes de « sans-patrie », le plaisir s'avive, pour ceux qui demeureront, jusqu'à leur mort, de bons Français, à lire des mémoires comme celui de M. A. Butin. Celui-ci a été entrepris pour remettre les choses au point en ce qui concerne le rôle joué dans la bataille de Fontenoy par le contingent irlandais, sans lequel, s'il en fallait croire certaine inscription mise en 1902 sur une des faces du nouveau

cimetière de Fontenoy, notre victoire du 11 mai 1745 aurait été une défaite. Mais en montrant fort justement que tous, les Irlandais et les Suisses, comme les Français, ont fait héroïquement leur devoir dans cette grande journée, en rappelant la maîtrise du maréchal de Saxe, en évoquant le souvenir des merveilleuses charges de notre vieille cavalerie française, M. Butin a fait plus qu'il ne se proposait de faire. Il a rappelé à tous comment nos aïeux savaient défendre, honorer, grandir la Patrie, et par la précision de son récit, il a composé un mémoire que les militaires auront désormais à méditer soigneusement. ARMAND D'HERBOMEZ.

Paris sous Louis XV. Rapports des inspecteurs de police au Roi, publiés et annotés par CAMILLE PITON. Paris, Mercure de France, 1905, in-18 de 389 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les auteurs de ces rapports étaient Meunier et Marais, le premier supérieur au second, dit l'éditeur, et les rapports embrassent une période de quatre ans, de 1759 à 1763. Une partie a été déjà publiée par Manuel, Charpentier, d'autres encore, et plus récemment par M. Lorédan Larchey et Jules Cousin. Était-il bien utile de publier le reste ? C'est l'histoire, à peu près jour par jour, des hauts faits des filles de Paris, des femmes du monde, comme on les appelait alors. Que ces chroniques scandaleuses aient amusé la curiosité blasée et libertine de Louis XV, c'est probable. Mais la portion de vérité qu'elles contiennent, suivant le mot de Villemain, nous paraît d'un intérêt assez menu et nous sommes plus tenté de nous rallier à l'opinion de M. de Boislisle qui les qualifie de « compilation sans valeur pour l'histoire. » R. M.

Département du Rhône. Essai sur la répartition sociale des biens ecclésiastiques nationalisés, par FRANÇOIS VERMALE. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 146 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Vermale a analysé le fonds des Biens nationaux, qui existe aux archives départementales du Rhône. Il s'est proposé de répondre à diverses questions : La vente des biens nationaux s'est-elle opérée rapidement ? Les prix obtenus étaient-ils inférieurs, égaux ou supérieurs à celui de l'estimation ? Qui a acheté les biens nationaux ? A quelle catégorie sociale appartient le plus grand nombre des acheteurs ?

Ce travail demandait des recherches fort minutieuses, et il semble que M. Vermale s'en soit acquitté avec succès : les tableaux qu'il dresse sont d'un aspect satisfaisant ; cependant ils présentent certaines obscurités, si l'on veut aller au fond. Les listes des pages 89 et 90, d'un côté, et celles des pages 102 et 103, de l'autre, qui se rapportent aux mêmes biens, classés, d'une part, d'après leur prix de vente et, d'autre part, d'après la condition des acheteurs, devraient concorder exactement, et il m'a semblé qu'on y relevait d'assez forts écarts.

La conclusion de M. Vermale, c'est que les biens ecclésiastiques ont été acquis non par les gens riches, mais par la classe moyenne : l'ouvrier n'en a pas profité : les bourgeois de condition modeste, à la ville, et les cultivateurs, à la campagne, forment la grande majorité des acquéreurs. Les prix de vente ont généralement dépassé de beaucoup les estimations, mais il faut dire qu'assez vite la dépréciation des assignats introduit dans le problème des données nouvelles et qu'il serait difficile d'établir une loi sur des éléments aussi incertains.

Il serait bien désirable que l'exemple donné par M. Vermale fût suivi et qu'on tirât des archives départementales les documents officiels qui permettront d'écrire une histoire véritablement documentaire de la période révolutionnaire. On en est toujours aux éloquentes généralisations composées à l'appui de thèses arrêtées à l'avance. Il n'est pas trop tôt de faire appel aux faits et aux chiffres pour savoir l'exacte vérité. P. PISANI.

La France et la Paix armée. La Conférence de La Haye, par CHARLES GUIEYSSE. Paris, librairie des « Pages libres », 1905, in-16 de 127 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette étude se compose de trois parties d'inégale valeur à notre avis. Prenant pour point de départ la convocation de la Conférence de La Haye sur l'initiative du tsar Nicolas II, l'auteur examine, dans une première partie, les conditions d'une guerre moderne, et, dans une seconde, l'œuvre de la Conférence. Ces deux parties rivalisent de clarté, et, sur les conditions de la guerre moderne, on est heureux de trouver, sous la plume d'un ancien ministre de la troisième République, des aperçus dont la justesse et l'élévation présentent de singuliers contrastes avec la politique à laquelle il a participé.

La troisième partie est plus confuse. Elle est consacrée, il est vrai, à une étude sur « la Guerre et l'Opinion en France, » et il faut reconnaître qu'il n'est pas facile de traiter un pareil sujet avec toute la clarté dont nous avons coutume d'être avides, surtout quand il est compliqué par les incohérences politiques nées de l'affaire Dreyfus. M. Guieysse conclut ainsi : « En France, les idées pacifistes s'expliquent par la décomposition d'une tradition qui ne s'accorde plus avec les faits et par l'absence de volontés réfléchies dans les milieux industriels. D'autre part, l'esprit guerrier ne peut revivre, car il n'a plus d'objet... » Qu'il nous permette de lui proposer une autre formule au soutien de laquelle de bons arguments ne manqueraient peut-être pas : Les idées pacifistes ne tiennent-elles point, d'une part, à un manque général et absolu de confiance de la nation envers les chefs qu'elle croit s'être donnés et, d'autre part, à la méconnaissance des rapports nécessaires entre la prospérité de la nation et sa grandeur politique qui ne peut être assurée que par sa puissance militaire et diplomatique ? Et, cependant, l'esprit guerrier pourrait renaître en présence d'un grand péril extérieur ; et, quelles que puissent être les tristesses patriotiques qui règnent chez les adversaires politiques de M. Guieysse, il est bien permis de constater avec fierté et confiance que, si latent que soit à l'heure actuelle cet esprit guerrier, les symptômes en abondent encore. Mais il faut aussi que les non-pacifistes ne se laissent pas entraîner à méconnaître deux vérités banales et essentielles : à savoir que toute guerre injuste est un crime et que tout gouvernement doit avoir pour but essentiel l'intérêt légitime et le bien-être matériel et moral de la nation. Si des gouvernements chrétiens n'avaient pas trop souvent oublié ces deux vérités, les instituteurs de la troisième République auraient moins beau jeu à détourner les générations qui leur sont si imprudemment confiées de leurs devoirs envers la Patrie. Et en tout cas il n'eût point été inutile qu'elles fussent rappelées au monde à la Conférence de La Haye par le représentant du Saint-Siège, qui, par une singulière aberration, n'y fut pas admis. EUGÈNE GODEFROY.

Le Catholicisme au Japon, par ALBERT VOGT.
L'Église catholique en Indo-Chine, par J.-B. PIOLET et CH. VADOT.
La Religion catholique en Chine, par les mêmes.
Le Protectorat religieux en Orient, par JOSEPH AUBÈS.
Paris, Bloud, s. d., 4 vol. in-12 de chacun 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix de chaque vol. : 0 fr. 60.

Ces travaux de vulgarisation sont, surtout ceux dus à la plume du savant missionnaire J.-B. Piolet, extraits d'ouvrages beaucoup plus considérables, tels que l'*Histoire des Missions catholiques* du même auteur, qui, en raison de leur volume et de leur prix, ne peuvent être consultés ou acquis que par un public un peu spécial. Les brochures ci-dessus, vu leur petit format et par suite leur prix modeste, peuvent être facilement lues et acquises par la grande majorité des lecteurs et en particulier par les œuvres populaires pour leurs bibliothèques scolaires ou autres. C'est surtout à ce titre que nous les recommandons particulièrement, car elles résument tout ce qu'il importe de connaître sur l'action française et catholique à l'étranger. Il y aura lieu, cependant, pour les auteurs, de revoir quelque peu la prochaine édition au point de vue des erreurs typographiques ou autres. M. l'abbé Piolet nous permettra de lui signaler, par exemple, que la Chine n'est pas bornée à l'*est* (sic) mais bien à l'ouest par les chaînes de l'Himalaya et le Turkestan. Nous croyons aussi que le nom du bienheureux Oderic de Pordenone s'écrit le plus souvent *Odoric* ; qu'en 1885 l'ancien Pé-tang à Péking fut cédé en bon état et non pas en *ruines* à l'impératrice de Chine et que Ngan-Kin ne s'écrit pas Nyan-King. Ce sont là de petites taches que nous croyons utile de signaler au savant auteur. — Les événements actuels en France prouvent combien M. Albert Vogt a raison quand il dit dans son *Catholicisme au Japon* : « L'homme reste le même sous toutes les latitudes et à travers tous les âges, dès que la bête qu'il porte en lui est déchaînée, dès qu'elle n'est plus tenue en laisse par ces fortes et puissantes chaînes de la religion et de l'autorité. »

A.-A. FAUVEL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Henri-François-Xavier-Marie BOUCHOT, conservateur du Cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale, membre de l'Institut, est mort subitement à Paris, le 10 octobre, n'ayant pas encore achevé sa 57e année. Né à Beure, près Besançon, le 26 septembre 1849, M. Bouchot fit ses études au collège Saint-François-Xavier de Besançon, puis, reçu bachelier en 1869, il prit part à la campagne de l'Est en 1870-71. Après la guerre, il entra à l'École des chartes et, au sortir de cette école, en 1878, il fut attaché à la Bibliothèque nationale où il devint, en 1898, conservateur adjoint, puis, en 1902, conservateur du Cabinet des estampes. En 1904, il fut le promoteur de l'Exposition des Primitifs français au pavillon de Marsan et bientôt après, le 16 avril de la même année, les portes de l'Institut s'ouvrirent devant lui : il succédait à M. Édouard Corroyer à l'Académie des beaux-arts. L'œuvre de M. Henri Bouchot est tellement considérable que nous devons nous borner à rappeler ici ses principaux travaux : *Les Gaudes, poésies patoises* (Besançon, 1883, in-16) ; — *Les Portraits au crayon des* XVIe *et* XVIIe *siècles conservés à la Bibliothèque nationale* (*1525-1646*) (Paris, 1884, gr. in-8) ; — *Le Livre, l'illustration et la reliure* (Paris, 1886, in-8) ; — *Dictionnaire des marques et monogrammes des graveurs* (Paris, 1886, in-8, en collaboration avec M. Georges Duplessis) ; — *L'Œuvre de Gutenberg, l'imprimerie, l'illustra-*

tion (Paris, 1887, in-8, nouvelles éditions en 1888 et 1889) ; — *Histoire anecdotique des métiers avant 1789* (Paris, 1887 ; nouvelles éditions en 1888 et 1892) ; — *Inventaire des dessins et estampes relatifs au département de l'Aisne, recueillis et légués à la Bibliothèque nationale par M. Édouard Fleury* (Paris, 1887, in-8) ; — *Mœurs et coutumes de la France. La Famille d'autrefois. Le Mariage, la naissance et la mort* (Paris, 1887, gr. in-4) ; — *Contes francs-comtois* (Dole, 1887, in-16) ; — *Les Reliures d'art à la Bibliothèque nationale* (Paris, 1888, gr. in-8) ; — *Jacques Callot, sa vie, son œuvre et ses continuateurs* (Paris, 1889, in-16) ; — *La Franche-Comté* (Paris, 1890, in-4 ; 2e édition, 1904) ; — *Les Femmes de Brantome* (Paris, 1890, in-4) ; — *Les Ex-libris et les marques de possession du livre* (Paris, 1890, in-16) ; — *Les Livres à vignettes du* XVe *au* XVIIIe *siècles. L'Histoire et l'art dans le livre, idée d'une collection documentaire, moyens d'y parvenir* (Paris, 1891, in-18) ; — *Les Livres à vignettes du* XIXe *siècle. Du Classique au romantique, le livre à vignettes sous Louis-Philippe, sous le second Empire et de 1870 à 1880* (Paris, 1891, in-18) ; — *Des Livres modernes qu'il convient d'acquérir. L'Art et l'engouement, la bibliofolie contemporaine, les procédés de décoration* (Paris, 1891, in-18) ; — *De la Reliure, exemples à imiter ou à rejeter. L'Art du siècle, de l'habillement du livre, ses qualités et sa décoration* (Paris, 1891, in-16) ; — *Le Livre rouge de l'Hôtel de ville de Saint-Quentin* (Saint-Quentin, 1891, gr. in-4 ; publié en collaboration avec M. Emmanuel Lemaire) ; — *Inventaire des dessins exécutés par Roger de Gaignières et conservés aux départements des estampes et des manuscrits* (Paris, 1891, 2 vol. in-8) ; — *Les Clouet et Corneille de Lyon, d'après des documents inédits* (Paris, 1892, gr. in-8) ; — *Le Luxe français. L'Empire* (Paris, 1903, gr. in-8) ; — *Le Luxe français. La Restauration* (1894, gr. in-8) ; — *La Toilette à la Cour de Napoléon, chiffons et politiques de grandes dames (1810-1815)* (1895, in-8) ; — *La Lithographie* (Paris, 1895, in-8) ; — *Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, guide du lecteur et du visiteur, catalogue général et raisonné des collections qui y sont conservées* (Paris, 1895, in-8) ; — *Les Élégances du second Empire* (Paris, 1906, in-16) ; — *Catherine de Médicis* (Paris, 1899, in-folio) ; — *La Femme anglaise et ses peintres* (Paris, 1891, in-4) ; — *L'Art dans la décoration du diplôme. Recueil de 104 documents modernes* (Paris, 1891, in-folio) ; — *Un Ancêtre de la gravure sur bois, étude sur un xylographe gravé en Bourgogne vers 1376* (Paris, 1902, gr. in-4) ; — *Les Deux Cents Incunables xylographiques du département des estampes. Origines de la gravure sur bois, les précurseurs, les papiers, les indulgences, les « grandes pièces » des Cabinets d'Europe* (Paris, 1903, gr. in-4) ; — *Exposition des Primitifs français* (Paris, 1904, in-folio) ; — *Catalogue de l'Exposition des Primitifs français. Peinture* (Paris, 1904, in-8 ; 3 éditions) ; — *Les Primitifs français, 1292-1500, complément documentaire au Catalogue officiel de l'Exposition* (Paris, 1904, in-16) ; — *L'Épopée du costume militaire français* (Paris, 1906, in-folio). — Ajoutons que M. Bouchot a publié de l'*Armorial général de France*, de Charles d'Hozier, 2 volumes ayant trait à la *Franche-Comté* et à *la Généralité de Bourgogne* (Dijon, 1875). Il a dirigé la *Revue franc-comtoise*, qui s'est publiée de 1883 à 1889 et à laquelle il a largement collaboré ; il a donné aussi de nombreux récits humoristiques au journal *les Gaudes*, de Besançon. Enfin, ce grand travailleur a écrit un nombre considérable d'études et d'articles, dont beaucoup ont une réelle importance, dans la *Gazette des beaux-arts*, *les Arts*, *l'Art et les Artistes*, *les Lettres et les Arts*, *la Revue de l'art*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, *le Monde moderne*, la *Revue des Deux Mondes* et diverses revues étrangères, entre autres *l'Arte*, de Rome, le *Harpers Magazine*, la *Saturday Review*, etc. — On peut dire que M. Henri Bouchot a succombé à la besogne : ayant été l'un des plus actifs

organisateurs de la très récente Exposition des miniatures à la Bibliothèque nationale, il venait à peine de terminer une histoire de *la Miniature française*, ouvrage de haut luxe, qui paraîtra prochainement, lorsque la mort l'a emporté.

— L'Université a perdu un de ses membres les plus distingués en la personne de M. Louis-Auguste HIMLY, membre du consistoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg, ancien doyen de la Faculté des lettres de Paris, mort en cette ville, au commencement d'octobre, à l'âge de 83 ans. Né à Strasbourg, le 28 mars 1823, M. Himly entra à l'École des chartes en 1845, et, en 1849, il obtint le diplôme d'archiviste-paléographe. Il se fit recevoir ensuite agrégé d'histoire et docteur ès-lettres. Après un assez court passage dans l'enseignement secondaire, il fut chargé d'une suppléance à la Sorbonne, puis devint professeur d'histoire au collège Rollin. En 1863, revenu à la Sorbonne comme professeur de géographie à la Faculté des lettres, il était, en 1881, nommé doyen de cette Faculté. En 1884, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de Mignet. Les ouvrages qu'il laisse sont peu nombreux, mais leur valeur est considérable. En voici les titres : *Wala et Louis le Débonnaire* (Paris, 1849, in-8), thèse pour le doctorat ; — *De Sancti Romani imperii nationis germanicae atque juribus per medii aevi praesertim tempora* (Paris, 1849, in-8), thèse pour le doctorat ; — *De la Décadence carlovingienne* (Paris, 1851, in-8); — *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale* (Paris, 1876, 2 vol. in-8).

— Un autre professeur honoraire de l'Université, M. Gustave DUCOUDRAY, est mort à Paris vers le milieu de septembre. Né à Sens, en 1832, il disparaît donc à l'âge de 74 ans. Il s'était adonné à la publication de manuels classiques d'histoire et de géographie ; aussi son nom était-il fort connu dans le monde des écoliers. Les volumes de cette sorte dus à sa plume sont très nombreux et il est certainement peu de nos lecteurs qui n'aient fait usage de tel ou tel d'entre eux. La liste suivante, que nous en donnons, est bien loin de les comprendre tous : *Histoire contemporaine de 1789 jusqu'à nos jours, rédigée conformément au programme officiel pour l'enseignement de l'histoire dans la classe de philosophie* (Paris, 1863, 3 vol. in-12), plusieurs fois réimprimé ; — *Histoire de France et Histoire générale depuis 1789 jusqu'à nos jours. Enseignement spécial. 3e année* (Paris, 1867, in-12) ; — *Simples Récits d'histoire de France. Enseignement secondaire spécial. Année préparatoire* (Paris, 1867, in-12) ; — *Simples Récits d'histoire ancienne, grecque, romaine et du moyen âge. Enseignement secondaire spécial* (Paris, 1868, in-12) ; — *Histoire de la France depuis l'origine jusqu'à la Révolution française et Grands Faits de l'histoire moderne de 1453 à 1789* (Paris, 1868, in-12) ; — *Histoire de France* (Paris, 1871, in-12) ; — *Premières Leçons d'histoire de France, à l'usage des écoles primaires* (Paris, 1872, in-12) ; — *Histoire contemporaine depuis 1789 jusqu'à nos jours. Classe de philosophie* (Paris, 1872, in-12) ; — *Histoire et géographie contemporaines, rédigées conformément aux derniers programmes officiels de 1874 pour la classe de philosophie* (Paris, 1875, in-12) ; — *Cent Récits d'histoire de France* (Paris, 1878, in-4) ; — *Le Patriotisme en France* (Paris, 1872, in-12), avec Édouard Goepp ; — *Memento du baccalauréat ès-lettres, conforme aux programmes de 1880. Partie littéraire* (Paris, 1881, in-16), avec R. Thamin ; — *Leçons moyennes d'histoire de France à l'usage des écoles primaires. Deuxième degré* (Paris, 1880, in-18) ; — *Leçons complètes d'histoire de France à l'usage des écoles primaires. Cours supérieur* (Paris, 1881, in-12) ; — *Cent Récits d'histoire contemporaine* (Paris, 1882, in-4) ; — *Récits et entretiens sur notre histoire nationale jusqu'à la guerre de Cent ans* (Paris, 1883, in-12) ; — *Notions élémentaires d'histoire générale et*

d'histoire de France (Paris, 1884, in-12); — *Récits et biographies d'histoire de France. Programme de 1885* (Paris, 1885, in-12); — *Histoire sommaire de la civilisation depuis l'origine jusqu'à nos jours* (Paris, 1886, in-12); — *Cours d'études à l'usage de l'enseignement secondaire spécial. Programme de 1886* (Paris, 1886-1887, 6 vol. in-12); — *Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale. Enseignement secondaire des jeunes filles. Programme de 1888* (Paris, 1887-1888, 5 vol. in-12); — *Histoire de l'antiquité et du moyen âge jusqu'en 1328* (Paris, 1895, in-12); — *Les Origines du Parlement de Paris et la Justice aux* XIII*e et* XIV*e siècles* (Paris, 1902, in-8); — *Histoire et civilisation des temps modernes* (X*e siècle-*XVII*e siècle). Classe de seconde* (Paris, 1902, in-16).

— M. l'abbé Alexandre-François-Nicolas DE MEISSAS, mort au milieu d'octobre, à Issy-les-Moulineaux, à l'âge de 69 ans, était né à Paris le 30 novembre 1837. Il était fils du mathématicien Napoléon de Meissas et neveu du géographe bien connu, Achille de Meissas. Après avoir fait ses études au lycée Bonaparte, puis à Évreux et à Périgueux, il revint à Paris pour se présenter à l'École polytechnique. Au lieu de cela, il entra au service de la Compagnie du chemin de fer des Ardennes; mais bientôt, se sentant attiré par la vocation ecclésiastique, il fit ses études religieuses et, ordonné prêtre à Reims en 1863, il fut successivement vicaire à Charleville, à Vouziers, et à Paris, à Notre-Dame d'Auteuil. Aumônier au début de la guerre franco-allemande, il assista à tous les combats autour de Metz. Après la guerre, il fut pendant un certain temps chapelain de Sainte-Geneviève, puis il alla continuer ses études à Rome et se fit recevoir docteur en théologie. A son retour à Paris, en 1873, il devint aumônier de l'hospice Greffulhe, puis de la maison des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, et enfin du collège Rollin. Très versé dans les sciences ecclésiastiques, il sollicita, en 1904, l'autorisation de faire à la Sorbonne un cours libre de patristique, autorisation qui lui fut accordée par le ministre Chaumié. M. l'abbé de Meissas a publié, entre autres ouvrages : *Histoire sainte comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament* (Paris, 1869, gr. in-8); — *Journal d'un aumônier militaire* (Paris, 1872, in-18); — *M. Renan apologiste malgré lui* (Paris, 1879, in-8); — *Évangélisation des Gaules* (Paris, 1878-1882, 4 brochures in-8).

— Nous avons appris avec regret la mort de Mgr Le Camus, emporté par un mal subit, le 30 septembre, à l'âge de 67 ans, dans sa propriété de la Maloirade, près de Castelnaudary. Mgr Émile-Constant-Ange LE CAMUS était né à Paraza (Aude), en 1839. Ses études universitaires terminées, il entra au séminaire de Saint-Sulpice. Quand il en sortit, il alla à Rome, suivit les cours du Collège romain, et se fit recevoir docteur en théologie. Rentré en France, il fut nommé vicaire à Narbonne, puis fut appelé à Rome au concile du Vatican comme théologien. Il se livra ensuite à la prédication, fut co-directeur de l'école de Sorèze, fonda un autre collège à Castelnaudary, puis alla visiter l'Orient, afin de se documenter en vue de ses travaux sur les origines chrétiennes. Il était chanoine théologal de Carcassonne lorsqu'il fut nommé, en avril 1901, évêque de La Rochelle. Mgr Le Camus laisse quelques ouvrages qui l'ont classé parmi nos prélats les plus savants. En voici les titres : *Préparation exégétique à la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou Examen critique des récits de l'Évangile. Les Commencements de Jésus* (Paris, 1869, in-8); — *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (Paris, 1883, 2 vol. in-8), ouvrage plusieurs fois réimprimé; — *Notre Voyage aux pays bibliques* (Paris, 1890, 3 vol. in-8).

— Le monde médical parisien a éprouvé une grande perte en la personne du docteur A. FLOQUET, qui a succombé le 14 octobre, dans la catastrophe

d'Épernon. Le Dr Floquet, médecin du Palais de justice, est l'auteur d'ouvrages importants, tels que : *De la Pneumonie typhoïde* (Paris, 1879, in-8), thèse pour le doctorat ; — *Droit médical, ou Code des médecins, docteurs, officiers de santé, sages-femmes, pharmaciens, vétérinaires, étudiants, etc.* (Paris, 1870, in-12), avec M. Léchopié, avocat à la Cour d'appel ; — *Avortement et Dépopulation* (Paris, 1892, in-12) ; — *La Nouvelle Législation médicale. Commentaire et texte de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine, et des lois, décrets et réglements s'y rattachant* (Paris, 1894, in-12), avec M. Léchopié ; — *Code pratique des honoraires médicaux. Ouvrage indispensable aux médecins, pharmaciens, etc.* (Paris, 1898, in-16).

— Le doyen des poètes provençaux, M. Louis Pélabon, est mort au milieu d'octobre, à l'âge de 92 ans, à Toulon, sa ville natale. Ouvrier voilier et marin, il avait assisté à la bataille de Navarin. Ses ouvrages poétiques les plus connus sont les suivants : *Le Chant de l'ouvrier, poésies diverses* (Draguignan, 1842, in-16) ; — *Une Voix de l'âme, poésies nouvelles précédées d'une notice* (Toulon, 1846, in-12) ; — *Sous les cyprès ! élégies* (Toulon, 1853, in-8) ; — *Un Coou de Draguo : chansons, contes, fables et dialogues provençaux* (Toulon, 1846, in-8) ; — *La Mágdeleine, ou Pèlerinage à la Sainte-Baume en Provence* (Toulon, 1838, in-8) ; — *Les Anciens Troubadours du Var, leurs notices biographiques, suivies chacune d'une strophe provençale résumant son texte, et précédées d'une ode au monge des îles d'or* (Toulon, 1864, in-8) ; — *La Peste de Toulon en 1721, poème provençal en quatre chants* (Toulon, 1874, in-8).

— Le romancier Émile Pouvillon, né à Montauban en 1840, est mort subitement à 66 ans, au commencement d'octobre, aux environs de Chambéry, où il était en villégiature. Il se fit d'abord connaître en donnant des romans-feuilletons dans un grand nombre de journaux et de revues, la *Rue*, de Jules Vallès, le *Temps*, la *Revue Bleue*, l'*Illustration*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue des lettres et des arts*, etc. Il y apportait une précision délicate et une vérité réaliste qui semblait le rattacher à l'école naturaliste, tandis que les types de paysans qu'il représentait de préférence rappelaient, par leur bonhomie, les personnages de certaines œuvres de George Sand. Les œuvres qu'il a publiées en volumes sont les suivantes : *Nouvelles réalistes* (Paris, 1878, in-12) ; — *Césette, histoire d'une paysanne* (Paris, 1881, in-12) ; — *L'Innocent* (Paris, 1884, in-11) ; — *Jean-de-Jeanne* (Paris, 1886, in-12) ; — *Le Cheval bleu, suivi de : Dans les feuilles, le Marchand de lis, Ménine, etc., contes* (Paris, 1888, in-8) ; — *Chante-Pleure* (Paris, 1890, in-12) ; — *Les Antibel* (Paris, 1892, in-12) ; — *Petites Ames* (Paris, 1893, in-12) ; — *Bernadette de Lourdes. Mystère* (Paris, 1894, in-12) ; — *Pays et paysages* (Paris, 1895, in-12) ; — *Mademoiselle Clémence* (Paris, 1896, in-12) ; — *L'Image* (Paris, 1897, in-12) ; — *Le Roi de Rome, 1811-1832* (Paris, 1898, in-12). Son livre *Bernadette de Lourdes* a passé trop inaperçu à cause de la malechance qu'il eut de ne précéder que de peu de temps le *Lourdes* de Zola. Il en fut de même de son drame *le Roi de Rome*, qui fut joué au Nouveau-Théâtre, mais ne tarda pas à être relégué dans les bibliothèques par le succès bruyant de l'*Aiglon* de M. Edmond Rostand.

— La mort du célèbre aqua-fortiste Adolphe Lalauze, qui vient de s'éteindre au milieu d'octobre, dans sa propriété de Milly (Seine-et-Oise), à l'âge de 67 ans, est un véritable deuil pour l'art. Né à Rive-de-Gier en 1838, il fut d'abord contrôleur de l'enregistrement avant de se décider à aborder définitivement la gravure. Élève de Gaucherel, dont il devint le rival, il s'est fait connaître par un nombre considérable d'eaux-fortes d'après les maîtres anciens et modernes, mais son talent s'est surtout affirmé dans

l'illustration du livre d'art. Il a gravé en effet, d'après ses propres compositions, d'importantes suites d'illustrations pour des éditions de bibliophiles, par exemple celles de *Gulliver* (1875), *Molière* (1875), *Perrault* (1876), *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Don Quichotte*, *Gil Blas*, les *Mille et une Nuits*, etc., etc. Il a dessiné et gravé plusieurs centaines de portraits d'écrivains contemporains ou des deux derniers siècles. Il était vice-président de la Société des Amis de l'eau-forte.

— Le 18 octobre dernier, M. Léon-Gustave-Cyprien GASTINEL est mort à Fresnes-lez-Rungis (Seine) à l'âge de 84 ans. Né à Dijon le 15 août 1823, il commença ses études musicales dans cette ville, puis il vint à Paris où il fut reçu au Conservatoire dans la classe d'Halévy, qui le considéra comme un de ses meilleurs élèves, et, en 1845 il remporta le prix de Rome. Il entra un peu plus tard à l'orchestre de l'Opéra-Comique en qualité de premier violon et fut également attaché à celui des concerts du Conservatoire. M. Gastinel a écrit pour le théâtre un assez grand nombre d'ouvrages dont plusieurs ont été représentés, par exemple : *Le Miroir*, opéra-comique en un acte (Opéra-Comique, 19 janvier 1853) ; — *L'Opéra aux fenêtres* (Bouffes-Parisiens, 5 mai 1857), pièce en un acte qui fut jouée non seulement à Paris, mais à Londres et à Berlin ; — *Titus et Bérénice*, un acte (même théâtre, 12 mai 1860) ; — *Le Buisson vert*, un acte (Théâtre-Lyrique, 15 mai 1861) ; — *Le Rêve*, ballet en deux actes et trois tableaux, sur un livret de fantaisie japonaise de M. Ed. Blau, œuvre qui fut très bien accueillie (Opéra, 10 juin 1890). Parmi les autres œuvres de M. Gastinel destinées au théâtre et qui n'ont pu arriver à la scène, il faut citer : *La Kermesse*, opéra-comique en 3 actes, répété plusieurs fois au Théâtre-Lyrique et que la retraite du directeur empêcha de jouer, et *le Barde*, opéra en 5 actes, accepté en 1882 à l'Opéra-Populaire, mais que la fermeture soudaine de ce théâtre ne permit pas de représenter. On doit en outre à M. Gastinel un grand nombre de morceaux de musique symphonique, dramatiques ou religieux, qu'il a fait exécuter dans les concerts et dans les églises. C'était un alerte vieillard qui, tout dévoué à la musique populaire, s'efforçait encore, ces derniers temps, de raviver en France l'œuvre des orphéons.

— Un autre musicien, le doyen des pianistes et des compositeurs français, M. Jean-Henri RAVINA, est mort au commencement d'octobre dans sa 89e année. Chose étrange, Fétis et Mendel, dans leurs Dictionnaires, le donnent comme étant mort en 1862. Né à Bordeaux le 20 mai 1818, il apprit de bonne heure la musique, fut admis à treize ans au Conservatoire et y obtint les premiers prix de piano et d'harmonie en 1834 et 1835. Nommé professeur à dix-sept ans, il a formé de nombreux élèves. Moins connu toutefois comme virtuose que comme compositeur, il a écrit un grand nombre de concertos, d'ouvertures, de fantaisies, par exemple *la Sicilienne*, *le Dernier Soupir*, etc. On lui doit également un arrangement pour quatre mains de toutes les symphonies de Beethoven.

— M. Joseph SACCHETTI, mort à Florence à la fin d'octobre, à 61 ans, était un des vétérans de la presse catholique de l'Italie. En 1863, il avait fondé à Padoue un cercle universitaire catholique et une revue : *Letture cattoliche*, dont le gouvernement autrichien supprima la publication. Deux ans plus tard, il entra à la rédaction du *Veneto cattolico*, dont il devait prendre plus tard la direction, qu'il garda jusqu'en 1880. En 1884, il alla prendre à Milan la direction de la *Lega lombarda* dont le but était de combattre l'*Osservatore cattolico* de Don Albertario, et, en 1889, il alla occuper le même poste à Rome, à la tête de la *Voce della verità*. Enfin, en 1893, il était appelé à Flo-

rence pour diriger l'*Unità cattolica*, qui fut bientôt transférée à Turin et qui, en 1898, fut supprimée momentanément ainsi que l'*Osservatore cattolico*. Habile et ardent polémiste, M. Sacchetti fut constamment en lutte avec les démocrates chrétiens et resta jusqu'à la fin un adversaire décidé de la participation des catholiques à la vie politique de l'Italie.

— M. Wladimir SPASOWICZ, né Rzeczyca, le 16 janvier 1829, est mort à Varsovie le 28 octobre. Il avait fait ses études secondaires et supérieures à Saint-Pétersbourg. Avocat éminent, il fut chargé du cours de législation criminelle à l'Université de Saint-Pétersbourg, cours professé par lui jusqu'en 1861. M. Spasowicz laisse de nombreux ouvrages sur la législation et la politique ; il s'est aussi occupé de critique littéraire ; enfin il a publié des essais sur les écrivains polonais ainsi qu'une *Histoire de la littérature polonaise*.

— On annonce encore la mort de MM. : BERTIN, professeur au Conservatoire de musique et régisseur général de l'Opéra-Comique, mort à la fin d'octobre; — Olivier CALEMARD DE LA FAYETTE, jeune poète auteur d'un volume de vers : *Le Rêve des jours* (Paris, 1904, in-18), mort à 29 ans, au milieu d'octobre ; — CHAUZIT, professeur départemental d'agriculture du Gard, mort au milieu d'octobre ; — François COUX, en religion Frère Antonin, directeur de l'École Saint-Augustin, à Saint-Germain-en-Laye, mort en septembre, dans sa 62e année ; — Charles DUMAY, le directeur des cultes dont la loi de séparation a eu pour conséquence de supprimer les fonctions, auteur de diverses comédies vite oubliées, né à Paris en 1843, mort en cette ville, le 23 octobre ; — l'abbé LATREAU, qui a exercé pendant 68 ans les fonctions de directeur au grand séminaire de Bayonne, mort en septembre à l'âge de 92 ans ; — Gaston LE COURTOIS DU MANOIR, président de la Société des antiquaires de Normandie, mort au milieu d'octobre ; — Paul LENGLÉ, ancien député de la Haute-Garonne, mort à Paris, le 16 octobre, à 69 ans, lequel fut orateur, journaliste et littérateur, et qui laisse plusieurs pièces en vers, dont un drame : *Nos Pères* (Paris, 1871, in-8) et plusieurs ouvrages politiques, entre autres : *Le Neveu de Bonaparte. Souvenirs de nos campagnes politiques avec le prince Napoléon Bonaparte, 1879-1881* (Paris, 1893, in-8) ; — l'abbé LEFRANÇOIS, curé de Saint-Loup, à Bayeux, directeur de la *Semaine religieuse du diocèse de Bayeux*, mort au milieu d'octobre ; — — l'abbé MIGHON, ancien professeur au petit séminaire de Chevagnes-en-Paillers (Vendée), mort au milieu d'octobre, à 96 ans ; — THOMAS, professeur de philosophie au lycée de Pau, mort en septembre.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : H. BEAUGRAND, ancien maire de Montréal, ancien directeur d'un journal publié dans cette ville, à l'aide duquel il lutta constamment en faveur du rapprochement des familles françaises » des deux côtés de l'eau », mort à Montréal en octobre ; — Charles Bertram BLACK, éditeur et écrivain écossais, auteur d'un certain nombre de *Guides* pour les voyageurs et les touristes, mort à la fin de septembre, à Édimbourg, à 84 ans ; — Édouard BODEMANN, historien allemand, bibliothécaire en chef de la ville de Hanovre, mort le 23 septembre, à 79 ans, qui laisse divers ouvrages, notamment : *Aus den Briefen der Herzogin Elisabeth Charlotte von Orléans an die Kurfürstin Sophie von Hanover. Ein Beiträg zur Kulturgeschichte der 17 und 18 Jahrhunderte* (Hanovre, 1891, gr. in-8) ; — Dr. BRACCIFORTI, professeur de physique et de mathématiques italien, mort le 29 septembre, à Plaisance ; — Karl DAENZER, journaliste d'origine allemande, mort à 86 ans, à Neckarsulm (États-Unis), à la fin de septembre, lequel, après la défaite en 1849 du parti révolutionnaire auquel

il appartenait, se réfugia aux États-Unis où il se créa une situation importante dans le journalisme et fonda le périodique allemand-américain bien connu, la *Westliche Post*; — H. P. Du Bois, écrivain et journaliste américain, mort à New York à la fin de septembre, lequel fut, pendant ces dix dernières années, le critique musical de *The New York American*, donna de nombreux articles bibliographes au *New York Times* et qui, en outre, laisse un ouvrage très estimé : *New York Private Libraries*; — Ludwig Félix, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'économie politique, mort à Vienne, le 23 septembre, à 77 ans, auquel on doit, entre autres travaux estimés : *Entwickelungsgeschichte der Eigenthums unter culturgeschichtlichem und wirtschaftlichem Geschichts-punkte* (Leipzig, 1899, in-8); — James Finlayson, médecin écossais fort connu à Glasgow, où il est mort le 10 octobre, auquel on doit un *Clinical Manual* très estimé et une biographie du fondateur de la Faculté de médecine et de chirurgie de Glasgow : *An Account of the Life and Works of Maister Peter Lowe*; — Dr. A. P. Fokker, professeur d'hygiène et de bactériologie à Groningue, mort récemment en cette ville, à 66 ans; — Mario Giobbe, homme de lettres et poète italien connu, qui avait traduit en italien *Cyrano de Bergerac* et *l'Aiglon*, mort au milieu d'octobre; — Alfred Hedenstierna, le plus populaire des écrivains humouristiques suédois, lequel écrivait sous le pseudonyme de Sigurd, mort le 12 octobre, à Stockholm, à 54 ans; — Ph. Held, professeur d'horticulture à l'École d'agriculture de Darmstadt, mort recemment en cette ville, à 50 ans; — le baron de Hervès, l'un des poètes chrétiens de l'Espagne les plus inspirés, mort à la fin d'octobre; — Dr. Hugo Herwarth, professeur de mathématiques à l'Université de Berlin, mort le 14 octobre, à Gross-Lichterfelde, à 65 ans; — Ludwig Jung, écrivain et éditeur allemand, mort le 12 septembre, à Munich, à 72 ans; — Hans Nicolaus Krauss, nouvelliste et romancier allemand, mort le 20 septembre, à Berlin, à 45 ans; — Dr. Albert Krocker, médecin en chef militaire allemand, professeur d'hygiène à l'École de guerre de Berlin, mort en cette ville, le 28 septembre, à 60 ans; — le comte Karl Emich de Leiningen-Westerburg, historien et héraldiste allemand, mort récemment à Munich, à 50 ans, lequel a publié, entre autres ouvrages fort intéressants : *Deutsche und österreichische Bibliothekzeichen, Ex-Libris. Ein Handbuch für Sammler Bücher-und Kunstfreunde* (Stuttgart, 1891, gr. in-8), et qui laisse au musée allemand de Nuremberg une magnifique collection d'ex-libris; — Henry Dawson Lowry, écrivain et journaliste anglais d'avenir, mort à la fin d'octobre, à 38 ans, lequel appartenait à la rédaction du *Black and White* et à celle de la *Morning Post* et avait publié en 1904 un excellent volume de poésies : *The Hundred Windows*; — Nicolai Panow, poète russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 10 septembre, à 45 ans; — Dr. August Preuner, professeur d'archéologie allemand, mort le 13 septembre à Greifswald, à 74 ans; — Theodor Reitzel, éditeur suédois, mort le 22 septembre, à Stockholm, à 78 ans; — Mme J.-H. Riddell, femme de lettres anglaise connue, auteur de romans et de nouvelles qui se rapportaient surtout à la Cité de Londres et à la vie commerciale, morte à la fin de septembre; — Dr. Bernhard Ritter, professeur allemand, directeur du « Sophienstift » grand-ducal de Weimar, mort en cette ville, le 25 septembre, à 56 ans; — Julius Stockhausen, professeur de musique et compositeur allemand, mort le 22 septembre, à Francfort-sur-le-Mein, à 80 ans; — Dr. Friedrich Unger, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Wurtzbourg, mort en cette ville, le 11 octobre, à 81 ans; — Dr. Paul Vetter, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à la Faculté de théologie de Tubingue,

mort récemment en cette ville, à 56 ans ; — Hermann Chr. WALDE, directeur de l'École de xylographie, mort récemment à Warmbrunn, à 51 ans ; — le comte Paul VON WALDERSEE, écrivain et musicologue allemand, mort récemment à Königsberg de Franconie, à 73 ans ; — Karl WEICHHARDT, professeur d'art ornemental à l'École technique supérieure de Dresde, mort à Loschwitz, au commencement d'octobre ; — Dr. Joseph WEINLECHNER, professeur de chirurgie autrichien, mort à Vienne, le 22 septembre, à 77 ans ; — Dr. P. WOLFSKEHL, ancien professeur de mathématiques supérieures, mort dernièrement à Darmstadt, à 50 ans ; — Dr. Alois ZUCKER, professeur de droit criminel à l'Université tchèque de Prague, mort en cette ville, le 1er octobre, à 64 ans.

CONCOURS. — L'Académie des sciences de Berlin met au concours pour 1909 une étude critique sur les types et les symboles de l'art oriental antique et sur leur diffusion dans l'Asie mineure et dans l'art mycénien et phénicien. Le prix est de 5 000 marks. Les mémoires peuvent être écrits en allemand, latin, français, anglais ou italien. Terme du concours : 21 décembre 1908.

CONGRÈS. — Du 13 au 18 octobre s'est tenu à Barcelone le premier congrès international de la langue catalane, auquel ont pris part, avec la plupart des écrivains qui ont été les champions de la renaissance catalane, un certain nombre de philologues tant espagnols et portugais que français, italiens et allemands. Les travaux du congrès ont été coupés par des distractions de divers genres et notamment par des excursions à Ripoll, à Vich et à Soblet.

FAUNE POPULAIRE DE LA FRANCE. — Sous ce titre, M. Eug. Rolland avait publié, de 1877 à 1883, un curieux ouvrage en six volumes sur les noms vulgaires des animaux et les dictons, proverbes, contes et superstitions qui les concernent. Après un long intervalle, l'auteur s'est décidé, non pas à refaire cet ouvrage, mais à le compléter par le résultat de ses recherches et lectures ultérieures et il publie aujourd'hui un tome VII (Paris, Ve, chez l'auteur, 5, rue des Chantiers, in-8 de 272 p. — Prix : 8 fr.). Ce volume sert de complément au premier : *Mammifères sauvages*, mais pas encore entièrement, car le loup et le renard sont réservés pour le tome VIII, et il est question ici des animaux appartenant à plusieurs classes, dont il est inutile de dire les noms savants. La chauve-souris, les diverses espèces de rats et les bêtes de chasse comme le sanglier, le lièvre, le daim, le cerf, le chevreuil en sont les articles principaux. C'est la suite d'un répertoire connu et utile aux linguistes et aux naturalistes. Aux premiers, il convient de signaler la très riche série des noms des animaux dans les différents dialectes et patois de France, et la réunion de ces formes mène quelquefois à l'explication de mots obscurs ou difficiles de la langue française. Ce volume intéressera aussi les chasseurs.

ALMANACHS POUR 1907.— De mieux en mieux, peut-on dire de l'*Almanach du Bon Français*, que publie la Société bibliographique et qui compte déjà 18 années d'existence. L'impression est parfaite : elle a été confiée à l'excellente maison Fr. Simon, de Rennes ; quant aux gravures, elles sont encore meilleures que celles des années précédentes et choisies avec autant de soin que de goût. Pour donner à nos lecteurs une idée de cette publication, qui mérite d'être largement répandue en raison de son intérêt et du bien qu'elle peut faire, nous citerons quelques-uns des articles qu'elle renferme. Tout d'abord, l'*Almanach du Bon Français* nous parle de *la Séparation de l'Église et de l'État*, après quoi il nous offre : le récit de *la Catastrophe des*

mines de Courrières (avec une grav.); *L'Inviolabilité du domicile en France au XXe siècle*; une biographie du *Cardinal Perraud* (avec portrait); *La Levée de trois cent mille hommes dans la Vendée* (1793); *Les Inventaires des églises* (avec une grav.); *Coutumes d'autrefois. Les Feux de la Saint-Jean*; *L'Éruption du Vésuve* (avec une grav.); *La Prise de la Bastille*; *La Franc-Maçonnerie et les Églises*; *Tremblement de terre aux États-Unis. La Destruction partielle de San Francisco* (avec une grav.); *Remarques météorologiques des campagnes*; *Les Carmélites de Compiègne* (avec une grav.); *A propos de l'impôt sur le revenu*; *Les Congrégations, danger national*; *La Conférence d'Algésiras*; *Le Mariage du roi et de la reine d'Espagne. L'Attentat de Madrid*; *Attentats contre les Chefs d'État* (1854-1905), etc. (Paris, VIIe, au siège de la Société bibliographique, 5, rue Saint-Simon. — Prix, l'exemplaire : 0 fr. 15; franco, 0 fr. 25; la douzaine : 1 fr. 60; franco, 2 fr. 50; le cent, 12 fr.; franco, 13 fr. 50; le mille, 100 fr., le port en sus).

Et voici aussi quelques autres almanachs qui méritent d'être recommandés : l'*Almanach des chaumières* (30e année, petit in-18 de 118 p., illustré de nombreuses gravures) et l'*Almanach de l'ouvrier* (40e année, petit in-18 de 118 p. également, aussi bien illustré que le précédent. L'un et l'autre sont édités par la librairie Henri Gautier et se vendent 0 fr. 50. — Six autres almanachs que l'on trouve 6, rue de Furstenberg et chez Desclée et de Brouwer, Paris, VIe, savoir : *Le Coin du feu*, qui, pour 1907, s'est transformé à son avantage (in-18 de 63 p., avec grav., 0 fr. 25); *Le Jean-Bart, almanach des gens de mer* (in-16 de 120 p., avec grav., 0 fr. 25); *Le Soldat* in-16 de 112 p., avec grav., 0 fr. 20; l'*Almanach du laboureur et du vigneron* in-16 de 112 p., avec grav., 0 fr. 20; l'*Almanach de l'atelier* in-18 de 112 p., avec grav., 0 fr. 20); *Petit Almanach de l'écolier* in-32 de 61 p., avec grav., 0 fr. 05).

PARIS. — Chaque année, à la date du 15 septembre, les *Annales de géographie* font paraître un gros fascicule dans lequel se trouve, soigneusement classée, une bibliographie des plus importantes études géographiques publiées dans le cours de l'année précédente. La quinzième de ces bibliographies géographiques annuelles a récemment paru : *Annales de géographie. XVe bibliographie géographique annuelle, 1905*, publiée sous la direction de Louis Raveneau. Paris, Colin, in-8 de 336 p. — Prix : 5 fr.; elle est aussi riche, plus riche encore peut-être que les bibliographies antérieures, et contient, dans ses 1066 numéros, une foule de renseignements précieux. Les études de géographie physique générale nous ont paru tenir, dans ce fascicule, une place importante, et nous en ne peut que se féliciter; dans la partie régionale, le développement : les travaux relatifs à la France est, comme toujours, particulièrement approfondi et celui des publications ayant trait à la Berbérie tend à prendre, lui aussi, un développement très considérable; dans les régions polaires, enfin, à partir séparées l'une de l'autre, les régions antarctiques ont fourni, comme il convenait de s'y attendre, matière à des travaux beaucoup plus nombreux que les régions arctiques. Telles sont les principales remarques qui s'imposent à l'esprit, tandis qu'il feuillette le dernier fascicule bibliographique des *Annales de géographie*, fascicule rédigé avec tout le soin entre que les précédents et contenant un ensemble d'une série bien ensemble constitue un des plus utiles répertoires que puisse consulter le géographe.

— Nous avons rendu compte en son temps des premiers tomes de M. de Chambrier [illegible] sur Jeanne d'Arc. Il en est un nouveau de ces écrits qui s'adresse à [illegible] nous semble le mériter mentionnée ici, à cause de son abondante bibliographie et de son extrême bon

marché : *Jeanne d'Arc*, par Ph.-H. Dunand, ouvrage illustré de nombreuses gravures, cartes et plans (Paris, Lethielleux, 1906, petit in-16 de 383 p. — Prix, cartonné : 0 fr. 50).

— Nous signalons et recommandons à nos lecteurs, comme pouvant servir d'utile instrument à la propagande chrétienne et patriotique, l'opuscule intitulé : *La Vie de Jeanne d'Arc. Conférence avec projections* par M. G.-M. Coissac. (Paris, VIIIe ; 5 rue Bayard, in-12 de 31 p. — Prix : 0 fr. 25). En constatant les défaillances de Charles VII, l'auteur aurait peut-être dû en faire davantage ressortir les circonstances atténuantes, et mettre plus en lumière les qualités de ce prince, que Jeanne d'Arc elle-même a si fortement affirmées en face de ses bourreaux.

— Il y a dans la biographie de Bossuet un point obscur et délicat, signalé et discuté depuis longtemps, mais sur lequel l'attention a été récemment rappelée par un ouvrage posthume de l'excellent, mais très passionné chanoine Davin : *Étude critique sur Bossuet* (Paris, Savaète, 1904, in-8). M. l'abbé Ch. Urbain nous apporte aujourd'hui, non pas la solution du problème, mais un certain nombre de faits, de textes et d'observations qui lui ont paru de nature à l'éclaircir : *Bossuet et Mlle de Mauléon. Étude critique sur le prétendu mariage de Bossuet* (Paris, Letouzey et Ané, 1906, in-8 de 100 p. Extrait de la *Revue du clergé français*).

— En un français approximatif, mais suffisamment clair quand même, M. Johannès C. Barolin, de Vienne en Autriche, nous parle de *la Lutte organisée contre les ennemis de la paix* (Paris, Giard et Brière, 1906, in-8 de 15 p.). C'est, paraît-il, « une pensée mentionnée au XVe congrès international des amis de la paix. » Cela pourrait bien être aussi, en face de l'Europe armée jusqu'aux dents, un magnifique coup de sabre dans l'eau. Mais, les « pacifistes » applaudiront, ce qui n'empêchera pas les choses d'aller leur train, comme devant.

— En quelques pages vibrantes, un peu trop vibrantes, M. René Ghil exalte l'art du peintre *Marcel Lenoir* (*Étude lue devant la société « L'Art pour tous », en l'atelier de Marcel Lenoir, 83, rue de la Tombe-Issoire*, Paris, 1906, in-8 de 13 p.). M. Marcel Lenoir, auquel nous souhaitons sincèrement de réaliser ces magnifiques promesses, expose au Salon des Indépendants.

— Une bonne nouvelle que nous sommes priés d'annoncer à nos lecteurs : M. E. Renard, libraire-expert, 30, rue Jacob, à Paris (VIe), éditeur du *Répertoire général des collectionneurs*, dont nous avons eu plusieurs fois à parler ici, prépare pour 1907 une nouvelle édition de sa publication. L'insertion est gratuite pour les amateurs et aussi pour les marchands qui souscrivent au volume. Il est superflu de dire que toutes les personnes qui s'intéressent au mouvement de la curiosité ont avantage à figurer dans cet ouvrage que consultent les officiers ministériels et les experts pour l'envoi des catalogues des ventes dont ils sont chargés. Les renseignements destinés à trouver place dans ce *Répertoire* sont les suivants : Noms, prénoms, qualités et titres honorifiques, adresses (châteaux ou villégiatures), nature ou détail des collections. Pour tous renseignements complémentaires, il suffit d'écrire à M. E. Renard.

— Nous sommes en retard pour signaler la 1re livraison du tome V de la précieuse *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques de la France*, publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique par MM. R. de Lasteyrie et Alexandre Vidier (Paris, Impr. nationale ; Leroux, 1905, in-4 de 200 p. à 2 colonnes). Ce fascicule englobe, par ordre alphabétique, les départements compris entre le département de l'Ain et celui de la Côte-d'Or, et

donne le répertoire des études publiées entre 1886 et 1900, sous 5.578 numéros (nos 83.819 à 89.397). Publication de la plus haute utilité, mais qui, pour ce fascicule encore, a l'inconvénient, déjà signalé ici et que nous avions cru précédemment devoir disparaître, de n'indiquer qu'à titre d'exception les pages du commencement et de la fin de chaque article. Nous ne saurions trop insister sur cet important détail qui a l'avantage certain de fixer les intéressés sur l'étendue du sujet traité.

DAUPHINÉ. — Nous avons sous les yeux le bel *Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné* pour l'année 1905 (31e année, 2e série, tome XI. Grenoble, imp. Allier, 1906, in-8 de 275 p., avec 12 planches). Il comprend une série de travaux que nous allons mentionner : *Chronique alpine de 1905* (courses et ascensions au-dessus de 2 000 mètres), par M. Ant.-E. M. (p. 43-62);— *Ascension à la Torre Inglese*, par M. A. Reynier (p. 63-74, avec 2 planches); — *Quinze Jours dans les Grandes Rousses*, par M. le Dr J. Offner (p. 75-93, avec 2 planches); — *La Paroi nord-est de l'Aiguille méridionale d'Arves*, par M. Emilio Questa; trad. par M. Henri Ferrand fils (p. 94-105, avec une planche); — *Traversée du Mont Viso (3843 mètres). Deuxième Ascension par l'arête sud-ouest*, par M. Agostino Ferrari (p. 106-136, avec 3 planches); — *Rapport préliminaire sur les travaux glaciaires en Dauphiné de l'été 1905*, par MM. Charles Jacob et Georges Flusin (p. 137-151); — *Souvenirs de Norvège*, par M. Jules Ronjat (p. 154-182); — *Les Impressions d'un touriste en Oisans, en 1833*, par Henri Mettrier (p. 183-207); — *Notice nécrologique sur M. Lucien Bourron*, membre de la Société des touristes du Dauphiné, par M. Armand Chabrand (p. 209-228, avec 3 portraits). Le volume se termine, comme d'habitude, par une intéressante *Bibliographie alpine*, française et étrangère, pour l'année 1905 (p. 229-271).

— L'opuscule de M. Jean Bernard : *Le Roman picaresque. Étude historique et littéraire* (Oz-en-Oisans, imprimerie de l'*Étendard*, 1906, in-8 de 18 p.) est agréable à lire et montre chez son auteur du goût, du style et une connaissance étendue de la littérature espagnole.

FRANCHE-COMTÉ. — Courbet fait beaucoup gémir la presse depuis quelque temps. Après plusieurs écrivains d'art, M. Georges Gazier, conservateur de la bibliothèque de Besançon, consacre au maître d'Ornans une brochure qui, sous sa forme première de « conférence à la Société des amis de l'Université de Franche-Comté », a dû être goûtée du public bisontin : *Gustave Courbet, l'homme et l'œuvre* (Besançon, impr. A. Cariage, 1906, in-18 de 43 p., avec un portrait et une reproduction de tableaux). Le conférencier s'est inspiré des ouvrages de MM. Alexandre Estignard et Georges Riat sur le personnage, mais il a évité avec soin l'écueil contre lequel ce dernier écrivain est venu se heurter ; c'est-à-dire qu'il a touché légèrement, sans prendre parti, aux pitoyables agissements que Courbet croyait être de la politique. En somme, M. Gazier nous montre l'artiste surtout, en reléguant l'homme, le brouillon, dans la pénombre où il convenait de le laisser au cours d'une conférence à des auditeurs dont les opinions et la manière d'apprécier devaient être fort diverses. C'est une preuve de tact.

— Comment M. Jules Adler, artiste comtois de grand talent (il est né à Luxeuil) est-il devenu le peintre par excellence de l'ouvrier parisien? C'est ce que nous ignorons. Constatons le fait, simplement. Puis renvoyons les admirateurs de M. Adler au remarquable article que lui a consacré M. Camille Mauclair dans la revue de *l'Art décoratif* (n° de février dernier). Cet écrivain nous présente M. Jules Adler de fort gracieuse façon : « Il peint le peuple au crépuscule, et le poème de Paris qui travaille nous

émeut singulièrement par la volonté douce et ferme de son art plein de pitié, de tristesse et de tendresse. Vivant dans le faubourg, et remplissant avec un constant scrupule tout son devoir d'observateur, Jules Adler n'est cependant pas un réaliste anecdotique. Avec tous ses documents de nature, il sait composer, il sait s'élever à la synthèse qu'exige le tableau. Il ne raconte pas ce qu'il a vu : il voit, derrière les êtres et les décors, une idée et surtout un sentiment, et il nous les dicte avec une grande force persuasive. L'éloquence de son œuvre est toute faite d'amour. Il aime le peuple et en sait dire la beauté. Il l'aime en peintre et en homme. » Et après avoir, avec d'agréables détails, jeté un coup d'œil sur certaines œuvres caractéristiques du talent du peintre, il termine par cette très juste appréciation, exprimée toutefois en un style un peu maniéré : « C'est un artiste considérable et fidèle à la belle mission altruiste de sa caste, celui qui fait le portrait de l'homme des peines et le réhabilite en en disant la beauté infuse, en haussant jusqu'à l'esthétique le paria de l'utilité. » Ce joli article est illustré de 13 gravures, dont une hors texte, et d'une planche en couleurs.

Orléanais. — Signalons une très intéressante *Étude sur la représentation proportionnelle. Vote limité des candidatures indépendantes*, que M. le comte Gonzague des Francs a publiée d'abord en articles insérés dans le *Journal du Loiret*, puis réunis en brochure (Orléans, imp. Gout, 1906, in-32 de 45 p. — Prix : 0 fr. 50). « Le principe majoritaire, appliqué aux élections représentatives, déclare l'auteur, est faux et injuste ; seule la proportionnalité est rationnelle et vraie » (p. 8). Cette étude comprend les dix chapitres suivants, qui en donneront quelque idée : I. Étude sur la représentation proportionnelle. — II. Historique de la représentation proportionnelle au Parlement. — III. Principe fondamental. — V. Effets. — VI. Projet de loi présenté par la Commission du suffrage universel. — VII. Proposition de réforme électorale. Représentation proportionnelle par vote limité avec candidatures indépendantes. — VIII. Vote limité et candidatures indépendantes. — IX. Conclusion. — X. Utilité de la représentation proportionnelle. — Notons ces quelques lignes de la Conclusion : « Le projet d'organisation de représentation proportionnelle exposé plus haut tend à la reproduction exacte, universelle des citoyens et de leurs intérêts moraux, professionnels et territoriaux, en dehors de toute ingérance étrangère » (p. 32-33).

Provence. — M. E. Marguery nous envoie le très joli livre dont il est l'auteur : *Cent volumes choisis pour jeune femme* (Marseille, Flammarion et Vaillant, 1906, petit in-8 de 108 p. — Prix : 1 fr. 50). En déclarant que ce livre est joli, nous avons voulu dire qu'il est imprimé avec goût, sur beau papier. Mais notre éloge doit s'arrêter là. Nous ne saurions, en effet, conseiller à aucun de nos lecteurs de glisser ce petit volume dans la corbeille de mariage. Car, parmi les œuvres recommandées, si nous voyons figurer les *Lettres choisies de Madame de Sévigné* et *l'Éducation des filles*, de Fénelon, nous constatons aussi la présence de *Daphnis et Chloé*, de *Manon Lescaut*, de *Madame Bovary*, de Flaubert, de *Au bonheur des dames*, de Zola, de *la Vie de Jésus*, par Renan (!), des romans de Voltaire, de *la Vie de Bohème*, de Murger, de *l'Heptaméron* de la reine de Navarre, etc. L'auteur prévoit qu' « on critiquera certains choix. » — C'est fait.

Algérie. — Il reste encore beaucoup à dire et beaucoup à publier sur les premières années de l'occupation française en Algérie. Le capitaine Paul Azan vient d'en fournir la preuve en rédigeant, à l'aide de documents demeurés inédits, une excellente étude sur *le Duc d'Orléans à Alger et à Oran en 1835* (Alger, imp. S. Léon, 1906, in-8 de 60 p. Extrait du *Bulletin de*

la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord). Non content de tirer de ces documents la « moelle substantifique », M. Azan les a publiés, et il convient de l'en remercier, car quelques-uns d'entre eux, — les lettres du duc d'Elchingen à sa femme, — sont débordants de vie et de pittoresque, et donnent, à côté de la froideur des documents officiels, une note personnelle et indépendante qui a son prix. Pour l'histoire de la colonisation en Algérie, comme pour celle de la question algérienne sous Louis-Philippe, cette agréable étude présente un grand intérêt ; aussi sa lecture s'impose-t-elle à tous ceux qui désirent préciser leurs connaissances sur les débuts de l'histoire de l'Algérie française.

ALLEMAGNE. — L'étude des traditions populaires est poussée si loin en Allemagne qu'il n'y a pas de province, si éloignée et si peu allemande qu'elle soit, qui ne fasse l'objet de recherches de cet ordre. Tel est aujourd'hui le cas de la Posnanie, où la population, en majorité polonaise, compte pourtant près de deux cinquièmes d'Allemands. Un folk-loriste zèlé et déjà connu par de nombreuses publications sur sa province, M. O. Knoop, professeur au collège de Rogasen, a entrepris, avec le concours de M. Szulczewski, une série de petits recueils de folk-lore local sous le titre de *Beiträge sur Volkskunde der Provinz Posen* (Lissa i. P., Ebbeck). Deux volumes (le premier de 68 p. et le second de 48 p. in-8) ont déjà paru. Dans le premier, M. Knoop réunit les traditions populaires relatives aux animaux (classés suivant l'ordre alphabétique de la langue allemande); dans le second, M. Szulczewski publie des légendes et contes de la Kujawie prussienne sur les ménétriers, les mendiants, les voleurs, les tsiganes, les sorciers et le diable. Les documents folk-loriques sont publiés sincèrement et sans développement inutile et on ne manque pas de distinguer ce qui est, par accident, recueilli dans la population allemande. Cette petite Bibliothèque a donc le mérite de faire connaître du folk-lore polonais dans une langue plus accessible que la langue polonaise.

ANGLETERRE. — MM. Chapman et Hall, de Londres, vont nous donner une édition véritablement complète des œuvres de Charles Dickens. Cette édition, dont le tirage sera limité à 750 exemplaires, ne comprendra pas seulement les romans de l'illustre écrivain, revus sur les derniers textes corrigés et arrêtés par lui dans les deux dernières années de sa vie, mais aussi ses lettres, ses discours, ses pièces et poèmes et les divers articles publiés par lui, tant dans les *Household words* que dans l'*Examiner*, l'*All the year round* et autres recueils. La biographie du grand romancier par John Forster complètera cette édition, dont l'illustration sera formée par la reproduction des dessins publiés du vivant de Dickens pour orner ses œuvres.

BELGIQUE. — On achève de reconstruire le Palais royal qui était loin de faire honneur à la ville de Bruxelles. Cette circonstance a inspiré au très distingué secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, M. le chevalier Edm. Marchal, le désir de rappeler sommairement l'histoire de ce palais; et il a réalisé ce désir dans un mémoire d'une lecture agréable, communiqué à la Classe des lettres de l'Académie, en août 1905, et dont nous venons de recevoir un tiré à part. Ce mémoire a pour titre : *L'Ancien Palais de Bruxelles et ses hôtes princiers* (Bruxelles, Hayez, 1905, in-8 de 66 p.) et il est orné de trois jolies planches représentant le palais avant l'incendie de 1731, le palais démoli en 1905, le palais tel que nous ne tarderons plus à le voir.

— M. Eugène Gilbert s'est proposé, comme le montre le titre même de sa brochure : *Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui* (Paris, Sansot, 1906, in-18 de 70 p. — Prix : 1 fr. 50), de faire connaître et de juger les écrivains belges actuels de langue française. Après un premier chapitre de considérations générales, l'auteur passe successivement en revue les Romanciers, les Poètes, les Auteurs dramatiques, les *Essayistes* et les Critiques. Tout cela se lit à peu près, encore que le style soit parfois déconcertant et qu'il paraisse difficile de souscrire à tous les jugements portés par M. E. Gilbert. Mais pourquoi, dans cette revue des écrivains belges, l'auteur a-t-il omis les Historiens ? Il y en a cependant maintenant en Belgique d'autres que notre éminent collaborateur M. Godefroid Kurth, le seul que M. Gilbert ait nommé et jugé en une demi-ligne, à la p. 67 de son opuscule, dans le chapitre des « Essayistes et Critiques » !

ESPAGNE. — Dans une brochure un peu abstraite et subtile, mais intéressante, intitulée : *Lo Cientifico en la historia* (Madrid, imp. Apalategin, 1906, in-16 de 191 p.), M. Julian Ribera, à propos des écrits de MM. Lacombe et Xénopol, examine à nouveau le problème si souvent débattu : l'histoire est-elle une science ? Il conclut qu'on ne peut la regarder comme une science distincte, et qu'elle est seulement un mode d'observation scientifique des faits. L'auteur termine par quelques critiques assez vives sur l'état de l'enseignement historique en Espagne.

ITALIE. — La R. Deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie vient de publier deux nouveaux volumes de sa *Miscellanea di storia italiana* qui forment les tomes XLI et XLII du recueil du X et XI de la troisième série (Torino, fratelli Bocca, 1906, gr. in-8 de LI-371 et XII-412 p.). Cinq mémoires remplissent le t. XLI : c'est d'abord une excellente biographie par M. Giuseppe Roberti (p. 1-26) d'un officier piémontais, Benedetto Patono di Meirano (1763-1830), qui nous a laissé, entre autres ouvrages, des *Mémoires politiques et militaires sur mon pays* et des *Mémoires pour servir à l'histoire de la dernière guerre des Alpes*, non dépourvus d'intérêt ; la Sardaigne a fourni la matière de deux travaux, l'un de M. Luigi La Rocca qui nous raconte, à l'aide des actes diplomatiques et de documents inédits, la cession de l'île à la Maison de Savoie et la première prise de possession (p. 117-239), l'autre de M. Bartolommeo Fulcheri sur une institution du nouveau gouvernement pour remédier au marasme de l'agriculture, celle des monts de piété frumentaires, qui avait, il est vrai, commencé d'exister au XVIIe siècle, mais que l'autorité piémontaise généralisa et réglementa dans la dernière moitié du XVIIIe siècle (p. 27-80) ; M. Agostino Dutto étudie (p. 81-115) les différentes relations du siège de Cuneo en 1557, dont il publie la plus ancienne, encore inédite ; enfin M. Vittorio Poggi nous donne sur Savone un travail méritoire dans sa *Cronotassi dei principali magistrati che ressero il comune*, qu'il conduit, dans ce volume, jusqu'à l'année 1230 (p. 241-369). — Le t. XLII ne renferme pas moins de dix mémoires : dans le premier (p. 1-47), M. Mario Zucchi établit fort clairement que Jacopo Sannazar ne tire pas son nom et son origine des Salazar d'Espagne, mais de Sannazaro en Lomelline, ainsi nommé parce que son église et son monastère étaient dédiés dès l'origine à saint Nazaire ; et il estime que l'appellation de Burgondi de la famille du poète, que le bourg lui a empruntée, provenait d'alliances avec la famille pavesane de ce nom ; M. Jules Camus (p. 49-61, avec pl.) a été assez heureux pour retrouver des autographes des princes de la maison de Savoie du XIVe siècle, antérieurs par conséquent à ceux que M. Vayra considérait comme les plus anciens ; M. Carlo Contessa raconte en détail

(p. 63-207) la querelle diplomatique entre Venise et la Savoie au sujet du titre royal que ce dernier État prétendait fonder sur la souveraineté théorique de Chypre; l'étude que M. Fedele Savio consacre (p. 209-223) aux listes de saints du canon de la messe dans la liturgie ambrosienne et romaine, confirme l'opinion qu'ils procèdent d'une même source d'origine romaine, qui, dans le cours des temps, s'est modifiée d'une manière différente; les saints ajoutés au canon ambrosien ont été de préférence des saints auquels était dédiée une église à Milan. L'Inventaire des biens meubles de Blanche de Montferrat, que publie M. Piero Giacosa (p. 225-263), nous donne l'idée de ce qu'était vers 1519 une résidence princière ; M. Pietro Regii, à l'aide de documents en partie inédits, retrace l'histoire des luttes qui se sont livrées de 1202 à 1379 entre Ivrée et Verceil pour la possession de Piveronne Borgo Franco (p. 265-307) ; M. Girolamo Rossi nous apporte (p. 309-319) de nouveaux faits contre la prétendue existence du *jus primae noctis*, en même temps qu'une série de documents (p. 352-411) sur l'église de Vintimille; enfin M. Euclide Milano étudie l'histoire et la légende du lieu d'Auçabeth (p. 321-347), et M. Carlo Sforza nous fait connaître un missionnaire et sinologue piémontais, le P. Vagnoni, mort en 1640 (p. 349-358).

— Qui ne connaît en gros l'histoire de la tache d'encre faite par Courier sur un manuscrit de Longus et qui nous a valu l'admirable *Lettre à Renouard*, l'un de ses pamphlets les plus spirituels ? Mais les détails vrais — l'on ne saurait se fier, sans contrôle, à la parole de Paul-Louis — en sont moins connus, et M. Robert Gaschet nous apporte la preuve que l'on peut dire encore du nouveau sur *l'Affaire de la tache d'encre sur le manuscrit de Longus* (Extrait du *Bulletin italien*, Paris Fontemoing, 1906, in-8 de 41 p.). Parmi les documents inédits qu'il nous apporte, se trouvent notamment deux lettres de Courier au pauvre del Furia, qu'il a si vilainement arrangé dans son pamphlet.

— Le P. James Forbes nous donne sur *il Santo, par Fogazzaro* (Paris, Vaton, 1906, in-8, de 30 p.), une étude critique où il juge avec une extrême sévérité les erreurs qui ont fait condamner ce roman par la S. Congrégation de l'Index. Nos lecteurs n'ignorent pas le bruit qui a été fait autour de ce livre, ni sans doute la simplicité courageuse avec laquelle l'auteur s'est soumis au décret, en dépit de l'ameutement que cette attitude a provoqué contre lui de la part de la soi-disant libre-pensée.

Pologne. — Le commerce des livres anciens n'était exercé jusqu'à ces derniers temps, en Pologne, que par les juifs. Ils ne se hasardaient point toutefois à acquérir les éditions rares, le risque étant trop grand et la vente peu certaine. Dans cet état de choses, il n'est pas étonnant que tout ce qu'il y avait de plus précieux s'en allât à l'extérieur. Le collectionneur polonais avait à lutter contre des concurrents étrangers, des agents des grandes maisons de Paris, de Londres, de Vienne, de Berlin. Les documents imprimés (livres, gravures, cartes, etc.) étaient exportés pour enrichir les collections étrangères. — Il y a une dizaine d'années, M. Gieysztor créa a Varsovie une librairie ancienne, mais bientôt il fit faillite. La censure étant très sévère, le commerce des livres ne pouvait pas se développer et, par conséquent, ne couvrait même pas les frais qu'il occasionnait. — Depuis, l'état politique de la Pologne russe ayant un peu changé, une société par actions, qui a pour but l'achat et la vente des livres anciens, s'est fondée; la direction de la librairie ancienne a été confiée à un spécialiste éminent, M. Jérôme Wilder. La librairie Wilder, qui existe depuis quelques mois seulement, vient d'éditer son premier catalogue de 1.109 numéros concernant l'histoire de la Pologne ; et d'autres catalogues doivent suivre.

SUISSE. — M. R. de Girard, professeur de géologie à l'Université de Fribourg, a dirigé depuis plusieurs années les études de ses élèves sur les préalpes fribourgeoises, des terrains desquelles il a naguère donné lui-même un très intéressant tableau. Voici maintenant, sur un des massifs de ces préalpes, celui des sources (Brunnen-Massiv), que délimitent au sud la rivière de Bellegarde (Jaunbach), à l'ouest, son affluent le Javroz, au nord, les tributaires du lac Noir, deux monographies qui se complètent et constituent un travail d'ensemble : l'une est due à M. Leo Cieplik (*Zur Geologie des nordöstlichen Teiles des Brunnen-Massivs*. Fribourg, imp. Fragnière, 1905, in-8 paginé 39 à 75, carte et grav.) ; l'autre à M. Jan Pradzynski (*Beiträg zur Kenntnis der geologischen und topographischen Verhältnisse im südwestlichen Teile des Brunnen-Massivs*. Fribourg, imp. Fragnière, 1905, in-8 de 38 p., carte et grav.). Ces études, publiées dans les *Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles* (*Géologie et Géographie*, t. IV, cahiers 1 et (2, sont surtout importantes au point de vue de la tectonique.

SYRIE. — *L'Imprimerie catholique de Beyrouth et son œuvre en Orient* (*1833-1903*) (Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1903, in-8 de 144 p.), forme un fascicule supplémentaire des *Relations d'Orient*, qui résume de la façon la plus instructive l'œuvre accomplie à Beyrouth par l'imprimerie des RR. PP. jésuites, durant les cinquante années de son existence. Tous les orientalistes connaissent et apprecient les ouvrages sortis de ces presses ; ils ont en mains les grammaires et les dictionnaires des Pères de Beyrouth, et leurs excellentes éditions des auteurs arabes, particulièrement des poètes et des moralistes. Mais il n'est pas inutile que le grand public entende à son tour parler de cette œuvre ; elle n'est pas seulement importante comme manifestation de l'activité intellectuelle qui règne aujourd'hui dans l'Orient arabe ; elle est touchante aussi pour nous, parce qu'elle contribue à entretenir l'influence de l'enseignement catholique et de l'esprit français au milieu de populations qui leur sont sympathiques, malgré une censure à la fois fantaisiste et dure, et nonobstant la concurrence d'œuvres protestantes bien outillées et fortement soutenues.

ÉTATS-UNIS. — L'histoire locale des États-Unis a donné matière à un nombre considérable de monographies : histoires d'États ou de localités, à en juger par la bibliographie qu'en a dressée M. Thomas L. Bradford et dont le premier volume sera publié en janvier 1907 par les soins de M. Stan. V. Henkels, de Philadelphie. L'ouvrage comprendra 5 volumes où seront répertoriés quelque cinq mille ouvrages. M. Bradford ne s'est pas borné à une simple énumération des livres répertoriés ; il en a relevé les prix atteints dans les quarante dernières années et il a joint des notes bibliographiques à l'énoncé des titres.

— M. H. O. Severance se propose de donner à la librairie George Wahr d'Ann Arbor (Michigan) un *Guide to American periodicals and serials*, qui ne relèvera pas moins de dix mille titres de périodiques des États-Unis et du Canada, classés dans deux listes : par ordre alphabétique et par matière.

— Pour dresser la *Bibliography of the history of the United States navy* qu'il annonce en souscription (tirage limité à 350 exemplaires ; prix : 6 dollars), M. Charles T. Harbeck s'est assuré le concours de Miss Agnes C. Doyle, de la Bibliothèque publique de Boston, et de M. Axel Mothe, de la Bibliothèque publique de New York. Aux matériaux fournis par ces deux bibliothèques, M. Harbeck a pu ajouter ceux de collections privées et les renseignements puisés dans les catalogues. Il a relevé ainsi près de trois mille titres. Les

souscriptions sont reçues chez l'auteur (32, Broadway, Room 1104, New York), et chez Miss Doyle (36, Hillside Street, Roxbury, Mass.).

— La Librairie du Congrès publie le cadre de classement provisoirement adopté (à la date de juillet 1905, mais avec revision de mai 1906) pour la section des sciences mathématiques, physiques, chimiques et naturelles : *Library of Congress. Classification. Classe A, science* (Washington, Government printing Office, 1905, in-4 de 172 p.). Une table alphabétique des rubriques employées permet de les retrouver dans ce cadre de classement méthodique. — Une autre publication : *Library of Congress. Card Catalog* (s. l. n. d., in-4 de 18 p.), nous donne l'indication des subdivisions par matière adoptées dans ce catalogue sur cartes sous les noms des pays, — sous ceux des localités, etc.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Études de l'histoire juive*, par l'abbé Barret (in-8, Savaète). — *La Question biblique au XXe siècle*, par A. Houtin (in-8, Nourry). — *Jésus-Christ, sa vie, son temps*, par le P. H. Leroy (in-12, Beauchesne). — *Les Idées de M. Loisy sur le quatrième Évangile*, par C. Chauvin, (in-12, Beauchesne). — *Vérités d'hier ? La Théologie traditionnelle et les Critiques catholiques*, par l'abbé J. Le Morin (in-18, Nourry). — *Les Origines liturgiques*, par le T. R. P. Dom F. Cabrol (in-8, Letouzey et Ané). — *Sacra Theologia dogmatica recentioribus academiarum moribus accomodata*, auctore H. del Val. Vol. I. *De Deo uno. De SS. Trinitate de Deo creante et elevante* (in-8, Matriti, typ. filiae Gómez Fuentenebro). — *La Mère de grâce*, par le R. P. Hugon (in-18, Lethielleux). — *Conférences religieuses*, par le R. P. Constant. T. II (gr. in-8, Savaète). — *Retraite*, par Mgr Hedley ; trad. de l'anglais par par J. Bruneau (petit in-8, Lethielleux). — *Examen critique des gouvernements représentatifs dans la société moderne*, par le R. P. Taparelli d'Azeglio ; trad. de l'italien par le P. Pichot (4 vol. in-8, Lethielleux). — *Lógica*, auctore R. P. E. Hugon. I (in-8, Lethielleux). — *Lógica fundamental*, por P. M. López y Martínez (in-8, Valencia, Domenech). — *Science et spiritualisme*, par le Dr C. Fiessinger (in-16, Perrin). — *Les Substituts de l'âme dans la psychologie moderne*, par A. Kostyleff (in-8, Alcan). — *Mysticisme et folie, étude de psychologie normale et pathologique comparées*, par le Dr A. Marie (in-8, Giard et Brière). — *Essai sur les passions*, par T. Ribot (in-8, Alcan). — *L'Organisation de la conscience morale, esquisse d'un art moral positif*, par J. Delvolve (in-16, Alcan). — *Beiträge sur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, herausgegeben von Dr. C. Baeumker und Dr. G. Freih. von Hertling (Band. V. Heft. 1-6 ; Band. VI. Heft. 1. In-8, Münster Aschendorff). — *Histoire de la philosophie moderne*, par A. Höffding ; trad. de l'allemand par P. Bordier. T. II (in-8, Alcan). — *Les Grands Philosophes. Platon*, par C. Piat (in-8, Alcan). — *Kant und Haeckel. Freiheit und Naturnotwendigkeit*, von L. Goldschmidt (in-8, Gotha, Thienemann). — *Caro*, par le R. P. At (in-8, Savaète). — *Le Puits de Pyrrhon*, par H. Massis (petit in-12, Sansot). — *Le Socialisme, ce qu'il est*, par l'abbé Patoux (in-8, Savaète). — *Le Problème agraire du socialisme. La Viticulture industrielle du midi de la France*, par M. Augé-Laribe (in-8, Giard et Brière). — *Les Transformations de la puissance publique. Les Syndicats de fonctionnaires*, par M. Leroy (in-8, Giard et Brière). — *La Belgique criminelle*, par H. Joly (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Le Vrai Féminisme*, par J. de Valdor (in-8, Savaète). — *Comment on se soigne aujourd'hui. Remèdes de bonnes femmes*, par les Drs Cabanès et Barraud (in-16, Maloine). — *Magnétisme vital*, par E. Gasc-Desfossés. 2e éd. (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Guide pratique pour le choix des lunettes*, par le Dr A. Trousseau. 2e éd. (petit in-16 cartonné, F.-R. de Rudeval). — *Utilisation à la ferme des déchets et résidus industriels*, par J. Fritsch

(in-18, L. Laveur). — *La Géométrie analytique générale*, par H. Laurent (gr. in-8, Hermann). — *Cours d'astronomie*, par H. Andoyer. 1re partie. *Astronomie théorique*. — *Le Langage musical et ses troubles hystériques*, par le Dr J. Ingegnieros (gr. in-8, Alcan). — *La Querelle de l'orthographe*, par M. Boulenger (petit in-12, Sansot). — *L'Autre Monde. Mythes et légendes. Le Purgatoire de saint Patrice*, par P. de Félice (in-8, Champion). — *La Vie enchantée*, poèmes, par J. Valmy-Baysse (in-18, Sansot). — *Le Regard d'ambre*, par H. Strentz (in-18, Sansot). — *Poèmes*, par P. Chaîne (in-18, Sansot). — *Le Répertoire d'une cigale*, par P. Tisné (in-18, Haton). — *La Tragédie des espaces*, par R. Arcos (in-18, édition de « l'Abbaye »). — *Fleurs morvandelles*, par T. Maurer (petit in-8, Maison des Poètes). — *Gorri le forban*, par A. Lichtenberger (in-18, Calmann-Lévy). — *Après le pardon*, par M. Serao ; trad. de l'italien par G. Hérelle (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Comte de Chamarande*, par E. Daudet (in-16, Plon-Nourrit). — *Un Mirage*, par J. de la Brète (in-16, Plon-Nourrit). — *Cher Infidèle*, par Edgy (in-16, Plon-Nourrit). — *Cœurs inutiles*, par A. Germain (in-16, Plon-Nourrit). — *Sur les routes, contes d'ici et d'ailleurs*, par E. Guillon (in-16, Plon-Nourrit). — *Histoires de l'autre monde. Le Crime du fantôme*, par H. Belzac (in-16, Perrin). — *Part à deux*, par Albérich-Chabrol (in-16, Hachette). — *Grichemidi*, par P. Billaud (in-18, Lemerre). — *Petits et gros Bourgeois*, par J. Esquirol (in-18, Stock). — *L'Aumône fleurie*, par B. de Buxy (in-12, H. Gautier). — *La Fille du sonneur*, par É. de Kernac (in-8, Savaète). — *Les Grands Écrivains de la France*. Nouvelles éditions publiées sous la direction de Ad. Regnier. *Mémoires de Saint-Simon*. T. XIX (in-8, Hachette). — *Les Grands Écrivains français. Voltaire*, par G. Lanson (in-16, Hachette). — *Œuvres littéraires* d'Hérault de Séchelles, publiées avec Préface et notes par É. Dard (in-16, Perrin). — *Taine philosophe, esthète, historien*, par le R. P. At (in-8, Savaète). — *Schubert et le Lied*, par Mme M. Gallet (in-16, Perrin). — *Journal de voyage de Montaigne*, publié par L. Lautrey (petit in-8, Hachette). — *La Flandre, étude géographique de la Plaine flamande en France, Belgique et Hollande*, par R. Blanchard (gr. in-8, Colin). — *Un Crépuscule d'Islam. Maroc*, par A. Chevrillon (in-16, Hachette). — *La Question sociale et la Civilisation païenne*, par P. S. Reynaud (in-16, Perrin). — *Les Jésuites de la légende*, par A. Brou. 1re partie. *Les Origines jusqu'à Pascal* (in-16, Retaux). — *Nos Saints, biographie sommaire des principaux personnages béatifiés de l'Église des Gaules et de l'Église de France*, par H. Tivier (in-18, Retaux). — *Sainte Marie-Madeleine. La Tradition et la critique. Sa vie. Histoire de son culte*, par M. Sicard (2 vol. gr. in-8, Savaète). — *Sainte Colette (1381-1447) (Les Saints)*, par A. Pidoux (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Vie du vénérable Jean Eudes*, par le P. D. Boulay (gr. in-8, Haton). — *Frédéric Ozanam, sa vie, ses œuvres*, par le chanoine F. Fournier (gr. in-8, Haton). — *Monseigneur Lanusse. Le Prêtre, le soldat*, par Boyer d'Agen (gr. in-8, Haton). — *Don Juan de Palafox y Mendoza. Documentos para la história de México*, publicados por G. García (petit in-8, México, Vda. de C. Bouret). — *Gouverneur Morris. Un Témoin américain de la Révolution française*, par A. Esmein (in-16, Hachette). — *Histoire de la Pragmatique Sanction de Bourges, sous Charles VII*, par N. Valois (in-8, A. Picard et fils). — *L'Abbé du Chayla et le Clergé des Cévennes, 1700-1702*, par l'abbé J. Rouquette (in-8, Savaète). — *Contributions à l'histoire religieuse de la Révolution française*, par A. Mathiez (in-16, Alcan). — *Histoire de la Charité*, par L. Lallemand. T. III. *Le Moyen Age (du Xe au XVIe siècle)* (gr. in-8, A. Picard et fils). — *La Société française pendant le Consulat*, par G. Stenger. 5e série. *Les Beaux-Arts. La Gastronomie* (petit in-8, Perrin). — *Paris sous Napoléon. La Cour et la Ville. La Vie et la Mort*, par L. de Lanzac de

Laborie, (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Silhouettes de soldats*, par A. Mézières (in-16, Hachette). — *La France moderne et le Problème colonial*, par C. Schefer. I. (*1815-1830*) (in-8, Alcan). — *Alsace-Lorraine*, par M. Barrès (petit in-12, Sansot). — *Origine de Passavant et Récit du massacre des mobiles de la Marne en 1870 à Passavant*, par A. Patoux (in-8, Savaète). — *Les Archives de la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier*, par E. Martin-Chabot (in-8, Alcan). — *La République libérale*, par G. Noblemaire (in-18, Plon-Nourrit). — *La Crise française. Un Essai de solution*, par A. Lajusan (in-18, Giard et Brière). — *Mise au point nécessaire* (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Oscar II intime*, par le b^on^ de Maricourt (petit in-8, Juven). — *L'Effort ottoman*, par L. Rousseau (in-8, F.-R. de Rudeval). — *State Rights and political Parties in North Carolina, 1776-1861*, by H. McGilbert Wagstaff (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Causa instruida contra el general Leonardo Marques por graves delitos del orden militar. Documentos para la história de México* publicados por G. García (petit in-8, México, Vda. C. Bouret). — *Dix Années d'exil*, par Mme de Staël précédé d'une *Notice sur la vie et les ouvrages de Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, avec notes et appendices, par D. Lacroix (in-18, Garnier). — *Mes Écarts, ou Ma tête en liberté*, par Charles-Joseph, prince de Ligne (in-18, Sansot). — *Mémoires et Lettres*, par F.-M. de Castellane (in-18, Dujarric). — *Ames vaillantes*. 1re partie. *Mrs. Fanny Pittar*, autobiographie trad. de l'anglais par G. Pittar; éditée et annotée par J. Charruau (in-12, Téqui). — *Figures du temps passé*, par M. Dumoulin (in-12, Alcan). — *Les Mystères de l'histoire*, par A. Lang; trad. de l'anglais par T. de Wyzewa (in-16, Perrin). — *Le Livre*, par A. Cim. T. III (in-16, Flammarion). — *Bibliografia generale di Roma*, a cura di E. Calvi. Vol. I. *Bibliografia di Roma nel medio evo* (*476-1499*) (gr. in-8, Roma, Loescher). — *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano*, da P. Girolamo Golubovich. T. I (*1215-1300*) (gr. in-8, Quaracchi presso Firenze, tip. del collegio di S. Bonaventura). — *Book Auctions in England in the seventeenth Century* (*1676-1700*), by J. Lawler (in-12 cartonné, London, Elliot Stock). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Les Maîtres du paysage*, par Émile Michel. Paris, Hachette, 1906, gr. in-8 de IV-544 p., illustré de 170 reproductions dans le texte et de 40 planches héliogravure. Broché 40 fr., relié 50 fr. — 2. *Jeanne d'Arc (1412-1431)*, par le chanoine Henri Debout. Tome II. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1906, gr. in-8 de XII-1016 p., illustré de 500 grav. Broché, 12 fr. 50. L'ouvrage complet en 2 vol. brochés, 25 fr.; reliés, 40 fr. — 3. *A travers la banquise, du Spitzberg au Cap Philippe (Mai-août 1905)*, par Mgr le duc d'Orléans. Paris, Plon-Nourrit, 1907, gr. in-8 de 353 p., illustré d'un portrait en héliogravure, de 10 planches en couleurs et de profils de côtes, de 400 grav. en noir dans le texte et hors texte et de 2 cartes. Broché, 20 fr.; cart., 24 fr.; reliure amateur, 27 fr. — 4. *Mes Chasses dans les cinq parties du monde*, par Paul Niedieck; trad. de l'allemand par L. Roustan. Paris, Plon et Nourrit, 1907, in-8 de VI-437 p., illustré de 206 grav. dont 32 hors texte. Broché, 10 fr.; cart., 12 fr. 50; reliure amateur, 13 fr. — 5. *La Nouvelle Ève, ou la Femme du Nouveau Testament*, par le chanoine H. Boissonnot. Tours, Mame, s. d. (1906), in-folio de 319 p., orné de 50 grav. d'après Gustave Doré; relié percaline, plaque spéciale or et couleurs, tr. dorées, 9 fr. — 6. *Pie X (Notes biographiques)*, par le Dr Louis Daelli; trad. de l'italien par le chanoine H. Boissonnot. Tours, Mame, s. d. (1906), gr. in-8 de VI-388 p. Broché, couverture chromo, 7 fr. 50; cartonné, 10 fr. — 7. *Les Noellet*, par René Bazin. Tours, Mame, s. d. (1906), petit in-folio de 256 p., illustrations de G. Dutriac; reliure bradel fantaisie, plats en étoffe, 12 fr. — 8. *Le Volcan d'or*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1906), gr. in-8 de 492 p., orné de nombreuses illustr. de Georges Roux et de 12 grandes planches en chromotypo. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. Edition in-18, 2 vol. de 315 et 345 p., illustr. de G. Roux, à 3 fr. le volume broché. — 9. *Histoire anecdotique des aliments*, par Armand Dubarry. Paris, Henry Paulin, s. d. (1906), gr. in-4 de 300 p., orné de nombreuses illustrations, cartonné, 7 fr. 50; cartonné, toile anglaise, 10 fr.; relié, demi-chagrin, 12 fr. — 10. *Une Femme de France au XVe siècle*, par M. Herrgott. Paris, Lethielleux, s. d., gr. in-8 de 279 p., dessins de l'auteur. Broché, 7 fr. 50; cart. bradel, couverture en couleurs, 10 fr.; reliure toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. 50. — 11. *Les Jumeaux du Transvaal*, par Paul Roland. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8, de 304 p., illustr. de P. Giffey. Relié fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. — 12. *Les Souvenirs d'un hippopotame*, par G. Trémisot. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 219 p., illustrations de R. de la Nézière, relié fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr.— 13. *Trois Ames vaillantes*, par J. Lermont. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 332 p., dessins de L. Benett. Broché, 7 fr.; cartonné toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr.; relié, 11 fr. — 14. *Histoire de la reine de Bohême et de ses sept châteaux*, par Charles Foley. Tours, Mame, s. d. (1906), in-4 de 279 p., illustrations de G. Dutriac, 7 fr. — 15. *Chan-Ok le pirate*, adapté de l'anglais par Eudoxie Dupuis. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8 de 237 p., illustr. de Davidson et Fouqueray. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. — 16. *Au Pôle sud à bicyclette*, par Emilio Salgari; trad. de l'italien par J. Fargeau. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8 de 240 p., illustr. de Cazenove et Fontanez. Relié fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 17. *Le Vieux Paris universitaire*, par Albert Callet. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8 de 233 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 5 fr., relié, 7 fr. — 18. *Les Enfants à travers l'histoire. Petit Marmiton et Grand Musicien*, par Jules Chancel. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8 de 237 p., illustrations de Fontanez. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 19. *Au Pays des brûleurs de loups, légendes et contes du Dauphiné*, par Paul Berret. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8 de 239 p., illustré par Alfred Montader, relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. — 20. *L'Invincible Kenyon*, par P. Luguet, d'après W. Wallace Cook. Paris, Hetzel, s. d., in-8 de 252 p., illustra-

Laborie, (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Silhouettes de soldats*, par A. Mézières (in-16, Hachette). — *La France moderne et le Problème colonial*, par C. Schefer. I. (*1815-1830*) (in-8, Alcan). — *Alsace-Lorraine*, par M. Barrès (petit in-12, Sansot). — *Origine de Passavant et Récit du massacre des mobiles de la Marne en 1870 à Passavant*, par A. Patoux (in-8, Savaète). — *Les Archives de la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier*, par E. Martin-Chabot (in-8, Alcan). — *La République libérale*, par G. Noblemaire (in-18, Plon-Nourrit). — *La Crise française. Un Essai de solution*, par A. Lajusan (in-18, Giard et Brière). — *Mise au point nécessaire* (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Oscar II intime*, par le b^on^ de Maricourt (petit in-8, Juven). — *L'Effort ottoman*, par L. Rousseau (in-8, F.-R. de Rudeval). — *State Rights and political Parties in North Carolina, 1776-1861*, by H. McGilbert Wagstaff (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Causa instruida contra el general Leonardo Marques por graves delitos del orden militar. Documentos para la história de México* publicados por G. García (petit in-8, México, Vda. C. Bouret). — *Dix Années d'exil*, par Mme de Staël précédé d'une *Notice sur la vie et les ouvrages de Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, avec notes et appendices, par D. Lacroix (in-18, Garnier). — *Mes Écarts, ou Ma tête en liberté*, par Charles-Joseph, prince de Ligne (in-18, Sansot). — *Mémoires et Lettres*, par F.-M. de Castellane (in-18, Dujarric). — *Ames vaillantes*. 1re partie. *Mrs. Fanny Pittar*, autobiographie trad. de l'anglais par G. Pittar; éditée et annotée par J. Charruau (in-12, Téqui). — *Figures du temps passé*, par M. Dumoulin (in-12, Alcan). — *Les Mystères de l'histoire*, par A. Lang; trad. de l'anglais par T. de Wyzewa (in-16, Perrin). — *Le Livre*, par A. Cim. T. III (in-16, Flammarion). — *Bibliografia generale di Roma*, a cura di E. Calvi. Vol. I. *Bibliografia di Roma nel medio evo* (*476-1499*) (gr. in-8, Roma, Loescher). — *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano*, da P. Girolamo Golubovich. T. I (*1215-1300*) (gr. in-8, Quaracchi presso Firenze, tip. del collegio di S. Bonaventura). — *Book Auctions in England in the seventeenth Century* (*1676-1700*), by J. Lawler (in-12 cartonné, London, Elliot Stock). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Les Maîtres du paysage*, par Émile Michel. Paris, Hachette, 1906, gr. in-8 de IV-544 p., illustré de 170 reproductions dans le texte et de 40 planches héliogravure. Broché 40 fr., relié 50 fr. — 2. *Jeanne d'Arc (1412-1431)*, par le chanoine Henri Debout. Tome II. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1906, gr. in-8 de XII-1016 p., illustré de 500 grav. Broché, 12 fr. 50. L'ouvrage complet en 2 vol. brochés, 25 fr.; reliés, 40 fr. — 3. *A travers la banquise, du Spitzberg au Cap Philippe (Mai-août 1905)*, par Mgr le duc d'Orléans. Paris, Plon-Nourrit, 1907, gr. in-8 de 353 p., illustré d'un portrait en héliogravure, de 10 planches en couleurs et de profils de côtes, de 400 grav. en noir dans le texte et hors texte et de 2 cartes. Broché, 20 fr.; cart., 24 fr.; reliure amateur, 27 fr. — 4. *Mes Chasses dans les cinq parties du monde*, par Paul Niedieck; trad. de l'allemand par L. Roustan. Paris, Plon et Nourrit, 1907, in-8 de VI-437 p., illustré de 206 grav. dont 32 hors texte. Broché, 10 fr.; cart., 12 fr. 50; reliure amateur, 13 fr. — 5. *La Nouvelle Ève, ou la Femme du Nouveau Testament*, par le chanoine H. Boissonnot. Tours, Mame, s. d. (1906), in-folio de 319 p., orné de 50 grav. d'après Gustave Doré; relié percaline, plaque spéciale or et couleurs, tr. dorées, 9 fr. — 6. *Pie X (Notes biographiques)*, par le Dr Louis Dalli; trad. de l'italien par le chanoine H. Boissonnot. Tours, Mame, s. d. (1906), gr. in-8 de VI-388 p. Broché, couverture chromo, 7 fr. 50; cartonné, 10 fr. — 7. *Les Noellet*, par René Bazin. Tours, Mame, s. d. (1906), petit in-folio de 256 p., illustrations de G. Dutriac; reliure bradel fantaisie, plats en étoffe, 12 fr. — 8. *Le Volcan d'or*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1906), gr. in-8 de 492 p., orné de nombreuses illustr. de Georges Roux et de 12 grandes planches en chromotypo. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. Edition in-18, 2 vol. de 315 et 345 p., illustr. de G. Roux, à 3 fr. le volume broché. — 9. *Histoire anecdotique des aliments*, par Armand Dubarry. Paris, Henry Paulin, s. d. (1906), gr. in-4 de 300 p., orné de nombreuses illustrations, cartonné, 7 fr. 50; cartonné, toile anglaise, 10 fr.; relié, demi-chagrin, 12 fr. — 10. *Une Femme de France au XVe siècle*, par M. Herrgott. Paris, Lethielleux, s. d., gr. in-8 de 279 p., dessins de l'auteur. Broché, 7 fr. 50; cart. bradel, couverture en couleurs, 10 fr.; reliure toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. 50. — 11. *Les Jumeaux du Transvaal*, par Paul Roland. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8, de 304 p., illustr. de P. Giffey. Relié fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. — 12. *Les Souvenirs d'un hippopotame*, par G. Trémisot. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 219 p., illustrations de R. de la Nézière, relié fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr.— 13. *Trois Ames vaillantes*, par J. Lermont. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 332 p., dessins de L. Benett. Broché, 7 fr.; cartonné toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr.; relié, 11 fr. — 14. *Histoire de la reine de Bohême et de ses sept châteaux*, par Charles Foleÿ. Tours, Mame, s. d. (1906), in-4 de 279 p., illustrations de G. Dutriac, 7 fr. — 15. *Chan-Ok le pirate*, adapté de l'anglais par Eudoxie Dupuis. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8 de 237 p., illustr. de Davidson et Fouqueray. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. — 16. *Au Pôle sud à bicyclette*, par Emilio Salgari; trad. de l'italien par J. Fargeau. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8 de 240 p., illustr. de Cazenove et Fontanez. Relié fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 17. *Le Vieux Paris universitaire*, par Albert Callet. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8 de 233 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 5 fr., relié, 7 fr. — 18. *Les Enfants à travers l'histoire. Petit Marmiton et Grand Musicien*, par Jules Chancel. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8 de 237 p., illustrations de Fontanez. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 19. *Au Pays des brûleurs de loups, légendes et contes du Dauphiné*, par Paul Berret. Paris, Delagrave, s. d. (1906), gr. in-8 de 239 p., illustré par Alfred Montader, relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. — 20. *L'Invincible Kenyon*, par P. Luguet, d'après W. Wallace Cook. Paris, Hetzel, s. d., in-8 de 252 p., illustra-

tions de George Roux. Broché, 4 fr. 50; cartonné toile, plaque spéciale, tr. dorées, 6 fr. — 21. *Les Aventures de David Balfour*, par R.-L. Stevenson; trad. de l'anglais par Mme Marie Dronsart. Paris, Hachette, 1907, gr. in-8 de 305 p., illustré de 48 grav. par Vogel. Broché, 3 fr.; cartonné, tr. dorées, 6 fr. — 22. *Les Audiences joyeuses*, par Jean Drault. Tours, Mame, s. d. (1906), in-4 de 143 p.; relié percaline, plaque or et couleurs, tr. dorées, 5 fr. — 23. *Le Trésor de Benteville*, par Mme Chéron de la Bruyère. Paris, Hachette, 1907, in-16 de 264 p., illustré de 40 vignettes par G. Dutriac (*Bibliothèque rose*). Broché, 2 fr. 25; relié, 3 fr. 50. — 24. *Ma Première Traversée*, par M. La Bruyère. Paris, Hetzel, s. d., in-16 de 127 p., dessins de L. Jouenne. Cartonné toile, genre aquarelle, tr. dorées, 2 fr. 25.

II. — **Périodiques illustrés et Albums.** — 1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. Année 1906.* Paris, Hachette, gr. in-4 de 624-xiv-422 p., avec de nombr. illustrations. Broché 25 fr. — 2. *Le Tour de France. Guide du touriste.* Paris, 295, boulevard Raspail (XIVe). Partie du tome II. 1905-1906, in-folio paginé cxxv-clxxvi et 161-432 p., illustré de très nombr. grav. dans le texte, de grav. hors texte en noir, en deux teintes et en couleurs et de cartes. France, 15 fr.; Étranger, 20 fr. Cartonnage-emboîtage toile, plaque spéciale, titres sur le plat et sur le dos, 2 fr. 25. — 3. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1906.* Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr.; reliés, 26 fr. — 4. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis.* 41e année. Nouv. série. Tomes XXIII et XXIV. Paris, Hetzel, 1906, 2 vol. in-8 de chacun 380 p., avec 250 grav. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; Union postale, 17 fr.; cartonnés, 18 fr.; reliés, 20 fr. — 5. *Revue Mame, année 1905-1606.* Tours, Mame, gr. in-4 de 848 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 212 p., avec de très nombr. grav. Broché, 8 fr.; relié toile, 10 fr. — 6. *Mon Journal 1905-1906*, recueil illustré de 500 grav. en noir et en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1906, gr. in-8 de 787 p. Broché, 8 fr.; cart. 10 fr. — 7. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré.* 43e année. Paris, Henri Gautier, 1905-1906, in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 8. *Les Veillées des chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré.* 27e année. Paris, Henri Gautier, 1905-1906, in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — *La Semaine de Suzette.* 1re année. 2e semetre et 2e année, 1er semestre. Paris, Henri Gautier (3 août 1905-26 juillet 1906), 2 vol. in-4 de chacun 418 p., avec de très nombreuses grav. en noir et en couleurs. Abonnement annuel : France, Algérie, Belgique, 6 fr.; autres pays, 8 fr. Chaque vol. cartonné, 3 fr. 50. — 10. *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames*, 86e année. Paris, 14, rue Drouot, 1906, in-4 de 480-96 p., avec grav. et planches. Paris, 16 fr.; province, 19 fr.; Union postale, 22 fr. — 11. *Rip van Winkle*, par Washington Irving. Paris, Hachette, 1906, album gr. in-4 de 69 p., illustré de 50 planches en couleur, par Arthur Rackham. Relié fers spéciaux, 25 fr. — 12. *Album historique*, publié sous la direction de Ernest Lavisse, par A. Parmentier. T. IV. *Le* xviiie *et le* xixe *siècle.* Paris, Colin, 1907, in-4 de viii-306 p., illustré de 1500 grav. Broché 15 fr., reliure demi-chagrin, plats toile, fers spéciaux, tr. rouges, 20 fr. — 13. *Versailles et Paris, en 1871*, par Gustave Doré, avec préface de M. Gabriel Hanotaux. Paris, Plon-Nourrit, 1907, album gr. in-8 de vi p. et 98 planches, 6 fr. — 14. *Guy le batailleur*, texte de J. Jacquin; illustrations en noir et en couleurs de Perkinson. Paris, Hachette, s. d., album oblong, grand format, de 40 p., cartonné, 5 fr. — 15. *Les Petits Robinsons de Fontainebleau*, texte par P.-J. Stahl, avec 22 vues photographiées sur nature et gravées par Méaulle. Paris, Hetzel, s. d., album gr. in-8 de 44 p. Bradel, 2 fr.; cartonné 4 fr. — 16. *Bé-Bé, histoires de bêtes, histoires de gens;* illustrations en couleurs de Will Kidd. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 26 p., cartonné, 3 fr. — 17 à 20. *Boucle d'Or chez les Ours; — Grand' Mère Bastien; — Ali-Baba; — Le Petit Chaperon Rouge*, par David-Brett. Paris, Hachette, s. d., 4 albums in-4, planches en couleurs, de 10 pages, cartonnage avec sujets en couleurs. Chaque album, 1 fr. 50. — *Petits Tableaux d'histoire de France par l'image*, par Gauthier et Deschamps; nombr. grav. Paris, Hachette, 1906, album in-8 carré de 32 p., cartonné percaline, 1 fr.

III. — **Bibliothèque des écoles et des familles. 1re série**, publiée par la maison Hachette, 1906. Vol. gr. in-8. Brochés, 3 fr.; cartonnés, 4 fr. 60. — 1. *Mon-*

sieur de la Palisse, par J. Jacquin, illustré de 49 grav. par Ed. Zier, 305 p. — 2. *Les Navires célèbres*, par W. de Fonvielle. 3e édition, revue, corrigée et mise au courant, illustrée de 59 grav., 307 p.

IV. — Bibliothèque des écoles et des familles. 3e série, publiée par la maison Hachette, 1906. Vol. in-8. Brochés, 2 fr. ; cartonnés, 3 fr. — 1. *Le Trust du soleil*, par Danielle d'Arthez, illustré de 26 grav. par Ed. Zier, 224 p. — 2. *La Tour de la Lanterne*, par Mme L. Savary, illustré de 37 grav., 250 p.

V. — Bibliothèque du « Petit Français », publiée par la maison A. Colin, 1906-1907. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Le Triomphe de Bibulus ; Les Trois miracles d'Osiris ; L'Héritage du cousin Agathias*, par Charles Normand, illustrations de Christophe, ornementation de Ruty, viii-261 p. — 2. *Passe-Partout et l'Affamé*, par M. Guéchot, illustrations de Christophe, ornementation de Ruty, vi-216 p. — 3. *Le Chevalier Carême*, par M. Guéchot, illustrations par Henri Pille, viii-260 p. — 4. *Les Flibustiers, épisode de la guerre de Cuba (1896-1898)*, par Léon Fornel, illustrations de Schmidtmüller et Pouzargues, 287 p.

VI. — La Petite Bibliothèque, publiée par la maison A. Colin, 1906. Vol. petit in-8. Brochés, 1 fr. 50 ; reliés toile, fers spéciaux, 2 fr. 10. — 1. *Les Amusettes de l'histoire*, par Charles Normand, illustré de 46 grav., 153 p. — 2. *Les Sports pour tous*, par Raoul Fabens, 70 grav., 163 p. — 3. *La Vie curieuse des bêtes*, par Henri Coupin, 123 grav., 151 p. — 4. *Théâtre de famille*, par M. Guéchot, avec grav., 145 p.

I. — 1. — La maison Hachette a gardé l'excellente habitude de nous offrir des livres d'étrennes aussi utiles que somptueux. Celui que nous avons le plaisir de célébrer en tête de liste séduira, nous en sommes assurés, et satisfera tout ensemble les amis de l'art, qui sont nombreux, et ceux de la nature, qui ne le sont pas moins. *Les Maîtres du paysage* y sont étudiés par un des leurs, qui est tout à la fois le plus sagace et le plus délicat de nos historiens d'art. M. Émile Michel, qui nous a donné autrefois sur Rembrandt et sur Rubens des livres qui demeurent les modèles du genre, a condensé en celui-ci les observations et l'expérience de toute sa vie. C'est lui-même que nous retrouvons à chaque page, dans les jugements sobres et mesurés qu'il porte sur tant de glorieux peintres, avec le goût le plus sûr et le sens le plus pénétrant de la noblesse et de ce que Taine appelait la « bienfaisance » de l'art du paysage. Ce livre, qui par ses admirables gravures est une joie pour les yeux, renferme un texte instructif et attachant au possible ; c'est la première histoire suivie et complète d'un genre qui a pris au siècle dernier la plus merveilleuse expansion. M. Émile Michel a tenu, avant tout, à bien délimiter son sujet. Il n'a pas sacrifié aux minuties de l'érudition en insistant sur les humbles commencements du paysage dans les œuvres de l'antiquité païenne ou chrétienne ; il se contente même d'indiquer en passant la façon dont les artistes de la Renaissance italienne, de Filippo Lippi jusqu'à Raphaël, ont compris le décor qu'ils empruntaient à la nature ; mais il va droit aux maîtres qui les premiers ont donné au paysage son complet épanouissement, à ces peintres vénitiens qui demeurent peut-être les plus beaux de

tous, Bellini, Giorgione, Titien, Véronèse. Il étudie ensuite les Flamands, les Van Eyck, avec le paysage de l'Agneau mystique où toutes les perfections de la nature semblent réunies dans un même cadre, Gérard David et Memlinc, les Brueghel et le grand Rubens ; puis les Allemands, et surtout Dürer, scrupuleux observateur dont une herbe des champs retient l'attention à l'égal des horizons les plus vastes. Au dix-septième siècle, les nobles et radieuses compositions d'un Poussin et d'un Claude Lorrain sont analysées avec la sympathie la plus éloquente ; et les paysagistes hollandais, en un chapitre de près de cent cinquante pages, reçoivent les éloges auxquels ont droit un Ruysdaël, un Hobbema, un Rembrandt ; on sent qu'ils sont traités en amis fidèles, en conseillers de tous les instants. Et il n'y a pas moins d'affectueuse insistance à nous détailler les mérites des peintres anglais, de Turner, si évidemment préoccupé de notre Claude Lorrain, et surtout de Constable, ce précurseur et initiateur à distance de notre école de 1830. Dans la dernière partie de son beau travail, M. Émile Michel a prodigué les trésors de son information et de ses souvenirs. Il a connu personnellement les maîtres dont il nous entretient, son cher Corot, et Troyon, et Dupré ; il les a vus à l'œuvre ; et il nous fait assister à l'intimité de la vie de ces deux grands poètes de l'école de Barbizon, Théodore Rousseau et François Millet. Les derniers disparus dont la figure ressuscite vers la fin du livre sont Puvis de Chavannes et l'aimable Cazin. L'auteur s'est interdit, fort sagement, de traiter la question de l'impressionnisme, qu'il laisse à d'autres le soin d'exalter avec fracas. Ainsi sa belle étude demeure ce qu'il a voulu qu'elle fût, un livre d'histoire ; et ce livre, on le consultera et on le citera longtemps, et longtemps aussi on s'enchantera les yeux des gravures qui en illuminent les pages ; c'est le véritable *Musée du paysage* qui nous est présenté en des centaines de reproductions d'une fidélité scrupuleuse.

2.— Nous avons l'an dernier signalé à nos lecteurs, à titre de publication illustrée, le grand ouvrage de M. le chanoine Henri Debout sur *Jeanne d'Arc*, en remettant après l'apparition du second volume, qui devait le compléter, notre appréciation de l'ensemble du texte. Cette apparition s'étant trouvée retardée presque jusqu'à la fin de la présente année, nous devons encore ajourner à une date ultérieure l'analyse et l'appréciation historique du livre. Mais nous tenons, en attendant, à renouveler dans le présent article l'annonce que nous en avons faite au titre ci-dessus rappelé. Nous n'avons, pour le moment, rien à dire de plus que ce que nous avons dit déjà de l'abondante et même surabondante illustration de ces beaux volumes. Le second est précédé d'une lettre de félicitation adressée à l'auteur par le Souverain Pontife.

3. — Au premier rang des livres de voyage que nous apportent les « étrennes » de 1907, se place indiscutablement le superbe volume

dans lequel Monseigneur le Duc d'Orléans a raconté sa belle expédition de mai-août 1905 : *A travers la banquise du Spitzberg au Cap Philippe*. On sait que ce voyage a affecté dès le premier jour, et surtout dans sa seconde partie, un caractère scientifique très marqué, et que la vaillante *Belgica*, après avoir accompli sous la direction du commandant de Gerlache une remarquable exploration dans les mers antarctiques, a mené le Duc d'Orléans au nord du Groënland oriental plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs, — jusqu'à cette Terre de France que les géographes appellent, conformément aux règles adoptées maintenant, la Terre du Duc d'Orléans. Comment la *Belgica*, après avoir visité le Spitzberg, est parvenue, en longeant la banquise impénétrable, jusque sur le littoral groënlandais, et a pu ensuite s'avancer sans encombre à travers la glace côtière, grâce à la prudente hardiesse du commandant A. de Gerlache, jusqu'au-delà du 78° de latitude nord, le Duc d'Orléans l'a raconté dans *A travers la banquise* avec beaucoup de bonne humeur. De superbes photographies documentaires et de fort belles aquarelles, des profils de côtes et deux cartes dressées par M. de Gerlache accompagnent cette intéressante relation, dont les appendices scientifiques augmentent la valeur documentaire et la précision et que la maison Plon a publié avec un soin digne des plus grands éloges.

4. — En racontant ses chasses dans les cinq parties du monde, M. Paul Niedieck s'est proposé deux choses : indiquer d'abord comment on peut, dans le domaine propre de chaque bête sauvage et « avec la seule arme convenant au chasseur, la carabine », abattre les différents représentants de la faune africaine, asiatique, australienne et américaine ; puis inciter ses compatriotes à faire comme lui-même et à rivaliser avec les Anglais sur l'immense terrain de chasse qui s'offre à eux hors de l'Allemagne. Y réussira-t-il ? Peut-être ; en tout cas ses récits, qu'a très agréablement traduits M. L. Roustan, remplissent parfaitement leur but. Faisans, kangourous, élans, ours, rhinocéros, tigres, lions, etc., sont successivement tombés sous les balles de l'adroit chasseur, au Japon, en Australie, à Terre-Neuve et dans l'Alaska, dans les Montagnes rocheuses, l'Afrique équatoriale et l'Inde. Mais on ne trouvera pas seulement, dans *Mes Chasses dans les cinq parties du monde*, le sobre récit des exploits cynégétiques de M. Paul Niedieck, on y rencontrera parfois de bonnes descriptions, — accompagnées de superbes illustrations, — des pays visités par l'auteur. L'ouvrage évite ainsi cette monotonie qui est très souvent la caractéristique des récits de chasse, et prend une variété, un intérêt, une vie indiscutables; il aura de nombreux lecteurs.

5. — Après nous avoir montré dans *l'Épopée biblique* (*Polybiblion*, t. XCVIII, p. 492-493) la grande procession de l'humanité du paradis terrestre, dont elle vient d'être chassée au paradis du ciel où elle

entre avec le Fils de Dieu, après nous avoir enseigné à la lumière de la Bible la place que tient *la Femme dans l'Ancien Testament* (t. CI, p. 509) et son rôle tour à tour pernicieux et sublime, M. le chanoine H. Boissonnot nous appelle à contempler *la Nouvelle Ève, ou la Femme du Nouveau Testament.* Suivant son habitude, le pieux auteur nous traduit, nous commente, nous explique les textes des livres canoniques du Nouveau Testament où la femme apparaît ; à l'encontre de beaucoup d'écrivains il ne fait des apocryphes qu'un usage extrêmement discret et il n'hésite pas à faire ressortir combien le silence ou la simplicité de l'Évangile sont souvent plus éloquents et plus touchants que les détails imaginés par la curiosité. La femme du Nouveau Testament, c'est d'abord la Mère bénie du Christ, la Femme par excellence, la véritable Ève nouvelle qui, en se prêtant à l'Incarnation, a racheté l'humanité perdue par la première Ève. C'est pour cela même, suivant une interprétation ingénieuse de l'auteur, que N. S. J.-C. appelle sa mère, aux noces de Cana, de ce terme de « Femme », parce qu'elle est la personnification du sexe féminin, la nouvelle Ève ; elle est la Femme, comme il est le Fils de l'Homme. Mais à côté de la Vierge Marie, l'Évangile nous montre d'autres femmes : la Madeleine, les sœurs de Lazare, la Samaritaine, la Chananéenne, les saintes femmes, qui accompagnent le Christ dans sa Passion, puis les femmes de l'Église primitive que les Actes ou les Épîtres présentent à notre méditation. C'est un plaisir pour l'esprit et c'est un profit pour l'âme que de repasser dans les récits vivants et chaleureux du pieux chanoine ces épisodes de l'histoire de la femme chrétienne et que de méditer sous sa direction douce et sûre sur ces splendeurs de l'âme féminine illuminée par la foi chrétienne. Nos femmes et nos filles pourront apprendre dans ce beau livre à quelle hauteur le christianisme a relevé la femme et quel rôle salutaire elle peut jouer dans la société, à l'image de ces modèles qui s'offrent à son imitation. Les cinquante dessins de Gustave Doré qui illustrent le texte ajoutent un cachet artistique à ce livre aussi édifiant dans le fond qu'attachant dans la forme. L'on ne peut que souscrire au jugement de M. l'archiprêtre Cruchet, qui en félicitant de son œuvre M. le chanoine Boissonnot proclame « que non seulement on la lira avec grand intérêt, mais de plus qu'elle fera du bien en montrant la femme chrétienne sous son véritable jour et dans sa pleine lumière. »

5. — Depuis que le cardinal Sarto a reçu du conclave la lourde succession de Léon XIII, bien des biographes déjà se sont efforcés de nous retracer la vie et de nous faire connaître la figure du pontife désigné par le Saint-Esprit pour diriger dans ces temps difficiles la nacelle de l'Église catholique. En nous donnant sur *Pie X* un nouveau volume, M. Louis Daelli n'a pas entendu faire autre chose que nous

présenter de simples « notes biographiques » à l'usage du grand public. Sans apprendre beaucoup de faits nouveaux à ceux qui ont déjà lu quelques-unes des biographies antérieures, sans donner même un livre où toutes les questions soient épuisées, il a écrit avec intelligence et avec cœur un volume qui nous fait comprendre et aimer notre saint pape. Ce qui assure de toute façon à son ouvrage une indéniable supériorité sur ceux de ses devanciers, c'est l'abondance et la richesse de l'illustration. Rien n'a été négligé pour permettre au lecteur d'entrer *de visu* dans la connaissance des pays, des personnes, des faits auxquels a été mêlée la vie du Souverain Pontife, depuis son humble naissance dans Riese jusqu'à son exaltation successive à l'épiscopat de Mantoue, au patriarcat de Venise, enfin au souverain pontificat. La maison Mame et M. le chanoine Boissonnot rendent un véritable service au public français en mettant à sa portée ce bel ouvrage ; il n'est pas nécessaire de dire à nos lecteurs qu'une traduction due à la plume de M. le chanoine Boissonnot ne peut être qu'élégante et agréable à lire ; nous lui souhaitons tout le succès qu'elle mérite. La modicité du prix de l'ouvrage, par rapport à l'excellence de son exécution matérielle, assure à ce beau volume une place dans toute bibliothèque catholique.

7. — Il y a longtemps déjà (t. LIX, p. 12-13) que le *Polybiblion* a, pour la première fois, parlé des *Noellet* de M. René Bazin. Cela nous reporte, en effet, au mois de juillet 1890. Il s'agissait alors de l'édition in-18 de la librairie Calmann-Lévy ; nous sommes aujourd'hui en présence d'une édition de luxe que nous offre la maison Mame. L'œuvre du maître est restée toujours fraîche, jeune, vivante et vraie. Nous ne croyons pas utile de refaire ici l'analyse de ce roman palpitant d'émotion, digne pendant de la *Terre qui meurt ;* nous rappellerons toutefois la conclusion de feu notre collaborateur Firmin Boissin : « Écrit de main d'ouvrier, ce livre est bien le roman rural tel qu'il le faut. Les paysans de M. René Bazin ont certes leurs passions et leurs défauts. Mais en dehors de Pierre, qui brise la tradition ancestrale, ils savent, tout en aimant âprement la terre, regarder le ciel. Je les trouve plus vrais et plus originaux, pour ma part, que les Beaucerons abrutis de M. Zola. » Voilà un jugement parfaitement porté. Ajoutons qu'à seize années d'intervalle, le mal si bien mis en évidence par l'auteur, le mal de l'émigration vers la grande ville des ambitieux provinciaux de toute sorte, insuffisamment armés pour la lutte, est devenu plus aigu que jamais. Pour retenir aux champs les malheureux qu'un mirage trompeur fait rouler neuf cent quatre-vingt-dix neuf fois sur mille dans l'abîme parisien, nous sommes d'avis qu'une telle lecture sera tout à fait opportune. Un mot de l'édition. Elle est du meilleur goût : papier magnifique, beaux caractères, gravures très artistiques, reliure riche et sobre.

8. — Et par delà le tombeau, Jules Verne continue à nous charmer. Saluez *le Volcan d'or!* quel titre suggestif, chers amis! L'extraordinaire conteur prend ses héros au Canada. Deux cousins aussi différents que possible au physique et au moral, Summy Skim et Ben Raddle, héritent d'un frère de leurs mères, l'oncle Lacoste, mort subitement, un claim ou lot aurifère situé au Klondike, sur la frontière de l'Alaska. Une compagnie leur en offre un prix que l'aventureux ingénieur Ben Raddle estime insuffisant : il veut, avant de se décider, voir et toucher. Son cousin Skim, au contraire, grand chasseur que sa fortune présente satisfait pleinement, ne se soucie pas de quitter ses fermes. Mais Ben Raddle finit par le décider à entreprendre ce pénible et lointain voyage. Ils partent. En route ils rencontrent deux jeunes filles d'une éducation parfaite, Jane et Édith Edgerton, qui, elles aussi, se rendent au Klondike, la première pour être prospectrice, c'est-à-dire pour travailler à l'extraction de l'or, l'autre, pour occuper un emploi à l'hôpital de Dawson City, capitale dudit Klondike. Et les deux cousins rendent, chemin faisant, d'importants services aux deux cousines. Bref, tous quatre touchent au but, puis chacun commence à remplir son rôle, tant bien que mal, non sans avoir des démêlés avec certains voisins, Hunter et Malone, deux Texiens, bandits fort dangereux. Tout à coup, un cataclysme ensevelit sous les eaux, profondément, la presque totalité des claims de la région. Entre temps, une circonstance tragique met les deux cousins et Jane Edgerton en possession d'un renseignement précieux : plus loin, beaucoup plus loin dans le nord, à plus de cent lieues, près du cercle polaire, existe un volcan planté au bord de la mer, éteint depuis longtemps et recélant des monceaux d'or. Pour le recueillir on n'a guère qu'à se baisser. Une expédition est aussitôt organisée et l'on court à la recherche du volcan, qui est découvert, mais qui a le mauvais goût d'être rentré en activité. Rien à faire ; cependant, si : il faut attendre une éruption qui rejette au dehors le précieux métal qu'on est venu chercher. Et comme elle tarde, cette éruption, l'ingénieur trouve le moyen de la provoquer. Si bien qu'il allait arriver à ses fins quand surgit un très fâcheux élément de concurrence sous les menaçantes espèces et solides apparences de Hunter et de Malone, les mauvais voisins précédents. Bataille : quarante contre vingt. Et les vingt arrivent à bout des quarante. Mais le volcan en éruption envoie ses trésors dans la mer, sauf un gros bloc d'or pur qui tue Hunter et reste le seul bénéfice du voyage. Ci : un peu plus de cent mille francs. On reprend alors le chemin de Dawson City où les deux cousins et Jane Edgerton (Edith étant restée à son poste d'hospitalière) arrivent pour encaisser la jolie somme de près de vingt millions de francs extraits à leurs noms, pendant leur absence, du fameux claim inondé et qu'ils croyaient perdu à tout jamais. Peut-

être allez-vous nous demander comment s'est produit un tel prodige? Nous ne vous le dirons pas : lisez le nouveau récit du conteur défunt et vous le saurez. Sachez du moins que les deux cousins épousent les deux cousines, qu'ils furent heureux et qu'ils eurent beaucoup d'enfants. Cela rappelle les contes de fées ; et c'en est un, et pas un des moins merveilleux. Est-il bien utile d'ajouter que reliure et illustrations sont à la hauteur de celles des précédents volumes de la collection des *Voyages extraordinaires*?

9. — M. Armand Dubarry nous donne l'*Histoire anecdotique des aliments*. Il commence par nous entretenir du pain, puis de la viande. Un chapitre spécial est consacré à la nourriture en général. Là, nous voyons comment l'on mangeait autrefois et aujourd'hui. L'auteur nous parle ensuite du lait, des légumes, des fruits, des condiments, et des diverses espèces de boissons. Quoique instructive, cette lecture n'en est pas moins très amusante, car, à côté de l'histoire, M. Dubarry a placé une quantité considérable d'anecdotes curieuses, sérieuses ou gaies, qui donnent à son volume un réel attrait. Ce vaste sujet est d'ailleurs envisagé à travers les âges depuis les plus reculés jusqu'au temps présent, chez tous les peuples et sous tous les climats. L'ouvrage est illustré d'un très grand nombre de gravures ; peut-être même y en a-t-il un peu trop, car plusieurs ne se rapportent au texte que d'une façon relative. Mais qui donc se plaindra de cette abondance?

10. — Dans *Une Femme de France au* XVe *siècle*, et sous forme de roman, M. Hergott a voulu faire connaître surtout l'histoire de France à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe siècle. Il imagine une famille seigneuriale qui, après avoir habité un château de province, quitte cette demeure pour venir à Paris. Elle y arrive au moment où Charles V meurt, laissant le royaume entre les mains d'un enfant gouverné par des oncles plus avides que scrupuleux. Successivement, avec cette famille, on assiste au sacre de Charles VI, à la révolte des Maillotins à Paris. Ce très intéressant ouvrage donne une idée de ce qu'était l'éducation d'une femme à cette époque, de son rôle dans la famille, en même temps qu'il rappelle les principaux épisodes des règnes de Charles VI et de Charles VII, le bal des sauvages, le meurtre du duc d'Orléans, la bataille d'Azincourt et la mission de Jeanne d'Arc qui occupe les derniers chapitres. Les illustrations, assez nombreuses éclairent bien l'ensemble du texte. Excellent livre d'étrennes à mettre entre les mains des enfants de douze à quinze ans environ, surtout des jeunes filles.

11. — Un richissime jeune homme, orphelin de père et de mère, Jean Hamon, traîne à Paris une vie lourdement désœuvrée, quand tout à coup lui arrive de l'Afrique du sud la mystérieuse invitation, apportée par un sauvage « distingué », d'avoir à se trouver à une date fixée, à

un rendez-vous déterminé, en ladite Afrique du Sud. La guerre anglo-boer bat son plein. Jean ne songe pas un instant à décliner l'invitation : elle lui est adressée par un certain M. Volkof, qui a fait la fortune de son père et, par conséquent, à qui il doit tout lui-même. Il part donc, accompagné d'un oncle et d'un petit Breton fort débrouillard. Dès son arrivée au Cap, le trio voit toutes les difficultés s'aplanir devant lui : nous ne vous dirons pas comment ni pourquoi ; ce serait trop long. Puis se déroulent des aventures de guerre fort émouvantes. Enfin, nos Français arrivent au lieu du rendez-vous... vingt-quatre heures trop tard : le Volkof, qui n'attend jamais, est parti. Qu'est ce personnage ? — « Le Maître du feu ». Et qu'est-ce que le « Maître du feu » ? — Un savant tel qu'on n'en a jamais vu peut-être : il commande aux éléments, fabrique des ballons dirigeables merveilleux, des automobiles fantastiques, etc. Comme c'est un original, il laisse nos aventuriers malgré eux se débrouiller, et, quand ils s'enferrent, il intervient, — tel un *Deus ex machina* — et les sauve en un tour de main. D'émotions en émotions, nous approchons du dénouement que nous allons vous esquisser en trois temps : 1° « Le Maître du feu », ancien ami du père de Jean Hamon, lui offre sa fille en mariage, laquelle fille se trouve être, à la grande joie du fiancé, une amie d'enfance dont il a souvent rêvé ; 2° Nos amis visitent le domaine souterrain, fabuleux, quasi infernal de M. Volkof, où vit et s'agite tout un peuple de travailleurs ; 3° Le « Maître du feu, » ayant voulu perforer le globe terrestre jusqu'à son centre, provoque une éruption volcanique qui, en un clin d'œil, anéantit son empire. Ce qui le rend fou, mais n'empêche pas les jeunes gens de s'épouser. Il y a bien d'autres choses encore dans ce récit, notamment l'histoire des *Jumeaux du Transvaal* qui, n'étant pas les personnages principaux de ce conte bleu contemporain, n'obtiendront ici qu'une simple mention honorable. Peut-être mériteraient-ils mieux ; mais voyez le volume et offrez-le à vos enfants : il plaira sûrement. Il est d'ailleurs animé de sentiments moraux, patriotiques et même religieux.

12. — *Les Mémoires d'un âne* ont fait la joie de notre enfance et provoquent encore celle de nos enfants. *Les Souvenirs d'un hippopotame* feront certainement passer, à leur tour, de bons moments aux petits. Le genre est certes tout différent, naturellement exotique, mais ce genre ne sera pas pour leur déplaire, car il est vivant et gai, amusant et un peu sentimental parfois. Que Léopold Colibri, hippopotame en retraite, raconte ses souvenirs et ses amitiés d'enfance, avec toutes sortes d'animaux, au fond de l'Afrique, ou qu'il enregistre ses impressions d'hippopotame d'âge mur, dans la famille américaine dont il est devenu le familier, le récit, largement illustré, est toujours alerte et plein de pittoresques observations. En passant, et sans en avoir l'air, Léopold Colibri apprend bien des choses aux tout petits. Choyé des enfants qui

l'entourent et qu'il aime, il sauve sa petite maîtresse des griffes d'un singe criminel et devient, par suite, l'hippopotame le plus fortuné de la création.

13.— Sous ce titre : *Trois Ames vaillantes*, M. J. Lermont nous donne un joli livre qui convient aux enfants de sept à dix ans. Ils s'intéresseront aux aventures du jeune collégien Félicien, de ses amis et de ses protégés ; ces aventures finissent par le châtiment des méchants et la récompense des bons, dénouement très moral, s'il n'en est pas toujours ainsi sur cette terre. Le récit se passe en Belgique, pays paisible par excellence, ce qui n'empêche pas que ces pages contiennent des histoires de vol et d'incendie assez mouvementées pour mettre en lumière les belles qualités des « âmes vaillantes » qui donnent son titre à l'ouvrage.

14. — L'*Histoire de la reine de Bohême et de ses sept châteaux* a tout le charme d'une légende du moyen âge ; elle s'en rapproche pour le fond et pour la forme. A la mort du roi Ladislas, en 1458, l'héritière du trône de Bohême est sa parente, la princesse Jeanne, élevée dans un cloître et déjà, bien qu'elle n'ait prononcé aucun vœu, revêtue de l'habit religieux. Guidée par son tuteur, l'évêque Grégorius, la petite nonne blanche vient revendiquer son légitime héritage ; mais les principaux seigneurs du royaume, gardiens des sept châteaux forts de la Bohême, refusent de la reconnaître pour leur souveraine. Ces sept châteaux sont symbolisés chacun par une pierre précieuse, encastrée dans la couronne royale. Le plus redoutable des « mauvais seigneurs », Georges Podiébrad, tente, au nom des autres, d'arracher à la petite Reine un acte de renonciation ; mais, forte de ses droits, elle s'y refuse avec une héroïque fermeté. Après son couronnement, la jeune Souveraine part pour réduire à l'obéissance les sept seigneurs rebelles qui doivent, en même temps qu'ils remettent à la fille de leurs anciens Rois le château confié à leur garde, déposer entre ses mains, pour en orner sa couronne, la pierre précieuse qui symbolise leur autorité. Au moment de commencer cette expédition périlleuse, la Reine voit arriver un mystérieux chevalier blanc : l'évêque Grégorius le lui présente et lui explique que ce vaillant homme de guerre a juré de cacher sa figure sous sa visière baissée jusqu'au jour où il aura rendu à sa reine les sept châteaux et les sept joyaux de la couronne. Jeanne accepte avec joie ce secours inattendu, et, aidée du chevalier blanc, elle se rend maîtresse des révoltés. Mais cet heureux dénouement est acheté au prix de mille difficultés ; plus d'une fois même la vie de la petite princesse est en danger, et, sans la protection du mystérieux paladin qui l'accompagne, elle serait victime de la perfidie des seigneurs rebelles. Quand, enfin, les sept châteaux sont reconquis et que les sept pierres précieuses brillent de nouveau dans le royal diadème, le chevalier

inconnu se révèle : c'est le redoutable Georges Podiébrad qui a voulu réparer son passé, en affermissant l'autorité royale de l'enfant qu'il a jadis combattue. Le dénouement de cette jolie histoire s'imposait : la petite Souveraine, qui, au milieu des horreurs de la guerre, est restée douce et compatissante, donne sa main au preux dont le chevaleresque dévouement a gagné son cœur.

15. — Ah ! quelle étonnante histoire de brigands que celle de *Chan-Ok le pirate !* Un enfant de famille américaine résidant au Tonkin a été enlevé à l'âge de trois ans par une bande de Pavillons-Noirs qui le vendent ensuite à des pirates exerçant leur « métier » dans les mers de la Chine. Remarqué par un chef redouté, du nom de Chan-Ok, celui-ci le fait élever avec soin par des mandarins chinois d'abord, puis l'envoie au grand collège de Calcutta où il achève très brillamment ses études. Après la mort du pirate, son fils adoptif lui succède dans ses « dignités » et ses exploits ne tardent pas à surpasser ceux du terrible père dont il a pris le nom. Il faut lire dans ce roman d'aventures peu ordinaires, comment, en fin de compte, la capture de ce tout jeune chef de bandits, terreur des mers d'Extrême-Orient pour les navires de commerce, est obtenue en grande partie grâce à l'intervention d'un officier de marine américain, Frank Austin, fils de l'honorable banquier Richard Austin, de New York, et... frère sans le savoir du pirate Chan-Ok. Ce coup de théâtre ne se produit qu'au dernier chapitre du volume.

16. — Jules Verne est mort, vive Jules Verne ! pourront s'écrier les jeunes lecteurs et lectrices auxquels aura été donné le beau livre, abondamment illustré, intitulé : *Au Pôle sud à bicyclette*. Ils reconnaîtront là maintes réminiscences de leur auteur favori ; ils retrouveront le pari du Tour du Monde en quatre-vingt jours, la gaieté de Paganel, la folie du capitaine Hatteras, mais, hélas ! les héros de l'auteur italien sont loin de ceux du célèbre conteur français. Jules Verne n'aurait pas voulu signer, par exemple, le récit de la rencontre avec une baleine qui, d'un coup de tête, met en danger un navire de trois cent soixante tonneaux ! Heureusement, la jeunesse des lecteurs auxquels est destiné cet ouvrage sera moins difficile que notre âge mûr, et tous, nous n'en doutons pas, dévoreront avec plaisir ces pages écrites et traduites pour eux, d'un style facile et animé.

17. — On n'en est plus à compter les volumes consacrés par toute une légion d'érudits au « vieux Paris », étudié au point de vue de l'archéologie, de l'art, de la politique et de l'économie sociale : mais les ouvrages sur *le Vieux Paris universitaire* sont plus rares, et le livre de M. Callet ne peut manquer de trouver des lecteurs. En 49 chapitres l'auteur nous conduit des écoles du Cloître Notre-Dame jusqu'aux opulentes constructions scolaires du Paris moderne et même contemporain. Toutes les institutions actuelles de haut enseignement ont ici leur his-

toire qui remonte, pour quelques-unes, bien plus haut qu'on ne l'imagine communément : un peu au gré de sa fantaisie, l'auteur nous transporte des Petits Collèges à la Sorbonne, du Collège de France aux Écoles de Port-Royal, du Muséum à l'École de pharmacie, de l'École des chartes à l'École coloniale, glanant sur son passage toutes sortes de renseignements piquants et d'anecdotes amusantes, — jeux du Pré-aux-Clercs, landit universitaire, thèses solennelles en Sorbonne, harangues de la Faculté de droit, — sans oublier les silhouettes et physionomies les plus originales des recteurs, docteurs et professeurs des six ou sept derniers siècles. Des gravures anciennes, fidèlement reproduites, ressuscitent sous nos yeux les monuments disparus. Ce qui prêterait à la critique, ce sont les accusations dirigées en plus d'un passage contre « Dame scolastique » et la Vieille Sorbonne : mais ce n'est pas ici le lieu de les réfuter. Les jésuites, bien entendu, ne sont pas traités de façon plus charitable : peut-être cependant se consoleront-ils d'être qualifiés, à leur grande surprise comme à la nôtre, « d'éternels ennemis de la liberté », lorsqu'ils se verront, à la même page et à la même ligne, proclamés « de merveilleux éducateurs de la jeunesse ». Ceci leur fera oublier cela.

18. — M. Jules Chancel nous donne un livre aussi intéressant que réjouissant : *Petit Marmiton et Grand Musicien*. Ce personnage, dont l'auteur célèbre les faits et gestes, n'est autre que Lulli, ce Lulli qui devait être plus tard un grand artiste. Il le prend tout enfant, à son arrivée en France, à la suite du duc Gaston d'Orléans, nous le montre au service de la fantasque « Grande Mademoiselle », à qui il rend divers services importants. Mais la fille du duc le traite assez mal, le reléguant même, en un jour de colère, parmi les gens de cuisine, qui, d'ailleurs, lui font bon accueil. Puis le petit Florentin est assez heureux pour être utile, en des circonstances fâcheuses, au jeune roi Louis XIV ; celui-ci, mieux avisé et plus reconnaissant que sa cousine, finit par s'attacher, comme musicien de sa Chambre, notre héros qui, « quinze ans plus tard, inventera l'opéra, fera attendre Louis XIV et laissera dans l'histoire de l'art un nom inoubliable. » Les jeunes lecteurs s'amuseront grandement au récit des aventures du petit Lulli ; ils s'instruiront aussi à la lecture de ces pages qui donnent de curieux détails sur les mœurs de la cour et de la ville au début du règne du grand Roi.

19. — Sous le titre : *Au Pays des brûleurs de loups*, M. Paul Berret a écrit un recueil de contes, à la fois très littéraire et très vivant. Donc, tout le monde lira avec intérêt ce spirituel ouvrage où la fantaisie de la légende coudoie le réalisme des descriptions : l'imagination très vive du Dauphinois aime à se reposer sur des réalités et n'est jamais faite de rêves langoureux et nuageux. Quant aux compatriotes de M. Berret, je n'ai pas besoin de dire qu'ils seront ses plus fidèles lec-

teurs, et qu'ils goûteront tout particulièrement les descriptions imaginées et exactes de tous ces contes. *Le Diable de Lesdiguières*, *la Cloche du Paladru*, *la Chèvre de Chevrières*, *le Siège de Saint-Marcellin* par le baron des Adrets, etc., leur rappeleront leur beau pays, qui a tout à la fois le défaut et la qualité de n'être pas exploité comme la Suisse. L'ouvrage est fort bien illustré par Alfred Montader.

20. — Par suite de circonstances fortuites, Philip Kenyon, jeune et chevaleresque, se trouve appelé à jouer le rôle de défenseur de l'orpheline Miriam Lindley, dont le riche héritage est menacé par une bande de hardis malfaiteurs. Kenyon, grâce à son intrépidité, à son esprit de décision, se tire victorieusement de plus d'un mauvais pas, et les jeunes lecteurs de huit à douze ans suivront avec intérêt ce vaillant et honnête garçon à travers les péripéties dont sa carrière est remplie. En fin de compte, *l'Invincible Kenyon* atteint son but, et le dévouement dont il a fait preuve est récompensé par la reconnaissante Miriam. Trop fier pour aspirer à la main de celle qui, grâce à lui, est devenue millionnaire, Philip Kenyon se voit demandé en mariage par Miriam, qui a été à même d'apprécier les qualités de vaillance et de désintéressement de son jeune défenseur et qui a deviné l'affection cachée sous un masque d'indifférence.

21. — Par suite des manœuvres criminelles de son oncle, un jeune Écossais, Pierre Balfour, est frustré de son héritage. Mais, non content de dépouiller son neveu, Ebenezer Balfour veut encore le supprimer : il le fait transporter de force en Amérique, pour y être vendu comme esclave. Remarquons que le récit se passe au XVIIIe siècle, quand de telles horreurs étaient encore possibles. Heureusement pour David, le bateau sur lequel il s'était embarqué par surprise fait naufrage sur les côtes d'Écosse, David échappe à la mort à grand'peine et se trouve, après bien des aventures, mêlé à la vie des jacobites fugitifs et proscrits qui, après le malheureux échec du prétendant Charles-Édouard, étaient poursuivis par les troupes anglaises. Un des plus dévoués partisans de la cause des Stuarts, Alan Stewart, se fait le mentor et le protecteur du jeune garçon, et les deux amis mènent au milieu des rochers et des bruyères des « Highlands » une existence féconde en péripéties. C'est encore grâce à Alan, caractère généreux quoique original et fantasque, que David finit par recouvrer l'héritage paternel, dont il avait été injustement dépouillé. Ce récit des *Aventures de David Balfour*, où Stevenson a mis son imagination et son humour, est admirablement traduit ; il a l'avantage de transporter le jeune lecteur français dans un milieu nouveau et où, à côté d'épisodes imaginaires, il trouvera un fond vraiment historique et une couleur locale prise sur le vif.

22. — Nos lecteurs connaissent depuis longtemps le fin humoriste Jean Drault ; son nouveau volume des *Audiences joyeuses* fera le bonheur des

petits lecteurs de six à huit ans. Les solennelles cours de justice leur apparaîtront sous un jour un peu fantaisiste sans doute, mais où la bonne, franche et honnête gaîté de l'auteur éclate librement.

23. — Les volumes de Mme Chéron de la Bruyère sont, à bon droit, populaires dans le monde enfantin auquel ils s'adressent. Écrits dans un style aisé et simple, donnant, sans pédanterie, d'excellentes leçons aux petits lecteurs, ils les amusent en même temps par des récits plaisants ou aventureux. *Le Trésor de Benteville* leur fera faire connaissance avec une bande de petits Normands qui, sans être de la race fort rare des enfants modèles, sont, à tout prendre, d'honnêtes, de gentils et de joyeux camarades. C'est l'un d'eux, Pierre Breslan, qui découvre, sans s'en douter, le trésor caché au temps de la Révolution par l'aïeul du baron d'Himbro, et cette trouvaille comble de joie non seulement les heureux propriétaires, mais aussi les parents et amis dont la vie est étroitement mêlée à la leur.

24. — *Ma Première Traversée*, par M. La Bruyère, est un récit joliment conté et bien illustré, qui convient aux enfants, aux garçons surtout, de huit ans environ. Le voyage de « la Bachelière » et de son jeune équipage, s'il n'est pas marqué par des aventures bien périlleuses, est fécond néanmoins en péripéties mouvementées et joyeuses. La « traversée » se poursuit dans les marais du pays de Saintonge et ne manque pas de pittoresque ; aussi le brillant officier de marine qui nous en fait le récit avoue-t-il que, malgré les épisodes d'une carrière intéressante et variée, il garde de sa « première traversée » un souvenir ému.

II. — 1. — Comme les tomes précédents, le volume du *Tour du Monde*, qui porte le millésime de 1906, se recommande par son puissant intérêt et sa très grande variété. Sans doute, on n'y trouve cette année la relation d'aucune exploration sensationnelle soit en Afrique, soit dans les régions polaires ; mais les pays dans lesquels d'excellents voyageurs ont entraîné à leur suite les lecteurs du *Tour du Monde* durant les douze derniers mois sont de ceux que leur intérêt pittoresque ou artistique, leurs souvenirs historiques ou des événements récents recommandent particulièrement à l'attention et nous font un devoir de connaître de notre mieux. C'est là chose facile quand on a pour guides en Espagne, Mme Jane Dieulafoy, à Malte, M. Gaston Vuillier, en Syrie, M. Edme Vielliard, dans les Balkans de Bulgarie, M. L. de Launay, ou encore M. Noël Dolens en Arménie. Mlle D. Menant est, de son côté, le meilleur cicerone qu'on puisse désirer pour visiter les monuments bouddhiques et jaïnas du Girnar (présidence de Bombay), et le capitaine Baudesson, un bon observateur, qui sait décrire avec précision, après les avoir étudiées pendant deux ans, les mœurs des Moïs de l'Indo-Chine. Est-il, par ailleurs, possible de trouver

érudit mieux informé, pour nous dépeindre une famille féodale de l'Egypte, que M. Amélineau (qui a aussi publié de bonnes pages sur la Nubie), — voyageur plus autorisé pour faire connaître les montagnes de la Tripolitaine que M. Méhier de Mathuisieulx, — personnalité mieux qualifiée que le général Galliéni pour exposer l'évolution de Madagascar entre 1896 et 1904? De brefs récits de voyage au Costa-Rica, dans quelques-unes des Antilles et à la Guyane anglaise complètent l'ensemble, extrêmement captivant, des relations contenues dans la première partie du *Tour du Monde*. — La seconde partie (*A travers le monde*) renferme, comme d'habitude, une foule de petites études et de courtes notices, — d'actualité le plus souvent, — pleines de renseignements et pleines de faits, qu'accompagnent, lorsqu'il est nécessaire, des cartes et des gravures. — Quant aux planches qu'illustrent les récits de voyage dont on a lu plus haut l'énumération, est-il bien utile d'en faire encore une fois l'éloge! Je sais que quelques personnes trouveront à critiquer quelques gravures, dont les personnages sont assez peu vêtus; mais là où le costume n'existe pas, ou presque pas, comment une photographie serait-elle susceptible de la représenter? De telles gravures sont d'ailleurs fort rares dans le volume de 1906, et les critiques les plus austères prendront certainement plaisir à contempler presque toute la suite des superbes illustrations que renferme le tome XII de la nouvelle série du *Tour du Monde*.

2. — L'an dernier, à pareille époque, nous avons présenté à nos lecteurs le superbe périodique qui s'appelle *le Tour de France* (Cf. *Polybiblion*, t. CIV, p. 498-499). Aujourd'hui, nous ne pouvons que confirmer notre jugement précédent, en faisant remarquer toutefois que la revue paraît tous les deux mois seulement depuis mai dernier : l'expérience a démontré à ses directeurs que pour faire grand et beau et élever un monument durable, il était nécessaire de n'être pas soumis à une périodicité trop fréquente. Dès lors, les fascicules sont devenus beaucoup plus importants et d'aspect général plus riche. Donc, l'abonné ne perd rien à ce changement. Dans notre premier article, nous n'avions pu mentionner le n° de Noël 1905 parce qu'il n'avait point encore paru. En conséquence, nous commencerons par celui-ci, qui nous mène d'abord, sous la conduite de Mme Juliette Adam, à *l'Abbaye de Gif*, pour revenir ensuite à Paris, aux *Invalides*, avec M. F. Coppée. M. René Bazin nous fait, aussitôt après, contempler d'agréables *Paysages d'Anjou*, puis, en compagnie de M. Boyer d'Agen, nous passons la *Noël à Lourdes*. Il s'en faut que ce soit tout. Ce n° — véritable féerie — contient onze annexes concernant pareil nombre de coins de France, qu'il serait trop long d'énumérer. Ces charmantes notices sont illustrées de gravures et de planches en couleurs de toute beauté. — La livraison du 15 janvier 1906 est jolie, certes; mais elle

apparaît comme écrasée entre la précédente et la suivante (mai 1906). Cette dernière renferme, entre autres, des notes de voyage de M. R. Bazin sur *Mortain et Vire*, une description de *Caen*, par M. R. de Souza, une autre du *Château de Tallard*, par M. E.-A. Martel, toujours avec des planches en couleurs hors texte. — Les trois autres livraisons de l'année 1906, parues à l'heure où nous écrivons (juillet, septembre et novembre), nous font parcourir diverses régions de la France et de l'Algérie; et, s'il nous était possible d'avoir réellement des préférences, peut-être les fixerions-nous sur le n° de septembre, entièrement consacré au Dauphiné. Des gravures à profusion, des plans, des cartes, des planches en couleurs ou à deux teintes font de tout l'ensemble une pure merveille, qui a sa place aussi bien dans la bibliothèque de l'amateur que sur une table de salon.

3. — Le *Journal de la jeunesse* est resté, en 1906, absolument fidèle à ses antécédents; c'est-à-dire que, si le roman tient dans ses deux beaux volumes annuels une place prépondérante, les sujets sérieux n'ont point, s'il s'en faut, été négligés. Si donc ce périodique, si gracieusement et si amplement illustré, offre à tous une distraction honnête, il instruit aussi. Ajoutons que la pensée religieuse n'en est pas absente. Nous ne saurions citer tout ce qui mérite de l'être, encore moins entrer dans les détails. Du reste, dans la présente revue d'ensemble des livres pour étrennes, on retrouvera, analysées comme il convient, les œuvres principales ayant trouvé place dans ce *Journal* qui, bien qu'arrivé aujourd'hui à ses soixante-septième et soixante-huitième volumes, persiste à s'appeler encore, en son sous titre : *Nouveau Recueil hebdomadaire*. L'année 1906 s'ouvre par *les Aventures de David Balfour*, par R.-L. Stevenson, traduction de l'anglais par Mme Marie Dronsart. Nous mentionnerons ensuite, sans tenir compte des genres, *Le Pardon du marquis*, par Mme Julie Borius; *Mégalithes consacrés par le culte chrétien*, par M. Anthyme Saint-Paul; *Les Machines à composer*, par M. D. Bellet; *La Pêche à l'espadon*, par Miss Chief; *Omnibus automobiles*, par M. D. Bellet; *Le Grand Saint-Bernard*, par M. L. Augé de Lassus; *Sainte Radegonde*, par Mme Marie Kœnig; *Monsieur de la Palisse*, roman historique du temps de François Ier et du chevalier Bayard, par M. J. Jacquin; *Mademoiselle l'Amirale*, par Mme de Bovet; *Les Automobiles militaires*, par M. D. Bellet; *Les Alyscamps d'Arles*, par M. C. Géniaux: *La Mecque et son pèlerinage*, par M. L. Viator; *La Voiture automobile depuis trente ans*, par M. D. Bellet; *Le Passage du métropolitain parisien sous la Seine*, par le même; *La Péninsule du Sinaï*, par M. L. Rousselet; *L'Escurial*, par M. H. Heinecke; *Le Forban Noir*, par M. Pierre Maël qui n'est mort qu'à moitié, cette moitié restant toujours semblable à son entier (Voyez *Polybiblion* t. CIII, p. 269, mars 1905); *Mademoiselle Olulu*, par M. H. de Charlieu;

Comment on fabrique une pièce de Sèvres, par M. D. Bellet ; *Au Pays des pêcheurs d'Islande*, par M. R. Thorel ; *Le Palais de Minos*, par M. H. Norval ; *Les Maoris*, par M. E. Leroux ; *Fabriques de conserves et abatoirs américains*, par M. L. Viator ; *Le Chrysanthème*, par Mme Barbé. Cet aperçu s'allongerait facilement ; coupons au court en signalant, pour finir, divers articles fort intéressants sur le Maroc, dus à la plume de M. L. Rousselet : *Les Chérifs d'Ouezzan*, *Le Rogui*, *Casablanca et Mogador*, *Rabat et Salé*.

4. — Nous savons, et nous sommes heureux d'en informer nos lecteurs, que les œuvres posthumes de Jules Verne, — dont la première vient de paraître au complet après avoir fait la joie des abonnés du *Magasin d'éducation et de récréation* au cours de l'année qui prend fin, — comporteront encore un certain nombre de titres. C'est donc par *le Volcan d'or* que débute ledit *Magasin* de 1906. L'analyse de ce roman étant donnée plus haut, nous n'avons pas y revenir. Mais, à côté de ce morceau de résistance, si l'on peut dire, on lira ici d'abord les ouvrages suivants, extraits du *Magasin d'éducation et de récréation* dont il est spécialement parlé plus haut : *Trois Ames vaillantes*, par M. J. Lermont ; *L'Invicible Kenyon*, d'après W. Cook, par M. P. Luguet (roman qui, dans le *Magasin*, porte le titre de : *Miriam Lindley*) et *Ma Première Traversée*, par M. La Bruyère. Et qui donc ne serait enchanté des deux biographies anecdotiques de *Jacques Callot* et de *Jacqueline Pascal*, que retrace de si agréable façon M. R. Allard ? Comme enseignement pratique, nous devons recommander *l'Atelier de tout le monde*, déjà noté l'an dernier, par M. H.-L.-A. Blanchon, et *l'Art d'orner sa maison*, par le même. N'oublions pas non plus les deux récits de voyages et excursions de M. E. Grimard : *Trois Semaines au pays des sables* et *Dans les Pyrénées*. Pour le reste, renvoyons nos lecteurs au *Magasin d'éducation* même qui, sans être profondément religieux, se montre toujours d'une moralité parfaite.

5. — C'est avec un réel plaisir que nous réservons ici une place — et une bonne — à la *Revue Mame*. L'énorme volume de 1905-1906 n'est en rien inférieur à ses aînés. Il nous arrive tout flambant dans sa belle et simple reliure rouge. Comme bien on le pense, il ne nous est pas possible de mentionner, sans en omettre, les choses les plus saillantes que l'on trouve dans ce séduisant périodique ; nous pouvons du moins en indiquer quelques-unes, prises pêle-mêle et un peu au hasard, le choix étant fort embarrassant. Il y a de tout : actualités, voyages, littérature, sciences, histoire, biographie, beaux-arts, articles humoristiques, chroniques de genres divers. Ainsi, nous citerons : *Tanger*, par M. É. Roze ; *Au Pays des Pyramides*, par M. Chautard ; *Ingres*, par M. V. Fournel ; *Pêcheurs de sardines, impressions d'un volontaire d'un jour*, par M. G. Toudouze ; *La Rivalité de Gênes et de Marseille*, par M. G.

Fayolle; *Églises inconnues du pays de Bretagne*, par M. G. Toudouze ; *Pise*, par M. H. Guerlin ; *La Bataille d'Austerlitz*, par le Dr Triaire ; *Les Derniers Invalides*, par M. L. Claretie ; *Éducation de princes*, par M. A. Le Gay ; plusieurs scènes désopilantes de M. J. Drault intitulées : *Nos Domestiques ; L'Art japonais au Grand Palais*, par M. L. Claretie ; *Le Duc de Nemours*, extraits d'un livre de M. R. Bazin ; *La France serait-elle en décadence dans les Échelles du Levant*, par M. G. Toudouze ; *La Chartreuse de Pavie*, par M. H. Guerlin ; *Milan*, par le même ; *Comment l'araignée fait sa toile*, par M. H. Coupin ; *Les Aérostats et les hommes volants*, par M. V. Fournel ; *Croquis d'Orient*, par M. R. Bazin ; *Après les inventaires* [d'églises], par M. H. B. ; *Aux Indes*, par M. C. de Vitis ; *Le Tremblement de terre de San Francisco*, par le même, etc., etc. Enfin, parmi les nouvelles, les contes, les romans qui ont fait ou feront la joie des amis de la *Revue Mame*, il convient de mentionner au moins l'*Histoire de la reine de Bohême et de ses sept châteaux*, par M. C. Foleÿ et *les Noellet*, du maître R. Bazin, qui, tous deux édités à part, sont présentés plus haut à nos lecteurs. L'illustration est largement à la hauteur du texte ; c'est dire que la maison Mame n'a reculé devant aucun effort pour maintenir sa publication à la hauteur où elle a su la placer dès les origines.

6. — La note chrétienne reste toujours un peu vague dans *Mon Journal* ; elle s'affirme cependant dans un gracieux « noël ancien » accompagné de sa musique et d'un commentaire de Mme Rose Delaunay. Titre : *Quand Dieu naquit à Noël*. Les leçons de morale sont nombreuses dans ce très joli périodique ; tantôt elles sont exprimées, tantôt elles résultent des faits mêmes. Parmi les romans que donne *Mon Journal*, il faut citer en première ligne : *Le Ménétrier de Lesslac'h*, par M. Auguste Bailly, qui aura le privilège de plaire à tous les âges, et *Mouette et Goéland*, par Mme d'Agon de la Contrie. Les nouvelles sont charmantes ; notons-en quelques-unes : *Le Cocher mystérieux*, par Mlle Roger Dombre ; *Un Généreux Chevalier* (Bayard), par M. Ivan d'Urgel ; *Un Rat qui s'est retiré du monde*, par M. Laumann, bonne leçon à l'usage des égoïstes ; *Papillonne*, poétique légende, par M. H. de Gorsse ; *Royale Justice*, par M. I. d'Urgel, qui montre une fois de plus la bonté d'âme du grand roi saint Louis ; *Le Poulet de Marengo*, par M. P. de Maurelly, récit où nous apprenons d'où vient l'expression culinaire « poulet à la Marengo » ; *La Cigale et la Fourmi*, où l'auteur, M. Laumann, nous représente la contre-partie de la fable de La Fontaine ; *La Fée des sables*, adaptation du roman anglais de Mrs. Nesby, par Mme J. Heywood : c'est une fantaisie littéraire qui contient plus d'une leçon profitable au jeune âge ; *La Reconnaissance des humbles*, épisode de la vie de Charles le Téméraire ; enfin, *le Chevalier Noir*, nouvelle qui nous reporte au temps de l'empereur Charlemagne. Pour

ne pas omettre trop de choses, mentionnons en courant les découpages animés, dessinés en couleur par Job, des monologues, chansons, comédies, modes de poupées et travaux à l'aiguille.

7 et 8. — A tous nos amis, rappelons ces deux amis qui s'appellent *l'Ouvrier* et *les Veillées des chaumières*. Comme leurs prix d'abonnement sont modestes et que le bien devant forcément résulter de leur lecture est certain, nous engageons vivement ceux qui le peuvent à répandre ces deux périodiques parmi les travailleurs de la ville et des champs. L'un et l'autre possèdent tout ce qu'il faut pour plaire ; l'un et l'autre renferment tout ce qu'il faut pour moraliser et instruire. Ainsi, *l'Ouvrier* de 1905-1906 publie douze romans qu'il serait trop long d'énumérer ; rappelons simplement : *Dans l'Engrenage*, par Mme J. de Coulomb ; *le Maquignon du Clos-Maudit*, par M. G. de Weede ; *Où mène le socialisme*, par M. E. Richter, traduit M. P. Villard, et *le Pardon*, par M. d'Assenoy. Mais quel que soit le réel intérêt de cette littérature, nous donnerons nos préférences, en raison du but utile à poursuivre dans les masses, aux articles de M. H. du Plessac intitulés : *Çà et là*, qui traitent avec humour de sujets d'actualité politique et autres ; aux *Causeries du parrain*, de M. E. de Prémartin, présentées dans le même ordre d'idées ; aux notes très nombreuses rassemblées sous le titre : *Ce qui se passe ;* aux *Causeries du foyer* et aux *Plantes bienfaisantes*, de M. A. Fleury de la Roche, dont l'utilité pour toutes les classes de lecteurs est indiscutable. Naturellement, nous en passons. — Et, de même, *les Veillées des chaumières* nous offrent douze romans, parmi lesquels figurent : *l'Aumône fleurie*, par Mme B. de Buxy ; *Bonheur en péril*, par Mme P. Perrault ; *Jumelles*, par Mme Maryan ; *Querelle de famille*, par Mme Marthe Lachèze. Quant aux *Variétés* elles sont aussi nombreuses que dans *l'Ouvrier*, telles, entre beaucoup d'autres : *Autour de la science*, par divers auteurs ; *Causeries* de Tiburce sur des sujets d'actualité ; *Histoire des choses*, par Mme H. Bezançon ; *Les Jardins ouvriers*, par M. B. de la Prévostière, suite de petites études aussi intéressantes que profitables ; *Le Monde où l'on agit*, séries d'articles rédigés par divers écrivains dans un but d'utilité générale ; *Violettes de l'histoire*, sept biographies de femmes peu connues dans l'histoire et qui méritent de l'être davantage, présentées par M. G. de Hardeley et Mme H. Bezançon, etc. On sait que, depuis leurs origines, ces deux périodiques sont restés invariablement chrétiens.

9. — Tout aussi chrétienne s'affirme *la Semaine de Suzette*. L'an dernier, nous avons annoncé ici même le premier semestre de la première année de cette nouvelle publication enfantine. Nous venons de recevoir les deux volumes suivants : *Première année, second semestre* et *Deuxième année, premier semestre*. L'ensemble va du 3 août 1905 au

6 juillet 1906. On reste confondu en voyant l'extraordinaire quantité de choses qui composent ces deux volumes, ce qui n'empêche pas la qualité. Ouvrez-les au hasard ; ce qui vous frappera aussitôt, c'est le nombre de gravures en noir et en couleurs : véritable miroitement. Pas de romans de longue haleine, sauf *la Petite Sorcière*, de Mme Marguerite Froment; mais beaucoup de nouvelles et d'historiettes, et puis des poésies, et puis des variétés instructives, tout en restant amusantes. Chaque livraison comporte un grand sujet en couleurs, se déployant sur deux pages, souvent cocasse, toujours moralisateur. Tout le long de ces nombreuses pages éclate le franc rire, si naturel chez nos petits qui se portent bien et capable d'égayer et d'acheminer vers la guérison, — tout autant que le médecin, — les malades et les souffreteux.

10. — Naturellement, le *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames* comprend une partie spéciale importante qui, sous les titres de : *Courrier de la mode* et *Ouvrages de modes, album de travaux*, tient les lectrices au courant de tout ce qui peut les intéresser en fait de toilettes et de travaux d'intérieur. Les nombreuses figures dans le texte et les planches hors texte que l'on trouve ici, forment, d'ailleurs, le complément obligé de cette division pratique du recueil. Mais le *Journal des demoiselles* publie aussi des études littéraires ou historiques très intéressantes, des poésies, des romans choisis avec soin. Citons, entre beaucoup d'autres : *Au Japon*, par M. C Nisson ; *Étude anecdotique et graphologique au sujet d'une lettre inédite de Beethoven*, par Mme L. de Salberg ; *La Poésie au* xve *siècle*, par M. Ch. Rozan ; *Octave Feuillet*, par M. C. Lavigne ; *Œuvres sociales*, par Mme Th. Bentzon ; *Le Serrurier du Roi* [Louis XVI], par Jehan ; *La Vie des légendes*, par M. O. de Carladez ; *Sur le Mékong*, par le comt Pierre ; *La Route a des épines*, par Mme Aigueperse ; *Tante Babiole*, par Mme Mathilde Alanic ; *Le Dévouement de Paule*, par Mme M. du Rocher, etc., etc. N'oublions pas de noter aussi une amusante correspondance graphologique, et, pour finir, signalons et soulignons la déclaration des directeurs du Journal (1er janvier 1906) : *Après la Séparation. Le Devoir.* Cette page ne peut manquer, nous ne dirons pas d'accroître, mais de maintenir pleines et entières les sympathies que depuis tantôt un siècle les chrétiennes qui le lisent ont vouées à cet excellent périodique.

11. — Le conte semi-fantastique de Washington Irving : *Rip Van Winkle*, que vient d'éditer, avec un luxe réel, la librairie Hachette, se recommande aux amateurs des choses originales. Il s'annonce comme un album ; mais c'est un livre aussi, et un beau. Le texte du conte est imprimé sur 69 pages, papier fort, en caractères magnifiques ; le reste du volume se compose de cinquante planches en couleur par M. Arthur Rackham, simplement collées, à leur partie supérieure, sur papier vert très fort, chacune précédée d'une légende imprimée sur papier blanc

léger. On connaît, — ou on ne connaît pas, — l'histoire de Rip Van Winkle. Ce particulier, d'origine hollandaise, s'étant un jour égaré dans le montagnes de Kaatskill qui dominent le cours du grand fleuve Hudson, rencontra un inconnu avec qui, ayant cheminé quelque temps, il se trouva tout à coup au milieu d'un groupe de vieux Hollandais du temps jadis, jouant aux quilles sans dire mot. Toujours silencieux, ils se livrèrent à des libations auxquelles Rip, malgré sa terreur, finit par prendre part. Il s'endormit aussitôt... pour ne se réveiller que vingt ans plus tard, alors que l'Amérique du nord, de colonie anglaise était devenue les États-Unis. Rentré dans son village, il ne reconnaît plus rien, ni même personne tout d'abord. Il faut lire la suite du récit de W. Irving pour se rendre compte des embarras et de l'ahurissement du pauvre diable, et voir comment finit par s'en tirer, dans un milieu si nouveau pour lui, ce dormeur éveillé. Mais si ce livre-album est original comme récit, il l'est certainement plus encore par l'illustration qui forme une réunion de tableautins curieux, étranges, et à coup sûr très suggestifs. Cela rompt avec l'image ordinaire : nul ne pourra dire que c'est du « déjà vu. » Habillé d'une reliure de bon goût, nullement tapageuse, ce livre-album ne peut manquer d'occuper une place on ne peut plus honorable parmi les productions illustrées du XXe siècle.

12. — M. A. Parmentier achève enfin, par la mise au jour d'un tome IV, la publication de son *Album historique*, commencée il y a plus de dix ans. La préparation de ce nouveau volume relatif au XVIIIe et au XIXe siècle présentait des difficultés d'un genre particulier ; l'abondance des matériaux, le désir d'être suffisamment complet pour une période à laquelle un public plus nombreux s'intéresse davantage parce qu'elle le touche de plus près, rendait le choix des pièces à reproduire singulièrement délicat. M. Parmentier s'en est tiré de la façon la plus heureuse. Son livre est un véritable panorama qui fait passer sous nos yeux la vie politique, civile, privée et religieuse pendant deux siècles. La nécessité de s'imposer des limites pour ne point grossir indéfiniment ce volume a obligé M. Parmentier de se borner à la France pour la plus grande partie du XIXe siècle. Il justifie cette décision en rappelant « l'uniformité manifeste que la civilisation européenne a prise au cours du siècle dernier. » Tout en regrettant quelque peu cette mesure, on ne peut du moins contester le soin et la conscience que M. Parmentier a mis à rechercher les éléments de ce livre, qui forme l'indispensable complément de toute histoire générale. Les écoliers et les étudiants ne seront pas seuls à en tirer profit ; il peut prendre place avec avantage sur les rayons de toute bonne bibliothèque. Il nous a semblé que, dans ce tome IV, le texte qui accompagne les figures était moins développé que dans les trois volumes précédents ; il est judicieux, intéressant, et en somme suffisant. Avec nos remer-

ciements à M. Parmentier nous devons aussi nos compliments à la maison Colin ; l'exécution matérielle du volume est peut-être supérieure à celle des précédents.

13. — Une œuvre inédite de Gustave Doré nous est donnée par la librairie Plon-Nourrit ; c'est un album qui, ayant pour titre : *Versailles et Paris en 1871*, a été dédié par le maître à Mme L. Bruyère, en souvenir de son séjour à Versailles, dans la famille de cette dame, pendant la durée de la Commune (avril-mai 1871). M. Gabriel Hanotaux a écrit pour cet album une Préface historique et critique. « D'une part, dit notre académicien, l'Assemblée ; d'autre part, la Commune ; d'une part, les « Versaillais », d'autre part, les « fédérés » ; d'une part, les « ruraux », d'autre part les Parisiens. Ces Français adverses se haïssaient jusqu'à la mort. Ah ! la France n'était pas belle alors ! » (Entre parenthèses, serait-il indiscret de demander à M. Hanotaux ce qu'il pense de la beauté présente de notre chère France...?). Dans les types de l'Assemblée, on aurait tort de chercher à découvrir des personnalités du temps ; une seule se reconnaît tout de suite : celle de Thiers, et elle est loin d'avoir l'originalité des autres. Chaque personnage politique est agrémenté d'une légende, phrase courte extraite d'un discours supposé, où la niaiserie, le prudhommesque et des vérités de La Palisse se donnent souvent libre carrière. Restent les figures de « communards » : sans aucune exception, elles sont ignobles ou sinistres ; plusieurs ne relèvent pas, croyons-nous, de la fantaisie railleuse qui s'attache aux types des « représentants », mais, au contraire, de la plus lamentable réalité.

14. — *Guy le batailleur* : peut-être ce titre d'album va-t-il vous faire penser à quelque mauvais sujet qui cherche querelle à ses petits camarades. Erreur : Guy annonce tout simplement, par des faits et gestes héroïco-burlesques, ce qu'il deviendra un jour : un soldat. Portant sabre et fusil, notre héros tantôt poursuit un dindon qu'il baptise autruche, tantôt il combat et pourfend un géant malfaisant, pour la création duquel il a utilisé un oreiller, deux traversins et un bonnet de coton. Puis, il joue à la bataille contre les Chinois. Et vingt-deux ans plus tard, Guy réapparaît sur le théâtre de ses exploits enfantins ; mais alors il est capitaine et décoré, retour de Chine, où il a combattu contre des ennemis de chair et d'os. Et voilà l'histoire de *Guy le batailleur*, joliment illustrée de gravures en noir et en couleurs.

15. — C'est une suite de jolies excursions que feront les jeunes lecteurs en admirant les images de l'album intitulé : *Les Petits Robinsons de Fontainebleau*. Le récit qui accompagne ces tableaux est des plus simples : Deux jeunes écoliers, René et Jean, veulent vivre en Robinsons. Ils quittent la maison paternelle et gagnent la forêt où ils cherchent une caverne pour s'abriter. Après quelques aventures, la

faim et la fatigue les font revenir à la raison, et ils rentrent au logis de leurs parents.

16. — L'album intitulé : *Bé-Bé, histoires de bêtes, histoires de gens*, se compose de douze planches tirées en couleurs très vives sur papier fort, de nuance vert-bouteille. En face de chacune d'elles, une légende enfantine en quatre lignes versifiées, imprimées en gros caractères blancs, avec, au-dessus, un dessin au trait. Bon pour les petits qui commencent à épeler. La maman pourra en même temps expliquer les sujets, scènes très simples ayant pour acteurs des gens et des bêtes.

17, 18, 19, 20. — Voici quatre albums dont le succès n'est pas douteux. Ils sont bien illustrés d'images en couleurs, à grands ramages, dirons-nous, si l'on veut bien nous tolérer l'expression : 1° *Boucle-d'Or chez les ours* : une petite fille, minois rose, chevelure blonde, s'égare en courant après les papillons, et, sur la lisière d'un bois, pénètre dans la maison de M. l'Ours, de Mme l'Ourse et du petit l'Ourson, absents à cette heure. Elle mange leur soupe et se couche dans le lit du petit. Surviennent les propriétaires. Que va-t-il se passer ?... « Boucle d'Or, » Marie de son petit nom de chrétienne, s'éveille alors et constate avec plaisir qu'elle a rêvé. — 2° *Grand'Mère Bastien* possède un chien unique au monde : il monte à cheval, file la quenouille, lit les gazettes, danse la gigue, fume sa pipe, joue du flageolet, etc. Les enfants, en lisant le texte et en contemplant les désopilantes images, riront de tout leur cœur. — 3° *Ali-Baba*. Vous connaissez de reste l'histoire de ce pauvre hère qui dépouilla si habilement les quarante voleurs, supprimés ensuite et en bloc, par sa servante qui devint sa belle-fille. Vous retrouverez ici cette histoire mirifique traduite en images non moins mirifiques. — 4° Enfin saluez *le Petit Chaperon Rouge*. Histoire aussi connue et même plus que celle d'*Ali-Baba* ; seulement nous sommes ici en présence d'un récit nouveau, au moins en ce qui concerne le dénouement : juste à l'heure où messire Loup va croquer la petite fille, arrive un paysan qui, d'un coup de cognée enfonce la porte et d'un autre tue le loup. Et voilà comment, pour la plus grande joie des petits, le Petit Chaperon Rouge n'est pas mort.

21. — C'est évidemment une idée pratique d'apprendre aux tout jeunes enfants notre histoire par l'image expliquée. MM. Gauthier et Deschamps ont essayé d'atteindre ce but avec l'album portant le titre de : *Petits Tableaux de l'histoire de France par l'image* : mais il s'en faut que tout soit parfait, et les notes commentant les gravures relatives aux scènes de la Révolution sont de nature à motiver des réserves de notre part.

III. — 1. — *Monsieur de la Palisse* appartient à cette série de romans dans laquelle d'excellents conteurs ont fait revivre, pour la distraction et l'instruction des lecteurs du *Journal de la jeunesse*, tant de grandes

figures historiques. M. J. Jacquin y raconte avec beaucoup de verve comment La Palisse finit, après beaucoup de mésaventures, par retrouver sa fille Louisette, que des Bohémiens lui avaient volée de longues années auparavant, en même temps qu'ils avaient enlevé le jeune Henriot de la Pacaudière. La chose ne se fit pas sans peine, et le vaillant capitaine faillit bien, après être tombé dans un piège abominable pendant que se livrait la bataille de Marignan, perdre à jamais cette Isabelle qu'il n'appelait pas encore Louisette, mais qu'il aimait déjà comme si elle était sa fille; sans l'aimable compagnon de la pauvre équilibriste, ce petit Remy dans lequel on devait reconnaître plus tard Henriot de la Pacaudière, et sans cette tête folle de Clément Marot, jamais le père et la fille n'eussent été réunis, le traître Gonsalve fût arrivé à ses fins et eût marié Louisette au roi des Bohémiens. Mais un tel dénouement eût été contraire à toutes les traditions du *Journal de la jeunesse*, où la vertu est toujours récompensée et le vice inévitablement puni. C'est ce dont M. J. Jacquin a fait la démonstration dans un livre très intéressant et très amusant, plein de vie et d'entrain, où le jeune François d'Angoulême, qui devint François Ier au cours du récit, l'illustre de la Palisse et Marot nous sont dépeints sous un aspect très attachant. Faut-il ajouter que certaines scènes de la vie du temps sont bien décrites et susceptibles de donner aux lecteurs de *Monsieur de la Palisse* quelque idée des mœurs de l'époque? Oui, sans doute, car c'est encore un des mérites de ce livre sans prétention, à la lecture duquel d'autres même que des enfants pourront prendre plaisir.

2. — L'histoire cite un nombre assez grand de navires de toutes les nations et de toutes les époques, célèbres par leurs prouesses ou leurs infortunes, pour qu'un écrivain ait pu être tenté de leur consacrer un ouvrage. L'œuvre promettait d'être intéressante, car rien n'est plus varié, plus vivant, plus émotionnant, que l'existence d'un bâtiment, rien n'est plus fait pour exciter l'enthousiasme que le récit des luttes contre les éléments déchaînés ou contre des ennemis redoutables. Aussi est-ce avec plaisir que nous avons ouvert le volume dont la librairie Hachette vient de faire paraître une nouvelle édition, mais hélas! là où il aurait fallu un écrivain et un marin, s'est trouvé un journaliste. Certes, plusieurs récits se lisent avec plaisir et sont de nature à faire passer quelques heures agréables aux jeunes lecteurs à qui ces pages paraissent plus particulièrement destinées; mais le volume n'est au fond qu'un recueil d'articles de journaux trop rapidement écrits plutôt qu'une suite d'études et de tableaux soigneusement peints.

IV. — 1. — Qu'est-ce que *le Trust du soleil*? Mme Danielle d'Arthez va nous l'apprendre. Un Français, M. Dargentier, d'accord avec un Améri-

cain, M. Fudge, a découvert une sorte d'éther cristallisé, qu'il a dénommé le *calorium*, parce qu'il possède la propriété d'emmagasiner la chaleur solaire. Les effets de ce *calorium* sont si extraordinaires que l'inventeur se refuse à faire connaître son invention. C'est ainsi qu'un morceau minuscule de ce produit, absorbant tous les rayons solaires, est arrivé à provoquer le froid, le brouillard, le mauvais temps à cinq lieues à la ronde. Mais l'inventeur a compté sans son petit garçon, qui arrive à lui dérober une parcelle de calorium et le donne à des Anglais qui vont en expérimenter les effets au milieu du Sahara. Ces effets sont prodigieux : dans un rayon de plusieurs lieues, la température s'est subitement refroidie ; le brouillard et la pluie ont remplacé le soleil et la chaleur. La jeune fiancée de l'Anglais, à qui le fragment de calorium avait été remis, reconnaît, comme l'inventeur, les résultats désastreux de l'invention ; elle arrive à s'emparer de ce fragment unique, cause de tant de perturbations, et elle le jette à la mer. Une petite intrigue se greffe sur cette donnée, et le roman se termine par un double mariage.

2. — Liette est une gentille fillette, mais un peu étourdie. Tous les petits événements de son heureuse enfance nous sont révélés avec charme, et nous jouissons de son bonheur, nous attachant à elle, en prenant connaissance de La Rochelle, où habitent ses parents, et aussi des environs, jusqu'au jour où son étourderie la conduit aux pires malheurs. En courant de bateau en bateau, Liette tombe par une trappe, et sans que personne s'en aperçoive, dans la cale d'un navire en partance. Le mousse ne la découvre, évanouie, que longtemps après le départ. Le capitaine la fait déposer, en route, dans l'île de Man. Mais le matelot originaire de l'île, chargé de ce soin, au lieu de remettre l'enfant aux autorités, la confie à sa mère, dans l'espoir de tirer profit plus tard des soins qui lui seront donnés. Dix ans se passent sans que revienne le matelot. Liette, abandonnée, ayant perdu la mémoire par suite de sa chûte, est élevée rudement, comme une fille de pêcheur. Un hasard réveille enfin ses souvenirs. Elle se rappelle tout à coup La Rochelle, et vient retrouver ses parents. Les uns sont morts, les autres doutent de la véracité de ces récits. Ce n'est qu'après de longs efforts qu'elle se fait reconnaître, grâce aussi aux preuves données par Harris, un brave cœur qui l'a soutenue pendant son terrible exil et qui devient son fiancé. Telle est l'affabulation de *la Tour de la Lanterne*, roman attachant et qui sera certainement très goûté des jeunes lecteurs.

V. — 1. — Partant du principe qu'en tous les temps et sous tous les cieux les hommes ont entre eux des traits profonds de ressemblance, M. Charles Normand, dans *le Triomphe de Bibulus* et les récits qui suivent, transporte ses petits lecteurs dans le monde antique, en Égypte, en Grèce et à Rome. En tenant compte des usages, mœurs et

coutumes des anciens, il fait revivre surtout leur vie de famille, les incidents humoristiques de l'existence quotidienne, les passions, les travers, les ridicules qui, en ces temps reculés comme au vingtième siècle, agitaient l'humanité. La note religieuse n'est pas indiquée dans ces contes dont l'action se déroule en plein monde païen, mais les récits sont d'une irréprochable moralité, écrits d'un style alerte, assez simple pour être accessible au jeune âge.

2. — Le récit du « temps où les bêtes parlaient », intitulé : *Passe-Partout et l'Affamé*, nous initie aux prouesses, ou plutôt aux méfaits du renard, Passe-Partout, et du loup, l'Affamé. Après avoir entassé crimes sur crimes, Passe-Partout tombe aux mains de la justice; le Lion royal, en sa qualité de chef du royaume des bêtes, le condamne au dernier supplice, et « personne ne le regrette car il n'avait pas d'amis ». C'est sur cette page tragique que se ferme un volume joliment illustré, dont le contenu, en rappelant La Fontaine par plus d'un côté, ne manquera pas d'amuser les enfants de six à huit ans.

3. — *Le Chevalier Carême*, dont M. Guéchot raconte aux petits lecteurs les fantastiques aventures, est un frère cadet, plus modeste, de Don Quichotte, et son écuyer Colasse, ressemble fort à Sancho Pança, d'immortelle mémoire. Les péripéties burlesques qui remplissent le volume amuseront les enfants de six à huit ans auxquels il est destiné; ces péripéties se terminent d'une façon tragique, par la mort du Chevalier Carême tué dans une rencontre avec les archers du Roi, et ce dénouement dégoûte à jamais des aventures son fidèle écuyer, qui est du coup « guéri de l'envie de courir les grands chemins ». Joliment illustré par Henri Pille, ce volume aura parmi les enfants un succès de gaîté.

4. — Henri et Charles Dickson, jeunes Américains dont le dernier n'est guère qu'un enfant, se trouvent, par suite de circonstances fortuites, obligés de débarquer à Cuba au moment de l'insurrection. Hardis et entreprenants, les jeunes Yankees s'engagent dans les rangs des rebelles et prennent part à diverses péripéties de la lutte. Dangereusement blessés, les deux frères sont recueillis dans une famille espagnole, et parfaitement soignés par leurs hôtes, les Gonzalès, ce qui les amène à nouer avec ceux-ci des liens d'étroite amitié. La seconde partie des *Flibustiers* nous raconte les aventures, plus périlleuses encore, de l'aîné des frères qui, renvoyé à Cuba pour une mission commerciale, est arrêté comme espion. A travers les périls qui l'entourent, le jeune Yankee révèle le courage froid et réfléchi de sa race; en fin de compte, il échappe à la mort, et, dénouement prévu, épouse une des charmantes Espagnoles dont la famille lui a été jadis si secourable. Tout fait penser que son frère Charles suivra son exemple en s'unissant à Mercédès, la sœur cadette. Le récit est parfaitement honnête, sans couleur religieuse, mais il respire des sentiments d'honneur et loyauté; il est, de plus conté avec entrain, dans un style simple et clair.

VI. — La librairie Colin a inauguré cette année une nouvelle collection portant le titre de : *La Petite Bibliothèque*, laquelle, très gracieusement illustrée, est en outre pourvue d'un cartonnage aussi simple que solide et élégant. A ce jour, quatre volumes ont paru.

1. — Nous avons déjà parlé des *Amusettes de l'histoire* (octobre 1906, t. CVII, p. 371). Sans doute l'auteur a déployé dans ces pages beaucoup d'esprit ; mais ces « amusettes » ne sont pas autre chose que des anecdotes plus ou moins historiques, vues par les côtés plutôt burlesques et qui n'apprennent rien de vraiment utile. M. Ch. Normand pourra faire mieux quand il le voudra.

2. — Par contre, nous devons confirmer ici les éloges que nous avons accordés aux *Sports pour tous*, de M. R. Fabens (juin 1906, t. CVI, p. 534-535). Charmant petit livre qui plaira à un égal degré aux débutants et aux amateurs déjà exercés dans les divers genres de sport en honneur aujourd'hui.

3. — Le meilleur des volumes actuels de la nouvelle collection est certainement *la Vie curieuse des bêtes*. Quelques lignes d'Avant-propos, que nous allons reproduire ici tout simplement en donnent du reste une idée très exacte : « Pour les amateurs de faits curieux, le monde animal est vraiment une mine inépuisable. Malheureusement, leurs traits de mœurs ne sont guère signalés que par les traités de zoologie, au milieu d'interminables descriptions de leurs caractères anatomiques, ce qui en rend la lecture souvent pénible. Dans ce petit ouvrage, au contraire, on ne trouvera que les faits eux-mêmes, dégagés de toute prétention scientifique — quoique d'une exactitude absolue — et choisis parmi ceux qui nous paraissent susceptibles de captiver l'attention des lecteurs qui, avant tout, veulent être récréés : ceux-ci verront que la science est loin d'être aussi austère qu'il semble au premier abord et que, lorsqu'elle le veut, elle sait se rendre aimable. »

4. — Le *Théâtre de famille* présente sept courtes pièces de théâtre qui sont de purs chefs-d'œuvre. De petits chefs-d'œuvre, cela est vrai, sans prétention et bien oubliés ; mais quel d'esprit, de charme et de gaieté de bon aloi dans ces alertes dialogues qui, avant peu, seront dans la mémoire de nos enfants ! On doit remercier M. Guechot d'avoir fait connaître ces ravissantes pièces et de les avoir adaptées à la scène des salons ou des patronages. Nous avons goûté tout particulièrement l'esprit des *Vieilles filles*, de Desnoyers, et l'humour aigre de Beaumarchais, répandu à profusion dans [illegible] de Edouard Durlac.

VISANT.

N. B. — Quelques ouvrages ont été déposés ces jours à notre [illegible] pour figurer dans la revue générale qui précède. Nous les mentionnerons toutefois dans le présent numéro. Voir à la fin de la Chronique. — Nous en rendrons compte dans notre prochaine livraison.

THÉOLOGIE

La Loi d'amour. II. **Miséricorde**, par L.-A. GAFFRE. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de XVI-267 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans ces belles conférences, il y a un peu de tout : du traditionnel et du moderne, de la métaphysique et du catéchisme, beaucoup de psychologie et beaucoup de sociologie. — *Métaphysique* de la miséricorde dans les deux premières conférences, qui étudient la nature de la miséricorde et son obligation naturelle : on s'appuie sur la philosophie de saint Thomas et sur l'autorité du Décalogue. — Ensuite, au nom de l'Évangile, le *catéchisme* de la miséricorde ; c'est la troisième conférence.

Les conférences suivantes nous donnent toute la poésie et toute la *psychologie* de la miséricorde, en nous présentant le tableau de ses jouissances dès ici-bas et de ses récompenses futures ; on ne lira pas sans émotion l'admirable portrait d'une châtelaine bretonne, digne émule de la « chère sainte Élisabeth. »

Il y a enfin la *sociologie* de la miséricorde. Les quatre dernières conférences nous apprennent comment la charité peut être à la fois toute évangélique et toute moderne, c'est-à-dire comment elle peut et doit, en ce XXe siècle, raviver sa flamme et renouveler ses méthodes.

B. DE CARROY.

Des Grâces d'oraison. Traité de théologie mystique, par le R. P. AUG. POULAIN. 5e édit. revue et augmentée. Paris, Retaux, 1906, in-8 de XVI-600 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'Oraison de simplicité. La Première Nuit de saint Jean de la Croix (Extrait des chap. II et XV des *Grâces d'oraison*). Paris, Retaux, 1906, in-8 de 105 p. — Prix : 0 fr. 80.

Depuis quelques années, un très vif mouvement de curiosité, érudite ou pieuse, entraîne vers l'étude de la mystique les intelligences contemporaines. Dans l'Église, ce mouvement n'est qu'une des formes du mouvement de renaissance théologique. On sait avec quelle ardeur, depuis vingt ou trente ans, le clergé s'est consacré aux diverses branches des sciences ecclésiastiques. La théologie mystique devait en avoir sa part. D'ailleurs, en dehors de l'Église, les sciences psychologiques ont de toutes parts étendu leur champ d'action, et elles explorent maintenant avec avidité le domaine des sciences religieuses. Aussi des centaines d'auditeurs se pressent dans les amphithéâtres de la Sorbonne ou du Collège de France, autour des P. Janet, des Dumas et des Bernard Leroy, qui étudient la psychologie de sainte Thérèse et commentent sa doctrine.

Ces diverses causes expliquent partiellement le grand succès obtenu par les cinq éditions du présent ouvrage. Il faut encore faire entrer en

ligne de compte les qualités personnelles de l'auteur. Sa science : depuis quarante ans, il a lu, interrogé, étudié avec une admirable ténacité. Sa clarté : de toutes parts on rend hommage à cette qualité qui fait aisément reconnaître l'ancien professeur de mathématiques.

Cette cinquième édition diffère notablement des précédentes. Beaucoup de traits historiques sont ajoutés. Il y a des chapitres nouveaux, tels que ceux sur les épreuves des contemplatifs, sur la terminologie, sur les méthodes de recherche, etc... D'autres sont augmentés, par exemple ceux qui concernent la marche à suivre pour discerner les véritables révélations. Celui qui concerne le quiétisme est très retravaillé. — Enfin, il faut signaler l'abondance des documents cités très au long. C'est une vraie bibliothèque mystique, d'une richesse incomparable et sans précédent. — L'ouvrage est précédé d'une lettre élogieuse de S. E. le cardinal Steinhuber, préfet de l'Index.

— Un petit opuscule, relatif à l'*Oraison de simplicité*, s'adresse « aux personnes qui, pour une raison ou pour une autre, ne veulent pas étudier la mystique, mais qui trouvent trop incomplets la plupart des traités sur l'Oraison ordinaire. »

B. DE CARROY.

JURISPRUDENCE

L'Église catholique, sa constitution, son administration, par ANDRÉ MATER. Paris, Colin, 1906, in-18 de IV-461 p. — Prix : 5 fr.

On doit cette justice au livre de M. Mater qu'il est composé avec un ordre très personnel et qu'il est notoirement impartial. Ce ne sont pas là de minces mérites quand on constate que l'auteur appartient à cette nouvelle Université de Bruxelles qui s'est tant de fois affichée anticléricale et que, d'autre part, il semblait préalablement assez étranger aux choses d'Église. M. Mater, si juste et si sympathique même qu'il s'efforce d'être, en dépit de sa connaissance de la bibliographie du sujet, manque assez souvent à la propriété des termes, confond les obligations de la discipline avec celles de la morale, donne comme actuelles, des pratiques depuis longtemps tombées en désuétude, et, même, décrit certaines institutions de façon si vague que l'idée qu'on en a se trouve positivement erronée. Ces défauts, et quelques autres, notamment des inexactitudes historiques assez nombreuses, pourront être corrigées et cet ouvrage rendra alors de réels services. Tel qu'il se présente il est capable de donner une idée plus nette de l'Égise et de la nature de son influence à un public profane qui ne viendrait pas demander à nos auteurs de l'éclairer sur une foule de questions plus que jamais à l'ordre du jour. L'auteur, visiblement inspiré par les préoccupations nées du régime de la séparation et en particulier par le rôle que ces conditions nouvelles semblent vouloir imposer aux laïques, a conçu

son traité selon une méthode assez originale appropriée aux circonstances. Délaissant les grandes divisions classiques, il décrit les intitutions en considérant l'Église comme un véritable État : de là ses chapitres sur les territoires (provinces, diocèses, paroisses), le peuple (laïque), l'aristocratie, (clergé), les fonctionnaires (ministres du culte)... les revenus... etc. C'est une tentative de rajeunissement du droit canonique qui ne manque pas de piquant et qui méritait d'être soulignée.

G. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

Agriculture générale. Première partie. *Le Sol et les labours*, par PAUL DIFFLOTH. Paris, Baillière, 1906, in-18 de XII-490 p., avec 144 grav. dans le texte. — Prix : 5 fr.

M. Diffloth avait été chargé d'ouvrir la série des traités qui devaient orner la collection de l'encyclopédie agricole, publiée par une réunion d'ingénieurs agronomes, et composant en quelque sorte la Bibliothèque de l'Institut agronomique. Son premier travail sur l'Agriculture générale comportait un volume où, tout ce qui concernait la matière était résumé. Mais l'ampleur du sujet exigeait plus de développements, et l'on regrettait que l'auteur se fût restreint. L'ouvrage a été remanié : il se présente aujourd'hui avec deux volumes, dont le premier, celui que nous avons sous les yeux, traite exclusivement du sol et des labours. Le second, plus tard, s'occupera des semailles et des récoltes.

Sol et labours indiquent en deux mots tout ce que comprend ce début ; sol avec le sous-sol, leur composition, leurs propriétés physiques et chimiques, rôle des eaux à leur égard, manières de rechercher et d'analyser les terres en général et nécessité pour chacun de bien connaître celles sur lesquelles il doit opérer. On est ensuite amené à étudier les conditions nécessaires pour que ce sol soit profitable aux plantes qui y seront semées, et à l'aide de quels agents, de quels ferments elles vont se développer ; en un mot il faut parfaitement connaître ce qui constitue la fertilité des terres.

Lorsque toutes les forces de la nature sont connues, leurs effets expliqués, il importe non moins de savoir préparer ses champs, les cultiver, les mettre en pleine valeur. De multiples instruments permettront au cultivateur de donner les façons nécessaires. Chacune aura son effet propre, chaque instrument a son but ; les bien employer à leur temps augmentera le profit ou diminuera la peine.

Enfin, dans leur végétation, les plantes absorberont des éléments du sol. Il importera de restituer ce qui aura disparu comme d'augmenter ce qui serait insuffisant, par l'emploi judicieux d'engrais appropriés : de la sorte les champs seront toujours tenus en bon état de fertilité. Cette dernière partie comportait donc une certaine étendue.

Par le résumé qui précède on saisit l'importance du livre de M. Difloth. Il répond si bien à son but que l'on attend avec impatience le second volume qui terminera la publication. G. DE SENNEVILLE.

Le Transformisme appliqué à l'agriculture, par J. COSTANTIN. Paris, Alcan, 1906, in-8 cartonné de 300 p., avec 105 fig. — Prix : 6 fr.

On assiste constamment à l'apparition d'espèces de plantes ou de fleurs jusqu'alors inconnues; et il n'est pas d'années où les catalogues des grainiers et des fleuristes ne s'enrichissent de nouveautés inédites. Curieusement recherchées par les amateurs qui s'en parent, elles sont pour les inventeurs une source de richesse.

Les moyens que ceux-ci emploient pour les produire nécessitent une connaissance approfondie des forces de la nature. Il faut les observer, les étudier et les employer avec intelligence, car elles dérivent de principes formant une véritable science où, tout arrive à se comprendre et à s'expliquer. D'aucuns ont tiré de ces faits les principaux arguments de la théorie du transformisme, dont ils sont les tenants. Sans rien discuter ici, il est intéressant de mettre en lumière les curiosités que procurent toutes ces recherches et de suivre dans leur exposé les phases diverses par lesquelles ont passé les observations des savants. Dans les résultats qu'ils ont obtenus, il faut tenir compte de tant de facteurs, tels que les influences du sol, de la culture, des climats et avant tout des espèces elles-mêmes déjà connues dont on prétend tirer les nouveautés qu'on recherche. Le très bref résumé témoigne de l'intérêt que présente ce livre.

G. DE SENNEVILLE.

Maladies contagieuses et Police sanitaire des animaux domestiques, par L. PATTET. Paris, Alcan, 1906, in-12 de [illegible] p., cartonné. — Prix : 4 fr.

Ce volume est d'abord un petit recueil des textes nouveaux qui régissent en France la police sanitaire du bétail. Il se termine par un traité abrégé de médecine vétérinaire. Depuis quelques années on s'est beaucoup occupé des maladies microbiennes qui affectent les animaux et des épizooties qui peuvent, [illegible] sur la santé publique. On a beaucoup [illegible] pour [illegible] les textes nouveaux qui régissent les [illegible] et la [illegible] de quelques maladies [illegible]. Dans la seconde partie de l'ouvrage, [illegible] les maladies du bétail. [illegible] les [illegible] dont on peut se servir. Les [illegible] dans la [illegible] des animaux et des [illegible] et sauvent [illegible] à se [illegible]. F. DE S.

LITTÉRATURE

Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe, par PAUL MONCEAUX. T. III. *Le IVe siècle, d'Arnobe à Victorin.* Paris, Leroux, 1905, in-8 de 559 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume fait partie d'une description de l'Afrique du Nord, entreprise par ordre du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. Ce troisième volume se compose des livres V, VI et VII : documents historiques, apologistes et polémistes, poésie chrétienne. Chacun de ces trois livres, et même leurs divisions et subdivisions, forment des études et dissertations nettement circonscrites et remplies d'une grande abondance de faits.

Le Ve livre commence par une Introduction historique sur l'état des Églises africaines au IVe siècle. Comme les quarante dernières années du siècle précédent s'étaient passées à peu près en paix, c'est une époque assez obscure pour l'historien, mais assurément très féconde en progrès pour l'organisation du christianisme africain. Seulement cette longue période de tranquillité avait dû énerver les caractères, car la persécution de 303-305 fut désastreuse par le grand nombre de défections qu'elle entraîna. Il y a eu cependant beaucoup de martyrs. A l'avènement de Constantin, le christianisme reprit un développement prodigieux. Mais la foi orthodoxe eut à lutter contre les hérésies. Les excès mêmes du donatisme sembleraient avoir préservé l'Afrique contre l'arianisme. Ce premier chapitre se termine par une accumulation de faits appartenant à l'organisation des Églises d'Afrique avant saint Augustin : territoire, édifices, culte, hiérarchie, monastères, discipline, liturgie, administration, conciles... Le programme, on le voit, est quelque peu étourdissant. On ne s'étonnera pas que mainte allégation soulève plutôt une question qu'elle ne la résout. L'histoire littéraire de l'Afrique chrétienne au IVe siècle, après Tertullien et saint Cyprien, avant l'ordination (392) de saint Augustin, pourrait paraître bien effacée. Cependant elle est encore très riche en documents de toutes sortes : documents relatifs à la persécution de Dioclétien, relations de martyrs, épigraphie, actes des conciles catholiques et donatistes... Le chapitre de l'épigraphie offre un très vif intérêt. Les monuments divers y sont classés, identifiés, analysés, discutés avec science et conscience. Le lecteur a ainsi les éléments qui lui permettent d'interpréter lui-même, ce qu'il fera parfois un peu autrement que l'auteur.

C'est le livre VI qui est le gros morceau du volume, sans en être peut-être la partie la plus originale. Ce sont quatre dissertations très complètes, très fouillées sur la vie, le caractère, les œuvres, les mérites

ou les démérites littéraires d'Arnobe, de Lactance, de saint Zénon de Vérone et de Victorin.

Les curiosités abondent dans le livre VII consacré aux débuts de la poésie chrétienne en Afrique. C'est un examen méthodique et complet de tout ce qui porte des traces de forme versifiée, et qui peut, avec plus ou moins de vraisemblance, être attribué à l'Afrique ou aux Africains. Ce sont d'abord les inscriptions métriques chrétiennes, et les rapports d'origine, de symbolisme, de forme qu'elles peuvent avoir soit avec la poésie chrétienne, soit avec l'épigraphie versifiée païenne du même temps. Dans un second chapitre, on étudie les compositions poétiques à tendances populaires et principalement Commodien, dont l'africanisme demeure assez douteux, à la suite d'une discussion savante et serrée. La versification de ce barbare consiste en un procédé très simple : donner l'illusion aux oreilles plus barbares encore que la sienne de l'arrangement rythmique des types virgiliens les plus communs. Il suffit de lire dix vers de son *Carmen* pour en avoir le secret.

Une autre œuvre de tendance populaire est le psaume abécédaire de saint Augustin contre les donatistes. M. P. Monceaux le présente comme l'origine du vers français de huit syllabes et en général du système syllabique des modernes. Enfin, les poèmes de forme classique. Les attributions des pièces analysées dans cette dissertation sont toutes, ou presque toutes, conjecturales à des degrés divers. La plus intéressante est le *De ave Phoenice*, attribuée à Lactance. Quant au « baroque et pédant » Optatianus, ses combinaisons et ses tours de force ne sont guère intéressants qu'au point de vue acrobatique.

En un précieux appendice, M. P. Monceaux donne deux listes raisonnées et documentées : 1° des martyrs et reliques que mentionnent les monuments épigraphiques africains ; 2° des martyrs et confesseurs africains mentionnés par les auteurs, les actes des martyrs, le calendrier de Carthage et les martyrologes. A. Noblet.

Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin, par Joachim Merlant. Paris, Hachette, 1905, in-16 de XXXV-431 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Introduction de ce livre est consacrée aux origines du roman autobiographique ; le chapitre I à quelques romans d'analyse aux environs de 1760, à ceux de Mme Riccoboni et de Mme Élie de Beaumont ; et puis commence une longue série de monographies, qui me semblent avoir le tort de disperser un peu le sujet, et de ne pas laisser cette impression nette et précise qu'une étude littéraire devrait produire. Beaucoup de lectures certes, beaucoup d'analyses, mais peu de vues synthétiques nécessaires pour nous montrer que l'auteur a vraiment dominé son sujet. Et de tout cela naissent des impressions divergentes légèrement confuses, mais ne sort pas un enseignement, ni ne dé-

coulent de ces conclusions qui solutionnent un problème. Ce n'est pas d'ailleurs que le livre manque d'intérêt, mais la lecture en est pénible et l'on n'y trouve pas le profit ni le plaisir qu'on en avait espéré. Voici les sujets de diverses monographies : Rousseau et le Werthérisme; la Littérature romanesque après la Révolution; Sénancour; Châteaubriand, René; Mme de Krudener, Valérie; Mme de Staël, Delphine; Benjamin Constant; le Roman d'analyse, de 1804 à 1830, Mme de Souza, Mme de Genlis, Mme de Duras; l'Autobiographie et la Littérature sociale : l' « Émile », de M. de Girardin, et le « Joseph Delorme », de Sainte-Beuve; le Grand Mouvement romanesque, Volupté; enfin la conclusion ou le testament de l'autobiographie romantique : la « Confession » de Musset « Fanny de Feydeau », et « Dominique » de Fromentin. Cette énumération ne laisse-t-elle pas l'impression de quelque chose de fragmentaire et d'incomplet? Il me l'a semblé; mais tout de même le livre fournit à l'histoire littéraire d'un genre, imparfaitement défini, beaucoup de renseignements intéressants. Et ne ferait-il autre chose que de nous dispenser de lire un certain nombre de livres ennuyeux, il faudrait encore remercier l'auteur de l'avoir publié. ÉDOUARD PONTAL.

L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, par PIERRE MARTINO. Paris, Hachette, 1906, in-8 de 379 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur a tiré un excellent parti du beau sujet qu'il s'est donné; tout en accumulant une grande quantité de menus documents, il a su ne pas se laisser trop amuser par ce qu'il y a de pittoresque et de frivole dans ces détails; il a fait une œuvre d'histoire large et rationnelle, en consacrant toute la première moitié de son livre à expliquer comment, aux XVIIe et XVIIIe siècles, on acquit peu à peu en France « la connaissance de l'Orient »; la deuxième moitié seulement est consacrée à étudier « l'Orient dans la littérature » française, c'est-à-dire les diverses manifestations, plus ou moins heureuses, d'exotisme asiatique qui eurent lieu dans la comédie, dans la tragédie, à l'Opéra et dans le roman français à cette époque. On trouvera donc, dans la première partie, après une courte Introduction sur le peu de connaissance que l'on avait de l'Orient à la fin du moyen âge, des renseignements sur les voyageurs français, sur les missionnaires, sur les relations commerciales et politiques de la France avec l'Asie, et sur quelques orientalistes; dans la seconde partie on entendra parler du Bajazet de Racine, des Turqueries de Molière, des Chinois de Regnard, du Mahomet de Voltaire, et d'une quantité d'opéras, ballets et nouvelles où des Brahmines et des Mongols évoluent entre des princesses, des odalisques et des houris. Selon M. Martino, les diverses contrées de l'Orient, notamment la Turquie, la Chine et l'Inde, se succédèrent

dans la faveur et dans l'imagination du public français ; la Perse n'y apparut guère que comme une doublure de la Turquie, le Japon que comme une province de Chine ; il se forma dans ces deux siècles de littérature, une certaine conception de « l'Asie drôle » que le XIXe siècle a peu modifiée ; et il commença à s'élaborer une certaine notion de « l'Asie philosophique », que le travail de l'orientalisme au XIXe siècle devait développer et enrichir dans une énorme proportion.

Je crois le livre de M. Martino très neuf et assez isolé en son genre ; on ne saurait donc le juger comparativement à d'autres ouvrages analogues ; mais tel qu'il est, il apparaît comme contenant une grande quantité de détails qui, je pense, sont exacts, et quelques idées générales qui peuvent bien être justes. BARON CARRA DE VAUX.

HISTOIRE

Cléopâtre, sa vie, son règne, par DÉSIRÉ DE BERNÁTH. Traduction française revue par ANDRÉ LEVAL. Paris, Alcan, s. d., in-8 de 254 p. — Prix : 8 fr.

Ce grand récit historique est très coloré, très mouvementé ; il donne une vive sensation des spectacles et des passions qui y sont décrits. L'auteur comprend l'esprit oriental ; il le goûte, et il l'exprime en l'opposant à l'esprit plus rude, mais aussi plus organisateur et plus dominateur de Rome. La séduisante figure de Cléopâtre, avec laquelle la dernière des anciennes puissances orientales s'abîme devant la force romaine, est bien l'incarnation de cet Orient enchanteur, raffiné, luxueux, mais fatigué par son luxe même et par ses discordes, et toujours poursuivi par une fatalité malheureuse. Aussi instruite et spirituelle que belle, la jeune reine des bords du Nil a pu raisonnablement espérer qu'elle allait devenir avec César l'impératrice du monde, tout au moins avec le valeureux Antoine l'impératrice d'Orient ; et la ortune cruelle et froide fait d'elle la captive d'Octave. Elle échappe à ce dernier par la mort, par une mort digne d'une âme héroïque et artiste, qui la met dans la mémoire des hommes à une place non moins haute que celle qu'a refusée a son ambition la rigueur des destins.

Les différents problèmes psychologiques qui se posent à propos des personnages d'exception qui ont joué un rôle dans ce drame, sont discutés avec finesse. L'échec des grands projets politiques de Cléopâtre est attribué, en partie, à ce que cette reine vraiment intelligente ne sut pourtant pas, jusqu'au bout, se défendre d'être aussi une amoureuse, et en partie à ce qu'il n'existait pas alors en Egypte une cohesion ethnique, un esprit national assez fort pour permettre a cette contrée de devenir le centre de gravité du monde oriental.

BARON CARRA DE VAUX.

Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. Mgr Freppel, par ANDRÉ PAVIE. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-18 de XVI-164 p., avec un portrait. — Prix : 2 fr.

Le P. Ventura, par A. RASTOUL. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-18 de 189 p., avec une grav. — Prix : 2 fr.

Mgr de Ségur, par le marquis DE MOUSSAC. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-18 de XIV-205 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

— M. A. Pavie, appartenant à l'Anjou par les traditions les plus honorables, avait des qualités particulières pour parler du vaillant prélat qui fut le « premier » évêque d'Angers au XIXe siècle. La même raison heureuse permettait à M. René Bazin d'écrire une Préface qui est un petit chef-d'œuvre littéraire de forme et de pensée. Les limites imposées par la « Collection » obligeaient M. André Pavie à ne donner à son récit que des détails succincts ; c'est assez pour rendre un bel hommage à la mémoire très respectable de Mgr Freppel, dont la science, le talent, la sincérité, l'ardeur et le zèle se dépensèrent si courageusement sur divers terrains. A signaler spécialement son rôle au concile du Vatican (p. 43) ; son jugement sur la Révolution (p. 101) ; sur la solution du péril social (p. 104) ; ses doctrines économiques (p. 109) ; son entrevue avec M. le comte de Paris (p. 137) ; son voyage à Rome, en février 1901 (p. 148) ; l'éloge que sa parole et son caractère arrachèrent, après sa mort, à ses adversaires politiques eux-mêmes (p. 154).

— C'est avec une grande réserve, un sens très droit et un désir très prudent d'orthodoxie que M. Rastoul parle du P. Ventura, orateur enflammé, religieux plein d'audace et prêtre qui fut mêlé à la politique la plus violente de son pays. Il y avait, à retracer cette histoire, beaucoup d'écueils à éviter ; l'auteur a resolu au mieux cette difficulté avec un tact qui lui fait honneur. — Il multiplie les citations textuelles du P. Ventura ; et le lecteur est ainsi mis à même de juger par sa propre connaissance. Le premier chapitre nous conduit de Palerme à Naples ; le second montre à Rome, dans son couvent de Saint-André *della valle*, le religieux théatin, bientôt supérieur de son ordre. — Son rôle, au moment de la révolution romaine de 1848, est très connu et susceptible de bien des critiques : ici, elles sont réduites au minimum, sans toutefois blesser la justice. Le chapitre sur « l'Exil », passé en France, à Montpellier et à Paris, est écrit avec une sensibilité communicative. La prédication du P. Ventura en France est bien exposée et expliquée. Cette biographie d'un homme intelligent, sincère, loyal et tout à la fois ardent d'esprit et de cœur, est une page très intéressante de l'histoire religieuse contemporaine.

— M. de Moussac était bien indiqué pour parler de Mgr de Ségur, son oncle. Il l'a fait en gentilhomme chrétien, dans une langue pleine de foi et de dignité. Comme un bon témoin, il a fait revivre la figure admirable du vénérable prélat, l'un des prêtres les plus édifiants, les plus

apostoliques, les plus vertueux, tranchons le mot, les plus « saints » de l'Église de France au XIXe siècle. Pour être connus, les traits de cette belle vie n'en sont pas moins charmants à être répétés ; et c'est une bonne œuvre que de les rendre populaires. Ce petit livre reste un travail d'édification pénétrante et il est à désirer de le voir extrêmement répandu. Nulle méditation ne vaut la lecture de cette histoire où les hommes d'œuvres retrouveront un modèle, des exemples entraînants, d'heureux souvenirs des temps passés ; les jeunes gens ne manqueront pas de sentir battre leur cœur au récit des paternelles bontés de celui qui les aimait tant. En retraçant, avec une mélancolie que partagent ceux qui les ont connus avec lui, l'histoire de ces jours d'espérance et de travail chrétien d'autrefois, M. Jean de Moussac a laissé percer une émotion communicative qui n'est pas le moindre charme de cette douce biographie ; nous souhaitons, en le remerciant, qu'elle soit bientôt dans toutes les mains.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

L'État et les Églises en France depuis les origines jusqu'à la séparation, par J.-L. DE LANESSAN. Paris, Alcan, 1906, in-16 de VII-304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour entreprendre d'écrire un pareil livre, il faut être un historien de métier, vieilli dans les recherches d'histoire religieuse, et qui se risque à résumer les études de toute sa vie, ou bien un député journaliste. Il est à peine besoin de faire remarquer combien M. de Lanessan était peu préparé à sa tâche. Son érudition, si l'on ose s'exprimer ainsi, est toute de seconde main ; et les idées même qu'il démarque n'ont pas toujours été bien comprises par lui. Si d'aventure elles sont justes, il trouve moyen de les fausser à force de les exprimer mal, lourdement, sans nuances. L'admirable politique religieuse de saint Louis, si mesurée, si respectueuse et si ferme à la fois, si attentive à distinguer entre l'homme et la fonction, et à faire à chaque pouvoir sa juste part, M. de Lanessan la résume en ces lignes : « En raison, sans doute, de sa sainteté, il croyait n'avoir pas besoin de l'intermédiaire du Pape pour traiter avec Dieu. » On a observé avec raison que le concordat de 1516 est pour quelque chose dans l'attitude que les rois de France ont gardée vis-à-vis du protestantisme, et a contribué ainsi à la victoire du catholicisme dans notre pays. Il a, en effet, assuré aux rois, à l'amiable, une partie des avantages matériels et politiques que leur aurait procuré la sécularisation des biens d'Église, et leur a ainsi épargné la tentation qui a attiré au protestantisme tant d'autres souverains. Mais M. de Lanessan traduit : « A tout prix, il fallait empêcher la France de prêter l'oreille aux prédications qui avaient déjà lieu de l'autre côté du Rhin » ! Nous ne pouvons, cela va de soi, nous attarder à relever tous ses à peu près, ni même ses bévues, parfois plaisantes (p. 25, Bayle est un phi-

losophe du XVIe siècle, et Érasme est Français !). Négligeable en lui-même, et pour l'homme qui voudrait s'instruire des questions qui y sont traitées, ce livre emprunte tout son intérêt à la signature ; il donne assez bien l'idée de ce que peut être le bagage intellectuel d'un député radical. Il va de soi qu'il est injuste et passionné : dans le passé de l'Église, il ne montre que le mal et ne dit pas le bien ; il a deux poids et deux mesures ; c'est ainsi, par exemple, qu'il condamne les violences des catholiques à l'égard des protestants, sans dire un mot des violences des protestants à l'égard des catholiques ; et telle de ses pages sur la Congrégation, paraît presque burlesque quand on songe qu'elle a été écrite après l'affaire des fiches. Un autre trait, commun d'ailleurs à M. de Lanessan et à beaucoup de ses coreligionnaires politiques, c'est la pauvreté de la réflexion philosophique. A chaque page se rencontrent les mots de tolérance, liberté, neutralité, obéissance aux lois, suprématie du pouvoir civil : tout cela n'est que pur verbiage ; il est visible que jamais M. de Lanessan n'a pris la peine d'approfondir un de ces concepts et de se définir à lui-même un de ces mots. Il serait injuste de ne pas lui savoir gré de certains aveux qui pourraient sembler compromettants. A-t-on abusé, dans la parti radical, de l'artifice qui consistait à confondre le Concordat et les Organiques, et accusé le Saint-Siège de violer l'un, quand il ne tenait pas compte des autres. Or, M. de Lanessan dit des Organiques qu'il n'en avait jamais été question dans les pourparlers touchant le Concordat. De même, on sait combien M. Waldeck-Rousseau et M. Combes ont profité des analogies qu'ils prétendaient exister entre la récente loi sur les congrégations, et celle qu'avait faite le gouvernement « très chrétien » de la Restauration. Mais M. de Lanessan déclare que la loi de 1825 fut une grande victoire pour l'Eglise ; d'où il résulte que les auteurs de la loi de 1901 l'interprétaient mal et s'en réclamaient à tort. D'ailleurs, on se demande s'il faut ici louer sa franchise, ou le soupçonner d'une certaine inaptitude à comprendre la portée de ce qu'il écrit. Il est certain qu'il ne paraît pas s'être aperçu que son livre va directement contre ses intentions. Il a voulu apparemment deux choses ; et, d'abord prouver que l'Église est seule responsable de la séparation. Mais lorsque l'on a constaté en cent passages son hostilité violente contre l'Église, sa méconnaissance absolue de ce qu'il y a eu de glorieux et de bienfaisant dans son passé ; lorsqu'on l'a vu donner hautement la préférence à la morale païenne sur la morale chrétienne, et affirmer (p. 283) que la seule solution « rationnelle et libérale » du problème des rapports des Églises et de l'État, c'est la séparation, comment croire que le parti dont il exprime les idées n'ait rien fait pour forcer la rupture, et qu'avec tant de haine il soit toujours resté modéré et équitable ? Il a voulu, d'autre part, persuader aux catholiques d'accepter la loi du 9 décembre ; il leur offre l'assurance

de son respect, s'ils veulent bien imiter la sagesse des protestants et des israélites ; il loue l'appel des *vingt-trois*, et s'en fait une arme. Ignore-t-il donc ce que beaucoup de personnes répondaient aux *vingt-trois* : « Oui, la loi de 1905 semblerait à la rigueur acceptable ; mais il suffit de voir de qui elle émane pour être sûr qu'elle est un piège ; et le jour où on s'apercevrait qu'elle laisse à l'Église une possibilité de vivre, ce serait une raison suffisante pour l'aggraver. » Même à ceux qui persistaient à souhaiter, de la part du Pape, une décision autre que celle qui est intervenue, l'argument ne laissait pas de paraître fort. Le livre de M. de Lanessan n'est certes pas fait pour l'affaiblir. E. JORDAN.

Histoire de la charité. *Le Moyen Age (du* x*e au* xvi*e siècle)*, par L. LALLEMAND. T. III. A. Picard et fils, 1906, gr. in-8 de 375 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans ce troisième volume, qui s'étend du xe au xvie siècle, M. Lallemand continue son *Histoire de la charité* avec la compétence, le soin et la méthode dont il est coutumier. Sa littérature du sujet comprend des plaquettes, des articles de périodiques, des recueils à tirage restreint, fort ignorés du grand public. De ce fouillis minutieusement compulsé il tire un détail intéressant, caractéristique, un exemple précieux qui lui permet une généralisation. Presque pas de théorie et peu de considérations humanitaires ou sociales, mais des faits précis en abondance. Ses volumes renseignent autrement que les clichés qui traînent depuis des siècles dans des ouvrages aussi systématiques que dépourvus de documents sérieux sur les institutions charitables fondées par l'Église.

Établissements hospitaliers, léproseries, genres d'assistance les plus divers revivent sous nos yeux. Avec son livre nous apprenons ce qui regarde la direction, les différents services, le personnel, la clientèle, le style, c'est-à-dire la répartition des locaux des Maisons-Dieu où la compassion chrétienne acueillit avec tendresse les souffrants, les abandonnés ! Il démontre à merveille que la solidarité est ancienne comme la maternité de l'Église. Bien avant les lois édictées par l'État, elle a couvert la France et le monde d'œuvres d'assistance réclamées par des infortunes d'une déconcertante variété. LOUIS ROBERT.

Histoire de la marine française. III *Les Guerres d'Italie. La Liberté des mers*, par CHARLES DE LA RONCIÈRE. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-8 de 612 p. avec pl. — Prix : 8 fr.

Dans ce troisième volume de l'*Histoire de la marine française*, M. Charles de la Roncière étudie la période qui s'étend de la fin du xve siècle à la seconde moitié du xvie, du lendemain de la découverte

de l'Amérique à la veille de la bataille de Lépante. Pendant cet intervalle de près d'un siècle, que dominent, jusqu'à laisser tout le reste dans l'ombre, les luttes suscitées par la rivalité de François Ier et de Charles-Quint, la marine ne cessa de faire preuve, en France, de la plus grande activité. Sur tous les océans, en Méditerranée comme sur les côtes d'Amérique, dans les mers de Norvège comme dans les colonies portugaises des Indes, on rencontre des bâtiments portant le pavillon fleurdelisé. Galères du Roi ou navires équipés par des armateurs aussi puissants et peut-être plus riches que le souverain, luttent à l'envi pour la gloire ou les richesses, rivalisent de bravoure et d'énergie. Malheureusement, le succès ne couronne pas toujours les efforts, et, trop souvent, la pusillanimité des chefs, comme au cours de la bataille de Lépante subie par Grimani, les hésitations de la politique ou la fourberie de nos alliés, conduisent à un échec les entreprises les mieux conçues, les expéditions les plus hardiment menées. Ce sont là des pages glorieuses, mais aussi angoissantes, de notre histoire. Elles paraissent n'intéresser qu'un petit côté de notre vie nationale, mais en réalité elles ont une répercussion profonde sur le développement de notre puissance. M. de la Roncière a su faire de ces épisodes de notre histoire maritime un récit très vivant par les mille détails qui l'animent, toujours très intéressant, parfois émouvant. Ce n'est pas, en effet, sans une réelle émotion que nous assistons aux luttes du célèbre armateur dieppois Ango pour obtenir la liberté des mers, luttes rendues vaines par la faiblesse de François Ier et d'Henri II; et que peut-on lire de plus intéressant que les voyages des Malouins, au Canada, avec Jacques Cartier, ou aux Antilles? Nous devons remercier M. de la Roncière du talent, du soin et du temps qu'il consacre à élever, par cette histoire de la marine française, un monument, à une marine qui fut, sinon toujours heureuse, au moins toujours valeureuse.

J. C. T.

Histoire de l'Église et de l'ancien archidiocèse de Sens, par l'abbé H. Bouvier. T. I. *Des Origines à l'an 1122.* Paris, A. Picard et fils, 1906, in-8 de XIII-468-VII p. — Prix : 6 fr.

Cette première partie de l'histoire du diocèse de Sens était de beaucoup la plus difficile à cause de la rareté des documents, du caractère incertain que présentent plusieurs de ceux que nous possédons et des problèmes qui sont à résoudre. M. Bouvier se contente de mentionner sommairement dans sa Préface les auteurs qui l'ont devancé dans cette tâche : Jacques Taound, Dom Hugues Mathoud et le doyen du chapitre, Fenel. Il aura occasion d'apprécier la valeur des sources de cette histoire, lorsque le développement chronologique de son œuvre les fera passer devant lui. On peut lui reprocher de ne pas livrer à ses lecteurs les fruits d'une critique personnelle; mais il

a le bon sens de mettre à profit les résultats acquis par les travaux de nos meilleurs érudits. Si M. Bouvier n'a pu lire les textes dont il se sert dans les dernières éditions, ce qui est fort excusable, il s'est tenu au courant des discussions soulevées au sujet des origines des Églises des Gaules et en particulier de celle de Sens et de l'authenticité des documents hagiographiques : on doit lui savoir gré de s'arrêter aux solutions les plus sages.

Le rôle ecclésiastique et politique joué par les archevêques de Sens, les conciles auxquels ils ont pris part, les fondations monastiques et l'histoire des principales abbayes du diocèse, la vie des saints, l'état des études et l'histoire littéraire, les rapports des archevêques et des abbés avec les rois francs et les empereurs carolingiens ont fourni à l'historien du diocèse de Sens une matière abondante et variée. Qu'il me permette à ce sujet de lui adresser un reproche : il aurait pu avantageusement compléter le texte de chacun de ses chapitres par un sommaire, qui aurait donné une idée de son contenu. C'eût été le moyen de mettre un peu plus d'ordre dans son travail et de faciliter les recherches de qui veut s'en servir.

L'histoire littéraire a plus particulièrement fixé son attention. On rédigea beaucoup de légendes dans les monastères sénonais; les rédactions du martyrologe usitées dans ce diocèse exercèrent sur la rédaction définitive de ce livre liturgique une réelle influence; Loup, abbé de Ferrières, fut l'un des hommes les plus en vue de son siècle et il a laissé une correspondance volumineuse et intéressante; des évêques et des moines méritent une mention de l'historien. Avec ces éléments, M. Bouvier a donné un livre qui se lit aisément et qui ne fatigue pas le lecteur par un étalage inutile d'érudition. Son histoire du diocèse de Sens est une œuvre de vulgarisation très sérieuse, qui mérite la confiance des travailleurs. J. Besse.

Cartulaire de l'abbaye de Gimont, publié pour la Société historique de Gascogne par l'abbé Clergeac. Paris, Champion, 1905, in-8 de xvii-503 p. — Prix : 15 fr.

Le texte de ce cartulaire, écrit au xiiie siècle, est conservé à la bibliothèque du grand séminaire d'Auch parmi les papiers de l'abbé de Vergès. Il commence par l'acte de donation du domaine sur lequel l'abbaye devait s'élever (5 avril 1142); la dernière charte est de l'année 1233. La fortune territoriale de Gimont s'est constituée durant cet intervalle de quatre-vingt-dix ans. Ce monastère eut pour fondateurs Géraud du Brouilh, Gasen, sa femme, et leurs enfants; les premiers religieux vinrent de l'abbaye cistercienne de Berdouès. A Gimont, comme autour de la plupart des maisons de l'ordre de Citeaux, les moines ne tardèrent pas à créer sur leurs terres des granges, qui

furent des centres d'exploitation et formaient un domaine distinct, administré par un frère, sous la dépendance de l'abbé. Les actes concernant chacune de ces propriétés sont groupés dans ce cartulaire de manière à former un recueil à part. On peut juger par là de l'importance de chacune d'elles. Nous avons 142 chartes pour l'abbaye elle-même, 214 pour la grange de Laus, 83 pour celle du Hour, 102 pour celle de Franqueville, 128 pour celle de Saint-Soulan, 141 pour celle d'Aiguebelle. Ces domaines n'étaient pas éloignés les uns des autres, sans former un seul tout ; il y avait de nombreuses enclaves.

L'étude du cartulaire montre comment s'est constituée cette propriété monastique. Le pays était habité et cultivé, lorsque les cisterciens s'y établirent : ils n'eurent donc pas de forêts à défricher. C'est une donation qui les attira en ces lieux ; elle fut suivie de beaucoup d'autres. Les dons étaient peu considérables ; les bienfaiteurs obéirent aux sentiments religieux qui les animaient partout et leurs héritiers tenaient à confirmer leur donation par un acte personnel. Quelques-uns réussirent à obtenir des moines une compensation ; on ne donnait pas que des terres. Des églises et des droits divers furent maintes fois abandonnés à l'abbaye ; à signaler des dons faits par des novices au moment de leur admission.

Les moines arrondirent leurs possessions et augmentèrent les droits dont ils jouissaient par des achats. Comme les donations, les acquisitions sont peu importantes ; mais, en se multipliant, elles finirent par constituer un lot considérable. On fit des échanges avec d'autres monastères ou avec des propriétaires voisins et une sage administration permit aux moines de réaliser des capitaux qu'ils eurent à prêter. Les propriétés, engagées par l'emprunteur, vinrent quelquefois s'ajouter à leur domaine.

On voit se renouveler sur les bords de la Gimone ce qui s'est passé autour des établissements monastiques de cette époque. Les moines, en conservant leurs titres de propriété, ont gardé religieusement des noms des familles bienfaitrices et de celles qui ont trait avec eux ; on retrouve ainsi dans leur cartulaire toute une partie des habitants de cette contrée au XIIe et XIIIe siècle, avec les noms des villages, des terres et des bois donnés ou achetés, avec l'indication des limites. C'est ce qui fait le grand intérêt de ces documents pour l'histoire locale. On y trouve également des renseignements utiles à qui veut connaître l'organisation extérieure du monastère et la condition des personnes dans la région ; mais l'histoire générale de l'ordre monastique et de l'organisation intérieure de ses maisons n'a rien à y prendre.

M. l'abbé Clergeac a consciencieusement rempli son rôle d'éditeur ; le texte des chartes est établi avec exactitude et les noms de lieux fidèlement identifiés. De temps en temps, il donne sur tel personnage

ou sur tel monastère des indications intéressantes. Une bonne Introduction fait connaître l'abbaye et son cartulaire et une table des noms de personnes et de lieux permet aux chercheurs de se retrouver promptement. Cette nouvelle publication fait honneur à la Société historique de Gascogne. J. BESSE.

Sources de l'histoire d'Épernay, par RAOUL CHANDON DE BRIAILLES et HENRI BERTAL. 1re série. T. I. *Archives municipales d'Épernay* (XVIe siècle). Paris, Leclerc, 1906, in-4 de XCVI-443 p. et 7 planches. — Prix : 16 fr.

Désireux d'écrire l'histoire d'Épernay, M. Chandon de Briailles voulut auparavant former un recueil de toutes les sources susceptibles de lui fournir les renseignements dont il pourrait avoir besoin. L'ensemble de ce recueil comprendra trois séries. Dans la première, consacrée aux *Archives municipales*, seront publiés les registres des délibérations de la communauté d'Épernay. La seconde série, intitulée : *Archives ecclésiastiques*, comprendra les documents relatifs à l'abbaye Saint-Martin, à la chapelle Saint-Rémy, au doyenné, aux minimes, aux ursulines, etc. Enfin dans la troisième série, qui portera pour titre : *Archives seigneuriales, judiciaires et administratives*, seront répartis les papiers de la seigneurie et des juridictions établies ou acquises par la Royauté.

Le présent volume est le premier de la première série ; il contient la transcription des procès-verbaux des assemblées de la ville, du 18 avril 1540 au 17 février 1570. Grâce à ce registre on peut faire revivre la vie municipale d'Epernay pendant ces trente années, se rendre compte des charges qui pesèrent sur ses habitants et des mesures prises pour sauvegarder ses droits ou assurer sa sécurité. Outre ce registre, ce volume contient encore une longue Introduction, dans laquelle l'auteur expose la méthode qu'il emploiera pour la publication des différentes séries. Puis, après avoir esquissé un tableau de l'évolution économique d'Epernay depuis le XVe siècle, il passe en revue les archives municipales du XVIe siècle, les procès-verbaux des assemblées, et les registres d'état civil à l'aide desquels il dresse un tableau du mouvement de la population d'Épernay de 1565 à 1903. Le chapitre suivant est presque entièrement consacré à Bertin du Rocheret, érudit du XVIIIe siècle, qui laissa sur cette ville une compilation manuscrite considérable.

Nous signalerons d'une façon toute particulière les nombreuses pièces justificatives qui terminent ce volume et surtout un ensemble de documents sur la franc-maçonnerie au XVIIIe siècle. Enfin une liste des personnes dont les qualités ou professions sont mentionnées dans le premier registre des délibérations et les registres paroissiaux antérieurs à 1600 clôt ce volume publié avec soin et qui fait bien

augurer des séries que MM. Chandon de Briailles et H. Bertal se proposent de donner à la suite. J. VIARD.

Un Conseil de paroisse sous le régime de la première séparation de l'Eglise et de l'État, par l'abbé J. CONTRASTY. Toulouse, imp. S. Cyprien, 1906, in-8 de 111 p. — Prix : 2 fr.

M. l'abbé Contrasty, connu par ses estimables publications sur l'histoire du diocèse de Toulouse, a eu la bonne fortune de recevoir communication d'un registre contenant les procès-verbaux d'un « Conseil de paroisse » qui a fonctionné de 1795 à 1806 dans la paroisse de Seysses-Tolosane. Privée de ses prêtres en 1791 par l'émigration du curé et de ses deux vicaires, Seysses eut quelques curés intrus qui ne firent que passer. En avril 1795 reparut un prêtre envoyé au nom de l'évêque légitime, et quelques mois après, les habitants s'organisèrent pour créer des ressources à ce prêtre et pourvoir, en se conformant à une législation ombrageuse, à tous les besoins du culte. Cette organisation se trouve exposée dans le registre que M. l'abbé Contrasty a utilisé et dont il a su tirer un récit fort attachant, dont les circonstances actuelles augmentent encore l'intérêt. Il nous fait traverser les périodes de sécurité relative, interrompues par des recrudescences persécutrices, pour nous conduire au Concordat : mais tout n'est pas encore fini : le rétablissement officiel du culte, suivant son rétablissement effectif, laissait de côté un grand nombre de paroisses rurales, où le traitement des desservants était laissé à la charge de la population ; la commune de Seysses fut de ce nombre et il fallut encore pendant quatre ans pourvoir aux besoins de l'église et du curé. C'est en 1806 que le « Conseil de paroisse » se dissout, ayant cessé d'avoir sa raison d'être.

Cette courte et curieuse histoire, dont l'actualité n'échappe à personne, est remplie d'enseignements, et il serait à désirer que des publications analogues nous fissent comprendre comment les chrétiens de 1795 entendaient l'assistance qu'ils devaient aux ministres du culte.

L'auteur termine en donnant de courtes notices sur les ecclésiastiques ayant exercé leur ministère à Seysses pendant la Révolution, et à ceux qui sont sortis de cette pieuse paroisse pendant le XIXe siècle : parmi eux on compte l'évêque actuel de Marseille, Mgr Andrieu, dont les ancêtres ont figuré parmi les membres du Conseil de paroisse de Seysses. P. PISANI.

Le Tribunal d'inquisition de Pamiers, par J.-M. VIDAL. Toulouse, Privat, 1906, in-8 de 313 p.

Le travail de M. Vidal est principalement une étude du registre de la procédure de Jacques Fournier, évêque de Pamiers de 1317 à 1326. Cet évêque fut le fondateur et l'âme de l'Inquisition dans ce diocèse,

et, grâce à ce registre, qui va de 1319 à la fin de l'année 1324, on peut suivre toutes les phases de cette institution pendant la presque totalité de son épiscopat.

Ce registre est actuellement conservé à la Bibliothèque du Vatican ; il contient les procès-verbaux d'environ cent interrogatoires, dont quelques-uns ont une grande étendue. On a donc là un document des plus précieux pour l'histoire religieuse de la première moitié du XIVe siècle. L'ouvrage de M. Vidal se divise en trois parties : la première est consacrée à la description et au sommaire analytique du registre de l'Inquisition de Pamiers ; la seconde, au tribunal de l'Inquisition, à son personnel et à ses travaux ; enfin la troisième, à la procédure du tribunal.

Quand ce tribunal fut créé à Pamiers, en 1318, conformément aux dispositions prescrites par le concile de Vienne (1312), il y avait déjà longtemps que ce diocèse avait été visité par l'Inquisition, car les hérétiques y pullulaient ; mais Jacques Fournier, qui plus tard devint pape sous le nom de Benoît XII, lui donna plus de vigueur et une organisation plus complète. Pendant son épiscopat, il déploya la plus grande activité pour extirper l'hérésie de la région qui lui avait été confiée. Ce tribunal de l'Inquisition, composé d'un personnel nombreux et bien choisi, chôma peu du 15 juillet 1318 au 9 octobre 1325. Pendant ces sept années, il tint 488 audiences et examina 114 personnes. Les interrogatoires fourmillent de détails des plus intéressants pour l'histoire des Vaudois et des Albigeois. On trouve également dans ce travail d'excellents renseignements sur le régime auquel étaient soumises les personnes détenues dans les prisons de l'Inquisition, sur les tortures qui leur étaient infligées. Un bon nombre de pièces justificatives et deux tables terminent ce volume bien présenté et fait avec grand soin.

J. VIARD.

L'Église se meurt ! l'Église est morte ! par PAUL BARBIER. Paris, Lethielleux, 1906, in-12 de 222 p. — Prix : 2 fr.

L'Église se meurt, c'est ce que l'on dit dans certains milieux. N'avons-nous pas entendu, il y a deux ans, un personnage important de l'enseignement universitaire affirmer dans un congrès d'instituteurs primaires que personne ne croit plus. Comme le fait remarquer très justement M. l'abbé Barbier, ces gens-là ne veulent pas voir au-delà de leur petit groupe. Ils ne voient pas ces églises remplies, cette jeunesse ardente et pleine de foi, cette puissante hiérarchie de l'Église catholique plus compacte et plus unie que jamais. Ceux mêmes qui ne pratiquent pas, ceux mêmes qui prétendent ne pas croire, vienne un accident, un malheur, un danger de mort, s'empressent de revenir à l'Église. On a beau la tourmenter, les vocations sont encore aussi nombreuses. Si le peuple fournit moins de prêtres qu'il y a cinquante

ans, les hautes classes en fournissent davantage. Si l'on expulse les congrégations, la vie religieuse se reproduit sous d'autres formes. La sève de l'Église monte toujours et trouve toujours où s'épancher.

Telles sont les considérations consolantes que fait valoir M. l'abbé Barbier, dans un style vif et animé. C'est un livre d'une lecture facile pour tous et très propre à relever bien des courages trop effrayés devant la persécution imminente. D. V.

Rome et l'Action libérale populaire, histoire et documents, par l'abbé EMMANUEL BARBIER. Paris, Victorion, 1906, in-12 de 288 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'an dernier, M. l'abbé E. Barbier publiait un premier volume intitulé : *Le Cas de conscience*, où il cherchait à établir que les directions politiques du pape Léon XIII n'obligeaient pas en conscience les catholiques. Nous avons rendu compte ici même de cet ouvrage. M. Barbier veut bien citer nos conclusions et nous sommes heureux de constater qu'il reproduit en regard une déclaration absolument conforme de Léon XIII lui-même au baron de Montagnac. Aujourd'hui l'auteur va plus loin ; il profite des exagérations de certains journaux de Rome et de Paris pour attaquer ces directions elles-mêmes et principalement l'association connue sous le nom d'Action libérale populaire qui s'est donné la tâche de les appliquer. Il reproche à cette association son titre de libérale, contraire, dit-il, aux décisions du pape Pie IX. Il lui reproche de ne pas s'affirmer nettement catholique et relève des discours où des membres importants de cette association n'auraient même pas prononcé le nom de Dieu, auraient mis de côté les questions religieuses, et auraient applaudi à certains principes de la Révolution. Nous n'avons pas à apprécier ces griefs, non plus que la tactique suivie par l'action libérale populaire. Nous ne dirons pas que M. Barbier passe sous silence bien des discours où les chefs de ce parti se sont montrés aussi catholiques que l'on peut le désirer, qu'il faut tenir compte des nécessités et même des entraînements inévitables de la lutte électorale, et qu'enfin la meilleure tactique est celle qui réussit le mieux. Mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter que dans la situation si grave où se débat l'Église de France, des catholiques se disputent sur des questions relativement secondaires au lieu de marcher la main dans la main, faisant bloc contre l'ennemi commun.

D. V.

Politique intérieure et étrangère, par PAUL DESCHANEL. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-16 de XV-384 p. — Prix : 3 fr. 50.

Recueil de discours, prononcés pour la plupart à la tribune de la Chambre, pendant les années 1903, 1904 et 1905. La séparation de l'Église

et de l'État, les retraites ouvrières, la délation, la propagande antipatriotique, l'entente anglaise, les relations avec l'Allemagne, la question du Maroc : telle en est la matière. Les discours consacrés à la politique étrangère me plaisent mieux que les autres. Une conception très juste du rôle de la France me semble les avoir inspirés. J'aime moins les discours relatifs à la politique intérieure, ne partageant ni le goût de M. Deschanel pour la philosophie du XVIIIe siècle ni ses illusions démocratiques.

Quel que soit le sujet qu'il traite, sa phrase se distingue du reste par une tenue, une correction et une élégance rares chez les orateurs parlementaires et qui ne seront pas indignes de l'Académie, après avoir charmé le Palais-Bourbon.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Le Tocsin national, par ANDRÉ GODARD. Paris, Perrin, 1906, in-16 de XVI-335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre de fantaisie, M. Godard a réuni une quinzaine d'études historiques et une demi-douzaine de dissertations proprement politiques, dont l'importance varie entre l'ampleur d'un article de revue et l'étendue d'un article de journal. Il a composé son livre, nous apprend la Préface, « en assemblant un peu au hasard, comme un déballage d'idées et de faits, des notes crayonnées sans plan préconçu et aux conclusions parfois opposées peut-être. » Il y est en effet question de tout : des tragiques grecs, de saint Bernard, de Gilles de Retz, de Louis XIV, de la guerre de Vendée et de la campagne électorale, alors future, de 1906. D'esprit éclectique, M. Godard trouve le moyen de regretter à la fois la chute de l'ancienne monarchie, la révolution de 1830 et... la mort de Robespierre. Les jacobins du comité de salut public, pense-t-il, ont été renversés par des gens qui ne les valaient pas. Le 9 thermidor a été la victoire de la franc-maçonnerie corrompue et athée sur la démocratie vertueuse et spiritualiste. C'est lui qui a orienté le gouvernement populaire vers les déplorables traditions du Directoire. On voit que les idées originales ne manquent pas dans cet ouvrage. Il est dominé au surplus par la préoccupation de servir les intérêts catholiques et écrit dans un style agréable, que liront avec plaisir même ceux qui n'adopteront pas toutes les conclusions de l'auteur.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Bismarck et son temps. T. II. *L'Action* (*1863-1870*). par PAUL MATTER. Paris, Alcan, 1906, in-8 de III-634 p. — Prix : 10 fr.

Comme je le disais l'année dernière en parlant du tome Ier de *Bismarck et son temps* (*la Préparation, 1815-1862*) l'auteur semble avoir voulu dire : « Voilà Bismarck et son temps. Considérez et jugez » ; il a fait pour cela abstraction de l'idée patriotique, et a, comme il le dit lui-

même, fait un travail d'historien, sans colère ni envie. Avoir poursuivi ce but mérite une louange, l'avoir atteint en mérite deux.

M. Paul Matter, à la fin du premier tome, nous avait montré Bismarck se retirant de l'ambassade de Paris, appelé par le Roi et arrivant, la tête haute, audacieux, prêt à tout. En commençant le tome II, il nous rappelle es débuts de Bismarck comme ministre, qui furent très mal accueillis, principalement par les diplomates, les ministres et l'armée surtout, lorsqu'il eut dit à la commission du budget : « Les grandes questions du temps ne seront pas décidées par des discours, mais par le fer et le sang. » Ces mots déchaînèrent partout un cri d'indignation.

De 1862 à 1866, Bismarck, sans cesse ni trêve, mena, à travers un conflit continuel, les négociations les plus compliquées et les plus absorbantes. Pendant quelques mois il fut obligé de se reposer, l'état de sa santé devenant inquiétant. On craignait alors que le Roi fît des sottises et l'on comptait sur Bismarck pour l'en empêcher. D'après la fable on comptait sur le loup pour être gendarme...

Bismarck revint à Berlin le 1er décembre 1866 ; il s'occupa du projet de constitution pour la Confédération du Nord, qui fut acceptée le 17 avril 1867. Les années suivantes furent pour les divers États de l'Allemagne une époque de travail intérieur.

Jusqu'en 1870, il passa la moitié de son temps à Varzin, pour sa santé et aussi pour sa politique, afin de laisser aux États le temps de s'acclimater à leur nouvelle patrie.

Pendant ce temps, Bismarck fit par lui-même preuve de psychologue, en comprenant que, pour bien fondre en une seule nation ces peuples disloqués, une commune espérance ne suffit pas : il fallait leur donner une même haine et il comprit que devant l'ennemi il n'y a plus de parti, que sous le feu des canons et au bruit de la fusillade se fait l'unité morale d'une nation. Une guerre était donc nécessaire ; il la cherchait et la préparait, car *il la voulait*. Si j'étais Allemand, j'applaudirais Bismarck d'avoir eu cette grande pensée psychologique. Comme je suis Français, je me contente d'admirer l'homme et l'idée, tout en remerciant M. Paul Matter de l'avoir si bien démontré. ROBERT GUILLOU.

La Crise russe. Notes et impressions d'un témoin, par MAXIME KOVALEVSKY. Paris, Giard et Brière 1906, in-12 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom de M. Kovalevsky est un sûr garant de la valeur de ce petit livre. Non seulement l'auteur est le savant professeur et l'écrivain distingué que l'on connaît ; mais encore il a pris part à l'administration locale de son pays et a joué un rôle notable dans les derniers événements politiques. Peu importe la rédaction un peu hâtive de l'ouvrage, les circonstances ne permettaient guère qu'il en fût autrement. Je ne

pense pas que les lecteurs français puissent trouver ailleurs un résumé plus clair, plus bref et plus précis de la question russe, si mal connue et si mal comprise par la plupart de ceux qui en parlent. Ce n'est pas ici le lieu, dans les quelques lignes dont je dispose, d'émettre une opinion sur les conclusions de l'auteur. Il suffit de dire qu'il a fait non pas un pamphlet, mais un exposé méthodique et, sinon impartial, ce qui n'aurait guère de sens dans un livre politique, du moins mûrement réfléchi, sincère et sobrement écrit. Ses idées sont à peu près celles des constitutionnels démocrates, c'est-à-dire des radicaux, avec cependant de très importantes réserves, notamment sur la question agraire et sur le droit électoral.

L'ouvrage constitue une introduction à l'histoire de la crise russe plutôt qu'une histoire de cette crise. Car il s'arrête avant la convocation de la Douma. Il contient tout ce qu'il est essentiel de connaître pour comprendre les événements qui se déroulent en Russie à l'heure présente. Il traite de l'origine et de l'évolution du tsarisme, du véritable caractère des anciens états-généraux (Zemskii Sobor) et montre les illusions de ceux qui parlent de maintenir l'ancienne tradition. Il explique ce que sont les ordres historiques et les classes sociales russes, expose les origines du mouvement libéral, le rôle des zemstvos dans le développement de ce mouvement, les délibérations des congrès paysans et la question agraire, critique les lois soi-disant constitutionnelles du 19 août et du 30 octobre, examine la politique de M. Vitte, la question de l'autonomie polonaise et les diverses tendances de l'opinion publique, tout cela avec un sens très remarquable de l'histoire et de la réalité concrète et vivante. F. G.

Les Sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845, par le comte HENRY DE CASTRIES. Première partie. *Dynastie saadienne (1530-1660)*. (*Archives et Bibliothèques de France*. T. I.) Paris, Leroux, 1905, gr. in-8 de XVI-683 p., avec cartes et planches. — Prix : 25 fr.

Le comte Henry de Castries s'occupe depuis longtemps du Maroc. Nous lui devons un très intéressant volume sur l'Islam, une carte du Maroc, qui était (avant celle de M. de Flotte de Roquevaire) la meilleure qu'on possédât, et quelques excellentes études sur l'histoire de ce pays. Le voici qui commence aujourd'hui une longue publication documentaire, et qui entreprend de nous donner, systématiquement classés dans l'ordre chronologique, les textes qui constituent *les Sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845*, et que détiennent, dans leurs différents dépôts d'archives et dans leurs bibliothèques, les principaux États de l'Europe Ainsi vont se trouver constitués peu à peu, — grâce aux patientes recherches et au labeur acharné du comte de Castries, — sur les relations des peuples, et surtout des peuples maritimes de l'Europe, des

dossiers considérables, dont des tables et des index détaillés permettront de grouper facilement les différentes pièces, — dossiers grâce auxquels il deviendra enfin possible de raconter avec précision et sûreté l'histoire externe, encore si mal connue, du Maroc pendant l'époque moderne. — De l'importance et de l'intérêt de cette publication, il est dès maintenant possible de se rendre compte en examinant les deux fascicules parus de la première série. Le comte de Castries y a publié les documents conservés dans les archives et les bibliothèques de France sur l'histoire du Maroc, entre 1538 et 1578, et a fourni ainsi des textes de première valeur à ceux qui désirent étudier les relations du Portugal avec le Maroc, depuis l'époque du roi Jean III jusqu'à cette célèbre bataille d'El-Ksar-El-Kébir, où fut vaincu et tué Don Sébastien. Pour être moins important, le dossier français n'en présente pas moins de prix ; on y trouve plus d'un texte riche en renseignements, depuis ceux qui sont relatifs au voyage de Pierre de Piton à Fez, en 1532, jusqu'à cet acte d'association de plusieurs marchands de Rouen, daté de 1570, signalé, analysé et daté de naguère 1567 par Gosselin. — Une foule de notes précises, rédigées avec un soin minutieux et une conscience scrupuleuse, éclairent le texte même des documents publiés, en discutent les assertions et fournissent sur les personnages et les localités mentionnés tous les renseignements désirables. Des cartes, des fac-similés ajoutent encore à la valeur d'une publication qui, par la façon magistrale dont elle débute, promet de se placer bientôt parmi nos recueils de textes les plus intéressants et les meilleurs.

HENRI FROIDEVAUX.

Correspondance entre Mademoiselle de Lespinasse et le comte de Guibert, publiée pour la première fois, d'après le texte original, par le comte de VILLENEUVE-GUIBERT. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1906), in-8 de VI-536 p. — Prix : 7 fr. 50.

Tout le monde connaît les belles études que le futur académicien, M. le marquis de Ségur, a consacrées, dans la *Revue des Deux Mondes* d'abord, en volume ensuite, à Mlle de Lespinasse. L'auteur avait largement puisé dans les archives de M. le comte de Villeneuve-Guibert. Ces archives viennent de s'ouvrir plus largement encore et leur propriétaire livre aujourd'hui au public tout ce qu'elles conservent de la Correspondance de son arrière-grand-père avec l'ardente dame de compagnie de la marquise du Deffand. Ce n'est pas, comme il le remarque justement, la première publication, mais c'est la première intégrale et la seule complète. Par une initiative, qui de prime abord semble un peu bizarre et qui montre bien l'état d'esprit de la société du XVIIIe siècle, c'est la veuve du comte de Guibert qui publia, la première, les lettres de l'amie de son mari ; mais elle avait cru devoir faire certaines coupures.

D'autres éditions suivirent, mais tronquées ou même falsifiées. La meilleure fut celle de M. Eugène Asse, en 1876. Mais il y avait encore à compléter et c'est ce que vient de faire M. le comte de Villeneuve-Guibert. Il a restitué les passages supprimés, corrigé les passages altérés, établi la rédaction authentique compulsée sur les originaux. Il a fait plus : il a ajouté vingt et une lettres inédites de Mlle de Lespinasse et un certain nombre du comte de Guibert. Grâce à lui, on peut maintenant écouter le dialogue, en quelque sorte, et suivre jour par jour l'histoire de cette passion mouvementée et inquiète, depuis le premier acte du 13 mai 1773 jusqu'au tragique dénouement du 22 mai 1776. Trois ans d'ardeurs, d'espoirs, de récriminations, d'abandon, de dévouement, de révoltes, d'enthousiasme, de désespérance, d'agonie douloureuse terminée par une mort chrétienne. Car, grâce à l'intervention de son parent le marquis de Vichy, cette élève des philosophes et de l'Encyclopédie, cette amie fidèle de d'Alembert et de Condorcet finit dans les bras de l'Église. Les lettres que Guibert lui avait rendues à sa demande furent renvoyées à leur destinataire par les soins de d'Alembert, son exécuteur testamentaire, et ce sont elles dont M. le comte de Villeneuve donne aujourd'hui le texte définitif, pour la plus grande joie et la plus grande instruction des psychologues et des historiens.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne, par RENÉ DUSSAUD, avec la collaboration de FRÉDÉRIC MACLER. Paris, Leroux, s. d., gr. in-8 de 312 p., avec un itinéraire, 30 planches et 5 figures. — Prix : 12 fr.

Le Safa est une région volcanique au S.-E. de Damas. Des inscriptions d'un caractère spécial s'y trouvent en grande quantité autour des points anciennement habités, sur les routes ou en plein désert ; on en découvre notamment sur les pierres jetées en tas par les nomades en mémoire de quelque événement ; elles ne renferment le plus souvent que de simples noms, et parfois des noms de divinités. Plusieurs sont accompagnées de figures d'hommes ou d'animaux, dessins frustes, représentant ou suggérant des scènes de la vie pastorale, de voyage ou de chasse.

MM. de Vogüé et Waddington, en 1861 et 1862, à la suite de Cyril Graham (1857) et du docteur Wetzstein (1860), ont recueilli la première grande moisson d'inscriptions safaïtiques. M. J. Halévy (*Journal asiatique*, 1877) a fait le premier grand travail sur le déchiffrement de ces inscriptions, d'après les 400 textes du recueil de Vogüé (*Syrie centrale*, 1868-77). Praetorius (1883) émit quelques remarques qui avancèrent la question. Depuis, M. Enno Littmann copia 135 inscriptions ; MM. Dussaud et Macler, dans un premier voyage qu'ils firent en Syrie, en copièrent 412. Ces nouveaux textes servirent à M. Littmann à corriger

et à compléter d'une façon définitive le déchiffrement d'Halévy (1901).

L'important compte rendu de la mission de MM. Dussaud et Macler, accomplie en 1901, contient, outre un détail de l'itinéraire et une étude historique et ethnographique sur les confins désertiques de la Syrie moyenne, une assez grande quantité d'inscriptions safaïtiques nouvelles, presque toutes composées de noms propres, et un glossaire se rapportant à toutes les inscriptions safaïtiques actuellement connues; puis des inscriptions grecques, latines, nabatéennes, nabatéo-arabes ou purement arabes. Parmi ces dernières est la remarquable inscription, en langue arabe et en écriture nabatéenne, du tombeau d'un certain roi Imrou'l- Kaïs qui réunit sous sa domination les principales tribus du désert et les organisa en corps de cavalerie pour les Romains. Ce texte est de 328 de notre ère; les plus anciens documents arabes connus jusqu'ici, ne remontaient qu'aux années 512 et 568.

BARON CARRA DE VAUX.

International Catalogue of scientific Literature. M. *Botany*, published for the International Council by the Royal Society of London. Vol. I. Part. I. May 1902; Part. II. October 1903-2. December 1904, 3. September 1905. Paris, Gauthier-Villars; London, Harrisson, 1904-1905, 4 vol in-8 de VIII-378, VIII-626, VIII-1114 et VIII-909 p.

On sait qu'en 1855, la *British Association*, sur l'initiative du professeur Henry, secrétaire de la *Smithsonian Institution*, entreprit de faire publier un catalogue des notes et mémoires ayant paru dans les Revues et Journaux scientifiques du monde entier depuis le commencement du XIXe siècle. En 1857, la Royal Society s'associe à ce travail qu'elle finit par absorber à elle seule. Aux travaux mathématiques et physiques du début, elle joignit l'histoire naturelle, la physiologie, la géologie, la minéralogie et la chimie. On devait donner une liste des titres complets, rangés par ordre alphabétique des noms d'auteurs, puis un index alphabétique des sujets traités dans les mémoires. Cette seconde partie n'est encore qu'à l'état de préparation.

Le premier volume parut en 1867, sous le titre de *Catalogue of Scientific Papers*, de 1800 à 1863. Ont paru ensuite les années 1863 à 1902, en 12 volumes in-4 de 800 à 1300 pages chacun, ne traitant que de publications périodiques.

En 1892, au congrès international de zoologie de Moscou, le docteur américain Herbert Haviland Field proposa un système nouveau pour le problème bibliographique. Il fallait que le Répertoire bibliographique comprît, en plus de ce qu'on avait fait, une publication par fiches séparées: c'est ce qui fut adopté en 1875 au *Concilium bibliographicum* de Zurich, pour la partie zoologique. En 1893, la Royal Society de Londres proposa une entente internationale pour agrandir encore le cadre et publier une *Bibliographie scientifique générale*, traitant, en plus

des périodiques, des travaux séparés sous forme de livres, brochures, monographies, etc. Elle se chargea de la publication de cette œuvre formidable, aidée il est vrai par un conseil international, le contrôle suprême étant d'ailleurs réservé à une convention internationale, qui devait se réunir d'abord en 1905, puis en 1910, et tous les dix ans ensuite.

On décida en 1900, dans le premier conseil tenu à Londres, que les renseignements fournis par les *Scientific Papers* jusqu'en 1883 seraient complétés jusqu'en 1901, et la Royal Society s'en chargea.

A partir de 1901, on commença la publication d'un catalogue annuel de tous les travaux scientifiques du monde entier sous le titre : *International Catalogue of scientific Literature* et sur les branches suivantes, dont chacune est désignée par une lettre :

A. Mathématiques.	G. Minéralogie.	N. Zoologie.
B. Mécanique.	H. Géologie.	O. Anatomie humaine.
C. Physique.	J. Géographie.	P. Anthropologie physique.
D. Chimie.	K. Paléontologie.	Q. Physiologie (avec la Psychologie, pharmacologie et pathologie
E. Astronomie.	L. Biologie.	
F. Météorologie.	M. Botanique.	R. Bactériologie.

A chacune de ces dix-sept branches correspond un volume (prix variant de 12 fr. 50 à 48 fr. 75).

Dès 1905, trente-trois bureaux régionaux des divers pays du monde, voire le Japon, collaboraient à l'œuvre.

Actuellement plusieurs volumes de 1904, sont publiés et la préparation de 1905 est activement poussée.

Chaque volume de l'*International Catalogue* contient deux parties : 1° Catalogue des auteurs ; 2° Catalogue des matières. Un système de classement par chiffres, exposé au commencement du volume, permet de se retrouver dans ce labyrinthe.

Pour s'en servir utilement il faut suivre ces indications.

La série complète des dix-sept volumes de 1901 (la première année) comprend 8.059 pages, celle de 1902, parue en 1903-1904, en comprend 8.984. Le nombre des articles bibliographiques recensés dans la seconde série est de 152.800. (Voyez J. Darboux dans le *Journal des savants*, mars 1901, cité par M. J. de Joannis dans les *Études* du 5 août 1906 : *Un Catalogue international des publications scientifiques*).

L'impression des quatre volumes relatifs à *M. Botany*, est fort claire, exécutée sur deux colonnes. On trouve à la fin une liste des journaux cités avec les abréviations employées pour la désigner. Les instructions pour l'emploi, imprimées au commencement, le sont en anglais, français, allemand et italien, comme les articles eux-mêmes.

A.-A. Fauvel.

Répertoire historique et biographique de la « Gazette de France, » depuis l'origine jusqu'à la Révolution, 1631-1790, par le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES. T. IV (*Quadt-Zurlauben*). Paris, Leclercq, 1906, in-4 de 940 colonnes.

Voici le complément d'une publication considérable, qui peut être le plus précieux instrument de travail entre les mains des historiens et des chercheurs. Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensions de cette œuvre de patientes recherches ; nous saluons de nouveau la pensée fidèle et pieuse qui a présidé à l'achèvement de ce monument biographique, sans négligence et sans erreurs. — En outre, du Répertoire proprement dit, qui signale les notes concernant chaque personnage cité dans la *Gazette*, on trouvera, dans ce quatrième tome, un Index des noms patronymiques et des surnoms et une Table des matières des quatre volumes ; cette dernière n'a pas moins de trois cents pages. Grâce à ces trois éléments complémentaires : Répertoire, Index et Table, les recherches sont faciles, et, par expérience, nous pouvons déjà attester combien elle sont fructueuses. Tout historien, pour la période de Louis XIII à Louis XVI, trouvera désormais ses renseignements singulièrement facilités et précisés par ces importants volumes. C'est pourquoi nous souhaitons très vivement la publication annoncée d'un semblable Répertoire de la *Gazette de France* pour la période de 1814-1815, en désirant tout succès à la souscription. Nous la signalons bien volontiers à nos lecteurs. De semblables instruments de travail appellent la gratitude envers des savants laborieux qui savent les entreprendre et les achever. G. DE G.

BULLETIN

Les Miracles de l'Évangile, par J.-M. A., miss. apost. Abbeville, Paillart, s. d. (1906), in-8 de 237 p., avec grav. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur anonyme de ce bon volume destiné à la propagande évangélique continue sa série avec les miracles du Nouveau Testament. Il donne le texte, avec des explications ou considérations tirées des saints Pères, des auteurs ecclésiastiques tels que Ludolphe le Chartreux, Bossuet, etc. Tout y tend à prouver la divinité de Jésus-Christ et sa bonté infinie. Le livre se partage ainsi : Première Partie : Vie miraculeuse de Notre-Seigneur ; Deuxième Partie : Miracles de Jésus-Christ sur la nature et les démons ; Troisième Partie : Miracles de Notre-Seigneur sur les personnes. Guérisons et résurrections ; Quatrième Partie : Résurrections spirituelles. Cet ouvrage, d'un prix très abordable, où l'image attire les yeux, doit être répandu à profusion dans les milieux populaires, dans les patronages et œuvres post-scolaires. Il y fera connaître et aimer Notre Seigneur Jésus-Christ. L. R.

Los Peligros de la fe en los actuales tempos, conferencias por el P. RAMON RUIZ ARNADO. Barcelona, Gilli, 1905, petit in-8 de 336 p.

Composées et prêchées par un savant apologiste espagnol, ces conférences sont moins un exposé de doctrine qu'une réfutation des objections les

plus variées : prétendus conflits de la science et de la révélation, — apologie de la foi, — laïcisme et scolarité, — presse et anticléricalisme, — l'enfer et la confession, — le catholicisme et le progrès. B. C.

Le Lys. *Entretiens sur la noblesse d'âme chez la jeune fille*, par le P. P. BADET. Paris, Bloud, s. d., in-16 carré de 275 p. — Prix : 3 fr.

Sous ce titre, le R. P. Badet a écrit une série d'entretiens charmants et pieux, où les jeunes filles chrétiennes apprendront comment s'acquièrent, se défendent et se conservent les pures vertus qui font leur meilleure parure devant les hommes et devant Dieu. L'auteur y montre, dans le lys, chef-d'œuvre de la nature, le modèle sympathique sur lequel doit se former l'âme des jeunes filles pour devenir à son tour un chef-d'œuvre du monde moral. Livre à la fois poétique et doctrinal, qui développe, sous une forme agréable et charmante, beaucoup d'excellents conseils, et trace le programme où doit se modeler la vie des jeunes filles chrétiennes, si elles veulent bien remplir leur destinée. Je recommande très chaudement à nos lectrices l'aimable livre du P. Badet. ÉDOUARD PONTAL.

La Loi de séparation et le Pape Pie X, par l'abbé GAYRAUD. Paris, Bloud, 1906, in-12 de 104 p. — Prix : 1 fr.

La Séparation, étude sur l'organisation du culte, par HENRY CLÉMENT. Montluçon, imp. Herbin, 1906, in-18 de 22 p.

La Séparation de l'Église et de l'État, Le Dernier Refuge, le salut par le droit commun, par GABRIEL AUBRAY. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de IV-73 p. — Prix : 0 fr. 60.

— La loi de séparation a déjà une bibliographie abondante, qui ne peut que s'accroître tant que la situation de l'Église de France n'aura point retrouvé un état stable soit dans une paix relative, soit dans la persécution. Cette paix, M. l'abbé Gayraud la demande sinon dans un accord avec le Pape, du moins dans une modification de la loi qui permette aux catholiques de s'y conformer : reconnaissance formelle de la hiérarchie dans l'article 4, abandon des églises et des presbytères aux évêques. La brochure de l'abbé député est évidemment faite dans le but de préparer une proposition législative; elle est très nettement et très fortement motivée. L'auteur montre que le Pape était dans la plénitude de son droit en intervenant dans une question religieuse au premier chef; il expose les desiderata essentiels du Souverain Pontife; enfin il réfute les calomnies lancées si perfidement contre lui. Cette brochure est excellente à répandre et nous en félicitons M. l'abbé Gayraud. Il nous permettra seulement de regretter quelques expressions de la page 52. Des malintentionnés, et il s'en trouve beaucoup aujourd'hui, pourraient y voir un demi-aveu que le Saint-Père a repoussé la loi de 1905 par vengeance contre la rupture diplomatique. Nous savons de source certaine que le cœur de Pie X est loin de pareilles pensées. — A noter, dans les appendices, le projet d'associations canoniques présenté à la réunion des évêques de France. Assurément toutes les précautions y sont prises, mais il y en a une que NN. SS. ne pouvaient prendre : garantir que le Conseil d'État ne préférerait pas, en cas de conflit, une autre association que celles qu'ils auraient établies.

— La plaquette de M. Clément se lit avec intérêt. Elle est d'un homme dévoué à l'Église et entendu dans les questions de droit. Elle propose d'organiser le culte avec des associations déclarées suivant la forme établie

par la loi de 1901. L'idée est juste en elle-même et pratique. Mais le gouvernement admettra-t-il que des associations formées pour l'entretien du culte ne soient point des associations cultuelles?

— M. Gabriel Aubray en doute très fort, et il s'en exprime très vivement dans sa brochure intitulée : *Le Dernier Refuge*. Il montre que les associations cultuelles sont exposées à des causes incessantes de dissolution, dissolution après laquelle elles ne pourraient plus se reformer. Les associations paroissiales formées pour l'entretien du culte seraient exactement dans le même cas. L'auteur estime en conséquence le culte public impossible et conseille de se réduire dès maintenant au culte privé. C'est là sans doute qu'il en faudra venir à moins que le gouvernement n'y mette une certaine tolérance, qui en tout cas ne serait que provisoire. Il nous semble toutefois que M. Aubray exclut d'une manière trop absolue toute association. Sans se charger de l'entretien du culte, les associations catholiques ont encore un très large champ à exploiter : écoles, hôpitaux, dispensaires, patronages, œuvres de bienfaisance, etc., etc. Or, si l'on veut ranimer la foi aujourd'hui trop affaiblie dans les masses, il n'y a pas de meilleur moyen que des associations. Bien conçues, elles font tache d'huile. Qu'un curé forme une association de bienfaisance dans sa paroisse, il n'arrivera peut-être pas à réunir plus de vingt personnes; dans quelques années, s'il persévère, elles seront deux cents. D. V.

Considérations sur l'état présent de l'Église de France, par Mgr Latty, évêque de Chalons. Paris, Poussielgue, 1906, in-8 de 109 p. — Prix : 2 fr.

Dans la brochure que nous annonçons, le vénérable prélat exprime ses vœux au sujet d'un développement scientifique plus complet et plus approprié aux temps modernes, parmi les membres du clergé. Les ecclésiastiques doivent, il est vrai, se prémunir contre la tendance très regrettable à accepter les excès de la critique contemporaine, mais une science solide et étendue est un grand moyen d'influence et un affermissement dans la vertu. Mgr Latty se plaint que le clergé n'ait montré au dehors que des vertus ordinaires et qu'on ne sente pas en lui l'esprit d'initiative. Il en attribue la cause au Concordat, et surtout à l'application qui en a été faite par les articles organiques. A ce point de vue, il se réjouit de la rupture du Concordat, bien que les évêques ne puissent l'admettre dans les conditions où elle a été accomplie. D. V.

Un Complot libéral contre la Sainte Église. *Réponse à la requête des cardinaux laïques en faveur des associations cultuelles*, par Mgr Fevre. Paris, Savaète, 1906, in-8 de 128 p. — Prix : 2 fr.

Cette brochure contient plusieurs fragments détachés qui sont sans doute la reproduction d'articles de revue. Le complot dont il s'agit est la lettre des vingt-trois académiciens et autres aux évêques de France, sur la loi de séparation des Églises et de l'État. Mgr Fèvre reproche à ces messieurs l'irrégularité de leur procédé qui a toutes les apparences d'une pression sur l'épiscopat et montre qu'ils n'ont pas compris exactement, sur beaucoup de points, la véritable portée de la loi. Le prélat ne fait ici que dire, en termes peut-être un peu trop vifs, ce qu'ont pensé beaucoup d'autres personnes. Mais il va vraiment trop loin, quand il voit dans cette démarche le résultat d'un complot qui remonterait, dans son origine, jusqu'à Mgr Dupanloup, à Monta-

lembert, et même à Lamennais. Nous n'y voyons, quant à nous, d'autre complot que l'illusion commune à nos parlementaires de croire qu'ils peuvent avancer nos affaires par une grande modération d'attitude et une scrupuleuse légalité. Le peuple ne comprend pas ces ménagements, et en conclut instinctivement que la lutte ne porte pas sur des questions très graves.

Mgr Fèvre reconnait tout d'abord les excellentes intentions de ces messieurs. Mais il se laisse entraîner bientôt à des expressions très dures, souvent plus que dures, et parfois injustes. Nous approuvons beaucoup le zèle à défendre la Sainte Église, mais un peu moins d'acrimonie rendrait, croyons-nous, son plaidoyer plus efficace. D. V.

Anticléricalisme et Catholicisme, par VICTOR GIRAUD. Paris, Bloud, 1906, in-16 de 85 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure fait partie de la série *Questions du jour*. Elle a été motivée par l'ouvrage de M. Faguet sur l'anticléricalisme. L'éminent académicien pose en fait que la nation française est par nature irréligieuse. M. Giraud s'élève contre cette assertion. M. Faguet aime beaucoup Voltaire, c'est son droit ; mais il paraît croire que Voltaire est le seul représentant de l'esprit français. Il oublie trop nos grands génies catholiques, Corneille, Bossuet Chateaubriand, etc. L'auteur montre que la France a été, depuis l'origine, le pays où le sentiment religieux s'est montré le plus vivant et le plus fécond, et aujourd'hui encore la vie religieuse, scientifique et sociale y est intense parmi les catholiques. D. V.

Françaises. Publications de l' « Action populaire ». Paris, Lecoffre ; Abbeville, Paillart, s. d., in-16 de XV-331 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre, qui nous apporte un éloquent témoignage de l'activité des femmes chrétiennes de France sur le terrain charitable et social, contient dix-sept rapports sur des œuvres, qu'il suffit d'énumérer pour en prouver le grand intérêt. Ce sont l'Union familiale, la Ligue sociale d'acheteurs, la Protection de la jeune fille, l'Action sociale de la femme, Un Cercle d'études, l'apostolat de Mlle Rochebillard, raconté par elle-même sous ce titre : *Mes idées ;* l'Enseignement ménager ; les Enquêtes féminines ; Dans une ville de l'Est, — c'est de Reims qu'il s'agit, — où est le siège de l'*Action populaire* ; Le Fil et l'Aiguille ; Travail au foyer dans les campagnes ; Le Foyer, la Presse pour tous, Mutualité féminine, le Devoir des femmes françaises, Congrès Jeanne d'Arc, Ligue patriotique des Femmes françaises. Je ne nommerai pas les auteurs de ces rapports, car elles se passent aisément de publicité autour de leurs noms ; il suffit qu'on connaisse leurs exemples et leurs œuvres pour qu'on s'en inspire et qu'on les imite. Bien entendu il existe en France beaucoup d'autres œuvres où s'affirme le zèle et le dévouement des femmes chrétiennes de France ; l'énumération que j'ai faite d'après le livre même n'a donc rien de limitatif, et il serait aisé de faire un second recueil aussi intéressant et beaucoup plus gros. Tel qu'il est, celui-ci donne beaucoup d'utiles indications et donc peut rendre des services et susciter des initiatives fécondes. C'est comme une revue d'un corps de l'armée du bien. Et les résultats sont assez satisfaisants pour nous donner, malgré la tristesse du présent, confiance en l'avenir. ÉDOUARD PONTAL.

Los Daños del libro, por D. ANTOLIN LÓPEZ PELÁEZ, obispo de Jaca. Barcelone, Gili, 1906, petit in-8 de 319 p. — Prix : 3 fr.

Mgr Lopez Pelaez, évêque de Jaca, ancien magistral du chapitre cathédral de Burgos, dédie, en témoignage de reconnaissance, à Mgr l'archevêque de Burgos ce volume, suite d'un ouvrage précédent sur *la Censure ecclésiastique* des livres et publications. Dans celui-ci, l'auteur expose, en une série de seize conférences, le mal que font les mauvais livres. Mais il ne se contente pas de traiter le thème général, il parcourt successivement les diverses espèces de mauvais livres : œuvres doctrinales et ouvrages des écrivains impies, qui sapent par la base les fondements de la société, ce qui amène une application aux attentats anarchistes ; puis les Bibles protestantes et la lecture imprudente de la Bible en langue vulgaire ; les romans, les poésies et les auteurs païens. Les maux qu'entraîne la lecture des mauvais romans font l'objet de sept conférences, où l'auteur s'attaque tout spécialement au roman naturaliste. — Notons cependant que la liste des romans prohibés par l'Index (p. 255) est empruntée à l'ancien Index et devrait être modifiée d'après la nouvelle édition du catalogue des livres prohibés.

Une pensée vigoureuse et bien enchaînée, des citations nombreuses et bien choisies, l'ampleur même des développements font de ces conférences un puissant réquisitoire contre les mauvaises lectures, dans lequel pourront utilement puiser ceux qui ont la mission de combattre ce fléau par la parole ou les conseils. A. BOUDINHON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Albert RÉVILLE, l'écrivain protestant bien connu, est mort à Paris, le 25 octobre, à 80 ans. Né à Dieppe, le 4 novembre 1826, il suivit la carrière de son père, qui était pasteur. Après avoir terminé à Genève ses études de théologie protestante, il fut nommé vicaire à Nîmes et bientôt après, pasteur à Luneray, près de Dieppe. Dès ce moment il collaborait aux principaux organes du protestantisme français et attirait l'attention de ses coreligionnaires. En 1851, il était appelé à Rotterdam pour y prendre la direction de l'église wallonne de cette ville. Pendant les vingt années qu'il occupa ce poste, il vint souvent en France pour prêcher et faire des conférences dans le sens des opinions du protestantisme libéral français. En 1862, il fut reçu docteur à l'Université de Leyde. En 1872, il abandonna ses fonctions de pasteur par scrupule de conscience, l'évolution de ses idées ayant provoqué un désaccord profond entre ses croyances et la doctrine qu'il avait à enseigner. Rentré en France il s'occupait uniquement d'études littéraires et d'histoire religieuse, lorsque, en 1880, Jules Ferry lui confia la chaire d'histoire des religions créée récemment au Collège de France. C'est de cet enseignement que sont sortis la plupart de ses ouvrages sur l'histoire des religions des peuples non civilisés. Voici la liste de ces volumes et de ceux qui les avaient précédés : *L'Église, les membres de l'Église et la vérité ; discours* (Delft, 1857, in-8) ; — *De la Redemption. Études historiques et dogmatiques* (Paris, 1859, in-8) ; — *Essais de critique religieuse* (Paris, 1860, in-8), réimprimé en 1869 ; — *Études critiques sur l'Évangile selon saint Mathieu* (Leyde, 1862, in-8) ; — *Manuel d'instruction religieuse* (Paris, 1863, in-8), réimprimé en 1866 ; — *Notre Christianisme et notre bon droit, trois lettres à M. le pasteur Poulain au sujet de sa critique de la théologie moderne* (Paris, 1864, in-8) ; — *Le Sel de la terre. Sermon*

prêché en 1864 dans plusieurs églises réformées de Hollande et de France, et qui n'a pu l'être à Genève (Paris, 1864, in-8); — *Théodore Parker, sa vie et ses œuvres. Un Chapitre de l'abolition de l'esclavage aux États-Unis* (Paris, 1865, in-12); — *La « Vie de Jésus » de M. Renan devant les orthodoxies et devant la critique* (Paris, 1864, in-8); — *Quatre Conférences sur le christianisme prêchées à Strasbourg, à Nîmes, etc., et dans plusieurs autres églises réformées* (Paris, 1865, in-8); — *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ* (Paris, 1868, in-12); — *Essais de critique religieuse* (Paris, 1869, in-8); — *L'Enseignement de Jésus-Christ comparé à celui de ses disciples* (Paris, 1870, in-12); — *Douze Sermons* (Paris, 1874, in-8); — *Le Major Frans, scènes de la vie néerlandaise. Réduction d'après Mme Bosboom-Toussaint* (Paris, 1875, in-12); — *Prolégomènes de l'histoire des religions* (Paris, 1880, in-8); — *Leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions au Collège de France* (Paris, 1880, in-8); — *Histoire des religions. Les Religions des peuples non civilisés. Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou. La Religion chinoise* (Paris, 1883-1888, 5 vol. in-8); — *Les Hérodes et le Rêve hérodien* (Paris, 1894, in-8); — *Jésus de Nazareth. Études critiques sur les antécédents de l'histoire évangélique et la vie de Jésus* (Paris, 1896, 2 vol. in-8); — *Les Étapes d'un intellectuel, à propos de l'affaire Dreyfus* (Paris, 1898, in-12); — *Vigilance de Calagurris. Un Chapitre de l'histoire de l'ascétisme monastique* (Paris, 1902, in-8). M. Albert Réville a traduit de l'allemand : *Authenticité du Nouveau Testament* de Hermann Olshausen (Paris, 1851, in-12), et du hollandais : *Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion* de J. Hendricus Scholten (Paris, 1861, in-8). Il a en outre donné de nombreux articles au journal, *le Lien*, au *Disciple de Jésus-Christ*, à la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne* de Colani, à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Revue de l'histoire des religions*. A la mort d'Ernest Havet, en 1889, il avait été nommé président de la section des sciences religieuses à l'École des hautes études.

— Le marquis DE VILLEDEUIL est mort au milieu de novembre, à 75 ans, à Paris, où il était né en 1831. Il fut un des journalistes le plus en vue sous le second Empire, alors qu'il était attaché à *la Liberté* comme rédacteur politique. Ce fut lui qui eut l'idée originale de lancer, avec les frères de Goncourt, ses cousins, un journal littéraire, sous le titre de *Paris*, avec, en sous-titre, le nom du jour où chaque numéro paraissait : *Paris-lundi, Paris-mardi*, etc. Ce périodique, qui ne vécut guère qu'une année, eut cependant des collaborateurs devenus célèbres, tels que Gavarni, Barbey d'Aurevilly et Théodore de Banville. M. de Villedeuil a publié en outre, un certain nombre de volumes, entre autres une *Bibliographie des chemins de fer*.

— M. Léon VANDERKINDERE, historien et homme politique belge bien connu, est mort à Bruxelles, au commencement de novembre, à 64 ans. Depuis un certain temps déjà il avait dû abandonner la chaire d'histoire qu'il occupait à l'Université libre de Bruxelles. Son grand ouvrage : *L'Age des Arteveldes*, avait paru en 1879, et, en 1890, il avait donné une remarquable Introduction à l'*Histoire de la Belgique au moyen âge*. Son excellent travail : *La Formation territoriale de la Belgique au moyen âge*, avait obtenu le prix quinquennal accordé par le gouvernement belge au meilleur ouvrage traitant de l'histoire du pays.

— M. Julien KLACZKO, écrivain polonais, né à Wilno en 1827, est mort à Cracovie le 26 novembre. D'origine juive, il a, dans sa jeunesse, traduit des vers polonais en hébreu. En 1842, Klaczko publie un recueil de poésies également en hébreu : *Dodajim* (Leipzig, 1842). Il étudie en Allemagne (Królewiec-Königsberg, Heidelberg), et en 1849 s'installe à Paris, où il collabore à *la Revue des Deux Mondes* (*La Poésie polonaise au XIXe siècle et le*

poète anonyme, 1862; *e a question polonaise et danoise*, 1865; *Le Congrès de Moscou*, 1867, etc). De 1858 à 1860, rédacteur en chef d'une revue polonaise, *Wiadomosci polskie*, il y publie de nombreux articles sur la littérature, sur l'art et sur la politique. Rentré en Pologne (en Galicie) il devint député à la diète et conseiller du ministère des affaires étrangères (1866-1870). Parmi ses ouvrages écrits en français, il convient de rappeler : *Études sur la diplomatie contemporaine* (Paris, 1866) ; — *Les Deux Chanceliers : le prince Gortschakoff et le prince de Bismarck* (Paris, 1876) ; — *Causeries florentines* (Paris, 1880, couronnées par l'Académie française) ; — *Rome et la Renaissance, essais et esquisses : Jules II* (Paris, 1898).

— On annonce encore la mort de MM. : René DE BOISDEFFRE, compositeur de musique, cousin du général de Boisdeffre, mort à la fin de novembre ; — le R. P. DE COMBES, des religieux augustins de l'Assomption, autrefois rédacteur au *Petit Journal*, mort au commencement de novembre ; — Émile DANTEN, ancien rédacteur en chef du *Pas-de-Calais*, mort en octobre ; — l'abbé Pierre DEBOUT, archiviste de l'évêché d'Arras, mort en cette ville, à 40 ans, au milieu de novembre ; — Jules DELIGNE, ancien président de la Société des sciences de Lille, mort à l'âge de 91 ans, en octobre ; — l'abbé DIDELOT, curé de Mécrin (Meuse), fondateur de la *Croix meusienne*, mort au commencement de novembre ; — Henri DUCLAUX, bibliothécaire de l'Institut agronomique, mort à Paris, à la fin de novembre ; — Paul DUPONT, l'imprimeur parisien bien connu, mort à Paris, dans le courant de novembre ; — le Dr. GAUCHERY, préparateur à la Faculté des sciences de Paris, mort en cette ville, au commencement de novembre ; — le chanoine GRENET, ancien directeur au grand séminaire de Séez, mort en octobre, à l'âge de 57 ans ; — Émile JOINDRY, journaliste et conférencier socialiste, mort à Paris, au commencement de novembre ; — Edmond LAFLAQUIÈRE, ancien élève de l'École polytechnique, qui, sous le pseudonyme de Mikaïl Suni, publiait d'intéressantes causeries scientifiques dans *La Dépêche* de Toulouse, mort au milieu de novembre ; — Édouard MARTY, professeur et directeur des études littéraires à l'École alsacienne de Paris, mort en cette ville au milieu de novembre ; — X. LAMANE, membre de la Société d'économie politique, mort à Paris dans le courant de novembre, lequel a publié, outre un remarquable ouvrage de droit sur les opérations du Crédit foncier, les volumes suivants : *Protection et libre échange* (Paris, 1879, in-8) et *la Question des chemins de fer. Le Rachat* (Paris, 1880, in-8) ; — le R. P. Joseph-Marie ORHAND, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur au petit séminaire de Sainte-Anne, au collège Saint-Joseph de Reims et aux Facultés catholiques de Lille, mort à 72 ans, au milieu de novembre, au collège de Florennes (Belgique), lequel laisse deux thèses de doctorat : *Rapport du beau et de la poésie avec le vrai* et *De doctrina stoicorum in opere Pharsalico*, plusieurs discours imprimés et les deux ouvrages suivants : *Un admirable inconnu. Le Révérend Père Étienne de Carheil, S. J.* (Paris, 1887, in-8) ; *Le R. P. Pillon, de la Compagnie de Jésus et les collèges de Brugelettes, Vannes, Sainte-Geneviève, Amiens, Lille* (Paris, 1888, in-8) ; — RIGAUX, professeur d'agriculture à Mende (Lozère), mort en cette ville au milieu de novembre ; — Joseph SUBRA, rédacteur à *la Libre Parole*, mort à Belley, en octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Mountford J.-B. BADDELEY, éditeur et en partie auteur des guides *Thorough*, pour touristes, mort le 20 novembre, à Bowness, Windermere, à 63 ans ; — Miss Dorothea BEALE, ancienne directrice de l'école de jeunes filles de Cheltenham, morte au commencement de novembre, à 75 ans, laquelle faisait universellement

autorité en Angleterre en matière d'éducation féminine ; — Dr. Friedrich Kourad BEILSTEIN, professeur de chimie à l'École technique supérieure de Saint-Pétersbourg, mort dernièrement en cette ville, à 68 ans ; — I. S. DE BEUCKER, botaniste, ancien professeur en Hollande à l'École Linnaeus, puis à l'école agricole belge de Vilvorde, mort le 23 octobre, à Anvers, à l'âge de 79 ans ; — Mme Fanny BLASCHNICK-ARNDT, femme de lettres allemande, morte le 1er novembre, à Berlin, à 79 ans ; — Dr. Ludwig BRÄUTIGAM, auteur de travaux sur l'écrivain bas-allemand Allmer, mort récemment à Brême ; — Dr. Anastase K. CHRISTOMANOS, professeur de chimie à l'Université d'Athènes depuis 1863, directeur du laboratoire de chimie de cette Université depuis 1889, auteur d'ouvrages importants sur la chimie, la géologie et la minéralogie, mort à Athènes le 15 octobre, à 66 ans ; — Juhani Henrik DAVID, poète finlandais, mort le 16 novembre, à Helsingfors, à 48 ans ; — Gerhard DEMMERING, éditeur allemand, mort le 22 novembre, à Weimar, à 52 ans ; — P. Johann DZIERZON, auteur d'ouvrages sur l'apiculture, mort le 26 octobre, à Lovkovitz (Haute-Silésie), à 96 ans ; — Julius Jacob ERKKO, nouvelliste autrichien, mort le 20 novembre, à Vienne, à 57 ans ; — Dr. Ladislaus FAYER, professeur hongrois de droit public à Budapest, mort dernièrement en cette ville ; — Dr. William FISCHER, directeur du gymnase de Plauen, mort en cette ville, le 10 novembre, connu pour ses recherches sur l'histoire de l'empire d'Orient et sur le droit byzantin, lequel laisse divers ouvrages tels que : *Kirchengeschichte z. Gebr. in Kirche, Schule und Haus* (Stuttgard, 1896, in-8), et *Leitsätze für Kirchengeschichtlichen in Fortbildungsschulen* (Stuttgart, 1896, in-8) ; — Dr. Ernst Wilhelm FÖRSTEMANN, ancien conservateur de la bibliothèque publique de la ville de Dresde, mort à Charlottenburg, le 6 novembre, à 84 ans ; — le chevalier Marcell VON FRYDMANN, rédacteur en chef du *Journal des étrangers* de Vienne, mort le 13 novembre, en cette ville, à 60 ans ; — Robert GEBHARDT, éditeur allemand, mort le 22 novembre, à Leipzig, à 57 ans ; — Dr. Peter GEIB, professeur de chimie allemand, adjoint à l'Institut de bactériologie agricole de Goettingen, mort dernièrement en cette ville ; — Dr. Georg. HEIMANN, auteur d'ouvrages de statistique médicale, mort le 20 novembre, à Berlin, à 53 ans ; — Auberon HERBERT, écrivain anglais, qui laisse entre autres ouvrages : *A Politician in Trouble about his soul*, et *Bad Air and Bad Health*, mort au commencement de novembre, dans sa résidence de New Forest, à 68 ans ; — Dr. Friedrich HESSE, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort le 22 octobre, à Leipzig, à 57 ans ; — Hugo JACOBI, écrivain et journaliste allemand de grand mérite, mort au milieu de novembre, à Berlin, à 65 ans, lequel dirigea d'importants périodiques, tels que la *Münchner Allgemeine Zeitung*, la *Norddeutsche Zeitung* et les *Berliner Neuesten Nachrichten*, périodiques qui prêtèrent une vigoureuse assistance à certains hommes d'État, surtout à Bismarck ; — Mme JEFFERSON-DAVIS, veuve du dernier président des États confédérés pendant la guerre de Sécession, qui a publié, en 1889, une Histoire de la vie de Jefferson-Davis, morte à New York, en octobre, à l'âge de 81 ans ; — Frederick JUSTEN, propriétaire de la maison d'édition anglaise bien connue Dulau et Cie, membre de la « Linnean Society, » de la « Royal Micoscopical Society, » et d'autres sociétés savantes, mort à la fin de novembre ; — Dr. Otto KLEIN, professeur et poète allemand, directeur de l'École impériale de Wiesbaden, mort en cette ville le 29 octobre, lequel a publié des poésies dans le dialecte de Nassau et divers ouvrages, tels que : *Allerlei Ernstes und Heiteres* (Brunswick, 1901, in-8) ; *Lasst euch erzählen . Geschichten* (Dresde, 1902, in-8) ; —

Friedrich von Laissle, professeur de construction de voies ferrées à Stuttgart, mort dernièrement en cette ville, à 76 ans; — le forgeron Lambrechts, rédacteur en chef du *Vrije Kloch*, de Bruxelles, mort le 29 octobre; — N. de la Pezuela, général espagnol, écrivain et poète de talent, président de l'Académie espagnole, mort à Madrid, au milieu de novembre, à 82 ans, lequel, après avoir joué un rôle politique important au milieu du siècle dernier, s'était entièrement consacré à des travaux littéraires, entre autres à une traduction espagnole de Dante; — Dr. Friedrich Illy, professeur de constructions agricoles à l'École technique supérieure de Brunswick, mort récemment en cette ville, à 72 ans; — Paul Lippert, bibliothécaire de l'Office de statistique de la Prusse, mort le 4 novembre, à Berlin, à 74 ans; — Dr. Wilhelm Lossen, professeur de chimie à l'Université de Kœnigsberg, mort récemment à Aix-la-Chapelle, à 68 ans; — Dr. Ludwig Matthiessen, ancien professeur de physique et de mathématiques allemand, mort dernièrement à Rostock, à 77 ans; — Dr. L. V. Popov, professeur à l'École de médecine militaire de Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 7 novembre, à 62 ans; — Carlo Righetti, romancier et auteur dramatique italien, connu sous le pseudonyme de Cletto Arrighi, mort dernièrement à Milan, à 76 ans; — Dr. Wilhelm Ritter, professeur de statique graphique et de construction des ponts au Polytechnicum fédéral de Zurich, mort en cette ville, le 18 octobre, à 59 ans; — Dr. August von Rothmund, médecin allemand, professeur de thérapeutique pour les maladies des oreilles, mort à Munich, le 27 octobre, à 76 ans; — Dr. Emil Schmidt, ancien professeur d'anthropologie et d'ethnologie à l'Université de Leipzig, mort en cette ville le 22 octobre, à 69 ans; — Heinrich Seidel, poète et nouvelliste allemand, mort le 7 novembre, à Grosslichterfelde, près de Berlin, à 64 ans; — Vladimir Spasovitch, juriste, publiciste et historien russe, mort le 27 octobre, à Saint-Péterbourg, à 77 ans; — Vladimir Vassilievitch Stasov, archéologue russe, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 23 octobre, à 83 ans; — Gustav Taube, journaliste et écrivain allemand de talent, auteur de nombreux travaux sur des sujets politiques et sociaux, pour lesquels il lui arriva plusieurs fois d'être condamné à la prison, mort à Berlin, au milieu de novembre; — Eugen Twietmeyer, l'éditeur de Leipzig bien connu, mort en cette ville le 20 octobre, à 57 ans; — L. Vanderkindere, professeur à l'Université de Bruxelles, ancien recteur et ancien député, mort au commencement de novembre; — Dr. Theodor Vogt, professeur de pédagogie à Vienne, mort en cette ville, le 10 novembre, à 71 ans; — Dr. August Weilmann, professeur de physique et de mathématiques à l'école cantonale de Zurich, mort en cette ville le 10 novembre; — Dr. William Wrede, professeur d'exégèse du Nouveau Testament à Breslau, mort en cette ville, le 23 novembre, à 47 ans; — le comte Eberhard Zeppelin, président honoraire de la Société de l'histoire du lac de Constance et de ses environs, mort le 30 octobre, à Constance; — Dr. Hans Zwiedineck-Südenhorst, professeur d'histoire moderne à l'Université autrichienne de Gratz, mort en cette ville, le 22 novembre, à 61 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 5 octobre, M. S. Reinach propose une nouvelle interprétation d'un passage de Juvénal, interprétation que combat énergiquement M. Gaston Boissier. — Lecture est donnée d'une lettre de M. Volgraff, sur les fouilles d'Argos. — M. Maspéro parle des travaux de l'Institut du Caire, et notamment la découverte de fragments de comédies de Menandre, dans des

archives notariales. — M. Senart renseigne l'Académie sur la mission Pelliot en Turkestan. — M. le marquis de Vogüé parle de la publication des papyrus araméens faite par M. A. Sayce et Cowley. — M. E. Rivière présente et commente des photographies de gravures préhistoriques, découvertes dans la grotte de la Mouthe, en Dordogne. — Le 12 octobre, M. Glotz donne la signification d'une inscription découverte au cours des fouilles de Milet. — M. Léon Dorez explique les photographies de reliures et de miniatures qu'il a prises en Angleterre, d'après des manuscrits appartenant à Lord Leicester, à Holckham House. — M. A. Thomas rectifie certains détails sur la biographie du poète financier français Henri Baude. — M. Homolle lit une lettre de M. Replat, relative à l'achèvement du Trésor d'Athènes à Delphes. — M. Salomon Reinach annonce, de la part de M. Carthailhac, qu'une nouvelle caverne à ornementations vient d'être découverte dans l'Ariège. — M. L. Dorez continue sa communication sur les manuscrits de Lord Leicester. — M. Reinach communique la lecture qu'il fera à la séance des cinq Académies, sur la Vénus d'Alésia. — Le 26, M. Barbier de Meynard lit une lettre de M. de Motlinski, sur les découvertes qu'il a faites dans le Hoggar, sur la linguistique et l'ethnographie kabyle. — M. Heuzey lit un travail sur les origines chaldéennes du monstre à tête de serpent, trouvé sur les faïences de Babylone. — Le 25 octobre, M. Gebhart, à la séance publique des cinq Académies, présente l'éloge des académiciens défunts. — M. S. Reinach lit un mémoire sur la Vénus d'Alésia. — M. Dastre lit un travail sur le rôle biologique du sel. — M. G. Lafenestre lit des vues sur *les marbres, Michel-Ange à Carrare*. — M. F. Masson lit une étude sur *un Académicien de l'an IX, Jean Devaines*.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 6 octobre, M. E. Worms lit la dernière partie sur la « Méthode d'enseignement en économie politique ». — M. A. Bertrand parle de l'édition incorrecte des œuvres philosophiques d'Ampère et de ses lettres à Maine de Biran. — M. Boutroux fait part à l'Académie des acclamations enthousiastes dont la France a été l'objet aux solennités d'Aberdeen. — Le 13, M. Gebhart parle de la mémoire de M. Himly. — Le 27, M. Combes de Lestrade lit un mémoire sur *le Cardinal Arezzo et les déportations en Corse sous le premier Empire*.

ALMANACHS POUR 1907. — Pour faire suite à la note publiée, ici même, dans notre précédente livraison, nous rappelons d'abord à nos lecteurs que l'*Almanach du Bon Français* n'est pas encore épuisé et qu'ils peuvent en demander pour la propagande. La Société bibliographique n'a rien négligé pour faire de cet almanach un véritable ami du foyer chrétien et français. — Cela dit, parlons de l'*Almanach Hachette. Petite Encyclopédie de la vie pratique* (in-12 de 432-LXXIV, avec 40 cartes et plans et 1000 fig. dans le texte ou groupés en tableaux. — Prix : 1 fr. 50 broché et 2 fr. cartonné. Voulez-vous savoir combien il contient de lettres : il paraît qu'il n'y en a pas moins de quatre millions et demi. Notons quelques-uns des principaux articles de cet almanach extraordinaire : *Les Grandes Découvertes astronomiques. — La Vie et la mort des montagnes. — La Terre ne serait plus ronde ! Si le Gulf Stream bouge... — Les Grands Traités de paix. — Une Nouvelle Exploration du Maroc. — L'Origine de mots célèbres. — L'Écriture droite. — Pour s'éclairer à bon marché. — Le Fardeau de la paix armée. — La Recherche des criminels. — Le Chrysanthème arbuste*. Nous devons forcément nous arrêter dans cette nomenclature qui ne donne qu'une faible idée de ce grand ensemble.

Et voici l'*Almanach du Drapeau*, édité également par la librairie Hachette (in-12 de 368-XXXII p., avec 40 cartes et 1640 figures. — Prix : 1 fr. 50 broché et 2 francs cartonné]. Un pen moins de lettres que dans l'*Almanach Hachette :* 3 millions seulement, ce qui est déjà bien joli. Là encore il y a de nombreux ct intéressants articles parmi lesquels nous citerons les suivants : *Les Chefs de la France depuis Clovis. — Éphémérides des principaux Traités. — Dressage du cheval de guerre. — Les Ondes mobilisées. — Le meilleur canon du monde. — Les Balles mystérieuses. — Doit-on fortifier Nancy ? — L'Allemagne politique, militaire, maritime et coloniale. — Les Refrains des régiments. — Pages de bravoure et de gaîté. — Les Connaissances militaires et maritimes indispensables*, etc.

Une mention de sympathie à l'*Almanach du Pèlerin*, toujours intéressant, toujours vaillamment chrétien et parfaitement illustré (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 128 p. — Prix : 0 fr. 50). — Une autre à l'*Almanach des Français*, plus profane celui-là, en raison des images, avec texte, de Robida ou d'Albert Guillaume. Il contient quantité d'articles intéressants et fort bien illustrés sur des sujets de voyage, d'histoire, de science, avec, enfin, des scènes d'un haut comique (Le Bois-d'Oingt, Rhône ; Paris, Ch. Amat, gr. in-8 de 416 p., nombreuses annonces dans le texte comprises. — Prix : 1 fr.). — Terminons par deux almanachs qu'il nous est facile de recommander : l'*Almanach de la France illustrée* (Paris, Œuvre des Apprentis orphelins d'Auteuil, in-8 de 106 p., illustré. — Prix : 0 fr. 50) et l'*Almanach de l'Ami des Enfants* ou *Almanach de la première communion et de la persévérance* (même adresse, petit in-16 de 64 p., illustré. — Prix : 0 fr. 30).

PARIS. — M. Léopold Delisle, dont la verte vieillesse continue d'apporter au service de la science une activité toujours jeune, vient de publier un *Mémoire sur la chronologie des chartes de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie* (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXVII. Paris ; Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1906, in-8 de 43 p.), où est résolue une importante question de diplomatique anglaise. Le défaut de date dans les actes du Souverain rendait particulièrement incertain le classement des pièces émanées de sa chancellerie qui sont parvenues jusqu'à nous. L'étude que M.Delisle a faite d'un grand nombre de ces documents l'a amené, par l'examen des éléments chronologiques qu'ils contiennent, à une conclusion qui sera désormais d'un grand secours aux historiens et aux diplomatistes. Il a établi qu'entre mai 1272 et mai 1273 il s'est introduit un changement dans le protocole de la chancellerie : dans la seconde période, Henri fait précéder son titre de *rex Anglorum* d'un *Dei gratia* qui manque dans la première.

— La collection des catalogues in-8 du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale s'est tout récemment augmentée du *Catalogue des manuscrits des collections Duchesne et Bréquigny*, bien connues des amis de notre histoire. Ce travail est dû à M. René Poupardin, qui y a joint une intéressante Introduction dont on remarquera en particulier les notes érudites, et une très ample table alphabétique. Le titre ayant été composé et tiré assez longtemps avant les dernières feuilles, la date qu'il porte (1905) se trouve être une antidate (Paris, Leroux, in-8 de XXVI-337 p.).

— L'opuscule de M. Louis Thomas : *Les Dernières Leçons de Marcel Schwob sur François Villon* (Paris, Éditions de « Psyché », 1906, in-8 de 47 p.) est destiné à mettre en relief un certain nombre d'explications de divers passages, qui sont loin d'être les plus édifiants, du célèbre poète-vaurien du XVe siècle, explications recueillies dans deux ouvrages posthumes de

nieur des constructions navales ; contre-amiral Bruni d'Entrecasteaux ; amiral Hamelin ; prince de Joinville ; amiral Jurien de la Gravière ; commandant Marceau ; commandant d'Oysonville ; le commandant Robinet de Plas, mort religieux de la Société de Jésus ; amiral de Rigny ; amiral Roussin ; amiral Tréhouart ; amiral Villaret de Joyeuse et les deux corsaires Tom Souville et Surcouf. Notons que ce premier volume de la série des *Marins célèbres du siècle* est précédé d'une courte mais excellente Introduction rédigée par M. L. de Moidrey.

ALSACE. — Nous devons à Dom G. de Dartein, bénédictin de Ligugé, aujourd'hui résidant à Chevetogne (Belgique) par suite de l'absurde persécution qui sévit en France, une très intéressante notice sur un précieux manuscrit, légué naguère par M. Armand Weiss à la Société industrielle de Mulhouse. C'est un évangéliaire du xe siècle, ayant appartenu à l'évêque Erkanbold, qui occupa le siège de Strasbourg de 965 à 991. Il offre un triple intérêt : au point de vue calligraphique, par l'élégance et la richesse de ses enluminures ; au point de vue liturgique, par son calendrier et par plusieurs détails de ses offices ; enfin, et surtout peut-être, au point de vue historique, par l'intérêt que présentent les inscriptions ajoutées à ses feuillets de garde. L'une de ces inscriptions se rapporte à la campagne de l'empereur Othon II dans la Calabre, l'un des problèmes les plus délicats de l'histoire d'Allemagne au xe siècle. La notice est intitulée : *L'Évangéliaire d'Erkanbold, évêque de Strasbourg* (xe *siècle*). (Rixheim, impr. F. Sutter, 1906, in-8 de 58 p. Extrait de la *Revue d'Alsace*).

ANJOU. — De M. F. Uzureau, il convient de noter ici : La *Promesse de soumission aux lois de la République* et *l'Administrateur du diocèse d'Angers* [l'abbé Meilhoc] (Arras, in-8 de 8 p. (Extrait de la *Science catholique*) ; — *Encore le serment de liberté et d'égalité* (Lille, in-8, de 22 p. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques* ; — *M. Harang (1794-1860), autobiographie inédite* ou plutôt sorte de petit livre de raison, d'un brave homme, sans prétention (La Flèche, in-8 de 20 p. Extrait des *Annales fléchoises*).

BERRY. — M. P. Gauchery complète le mémoire qu'il avait publié en 1904 sur *les Statues et les mausolées des familles de Laubespin et de la Grange Montigny à la cathédrale de Bourges*, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, par une nouvelle note dont le titre explicite : *Mausolée du maréchal de la Grange-Montigny dans la cathédrale de Bourges. Marché passé entre Michel Bourdin, sculpteur, et Gabrielle de Crevant* (Extrait du t. XXIX du même recueil. Bourges, imp. Tardy-Pigelet, 1906, in-8 de 11 p., avec pl.) indique suffisamment que l'auteur a eu la bonne fortune de retrouver le marché (ou plutôt les deux marchés, car il y en a un de 1621 et un autre de 1631) qui établit que le tombeau est bien l'œuvre de Michel Bourdin, auteur d'autres monuments funéraires, parmi lesquels le peu connu est celui de Louis XI à Cléry.

DAUPHINÉ. — Le fascicule de décembre 1905 du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* vient seulement de paraître (Grenoble, imp. Allier, 1906, in-8, paginé 65-159 avec grav.). C'est assurément l'un des plus intéressants, l'un des plus importants qu'aient publiés cette Société. En premier lieu, citons un curieux travail de M. Valais, professeur à l'École Vaucanson sur *le Vieux Grenoble* (p. 67-101, avec neuf vues, deux portraits et un plan de Grenoble en 1590) ; — la suite d'un recueil d'*Anciennes coutumes de France*, par M. L. Jacquot (p. 102-103, sur les *Usages et traditions d'Alsace*) ; — une instructive étude de M. Ernest Chabrand intitulée

but « de servir de lien entre les œuvres charitables dans le pays entier », vient de faire paraître une brochure appelée à rendre de très réels services : c'est le *Recueil des œuvres, associations et sociétés reconnues comme établissements d'utilité publique jusqu'au 1er juillet 1906* (Paris, au siège de l'Office, 175, boulevard Saint-Germain, VIIe arr., gr. in-8 de 72 p.). Ce travail nous apprend que les établissements reconnus d'utilité publique sont, en France, au nombre de 926, se répartissant ainsi : I. Paris : Assistance, 159 établissements ; prévoyance, 32 ; enseignement et divers, 136. — II. Départements : Assistance, 380 ; prévoyance, 20 ; enseignement et divers, 199. Cette publication comble une lacune dont l'Administration elle-même ne s'était pas préoccupée ; elle est indispensable à quiconque se soucie d'assurer l'avenir de ses libéralités entre-vifs ou testamentaires. On peut dire que l'Office central se montre ainsi fidèle à sa mission de propagande en faveur de la bienfaisance.

— En cette année de misères 1906, quelques articles de revues et de journaux ont seuls, ou à peu près, commémoré le centenaire de la bataille d'Iéna. Ajoutons-y un petit album de douze planches : *La Bataille d'Iéna*, d'après le panorama peint par Th. Poilpot (Paris, J. Leroy, format oblong mesurant 23 centimètres de longueur sur 15 de hauteur). Ces planches sont ainsi expliquées : Napoléon et son état-major. — Charge de hussards. Le Maréchal Ney. — Charge de hussards. — Charge du 1er Cuirassiers. L'Étendard. — Charge du 1er Cuirassiers. Murat. — Charge de cuirassiers. Tirailleurs ennemis refoulés. — Charge de cuirassiers. Sur les batteries. — Charge de cuirassiers. Sur l'ennemi. — La Mêlée. — Le Général Ruchel blessé mortellement. — Tirailleurs prussiens en retraite. — Les Horreurs de la guerre. — Sans aucun doute, cet album est intéressant ; mais l'ampleur des scènes représentées exigeait, à notre avis, un format bien supérieur et des planches en couleur pour faire ressortir comme il eût fallu tout le mérite de l'œuvre du peintre.

— L'*Agenda agricole et viticole pour 1907*, de M. V. Vermorel, vient de paraître (Paris, Béranger ; Villefranche du Rhône, chez l'auteur, petit in-16, reliure basane, tr. dorées, de 193 p. de texte compact, un *Calendrier des agriculteurs et viticulteurs* paginé 194-315, avec indication des travaux de chaque mois, plus 16 pages blanches pour notes à prendre. — Prix : 1 fr. 50). C'est toujours avec plaisir et profit que l'on consulte ce précieux recueil, bourré de renseignements de toutes sortes et de chiffres qui parent immédiatement aux défaillances de la mémoire et à l'insuffisance des connaissances. Le peu de place qu'il occupe dans la poche en fait un compagnon indispensable, car il évite nombre de recherches, facilitées ici par une ample table alphabétique des matières disposée sur 13 pages à 2 colonnes. L'*Agenda agricole et viticole* compte déjà vingt-deux années d'existence ; nous lui souhaitons longue vie.

— La Maison de Bonne Presse nous donne la première série des *Marin célèbres du siècle* (gr. in-8 de pagination spéciale pour chaque biographie avec un grand nombre de portraits, scènes, vues, plans et cartes. — Prix : 2 fr.). Ce volume, auquel il est désirable d'en voir d'autres s'ajouter prochainement, comprend vingt-cinq biographies ; une seule se rapporte à un amiral étranger : le célèbre Nelson. Quant aux Français dont la vie est ici retracée par divers auteurs, en voici les noms : Nicolas Baudin, navigateur ; amiral Bonard ; amiral Bouët-Willaumez ; Bougainville, navigateur ; amiral Bruat ; amiral Courbet ; Dumont d'Urville ; amiral Duperré ; amiral Dupetit-Thouars ; amiral Bergasse Dupetit-Thouars ; Dupuy de Lôme, ingé-

nieur des constructions navales ; contre-amiral Bruni d'Entrecasteaux ; amiral Hamelin ; prince de Joinville ; amiral Jurien de la Gravière ; commandant Marceau ; commandant d'Oysonville ; le commandant Robinet de Plas, mort religieux de la Société de Jésus ; amiral de Rigny ; amiral Roussin ; amiral Tréhouart ; amiral Villaret de Joyeuse et les deux corsaires Tom Souville et Surcouf. Notons que ce premier volume de la série des *Marins célèbres du siècle* est précédé d'une courte mais excellente Introduction rédigée par M. L. de Moidrey.

ALSACE. — Nous devons à Dom G. de Dartein, bénédictin de Ligugé, aujourd'hui résidant à Chevetogne (Belgique) par suite de l'absurde persécution qui sévit en France, une très intéressante notice sur un précieux manuscrit, légué naguère par M. Armand Weiss à la Société industrielle de Mulhouse. C'est un évangéliaire du xe siècle, ayant appartenu à l'évêque Erkanbold, qui occupa le siège de Strasbourg de 965 à 991. Il offre un triple intérêt : au point de vue calligraphique, par l'élégance et la richesse de ses enluminures ; au point de vue liturgique, par son calendrier et par plusieurs détails de ses offices ; enfin, et surtout peut-être, au point de vue historique, par l'intérêt que présentent les inscriptions ajoutées à ses feuillets de garde. L'une de ces inscriptions se rapporte à la campagne de l'empereur Othon II dans la Calabre, l'un des problèmes les plus délicats de l'histoire d'Allemagne au xe siècle. La notice est intitulée : *L'Évangéliaire d'Erkanbold, évêque de Strasbourg* (xe *siècle*). (Rixheim, impr. F. Sutter, 1906, in-8 de 58 p. Extrait de la *Revue d'Alsace*).

ANJOU. — De M. F. Uzureau, il convient de noter ici : La *Promesse de soumission aux lois de la République* et *l'Administrateur du diocèse d'Angers* [l'abbé Meilhoc] (Arras, in-8 de 8 p. (Extrait de la *Science catholique*) ; — *Encore le serment de liberté et d'égalité* (Lille, in-8, de 22 p. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques* ; — *M. Harang (1794-1860), autobiographie inédite* ou plutôt sorte de petit livre de raison, d'un brave homme, sans prétention (La Flèche, in-8 de 20 p. Extrait des *Annales fléchoises*).

BERRY. — M. P. Gauchery complète le mémoire qu'il avait publié en 1904 sur *les Statues et les mausolées des familles de Laubespin et de la Grange Montigny à la cathédrale de Bourges*, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, par une nouvelle note dont le titre explicite : *Mausolée du maréchal de la Grange-Montigny dans la cathédrale de Bourges. Marché passé entre Michel Bourdin, sculpteur, et Gabrielle de Crevant* (Extrait du t. XXIX du même recueil. Bourges, imp. Tardy-Pigelet, 1906, in-8 de 11 p., avec pl.) indique suffisamment que l'auteur a eu la bonne fortune de retrouver le marché (ou plutôt les deux marchés, car il y en a un de 1621 et un autre de 1631) qui établit que le tombeau est bien l'œuvre de Michel Bourdin, auteur d'autres monuments funéraires, parmi lesquels le peu connu est celui de Louis XI à Cléry.

DAUPHINÉ. — Le fascicule de décembre 1905 du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* vient seulement de paraître (Grenoble, imp. Allier, 1906, in-8, paginé 65-159 avec grav.). C'est assurément l'un des plus intéressants, l'un des plus importants qu'aient publiés cette Société. En premier lieu, citons un curieux travail de M. Valais, professeur à l'École Vaucanson sur *le Vieux Grenoble* (p. 67-101, avec neuf vues, deux portraits et un plan de Grenoble en 1590) ; — la suite d'un recueil d'*Anciennes coutumes de France*, par M. L. Jacquot (p. 102-103, sur les *Usages et traditions d'Alsace*) ; — une instructive étude de M. Ernest Chabrand intitulée

Coup d'œil sur les procédés de chauffage et d'éclairage dans l'antiquité (p. 104-128). Le fascicule contient aussi diverses communications sur des sujets d'archéologie locale qui ont leur importance.

FRANCHE-COMTÉ. — Le joli volume qui a paru sous le titre : *Paysages franc-comtois. Consolation* (Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de 43 p., avec 40 phototypies hors texte. — Prix : 6 fr.), participe à la fois du livre et de l'album. Pas de nom d'auteur ; mais nous savons quand même que le texte est dû à M. l'abbé Guyot, ancien professeur au séminaire de Consolation, alors que l'illustration est l'œuvre de Mme Henri Fricker. M. l'abbé Guyot, en un style gracieux, poétique, décrit avec une exactitude parfaite le site de Consolation, l'un des plus pittoresque du Jura français. Il résume aussi l'histoire du séminaire, ancien monastère de minimes et celle du manoir de Châteineuf, qui, dominant le val, fut détruit par les bandes de Bernard de Saxe-Weimar, en 1639, et dont les ruines ont livré en ces derniers temps, à d'ingénieux chercheurs ecclésiastiques, tout un musée de choses anciennes. Avec un guide si bien informé nous n'ignorons rien de tout ce qui intéresse ce merveilleux coin des montagnes comtoises. Mais ce qui ajoute à ce travail un attrait particulier, ce qui lui donne la vie en quelque sorte, c'est un ensemble de phototypies admirablement tirées hors texte sur papier de luxe et qui représentent tous les sites du val même de Consolation ainsi que plusieurs autres parmi les plus intéressants du voisinage, sans compter les portraits de la fondatrice du couvent des minimes, Henriette de Cusance, et de son fils Ferdinand François de Rye. On peut dire que Mme Fricker a fait là une véritable œuvre d'art.

— Voici un nouvel article sur le peintre Courbet, et certes, pas l'un des moindres. Dans la splendide revue *les Arts* de novembre dernier, M. Louis Vauxcelles a écrit des pages du plus haut intérêt sur le maître franc-comtois : *G. Courbet au Salon d'automne*. D'aucuns, peut-être, trouveront-ils que l'auteur, en un style brillant, du reste, s'est laissé emporter par l'enthousiasme; mais, en y regardant de près, l'on ne tardera guère à reconnaître qu'il n'exagère pas trop. Après avoir rappelé qu' « une trentaine d'œuvres de Courbet, de la plus rare qualité, exposées au Grand Palais, sous les auspices du Salon d'automne, donne au puissant réaliste d'Ornans un regain d'actualité », M. L. Vauxcelles, une fois l'éloge commencé, nous montre ainsi l'artiste dont il s'occupe : « La vie, — nous ne parlons pas ici de la vie politique, — et l'œuvre d'un Courbet sont un des plus nobles exemples de ténacité, de probité artistique, d'indépendance qu'on puisse offrir aux jeunes artistes. Dès son enfance, passionné d'art et de liberté, Courbet vagabonde dans la sauvage et riante vallée de la Loue, dans les profonds ravins, au creux du Puits noir, vers les sapinières et les saulaies de son Jura, devant les terrasses qui barrent l'horizon de leurs grandes lignes calmes et harmonieuses. Courbet est un terrien, un rural. » Puis, poursuivant la défense du talent du peintre contre des ennemis disparus, l'auteur de ce joli travail le termine par cette déclaration : « Gustave Courbet, coloriste fastueux, que nous fêtons un peu tard (mieux vaut tard que jamais), est un des noms glorieux de l'École française, celle qui ne se réclame pas de l'académisme et de l'italianisme abâtardi. » Il va de soi qu'une telle étude est illustrée : on trouve là, en effet, la reproduction on ne peut mieux réussie de neuf des principales toiles de Courbet exposées rétrospectivement au Salon d'automme.

— Les almanachs locaux ne présentent de l'intérêt qu'à la condition de se montrer originaux, c'est-à-dire d'être sinon entièrement du moins en bonne

partie consacrés à donner du pays une idée aussi large que possible aux divers points de vue géographique, historique et littéraire. L'*Almanach du pays de Montbéliard, 1907* (Montbéliard, Société anonyme d'imprimerie montbéliardaise, in-8 de 112 p., avec de nombreuses gravures) répond assez exactement à ce programme. Il y a bien une certaine quantité de généralités que l'on trouve dans la plupart des publications du genre, mais l'on est amplement dédommagé par les choses comtoises et souvent montbéliardaises qui ont trouvé place dans cet almanach. A signaler, entre autres : *Les Juifs dans le vieux Montbéliard ; Les Animaux fantastiques de Franche-Comté ; les Inventaires* [d'églises] *en montagne* (avec 4 phototypies); des poésies (avec portraits), de Frédéric Bataille, Charles Grandmougin et Charles Gros ; *les Invasions de 1814 et de 1815 à Montbéliard ; Ventes de biens nationaux ; Demarches de la ville de Montbéliard pour être rattachée au département du Doubs et devenir un chef-lieu d'arrondissement* (1814), etc. ; enfin quelques pièces patoises intéressantes, spécialement une chanson intitulée : *Les Conscrits de la Franche-Comté* (avec gravure).

NIVERNAIS. — Quatre études dans le troisième fascicule du tome XI de la troisième série, correspondant au XXIe volume de la collection du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (Nevers, Mazeron, 1906, in-8 paginé 393-535), savoir : *La Vérité sur Philibert de Beaujeu, évêque de Béthléem, et les différentes familles du nom de Beaujeu qui se rencontrèrent dans le Nivernais et l'Auxerrois aux* XVe *et* XVIe *siècles*, par M. le Dr J. Bertin (p. 393-427). Ce travail intéresse aussi, et beaucoup, la Franche-Comté ; — *L'Abbé Pierre-Philibert Fougère, curé de la paroisse Saint-Laurent de Nevers, député aux États-généraux, massacré a Paris le 3 septembre 1792, d'après des documents inédits*, par M. l'abbé J. Charrier (p. 428-464) ; — *Conduite tenue à Nevers pendant la Révolution par les Sœurs de la Charité et instruction chrétienne*, par le même (p. 465-530) ; — *Les Registres paroissiaux et l'Histoire locale*, par M. Gaston Gauthier (p. 531-535). Ces diverses études méritent d'être signalées aux érudits. Le dernier n'a qu'un seul tort; il n'est pas assez étendu, quoique très suggestif.

NORMANDIE. — Nous trouvons un nouvel écho du centenaire de Le Play que l'on a célébré, comme on sait, au mois de juin dernier, dans une étude de notre éminent collaborateur M. Paul Allard : *Frédéric Le Play et la Normandie* (Extrait de la *Revue catholique de Normandie*. Évreux, imp. de l'Eure, 1906, in-8 de 19 p.). Le Play était Normand ; il a fait en Normandie une partie au moins de son éducation ; et M. Allard met bien en relief ce qu'il doit à son pays natal, en même temps qu'il rappelle les relations qu'il entretint avec les Normands. Aussi s'étonne-t-il que la Normandie ait donné si peu d'adeptes aux idées fécondes de son illustre enfant.

POITOU. — Même en offrant une importance matérielle moitié moindre, le tome XXIXe de la deuxième série des *Bulletin et Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest* (*année 1905*), qui vient d'être mis en distribution, pourrait prétendre à un rang particulièrement distingué parmi les publications similaires ayant vu le jour au cours de l'année qui prend fin (Poitiers, Lévrier ; Bonamy, 1906, in-8 de LXIV-580 p., avec un ensemble de planches composant une annexe sous couverture spéciale du format de l'in-folio). Le volume s'ouvre par un discours très attachant, prononcé le 17 décembre 1905 par le président de la Société, M. Louis Arnould, sur *Un Apothicaire poète à Poitiers sous Henri IV*, lequel s'appelait Paul Contant et fit paraître ses œuvres complètes en 1628, « l'année même de la mort de Malherbe, le nouveau réformateur du Parnasse » (p. XIX-XL). A ce discours succède le *Rapport*

du secrétaire, M. Levillain, *Sur les travaux de la Société des antiquaires de l'Ouest pendant l'année 1905* (p. XLI-LXIV). Puis arrivent les mémoires, au nombre de trois seulement, mais d'une importance réelle et d'un intérêt très grand. Les deux premiers sont dus au même auteur, le R. P. Camille de la Croix, S. J. C'est d'abord *les Origines des anciens monuments de Poitiers et celles du square du Palais de Justice* (p. 1-80). Le P. de la Croix a divisé son travail en deux parties : la première nous parle assez brièvement (p. 1-19) des monuments les plus remarquables de la vieille cité pictone : le baptistère Saint-Jean, la cathédrale, les églises Saint-Hilaire, Notre-Dame et Sainte-Radegonde, l'hypogée-martyrium, les églises Saint-Germain, Saint-Paul et Saint-Savin et la chapelle Saint-Barthelémy. La deuxième partie nous entretient beaucoup plus amplement des « origines du square du Palais de Justice de Poitiers » (p. 20-78). Cette savante étude archéologique est accompagnée de 3 planches. — Le second mémoire du R. P. de la Croix, sensiblement plus étendu, est une *Étude sur l'ancienne église de Saint-Philibert-de-Grandlieu* (*Loire-Inférieure*), d'après des fouilles, des sondages et des chartes (p. 83-273, avec 21 belles planches photographiques). Ici encore, deux parties : Première partie : *Déas et son ancien édifice pendant les périodes gallo-romaine et mérovingienne*. Deuxième partie : *Déas, son église et son monastère pendant les périodes carolingienne, romane et ogivale*. Cette étude possède une haute valeur ; elle sera certainement appréciée par les archéologues de tous les pays. — Le reste du volume, bien près de la moitié, est occupé par un travail à la vérité sans rapports avec l'archéologie, mais qui offre un intérêt indiscutable pour notre histoire coloniale et qui vient d'être tiré en volume à part (Paris, Geuthner) : *Saint-Domingue à la veille de la Révolution et la Question de la représentation coloniale aux États-généraux* (*janvier 1788 - 7 juillet 1789*), par M. P. Boissonnade, professeur à l'Université de Poitiers (p. 283-579). A noter que chacun de ces mémoires est pourvu d'une table des matières.

ITALIE. — Le R. Ferdinand-Marie d'Araules publie une plaquette qui intéressera particulièrement les franciscanisants. Elle a pour titre : *Vie de saint Bernadin de Sienne. Texte latin inédit du* XV*e siècle* (Rome, Via Giusti, 12, in-8 de XVIII-44 p.). Le ms. duquel cette vie est extraite appartient actuellement à notre Bibliothèque nationale et M. Omont en a déjà donné une excellente description dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (t. LXIV, p. 18-9). S'inspirant de ce travail, l'éditeur de cette Vie décrit à son tour le même ms., et, dans une copieuse Préface, il fait ressortir l'intérêt du texte, soit pour ceux qui s'occupent d'histoire franciscaine, soit pour les amateurs de la littérature en cours à la fin du XV*e* siècle. Pour lui, l'auteur est impossible à identifier. Ces documents concernent d'abord saint Bernardin, l'apôtre toujours combattu du Saint Nom de Jésus et toujours victorieux, puis, les juifs avec lesquels eurent souvent affaire les missionnaires franciscains de l'époque. Enfin viennent deux longs traités de doctrine et de spiritualité suivis d'une description de la Terre Sainte. L'éditeur termine par un examen de la valeur littéraire et historique de l'important manuscrit.

SUÈDE. — On ne connaissait jusqu'ici aucun commentaire de la *Rhétorique à Hérennius*. M. Wisén, attaché à la Bibliothèque de Stockholm, vient précisément d'en découvrir un dans les manuscrits de cette bibliothèque. Le copiste, Jean Poulain, a commencé son travail à Laon, en 1460, et l'a achevé à Paris en 1465. La dissertation académique de M. Wisén (*De scholiis rhetorices ad Herennium codice Holmiensi traditis*, Stockholm, 1905, in-12 de 130 p.) débute par une intéressante préface, où le manuscrit se trouve décrit d'abord, et ensuite analysé. Le commentateur cite des textes de Térence, d'Horace, de Lucain et surtout de Virgile ; en matière d'esthétique littéraire

Quintilien est son oracle, mais il aime également à se couvrir de l'autorité de Suétone, de Priscien, et même d'Isidore de Séville et de Martianus Capella.

ÉTATS-UNIS. — Les lecteurs du *Polybiblion* se souviennent peut-être de l'importante publication bibliographique faite en 1903, sur les Philippines, par la Bibliothèque du Congrès sous la direction de M. Appleton Prentiss Clark Griffin (Cf. t. C., mars 1904, p. 224-225); une partie de cette bibliographie, celle qui a trait à l'occupation de l'archipel par les Américains, vient d'être réimprimée et tenue à jour jusqu'en 1905 : *Library of Congress. List of Works relating to the American Occupation of the Philippine Islands, 1895-1905*, par M. Appleton Prentiss Clark Griffin (Washington, Government Printing Office, 1905, in-8 de 100 p.). Dans cette réimpression, destinée à justifier les raisons qui militent en faveur d'une politique d'expansion dans l'occupation des Philippines par les États-Unis, les modifications sont peu considerables : elles portent surtout sur des documents officiels très importants et sur des articles de revue, et on y constate de singulières lacunes. On peut s'étonner, par exemple, que la Bibliotheque du Congrès ne se soit pas encore procuré l'excellent ouvrage de M. A. Viallate : *Essais d'histoire diplomatique américaine*, où se trouve une si bonne étude sur « les Préliminaires de la guerre hispano-américaine et l'annexion des Philippines ». Une courte liste d'ouvrages, relatifs à l'expansion des États-Unis et à la discussion du problème de la politique coloniale de cette puissance, termine le nouveau fascicule bibliographique publié par la Bibliothèque du Congrès.

VISENOT.

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES. — *La Comédie-Française, 1658-1906*, par FRÉDÉRIC LOLIÉE. Préface de Paul Hervieu, de l'Académie française. Paris, Lucien Laveur, 1907, gr. in-8 de VII-518 p., avec une eau-forte de Decisy, 33 héliograv., 200 grav. sur bois d'après les dessins de Georges Scott et les œuvres d'art renfermées à la Comédie-Française et dans les collections publiques et privées. — Broché, 120 fr. — Nous ne regrettons pas outre mesure d'avoir reçu tardivement ce superbe ouvrage; car, s'il peut être donné comme cadeau d'étrennes, il s'offre aussi et surtout, en n'en visant que le seul côté matériel, comme un livre d'amateur et de bibliophile. Il en sera rendu compte très prochainement. — *Le Forban Noir*, par PIERRE MAËL. Paris, Hachette, 1907, in-8 de 295 p., avec 60 grav. par Vogel. — Broché, 3 fr.; cartonné, 6 fr. — *Mademoiselle Olulu*, par H. DE CHARLIEU. Paris, Hachette, 1907, in-8 de 300 p., avec 60 grav. par Ed. Zier. Broché. 3 fr.; cartonné, 6 fr. — *Pauvre Petit Frédy!* par Mme CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER. Paris. Hachette, 1907, in-16 de 271 p., avec 54 vignettes par Dutriac (*Bibliothèque rose*). Broché, 2 fr. 25; cart., tr. dorées, 3 fr. 50. — *Le Réjoui*, par C. D'ARJUZON. Paris, Hachette, 1907, in-16 de 264 p., avec 30 vignettes par Tofani. (*Bibliothèque rose*). Broché, 2 fr. 25; cart., tr. dorées, 3 fr. 50. — *Mademoiselle l'Amirale*, par Mme DE BOVET. Paris, Hachette, 1907, gr. in-8 de 245 p., avec 34 grav. par Tofani. Broché, 2 fr. 60; cartonné, 5 fr. — *L'Enfance laborieuse. André le meunier*, par G. FRAIPONT. Paris, Laurens, s. d. (1906), in-8 de 124 p., avec 4 planches en couleurs et de nombr. grav. dans le texte. Broché, 2 fr. 50; relié, 3 fr. 50. — *Le Boy de Marius Bouillabès*, par A. VIMAR. Paris, Laurens, s. d. (1906), in-8 de 92 p., avec 4 planches hors texte et de nombr. grav. dans le texte par l'auteur. Broché, 2 fr. 50; relié, 3 fr. 50. — *Petit Samny éternue*. Paris, Hachette, s. d. (1987), grand album oblong, illustrations de WINSOR MAC CAY. Cartonné, 5 fr.

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Introduction à l'Ancien Testament (*Lucien Gautier*) 193
Les Commencements du canon de l'Ancien Testament (*le P. Jean-Baptiste de Glatigny*) 195
Vues et documents bibliques (*E. Frohnmeyer* et *I. Benzinger*); trad. très librement de l'allemand par *Jules Breitenstein* 196
Ausgewählte Bemerkungen über den bohairischen Dialect im Pentateuch koptisch Akademische Abhandlung (*E. Andersson*) 196
La Cosmogonia mosaica en sus relaciones con la ciencia y los descubrimientos históricos modernos (*el P. Juan de Abadal*) 197
Les Psaumes de la Bible; trad. nouvelle sur la Vulgate par *l'abbé P.-F. Moureau* .....
Le Livre d'Hénoch, trad. sur le texte éthiopien par *François Martin* et les membres de la conférence d'éthiopien de l'Institut catholique de Paris 203
..... 198
Les Prophéties accomplies (Daniel et l'Apocalypse) (*Jean-Pierre Brisset*) 199
Jésus Fils de Dieu, d'après les Evangiles, (*M.-J. Mailhet*) 200
La Divinité de Jésus-Christ. La Catéchèse apostolique (*Henri Couget*). 201
La Divinité de Jésus-Christ. L'Enseignement de saint Paul (*le même*). 202
Saint Jérôme (*J. Turmel*) 204
Saint Jérôme et ses ennemis. Enquête sur la querelle de saint Jérôme avec Rufin d'Aquilée et sur l'ensemble de son œuvre polémique (*J. Brochet*) 206
La Nouvelle Ève, ou la Femme du Nouveau Testament (*le chanoine H. Boissonnot*) .....

Liturgie. L'Anno ecclesiastico e le Féste dei santi, nel loro svolgimento storico (*Dr K. A. H. Kellner*); versione eseguita sulla seconda edizione tedesca dal Sac *Dr Prof. Angelo Mercati* 435
Hymnes du Bréviaire romain, traduites en vers français par *Un serviteur de Marie* 138

Théologie dogmatique. La Bible méditée d'après les Pères. Livres didactiques de l'Ancien Testament (*Étienne Chargebœuf*).. 306
La Doctrine de la sainte messe exposée aux fidèles (*l'abbé J. Grimault*) 305
L'Eucharistie et la Papauté, ou l'Invisible et la visible Présence de Jésus-Christ sur la terre (*Mgr C. Mineo Janni*); trad. par *Charles Vallée* 306
Nouvelle Théologie dogmatique (*le R. P. Jules Souben*). T. VIII. Les Sacrements, 2e partie. — T. IX. Les Fins dernières 433
Ven. Joannis Duns Scoti, Doctoris subtilis Summa Theologica ex universis operibus ejus concinnata, juxta ordinem et dispositionem Summae Angelici Doctoris S. Thomae Aquinatis (*Fr. Hieronymum de Montefortino*) 434
Praelectiones scholastico-dogmaticae breviori cursui accommodatae (*Horatio Mazzella*) 31
Manuale theoretico-practicum pro minoribus poenitentiariis apostolicis (*P. Fr. Andrea Tarani a Spalaunis*) 33

De Minusprobabilismo seu de usu opinionis quam quis solide sed minus probabilem esse judicet (*Ludovigo Wouters*)..... 331
Mœhler (*Georges Goyau*)..... 230

Théologie morale. Sermons. A quoi sert la religion? Conférences aux étudiants en 1905 (*l'abbé Th. Delmont*)..... 299
Instructions aux hommes du monde (*l'abbé de Gibergues*). Carême de 1906..... 299
Newman. II. Psychologie de la foi (*Henri Brémond*)..... 32
Newman (*Henri Brémond*). III. La Vie chrétienne..... 434
La Loi d'amour. II. Miséricorde (*L.-A. Gaffre*).....
L'Expérience religieuse. Essai de psychologie descriptive (*William James*)..... 332
Cultus SS. Cordis Jesu et purissimi Cordis B. V. Mariae sacerdotibus praecipue et theologiae studiosis propositus (*Hermannus Jos. Nix*)..... 139
La Règle des mœurs. Conférences pour les hommes (*l'abbé Pierre Vignot*)..... 300
Quatre Conférences sur la foi chrétienne (*l'abbé Léon Désers*)..... 301
Le Cœur et ses richesses. XI. L'Amour de Dieu (*l'abbé L. Lenfant*). 501
Le Cœur et ses richesses. IX. La Foi. Ses Conditions morales (*l'abbé L. Lenfant*)..... 301
Le Saint-Esprit (*l'abbé Legueu*)..... 302
Les Sacrements expliqués aux chrétiens de nos jours (*le chanoine Decrouille*)..... 302
Tratado completo de religion (*D. Cayetano Soler*)..... 303
La Enseñanza popular de la religión (*el P. Ramon Ruiz Amado*).... 393
Le Chrétien. 1re série : Profession de foi ; Le Royaume. Choix de discours de *Newman*. 2e série : Les Disciples ; les maîtres. Choix de discours *du même*..... 303
Œuvres oratoires. Retraites de séminaires (*l'abbé Gendron*)..... 304
Œuvres oratoires (*P. Henri Chambellan*). T. I..... 304
Œuvres de *saint François de Sales*. T. XIV. Lettres. Vol. IV. Édition complète..... 307
Des Grâces d'oraison. Traité de théologie mystique (*le R. P. Aug. Poulain*).....
L'Oraison de simplicité. La Première Nuit de saint Jean de la Croix (Extrait des chap. II et XV des Grâces d'oraison).....

Apologétique. La Morale dans ses principes. Instructions d'apologétique (*l'abbé Léon Désers*)..... 300
La Providence et le miracle devant la science moderne (*Gaston Sortais*)..... 231
Los Peligros de la fe en los actuales tempos (*el P. Ramon Ruiz Arnado*).....

Ascétisme et Piété. De Bethléem au Calvaire. Extraits des Œuvres complètes de Bossuet (*le R. P. Bernard*)..... 305
Les Miracles de l'Évangile (*J.-M. A., miss. apost*).....
Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus (*le P. A. Vermeersch*))..... 305
Marie révélée à ses enfants (*le P. Ludovic de Besse*)..... 306
La Sainte Vierge et la France contemporaine (*l'abbé Henri Brulé*)... 73
Mots du Ciel à la vénérable sœur Benoîte (*Berthe Bontoux*)..... 307
Las Luchas del Alma. Instrucciones à la Hijas de Mari y a las personas piadosas (*el abate Edelin*); trad. por *el P. Dyonisio Fierro Gasca*..... 307
« Soyez prêts » (*H. Schaffner*)..... 308
Petits Combats, grandes victoires, cahiers de deux premiers communiants (*Mme Dulac, née Bérard*)..... 305
Les Sources de la piété (*le chanoine Augustin Largent*)..... 308
Goffiné, ou Manuel complet pour sanctifier les dimanches et les fêtes. Nouv. éd. par *Un prêtre du diocèse de Strasbourg*..... 308
Les Trois grandes Prières de l'Église, ou le Pater, l'Ave, le Credo, commentés par *S. Thomas d'Aquin* ; adaptation du latin par *le P. J.-D. Folghera*..... 309
La Vraie Dévotion à saint Joseph (*le R. P. André Prévot*)..... 309
Mois de saint Joseph (*le P. Vincent Jeanroy*)..... 309

Mélanges. Corpus scriptorum Christianorum orientalium curantibus *I.-B. Chabot, Ign. Guidi, H. Hyvernat, B. Carra de Vaux*..... 327

Hétérodoxie. Théosophes et théosophie. Le Lotus bleu (*Léonce de Grandmaison*) 142

Mythologie. Notes de mythologie syrienne (*René Dussaud*). II-IX et Index 232

Jurisprudence. Histoire du droit. L'Arbitrage dans le droit français aux XIIIe et XIVe siècles (*J. Fourgous*) 333

Droit ecclésiastique. L'Église catholique, sa constitution, son administration (*André Mater*) 510

Organisation des cultes. La Loi du 9 décembre 1905, concernant la séparation des Églises et de l'État, (*Gaspard Odin* et *Eugène Renaud*) 385
Commentaire pratique de la loi du 9 décembre 1905 et du réglement d'administration publique du 16 mars 1906 sur la séparation de l'Église et de l'État dans leur application au culte catholique (*J. Eymard-Duvernay*) 386

Droit internationnal. Un Cas d'arbitrage (France et Haïti) 389

Droit public. A müemlékek védelme a magyar és a külföldi törvényhoüásban (La Défense des œuvres d'art, d'après la législation hongroise et étrangère (*le baron J. de Foster*) 333

Droit civil. Introduction à l'étude des assurances (*Michel A. Noradounghian*) 1re partie. Esquisses théorlques 390

Droit fiscal.

Droit commercial. Des Sociétés commerciales. Guide pratique et formulaire, (*A. Pottier*) 386
Le Bilan dans les sociétés anonymes (*Jacques Verley*) 387

Législation ouvrière. Les institutions patronales de l'État prussien (*Jean Taillefer*) 387
Annuaire de la législation du travail publié par l'office du travail de Belgique. XIe année. 1905 388

Droit pénal. Du Chantage (*C. Bonhomme*) 390

Législation militaire. Nouvelle Loi militaire de 1905, avec les décrets, réglement d'administration publique, circulaires, instructions, arrêtes, avis ministériels servant de commentaire à la loi. 390
Commentaire de la loi du 21 mars 1905 sur le recrutement de l'armée et la réduction à deux ans de la durée du service de l'armée active (*Georges Garreau*) 130

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Mélanges. La Derogabilità del diritto naturale nella scolastica (*prof. Alessandro Bonucci*) 399
La Philosophie de la longévité (*Jean Finot*) 400
Nature et Société, essai d'une application du point de vue finaliste aux phénoménes sociaux (*le Dr S. Jankélévitch*) 401
Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme (*l'abbé Georges Frémont*). T. VI 139
Essai d'un système de philosophie catholique (1830-1831) (*F. de La Mennais*) ouvrage inédit recueilli et publié par *Christian Maréchal*. 401
Parerga et Paralipomena. Sur la religion, (*Arthur Schopenhauer*); trad., avec préface et notes, par *Auguste Diétrich* 402
Religion, critique et philosophie positive chez Pierre Bayle (*Jean Delvolve*) 404
La Cittá terrena (*Giuseppe Cimbali*) 232
Nietzsche et Socrate (*J.-B. Séverac*) 405
Baumanns Antikant, eine Widerlegung (*Ludwig Goldschmidt*) 334
L'Annee philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon* (année 1905) 405
Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine (*l'abbé Elie Blanc*) 406

Psychologie. Idées générales de psychologie (*G.-H. Luquet*).... 395
Causeries psychologiques (*J.-J. Van Biervliet*)..... 396
Le Sentiment et la pensée et leurs principaux aspects physiologiques, essai de psychologie expérimentale et comparée (*André Godfernaux*)..... 396
Physiologie et psychologie de l'attention (*Jean-Pierre Nayrac*)..... 397
Les Eléments du caractère et leurs lois de combinaison (*Paulin Malapert*..... 398
Art et psychologie individuelle (*Lucien Arréat*)..... 398
Psychophysik. Historisch-kritische Studien über experimentelle Psychologie (*Dr Constantin Gutberlet*)..... 36
Atti del V congresso internazionale di psicologia, tenuto in Roma dal 26 al 30 aprile 1905, sotto la presidenza del prof. Giuseppe Sergi, pubblicatti dal dott. *Sante de Sanctis*..... 399

Morale. Cours de morale théorique et pratique (*L. Dugas*)..... 399
La Morale selon Guyau et ses rapports avec les conceptions actuelles de la morale scientifique (*G. Aslan*)..... 405
L'Avenir de l'intelligence (*Charles Maurras*)..... 36
Il Divorzio al lume della ragione (*Niccolo Marini*)..... 335
La Réponse du sphinx. Notes d'une pessimiste (*Edmond Thiaudière*). 456
La Morale chinoise, fondement des sociétés d'Extrême-Orient (*F. Fargenel*)..... 233

Métaphysique. Abrégé de métaphysique, étude historique et critique des doctrines de la métaphysique scolastique d'après les enseignements des principaux docteurs (*le comte Domet de Vorges*). 393
La Metaphysique des causes, d'après saint Thomas et Albert le Grand (*Théodore de Régnon*)..... 394
La Raison et le Rationalisme (*Léon Ollé-Laprune*)..... 394

Histoire de la philosophie. Epicure et Epicurisme (*Henri Lengrand*)..... 402
L'infinité divine depuis Philon le Juif jusqu'à Plotin, avec une Introduction sur le même sujet dans la philosophie grecque avant Philon le Juif (*Henri Guyot*)..... 403
Les Réminiscences de Philon le Juif chez Plotin, étude critique (*Henri Guyot*)..... 403
Les Grands Philosophes. Montaigne (*Fortunat Strowski*)..... 403
Spinoza (*Léon Brunschvicg*)..... 404

Éducation. Enseignement. De l'Education des filles (*la marquise de Pindray d'Ambelle*)..... 73
La Jeune Fille chrétienne et moderne. Lettre à ma filleule (*Simaris d'Yèvre*)..... 140
La Jeune Fille et l'avenir (*l'auteur des Paillettes d'Or*) 4e partie de La Vie après le pensionnat, complément du Livre de piété de la jeune fille..... 37
Le Lys. Entretiens sur la noblesse d'âme chez la jeune fille (*le P. P. Badet*)..... 536
L'Ecole d'aujourd'hui (*Georges Goyau*)..... 536

Féminisme. Le Mensonge du féminisme, opinions de Léon H... recueillies et publiées par *Théodore Joran*..... 391

Sciences politiques, économiques et sociales, La Crise postale française (*J.-C.-Alfred Prost*)..... 22
Histoire du travail et des travailleurs (*Pierre Brisson*)..... 13
Le Play d'après sa correspondance (*Charles de Ribbe*)..... 14
Etude de sociologie. Production et profit (*L. Garriguet*)..... 15
Le Socialisme, Histoire, doctrine, refutation, avenir (*l'abbé J. Moulard*. 16
Les Erreurs des démocrates chrétiens de la « Justice sociale » (*l'abbé J. Dulbin*)..... 16
Essais socialistes. L'Alcoolisme, la religion, l'art (*Vandervelde*)..... 17
Sociologie pure (*Lester Ward*); trad. de l'anglais par *Fernand Weil*.. 18
Les Caisses de retraites ouvrières (*J. Lefort*)..... 20
Le Secret des corporations. La Clé de Rabelais (*Péladan*)..... 172

Sciences naturelles. Histoire naturelle de la France. 1re partie. Généralités. Introduction à l'histoire naturelle. L'Enchaînement des organismes (*Gaston Bonnier*)..... 337

Leçons de zoologie conformes aux programmes officiels du 31 mai 1902 pour la classe de troisième B. (*Er. Belzung*)..... 338
Zoologie agricole (*G. Guénaux*)..... 338
Les Oiseaux d'Europe. Tableaux synoptiques (*Paul Paris*)..... 438
Dans le monde des animaux. Scènes de la vie intellectuelle et morale des bêtes (*Labadie-Lagrave*)..... 338
Les Bêtes chez elles et dans le monde (*Henri Coupin*)..... 338
La Vie curieuse des bêtes (*Henri Coupin*)..... 508
Atlas colorié de la flore alpine. Jura, Pyrénées, Alpes françaises, Alpes suisses (*J. Beauverie et L. Faucheron*)..... 438

Ethnologie. Histoire de la formation particulariste. L'Origine des grands peuples actuels (*Henri de Tourville*)..... 72

Anthropologie. Traité des variations des os de la face de l'homme et de leur signification au point de vue de l'anthropologie zoologique (*le Dr A.-F. Le Double*)..... 211

Médecine. Histoire. Généralités. Les étudiants en médecine de Paris au XVIe siècle, essai historique (*le Dr Henri de Boyer de Choisy*)..... 208
Les Indiscrétions de l'histoire (*le Dr Cabanès*) 3e série..... 208
Documents et notes pour servir à l'histoire de la ville de Riom. Épidemies, famines et conseils de santé (*le Dr Roux*)..... 209
Premiers Soins aux malades et aux blessés. Prophylaxie et hygiène infantiles (*Mme Gross-Droz*)..... 214
Les Plantes bienfaisantes (*A. Fleury de la Roche*)..... 215
La Réforme de l'enseignement médical (*le Dr Paul Berthod*)..... 215

Biologie. Les Origines de la vie. Évolution. Transformisme. Darwinisme. Questions sociales (*D.-L. de Saint-Ellier*)..... 213

Physiologie. L'Homme et l'Univers. I. L'Univers et la vie (*le chanoine Brettes*)..... 34

Pathologie et Thérapeutique. Diagnostic chimique, microscopique et parasitologique, *J. Guiart* et *L. Grimbert*)..... 212
La Lutte pour la santé, essai de pathologie générale (*le Dr Berlureaux*)..... 214
Les Insectes buveurs de sang et colporteurs de virus (*Pierre Mégnin*). 214
La Bourboule, son climat et ses eaux minérales (*le Dr A. Sarazin*). 215

Sciences psychiques. Essai sur le magnétisme. La Vie et l'esprit (*le comte de Talhouet*)..... 212
Ipnotismo e spiritismo, studio medico-critico (*Dr Giuseppe Lapponi*). 213
L'imagination et les prodiges (*Mgr Elie Méric*)..... 141

Sciences occultes. Le Ternaire magique de Shatan ; envoûtement, incubat, vampirisme (*Charles Lancelin*)..... 142

Médecine vétérinaire. Maladies contagieuses et Police sanitaire des animaux domestiques (*L. Pautet*)..... 512

Sciences physiques et chimiques. Traité élémentaire de physique (*Édouard Branly*)..... 407
Cours de physique de l'École polytechnique (*J. Jamin*) 3e Supplément, par *M. Bouty*. Radiations. Électricité, Ionisation..... 407
Lectures scientifiques. Physique et chimie (*J. Gay*)..... 408
La Théorie physique, son objet, sa structure (*P. Duhem*)..... 414
Notions fondamentales de chimie organique (*Ch. Moureu*)..... 210
Les Industries de la conservation des aliments (*X. Rocques*)..... 411
Les Couleurs, les matières colorantes, la teinture (*H. Pécheux*)..... 413

Agriculture. Horticulture. Viticulture. Manuel d'agriculture. 1re partie. Chimie agricole (*Albert Solanet*)..... 234
Agriculture générale. Première partie. Le Sol et les labours (*Paul Diffloth*)..... 511
Le Transformisme appliqué à l'agriculture (*J. Costantin*).....
Semer et planter. Le Propriétaire planteur. Traité pratique et économique des reboisements et des plantations des parcs et jardins (*D. Cannon*)..... 143
L'Art de forcer (*Ad. Van den Heede*)..... 368
L'Industrie du canard (*H.-L.-Alphonse Blanchon*)..... 367

Le Jardin fruitier et le verger; les bons fruits, leur conservation et leur commerce (*Cyrille de Lamarche*).... 74
Dans les vignes. Cryptogames, insectes, accidents, les traitements pratiques (*H. Latière*)..... 270

Sylviculture. Sériciculture. Traité d'exploitation commerciale des bois (*Alph. Mathey*). I..... 38
Le Domaine et la vie du sapin. Autrefois et aujourd'hui et principalement dans la région lyonnaise (*Cl. Roux*)..... 172
Manuel pratique du sériciculteur (*H.-L.-Alphonse Blanchon*)..... 270

Sciences mathématiques. Leçons d'algèbre et d'analyse, à l'usage des élèves des classes de mathématiques spéciales (*Jules Tannery*)..... 409
Tableaux logarithmiques A et B équivalant à des tables de logarithmes à 6 et à 9 décimales et Notice explicative donnant le mode d'emploi de ces tableaux (*le Dr A. Guillemin*)..... 410
Initiation mathématique (*C.-A. Laisant*)..... 411
Précis de géométrie de l'espace (*J. Girod*)..... 411
Les Principes des mathématiques, avec un Appendice sur la philosophie des mathématiques de Kant (*Louis Couturat*)..... 415

Astronomie. Elementi di astronomia ad uso delle scuole e per istruzione privata (*P. Adolfo Müller*) Astrofisica-Astrocronaca..... 235

Sciences militaires. L'armée en 1906 (L.-L. Klotz)..... 130
Le Problème des milices. Etude sociale et militaire (*le capitaine Herzeele*)..... 131
L'Avancement des officiers par le vote, comparaison entre les systèmes français et allemand (*Pierre Félix*)..... 132
L'Armée idéale (*le Colonel Arthur Boucher*)..... 132
Le Rôle de la guerre. Etude de sociologie générale (*Jean Lagorgette*). 132
Les Manœuvres de couverture (*le lieutenant-colonel J.-B. Dumas*)... 134
Les Réalités du combat. Défaillances, héroïsmes, paniques (*le général Daudignac*)..... 134
Dressage de l'infanterie en vue du combat offensif (*le commandant de Grandmaison*)..... 135
Thèmes tactiques vécus (*le capitaine L. Gaucher*)..... 135
Exercices de service en campagne pour officiers (*le général Litzmann*) trad. de l'allemand par A. G..... 135
Méthode d'enseignement de service en campagne. Instructions des officiers dans le régiment (*le lieutenant-colonel V. d'Urbal*)..... 135
Règlement sur le service en campagne de l'armée russe; traduit par *le capitaine Gros*..... 135
Tactique d'artillerie. Le Canon à tir rapide dans la bataille (*le capitaine Culmann*)..... 136
Le Canon à tir rapide et l'Instruction de l'artillerie (*le capitaine Le Rond*)..... 136
Comment se défend un fort d'arrêt (*le lieutenant-colonel L. Piarron de Mondésir*)..... 136
L'Allègement du fantassin et l'amélioration de sa subsistance en campagne d'après les enseignements de la guerre russo-japonaise (*le lieutenant-colonel B.*)..... 136
Projets de règlement sur le tir de l'infanterie dans l'armee allemende approuvé le 2 novembre 1905; trad. de l'allemand (*le lieutenant Rinckenbach*)..... 137
Signaleurs et Signaux (*le général Cremer*)..... 137
Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires (*Un Comité d'officiers de toutes armes*). 22e livraison : Siège (guerre de) à Table..... 137

Marine. Marine française et Marines étrangères (*Léonce Abeille*)..... 39
La Navigation sous-marine (*G.-L. Pesce*)..... 144
La Faillite du cuirassé (*Alfred Duquet*)..... 143
Hambourg et les Exigences de la navigation moderne. Outillage et trafic (*le P. J. Charles*)..... 40

Science coloniale. Colonial Administration (*Paul S. Reinsk*)..... 31

Chasse. Sports. Chasse, élevage et piégeage (*André de Lesse*)..... 456
Les Sports pour tous (*Raoul Fabens*)..... 508

Beaux-arts. Biographies d'artistes. Les statues de terre cuite en Grèce (*W. Deonna*) 416
Les Villes d'art célèbres. Pompéï. Histoire. Vie privée (*Henry Thédenat*) 416
Les Villes d'art célèbres. Pompéï. Vie publique (*Henry Thédenat*) .. 416
Les Villes d'art célèbres. Nancy (*André Hallays*) 416
Petites Villes d'Italie. Toscane-Vénétie (*André Maurel*) 417
Szepesvármegye müvészeti emlekei (Souvenirs artistiques du Comitat de Szepes) (*C. Divald*). 1er vol. Monuments. 2e vol. Œuvres d'art 439
Pieter Brueghel der Aeltere und sein Kunstschaffen (*Axel L. Romdahl*) 417
Les Maîtres de l'art. Phidias et la Sculpture grecque au ve siècle (*Henri Lechat*) 417
Les Maîtres de l'art. Verrochio (*Marcel Reymond*) 418
Les Maîtres de l'art. Botticelli (*Charles Diehl*) 418
Les Grands artistes. Luini (*Pierre Gauthiez*) 418
Les Grands Artistes. Les Deux Canaletto (*Octave Uzanne*) 418
Les Grands Artistes. Carpeaux (*Léon Riotor*) 419
Les Maîtres du paysage (*Emile Michel*) 483
La Peinture française au début du dix-huitième siècle, 1690-1721 (*Pierre Marcel*) 419
Inventaire des papiers manuscrits du cabinet de Robert de Cotte, premier architecte du Roi (1656-1735) et de Jules-Robert de Cotte (1683-1767), conservés à la Bibliothèque nationale (*Pierre Marcel*). 420
Dictionnaire des sculpteurs de l'École française sous le règne de Louis XIV (*Stanislas Lami*) 420
Les Arts et les Artistes pendant la période révolutionnaire (1789-1785) d'après les documents de l'époque (*Maurice Dreyfous*) 420
Comment rénover l'Art chrétien (*Alphonse Germain*) 421
Les Membres de l'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut. 2e série. 1816-1852 (*Albert Soubies*) 421
La Dentelle. Historique de la dentelle à travers les âges et les pays (*Marguerite du Berry*) 422
Le Sens de l'art. Sa nature, son rôle, sa valeur (*Paul Gaultier*) 422
L'Idéal humain de l'art, essai d'esthétique libertaire (*Gérard de Lacaze-Duthiers*) 423

Photographie. La Retouche, théorie et pratique (*H. Wurtz*) 74
Les Travaux photographiques d'hiver 74
Pratique du développement (*G.-H. Niewenglowski*) 74
Pratique des projections lumineuses (*G.-H. Niewenglowski*) 74
La Photocopie positive par développement (*D. Tranchant*) 75

Mélanges. Smithsonian Institution. United States national Museum. Annual Report of the Smithsonian Institution for 1904.— Proceedings of the United States national Museum. Vol. XXIX. — Bulletin of the United States national Museum. Nos 52, 53, 54, 55. 436
Histoire anecdotique des aliments (*Armand Dubarry*) .....
La Houille verte. Mise en valeur des moyennes et basses chutes d'eau en France (*Henri Bresson*) 413
Comment on construit une automobile (*M. Zerolo*) 412
Promenade scientifique au pays des frivolités. Étude pittoresque des frivolités fournies par la nature à la mode, à la parure et au luxe (*Henri Coupin*) 145

LITTÉRATURE

Linguistique, Philologie. Joachim du Bellay. La Deffence et illustration de la langue française, édition critique par *Henri Chamard* 146
Grundzüge der Spraphe Logaus (*Ivar Larsson*) 146
Manuel pour l'étude de la langue russe (*P. Poyer et N. Spéranski*). 236

Poésie. Le Bois sacré (*Joseph Serre*) 97
Le Livre d'une mère (*le même*) 98
Le Triomphe de Pan (*Léonce Deponl*) 99

Médailles rustiques (*Alfred Lerouge*)..... 99
Le Char du rêve (*J. de Cranphore*)..... 100
Aimer ! (*Stéphen Liégeard*)..... 100
Œuvres choisies, 1863-1904 (*Albert Mérat*)..... 101
L'Ame géométrique (*Henri Allorge*)..... 101
Les Fleurs de soie (*Henri Lebrecht*)..... 102
La Terre valaisanne (*Louis de Courten*)..... 102
Le Netzer (*Maxime Rousseau*)..... 103
La Retraite fleurie (*Henri Rouger*)..... 103
Sonates au clair de lune (*Amédée Prouvost*)..... 104
Les Sentiers du Paradis (*André Mary*)..... 104
Les Etapes d'un poète (*Mme Gérard de Lacmer*)..... 104
L'Ame de l'enfance (*Maurice Morel*)..... 105
A ma fille Marie-Thérèse, confidences paternelles (*Rémy Swynghedauw*)..... 106
Poésies juvéniles, Pièces à dire par les adolescents de 12 à 16 ans (*Hortense Barrau*)..... 106
Sous les sapins (*Prosper Dor*)..... 106
La Maison des caresses (*Alfred Joubert*..... 107
Vers à Suzon (*Georges Duval*)..... 107
Notations (*Theo Varlet*)..... 108
Jeunes fleurs (*Fagus*)..... 108

Théâtre. Les Drames d'Eschyle. Trad. en vers français par *Pierre Martinon*..... 339
Anthoine de Montchrestien. La Reine d'Escosse, tragédie. Texte critique établi... sous la direction de *G. Michaut*..... 313
Bertrade, comédie en quatre actes (*Jules Lemaître*)..... 108
La Revanche de Célimène, comédie en un acte, en vers (*Berthe Vadier*)..... 109
Nominoé, drame en cinq actes, en vers (*Louis Tiercelin*)..... 110
Le Roi Grallon, tragédie en cinq actes et sept tableaux (*L. Michaud d'Humiac*)..... 110
Hugophilles (*Ollivier de Gourcuff*)..... 111
Sévérité, pièce en un acte (*Léon Frapié et Paul-Louis Garnier*)..... 111
Vers le destin, poème dramatique (*Roger Dumas*)..... 111
Théâtre de famille (*M. Guéchot*)..... 508
Pour la patrie, drame en 4 actes (*Claude Massot*)..... 433
Romance, monologue (*Edouard Bigot*)..... 433
L'Alpomanie ! monologue (*Edouard Bigot*)..... 433
Ah ! ... la presse ! monologue (*Edouard Bigot*)..... 433
La Médaille du pilote, pièce dramatique en 1 acte (*Théodore Botrel*). 433

Romans, contes et nouvelles. Les Destinées rivales (*Cardeline*). 5
L'Absence (*Henri Ardel*)..... 6
La Petite Madame de Thianges (*Paul Acker*)..... 6
Joujou conjugal (*Eugène Joliclerc*)..... 7
Le Baiser rouge (*Maxime Formont*)..... 7
Grézels, roman historique (1792-1793-1794-1795) (*le comte A. de Saint-Aulaire*)..... 8
Histoire de Gervaise (*Alexis Noël*)..... 8
Gens de Russie (*Nicolas Leskov*) : trad. de *Denis Roche*..... 9
Les Mages sans étoiles (*Ivan Strannick*)..... 9
Jeunesse de prince (*W. Meyer-Förëter*); trad. de l'allemand par *M. Rémon et W. Bauer*..... 9
Frère et sœur (*Hugo Bertsch*); trad. par *M. de Komar*..... 11
Le Mariage d'un réactionnaire (*René Tessier*)..... 11
L'Irréductible force (*Georges Lechartier*)..... 12
Un Orage (*Henry Buteau*)..... 289
Les Ignorants (*Renée Fauer*)..... 290
Tentatrice (*Emile Pierret*)..... 290
Le Ruban de Vénus (*G. Réval*)..... 290
La Rebelle (*Marcelle Tinayre*)..... 291
L'Erreur d'aimer (*Mme Humphry Ward*) ; trad. de l'anglais par *J. de Mestral-Cambremont*..... 291
Le Rêve d'Antoinette (*Éveline Le Maire*)..... 292
La Fille de Don Juan (*Pierre Sales*)..... 292
Le Sous-lieutenant « La Fille » (*Alphonse Crozière*)..... 292
Les Amours d'un savant (*Paul de Lauribar*)..... 293

Le Beau Pierril, ou Mirage d'amour (*Max Reboul*)..... 293
Les Drames de la conscience. La Rondache (*Péladan*)..... 293
Le Docteur Landier (*Louis Lhommeau*)..... 294
Chair d'amour (*Ary-René Yvermont*)..... 294
L'Amour vengeur (*Camille Pert*)..... 294
Disparu (*Brada*)..... 294
Noces blanches (*Marie-Anne de Bovet*)..... 295
Fil-de-Fer (*Jehan Rictus*)..... 295
Lettres de ma Turne (*D. Caldine*)..... 295
Le Portrait de Monsieur W. H. (*Oscar Wilde*); trad. *d'Albert Savine*. 295
Janua Cœli, roman de l'Égypte néo-chrétienne (*Jehan d'Ivray*)..... 295
Stellae Cœli, roman gréco-latin (146 av. J.-C.) (*Pierre Delider*)..... 295
Une Héroïne champenoise (*Justin Bellanger*)..... 295
Au Presbytère (*Jules Pravieux*)..... 296
De la Charrue à la pourpre (*Paul Fraycourt*)..... 296
Calvinopolis (*William Vogt*)..... 296
L'Ile inconnue (*Pierre de Coulevain*)..... 296
L'Arbre de la science (*Maurice Maindron*)..... 297
Les Égarés (*Jean Nesmy*)..... 298
Les Noellet (*René Bazin*)..... 487
E. T. A. Hoffmann. Contes, récits et nouvelles, tirés des Frères de Sérapion, publiés par *Ed. Lemoine*..... 347
La Rulla (*B. Morales San Martin*)..... 271

Ouvrages pour la jeunesse. Le Volcan d'or (*Jules Verne*)..... 488
Les Jumeaux du Transvaal (*Paul Roland*)..... 489
Trois Ames vaillantes (*J. Lermont*)..... 491
Une Femme de France au XVe siècle (*M. Herrgott*)..... 489
Histoire de la reine de Bohême et de ses sept châteaux (*Charles Foleij*)..... 491
Les Souvenirs d'un hippopotame (*G. Trémisot*)..... 490
Chan-Ok le pirate, adapté de l'anglais par *Eudoxie Dupuis*..... 492
Au Pays des brûleurs de loups, légendes et contes du Dauphiné (*Paul Berret*)..... 493
Les Enfants à travers l'histoire. Petit Marmiton et Grand Musicien (*Jules Chancel*)..... 493
Au Pôle sud à bicyclette (*Emilio Salgari*)..... 492
L'Invincible Kenyon (*P. Luguet*)..... 494
Les Aventures de David Balfour (*R. L. Stevenson*); trad. de l'anglais par *Mme Marie Dronsart*..... 494
Monsieur de la Palisse (*J. Jacquin*)..... 504
Les Audiences joyeuses (*Jean Drault*)..... 494
Le Trust du soleil (*Danielle d'Arthez*..... 505
La Tour de la Lanterne (*Mme L. Savary*)..... 506
Le Trésor de Benteville *Mme Chéron de la Bruyère*)..... 495
La Triomphe de Bibulus ; Les Trois Miracles d'Osiris ; L'Héritage du cousin Agathias (*Gharles Normand*)..... 506
Passe-Partout et l'Affamé (*M. Guéchot*)..... 507
Le Chevalier Carême (*M. Guéchot*)..... 507
Les Flibustiers, épisode de la guerre de Cuba (1896-1898) (*Léon Fornel*)..... 507
Ma Première Traversée (*M. la Bruyère*)..... 495
Une tâche (*M. Maryan*)..... 424
Enfants des rues (*Georges de Lys*)..... 425
Des Contes de mon oncle Paterne (*Joseph Ageorges*)..... 425
Histoires d'une grande conspiration. Dans les ténèbres (*Guy Thorne*); trad. de l'anglais..... 425
Victimes (*Jean Thiéry*)..... 426
Dans l'engrenage (*Jeanne de Coulomb*)..... 426
La prière de Lucette (*Michel Auvray*)..... 427
Doña Quichotta (*Georges de Peyrebrune*)..... 427
La Bourrasque (*Georges Beaume*)..... 428
Les Vingt-huit jours d'une chanoinesse (*la Ctesse André de Beaumont*). 428
Les Deux Marquises (*Champol*)..... 429
La Petite Patricienne (*Henri Guerlin*)..... 429
Sources perfides (*Claude Mancey*)..... 429
Misette (*Pierre d'Arlay*)..... 430
Les Cousins de Matutinaud (*E. Duplessy*)..... 430

La fin du rêve (*Danielle d'Arthes*)..... 430
L'Offensive (*Alberich-Chabrol*)..... 431
La Poupée (*Meurs Hault*)..... 431
Rêves et réalité (*Marie de la Chennette*)..... 431
Le Sac de riz (*B.-A. Jeanroy*)..... 431
Michel Smirlof (*Georges du Vallon*)..... 432
Sous le joug, chronique d'Alexis Zdanoborski, gentilhomme polonais (*Henryk Sienkiewicz*) ; trad. du polonais par N. Ordoga et M. A. Zolkiewski..... 432
L'Epreuve du feu (*Jeanne de Coulomb*)..... 432
Fleurs et parfums, souvenirs et récits. T. I..... 433

Périodiques illustrés et Albums. Journal de la Jeunesse... 504
Magasin d'éducation et de récréation..... 498
Revue Mame..... 498
Mon Journal..... 499
L'ouvrier..... 500
Les Veillées des Chaumières..... 500
Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames..... 501
La Semaine de Suzette..... 500
Rip van Winkle (*Washington Irving*), illustré par *Arthur Rakham*... 501
Album historique. T. IV. Le XVIIIe et le XIXe siècle (*A. Parmentier*). 502
Versailles et Paris en 1871 (*Gustave Doré*)..... 503
Guy le batailleur (*J. Jacquin* et *Perkinson*)..... 503
Les Petits Robinsons de Fontainebleau (*P. J. Stahl*)..... 503
Bé-Bé, histoires de bêtes, histoires de gens (*Will Kidd*)..... 504
Boucle d'Or chez les Ours (*David-Brett*)..... 504
Le Petit Chaperon Rouge (*David-Brett*)..... 504
Grand' Mère Bastien (*David-Brett*)..... 504
Ali Baba (*David-Brett*)..... 504
Petits Tableaux d'histoire de France par l'image (*Gauthier* et *Deschamps*)..... 504

Epistoliers. Lettres inédites de *la comtesse d'Albany* à ses amis de Sienne (1797-1820). T. Ier. Lettres à Teresa Regoli Mocenni et au chanoine Luti (1797-1802), mises en ordre et publiées par *Léon-G. Pélissier*..... 340
Lettres d'Elvire à Lamartine (*René Doumic*)..... 148

Littérature latine. Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe (*Paul Monceaux*). T. III. Le IVe siècle, d'Arnobe à Victorin..... 513

Histoire et Critique littéraire. Origine et Esthétique de la tragédie (*Péladan*)..... 310
Les Grands Récits de l'épopée française (*Louis Roche*)..... 42
Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge (*Gustave Cohen*)..... 311
The Prologue in the old French and Provençal Mystery *David Hobart Carnahan*)..... 311
Les Origines du Théâtre à Lille aux XVe et XVIe siècles (*Léon Lefebvre*). 312
Théodore-Agrippa d'Aubigné. Œuvres poétiques choisies publiées sur les éditions originales et les manuscrits, avec une notice biographique, des notes historiques et critiques et des variantes, par *Ad. Van Bever*..... 237
Robert Garnier, sa vie, ses poésies inédites (*Henri Chardon*)..... 313
La Pastorale dramatique en France à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle (*Jules Marsan*)..... 314
Corneille devant trois siècles, opinions des principaux écrivains des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, précédées d'une notice historique et suivies d'un Appendice documentaire et anecdotique (*Roger Le Brun*)..... 314
Alfred de Vigny, critique de Corneille, d'après des documents inédits (*Jacques Langlais*)..... 315
Nouveaux Documents sur les Comédiens de campagne, la Vie de Molière et le Théâtre de collège dans le Maine (*Henri Chardon*). 316
Le Théâtre au lycée (*Paul Berret*)..... 316
Tartuffe annoté, ou la Muse de Molière (*Edmond Dreyfus-Brisac*)... 317
Alexandre Duval et son œuvre dramatique. Etude suivie de notes et de documents inédits (*Ch. Bellier-Dumaine*)..... 317

Mon Ambassade en Allemagne, 1872-1873 (*le vicomte de Gontaut-Biron*)..... 357
La France et l'Italie. Histoire des années troubles, 1881-1889 (*A. Billot*)..... 167
Une Année de politique extérieure (*René Moulin*)..... 358
Politique intérieure et étrangère (*Paul Deschanel*)..... 527
Episodes de la guerre de Trente Ans. Le Cardinal de la Valette, lieutenant général des armées du Roi (1635 à 1638) (*le vicomte de Noailles*)..... 165
La Bataille de Turckheim (5 janvier 1675) (*Paul Muller*)..... 129
La Bataille de Fontenoy et l'Inscription commémorative de 1902 (*A. Butin*)..... 458
Un Prince jacobin. Charles de Hesse ou le général Marat (*Arthur Chuquet*)..... 120
Mémoires du général *Guillaume Pépé* (1783-1846), publiés d'après l'édition originale par *Léo Mouton*..... 120
Ma vie militaire (1800-1810) (*J. Chevillet*) publiée d'après le manuscrit original par *Georges Chevillet*..... 121
Notice sur le général de Bollemont (1749-1815) (*le lieutenant-colonel Le Joindre*)..... 122
Études historiques militaires. Le Général Antoine Marbot, amitiés, amours et guerres. Un aide de camp. Le commandant G. Girbaud (*Louis de Nussac*)..... 122
Le Siège de Gloyau (1813-1814) (*le commandant G. Bagès*)..... 122
Napoléon, Bulow et Bernadotte (1813). Offensives contre Berlin (*le commandant Jules Duval*)..... 122
Les Cents-Jours en Vendée. Le Général Lamarque et l'Insurrection royaliste, d'après les papiers inédits du général Lamarque (*Bertrand Lassere*)..... 123
Récits d'Afrique. Sidi-Brahim (*le lieutenant Paul Azan*)..... 124
Notes et souvenirs d'un officier d'Etat-major (1831-1904) (*le colonel Ch. Corbin*)..... 124
Histoire de la guerre de 1870-71. T. V. Rezonville et saint-Privat (*Pierre Lehaulcourt*)..... 125
Histoire et art militaires. 2e partie, t. II. Guerre de 1870-1871 (*le général Canonge*)..... 125

Histoire maritime et coloniale. Histoire de la marine française. III. Les guerres d'Italie. La Liberté des mers (*Charles de la Roncière*)..... 520
Les Navires célèbres (*W. de Fonvielle*)..... 505
Histoire militaire et politique de l'Annam et du Tonkin depuis 1799 (*le capitaine Rouyer*)..... 128
Documents sur les établissements français de l'Afrique occidentale au XVIIIe siècle (*J. Machat*)..... 25
La colonisation de la Nouvelle-France. Etude sur les origines de la nation canadienne française (*Emile Salone*)..... 25
Héros trop oubliés de notre épopée coloniale (*Valérien Groffier*).... 22
Le Vice-Amiral Bergasse du Petit-Thouars, d'après ses notes et sa correspondance (1832-1890)..... 253
Les Marins rochelais, notes biographiques (*M. Meschinet de Richemond*)..... 252
La Philosophie de la colonisation. Les Questions brûlantes. Exemples d'hier et d'aujourd'hui (*Paul Théodore-Vibert*). T. I..... 26

Histoire monastique. Untersuchungen zu den ältesten Mönchsgewohnheiten. Bin Beitrag zur Benediktinerordensgeschichte des X-XII Jahrhunderts (*Bruno Albers*)..... 161
Saint-Philibert de Tournus. Guide historique et descriptif de l'abbaye (*l'abbé H. Curé*)..... 162
La Chronique de Mauriac (*Montfort*), suivie de Documents inédits sur la ville et le monastère (*le Dr Louis de Ribier*)..... 258
Cartulaire de l'abbaye de Gimont, publié pour la Société historique de Gascogne par l'*abbé Clergeac*.....
La Visitation de Toulouse. Études, souvenirs et documents (*Mgr Douais*)..... 163

Histoire provinciale et locale. Le Vieux Paris universitaire (*Albert Callet*)..... 492

La Faculté de Paris et ses docteurs les plus célèbres (*l'abbé P. Féret*). Époque moderne. T. IV. XVIIe siècle 167
Paris sous Louis XV. Rapports des inspecteurs de police au Roi, publiés et annotés par *Camille Piton* 459
Le Club des jacobins de Metz (*Léon Bultingaire*) 255
Sources de l'histoire d'Épernay (*Raoul Chandon de Briailles* et *Henri Bertal*). 1re série. T. I. Archives municipales d'Epernay (XVIe siècle). Les Clubs dijonnais sous la Révolution (*Louis Hugueney*) 255
Histoire de l'Eglise et de l'ancien archidiocèse de Sens (*l'abbé H. Bouvier*). T. I. Des Origines à l'an 1122 521
Etude sur la Cour ducale et les Origines du Parlement de Bretagne (*Ernest Texier*) 58
Le Clergé et le culte catholique en Bretagne, pendant la Révolution. District de Dol. Documents inédits, recueillis, mis en ordre et publiés par *P. Delarue*. 3e partie. Communes rurales du canton de Dol 359
Le Clergé vendéen victime de la Révolution française (*l'abbé A. Baraud*). T. II. Notices biographiques des prêtres qui ont survécu. 1790-1850 256
Monographie de la cathédrale d'Angers. Les immeubles par destination 61
Département du Rhône. Essai sur la répartition sociale des biens ecclésiastiques nationalisés (*François Vermale* 459
La Commune à Lyon en 1870-1871 (*Louis Andrieux*) 252
Sanctuaires de la Sainte-Vierge dans la vallée du Loir. Notre-Dame-des-Vertus à La Flèche (*l'abbé Paul Calendini*) 447
Histoire d'une frontière. Aigurande depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours. Lémovices et Bituriges; Marche limousine et Berry (*Gabriel Martin*) 62
De l'Ancien Régime à Thermidor. Une Commune du Quercy pendant la Révolution, d'après des documents inédits des archives de la mairie de Saint-Céré (Lot) (*Paul Granié*) 273
Notice sur les Emblèmes de Anne d'Urfé, avec des stances de Loys Papon et un discours sur la vie de Anne d'Urfé (*l'abbé O.-C. Reure*). 257
Un Conseil de paroisse sous le régime de la première Séparation de l'Eglise et de l'Etat (*l'abbé J. Contrasty*) 525
Le Tribunal d'inquisition de Pamiers (*J.-M. Vidal*) 525

Questions du jour. La Patrie menacée (*le général Kessler*) 254
La Patrie, la Guerre et la Paix à l'école (*Henri Hauser*) 76
Le Tocsin national (*André Godard*) 528
Françaises. Publications de l' « Action populaire » 538
Quelques considerations sur notre temps (*H. Jacquinet*) 63
Rome et l'Action libérale populaire, histoire et documents (*l'abbé Emmanuel Barbier*) 527
L'Eglise se meurt ! l'Eglise est morte ! (*Paul Barbier*) 526
Anticléricalisme et Catholicisme (*Victor Giraud*) 536
La Loi de separation et le Pape Pie X (*l'abbé Gayraud*) 536
La Séparation, étude sur l'organisation du culte (*Henry Clément*) .. 536
La Separation de l'Eglise et de l'Etat. Le Dernier refuge, le salut par le droit commun (*Gabriel Aubray*) 537
Considerations sur l'etat present de l'Eglise de France (*Mgr Latty*). 537
Un Complot libéral contre la Sainte Eglise. Reponse à la requête des cardinaux laïques en faveur des associations cultuelles (*Mgr Fevre*) 537
Le Protectorat religieux en Orient (*Joseph Aubès*) 461
La France et la Paix armée. La Conference de La Haye (*Charles Guieysse*) 460
Bibliothèque pacifiste internationale. 1re serie : Les Menaces de guerres futures et les travaux de Jean de Bloch (*P. Nattan Larrier*). — La Philosophie de la paix (*Ch. Ruyssen*). — Le Premier Grand Procès international à la cour de La Haye (*J.-A. Jacobson*). — 2e serie : La Possibilité du bonheur (*J. Novicow* 76
L'Affaire marocaine (*Victor Berard* 29
Histoire de la franc-maçonnerie, des origines à la fin de la Revolution française (*François Bournand*) 448
Les Responsabilités des electeurs du bloc maçonnique (*J.-B.-J. Ayroles*) 174

Baal au XXe siècle. Naturalisme. Humanisme. Satanisme (*Régis Clairval*) 273

Histoire étrangère. Burchard I von Worms und die Deutsche Kirche seiner Zeit (1000-1025) *Albert Michael Kœniger*) 360
Le Grand-Duché de Berg (1806-1813). Etude sur la domination française en Allemagne sous Napoléon Ier (*Charles Schmidt*) 64
L'Allemagne religieuse. Le Catholicisme (1800-1848) (*Georges Goyau*) 449
Geschichte der politischen Beziehungen Siebenbürgens zu England (*David Angyal*) 370
Bismarck et son temps. T. II. L'Action (1862-1870) (*Paul Matter*) 528
La Force allemande (*Francis Delaisi*) 369
La Colonisation et les Colonies allemandes (*André Chéradame*) 28
La Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle. 3e partie. De la mort de Wiseman à la mort de Manning, 1865-1892 (*Paul Thureau-Dangin*) 259
Questions d'Angleterre (*J.-B. Piolet*) 261
Les Pierres d'Oxford (*Georges Grappe*) 370
Histoire de la politique contemporaine de Belgique, depuis 1884 (*Landilas Van Hoorebeke*) T. Ier (10 juin-23 octobre 1884) 65
L'Espagne chrétienne (*Dom H. Leclercq*) 450
Colección de monumentos para el estudio de la historia de Aragon (*Francisco Asnar Navarro*) T. H. Forum Turolii 262
Fernando VI y Doña Barbara de Braganza (1713-1748) (*Alfonso Danvilla*). 371
A magyar viselet történeti fejtödése (Le Développement historique du costume magyar) (*le Dr J. Szendrei*) 451
A Zalavái) (*Thomas Füssy*) 451
Le Christianisme en Hongrie (*Emile Horn*) 274
Organisation religieuse de la Hongrie (*le même*) 274
La Vita florentina nel seicento secondo memorie sincrone (1644-1670) (*Gaetano Imbert*) 630
La Crise russe. Notes et impressions d'un témoin (*Maxime Kovalevsky*). 529
Hindu manners, customs and ceremonies (*Abbé J.-A. Dubois*); translated from the author's later French manuscrit and edited with notes, corrections, and biography, by *Henry Beauchamp* 262
Luttes et combats sur la frontière de Chine, 1893-1895 (*le capitaine Sénèque*) 128
La Guerre russo-japonaise. Chroniques (*le général Nioxe*) 128
L'Ame japonaise (*E. Gomez-Carrillo*); trad. de l'espagnol par *Ch. Barthès* 169
La paix japonaise (*Louis Aubert*) 169
Le Japon et la politique française (*Roger Dorient*) 170
Les Journées et les nuits japonaises (*André Bellessort*) 361
Le Catholicisme au Japon (*Albert Vogt*) 461
L'Église catholique en Indo-Chine (*J.-B. Piolet et Ch. Vadot*) 461
La Religion catholique en Chine (*les mêmes*) 461
Les Sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845 (*le comte Henry de Castries*) Première partie. Dynastie saadienne (1530-1660). Archives et Bibliothèques de France. T. I 530
L'Emancipation de l'Égypte (*A. Z.*); trad. de l'anglais 362
Égyptiens et Anglais (*Moustafa Kamel Pacha*) 362
La Question congolaise (*A. Vermeersch*) 30
Le Canada. Les Deux Races, problèmes politiques contemporains (*André Siegfried*) 27

Biographie française. Sampiero Corso (*le Dr F.-M. Costa*) 363
La Marquise de Prie (1698-1727) (*H. Thirion*) 65
La Comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis (*Hippolyte Duffenoir*). 67
Correspondance entre Mademoiselle de Lespinasse et le comte de Guilbert, publié pour la première fois, d'après le texte original par le *comte de Villeneuve-Guibert* 531
Un Représentant de la bourgeoisie angevine à l'Assemblée Constituante et à la Convention nationale. L.-M. La Revellière-Lépeaux (1753-1790) (*Albert Meynier*) 364
Laclos, 1741-1803, d'après des documents originaux, suivi d'un mémoire inédit de Laclos (*Fernand Caussy*) 68
Un Philanthrope méconnu du XVIIIe siècle. Piarron de Chamousset, fondateur de la Petite Poste, précurseur des sociétés de secours mutuels (*F. Martin-Ginouvier*) 66

Correspondance inédite de Lamennais et de l'abbé Guéranger, 1829-1832 (*Alfred Roussel*) 365
Lamennais. Sa vie et ses doctrines. La Renaissance de l'ultramontanisme, 1782-1828 (*l'abbé Charles Boutard*) 367
Lamennais et Victor Hugo (*Christian Maréchal*) 366
Michelet, ses amours et ses haines, suivi d'une étude sur Beaumarchais et sur Perrault (*Nerthal*) 69
Madame Craven intime (Pauline de la Ferronnays) (*Eugène Flornoy*). 265
Henri de Mauduit du Plessix, lieutenant de vaisseau, commandant de la « Framée » (*A. Vaccon*) 266
Joseph Reinach historien (*Henri Dutrait-Croson*) 254

Biographie étrangère. P. Heinrich Denifle, O. P., eine Würdigung seiner Forschungsarbeit (*Dr Martin Grabmann*) 70

Archéologie, Epigraphie. Notes d'archéologie préhistorique. Nos ancêtres primitifs (*A. Doigneau*) 70
Manuel de recherches préhistoriques, publié par la Société préhistorique de France 264
Scoperte di antichità in Napoli dal 1876 a tutto il 1897, con notizie delle scoperte anteriori e ricordi storico-artistico-topografici per *Ferdinando Colonna, dei principi di Stigliano* 452
Il Museo civico di Napoli nell' ex-monastero di Sa Ma di Donnaregina e scoperte di antichità in Napoli dal 1898 a tutto agosto 1901 (*Ferdinando Colonna dei principi di Stigliano*) 453
Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne (*René Dussaud et Frédéric Macler*) 532

Mélanges. Conférences faites au Musée Guimet (*Émile Guimet*) T. XVII 267
Les Amusettes de l'histoire (*Charles Normand*) 371, 000
La Lutte éternelle (*A. Ponthaud*) 269
L'Islamisme et le christianisme en Afrique (*G. Bonnet-Maury*) 24
Le Salut par les Juifs (*Léon Bloy*) 77
La Cité des fous (Souvenirs de Sainte-Anne) (*Marc Stéphane*) 78
Aphorismes, boutades et cris de révolte (*Marc Stéphane*) 2e série 78

Bibliographie. Ex-libris. A Manual of practical bibliography (*James Duff Brown*) 454
Saint-Nectaire. Eaux thermales. Histoire. Essai de bibliographie analytique (*le Dr Emile Roux*) 215
International Catalogue of Scientific Literature. General Biology.. 210
International Catalogue of Scientific Literature. R. Bacteriology... 210
International Catalogue of scientific Literature (*M. Botany*) 533
International Catalogue of scientific Literature. C. Physics 409
International Catalogue of Scientific Literature. J. Geography, mathematical and physical 217
Repertoire historique et biographique de la « Gazette de France, » depuis l'origine jusqu'a la Revolution, 1631-1790 (*le marquis de Granges de Surgères*) T. IV (Quadt-Zurlauben) 535
Bibliographie de la Revolution. Louis XVI et la Famille royale. Catalogue énonçant les titres de 3000 volumes (*Armand Grauel*) 171
Los Daños del Libro (*D. Antolin Lópes Peláes*) 539
Essai de répertoire des ex-libris et fers de reliure des bibliophiles lorrains (*le comte Antoine de Mahuet* et *Edmond des Robert*) 268

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ABADAL (P. Juan DE) 197
ABAUZIT (Frank) 332
ABEILLE (Léonce) 39
ACKER (Paul) 6
AGBORGES (Joseph) 425
AKERBLOM (Filip) 218
ALBANY (la comtesse D') 340
ALBERICH-CHABROL 431

ALBERS (Bruno)..... 161
ALLORGE (Henri)..... 101
AMADO (P. Ramon Ruiz)..... 303
AMBELLE (la marquise de Pindray D')..... 73
ANDERSSON (E.)..... 197
ANDRÉ (Louis)..... 128,271
ANDRÉ (Paul)..... 271
ANDRIEUX (Louis)..... 252
ANGYAL (David)..... 370
ARDEL (Henri)..... 6
ARJUZON (Cesse C. D')..... 000
ARLAY (Pierre D')..... 430
ARNADO (P. Ramon Ruiz)..... 535
ARRÉAT (Lucien)..... 398
ARTHEZ (Danielle D')..... 430,000
ASLAN (G.)..... 405
ASSIER (Alexandre)..... 112
AUBERT (Louis)..... 169
AURÈS (Joseph)..... 461
AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa)... 237
AUBRAY (Gabriel..... 537
AUDOLLENT (A.)..... 46
AULAGNE (J.)..... 59
AUVRAY (Michel)..... 427
AYROLLES (J.-B.-J.)..... 174
AZAN (le lieutenant Paul)..... 124
AZNAR NAVARRO (Francisco).... 262

BADET (le R. P.)..... 536
BAGÈS (le commandant G.).... 122
BAGUENAULT DE PUCHESSE (le comte)..... 153
BARAUD (l'abbé A.)..... 256
BARBIER (l'abbé Emmanuel) ... 526
BARBIER (Paul)..... 526
BARBAU (Hortense)..... 106
BATIFFOL (Louis)..... 154
BAUER (W.) 9
BAZIN (René) 487
BEAUCHAMP (Henry)..... 262
BEAULIEU (Henri)..... 317
BEAUME (Georges)..... 428
BEAUNONT (la comtesse André DE) 428
BEAUVERIE (J.)..... 438
BELLANGER (Justin) 295
BELLAY (Jean DU) 56
BELLAY (Joachim DU)..... 146
BELLESSORT (André)..... 361
BELLIER-DUMAINE (Ch.) 317
BELZUNG (Er.) 338
BENZINGER (I.)..... 196
BÉRARD (Victor)..... 29
BERNARD (le R. P.)..... 305
BERNARD DE LA FRÉGEOLIÈRE, née DE BEAUREGARD (la vicomtesse DE) 327
BERNÂTH (Désiré DE)..... 516
BERRET (Paul)..... 316, 493
BERRY (Marguerite DU)..... 422
BERTAL (Henri)..... 524
BERTAUT (Jules)..... 440
BERTHOD (le Dr Paul) 215
BERTRIN (Georges)..... 147
BERTSCH (Hugo)..... 11
BESSE (le P. Ludovic DE)..... 306
BEYSSIER..... 72
BIGOT (Édouard)..... 433
BILLOT (A)..... 167
BIRÉ (Edmond)..... 345
BITTARD DES PORTES (René).... 446
BLANC (l'abbé Elie)..... 406
BLANCHON (H.-L. Alphonse). 270, 367
BLIARD (Pierre)..... 250
BLOY (Léon)..... 45, 77
BOIS (Albert DU)..... 270
BOISSONNOT (le chanoine H.). 485, 486
BONET-MAURY (G.) 24
BONHOMME (G.)..... 390
BONNIER (Gaston) 337
BONTOUX (Berthe)..... 307
BONUCCI (prof. Alexandro)..... 399
BORDEAUX (Henry) 239
BOSSUET 305
BOTREL (Théodore)..... 433
BOUCHER (le colonel Arthur)... 132
BOURDEAU (J.)..... 346
BOURNAND (François) 448
BOURRILLY (V.-L.)..... 56
BOUTARD (l'abbé Charles)..... 367
BOUTRY (Maurice)..... 155
BOUTY (M.)..... 407
BOUVIER (l'abbé H.)..... 521
BOVET (Marie-Anne DE)..... 295
BOYER (P.) 236
BOYER DE CHOISY (le Dr Henri DE). 208
BRADA..... 294
BRANLY (Édouard)..... 407
BRÉBISSON (Jean DE)..... 265
BREITENSTEIN (Jules)..... 196
BRÉMOND (Henri) 32, 434
BRESSON (Henri)..... 413
BRETTE (Armand) 353
BRETTES (le chanoine) 34
BRIAILLES (Raoul CHANDON DE). 524
BRISSET (Jean-Pierre)..... 199
BRISSON (Pierre)..... 13
BROCHET (J.)..... 206, 350
BROWN (James DUFF)..... 454
BRULÉ (l'abbé Henri)..... 73
BRUNSCHVICG (Léon)..... 404
BUFFENOIR (Hippolyte)..... 67
BULTINGAIRE (Léon)..... 255
BURLUREAUX (le Dr)..... 214
BUTEAU (Henry)..... 289
BUTIN (A.)..... 458

CABANÈS (le Dr) 208
CALDINE (D.)..... 295
CALENDINI (l'abbé Paul) 447
CALLET..... 492
CANNON (D.)..... 143
CANONGE (le général)..... 125
CARDELINE 5
CAREZ (François) 44
CARNAHAN (David HOBART)..... 311
CARRA DE VAUX (B.)..... 327
CASTRIES (le comte Henry DE).. 530
CATHERINE DE MÉDICIS 153
CAUSSY (Fernand)..... 68
CAVAGNIS (F. card.) 174
CHABOT (I.-B.)..... 327
CHABRIER-RIEDER (Mme Ch.)....
CHAMARD (Henri)..... 146
CHAMBELLAN (le P. Henri)..... 304
CHAMBRIER (James DE)..... 356
CHAMPAULT (Philippe)..... 442

CHAMPION (Edme) 353
CHAMPOL 429
CHANCEL (Jules) 493
CHANDON DE BRIAILLES (Raoul). 524
CHARDON (Henri) 313, 316
CHARGEBŒUF (Etienne) 306
CHARLES (le P. J.) 40
CHARLIEU (H. DE) 552
CHÉRADAME (André) 28
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme). . 495
CHÉROT (Henri) 217
CHEVALIER (le chanoine Ulysse). 351
CHEVILLET (Georges) 121
CHEVILLET (J.) 121
CHOISY (le Dr H. DE BOYER DE). 208
CHUQUET (Arthur) 120
CIMBALI (Giuseppe) 232
CLAIRVAL (Régis) 273
CLÉMENT (Henry) 536
CLERGEAC (l'abbé) 522
Clerget (Fernand) 75
COCHIN (Henry) 323
COHEN (Gustave) 311
COLONNA (Ferdinando) 452, 453
CONTRASTY (l'abbé J.) 525
CORBIN (le colonel Ch.) 124
COSTA (le Dr F.-M.) 363
COSTANTIN (J.) 512
COUDRT (Henri) 201, 202
COULEVAIN (Pierre DE) 296
COULOMB (Jeanne DE) 426, 432
COUPIN (Henri) 145, 338, 508
COURBET (le comte) 42
COURTIEN (Louis DE) 120
COUTURAT (Louis) 415
CRANPHORE (J. DE) 100
CREMER (le général) 137
CROISET (Maurice) 310
CROS (le capitaine) 135
CROUZIER (Alphonse) 292
CULMANN (le capitaine) 136
CURÉ (l'abbé) 162

DABELLI (le Dr Louis) 456
DALBIN (l'abbé J.) 15
DANGRAT (le marquis DE) 249
DANVILA (Alfonso) ..... [illegible]
DAUDET (Ernest) 251
DAUMESNIL (le général) 154
DAVID (le R. P. Dom [illegible]) 245
DAVID-SAUTT 504
DESCOTT 484
DESCOUTURE (le chanoine) 312
DELANE (Pierre) 365
DELARUE [illegible] 552
DELAUNAY (Pierre) 295
DELAUNAY (Alfred Th.) 298
DELAUNAY (Jean) 404
DELAUNAY (Alfred M.) 325
DENIS (P. [illegible]) 47
DENNA (W.) ..... [illegible]
DERONT (André) 98
DESCHAMPS 304
DESCHANEL (Paul) 327
DESSAIS (Paul) 301
DESLANDES (Paul) ..... [illegible]
DIAS (Charles) ..... [illegible]
DIEUDONNÉ (Marcel) ..... [illegible]
DIEUDONNÉ (Paul) ..... [illegible]
DIVAD (Jean) ..... [illegible]

DOIGNEAU (A.) 70
DOMET DE VORGES (le comte) ... 393
DONNET (Gaston) 229
DOR (Prosper) 106
DORÉ (Gustave) 503
DORIENT (Roger) 170
DOUAIS (Mgr) 163
DOUMIC (René) 148
DOUTTÉ (Edmond) 222
DRAULT (Jean) 494
DREYFOUS (Maurice) 420
DREYFUS-BRISAC (Edmond) 317
DRIAULT (Ed.) 51
DRIAULT (J.-E.) 113
DRONSART (Mme Marie) 494
DUBARRY (Armand) 489
DUBOIS (abbé J.-A.) 262
DUGAS (L.) 399
DUHEM (P.) 414
DULAC, née BÉRARD (Mme) 308
DUMAS (le lieut.-colonel J.-B.) .. 134
DUMAS (Roger) 111
DUPLESSY (E.) 430
DUPUIS (E.) 492
DUQUET (Alfred) 143
DUSSAUD (René) 232, 532
DUTRAIT-CROZON (Henri) 254
DUVAL (Georges) 107
DUVAL (le commandant Jules). 122
DU VALLON (Georges) 432
DUVER (l'abbé Jean-Evangéliste). 324

EDELIN (l'abbé) 307
ERNEST-CHARLES (J.) 340
ERNST (Johann) 153
ESCHYLE 339
ESPINASSE-MONGENET (Mme L.) . 221
EUDEL (Paul) 218
EYMARD-DUVERNAY (J.) 356

FABENS (Raoul) 308
FAGUS 105
FARAL (E.) ..... [illegible]
FARCY (Louis DE) 61
FARENEL (F.) 253
FAUCHERON (L.) 438
FAYEL (Rémy) 206
FÉLIX (Pierre) 122
FERNANDEZ-PERRITS (M.) 424
FERRY (Jules) 217
FEVRE (M.) ..... [illegible]
FIERRE (Jean) ..... [illegible]
FINET (Jules) 406
FLEURY DE LA ROCHE (A.) ..... [illegible]
FLORIAN 462
FLORENT (Eugène) 265
FOLEY (Charles) ..... [illegible]
FONSECA 304
FONTAINE (Marcel) 505
FORMENT (Maxime) ..... [illegible]
FRANCK (Paul) 307
FRESSE (Henri) ..... [illegible]
FRIEDRICH ..... [illegible]
FRANCIS DE SALES (Saint) ..... [illegible]
FRANCK (Paul) ..... [illegible]
FRANCOIS (Marcel) 290
FRANCOIS (Marie-Louise) ..... [illegible]
FRANKLIN ..... [illegible]
FRANKLIN (Maxime) ..... [illegible]
FUSSY (Charles) ..... [illegible]

GAFFRE (L.-A.) 509
GARNIER (Paul-Louis) 111
GARREAU (Georges) 130
GARRIGUET (L.) 15
GAUCHER (le capitaine L.) 135
GAULTIER (Paul) 422
GAUTHIER 504
GAUTHIEZ (Pierre) 418
GAUTIER (Lucien) 193
GAY (J.) 408, 444
GAYRAUD (l'abbé) 536
GENDRON (l'abbé) 304
GEOFFROY DE GRANDMAISON 248
GÉRARD DE LACMER (Mme) 104
GERMAIN (Alphonse) 421
GIBERGUES (l'abbé DE) 299
GINISTY (Paul) 318
GIRAN (Paul) 224
GIRAUD (Victor) 538
GIROD (J.) 411
GLATIGNY (le P. Jean-Baptiste DE) 195
GODARD (André) 528
GODFERNAUX (André) 396
GOLDSCHMIDT (Ludwig) 334
COMEZ-CARRILLO (E.) 169
GONTAUT-BIRON (le vicomte DE). 357
GOURCUFF (Olivier DE) 111
GOYAU (Georges) 230, 336, 449
GRABMANN (Dr. Martin) 70
GRANDMAISON (le commandant DE) 135
GRANDMAISON (Léonce DE) 142
GRANDMAISON (Geoffroy DE) 248
GRANGES DE SURGÈRES (le marquis DE) 535
GRANEL (Armand) 171
GRANIÉ (Paul) 273
GRAPPE (Georges) 370
GRAZIANI (Paul) 368
GRIMAULT (l'abbé J.) 305
GRIMBERT (L.) 212
GROFFIER (Valérien) 22
GROSS-DROZ (Mme) 214
GRUYER (Paul) 116
GUÉCHOT (M.) 507, 508
GUÉNAUX (G.) 338
GUERLIN (Henri) 429
GUIART (J.) 212
GUIBERT (le comte DE) 320
GUIDI (Ign.) 327
GUIEYSSE (Charles) 460
GUILLEMIN (Dr A.) 410
GUIMET (Emile) 267
GUIRAUD (Jean) 442
GUTBERLET (Dr. Constantin) ... 36
GUYOT (Henri) 403
GYALUI-FARKAS 368

HALLAYS (André) 416
HAUSER (Henri) 76
HEINE (Henri) 348
HERRGOTT (M.) 489
KERVÉ (Noël) 312
HERZEELE (le capitaine) 131
HOFFMANN (E. T. A.) 347
HORN (Emile) 274
HUGUENEY (Louis) 255
HUMIAC (L. MICHAUD D') 110

HYVERNAT (H.) 327

IMBERT (Gaetano) 360
IRWING (Washington) 501
IVRAY (Jehan D') 295

JACOBSON (J.-A.) 76
JACQUEMIN 71
JACQUIN (J) 503, 504
JACQUINET (H.) 63
JAMES (William) 332
JAMIN (J.) 407
JANKÉLÉVITCH (le Dr S.) 401
JANNI (Mgr C. Mineo) 306
JEANROY (J.-A.) 431
JEANROY (le P. Vincent) 309
JOLICLERC (Eugène) 6
JORAN (Théodore) 399
JOUBERT (Alfred) 107

KAHN (Gustave) 320
KELLNER (Dr. K. A. H.) 435
KERVAL (Léon DE) 323
KESSLER (le général) 254
KIDD (Will.) 504
KLOTZ (L.-L.) 130
KŒNIGER (Albert Michael) 360
KOMAR (M. DE) 11
KOVALEVSKI (Maxime) 529

LABADIE-LAGRAVE 338
LABORIE (L. DE LANZAC DE) ... 117
LA BRIÈRE (Yves DE) 369
LA BRUYÈRE (M.) 495
LA BRUYÈRE (Mme CHÉRON DE) .. 495
LACAZE-DUTHIERS (Gérard DE) .. 423
LA CHENNETTE (Marie DE) 431
LACMER (Mme Gérard DE) 104
LA FAYE (Jacques DE) 248
LA FRÉGEOLIÈRE, née DE BEAUREGARD (la vicomtesse L. DE BERNARD DE) 327
LAGORGETTE (Jean) 132
LAISANT (C.-A.) 411
LA JONQUIÈRE (le comt E. LUNET DE) 225
LALLEMAND (L.) 520
LAMARCHE (Cyrille DE) 74
LA MENNAIS (F. DE) 401
LAMI (Stanislas) 420
LANCELIN (Charles) 142
LANCREMON (P.) 219
LANESSAN (J. L. DE) 518
LANGLAIS (Jacques) 315
LANZAC DE LABORIE (L. DE) 117
LAPPONI (le Dr Giuseppe) 213
LARGENT (le chanoine Augustin) 308
LA ROCHE (A. Fleury DE) 215
LA RONCIÈRE (Charles DE) 520
LARROUMET (Gustave) 320
LARSSON (Ivar) 146
LASSERRE (Adrien) 355
LASSERRE (Bertrand) 123
LATIÈRE (H.) 270
LATREILLE (C.) 245
LATTY (Mgr) 537
LAUER (Ph.) 445
LAUNAY (Adrien) 445
LAURIBAR (Paul DE) 293

LEBLOND (Marius-Ary)..... 54
LE BRUN (Roger)..... 314
LECHARTIER (Georges)..... 12
LECHAT (Henri)..... 417
LECLERCQ (Dom H.)..... 322, 450
LECOMTE (L.-Henry)..... 318
LE DOUBLE (le Dr A. F.)..... 211
LEFEBVRE (Léon)..... 312
LEFORT (J.)..... 20
LEGENDRE (le Dr A. F.)..... 227
LEGNEU (l'abbé)..... 362
LEHAUTCOURT (Pierre)..... 125
LE JOINDRE (lieutenant-colonel) 122
LE MAIRE (Eveline)..... 292
LEMAITRE (Jules)..... 108
LEMOINE (Ed.)..... 347
LENFANT (l'abbé L.)..... 301
LENGRAND (Henri)..... 402
LE PELLETIER (Claude)..... 271
LERMONT (J.) 491
LE ROND (le capitaine)..... 136
LEROUGE (Alfred)..... 99
LESÊTRE (Henri)..... 157
LESKOV (Nicolas)..... 9
LESNE (l'abbé E.)..... 52
LESPINASSE (Mlle DE)..... 531
LESSE (André DE)..... 456
L'ESTOILE (Pierre DE)..... 353
LEVAL (André)..... 516
LEWANDOWSKI (Maurice)..... 230
LHOMMEAU (Louis)..... 294
LIEBRECHT (Henri)..... 102
LIÉGEARD (Stéphen)..... 100
LITZMANN (le général)..... 135
LOCATELLI (Sebastien)..... 242
LONGHAYE (le R. P. G.)..... 439
LOVIAGUINE (A. M.)..... 243, 244
LUCHAIRE (le professeur)..... 71
LUGUET (P.)..... 494
LUNET DE LA JONQUIÈRE (le comte E.)..... 225
LUQUET (G.-H.)..... 395
LY (André)..... 445
LYS (Georges DE) 425

MACHAT (J.)..... 25, 223
MACLER (Frédéric)..... 532
MAËL (Pierre) .....
MAGNE (Emile)..... 238
MAHUET (le comte Antoine DE). 268
MAILHET (M.-J.)..... 270
MAINDRON (Maurice)..... 297
MALAPERT (Paulin)..... 398
MANCEY (Claude)..... 429
MARCEL (Pierre) 419, 420
MARÉCHAL (Christian)..... 366, 401
MARIN (l'abbé) 322
MARINI (Niccolo) 335
MARSAN (Jules)..... 314
MARTIN (François)..... 203
MARTIN (Gabriel)..... 62
MARTIN-GINOUVIER (F. 66
MARTINEZ (Albert-B.)..... 230
MARTINO (Pierre)..... 315
MARTINON (Pierre)..... 339
MARY (André) 104
MARYAN (M.)..... 424
MASSON (A.-L.)..... 325
MASSOT (Claude)..... 433

MATHR (André)..... 510
MATHEY (Alph.)..... 38
MATTER (Paul..... 528
MAUREL (André)..... 417
MAURRAS (Charles)..... 36
MAZZELLA (H.)..... 31
MÉGNIN (Pierre)..... 214
MÉRAT (Albert)..... 101
MARCATI (Dr prof. Angelo)..... 435
MÉRIC (Mgr Elie)..... 141
MERLANT (Joachim) 314
MESCHINET DE RICHEMOND (L.). 252
MESTRAL-CAMBREMONT (J. DE).. 291
MEURZ HAULT..... 431
MEYER-FÖRSTER (W.)..... 9
MEYERBERG..... 244
Meynier (Albert)..... 364
MICHAUD D'HUMIAC (L.)..... 110
MICHAUT (G.)..... 313
MICHEL (Émile.)..... 483
MIHÁLYFI (le Dr A.)..... 457
MIROT (Léon)..... 353
MONCEAUX (Paul)..... 513
MONDÉSIR (le lieut.-colonel L. PIARRON DE)..... 136
MONTCHRESTIEN (Anthoine DE). 313
MONTEFORTINO (Jérôme DE).... 434
MONFORT..... 258
MONTGESTY (G. DE)..... 326
MORALES SAN MARTIN (B.)..... 271
MORÉAS (Jean)..... 173
MOREAU (Georges)..... 228
MOREL (Maurice)..... 105
MOULARD (l'abbé J.)..... 16
MOULIN (Rene)..... 358
MOURAVIT (Gustave)..... 116
MOUREAU (l'abbe P.-F.)..... 198
MOUREU (Ch.)..... 210
MOUSSAC (le marquis DE)..... .....
MOUSTAPHA KAMEL PACHA..... 362
MOUTON (Léo)..... 120
MULLER (P. Adolfo)..... 235
MULLER (Paul)..... 129

NARDIN (E.)..... 216
NATTAN-LARRIER (P.)..... 76
NAYRAC (Jean-Pierre)..... 397
NERTHAL..... 69
NERVAL (Gerard DE)..... 43
NESMY (Jean)..... 298
NEWMAN..... 32, 303
NIMDIECK (Paul)..... 185
NIEWENGLOWSKI G.-H. 74
NIOX (le General)..... 128
NIX (Hermann-Joseph 139
NOAILLES (le vicomte DE)..... 165
NOËL (Alexis)..... 8
NORADOUNGHIAN (Michel A.) ... 390
NORMAND (Charles)..... 371, 506, 508
NOVICOW (J.)..... 76
NUSSAC (Louis DE) 122

ODIN (Gaspard)..... 385
OLEARIUS (Adam) 243
OLLE-LAPRUNE (Leon) 304
OLLIVIER (Emile)..... 156
ORDEGA (N.)..... 432
ORLEANS (Monseigneur le duc D'). 434
OSSIP-LOURIE 241

PARIS (Paul)..... 438
PARMENTIER (A.)..... 502
PAUTET (L.)..... 512
PAVIE (André)..... 517
PÉCHEUX (H.)..... 413
PÉLADAN..... 172, 293, 310
PELÁEZ (D. Antolin Lopez)..... 539
PÉLISSIER (Léon-G.)..... 340
PELLISSIER (Georges)..... 44
PÈPÈ (le général Guillaume)... 120
PERKINSON.....
PERT (Camille)..... 294
PESCE (G.-L.)..... 144
PEYREBRUNE (Georges DE)..... 427
PIARRON DE MONDÉSIR (le lieutenant-colonel L.)..... 136
PIERRET (Émile)..... 290
PILASTRE (E.)..... 249
PILLON (F.)..... 405
PINDRAY D'AMBELLE (la marquise de..... 73
PIOLET (J.-B.)..... 261, 461
PITON (Camille)..... 459
POBÉGUIN (E.)..... 222
POIRMEUR..... 223
PON (François)..... 49
PONTHAUD (A.)..... 269
PORTES (René BITTARD DES)..... 446
POTTIER (A.)..... 386
POULAIN (le R. P. Aug.)... 509, 510
PRAVIEUX (Jules)..... 296
PRÉVOT (le R. P. André)..... 309
PROST (J.-C.-Alfred)..... 22
PROTIN (Th.)..... .....
PROUVOST (Amédée)..... 104
PUCHESSE (le comte BAGURNAULT DE)..... 153

RACKHAM (Arthur).....
RAGEOT (Gaston)..... 343
RASTOUL (A.)..... .....
REBOUL (Max)..... 293
REBOUX (Paul)..... 240
RÉCNON (le P. Théodore DE)....
REINSCH (Paul S.)..... 30
REMAUD (Eugène)..... 385
RÉMON (M.)..... 9
RENAUD (J. Joseph)..... 42
REURE (l'abbé O.-C.)..... 257
RÉVAL (G.)..... 290
REY (Guido)..... 221
REYMOND (Marcel)..... 418
RIBBE (Charles DE)..... 14
RIBIZA (le Dr Louis DE)..... 258
RICHEMOND (L. MESCHINET DE). 252
RICTUS (Jehan)..... 295
RINCKENBACH (le lieutenant)... 137
RINIERI (P. Ilario)..... 159
RIOTOR (Léon)..... 419
ROBERT (Edmond DES)..... 268
ROCHE (Louis)..... 42
ROCQUES (X.)..... 411
ROLAND (Paul)..... 489
ROMADHS (Alex L.)..... 417
ROUGER (Henri)..... 103
ROUQUETTE (J.)..... 458
ROUSSEAU (Maxime)..... 103
ROUSSEL (Alfred)..... 365
ROUSTAN (L.).....
ROUX (Cl.)..... 172
ROUX (le Dr Emile)..... 209, 215
ROUYER (le Capitaine)..... 128
RUYSSEN (Ch.)..... 76

SAINT-AULAIRE (le comte A. DE). 8
SAINT-ELLIER (D.-L. DE)..... 213
SAINT-JOHN (Bernard)..... 160
SAINT-MARTIN (Vivien DE)..... 216
SALES (saint François DE)..... 307
SALES (Pierre)..... 292
SALGARI..... 492
SALOMON (Michel)..... 441
SALONE (Emile)..... 25
SANCTIS (SANTE DE)..... 399
SANTE DE SANCTIS..... 399
SARAZIN (le Dr A.)..... 215
SARRAZIN (Gabriel)..... 349
SAVARY (Mme L.)..... 506
SAVINE (Albert)..... 295
SCHAFFNER (H.)..... 308
SCHMIT (Charles)..... 64
SCHOPENHAUER (Arthur)..... 402
SCHRADER (Fr.)..... 216
SÉCHÉ (Léon)..... 148
SÉNÈQUE (le Capitaine)..... 128
SERRE (Joseph)..... 97, 98
SÉVERAC (J.-B.)..... 405
SHAW (A. E.)..... 50
SIEGFRIED (André)..... 27
SIENKIEWICZ (Henryk)..... 432
SIMLER (le R. P. J.)..... 246
SIMYAN (Julien)..... 55
SOLANET (Albert)..... 234
SOLER (Cayetano)..... 303
SORTAIS (Gaston)..... 231
SOUBEN (Jules)..... 433
SOUBIES (Albert)..... 421
SPALAUNIS (P. Fr. Andrea TARANI A)..... 33
SPÉRANSKI (N.)..... 236
STAHL (P.-J.)..... 503
STENGER (Gilbert)..... 117
STÉPHANE (Marc)..... 78, 173, 272
STEVENSON (R.-L.)..... 494
STRANNICK (Ivan)..... 9
STROWSKI (Fortunat)..... 403
SURGÈRES (le marquis DE GRANGES DE)..... 535
SWYNGHEDAUW (Rémy)..... 106
SZENDREI (le Dr. J.)..... 451

TAILLEFER (Jean)..... 387
TALHOUET (le comte DE)..... 212
TANNERY (Jules)..... 409
TARANI A SPALAUNIS (P. Fr. Andrea)..... 33
TESSIER (René)..... 11
TEXIER (Ernest)..... 58
THÉDENAT (H.)..... 416
THÉODORE-VIBERT (Paul)..... 26
THIAUDIÈRE (Edmond)..... 456
THIÉRY (Jean)..... 426
THIRION (H.)..... 65
THORNE (Guy)..... 425
THUREAU-DANGIN (Paul)..... 259
TIERCELIN (Louis)..... 110
TINAYRE (Marcelle)..... 291
TOURVILLE (Henri DE)..... 72
TRANCHANT (L.)..... 75
TREMISOT..... 490
TURMEL (J.)..... 204

URBAL (le lieutenant-colonel V. D')..... 135
Uzanne (Octave)..... 418

VACCON (A.)..... 266
VADIER (Berthe)..... 109
VADOT (Ch.)..... 461
VAISIÈRE (P. DE)..... 56
VALLÉE (Charles)..... 306
VAN BEVER (Ad.)..... 237
VAN BIERVLIET (J.-J.)..... 396
VAN DEN HEEDE (Ad)..... 368
VANDERVELDE..... 17
VAN HOOREBEKE (Ladislas)..... 65
VARLET (Theo)..... 108
VAUTIER (Adolphe)..... 242
VAUX (B. CARRA DE)..... 327
VERLEY (Jacques)..... 387
VERMALE (François)..... 459
VERMEERSCH (le P. A.)..... 30, 305
VERNE (Jules)..... 488
VIANZONE (Thérèse)..... 228
VIDAL (J.-M.)..... 525
VIGNOT (l'abbé Pierre)..... 300
VILLENEUVE-GUIBERT (le comte DE)..... 531
VOGT (Albert)..... 461
VOGT (William)..... 296
VORGES (le comte DOMET DE)... 393
WARD (Mme Humphry)..... 291
WARD (LESTER)..... 18
WEIL (Fernand)..... 18
WILDE (Oscar)..... 42, 295
WOUTERS (L.)..... 331
WURTZ (H.)..... 74
YÈVRE (Simaris D')..... 140
YVERMONT (Ary-René)..... 294
ZEROLO (M.)..... 412
ZOLKIEWSKI (M. A.)..... 432

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : AUDEBRAND (Philibert), 372. — BELJAME (Alexandre), 373. — BOLTZMANN (Dr. Ludwig), 374. — BOUCHOT (Henri-François-Xavier-Marie), 461. — BROUARDEL (le Dr Paul-Camille-Hippolyte), 175. — CHÉROT (l'abbé Henri), 176. — COPPET (Auguste DE), 275. — CSAPLÁR (Benoît), 375. — DERAMECOURT (Mgr Augustin-Victor), 372. — DONIOL Jean-Henri-Antoine), 79. — DUCOUDRAY (Gustave), 463. — DUVAL (Paul), 177. — FAGE (Emile), 178. — FLOQUET (le Dr A.), 464. — GARCIA (Manuel), 178. — GASTINEL (Léon-Gustave-Cyprien), 466. — Géruzez (Victor), 80. — GIACOSA (Giuseppe), 374. — HARTMANN (Eduard VON), 176. — HERZEN (Alexandre), 276. — HIMLY (Louis-Auguste), 463. — HÖGYES (Dr André), 375. — KLACZKO (Julien), 540. — KÖRÖSY DE SZÁNTÓ (Joseph), 81. — LALAUZE (Adolphe), 465. — LE CAMUS (Mgr Emile-Constant-Ange), 464. — LEVERTIN (Oscar), 374. — MARX (Napoléon-Adrien), 275. — MATHESON (Dr George), 373. — MEISSAS (l'abbé Alexandre-François-Nicolas DE), 464. — NIBOYET (Jean-Alexandre-Paulin), 80. — PÉLABON (Louis), 465. — POUPIN (Paul-Victor), 177. — POUVILLON (Emile), 465. — RAVINA (Jean-Henri), 466. — RÉVILLE (Albert), 539. — ROUSSE (Aimé-Joseph-Edmond), 274. — SACCHETTI (Joseph), 466. — SEWELL (Elisabeth Missing), 277. — SEYFFERT (Augustin Oskar), 277. — SOREL (Albert), 78. — SPASOWICZ (Wladimir), 467. — SUJÁNSZKY (Antoine), 375. — THÍVRY (Joseph), 81. — VANDERKINDERE (Léon), 540. — VANNOR (Georges), 80. — VILLEDEUIL (le marquis DE), 540. — WEIL (Georges-Denis), 276.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 83, 181, 280, 378, 543.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 84, 182, 280, 378, 544.
Concours et Prix, 84, 182, 469.
Congrès, 84, 183, 469.
Mélanges ; Initia patrum, 183. — La Spéléologie au XXe siècle, 280. — Faune populaire de la France, 469. — Almanachs pour 1907, 469, 544.
Nouvelles : Paris, 84, 184, 281, 378, 470, 545. — Alsace, 380, 548. — Anjou, 548. Auvergne, 380. — Berry, 548. Bourgogne, 87, 185, 282. — Bretagne, 282. — Champagne, 283. — Dauphiné, 472, 548. — Flandre, 283. — Franche-Comté, 88, 185, 283, 380, 472, 549. — Guyenne et Gascogne 88. — Languedoc, 88, 185, 382. — Limousin, 382. — Lorraine, 88. — Lyonnais, 89. — Nivernais, 285, 550. — Normandie, 89, 550 — Orléanais, 285, 473. — Pays basque, 89. — Poitou, 90-550. — Provence, 473. — Saintonge, 90. — Algérie, 285, 473. — Allemagne, 90, 187, 474. — Angleterre, 474. — Belgique, 91, 474. — Bohême, 187. — Espagne, 92, 188, 475. — Hollande, 383. — Italie, 189, 475, 551. — Pologne, 286, 383, 476. — Suède, 93, 551. — Suisse, 93, 189, 286, 477. — Chine, 93. — Japon, 286. — Syrie, 189, 477. — Etats-Unis, 190, 287, 477, 552.
Publications nouvelles : 94, 190, 287, 383, 478.
Dernières Publications illustrées : 552.

ERRATUM

Page 116. Aux deux dernières lignes, supprimer les mots : « de sa brochure : *Napoléon bibliophile.* »

Imp. FR. SIMON, Rennes. — *Le Gérant* : CHAPUIS.